


ER FOLIA FRVCTVS
ANDRADE



DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE;

TOME III.

BLAC. = CAOU.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET	Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie	Caen.
BLOCQUEL et CASTIAUX	Lille.
DEMAT	Bruxelles.
Victor MANGIN	Nantes.
BUSSEUIL	*Ibid.*
LAFITE	Bordeaux.
DURVILLE	Montpellier.
FOURIER-MAME	Angers.
CATINEAU	Poitiers.
DESOER	Liège.
GOSSE	Bayonne.
PERTHÈS	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie	Amsterdam.
UMLANG	Berlin.
ARTARIA	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour	S. Pétersbourg.
RISS et SAUCET	Moscou.
BRUMMER	Copenhague.
BOREL et PICHARD	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD	Milan.
GRIESHAMMER	Leipsick.
ESSLINGER	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME III.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME III.

PLANCHE XII.

Bochart (Samuel).
Bodley (Thomas).
Boece (Anicius).
Boerhaave (Herman).
Boileau (Despréaux).
Bois (le cardinal du).
Bolyngbroke.
Borgia (César).
Borromée (S. Charles).
Boscovich (Joseph-Roger).
Bossuet (J.-B.).
Bouchardon (Edme).

PLANCHE XIII.

Boucicault (J. Le Maigre).
Bouflers (J.-L. duc de).
Boulen (Anne de).
Bourbon (connétable de).
Bourdaloue (Louis).
Bourdeilles (Pierre de).
Bourdon (Sébastien).
Bourdonnaye (Bernard de La).
Bourgelat (Claude).
Bourgogne (Louis, duc de).
Boyle (Robert).
Bramante (d'Urbin).

PLANCHE XIV.

Breughel (Jean).
Brizard (Jean-Baptiste).
Brun (Charles Le).
Brunehaut.
Bruno (S.) (né l'an 1051).
Brutus (Lucius Junius).
Brutus (Marcus Junius).
Bruyère (J. de La).
Buchanan (Georges).
Buckingham (Georges).
Buffon (G.-L. Leclerc de).
Burleig (Guillaume).

PLANCHE XV.

CAFFIERI (J.-J.).
CAILLE (de La).
CALEPIN (Ambroise).
CALIARI (Paul Véronèse).
CALIGULA.
CALIXTE (Georges).

CALLOT (Jacques).
CALMET (Augustin).
CALVIN.
CAMBDEN (Guillaume).
CAMERARIUS (Joachim).
CAMOENS (Louis de).

PLANCHE XVI.

CAMUS (Jean-Pierre).
CANDISH (Thomas).
CANGE (Charles du).
CARACALLA.
CARACHE (Annibal).
CARAVAGE (Michel-Ange).

CARDAN (Jérôme).
CARLOS (don).
CARNÉADE.
CARO (Annibal).
CASAUBON (Isaac).
CASSINI (J.-Dominique).

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

BLACAS, baron et troubadour de Provence, fit l'amour et la guerre, aima la magnificence, la gloire, le chant et le plaisir. Personne n'eut jamais autant de joie à recevoir que lui à donner. Il étoit originaire d'Aragon. Il nous reste de lui un petit nombre de pièces mutilées et assez obscènes. Sordel, son contemporain, fit en vers son oraison funèbre. Son fils, surnommé *Blacasset*, suivit ses traces, et fut un bon troubadour. Sa maîtresse se fit religieuse; Blacasset suivit alors Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et s'y distingua par son courage. Il mourut en 1300, après avoir composé un livre intitulé: *Manière de bien guerroyer*, dont il fit présent au duc de Calabre.

* II. BLACK (Joseph), professeur de médecine et de chimie à Edimbourg, a peu écrit; mais il est regardé comme excellent chimiste, et le peu qu'il a publié en original présente des découvertes qui ont influé sur la science. Il étoit fils d'un Irlandais qui, établi à Bordeaux, en qualité de négociant, avoit, en 1727, épousé une Française. Cependant il paroît que le fils fut élevé en Écosse, qu'il y professa la médecine, et qu'il s'appliqua de bonne heure, et avec beaucoup de zèle, à l'étude de la chimie. Il fut appelé à Glascow, pour y professer cette science; mais lorsque le célèbre Cullen quitta la chaire de médecine, à l'université d'Edimbourg, pour occuper celle de chimie, Black fut appelé à la première. En 1754, il avoit pris ses degrés de docteur en médecine, et ce fut pour son inauguration qu'il composa sa dissertation *De humore acido à cibis orto, et magnesiâ albâ*. Ce morceau, réimprimé dans le recueil des dissertations de l'université d'Edimbourg, est regardé comme le germe de toutes les découvertes qu'on a faites depuis sur la propriété de la magnésie, et d'autres alkalis. Il publia dans cette dissertation les résultats de ses recherches, et il les continua de manière à en donner encore d'autres dans le livre intitulé *Experiments upon magnesia alba*, etc., inséré dans le second volume des Essais philosophiques et littéraires de la société d'Edimbourg. Ses travaux parvinrent à éclaircir la théorie de la chaux d'une manière tout-à-fait nouvelle. Comme tous ceux qui font des découvertes utiles à l'humanité, il éprouva des contradictions, mais elles ne furent pas capables de le détourner de son objet,

et, vingt ans plus tard, il publia dans les Transactions philosophiques un mémoire intitulé *The supposed effect of boiling upon water in disposing it to freeze more readily ascertained by experiments.* C'est tout ce qu'il a publié; mais il contribua à répandre la science par le nombre des élèves qu'il forma. Ses *Leçons de chimie* ont été publiées en anglais par le docteur Robinson, qui a mis en tête un mémoire de l'auteur, 1803, 2 vol. Il a laissé beaucoup de *Manuscrits*, et on espère qu'ils seront imprimés. Black est mort à Edimbourg le 6 décembre 1799.

† BLACKALL (Offspring), théologien anglais et évêque d'Exeter au commencement du 18e siècle, naquit à Londres en 1654, et fit ses études à Cambridge. En 1690, il fut mis en possession de la cure de Sud-Okendon, dans le comté d'Essex, et en 1694, il fut fait recteur de Ste-Marie-Aldermary à Londres; il devint aussi chapelain du roi Guillaume. En 1700, il fit les sermons pour la Lecture de M. Boyle, dans la cathédrale de Saint-Paul. Dans le mois de février 1707, il fut sacré évêque d'Exeter. Le 8 mars 1708, anniversaire de l'avénement de la reine Anne au trône, il prononça devant cette princesse un sermon sur l'épître aux Rom, ch. 13, intitulé *L'établissement de la souveraineté, et le but avantageux de son établissement.* Ce sermon fut imprimé par ordre exprès de la reine. Les sermons de ce prélat ont été rassemblés et imprimés en 2 vol. in-fol., à Londres en 1723. Il mourut à Exeter le 29 novembre 1710, et y fut enterré dans la cathédrale. Le chevalier Guillaume Dawes, archevêque d'Yorck, a mis à la tête de ces sermons une préface où il fait un portrait très-avantageux de l'auteur; il dit qu'il suffit, pour faire l'éloge de ces sermons et les faire estimer du public, d'assurer qu'ils sont véritablement de notre évêque. On a encore de ce prélat plusieurs ouvrages *polémiques*, relatifs à des matières de religion, et à des discussions *sur divers points de théologie;* mais ces ouvrages, qui ne sont plus aujourd'hui d'aucun intérêt, sont entièrement oubliés.

* BLACKBOURN (Guillaume), célèbre architecte, né à Pouthwark en 1750. Il fut d'abord mis chez un arpenteur, puis reçu à l'académie royale. En 1773, il gagna la médaille sur un dessin de l'intérieur de l'église de St-Étienne à Walbrook. En 1782 il gagna le prix de cent guinées, proposé pour le meilleur plan d'une maison de correction, et depuis il fut employé dans plusieurs villes du royaume, à la construction des prisons, et mourut en 1790, dans un voyage qu'il faisoit pour cet objet.

* BLACKBURNE (François), théologien anglais, né à Richemond, dans le comté d'Yorck. En 1722 il entra au collége de Catherine à Cambridge, prit les ordres en 1732, et, en 1739, obtint le rectorat de Richemond. Il fut pendant quelque temps chapelain du docteur Huston, archevêque d'Yorck, qui lui donna l'archidoyenné de Cleveland, et une prébende dans la cathédrale. Il paroît, par les écrits de M. Blackburne, qu'il n'étoit pas fort attaché aux principes et à la discipline de l'Eglise anglicane. Le plus fameux de ses écrits fut *le Confessionnal,* ou *Examen libre et complet des droits, de l'utilité, de l'établissement et des succès d'un systéme de confession de foi et de doctrine à établir dans les églises protestantes.* Cet ouvrage parut sans nom d'auteur en 1766, et bientôt il eut trois éditions. L'archidoyen étoit tellement porté pour les dissidens, que leur congrégation, à la mort du docteur Chan-

tler voulut le prendre pour ministre. Blackburne a encore donné une *Notice abrégée et historique de la dispute sur l'état immédiat*, etc., où il soutient que l'ame reste dans le sommeil et l'insensibilité depuis la mort jusqu'à la résurrection. Tous ses ouvrages ont été réunis en un recueil formant 6 vol. in-8°. Blackburne est mort en 1787.

* BLACKETT (Marie-Dawes), a publié, en 1789, un poëme intitulé *Le Suicide*. Ce poëme a du mérite par quelques belles tirades. Madame Blakett a décrit les angoisses affreuses qui ont précédé le meurtre volontaire de quelques personnes de sa connoissance.

* BLACKOCK (Thomas), théologien écossais, né en 1721, de parens pauvres, mort en 1791. Il perdit la vue dans son enfance, par suite de la petite vérole; son père, qui avoit pris un soin particulier de son éducation, mourut en 1740. Le docteur Stephenton, médecin à Edimbourg, devint son protecteur, et le plaça à l'université, où il fit de rapides progrès dans les sciences. En 1745 il se retira dans ce pays, et publia à Glascow un petit *Recueil de poésies*, dont une seconde édition parut à Edimbourg en 1754. Cette même année, sous les auspices de M. Spencer, il se fit connoître par un *Mémoire* en tête de la quatrième édition de ses poëmes. Les profits de cette édition procurèrent à l'auteur un sort agréable à l'université. Vers 1760 il prit les ordres, et en 1766 le doctorat. Outre ses poëmes, on a encore de lui, I. *Paraclesis* ou *Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, in-8°, 1767. II. *Deux discours sur l'esprit et les preuves du christianisme*, traduits du français, in-8°, 1768. III. *Graham*, ou *Ballade héroïque*, en quatre chants, in-4°, 1774. IV. *Remarques sur la liberté civile*, en réplique au docteur Price, in-8°, 1776, et quelques autres morceaux.

* BLACKMORE (Richard), docteur en médecine, agrégé au collége royal de Londres, étoit fils d'un procureur; il fut fait chevalier en 1669 par Guillaume III. Il est mort à Londres en 1729, laissant un nom flétri dans la littérature, par les railleries et les sarcasmes de ses plus illustres contemporains, Dryden, Stécle, etc. Il faut cependant convenir qu'ils n'ont pas toujours été justes à son égard. Blackmore est, à la vérité, auteur de plusieurs poëmes presque tous morts-nés; mais il débuta en 1695 par celui du *Prince Arthur*, en dix chants, qui eut en deux ans trois éditions: il lui valut l'estime de Locke, et Molyneux y admiroit sur-tout un morceau, l'*Hymne sacré du barde Mopas*; mais celui de tous ses ouvrages qui se distingue des autres par une supériorité marquée est son *Poëme de la Création*. Addison en a fait un éloge flatteur dans le n° 339 de son Spectateur; et Dennis l'a comparé au poëme de Lucrèce, pour la beauté de la versification, auquel il est très-supérieur d'ailleurs pour la solidité et la force du raisonnement; il parut en 1712. Blackmore est encore auteur de plusieurs écrits sur la médecine, où il traite de la petite vérole (en se déclarant l'adversaire acharné de l'inoculation), de la goutte, du rhumatisme, du mal-caduc, de la jaunisse, de l'hydropisie, de la gravelle, etc. Il a écrit aussi sur la religion naturelle et révélée, sur l'éloquence de la chaire, contre l'arianisme, etc. (*Voy.* Sam. Johnsonstrorks, tom. III, p. 172—193.) On a publié à Londres, 1717, I. Son Essai *Upon several subjects*, 2 vol. in-8°. II. *Disserta-*

tion on a dropsy a tympany, the jaundia, therstone and a diabetes, in-8°, 1727. Il traite d'une manière assez satisfaisante de l'hydropisie, de la tympanite, de la jaunisse, de la pierre et du diabètes. La différence qu'il y a entre ces deux ouvrages, c'est que dans le premier il parle en philosophe qui s'égare en voulant trop raisonner, et que dans le second, il procède en médecin qui se laisse conduire par l'observation.

† I. BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, et professeur en droit à Oxford, s'acquit une telle célébrité par ses leçons et ses ouvrages, qu'il fut créé chevalier, et ensuite juge et procureur-général de la reine, place dans laquelle il mourut en 1780, avec une grande fortune, dont une partie résultoit du débit de ses *Commentaires sur les lois anglaises*, 1765 et années suivantes, 4 volumes in-4° traduits en français, sur la 4e édition anglaise d'Oxford, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. Le style de ces commentaires est considéré comme un des plus purs et des plus élégans de la littérature anglaise. Ils sont composés des leçons qu'il avoit lues dans la chaire fondée par Viner, qu'il occupoit à Oxford. Son *Code criminel* a été traduit par l'abbé Coyer, 2 vol. in-8°. On a encore de ce jurisconsulte: *Rapport des cas jugés en différentes cours de Westminster-Halle, depuis* 1746 *jusqu'en* 1779, Londres, 1781, 2 vol. in-fol. Ils furent publiés par son fils, qui a depuis rempli aussi la chaire vénérienne.

* II. BLACKSTONE (Jean) a écrit sur la botanique; il étoit apothicaire de Londres, et mourut en 1753: il a donné les *fascicules des plantes* qui naissent spontanément près de Harefield, avec un *Appendix* qui contient une notice sur ce pays, in-12, 1737, et le *Specimen botanicum, quo plantarum plurium rariorum Angliæ indigenarum loci natales illustrantur*, in-8°, 1746.

* BLACKWALL (Antoine), savant théologien, né dans le comté de Derby, élève du collége Emanuel, à Cambridge. Après avoir pris les degrés de maître-ès-arts, il fut maître de l'école de Derby, d'où, en 1722, il passa à Market-Bosworth, au comté de Leicester; il y fut nommé maître de l'école de grammaire. En 1726 il obtint le rectorat de Clapham, au comté de Surrey; mais il le résigna en 1729. Il mourut l'année suivante à Market-Bosworth. On a de lui, I. une *Traduction de Theognis* en latin. II. Une *Introduction à la lecture des auteurs classiques*, in-12; ouvrage excellent. III. Deux volumes des *classiques sacrés*. IV. Et une *Grammaire latine*.

* I. BLACKWEL (George), né dans le comté de Middlesex, vivoit au commencement du 16e siècle. Il prit en 1567 le degré de maître-ès-arts, mais son goût pour la religion romaine le fit quitter sa place, et il se retira dans Glocester-Hall, où il resta quelque temps. Le cardinal Henri Cajétan l'établit en 1598 protecteur de la nation anglaise à Rome, et supérieur du clergé anglais, sous le nom d'archiprêtre d'Angleterre. Le pape Clément VIII le nomma en même temps notaire du siége apostolique. Le clergé catholique romain anglais, mécontent de cette affaire, parce qu'il pensoit que Blackwel étoit entièrement à la dévotion de Henri Garnet, provincial des jésuites d'Angleterre, éleva une dispute fort vive à ce sujet. Les jésuites parlèrent et écrivirent contre les prêtres séculiers d'une manière tellement viru-

leste que Blackwel perdit beaucoup de son autorité ; mais à son tour il leur ôta leurs pouvoirs, et lorsqu'ils en appelèrent au pape, il les fit déclarer schismatiques et hérétiques dans un ouvrage. Ils se défendirent contre cette accusation, et obtinrent de l'université de Paris une censure en leur faveur. Blackwel y répondit, mais d'une manière peu satisfaisante. Il témoigna en 1606 qu'il détestoit la conspiration des poudres. Le 24 juin 1607, il fut arrêté à Londres, mis en prison, et par conséquent privé de la liberté nécessaire pour exercer son emploi. Il conserva donc la qualité d'archiprêtre jusqu'à cette époque, où il eut pour successeur George Birket. Blackwel fut néanmoins élargi peu de temps après, ayant prêté le serment de fidélité. Il parut à Londres, en 1607, un ouvrage in-4°, qui a pour titre : *Interrogatoire de George Blackwel, au sujet de sa réponse à une lettre du cardinal Bellarmin, dans laquelle il le blâmoit d'avoir prêté ce serment de fidélité.* Blackwel est mort subitement à Londres en 1613. On a de lui, I. *Lettres au cardinal Cajétan, en faveur des jésuites anglais*, 1596. II. *Réponses à divers interrogatoires, pendant qu'il étoit en prison*, Londres, 1607, in-4°. III. *Lettres au cardinal Bellarmin.* IV. *Lettres aux catholiques romains d'Angleterre*, Londres, 1609, in-4°, etc., etc.

† II. BLACKWEL (Thomas), savant Ecossais, mort à Edimbourg en 1757, à 56 ans, étoit principal de l'université d'Aberdeen. Il changea entièrement le plan d'éducation qu'on y suivoit, et secoua l'ancien joug scolastique. On accourut de toutes les provinces du royaume pour étudier dans cette université. A ces travaux académiques, il joignit ceux du cabinet. Nous avons de lui les *Mémoires de la cour d'Auguste*, 3 vol. in-4°, traduits ou imités par Feutry, 3 vol. in-12, 1781. Cet ouvrage décèle un vrai savant, qui joignoit à une connoissance exacte de l'histoire romaine, les réflexions profondes sur la constitution de son gouvernement, et des sentimens vertueux. Ces sentimens étoient dans son cœur, et sa conduite étoit conforme à ses maximes. « Il est infame, écrivoit-il à son traducteur, d'écrire bien et de vivre mal, comme Salluste, Bolyngbrocke, et tant d'autres. » On a encore de lui, *Recherches sur Homère*, 1757, in-8°, et des *Lettres sur la mythologie*, traduites en français par Eidous, Leyde, 1779, 2 volumes in-12. L'auteur écrivoit avec plus d'érudition que de grace; et c'est peut-être la raison du peu de succès de ses ouvrages en France.

† III. BLACKWEL (Alexandre), né à Aberdeen, d'un marchand, étudia la médecine à Leyde sous Boerhaave, et alla en 1740 exercer son art en Suede. Il ne se borna pas à l'exercice de sa profession ; il dessécha des marais, ce qui lui valut une pension du gouvernement. Mais ayant trempé dans la conjuration du comte de Tessin, il fut décapité en 1747. On a de lui en anglais, l'*Herbier curieux*, ou *Description des plantes les plus usitées en médecine*, gravées d'après le naturel par Elisabeth Blackwel, Londres, 1737 et 1739, 2 vol. in-fol. Il y a des exemplaires enluminés, que les curieux recherchent. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Nuremberg, 1757, en 6 vol. in-fol., avec 600 pl. col.

* IV. BLACKWEL (Elisabeth), femme du précédent, étoit fille d'un marchand dans le voisinage d'Aberdeen. Pendant que son mari étoit en prison à Londres, elle étudia les plantes sous la direction de plusieurs

botanistes célèbres; elle dessina, grava et coloria elle-même un grand nombre de plantes botaniques. Ce recueil est intitulé *A curious herbal,* Londres, 1736, 3 volumes in-folio, Londres, 1739, 2 volumes in-folio, en latin, Nuremberg, 1750 et 1760, 5 volumes in-folio, avec une préface de Christophe-Jacques Trew, qui a fait beaucoup d'additions à cet ouvrage. Toutes les planches de l'édition anglaise ne sont pas de la même beauté, il y en a même de fort médiocres. Celles de l'édition de Nuremberg sont de la main de Nicolas-Frédéric Eisenberger.

* BLACONS (le marquis de), député de la noblesse du Dauphiné aux états-généraux de 1789. Il fut un des premiers de son ordre à se réunir à la chambre du tiers, et à demander que toutes les provinces renonçassent à leurs priviléges. Le 15 octobre 1789, il demanda l'abolition des costumes des ordres; le 19 avril 1791, il prit part à la discussion relative à l'empêchement apporté par le peuple au départ de Louis XVI pour Saint-Cloud, et il dit que le roi avoit déclaré vouloir aller à Saint-Cloud pour avoir l'air d'être libre. Ces mots occasionnèrent une grande agitation dans la partie gauche de l'assemblée que M. de Blacons avoit pour ainsi dire désertée pour se réunir à l'opposition. Il signa, en effet, les protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre les innovations faites par l'assemblée, quitta la France, resta lié au parti des constitutionnels de 1791, et fut rappelé en 1801. Il avoit contracté des dettes, et s'est brûlé la cervelle à Paris le 18 mars 1805.

* BLACVOLD (Henri), né à Paris, reçut le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette ville en 1610. En 1624 il obtint une chaire au collége royal, qu'il abandonna en 1627 pour se rendre à Rome, où il fut fort suivi. La jalousie des médecins l'ayant obligé de quitter cette ville, il revint en France, se fixa à Paris, et mourut presque subitement à Rouen, le 17 septembre 1634, dans un voyage qu'il y fit, relativement à ses affaires. Il a publié les *Pronostics d'Hippocrate*, avec une version latine de sa façon, Paris, 1625, in-24.

† BLACWOOD (Adam), né à Dumfermling, ville d'Ecosse, en 1539, mort en 1613, suivit en France l'infortunée Stuart, et devint conseiller au parlement. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont voici les principaux. I. *Caroli IX pompa funebris* (en vers), Paris, 1574, in-8°. II. *De vinculo seu conjunctione religionis et imperii, et de conjurationum insidiis religionis fuco adumbratis, libri duo*, Paris, 1575, in-8°, III. *Adversus Georg. Buchanani dialogum de jure regni apud Scotos pro regibus apologia*, Pictavii, 1581, in-4°. On croit qu'il y en a eu une première édition en 1580. IV. *Le Martyre de Marie Stuart, reine d'Ecosse, et douairière de France*, Anvers, 1588, in-8°. V. *Sanctæ præcationes seu ejaculationes animæ ad orandum se præparantis*, Poitiers, 1598, in-12. VI. *Inauguratio Jacobi M. Brit. regis*, 1606, in-8°. VII. *In psalmum Davidis 50 meditatio*, Pictavii, 1609, in-12. Quelques-unes de ces pièces étant devenues fort rares, Gabriel Naudé les a rassemblées dans un recueil précédé d'un éloge de l'auteur, publié à Paris en 1644, in-4°. Ce recueil renferme les n°s II, III, IV et VII, rapportés ci-dessus.

† BLAEU *ou* JANSSON (Guillaume), disciple et ami intime de

Tycho-Brahé, s'est fait un nom célèbre par ses ouvrages géographiques et par ses impressions. Il employoit, pour la composition de ses atlas, les plus savans géographes et les meilleurs ouvriers. Certaines de ses cartes ont une netteté qui n'a pas encore été surpassée. On a de lui un *Atlas* ou *Théâtre du monde*, en 3 vol. in-fol, Amsterdam, 1638; un *Traité des globes*, etc. Cet excellent imprimeur mourut à Amsterdam, sa patrie, en 1638, âgé de 67 ans. Ses deux fils, Jean et Corneille, donnèrent en 1663 une nouvelle édition de l'atlas de leur père, en 14 vol. in-fol. L'*Atlas céleste* et le *maritime*, formant chacun 1 vol., y sont compris. Cette collection a du prix, sur-tout lorsque les cartes sont enluminées. Un incendie où ils perdirent presque tout leur fonds de librairie ne contribua pas à faire donner ce livre à meilleur marché. Jean Blaeu est encore auteur des dessins du *Nouveau théâtre d'Italie*, Amsterdam, 1704, 4 vol. in-fol., avec fig., et du *Nouveau théâtre du Piémont et de la Savoie*, La Haye, 1725, 2 vol. in-fol.

† BLAGRAVE (Jean), né dans le comté de Berg, vivoit au commencement du 17ᵉ siècle, et fut un des plus grands mathématiciens de son temps. Il est mort le 9 août 1611 à Réading, où il s'étoit retiré depuis long-temps. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres, I. *A mathematical Jewel*, ou *l'Art de faire un instrument ainsi nommé et de s'en servir, instrument dont l'usage est si étendu qu'il peut servir de guide dans l'astronomie, la cosmographie, la géographie, etc.*, Londres, 1585, in-fol. II. *Astrolabium Uranicum generale*, Londres, 1596, in-4°. III. L'*Art de faire des cadrans en deux parties*, Londres, 1609, in-4°, etc.

BLAINVILLE. *Voyez* MOITOREL.

* I. BLAIR (Jean), théologien écossais et poëte, qui assista sir Guillaume Wallace quand ce grand homme fut décapité à Londres en 1304 par ordre d'Edouard Iᵉʳ. Blair mourut sous le règne de Robert Bruce. On a de lui un excellent *Poëme* en latin sur la mort de Wallace. (*Voyez* WALLACE.)

* II. BLAIR (Patrice), botaniste et médecin, et auparavant chirurgien à Dundée. Il eut dans cet endroit une occasion de disséquer un éléphant qu'on y avoit amené. Son *Mémoire* sur cet animal a été inséré dans les Transactions philosophiques, et imprimé séparément. Le docteur Blair, qui étoit attaché à la famille des Stuarts, fut mis en prison en 1715; mais il fut bientôt élargi. Alors il alla à Londres, y fut reçu membre de la société royale, et s'y distingua par plusieurs discours estimables. Le principal fut sur la distinction du sexe dans les plantes. Il le publia ensuite sous le titre d'*Essai sur la botanique de Londres*. Il passa à Boston dans le comté de Lincoln, où il se livra à la pratique de la médecine, et mit au jour un livre intitulé *Pharmacobotanologia*, ou *Dissertation classique par ordre alphabétique sur toutes les plantes indigènes de l'Angleterre, et sur toutes les plantes de la nouvelle pharmacopée*, in-4°. Il ne poussa cet ouvrage que jusqu'à la lettre H. On trouve encore quelques autres de ses ouvrages dans les Transactions philosophiques.

* III. BLAIR (Jean), savant écossais, né à Edimbourg, membre de la société royale et chapelain de la princesse douairière de Galles, mais établi à Londres où il fut d'abord sous-maître dans une petite école. En 1554 il publia ses *Tables chronologiques*, in-fol., depuis la créa-

tion jusqu'en 1753, avec des explications et des cartes géographiques. Elles eurent beaucoup de succès, et furent réimprimées en 1768. Elles ont été traduites en français, in-4°., 1797, par Chantreau, qui les a continuées jusqu'en 1792. Le succès que ces tablettes obtinrent engagea la princesse de Galles à le choisir pour maître de mathématiques du duc d'Yorck. Il mourut en 1782. Après sa mort, on a publié ses *Exhortations sur les commandemens de l'ancien Testament.*

† IV. BLAIR (Jacques), ministre protestant, natif d'Ecosse, passa dans la Virginie, où il devint curé de Williamsbourg et président de la colonie, place qu'il occupa pendant 50 ans. Il mourut très-vieux en 1743. Ses *Sermons* imprimés en 4 vol. in-8°, Londres, 1742, ont été traduits en français, Paris, 1785 et 1786, 3 vol. in-8° : ils n'ont pas été fort recherchés par les prédicateurs.

* V. BLAIR (Robert), poëte agréable, étudia à l'école et dans l'université de sa ville natale, et fut ensuite ministre d'Athelstanefort dans le Lothian oriental, où il passa le reste de sa vie. Il connoissoit à fond la botanique et toutes les fleurs ; il poussa très-loin ses recherches dans l'optique et ses observations microscopiques. Personne n'étoit plus assidu que lui à l'éxercice des fonctions de son ministère. Ses discours étoient chauds et onctueux. Il épousa la fille de M. Law, professeur de philosophie morale à Edimbourg, et eut d'elle cinq fils et une fille. Il mourut en 1746, âgé de 47 ans. Blair est connu par un poëme intitulé le *Tombeau.*

* VI. BLAIR (Hugues), un des écrivains du 18e siècle, naquit à Edimbourg en 1718. Il se voua au ministère sacré, et parvint en 1758 à la première dignité de l'église d'Edimbourg; en 1762, il fut créé, à l'université de la même ville, professeur d'éloquence et de belles-lettres. Son premier ouvrage, fait pendant le cours de ses études, fut un *Essai sur le beau*; en 1763 il publia une *Dissertation critique sur les poésies d'Ossian*, dans laquelle il essaya de prouver leur authenticité par beaucoup d'observations savantes. En 1777 parut le 1er volume de ses sermons, qui a été suivi de quatre autres. Jamais sermons n'eurent plus de succès; ils ont eu 27 éditions, furent traduits en plusieurs langues, et firent beaucoup d'honneur à leur auteur. Ce sont des modèles d'une instruction raisonnable, lumineuse et morale; peu ou point de mouvemens oratoires, mais de la persuasion, de l'édification, de l'onction par-tout. Nous devons encore à Blair un excellent *Cours de rhétorique*, traduit en français, en allemand, en hollandais. Modèle de goût comme écrivain, Blair l'étoit de tolérance comme ministre de la religion, et il honoroit ce ministère par son exemple. Les plus beaux esprits, les écrivains les plus distingués de son temps, Robertson en particulier, aimoient à lui soumettre leurs productions. Il est mort à Edimbourg, le 27 décembre 1800, âgé de 82 ans. M. Prevost a donné une traduction française de quelques uns de ses *Sermons*, Lausanne, 1791, in-12. De Tressan en a publié une beaucoup plus simple en 1807, 5 vol. in-8°. Il en existe une belle édition anglaise, Londres, 1800, 5 vol. in-8°; les *Leçons de rhétorique et de belles-lettres* ont été traduites en français par M. Cantwel, 1797, 4 vol. in-8°, et par M. Prevost, 1808, 4 vol. in-8°. Cette dernière traduction est plus estimée que celle de Cantwel. Fr. Soave a traduit cet ouvrage en italien, Parme, Bodoni, 1801, 5 vol. in-8°. L'édition an-

glaise de Londres, 1801, 3 vol. in-8°, est fort bonne; celle de Bâle lui est bien inférieure. Jean Blair, son parent, prébendaire de Westminster, a imprimé le plan d'études qu'il s'étoit tracé dans ses Tables chronologiques.

BLAISE (saint) fut, à ce qu'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers l'an 316. On ne sait rien de certain sur ce martyr. L'opinion où étoient les fidèles de l'Eglise grecque, qu'il guérissoit les maladies des enfans et des bestiaux, répandit son culte dans tout l'Orient. Ce culte passa en Occident, où on lui éleva une multitude prodigieuse de temples et d'autels. On se disputa ses reliques à un tel point, « qu'on s'est trouvé réduit, pour ne pas contrister les peuples, dit Baillet, de supposer plusieurs saints du nom de Blaise. » Celui qui est honoré comme évêque de Sébaste est patron titulaire de la république de Raguse.

† *BLAKE* (Robert) naquit à Bridgewater, dans la province de Sommerset, en 1599. Son père étoit marchand, quoiqu'il fût d'une des meilleures familles de son pays. Il donna une excellente éducation à son fils, dont les talens furent long-temps ignorés. Enfin les différents entre le roi et les deux chambres ayant allumé la guerre, il leva une compagnie de dragons pour le parlement. Il servit ensuite sur mer, et, de grade en grade, parvint à la place d'amiral d'Angleterre pour les parlementaires en 1649, après le comte de Warwick, et se signala plusieurs fois contre les Hollandais. Il battit ensuite Tunis à coups de canon en 1655, brûla neuf vaisseaux turcs qui étoient en rade, et ayant débarqué avec douze cents hommes, il tailla en pièces trois mille Tunisiens. Il s'avança ensuite vers Alger et Tripoli, et fit donner la liberté à tous les esclaves anglais. De là il fit voile pour Malte, afin de demander aux chevaliers la restitution des effets que leurs armateurs avoient pris sur les Anglais. Il eut le même succès à Tripoli, à Alger et à Tunis. Tant d'avantages remportés dans la Méditerranée obligèrent les princes d'Italie à chercher l'alliance de Cromwel. Les Vénitiens et le grand-duc de Toscane lui envoyèrent de magnifiques ambassades, et firent avec lui des traités honorables pour l'Angleterre. Grégoire Léti nous apprend, dans la Vie de Cromwel, que l'arrivée de Blacke sur les côtes d'Italie jeta tellement l'épouvante, que le pape même trembloit au Vatican. En 1657, il remporta une victoire signalée sur les Espagnols, devant Santa-Crux, et leur enleva les trésors avec lesquels ils pouvoient soutenir la guerre. Mais il tomba malade en retournant en Angleterre, et mourut devant Plymouth en 1657. Le comte de Clarendon dit « qu'il fut le premier qui abandonna l'ancien usage, et fit voir que la science de la marine pouvoit être acquise en moins de temps qu'on ne l'imaginoit. Il méprisoit les règles qui avoient été long-temps en pratique, pour préserver ses navires et ses gens de tout danger, ce qui autrefois passoit pour le fruit d'une grande habileté; comme si la principale science requise à un capitaine de vaisseau avoit été de trouver le moyen de revenir sain et sauf. » Se montrant le père de ses soldats et de ses matelots, et ne leur commandant rien qu'il ne fît lui-même, il donna le premier sur la mer l'exemple des exploits les plus hardis et les moins espérés. Il blâmoit hautement ceux qui projetoient de faire mourir Charles Ier. Il disoit souvent, pendant qu'on traitoit cette malheureuse affaire, « qu'il risqueroit aussi hardiment sa vie pour sauver celle du roi, qu'il l'avoit exposée pour le service du parlement. » Mal-

gré les occasions qu'il eut de s'enrichir, il ne laissa pas en mourant cinq cents livres sterling de plus qu'il n'avoit hérité de son père. Il avoit enlevé aux ennemis plusieurs millions; mais il remit tout le fruit de ses conquêtes au trésor public.

† BLAMONT (François-Colin de), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, surintendant de la musique du roi, et maître de celle de sa chambre, mérita ces distinctions par ses talens. Sa composition est élégante et agréable. On distingue parmi ses ouvrages, *Diane et Endymion; les Caractères de l'amour et les fêtes grecques et romaines.* Il étoit né à Versailles le 22 novembre 1690, et y mourut le 14 février 1760.

† BLAMPIN (Thomas), né en 1640 à Noyon en Picardie, bénédictin de Saint-Maur en 1665, visiteur de la province de Bourgogne en 1708, mourut à Saint-Benoît-sur-Loire en 1710. C'est à lui qu'on doit la belle édition des *Œuvres de S. Augustin.* (*Voyez* l'article de ce Père.) Dom Blampin sut joindre à la pénétration d'esprit un jugement exquis, à l'application au travail beaucoup d'assiduité aux prières communes, et à une érudition profonde une rare modestie.

† I. BLANC (Jean), bourgeois noble de Perpignan, se trouva premier consul lorsque les Français en firent le siége en 1474. Son fils unique ayant été pris dans une sortie, les généraux ennemis lui firent dire « que, s'il ne rendoit la place, ils le feroient massacrer à ses yeux. » Il leur fit répondre « que sa fidélité pour son maître étoit supérieure à sa tendresse pour son fils. » Jean Blanc perdit, par cette générosité, son fils unique. Le roi d'Aragon, Jean II, lui ayant permis d'ouvrir les portes de la place, plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités de la guerre, il ne se rendit pourtant que huit mois après. On souffrit dans ce siége tout ce que la faim a de plus cruel. Cette défense immortalisa Jean Blanc, et mérita à Perpignan le titre de très-fidèle.

† II. BLANC (François le), gentilhomme du Dauphiné, mort à Versailles en 1698, est connu par un *Traité des monnoies de France*, Paris, 1690, in-4°, fig., qui est recherché. On y joint ordinairement la *Dissertation sur les monnoies de Charlemagne et de ses successeurs, frappées dans Rome sous Charlemagne et ses successeurs*, qu'il avoit fait paroître en 1689, in-4°. L'un et l'autre ont été réimprimés à Amsterdam, en 1692, in-4°. Cette édition est moins estimée que celle de Paris. Les connoissances de Le Blanc l'avoient fait choisir pour enseigner l'histoire aux enfans de France; mais il mourut subitement avant d'avoir rempli cet emploi.

† III. BLANC (Claude le), intendant de Bordeaux et de Dunkerque, secrétaire d'état au département de la guerre en 1718, fut mis à la Bastille en 1723, pour des sommes considérables dont on vouloit lui faire rendre compte, et taxé à une restitution de près de huit millions. Il en fut déchargé en 1725, rentra dans la place de secrétaire d'état sous le cardinal de Fleury, et fut ministre de la marine. Il mourut en 1728. Son mérite, son expérience, son affabilité, le firent regretter. Plusieurs historiens le justifient des accusations qui occasionnèrent sa disgrace et sa prison. (*Voyez* Prie.) Ses frères, César et Denis-Alexandre Le Blanc, furent évêques d'Avranches et de Sarlat.

IV. BLANC (Thomas le), jésuite de Vitri en Champagne, mort à Reims en 1669, après avoir été provincial, étoit pieux et savant. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, qui roulent sur les devoirs

des différens états : *le Bon valet; la Bonne servante; le Bon vigneron; le Bon laboureur; le Bon artisan; le Bon riche; le Bon pauvre; le Bon écolier; le Soldat généreux*, etc. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation est un ample Commentaire sur les Psaumes, sous ce titre : *Analysis psalmorum Davidicorum*, Lyon, 1665, in-fol. en 6 vol., et Cologne, 1681, in-fol. L'auteur ne se borne pas à rapporter le sens littéral; il entre dans tous les sens mystiques des différens commentateurs, et dès-lors on doit être étonné qu'il se soit réduit à 6 vol. in-fol.

† V. BLANC (Horace le), peintre de Lyon, embellit les églises et les édifices de sa patrie de plusieurs de ses ouvrages qui sont estimés. Après avoir été élève de Lanfranc, il embrassa le genre du chevalier d'Arpin. Son principal talent fut pour le portrait. Il précéda Thomas Blanchet dans la place de peintre de la ville de Lyon. Il y peignit à fresque le *Petit cloître* des chartreux; mais son chef-d'œuvre fut une *Sépulture de Jésus* dans l'église des carmélites.

† VI. BLANC (Jean-Bernard le), de l'académie de la Crusca, de celle des arcades de Rome, naquit à Dijon en 1707, de parens peu fortunés. Il vint à Paris, où il se fit des amis et des protecteurs. Il voyagea à Londres et y obtint le même avantage. En 1746, Maupertuis lui offrit, de la part du roi de Prusse, une place d'homme de lettres à la cour de Berlin; mais, né avec de la philosophie et de la modération, il préféra la médiocrité dans sa patrie aux espérances flatteuses par lesquelles on avoit voulu l'attirer. Sa tragédie d'*Abensaïd*, dont le sujet est intéressant, fut bien accueillie d'abord, en 1735, malgré l'âpreté de la versification; mais son succès ne se soutint pas, lorsqu'elle fut remise au théâtre en 1743. Ses *Elégies* et ses autres *Poésies* ont encore moins réussi; sa muse est dépourvue de douceur et de grace. Ce qui a le plus fait connoître l'abbé Le Blanc, est le recueil de ses *Lettres sur les Anglais*, 1758, 3 vol. in-12, où il y a des choses bien vues, des jugemens sains, des pensées judicieuses; mais il est pesant, lourd, fécond en pensées communes, trivial dans son érudition. Il se répète, se contredit quelquefois, et revient trop souvent sur lui-même. Les éloges qu'il donne aux grands ou aux littérateurs auxquels il adresse ses lettres n'ont ni assez de légèreté, ni assez de précision, ni assez de finesse. Les lettres de l'abbé Le Blanc ne peuvent soutenir la comparaison avec le Londres de Grosley, en 4 vol. in-12, qui a répandu dans cet ouvrage plus d'agrément et plus de sel. On a encore de lui des *Dialogues sur les mœurs des Anglais*, 1765, in-12; la traduction des *Discours politiques de Hume*, Dresde, 1755, 2 vol. in-8°; et quelques autres traductions d'ouvrages anglais. L'auteur s'étoit présenté plusieurs fois à l'académie française, sans y être reçu; pour l'en dédommager, madame de Pompadour, qu'il ne quittoit pas, le fit nommer historiographe des bâtimens du roi, place remplie avant lui par Felibien et l'abbé Anselme, que le contrôleur général Orry avoit supprimée, et qu'on rétablit pour lui. Il est mort à Paris en 1781.

† VII. BLANC (N. le), fille sauvage, trouvée, au mois de septembre 1731 près du village de Soguy, à quatre lieues de Châlons, à l'âge d'environ dix ans. On a cru qu'elle avoit été abandonnée à la suite d'un naufrage sur les côtes de France, et que de forêt en forêt elle étoit parvenue au lieu où on la trouva. Sa force, son agilité à la

course, étoient étonnantes. « La manière, suivant Racine le fils, dont elle couroit après les lièvres, n'offroit presque point de mouvement dans ses pieds ni dans son corps; c'étoit moins courir que glisser. » Elle a passé la plus grande partie de sa vie dans un couvent de Chaillot, où les bienfaits du duc d'Orléans avoient pourvu à son éducation, à sa pension et à son entretien. Elle est morte vers l'an 1760, après s'être conformée avec facilité aux usages de l'état social.

† VIII. BLANC (Antoine DE GUILLET le), né à Marseille le 2 mars 1730, mort à Paris en 1799, fit ses études à Avignon, et entra dans la congrégation de l'oratoire, où il professa pendant dix ans la rhétorique. Il quitta ensuite l'oratoire, et vint à Paris, où il n'acquit pas une grande fortune. Nommé professeur de langues anciennes dans l'une des écoles centrales de cette ville, et membre de l'institut, il commençoit à jouir d'un peu plus d'aisance, lorsqu'il succomba à une maladie de poitrine. Les écrits de Le Blanc sont, I. *Manco-Capac*, tragédie. La versification en est dure, et ressemble à celle de Chapelain; on peut en juger par ce vers si plaisant:

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable?

Cependant le sujet en est beau. « Il est, dit Condorcet, des rapports généraux qui unissent l'homme à l'homme, indépendamment de toute institution; il y a des vices cachés dans les meilleures sociétés sur lesquels les lois n'ont pas de prise; il y a des erreurs destructives de l'humanité, et la tragédie peut, en attaquant ces vices et ces erreurs, en mettant ces rapports en action, avoir dans tous les pays un but moral qui lui donne une utilité plus durable et plus générale que celle de la tragédie grecque. C'est sous cet aspect que Le Blanc a envisagé la tragédie dans Manco. Il a mis en opposition la liberté naturelle et la contrainte des lois, pour faire sentir les dangers de l'une, et la nécessité des autres pour le bonheur du genre humain; idée grande et peut-être la plus utile qu'on ait jamais présentée aux hommes. » *Manco-Capac*, après vingt ans de disparition, fut repris en 1778; mais il n'eut encore aucun succès. II. Les *Druides*, tragédie, 1772. Pièce bizarre, affranchie de toute règle, pleine de maximes hardies et philosophiques; le clergé, après quelques représentations, fit défendre de la jouer. Une singularité de cette pièce fut son approbation par l'abbé Bergier, l'apologiste du christianisme. III. L'*Heureux Événement*, comédie en trois actes. IV. *Albert I*, drame héroïque en trois actes, 1775, in-8°. V. *Virginie*, tragédie, 1786. Ces pièces offrent la même rudesse dans les vers, les mêmes négligences dans les plans. VI. *Traduction en vers* du poëme de Lucrèce sur la nature des choses, 1788, 2 vol. in-8°. Si les vers ne peuvent se lire, les notes sont instructives et attachantes, et le discours préliminaire offre un modèle d'analyse dans le développement des systèmes de l'ancienne philosophie. VII. *Mémoires du comte de Guine*, roman fait dans la jeunesse de l'auteur. Le Blanc a contribué au *Conservateur*, journal ancien qui avoit de l'intérêt. Mahérault, professeur au Panthéon, a publié une notice biographique sur cet auteur.

† IX. BLANC (N.), artiste renommé pour la fabrication des armes à feu, devenu entrepreneur de la manufacture nationale d'armes à Rouane, est mort au commencement de l'an X. On lui doit le fusil connu sous le nom de *Modèle de* 1777.

Le général Gribeauval, inspecteur-général de l'artillerie, désirant porter dans toutes les parties de l'arme de guerre l'uniformité qu'il avoit introduite dans la grosse artillerie, l'avoit chargé de l'exécution de ce projet. Blanc parvint à fabriquer les platines avec une précision et une uniformité telles que toutes les pièces, prises au hasard, s'adaptent également à toutes les platines. Une expérience faite, il y a quelques années, à Paris, aux Invalides, sur les pièces nécessaires à la confection de mille platines, eut le plus grand succès, et lui mérita les plus grands éloges des officiers d'artillerie et de l'académie des sciences. Cette épreuve fut répétée à Paris sur les pièces de cinq cents platines. Blanc est mort au moment où il s'occupoit, d'après les ordres du ministre, à porter la même perfection dans toutes les autres parties de l'arme; mais il a laissé après lui les types et les matrices nécessaires pour arriver à ce résultat.

* X BLANC (Louis le), né à Pontoise en 1732, doyen, professeur de l'école royale de chirurgie et lithotomiste de l'hôtel-dieu d'Orléans, membre de l'académie de chirurgie de Paris et de celles de Rouen et de Dijon, mourut à Orléans; il s'occupa beaucoup des progrès de son art, et l'enrichit des ouvrages suivans : I. *Discours sur l'utilité de l'anatomie*, Paris, 1764, in-8°. II. *Lettre à M. Lecat.* III. *Nouvelle méthode d'opérer les hernies*, 1767, in-8°. Il a inventé un dilatatoire pour aider à la rentrée des parties déplacées. IV. *Réfutation de quelques réflexions sur l'opération de la hernie*, Paris, 1768, dans le 4e vol des Mémoires de l'académie de chirurgie. V. *Précis d'opérations de chirurgie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de détails intéressans sur les opérations les plus importantes, et différentes pièces sur la méthode de l'auteur au sujet des hernies. VI. *Œuvres chirurgicales*, 1779, 2 vol. in-8°.

XI. BLANC (le). *Voyez* BEAULIEU, n° I. CARDAN, LEBLANC, *et* VALLIÈRE.

* BLANCARD (Nicolas), docteur en philosophie et en médecine, naquit à Leyde le 11 décembre 1624. Il n'avoit que 20 ans lorsqu'il fut nommé professeur d'histoire à Steinfurt en Westphalie. En 1650, il passa à Middelbourg où il enseigna l'histoire et la politique, et fut décoré du titre d'historiographe des états de Zélande. En 1669, il prit possession des chaires d'histoire et de la langue grecque à Franeker, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée dans cette ville le 15 mai 1703. On n'a de lui que des traductions d'auteurs qui ont paru sous ces titres : I. *Arriani de expeditione Alexandri magni historiarum libri VII, græcè et latinè*, Amstelodami, 1668, in-8. II. *Arriani ars tactica, grecè et latinè*, Amstelodami, 1683, in-8°. III. *Harpocrationis lexicon decem oratorum*, Lugduni Batavorum, 1683, in-4° en grec et en latin.

* II. BLANCARD (Etienne), fils du précédent, naquit à Middelbourg. Comme son père, il embrassa la médecine et reçut le bonnet de docteur à Franeker. Peu de temps après sa promotion, il alla à Amsterdam, où il ne s'occupa plus que de la pratique de son art, et de la composition des nombreux ouvrages que nous avons de lui. Il a donné une *Anatomie réformée* qui fut publiée en Hollande en 1686, in-8°, et en latin, 1695, in-8°, avec 84 planches. Elle a aussi paru en allemand, à Leipsick, 1691, in-4°. Il est encore auteur d'un ouvrage qui fut imprimé sous le titre d'*Anato-*

mia practica, rationalis, sive variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio, Amstelodami, 1688, in-12: en allemand, Hanovre, 1692, in-8°. C'est le meilleur des livres qui soient sortis de sa plume. Il a composé beaucoup d'autres ouvrages très peu estimés; on en a receuilli les principaux en un vol. in-4°, qui a été imprimé à Leyde en 1701, sous le titre d'*Opera medica, theoritica, practica et chirurgica*.

* BLANCAS (Jerôme de), historiographe d'Espagne, mourut à Saragosse en 1590. Il continua l'histoire d'Aragon que Jérôme Zurita, son prédécesseur avoit commencée. Il l'écrivit d'abord en espagnol, puis la traduisit en latin; elle parut sous le titre: *Aragonensium rerum commentarii ab anno 714 ad ann.* 1588, Cæsar-Augustæ, 1588, in-fol., très-rare et très-estimé. Il a encore composé *Coronaciones de los reyes de Aragon, con dos tratados del modo de tener cortes en Aragon*, en Zaragoça, 1641-44, in-4°, fort rare. Cet ouvrage a été publié par Jean-Fr.-And. de Ustarroz, historiographe d'Espagne, qui en découvrit le manuscrit enrichi des additions de Jean-Mathias Etienne; il fut imprimé aux dépens du royaume.

I. BLANCHARD (François), avocat parisien, versé dans l'histoire et les généalogies, donna au public les *Eloges des premiers présidens à mortier, et des conseillers au parlement de Paris*, depuis 1331, 1645; in-fol. Il publia aussi les *Maîtres des requêtes* en 1647, in-folio. Ce livre n'a pas été fini. L'auteur mourut après l'an 1660.

II. BLANCHARD (Guillaume), fils du précédent, célèbre avocat au parlement de Paris, consacra ses premières années à la plaidoirie. Le barreau ne l'empêcha pas de se livrer à d'autres études. Il donna 2 vol. in-fol. intitulés *Compilation chronologique, contenant un Recueil des ordonnances, édits, déclarations et lettres patentes des rois de France, qui concernent la justice, la police et les finances, depuis l'an 897 jusqu'à présent*, Paris, 1715, 2 vol. in-f. Ce recueil utile lui coûta beaucoup de recherches. Il mourut en 1724, avec la réputation d'un homme savant et laborieux.

III. BLANCHARD (Elie), né à Langres le 8 juillet 1672. Les Mémoires de l'académie des inscriptions dont il étoit membre renferment plusieurs de ses *Dissertations*, qui font honneur à son savoir. En 1711, Dacier le prit pour son élève. Il devint associé en 1714, et en 1727 il succéda, dans le place de pensionnaire, à Boivin le cadet. Il mourut en 1755.

† IV. BLANCHARD (Jean-Baptiste), né à Tourteron dans les Ardennes en 1731, mort en 1797, professa d'abord la rhétorique au collége des jésuites de Metz et de Verdun. Après l'expulsion des jésuites, il passa sept ans dans une retraite près de Namur, d'où il sortit pour venir finir ses jours dans sa patrie. On a de lui, I. Le *Temple des Muses*, ou *Recueil des plus belles fables des fabulistes français*. Ce choix est accompagné de remarques critiques et historiques. II. L'*Ecole des mœurs*, Lyon, Bruyset, 3 vol. in-12. Ce sont des réflexions morales et des traits historiques propres à développer les maximes de la sagesse. Cet ouvrage a déjà eu au moins cinq éditions.

† BLANCHART (Jacques), pein-

tre, né à Paris en 1600, alla perfectionner ses talens à Rome et à Venise. L'étude assidue des chefs-d'œuvre de Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse, formèrent son goût. De retour à Paris, il embellit cette ville de plusieurs de ses tableaux. Les *Bacchanales* du salon de Morin, et sur-tout le tableau de la *Descente du Saint-Esprit*, qu'on voyoit à Notre-Dame, l'ont mis au rang des plus grands peintres. L'ordonnance de ce dernier tableau est admirable. La lumière y est vive et bien répandue. La belle manière de colorier de Blanchard l'a fait nommer, à juste titre, le *Giorgion moderne* et le *Titien français*. Il mourut en 1638.

†I. BLANCHE DE CASTILLE, fille du roi Alfonse IX, fut mariée en 1200 à Louis VIII, roi de France. Devenue mère de plusieurs princes, elle les éleva tous, et sur-tout l'aîné, qui depuis fut S. Louis, dans la plus exacte piété. Elle nourrit de son propre lait ce fils chéri. Elle s'acquitta même de ce devoir avec une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie. On raconte que, pendant une de ses maladies, une dame de la cour lui ayant donné à téter, Blanche mit le doigt dans la bouche du petit prince, et lui fit rendre le lait qu'il avoit pris : procédé plus bizarre que louable. Un religieux, ayant entendu dire que ce prince n'étoit pas chaste, en fit des reproches à la reine Blanche. Cette princesse lui répondit avec douceur « que c'étoit une calomnie ; et que, quoique son fils fût ce qu'elle avoit de plus cher, s'il étoit malade, et qu'il dût guérir en péchant une seule fois, elle aimeroit mieux le laisser mourir. » Blanche fut régente du royaume en 1226, pendant la minorité de son fils et la croisade de ce prince, à laquelle elle s'opposa de tout son pouvoir, prévoyant tous les maux qu'elle devoit entraîner. Elle fut la première reine de France qui réunit la qualité de tutrice et celle de régente. Elle triompha des ligues formées contre elle, en divisant les rebelles ; et des entreprises des Anglais, en corrompant de Bourg, ministre d'Angleterre. Les censeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manières hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils ; mais ils n'ont pu lui refuser ni le courage ni la dextérité. C'est, sans contredit, une de nos plus illustres reines. Toute sage qu'elle étoit, on attaqua sa réputation, parce qu'elle souffrit, par intérêt plutôt que par amour, les assiduités du cardinal Romain, homme poli, galant et bien fait, et d'un si bon conseil, qu'elle avoit une entière confiance en lui. — Parmi les diverses preuves de son courage, on peut citer celle qu'elle donna en 1226 au siége de Belesme au Perche, dont elle se rendit maîtresse malgré le duc de Bretagne, ligué contre elle avec le roi d'Angleterre. Cette place passoit alors pour imprenable par l'épaisseur de ses murs et la tour qui défendoit le château. La saison étoit un autre obstacle ; on étoit au plus fort d'un hiver extrêmement rude. La rigueur du froid faisoit périr les hommes et les chevaux. Blanche ne se rebuta point. Elle étoit en personne au siége. Elle marchoit à côté de son fils, animoit le soldat, flattoit l'officier, et leur remontroit de quelle honte ils se couvriroient, si, leur roi à leur tête, ils étoient réduits à lever le siége. Pour mieux mettre l'armée à couvert du froid, elle fit couper une quantité prodigieuse d'arbres, fruitiers ou non, et on fit dans le camp de si grands feux, et en si grande quantité, que le soldat cessa de murmurer. « Ce n'étoit pas seulement par cette vigilance,

dit Guillaume de Nangis, historien contemporain, que Blanche de Castille paroissoit être une personne de grande conduite; mais, en tout le reste de ses actions, c'étoit la plus adroite et la plus habile femme de son royaume.» Des assauts violens se donnèrent au corps de la place, et avec deux pierriers, les toits du fort furent brisés, et les cailloux y pleuvoient, par l'effort de ces deux machines, en si grande quantité, que les assiégés n'étoient en sûreté nulle part. Enfin la grosse tour fut abattue, et les Bretons qui défendoient le fort le livrèrent au roi et à la reine-mère, à laquelle on peut très-justement attribuer l'honneur du siége. Quelques mois après, elle fit le siége d'Ancenis à six lieues de Nantes; le roi d'Angleterre étoit alors dans cette capitale, il en délogea promptement, «aimant mieux, dit un historien, manquer de foi à son fidèle partisan le duc de Bretagne, que de se mettre au hasard d'augmenter les trophées d'une femme de laquelle il n'osoit attendre les attaques.» Ce fut pendant ce siége que Blanche fit condamner, par un arrêt solennel des grands du royaume, Mauclerc duc de Bretagne, comme criminel de félonie et de lèse-majesté. Bientôt après elle s'empara du rebelle, et alloit l'envoyer à la mort, lorsqu'elle se laissa fléchir par la famille du duc de Bretagne. La reine eut la générosité de lui rendre ses états, en prenant cependant contre lui les précautions utiles à la tranquillité du royaume. Elle ne montra pas moins de prudence pour apaiser la révolte furieuse des *pastoureaux*, villageois grossiers et farouches, qui, sous prétexte d'aller secourir Louis captif, se rassemblèrent au nombre de plus de cent mille, se permirent tous les excès, et commirent en France d'affreux désordres; il fallut armer contre eux. Sa santé s'affoiblissant, elle voulut respirer un air plus pur que celui de la capitale, et se retira à Melun. Elle mourut le 1er décembre 1251, à 56 ans, et fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. Un peu avant sa mort l'abbesse lui donna l'habit monastique. *Voyez* LOUIS, nos XIII et XIV. — JACOB, n° II. — MARGUERITE, n° III.

† II. BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, épousa Henri Ier, roi de Navarre, et en secondes noces Edmond d'Angleterre, comte de Lancastre. Elle fonda en France l'abbaye d'Argensoles, de l'ordre de Cîteaux, et mourut vers l'an 1300. Blanche, héritière de la Navarre après la mort de Charles III son père, épousa Martin d'Aragon roi de Sicile, et mourut en 1441. Plusieurs autres princesses de ce nom régnèrent sur la Flandre, la Sicile et l'Aragon.

† III. BLANCHE DE BOURBON, épousa Pierre roi de Castille, surnommé *le Cruel*. Son mariage en 1352 fut pour elle une source de malheur. Blanche n'avoit alors que 14 ans, et possédoit toutes les graces de son sexe. Le roi, amoureux de Marie de Padilla, traita son épouse avec le dernier mépris, et ne voulut plus la voir au bout de trois jours; bientôt après il la fit enfermer à Médina Sidonia, où elle fut empoisonnée en 1361, à 23 ans. Les Français s'empressèrent de courir en Espagne sous les drapeaux de Duguesclin, pour venger sa mort.

IV. BLANCHE. *Voy.* CAPELLO.

V. BLANCHE, comtesse de la Marche. *Voy.* MARGUERITE, n° IV.

† VI. BLANCHE. *Voy.* BIANCA.

† BLANCHELANDE (Philibert-François de), fils naturel du maréchal de Médary, servit dans l'artillerie, dans les grenadiers de Fran-

te, dont il devint major, et passa en la même qualité dans le régiment d'Auxerrois ; il s'embarqua avec ce corps pour la Martinique, et y fut promu au grade de lieutenant. Chargé de s'emparer de l'île de Tabago pendant la guerre d'Amérique, il y réussit, et fut fait brigadier des armées du roi à son retour en France, puis colonel en second du régiment de colonel-général infanterie. Nommé ensuite commandant à Saint-Domingue, à la place de M. Peynier, au moment de la révolution, il employa tous les moyens possibles pour déterminer les propriétaires et les affranchis à se réunir contre les révoltés de l'île. En 1791, lors de l'insurrection du régiment d'Artois, au Port-au-Prince, Blanchelande prit la fuite pour se soustraire à la fureur des insurgés. Peu de temps après il écrivit à l'assemblée nationale que les décrets des 13 et 15, admettant les gens de couleur à l'exercice des droits politiques, étoient inexécutables. Brissot l'accusa d'être l'ennemi de la révolution, et proposa de le décréter d'accusation, ce qui fut ajourné; mais, en 1793, à son retour de Saint-Domingue, il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionaire, et condamné à mort le 15 avril 1793. Il étoit alors âgé de 58 ans; son fils, qui avoit été son aide-de-camp, fut aussi victime de la révolution. Il fut condamné à mort par le même tribunal le 28 juillet 1794.

I. **BLANCHET** (Pierre), prêtre de Poitiers sa patrie, né en 1452, et mort dans cette ville en 1519, avoit suivi le barreau dans sa jeunesse. Il est auteur de l'agréable *Farce de Patelin*, qui parut vers l'an 1480, et que l'abbé Bruéys remit au théâtre, en 1720, avec le plus grand succès. Celui-ci conserva le fonds de la pièce, et une grande partie des plaisanteries de l'ancien auteur. On a fait un grand nombre d'éditions de l'original ancien. On peut en voir le détail dans le tome Ier de la Bibliothèque du théâtre français.

† II. **BLANCHET** (Thomas), peintre, né à Paris en 1617, disciple et ami du Poussin et de l'Albane. Contre l'usage ordinaire, quoiqu'absent, il fut nommé professeur de peinture par l'académie de Paris; mais Blanchet méritoit qu'on s'écartât des règles établies. Le Brun présenta son tableau de réception, représentant *Cadmus qui tue un Dragon.* Il passa une partie de sa vie à Lyon, et y mourut en 1689. Une partie du *Plafond* de l'hôtel de cette ville, dans lequel Blanchet avoit déployé tous ses talens, fut consumée par un incendie. Ce peintre excella dans l'histoire et le portrait. Sa touche est hardie, agréable et facile; son dessin correct, son coloris excellent. On voit de ses tableaux à Paris et à Lyon, où la plus grande partie de ses ouvrages existoit avant les événemens de 1793. Le muséum de Lyon possède de ce maître une *Apothéose de César*, et une *Esquisse des peintures du grand escalier de l'Hôtel-de-ville.*

† III. **BLANCHET** (l'abbé François), né à Angerville, près de Chartres, le 26 janvier 1707, d'une famille honnête, mais peu riche, vint finir ses études à Paris, dans le collége de Louis-le-Grand. Malgré son aversion pour toute sorte de gêne, il se livra d'abord à l'instruction publique, et professa la rhétorique et les humanités dans deux colléges de province. Nommé ensuite chanoine de Boulogne, il se dégoûta de cet état, et donna sa démission. Il revint à Paris, où il fut nommé censeur royal, interprète à la bibliothèque royale, et garde des livres du cabinet du roi. Il quitta cette place pour aller vivre dans l'obscu-

rité à Saint-Germain-en-Laye. C'est là qu'il mourut le 29 janvier 1784. Il n'a guère été connu du public qu'après sa mort. On a de lui des *Variétés morales et amusantes*, 1784, in-8°; et des *Apologues* et *Contes orientaux*, 1785, in-8°. Dans l'un et l'autre recueil, on voit de l'instruction, du talent, de l'esprit, du goût et de la philosophie. On a encore de lui plusieurs petits morceaux de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribués aux meilleurs poëtes du temps, qui ne se défendoient pas trop d'en être les auteurs. L'abbé Blanchet disoit à ce sujet: « Je suis charmé que les riches adoptent mes enfans. » Ce n'étoit point sans beaucoup d'étude qu'il étoit parvenu à se former ainsi dans l'art d'écrire. Les meilleurs écrivains de l'antiquité étoient continuellement entre ses mains. Tite-Live et Tacite faisoient les amusemens de sa solitude. Il s'essaya sur ces deux historiens. Il traduisit l'*Histoire de la famille d'Hiéron* par Tite-Live, et la *Conjuration de Pison contre Néron*, par Tacite.

BLANCHETTI (Jeanne de), savante bolonoise, dans le 14ᵉ siècle, parloit le latin, l'allemand et le bohémien: elle a publié divers *Ouvrages*. Léandre Alberti a fait son éloge.

* BLANCHON (Joachim), poëte du 16ᵉ siècle: ses *Œuvres* furent publiées en 1583, et sont divisées en trois livres; les deux premiers contiennent des sonnets, des odes, des élégies, des stances, des complaintes adressées à Dionée et à Pasithée: le troisième renferme des vers pieux, *Discours au roi*, *à Monsieur*, *à la reine mère*; le *Trophée des dames*, en 38 sonnets; des *Stances sur le mariage*; *L'Hymen de la fille*; la palinodie intitulée *Antithèse de l'hymen de la veuve*, et l'*Adieu aux Muses*.

* BLANCKENBURG (Chrétien-Frédéric de), auteur connu par beaucoup d'ouvrages dans différens genres de littérature. Après avoir servi en qualité de lieutenant sous Frédéric dans la guerre de sept ans, il quitta le service, et s'établit à Leipsick, où il mourut le 4 mai 1796, âgé de 50 ans. On a de lui, en allemand, un *Essai sur le roman*, où il établit les principes d'après lesquels ces sortes d'ouvrages doivent être composés. On estime sur-tout son *Supplément à la théorie des beaux-arts* de Sulzer, ouvrage qui se trouve aussi imprimé séparément avec une table, Leipsick, 1798, in-8°, en 3 volumes.

BLANCMESNIL. *Voyez* POTIER, n° I.

BLANCOURT. *Voyez* HAUDIQUER.

* BLAND (Elisabeth), dame anglaise, célèbre par ses profondes connoissances dans la langue hébraïque, née à Londres vers l'an 1660. Son nom de famille étoit Fisher. En 1681, elle épousa Nathaniel Bland, de Boston, au comté d'Yorck. Les morceaux qu'elle composa en hébreu étoient écrits avec tant d'élégance, que la société royale en a conservé un parmi ses curiosités. Elle vivoit encore en 1712.

† BLANDINE (sainte), célèbre martyre de Lyon, fut, dit-on, attachée à un poteau et exposée aux bêtes féroces, qui ne lui firent aucun mal. Quelques jours après, elle fut de nouveau conduite dans l'arène, mise sur une chaise de fer rouge, enfermée dans un filet, et exposée ainsi à un taureau indompté qui la jeta plusieurs fois en l'air avec ses cornes. Au milieu des tourmens, Blandine ne cessa d'exhorter les

jeune Pontique, âgé de 15 ans, à ne point renoncer au culte du vrai Dieu. Le corps de Blandine fut inhumé dans une crypte souterraine, placée sous l'église d'Ainay de Lyon.

* **BLANDINIÈRE** (Jacques-Pierre Cotelle de la), curé de Soulaines, en Anjou, de l'académie d'Angers, né à Laval, a publié les ouvrages suivans : I. *Discours prononcé à l'académie d'Angers*, 1749, in-4°. II. *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers*, rédigées et publiées par Babin, 14 vol., depuis ont paru le vol. 15, 1769 ; les tomes 17, 18, 1776. III. *Conférences ecclésiastiques sur la hiérarchie pour servir de suite et d'appui aux Conférences d'Angers*, 1785, 3 vol. in-12. (*Voyez* Babin.)

† **BLANDRATA** (George), l'un de ces Italiens qui, dans le 16e siècle, ressuscitèrent les opinions d'Arius, étoit médecin, et né dans le marquisat de Saluces. L'inquisition de Pavie l'ayant poursuivi comme hérétique, il chercha un asile à Genève, où Calvin ne le traita pas mieux que les inquisiteurs. Il fut obligé de se sauver en Pologne l'an 1558, puis cinq ans après en Transylvanie. C'est sur-tout dans ces pays-là qu'il répandit ses dogmes. Il admettoit trois personnes et trois essences dans la Trinité, et ajoutoit qu'il n'y avoit que le Père qui fût vraiment Dieu. Il voulut inspirer ses sentimens à Etienne Battori, roi de Pologne, dont il étoit le médecin, et qui l'admit dans son conseil privé. L'ardeur du prosélytisme se ralentit en lui, à mesure que la vieillesse et la faveur du roi lui donnèrent l'envie et le moyen de thésauriser. La crainte de refroidir la générosité de ce prince lui fit abandonner les intérêts des unitaires, pour favoriser les jésuites que ce roi aimoit beaucoup. Son avarice causa sa perte ; il fut étouffé dans son lit par un de ses neveux, qu'il avoit fait son héritier. Blandrata vivoit encore en 1585, lorsque Bellarmin écrivoit son Traité *de Christo ;* mais il n'existoit plus en 1592. Varillas peint Blandrata, dans son livre XVIe de l'Histoire des hérésies, comme un homme qui avoit choisi parmi les erreurs anciennes celles qui lui convenoient le mieux, et qui s'étoit enfin arrêté aux dogmes des ariens.

† **BLANES** (Henri-Barthélemi de), mestre de camp de cavalerie, mort en février 1754, à 47 ans, est connu par son roman de *Néraïr et Melhoé*, 2 vol. in-12, sans date, sans nom de ville, ni d'imprimeur ; et d'un autre, intitulé *Roman oriental*, Paris, 1755, 2 parties, 1 vol. in-12. Il étoit d'Auvergne.

BLANKHOF (Antoine), peintre hollandais, mort à Hambourg en 1670, alla trois fois à Rome, et s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie. La vue de la mer, des flots irrités, des cieux orageux, des vaisseaux, des rivages, le rendit le plus habile peintre de marine. Les effets de ses tableaux sont si vrais, qu'on croit y entendre gronder les vents et siffler la foudre. Les meilleurs sont ceux qu'il a le moins perfectionnés ; quelquefois, à force de les retoucher, il en éteignoit tout le feu.

† **BLARU** (Pierre de), Petrus de Blarrorivo, chanoine de Saint-Diez, savant canoniste et poëte médiocre, naquit en 1427, et mourut en 1505. Nous avons de lui un *Poëme sur la guerre de Nanci et la mort du duc de Bourgogne*, en six livres, composé sur les mémoires de René, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus*, *in pago S. Nicolaï de portu*, 1518, in-fol., figures en bois. Il est com-

posé d'environ cinq mille vers. Le merveilleux n'y entre pour rien, aussi l'invocation du poëte est simplement à la Muse de l'histoire. Ses récits sont quelquefois habilement coupés par des comparaisons, des discours et des descriptions. Ce poëme est rare ; il est imprimé sur peau vélin ; il en existe un exemplaire dans le cabinet de M. Bruant, à Besançon ; on peut le regarder comme unique ; les figures y sont enluminées. L'ouvrage a été imprimé par maître Pierre Jacques, curé du bourg Saint-Nicolas. Une partie de ce poëme a été traduite en vers français, par N. C. Romain, docteur ès-droits, et Grenier, à Pont-à-Mousson ; et dédié à François, comte de Vaudémont, père du duc Charles IV. On a encore de Blaru une Elégie en vers latins, *sur la chasse à la pipée*, que l'auteur aimoit beaucoup.

† BLASCO-NUNNÈS, seigneur espagnol, qui, ayant plusieurs fois reconnu les côtes des pays de Faria et de Daria dans l'Amérique méridionale, découvrit, proche le golfe d'Uraba, un isthme long de dix lieues, qui sépare les deux grandes mers. Pour profiter de la commodité de ce passage, il fit bâtir quatre forteresses, après avoir gagné par des présens quelques uns des princes de ce pays, et vaincu les autres par la force des armes. Ce succès augmenta son ambition. Il fut accusé et convaincu d'avoir voulu usurper la souveraineté dans les terres qu'il avoit conquises. On lui fit son procès, et il eut la tête tranchée par ordre du roi d'Espagne. Son nom est immortel, pour avoir frayé le chemin du Pérou à François Pizarre, et à Diégo d'Almagro, qui y entrèrent en 1525.

BLASI, avocat à Palerme, convaincu d'être le chef d'un complot qui devoit éclater à Naples, le vendredi-saint 1795, contre le roi et le gouvernement napolitain, fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son supplice le 24 mai de la même année, avec sept de ses complices.

* I. BLASIUS *ou* Blaes (Gérard), né vers le commencement du dernier siècle, dans un village de l'île de Cadsand, près de Bruges, commença son cours de médecine à Copenhague, et vint ensuite l'achever à Leyde, où il reçut les honneurs du doctorat vers 1646. Il exerça son art à Amsterdam, où il obtint une chaire de médecine dans les écoles de cette ville en 1660. Il y mourut en 1682. Outre les ouvrages de quelques habiles médecins de son siècle qu'il met au jour, il est auteur de beaucoup d'autres qui lui appartiennent en entier, et sur lesquels on peut consulter N. F. J. Eloy, dans son Dictionnaire historique de la médecine, Mons, 1778.

* II. BLASIUS (Abraham), fils du précédent, naquit à Amsterdam vers l'an 1650, et s'appliqua à la médecine, qu'il pratiqua avec succès dans sa patrie. Il a traduit du flamand en latin les *Observations médico-chirurgicales* de Job Van Meeckren, qu'il publia à Amsterdam en 1682, in-8°. Il les avoit déja mises en allemand, et elles avoient paru en cette langue à Nuremberg, en 1675, in-8°.

* BLASSET (Nicolas), d'Amiens, architecte et sculpteur du roi, florissoit au 17e siècle. (Son portrait par J. Lenfant est de 1658.) Le chef-d'œuvre de cet artiste est connu sous le nom de *l'Enfant pleureur*. Il décore l'intérieur de la cathédrale d'Amiens. « Tout est, dit-on, admirable dans cette charmante créature ; expression de la physionomie, attitude et propor-

tions. Jamais la douleur n'a parlé un langage plus expressif; on la partage, sans chercher à s'en défendre.» Pendant la révolution, un coup de sabre en a mutilé le nez.

† BLASTARES (Matthieu), moine grec, de l'ordre de Saint-Basile, au 14e siècle, est auteur, I. D'un *Recueil de constitutions ecclésiastiques*, qui peut servir pour connoître la discipline de son temps, et dans lequel il rapporte plutôt le sens que les paroles des canons et des lois; il se contente même quelquefois de marquer les recueils où ils se trouvent en entier. Sa collection fut imprimée à Oxford, dans le *Synodicon* de Guillaume Beveridge, 1672, en grec et en latin, in-folio. II. *Quæstiones matrimoniales*, qui se trouvent dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius. Blastares est auteur de différens autres ouvrages, dont plusieurs sont restés manuscrits, entre autres ses *Libri V adversùs Judæos*, dont la bibliothèque impériale possède trois manuscrits grecs.

* BLASTUS, hérétique du 2e siècle, professoit en partie les opinions des gnostiques. Il semble encore avoir eu pour objet de rétablir la religion judaïque, et célébroit la Pâque le quatorzième jour. (*Voyez* Mosheim, Histoire ecclésiastique, tom. I, pag. 240, n. z.)

† BLAVET (N.), célèbre musicien, né à Besançon en 1700, excelloit à jouer de la flûte traversière. L'embouchure la mieux nourrie et la plus nette, les sons les mieux filés, et un égal succès dans le tendre et dans le voluptueux; voilà ce que les connoisseurs admirèrent en lui, lorsque le duc de Lévis l'amena à Paris en 1723. Il entra à l'opéra, où il fit les délices des amateurs. Le prince de Carignan fut le premier qui se l'attacha, en lui accordant un logement et une pension. Il passa ensuite au service du comte de Clermont, et fut, jusqu'à sa mort arrivée en 1768, surintendant de la musique de ce prince. Cet illustre musicien réunissoit la pratique et la théorie de son art. On a de lui plusieurs morceaux de musique vocale et instrumentale, très-bien accueillis des connoisseurs. Il mit en musique *les Jeux olympiques*, ballet charmant du comte de Senneterre; et *la Fête de Cythère*, petit opéra du chevalier de Laurès. Il a été, pendant plus de 50 ans, ordinaire de la musique du roi. On a cité l'anecdote d'un chien qui entroit en fureur toutes les fois qu'il entendoit un autre jouer de la flûte, mais qui s'apaisoit et venoit lécher les pieds de Blavet, lorsqu'il entendoit les sons flatteurs qu'il en tiroit. Blavet jouoit aussi avec supériorité du basson. Il étoit père de l'abbé Blavet, bibliothécaire du prince de Conti, qui a été connu par quelques *Traductions* de l'anglais.

† BLAURER (Ambroise), né à Constance en 1492, embrassa la doctrine de Luther, et la prêcha dans sa ville natale. Il travailla ensuite à l'introduire dans la ville d'Ulm et dans le duché de Wirtemberg. Il mourut en 1567. On a de lui des *Ouvrages de Piété*, peu lus, même par ceux de son parti.

* BLÉAMIRE (William), mort à Londres le 7 septembre 1805, est auteur d'un ouvrage intitulé *Remarks on the poor Laws and the maintenance of the poor*, 1800.

* BLEC (Pierre Van), très-bon peintre qui mourut à Londres en 1764. Il a fait entre autres tableaux les deux célèbres portraits de *Johnson et de Griffin*, deux fameux comédiens qu'il a représentés dans les rôles *d'Ananias* et de *Tribulation de l'Alchimiste*.

* BLEDDYN, barde anglais qui fut célèbre dans le 13e siècle. On trouve beaucoup de pièces de lui dans l'Archéologie Welche.

* BLEDRI, évêque de Landaff. Il protégea beaucoup les savans dans son diocèse.

* BLEEK (Pieter Van) a gravé, en manière noire, plusieurs morceaux de sa composition et d'après différens maitres. Il a gravé aussi le portrait de *François Flamand*, sculpteur, d'après Van Dyck, et celui de Rembrant, d'après Rembrant lui-même. Il est mort à Londres.

† BLEFKEN (Dithman), historien danois, qui est mort dans le 17e siècle. Il a publié un petit ouvrage intitulé *Islandia, seu populorum et mirabilium quæ in eâ insuiâ reperiuntur descriptio, cui de Gronlandiâ quædam adjecta*, Lugduni Bat., 1607, in-8° de 71 pag. Quoique Lenglet du Fresnoy ait loué cet ouvrage, et qu'on l'ait traité de bon dans la dernière édition du Dictionnaire, il n'est pas moins vrai qu'il est plus que médiocre, et, pour s'en convaincre, il suffit de lire la critique qui en a été faite par l'Islandais Arngrim Jonas, intitulée *Anatome Blefkeniana, quâ Dithmari Blefkenii viscera magis præcipua in libello* de Islandiâ, *anno* 1607 *edito convulsa per manifestam exenterationem retexuntur*, 1612, in-8°. Quoiqu'il y ait beaucoup de fiel dans cette critique, il y est à peu près démontré que Blefken ne savoit ni la géographie, ni l'histoire civile, ni l'histoire naturelle de l'Islande.

* BLEGNY (Nicolas), chirurgien du dernier siècle, né à Paris, se mit à la tête d'une académie de nouvelles découvertes en médecine. Cette société publia ses mémoires par cahier de chaque mois. Les trois premières années parurent sous son nom, mais aux trois suivantes il n'est plus fait mention de lui. Plus intrigant que savant, ce médecin fit afficher des cours de chirurgie et de pharmacie, et parvint à se faire nommer chirurgien ordinaire de la reine en 1678, et chirurgien ordinaire de Philippe duc d'Orléans en 1683. Il vint même à bout, par ses intrigues, d'obtenir, en 1687, la charge de médecin ordinaire du roi. Mais il ne jouit pas long-temps de son triomphe ; le roi, informé des débauches et des malversations de cet aventurier, le fit emprisonner le 4 juin 1693. On l'enferma d'abord au fort l'Évêque, ensuite au château d'Angers, d'où il sortit au bout de 8 ans, et se rendit à Avignon. Il y exerça la médecine avec une sorte de réputation jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1722. Il a composé les ouvrages suivans : I. *L'art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et de la mécanique*, Paris, 1673, in-12; La Haye, 1683, in-8°; Lyon, 1692, in-12; Amsterdam, 1696, in-12; en anglais, Londres, 1676, in-8°. Il y loue beaucoup la décoction de gayac, et il en met les vertus en parallèle avec celle du mercure. II. *L'art de guérir les hernies de toutes les espèces dans les deux sexes, avec le remède du roi*, Paris, 1676; 1698, in-12. III. *Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré 25 ans dans le ventre de sa mère*, Paris, 1679, in-12 ; l'enfant étoit pétrifié, et à peine y trouvoit-on la figure humaine. IV. *Le remède anglais pour la guérison des fièvres*, Paris, 1681, 1683, in-12; Bruxelles, 1682, in-12. Cet écrit fut publié par ordre du roi, à qui Talbot avoit vendu la méthode de donner le quinquina. V. *La Doctrine des rapports fondée sur les maximes d'usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances*, Lyon, 1684, in-12. VI. *Le bon usage du thé, du café et du cho-*

colat pour la préservation et la guérison des maladies, Lyon, 1687, in-12; Paris, 1687, in-12. VII. *Secrets concernant la beauté et la santé*, Paris, 1688, 1689, 2 vol. in-8°.

*BLEISWYCK (Pierre Van), durant 15 ans grand-pensionnaire de Hollande, élevé à cette dignité en 1772, étoit né à Delft en 1724, et il avoit été d'abord conseiller pensionnaire de cette ville. On a de lui une excellente dissertation sur un des sujets les plus intéressans pour sa patrie, les digues, *De aggeribus*. Il la publia en 1745, quand il fut créé docteur en philosophie à l'université de Leyde. Il en a paru une traduction hollandaise à Leyde, en 1778, par Esdré. C'étoit un homme fort instruit et d'un vrai mérite, mais qui ne montra pas un caractère assez prononcé dans les circonstances difficiles où il administra les intérêts de son pays. Il est mort à La Haye en 1790.

*BLEKER, peintre et graveur flamand, a laissé quelques tableaux et plusieurs sujets de sa composition, gravés à l'eau-forte. On estime sur-tout un Christ, aux pieds duquel sont représentés une Vierge, Saint-Jean et les saintes femmes, d'après Corneille Poelembourg. Il étoit né en 1608.

* BLÉKERS (N.), né à Harlem vers 1635, est regardé comme un bon peintre d'histoire. Le poëte Vandel a célébré en vers son tableau de *Danaë*; mais son plus bel ouvrage est le *Triomphe de Vénus*, qu'il fit pour le prince d'Orange. On y trouve du feu, du génie et un dessin très-correct, ainsi que dans tous ses autres ouvrages.

BLEMMIDAS. *Voyez* NICÉPHORE, n° VIII.

BLÉMUR. *Voyez* BOUETTÉ.

*BLES (Henri de), peintre, naquit à Bovines, près Dinant, sur la fin du 15e siècle. Sans autre maître que la nature, il devint un excellent peintre de paysage. En général ses compositions sont riches et souvent ingénieuses, ses paysages variés et naturels, et sa touche spirituelle et hardie. Les ouvrages de ce peintre sont très-recherchés en Italie, sous le nom de *tableaux à la chouette*, parcequ'il en peignoit une dans chaque tableau. La ville d'Amsterdam en possède deux de ce peintre : l'un est *un beau paysage* dans lequel on voit un porte-balle endormi sous un arbre, tandis qu'une troupe de singes s'emparent de sa boutique, et en étalent les différens bijoux aux branches des arbres; l'autre est un petit tableau très précieux, représentant *le château d'Emmaüs*; les deux pélerins à table occupent le premier plan, et dans le fond on voit toute la passion de J. C., la ville de Jérusalem, le Calvaire, avec une multitude de peuple. On voit aussi dans le cabinet de l'empereur, à Vienne, plusieurs bons tableaux de Henri de Blès. Ce peintre mourut très-âgé en 1550.

BLESSEBOIS. *Voy.* CORNEILLE-BLESSEBOIS.

† BLETTERIE (Jean-Philippe-René de la), né à Rennes le 25 février 1696, entra de bonne heure dans la congrégation de l'oratoire, et y professa avec distinction. Le réglement contre les perruques fut l'occasion qu'il prit pour en sortir; mais il conserva l'amitié et l'estime de ses anciens confrères. Il vint à Paris, et ses talens lui procurèrent une chaire d'éloquence au collége royal, et une place à l'académie des belles-lettres. L'académie française lui destinoit aussi un de ses fauteuils; mais la cour, qui le croyoit janséniste, lui donna l'exclusion. Il pu-

blia divers ouvrages bien accueillis du public : I. *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1735-1746, in-12, ouvrage curieux, bien écrit, et où règne à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance et le jugement. II. *Histoire de l'empereur Jovien, et Traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, 1748, Paris, in-12, 2 vol., livre non moins estimable que le précédent, par l'art qu'a eu l'auteur de choisir, d'arranger et de fondre les faits, et par la tournure libre et variée du traducteur. Cependant la *Vie de Jovien* parut très-inférieure à celle de *Julien*. III. *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 3 vol. in-12. Les *Mœurs des Germains*, et la *Vie d'Agricola*, sont les deux morceaux que comprend cette version, aussi élégante que fidèle. Ils sont précédés d'une vie de Tacite, digne de cet écrivain, par la force des pensées et la fermeté du style. L'abbé de La Bletterie avoit pour cet historien un goût de prédilection : il en parloit sans cesse à ses amis. « Je dois tout à Tacite, disoit-il, il est bien juste que je consacre à sa gloire le reste de mes jours. » IV. *Tibère, ou les six premiers livres des annales de Tacite, traduits en français*, Paris, 1768, 3 volumes in-12. Cet ouvrage a essuyé des critiques méritées. Il est écrit d'un style maniéré, et l'on n'y reconnoît que fort rarement l'élégant historien de Julien. On fit dans le temps contre lui ces deux vers :

Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

Cette traduction est d'ailleurs assez exacte. V. *Lettres au sujet de la relation du quiétisme de M. Phelypeaux*, 1733, in-12. Cette brochure, qui est rare et assez bien faite, renferme une justification des mœurs de madame Guyon. VI. Quelques *Dissertations* très-estimées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. VII. *Tres-humbles remontrances de M. de Montempuis*, ouvrage obscur, en faveur d'un pédant qui s'étoit rendu ridicule par une aventure bizarre et malheureuse. L'abbé de La Bletterie mourut en 1772, à 77 ans. Il avoit des connoissances solides et variées. C'étoit un bon esprit, plutôt que bel esprit, doué de plus de jugement que d'imagination.

BLÉVILLE (Jean-Baptiste-Thomas de), né à Abbeville en 1692, mort le 9 juillet 1783, est connu, I. Par le *Banquier, ou Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4°. II. *Traités des changes*, 1754, in-8°. III. *Traité du toisé*, 1758, in-12. Tous ces ouvrages furent bien reçus, et sont encore utiles.

* BLEULAND (Jean), médecin hollandais, enlevé à la fleur de son âge, a laissé des observations, *De sanâ et morbosâ œsophagi structurâ*, Leyde, 1785, in-4°; et un Traité *De difficili aut impedito alimentorum ex ventriculo in duodenum progressu*, 1787, in-4°.

* BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), né à Paris, et mort dans la même ville, le 26 novembre 1807, âgé de 64 ans, étoit, avant la révolution, historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. Il a publié beaucoup d'ouvrages de poésie, dans la plupart desquels, malgré une versification aisée, on découvre de la foiblesse et un défaut de coloris, qui rend monotones les tableaux qu'il a voulu esquisser. Il a travaillé pour le théâtre, et sa tragédie d'*Orphanis* lui a assigné une place distinguée parmi les auteurs dramatiques. Il a démenti l'opinion qui s'étoit accréditée, qu'il ne pouvoit s'élever au-dessus de la poésie légère. La marche de cette pièce est simple et naturelle; les principaux carac-

têtes paroissent bien dessinés et bien soutenus ; le style en est facile et correct. Ses *Héroïdes*, qui eurent du succès dans le temps où elles parurent (parce qu'alors c'étoit la mode de se passionner pour de longues épîtres amoureuses, aussi froides qu'ennuyeuses), ne respirent point cette chaleur, ces émotions tour à tour fortes et douces, vives et tendres, ces élans sublimes qui caractérisent une passion impétueuse, dont les effets sont presque toujours la source des plus grands crimes, ou des plus nobles dévouemens. Dans la foule des ouvrages de ce littérateur, on distingue, I. *Epître à Racine*, Paris, 1771, in-8°. II. *Orphanis*, tragédie, Paris, 1773, in-8°. III. *Eloge historique de G. L. Ph. d'Herbault, évêque et patriarche de Liège*, Paris, 1788, in-8°. IV. *Histoire de Russie, représentée en figures*, 2 vol. in-4°, 1799 ; et beaucoup de *Poésies fugitives*, insérées dans les almanachs et journaux. Sur la fin de ses jours, il fut nommé par l'empereur second conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il a encore publié, avec Luneau de Boisjermain, *Elites de Poésies fugitives*, Londres (Paris) 1769, 5 vol. in-12.

* BLIOUT (Jean du), cordelier de Besançon, existoit dans le 16e siècle. Il a fait le voyage de Jérusalem vers la fin de ce siècle, et l'a publié à Besançon, en 1611, sous ce titre : *Le Voyage de Jérusalem, et le Pélerinage des saints lieux de la Palestine*, par Jean du Bliout, cordelier, reclus à Besançon.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, ne nous est connue que par la catastrophe qui termina ses jours. Son époux ayant été assassiné par Bodillon, qu'il avoit fait battre de verges, ce dernier ne borna pas sa vengeance à ce meurtre ; il courut au palais, et y perça de son épée Blitilde et son fils.

† BLIZON (Thibaut de), troubadour du 13e siècle, est auteur de deux pièces inintelligibles, qui, suivant Millot, ne méritent aucune attention, et d'une pastourelle un peu moins mauvaise, dont le même historien donne un court extrait qui est encore trop long. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent les trois pièces de ce Thibaut de Blizon, qu'on a mal à propos nommé Blinon. Il ne faut pas le confondre avec messire Thiébault de Blizon, célèbre chansonnier, qui étoit attaché à la cour de Thibaud roi de Navarre et comte palatin de Champagne et de Brie.

* I. BLOCH (Marc-Eléazar), médecin juif, établi à Berlin, étoit né à Anspach, en Franconie, de parens fort pauvres. A l'âge de 19 ans il ne savoit pas encore lire l'allemand et ne savoit pas un mot de latin. Il n'avoit lu que quelques livres des rabbins. Un chirurgien de sa nation établi à Hambourg le prit pour instituteur de ses fils. Il apprit le bon allemand et le latin, et vint ensuite à Berlin pour étudier l'anatomie, il continua son cours, et se fit recevoir docteur à Francfort. il donna successivement, I. *Histoire de la muréne*, poisson qu'on ne pêche que dans les lacs de la Poméranie. Elle fut insérée dans les mémoires de la société des amis et des curieux de la nature, dont il étoit membre. II. Quatre cahiers d'*Histoire naturelle économique des poissons, sur-tout dans les états de Prusse, décrits et figurés d'après les originaux*, Berlin, 1781 et 1782, gr. in-4°. III. *Histoire naturelle économique des poissons d'Allemagne*, en 3 vol. composé de 108 planches, dans lesquels il inséra les quatre cahiers dont on a

parlé ci-dessus. IV. *Histoire naturelle des poissons étrangers*, 9 vol. L'ouvrage entier consiste en 12 vol. composé de 432 planches. Le dernier parut en 1795. Il fit encore faire à ses frais, par M. Laveaux, alors à Berlin, une traduction française de son ouvrage, qu'il publia sous le titre d'*Histoire générale et particulière des poissons*, Berlin, 1785-1788, 6 t. in-fol. avec 216 planches. La nouvelle édition de cette traduction parut en 1795. Les dépenses d'une telle entreprise devoient être considérables. Malheureusement le nombre des souscripteurs et des acheteurs ne fut pas suffisant pour tant de frais. Il ne discontinua cependant pas de travailler à son histoire, et réussit même à la terminer. Outre cet ouvrage de longue haleine, Bloch a encore publié dans les recueils de différentes sociétés, des *Mémoires sur l'histoire naturelle;* dans celui des amis de la nature, il fit insérer des *Observations sur l'origine des enfoncemens réguliers dans les pierres vitriformes. — Sur les vers intestinaux et les poumons des oiseaux. — Essai sur l'histoire naturelle des vers qui vivent dans les autres animaux. — Sur les vers de la vessie. — Description de l'outarde et de quelques oiseaux de marais. — Sur l'huile de harengs. — Sur l'opinion vulgaire que l'organe de la génération de la raie et du requin est double. — Sur la myxine glutinosa*, etc. Ce savant mourut le 6 août 1799, pendant un séjour qu'il fit à Carlsbad en Bohême.

† I. BLOCK (Benjamin), peintre flamand, fut élève de son père, qui avoit perdu toute sa fortune dans un incendie. Le jeune Block étant allé à Rome, y fit le portrait du célèbre jésuite Kircher, qui le fit connoître. Ce peintre s'établit ensuite à Nuremberg, où il épousa une femme aimable, qui peignoit habilement les fleurs, et dont les ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son mari.

* II. BLOCK (Jacques Rengers), né à Gouda, environ l'an 1580. Il fut se perfectionner de bonne heure en Italie, où il étudia la peinture et les mathématiques : cette dernière science lui donna les moyens de peindre avec perfection l'architecture et des perspectives. Rubens, en voyageant, lui rendit plusieurs visites, et dit qu'il n'avoit jamais connu parmi les flamands de peintre aussi savant que Block. Cet artiste avoit encore de grandes connoissances dans l'architecture militaire ; ce qui engagea le roi de Pologne à lui donner une direction dans les fortifications : mais son crédit auprès du roi éveilla la jalousie des courtisans, qui méditèrent sa perte. Il en fut averti et demanda son congé. A son retour chez lui, le général Percival le choisit pour son maître de mathématiques, mais l'archiduc Léopold, appréciant son mérite, lui fit tant d'instances qu'il entra à son service : il l'emmena avec lui dans toutes ses campagnes, et lui donna une pension considérable. Block ne quittoit pas ce prince, qui l'honoroit de son amitié, et en visitant avec lui les fortifications de Berg-S.-Vinox en Flandre, et passant sur une planche, il tomba de son cheval qui avoit fait un faux pas. Les soins et les regrets de l'archiduc ne purent lui sauver la vie. Son fils le remplaça; mais il mourut peu de temps après.

III. BLOCK (Jeanne), née à Amsterdam en 1650, morte dans la même ville, acquit de la célébrité dans un genre très-singulier, par le fini et la délicatesse de ses découpures. Toutes les cours et tous les artistes les recherchèrent. Elle exécutoit des paysages, des marines, des fleurs, des animaux et des por-

traits très-ressemblans. Elle se servoit ordinairement de papier blanc, et, en plaçant sur du papier noir ses découpures, elles ressembloient en quelque sorte aux gravures de Mellan. Elle peignoit aussi à gouache, en unissant artistement de la soie découpée aux couleurs.

† I. BLOEMAERT (Abraham), né à Gorcum en 1567, réussit dans tous les genres de peinture, mais sur-tout dans le paysage. Son génie étoit facile, sa touche libre, ses compositions riches, on lui reproche seulement de s'être éloigné quelquefois de la nature. Il mourut à Utrecht, en 1647, à 80 ans. Le Musée Napoléon possède un tableau de lui, représentant les *Noces de Thétis et de Pélée*.

* II. BLOEMAERT (Adrien), fils d'Abraham Bloemaert, fit le voyage d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. On trouve chez les bénédictins de Saltzbourg de très-beaux tableaux de lui. Il fut tué en duel dans cette ville dans le 17e siècle.

* III. BLOEMAERT (Cornelius), frère d'Adrien, né à Utrecht en 1606, mort à Rome en 1683. Il se destina d'abord à l'art de la peinture, mais la quitta bientôt pour la gravure. Il eut pour maître Crispin de Paas, qu'il surpassa en peu de temps. En 1630 il se rendit à Paris où il travailla conjointement avec J. Théodore Mathan aux gravures pour le temple des Muses de Faverreau. De là il partit pour Rome, où il passa le reste de ses jours; il y vivoit encore en 1686. Son burin est net et correct, et représente avec beaucoup de vérité et de précision la manière des différens maîtres. Cornelius Bloemaert fut fondateur d'une école de gravure, d'où sont sortis entre autres artistes, Charles Audran; Étienne Baudot; François Poilly; Guillaume Chasteau; François Speier; Jean-Louis Roullet.

* IV. BLOEMAERT (Frédéric), frère des précédens, s'est également appliqué à la gravure, mais avec moins de succès. On a de lui un livre de dessins fort bien faits. Il a gravé, d'après Abraham son père, quelques figures, paysages, et animaux.

* V. BLOEMAERT (Heinri), l'aîné de ses frères, et le plus foible dans l'art de la gravure.

† I. BLOEMEN (Jean-François Van), peintre flamand, connu sous le nom de Horison, naquit à Anvers en 1656, et a fini ses jours à Rome en 1740. Il s'attacha d'abord à la manière de Van der Kabel, il suivit ensuite celle de la nature. Les sujets de ses tableaux étoient des vues de Tivoli et des environs. Il excelloit, comme paysagiste, à peindre les chutes d'eau, et cette vapeur légère qui s'élève de la terre au coucher du soleil, l'arc-en-ciel qui s'aperçoit au travers des brouillards et de la pluie, parce qu'il avoit l'art de bien dégrader les plans de ses tableaux. Les étrangers et principalement les Anglais enlèvent ses ouvrages.

* II. BLOEMEN (Norbert Van), frère du précédent, naquit à Anvers en 1672; il commença comme lui à étudier la peinture dans sa patrie, puis alla se perfectionner à Rome; ne pouvant y rester à étudier aussi long-temps qu'il l'auroit désiré, il revint à Anvers; mais accoutumé à vivre au milieu des artistes, il ne put soutenir la solitude de cette ville dont le commerce étoit anéanti, et alla se fixer à Amsterdam, où il est mort. Ses *portraits* ont du mérite et ses *conversations galantes* auroient eu plus de succès, si sa couleur eût été plus vraie et moins crue.

* III. BLOEMEN (Pierre Van),

connu aussi sous le nom de Standaert, étoit frère des précédens, et comme eux fut un peintre estimé. Ses tableaux sont recherchés des curieux, tant pour leurs sujets que pour la couleur et la correction du dessin. Ils représentent des marches militaires, des batailles, des fêtes, des caravanes. On peut reprocher sur-tout à ceux-ci des couleurs trop éclatantes dans les costumes de ses figures, mais l'usage des Orientaux semble exiger cette espèce d'enluminure de tout peintre qui veut être vrai. Revenu à Anvers, après avoir habité long-temps l'Italie, il a été nommé directeur de l'académie des peintres de cette ville en 1669.

BLOETLING. *Voy*. BLOTLING.

BLOIS. *Voy*. BLOSIUS, *et* PIERRE, n° XVIII.

† I. BLOND (Jehan le), seigneur de Brauville, natif d'Evreux, fit de la poésie son amusement. Il en publia un recueil sous ce titre : *Le printemps de l'humble espérant*, Paris, 1535, in-16. Les règles de la décence et de l'honnêteté n'y sont pas rigoureusement observées. La célébrité de Marot, dont il étoit contemporain, excita sa bile. Il se déclara un de ses adversaires ; mais la postérité a su mettre une grande différence entre ces deux poëtes. Il a aussi traduit du latin de Thomas Morus, *La description de l'île d'Utopie*, où est compris *Le Miroir des républiques du monde*, Paris, 1550, in-8°.

† II. BLOND (Jacques-Christophe le), peintre en miniature, né à Francfort sur le Mein, en 1670, mort en 1741, a excellé à peindre le portrait pour les bijoux. Il voyagea en Italie, en France, en Hollande où il s'enrichit, et en Angleterre où il se ruina en perfectionnant la manière *de graver en couleur*, dont il a donné un Traité in-8°, et que l'on croit être de son invention. Il grava de cette manière les portraits de Louis XV, du cardinal de Fleury et de Van Dick. Le Blond forma en France un élève nommé Robert.

III. BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), architecte, né à Paris en 1679, mort en Russie en 1719, est auteur des *Dessins de la théorie et pratique du jardinage*, relativement à la décoration de Dezallier d'Argenville, Paris, 1747, in-4°. Il a aussi fourni des augmentations pour le Cours et le Dictionnaire d'Architecture de Daviler. Le czar Pierre-le-Grand, dont il étoit premier architecte, lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles il assista. On dit que ce prince, dans un de ses accès d'humeur, lui avoit donné un soufflet, et que l'artiste en étoit mort de chagrin. L'hôtel de Vendôme, rue d'Enfer à Paris, fut bâti sur les dessins de cet architecte dans sa jeunesse.

† IV. BLOND (Guillaume le), né à Paris en 1704, mort en 1781, obtint en 1736 la place de professeur des pages de la grande écurie, et en 1751, celle de maître de mathématiques des enfans de France. Il se rendit utile par un grand nombre d'ouvrages que les ingénieurs et les militaires lisent avec fruit. Les principaux sont, I. L'*Arithmétique et la géométrie de l'officier*, 2 vol. in-8°, qu'il abrégea en 1 vol. in-12. II. *Elémens de la guerre des siéges*, 3 vol. in-8°. III. Plusieurs autres ouvrages en un seul vol. in-8°, tels que l'*Algèbre de l'officier ; Elémens des fortifications*, dont il donna un *Abrégé*, in-12 ; *Artillerie raisonnée ;* l'*Attaque des places ;* la *Défense des places ; Elémens de tactique ; Essai de castramétation.*

* V. BLOND (Gaspard-Michel le), né à Caen le 24 novembre 1738.

Il étoit bibliothécaire du collége Mazarin, adjoint à l'abbé de Vermont, membre de l'académie des sciences et belles-lettres; et depuis il fut appelé au corps législatif et à l'institut. Nommé à la commission des arts, instituée par l'assemblée constituante, il fut chargé du dépouillement des diverses bibliothèques supprimées, ainsi que des archives nationales. On a de cet écrivain philosophe, I. *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, La Haye 1771, in-4°. II. *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, avec l'abbé de La Chau, Paris, 1780, 1785, 2 vol. in-fol., fig. III. Plusieurs *Mémoires* dans ceux de l'académie des inscriptions et belles-lettres, parmi lesquels il y en a quelques-uns pour servir à l'histoire de la révolution de la musique, Naples et Paris, 1781, in-8°. Frappé d'une maladie grave, il brûla, dans un moment de délire, une grande quantité d'observations manuscrites sur les monumens de l'antiquité et les médailles grecques, et mourut à l'Aigle le 17 juin 1809, où il résidoit depuis 1801. MM. Goleron père et fils, et M. Dubos lui ont élevé un mausolée dans le cimetière de Laigle, avec une inscription composée par M. Dupuis, membre de l'institut, qui atteste tout à la fois ses talens, ses connoissances et sa philosophie.

* I. BLONDEAU (Claude), prêtre, protonotaire apostolique, et chanoine du chapitre métropolitain de Besançon, existoit dans le 17e siècle. Il a publié *Le Triomphe de la charité*, ou *l'Abrégé des grandeurs de la confrérie de la très-sainte Trinité, de la Rédemption des captifs, et de Notre-Dame-du-Remède*, Besançon, 1664, in-12 de 172 pag. On trouve d'abord dans cet ouvrage la vie de saint Jean de Matta et de saint Félix de Valois, premier religieux et fondateur de l'ordre de la Trinité de la Rédemption; viennent ensuite l'institution de cette confrérie, puis les indulgences, les priviléges, les prières et les oraisons: le volume finit par le *Miracle de Notre-Dame-du-Remède*, dont voici la substance: « Un seigneur de Rome envoyoit en Espagne, à un de ses amis, une statue de Notre-Dame, qu'il avoit fait sculpter en marbre. Le vaisseau est pris par les Algériens; les trinitaires veulent racheter la Notre-Dame, et en offrent un prix raisonnable. Les Algériens en demandent son pesant d'argent; les trinitaires y consentent. On procède à la pesée, et, par un miracle, la Notre-Dame de marbre ne pèse que la première somme offerte par les religieux. Elle leur est délivrée sans difficulté, et apportée à Madrid, où le roi, suivi de toute sa cour, alla la recevoir, et voulut aider à la porter. » De pareils contes étoient-ils nécessaires pour entretenir la foi de nos pères?

* II. BLONDEAU (Jacques), né à Langres en 1649. Il a gravé au burin une partie des peintures de Piètre de Cortone, dans le palais Pitti à Florence. Il a gravé aussi d'autres *Estampes* d'après différens maîtres.

† III. BLONDEAU (Claude), avocat au parlement de Paris, commença, en 1672, avec Guéret son confrère, le *Journal du palais*, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4°, et dont la dernière édition est de 1755, en 2 vol. in-fol. Basnage de Beauval parle ainsi des deux auteurs dans son Histoire des ouvrages des savans, du mois de septembre 1690: « Ils étoient nés l'un et l'autre avec un génie heureux et solide, et ils avoient joint l'étude de la politesse avec celle de la jurisprudence, en

sorte que les questions les plus épineuses sortoient de leurs mains, dépouillées de ce qu'elles ont de sec et de barbare. Ces deux amis, par un commerce très-étroit, s'étoient tellement accoutumés à penser et à raisonner de la même manière, que l'on voyoit régner le même esprit dans l'ouvrage qu'ils faisoient en commun. Quelques-uns prétendoient remarquer quelque chose de plus vif et de plus égayé dans ce qui partoit de la plume de Guéret, et quelque chose de plus ferme et de plus noble dans le style de Blondeau; mais cette différence n'étoit pas sensible à la plupart. » Il avoit donné, en 1689, sous le nom de *Bibliothèque canonique*, la *Somme bénéficiale* de Bouchet, enrichie de beaucoup de notes et d'arrêts. Il mourut au commencement du 18e siècle. Il ne faut pas les confondre avec Claude ou Charles BLONDEAU, avocat au présidial du Mans, mort en 1680, auteur des Portraits des hommes illustres de la province du Maine, imprimés au Mans chez Yzambart, en 1666, in-4°. Cet ouvrage est rare.

† IV. BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), ancien lieutenant d'infanterie, né à Châtelblanc en Franche-Comté, mort en 1777, a beaucoup écrit, et a laissé peu d'ouvrages qu'on puisse louer. Son *La Bruyère moderne*, ou *Œuvres du chevalier Blondeau*, 1745, 2 vol. in-12, est à une très-grande distance de l'ancien. Son *Philosophe babillard*, 1748, in-12, auroit fait plus sagement de se taire. Ses autres brochures sur le *Point d'honneur*, l'*Usage des richesses*, ne renferment guère que des trivialités. Le seul livre un peu utile du chevalier Blondeau est son *Dictionnaire des titres originaux*, 1764, in-12, encore laisse-t-il beaucoup à désirer.

* BLONDEEL (Lanslòot) naquit à Bruges en 1500 environ. Ce peintre avoit d'abord été maçon. On reconnoît même ses ouvrages à une truelle qu'il y mettoit pour marque. Il avoit du talent pour peindre les ruines et d'autres sujets d'architecture. Il se plaisoit aussi à représenter des incendies. Sa fille épousa Porbus, célèbre peintre.

* I. BLONDEL (Pierre-Marin), natif de Poitiers, où il existoit encore en 1584. Il a laissé quelques *Poésies*, parmi lesquelles on remarque une *Ode à Jean de la Péruse*. Une strophe de cette ode, où il dit que « la muse comique ne le dédaignoit pas », pourroit faire conjecturer qu'il a aussi travaillé pour le théâtre. Il n'est cependant cité nulle part comme auteur dramatique.

* II. BLONDEL (Jacques de), baron de Cuinchy, natif de Douay, et mort dans les premières années du 17e siècle. On ne connoît de lui que les *Vers* qu'il a faits en l'honneur de Jean Loys, son compatriote, et qui se trouvent dans le recueil des Œuvres poëtiques de celui-ci, imprimé en 1612. Il paroît cependant, par les éloges que ce dernier lui donne à son tour dans un sonnet fait sur ses poésies, qu'il en avoit composé plusieurs qui n'ont probablement jamais vu le jour.

* III. BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille, a mis en français un Traité que Nicolas Godin, médecin ordinaire d'Arras, avoit publié vers le commencement du 16e siècle, sous le titre de *Chirurgia militaris*. La traduction de Blondel est intitulée *La Chirurgie militaire, très-utile à tous ceux qui veulent suivre un camp en temps de guerre, pareillement à tous autres en condition pestilente ou dyssentérique, escrite en latin par*

Nicolas Godin, Anvers, 1558, in-8°.

*IV. BLONDEL (Pierre-Marin), médecin, né à Calais, et praticien à Loudun, a donné un *Commentaire sur les pronostics d'Hippocrate*, qui fut imprimé à Paris en 1575, in-4°, sous ce titre: *Divi Hippocratis coi prognosticorum latina Ecphrasis*. Scévole de Sainte-Marthe parle de ce médecin avec éloge.

V. BLONDEL. *Voyez* RICHARD, n° I.

† VI. BLONDEL (David), né à Châlons-sur-Marne, ministre protestant en 1614, fut professeur d'histoire à Amsterdam en 1650. L'air de cette ville, joint à son application, lui fit perdre la vue. Il mourut en 1655, à 64 ans. Peu de savans ont été plus profonds dans la connoissance des langues, de la théologie, de l'histoire, civile et ecclésiastique. Sa mémoire étoit un prodige. Ce fut un excellent critique; mais un écrivain très-plat et très-lourd. On peut lui appliquer ce que Fontenelle dit de Vandale, «qu'il ne fait aucune difficulté d'interrompre le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se présente; et dans cette parenthèse-là, il y enchâsse une autre parenthèse, qui même n'est peut-être pas la dernière.» Les principaux ouvrages de Blondel sont, I. *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes*, à Genève, in-4°. Il y démontre la supposition des décrétales attribuées aux papes des quatre premiers siècles de l'Eglise, et adoptées long-temps, quoique fabriquées par Isidore Le Marchand. II. *Assertio genealogiæ Franciciæ*, 1565, in-fol., contre les déclamations de Chifflet, qui faisoit descendre nos rois des 2e et 3e races, d'Ambert, lequel s'étoit marié, selon lui, à Blitilde, fille de Clotaire I. On s'imaginoit trouver dans cette fable le renversement de la loi salique, qui exclut les femmes de la couronne. III. *Apologia pro sententiâ Sti. Hieronymi de presbyteris et episcopis*, in-4°. IV. *De la primauté de l'Eglise*, Genève, 1641, in-fol. V. Un *Traité sur les sibylles*, Charenton, 1649, in-4°. VI. Un autre *contre la fable de la papesse Jeanne*, Amsterdam, 1647, in-8°. VII. *Des écrits de controverse.* En 1626, Blondel avoit été chargé par les Eglises réformées de France de la réfutation des Annales de Baronius. Il n'acheva point cette tâche; mais la ville d'Amsterdam ayant acheté après sa mort son exemplaire de Baronius, rempli de notes marginales, le confia à un ministre réfugié du Béarn en Hollande, et nommé *Magendie*. *Voyez*, sur l'usage qu'il en fit, le Dictionnaire de Bayle, art. *Blondel*, note E.

† VII. BLONDEL (François), professeur royal de mathématiques et d'architecture, membre de l'académie des sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal-de-camp et conseiller d'état, mourut à Paris en 1668, à 68 ans. Il avoit d'abord été précepteur du comte de Loménie de Brienne, qu'il accompagna dans tous ses voyages. La connoissance qu'il y acquit des intérêts des princes le fit employer dans quelques négociations. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'architecture et les mathématiques, qui ont été utiles. Les principaux sont, I. *Notes sur l'architecture de Savot*. II. Un *Cours d'architecture*, en trois parties, 1698, 2 vol. in-fol. III. *L'Art de jeter les bombes*, 1690, in-12. IV. *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*, au Louvre, 1673, in-fol. V. *Manière de fortifier les places*, 1685,

in-4°. Louis XIV ne voulut pas que cet ouvrage fût mis au jour avant que les fortifications faites à plusieurs places, selon cette méthode, fussent achevées. Les portes Saint-Denys, Saint-Bernard et Saint-Antoine ont été élevées sur les dessins de ce célèbre architecte. Les deux dernières ont été démolies. Blondel étoit presque aussi bon littérateur que bon mathématicien. On connoît sa *Comparaison de Pindare et d'Horace.*

VIII. BLONDEL (Pierre-Jacques), Parisien, auteur d'un livre qui a pour titre : *Les Vérités de la religion chrétienne, enseignées par principes*, Paris, et d'un Mémoire in-folio, *contre les imprimeurs et leurs gains excessifs*. Il mourut en 1730.

IX. BLONDEL (Laurent), parent du précédent, naquit à Paris, et fut lié de bonne heure avec les solitaires du Port-Royal, qui lui inspirèrent le goût des lettres et de la piété. Après avoir élevé quelques jeunes gens, il se chargea de la direction de l'imprimerie de Desprès, chez lequel il alla demeurer en 1715. Il ne se contenta pas de revoir les manuscrits achetés par cet imprimeur, il travailla à une nouvelle *Vie des saints*, qui parut en 1722, à Paris, in-fol. Il mourut en 1740, après avoir publié divers ouvrages de piété.

* X. BLONDEL (François), né à Paris, docteur de la faculté de médecine de cette ville, fut choisi pour être l'éditeur des trois derniers volumes des Commentaires de Charlier sur Hippocrate. Elu doyen de sa faculté en 1658, il remplit cette société de troubles et de divisions par son entêtement contre la chimie et l'antimoine. Il a publié un ouvrage contre l'usage *de la levure de bière dans le pain*, qui lui suscita de nouveaux ennemis. On a encore de lui, *Epistola ad Alliotum de curâ carcinomatis absque ferro et igne*, Parisiis, 1666, in-4°. Blondel mourut le 5 septembre 1682.

* XI. BLONDEL (Franç.), né à Liège en 1613, fit son cours de médecine à Cologne, et fut premier médecin de l'électeur de Trèves. Après la mort de ce prince il s'établit à Aix-la-Chapelle, où il mourut le 9 mai 1703. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Lettre de François Blondel à Jacques Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Porset ; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage*, Bruxelles, 1662, in-12. II. *Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum descriptio, congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio.* Aquisgrani, 1671, in-16. Cet ouvrage, qui fut traduit en allemand, a eu plusieurs éditions.

† XII. BLONDEL (Jean-François) naquit à Rouen, en 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture, neveu de François Blondel, n° VII. Il se disposa à courir la même carrière, par la connoissance des belles-lettres, des mathématiques et du dessin. Instruit dans la pratique de cet art par son oncle, il fut en état de donner des leçons dès l'âge de 25 ans, et il est le premier qui en ait ouvert une école publique à Paris. Associé, l'an 1755, à l'académie d'architecture, il fut choisi ensuite pour professer à Paris. Il mourut en 1774. On a de lui, I. *Cours d'architecture*, ou *Traité de la décoration, distribution et construction des bâtimens*, 9 vol. in-8°, 1771, 1773. Il ne mit au jour que les quatre premiers volumes de discours, avec deux de figures. Patte a donné, en 1777, les cinquième et sixième vol.

de discours, avec un vol. de figures, d'après les manuscrits de Blondel. II. *De la décoration des édifices*, 1738, deux vol. in-4°. III. *Discours sur l'architecture*, in-12. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à cet art qu'on trouve dans l'Encyclopédie. Les ouvrages de Blondel en architecture sont, *le Palais épiscopal de Cambrai, la Cathédrale, les Casernes et l'Hôtel-de-ville de Metz*. Il a décoré le chœur de la cathédrale de Châlons.

† XIII. BLONDEL (N.), médecin à Pithiviers, et intendant des eaux minérales de Ségrai, près de Pluvier, dans la Beauce, mourut en 1759, avec la réputation d'un homme habile dans son art. On a de lui deux *Dissertations*; l'une *sur la nature et les qualités des eaux minérales de son département*, 1749, in-12; l'autre, *sur la maladie épidémique des bestiaux*, 1748, in-12.

* XIV. BLONDEL (Jacques), docteur en médecine, et membre du collége royal de Londres, eut quelques démêlés littéraires avec Daniel Turner, au sujet de la force de l'imagination des femmes enceintes. Il a publié un Traité en anglais sur cette matière, Londres, 1727, in-8°, dont on a une traduction française sous ce titre: *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*. L'auteur combat l'opinion qui attribue les marques et les difformités avec lesquelles les enfans naissent à la fantaisie et à l'imagination de leur mère. Il fait voir qu'on ne peut donner aucune preuve de ce système, et il aime mieux attribuer les vices de naissance à un défaut de l'organisation de l'œuf ou des parties de l'embryon, qu'à l'imagination de la mère. La critique que Turner publia de cet ouvrage fut suivie d'une réponse, que Blondel fit imprimer en anglais, à Londres, en 1729, in-8°.

* XV BLONDEL DE NÉELE, ou BLONDINUS DE NESLE, chansonnier du 13e siècle, né en Picardie; il fut attaché au roi d'Angleterre. Les manuscrits de la bibliothèque impériale renferment vingt-neuf *Chansons* de ce poëte. Suivant une Chronique d'Angleterre, composée en 1455, ce fut en chantant une romance que cet auteur avoit composée avec Richard Ier, surnommé *Cœur-de-Lion*, qu'il découvrit la prison où ce prince fut enfermé en 1192, par ordre de Léopold duc d'Autriche. On croit que Blondel, grandement récompensé par Richard, termina ses jours en Angleterre.

BLONDEVILLE, *V.* BRIGGS, n° I.

† BLONDIN (Pierre), Picard, né en 1681, dans le Vimeu en Picardie, mourut à Paris en 1713. Il avoit été reçu de l'académie des sciences un an auparavant. Tournefort, démonstrateur de botanique au jardin royal, connut les talens de Blondin. Il se reposoit sur lui du soin de remplir sa place lorsqu'il étoit malade. Blondin fit beaucoup de découvertes sur la botanique, et laissa à ses héritiers *des herbiers* fort exacts et des *mémoires* curieux.

† I. BLONDUS (Flavius), dont le véritable nom est BIONDO, natif de Forli, secrétaire d'Eugène IV, et de quelques autres papes, mourut à Rome en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'amassa pas de grands biens, et vécut toujours en philosophe. On a de lui, I. *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol. II. *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum* 1440, *decades III*, à Venise, 1483, in fol. Ces deux ouvrages se

trouvent aussi dans le Recueil de ses œuvres, Bale 1431, in-fol. « Il ne faut pas, dit le Père Nicéron, se fier trop à ce qu'il dit. Il a souvent suivi des guides trompeurs, et il avoit plus en vue de ramasser beaucoup de choses que d'examiner si elles étoient véritables. » Son style pourroit être plus pur et plus clair. Ses travaux n'ont pas cependant été inutiles à la république des lettres, parce qu'il a été le premier qui ait répandu la lumière sur les antiquités romaines. Sigonius, qui traita les mèmes matières que lui, d'un style moins embarrassé, et avec plus de méthode, l'a pillé fort souvent. Son *Traité de Româ triumphante*, en dix livres, a été beaucoup consulté autrefois ; on le trouve dans le recueil de ses Œuvres, ainsi que sa *Roma instaurata*, en trois livres.

† II. BLONDUS ou BIONDI (Michel-Ange), né à Venise le 4 mai 1497, médecin d'Italie, descendoit du précédent. Gessner, dans sa Bibliothèque, et Van der Landen, dans son Catalogue des médecins, ont donné la notice de ses ouvrages. Ils furent recueillis à Rome, en 1544, in-4°. Deux ans après, il publia à Venise un Traité *de Ventis et Navigatione*. On lui doit encore un *Eloge de la patience*, et un petit Traité *sur la peinture*.

* BLONDY, célèbre danseur et compositeur de ballets, a fait pendant long-temps les délices du public à l'opéra de Paris. Neveu et élève de Beauchamps, compositeur distingué des ballets de Louis XIV, il remplaça Pécourt à l'opéra. Les fatigues de son talent ne l'empêchèrent pas de fournir une assez longue carriere, car il est mort en 1747, à l'âge de 70 ans.

* BLOOD (Thomas), homme plein d'audace, et qui a joué un rôle extraordinaire en Angleterre, où il s'est vraiment rendu célèbre. Un de ses exploits fut d'enlever le duc d'Osmond, qu'il vouloit pendre à Tyburn, et qui fut délivré par ses gens. Un autre, fut de voler la couronne et les joyaux gardés à la Tour. Il fut arrêté déguisé en ecclésiastique, pendant qu'il travailloit à l'exécution de cette entreprise. Charles II le fit comparoître devant lui, et il avoua qu'il avoit formé le dessein d'attenter à sa vie. Le roi lui fit grace, et lui accorda même une pension en Irlande, où il mourut en 1680.

* BLOSIUS ou DE BLOIS (Louis), de la maison de Blois et de Châtillon, né en 1506 à Doustienne, château du Hainaut, fut élevé auprès du prince Charles, depuis Charles-Quint. Il quitta le monde pour le cloître de St-Benoît, et obtint l'abbaye de Liesse, dans le diocèse de Liége, qu'il réforma. Il mourut en 1566, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai. La bonne édition des *Œuvres* de Blosius fut donnée par Antoine de Wingts, son successeur dans l'abbaye de Liesse, en 1632, in-fol. Elle est fort belle et très recherchée : il en a paru une nouvelle édition à Ingolstadt, en 1726, in-fol. Son *Speculum monachorum* parut d'abord sous le nom de *Bacryanus* (le pleureur), parce qu'il y pleure pieusement sur les abus et les désordres des cloîtres. Louis Monbroux de La Nauze a traduit en français le *Directeur des ames religieuses*, Paris, 1726, in-18.

† I. BLOT (N. Chauvigny, baron de), poëte agréable, mort à Paris vers la fin du 17e siècle, développa de bonne heure son talent pour la poésie. Etant encore au collége, il fit en 1643 ses premières *Chansons*. Il devint page de Monsieur, frère du roi. Ses saillies et la vivacité de

son esprit le firent surnommer, dans sa jeunesse, *Blot-l'Esprit*. L'abbé La Rivière le présenta à Gaston, duc d'Orléans, qui l'attacha, par une charge, à sa personne. Son esprit satirique le porta à railler la cour, et sur-tout le cardinal Mazarin, qu'il désola par ses couplets, et qui ne crut pouvoir le faire taire qu'en lui donnant une forte pension. C'est de ses couplets que madame de Sévigné, dans sa lettre du 1er mai 1671, disoit à sa fille qu'ils avoient le diable au corps. Le fameux Lancelot, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, possédoit un recueil manuscrit des *Rébus*, *Contes*, *Facéties* et *Chansons* de ce Blot.

* II. BLOT (Maurice), élève de St-Aubin, a gravé plusieurs sujets du cabinet de Le Brun. Le *Verrou*, d'après Fragonard, et la *Promesse de mariage*, qui en fait le pendant, sont deux estampes bien connues, de lui. Il étoit né à Paris en 1754.

† BLOTELING ou BLOETTLING, Hollandais, se distingua dans la gravure au burin et en manière noire. Dans le nombre des estampes gravées par lui, on doit distinguer le portrait de l'anglais Moelman, à cheval; connu sous le nom du *Cavalier, par Bloteling*, dont la figure a été peinte par Netscher, et le cheval par Wouvermans. Il étoit né à Amsterdam en 1634.

I. BLOUNT (Charles), d'une illustre famille d'Angleterre, originaire de Normandie, comte de Devonshire, gouverneur de Portsmouth et vice-roi d'Irlande. Il avoit été créé chevalier en 1586, et honoré de l'ordre de la jarretière en 1597. C'étoit un des principaux favoris de la reine Elisabeth: et, en 1603, le roi Jacques le nomma pour être dans son conseil privé. Charles Blount mourut en 1606, à 43 ans, comblé de biens et d'honneurs.

II. BLOUNT (Thomas), habile jurisconsulte, né dans le comté de Worcester en 1619, mourut à Orleton en 1679. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Académie d'éloquence*, contenant une rhétorique anglaise complète. II. *Glossographia*, ou *Dictionnaire des mots difficiles, hébreux, grecs, latins, italiens, etc., à présent en usage dans la langue anglaise*. III. *Dictionnaire juridique*, où l'on explique les termes obscurs et difficiles qu'on trouve dans nos lois anciennes et modernes: la meilleure édition est de 1691, in-fol.

† III. BLOUNT (Henri), chevalier, né à Tittenhanger, dans le comté de Herford, en Angleterre, l'an 1602, se distingua par sa vertu et par ses talens, et eut diverses commissions importantes. Il hérita d'un bien considérable par la mort de son frère aîné, Thomas-Pope Blount, écuyer, et fut grand-shérif du comte de Herford. Il mourut en 1682. On a de lui une *Relation de son voyage au Levant*, en anglais, 1636, in-4°, et quelques autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres: nous allons en parler.

† IV. BLOUNT (Thomas-Pope), fils aîné de Henri, naquit en 1649 à Upper-Halloway, dans la province de Middlesex. Il fut créé baronnet, du vivant de son père, et fut plusieurs fois député au parlement. Pendant les trois dernières années de sa vie, la chambre des communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger le 30 juin 1697, laissant une nombreuse postérité. Ses ouvrages ne sont que des recueils de passages mal liés. Le principal est, *Censura celebriorum auctorum, sive Tractatus, in quo varia virorum doctorum de clarissimis cujusque sæ-*

culi scriptoribus judicia redduntur, Londres, 1690, in-fol. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs modernes que le chevalier Blount avoit cités. On a encore de Thomas-Pope Blount une *Histoire naturelle*, Londres, 1692, in-4°, et des *Essais sur différens sujets*, in-8°.

† V. BLOUNT (Charles), frère du précédent, fameux déiste, né à Upper-Halloway en 1654, s'annonça par la traduction des deux premiers livres de la *Vie d'Apollonius de Tyanes*, par Philostrate, imprimés en 1680, in-folio. Les notes ne tendent qu'à tourner la religion en ridicule, et à rendre l'Ecriture sainte méprisable. Il les prit, pour la plupart, dans les manuscrits de mylord Edouard-Herbert de Cherbury, qui pensoit comme lui. Son livre (traduit depuis en français), Berlin, 1774, 4 vol. in-12, par J. de Castillon, fut condamné en Angleterre même en 1693. Cette même année, Blount, étant devenu amoureux de la veuve de son frère, et n'espérant pas de pouvoir obtenir une dispense pour l'épouser, tâcha du moins de s'en faire aimer. Sa belle-sœur, fatiguée de ses empressemens, prit la résolution de quitter Londres. Blount alla chez elle un jour du mois d'août et fit les dernières tentatives pour la retenir. N'ayant pu la toucher, il se tira un coup de pistolet, dont il mourut peu de jours après, pendant lesquels il ne voulut rien prendre que des mains de sa maîtresse. On trouve dans les *Oracles de la raison* une dissertation pour prouver qu'il est permis d'épouser successivement les deux sœurs : on voit que cette thèse n'étoit pas pour lui un sujet indifférent. On a encore de Blount les ouvrages suivans, où la liberté de penser est poussée aussi loin que dans ses notes sur Philostrate. I. *Anima mundi*, ou *Histoire des opinions des anciens, touchant l'état des ames après la mort*, Londres, 1677, in-8°. II. *La grande Diane des Ephésiens*, ou *Origine de l'idolatrie, avec l'institution politique des sacrifices du paganisme*, 1680, in-8°. III. *Janua scientiarum*, ou *Introduction abrégée à la géographie, la chronologie, la politique, l'histoire, la philosophie, et toutes sortes de belles-lettres*, Londres, 1684, in-8°. IV. Il est le principal auteur du livre intitulé *Les Oracles de la raison*, Londres, 1693, in-8°, réimprimé en 1695, avec plusieurs autres pièces, sous le titre d'*Œuvres diverses de Charles Blount, écuyer*. Charles Gildon fut l'éditeur de ces différentes pièces : il s'éleva depuis contre les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, sous ce titre : *Manuel des déistes*, ou *Recherches raisonnables sur la religion chrétienne*. V. *Religio laïci*, Londres, 1683, in-12.

* BLOW (D. John), célèbre musicien anglais, né l'an 1648 à Collingham, dans le Nottinghamshire, a été successivement maître des enfans de chœur de la chapelle royale, compositeur du roi, et maître des chœurs de la cathédrale de St.-Paul. L'archevêque Sancroft lui donna le titre de docteur en musique. Après la mort de Purcell, il obtint la place d'organiste à l'abbaye de Westminster. Il mourut le 1er octobre 1708, et fut enterré dans la même église.

* BLOWER (Elisabeth). On a de cette dame trois romans estimés. I. *Maria, Mémoires originaux d'une dame de qualité, et de quelques-uns de ses amis*, 2 vol., 1763. II. *George Bateman*, 3 vol., 1782. III. *Tableaux d'après nature*, ou

Visite d'été, 2 vol., 1788, trad. par M. La Montagne.

* BLUM (Joachim-Chrétien), poëte allemand, né à Rathenau en 1739, étudia à Brandebourg et à Berlin, et s'appliqua sur-tout aux belles-lettres. Il passa ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où il étudia sous Baumgarten. Blum mena une vie toute philosophique et consacrée aux muses, et mourut en 1790. On a de lui quelques *Poëmes lyriques*, et des *Idylles ;* enfin un drame intitulé *Rathenau délivrée*. Il a aussi donné des *Oraisons* et une collection de *Proverbes allemands*.

* BLUMAUER (Aloys), poëte distingué, né le 21 décembre 1755 à Steyer, dans la haute Autriche, fut d'abord jésuite, et, après la suppression de cet ordre, censeur des livres à Vienne, sous la direction du baron Van Swieten. Il se fit enfin libraire, et mourut le 21 mars 1798, des suites d'une pulmonie, âgé de 44 ans. Blumauer avoit le talent de la satire et de la facilité. Il saisissoit facilement les ridicules, et les peignoit avec une originalité piquante. Il est auteur d'une *Enéide travestie*, en 5 vol., qui est un chef-d'œuvre dans ce genre. Sa muse comique s'attache sur-tout à ridiculiser la cour de Rome, et à censurer les abus qui déshonoroient les institutions religieuses. On conçoit qu'un tel poëme n'a pu être publié à Vienne que sous le règne de Joseph II. Il a aussi publié des *Poésies franc-maçonnes*. La collection de ses ouvrages forme 8 volumes, imprimés à Leipsick, 1801. Il est encore auteur d'*Erwine de Sternheim*, tragédie qui n'est pas sans mérite.

† BLUMENSTEIN (François de), né à Strasbourg en 1678, mort en 1739, vit chez l'apothicaire Bolduc, à Paris, un échantillon des mines du Forez, et jugeant à cette vue qu'elles rendroient plus qu'on ne l'espéroit, si elles étoient bien exploitées, il en obtint la permission en 1717. Dès-lors il appela des mineurs allemands, employa de nouveaux procédés d'extraction, et rendit ces mines, jusqu'alors presque inconnues, utiles à l'état et à lui-même. Il en porta le produit de cent quintaux de minéral par an à trois mille. Louis XV accorda des lettres de noblesse à Blumenstein. Son fils a suivi la même carrière.

BLUTEAU (Dom Raphaël), théatin, né à Londres, de parens français, en 1638, passa en France, et se distingua à Paris comme savant et comme prédicateur. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, à 96 ans. On a de lui un *Dictionnaire portugais et latin*, estimé, en 8 vol. in-folio, Coïmbre, 1712 à 1721; avec un *Supplément*, Lisbonne, 1727 et 1728, 2 vol. in-fol. La connoissance du portugais, supérieure à celle qu'en avoient les savans nationaux, parut très-étonnante dans un étranger; et deux docteurs de l'académie des appliqués firent chacun un discours pour discuter ce problème : « S'il étoit plus glorieux à l'Angleterre d'avoir donné naissance à ce savant, ou au Portugal de l'avoir possédé ? »

† BOAISTUAU (Pierre), surnommé *Launay*, natif de Nantes, mort à Paris en 1566. On a de lui, *Histoire des amours fortunés*, Paris, 1558, in-4°. Il a traduit, avec Franc-de-Bellefort, les *Nouvelles de Bandello*, Paris, 1580, 17 vol. in-16, qui se relient en 14 ou 21 vol. Il a encore traduit le premier volume des *Histoires prodigieuses extraites de différens auteurs*, Paris, 1598, 6 vol. in-16. Ces livres ne sont pas communs.

BOATE (Richard), médecin et botaniste d'Irlande, publia, en

1646, l'*Histoire naturelle* de ce royaume, traduite de l'anglais en français. Il paroît, par son ouvrage, qu'il avoit autant étudié la nature que les livres. Il parle de son pays et des habitans en panégyriste.

BOBADILLA. *Voyez* BOVADILLA.

* BOBART (Jacob), né à Brunswick, et mort le 4 février 1679, à Oxford, fut le premier jardinier du jardin botanique que Henri, comte de Denby, établit à l'université d'Oxford, et pour l'établissement duquel il donna cinq acres de terre, fit construire des serres, ainsi qu'une maison pour loger le jardinier. Il dota cet établissement et y plaça Bobart; ce fut lui qui dressa le catalogue des plantes, qui parut sous le titre de *Catalogus plantarum horti medici Oxoniensis, latino-anglicus et anglico-latinus, alphabetico ordine*, Oxonii, 1668, in-12 : ce jardin contenoit 1600 espèces tant en plantes indigènes qu'exotiques, en y comprenant les variétés de chacune. Son fils lui succéda dans cet établissement, et publia à Oxford, en 1699, in-fol., la troisième partie de l'Histoire des plantes de Robert Morisson, que cet auteur avoit laissée imparfaite à sa mort; c'est à ses soins qu'on doit les corrections et les augmentations dont elle est enrichie.

* BOBRUN (Henri *et* Charles), peintres, nés à Amboise; leurs portraits sont remarquables par une rare similitude de caractères, d'idées, de goûts et de talens. Ils étoient cousins germains; ils furent longtemps à la mode à la cour de Louis XIV, et il n'y avoit pas une femme de qualité qui ne voulût avoir son portrait fait par les Bobrun. Ces deux Sosies étoient inséparables et travailloient l'un et l'autre au même tableau, sans qu'on pût y remarquer une touche différente. De l'esprit naturel, joint à des connoissances acquises, leur donnoit une réputation d'amabilité qui amenoit à leur atelier les plus jolies femmes de la cour. Ils avoient d'ailleurs, dans leur talent, une puissante recommandation auprès du beau sexe; ils possédoient l'art inappréciable de flatter leurs portraits, tout en conservant la ressemblance; ils savoient aussi leur donner de la grace et du mouvement, soit par l'attitude, soit par quelques jolis accessoires de leur invention. Tant d'avantages réunis méritoient bien la vogue qu'ils ont eue. Leur imagination vive s'exerça encore sur l'art des rimes, ils firent en commun des couplets et même quelques comédies qu'ils jouèrent en société. Le premier est mort en 1677, âgé de 74 ans, et Charles Bobrun en 1692, âgé de 88 ans.

BOCACE. *Voyez* BOCCACE.

* BOCAGE. *Voyez* DUBOCAGE.

BOCAGER. *Voyez* BOSCAGER.

* BOCAUD (Jean), né aux environs de Montpellier, prit le bonnet de docteur en médecine dans cette ville en 1540. Ce médecin n'a laissé qu'un ouvrage très-peu connu aujourd'hui, et qui fut imprimé à Lyon en 1554, in-fol., sous le titre de *Tabulæ curationum et indicationum, ex prolixâ Galeni methodo in summa rerum capita contractæ*.

* BOCCACCINI (Antoine), chirurgien de Comachio, petite ville d'Italie dans le Ferrarais, florissoit vers l'an 1720. Il s'acquit quelque célébrité par ses ouvrages, dont voici les titres : I. *Cinque desinganni chirurgici per la cura delle ferite*, Venise, 1713, in-8°. II. *Cinque desinganni chirurgici per la cura delle ulcere*, Venise, 1714, in-8°. III. *Cinque desinganni per la cura de seni*, Venise, 1715,

in-8°. IV. *Al signor Giovan Battista Agnesi, primo chirurgico di Fermo, Antonio Boccaccini, chirurgo di Comachio*, Modene, 1721, in-8°. Il s'agit dans cette lettre du traitement des plaies, suivant la méthode adoptée et recommandée par le savant Magati.

† BOCCACE ou BOCACE (Jean) naquit à Certaldo en Toscane l'an 1313, d'un paysan, qui le plaça chez un marchand florentin. Le jeune homme, peu propre au négoce, passa à l'étude du droit, et de celle-ci à la poésie, pour laquelle il avoit un goût particulier. Il fut envoyé à Paris pour étudier à l'université, qui jouissoit alors dans toute l'Europe d'une réputation justement méritée. C'est en étudiant les conteurs et les fabliers français qu'il prit ce goût pour les contes qu'il a si bien développé dans son *Décameron*. Il emprunta à ces poëtes la plupart des sujets qu'il a traités, en changeant les noms de la scène et des personnages. De retour dans sa patrie, il se lia avec Pétrarque, qui devint son maître; et le disciple eut souvent besoin de recourir à sa générosité. La république de Florence lui donna le droit de bourgeoisie, et le députa vers Pétrarque, pour l'engager à venir à Florence. Pétrarque, instruit des factions qui divisoient cette ville, persuada à Boccace de la quitter. Il se mit alors à parcourir l'Italie, s'arrêta à la cour de Naples, y fut bien accueilli du roi Robert, et devint amoureux d'une bâtarde de ce prince. Il se rendit de là en Sicile, où la reine Jeanne le goûta beaucoup. Boccace, de retour de ses courses, et pénétré vivement des conseils et des exhortations touchantes que lui adressoit sans cesse Pétrarque, pour le faire revenir de ses égaremens, et de la vie licencieuse qu'il menoit, changea de conduite, et se convertit; mais un esprit ardent qui embrasse tout avec fureur sait rarement garder une mesure dans le repentir; Boccace abandonna l'excès dans la débauche pour donner dans l'excès contraire: il ne devint pas seulement pieux comme Pétrarque, mais bigot, et confondant toutes les actions de sa vie dans la même horreur, il détesta ses travaux littéraires, et résolut de les brûler tous. Pétrarque mit autant d'empressement à sauver ces manuscrits d'une aveugle fureur, qu'il en avoit mis à ramener son ami de ses erreurs, et sauva tout, excepté le *Décameron* que Boccace voulut absolument anéantir; mais il en avoit distribué des copies, qui déjà circuloient en Allemagne et en France, et il ne fit que satisfaire son humeur farouche en brûlant son propre manuscrit. Retiré à Certaldo, dans un de ses accès de mélancolie et de dévotion, il y mourut en 1375 d'un excès de travail. Cet écrivain fut un des premiers qui donnèrent à la langue italienne les graces, la douceur et l'élégance qui la distinguent. Sa prose est le modèle que se proposent les auteurs de son pays. Ses vers valent beaucoup moins. Boccace ne peut jamais égaler les poésies de Pétrarque, et celui-ci à son tour ne put égaler sa prose, l'italienne du moins: car pour sa prose latine il l'a surpassée. On a beaucoup d'ouvrages de Boccace. I. *Genealogia deorum*, mythologie pleine d'érudition et de fautes, dans laquelle Boccace cite beaucoup de livres que nous n'avons plus. L'édition la plus rare de ce livre est celle de Venise, 1472, in-fol.; elle a été traduite en français et imprimée à Paris en 1498 et 1531, in-fol. Cet auteur, que les gens du monde ne regardent ordinairement que comme un agréable conteur, étoit l'un des hommes les plus savans de son temps, comme il est démontré en

partie par sa *Généalogie des dieux.* Il avoit introduit en Italie l'étude de la langue grecque, et c'est même à lui qu'on doit les écrits d'Homère. Cette étude fut négligée après sa mort, mais pour refleurir bientôt avec plus d'éclat, quand, à la chute de l'empire d'Orient, les savans Grecs se refugièrent en Italie. II. Un *Traité des fleuves, des montagnes et des lacs*, Venise, 1473, in-fol. III. Un *Abrégé de l'histoire de Rome*, en latin, jusqu'à l'an 724 de sa fondation, in-8°. Nicéron semble douter que cet ouvrage, d'ailleurs médiocre, soit de Boccace. IV. *Cominucia il philocolo*, sans nom de ville, 1472, in-fol. V. *La Fiammette*. VI. *Le Labyrinthe d'amour.* VII. *Opera jucundissima cioe l'Urbano.* VIII. *La Théséide.* Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur ancienneté; celles qui ont été données dans le 16e siècle sont aussi amples. IX. *La vie du Dante*, en italien, Rome 1544, in-8°, réimprimée à Florence en 1576, in-8°. X. *De claris hominibus*, Ulm, 1473, in-fol. XI. *Décaméron.* C'est un recueil de cent Nouvelles galantes, tirées la plupart des anciens poëtes français, pleines d'aventures et d'images plaisantes, et moins estimées pour les charmes du récit que pour l'exactitude et la pureté du langage. Ces contes ont été traduits en français, la première fois par Laurent de Premierfaict, et imprimés en 1541, ensuite par Le Maçon en 1545; on estime l'édition d'Amsterdam, 1697, en 2 vol. in-8°, avec les figures de Romain Hooge. Il en a paru une traduction libre, ouvrage posthume de Mirabeau, qui s'étoit distrait et consolé en prison par ce léger travail, à Paris, 1802, avec des figures gravées sous la direction de Ponce, d'après les dessins de Marillier. La Fontaine en a imité plusieurs, et leur a prêté beaucoup de graces. L'édition de Florence des Juntes, 1537, in-8°, de grandeur in-4°, est excessivement chère. On fait cas de l'édition de Londres, 1727, in-4°, en 2 vol. in-12, et de celle d'Elzevir, 1665, in-12; et de celle de Paris, 1768, 3 vol. in-12. Il y en a une autre de Paris sous le titre de Londres, 1757, en 5 vol. in-8°, avec fig. On donna la même année, avec les mêmes figures et sous le même format, en 5 vol. in-8°, les Contes de Boccace traduits en français. On en a publié à Paris, en 1780, une mauvaise traduction nouvelle en 10 v. in-8° et in-12, avec fig. On avoit commencé à Naples, sous le titre de Florence, en 1723 et 1724, une collection des *Œuvres* de Boccace, en 6 vol. in-8°, suivant Nicéron, in-4°, suivant Ladvocat, qui n'a pas été achevée.

† BOCCADIFERRO (Louis), professeur de philosophie à Bologne sa patrie, mort le 3 mars en 1545, a publié divers Traités *sur les curiosités naturelles, les météores, la génération* et *la corruption, la métaphysique*, etc. — On a imprimé, en 1645, à Bologne, un volume in-fol. de *Consultations* par Jérôme BOCCADIFERRO, savant jurisconsulte de la même famille.

† BOCCALINI (Trajan), Romain, singe de l'Arétin pour la satire. Il ne fut pas dégoûté du métier de médire, par le supplice d'un certain Franco, mauvais rimeur, pendu à Rome pour ses vers mordans. Les cardinaux Borghèse et Gaëtan le protégèrent. Boccalini, se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia ses *Ragguagli di Parnasso*, Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12; et la *Secretaria di Apollo*, Amsterdam, 1653, in-12, ouvrage dans lequel l'auteur feint qu'Apollon, tenant

sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, et rend à chacun justice selon l'exigence des cas. (*Voyez* GUICHARDIN, n° I, *et* GAURIC, n° I.) Il fit imprimer ensuite sa *Pietra del Parrangone politico*, contre l'Espagne. Il a été traduit en français par Louis Giry, Paris, 1626, in-4°, sous le titre de Pierre de touche politique, tirée du Mont-Parnasse, où il est traité du gouvernement des principales monarchies de l'Europe. Ernest Ceutz en fit imprimer une traduction latine sous ce titre : *Lapis Lydius politicus*. L'auteur y loue la France, mais il attaque à chaque page la monarchie espagnole à laquelle il impute des desseins contre la liberté de l'Italie et celle de toute l'Europe. Les traits de sa plaisanterie et une ironie presque continuelle n'empêchent pas de le trouver très-instruit des intérêts des puissances. On doit encore à Boccalini des *Discours politiques sur Tacite*, publiés à Genève par Léti. Amelot de La Houssaye traite cet ouvrage avec mépris. «*Tacite, dit-il*, dit beaucoup de choses en peu de paroles; Boccalini au contraire dit peu de choses en beaucoup de mots.» Ce dernier mourut à Venise. Ce satirique, craignant le ressentiment de l'Espagne, s'étoit retiré, en 1613, dans cette ville, où il se croyoit plus en sûreté qu'ailleurs. On prétend que sa mort ne fut pas naturelle, et que quatre hommes armés s'étant un jour introduits en sa maison, dans un moment où il se trouvoit seul, le firent périr à coups de sachets remplis de sable. Il y a néanmoins quelques raisons de douter de la vérité de cette anecdote. On a encore de lui, *La Bilancia politica di tutte le opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4°.

† I. BOCCANERA (Guillaume), joua un très-grand rôle à Gênes, sa patrie. Lorsque le peuple de cette ville secoua le joug en 1252, et s'empara du gouvernement, il prit pour chef Boccanera, né dans une famille obscure, mais que son courage avoit fait distinguer. Son orgueil l'ayant rendu odieux, il fut déposséde trois ans après son élection. Il n'en devint pas moins la tige de la famille illustre à laquelle Gênes obéit souvent. — Simon BOCCANERA, son petit-fils, fut le premier doge, élu en 1339. Il se défendit long-temps d'accepter cette dignité; mais lorsqu'on l'eut forcé d'en exercer le pouvoir, il le fit avec autant de sévérité que de despotisme. Les nobles trouvèrent en lui un ennemi furieux et implacable. Il les exclut de tous les emplois, et bannit de Gênes ceux dont il crut l'influence dangereuse. Il défit les troupes du marquis de Final, et le contraignit à venir seul dans la ville demander pardon. Simon l'accabla de reproches, et le fit enfermer dans une cage de bois dont il ne sortit qu'après avoir cédé à la république la plus grande partie de ses domaines. Cette barbarie souleva contre lui une ligue formidable qui vint mettre le siége devant Gênes en 1347. Le doge, forcé de céder à l'orage, se démit de sa dignité, et se retira quelque temps à Pise, d'où il revint ensuite pour armer son parti et rétablir sa puissance. Il fut empoisonné en 1362. Sous son autorité, les Génois firent la conquête de l'île de Chio, et défirent les Tartares qui avoient mis le siége devant Caffa, colonie génoise dans le Pont-Euxin. — Son frère Egide BOCCANERA fut envoyé par lui au secours d'Alfonse II, roi de Castille, et il rendit de si grands services à ce prince contre les Maures, qu'il le fit son amiral, et lui donna le comté de Palma. Son fils Baptiste, ayant cherché à soulever ses compatriotes contre les Français, fut décapité par l'ordre du maréchal de Boucicaut en 1401.

† II. BOCCANERA (Marin), architecte génois dans le 14e siècle, fit construire des aqueducs à Gènes, en augmenta le port, et acheva l'arsenal des galères. Il commença le grand môle, où il plaça pour fondation des blocs énormes qu'il trouva moyen d'arracher des montagnes voisines, et de faire rouler dans la mer.

* BOCCANGÉLINO (Nicolas), médecin du 17e siècle, né à Madrid, fut médecin de Philippe III, roi d'Espagne. Il a publié en 1600 un ouvrage in-4°, en langue espagnole, qui fut traduit en latin sous ce titre: *De febribus, morbisque malignis et pestilentiâ, earumque causis, præservatione et curatione liber*, Matriti, 1604, in-4°.

* BOCCAPADULI (Antoine), natif de Rome, vivoit sur la fin du 16e siècle, sous le pontificat de Grégoire XIII, qui le choisit en qualité de secrétaire pour écrire les brefs apostoliques. Sixte V lui ôta cette charge, qui lui fut rendue par Grégoire XIV, et qu'il exerça jusqu'à sa mort. La famille Boccapaduli étoit illustre dans Rome dès le commencement du 15e siècle. En 1403 le peuple romain créa Jacques BOCCAPADULI général de ses troupes, contre Ladislas, roi de Naples. On voit dans l'église d'Ara Cœli plusieurs épitaphes de personnes de ce nom, qui ont eu différens emplois, entre autres de Paul BOCCAPADULI, homme de talent et de mérite, mort en 1438, dont le petit-fils Antoine BOCCAPADULI fut gouverneur de Tivoli en 1516. Dans le 17e siècle, il y a eu François BOCCAPADULI, évêque de Celta-di-Castello, puis de Sulmone, nonce apostolique en Suisse.

* BOCCHIUS (Achille), gentilhomme bolonais, surnommé *Philérot*, savant littérateur du 16e siècle, est principalement connu par un ouvrage intitulé *Symbolicarum quæstionum libri quinque*, Bononiæ, 1555, in-4°. C'est un recueil d'emblèmes, imprimé avec beaucoup de soin, et orné à chaque page d'une très-belle gravure du célèbre Bonasone, dont les ouvrages sont fort rares. On remarque parmi les estampes la représentation d'un supplice, où est employé un instrument parfaitement analogue à celui que le docteur Guillotin a prétendu inventer. Ce livre a été imprimé de nouveau dans la même ville en 1574; mais cette dernière édition est beaucoup moins estimée à cause de la foiblesse des tirages.

† BOCCHUS, roi de Mauritanie, ligué avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu deux fois par Marius. Il rechercha ensuite l'amitié de ses vainqueurs, et livra le malheureux Jugurtha à Sylla. Ce traître eut une partie du royaume de ce prince infortuné, vers l'an 100 avant J. C. Salluste a peint Bocchus de main de maître. « Toutes les incertitudes, a dit un homme de lettres distingué, toutes les variations, la mobilité, l'inconstance et l'infidélité du caractère africain se développent dans celui du beau-père de Jugurtha. Il ne sait s'il doit livrer son gendre à Sylla, ou Sylla à son gendre; on le voit tomber dans les plus inquiétantes perplexités, dans les plus profondes réflexions; il promet à Sylla, il promet à Jugurtha. L'agitation de son esprit se peint dans tout son extérieur; il change de visage et de couleur à chaque instant. Il marche, il s'assied; son regard est trouble, équivoque. Il a des convulsions; il n'est décidé qu'à trahir, sans savoir quel est celui qu'il trahira; et il ne retrouve le calme que lorsque le moment décisif arrivé le force à faire un choix entre les deux perfides. »

† BOCCLER. *Voyez* BOECLER.

† BOCCOLD, BOCKHOLD *ou* BOCKALSON. *Voyez* JEAN de Leide, nº LXXVII.

† BOCCONE (Silvio-Paul), né à Palerme, le 24 avril 1633, d'une famille noble. Son goût décidé pour l'histoire naturelle le porta à parcourir pendant plusieurs années les principales parties de l'Europe, pour observer par lui-même la scène variée de la nature. Ce n'est point dans la solitude du cabinet qu'on se perfectionne dans la science de la botanique ; ce n'est que par les courses et les voyages qu'on y peut acquérir de nouvelles connoissances. Il publia successivement divers ouvrages (particulièrement sur la botanique), qui lui acquirent beaucoup de réputation. Après avoir été quelque temps botaniste de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, il quitta le monde, et prit à Florence, en 1682, l'habit de l'ordre de Cîteaux, où son nom de baptême Paul fut changé en celui de Silvio; et c'est par cette raison qu'une partie de ses ouvrages se trouvent publiés sous le premier nom, et d'autres sous celui de Silvio. Quelques écrivains l'ont taxé de plagiat, et entre autres Jussieu : mais cette accusation n'est pas bien prouvée. Outre plusieurs ouvrages imprimés, devenus rares, il en a laissé quelques-uns en manuscrit, du nombre desquels est une *Histoire naturelle de l'île de Corse*. Ce savant naturaliste mourut dans un monastère près de Palerme le 21 décembre 1704. Ses livres imprimés sont, I. *Recherches et observations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du Mont-Etna*. Paris, 1672, in-12; Amsterdam 1674, in-8°, avec des augmentations. C'est un recueil de lettres sur les observations faites dans ses voyages. II. *Museo di Fisica*, Venise, 1697, in-4°, fig. III. *Icones plantarum variarum*, Oxford, 1674, in-4°, fig. IV. *Museo di Piante, rare della Sicilia, Malta, Corsica, Italia, Piemonte e Germonia, con figure 133 in rame*. Venise, 1697, in-4°, et plusieurs autres ouvrages estimés. V. *Manifestum botanicum de plantis siculis*, Catanæ, 1668, in-fol. VI. *Elegantissimarum plantarum semina botanicis honesto pretio oblata per Paulum Bocconum*, ibid. 1668, in-fol. VIII. *Della pietra belzuar minerale Siciliana, lettera familiare*, Monteleone, 1669, in-4°. VIII. Une *Lettre sur la botanique* qui se trouve dans le recueil de Nicolas Gervais, imprimé à Naples en 1673, in-4°, sous le titre de *Bizzarie botaniche de alcuni simplicisti di Sicilia*.

BOCCORIS, roi d'Egypte, succéda à Gnéfacte. Il fut le législateur de son pays, et en favorisa le commerce; mais ayant voulu faire revenir son peuple de l'excès des superstitions où il étoit plongé, il devint la victime de son zèle trop philosophique. Boccoris avoit insulté le taureau sacré Mnévis ; dès-lors les Egyptiens oublièrent ses bienfaits, pour ne voir en lui qu'un sacrilège. Sabacer fut appelé de l'Ethiopie pour être le vengeur du dieu; il donna bataille à Boccoris, qui y fut fait prisonnier et livré aussitôt aux flammes. Trogue-Pompée et Tacite racontent que ce prince ayant consulté l'oracle d'Hammon sur la ladrerie qui infectoit l'Egypte, il chassa, par l'avis de cet oracle, les juifs de son pays, comme une multitude inutile et odieuse à la divinité. Moïse nous apprend, d'une manière plus certaine, pourquoi et comment les juifs sortirent de l'Egypte. Ce qu'on peut inférer des témoignages des historiens profanes, c'est que Boccoris est le Pharaon dont il est parlé dans le Pentateuque.

† BOCH *ou* BOCHIUS (Jean) naquit à Bruxelles en 1555, et se distingua de bonne heure par ses *Poésies latines*, imprimées à Cologne en 1615. Il parcourut l'Italie, la Pologne et la Russie. En allant à Moscow, il eut les pieds gelés de froid, et on délibéroit si on lui feroit l'amputation. Le quartier des Livoniens, où demeuroit Boch, ayant été surpris, la peur lui rendit ses pieds. Il mourut en 1609. Il a laissé aussi quelques ouvrages en prose.

† BOCHARD (Samuel), ministre protestant, naquit à Rouen, l'an 1599, d'une famille distinguée. Il fit paroître beaucoup de dispositions pour les langues, et apprit avec une égale facilité l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Il composa, à l'âge de quatorze ans, quarante-quatre vers grecs en l'honneur de Dempster, qui les plaça en tête de ses Antiquités romaines. Christine, reine de Suède, qui souhaitoit de le voir, l'engagea, en 1652, à faire le voyage de Stockholm. Bochard y reçut tous les témoignages d'estime que méritoit son érudition. De retour à Caen, dont il étoit ministre, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667, avec la réputation d'un savant consommé dans tous les genres d'érudition. Ses principaux ouvrages sont, I. Son *Phaleg* et son *Chanaan*, livre dans lequel il jette de grandes lumières sur la géographie sacrée, mais plein d'étymologies chimériques et d'origines imaginaires. On en a une édition in-4°, à Francfort, en 1694. II. Son *Hierozoïcon* ou *Histoire des animaux de l'Ecriture*, réimprimé de 1793 à 96, à Leipzick, 3 vol. in-4°. C'est une collection de tout ce que les savans pouvoient dire sur cette matière. III. Un *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries, dont la Bible fait mention*. On y trouve le même fonds d'érudition que dans les précédens. IV. Un *Traité du paradis terrestre*, etc. Ces deux derniers écrits sont perdus, à quelques fragmens près, dont on a enrichi l'édition de ses *Œuvres*. On a encore de ce savant une *Dissertation*, à la tête de la *Traduction de l'Enéide de Ségrais*, dans laquelle il soutient qu'Enée ne vint jamais en Italie. En 1807, M. Gosseaume a lu à l'académie de Rouen un rapport sur trois manuscrits de Bochard, non imprimés. Le premier, très-considérable, est relatif à la situation du paradis terrestre ; le second est une critique de l'*Origéniana de Huet ;* le troisième, formé de trois lettres, examine quel étoit le Merodach dont il est question une seule fois dans l'Ecriture, et traite du vase de marbre de Malnoé. Les ouvrages de Bochard ont été réimprimés à Leyde en 1712, en 3 vol. in-fol. Sa vie a été donnée par Morin, ministre à Caen.

† BOCHART DE SARRON (Jean-Baptiste-Gaspard), premier président du ci-devant parlement de Paris, étoit un des membres les plus estimés de cette cour suprême de judicature; il périt à l'âge de 60 ans, le 1er floréal de l'an 2 (20 avril 1794), victime, ainsi qu'un grand nombre de ses collègues, de ce tribunal de sang qui ne respectoit ni la science ni la vertu. Le président de Sarron les réunissoit éminemment : il avoit été reçu à l'académie des sciences en 1779, et s'étoit spécialement occupé du calcul des comètes. Il avoit acquis une facilité étonnante dans ce genre : il faisoit venir des instrumens à grands frais, et les prêtoit aux astronomes avec une générosité exemplaire. (Extrait d'un mémoire de l'académie, intitulé Histoire de l'astronomie en 1794.)

* BOCHIUS (Jean), né à Bruxelles en 1555, se distingua par ses

Poésies latines, et fut surnommé *le Virgile des Pays-Bas*. Il est mort le 13 janvier 1609.

BOCHEL *ou* BOUCHEL (Laurent), avocat au parlement de Paris, mort dans un âge avancé en 1629, étoit de Crépy en Valois. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition. I. *Les Décrets de l'Eglise gallicane*, à Paris, 1609, in-folio. II. *Bibliothèque du droit français*, Paris, 1671, en 3 vol. in-fol. III. *Bibliothèque canonique*, 1689, à Paris, 2 vol. in-fol. IV. *Coutume de Senlis*, 1703, in-4°. V. *Curiosités où sont contenues les résolutions de plusieurs belles questions touchant la création du monde, jusqu'au jugement*, in-12. Ce n'est pas le meilleur de ses livres. Bochel auroit dû se borner à compiler de la jurisprudence.

* BOCK (Jean *ou* Jérôme), peintre, vivoit à Bâle vers l'an 1580; quelques-uns prétendent que c'est lui qui a peint la fameuse *Danse des morts* que l'on voit à Bâle, et que l'on attribue ordinairement à Holben. Cette danse a été gravée en 1544 par Joas Dennecker, et en 1521 par Matthieu Mérian.

* BOCKEMBERG (Pierre), natif de Gouda en 1548, mort à Leyde en 1617, a laissé en latin quelques opuscules curieux sur l'ancienne histoire de la Hollande, tels que *Primi Bataviæ reges, eorumque affines et consanguinei, cum Claudii Civilis historiâ*, Leyde, 1589, in-12. II. *Catalogus, genealogia et brevis historia regulorum Hollandiæ, Zelandiæ et Frisiæ*, etc., ibid., 1583, in-12. III. *Historia et genealogia Brederodiorum*, 1588. IV. *Egmondanorum*, 1589. V. *Wassenarorum*, 1589, in-12. VI. *Catalogus et brevis historia pontificum Ultrajectentium*. VII. *Antistitum Egmondanorum*. Janus Dousa faisoit peu de cas de ses productions, qui ne brillent pas, selon lui, du côté du jugement. VIII. *Ad nonnulla Jani Dousæ aspera scripta extemporalis responsio*, à Delft, 1601. Bockemberg étoit historiographe des états de Hollande et de Westfrise. On lit ces vers sur sa tombe dans l'église de Saint-Pierre à Leyde :

Quid fati invidiam queror,
Aut multis moror hospitem?
Nomen nobile si loquar,
Paucis omnia dixero :
Bockenbergius hic jacet.

* I. BOCKHORST (Jean), peintre, né à Deutekolm en 1661. Il passa fort jeune en Angleterre, où il suivit les leçons de Kneller; ses ouvrages ayant du succès, milord Pembrok employa cet artiste à peindre des portraits, des batailles et des tableaux d'histoire. Kneller, lui-même, surpris de ses talens dans ces deux grands genres, qu'il n'avoit pas eu occasion d'exercer, lui conseilla de continuer. Bockorst voyagea ensuite en Allemagne, à la cour de Brandebourg, à Clèves. Le nombre de tableaux et de portraits qu'il a peint est prodigieux. Il mourut en 1724.

† II. BOCKHORST (Jean Van), dit *Langjahn*, peintre, né à Munster en 1610, fut disciple de Jacques Jordaens. Il peignit beaucoup de devants d'autel dans les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, etc. Ses compositions sont régulières, ses dessins corrects; ses têtes de femmes ont de la grace, et celles des hommes du caractère et de l'impression. Le coloris de cet artiste approche de celui de Rubens, et plus souvent de celui de Van Dyck. Il fondit ses couleurs comme ce dernier. Ses ouvrages ont de l'harmonie, et prouvent qu'il avoit une

connoissance profonde du clair-obscur. Ses portraits, dont il existe un grand nombre, peuvent être mis à côté de ceux de Van Dyck. Vienne renferme un de ses tableaux représentant *des Nymphes surprises par des satyres*. Ce peintre vivoit encore en 1664.

* BOCKSBERGER (Jean), peignit avec distinction des batailles et des sujets de chasse. Il vivoit à Saltzbourg vers 1560. Cet artiste excella aussi dans le talent de graver sur du bois, et fit cent vingt-deux de ces gravures d'après les dessins de J. Amann, pour une Bible imprimée à Francfort en 1569, et d'autres pour un Tite-Live allemand. d'après T. Stimmen.

† BOCQUET DE CHANTERENNES (Jean-Joseph), avocat au conseil, mort en 1773, a publié un *Traité des lois sur la chasse*, sous le titre, *Plaisirs, Varennes et Capitaineries*, 1744, in-12.

† BOCQUILLOT (Lazare-André), né à Avalon, de parens pauvres, suivit en 1670, Nointel ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Dijon, et se livra avec une égale ardeur au plaisir et à l'étude. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et fut curé de Châtelux, et ensuite chanoine d'Avalon, où il mourut en 1728, âgé de 80 ans. Il avoit vécu quelque temps à Port-Royal. On a de lui, I. *Plusieurs volumes d'homélies*, Paris, 1692, in-12, et d'autres ouvrages de piété. Bocquillot en fit présent aux imprimeurs, et fixa lui-même le prix de chaque exemplaire, afin que les pauvres pussent se les procurer. (*Voy.* PARIS, n° III.) II. Un *Traité historique de la liturgie sacrée*, ou *de la messe*, Paris, 1701, in-8°; livre savant, curieux et intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques. III. *Nouvelle histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1702, in-12, sous le nom de Lonval. Cette histoire n'est autre chose que celle du Loyal serviteur, publiée en 1616, in-4°, par Théodore Godefroi, mais mise en langage moderne. IV. Des *Lettres*, in-12, des *Dissertations*. (*Voyez* sa Vie, par Le Tors, lieutenant civil et criminel d'Avalon. Elle parut sous ce titre: Vie et ouvrages de M. Lazare Bocquillot, sans nom de ville, 1745, gr. in-12. Ce livre contient des morceaux très-curieux.)

* BOCTONER *ou* BUTONER, chevalier, né à Sommerset en Angleterre, se distingua par la variété de ses talens et de ses connoissances. Il étoit tout à la fois médecin, historien et mathématicien. On a de lui plusieurs ouvrages qu'il écrivit vers l'an 1490, et qui consistent en un livre des *Antiquités d'Angleterre*, en quelques *traités d'astrologie*, et d'autres de médecine, comme: *Collectiones medicales; de astrologiæ valore, abreviationes doctorum*, etc., etc.

I. BOD (Mythol.), divinité des Indes, invoquée par les femmes pour obtenir la fécondité. Celle qui, après un vœu fait à Bod, devenoit mère d'une fille, étoit obligée de la consacrer à cette déesse jusqu'à l'age nubile.

* II. BOD (Pierre), ministre protestant dans la Pensylvanie, est auteur d'un ouvrage inédit, mais dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Leyde, intitulé *Historia Hungariæ et Transylvaniæ ecclesiastica Nicolai Barklay*. On en a publié une partie qui fait désirer que le reste le soit également. Ella se trouve dans sa *Bibliotheca Hagana*, Classis VI,

fascic. II et III, sous le titre de *Historia unitariorum in Transylvaniâ, ex monumentis authenticis concinnata, per P. Bod.*

† BODDA ou BUDDOU (Mythol.), divinité des Siamois, qu'ils croient avoir été le fondateur des Gymnosophistes. Ses prêtres gardent le célibat, tant qu'ils desservent son temple; mais ils peuvent le quitter. Ils ne tuent jamais d'animaux, cependant ils en mangent la chair. Le culte de Bodda a passé dans l'île de Ceylan, dont les habitans comptent leur ère de l'année de sa mort; il correspond à la quarantième année du nôtre. Ils croient que Bodda soutient le courage de l'homme à ses derniers momens, et que le monde ne peut être détruit tant que son temple subsistera. Chaque insulaire place dans sa maison une corbeille de fleurs consacrées au Dieu. Il est représenté sous les traits d'un géant. Les jésuites ont prétendu que Bodda étoit le même que saint Thomas.

* BODE (Jean-Joachim-Christophe), savant distingué du 18e siècle, né à Brunswick le 16 janvier 1730, mourut le 13 décembre 1793. Ses traductions allemandes sont estimées, entre autres celles des ouvrages suivans: I. le *Tom Jones* de Fielding. II. Le *Voyage sentimental* de Sterne. III. Le *Tristram Shandi*. IV. Le *Vicaire de Wakefield*. V. Les *Incas* de Marmontel. VI. Les *Pensées de Montaigne*. Ce dernier ouvrage est imprimé en six volumes in-8°, Berlin, 1793. Bode étoit d'un caractère bon, sensible, et capable des plus grands sacrifices pour ses amis et la patrie. Il est connu par plusieurs ouvrages polémiques contre les francs-maçons.

* BODEKKER, peintre, naquit en 1660 dans le pays de Clèves. Son père étoit musicien à la cour de Berlin, et il le fut lui-même; mais il s'occupa spécialement de la peinture dans la bonne école de Jean de Baen. Après avoir beaucoup voyagé en Hollande, où il acquit de la considération et de la fortune par ses portraits, il se fixa dans la ville d'Amsterdam, où il mourut âgé en 1727, avec la réputation d'un bon peintre de portraits.

* BODEL ou BODIAUS (Jehan), trouverre et fablier, qui florissoit dans le 13e siecle, fut surnommé *d'Arras*, parce qu'il avoit pris naissance en cette ville. On connoit de lui, I. *des Chansons*. II. Son *Congé*, ou ses *Adieux à la ville d'Arras*, imprimé dans la nouvelle édition de Boulogne. III. Le *Jeu*, ou *Comédie de saint Nicolas*, manuscrit, fonds de La Vallière, n° 2736, et dont Le Grand d'Aussy a donné la traduction dans ses fabliaux, tom. I, p. 339, in-8°. On trouve dans cette piece deux vers qui rappellent ceux du Cid de Corneille:

Seignor, si je suis jones ne m'aiés en despit;
On a v'eu souvent grant cuer en petit.

BODENSTEIN (André-Rodolphe). *Voyez* CARLOSTAD.

BODEREAU. *Voyez* BODREAU.

BODERIE. *Voyez* FÈVRE (le), nos IV et V.

† BODESTIN (Adam), médecin allemand, natif de Carlostad, fils d'André Bodestin, mort à Bâle en 1577, fut grand partisan de la doctrine de Paracelse, qu'il traduisit, et sur laquelle il fit des *Commentaires*. Ils ont été estimés des médecins de sa secte; mais comme elle est très-peu nombreuse à présent, cet ouvrage a beaucoup perdu de sa réputation.

† BODICÉE, reine des Icéniens, peuple d'Albion, ou ancienne An-

gleterre, épousa Prasutague, qui mourut jeune, et qui, voulant mettre sa nation à l'abri des incursions des Romains, institua, par son testament, l'empereur Néron son héritier; les Romains n'en devinrent à son égard que plus tyranniques. Bodicée, fatiguée de leurs excès, souleva les habitans de son pays, se mit à leur tête, combattit les Romains, et remporta sur eux une grande victoire. Paulin Suétone, lieutenant de l'empereur, rassembla un grand nombre de légions, et vint arrêter les progrès de Bodicée. Cette reine fut défaite à son tour: plus de quatre-vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et Bodicée, ne pouvant plus supporter le malheur de sa patrie, termina ses jours par le poison l'an 61 de J. C.

† BODIN (Jean), Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes graces du roi Henri III, par ses ouvrages, et l'agrément de sa conversation. Député du tiers-état de Vermandois aux états de Blois, il y soutint qu'en France le domaine royal appartenoit au peuple, et que le souverain n'en pouvoit avoir que le simple usufruit. Ce discours fut dénoncé à Henri III, qui répondit simplement: « C'est l'opinion d'un homme de bien.» Ce prince fit mettre en prison Michel de La Serre, gentilhomme provençal, pour une Remontrance qu'il lui avoit adressée contre la *République* de Bodin, Remontrance imprimée à Paris en 1579, in-8°. J. Bodin, ayant perdu son crédit auprès de Henri, suivit le duc d'Alençon en Angleterre, cette même année 1579 et en 1582. On enseignoit alors publiquement dans l'université de Cambridge, ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol. La meilleure édition est de 1578, parce que l'auteur y profita des observations de Cujas. Cet ouvrage fut traduit en latin par Bodin lui-même; il le fut aussi en anglais, et en diverses autres langues; il coûta, dit-on, trente ans de travail à son auteur. Il appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples: mais ces exemples ne sont pas toujours bien choisis, ni dans l'exacte vérité. L'érudition y est amenée avec beaucoup moins d'art dans cet ouvrage un peu prolixe que dans l'Esprit des lois, auquel on l'a comparé, et elle fait quelquefois tort au jugement. On voit bien que Bodin n'avoit pas tant médité son sujet que le célèbre Montesquieu. Il soutient, comme lui, la tolérance en matière de religion. Témoin des fureurs des catholiques et des protestans, il croyoit qu'elle seule pouvoit amener la paix. Ce jurisconsulte est le premier qui se soit appliqué à la connoissance du gouvernement, et qui ait fait sur la législation un *Traité* de quelque étendue; mais son savoir est diffus; il a peu de justesse dans l'esprit, et nul art de raisonner. Il se plait aux opinions singulières. Il soutient que l'un des meilleurs moyens de régénérer les états, est de restituer aux pères le droit de vie et de mort qu'ils avoient autrefois sur leurs enfans. Le président de Lavie a donné un abrégé de cet ouvrage en 1755, in-12. Il reproduisit le même ouvrage sous le titre: des Corps politiques et de leur Gouvernement, 1767, 2 vol. in-12, et avec beaucoup d'augmentation, en 1767, 2 vol. in-4° et 3 vol. in-12. Il croyoit à l'astrologie judiciaire, et il réunit au scepticisme le plus prononcé en fait de religion la plus grande crédulité. On a encore de Bodin d'autres ouvrages. I. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4°. Cette Méthode n'est rien moins que méthodique,

suivant le savant La Monnoye. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossières, des jugemens faux, des faits altérés. On y voit le germe des principes exposés dans sa *République*. Le système des climats du président de Montesquieu a été pris dans ce livre; mais ce système, qui attribue à l'influence du climat le principe du gouvernement des peuples, de leur religion et de leurs arts, est exagéré. Des nations qui étoient autrefois libres sont aujourd'hui esclaves, sans que l'atmosphère ait changé; des peuples barbares sont devenus éclairés, et des peuples jadis illustres par les arts et par les sciences sont livrés à présent à l'ignorance et à la barbarie. II. *Heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement *Le Naturalisme de Bodin*, livre manuscrit dans lequel il fait plaider la religion naturelle et le judaïsme contre le christianisme. Son incrédulité à l'égard des dogmes de cette dernière religion ne l'empêchoit pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses; son *Naturalisme* en est rempli. III. La *Démonomanie* ou *Traité des Sorciers*, Paris, 1587, in-4°. Ouvrage marqué au même coin que le précédent; plein de singularités et de bizarreries. Il y parle, livre Ier, chapitre 2, d'un personnage encore en vie, qui avoit un démon familier comme Socrate; esprit qui se fit connoître à ce personnage lorsqu'il avoit 37 ans, et qui depuis dirigeoit tous ses pas et toutes ses actions. Ce génie le touchoit à l'oreille droite, s'il faisoit une bonne action; et à l'oreille gauche, s'il en commettoit une mauvaise. Quoique Bodin ne nomme pas celui qui avoit pour guide cet esprit, il est évident qu'il parle de lui-même. IV. *Theatrum naturæ*, à Lyon, 1590, in-8°, qui fut supprimé, et qui n'est pas commun. Il a été réimprimé à Francfort en 1597 et 1606, ensuite traduit par de Fougerolles, Lyon, 1597, in-8°. V. Une *Traduction* en vers latins du Cynégitecon, ou *Traité de la chasse d'Oppien*: Cette traduction fut imprimée par le célèbre Michel Vascosan en 1555, in-4°. Baillot dit que Bodin fut accusé d'avoir volé cette traduction à Turnèbe, mais ce dernier a vécu long-temps après la publication de cette traduction, et s'est plaint seulement de ce que Bodin lui avoit pris quelques-unes de ses corrections sur Oppien, comme Scaliger dit aussi que Bodin s'étoit approprié quelques pages de son Varron. Bodin, à la fois incrédule et superstitieux, se persuada qu'on ne pouvoit ressentir les atteintes de la peste après la 60e année. Il négligea de prendre les précautions nécessaires pour s'en garantir, et mourut de cette maladie à Laon, où il étoit procureur du roi en 1596, âgé de 67 ans. C'étoit un homme vif, entreprenant, et que rien ne rebutoit. Il avoit l'esprit républicain. Grotius dit qu'il étoit plus abondant en paroles qu'en choses, et que son latin n'étoit pas net. Quoiqu'il eût été calviniste, et qu'il eût toujours pour cette secte un penchant secret, il persuada aux habitans de Laon de se déclarer pour le duc de Mayenne: cette démarche lui fut moins inspirée par son attachement à la religion catholique, que par sa haine contre l'autorité royale. Le président de Thou prétend qu'il avoit été carme dans sa jeunesse; mais ce fait a été démenti par la famille de Bodin. (*Voyez* sur cet écrivain une lettre de Mercier, abbé de Saint-Léger, dans le Journal encyclopédique, 1er novembre 1783.)

I. BODLEY (Thomas), gentil-

homme anglais, fut chargé par la reine Elisabeth de plusieurs négociations importantes auprès des princes d'Allemagne et des états de Hollande. Il se déroba ensuite au tumulte des affaires, pour s'adonner uniquement aux arts et aux sciences. Il mourut en 1612, à 68 ans, après avoir légué à l'université d'Oxford sa bibliothèque que l'on nomme encore *Bodléienne*. Hyde en a publié le catalogue en 1674, in-fol.

* II. **BODLEY** (Jean), médecin, exerçoit sa profession vers le milieu du 18e siècle. Il a publié en anglais un essai critique sur les ouvrages de différens auteurs. Cet essai, qui parut à Londres en 1741, consiste en deux lettres. Dans la première, il s'occupe des principes sur lesquels on doit juger des écrits des médecins. Il examine quelles sont les preuves des connoissances en général; il en fait l'application aux médecins, et il prétend que leur réputation n'est pas toujours un gage assuré de leur mérite. Dans la seconde lettre, il considère les éloges qu'on a donnés à divers écrivains, et fait voir qu'ils ont été souvent infirmés par la postérité; enfin il place la médecine elle-même dans un jour assez désavantageux. Il y a de bonnes choses dans cet essai; mais l'esprit de pyrrhonisme qui l'a dicté fait rendre à Bodley des jugemens souvent faux.

* **BODMER** (Jean-Jacques), né à Greifenberg près de Zurich en Suisse, fut nommé en 1725 professeur de l'histoire suisse au collège de Zurich, et membre du grand conseil de ladite ville. Il est estimé comme poëte, traducteur, critique, et comme philologue allemand. Il répandit les premières lueurs du bon goût en Suisse et dans l'Allemagne méridionale, et chercha à fixer les différentes parties des belles-lettres et des beaux-arts d'après des principes philosophiques. En voulant s'opposer au goût fade et au genre énervé de l'école de Gotsched, il tomba lui-même dans les défauts opposés, c'est-à-dire l'enflure et le gigantesque; genre qui pendant quelque temps trouva des imitateurs, et retarda l'époque du bon goût, dont les véritables principes sont la simplicité et la nature. Ses épopées dont le sujet tiré est de la Bible, et ses autres poésies en vers hexamètres, fournissent la preuve de ce que nous avançons. Il avoit des connoissances profondes concernant l'origine et l'histoire de la langue allemande. Il mourut le 2 janvier 1783. Parmi ses ouvrages, nous remarquerons les suivans en langue allemande: I. *Noé*, poëme épique en 12 chants, Zurich, 1752, 1765, 1772. II. *Le Paradis perdu* de Milton, 1732, 1742, 1769. III. *Bibliothèque helvétique*, 1735, 1741, 6 cahiers. IV. *Lettres critiques*, 1746, 1763. V. *Fables du temps des Minnesanger*, 1757. VII. *Collections des Minnesanger* (chantres d'amour), 1754, in-4°; un des ouvrages qui lui fit le plus d'honneur. VII. *Principes de la langue allemande*, 1768. VIII. *Premier essai d'une grammaire allemande*, composée sur un plan raisonnable.

* **BODŒUS A STAPEL** (Jean), docteur en médecine, né à Amsterdam, et mort dans cette ville en 1636. Egebert, son parent, célèbre médecin d'Amsterdam, publia l'histoire des plantes de Théophraste que Bodœus étoit sur le point de faire imprimer, et à laquelle il avoit mis la dernière main. Cet ouvrage a paru sous ce titre: *Joannes Bodœus à Stapel in Theophrasti historiam plantarum*, Amstelodami, 1644, in-fol.

BODORI. *Voyez* BAUDORI.

BODREAU. *Voyez* BRODEAU.

† I. BOECE (Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius), de la famille des Anices et des Torquatus, deux des plus illustres de Rome, naquit en 425. Il fut consul en 487, et pour la seconde fois en 490, peu de temps après ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, dont il avoit prononcé le panégyrique à son entrée dans Rome. Il s'attira la haine des méchans, en repoussant les délations, en défendant la province de Campanie, qu'on opprimoit, en garantissant Théodoric du poison de la flatterie. Sur un soupçon que le sénat de cette ville entretenoit des intelligences secrètes avec l'empereur Justin, le roi goth fit mettre en prison Boëce et Symmaque son beau-père, les plus distingués de ce corps. On le conduisit à Pavie, où, après avoir enduré six mois de prison, et divers genres de supplices, on lui serra tellement la tête avec une corde, que les yeux en sortirent: on acheva de le tuer à coups de bâton le 23 octobre 527. On voit encore aujourd'hui son tableau dans l'église de Saint-Pierre, à Pavie. Boëce fut marié deux fois; sa seconde femme étoit Rusticienne, fille de Symmaque, laquelle lui donna deux fils, qui obtinrent le consulat, en mémoire de leur père; elle partagea tous ses malheurs, et, n'ayant pu partager sa mort, distribua tous ses biens aux pauvres, et vécut dans l'indigence. Totila, sollicité de lui ôter la vie, respecta toujours ses vertus. C'est dans sa prison que Boëce composa son beau livre *De la consolation de la philosophie*. Il y parle de la Providence, de la prescience de Dieu, d'une manière digne de lui. On a encore de cet auteur un *Traité des deux natures en Jésus-Christ*, et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philosophie d'Aristote. On prétend qu'il est le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie la doctrine de ce philosophe grec. Il commenta aussi le Traité grammatical de ce dernier, intitulé *De l'Interprétation*, c'est-à-dire *de l'expression de la pensée et des diverses espèces de propositions*. Les vers de Boëce sont sententieux et élégans, autant qu'ils pouvoient l'être dans un siècle où la barbarie commençoit à se répandre sur tous les arts. Les éditions de Boëce les plus recherchées sont, la première à Nuremberg, 1476, in-fol.; celle de Bâle, 1570, in-fol.; celle de Leyde *cum notis variorum*, 1671, in-8°; celle de Paris, *ad usum delphini*, 1680, in-8°: cette dernière est rare, et elle ne contient que le *Traité de la consolation*. Il a été traduit en français d'abord par Johan de Meung, ensuite par Dufresne de Francheville, La Haye, 1744, en 2 vol. in-12; et par un nouveau traducteur en 1771, in-12. Ce *Traité de la consolation* a été traduit en italien par Albert de Florence, 1735, in-4°, Anselme Tanzo de Milan, Thomas Tamburini, de Sicile, et en vers et en prose par Benoît Varchi, sur la demande de Charles-Quint, en 1551. Benoît Titi a ajouté des Notes à cette dernière traduction. — Baronius a mal à propos attribué à Boëce l'ouvrage intitulé *De disciplinâ scholarum*; le père Labbe a prouvé évidemment que c'étoit l'ouvrage d'un chartreux, nommé Rikel, mort en 1471. Outre les ouvrages de Boëce que l'on a cités, il a écrit fort au long sur l'*Arithmétique* et la *Musique*. On a une Vie de Boëce, par Murmel de Ruremonde, par l'Italien Jules-Martien Rota, par Pierre Bertius, dans la préface qu'il mit en tête d'une édition qu'il publia à Leyde, du livre *de la Consolation*; et enfin par l'abbé Gervaise, in-12. On trouve aussi la Vie de Boëce dans l'édition latine des cinq livres *de la Consolation*

qu'a donnée J. Th. B. Helfrecht en 1797, in-8°.

* II. BOECE (Christian-Frédéric) a gravé plusieurs sujets d'après Teniers, Wouvermans et autres ; mais on distingue sur-tout son *Estampe* représentant une femme qui tient un pot dans lequel sont des charbons que souffle un garçon, et dont la flamme éclaire seule le sujet ; elle est d'après Rubens. Né à Leipsick en 1706, il est mort à Dresde en 1778.

* BOECKELIUS (Jean), docteur en médecine, né à Anvers le 1er novembre 1535, et mort à Hambourg, où il occupoit la place de premier médecin, le 21 mars 1605, est auteur des ouvrages suivans : I. *De peste quæ Hamburgum civitatem, anno* 1565, *gravissimè afflixit*, Henricopoli, 1577, in-8°. II. *Synopsis novi morbi, quem plerique catarrhum febrilem, vel febrem catarrhosam vocant, qui non solùm Germaniam, sed penè universam Europam, gravissimè afflixit*, Helmstadii, 1580, in-8°. III. *Anatome vel Descriptio partium corporis humani, ut eâ in academiâ Juliâ, quæ est Helmstadii, singulis annis publicè prælegi ac administrari solet*, Helmstadii, 1585, 1588, in-8°. Cet ouvrage est rempli de fautes ; l'auteur est tombé dans des erreurs qu'on ne pardonneroit pas à un anatomiste d'un médiocre savoir. IV. *De philtris : utrùm animi hominum his commoveantur, necne ?* Hamburgi, 1599, 1614, in-4°.

† I. BOECLER (Jean-Henri), conseiller de l'empereur, et de l'électeur de Mayence, historiographe de Suède, et professeur en histoire à Strasbourg, naquit dans la Franconie en 1611, et mourut l'an 1692. Plusieurs princes le pensionnèrent, entre autres, Louis XIV, et la reine Christine qui l'avoit appelé en Suède. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentationes Plinianæ*. II. *Timur, vulgò Tamerlanus*, 1657, in-4°. III. *Notitia sancti Romani imperii*, 1681, in-8°. C'est plutôt une table des matières et des auteurs, qu'un traité dogmatique sur le droit public. IV. *Historia, schola principum* ; ouvrage plein d'excellentes réflexions, mais trop abrégé. V. *Bibliographia critica*, 1715, in-8°. VI. Des *Dissertations*, en 3 vol. in-4°, Rostoch, 1710. VII. *Commentatio in Grotii librum de jure belli et pacis*, Strasbourg, 1712, in-4°. Il prodigue à son auteur tous les éloges que les traducteurs ont coutume de donner à leurs originaux. On appeloit grotiens à Strasbourg ceux à qui il avoit communiqué son enthousiasme pour Grotius. Il jure, dans une lettre publiée après sa mort, « que personne n'approcheroit jamais de son ouvrage, et que quiconque voudroit l'égaler feroit rire, à coup sûr, la postérité. » Boecler avoit un neveu qui portoit ses prénoms, et qui est auteur de quelques *Traités de jurisprudence* ; il étoit jurisconsulte à Strasbourg, où il mourut dans le 18e siècle. Son éloge historique se trouve dans les *Nova acta eruditorum* de Leipsick, année 1733, page 332.

* II. BOECLER (Philippe-Henri), né à Strasbourg le 15 décembre 1718, fut reçu docteur en médecine dans l'université de cette ville le 19 avril 1742. Revêtu de ce titre, il alla à Paris, de là à Aix, et ensuite à Montpellier, où il suivit les leçons des professeurs de médecine et d'anatomie de ces universités ; en 1744 il revint dans sa patrie, où il se distingua, tant par la pratique de la médecine et de la chirurgie que par celle de l'art des accouchemens. Il mourut dans sa ville natale le 7 juin 1759. Les ouvrages de ce méde-

sin consistent en *Dissertations académiques*.

* III. BOECLER, professeur de médecine en l'université de Strasbourg, a publié, en 1721, le *Recueil des observations qui ont été faites sur la maladie de Marseille*, Strasbourg, in-8°. C'est le principal de ses ouvrages; les autres sont des *Dissertations scolastiques;* il faut cependant en excepter la *Cynosura materiæ medicæ* de Paul Herman, qu'il fit imprimer à Strasbourg en 1726, 1728, 1731, 3 vol. in-4°, avec des augmentations.

† BOEHM (Jacob) a donné son nom à la secte des boehmistes. Il naquit en 1575, dans un bourg de la haute Lusace, d'un paysan qui le fit cordonnier. Il mourut en 1624, après avoir eu de fréquentes extases pendant le cours de sa vie, genre de fièvre qui prenoit souvent à ce fanatique. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on peut placer avec les rêves des autres enthousiastes, entre autres, le livre intitulé l'*Aurore*, qu'il composa en 1612; elle n'est rien moins que lumineuse. Saint-Martin, disciple de Boehm, a traduit cet ouvrage de l'allemand en français, sans le rendre plus intelligible. Les ouvrages de Boehm furent imprimés à Amsterdam, 1682, in-12. Sa vie a été donnée par Frankenberg.

* BOEHME (Jean-Gottlob), né à Wurzen le 20 mars 1717, fut nommé professeur d'histoire à Leipsick en 1758, et conseiller de cour et historiographe de l'électeur de Saxe. Ses ouvrages sont pour la plupart des *Dissertations* et des *Discours*, qui contiennent des recherches profondes principalement sur l'*Histoire de la Saxe;* elles sont écrites dans le latin le plus pur et le plus élégant.

† I. BOEHMER (Justin) naquit à Hanovre en 1674; il fut chancelier de l'université de Hall, et, quoique protestant, il dédia plusieurs de ses écrits au pape Benoit XIV. Ils sont savans et modérés. C'est I. *Jus ecclesiasticum protestantium*, 4 vol. in-4°. II. Douze *Dissertations sur l'ancien droit ecclésiastique*. III. *Corps de droit canonique*, 1747. Ce jurisconsulte est mort le 11 août 1749.

* II. BOEHMER (Jean-Samuel-Frédéric de), fils du précédent, né à Hall le 29 octobre 1704, jurisconsulte célèbre, conseiller intime du roi de Prusse, et directeur de l'université de Francfort-sur-l'Oder. Frédéric, pour récompenser son mérite, lui donna des lettres de noblesse. Il mourut le 20 mai 1772. C'est un des savans d'Allemagne qui a le plus approfondi le droit criminel. Ses principaux ouvrages sont, I. *Observationes in Benj. Carpzovii practicam novam rerum criminalium*, Francof. ad Mein, 1759, in-fol. II. *Meditationes in constitutionem criminalem Carolinam*, Halæ, 1770, in-4°; ouvrage important dans cette partie de la jurisprudence.

* III. BOEHMER (George-Louis), célèbre jurisconsulte du 18e siècle, fils de Justin, né le 18 février à Hall. Il étoit professeur de droit, et conseiller de justice à Gœttingue. Il perfectionna l'étude du droit canonique et civil, et publia des ouvrages lumineux et profonds sur ces deux branches de la jurisprudence; mort le 17 août 1797.

* IV. BOEHMER (Philippe-Adolphe), professeur de médecine et d'anatomie en l'université de Hall en Saxe, est auteur de plusieurs ouvrages qui l'ont fait connoître avantageusement des savans du 18e siècle. Comme ce médecin s'occupoit de l'art des accouchemens, il débuta

par deux *Dissertations*, dont la première fut imprimée à Hall en 1736, in-4°, sous ce titre : *Situs uteri gravidi ac fœtus, ac sedes placentæ in utero.* Dans la seconde on trouve l'éloge du forceps anglais. La plupart des autres ouvrages de ce médecin consistent en *Dissertations académiques*. On ne relatera ici que les pièces suivantes : I. *De poliphago et allotriophago Wittembergensi*, Vittembergæ, 1737. Il s'agit d'un homme qui mangeoit toutes sortes de substances. II. *Institutiones osteologicæ*, Halæ Magdeburgicæ, 1751, in-8°, avec fig. III. *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus primus*, ibid., 1752, in-fol. IV. *Observationum anatomicarum fasciculus alter*, ibid., 1756, in-fol.

* V. BOEHMER (Jean-Benjamin), né à Lignitz en Silésie le 14 mai 1719, reçut à Leipsick les honneurs du doctorat en 1745, et en 1750 il fut nommé à la chaire d'anatomie et de chirurgie de cette ville, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort arrivée le 11 mai 1754. On a de lui quelques *Dissertations* insérées dans le Recueil de thèses du célèbre Haller. On a encore une *Version allemande* de la chirurgie de Platner, qui est due en partie aux soins de Boehmer.

† I. BOEL (Pierre), peintre d'Anvers, né en 1625, voyagea en Italie, et y acquit le goût et le coloris brillant qui distinguent ses productions. Il aimoit à représenter les animaux, les fruits, les plantes et les fleurs. Il peignoit en grand et tout d'après nature. Ses plus beaux ouvrages sont les *Quatre élémens*; chaque tableau représente les animaux, les fruits, les fleurs, etc., servant à représenter chaque élément : ils sont rares à Paris.

* II. BOEL (Coryn), né à Anvers en 1634, parent du précédent, a gravé les *Batailles de Charles-Quint* d'après Tempeste, ainsi que différens sujets d'après Michel-Ange et autres grands maîtres.

* BOEM (Antoine-Guillaume), théologien, né en 1673 à Destorf en Allemagne, où son père étoit ministre. Il étudia à Hall sous le professeur Frank, ensuite il passa en Angleterre, où il fut chapelain du prince George de Danemarck, et ministre de la chapelle allemande à Saint-James. Il mourut en 1732. Il a publié un volume de *Sermons*, et traduit en anglais Arndt, sur la *Vérité du christianisme*.

BOEMOND. *Voyez* ALEXIS, n° IV.

† BOERHAAVE (Herman). Ce grand homme étoit né à Worrhout, près de Leyde, en 1668. Son père, pasteur de cette ville, fut son premier maître. A l'âge de 16 ans, il se trouva sans protection, livré à lui-même, et privé de fortune. Il s'attacha d'abord à la théologie, et son intention étoit de se faire prêtre ; mais l'étude de la nature avoit pour lui un attrait plus puissant, et le temps de ses études religieuses se trouvoit souvent absorbé par la contemplation de ses beautés. A cette époque, il pouvoit à peine exister par son travail, et il enseigna les mathématiques, pour se procurer les choses de première nécessité. On se le persuade à peine, car on sait que son héritage a été de plus de deux cent mille livres de rente. Cependant à cet âge, il possédoit toutes les langues orientales, il avoit lu tous les auteurs ecclésiastiques, les commentateurs modernes ; et n'avoit pas négligé la médecine. Il fut reçu docteur dans cette science en 1693. Son

génie perça l'obscurité dans laquelle il étoit enveloppé ; ses amis l'entourèrent, et lui procurèrent la place de professeur de médecine, de chimie et de botanique dans l'université de Leyde, avec les appointemens attachés à ces trois chaires. L'académie des sciences de Paris, et la société royale de Londres, à chacune desquelles il communiquoit ses observations et ses découvertes, l'invitèrent à prendre place dans leur sein. Tandis qu'il professa les sciences dont nous parlons, l'université de Leyde fut considérée comme l'école de toute l'Europe. En 1715, lorsque Pierre-le-Grand vint en Hollande, il ne manqua jamais d'assister aux leçons de Boërhaave, et sa réputation étoit si étendue, qu'un mandarin lui écrivit un jour : *A l'illustre Boërhaave, en Europe*, et la lettre parvint à son adresse. Les étrangers accouroient en foule auprès de lui. Toute l'Europe lui envoyoit des disciples, et son grand talent étoit de se les attacher en les instruisant avec douceur, les consolant dans leurs peines, en les soignant comme ses enfans en santé et en maladie. A l'époque où il devint membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences, la plupart de ses ouvrages étoient répandus dans toute l'Europe. Les principaux sont, I. *Institutiones medicæ*, Leyde, 1713, in-8°. Elles ont été traduites dans toutes les langues, même en arabe. II. *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, in-12, Leyde, 1715. La Métherie les a traduits en français, avec des notes, 10 vol. in-12. Van Swieten les a commentés, 10 vol. in-12. III. *Praxis medica, sive Commentarius in aphorismos*, 5 vol. in-12. IV. *Methodus discendi medicinam*, Londres, 1726, in-8°. V. *De viribus medicamentorum*, 1740, in-12. traduit en français par Devaux, in-12. VI. *Elementa chimiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°, traduits en français par Allemand, et augmentés par Turin, Paris, 1754, 6 vol. in-12. VII. *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°. VIII. *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12. IX. *De Lue venereâ*, 1751, in-12. X. *Historia plantarum horti Lugduni Batavorum*, 1727, in-12. Tous ces ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1738, et à Venise, 1766, in-4°. Ce grand homme ne s'enorgueillissoit point de ses rares talens. Sa fortune, en s'accroissant, ne l'avoit point changé. Sa condescendance envers ceux qui l'approchoient, son extrême patience, et sa complaisance excessive étoient pour tous un sujet d'étonnement et d'admiration. Il étoit toujours gai, toujours prêt à suivre un objet de conversation utile ; il eut toujours des ennemis, mais il méprisoit la calomnie. « Ses traits, disoit-il, sont des étincelles, et si vous ne vous en laissez point atteindre, elles meurent d'elles-mêmes. Il faut prier Dieu pour les cerveaux malades qui nous injurient, et les faire taire par la persévérance à bien vivre. » Vers le milieu de l'année 1737, il sentit les approches d'une maladie qui devoit le conduire au tombeau. Ces symptômes dégénérèrent en une incurable hydropisie. Au milieu des douleurs qu'il éprouvoit, il conserva toujours la douceur de son caractère et la liberté d'esprit. Trois semaines avant sa mort, le docteur Schultens, son ami, vint le voir ; le malade lui adressa un discours sur l'immortalité de l'ame et l'influence des infirmités du corps sur les facultés de l'esprit. On auroit cru entendre Platon s'entretenant paisiblement avec ses disciples. Ses souffrances ne purent lui arracher

une plainte, et il y succomba enfin le 23 septembre 1738, dans sa 62e année. M. Schuttens prononça son oraison funèbre à l'université de Leyde devant un nombreux auditoire. Souvent il fut interrompu par les sanglots et les gémissemens de ses amis, de ses élèves et des malheureux qui devoient la vie à ses bienfaits. Eloge plus éloquent que les phrases les plus pompeuses, et qui reste gravé dans la mémoire de la postérité. La ville de Leyde lui a élevé un monument dans l'église de Saint-Pierre, avec cette inscription : *Salutifero Boërhaavi Genio sacrum.* Le tombeau consiste en un piédestal de marbre noir, sur lequel est posée une urne, avec un groupe qui représente les quatre âges de la vie, et les deux sciences dans lesquelles Boërhaave excelloit. Sur le piédestal est le médaillon du grand homme, et de la bordure il s'échappe un ruban sur lequel est écrit son mot favori : *Simplex vigilum veri.* Boërhaave étoit un peu au-dessus de la stature moyenne, bien proportionné, et d'une bonne constitution. On dit que quand l'âge eut blanchi ses cheveux, sa figure devint vénérable, très-expressive, et ressemblante à celle de Socrate, mais plus douce et plus engageante. Il fut orateur éloquent, il parloit avec grace et dignité; ses pensées étoient justes, son discours précis, et il avoit l'art de captiver tellement ses auditeurs, qu'ils craignoient la fin de ses leçons, toujours animées par un brillant esprit de critique si fin et si ingénieux, que nul ne pouvoit s'en offenser. Ne voulant jamais perdre une heure de sa vie, il n'avoit pas plutôt atteint à une science qu'il aspiroit à une autre; ainsi il associa la médecine à la théologie, la chimie aux mathématiques, et l'anatomie à la botanique. Son siècle n'a pas produit un plus grand homme, puisque ses ouvrages sont, et seront long-temps, en médecine, des livres classiques pour tous les médecins.

* BOERNER (Frédéric), docteur en médecine, professeur extraordinaire dans l'université de Wittemberg, naquit à Leipsick le 17 juin 1723, et mourut dans cette ville le 30 du même mois 1761. On a de lui quelques ouvrages relatifs à l'histoire de la médecine, entre autres celui intitulé *Noctes Guelphicæ, sive Opuscula medico-litteraria*, Rostochii, 1755, in-8°.

BOÉSÉEL *et* OOLIAB, sculpteurs et graveurs hébreux, exécutèrent le tabernacle du temple de Jérusalem, et y appliquèrent habilement l'or, l'argent, le bronze, le marbre, les pierres précieuses et les bois les plus rares.

* BOÉTHIUS (Chrétien-Frédéric), peintre, né à Leipsick en 1706, élève de Fink et de Wartmann à Cassel. Il peignit agréablement des sujets d'histoire. Il fut membre de l'académie de Dresde. Ses meilleurs ouvrages se trouvent dans la galerie de cette ville.

BOETIE (Etienne de la), de Sarlat en Périgord, conseiller au parlement de Bordeaux, cultiva la poésie latine et française avec succès. Il fut auteur dès l'âge de seize ans, et mourut à 32, en 1563, à Germignan, à deux lieues de Bordeaux. Montaigne, son ami, auquel il laissa sa bibliothèque, recueillit ses *Œuvres*, in-8°, en 1571. On y trouve des *Traductions* de divers ouvrages de Xénophon et de Plutarque, des *Discours politiques*, des *Poésies*, *etc.* Son *Authenoticon, ou l'Esclavage volon-*

laire, fut publié en 1575, dans le temps des guerres de religion en France.

I. BOÉTIUS-ÉPO, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, naquit à Roorda en 1529, et mourut à Douay en 1599. On a de lui plusieurs ouvrages sur le *droit* et sur d'autres matières.

II. BOÉTIUS (Hector), Ecossais, né à Dundée, d'une famille noble, au 16e siècle, se fit aimer et estimer des savans de son temps. Erasme en parle avec éloge. On a de lui des ouvrages historiques. Les principaux sont, *Historia Scotorum*, Paris, 1575, in-fol., et *Historia episcoporum Aberdonensium*, Paris, 1522, in-4°. (*Voyez* BOECE, n° I, *et* BOODT.)

* BŒTON fut employé, avec Diognète, comme arpenteur à la mesure des marches de l'armée d'Alexandre, et des contrées qu'elle parcourut. Il en écrivit l'*Itinéraire*, qui malheureusement ne nous est point parvenu; il auroit pu répandre un grand jour, non seulement sur l'histoire d'Alexandre, mais encore sur la géographie de l'Orient. (*Voyez* Sainte-Croix, des histoires d'Al., pag. 46.)

BOETTE. *Voyez* BOUETTE.

* I. BOETTCHER (Ernest-Christophe), né le 18 juin 1697 dans le pays de Hildesheim, apprit le commerce, et s'établit; mais des spéculations malheureuses et d'autres circonstances le privèrent de sa fortune, lorsqu'un négociant anglais, connoissant sa probité, lui offrit des marchandises à crédit, et s'engagea à reprendre toutes celles qu'il ne pourroit pas vendre. Boettcher amassa en peu de temps de grandes richesses. Il conçut alors le noble dessein d'être utile à son pays. Convaincu qu'on ne pouvoit rendre les hommes heureux qu'en leur formant de bonne heure l'esprit et le cœur, et les instituteurs étant pour la plupart ou mal payés ou inhabiles aux nobles fonctions dont ils sont chargés, il établit à Hanovre un séminaire d'instituteurs, et y joignit une école gratuite pour les enfans de parens pauvres, et fut lui-même directeur de l'établissement. Il assigna un capital de 10,000 écus pour augmenter les traitemens trop modiques des autres instituteurs. Il consacra la plus grande partie de son immense fortune à de semblables entreprises. Lorsque son grand âge ne lui permit plus de surveiller son établissement, il en confia la direction au consistoire royal, ce qui le changea en institution publique.

* II. BOETTCHER (Jean-Frédéric), inventeur de la porcelaine de Saxe, est né vers la fin du 17e siècle, suivant les uns à Magdebourg, et suivant d'autres à Schleitz, dans le Voigtland. Après avoir été en apprentissage à Berlin chez un apothicaire, il s'occupa d'alchimie. S'étant un jour vanté de posséder une poudre avec laquelle il pouvoit changer les métaux en or, il fut obligé de quitter Berlin en 1701, et se réfugia en Saxe. L'électeur de Saxe, alors roi de Pologne, le fit arrêter et conduire à Dresde, où il lui demanda s'il savoit faire de l'or. Boettcher répondit négativement, et assura que tous ses efforts tendoient à faire de la porcelaine. Soit que le roi n'ait pas ajouté foi à ce qu'il disoit, soit qu'il ait voulu hâter l'invention de la porcelaine, il fit enfermer l'alchimiste dans la forteresse de Konigstein, lui ordonna de travailler à la poudre pour la transmutation des métaux, et lui fit donner tout ce qui lui étoit nécessaire pour ses opérations. Boettcher

fut donc obligé de renouveler ses essais pour faire de l'or. Avant tout, il s'occupa à trouver une bonne matière pour ses creusets ; et en mélangeant plusieurs sortes de terres et en les cuisant, il eut pour résultat de la porcelaine. Celle qu'il obtint d'abord étoit d'argile brune des environs de Meissen. Cette invention, qui date de 1704, est devenue pour la Saxe une véritable mine d'or. Boettcher mourut le 14 mars 1719 : il avoit été élevé à la dignité de baron. Son invention a beaucoup été perfectionnée depuis sa mort.

* BŒUF. *Voyez* Le Bœuf.

BOFFRAND (Germain), architecte, fils d'un sculpteur et d'une sœur du célèbre Quinault, né à Nantes en Bretagne l'an 1667, mourut à Paris en 1755, à 88 ans. C'étoit un élève de Hardouin Mansard, qui lui confioit la conduite de ses plus grands ouvrages. Ses talens le firent recevoir de l'académie d'architecture en 1709. Plusieurs souverains d'Allemagne le choisirent pour leur architecte, et firent élever beaucoup d'édifices considérables sur ses plans. Sa manière de bâtir approche de celle de Palladio. Il mettoit beaucoup de noblesse dans ses productions. Ingénieur et inspecteur-général des ponts et chaussées, il fit construire un grand nombre de canaux, d'écluses, de ponts, et une infinité d'ouvrages mécaniques On a de cet illustre architecte un ouvrage curieux et utile, intitulé *Livre d'architecture*, Paris, 1745, in-fol., avec figures. L'auteur expose les principes de son art, et donne les plans, profils et élévations de la plupart des principaux bâtimens civils, hydrauliques et mécaniques, qu'il a fait exécuter en France et dans les pays étrangers. On peut citer avec éloge les *Palais* de Nanci, de Lunéville, de la Malgrange en Lorraine ; les *Hotels* de Craon, de Montmorency, d'Argenson ; les *Décorations* intérieures de l'hôtel de Soubise, à Paris ; les *Portes* du petit Luxembourg et de l'hôtel de Villars ; le *Portail* de la Mercy ; le *Puits* de Bicêtre ; les *Ponts* de Sens et de Montereau ; le grand *Bâtiment* des Enfans-Trouvés, rue neuve Notre-Dame, etc. On trouve dans le même livre un Mémoire estimé, qui contient la *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV*. Cet écrit avoit été imprimé séparément en 1743. Boffrand avoit une manière de penser noble et désintéressée. Il étoit agréable dans la conversation, d'un caractère doux et facile. Il est mort doyen de l'académie d'architecture, pensionnaire des bâtimens du roi, premier ingénieur et inspecteur-général des ponts et chaussées, architecte et administrateur de l'hôpital général.

BOG (Mythol.), fleuve de Russie, adoré comme un Dieu. On n'approchoit de ses bords qu'avec respect ; on ne puisoit ses eaux qu'avec recueillement. Quiconque les eût souillées eut été puni de mort.

* I. **BOGAERT** (Jacques), docteur en médecine, né à Louvain vers l'an 1440, et mort dans cette ville le 17 juillet 1520, a écrit 5 vol. de commentaires sur Avicenne, qu'on trouve en manuscrit dans la bibliothèque de la ville d'Anvers, sous le titre de *Collectorium in Avicennæ practicam*.

* II. **BOGAERT** (Adam), troisième fils du précédent, docteur en médecine, né à Louvain vers l'an 1486, après avoir professé et pratiqué son art avec distinction, entra dans l'ordre de Saint-François, dont il prit l'habit au grand couvent des récollets de Louvain. Il devint dans la suite gardien de cette maison, où il mourut le 23 mars 1550. On a

de lui, *Epistola ad Petrum Bruhesium ;* elle roule sur la guérison de la goutte. Henri Garet l'a insérée dans ses *Consilia variorum de arthritidis præservatione et curatione*, Francofurti, 1592, in-8°.

III. BOGAERT. *Voyez* DESJARDINS.

* BOGAN (Zacharie), théologien anglais, né au petit Hempstone, dans le Dévonshire. Il étudia d'abord à Saint-Albans, et ensuite au collége de Corpus-Christi à Oxford. Il est devenu célèbre par sa profonde connoissance des langues. Ses ouvrages sont, Des additions à l'*Archéologie attique de Rous ;* un *Essai sur les châtimens dont l'Ecriture sainte menace les pécheurs*, in-8°. ; le *Mérite de la vie chrétienne*, in-8° ; *Comparaison entre les expressions d'Homère et les écrivains sacrés*, in-8° ; *Secours pour la prière*, in-12. Bogan est mort en 1659.

* BOGDANUS (Martin), disciple de Thomas Bartholin, et docteur en médecine, étoit de Driesen, dans la Nouvelle Marche de Brandebourg. Il fixa sa résidence à Berne, où il remplissoit la charge de médecin de la ville. Il a publié : I. *Rudbekii insidiæ structæ vasis lymphaticis Thomæ Bartholini*, Francofurti et Hafniæ, 1654, in-4°. Il se répand en invectives contre Rudbek, qui s'attribuoit l'honneur de la découverte des vaisseaux lymphatiques. II. *Apologia pro vasis lymphaticis Bartholini adversùs insidias secundò structas ab Olao Rudbek*, Hafniæ, 1654, in-12. III. *Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, græcè et latinè*, Parisiis, 1658, in-8°. Il fit cette traduction sur deux manuscrits de la bibliothèque de Mentel. IV. *Tractatus de recidivâ morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem*, Basileæ, 1660, in-8°. V. *Observationes medicæ ad Thomam Bartholinum.* Ces observations, qui sont au nombre de douze, et toutes chirurgicales, se trouvent dans l'ouvrage de Michel Lyser, intitulé *Culter anatomicus*, et publié à Copenhague en 1665 et en 1679, in-8°.

BOGÈS. *Voyez* BUTÈS, n° II.

BOGOMILES (les). *Voyez* BASILE, n° VII, chef de la secte.

† BOGORIS, premier roi chrétien des Bulgares, déclara la guerre à Théodora par ses ambassadeurs en 841. Cette princesse gouvernoit alors l'empire grec pour Michel son fils. Elle leur fit une réponse digne d'une éternelle mémoire. « Votre roi, leur dit-elle, se trompe, s'il s'imagine que l'enfance de l'empereur, et la régence d'une femme, lui fournissent une occasion favorable d'augmenter ses états et sa gloire. Je me mettrai moi-même à la tête des troupes ; et, s'il est vainqueur, quelle gloire retirera-t-il de son triomphe sur une femme ? mais quelle honte ne sera-ce pas pour lui, s'il est vaincu ? » Bogoris sentit toute la force de cette réponse, et renouvela son traité de paix avec l'impératrice. Théodora lui renvoya sa sœur, prise sur les frontières. Cette princesse lui donna du goût pour le christianisme : Bogoris l'embrassa en 865, et l'année d'après, il envoya son fils à Rome demander des évêques et des prêtres au souverain pontife.

* BOGUET (Henri), né dans le 16e siècle à Pierre-Court, bailliage de Gray en Franche-Comté, étoit grand-juge de la ville de St.-Claude. Il a publié trois ouvrages : le premier est une *Vie de Saint-Claude* et un *Recueil de ses miracles*, imprimés en 1591, réimprimés à Lyon, 1609, in-8° ; et 1607, in-12. On y voit que l'auteur n'avoit pas la moindre notion de la chronologie.

Le second est un *Commentaire* latin sur la *Coutume du comté de Bourgogne*, in-4°. Le troisième est intitulé *Discours des sorciers, avec six advis en fait de sorcellerie*, et une *Instruction pour un juge en semblable matière*, 3ᵉ édition, Lyon, 1610, in-8° de plus de 700 pages. C'est un recueil absurde dans lequel on trouve des remarques ridicules sur les signes de sorcellerie ; par exemple : Ne point répandre de larmes devant les juges ; tenir les yeux fixés en terre en leur présence, sans oser les regarder ; avoir la croix de son chapelet un peu cassée ; être accusé par des enfans de 8 à 10 ans d'aller au sabbat ; avoir un regard farouche. Telles étoient les preuves suffisantes pour être condamné au feu. Ce qu'il y a de plus absurde encore, c'est que le parlement de Dôle, qui avoit dans son sein des gens de mérite, confirmoit presque tous les jugemens atroces rendus en matière de sorcellerie sur de pareils motifs.

* BOGUPHALUS, évêque de Posen en 1242; c'est l'historien le plus ancien, après Kadlubko, dont les ouvrages soient imprimés. Son *Chronicon Poloniæ* commence à l'origine de la nation, et s'étend jusqu'à l'an 1252 ; il fut continué par Baczko jusqu'en 1271.

* BOHADIN, fils de Sjeddad, célèbre historien arabe, exerça, sous Saladin, sultan d'Egypte, la dignité de kadi ou muphti. Il écrivit, comme témoin oculaire, la vie de Saladin, et donna sur-tout les plus grands détails de l'histoire de la guerre de ce sultan contre les chrétiens, guerre qui mit fin au royaume de Jérusalem. Son ouvrage éclaircit plusieurs points des historiens chrétiens qui ont parlé de cette guerre, et remplit les lacunes qu'ils ont laissées. Bohadin termine son livre par la mort du sultan, arrivée en 1193. Cet ouvrage a été publié à Leyde, avec une traduction latine, par Albertus Schultens, in-folio.

* BOHEMOND I, prince d'Antioche, accompagna son père, Robert Guiscard, duc d'Apulie, dans son entreprise contre l'empire d'Orient en 1081. Robert, à son retour en Italie, laissa le commandement à son fils, qui défit l'empereur Alexis dans deux batailles. Le jeune conquérant, après la mort de son père, devint prince de Tarente, et se distingua dans la première croisade. En 1098, s'étant rendu maître d'Antioche, il prit le nom de cette principauté. Bientôt après Laodicée tomba en son pouvoir ; mais il fut fait prisonnier. Il recouvra ensuite la liberté, et épousa la fille de Philippe, roi de France. Alors il marcha de nouveau contre les Grecs, à la tête d'une nombreuse armée ; mais il eut peu de succès. Il est mort en 1111. Six princes de ce nom lui succédèrent dans la principauté d'Antioche.

BOHN (Jean), Bohnius, né à Leipsick le 20 juillet 1640, mort dans cette ville le 19 décembre 1718, professeur de médecine à Leipsick en 1779, cultiva aussi la chimie. Il est connu par un *Traité de acido et alkali*, bien raisonné; l'auteur répand beaucoup de lumières sur son sujet. On a encore de lui un *Corps de physiologie*, dans lequel il a donné un tableau assez précis des opinions et des découvertes de son siècle.

† BOIARDO (Matteo-Maria), comte de Scandiano, fief relevant du duché de Ferrare, gouverneur de la ville et citadelle de Reggio, s'appliqua à la poésie italienne et latine. Son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait un grand nom parmi les poëtes italiens, est le poëme d'*Orlando innamorato*, Venise, 1544, in-4° ; le fonds est tiré de la Chronique fa-

buleuse de l'archevêque Turpin. Il le composa à l'imitation de l'Iliade. L'amour de Roland pour Angélique est le sujet de ce poëme : le siége de Paris y tient la place du siége de Troye, Angélique celle d'Hélène : des négromanciens y jouent le rôle des divinités. Les noms des héros qui remplacent ceux de la fable, Agramante, Sacripante, Gradasso, Mandricando, etc., sont pour la plupart ceux que portoient alors des paysans de ses terres, et dont quelques-uns se conservent encore dans le pays. De même, les sites qui se trouvent décrits dans son poëme sont ceux des environs de Scandiano, ou d'autres lieux voisins qui lui appartenoient. L'*Orlando furioso* de l'Arioste n'est, en quelque sorte, que la continuation de l'*Orlando innamorato*, que son auteur laissa imparfait. Mêmes héros dans les deux poëmes, leurs aventures, commencées par Boïardo, sont terminées par l'Arioste : en sorte que la lecture de l'un est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'autre. On ne peut refuser à Boïardo l'imagination la plus vive et la plus brillante ; et, à ce titre, il doit être regardé comme un des plus grands poëtes que l'Italie ait produits. Si l'Arioste lui est infiniment supérieur du côté du style et du coloris, il ne le cède peut-être pas à ce poëte pour l'invention et la variété des épisodes. Ce dernier lui doit beaucoup, et s'est souvent paré de ses dépouilles. Boïardo n'eut pas le temps d'achever son poëme. Nicolas Agostini, qui faisoit avec la plus grande facilité des vers médiocres, le continua. Mais s'il avoit quelque chose de la facilité de son modèle, il n'en avoit ni l'esprit, ni l'imagination, ni l'art d'intéresser. Son travail n'eut aucun succès, et s'il a été imprimé plusieurs fois, c'est parce qu'on l'a toujours mis à la suite de Boïardo. Ce poëte romancier est encore auteur d'*Églogues latines* estimées, et imprimées à Reggio, 1500, in-4°, et de *Sonnets* qui ne le sont pas moins, Venise, 1501, in-4° ; d'une comédie en 5 actes et en vers, intitulée *Timon*, Venise, 1518, in-8°, très-rare, et la première piece en ce genre qui ait été, dit-on, composée en vers italiens ; de quelques autres poésies italiennes, et de plusieurs *Traductions* d'auteurs grecs et latins en italien, tels qu'Hérodote et Apulée, sous le titre d'*Apulegio vulgare*, Venise, 1519, in-8°, et 1544, in-8°. Il mourut à Reggio en 1494. La meilleure édition du texte original de l'*Orlando innamorato* est celle de Venise, par les frères Nicolini de Sabio, en 1544, in-4° ; je dis le texte original, parce que ce poëme a été ensuite refait par Le Berni. — *Voyez* l'article BERNIA.

*BOICEAU (Jean), seigneur de la Barderie. Cet auteur peu connu paroît avoir exercé avec distinction la profession d'avocat à Poitiers, sa patrie. Il a laissé un *Traité de la preuve par témoins en matière civile*, qui eut de la réputation à l'époque où il parut. Une *Eglogue pastorale sur le vol de l'aigle en France par le moyen de paix où sont introduites des bergères, paix et France*, imprimée à Lyon en 1539, in-16. Duverdier cite encore de lui le monologue de *Robineau*, qu'il dit traduit en langage poitevin, quelques *Sonnets* et autres compositions. On trouve une *Ode* de sa façon adressée à Jean de La Péruse, parmi les Œuvres de ce dernier. Jean Boiceau est mort le 14 avril 1589.

BOIER. *Voyez* BOYER.

BOILE. *Voyez* BOYLE.

I. BOILEAU. *Voyez* BOYLESVE.

† II. BOILEAU (Gilles), frère aîné de Despréaux, étoit fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'-

chambre du parlement de Paris. Il se brouilla avec son frère cadet, dès que celui-ci eut commencé à faire des vers. On connoît cette épigramme de Linière, rapportée dans le *Boləana*:

Veut-on savoir pour quelle affaire
Boileau le rentier aujourd'hui
En veut à Despréaux son frère?
Qu'est-ce que Despréaux a fait pour lui déplaire?
Il a fait des vers mieux que lui.

L'aîné se vengea du mérite naissant de son cadet par de mauvais procédés. Quelques écrivains, entre autres Guéret, ont rejeté la faute de cette division sur Despréaux. Mais il y a plus d'apparence que Gilles Boileau excita réellement la haine de son cadet par des manières dures: voici une épigramme qui semble le prouver.

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés;
Il a cent belles qualités;
Mais il n'a pas pour moi d'affection sincère:
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très-bon orateur;
Mais je n'y trouve point de frère.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Despréaux, né avec une ame fière et indépendante, ne pouvoit souffrir que son frère fît la cour à Chapelain. Lorsque ce poëte fut nommé par Colbert pour dresser la liste des gens de mérite à qui Louis XIV vouloit accorder des gratifications, Gilles Boileau, pour avoir part aux bienfaits du roi, s'abaissa jusqu'à louer le poëme de la Pucelle; c'est à quoi Despréaux fit allusion dans ces vers de sa première satire:

Enfin je ne saurois, pour faire un juste gain,
Aller, bas et rampant, fléchir sous Chapelain,
Cependant, pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère, en un besoin, va renier son frère.

Les vers de Gilles Boileau étoient, pour la plupart, foibles et négligés. Sa *Traduction* du quatrième livre de l'Enéide en vers en offre cependant quelques-uns de passables. Les meilleurs ouvrages de Boileau sont en prose. Les principaux sont, I. La *Vie* et la *Traduction* d'Epictète et de Cébès, 1657, in-12. II. Celle de Diogène-Laerce, 1668, 2 vol. in-12. III. Deux *Dissertations* contre Ménage, 1656, in-4°; et contre Costar, 1659, in-4°. IV. *Œuvres posthumes*, 1670, in-12, etc., etc. Il étoit de l'académie française. Il mourut en 1669, âgé de 38 ans, contrôleur de l'argenterie du roi. Boileau avoit de la littérature et de l'esprit: il écrivoit facilement en vers et en prose; mais il ne se défioit pas assez de sa facilité.

† III. BOILEAU (Jacques), frère du précédent, docteur de Sorbonne, doyen, et grand-vicaire de Sens sous Gondrin, ensuite chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, naquit dans cette ville en 1635, et y mourut en 1716, à 82 ans, doyen de la faculté de théologie. Il avoit, comme son frère, l'esprit porté à la satire et à la plaisanterie. Despréaux disoit de lui que, « s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il auroit été docteur de la comédie italienne. » Ses ouvrages roulent sur des matières singulières, qu'il rend encore plus piquantes par un style dur et mordant, et par mille traits curieux. Il les écrivoit toujours en latin, « de crainte, disoit-il, que les évêques ne le censurassent. » Les principaux sont, I. *De antiquo jure presbyterorum in regimine ecclesiastico*, 1678, in-8°, pour prouver que, du temps de la primitive église, les prêtres avoient part au gouvernement avec les évêques. II. *De antiquis et majoribus episcoporum causis*, 1678 in-4°. III. Le *Traité* de Ratramne, *De corpore et sanguine Domini*, avec des *Notes*, 1712, in-12. Il en avoit donné une version française en 1686, in-12. IV. *De sanguine corporis Christi post resurrectionem*, 1681, in-8°. Il y prouve, contre le ministre Alix, que saint Augustin n'a jamais douté que le corps de Jésus-Christ eût du

sang. V. *Historia confessionis auricularia*, 1683, in-8°, mauvais ouvrage, selon l'abbé de Longuerue, dont le jugement peut être suspect, parce qu'il n'étoit pas favorable à l'antiquité de l'usage de la confession auriculaire. (*Voyez* son article.) VI. *Marcelli Ancyrani disquisitiones de residentiâ canonicorum*, avec un traité *De tactibus impudicis prohibendis*, Paris, 1693, in-8°. VII. *Historia flagellantium*, contre l'usage des disciplines volontaires. Dans ce traité historique, imprimé à Paris, in-12, en 1700, il y a des détails qu'on eût souffert à peine dans un livre de chirurgie. Du Cerceau et Thiers le critiquèrent. On en publia en 1701 une traduction encore plus indécente que l'original; mais l'abbé Granet l'a réformée en la donnant en 1732. VIII. *Disquisitio historica de re vestiariâ hominis sacri, vitam communem more civili traducentis*, 1704, in-12. Ce traité fut fait pour prouver qu'il n'est pas moins défendu aux ecclésiastiques de porter des habits trop longs que trop courts. On a vu cet abbé, dans ses derniers jours, aller dans Paris avec un habit qui tenoit le milieu entre la soutane et l'habit court. On lui passoit ces singularités, parce qu'il s'étoit annoncé d'abord comme une espèce de cynique, qui, sans avoir le ton et la décence de son état, avoit plusieurs des vertus qu'il exige. IX. *De re beneficiariâ*, 1710, in-8°. X. *Traité des empêchemens de mariage*, à Sens, sous le titre de Cologne, 1691, in-12: ouvrage rare, solide et curieux. XI. *De Librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16. XII. *Colloquium criticum de sphalmatis virorum in re litterariâ illustrium*, 1695. On a recueilli ses bons mots et ses singularités. Dans le temps des disputes excitées au sujet des cérémonies chinoises, il prononça un *Discours* en Sorbonne, dans lequel il dit que « l'éloge des Chinois avoit ébranlé son cerveau chrétien. » Ce docteur, ainsi que Despréaux, n'aimoit pas les jésuites; il les définissoit « des gens qui alongent le Symbole et accourcissent le Décalogue. Un jour, argumentant en Sorbonne contre le président d'une thèse, sous le nom duquel on venoit de publier un livre dont il n'étoit pas l'auteur, il lui dit publiquement: « Si vous aviez lu votre dernier ouvrage, vous ne soutiendriez pas le sentiment que j'attaque. » Quand on lui reprochoit la mauvaise compagnie qu'il voyoit quelquefois, il se justifioit en disant que, « s'il falloit rompre avec tous les réprouvés, on courroit risque de vivre seul. » Le grand Condé ayant passé par Sens, l'abbé Boileau fut chargé de le complimenter. Le prince affecta de le regarder en face pour le troubler; le docteur feignit d'être interdit: « Monseigneur, dit-il au prince, votre altesse ne doit pas être surprise de me voir troublé à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, je tremblerois bien davantage à la tête d'une armée de trente mille hommes. » Le prince charmé embrassa l'orateur et l'invita à dîner. — *Voyez* BOYER, n° III, et LAMBERT, n° X.

† IV. BOILEAU (Nicolas), sieur Despréaux, frère des précédens, naquit à Paris en 1636. Son enfance fut fort malheureuse; un coq-d'inde, dit-on, le mutila, lorsqu'il étoit encore au berceau. A l'âge de 8 ans, il fallut le tailler. Sa mère étant morte, et son père absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante, qui le traitoit avec dureté. Son frère Gilles lui fit donner pour logement, dans la maison paternelle, une guérite au-dessus du grenier, et, quelque temps après, on l'en fit descendre pour le loger dans le grenier

même. Ce qui lui faisoit dire « qu'il avoit commencé sa fortune par descendre au grenier. » Il ajoutoit que, si on lui offroit de renaître aux conditions onéreuses de sa première jeunesse, il n'accepteroit pas la condition. Le lieu commun si rebattu, que « l'enfance est le temps le plus heureux de la vie », ne lui paroissoit qu'une vieille erreur. « Peut-on, disoit ce poëte, ami de l'indépendance, ne pas regarder comme un grand obstacle au bonheur le chagrin continuel et particulier à cet age de ne jamais faire sa volonté ? » Les chaînes dont on le charge l'empêchent, à la vérité, de faire des sottises. « Mais si l'on sent, disoit-il, le prix de ces chaînes, quand on les a secouées, elles ne sont pas moins pesantes quand on les porte. » — « Il seroit difficile, ajoutoit-il, de savoir quel est le plus heureux temps de la vie? On peut dire seulement que ce n'est presque jamais celui qui s'écoule au moment qu'on fait cette question. » On rapporte que son père, qui n'avoit pas pénétré ce qu'il seroit un jour, disoit de ses enfans, en examinant leur caractère : « Gilles est un glorieux ; Jacquot, un débauché; Colin, un bon garçon ; il n'a point d'esprit, il ne dira du mal de personne. » L'humeur taciturne de Nicolas fit porter ce jugement, dont on reconnut bientôt l'erreur. Il n'étoit encore qu'en quatrième lorsque son goût pour la poésie se développa. Une lecture assidue, que le temps des repas interrompoit à peine, annonçoit son goût pour l'instruction. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat. La sécheresse du code et du digeste, le dégoûta bientôt de cette carrière ; et ce fut, dit d'Alembert, une perte pour le barreau. Plein des lumières du bon goût, il eût été législateur sur ce grand théâtre, comme il l'a été sur le Parnasse. Il eût introduit la véritable éloquence dans un pays où, de nos jours, elle n'est que trop souvent ignorée, et où elle l'étoit bien plus il y a cent ans. Il eût fait main basse sur cette rhétorique triviale, qui consiste à noyer un tas de sophismes dans une mer de paroles oiseuses et de figures ridicules. Despréaux ne dissimuloit pas, dans l'occasion, ce qu'il pensoit des déclamations du palais. Défendant un jour la cause du bon goût devant un grave magistrat, qui se croyoit un aussi grand juge en littérature qu'en affaires, notre poëte louoit Virgile de ne rien dire jamais de trop. — « Je ne me serois pas douté, dit sottement le magistrat, que ce fût là un si grand mérite. » — « Si grand, répondit Despréaux, que c'est celui qui manque à toutes vos harangues. » L'anecdote suivante peut faire juger de son goût pour la profession qu'on lui destinoit. Dongeois, son beau-frère, greffier du parlement, l'avoit pris chez lui pour le former au style de la procédure. Un jour que le greffier avoit un arrêt à dresser dans une affaire importante, il le composoit avec enthousiasme en le dictant à Despréaux. Quand il eut fini, il dit à son scribe de lui en faire la lecture ; et comme le scribe ne répondoit pas, Dongeois s'aperçut qu'il s'étoit endormi, et avoit à peine écrit quelques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, il renvoya Despréaux à son père, en plaignant ce père d'avoir un fils imbécille, et en l'assurant que ce jeune homme ne seroit jamais qu'un sot. Du droit il passa à la théologie scolastique, pour laquelle il prit aussi peu de goût. Rebuté par la chicane du barreau et par celle des écoles, il se livra tout entier à son inclination. Ses premières *Satires* parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empressement par le public, et déchirées par les auteurs que le jeune poëte avoit cri-

tiqués. Boileau répondit à tous leurs reproches dans sa IXe *Satire à son esprit:* C'est son chef-d'œuvre. L'auteur cache la satire sous le masque de l'ironie, et enfonce le poignard en feignant de badiner. Cette pièce a été mise au-dessus de toutes celles qui l'avoient précédée : la plaisanterie y est plus fine, plus légère et plus soutenue. Quoiqu'il y ait de très-belles tirades dans les premières, et qu'on admire, en plusieurs endroits, l'exactitude, l'élégance, la justesse et l'énergie des dernières, elles offrent des morceaux foibles. En attaquant les défauts des écrivains, il n'épargna pas toujours leurs personnes. On est fâché d'y trouver que « Colletet, crotté jusqu'à l'échine, alloit mendier son pain de cuisine en cuisine ; que S.-Amand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avoit sur lui, etc. » Aussi, quand on lui citoit ces vers de sa IXe Satire :

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.
La suite en est à craindre. En ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.

Et moi aussi, disoit-il franchement. — Le sévère duc de Montausier, peu favorable au satirique, disoit qu'il falloit l'envoyer aux galères, couronné de lauriers ; mais Boileau adoucit ce courtisan stoïcien, en flattant son amour-propre. Son *Art Poétique* suivit de près les Satires. Ce poëme renferme les principes fondamentaux de tous les genres de poésies, resserrés dans des vers énergiques et pleins de choses. Boileau avoit montré des exemples à éviter dans ses satires, et il donne des préceptes à suivre dans sa poétique. Celle d'Horace n'est qu'une épitre légère, sans ordre et sans art, en comparaison de celle de Boileau, qui est le code du bon sens et du goût. Le roi, qui ne connoissoit encore Boileau que par ses vers, fut sollicité de révoquer le privilége qu'il avoit accordé pour cet ouvrage; mais Colbert, à qui ce monarque en remit l'examen, ne voulut pas priver la France de ce chef-d'œuvre. — Le *Lutrin* fut publié en 1674, à l'occasion d'un différent entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. Ce fut le premier président de Lamoignon qui proposa à Despréaux de le mettre en vers. Un sujet si petit en apparence acquit de la grandeur et de la fécondité sous la plume du poëte. C'est un des badinages les plus ingénieux de notre langue ; mais, au milieu des plaisanteries, on y voit ce qui constitue la vraie poésie. Il anime, il personnifie les vertus et les vices. Tout prend une ame et un visage. On admire sur-tout l'art avec lequel il amène dans ce poëme héroi-comique les éloges les plus délicats. *Voyez* BONNECORSE. Tant de belles productions l'avoient annoncé à la cour. Il eut l'honneur de réciter quelques chants de son Lutrin à Louis XIV. Ce prince lui fit même répéter quelques morceaux de ses premiers ouvrages. Lorsqu'il en fut à la comparaison de Titus, si bien rendue dans son épitre, le monarque se leva avec enthousiasme, en lui disant : « Voilà qui est très-beau ! Cela est admirable! Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Je vous donne une pension de 2000 livres, et je vous accorde le privilége pour l'impression de tous vos ouvrages. » On mit, par son ordre, dans le privilége, « qu'il vouloit procurer au public, par la lecture de ces ouvrages, la même satisfaction qu'il en avoit reçue. Ce prince ajouta à ces bienfaits celui de le choisir pour écrire son histoire conjointement avec Racine. L'académie française lui ouvrit bientôt ses portes. Il fut aussi un des membres de l'académie naissante des inscriptions et belles-lettres : sa traduction du *Traité du*

Sublime de Longin étoit un titre à cette place. Boileau, que sa qualité d'historiographe appeloit souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractère; franchise qui tenoit un peu de la brusquerie. Le roi lui demandant un jour quels auteurs avoient le mieux réussi pour la comédie? « Je n'en connois qu'un, reprit le satirique, et c'est Molière: tous les autres n'ont fait que des farces comme Scarron. » Une autre fois, déclamant contre la poésie burlesque devant le roi et madame de Maintenon: « Heureusement, dit-il, ce goût est passé, et on ne lit plus Scarron, même en province. » Aussi madame de Maintenon, en comparant Racine et Boileau, disoit du premier: « J'aime à le voir, il a dans le commerce toute la simplicité d'un enfant; tout ce que je puis faire, c'est de lire Boileau; il est trop poëte. » Louis XIV lui montroit un jour des vers qu'il s'étoit avisé de faire, et lui en demandoit son avis. « Sire, lui répondit le poëte, rien n'est impossible à votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi. » Après la mort de son ami Racine, Boileau ne parut plus qu'une seule fois à la cour, pour prendre les ordres du roi sur son histoire. « Souvenez-vous, lui dit ce grand prince, que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner quand vous voudrez venir. » Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Il gémissoit dans sa vieillesse sur la nation ruinée par ses anciens triomphes, et qui se consoloit de ses derniers revers, par des chansons et des amusemens frivoles. Il écrivoit à Brossette « que l'académie de Lyon, au lieu de faire des dissertations sur les funérailles des anciens, auroit dû faire les funérailles de la félicité publique, morte en France depuis long-temps. » Dégoûté du monde, il ne faisoit plus de visites, et n'en recevoit que de ses amis. Il dédaignoit les flatteries: « Il aimoit mieux, disoit-il, être lu que loué. » Quand on lui annonçoit qu'une de ses nouvelles productions essuyoit beaucoup de critiques: « Tant mieux, répondoit-il; les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne dit ni bien ni mal. » Il mourut en mars 1711. Son corps, transporté pendant la révolution au Musée des Monumens français, et placé dans une urne sépulcrale, a été déposé dans le jardin élysée de cet établissement. Boileau étoit d'une probité si rigide et si religieuse, qu'ayant joui pendant 8 ou 9 ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, et restitua aux pauvres tout ce qu'il en avoit retiré. La générosité fut encore une de ses vertus: le célèbre Patru se voyant obligé de vendre sa bibliothèque, Despréaux la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offroit, et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort. Sa bourse fut ouverte à bien des gens de lettres, entre autres à Cassandre. Les philosophes du 18e siècle ont reproché à Boileau un manque de sensibilité. La sensibilité étoit alors à la mode et couvroit tous les vices: elle servoit sur-tout à déguiser l'égoïsme très-réel, qui étoit la base de la moderne philosophie. Mais vouloit-on que Boileau eût soupiré son *Art Poétique* et ses *Epîtres*, qu'il eût répandu un vernis de pathétique sur les *Satires* et le *Lutrin?* Il savoit trop bien conserver à chaque genre la couleur qui lui est propre.

Descriptas servare vices operumque colorem.

S'il n'est point parti des vers du cœur de Boileau, il en est parti des traits d'humanité. — Parmi un grand nombre d'éditions qu'on a publiées des ouvrages de Boileau, on distingue celle en 2 vol. in-fol., avec des notes et des éclaircissemens historiques par Brossette, de l'académie de Lyon, les figures de Picart, en

1718, et 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur. La même, revue et corrigée par J. B. Souchay, en 2 vol. in-4°, 1740, avec des figures de Cochin. Celle de Durand, 1745, 5 vol. in-8° avec figures, et des éclaircissemens par de Saint-Marc. On y trouve, I. Douze *Satires*. Les meilleures sont la 2ᵉ, la 7ᵉ, la 8ᵉ, la 9ᵉ, la 10ᵉ, et la moins bonne est la 12ᵉ sur l'équivoque. II. Douze *Epîtres*, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues. Chapelle, son ami, à qui il avoit demandé ce qu'il pensoit de son style, et qui lui répondit : « Tu es un bœuf qui fait bien son sillon », ne pensoit pas assez avantageusement de lui. Boileau a fait parfaitement tout ce qu'il vouloit faire. III. L'*Art Poétique*, poëme didactique en quatre chants. IV. *Le Lutrin*, poëme héroï-comique en six chants. *Voyez* ci-devant page 65. V. Deux *Odes*, l'une contre les Anglais, faite dans sa jeunesse ; l'autre sur la prise de Namur, ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux : deux *Sonnets ;* des *Stances à Molière*, un peu foibles ; cinquante-cinq *Epigrammes*, inférieures à celles de Racine et de Rousseau : un *Dialogue de la poésie et de la musique ;* une *Parodie ;* trois petites *Pièces latines ;* un *Dialogue sur les héros de romans ;* la *Traduction du Traité du Sublime* de Longin ; des *Réflexions critiques sur cet auteur*, etc., etc. Mais l'édition en 3 vol. in-8°, ou 3 vol. in-12, Paris, 1809, de l'imprimerie stéréotype de Mame frères, avec les notes et les commentaires de M. Daunou, membre de l'institut, surpasse toutes les autres, par la sagesse des jugemens et par le savoir et le goût de l'éditeur. La traduction et les réflexions, quoiqu'elles soient trop critiques, et que quelques-unes ne soient pas assez approfondies, ont le suffrage du public. Sa prose, malgré la longueur de ses phrases, malgré les pronoms relatifs et les particules indéclinables qui servent à les alonger, est toujours claire et intelligible. Le plus grand talent de Despréaux, comme poëte, est de rendre ses idées d'une manière serrée, vive, énergique ; de se servir presque toujours du mot propre. Il est grand versificateur, quelquefois grand poëte : par exemple, dans son *Epître sur le passage du Rhin*, dans quelques descriptions de son *Lutrin*, et dans d'autres endroits de ses ouvrages. On convient qu'il a surpassé Juvénal, et quelquefois Horace, notamment dans l'art poétique ; qu'il a paru créateur en copiant. Un graveur lui ayant demandé des vers pour son portrait, il les refusa en disant : « Je ne suis ni assez fat pour dire du bien de moi, ni assez sot pour en dire du mal. » Cependant il a dit de lui, dans un quatrain qu'il fit pour son portrait, tout le bien qu'un autre en eût pu dire. Il est vrai qu'il attribue ce quatrain à son ami Le Vernier. On a mis, à la tête de l'édition de ses œuvres de 1740, un *Bolæana*, ou entretiens de Montchesnay avec l'auteur. Boileau y paroît souvent dur et tranchant. Fontenelle a relevé quelques articles, dans lesquels on trouve des décisions un peu hardies. Il finit en disant « que ce seroit une chose curieuse que de bien rechercher quel caractère résulte de tous les traits rapportés dans le *Bolæana*, qui est pourtant un monument élevé à sa gloire. » On peut appliquer cette réflexion aux lettres de Boileau, adressées pour la plupart à son commentateur Brossette, et publiées à Lyon en 1770. Comme ce grand poëte s'y montre en négligé, on peut aisément deviner quelle étoit son humeur dominante. *Voyez* les articles BOILEAU, n° II ; BOURSAULT ; BOUHOURS ; ARNAULD, n° IV ; GODEAU, n° II ; CHAPELLE ; CRÉBILLON, n° I ;

SAINT-AULAIRE ; *les* PERRAULT ; SAINT-PAVIN, etc., etc.

† V. BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'académie française, étoit né à Beauvais. Il s'adonna de bonne heure à la chaire, et prêcha devant Louis XIV, qui répandit sur lui ses bienfaits. Cet orateur mourut en 1704, dans un âge assez avancé. C'étoit un ami officieux, attentif à ménager les occasions de faire plaisir, ingénieux à les trouver, droit dans toutes ses vues, d'un caractère doux, et d'une vertu pure. Il est connu par des *Homélies* et des *Sermons sur les Evangiles du carême*, qui ont été donnés au public après sa mort, par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, 1712; et par des *Panégyriques*, in-8° et in-12, qu'on entendit avec plaisir dans le temps, mais qu'on ne lit plus guère. Il fait, comme Fléchier, un usage quelquefois heureux, mais presque toujours trop fréquent, de l'antithèse; et il n'a ni la pureté, ni l'élégance, ni l'harmonie de son style. On a encore de lui des *Pensées*, dont quelques-unes méritent d'être retenues, et qui prouvent beaucoup d'esprit. Bourdaloue disoit de lui « qu'il en avoit deux fois plus qu'il ne falloit pour bien prêcher. »

† VI. BOILEAU (Jean-Jacques), chanoine de l'église de Saint-Honoré à Paris, étoit du diocèse d'Agen, dans lequel il posséda une cure. La délicatesse de sa complexion l'ayant obligé de la quitter, il se rendit à Paris. Il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui, I. Des *Lettres sur différens sujets de morale et de piété*, Paris, 1737, 2 vol. in-12. C'est dans cet ouvrage, lettre 29e, qu'il parle du vertige ou de l'hypocondrie du célèbre Pascal, qui croyoit toujours avoir un abîme ouvert à son côté gauche, fait qui a ensuite été répété par Voltaire, dans sa lettre sur Pascal du 1er juin 1741. II. La *Vie de madame la duchesse de Liancourt*, et celle de *Mad. Combé*, institutrice de la maison du Bon-Pasteur. Tous ces ouvrages annoncent un fonds d'esprit et de bonne morale ; mais il est trop orateur dans les uns et dans les autres.

* VII. BOILEAU (Jacques), juge de paix d'Avalon, député à la convention nationale. Dans la séance du 5 août 1791 il fit hommage des appointemens de sa place, voulant sur-tout qu'il fût prélevé annuellement sur cette somme celle de 300 fr. pour payer l'abonnement des journaux patriotiques, propres à éclairer le peuple des campagnes voisines d'Avalon. Il fut envoyé ensuite à l'armée du Nord, et dénonça à son retour la commune de Paris, et particulièrement Marat, qu'il traita de monstre. Peu de jours après, il demanda que la tribune nationale fût purifiée quand ce monstre y auroit paru, et réclama une garde départementale pour assurer la liberté de la convention. Il étoit de la commission des douze qui servit de prétexte à l'insurrection du 31 mai 1793. Il fut mis hors la loi avec le parti de la Gironde, et, n'ayant pu se soustraire au décret d'accusation, il fut condamné à mort, le 31 octobre 1793, par le fatal tribunal révolutionnaire. Il étoit âgé de 41 ans.

BOILET. *Voyez* COLETE.

† BOINDIN (Nicolas), né à Paris en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances, entra dans les mousquetaires en 1696. La foiblesse de son tempérament ne pouvant résister à la fatigue du service, il quitta les armes pour goûter le repos du cabinet. Il fut reçu en 1706 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et l'auroit été de l'académie française, si la profession publique

qu'il faisoit d'athéisme ne lui eût fait donner l'exclusion. Il mourut en 1751. On lui refusa les honneurs publics de la sépulture. Il fut enterré secrétement à trois heures du matin. Parfait, l'aîné, héritier des ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753, en 2 vol. in-12. On trouve dans le premier quatre comédies en prose. I. *Les Trois Gascons*, composée de concert avec La Mothe; ils se disputerent ensuite à qui elle appartenoit le plus : Molière ne l'eût pas revendiquée, quoiqu'il s'y trouve quelques traits fins et agréables. II. *Le Bal d'Auteuil*, dont le sujet est riant et l'intrigue piquante. Elle est dans le genre de Dancourt, et l'auteur imite jusqu'à sa manière de dialoguer. III. *Le Port de mer*, avec La Mothe, et plus digne de faire naître une dispute entre eux. Elle fut applaudie. IV. *Le Petit-Maître de robe*, trop simple, quoiqu'assez bien dialoguée. A la tête de ce premier volume est un *Mémoire sur sa vie et ses ouvrages*, composé par lui-même. Cet homme, qui se piquoit d'être philosophe, s'y donne, sans hésiter, tous les éloges qu'un fade panégyriste auroit eu quelque peine à lui accorder. On a encore de lui un *Mémoire* très-circonstancié, dans lequel il accuse La Mothe, Saurin et Malaffaire, négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner le célèbre et malheureux Rousseau. Il est sous ce titre : *Mémoire pour servir à l'histoire des couplets de* 1710, *attribués faussement à J. B. Rousseau*, Bruxelles, 1752, in-12. — Voici comme on peint Boindin dans le Temple du Goût :

Un raisonneur, avec un fausset aigre,
Crioit : « Messieurs, je suis ce juge intègre
Qui toujours parle, arguë et contredit,
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »
Lors la critique apparut, et lui dit :
— « Ami Bardou, vous êtes un grand maître;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu :
Vous y venez pour fronder notre dieu,
Contentez-vous de ne pas le connoître. »

Les mœurs de Boindin étoient pures, son cœur étoit généreux, *voyez* MAS : mais il joignit à ses vertus la présomption et l'opiniâtreté qui en sont la suite, une humeur bizarre, et un caractère insociable. C'étoit un beau parleur et un médiocre écrivain. Il échappa à la persécution et au châtiment, malgré son athéisme, parce que, dans les disputes entre les jésuites et leurs adversaires, il pérora souvent dans les cafés contre ceux-ci. La Place rapporte qu'il disoit à un homme qui pensoit comme lui et qu'on vouloit inquiéter : « On vous tourmente parce que vous êtes un athée janséniste ; mais on me laisse en paix parce que je suis un athée moliniste....... » Ce n'est pas qu'un athée ne dût être neutre entre Molina et Jansénius ; mais il sentoit qu'il gagneroit plus à se tourner du côté de ceux qui étoient alors en faveur.

*BOINEBURG (J. Chr. baron de), ministre de l'électeur de Mayence, au milieu du 17e siècle. Quoiqu'on ne trouve pas son nom dans les dictionnaires des savans, il mérite bien d'y figurer, tant pour ses grandes connoissances que pour l'assistance qu'il prêta aux hommes éclairés de son temps. Ses *Lettres* sont imprimées dans le *Commercium epistolioum Leipnizianum*.

* I. BOIREL (Antoine), chirurgien, né vers l'an 1623 ou 1625, a publié un *Traité des plaies de tête*, imprimé à Alençon en 1677, in-8°, dans lequel il se montre partisan de la doctrine d'Hippocrate, de Galien et d'Ambroise Paré. Il y a joint plusieurs observations qui ne sont pas sans mérite.

* II. BOIREL (Nicolas), frère du précédent, et médecin de la ville d'Argentan, a donné un petit ouvrage intitulé *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes*, Paris,

1702, 1711, in-12; mais il ne contient rien de neuf ni de remarquable.

I. BOIS (du). *Voyez* Bretteville, Chalinière, Cretin, Sylvius, nº I.

II. BOIS (Jean du), Joannes à Bosco, né à Paris, fut d'abord célestin; mais ayant obtenu la permission de sortir du cloître, il prit le parti des armes, et s'y distingua tellement, que Henri III ne l'appeloit que l'*Empereur des moines*. Après l'extinction de la Ligue, il rentra dans son ordre, devint prédicateur ordinaire de Henri IV, et mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui permit de porter son nom et ses armes, et lui procura l'abbaye de Beaulieu en Argone. Après la mort de Henri IV, il se déchaîna dans ses sermons contre les jésuites, qu'il en croyoit les auteurs, et qui surent bien l'en punir; car étant allé à Rome en 1612, il y fut enfermé dans le château Saint-Ange, où il mourut en 1626. Il fit imprimer *Bibliotheca Floriacensis*, Lyon, 1605, in-8°. Ce sont de petits traités d'anciens auteurs ecclésiastiques, tirés des manuscrits de la bibliothèque du monastère de Fleury-sur-Loire. La troisième partie seulement contient quelques opuscules de l'auteur : le *Portrait royal de Henri IV*; c'est son oraison funèbre, 1610, in-8°; celle du cardinal Olivier, son bienfaiteur, Rome, 1610, in-4°, et des *Lettres*.

† III. BOIS (Philippe Goisbaud, sieur du), né à Poitiers, membre de l'académie française, maître à danser, ensuite gouverneur de Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, a traduit beaucoup d'ouvrages de saint Augustin et de Cicéron, deux génies fort différens, auxquels il prête à peu près le même style. Il mourut à Paris en 1694, âgé de 68 ans. Ses traductions sont enrichies de notes savantes et curieuses. Celles qui accompagnent les lettres de saint Augustin lui furent fournies par Tillemont. La longue *Préface* qu'il mit à la tête des sermons du même saint a été vivement critiquée par le docteur Antoine Arnauld.

† IV. BOIS (Gérard du), oratorien, natif d'Orléans, mort le 15 juillet 1696, à 67 ans, succéda au P. Le Cointe, son ami, dans la place de bibliothécaire de la maison de Saint-Honoré, et hérita de ses papiers. Ils ne furent pas inutiles entre ses mains. Il revit le huitième volume des *Annales ecclésiastiques de France*, et le publia en 1683. Ce travail lui valut une pension du clergé. Il entreprit ensuite, à la prière de Harlay, archevêque de Paris, l'*Histoire de cette Eglise*, 1690, 2 vol. in-fol., en latin élégant et pur. Il a souvent mêlé l'histoire civile avec l'histoire ecclésiastique. Ces digressions répandent sur son ouvrage une agréable variété. Les dissertations dont il l'a accompagnée honorent son jugement.

† V. BOIS d'Annemets (Daniel du), gentilhomme normand, premier maréchal-des-logis de Gaston de France, fut tué en duel à Venise par Juvigni, autre gentilhomme français, en 1627. On a de lui des *Mémoires d'un favori du duc d'Orléans*, Leyde, 1666, in-12, où l'on trouve quelques particularités curieuses.

VI. BOIS (N. du), capitaine dans le régiment de Beauvoisis, se signala en 1708 par une action hardie. Les alliés assiégeoient Lille, défendue par Boufflers. Le duc de Bourgogne, qui commandoit l'armée destinée à troubler le siége, ne savoit comment s'y prendre pour faire passer dans la place un avis de la dernière importance. Du Bois s'offre pour ce service,

aussi difficile qu'essentiel. Comme il étoit excellent nageur, il espéra en venir à bout par sept canaux qu'il falloit traverser. Arrivé au premier, il se déshabilla, cacha ses habits, et franchit successivement tous les canaux en nageant entre deux eaux, sans être ni vu, ni entendu par les gardes postées de ce côté-là. Dès que cet homme intrépide se fut acquitté de sa commission, il prit les ordres du maréchal de Bouflers, et regagna le camp de la même manière, et avec autant de bonheur qu'il en avoit eu pour pénétrer dans la ville.

† VII. BOIS (Philippe du), né au village de Chonaix, près de Caen, bibliothécaire de Le Tellier, archevêque de Reims, ensuite docteur de la faculté de théologie de Paris, chanoine de St.-Etienne-des-Grés, clerc de la chapelle du roi, mourut en 1703. On a de lui, I. Un *Catalogue de la bibliothèque* confiée à ses soins, 1693, au Louvre, in-fol. II. Une édition de *Tibulle, Catulle* et *Properce*, en 2 vol. in-8°, *ad usum delphini*, 1685. III. Une édition des *Œuvres théologiques de Maldonat*, in-fol., Paris, 1677. L'Epître dédicatoire et la Préface, dans lesquelles il a fait une apologie des mœurs et de la doctrine de ce jésuite, manquent dans plusieurs exemplaires.

† VIII. BOIS (Guillaume du), *ou plutôt* DUBOIS, cardinal, archevêque de Cambrai, principal et premier ministre d'état, naquit d'un apothicaire à Brive-la-Gaillarde dans le bas Limousin. Etant venu de bonne heure à Paris, il fut d'abord moitié secrétaire, moitié valet du curé de Saint-Eustache, puis lecteur et ensuite précepteur du duc de Chartres. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. Ce n'étoit que par ce moyen qu'il pouvoit d'abord parvenir. Indépendamment de la disgrace personnelle d'une figure laide et ignoble, d'un bégaiement naturel, qu'une habitude de fausseté et de servitude primitive avoit encore augmentée, ses manières n'étoient jamais plus gauches et plus désagréables que lorsqu'il cherchoit à plaire. Il manquoit d'un extérieur d'éducation, qui ne se prend presque jamais, lorsqu'on n'y a pas été plié de bonne heure; de sorte que ne pouvant atteindre à la politesse lorsqu'il en avoit besoin, il paroissoit alors bas et rampant. Madame, mère du duc de Chartres, ne put jamais le souffrir, et ne l'appeloit, en parlant de lui, que *ce coquin de du Bois.* Cependant, malgré tous ces obstacles, il obtint l'abbaye de Saint-Juste en 1693, pour récompense de ce qu'il avoit engagé son élève à épouser mademoiselle de Blois. — L'auteur des Mémoires de Maintenon dit que Louis XIV l'ayant proposé au P. de La Chaise, ce jésuite lui représenta que du Bois étoit adonné aux femmes, au vin et au jeu : « Cela peut être, répondit le roi; mais il ne s'attache, il ne s'enivre, et il ne perd jamais. » Ces paroles peuvent caractériser l'abbé du Bois; mais on n'y reconnoît certainement pas Louis XIV, et on peut assurer qu'il ne les a jamais proférées. Le même auteur fait dire à du Bois : « Le jour où je serai prêtre sera le jour de ma première communion. » Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'absence que l'abbé du Bois avoit faite pour son ordination, en 1720, on demanda à un plaisant de la cour où il étoit allé? Il répondit « qu'il étoit allé faire sa première communion à Chanteloup, proche Triel. » — Quoi qu'il en soit, l'abbé du Bois parvint aux postes les plus importans. Il fut conseiller d'état, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du roi en Angleterre l'an 1715, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier

ministre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie française, honoraire de celle des sciences et de celle des belles-lettres. Fontenelle, qui lui avoit déjà dit, au sujet de sa nomination au cardinalat, sollicitée par différens princes, « qu'il avoit paru être le prélat de tous les états catholiques, et le ministre de toutes les cours », lui dit en le recevant à l'académie : « Vous vous souvenez que mes vœux vous appeloient ici long-temps avant que vous y pussiez porter tant de titres. Personne ne savoit mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons à tous les autres. » Voltaire, La Mothe et d'autres poëtes ne le louèrent pas moins ; et s'il fut déchiré après sa mort, il fut, suivant l'usage, encensé pendant sa vie. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc d'Orléans à ne point se soumettre à un conseil de régence. Il mourut le 10 août 1723, à 67 ans, des suites de ses débauches. Il possédoit, outre l'archevêché de Cambrai, sept abbayes considérables, et, quand il alloit quitter ce monde pour toujours, il cherchoit à s'emparer de celles de Cîteaux, de Prémontré et de quelques autres non moins considérables. Il jouissoit de plus de deux millions de revenu, et ne rougissoit pas de recevoir de l'Angleterre une pension d'environ un million, laquelle étoit nécessairement la récompense de ses perfidies. Plus avide qu'avare, il avoit un mobilier immense, et entrenoit une maison fastueuse. En se faisant rendre tout ce qui étoit dû à ses places et à ses titres, il n'en gardoit pas plus de dignité. On n'éprouvoit de sa part aucune hauteur, mais beaucoup de duretés grossières. La moindre contradiction le mettoit en fureur ; et, dans la fougue, il s'emportoit et juroit comme le dernier homme du peuple. Plus propre à l'intrigue qu'à l'administration, il suivoit un objet avec activité ; mais n'ayant point cette étendue d'esprit qui embrasse tous les rapports, il se trompoit quelquefois dans ses mesures. Comme il ne pouvoit suffire à tout, il jetoit souvent au feu des lettres toutes cachetées pour se remettre, disoit-il, au courant. Ce qui nuisoit le plus à son administration c'étoit l'opinion qu'on avoit de son caractère. Cependant à sa mort, on lui rendit les honneurs accoutumés ; l'assemblée du clergé, dont il étoit président, lui fit un service solennel. Il fut enterré dans l'église de Saint-Honoré à Paris, où se voyoit son mausolée, ouvrage du célèbre Coustou ; ses héritiers eurent le bon esprit de n'insérer dans l'épitaphé aucun éloge du défunt ; après l'énumération de ses dignités se trouvoit seulement une moralité sur les vanités et les grandeurs de ce monde. Ce mausolée et cette épitaphe sont au Musée des Monumens français. On frappa après sa mort une médaille en son honneur : d'un côté étoit son effigie ; de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots à l'entour : *Visa est, dùm stetit, minor :* mais la satire lui composa une épitaphe bien différente ; et qu'il méritoit en partie. Cette élévation si prodigieuse eut des causes que les historiens philosophes ont cherché à developper. « Beaucoup de gens, dit l'abbé de Saint-Pierre, dans ses Annales politiques, furent surpris de la grandeur et de la vitesse de sa fortune, sur-tout quand ils se souvenoient de sa naissance et de ses vices. Mais ils ne faisoient pas réflexion qu'il avoit beaucoup d'esprit pour connoitre le foible des hommes, et beaucoup d'habileté pour les prendre par cet endroit-là. Ils ne faisoient pas réflexion qu'il ne dormoit presque point, qu'il lisoit très-peu, qu'il n'aimoit ni la table ni la conversa-

tion, et par conséquent, qu'il avoit quatre fois plus de temps que les autres pour penser perpétuellement à augmenter sa fortune, pour prévenir les obstacles qu'il avoit à craindre, et pour chercher les moyens différens de les surmonter. Ils ne pensoient pas qu'un esprit ardent qui a plus de loisir qu'un autre, qui n'a qu'un but en vue, trouve vingt fois plus d'expédiens pour y arriver. Ils ne songeoient pas que, qui n'a ni amitié, ni gratitude, ni probité, n'est point arrêté dans ses projets, comme un homme juste. Ils n'observoient pas qu'un ambitieux, dont la fortune dépend d'un seul homme, qu'il entoure et qu'il fait entourer par des espions, peut arriver bientôt à son but, lorsqu'il ne se rebute jamais de rien, qu'il souffre tout avec patience, qu'il veut fortement, et sur-tout lorsqu'il peut détruire dans l'esprit de son maître, ou par des ridicules, ou par des calomnies, tous ceux qui peuvent l'approcher. Si ceux qui ont été surpris de sa fortune avoient fait ces réflexions, ils auroient vu qu'il étoit impossible que l'abbé du Bois ne disposât de toute l'autorité du régent. Mais après tout, fut-il plus heureux qu'un autre? Non; car il disoit souvent à Fontenelle, qui tâchoit de le consoler de son élévation: « Je voudrois être à Paris dans un cinquième étage, avec une gouvernante et cinq cents écus de rente! » Voilà ce qu'étoit cet homme agité d'une fièvre continuelle d'ambition, incapable de goûter les amusemens et les plaisirs ordinaires, odieux ou ridicule aux yeux de son maître, qui se jouoit de son premier ministre en l'employant. Que les petits, en voyant de tels exemples, sachent jouir tranquillement de leur médiocrité! — Ajoutons, avec l'abbé de Saint-Pierre, que ce cardinal fit beaucoup de mal au royaume, en persuadant à son maître « qu'il n'y avoit ni probité chez les hommes, ni vertu chez les femmes; et que dans le ministère il falloit préférer les esprits adroits et féconds en ressources aux hommes droits et justes. » Duclos prétend que le régent ne fut pas fâché de la mort du ministre qui lui avoit donné de tels principes. Le jour, dit-il, qu'on lui fit une opération dangereuse, l'air extrêmement chaud tournoit à l'orage; ce prince ne put s'empêcher de dire: « J'espère que ce temps-là fera partir mon drôle. » Duclos ajoute qu'il s'étoit marié jeune, dans un village du Limousin, avec une jolie paysanne; que la misère les sépara, et que la femme survécut au mari. Cette anecdote nous paroît controuvée. Du Bois prit la tonsure de très-bonne heure; il fut élevé par le secours d'une bourse, et vint jeune à Paris. En quel temps auroit-il contracté ce mariage? Comment l'évêque diocésain, qui en auroit été instruit, auroit-il permis qu'il entrât dans l'état ecclésiastique? On a sans doute confondu quelque intrigue passagère avec une union légitime. C'est ainsi que les anciens éditeurs de ce Dictionnaire ont cherché à disculper l'abbé du Bois, à élever des doutes sur son mariage; mais ils n'ont eu connoissance que des Mémoires de Duclos, qui attestent ce fait. Plusieurs autres Mémoires publiés depuis le confirment, et notamment ceux de Saint-Simon, qui contiennent sur ce point des détails très-circonstanciés. Voici la substance de ce qu'ils racontent: « Du Bois étoit marié dans un village auprès de Brive. Il quitta sa femme pour venir à Paris tenter la fortune. Ses premiers succès lui offrant l'espoir de posséder des bénéfices, il prit aussitôt la livrée ecclésiastique, et eut soin de cacher son état d'homme marié. Devenu riche des biens de

l'Eglise, il paya bien pour obtenir le silence de sa femme; mais lorsqu'il fut parvenu au comble des grandeurs, et nommé archevêque de Cambrai, il craignit plus que jamais l'indiscrétion de son épouse. Il confia ses inquiétudes à Breteuil, et le chargea d'enlever lui-même tous les titres qui pouvoient constater cet embarrassant mariage. *Breteuil vit les cieux ouverts s'il réussissoit*, dit Saint-Simon. *Il avoit de l'esprit. Il part, suivi de deux ou trois valets, et sous prétexte d'une légère tournée pour affaires subites, il arrive promptement à Limoges.* De là il se rend dans le village où le mariage avoit été célébré, descend chez le curé, lui demande l'hospitalité, en prétextant le défaut d'auberge, soupe avec lui, le fait boire, le questionne sur les registres et sur le lieu où ils se tenoient, et pendant le sommeil profond du pasteur, il s'empare du registre qui contenoit l'acte de mariage de du Bois, en déchire promptement le feuillet où il étoit inscrit, replace le registre et va se coucher. Le lendemain il se lève de bonne heure, laisse quelques pistoles à la servante du curé. Celui-ci dormoit encore lorsque Breteuil quitta le presbytère pour se rendre à Brive. Il va chez le notaire possesseur de la minute du contrat, lui demande une entrevue secrète. Quand il est seul avec lui, il emploie tour à tour la menace et la séduction, lui offrant le choix d'un coup de pistolet ou d'une bourse pleine d'or. Le notaire ne balance pas; il prend la bourse et donne la minute. Breteuil se rend aussitôt chez la femme de l'archevêque, la menace des cachots si elle parle, lui promet des monts d'or si elle se tait, et lui annonce qu'il s'est emparé des principales pièces qu'elle pourroit faire valoir contre son mari. La femme promet de se taire. Breteuil revient à Paris, fier du succès de son expédition, et avide d'en recevoir la récompense. » Les mêmes Mémoires ajoutent « qu'après la mort de du Bois, sa femme recueillit une grande partie de sa succession, et vécut aisément, quoique dans l'obscurité. Elle mourut à Paris vingt ans après son mari. Le frère du cardinal, qui étoit secrétaire du cabinet, fut toujours en bonne intelligence avec elle, et ne cessa jamais de la traiter comme sa belle-sœur. » Des satiriques firent au cardinal du Bois l'épitaphe suivante :

Rome rougit d'avoir rougi
Le cardinal qui-gît ici.

Voici deux anecdotes peu connues qui peuvent contribuer à donner une idée du caractère et de l'esprit de du Bois. Ses domestiques se disputoient un jour avec ceux de l'archevêque de Reims sur les prééminences de leurs maîtres. Les uns dirent que ce dernier jouissoit de la prérogative honorable de sacrer les rois de France. « Notre maître vaut bien mieux, dit un des gens du cardinal du Bois, puisqu'il sacre Dieu tous les jours. » Chaque année, au premier jour de l'an, les domestiques du cardinal du Bois se présentoient pour lui faire la révérence et en recevoir des étrennes. Quand l'intendant de sa maison paroissoit à son tour, le cardinal lui disoit : « Monsieur, je vous donne ce que vous m'avez volé. » *Voyez* DESTOUCHES, MASSILLON, MONGAULT, NOAILLES, n° IV, *et* PHILIPPE, n° XXII.

VIII. BOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie du), née en 1663 au château de Courteilles en Normandie, morte en 1730, avoit du talent pour la poésie. Son style en prose est élégant et digne des bons écrivains. Elle a composé l'*Histoire du monastère de la Chaise-Dieu*, et celle *de la*

Maison de l'Aigle. Elle a aussi recueilli des Mémoires pour servir à l'histoire de Normandie.

IX. BOIS. *Voyez* Sylvius.

* X. BOIS (du). *Voyez* Chetin.

BOISARD. *Voyez* Boizard.

† BOIS-BÉRENGER (C. H. Tardieu Malessy, marquise de), née à Paris, donna l'exemple de la piété filiale dans la prison du Luxembourg, où elle fut renfermée en 1793. Son père, sa mère et une jeune sœur partageoient sa détention, et jamais on ne la vit s'occuper que du soin d'adoucir leur sort. Les graces de la jeunesse, des traits intéressans attachoient à sa destinée tous les prisonniers. La mère ayant été mise au secret pendant quelque temps, elle se priva d'une partie de ses alimens pour les lui porter. L'acte d'accusation contre sa famille parvint dans la prison, et elle ne s'y vit point comprise. Son désespoir alors fut extrême, et elle s'écrioit sans cesse: « Quoi ! nous ne mourrons point ensemble ? » Pendant qu'elle s'abandonnoit à tout l'excès de sa douleur, son acte d'accusation lui fut apporté. Dès cet instant elle ne forma plus de regrets. Elle vole dans les bras de ses parens, en leur disant avec ivresse : « Pour le coup nous mourrons ensemble. » Le jour de l'exécution, elle coupa elle-même les tresses de ses cheveux, et se para comme pour un jour de fête. En allant à la mort, madame de Bois-Bérenger soutint sa mère, et lui dit : « Consolez-vous, et n'emportez pas le moindre regret dans le tombeau ; toute votre famille vous accompagne ; elle se serre contre vous, et vos vertus vont recevoir la récompense qu'elles méritent dans le séjour de l'innocence et de la paix. » Elle fut immolée en 1793.

BOISDAUPHIN. *Voyez* Laval, n° III.

BOISGARNIER. *Voyez* Chaumont, n° II.

* I. BOISGELIN de Cicé (Jean-de-Dieu-Raimond de), né à Rennes en 1732, évêque de Lavaur en 1765, et archevêque d'Aix en 1770. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787, puis député du clergé de la sénéchaussée d'Aix aux états-généraux, où il vota la séparation des ordres, et justifia le clergé dissident. Il fut cependant un des premiers à se réunir à l'assemblée nationale, où il demanda que les décisions fussent prises à la simple majorité des voix. Il y fut aussi distingué parmi ceux qui demanderent l'abolition des priviléges pécuniers des deux premiers ordres, motivé sur les maux qu'avoit produits la féodalité. Lors de la discussion sur les biens du clergé, il établit le droit de propriété du clergé, et l'intérêt de la nation de lui conserver ses biens, et la nécessité d'en former la distribution. En 1790, il combattit de nouveau la motion tendante à mettre à la disposition de la nation tous les biens du clergé, afin d'en faire une hypothèque des assignats ; il parla aussi contre le projet de supprimer les dîmes, et offrit, au nom du clergé, un emprunt de 400 millions. Peu de temps après, il parla contre les assignats, et vota ensuite pour donner au roi le droit de paix et de guerre, circonscrit dans de justes bornes. Dans la discussion sur le plan de constitution civile du clergé, il proposa de convoquer un concile national, et renouvela peu de temps après cette proposition. Il fut élu président de l'assemblée, quoiqu'il se fût montré, dans plusieurs occasions, favorable à la cause du roi. Il fut dépossédé de son archevêché en 1790, par la nomination d'un évêque constitutionnel. Après

la cession de l'assemblée constituante, il se retira en Angleterre, où il publia le *Psalmiste*, ou *Imitation en vers français des Psaumes de David*. Apres le rétablissement du clergé en France, et la signature du concordat, il devint archevèque de Tours en 1802, puis fut nómmé cardinal, et candidat au sénat conservateur. L'astronome La Lande le place dans son Dictionnaire des athées, sur le témoignage général, et prétend qu'il n'en étoit pas moins bon évêque. Il mourut à Angervilliers, près Paris, le 22 août 1805. Il a paru une Notice sur M. de Boisgelin, par l'un de ses grands-vicaires, où il dit : « Ce fut par la sagesse, unie à la générosité, qu'au commencement de la révolution il sauva la ville d'Aix des plus grands malheurs. Mirabeau y avoit paru au moment de l'élection des députés pour l'assemblée constituante. Le peuple, égaré par lui, s'échauffe et se soulève; les greniers pillés, de grands excès commis, et, au milieu de la fureur populaire, par une suite de ces mèmes excès, le pain alloit manquer à la ville. L'archevêque rassemble les négocians effrayés, les ranime, les rassure, obtient d'eux la promesse qu'ils lui fourniront dans la semaine tout le blé dont ils peuvent disposer. *Si les fonds vous manquent*, ajoute-t-il, *je m'engage pour cent mille francs*. Le résultat de cette assemblée se répand dans la ville, et le calme se rétablit. Mais M. de Boisgelin, dit l'auteur de sa Vie, ne crut pas devoir se borner à prévenir de nouveaux malheurs; il voulut réparer le mal déjà commis, il appelle la religion à son secours : on n'avoit pas encore appris au peuple à secouer le joug de la religion; il convoque dès le lendemain tous les curés de la ville à l'archevêché, et leur dit : *J'ai, autant que la prudence humaine le permet, assuré la quantité de blé nécessaire pour les besoins du moment; mais il seroit nécessaire de rendre aux greniers publics les grains qu'on en a enlevés. C'est à la religion seule à faire ce miracle, et c'est à vous à faire parler la religion. Allez remplir cette noble mission.* Ils obéissent à la voix de leur évêque, et quelques ecclésiastiques, avec les seules paroles de la piété et de la vertu, réparent en un jour tous les désordres que la force n'avoit pu ni prévenir ni arrêter. Les grains sont rapportés, et l'archevèque voit le peuple attendri environner sa voiture, et le reconduire presque en triomphe à l'archevêché. Sollicité par tous les habitans d'Aix, qui accourent en foule le remercier, de sceller ce retour à la paix par un acte solennel de religion, il annonce qu'il se rendra le jour même à la métropole; et là, dans un discours préparé en quelques heures, *il parut*, dit son historien, *au-dessus de lui-même*. Lorsque, du haut de sa chaire pastorale, il déplora les crimes, et peignit le repentir du peuple qui l'écoutoit, la sainteté du lieu ne put retenir les transports de douleur, de respect et d'admiration qui se firent entendre de toutes les parties du temple et du sanctuaire. Cet esprit conciliateur qui distinguoit M. de Boisgelin avoit trouvé à s'exercer dès le moment de sa nomination à l'archevêché d'Aix. Il y étoit arrivé au milieu des divisions occasionnées dans les parlemens par les édits du chancelier Maupeou. Telle fut la sagesse de M. de Boisgelin, qu'il sut accorder un intérêt noble et généreux à ceux que l'autorité avoit proscrits, sans affliger aucun de ceux que des motifs de soumission et des considérations d'ordre public avoient invités à ne pas laisser le peuple sans justice et les tribunaux sans magistrats. » On a

de M. de Boisgelin les ouvrages suivans : I. *Exposition des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'assemblée nationale*, sans date ni nom de lieu, Paris, 1791, in-8°. II. *Héroïdes de Virgile*, traduites en vers français, avec le texte, Philadelphie, Paris, 1786, in-8°. III. *Mémoires pour le clergé de France, au sujet de la prestation de foi et hommage*, Paris, 1785, in-8°.

* II. BOISGELIN (l'abbé de), neveu du précédent, fut massacré à l'Abbaye le 22 septembre 1792. Il avoit été agent général du clergé avant l'abbé de Montesquiou. On lui reprochoit quelques dissipations et une vie licencieuse ; et Dieu voulut, dit un ecclésiastique, lui faire expier ses erreurs au prix de son sang. L'affreuse situation dans laquelle il se trouva, jointe aux exhortations évangéliques de l'abbé l'Enfant, le pénétrèrent de repentir et de sentimens religieux à l'heure de sa mort.

* III. BOISGELIN (Gilles-Dominique de), né à la Ville-Balain, de la famille des précédens. Après avoir parcouru avec honneur la carrière des armes, il obtint le grade de maréchal-de-camp, et fixa son domicile au Havre. Arrêté comme suspect en 1793, il fut conduit à Paris, incarcéré au Luxembourg, et bientôt compris dans la liste des conspirateurs des prisons. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 4 juillet 1794, âgé de 40 ans. BOISGELIN (Louis-Bruno de), né à Rennes en 1733, oncle du précédent, détenu comme lui dans la maison d'arrêt du Luxembourg, fut aussi inscrit sur la fatale liste, et condamné à mort le 8 juillet 1794.

* BOISGÉRARD, général français. Lorsque la révolution éclata, ce général s'empressa d'offrir à sa patrie les connoissances qu'une étude profonde lui avoit données dans l'art des fortifications et du génie. Il servit avec distinction parmi les officiers de cette arme à l'affaire de Spire, à la prise et à la défense de Mayence ; fit les siéges de Charleroi, Landrecies, Valenciennes, Maëstricht et du Quesnoy. Il reçut un coup de feu devant cette dernière place. En l'an 5 (1797), il dirigea le passage du Rhin, effectué en présence des Autrichiens. Le général Championnet l'attacha ensuite à son armée. Au combat sanglant qui fut livré dans les rues de Naples, et qui dura soixante heures, Boisgérard y fut blessé dangereusement à la tête des troupes, et mourut quelques jours après des suites de sa blessure.

BOIS-GUILBERT. *Voyez* PESANT (le).

† BOISMONT (Nicolas THIREL de), l'un des quarante de l'académie française, prédicateur ordinaire du roi, docteur en théologie de la maison de Navarre, mourut à Paris en 1786, à 71 ans. Ses talens pour l'éloquence de la chaire sont connus du public par l'impression d'un *Panégyrique de saint Louis*, de quatre *Oraisons funèbres*, l'une du dauphin, l'autre de la reine Marie Leskinzy, femme de Louis XV, la troisième de ce dernier prince, la quatrième de l'impératrice Marie-Thérèse. La fécondité des idées, les mouvemens et la rapidité du style, la noblesse et la vivacité des images, la philosophie et le sentiment distinguent ces quatre discours. Dans ceux dont le sujet lui fournit peu, l'orateur y supplée à force d'art ; mais ces efforts se font un peu trop sentir, et les gens de goût lui ont reproché trop d'apprêt, de tours emphatiques, d'antithèses, trop de bel esprit ; ce qui donne à différens morceaux de ses *Oraisons funèbres* un

air maniéré et monotone qui en dépare les beautés. Il fit imprimer, en 1782, son *Discours* prêché dans l'église de la Charité, pour engager les riches de la capitale à consacrer une légère portion de leur superflu à la fondation d'un hôpital ecclésiastique et militaire dont M. de La Rochefoucauld avoit conçu l'idée. Le succès fut complet. L'orateur développa une éloquence plus simple et plus pathétique que dans tous ses autres discours. La quête rapporta cent cinquante mille fr., et l'hôpital fut doté et construit à Montrouge. Les défauts qu'on lui reproche, avec raison, dans les autres morceaux, avoient disparu de celui-ci, et l'on y remarque un abandon touchant, qui faisoit naître dans tous les cœurs le besoin de la bienfaisance. C'est un des meilleurs de l'auteur, parce qu'il est écrit avec plus de naturel, et avec cet abandon touchant qui émeut l'ame et lui fait un besoin de la bienfaisance.

† BOISMORAND (Claude-Joseph CHÉRON de), fils d'un avocat de Qimper-Corentin, né à Quimper vers 1680, fut long-temps jésuite, et mourut à Paris en 1740, sous la haire et le cilice, après avoir été un des plus grands jureurs et un des plus déterminés joueurs de France. On le désignoit sous le nom de l'*Abbé Sacred...*, d'après l'habitude fréquente qu'il avoit de se servir de ce jurement. Lorsqu'il avoit épuisé sa bourse au jeu, une de ses ressources étoit de lâcher contre les jésuites, ses anciens confrères, des brochures très-piquantes, qu'il publioit sous le voile de l'anonyme. Il alloit offrir en même temps à ceux qu'il avoit outragés de réfuter les injures qu'on venoit de leur prodiguer, et les réfutoit effectivement, moyennant de bons honoraires. Ce petit manège, qui peut-être n'est qu'un conte fait à plaisir, fut découvert par les jésuites, qui crurent devoir dissimuler avec un homme dont la plume étoit redoutable. L'abbé de Boismorand avoit en effet beaucoup d'esprit et l'imagination vive, forte et féconde. Nous avons de lui plusieurs *Mémoires* pour des affaires épineuses et célèbres; tels que les *Factums* pour les jésuites dans l'affaire de La Cadière et du P. Girard. Il y en a trois ou quatre que l'on compare à ce qu'on a fait de plus éloquent en ce genre. Il en avoit inventé plusieurs; mais, dans ce genre, il reconnoissoit un supérieur dans un nommé Passavant, mauvais sujet et gros joueur. Un jour que Boismorand, en perdant beaucoup d'argent, avoit épuisé tous ses juremens, n'en pouvant plus inventer de nouveaux, il regarda le ciel avec fureur et dit: « Mon Dieu! mon Dieu! je ne te dis rien, je ne te dis rien, mais je te recommande à Passavant. » Un matin il avoit prêché avec succès; le soir il jouoit malheureusement. A la fin il s'écria: « Eh! oui, mon Dieu! oui! oui! je t'enverrai des ames! » Un autre jour qu'il avoit encore perdu, par un mélange bien singulier d'impiété et de superstition, il mit son crucifix sur sa fenêtre par une forte gelée, et l'y laissa passer la nuit, pour le punir de ses mauvais procédés. Une autre fois, ne se possédant plus: *Je révèlerai le secret de l'Eglise*, répétoit-il en frappant sur la table, *je révèlerai le secret de l'Eglise*. Il acheva de perdre tout son argent: *Eh bien! l'abbé*, lui dit-on, *révélez-nous donc le secret de l'Eglise. — Il n'y a point de purgatoire*, s'écria-t-il; et il s'enfuit. Plusieurs écrivains lui attribuent les *Mémoires de la cour de Philippe-Auguste*, 1733, 1738, 6 vol. in-12, connus sous le nom de mademoiselle de Lussan. Il est auteur de l'*Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, La Haye, 1720, in-12. En 1805, on a

recueilli à Paris, en un vol. in-8°, les Oraisons funèbres, les Discours et Sermons de cet orateur. Ce Recueil est précédé d'une Notice historique et et littéraire par M. Auger, et suivi de son Eloge, par M. de Rhulhière, qui le remplaça à l'académie. Madame Necker dit que c'est Boismorand qui a fait une traduction de Milton, sous le nom de Dupré-de-Saint-Maur.

† BOISMORTIER (N. BODIN de), né a Perpignan en 1691, fut attaché à la musique de l'opéra de Paris, et composa celle de divers drames lyriques, tels que *les Voyages de l'amour*, *Don Quichotte chez la duchesse*, *Daphnis et Chloé*. Il est mort en 1755. — Sa fille, SUSANNNE BOISMORTIER, a publié quelques romans médiocres. I. *Mémoires de la comtesse de Marienberg*, Amsterdam, Paris, 1751, 2 vol. in-12. II. *Histoire de Jacques Féru et d'Agathe Mignard*, La Haye et Paris, 1766, in-12.

* BOISOT (Jean-Baptiste), savant distingué, né à Besançon en 1638, et mort en 1694. Il avoit fini sa philosophie à 13 ans, et s'étoit ensuite gradué à Dôle en droit civil et en droit canon. L'assemblée des états du comté de Bourgogne l'envoya, en 1660, auprès du gouverneur du duché de Milan, et il s'acquitta, quoique très-jeune, de sa commission avec toute la dextérité et la prudence d'un homme consommé dans les affaires. En 1673, il se retira à Chambéry, et l'année suivante à Turin, pendant que Louis XIV achevoit la conquête de la Franche-Comté. Quelques instances qu'on lui fit de revenir dans sa patrie, et quoiqu'on l'assurât que sa famille étoit entrée en faveur auprès du monarque français, il tint ferme jusqu'à la cession faite du comté de Bourgogne au roi de France par le traité de paix de Nimègue. A son retour, Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. L'abbé Boisot acheta du comte de Saint-Amour la bibliothèque du cardinal de Grandvelle; il l'augmenta considérablement, et la laissa après sa mort à son abbaye, avec ses bustes en marbre, en bronze, ses tableaux, ses médailles, et un fonds de 2000 écus pour son entretien, à condition qu'elle seroit ouverte au public deux fois par semaine. Ce savant possédoit le grec, l'italien, l'espagnol; sa correspondance considérable avec les premiers savans de l'Europe ne lui a pas permis de laisser un grand nombre d'ouvrages. On a de lui des *Dissertations* marquées au coin de l'érudition, et plusieurs *Lettres sur des objets d'histoire naturelle*, insérées dans le Journal des savans. Il a aussi un *Projet de l'histoire du cardinal de Granvelle*, qui se trouve dans la continuation des Mémoires du P. Desmolets. Boisot joignoit aux qualités de l'esprit la pratique de toutes les vertus chrétiennes et morales. Dans une disette extraordinaire qui eut lieu en 1694, il ne consulta que son excessive charité, et consacra une somme de 12500 liv. à secourir les malheureux. Cela le gêna au point qu'il fut obligé d'emprunter vingt écus pour subvenir à ses besoins les plus pressans. Il ne survécut pas à cet acte de générosité, et mourut la même année, généralement estimé et regretté. Quelques ecclésiastiques comtois vouloient, par un zèle indiscret, faire reconnoître pour sainte une certaine Cæsonia Donata; l'abbé Boisot prouva qu'elle étoit payenne. Scudéri a fait son éloge en vers français, et La Monnoie en vers latins.

† BOISROBERT (François LE METEL de), de l'académie française, à l'établissement de laquelle il contri-

bua beaucoup, abbé de Châtillon-sur-Seine, naquit à Caen l'an 1592, et mourut en 1662. Sa conversation étoit enjouée. Il savoit par cœur beaucoup de contes de Boccace, de Bervalde, et sur-tout le Moyen de parvenir de ce dernier. Son imagination, nourrie de bonne heure de tous les auteurs facétieux, lui fournissoit le moyen d'amuser et de faire rire. Citois, premier médecin du cardinal de Richelieu, avoit coutume de dire à ce ministre : « Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert. » Le cardinal ne pouvoit se passer de ses plaisanteries. C'étoit son bel esprit et son bouffon. Boisrobert, ayant été disgracié, eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine : *Recipe Boisrobert*. Cette turlupinade le fit rappeler. — Le goût de la plaisanterie l'accompagna jusqu'au tombeau. Dans sa dernière maladie, comme on le pressoit de faire venir un confesseur : « Oüi, je le veux bien, dit-il, qu'on m'en aille querir un ; mais sur-tout qu'on ne m'amène point de janséniste. » — Mais doit-on croire ce que rapporte Nicéron ? qu'ayant trouvé un homme blessé à mort dans une rue, il lui dit pour toute exhortation : « Mon ami, pensez à Dieu, dites votre *Benedicite*. » On a de Boisrobert, I. *Diverses Poésies ;* la première partie, 1647, in-4°, et la seconde, 1659, in-8°. II. Des *Lettres* dans le Recueil de Faret, in-8°. III. Des *Tragédies*, des *Comédies* et des *Contes*, qui portent le nom de son frère Antoine Le Metel, sieur Ouville. Les contes de Boisrobert, si agréables dans sa bouche, peuvent à peine se lire dans Ouville ; ce qui prouve que madame Cornuel avoit raison, en comparant ses contes à ces matelotes dont la sausse fait manger le poisson. *Voyez* OUVILLE. IV. *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*, 1629, in-8°. V. *Nouvelles héroïques*, 1627, in-8°. Ses *Pièces de théâtre*, applaudies par le cardinal de Richelieu et par quelques-uns de ses flatteurs, sont ensevelies dans la poussière. Boisrobert, quoiqu'ami des femmes, de la table et du jeu, triple goût qui épuise la bourse, trouvoit encore les moyens d'exercer des actes de bienfaisance. Son plus grand plaisir étoit de rendre service aux gens de lettres. Furetière l'a nommé le premier chansonnier de son siècle.

† BOISSARD (Jean-Jacques), né à Besançon en 1528, mourut à Metz en 1602, à 74 ans. Il parcourut l'Italie, la Grèce, l'Allemagne, pour recueillir les anciens monumens, dont il levoit le dessin, et sur lesquels il prenoit des notes. Etant allé un jour avec un ami visiter le jardin du cardinal Carpi à Rome, et le voyant rempli d'anciens marbres, il s'écarta de sa compagnie, et se cacha dans un bosquet, jusqu'à ce que tout le monde fût sorti. Lorsque les portes furent fermées, il employa le reste du jour à copier des inscriptions et à dessiner des monumens ; exercice qu'il reprit lorsque le jour reparut. Le lendemain le propriétaire du jardin y étant descendu avant qu'il fût ouvert aux étrangers, le trouva occupé à ce travail, et fut curieux de savoir comment il y étoit venu : Boissard lui conta naïvement la chose. Le cardinal lui permit de copier et de dessiner tout ce qu'il trouveroit de rare dans son palais. Boissard avoit ramassé avec beaucoup de peine un grand nombre de monumens antiques qu'il avoit laissés à Montbelliard chez sa sœur ; mais il les perdit presque tous lorsque les Lorrains ravagèrent la Franche-Comté. Ses principaux ouvrages sont, I. *Theatrum vitæ humanæ*, 1592-

1698, 4 parties en 2 vol. in-4°. Il a rassemblé sous ce titre singulier les *Vies de cent quatre-vingt-dix-huit personnes illustres*, ou qu'il croyoit telles, avec leurs portraits en taille douce. II. *De divinatione et magicis præstigiis*, in-fol., Oppenheim ; ouvrage posthume. III. *Emblemata*, à Francfort, 1593, in-4°, avec des figures, par Théodore de Bry. IV. *Topographia urbis Romæ*. Les trois premières parties à 1597, la 4ᵉ en 1598, la 5ᵉ en 1600, et la 6ᵉ en 1602, in-fol. : ouvrage enrichi d'estampes, gravées par Théodore de Bry, et par ses deux fils. Il y a dans ces écrits des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. V. Des *Poésies latines*, in-8°. VI. *Parnassus biceps*, Francfort, 1627, in-fol. avec figures; très-rare. VII. *Habitus variarum orbis gentium*, 1581, in-fol. oblong avec 70 figures. Ce sont les costumes de différentes nations.

† BOISSAT (Pierre de), chevalier et comte palatin, un des premiers membres de l'académie française, appelé dans son pays *Boissat l'Esprit*, naquit à Vienne en Dauphiné en 1603. Il prit successivement le collet et l'épée, puis quitta l'un et l'autre. Des coups de bâton qu'il reçut, pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Saulx, le firent rentrer en lui-même. Il négligea ses cheveux, laissa croître sa barbe, s'habilla grossièrement, catéchisa dans les carrefours, et fit des pélerinages. S'étant présenté dans un pareil accoutrement à la reine Christine de Suède, lorsqu'elle passa à Vienne en 1656, et lui ayant fait au lieu de harangue un sermon sur le jugement de Dieu, Christine dit : « Ce n'est point là ce Boissat que je connois, c'est un prêcheur qui emprunte son nom ; et elle ne voulut plus le voir. Boissat mourut en 1662 âgé de 59 ans. On a de lui l'*Histoire négrépontique*, ou *les amours d'Alexandre Castriot*, Paris, 1631, in-8°, roman traduit de l'italien de Finelli, que quelques littérateurs estiment pour les aventures, les situations et les sentimens ; mais qu'on ne lit plus. On a encore de lui des *Pièces en prose et en vers*, imprimées sur des feuilles volantes, dont on a réuni quelques exemplaires en un vol. in-fol. Leur rareté fait leur seul mérite. On cite entre autres une pièce à la *Louange de la sainte Vierge*, qu'il a lui-même traduite en quatre langues, grecque, latine, espagnole et italienne. L'abbé d'Artigny vante beaucoup ces productions. L'auteur en avoit fait tirer 1200 exemplaires, qu'il ne voulut point faire paroître. Il les légua, par son testament, à l'Hôtel-Dieu de Vienne. Mademoiselle de Boissat, sa fille, les fit mutiler. En 1720, on en vendit quelques exemplaires, et le reste fut livré aux épiciers, pour lesquels Boissat avoit quelquefois travaillé. Il a donné l'*Histoire de Malte*, faite par son père, dont la meilleure édition est de 1656, in-fol.

I. BOISSIÈRE (Jacques de LA FONTAINE de la), prêtre de l'oratoire, né à Dieppe en 1649, et mort à Paris en 1732, est connu par des *Sermons* où l'on trouve une éloquence agréable, et quelquefois trop fleurie. Ils parurent à Paris en 1720 et 1731, en six vol. in-12. *Voyez* MALEZIEU, vers la fin.

II. BOISSIÈRE (Simon HERVIEUX de la), mort le 22 août 1777, suivit l'état ecclésiastique dans le diocèse d'Evreux. Il fit aimer la religion par ses vertus; il la défendit par ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Préservatifs contre les faux principes de Montgeron*, 1750, in-12. II. *Traité des miracles*, 1763, 2 vol. in-12. III. *De*

l'Esprit prophétique, 1766, in-12. IV. *Contradictions du livre intitulé, de la Philosophie de la nature*, 1775, in-12.

I. BOISSIEU (Denys de Salvaing de), premier président de la chambre des comptes de Dauphiné, orateur de Louis XIII, dans l'ambassade du maréchal de Créqui à Rome, en 1653, mourut en 1683, âgé de 83 ans. On a de lui, I. Un *Traité de l'usage des fiefs, et autres droits seigneuriaux dans le Dauphiné*, Grenoble, 1731, in-folio. II. *Divers ouvrages en vers et en prose*, recueillis à Lyon, 1622, in-8°, sous le titre de *Miscellanea*. L'écrit le plus étendu de ces mélanges est un commentaire sur un poëme d'Ovide. Il offre des observations judicieuses, et des anecdotes piquantes. III. *Sylvæ septem de miraculis Delphinatûs*, Lyon, 1661, in-8°. Ces prétendues merveilles n'ont paru que des choses ordinaires à ceux qui les ont examinées avec soin.

† II. BOISSIEU (Barthélemi-Camille de), né à Lyon en 1734, mort dans la même ville à la fin de 1770, perdit à l'âge de 6 ans son père qui étoit médecin, et suivit la même profession avec succès; il fut reçu docteur en médecine à Montpellier en 1755, et y contracta la plus étroite amitié avec le célèbre des Sauvages. De retour dans sa ville natale, il y fut agrégé au collége de médecine. En 1762, le gouvernement l'envoya à Mâcon, puis en Forez, pour y arrêter les ravages d'une épidémie meurtrière. La méthode qu'il suivit fut avantageuse. De Boissieu, toujours levé à quatre heures du matin, consacroit à l'étude tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses devoirs; aussi, quoiqu'il soit mort à 36 ans, il n'a pas moins laissé divers ouvrages estimés; les principaux sont, I. *Dissertation sur les antiseptiques*, 1767, in-8°. Elle obtint le prix de l'académie de Dijon, et fut imprimée dans cette ville. II. *Mémoire sur la méthode rafraîchissante, et la méthode échauffante en médecine*. Cet ouvrage très-étendu, fut couronné par la même académie. Dans l'un et l'autre on reconnoît une grande pénétration réunie à un esprit juste et méthodique. III. *Moyens de purifier l'air des prisons et des hôpitaux*. Ce dernier mémoire est resté manuscrit. L'auteur y propose un moyen dont la découverte lui est propre. C'est l'inflammation du nitre; procédé qu'il regarde comme l'un des plus efficaces et des moins coûteux. Il a laissé deux frères distingués à Lyon dans la carrière des arts.

* III. BOISSIEU (J.-J. de), né à Lyon en 1725, a peint, comme amateur, différens sujets dans le genre de Van Ostade, et plusieurs portraits. Il a aussi dessiné et gravé avec beaucoup de goût et d'intelligence un grand nombre de paysages et de vues, dont quelques-uns sont très pittoresques. On distingue surtout son morceau, le *Charlatan*, fait d'après un tableau capital de Carle Dujardin. Son œuvre se compose de 50 pièces très-curieuses.

BOISSIN DE GALLARDON (Jean), poëte dramatique du dernier siècle, a donné au théâtre quelques mauvaises pièces dont on ne connoît plus que les noms : *Saint-Vincent*, *Sainte-Catherine*, *les Urnes vivantes*, *Andromède*, et *la Conquête du sanglier de Calydon*.

I. BOISSY (Artus de), *Voyez* GOUFFIER.

† II. BOISSY (Louis de) naquit à Vic en Auvergne en 1694. Après avoir porté quelque temps le

petit collet, il vint à Paris et fit jouer d'abord une tragédie d'*Admète et Alceste* qui fut sifflée. Thalie le consola des rigueurs de Melpomène. L'académie française se l'associa en 1751; et quatre ans après il eut le privilége du Mercure de France. Il mourut en 1758. C'étoit un homme naturellement timide, et d'un extérieur peu agréable, qui augmentoit encore sa timidité; il paroissoit dans la société fort inférieur à ses ouvrages. La fortune lui fut long-temps contraire. Un mariage d'inclination qu'il contracta sans consulter ses intérêts ne servit pas à l'enrichir. Comme il connoissoit le mépris qui suit la pauvreté, il évitoit de paroître dans le monde avec l'extérieur de la misère. Sa parure étoit brillante, tandis que dans l'intérieur de son domestique, sa femme et lui se virent quelquefois exposés à manquer du nécessaire, et furent, dit-on, au moment de se laisser mourir ensemble de faim. Parvenu à l'aisance par le privilége du Mercure, il poussa le luxe jusqu'au faste. Il se plaignoit, assure-t-on, en mourant, que sa vie n'eût pas été ou plus longue, pour jouir de sa tardive fortune, ou plus courte, pour qu'il eût pu échapper aux peines de son temps de détresse. Le besoin l'obligea non seulement d'écrire trop, mais encore de sacrifier son travail à d'autres écrivains. Plus d'un auteur comique, qui n'osoit risquer des pièces médiocres en prose, trouvoit dans Boissy un secours prompt pour les mettre en vers. On prétend même qu'il réussit quelquefois mieux pour d'autres que pour lui-même. Il avoit débuté par des satires. Son théâtre est en 9 volumes in-8°, Paris, 1766. Ses meilleures pièces sont, I. l'*Impatient*, en cinq actes, en vers; il y a du bon comique. II. Le *Français à Londres*, en un acte et en prose, est une de ces petites pièces qui ont des défauts et des agrémens, mais que le parterre voit avec plaisir. L'auteur n'avoit connu les Anglais que dans le Spectateur. C'est une espèce de caricature, mais on y rit. III. Les *Dehors trompeurs*, en cinq actes, en vers: la versification en est facile et quelquefois brillante. C'est le chef-d'œuvre de son auteur. IV. Le *Babillard*, en un acte, en vers. C'est une des meilleures pièces de Boissy; elle est bien écrite, et offre des situations vraiment comiques. Le rôle principal est rendu avec précision, et s'y soutient d'un bout à l'autre. V. La *Surprise de la haine*, en trois actes, en vers, où l'on trouve quelques scènes bien faites, et quelques bonnes tirades. VI. Le *Comte de Neuilli*, en cinq actes, en vers coulans et aisés; c'est une pièce dans le genre comique larmoyant. VII. La*** *Pièce sans titre*, en trois actes, en vers. Il y a dans cette pièce quelques scènes agréables, de l'esprit, du bon comique; mais le plan en est bizarre et le style négligé. VIII. Le *Rival favorable*, qui réussit autrefois et n'est plus joué. IX. L'*Epoux par supercherie* et le *Sage étourdi*; deux comédies assez bien intriguées, et qu'on a reprises quelquefois, etc., etc. Le principal mérite de Boissy étoit de mettre au théâtre les ridicules nouveaux: ses pièces sont la gazette des modes. Parmi un trop grand nombre de portraits qu'il a tracés, quelques-uns sont bien frappés; il y a quelques traits singuliers, quelques vers ingénieux et bien tournés; mais il péchoit souvent par le plan et l'intrigue. Son esprit étoit plus épigrammatique que comique. On a encore de lui trois petits *Romans* satiriques et obscènes, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. Le *Mercure de France* fut assez recherché dans le temps qu'il le dirigea. Quoique porté naturellement à

la satire, il loua tout sans distinction.

* III. BOISSY (Jean-Baptiste Thiaudière de), né à Paris le 20 octobre 1666, après avoir fait d'excellentes études aux jésuites, fut chargé de l'éducation du prince de Soubise, dont il s'acquitta avec autant de talens que d'honneur. Au mois de février 1710, l'abbé de Boissy fut reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle il a fourni deux ouvrages importans et pleins de recherches curieuses et profondes, et qui ont été insérés dans les Mémoires de cette académie; le premier est intitulé *Expiations en usage chez les anciens ;* le second traite des *Sacrifices où les anciens immoloient des victimes humaines.* Ce savant est mort le 27 juin 1729.

* IV. BOISSY (Charles Desprès de), avocat, homme de lettres, membre de plusieurs académies. Il est connu dans la littérature par une *Histoire des ouvrages pour et contre les spectacles*, Paris, 1771, augmenté en 1773, et 1777, in-12; 7e édition, 1782, 2 vol. in-12. Cette production n'est qu'une pure compilation et très-médiocre pour le fond et le style, qui a eu le plus grand succès parmi les dévots. De Boissy se disposoit à en donner une huitième édition, lorsqu'il mourut subitement à Paris le 29 mars 1787. Ce qui rendoit de Boissy vraiment recommandable, c'étoit de s'être placé avec son frère à la tête d'une espèce d'administration perpétuelle de charité pour les infortunés; ce qui l'avoit fait admettre dans la société philantropique.

* BOIT (Charles), Suédois, peintre sur émail, travailla à Vienne vers 1700. Il peignit en émail les *Portraits de la famille impériale*, vivante alors, sur un plateau d'or, ayant 18 pouces de haut et 12 de large; ouvrage qui lui fut payé 20,000 florins. Cette pièce rare est conservée dans le garde-meuble impérial. Le même artiste a aussi travaillé à Londres à une époque postérieure.

† BOITET (Claude), avocat au parlement de Paris, fit imprimer, en 1632, un ouvrage intitulé *Le Prince des Princes*, ou *l'Art de régner*, in-12. C'est un Traité d'éducation, diffus, emphatique, qui n'a ni plan, ni utilité. Il est dédié au surintendant des finances d'Effiat.

I. BOIVIN (François de), baron de Villars, fut secrétaire du maréchal de Brissac, et l'accompagna dans le Piémont sous Henri II. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres de Piémont, depuis* 1550 *jusqu'en* 1561, Paris, 2 vol. in-8°. Cet historien n'est ni poli, ni exact (*voyez* Charri); mais il est bon à consulter sur les exploits dont il a été témoin. Boivin mourut en 1618, fort âgé. Son *Histoire*, continuée par Cl. Malingre, parut en 1630.

† II. BOIVIN l'aîné (Louis) naquit le 20 mars 1689 à Montreuil-l'Argilé, petite ville de la haute Normandie, d'une famille peu avantagée du côté de la fortune, mais qui s'étoit distinguée dans le barreau et même dans la littérature. Son père lui donna les premiers élémens de l'instruction, et l'envoya à Rouen faire sa seconde et sa rhétorique. Boivin, qui n'avoit alors que 15 ans, surpassa tous ses condisciples. Le regret d'avoir perdu sa mère lui inspira le vœu de composer, tous les ans le jour de son anniversaire, une pièce de prose ou de vers. Il vint alors à Paris, il s'y livra avec une obstination extraordinaire à l'étude de plusieurs sciences. Il avoit envie d'ê-

tre savant de profession. La philosophie, la jurisprudence, la médecine, la théologie devinrent les objets de ses travaux; mais ce fut dans l'étude des belles-lettres qu'il fit le plus de progrès. Il fit des vers, et consulta Chapelain sur leur mérite. Celui-ci déclara qu'il feroit bien de renoncer pour jamais à cette manie, et mit le jeune poëte au désespoir. Il composa une pièce en prose, intitulée *Flux de mélancolie*, où il exhaloit le chagrin excessif que lui avoient causé les conseils de Chapelain, qui passoit alors pour l'oracle de la littérature. Sa mémoire étoit si heureuse, que, lorsqu'il avoit lu un livre, il en retenoit toutes les particularités, et même le style; son érudition étoit variée et fort étendue. Il étoit consulté par les savans de son temps, recherché par les hommes en place, tels que MM. Lepelletier et Bignon, et fut reçu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Boivin étoit d'un caractère atrabilaire et peu social. Lorsque Santeuil lisoit ses poésies latines chez M. Lepeletier, Boivin l'arrêtoit impitoyablement presqu'à chaque vers pour relever les fautes de grammaire ou de quantité qui lui avoient échappé; ce qui faisoit entrer le poëte latin dans des fureurs plus que poétiques. Voici comme Boivin s'est peint lui-même à l'âge de 24 ans : « Mon humeur est sauvage et retirée, fort approchante de l'oiseau de Minerve, franche jusqu'à la rusticité, fière jusqu'à l'indépendance, flottante et incertaine jusqu'à ne me déterminer à quoi que ce soit, entreprenante jusqu'à vouloir tout savoir, tout pratiquer, présomptueuse jusqu'à faire vertu d'ambition, cachant si peu mes défauts que souvent j'en fais vanité. » Il demandoit avec instances des conseils, des objections pour les ouvrages qu'il avoit entrepris de traiter, et quand il en recevoit il s'irritoit et répondoit avec aigreur. Boivin a beaucoup écrit et n'a rien publié. Quelques *Mémoires*, insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions, ne sont que des extraits qu'il a fallu lui enlever, et ceux qui ont été imprimés en entier n'ont pu être revisés par lui, à cause des changemens qu'il n'auroit cessé d'y faire. Il avoit composé en français trois petits *Poëmes chronologiques* en vers acrostiches. L'impression n'en a été que commencée. Il avoit mis en vers français presque tout l'Evangile. Il travailloit depuis trente ans à une édition de l'*Histoire de Josephe*. Il avoit composé le texte avec tous les monumens qui s'y rapportoient, restitué les endroits corrompus, et y avoit ajouté des notes très-nombreuses et très-savantes. Cet ouvrage n'a pas vu le jour. Boivin mourut le 22 avril 1724, dans sa 76e année. Il avoit attiré auprès de lui son jeune frère, soigné son éducation, et lui avoit communiqué son goût pour l'étude et l'érudition.

† III. BOIVIN DE VILLENEUVE (Jean), frère puîné du précédent, naquit le 28 mars 1693 à Montreuil-l'Argilé. Il avoit deux ans lorsqu'il perdit sa mère, et neuf ans lorsque son père mourut. Son frère aîné fut son tuteur, l'attira auprès de lui à Paris, devint son maître; mais ce maître bizarre, ennemi des méthodes ordinaires, ne donnoit à son disciple ni thèmes à composer, ni leçon à apprendre; il l'enfermoit dans un galetas avec un Homère tout grec, un dictionnaire et une grammaire, et ne lui rendoit la liberté que lorsqu'il se trouvoit en état d'expliquer, en français et en latin, le nombre de vers qu'il avoit prescrit. Ses récréations étoient des promenades désertes, pendant lesquelles son frère lisoit quelques auteurs classiques. Dans les soirées les

deux frères jouoient aux échecs : trois années se passèrent ainsi lorsque l'un et l'autre furent appelés chez Lepelletier ; l'aîné étoit professeur, le jeune, condisciple des fils et des neveux de ce magistrat, Louvois lui fit obtenir un appartement à la bibliothèque du roi, et bientôt, en 1692, il fut nommé un des gardes de cette bibliothèque. Ce fut dans cette place qu'il fit une découverte qui fit du bruit parmi les savans. Parcourant un jour le manuscrit des homélies de saint Ephrem, il aperçut sous l'écriture du texte, qui étoit du 14e siècle, une autre écriture bien plus ancienne qui avoit été effacée exprès, et dont les caractères ressuscités étoient des lettres initiales et annonçoient un manuscrit de treize cents ans d'antiquité : ce manuscrit n'étoit point un de ces ouvrages dont les savans regrettent la perte, c'étoit l'ancien et le nouveau Testament. Ce manuscrit mis au net servit cependant d'objet de comparaison à plusieurs savans. Boivin publia, en 1693, l'édition des anciens mathématiciens, *Mathematici veteres*, in-fol., Paris, de l'imprimerie royale, que Thévenot avoit laissée imparfaite ; il en conféra de nouveau les manuscrits, et recueillit les variantes de ceux de Jules Africain, dont il éclaircit le texte par des notes. En 1702, il donna une édition, en 2 volumes in-folio, de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Grégoras. On ne connoissoit alors que les XI livres que Jérôme Wolfius avoit traduits du grec. Boivin en rétablit le texte, qui étoit fort corrompu ; il en retoucha la version latine, qui n'étoit pas toujours exacte, et y joignit XIII livres qu'il eut le bonheur de découvrir et de rassembler ; il les accompagna d'une traduction élégante et fidèle, de notes savantes et variées, d'une préface curieuse sur les autres ouvrages du même Grégoras, et d'une vie de ce même auteur, presque toute tirée de ses propres écrits. Il composa plusieurs *Mémoires*, qui se trouvent imprimés dans le Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il fut admis au nombre des membres associés de cette académie, et peu de temps après, nommé professeur en langue grecque au collége royal. En 1715, il fit imprimer une *Apologie d'Homère* et un *Mémoire sur le bouclier d'Achille*, in-12 ; une *Vie de Pierre Pethère* en latin, et une autre *de M. Le Pelletier*, protecteur que la mort venoit de lui enlever. Plusieurs ouvrages français, et quelques traductions telles que celles de la *Batrachomyomachie d'Homère*, ou *le Combat des rats et des grenouilles*, en vers français, sous son nom latinisé en *Biberius Mero*, de l'*Œdipe* de Sophocle, des *Oiseaux* d'Aristophane, et des *Poésies grecques*, 1740, in-8°, lui valurent, en 1721, une place à l'académie française. Il avoit épousé en 1716 une nièce de la célèbre madame Le Haq, plus connue sous le nom de mademoiselle Chéron, dont il eut six enfans. Les mouvemens irréguliers d'une fièvre lente affoiblirent ses forces, mais ne ralentirent pas ses travaux ordinaires, desquels les conseils de ses amis ne purent l'arracher. Il mourut victime de sa passion pour les lettres le 29 octobre 1727. Il eut les talens de son frère sans en avoir les défauts, et conserva pour lui les égards, la tendresse et la reconnoissance qu'un fils doit à son père.

† BOIZARD (Jean), conseiller en la cour des monnoies de Paris, fut chargé en 1663 et en 1664 de juger des monnoies. Il composa un bon *Traité* sur cette matière, en 2 vol. in-12, dont la réimpression a été défendue, parce qu'il contient

un Traité de l'alliage, par Hindret de Beaulieu, inspecteur-général des monnoies de France, dont on a voulu soustraire la connoissance au public. Ce livre, imprimé à Paris en 1711, n'est pas commun. Il y en a des exemplaires avec la date de 1714, mais c'est la même édition. L'auteur mourut à la fin du siècle dernier.

* BOIZOT (Louis-Simon) naquit à Paris en 1743. Son père, peintre d'histoire et membre de l'académie, remarqua dans son fils de grandes dispositions pour la sculpture, le mit sous la direction de Michel-Ange Slotz, et dès l'âge de 19 ans il remporta le prix de sculpture. Revenu d'Italie en 1770, il fut présenté à l'académie; agréé et reçu académicien en 1778, et professeur adjoint en 1785. La statue de *Racine*, placée à l'institut, et celle de *Saint-Jean-Baptiste*, à Saint-Sulpice, sont au nombre de ses ouvrages. Il a fait aussi le *Mausolée du général Hoche*, terminé en 1801, et qui n'a point été placé dans le lieu de sa destination; le modèle en plâtre d'une statue de *Miltiade*, qui décore une des salles du sénat; vingt-cinq morceaux du *bas-relief de la colonne d'Austerlitz*; enfin *les sculptures de la fontaine du Châtelet*. On a aussi de lui plusieurs *Bustes* et des *productions légères*, consacrées à des objets de décoration. Sa vie fut troublée par des chagrins domestiques; mais ces fâcheuses circonstances ont rendu ses derniers ouvrages plus parfaits que ceux qu'il avoit entrepris dans la force de l'âge. Les souvenirs du passé s'étoient affoiblis avec le temps, et son génie, quelque temps abattu, avoit repris son activité. Il s'occupoit agréablement dans sa dernière maladie de l'espoir de conserver une place dans la mémoire de ses amis. « Voyez, disoit-il, combien la fin de ma vie est heureuse; je meurs au milieu de mes plus chers amis, et je ne crois pas me séparer d'eux, puisque je vivrai dans leur souvenir. » Il est mort le 11 mars 1809, âgé de 65 ans.

* BOKHARI, célèbre docteur musulman, qui soutenoit la prédestination absolue, mourut à Bokhara dans la 25e année de l'hégire. Il a donné un recueil de traditions, intitulé *Tektirch* ou *le Sincère*, et quelques autres ouvrages.

† BOL ou BOLL (Jean), Hans, dit *peintre flamand*, né à Malines en 1524, mort à Amsterdam en 1590, et non pas en 1682 comme le dit Descamps dans sa Vie des Peintres. Les divers biographes, en ne s'accordant point pour les dates de sa naissance et de son décès, se réunissent pour louer le talent de cet artiste; ils vantent ses petits ouvrages à gouache, ses paysages agréables et la grande union de sa touche et de ses couleurs. Les tapissiers de Bruxelles l'employoient souvent pour les dessins qu'ils exécutoient. L'électeur palatin le fit travailler près de lui à Heidelberg. Jean Bol passa ensuite les dernières années de sa vie à Amsterdam, où il continua de travailler avec le plus grand succès. François de France, duc d'Alençon et d'Anjou, cinquième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, ayant été couronné duc de Brabant dans la ville d'Anvers le 19 février 1582, chargea Jean Bol d'orner de peintures à gouache un livre d'heures. Cet ouvrage, l'un des meilleurs de cet artiste, faisoit partie de la riche et précieuse collection du baron de Heiss, et est à présent à la bibliothèque impériale. Il est de format in-16, il renferme vingt miniatures de trois pouces deux lignes de haut,

sur deux pouces trois lignes de large; en outre, Bol a peint sur toutes les pages des lettres capitales, de petits ornemens, des oiseaux, des insectes et des fleurs d'un fini admirable. La galerie impériale de Vienne possède un de ses tableaux de 1589.

* II. BOL (Ferdinand), né à Dordrecht vers 1611, mort à Amsterdam en 1686. Il entra fort jeune à l'école de Rembrant. Ce fameux peintre le prit en amitié, et Bol suivit de si près sa manière, que le maître est quelquefois confondu avec l'élève. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire, et un grand nombre de portraits, dont la plupart passèrent pour être de Rembrant. Il y en avoit deux entre autres à Bruges, chez le baron Van Mole, il y a environ 60 ans, qui étoient aussi beaux pour la force et pour la couleur, que ceux de son maître. Le poëte Vondel vante dans ses vers un tableau peint par Bol pour l'amirauté d'Amsterdam. Il y en a cinq au musée Napoléon : le *Portrait d'un géomètre ;* des *Enfans traînés dans un char par une chèvre ;* ils viennent du cabinet du roi. Les trois autres, exposés au salon en 1807, par suite des victoires de la grande armée, représentent une *Visitation*, *une Annonciation*, et un *Portrait d'homme*. La galerie de Dresde possède aussi cinq grands tableaux de ce maître; savoir, *Moïse enfant, présenté à la fille de Pharaon ;* un *Repos en Egypte ; David remettant entre les mains d'Uric la lettre qui doit le perdre ; Joseph présentant son père Jacob à Pharaon ;* un *Ange apparoissant à un homme qui dort au pied d'un arbre*.

BOLANA (Laurent), médecin de Catane, vivoit en 1558, et a publié une *Logique*, une *Rhétorique*, et une *Dissertation sur les éruptions du mont Gibel*.

† BOLDETTI (Marc-Antoine), né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1749, connut très-bien les langues anciennes, et surtout l'hébreu. On lui doit des *Observations sur les cimetières des martyrs et des anciens chrétiens inhumés à Rome*. Cet ouvrage, vol. in-folio, fut composé par l'ordre du souverain pontife, et imprimé en 1720. Il se joint à celui d'Aringhi.

† BOLDONI (Sigismond), docteur en médecine de la faculté de Padoue, étoit de Milan. Un voyage qu'il fit à Rome lui mérita une place dans l'académie des humoristes de cette ville; et, en 1623, le collége des médecins de Milan le reçut au nombre de ses membres. Il passa ensuite à Pavie, où il enseigna la philosophie. Il mourut dans cette ville, le 16 juillet 1630, âgé seulement de 33 ans. On a de lui plusieurs pièces de *Poésies*, des *Oraisons* et des *Lettres*, tant en italien qu'en latin.

* BOLDU (Jean), peintre et graveur en médailles, né à Ury en Suisse. Il fut un des premiers qui ont gravé sur l'acier. Giulianelli le prend pour un Vénitien, et le met au nombre des graveurs qui florissoient vers l'an 1470.

BOLÉE (Mytholog.) géant formidable, qui, suivant l'opinion indienne, a conquis le ciel, la terre et les enfers.

BOLEN ou BOLEIN. *Voyez* BOULEN.

I. BOLESLAS Ier, premier roi de Pologne, succéda en 999 à son père Micislas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, et affranchit, en 1001, son pays de la dépendance

de l'empire. Boleslas avoit de grandes qualités. Il vainquit les peuples de Moravie, et les rendit tributaires. Il mourut en 1025.

II. BOLESLAS II. *Voyez* STANISLAS (St.), n° I.

III. BOLESLAS III. *Voyez* JAROPOL.

* BOLEYN (George), frère d'Anne de Boulen, avoit étudié à Oxford, et s'étoit adonné à la poésie. En sortant de l'université, il brilla à la cour par ses belles qualités. En 1529 il devint vicomte de Rochefort; au mariage de Henri VIII avec sa sœur, il fut chargé de plusieurs ambassades, et fait connétable du château de Douvres, et garde des Cinq-Ports : mais quand le tyran voulut se défaire de la reine, le lord Boleyn fut accusé d'inceste avec elle, et eut la tête tranchée à la tour de Hill en 1536. Boleyn a écrit quelques *Poésies*, des *Chansons* et des *Sonnets*.

BOLINA (Mythologie), jeune nymphe, belle et chaste, qui, pour éviter les poursuites d'Apollon, se précipita dans la mer. Les dieux, touchés de sa vertu, lui rendirent la vie, et lui accordèrent l'immortalité.

† BOLLANDUS (Jean) naquit à Tirlemont, dans les Pays-Bas, en 1569. La compagnie de Jésus, dans laquelle il avoit pris l'habit, le choisit pour exécuter le dessein que Rosweide avoit eu de recueillir les monumens qui pouvoient constater les vies des saints, sous le titre d'*Acta sanctorum*. Bollandus avoit la sagacité, l'érudition et le zèle qu'il falloit pour cette entreprise. En 1643, on vit paroître les *Saints du mois de janvier*, en deux vol. in-fol.; en 1658, ceux du mois de février, en 3 vol. Il avoit déjà commencé le mois de mars lorsqu'il mourut en 1665. Le père Henschénius, son associé, devint son continuateur, et fut encore moins disposé que lui à accréditer les traditions populaires. On lui donna pour second le père Papebrock, un des plus dignes successeurs de Bollandus. Cet ouvrage immense contient actuellement 53 vol. in-fol. On a comparé ce recueil à un filet qui prend toutes sortes de poissons. On y trouve toutes les légendes, vraies, douteuses et fausses. Les savans collecteurs discutent la plupart des faits, et dégagent l'histoire des saints des fables dont l'ignorance, et quelquefois la cupidité l'avoient chargée. Bollandus, le père de cette compilation, étoit moins bon critique que ses continuateurs. La collection des bollandistes, interrompue par la suppression des jésuites, a été reprise en 1779 par l'ordre de feue l'impératrice-reine. Le 4e volume d'octobre a paru en 1781.

BOLLANI (Candian), littérateur, né à Venise en 1413, devint magistrat dans sa patrie, et honora sa dignité par son savoir. Il est auteur d'un *Commentaire sur la rhétorique de Cicéron*, d'un *Eloge de François Sforce, duc de Milan*; d'un *Discours sur l'envie*, d'un *Traité sur les signes célestes*, et d'*Observations sur le livre des météores d'Aristote*.

† BOLLIOUD-MERMET (Louis), né à Lyon, le 13 février 1709, d'une famille distinguée dans la magistrature, mort dans la même ville en 1793. On a de cet auteur estimable, I. *De la corruption du goût dans la musique française*, 1745, in-12. II. *De la bibliomanie*, 1761, in-8°. III. *Discours sur l'émulation*, 1763, in-8°. IV. *Essai sur la lecture*, 1763, in-8°. V. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de l'académie de Lyon*, dont il fut long-temps

secrétaire. Après cinquante ans d'assiduité aux séances de cette compagnie, il y prononça un discours plein de sensibilité, intitulé *Rénovation des vœux littéraires*; ce discours a été imprimé.

BOLMA (Abraham), né à Lecce, dans le royaume de Naples, au 16e siècle, se livra à l'étude de la médecine, et y réunit celle de la langue hébraïque. Il publia une *Grammaire* de cette langue, qui a été traduite en latin.

I. BOLOGNA (Antoine), gentilhomme napolitain, fut envoyé en 1451 en qualité d'ambassadeur d'Alfonse près de la république de Venise, pour demander à la ville de Padoue un bras de l'historien Tite-Live, et il l'obtint. Bologna fut couronné poëte lauréat, et a laissé cinq livres d'*Epîtres*, deux *Discours*, et des *Poésies* qui ont été imprimées à Venise en 1553.

II. BOLOGNA (Antoine), de Palerme, mort en 1633, fut vicaire-général de Sicile, et publia un *Traité des immunités ecclésiastiques*, et un autre *sur la division du royaume de Sicile*. — Balthazar BOLOGNA, autre Sicilien, mort en 1625, a laissé divers *Ecrits sur le cérémonial du sénat de Palerme; sur l'Histoire de Sicile*, etc. — D'autres écrivains de la même famille se sont distingués par leurs *Poésies*, ou leur érudition dans les matières théologiques. L'un d'eux fut évêque de Syracuse, et assista en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente.

* BOLOGNANO (Basile), né dans l'Abruzze ultérieure, vécut dans le 18e siècle. Il laissa les ouvrages suivans : *In metaphysicam, seu de ente universali secundùm Raymundum Lullum; Commentaria in artem Raymundi Lulli.*

† I. BOLOGNE (Jean de), natif de Douay, disciple de Michel-Ange, orna la place de Florence d'un beau groupe représentant l'*Enlèvement d'une Sabine*. On a encore de lui le *Centaure terrassé par Hercule*; la belle *Fontaine de Neptune*, à Bologne; les *Dessins des esclaves du port de Livourne*; le *Groupe de Mercure et de Psyché* que l'on voit à Marly, et la *Statue d'Esculape*, à Meudon. Il mourut à Florence vers 1606.

II. BOLOGNE (Saint-Martin de). *Voyez* PRIMATICE.

* III. BOLOGNE (Laurentiu de) se distingua dans l'art de la peinture et celui de la gravure. Une grande correction de dessin, beaucoup d'aisance dans les attitudes de ses figures, des airs de tête gracieux, une netteté recherchée dans l'exécution; tels sont les caractères qui distinguent ses ouvrages. Nous avons de lui plusieurs estampes gravées, parmi lesquelles on estime sur-tout celle du *Tableau de saint Michel*, qui étoit dans l'église des augustins de Bologne. Son burin est net sans être sec; la chair et le linge sont exécutés avec beaucoup de vérité. Nommé surintendant de la peinture par le pape Grégoire XIII, et peintre de sa cour, il y déposa plusieurs monumens de son talent. Jeune encore, il fut enlevé par une mort prématurée en 1677.

BOLOGNÈSE (le). *Voyez* GRIMALDI, *et* JEAN, n° LXX.

I. BOLOGNETTI (François), sénateur bolonais, se distingua dans le 16e siècle par les graces de son esprit, et sa facilité à faire des vers. On lui doit sur-tout les seize premiers chants d'un poëme intitulé *Il Costante*.

* II. BOLOGNETTI (Pompée), né à Bologne d'une famille noble.

Vers le commencement du 17e siècle, il se consacra à la philosophie et à la médecine, et prit le bonnet de docteur dans l'une et dans l'autre. On a de ce médecin deux ouvrages, I. *Consilium de præcautione, occasione mercium, ab insultibus imminentis contagii, ad senatores Bononiæ sanitatis præsides*, Bononiæ, 1630, in-fol. II. *Remora senectutis*, ibid. 1650, in-4°.

* BOLOGNI (Jérôme), en latin Bononius, présidoit à l'édition des livres à Trévise dans le 15e siècle, et y mettoit des lettres et des vers de sa façon; comme à ceux de Tortélius, d'Eusèbe, de César. On trouve aussi quelques pièces de vers latins de Bologni disséminées parmi les auteurs contemporains. Le père Mittarelli, dans son catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Michel de Muriano à Venise, rend compte d'un manuscrit in-fol. des *Œuvres de Jérôme Bologni*, et il en donne des extraits. La bibliothèque du séminaire de Padoue possède ou possédoit aussi un manuscrit de ses *Poésies*. Le P. Mittarelli présente encore un extrait des *Poésies latines* de Bernardin Bologni, frère de Jérôme.

† I. BOLOGNINI (Louis), jurisconsulte de Bologne, publia vers l'an 1470, divers écrits, I. *Lectures sur le corps de droit civil et canonique*. II. *Consultations*. III. *Traité des indulgences*. IV. *Histoire des souverains pontifes*. Son fils, Barthélemi Bolognini, est auteur d'un *Précis* en vers élégiaques des Métamorphoses d'Ovide, imprimé à Bologne en 1492, in-4°, et à Bâle en 1558, in-8°, et dédié à Ange Politien.

* II. BOLOGNINI (Ange), né dans le voisinage de Padoue, médecin et chirurgien, florissoit vers l'an 1506. Il enseigna la chirurgie à Bologne, et fut un des plus zélés partisans de la doctrine d'Avicenne; ce fut principalement sur elle qu'il appuya les leçons qu'il donnoit à ses écoliers, et qu'il dirigea la cure des maladies qu'il avoit à traiter. Il connut l'importance des frictions mercurielles dans le traitement des maladies vénériennes, et il en sut tirer un parti avantageux. Il a publié un ouvrage intitulé *De curâ ulcerum exteriorum et de unguentis communibus in solutione continui libri duo*, Bononiæ, 1514, in-4°; Papiæ, 1516, in-fol., avec d'autres pièces; Basileæ, 1536, in-4°; Tiguri, 1555, in-fol.

* III. BOLOGNINI (Jean-Baptiste), peintre de Bologne, se distingua parmi les élèves du Guide, et fut celui qui travailla le mieux dans sa manière. Il a gravé plusieurs morceaux d'après ce maître, dans lesquels on distingue le *Massacre des innocens; Bacchus et Ariadne*, etc. Né en 1611, il est mort en 1688.

† BOLSEC (Jérôme-Hermès), médecin à Lyon, étoit né à Paris. Calvin lui inspira ses opinions, et il le suivit à Genève; mais s'étant brouillé avec lui, il rentra dans le sein de l'Eglise. Nous avons de lui la *Vie de Calvin*, Paris, 1577, in-8°, qui a été traduite en latin, et imprimée à Cologne en 1632, in-8°; et celle *de Bèze*, Paris, 1582, in-8°. Les protestans l'ont accusé de partialité et de passion. Bolsec prenoit les titres de théologien et de médecin; il n'étoit ni l'un ni l'autre dans un degré supérieur. Il vivoit encore en 1580.

* I. BOLTON (Edmond), antiquaire anglais, qui vivoit au commencement du 17e siècle. Ses ouvrages sont, I. *Néron César*, ou *la Monarchie dépravée*, in-folio, 1624. II. *Elémens des armoiries*, in-4°,

1610. III. *Hypertritica*, ou *Règles pour lire et écrire l'histoire.*

* II. BOLTON (Robert), théologien anglais, de la secte des puritains, né en 1571, mort en 1631, étoit professeur d'histoire naturelle à Oxford, quand Jacques I vint visiter l'université. Il a donné un *Traité du bonheur*, et un *Traité des quatre dernières choses.* Ces deux ouvages eurent beaucoup de succès.

* III. BOLTON (Robert) théologien anglais, élève d'Oxford, né dans le comté de Northampton, d'abord doyen de Carlisle. En 1738 il fut nommé vicaire de Sainte-Marie-de-Reading, où on trouve un monument élevé à sa mémoire. Le docteur Bolton a donné quelques traités sur *les Folies du jour*, et un excellent ouvrage sur l'*Emploi du temps.*

† I. BOLSWERD (Boëce), célèbre graveur au burin, originaire de Bolswerd en Frise, dont il porte le nom. Il étoit fils d'Adam A. Bolswerd, et contemporain de Rubens. Il a gravé un grand nombre de pièces. I. Une *Nativité*, d'après Abraham Bloémaert. II. Plusieurs *Paysages avec des animaux.* III. *Jésus-Christ chez Marie et Marthe*, d'après J. Goieman. IV. La *Résurrection du Lazare*, d'après Rubens. V. Le *Jugement de Salomon*, d'après le même. La plus belle pièce de ce maître, regardée comme un chef-d'œuvre de gravure, est le *Reniement de Saint-Pierre*, qu'il a gravé d'après Gérard Séghéro, etc.

† II. BOLSWERD (Scheldt), né en Frise, frère puîné du précédent, habile graveur au burin, florissoit en même temps que Pontien. Quoiqu'il maniât le burin avec beaucoup d'assurance, il ne s'occupoit jamais à faire de belles suites de tailles brillantes, et ne cherchoit qu'à imiter le ragoût et le pittoresque de l'eau-forte. On a un grand nombre d'estampes fort estimées, d'après divers maîtres et de Rubens. On distingue le *Serpent d'airain*, le *Mariage de la Vierge*, la *Nativité du Sauveur*, l'*Adoration des Rois*, le *Festin d'Hérode*, ou *la Fille d'Hérodias*, un *Christ*, la *Résurrection du Sauveur*, ainsi qu'une quantité d'autres d'après Rubens, et d'après Gérard Schégern, Jordaens, Théodore Romboutz, Coster, Van Dyck, Erasme Guillinus et Diépenbeck.

† BOLYNGBROCKE (Henri-S.-John, lord), secrétaire d'état sous la reine Anne, naquit en 1672 d'une maison illustre, tant par son alliance avec celle de Henri VII, que par l'antiquité de son origine. Après avoir fait d'excellentes études à Oxford, il parut avec distinction dans le monde. Il avoit tous les agrémens extérieurs, une vivacité singulière et une mémoire prodigieuse. Il fut élu membre du parlement sur la fin du règne de Guillaume III. Bolyngbrocke s'y distingua dans le parti des toris, alors opposé à la cour. Le dernier parlement tenu sous Guillaume, et le premier sous la reine Anne, virent quel crédit il acquéroit dans la chambre des communes; et ce crédit lui en donna bientôt dans le palais de Saint-James. Il contribua en effet beaucoup, en 1704, à la prépondérance que son parti obtint dans le ministère; et lorsque Harley fut fait secrétaire d'état, il fut nommé au secrétariat de la guerre et de la marine. Initié aux secrets de l'administration militaire, il devint pour le général Marlborong un surveillant redoutable, et fut la première victime des wighs, lorsqu'en 1708 ils se furent emparés du gouvernement. Mais les toris reprenant encore le dessus, il fut élevé au poste important de secrétaire d'état, et nommé membre du par-

lement. Son ministère fut couronné, en 1712, par les honneurs de la pairie, sous le titre de vicomte de Bolyngbrocke. Personne ne contribua plus que lui à pacifier l'Angleterre et la France. Il fut envoyé à Paris pour consommer la négociation de cette paix; et ses talens y furent autant applaudis qu'ils l'avoient été à Londres. Lorsqu'il vint à l'opéra, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Après la mort de la reine Anne, Bolyngbrocke, poursuivi par les ennemis de l'ancien ministère (*Voyez* GEORGE, n° VII), se retira de la cour, partageant son temps entre l'étude et les plaisirs. Cependant, comme il craignoit de succomber aux persécutions de ses ennemis, qui l'avoient fait exclure du parlement, il passa en France, où il se choisit une habitation charmante à une lieue d'Orléans. Il se remaria avec madame de Villette, nièce de madame de Maintenon. Enfin il repassa en Angleterre, et fut bien accueilli. Son caractère étoit emporté: mais sa conversation étoit intéressante et assaisonnée de bons mots. Il parloit mieux qu'il n'écrivoit. Il mourut sans enfans à Battersea, patrimoine de ses ancêtres, en 1751. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages de politique*, des *Mémoires*, des *Lettres*, *etc.* On y admire sa profonde connoissance de l'histoire, ses idées vastes, sa mâle éloquence; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage et des pensées mal rendues. Il n'a pas craint de dire, dans ses *Lettres sur l'histoire*, « que le gouvernement de son pays est composé d'un roi sans éclat, de nobles sans indépendance, et de communes sans liberté. » Mallet donna, en 1754, une édition magnifique de ses différens *Ouvrages*, en 5 vol. in-4° et en 9 vol. in-8°. Ses *Lettres*, 2 vol in-8°, et ses *Mémoires*, in-8°, ont été traduits en français. « Je ne trouve, dans ce dernier ouvrage, dit Voltaire, qu'obscurités dans le style comme dans la conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire en les imprimant. » Voltaire a publié sous son nom un *Examen important de la religion chrétienne*, in-8°; écrit violent contre le christianisme. Quoique mylord Bolyngbrocke fût incrédule, c'est à tort qu'on lui a attribué un pareil livre. Dans les ouvrages qui sont réellement de lui, il parle de l'Evangile comme du *système de religion naturelle le plus simple, le plus clair, le plus parfait;* comme de *la doctrine la plus propre à éteindre les principes d'avarice, d'ambition, d'injustice et de violence.* » Le lord Chesterfield assure « que les passions de Bolyngbrocke, toujours impétueuses, étoient souvent poussées jusqu'à l'extravagance; que son imagination, comme ses sens, s'exaltoit et s'épuisoit souvent avec les idoles de ses plaisirs nocturnes, et que ses débauches de table pouvoient être comparées à la frénésie des bacchanales. » Avec tous ces plaisirs il n'étoit point heureux. « J'ai vu, dit un de ses plus grands partisans, Bolyngbrocke, qui engagea Pope à mettre en vers le *Tout est bien;* je l'ai vu *rongé de chagrin et de rage.* » Il a paru à Paris, en 1808, des *Lettres philosophiques et particulières* de Bolyngbrocke, depuis 1710 jusqu'en 1736, contenant le secret des négociations d'Utrecht, et précédées d'un Essai historique de sa vie, et du Catalogue raisonné de ses ouvrages, 3 vol. in-8°.

BOLZANI. *Voyez* PIERIUS-VALERIANUS.

† BOMBARDINI (Antoine), noble de Padoue, né en 1666, fut professeur de droit civil dans l'université de sa patrie Son *Traité*

le plus remarquable a pour objet la description des prisons anciennes, *de carcere et antiquo ejus usu*, Padoue, 1712, in-8°. Poleni l'a inséré dans le tom. III de son Supplément au Trésor des antiquités grecques et romaines. Bombardini est mort en 1726.

BOMBARIO (Gabriel), né à Reggio dans le 16e siècle, fut parent de l'Arioste, et suivit sa carrière. Il a laissé diverses *Poésies*, et deux tragédies, *Alidor*, et *Lucrèce*. Le duc Octave Farnèse lui confia l'éducation de son fils.

BOMBART (l'abbé de), mort à Paris en 1777, s'est fait connoître dans la littérature par ses *Eloges de Stanislas*, roi de Pologne, *de Charles V*, et de l'archevêque de Paris *de Marca*. Ce dernier, imprimé en 1762, obtint le prix de l'académie de Pau.

BOMBELLES. *Voyez* BONBELLES.

* BOMBELLI (Sébastien), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bologne en 1635. Il fut un des plus célèbres élèves du Guerchin, et mourut en 1685. Ses tableaux sont dans la manière de son maître, et très-estimés. BOMBELLI, son parent, célèbre graveur, est mort à Rome en l'an 1809.

† BOMBERG (Daniel), célèbre imprimeur, né à Anvers et établi à Venise, mort en 1549, se fit un nom par ses éditions hébraïques de la Bible et des Rabbins. Il dépensa toute sa fortune pour ces grands ouvrages. On dit qu'il entretenoit près d'une centaine de Juifs, pour les corriger ou les traduire. C'est à lui qu'on doit le *Talmud* en 11 vol. in-folio. On assure qu'il imprima des livres pour quatre millions d'or. On fait beaucoup de cas de sa *Bible hébraïque*, imprimée à Venise en 1549, 4 vol. in-folio. Bomberg fut le premier chrétien qui imprima de l'hébreu; mais la typographie en langue hébraïque ne s'en rapproche pas moins du temps même de l'invention de l'imprimerie. Dès 1475, on avoit commencé à imprimer de l'hébreu; mais ce ne fut qu'en 1480 que des juifs de Soncino, petite ville du duché de Milan, se livrèrent à cet art. Le rabbin Josué et le rabbin Mosès, fils du rabbin Israël Nathan, de Soncino, firent imprimer plusieurs livres hébreux; d'autres juifs imitèrent leur exemple dans plusieurs villes d'Italie.

BOMBINO (Bernardin), de Cosenze, célèbre jurisconsulte, a publié des *Conseils*, un *Commentaire* sur le titre du droit civil *De verborum significatione*. — Son parent Paul BOMBINO, jésuite, professeur de philosophie à Rome en 1612, est auteur d'une *Vie de S. Ignace de Loyola*, en italien; d'un *Abrégé de l'histoire d'Espagne*; d'une *Oraison de Philippe III*. Ces deux derniers ouvrages sont en latin.

BOMBOURG (Louis de), horloger de Lyon, publia en 1679 un écrit intitulé *Recherches curieuses sur la vie de Raphaël d'Urbin*; il y a réuni une *Notice des monumens de Lyon*, des tableaux et statues qui s'y voyoient de son temps.

BOMILCAR, général carthaginois, et premier magistrat de la république, croyant avoir trouvé l'occasion favorable de s'emparer de la souveraine autorité, entra dans la ville et massacra tous ceux qu'il trouva sur son passage. La jeunesse de Carthage ayant marché contre les révoltés, ils se rendirent, et leur chef fut attaché à une croix vers l'an 508 avant J. C. Bomilcar, du haut de la potence, reprocha à ses concitoyens le meurtre de tant de généraux qu'ils

avoient fait périr ; mais il auroit dû faire attention que ces généraux étoient de grands hommes, et qu'il n'étoit, lui, qu'un brigand et un traître.

* BOMMEL (Henri), moine à Utrecht, Gueldrois de naissance, a écrit en latin l'*Histoire de la guerre entre Charles, duc de Gueldre, et Henri de Bavière, évêque d'Utrecht*, imprimée à Marpurg, 1542, in-8°. Il mourut cette même année.

*BOMPART (Marcel), médecin du 17e siècle, fit sa profession à Clermont-Ferrand, en qualité de conseiller médecin du roi. Il a publié une *Dissertation* dans laquelle il trace assez succinctement le tableau des maladies qui affligent l'homme ; elle fut imprimée à Paris en 1648, in-4°, sous le titre de *Miser homo*. On a encore de lui *Nouveau chasse-peste*, Paris, 1630, in-8° ; et *Lettres d'Hippocrate, traduites et commentées*, Paris, 1632, in-8°.

† BOMPIANI (Ignace), jésuite italien, né à Frossinone le 29 juillet 1612, mort à Rome en 1675, avoit une éloquence douce et persuasive, et de grandes connoissances en histoire. On les trouve répandues dans les ouvrages suivans écrits en latin : I. *Eloges sacrés et moraux*, 1651. II. *Histoire du pontificat de Grégoire XIII*, Rome, 1655. III. *Sénèque chrétien*, Rome, 1658. IV. *Discours de rhétorique*, 1662. V. *Manières diverses de parler élégamment la langue latine*, 1662.

*I. BON (Jean-Philippe), docteur en philosophie et en médecine, enseigna publiquement dans l'université de Padoue vers l'an 1573. Il étoit savant, et, au mérite de l'être, il ajouta celui d'égaler les plus célèbres poëtes de son temps. Il publia à Venise, en 1573, in-4°, un ouvrage intitulé *De concordantiis philosophiæ et medicinæ*. On a encore de lui plusieurs ouvrages de poésie.

* II. BON (Jean le), natif d'Autreville, en Champagne, fut médecin du roi. Il a composé un Traité intitulé *Therapeia puerperarum*, Parisiis, 1571, in-16, qui fut réimprimé à Paris en 1577, avec le *Thesaurus sanitatis* de ce médecin. Le même ouvrage a paru à Bâle, en 1589, dans la Collection d'Israël Spachius ; à Francfort, en 1586, in-16 ; à Genève, en 1655 ; et à Paris, en 1664, in-4°, à la fin des Œuvres de Jacques Houllier. Jean Le Bon a aussi écrit sur les eaux de Plombières. C'est lui-même qui fit l'extrait de ses propres livres latins sur cette matière, et qu'il publia sous le titre d'*Abrégé des propriétés des eaux de Plombières en Lorraine*, Paris, 1576, 1616, in-16.

III. BON DE SAINT-HILAIRE (François-Xavier), premier président honoraire de la chambre des comptes de Montpellier, joignit aux connoissances d'un magistrat celles d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions, et les sociétés royales de Londres et de Montpellier, instruites de son mérite, lui accordèrent une place dans leurs corps. Ce savant mourut en 1761, après avoir publié quelques ouvrages : I. *Mémoire sur les marrons d'Inde*, in-12. II. *Dissertations sur l'utilité de la soie des araignées*. Voy. BOND.

* IV. BON, général français, né à Valence, département de la Drôme. Il fit ses premières armes à l'armée des Pyrénées, sous les ordres du général Dugommier. En 1793, il fut nommé chef de brigade ; en 1794 il se signala dans plusieurs combats contre les Espagnols. Parmi les guerriers qui suivirent Bona-

parte dans ses premières campagnes, le général Bon occupe un rang distingué ; il se couvrit de gloire dans les campagnes de l'an 4 et de l'an 5 (1795, 1796), et fut blessé au village d'Arcole. Sa blessure priva quelque temps l'armée de ses services ; on lui confia le commandement de la 8e division militaire. Le bruit de l'expédition d'Egypte ranima son amour pour la gloire ; Bonaparte l'accueillit avec intérêt, et lui donna le commandement d'une division. Dans la campagne d'Egypte, chaque pas que ce général fit fut marqué par des succès éclatans ; employé au siége de Saint-Jean-d'Acre, où il fit des prodiges de valeur, il fut blessé mortellement à la tête des grenadiers, le 20 floréal an 8 (10 mai 1800).

BON (Joseph le). *Voy.* LEBON.

† I. BONA (Jean), né à Mondovi, en Piémont, le 10 octobre 1609, entra chez les feuillans, et en devint général en 1651. S'étant démis de cette dignité, il vint à Rome où Alexandre VII l'avoit appelé. Il y remplit divers emplois, et fut honoré de la pourpre, en 1667, par Clément IX. Après la mort de ce pontife, tous les gens de bien le désignèrent pour son successeur ; ce qui donna lieu à cette mauvaise pasquinade : *Papa Bona sarebbe un solecismo*. Le père Daugières répondit à Pasquin par l'épigramme suivante :

Grammaticæ leges plerumquè Ecclesia spernit :
Fortè erit ut liceat dicere papa Bona
Vana solœcismi ne te conturbet imago ;
Esset papa bonus, si Bona papa foret.

Ce calembourg deviendra sensible en notre langue en le rimant ainsi :

La grammaire à l'Église obéit sans retour ;
Pape et Bonne pourront s'allier quelque jour.
Qu'un solécisme vain aujourd'hui ne vous frappe :
Le pape seroit bon, si de Bonne étoit pape.

Bona, digne de la tiare, ne l'eut pourtant pas. Il mourut en 1674. Il joignoit, à une profonde érudition et à une connoissance vaste de l'antiquité ecclésiastique et sacrée, une piété douce. L'éclat de la pourpre ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis à Turin, 1747, in-fol. Les principaux sont, I. *De rebus liturgicis*, plein de recherches curieuses et intéressantes sur les rites, les prières et les cérémonies de la messe. Tout, jusqu'à la forme des autels, leurs ornemens, ceux des ministres, est rappelé à son originè, suivi dans ses changemens, et présenté au lecteur d'une manière intéressante. Il soutient que, pendant les huit premiers siècles, l'Eglise grecque et latine se servirent de pain levé dans la consécration. Le P. Mabillon combattit ce sentiment avec politesse ; mais le fougueux cordelier Macédo le réfuta comme une opinion qui tenoit de l'hérésie. Bona, aussi modéré que savant, ne répondit à ses injures que par le silence. II. *Manuductio ad cœlum*, traduit en français par Lombert. III. *Horologium asceticum*. IV. *De principiis vitæ christianæ*, traduit en français par le président Cousin et par l'abbé Goujet. V. *Psallentis Ecclesiæ harmonia*. VI. *De sacrâ psalmodiâ*, traité qui contient tout ce qui concerne l'office divin ; et plusieurs autres ouvrages de piété. Le cardinal Bona étoit en commerce de lettres avec la plupart des savans de l'Europe, sur-tout avec ceux de France. Il étoit de la maison de Bonne, originaire du Dauphiné ; il fit part de sa promotion, comme parent, au duc de Lesdiguières et au comte de Saulx son fils, par une lettre de compliment, cachetée aux armes de Bonne. Le duc y répondit d'autant plus obligeamment, qu'il regardoit ce nouveau cardinal comme un sujet digne de parvenir au pon-

tificat. Il le prioit, à la fin de sa lettre, de vouloir bien ajouter à l'honneur qu'il lui avoit fait de le prévenir, la grace de lui envoyer son portrait, « pour le placer, disoit-il, avec celui du connétable (mort en 1626), notre commun parent. » Son éloge se trouve dans les *Piemontosi illustri*, tom. I, pag. 63-73. Turin, 1781, in-8°.

* II. BONA (Jean de), de Vérone, docteur en philosophie et en médecine, enseigna cette dernière science dans les écoles de l'université de Padoue, et publia quelques ouvrages dont voici les titres : I. *Historiæ aliquot curationum mercurio sublimato corrodente perfectarum*, Veronæ, 1758, in-4°. Il s'agit des cures opérées par le sublimé corrosif, suivant la méthode indiquée par Van Swieten. II. *Tractatus de scorbuto*, Veronæ, 1761, in-4°. III. *Dell'uso e dell'abuso del caffe*, *dissertazione storico-physico-medica*, Venise, 1761. IV. *Observationes medicæ ad praxem in nosocomio ostendendam*, anno 1765, Patavii, 1766.

† BONAC (Jean-Louis D'USSON, marquis de), d'une ancienne famille du pays de Donnezan, fut d'abord capitaine de dragons. Louis XIV, lui ayant connu beaucoup de talent pour les négociations, le nomma en 1701 son envoyé extraordinaire auprès de Charles XII, roi de Suède, et ensuite auprès de Stanislas, roi de Pologne. De retour en France en 1710, il fut envoyé en 1711 en Espagne, pour engager Philippe V à entrer dans la négociation de la paix entamée alors avec l'Angleterre. Il réussit dans cette commission, difficile par le mécontentement que l'Espagne avoit des conférences de Gertruidemberg. Nommé, en 1716 ambassadeur à Constantinople, il y jouit pendant neuf ans de la plus grande considération. Ce fut lui qui détermina le grand-seigneur à envoyer une ambassade solennelle au roi de France, et ce fut la première que nos rois reçurent des empereurs ottomans. Cette ambassade fut le sujet d'une médaille frappée en 1722. Le séjour du marquis de Bonac à la Porte fut marqué par un autre événement. Le grand-seigneur et le czar de Moscovie le choisirent pour médiateur, à l'occasion des troubles de Perse, et de l'invasion que Pierre-le-Grand avoit faite dans quelques provinces de cet empire. Il termina ce différent à la satisfaction des deux partis, qui le comblèrent de marques d'honneur. Le czar lui donna le collier de son ordre de Saint-André. Le marquis de Bonac, nommé ensuite ambassadeur en Suisse, n'y demeura que peu de temps à cause de sa mauvaise santé. Il mourut à Paris en 1738, à 66 ans, avec le titre de conseiller d'état d'épée. Il joignoit aux connoissances du négociateur les lumières de l'homme de lettres, et beaucoup d'esprit naturel à toutes les vertus du citoyen.

* I. BONACCIOLI (Louis), noble de Ferrare, enseigna la philosophie et la médecine dans l'université de cette ville ; il fut heureux dans des cures difficiles, et s'acquit une brillante réputation et une grande fortune. Il cultiva aussi la poésie grecque et latine, et se distingua dans cette dernière langue par les épigrammes qu'il improvisoit même très-facilement. Il a laissé *De uteri, partiumque ejus confectione*, etc. *De conceptionis indiciis*, etc. *Annotationes in lib. Galeni de methodo*, in-fol., sans indication de lieu et d'année. Il est probable que l'édition est de 1503.

* II. BONACCIOLI (Alfonse), né à Ferrare, traduisit la *Description de la Grèce* de Pausanias ;

et du latin, les *noces de Mercure*, et la *Philologie de Martiano Capella*.

BONACINA (Martin), canoniste de Milan, étoit docteur en théologie et en droit-canon. Urbain VIII l'envoya comme nonce en Allemagne, et suffragant de l'archevêché de Prague ; mais il mourut avant d'arriver à Vienne, en 1631, à l'âge de 46 ans. Il est auteur d'une *Théologie morale*, d'un *Traité de l'élection des papes*, d'un autre, *des bénéfices*. Ces différens ouvrages ont été imprimés à Venise en 1754, 3 vol. in-fol. Ce recueil a eu peu de succès en France, parce qu'on y connoissoit d'autres éditions des Œuvres de Bonacina, et sur-tout de sa *Théologie morale*, imprimée à Lyon en 1624, 1629, 1637, 1678, 1741 ; et à Paris en 1645.

* BONACORSA (Hippolyte), de Ferrare, jurisconsulte, vécut dans le 16e siècle, et composa le *Repertorium alphabeticum de præsumptione* et plusieurs *Traités de jurisprudence*.

* BONACORSI (Barthélemi), médecin de Bologne, sa patrie, où il reçut le bonnet de docteur en 1618, enseigna la logique dans les écoles de cette ville, et ensuite la médecine théorique, en qualité de professeur extraordinaire. On a de lui, I. *De humano sero, seu de urinis liber*, Bononiæ, 1650, in-4°. II. *De malis externis opusculum*, ibid. 1656, in-4°.

* BONACOSSUS ou BUONACOSSA (Hercule), médecin, natif de Ferrare, vivoit vers le milieu du 16e siècle. Il fut appelé à Bologne pour y remplir une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 26 janvier 1578. Ses ouvrages sont, I. *De affectu quem latini tormina appellant, ac de ejusdem curandi ratione juxta Græcorum dogmata*, Bononiæ, 1552, in-4°. II. *De humorum exuperantium signis ac serapiis, medicamentisque purgatoriis opportunis, liber ; accesserunt quoque varia auxilia experimento comprobata ad varias ægritudines profligendas : de compositione theriacæ cum ejus substitutis nuper Bononiæ inventis : de modo præparandi aquam ligni sancti : de curatione catarrhi, sive distillationis*, Bononiæ, 1553, in-4°. III. *De curatione pleuritidis, ab Hippocratis, Galeni, Aëtii, Alexandri Tralliani, Pauli Æginetæ, Philothei monumentis deprompta*, ibid, 1553, in-4°.

* BONACURCI (Jean), religieux franciscain, né à Lucques, étudiant à Paris au commencement du 15e siècle, sous le règne de Louis XII, osa émettre cette proposition, *que le pape étoit au-dessus du roi dans les affaires temporelles*, et soutenir cette thèse avec tant d'obstination, que le parlement le condamna à être dépouillé des habits religieux, et couvert d'un vêtement jaune et vert ; à être conduit devant l'image de la Vierge de la Sainte-Chapelle ; et là, tenant dans sa main une torche des mêmes couleurs, à confesser que sa proposition étoit contraire aux dogmes de la religion catholique, et d'en demander pardon au roi, à la justice, et au peuple. Après cette cérémonie, il fut, aux termes du même arrêt, conduit à une certaine distance de Paris ; on lui rendit ses habits ; on lui donna une somme suffisante pour se rendre où il voudroit aller, avec défense expresse de revenir jamais dans le royaume, sous peine de prison perpétuelle.

† BONAFOND-D'ALBERT (Magdeleine), née à Versailles en 1717, morte à la fin du 18e siècle, a publié, dans les journaux, des *Poésies*

diverses, et le *Conte allégorique de Tanastès.*

* BONAGRATIA. *Voyez* BONCORTESE.

BONAMICI. *Voyez* BUONAMICI.

† BONAMY (Pierre-Nicolas), né à Louvres en Parisis, sous-bibliothécaire de Saint-Victor, puis historiographe et bibliothécaire de la ville de Paris, mourut dans cette capitale en 1770, à 76 ans. L'académie des inscriptions le comptoit au nombre de ses membres : il a enrichi les Mémoires de cette compagnie de plusieurs *Dissertations*, qui ont principalement pour objet *la topographie ancienne, et les monumens de Paris.* (*Voy.* CŒUR.) Une érudition variée, mais choisie; une diction simple, mais correcte; une critique solide et judicieuse, caractérisent les morceaux sortis de sa plume. Chargé depuis 1749 de la rédaction du *Journal de Verdun*, il y mit de la décence et de la modération.

I. BONANNI ou BUONANI (Jacques), noble de Syracuse en Sicile, et duc de Montalbane, mort en 1636, publia en 1624, in-4°, les Antiquités de sa patrie, sous le titre de *Syracusa illustrata*, que D. François BONANNI, duc de Montalbane, fit réimprimer magnifiquement à Palerme en 1717, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est recherché par les amateurs d'antiquités.

† II. BONANNI (Philippe), savant jésuite, mort à Rome en 1725, à 87 ans, après avoit rempli avec distinction différens emplois dans son ordre. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont la plupart roulent sur l'histoire naturelle, pour laquelle il avoit un goût dominant. Il fut chargé en 1698 de mettre en ordre le célèbre cabinet du Père Kircher, dépendant du collége romain, et continua d'y donner ses soins jusqu'à sa mort, uniquement occupé à l'embellir et à l'augmenter. Ses principaux ouvrages sont, I. *Recreatio mentis et oculi in observatione animalium testaceorum*, Romæ, 1684, in-4°, avec près de cinq cents figures. Il avoit d'abord composé ce livre en italien, et il fut imprimé en cette langue en 1681, in-4°; il le traduisit en latin, en faveur des étrangers. II. *Histoire de l'Eglise du Vatican, avec les plans anciens et nouveaux*, Rome, 1696, in-fol., en latin. III. *Recueil des médailles des papes depuis Martin V jusqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-fol., en latin. IV. *Catalogue des ordres tant religieux que militaires et de chevalerie, avec des figures qui représentent leurs habillemens*, en latin et en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 et 1711, 4 vol. in-4°. Les figures sur-tout rendent ce dernier ouvrage très-intéressant. V. *Observationes circa viventia in non viventibus*, Rome, 1691, in-4°. VI. *Musæum collegii Romani Kircherianum*, Rome, 1709, in-fol. VII. Un *Traité des vernis*, traduit de l'italien, à Paris, 1713, in-12. VIII. *Gabinetto armonico*, 1776, in-4°, avec les traductions en regard.

† BONARDI (Jean-Baptiste), savant docteur de Sorbonne, né à Aix, et mort à Paris en 1756, se distingua par son érudition bibliographique. On a de lui en manuscrit, I. *L'Histoire des écrivains de la faculté de théologie de Paris.* II. La *Bibliothèque des écrivains de Provence.* III. Un *Dictionnaire des écrivains anonymes et pseudonymes*, savant et curieux. L'auteur promettoit de publier ce dernier ouvrage, qui auroit été bien accueilli des littérateurs. L'abbé

Bonardi, lié avec beaucoup de savans et de gens d'esprit, possédoit leur amitié et leur estime. Il a aidé le Père Desmolets dans la continuation de ses *Mémoires de littérature.*

† BONARELLI (Guido-Ubaldo), comte italien, naquit à Urbin en 1563. Il perfectionna ses talens en Italie et en France. Le duc de Ferrare le chargea de plusieurs négociations, dans lesquelles il fit éclater son génie pour la politique. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarèrent que tard. Mais son premier essai, sa *Filis de Scire*, dont la plus jolie édition est celle d'Elzevir, 1678, in-24, avec des figures de Le Clerc, et celle de Londres. Celle de Glascow, 1763, in-8°, 1800, aussi in-8°, fut comparée au *Pastor fido* et à l'*Aminte*. Cependant, à dire vrai, ses bergers sont des courtisans, ses bergères quelquefois des précieuses, et leurs entretiens des discours de ruelle. On blâma l'auteur de n'avoir fait de Célie, qui a tant de part à la pièce, qu'un personnage épisodique. On lui reprocha encore plus de lui avoir donné un amour également vif pour deux bergers à la fois. Il voulut excuser ce défaut dans un *Traité* particulier; mais cette justification fit plus admirer son esprit et son érudition que son goût et son jugement. Cette Pastorale fut d'abord traduite en vers français par l'abbé de Torche, Paris, 1669, in-12; ensuite en prose, avec la double dissertation sur le double amour de Célie, avec le texte en regard, par Dubois de Saint-Gelais, Paris, 1707, 2 vol. in-12. On a encore de lui des *Discours académiques*. Il mourut en 1608.

† BONAROTA ou BUONAROTI, surnommé *Michel-Ange*, vit le jour en 1474, à Chiusi en Toscane, d'une famille ancienne. Il naquit peintre. Ses parens furent obligés de lui donner un maître, qui fut bientôt surpassé par son disciple. A l'âge de 16 ans, il faisoit des ouvrages que l'on comparoit à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François Ier, Charles-Quint, Côme de Médicis, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, firent usage de ses talens. Ce fut Jules II qui l'appela à Rome, où il peignit la chapelle de Sixte. Son dessein étoit de travailler à cet ouvrage avec le plus grand soin; mais l'humeur impétueuse et impatiente du pontife troubloit trop souvent l'artiste. Ce pape lui dit un jour, dans un transport de colère : « Si vous ne finissez promptement, je vous ferai jeter du haut en bas de vos échafauds. » Michel-Ange se pressa de finir, et négligea même, pour avoir plus tôt fait, d'enrichir d'or les draperies de ses figures, et de les orner de couleurs éclatantes. Lorsque Jules II vint les voir, il prétendit qu'elles n'étoient point aussi riches que les autres tableaux du même artiste. Michel-Ange, sensible à ce reproche, lui répondit fièrement : « Les personnages que j'ai représentés ne portoient ni or ni parure; c'étoient de vrais chrétiens qui méprisoient les richesses. » Le pontife, sentant le besoin qu'il avoit d'un tel peintre, le caressoit après l'avoir maltraité. Un jour qu'il lui avoit refusé la permission d'aller à Florence, et qu'il s'étoit emporté jusqu'à le frapper de son bâton, il lui envoya cinq cents écus pour l'apaiser, et lui fit faire des excuses. L'artiste voyant le résultat de l'humeur fougueuse du pape, ne s'en fâcha plus et ne fit qu'en rire. Pendant le séjour de Jules à Bologne, où il avoit été pour réprimer une sédition, il fit faire sa statue en bronze, de forme colossale. Cette figure élevoit

un bras avec tant de fierté que le pontife, en voyant le modèle, demanda à Michel-Ange « s'il donnoit la bénédiction où la malédiction. — Elle avertit les Bolonais, lui répondit Michel-Ange, d'être plus sages à l'avenir. » Léon X se plaisoit à s'entretenir avec lui. Il voulut l'engager à effacer de son tableau de l'enfer la figure d'un damné qui ressembloit trait pour trait à un cardinal dont le peintre avoit voulu se venger. Mais Michel-Ange refusa de satisfaire le pontife, en lui disant : *In inferno nulla redemptio*. Rome fut illustrée par les fruits de son génie. Il réforma le dessin de l'église Saint-Pierre, tracé et exécuté en partie par Bramante, et fit continuer ce superbe édifice. Il n'y manquoit plus que la coupole quand il mourut à Rome en 1564; et elle fut faite sur le modèle qu'il avoit formé. Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence. Les beaux esprits, les savans et artistes de cette ville s'occupèrent à l'envi de lui faire des obsèques magnifiques. L'académie de peinture arrêta le matin que, quiconque manqueroit le soir de venir honorer le corps de Michel-Ange, seroit exclu de la société. On lui éleva un catafalque superbe, décoré de statues, d'emblêmes et de peintures. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étoient représentées. On accourut de toutes parts à cette cérémonie. Le Varchi prononça l'oraison funèbre, et Léonard Salviati un discours en son honneur. Ces deux productions de la reconnoissance furent publiées avec une foule d'inscriptions et d'éloges en vers. Bientôt après cette décoration passagère, on éleva à Michel-Ange un mausolée plus durable, et dont les marbres furent donnés par le grand-duc. Ce mausolée subsiste encore; mais les vrais monumens de la gloire de Michel-Ange sont ses ouvrages. Les plus beaux sont, I. *Le Jugement universel*, peint à fresque avec une énergie qui fait frissonner. II. *Un Cupidon* en marbre, grand comme nature, différent de celui à qui il cassa un bras et qu'il enterra dans une vigne, pour faire illusion aux amateurs de l'antiquité. III. *Sa Statue de Bacchus*, qui trompa Raphaël par son extrême beauté, et qu'il attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitelle. Son pinceau étoit fier, terrible et sublime. Il rend la nature dans tout son éclat. Il ne lui manqua que d'avoir sacrifié aux graces. Il y a trop de fierté dans ses airs de tête, trop de tristesse dans son coloris, et quelquefois trop de bizarrerie dans ses compositions. Son tableau du *Jugement universel* n'en est pas exempt. On ne réfute plus le conte « qu'il avoit attaché un homme en croix pour mieux représenter les traits du Christ mourant. » Michel-Ange n'avoit pas besoin de cette ressource : elle est d'ailleurs entièrement opposée à ce qu'on rapporte de son caractère et de ses mœurs. La plus grande partie de ses chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture est à Rome; le reste est répandu à Florence, dont il fonda l'école; à Bologne, à Venise et ailleurs. Le Musée Napoléon possède quelques-uns de ses tableaux. On en trouvoit aussi plusieurs au Palais-Royal. Ascanio Condivi, son élève, a donné sa vie en italien, dont la dernière édition est de Florence, 1746, in-fol., figures. On en trouve les principaux traits dans celle que l'abbé de Hauchecorne a publiée à Paris, 1783. Ce qu'on a gravé d'après cet artiste est fort recherché. On dit que Michel-Ange devint amoureux de la célèbre marquise de Pescaire, dont l'esprit le charmoit; mais il témoigna constamment une répugnance invincible pour le ma-

riage. Un prêtre de ses amis lui disoit un jour : « C'est un crime que vous ne soyez pas marié ; vous auriez eu des enfans à qui vous auriez laissé tous vos chefs-d'œuvre. » — « J'ai, répondit-il, une femme qui m'a toujours persécuté : c'est mon art, et mes enfans sont mes ouvrages. » — Il ne connut jamais le repos. Jamais on ne montra plus de désintéressement : il ne voulut, dit-on, rien accepter pour les travaux de Saint-Pierre. Il travailloit bien plus souvent par amitié et par amour de la gloire que par l'espoir des récompenses. Un de ses domestiques paroissant inquiet de ce qu'il deviendroit après la mort de son maître, Michel-Ange lui donna deux mille écus. Cet illustre artiste aima et cultiva toujours les lettres. Ses *poésies* ont été imprimées, après sa mort, à Florence, en 1615, in-4°. Sa lecture favorite étoit Le Dante. Il adopta, dans ses compositions, l'obscure profondeur de ce poëte, comme Raphaël imita dans les siennes la noblesse du pinceau poétique de Pétrarque. — Il y a eu deux autres BUONAROTI de la même famille, qui se sont fait un nom : l'un, Michel-Ange, surnommé *le Jeune*, mort en 1646, par ses poésies ; et l'autre, Philippe, sénateur florentin, mort en 1733, par ses ouvrages sur les antiquités. Comme ils sont fort estimés et rares, même en Italie, nous avons cru devoir en donner les titres : I. *Osservazione istoriche supra alcuni medaglioni*, sans nom d'auteur, à Rome, 1698, in-4°. II. *Osservazione sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, à Florence, 1716, in-4°. On trouve, dans ce second ouvrage, des observations curieuses sur trois dyptiques antiques. Il avoit déjà fait une savante dissertation sur le dyptique du consul Boëce, insérée dans le *Giornale de litterati d'Italia*, tome XXVIII. Cet antiquaire célèbre, dont Gori a été le disciple, a donné encore des explications et ses conjectures sur des monumens étrusques, imprimés à la fin du livre de Dempster, *de Etruriâ regali*, Florence, 1724.

* BONART (Jean), maître barbier et chirurgien de Paris, fut prevôt de l'ancien collége de chirurgie de cette ville, où il mourut le 16 décembre 1658. L'ouvrage qu'il a écrit donne une idée de la sphère des connoissances nécessaires à l'acquisition de la maîtrise dans l'ancienne communauté de Saint-Côme. Il est divisé par semaines, et il contient trois traités à l'usage des aspirans, dont le premier roule *sur l'ostéologie*, le second *sur la saignée, les cautères, les vésicatoires, les ventouses* ; et le troisième *sur les médicamens simples et composés*. C'est ainsi que Devaux parle de la division de cet ouvrage dans son *Index funereus*. M. Portal ne cite que la Semaine des médicamens dans son Histoire de l'anatomie et de la chirurgie. Il en marque l'édition à Paris, 1629, in-8°. Dans le supplément de cette histoire, il parle de la méthode pour bien saigner, Paris, 1628, in-8°.

BONASIO (Barthélemi), sculpteur modénois, travailloit sur bois et en marqueterie avec une grande délicatesse. On admire sur-tout les stales du chœur des augustins de Modène, où il a sculpté des animaux et des arabesques avec beaucoup de légèreté.

* BONASONE (Jules), appelé aussi quelquefois Jules Bolognèse, parce qu'il étoit de Bologne, grava au burin dans la maniere de Marc-Antoine. En général, son travail est fait avec beaucoup de soin, de goût et d'intelligence. Il n'a gravé que d'après les grands maîtres, Raphaël, Michel-Ange, Le Titien, etc. *Le*

Frappement du rocher, d'après Le Parmesan, est du nombre de ses pièces estimées, ainsi que *les animaux sortant de l'arche*, d'après Raphaël.

† I. BONAVENTURE (saint), né l'an 1221 à Bagnaréa en Toscane, s'appeloit Jean Fidenza de son nom de famille; mais une maladie, qu'il eut à l'âge de quatre ans, guérie, dit-on, par les prières de saint François, engagea sa mère à changer son nom en celui de Bonaventure. Il entra en 1243 dans l'ordre des frères mineurs, et fut disciple d'Alexandre de Halès. Son ordre le fit successivement professeur de philosophie, de théologie, et enfin général en 1256. Le relâchement étoit dès-lors considérable chez les frères mineurs, et il s'exprime ainsi dans une lettre rapportée par Fleury : « Cherchant les causes de ce que la splendeur de notre ordre s'obscurcit, je trouve une multitude d'affaires pour lesquelles on demande de l'argent; et on le reçoit sans précaution, quoique ce soit le plus grand ennemi de notre pauvreté. Je trouve l'oisiveté de quelques-uns de nos frères, qui s'endorment dans un état monstrueux entre la contemplation et l'action. Je trouve la vie vagabonde de plusieurs, qui, pour donner du soulagement à leurs corps, sont à charge à leurs hôtes, et scandalisent au lieu d'édifier. Je trouve les demandes importunes, qui font craindre aux passans la rencontre de nos frères, comme celle des voleurs; la grandeur et la curiosité des bâtimens, qui troublent notre paix, incommodent nos amis, et nous exposent aux mauvais jugemens des hommes. » Le général tâcha de remédier à tous ces abus, et y réussit en partie. En 1260, Clément IV lui offrit l'archevêché d'Yorck, qu'il refusa. Après la mort de ce pontife, les cardinaux s'engagèrent d'élire celui que Bonaventure nommeroit; il choisit Grégoire X. Ce pape l'honora en 1273 de la pourpre romaine, et lui donna l'évêché d'Albano. On le trouva lavant la vaisselle lorsqu'on lui porta le chapeau. Il reçut ce nouvel honneur en témoignant la peine qu'on lui faisoit de le détourner des fonctions paisibles du cloître. Le nouveau cardinal suivit Grégoire au concile de Lyon, en 1274, et y mourut cette année. On prétend que ce fut d'un excès de travail relatif à cette assemblée. Le cardinal Pierre de Tarentaise, depuis pape sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre; et le pape Sixte IV le canonisa en 1482. On a recueilli ses *Ouvrages* à Rome en 1588, 7 tomes en 6 vol. in-fol.; et réimprimés à Venise, 1751 à 1756, 14 vol. in-4°. Les deux premiers renferment des *Commentaires sur l'Ecriture*. Le 3e, ses *Sermons*. Les 4e et 5e, ses *Commentaires sur le maître des sentences*. Les 6e et 7e, des *Opuscules moraux*. Le 8e, les *Opuscules qui regardent les religieux*; ses *Méditations sur la vie de Jésus-Christ* offrent des circonstances qu'on ne trouve point dans l'Evangile. Le *Psautier de la Vierge*, qu'on lui attribue peut-être faussement, est plein d'idées outrées et d'allusions forcées. Malgré ces défauts, qui sentent le docteur du 13e siècle, on y remarque une piété affectueuse. On lui a donné le surnom de *Docteur séraphique*. Il avoit, comme nous l'avons dit, réformé son ordre en 1260. Il est au rang des docteurs de l'Eglise. L'abbé Boule a donné sa vie in-8°. Elle est bien écrite.

II. BONAVENTURE (Frédéric), gentilhomme du duché d'Urbin, devint très-savant en médecine, quoiqu'il ne l'exerçât pas. On lui doit un livre *de Partu*, et un autre sur *le flux et le reflux de la mer*.

Il est mort à la fin du 17e siècle.

III. BONAVENTURE (le Père). *Voyez* GIRAUDAU.

* IV. BONAVENTURE, de Padoue, cardinal et général des augustins, a composé une *Oraison funèbre de Pétrarque* dont il étoit l'ami, qui a été prononcée après la mort de l'auteur, arrivée en 1374. Il a fait aussi beaucoup d'ouvrages religieux.

BONAVENTURI. *Voyez* CAPELLO.

BONBELLES (Henri-François comte de), commissaire des guerres, ensuite lieutenant-général des armées du roi, commandant sur la frontière de la Lorraine allemande, mort en 1760, à 80 ans, étoit regardé comme un officier plein de courage et un homme intelligent. On a de lui deux ouvrages estimés : I. *Mémoires pour le service journalier de l'infanterie*, 1719, 2 vol. in-12. II. *Traité des évolutions militaires*, in-8°.

† BONCERF (Pierre-François), membre de la société d'agriculture de Paris, et secrétaire du duc d'Orléans, s'occupa long-temps avec succès dans la vallée d'Auge du desséchement des marais, et publia quelques ouvrages sur cet objet. Celui qui fit le plus de bruit fut celui qui a pour titre : *Inconvéniens des droits féodaux*, ainsi qu'un autre intitulé *Moyens pour éteindre et Méthodes pour liquider les droits féodaux*, Paris, 1790. Ils ont été traduits à Londres, en 1776, et eurent trente-deux éditions; toutes les idées de Boncerf ont été adoptées dans la révolution française. Il fut nommé, en 1789, officier municipal; et, en cette qualité, il eut le plaisir d'aller installer le tribunal judiciaire dans le local même où le parlement avoit condamné son ouvrage sur les *Inconvéniens des droits féodaux*. Boncerf fit imprimer à cette époque un *Mémoire sur la nécessité et les moyens d'ocouper avantageusement les ouvriers*; et malgré tout son zèle pour la révolution, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, comme étant de la faction d'Orléans; il ne dut la vie qu'à la majorité d'une voix; mais par une suite de sa frayeur il mourut bientôt après.

* BONCIARI (Marc-Antoine), né en 1555 à Antria, village éloigné de six milles de Pérouse; il avouoit franchement qu'il n'avoit aucune obligation à la fortune, et que ses parens étoient d'un état très-médiocre; son aïeul étoit corroyeur, et son père cordonnier, et il devoit tout à lui-même. Muréto fut son maître, et ce fut de lui qu'il reçut cette manière délicate et facile de s'exprimer qui fait le principal caractère de ses *Œuvres*. On a de lui un volume d'*épîtres* et *différens poëmes*. Le *Triomphe d'Auguste*; *Seraphidos*, etc. Il mourut en 1616, et fut honoré d'une oraison funèbre prononcée par Jean-Baptiste Artémius de la cathédrale de Pérouse.

* BONCOMPAGNY (Ignace), descendant d'un bâtard de Grégoire XIII, et fils d'un prince de Piombino, respecté à cause de sa piété et de sa générosité. Il se signala au contraire par son avarice et sa philosophie. Il parcourut rapidement les divers rangs de l'état ecclésiastique, et fut bientôt cardinal. Elevé par les jésuites, il les persécuta après leur chute. Il fut envoyé, jeune encore, en qualité de vice-légat, à Bologne, dont sa famille étoit originaire, et ce fut là qu'il commença à faire apercevoir son esprit philosophique. Ayant projeté des innovations dans Bologne, après y avoir pris le titre de légat, il y opéra une

infinité de réformés, et détruisit tous les priviléges. Lorsque Joseph II passa à Bologne, il lui trouva un esprit réformateur assez conforme au sien, et, arrivé à Rome, il en fit un grand éloge à Pie VI, qui, ayant à nommer un secrétaire d'état, choisit le légat qui lui étoit présenté comme un homme si extraordinaire. Boncompagny déploya dans ce nouvel emploi un caractère dominateur, chercha à abaisser les grands, et tenta d'opérer brusquement les innovations qu'on auroit pu attribuer à des idées libérales, mais qui n'étoient réellement qu'une tendance au despotisme. Il donna ensuite à quelques galanteries une publicité si scandaleuse; qu'il tomba dans un très-grand discrédit; et s'étant trouvé en opposition avec le cardinal Ruffo, au moment où le pape commençoit à ne plus le voir aussi favorablement, il donna prudemment sa démission, sous prétexte de mauvaise santé. Il se rendit aux bains de Lucques, où il mourut en août 1790, de la suite de ses excès, à l'âge de 47 ans. Sa mort fut célébrée à Bologne par les démonstrations de la joie publique les moins équivoques, et sa conduite dans cette ville n'a pas peu contribué à préparer les habitans aux innovations qu'ils ont éprouvées depuis.

* BONCORE (Thomas), docteur en philosophie, en médecine et en droit, vécut dans le 17ᵉ siècle, et fut agrégé à l'une et à l'autre de ces facultés dans l'université de Naples. On connoît de ce médecin le *Traité* suivant: *De populari, horribili ac pestilenti gutturis, annexarumque partium affectione, nobilissimam urbem Neapolim ac totum ferè regnum* (Scilicet anno 1622) *vexante, consilium*, Neapoli, 1622, in-4°.

* BONCORTESE, plus ordinairement appelé *Bonagratia*; quelques savans ont cru que c'étoient les noms de deux personnes différentes. Frère Bonagratia, franciscain de Bergame, joua un grand rôle dans le 14ᵉ siècle, dans une dispute qui s'éleva sur la question: « Si Jésus-Christ et ses apôtres avoient rien possédé en propre ou en commun. Le pape Jean XXII foudroya, par un décret du mois de novembre 1322, l'opinion des franciscains qui tenoient pour la négative. Ceux-ci, ayant protesté, s'attirèrent, en 1323 et 1324, de nouveaux anathèmes. (*Voyez* le détail et les suites de cette dispute dans l'Histoire ecclésiastique de Mosheim, liv. III, p. 352 et suiv.)

† I. BOND (Jean), critique et commentateur, naquit dans le comté de Sommerset en 1550, fut maître d'école pendant plusieurs années, et exerça la médecine à la fin de sa vie. Il mourut en 1612. Son ouvrage le plus connu est un *Commentaire sur Horace*, fort estimé. La plus belle édition est celle d'Elzevir, 1676, in-12; on en a donné une autre depuis à Orléans, qui n'est pas sans mérite.

* II. BOND (Olivier), Irlandais, accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi d'Angleterre, et d'avoir invité le gouvernement français à envahir la Grande-Bretagne, fut condamné à mort. Une partie des habitans de Dublin fit une pétition en sa faveur, et une négociation fut entamée à ce sujet; elle n'eût d'autre résultat que d'amener plusieurs de ses amis à offrir de s'expatrier volontairement. M. Curran, défenseur d'Olivier Bond, prononça pour lui un discours éloquent. Lors de l'expédition du général Humbert en Irlande, Bond mourut subitement dans sa prison. On dressa procès-verbal de l'ouverture de son cadavre, sans que rien ait été publiquement constaté.

BONDELMONT. *Voyez* BUONDELMONTE.

† BONECORSE (M. de), natif de Marseille, où il est mort en 1706, après avoir exercé les fonctions de consul de la nation française au grand Caire et à Séide, en Phénicie. Il est plus connu par les critiques de Despréaux, qui l'accole à Pradon dans le Lutrin, que par ses propres ouvrages, dont on a fait cependant une fort belle édition, à Leyde, en 1720. Elle contient *la Montre d'amour*; des *Maximes d'amour*; des *Etrennes*; diverses *poésies*, et enfin *Lutrigot*, poëme héroï-comique en dix chants, Amsterdam, 1686, in-8°, et Marseille, 1686, in-12, que l'auteur fit pour se venger de l'illustre satirique dont il avoit à se plaindre, et à l'imitation de son Lutrin. Cette imitation rappelle l'âne de la fable qui contrefait la voix du rossignol.

* BONEFACIO (Venitien), peintre italien, de beaucoup de talent. Il étoit élève de Palma, et il a très-bien imité la manière de son maître. Il mourut en 1630, âgé de 62 ans.

* BONEIL (Jacques), homme célèbre par sa vertu, fils d'un marchand anglais qui s'établit à Gênes où il étoit né en 1653; deux ans après on l'emmena à Londres. En 1655, comme la fortune de ses parens avoit considérablement souffert de leur attachement à la cause du roi, J. Boneil, à la restauration, fut mis à la tête de la commission des comptes généraux de l'Irlande, et cette place lui fut assurée pour sa vie et celle de son fils. Le jeune Boneil étudia d'abord à Dublin, et ensuite à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts; il fut ensuite précepteur chez des gens de qualité. A la mort de son père il lui succéda dans sa place uniquement pour le bien de sa famille, car il eût préféré par goût le parti de l'Eglise. Sous le règne de Jacques II il conserva son poste, où il se distingua par une fermeté et une intégrité remarquables. Son caractère étoit aimable, sa religion sans enthousiasme; il étoit savant sans prétention. Il mourut à Dublin en 1699. L'évêque Wettenhall a fait son panégyrique. On trouve quelques méditations de lui dans sa vie écrite par l'archidoyen Hamilton, in-12, 1703.

* BONELLI (George), professeur de médecine en l'université de Rome, fit une étude particulière de la botanique. Il publia dans cette ville, en 1772, in-fol., un ouvrage intitulé *Hortus Romanus juxta systema Tournefortianum*: on y trouve cent planches bien gravées et enluminées de couleurs assez naturelles.

* I. BONELLO (André), de Barletta, vécut sous Frédéric II et Charles Ier d'Anjou; il fut le professeur de jurisprudence le plus estimé de son temps dans la ville de Naples, et conseiller du roi. Il a laissé un *Commentaire sur les lois lombardes*, et un autre sur les trois derniers livres du Code.

* II. BONELLO (Michel), naquit en 1541 à Bosco, village près d'Alexandrie dans la Pouille. Il étoit neveu du pape Pie V, qui le nomma cardinal; il étoit religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Le pape son oncle lui donna beaucoup de marques de sa faveur, et entre autres celle de le nommer légat en Portugal, en Espagne et en France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade. Le roi d'Espagne lui accorda une pension de six mille écus; et la terre de Bosco, avec le titre de marquisat; et Charles IX, roi de France, un diamant de grand prix richement monté;

avec ces mots gravés, *non minus hæc solita est pietas. Ne pietas posset mea sanguine solvi.* Il mourut évêque d'Albe en 1598.

* BONERIUS, fabuliste allemand du 13e siècle. On ne connoît point de détails sur sa vie. Il existe de lui un recueil de fables rimées, dont les sujets sont empruntés en grande partie des fabulistes latins. Son style a de l'énergie, de l'harmonie, et est riche en expressions et tournures propres à enrichir la langue. Une des premières éditions est celle de Bamberg, 1461, petit in-fol. L'édition la plus moderne et la plus complète a pour titre: *Bonerii gemma, sive Boner's Edelstein fabulas ex Phonascorum ævo complexa ex inclyta bibl. ordinis S. Joh. Hierosolymitani. Argentor. supplementum ad J. G. Scherzii philosophiæ mor. germ. medii ævi specimina XI, edidit J. J. Oberlin*, Argentorati, fig. 1782.

* I. BONET (Jean), docteur en médecine à Genève, né en 1615, reçu docteur en médecine en 1634, et mort en cette ville en 1688, s'acquit une grande réputation par son mérite, ses talens et ses connoissances. On lui attribue un *Traité de la circulation des esprits animaux*, imprimé à Paris, en 1682, in-12; mais les auteurs du Journal des savans le donnent à un religieux de la congrégation de Saint-Maur.

* II. BONET (Théophile), frère du précédent, naquit à Genève le 5 mars 1620. Reçu docteur en médecine en 1643, il se dévoua aux travaux de la pratique, où ses succès lui acquirent une grande réputation. Il ne se mit à écrire que sur la fin de ses jours, après quarante années de pratique, pour laisser à l'expérience le temps de mûrir ses observations. On a de lui, I. *Sepulchretum, seu Anatomia practica*, Genevæ, 1679, 2 vol. in-fol. Manget en a publié une autre édition, avec des additions considérables, Genève, 1700, 3 vol. in-fol. II. *Mercurius compilatitius, seu Index medico-practicus*, Genevæ, 1683, in-fol. Il y donne les signes et la description de toutes les maladies. III. *Medicina septentrionalis collatitia*, Genevæ, 1685, 2 vol. in-fol. C'est un recueil d'observations anatomiques, toutes relatives à la pratique, qu'il a tirées des Mémoires de différentes académies. IV. *Polyathes, sive Thesaurus medico-practicus ex quibus libet rei medicæ scriptoribus collectus*, ibid., 1690, 1691, 1693, 3 vol. in-fol. V. *Theodori Turqueti de Mayerne tractatus de Artheritide, unà cum ejusdem aliquot consiliis*, Genevæ, 1671, 1674, in-12; Londini, 1674, in-8°. Il n'a d'autre part à cet ouvrage, ainsi qu'au suivant, que celle d'avoir traduit l'un et l'autre du français en latin. VI. *Jacobi Rohaultii tractatus physicus*, Genevæ, 1674, in-8°. Ce célèbre médecin est mort le 29 mars 1689.

* III. BONET DE LATES, médecin juif du 15e siècle, inventa un anneau astronomique, par le moyen duquel il pouvoit toujours découvrir la hauteur du soleil et des étoiles, et dire de jour, ainsi que de nuit, quelle heure il étoit. Il expliqua l'usage et l'utilité de cet anneau dans un traité latin qu'il dédia au pape Alexandre VI; il est intitulé *De annuli astronomici utilitate*. — *Voyez* BONNET.

BONFADIO (Jacques), né à Salo près du lac de Garde, secrétaire de quelques cardinaux, donna des leçons de politique et de rhétorique à Gênes avec succès. La république le nomma pour écrire son histoire.

L'historien révolta plusieurs familles par sa véridicité, qui avoit des formes trop satiriques. On chercha à s'en venger ; on l'accusa d'un crime qui méritoit la peine du feu. Il alloit être brûlé vif, lorsque ses amis obtinrent qu'on se contenteroit de lui couper la tête ; ce qui fut exécuté en 1561. On a de Bonfadio, I. L'*Histoire de Gênes*, dans laquelle il raconte l'état de cette république fort exactement, depuis 1528 jusqu'en 1550, en un vol. in-4° ; Papiæ, 1586. Elle est en latin ; mais Barthélemi Paschéti la traduisit en italien : cette version, imprimée à Genève en 1586, in-4°, n'est pas commune. II. Des *Lettres* et des *Poésies italiennes*, publiées les premières en 1746 à Brescia avec sa vie, les autres en 1747, in-8°.

* BONFANTE (Ange-Matthieu), né à Palerme, mais originaire de Gênes, philosophe, légiste, botaniste et très-instruit dans l'histoire naturelle, mourut subitement en 1676, et laissa imprimés les ouvrages suivans : 1° *La Fortune de Cléopâtre, poëme héroïque*, Palerme, 1644 ; 2° *l'Amour fidèle de Blanche de Bassano, poëme lyri-tragique*, Palerme, 1655 ; 3° *Recueil de vers ;* 4° *Epître sur la botanique*, Naples, 1673. Ses manuscrits sont, *Politicorum civilium, et œconomicorum axiomata epocha ; De morte amplectandâ et de vitæ contemptu carmen ; Vocabularium botanicum ; De Lythiasi nephritide, ac renum, et vesicæ vitiis quæstiones ;* 400 *Discorsi academici ; Les synonymes de la langue italienne.*

* BONFIDIUS. *Voyez* BONNEFOY.

BONFILIUS. *Voyez* AURIFICUS.

† BONFINIUS (Antoine), natif d'Ascoli, fut appelé en Hongrie par Mathias Corvin. Il écrivit l'Histoire de ce royaume, en quarante-cinq livres, et la poussa jusqu'en 1445. Sambuc, qui l'a continuée, en publia une édition exacte en 1568. Il y en a une autre, de 1606, in-fol. Bonfinius aime le vrai ; mais il le confond quelquefois avec la malignité.

† BONFRÉRIUS (Jacques), jésuite, naquit à Dinan dans la principauté de Liége en 1573, et mourut à Tournay en 1643. C'étoit un savant plein de piété, qui a beaucoup travaillé sur l'Ecriture sainte, qu'il avoit professée avec distinction à Douay. On a de lui, I. *Præloquia in totam Scripturam sacram*, Anvers, 1625, in-folio, très-estimés. II. *Onomasticon des lieux et des villes de l'Ecriture sainte ;* livre d'une profonde érudition, imprimé à Paris en 1631, in-folio. Les deux ouvrages précédens se trouvent dans le Menochius du P. de Tournemine. III. Un *Commentaire sur le Pentateuque*, Anvers, 1625, in-fol. IV. Des *Commentaires sur presque tous les livres de l'écriture.* Dupin en loue la clarté et la précision.

† BONGARS (Jacques), calviniste, né à Orléans, conseiller de Henri IV, s'acquitta honorablement des négociations importantes que ce prince lui confia. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, Bongars, qui étoit alors ambassadeur à Rome, y fit une réponse pleine de hardiesse, et l'afficha lui-même au champ de Flore. Il mourut à Paris en 1612, à 58 ans. Ses ouvrages sont, I. Une édition de *Justin*, avec de savantes notes, Paris, 1681, in-8°. II. Un *Recueil de Lettres latines* écrites avec goût. Elles ont été traduites en français par l'abbé de Brianville,

Paris, 1681, 2 vol. in-12, mais elles n'apprennent que peu de chose des affaires de son temps. MM. de Port-Royal en publièrent une traduction, sous le nom de Brianville, en 1695, in-12. III. Le Recueil des historiens des croisades, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, in-fol. 1611. IV. *Rerum Hungaricarum scriptores varii*, Francofurti, 1600, in-fol.

* BONGIOVANNI (Antoine), né en 1712, d'une honorable famille, sur le territoire de Vérone, étudia dans cette ville les belles-lettres et la langue grecque, la théologie et la jurisprudence. Il passa ensuite à Venise où il fut chargé avec Zanetti du catalogue des manuscrits de la bibliothèque Saint-Marc, et tous deux, en récompense de leurs travaux, reçurent du sénat une riche médaille d'or. Outre cet ouvrage en 2 vol. in-fol., Bongiovanni fit paroître les ouvrages suivans: *Græca scholia in Homeri Iliad.* L. I; *Quelques morceaux de Leonzio Monaco*; *XVIII Discours de Libario Sofista*; *Due opusculi di Teodoretto*, etc. Il avoit travaillé à d'autres traductions grecques, et il en méditoit d'autres; mais la mort le surprit à Venise, et vint interrompre le cours de ses travaux.

† BONHOMO (Jean-François), né à Verceil, ami de saint Charles Borromée, qui l'envoya en 1569 pour obtenir du pape la confirmation du concile de Milan. Cet envoyé, plein de zèle et de lumières, devint évêque de sa patrie en 1572. Grégoire XIII le nomma son nonce en Suisse et à Cologne; et ce fut le premier nonce permanent en Allemagne, où il fit publier les décrets du concile de Trente. Bonhomo est mort en 1587. On lui doit, *Reformationis ecclesiasticæ decreta generalia*, 1585, in-8°: ouvrage que le pape Benoît XIV a souvent cité avec éloge.

BONICHON (François), prêtre de l'oratoire, ensuite curé à Angers, mort en 1662, est auteur d'un ouvrage intitulé *Pompa episcopalis*. Ce livre curieux et recherché fut composé lorsque Henri Arnauld fut nommé évêque d'Angers. On a encore de lui un gros in-4° sous ce titre: *L'Autorité épiscopale défendue contre les nouvelles entreprises de quelques réguliers mendians*, à Angers, 1658.

I. BONIFACE, comte de l'Empire, plus connu par son amitié pour saint Augustin que par ses actions, fut chassé d'Afrique par les Vandales, et mourut, en 432, d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre Aétius.

† II. BONIFACE (saint), apôtre de l'Allemagne, naquit en Angleterre vers l'an 680; il s'appela d'abord *Winfrid*. Grégoire II l'envoya en 719 travailler à la conversion des infidèles du nord. Il remplit sa mission dans la Turinge, le pays de Hesse, la Frise et la Saxe, et y convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape, ayant appris ses succès, l'appela à Rome, le sacra évêque, et le renvoya en Allemagne. Les progrès de la foi furent plus rapides à son retour. Il convertit les peuples de Bavière, et remplit le nord du bruit de son nom et de ses travaux apostoliques. Grégoire III lui accorda le pallium et le titre d'archevêque, avec permission d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement conquis à la religion. Un jour qu'il étoit en chemin pour donner la confirmation à quelques chrétiens, il fut percé d'une épée par les payens de la Frise en 754. Il s'étoit démis de l'archevêché de Mayence en faveur de Lulle son disciple. On a de cet apôtre des *Lettres* re-

cueillies par Serrarius, 1616, in-4°; et des *Sermons*, dans la collection de D. Martenne; le style n'en est ni pur ni délicat.

† III. BONIFACE Ier (saint), successeur du pape Zozime en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius, contre l'archidiacre Eulalius, qui s'étoit emparé de l'église de Latran. C'est à ce pontife que saint Augustin dédia ses quatre livres contre les erreurs des pélagiens. Il mourut en 422.

† IV. BONIFACE II succéda à Félix IV le 28 septembre 530. C'étoit le fils d'un Goth. Il avoit forcé les évêques, assemblés en concile dans la basilique de Saint-Pierre, à l'autoriser dans le choix d'un successeur. Il désigna le diacre Vigile; mais ces prélats cassèrent, peu de temps après, dans un autre concile, ce qui s'étoit fait dans le premier, contre les canons et les usages. On a de lui une *Lettre à saint Césaire d'Arles*, dans les *Epistolæ Romanorum pontificum* de D. Constant. Il mourut le 8 novembre 532.

V. BONIFACE III, Romain, monta sur le saint-siége au commencement de l'année 606, après la mort du pape Sabinien. Il convoqua un concile de soixante-douze évêques, dans lequel on anathématisa ceux qui parleroient de désigner des successeurs aux papes et aux évêques pendant leur vie. Il mourut le 12 novembre de la même année. On dit qu'il obtint de l'empereur Phocas que le patriarche de Constantinople ne prendroit plus le titre d'évêque universel. On ajoute qu'il lui accorda le second rang parmi les patriarches.

VI. BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valéria, au pays des Marses, succéda au précédent en 607. L'empereur Phocas lui céda le Panthéon, temple bâti par Agrippa à l'honneur de Jupiter vengeur, et des autres divinités du paganisme. Le pontife le changea en une église dédiée à la sainte Vierge et à tous les martyrs. C'est là l'époque de la fête de tous les saints, le premier jour de novembre. Cette église subsiste encore sous le nom de Notre-Dame de la Rotonde. Il mourut en 614. On lui attribue quelques ouvrages qui ne sont pas de lui.

VII. BONIFACE V, Napolitain, successeur de Dieudonné en 617, mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui auroient recours aux asiles des églises.

VIII. BONIFACE VI, Romain, pape après Formose, le 11 avril 896, ne tint le saint-siége que quinze jours. Comme il fut élu par une faction populaire, et qu'il avoit été déposé de la prêtrise avant que d'avoir la tiare, il fut regardé comme antipape.

† IX. BONIFACE VII, surnommé *Francon*, antipape; meurtrier de Benoît VI et de Jean XIV, se fit reconnoître pontife en 984, le 20 août, et mourut subitement au mois de décembre suivant. On perça son cadavre à coups de lances; on le traîna par les pieds, et on le laissa nu dans la place devant la statue de Constantin.

† X. BONIFACE VIII (Benoît CAJETAN), étoit né de parens Catalans. Ses aïeux avoient pris le nom de Cajetans, parce qu'ils avoient demeuré à Caiète avant de s'établir à Anagni, lieu de la naissance de Boniface VIII. Il fut d'abord avocat consistorial, protonotaire apostolique, chanoine de Lyon et de Paris; ensuite créé cardinal par Martin II, en 1281; enfin, élevé sur le trône pontifical le 24 décembre 1294.

après l'abdication de saint Célestin. On dit qu'il le menaça de l'enfer, s'il ne se démettoit de la papauté; et l'on ajoute que cette terreur, jointe à la simplicité du pénitent octogénaire, et à son peu d'aptitude pour les affaires, l'obligea de quitter la tiare. Le premier acte du pontificat de Boniface fut l'emprisonnement de son prédécesseur, et l'interdit du royaume de Danemarck. La famille des Colonnes fut traitée bientôt après avec encore plus de sévérité. Cette maison étoit du parti des gibelins (*voyez* BUONDELMONTE), attachés aux empereurs, et ennemis des papes. Boniface, qui avoit été, dit-on, de cette faction quand il n'étoit que particulier, la persécuta dès qu'il fut souverain pontife. On raconte que le jour des cendres, l'archevêque de Gênes s'étant présenté devant lui, Boniface lui jeta les cendres aux yeux en lui disant: « Souviens-toi que tu es gibelin, et qu'un jour tu seras en poussière avec les gibelins. » Les Colonnes, craignant cet homme impétueux, affichèrent un écrit, dans lequel ils protestoient contre son élection, et appeloient au concile général, des procédures qu'on pourroit faire contre eux. Boniface les excommunia comme hérétiques, leva des troupes pour soutenir son excommunication, et prêcha contre eux une croisade. Les violences de ce pape frappoient tellement les esprits, que Sciarra Colonne, pris sur mer par des pirates et mis à la rame, dit qu'il préféroit l'esclavage à ce qu'il avoit à craindre de sa vengeance. La croisade produisit un accommodement entre le pontife et les Colonnes; mais Boniface n'en fut pas plus tranquille. D'un côté, il excite les princes d'Allemagne contre Albert, défend qu'on le reconnoisse pour roi des Romains, fait informer contre lui, et ne le reconnoît empereur qu'à condition qu'il déclarera la guerre à Philippe-le-Bel, roi de France; d'un autre, il soulève contre ce dernier prince son frère Charles de Valois, fait don du royaume de France à Albert, et lance une bulle dans laquelle il dit que « Dieu l'a établi sur les rois et sur les royaumes. » Philippe-le-Bel la fit brûler à Paris; Boniface s'en vengea par la constitution *Unam sanctam*, dans laquelle il soumet la puissance temporelle à la puissance spirituelle. Ces grandes prétentions étoient appuyées sur des preuves singulières. « Jésus-Christ, près de sa passion, demande à ses disciples deux épées; or, ces deux épées sont manifestement les deux puissances par lesquelles le monde est gouverné, le sacerdoce, et l'empire, car ces deux glaives sont dans les mains des apôtres, puisque Jésus-Christ dit à saint Pierre: *Mets ton épée dans le fourreau*, comme s'il disoit: *Elle est à toi.* — Dieu, au commencement du monde, créa deux luminaires; le grand luminaire est le sacerdoce, qui, comme le soleil, éclaire par sa propre lumière; le moindre est l'empire, qui, comme la lune, n'a qu'une lumière d'emprunt. » La plupart des docteurs, les princes mêmes, et ceux qui les défendoient contre les papes, ne rejetoient pas ces argumens; ils se contentoient d'en restreindre les conséquences. Boniface finit par lancer une bulle foudroyante, qui mettoit la France en interdit; Philippe fait arrêter dans l'assemblée des trois états du royaume, qu'on en appellera au futur concile. Nogaret passe en Italie, sous le prétexte de signifier l'appel, mais réellement pour enlever le pape. On surprit Boniface dans Anagni, ville de son domaine, où il étoit né. Nogaret s'étoit joint à Sciarra Colonne, qui eut, dit-on, la brutalité de donner un soufflet au pape avec son gantelet. Nogaret lui donna des gardes, vou-

lant l'emmener à Lyon, où devoit se tenir le concile. Boniface, pendant ce tumulte, se revêtit de ses habits pontificaux, mit sa tiare, prit ses clefs d'une main et la croix de l'autre, disant *qu'il étoit pape, et qu'il vouloit mourir pape*. Il mourut un mois après de chagrin, le 12 octobre 1303, à Rome, où il étoit allé après que les habitans d'Anagni l'eurent délivré des mains des Français. La veille du jour qu'il fut pris, il préparoit une bulle qu'il devoit publier le lendemain, jour de la Nativité de la vierge. Il y disoit entre autres choses « qu'il avoit eu le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, et de les briser comme des vases de terre. » Ce fut lui qui canonisa saint Louis en 1297; qui institua en 1300 le jubilé pour chaque centième année; qui ceignit la tiare d'une seconde couronne; et qui recueillit en 1258 le cinquième livre des *Décrétales*, appelé le *Sexte*, dont l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1465, in-fol., imprimé par J. Fust et P. Schoyffer, de Gernsheym. (*Voyez* DINUS.) On a encore de lui quelques ouvrages. Il étoit savant pour son siècle.

† XI. BONIFACE IX, Napolitain, d'une famille noble, mais réduite à la dernière misère, fut fait cardinal en 1381, et pape le 2 novembre 1386, après la mort d'Urbain VI pendant le schisme d'Occident. La plupart des historiens lui reprochent l'avarice, l'usure et le népotisme. Il mourut le 1[er] octobre 1404. Ce pontife institua les annates perpétuelles.

XII. BONIFACE (Hyacinthe), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier en Provence l'an 1612, mort en 1695, est connu par une *Compilation* recherchée des jurisconsultes; elle est intitulée *Arrêts notables du parlement de Provence*, Lyon, 1708, 8 vol. in-fol. *Voyez* DEBEZIEUX.

I. BONIFACIO (Balthazar), savant vénitien, archiprêtre de Rovigo, archidiacre de Trévise, enfin évêque de Capo-d'Istria, avoit d'abord professé le droit à Padoue avec distinction. On lui est redevable de l'institution des académies établies à Padoue et à Trévise pour la jeune noblesse. Ce prélat, mort en 1659, à 75 ans, a laissé plusieurs ouvrages en vers et en prose. I. Des *Poésies latines*, 1619, in-16. II. *Historia Trevigiana*, in-4°. III. *Historia ludicra*, 1656, in-4°. On trouve dans ces histoires une érudition variée et intéressante.

* II. BONIFACIO (Jean), de Rovigo, dans l'état de Venise, célèbre jurisconsulte, poëte, historien, fut célèbre dans les lettres et les sciences. Il se maria à Trévise avec la fille et l'unique héritière de Marc-Antoine, et s'établit dans cette ville dont il écrivit l'histoire. Il publia, outre l'*Histoire du Trévisan*, Trèves, 1591, in-4°, divers autres ouvrages; savoir, *De Furtis*, et *de componendis epitaphiis*; *L'Arte de' Cenni*; *Melodo delle leggi della serenissima republica Veneta*; *Li discorsi academici*; *Commentario sopra la Feudal legge Veneta*. La ville de Feltri lui fit don, pour l'*Histoire du Trévisan*, d'une coupe d'argent aux armes de la ville, et Alfonse II, duc de Ferrare, d'un très-beau diamant, pour avoir parlé de sa maison. On le met au nombre de ceux qui se sont occupés de l'institution des sourds et muets, et on cite son *Arte de Cenni con la quale formandosi favella visibile si tratta muta eloquenza*, imprimé à Vicence en 1616, in-4°.

* BONISAZID (François), né à Viterbe en 1637, apprit la pein-

ture de Pietre de Cortone. Ses tableaux, d'une belle couleur, sont bien ordonnés, et tout-à-fait dans le style de son maître. On voit de lui un tableau dans la galerie de Dresde.

* BONIZONE, évêque de Futri, et ensuite de Plaisance, fut assassiné pour avoir soutenu les intérêts du saint-siége. Il laissa un *Extrait abrégé de l'histoire des papes*.

BONJOUR (Guillaume), religieux augustin, né à Toulouse en 1670, fut appelé à Rome, par son confrère le cardinal Noris, en 1695; Clément XI l'honora de son estime, et l'employa dans plusieurs occasions. Ce pape avoit formé une congrégation, pour soumettre à un examen sévère le calendrier grégorien. Le P. Bonjour fournit d'excellens *Mémoires* à cette société. Ce savant religieux mourut en 1714, à la Chine, où son zèle pour la propagation de la foi l'avoit conduit. Il étoit profondément versé dans les langues orientales, et sur-tout dans celle des Cophtes. On a de lui, I. Des *Dissertations sur l'Ecriture sainte*. II. — *Sur les monumens cophtes de la bibliothèque vaticane*, etc.

† BONNARD (Bernard de), poëte érotique, né à Sémur en Auxois, et mort en 1784, orna long-temps l'*Almanach des Muses* de ses poésies. Elles sont élégantes. Il fut gouverneur des princes de la maison d'Orléans. Son *Epître à un ami revenant de l'armée* mérite sur-tout d'être distinguée. Une *autre au chevalier de Boufflers*, insérée dans les Œuvres de ce dernier, est un petit chef-d'œuvre de graces et de facilité. Bonnard parloit peu; aussi loue-t-il le silence dans ces quatre vers :

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage :
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

Ses poésies ont été recueillies en 1791, in-8°, avec son portrait et une notice historique sur sa vie, rédigée par M. Sautreau de Marsy. Ami des plaisirs, il est mort à peine âgé de 40 ans.

* BONNATERRE (l'abbé de), membre de plusieurs sociétés, et auteur de plusieurs volumes d'*Ornithologie*, de *Céthologie*, etc., faisant partie de l'Encyclopédie méthodique, est mort à Saint-Geniez, à l'âge de 59 ans. Il a laissé beaucoup de manuscrits précieux, parmi lesquels se trouvent une *Flore de son département*, et divers *Mémoires de botanique et d'agriculture*.

* BONNAVERA (Dominique), graveur de Bologne, nous a laissé plusieurs *Estampes* de sa composition, et d'autres d'après différens maîtres. — On estime assez un *Baptême de Jésus-Christ*, qu'il a gravé d'après l'Albane. Il vivoit au commencement du 17e siècle.

† I. BONNE, paysanne de la Valteline, menoit paître ses brebis, lorsqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illustre guerrier parmesan. Cet officier, ayant remarqué de la vivacité et de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emména avec lui et en fit sa maîtresse. Il prenoit plaisir à la faire habiller en homme, pour monter à cheval et l'accompagner à la chasse; et Bonne le seconduit très-bien dans cet exercice. Elle étoit avec Brunoro, lorsqu'il prit le parti du comte François Sforce, contre Alfonse roi de Naples, et elle le suivit, quand il rentra au service du roi Alfonse, son premier maître. Bonne sut ménager ensuite pour son amant, auprès du sénat de Venise, la conduite des troupes de cette république, avec 20,000 ducats d'appointement. Brunoro, accusé de

tant de services, épousa sa bienfaitrice. Bonne, après son mariage, fit de plus en plus paroître la grandeur de son courage. Cette héroïne se signala sur-tout dans la guerre des Vénitiens contre François Sforce, duc de Milan. Elle força les ennemis de rendre le château de Pavano, près de Brescia, après y avoir fait donner un assaut, dans lequel elle parut à la tête des assiégeans, les armes à la main. Le sénat de Venise, plein de confiance dans les qualités guerrières des deux illustres époux, les envoya à la défense de Négrepont contre les Turcs. Ils défendirent si bien cette île, que, pendant tout le temps qu'ils y demeurèrent, les Turcs n'osèrent rien entreprendre. Brunoro mourut à Négrepont, où il fut enterré honorablement. L'illustre Bonne voulut revenir à Venise; mais elle mourut en chemin, l'an 1466, dans une ville de la Morée, laissant deux enfans de son mariage, et une réputation distinguée.

† II. BONNE DE BOURBON, comtesse de Savoie, épousa en 1355, à Paris, Amé VI, dit *le Vert*. Elle fit le bonheur de ses sujets et de son époux. L'histoire a célébré son génie, sa libéralité et sa grandeur d'ame. Après la mort d'Amé VI, elle tint les rênes du gouvernement pendant la minorité de son petit-fils, qui la paya d'ingratitude, et refusa pendant long-temps de lui rendre les terres qui formoient son douaire. Bonne mourut à Mâcon le 19 janvier 1402. — Une autre comtesse de Savoie, morte en 1434, fut l'épouse d'Amé VIII, dit *le Rouge*.

III. BONNE-SFORCE, reine de Pologne, fut mariée en 1518 à Sigismond Ier, roi de Pologne, avec lequel elle vécut pendant trente ans dans la plus parfaite intelligence. Après la mort de ce dernier, elle épousa secrètement un Lithuanien de basse extraction, nommé Pappacoda. Son fils, Sigismond-Auguste, reconnu roi par les Polonais, épousa de son côté Barbe Radziwill, veuve d'un simple gentilhomme de Lithuanie. La mère et le fils, s'étant mutuellement reproché leur mésalliance, se brouillèrent ouvertement, et l'empereur Charles-Quint, ainsi que Ferdinand, roi des Romains, cherchèrent à entretenir cette désunion, pour semer des troubles en Pologne. Bonne quitta ce royaume sur la fin de ses jours, et se retira dans ses terres de la Pouille, à l'extrémité de l'Italie. Elle vint mourir à Venise en 1558. Quelques historiens ont prétendu qu'elle avoit laissé tous ses biens, par testament, à Pappacoda, et d'autres disent à Philippe II, roi d'Espagne; mais on n'a jamais vu ce testament.

BONNE DÉESSE. C'est la même que FAUNA. *Voyez* ce mot.

BONNEAU. *Voyez* MIRAMION.

* BONNEAU (Jean-Yves-Alexandre), né à Montpellier en 1739. Il parvint, jeune encore, à l'emploi de consul général en Pologne, qui lui fut conféré par la protection de M. de Castries. Il fut témoin des dernières révolutions de ce pays, et finit par en être la victime. Resté seul dépositaire des archives de la légation de France après le départ de l'ambassadeur, et soupçonné d'avoir servi les Polonais, il fut arrêté par l'ordre de Catherine II, aussitôt après l'entrée des Russes à Varsovie, et conduit dans les prisons de Pétersbourg. Il y resta quatre ans, et n'en fut tiré qu'à l'avénement de Paul Ier. Ce funeste sort causa la mort de sa femme et de sa fille, et contribua à accélérer sa fin : il revint en France accablé de cette double perte, et mourut

à Paris le 17 ventôse an 13 (8 mars 1805), âgé de 66 ans.

BONNECORSE. *Voyez* BONECORSE.

†I. BONNEFOI (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, né en 1756, annonçoit les plus grands talens pour la théorie et la pratique de son art, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1790. Il a publié divers ouvrages qui obtinrent les prix de l'académie de chirurgie, sur l'*Influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales*, et *l'application de l'électricité à l'art de guérir*, 1783, Lyon, in-8°. Bonnefoi a publié aussi quelques écrits sur le *Magnétisme*, et entre autres une *Analyse* raisonnée des rapports faits par les commissaires de l'académie des sciences et de la société de médecine sur cet agent.

* II. BONNEFOI DE BOUYON (l'abbé de), chanoine député aux états généraux, l'un des plus beaux hommes de France, âgé de 30 ans. Avant la révolution, il passoit pour le plus adroit pamphlétaire, et avoit même fait quelques pieces de théatre remarquables par des traits mordans et satiriques. Il passoit pour mener une vie très-licencieuse : elle fut terminée par une mort cruelle, mais courageuse. Trouvé dans une patrouille de royalistes le 10 août, il fut poursuivi, se sauva avec Sulleau dans une maison voisine de la place Louis XV, et se précipita du premier étage sur les baïonnettes des assaillans, qui lui coupèrent la tête et la promenèrent au bout d'une pique. L'intrigante Thérouenne qui, servant tour à tour tous les partis, étoit dans cet instant avec une patrouille de patriotes, eut l'inhumanité de lui tenir les jambes pendant qu'on lui coupoit la tête.

* I. BONNEFONS (Jean), poëte latin, naquit à Clermont en Auvergne en 1554. Ses parens l'envoyèrent à Bourges pour étudier en droit, sous le célebre Cujas, qui, doué des mêmes goûts, devint bientôt son ami. Le maître et le disciple se communiquoient réciproquement les vers galans qu'ils composoient pour leurs maîtresses. Bonnefons vint à Paris et y exerça la profession d'avocat. Son goût pour les lettres, et sur-tout pour la poésie érotique dans laquelle il a excellé, lui procurèrent des amis distingués. Jacques de La Guesle, qui devint procureur-général au parlement de Paris, Achille du Harlay, président de cette cour, etc. l'aimèrent et lui facilitèrent les moyens d'acquérir, en 1584, la charge de lieutenant-général à Bar-sur-Seine, qu'il garda tout le reste de sa vie. Il s'y maria et renonça alors à son commerce avec les muses. Ses amis s'en aperçurent. Gilles Durand, son compatriote, et le traducteur en vers français de ses poésies latines, exprime ainsi son changement de goût :

> Notre Bonnefons, poëte,
> Des vieux latins envié,
> Eut soudain l'ame muette
> Quand il se vit marié.
> Pour le vil soin d'un ménage
> Il quitta le voisinage
> Qu'il avoit avec les dieux,
> Et nonchalant de sa gloire,
> Des neufs filles de mémoire
> Cessa d'être soucieux.

Il fit cependant encore quelques vers jusqu'en 1614, époque de sa mort, mais ce ne fut plus des vers amoureux. Quoique Jean Pinon ait composé son épitaphe, Bonnefons, quelque temps avant de mourir, fit celle que l'on voyoit gravée sur son tombeau dans l'église de Saint-Etienne de Bar-sur-Seine. Il mourut dans la 60e année de son âge, et la 30e de l'exercice de sa charge. Les phaleuques ou hendécasyllabes ont été ses vers favoris; il a excellé dans

ceux qu'il composa dans sa jeunesse pour sa maîtresse qu'il nomma sa *Pancharis*, mot grec qui signifie *pleine de grace* ou *très-gracieuse*. La Bergerie a traduit la Pancharis en vers français bien inférieurs aux vers latins; elle a été mieux traduite par Edouard Simon de Troyes, Paris, 1786, 2 vol. in-18. Bonnefons laissa cinq enfans : de ce nombre fut Jean BONNEFONS, qui hérita de la charge de son père et de son goût pour la poésie latine. Ses ouvrages n'ont pas été recueillis. On ne connoît qu'une paraphrase d'une de ses pièces latines, sur la mort du maréchal d'Unne, intitulée en français *l'Evanouissement de Conchine*. Les Œuvres de Jean Bonnefons le père consistent dans sa *Pancharis*, qui contient 32 pièces de poésie érotiques ou baisers; on y a joint plusieurs autres pièces sur des sujets différens. Son ami Gilles Durand, sieur de La Bergerie, a fait une traduction en vers français, ou plutôt une imitation de toutes les poésies de Bonnefons, ce qui forme un volume. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; les plus connues sont celle de Paris in-8°, 1787; celles de Hollande, en 1716; de Londres, en 1720 et 1727, in-12; on trouve aussi les œuvres de Bonnefons à la suite des poésies de Bèze, dans l'édition in-12 que Barbou a donnée de cet auteur en 1757; elles ont été traduites sous le titre, Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons, par Gilles Durand, Tours, 1592, in-12. La plus ample de ces éditions porte ce titre : *Joannis Bonefonii patris Arverni opera omnia, avec les Imitations françaises de Gilles Durand, corrigées et augmentées de plusieurs fragmens qui n'avoient point encore paru*, Amsterdam, 1767, in-12. La Mounaie a reproché aux vers de Bonnefons plusieurs fautes de latinité et de mesure, et l'emploi d'expressions qui ne se trouvent dans aucun auteur de l'antiquité; mais on s'accorde à y reconnoître de la grace, un aimable et voluptueux abandon, et de l'originalité dans ses conceptions; qualités qui l'ont fait comparer à Catulle.

II. BONNEFONS (Amable), jésuite, natif de Riom, est auteur de plusieurs livres de piété, qui eurent cours dans leur temps. Les principaux sont, I. *Année chrétienne*, en 2 vol. in-12. II. *La vie des saints*, 2 vol. in-8°, etc. Son style est lâche et incorrect. Il mourut à Paris en 1653.

* BONNEFOUX (Pierre), prêtre, ex-supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, administrateur des établissemens de bienfaisance de la ville de Paris, est mort le 28 juin 1805 dans la maison de l'institut des sourds-et-muets. Cet ecclésiastique respectable, entré de bonne heure dans une congrégation vouée à l'instruction publique, s'y étoit long-temps distingué par de rares talens pour l'enseignement. Peu de professeurs ont possédé comme lui l'art d'exciter l'émulation parmi les élèves. Il avoit fait pour leur usage un ouvrage de mathématiques estimé. Appelé au généralat de son ordre, il rendit son administration remarquable par l'ardeur avec laquelle il travailla aux progrès et à la gloire de sa congrégation. Il augmenta considérablement le nombre de ses établissemens, et leur donna un éclat dont ils n'avoient pas joui jusqu'à lui. Entre autres exemples, on peut citer la maison de la Flèche qu'il éleva, au moins, au même degré de célébrité qu'elle avoit eu sous l'administration des jésuites. Celui qui avoit été long-temps à la tête de la doctrine chrétienne avec honneur dut chercher un refuge

dans l'obscurité, et courut risque de manquer de l'absolu nécessaire. Mais il trouva dans le dévouement filial d'un des membres de l'ordre dont il avoit été le chef les soins les plus tendres et les secours les plus généreux. M. l'abbé Sicard, qui a appartenu à cet ordre utile, l'associa à ses travaux. Alors les rangs avoient changé en réalité et le supérieur n'étoit plus qu'en seconde ligne; mais le général, qui avoit conservé l'habitude et les formes de la supériorité, retrouva dans la déférence délicate de l'ancien doctrinaire toutes les illusions de sa dignité éclipsée et de ses honneurs évanouis.

* BONNEFOY ou BONFIDIUS (Edmond), né à Chabenil en 1536, enseigna le droit avec distinction à l'université de Valence. Echappé au massacre de la Saint-Barthélemi, il se réfugia à Genève, et y mourut en 1574. Il a publié *Juris orientalis libri tres*, 1573, in-8°.

* BONNER (Edmond), prélat anglais, fils d'un paysan du comté de Worcester, élève d'Oxford. Il s'atttacha à la maison du cardinal Wolsey, qui lui donna plusieurs bénéfices. Henri VIII, dont il fut chapelain, l'envoya à Rome solliciter le pape pour son divorce avec Catherine d'Aragon. Il se comporta d'une manière si arrogante dans cette mission, que le pape le menaça de le faire jeter dans une chaudière de plomb fondu. En 1538 il fut nommé évêque d'Héréford, et ambassadeur en France; avant sa consécration il avoit déjà obtenu l'évêché de Londres. A l'avènement d'Edouard VI il fit difficulté de prêter le serment de suprématie, et fut mis en prison; mais en promettant d'obéir il obtint son élargissement. Cependant son peu d'empressement et sa récalcitrance générale lui firent ôter son évêché, et il fut mis une seconde fois en prison. La reine Marie, à son avènement, lui rendit sa place, et pendant tout son règne ce prélat sanguinaire fit égorger beaucoup de protestans. La reine Elisabeth ne fut pas plutôt sur le trône qu'elle le fit enfermer à Marshalséa. Il mourut dans sa prison en 1569, et fut enterré au cimetière de Saint-George de Southwark. Bonner étoit un des hommes les plus instruits dans le droit canon.

* I. BONNET (Honoré), prieur de Salon, dans le comtat Venaissin, florissoit dans le 14[e] siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé l'*Arbre des batailles*, qui eut un succès prodigieux lorsqu'il parut. La bibliothèque impériale possède dix-huit manuscrits de cet ouvrage sous les n[os] 7125 et suivans, ainsi qu'une traduction en patois provençal. On estime les éditions de Paris, Vérard, 1493, in-fol. goth., et de Lyon, Ol. Arnoullet, in-4°, S. D. Nous observerons que c'est à tort que plusieurs bibliographes ont changé le nom de Bonnet en celui de Bonnor, qu'on trouve, il est vrai, en tête de quelques éditions gothiques.

* II. BONNET (Guillaume), né à la Baroche, doyen du Passais, trésorier d'Angers en 1290, évêque de Bayeux en 1306, fonda en 1308 le collége de Bayeux à Paris, pour douze écoliers. Philippe-le-Bel employa ses services en 1207, pour obliger le comte de Hainaut à lui rendre hommage. Clément V le choisit pour assister au procès des templiers. Il est mort à Angers le 3 avril 1312.

* III. BONNET (Jean-Paul) a publié à Madrid, en 1620, in-4°, un ouvrage devenu très-rare sur l'institution des sourds-et-muets. Le titre de ce livre, dédié au roi, est, *Réduction de las lettras, y arte*

para enseñar a ablar los mudos. Dès le 15[e] siècle un bénédictin espagnol, nommé Pierre Pouce, par charité pour un de ses confrères, Gaspard de Burgos, lequel à cause de ce défaut naturel n'avoit pu entrer en religion qu'en qualité de convers, imagina de l'instruire pour qu'il pût se confesser, et il réussit au point que Gaspard devint habile et écrivit même quelques ouvrages. La méthode de Pouce ne nous est connue que par ce que Bonnet en rapporte. (*Voyez* Morhos. Polyh., t. I, l. 2, c. 3, § 21., s.)

† IV. BONNET (Jean de Saint-), né à Lyon, et mort dans cette ville à 63 ans, en 1703, se fit jésuite, s'appliqua aux mathématiques, et se distingua dans la partie de cette science qui a rapport à la physique et aux arts. Ami intime de Dominique Cassini, celui-ci lui conseilla de faire bâtir l'observatoire de Lyon. Le consulat de cette ville lui accorda une somme à cet effet. Saint-Bonnet y réunit la pension annuelle qu'il retiroit de sa famille : ainsi s'éleva un édifice utile, renversé à la fin du dernier siècle par les bombes lancées pendant le siége de Lyon, et qui coûta la vie à son auteur. Saint-Bonnet ayant suivi les ouvriers sur un échafaud, la corde d'une grue, en se détachant, lui cassa la cuisse, et il en mourut. Il a laissé quelques écrits sur *les mathématiques*, et particulièrement dans les porte-feuilles de l'académie de Lyon, dont il étoit membre.

* V. BONNET (Louis-Marin), graveur parisien, nous a laissé plusieurs estampes gravées dans la manière du crayon, d'après Boucher, Lagrenée et autres maîtres. Il a gravé aussi le *Portrait du Czar* pendant un séjour de quelques années qu'il fit en Russie, où il avoit été sollicité de se rendre par un ami. Il étoit né en 1735.

VI. BONNET (l'abbé N.), mort à Paris vers l'an 1752, a donné au théâtre français la comédie de *l'Etranger*, jouée en 1745, et un *Essai poétique sur quelques pièces du théâtre italien.*

† VII. BONNET (Charles), avocat, né à Genève en 1720, membre de presque toutes les académies de l'Europe. Sa famille, originaire de France, en étoit sortie en 1572, époque des guerres de religion et de la Saint-Barthélemi. La lecture du Spectacle de la nature par Pluche, et de l'Histoire des insectes par Réaumur, décida les goûts du jeune Bonnet. Il abandonna l'étude de la jurisprudence pour celle de l'histoire naturelle, et il ne tarda pas à y obtenir des succès. Un premier *Mémoire sur les pucerons*, où il prouva qu'ils multiplioient sans accouplement, lui mérita, à l'âge de 20 ans, le titre de correspondant à l'académie des sciences. Bientôt il prit part aux travaux et aux découvertes de Tremblay sur les polypes, et fit d'intéressantes observations sur la respiration des chenilles et des papillons, et sur la structure du ténia. Une correspondance active avec Réaumur, Zanetti, le Fontenelle de l'Italie, Bernard de Jussieu, Spallanzani, Haller, Méquin, Géer, Duhamel et Lambert; une application trop constante au travail, enflammèrent ses yeux, et le forcèrent à rester plus de deux ans sans écrire. Son esprit, toujours actif, profita de ce repos pour méditer sur la source des idées, la nature de l'ame et les mystères de la métaphysique. En 1752, il devint membre du grand conseil de Genève, et y siégea jusqu'en 1768. Il y développa une modération judicieuse, de la fermeté et de bonnes vues. Après avoir payé à son pays le tribut de ses soins dans l'administration pu-

blique, il se retira à la campagne, où il reprit ses occupations favorites. Il y vécut considéré et heureux; jouissant d'une douce aisance, sans préjugé, sans humeur, toujours prêt à obliger, il vit arriver tranquillement la fin de sa vie, en 1793. « L'amour de l'étude de la nature, dit Buffon, suppose dans l'esprit deux qualités bien opposées : les grandes vues d'un esprit qui embrasse tout d'un coup-d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux, qui ne s'attache qu'à un seul point. » C'étoit le caractère d'esprit de Bonnet, homme plein de sagacité, de patience; bon observateur, philosophe méthodique et modeste; écrivain quelquefois éloquent, mais qui, en physique et sur-tout en métaphysique, se livra un peu trop à l'esprit de système. Ayant attaqué dans quelques-uns de ses écrits les idées de Buffon, les amis de celui-ci l'empêchèrent long-temps d'être reçu au nombre des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris; cependant à la mort du docteur Pringle, en 1783, il fut élu à sa place, et reçu quelque temps après à l'académie de Berlin. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité d'insectologie*, renfermant des observations sur les pucerons et sur d'autres insectes. Il parut en 1744, et obtint les suffrages des savans. II. *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, 1747. Il renferme des vues très-neuves, qui ont fixé l'attention des naturalistes. III. *Considérations sur les corps organisés*, imprimées séparément en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage parut en 1762. Il eût obtenu le prix de l'académie de Berlin, si l'auteur eût soumis son travail aux lois ordinaires des concours. Ce dernier eut en vue trois objets : 1° de rassembler en abrégé ce que l'histoire naturelle offroit de plus certain sur l'origine et la reproduction des corps organisés; 2° de réfuter les divers systèmes fondés sur l'épigénésie; 3° de développer le système des genres. Un censeur ignorant avoit empêché l'introduction de l'ouvrage en France comme dangereux, mais M. de Malesherbes fit lever l'interdiction. IV. *Contemplation de la nature*, imprimée aussi séparément en 2 vol. in-8°, 1764. C'est un beau tableau de Dieu et de ses attributs, de l'homme et de ses facultés, des plantes et de leur économie, des insectes et de l'industrie des animaux. Destiné à un plus grand nombre de lecteurs, il est agréable et orné. V. Un grand nombre de *Mémoires* et de *Lettres sur divers sujets d'histoire naturelle*. VI. *Essai analytique sur les facultés de l'ame*, publié pour la première fois en 1760, in-4°. Comme l'abbé de Condillac, Bonnet emploie l'idée d'une statue organisée comme le corps humain et qui s'anime par degrés, à mesure que ses organes et ses idées se développent. Il mit cinq ans à la composition de cet ouvrage; le roi de Danemarck, Frédéric V, le fit imprimer à ses frais, et la première édition est de Copenhague. VII. *Palingénésie philosophique*, imprimée séparément à Genève, 1769, 2 vol. in-8° : ouvrage plein de recherches curieuses, et d'idées quelquefois extraordinaires. L'auteur y recherche l'état passé et l'état futur des êtres vivans. VIII. *Recherches sur le christianisme*, avec des réflexions sur l'existence de Dieu; publiées pour la première fois à Genève, 1770, in-8°. IX. *Essai de psychologie*, imprimé d'abord a Londres, 1755, in-8°. Il resta quelque temps anonyme. Bonnet y considère l'homme dès le premier moment de son existence, et le suit dans le développement de toutes ses facultés. Les idées en sont profondes et font naître celles du lec-

teur. Le coloris en est brillant. X. Divers *Mémoires d'histoire naturelle* sur les amours des plantes, le pipa ou crapaud de Surinam, les abeilles, la réproduction de la tête des limaçons, et les moyens de conserver dans les cabinets plusieurs sortes d'insectes et de poissons. Charles Bonnet a publié en 1779 la collection de ses ouvrages sous le titre *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, 9 vol. in-4°, fig. Neufchâtel. — Idem. 18 vol. in-8°, fig. Bonnet ne répondit jamais à aucun critique, mais il reconnoissoit avec modestie ses erreurs, et disoit souvent que le mot *j'ai tort* devoit être sans cesse dans la bouche de l'homme. C'est ainsi que M. Garat l'a jugé : « Le nom de Charles Bonnet n'appartient pas encore à l'histoire de l'esprit humain, comme celui de Bacon et de Locke : il est à présumer qu'il n'occupera jamais le même rang ; cependant *l'Analyse des facultés de l'ame*, par Charles Bonnet, est un grand livre, s'il n'est pas un excellent ouvrage. Beaucoup de défauts le gâtent, mais ces défauts sont, en quelque sorte, des abus de la force de l'auteur et de la puissance de sa méthode ; il veut aller où l'analyse ne peut conduire ; il commence à la spiritualité de l'homme, et finit par sa résurrection ; c'est commencer et finir par des ténèbres. Mais entre ces deux abîmes où il veut pénétrer, et où il se perd, il sème sa route de longs traits d'une lumière forte et abondante. Nul n'a connu mieux que lui le mécanisme de la pensée, et ne se sert plus des facultés de l'entendement, comme des ressorts dont on dispose. Où Locke est diffus, il est serré ; il affecte même trop de l'être, et on croit entendre quelquefois le bruit que font en se touchant les anneaux de la chaîne étroite de ses idées..... Charles Bonnet depuis long-temps étoit aveugle, et toute sa vie il avoit eu la vue très-mauvaise ; cependant cette vue, si mauvaise et prête à s'éteindre, dirigée sur tous les objets de la nature, par sa méthode, en avoit pris les images les plus fidèles, et son pinceau en trace les tableaux les plus animés. Sa *Contemplation de la Nature* n'est guère qu'une suite de descriptions ; mais il décrit les formes et les couleurs de tous les objets avec tant de vérité, qu'on croiroit voir ces mêmes objets qu'à peine il avoit vus lui-même. Dans ses *considérations sur les corps organisés*, le système des emboîtemens à l'infini, qu'il combat, et celui qu'il embrasse, il les expose et les discute avec cette analyse qui donne aux idées des formes aussi distinctes, aussi séparées que celles des corps et des objets physiques. Il ne crée rien, mais il apprécie tout ce qui a été imaginé par les autres, avec cette supériorité et cette sûreté de jugement qui caractérisent peut-être autant l'homme de génie que des inventions qui ont besoin d'être vérifiées par les siècles. Les êtres qui semblent se dérober le plus à la vue la plus pénétrante, les insectes, sont ce qu'il choisit de préférence pour ses observations ; et ses vues sur les insectes et sur les feuilles sont estimées et même célèbres parmi les naturalistes. » Bonnet fut un de ces hommes auxquels leur siècle n'a pas rendu assez de justice. La simplicité, la modestie de ce philosophe, les sarcasmes indécens de Voltaire, les cabales des faux savans, ont nui à sa célébrité. On peut dire hardiment de lui que c'est un des plus ingénieux observateurs, des plus consolans moralistes et des meilleurs écrivains qui aient existé. Il est le seul de son temps qui ait porté la contemplation religieuse dans l'étude de la nature, et qui en ait tiré des résultats avan-

tageux pour la conduite de la vie. C'est à la fois Pline et Fénélon.

VIII. BONNET. *Voyez* Bonet et Toiras.

† I. BONNEVAL (Claude-Alexandre, comte de), d'une ancienne famille du Limousin, porta les armes de bonne heure, et servit avec distinction en Italie sous Catinat et Vendôme. Il seroit parvenu aux premiers grades militaires, si quelques mécontentemens ne l'avoient engagé à quitter sa patrie en 1706, pour se mettre au service de l'empereur. Le ministre Chamillard, qui ne l'aimoit point, et qui craignoit son esprit d'indépendance, le fit condamner à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. L'empereur ayant déclaré, en 1716, la guerre au grand-seigneur, le comte de Bonneval partagea les succès qu'eut le prince Eugène contre les Turcs. Il donna des preuves de la valeur la plus signalée à la bataille de Péterwaradin. Il étoit alors major-général de l'armée. N'ayant autour de lui qu'environ 200 hommes de son régiment, il se trouva enveloppé par un corps nombreux de janissaires, contre lequel il se battit avec la plus étonnante intrépidité. Enfin, renversé de son cheval, et blessé d'un coup de lance, il est foulé aux pieds des chevaux. Ses soldats à l'instant lui font un rempart de leurs corps, écartent les plus audacieux, et font fuir les autres. Presque tous y périssent. Dix seulement échappés à la mort enlèvent leur général, et le portent en triomphe à l'armée victorieuse. Il fut fait lieutenant-feld-maréchal. En 1720, ayant tenu des discours peu mesurés sur le prince Eugène, et sur la marquise de Prié, épouse du commandant général des Pays-Bas, il perdit tous ses emplois, et fut condamné à un an de prison. Son désespoir le conduisit en Turquie. Il se fit musulman, et fut créé bacha à trois queues de Romélie, général d'artillerie, et enfin topigi-bachi. Il mourut en 1747, à 75 ans, avec le regret de n'avoir jamais pu parvenir, dans la guerre de 1737, à obtenir un commandement. Il laissa, d'une de ses femmes turques, un fils, appelé d'abord le comte de La Tour, et depuis Soliman, qui lui succéda dans la place de topigi-bachi. Le comte de Bonneval avoit de l'intelligence, du génie et du courage; mais il étoit satirique dans ses propos, bizarre dans sa conduite, et singulier dans ses goûts. Sa vie fut un enchaînement de circonstances extraordinaires. Proscrit en France, ce nouveau paladin ne laissa pas de venir se marier publiquement à Paris. Quoiqu'il se fût fait musulman, il ne tenoit pas plus au mahométisme qu'au christianisme; il disoit « qu'il n'avoit fait que troquer son chapeau contre un bonnet de nuit. » C'est ainsi qu'il appeloit le turban. On assure en effet qu'il n'avoit été réellement turc que par cet ornement, et qu'il ne fut jamais circoncis. Il disoit aussi : « Dans toutes les persécutions qu'on m'a faites, je n'ai perdu ni mon bon appétit, ni ma bonne humeur. Heureux sont ceux qui ont la philosophie dans le sang! » Il faisoit assez bien une chanson de table et un vaudeville; et ce goût l'avoit lié avec le célèbre Rousseau. Sa femme, de la maison de Biron, est morte en France, en 1741, sans enfans. Ses *Mémoires véritables*, et ses nouveaux *Mémoires romanesques*, ont été imprimés à Londres en 1755, 5 vol. in-12.

† II. BONNEVAL (René de), né au Mans, mort au mois de janvier 1760, est dans la liste des écrivains subalternes et des poëtes médiocres. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : I. *Momus au cer-*

cle des dieux, Paris, 1717, in-12. II. *Réponse aux paradoxes de l'abbé des Fontaines*, Paris, 1723, in-8°. III. *Critique du poëme de la Henriade*. IV. *Critique des Lettres philosophiques*. V. *Elémens de l'éducation*, 1743, in-12. Michel de Bonneval, ancien intendant des menus, mort en 1766, versifioit aussi, et n'étoit pas moins médiocre que René. Ce dernier a donné à l'opéra divers ballets de caractère, *Jupiter vainqueur des Titans*, l'opéra *des Génies*, et celui *des Romans*, qui fut représenté trois fois, et dont Cambini fit la musique.

† BONNIER d'Alco (N.), d'abord président à la chambre des comptes de Montpellier, fut nommé par le département de l'Hérault député à l'assemblée législative et à la convention. Il y embrassa avec chaleur le parti des républicains, et fut envoyé à Lille comme ministre plénipotentiaire, avec ordre d'y rompre les négociations pour la paix, entamées avec lord Malmesbury. Il passa en la même qualité au congrès de Rastadt. En quittant cette ville, au moment de la reprise des hostilités, il fut assassiné, le 28 avril 1799, par des inconnus revêtus de l'uniforme des hussards autrichiens. Le député Roberjot partagea son sort. Le conseil législatif ordonna que leurs places seroient occupées par des mannequins couverts d'un crêpe noir, et qu'à l'appel nominal, le président répondroit pour eux, *Vengeance*.

* BONNIERES (Alexandre-Jules Benoît de), avocat, né en 1750 à Grancey, département du Cher, connu par le grand nombre de causes importantes qu'il a défendues au barreau à Paris. Son élocution facile rappeloit la manière de l'avocat Caillard, qui, comme lui, plaidoit avec méthode et clarté. Jamais Bonnières ne s'écartoit de sa cause, comme beaucoup d'avocats, par des lieux communs ou des sottises. Il étoit très-désintéressé, et ne se faisoit jamais payer d'avance. Dans une affaire de la plus grande importance, après six plaidoyers, il gagna la cause; les parties lui demandèrent combien il lui étoit dû : Cinquante louis, répondit-il. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter mille écus. Bonnières avoit étudié en droit sous le célèbre Pothier, professeur de droit français à Orléans. Il fut reçu avocat à Paris en 1769. Il étoit avocat de la ville d'Orléans, qui lui fit présent de la statue en pied de Jeanne d'Arc, dite *la Pucelle d'Orléans*. Il étoit avocat plaidant du comte d'Artois, ensuite maître des requêtes et intendant de sa maison. Il fut décoré du cordon de Saint-Michel. Après le départ du comte d'Artois, en 1790, il fit en 1791 un voyage à Turin pour se concerter avec ce prince sur les moyens de satisfaire les créanciers de sa maison. Bonnières a failli être victime des horribles journées des 2 et 3 septembre 1792. Il ne dut son salut qu'au courage et à l'amitié de M..... Il fut nommé membre du corps électoral en l'an 5 (1797), lors de la réélection forcée des membres de la convention pour le corps législatif qui remplaça l'assemblée conventionnelle. Nommé membre du corps législatif, il fut éconduit comme beaucoup d'autres par la mesure impolitique du 18 fructidor de la même année. Dans toutes les circonstances difficiles où s'est trouvé Bonnières pendant le cours de la révolution, il a, par son courage et sa prudence, mérité la confiance et les éloges des différens partis; sa moralité, sa douceur lui ont concilié l'estime et l'amitié de tout le barreau. Il mourut le 9 nivôse an 9 (30 décembre 1801).

BONNIVET. *Voyez* GOUFIER *et* CONCINI, vers la fin.

* I. BONO (Bartoloméo), sculpteur vénitien, travailla au magnifique palais ducal de Venise, en 1439, lorsqu'il fut agrandi : la statue érigée au doge François Foscari, qui fit restaurer et embellir ce somptueux édifice, est de la main de Bono.

* II. BONO (Marcel), jurisconsulte napolitain du 16e siècle, publia un traité, intitulé *Glossa aurea excellentiss. D. Bartholomæi de Capua V. J. D. militis logothetæ, et protonotarii regii Siciliæ sub regibus Carolo et Roberto, et aliorum præclarissimorum jurisconsultorum super sacris constitutionibus, capitulis et pragmaticis regni Siciliæ, et super ritibus M. C. Vicaciæ, et singularia* 151 *super ff. et C. collecta. His accessit D. Jacobi de Ayello, etc. de jure Adohæ, Relevii, atque subsidii tractatus*. Lugduni, etc. 1556, in-fol. Il composa aussi un *Traité des fiefs*.

* III. BONO *ou* BUONI (Marcel), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, naquit aussi à Naples, fut médecin et jurisconsulte; il vécut au commencement du 17e siècle, et fit imprimer un ouvrage intitulé *De Catarticis medicamentis, deque rectâ purgandi methodo dissertationes II*. Napolis, 1584.

* BONOCORE (Thomas), médecin et jurisconsulte napolitain, vivoit dans le commencement du 18e siècle, et fit imprimer un ouvrage intitulé *De populari, horribili, ac pestilenti gutturis annexarumque partium affectione*, etc.

* BONOMI *ou* BONOMINUS, médecin de Bergame, vécut vers l'an 1301, et, selon d'autres, vers 1350, sous le pontificat de Clément VI. Il a écrit divers ouvrages, et en particulier un livre sur les poisons, dont Trithème, historien du 14e siècle, parle avec éloge.

† BONOSE (Quintus Bonosius), fils d'un rhéteur, naquit en Espagne. Ayant perdu son père, il s'enrôla, et parvint à la place de lieutenant de l'empereur Probus, dans les Gaules. Il se fit proclamer César dans son département l'an 280, tandis que Procule prenoit le même titre en Germanie. Le premier fut pris et pendu en 281. Probus, qui disoit de cet usurpateur adonné au vin qu'il étoit né pour boire plutôt que pour vivre, dit, en voyant ce cadavre : *Ce n'est point un homme pendu, c'est une bouteille*. Procule essuya la même peine. Il avoit autant de passion pour les femmes que Bonose pour le vin.

II. BONOSE, capitaine romain, fut condamné à être décapité par ordre de l'empereur Julien, sous prétexte de rébellion ; mais en effet, pour n'avoir pas voulu ôter du *labarum* la croix que Constantin y avoit fait peindre.

III. BONOSE, évêque de Naïsse en Mysie, attaquoit, comme Jovinien, la virginité perpétuelle de la Vierge. Il prétendoit qu'elle avoit eu d'autres enfans après J. C., dont il nioit même la divinité, comme Photin ; en sorte que les photiniens furent nommés depuis bonosiaques. Leur chef fut condamné dans le concile de Capoue, assemblé en 391 pour éteindre le schisme d'Antioche.

IV. BONOSE. *Voyez* BENOIT, n° IV.

* BONOURS (Christophe), né à Vesoul dans le 16e siècle, a composé un ouvrage intitulé *Eugéniarétilogie* ou *Discours de la vraie noblesse*, Liége, 1616, in-8°. L'auteur

dit dans la préface de cet ouvrage qu'il s'est plus occupé de la tactique militaire que de l'art d'écrire ; il étoit capitaine au service de l'Espagne. On a encore de lui un autre ouvrage intitulé *le Siége d'Ostende*, Bruxelles, 1628 ou 1633, in-4°.

† BONRECUEIL (Joseph Duranti de), prêtre de l'oratoire, fils d'un conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, mort à Paris en 1756, à 93 ans, a traduit en français, I. Les *lettres de saint Jean-Chrysostôme*, Paris, 1732, 2 vol in-8°; et celles de *saint Ambroise*, 3 vol. in-12. II. Les *Psaumes expliqués par Théodoret, saint Basile et saint Jean-Chrysostôme*, en 7 vol. in-12, 1741. III. Les *Panégyriques des martyrs, de saint Jean-Chrysostôme*, Paris, 1735, in-8°. Ses versions sont exactes, et son style assez pur.

BONREPOS. *Voyez* RIQUET.

* BONS (François de) *ou* BONŒUS professa à Genève le droit et la philosophie, et y mourut en 1614. Il a publié, I. *Tractatus de ratione discendi et docendi,* Strasbourg, 1615, in-8°. II. *De naturâ et jure bonorum ecclesiasticorum*, in-12. *Voyez* SENNEBIER, hist. lit. de Genève, tom. II, pag. 142.

* BONSI (Lelio), gentilhomme florentin, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, naquit en 1532. Il s'appliqua aux belles-lettres et à la philosophie, ensuite à celle des lois à Pise. Il fut, dans la suite, agrégé à l'académie de Florence, et y prononça cinq discours qui furent imprimés depuis. Il composa aussi des vers qui sont épars en différens recueils. Henri IV, roi de France, lui donna l'évêché de Béziers ; il fut ensuite cardinal, et mourut à Rome en 1621.

* BONTALENTI (Bernard), dit *des Girandoles*, parcequ'il en fut l'inventeur. Cet artiste pratiqua presque tous les arts du dessin, et fut peintre d'histoire, de miniature, sculpteur et architecte dans le civil et dans le militaire. Il naquit à Florence en 1536. Il n'étoit âgé que de douze ans, lorsque la rivière d'Arno ayant renversé sa maison, toute sa famille demeura ensevelie sous les ruines : lui seul fut préservé de ce terrible accident, par une voûte qui résista ; mais encore dans l'enfance il se trouvoit sans aucune ressource. Le grand-duc Cosme de Médicis lui servit d'appui et devint son protecteur ; sous ses auspices il apprit la peinture de Salviati et de Bronzin, la sculpture de Michel-Ange et l'architecture de Vasari : dans ce dernier art, il a égalé les plus grands maîtres. Les *fortifications*, les *fontaines*, les *théâtres*, les *machines*, etc. qu'il a fait construire, ne le cèdent à aucun autre dans leur genre. Son école étoit fréquentée des princes et des grands, qui le recherchoient pour son talent. Il mourut à l'âge de 70 ans, universellement regretté.

† BONTEKOE (Corneille), Hollandais, né dans le 17e siècle, médecin de l'électeur de Brandebourg, et professeur à Francfort-sur-l'Oder, mort à la fleur de son âge, laissa un Traité *sur le thé*, un autre *sur l'année climatérique;* et un troisième *sur les fièvres*, traduit en français, Utrecht, 1682, in-8°. On traduisit également les deux autres en 1699, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres* furent publiées à Amsterdam, en 1689, in-4°.

* BONTEMPI (George-André-Angelini), musicien de Pérouse, qui a écrit sur son art, et qui est devenu maître de la chapelle de l'électeur de Saxe. Il a fait en 1660 un Traité de musique, intitulé *Nova*

quatuor vocibus componendi methodus. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire de la musique en Italie*, imprimée à Pérouse en 1695, in-fol.

* I. BONTEMPS (Pierre), célèbre sculpteur parisien, florissoit en 1540. Il est seulement connu par les mémoires de la chambre des comptes, dans lesquels on lit : que Pierre Bontemps, sculpteur imagier, bourgeois de Paris, a fait les *bas-reliefs* du tombeau du feu roi François Ier, ainsi que les *figures et effigies en forme de prians* dudit feu roi, celles de messieurs les feu dauphin et Charlotte de France ses enfans, placées au-dessus du mausolée. Les bas-reliefs de ce beau monument, dans lesquels on admire le talent de Pierre Bontemps, représentent la bataille de Cérisolles, ainsi que les personnages qui se distinguèrent à cette fameuse journée, comme le disent les mémoires de la chambre des comptes : « Pierre Bontemps représentera au stylobastre les histoères de deffaite de la journée de Cérisolles, selon la tape de l'histoère des annales et chroniques de France ; ce stylobastre faisant le tour dudit tombeau, auquel pourtour seront faits, sculptez en taille et élevez lesdites histoères en basse taille de 13 pouces de hauteur ou environ, les remplir et garnir de chevalerie, gens de pied, artillerie, enseignes, estandards, trompettes, clérons, tambours, fifres, munitions, camps, pavillon, bagages, villes, châteaux ; le tout suivant la vérité historiale de ladite chronique, et pour ce faire, fournir et livrer par ledit Pierre Bontemps les modèles de terre de la proportion des personnages décrits et portraits. Ce marché fait moyennant le prix et somme de 1639 liv. tournois, qui lui sera payé par le présent trésorier. Fait et passé et multiplé entre Pierre Bontemps et M. Philibert de Lorme, abbé d'Ivry, conseiller ordinaire, architecte du roi, commissaire ordonné exdéputé par ledit seigneur roi, sur le fait de l'effigie et tombeau du feu roi François Ier que Dieu absolve ; à Paris le jeudi 6 octobre de l'an 1552. Ainsi signé : PAYEN et TROUVÉ. » Les bas-reliefs de ce magnifique monument, au nombre de 54, sont autant de chefs-d'œuvre, tant pour la composition, la précision des expressions et la vérité des attitudes et des costumes, que pour leur belle exécution. On ignore l'époque de la naissance et celle de la mort de ce grand artiste, que l'on croit être l'élève de Paul Ponce, sculpteur, célèbre auteur du tombeau de Louis XII. On voit le beau mausolée de François Ier au Musée des Monumens français.

† II. BONTEMPS (Madame), née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768, avoit reçu de la nature un esprit plein de graces. Une excellente éducation en développa le germe. Elle possédoit les langues étrangères, et connoissoit toutes les finesses de la sienne. C'est à elle que nous devons la traduction du poëme anglais des *Saisons*, Paris, 1759, réimprimé à Londres, en 1788, in-12. Cette version est aussi exacte qu'élégante.

* BONTEVILLE (Marie-Anne-Hippolyte HAY de), ancien évêque de Grenoble. Il traita fort mal le cardinal de Loménie, dans une harangue qu'il prononça en 1788, devant les états provinciaux du Dauphiné. Celui-ci le menaça de faire imprimer sa correspondance avec lui, l'évêque craignant alors pour lui-même, demanda que son discours ne fût point inséré au procès-verbal des états ; on le lui refusa, et cette circonstance ayant achevé de mettre le trouble dans son cer-

veau, il se retira à sa maison de campagne, mit ordre à ses papiers, et se tua d'un coup de fusil.

† I. BONTIUS (Gérard), professeur en médecine dans l'université de Leyde, sur la fin du 16e siècle, étoit un homme d'une profonde érudition, et très-versé dans la langue grecque. Il vit le jour à Ryswick, petit village dans le pays de Gueldres, et mourut à Leyde en 1599, âgé de 63 ans. Bontius est auteur d'une composition de pilules, qui de son nom sont appelées *Pilulæ tartareæ Bontii*. Les Hollandais nous en ont long-temps caché la recette; ils s'étoient même fait une loi de ne pas la rendre publique, mais elle a été découverte.

* II. BONTIUS (Jacques), né à Leyde, quitta sa patrie pour voyager dans les Indes orientales et dans la Perse. Il s'arrêta à Batavia, où il exerça la médecine pendant quelques années avec beaucoup de succès, et travailla à la composition des divers ouvrages que nous avons de lui. Ils se réduisent à ceux-ci : I *De Medecinâ Indorum libri quatuor*, Lugduni-Batavorum, 1642, in-12; Amstelodami, 1658, in-12; Parisiis, 1646, in-4°, avec le traité de Prosper Alpini, qui est intitulé *De Medicinâ Ægyptiorum*, Lugduni-Batavorum, 1718, in-4°, en hollandais; Amsterdam, 1694, in-8°. II. *Historia naturalis et medica Indiæ orientalis*, Amstelodami, 1658, in-fol. Guillaume Pison, à qui Bontius avait laissé en mourant son *Traité des plantes du Brésil*, qu'il n'avoit pu achever, a divisé cet ouvrage en six livres, et en a formé son recueil *De utriusque Indiæ rebus*.

† I. BONUS EVENTUS (Mythol.), divinité romaine, dont le nom signifioit l'*heureux succès*. Les Romains l'avoient représentée sous la figure d'un jeune homme qui tient des pavots et des épis de blé d'une main, et une coupe de l'autre. Sa statue étoit placée à côté de celle de la *Bonne Fortune*, dans le Capitole.

* II. BONUS (Jacques), de Raguse, florissoit au commencement du 16e siècle. Il cultivoit avec succès la poésie latine, et a laissé un poëme en trois chants et en vers héroïques, dont le sujet est l'enlevement de Cerbère par Hercule (*de Raphe Cerberi*). Il se trouve imprimé à la suite de l'abrégé des Métamorphoses d'Ovide, par Barthelemi Bolognini, Bâle, 1538, in-8°. Nous avons encore de lui un poëme héroïque en seize livres, *de vitâ et gestis Christi*, etc., imprimé à Rome en 1526, in-fol.

† BOODT (Anselme BOELED de), né à Bruges, médecin de l'empereur *Rodolphe*, mort vers 1634, s'est fait un nom par un traité peu commun, *de gemmis et lapidibus*, Leyde, 1647, in-8°, traduit par J. Bachou, sous ce titre : *Le parfait joaillier*, ou *Histoire des pierreries*, composée en latin par Boodt, et de nouveau enrichi de belles annotations et figures, par André Toll, Lyon, 1644, in-8°. André Toll fit encore réimprimer l'original avec des notes, à Leyde, 1646 et 1647.

† BOON (Gertrude), célèbre danseuse de corde à Paris, aussi intéressante par sa beauté que par ses talens. Elle épousa Gervais, qui avoit fait une fortune immense au jeu. Celui-ci voulut quelque temps après faire dissoudre son mariage, mais il fut validé par un arrêt de la grand'chambre du parlement de Paris. « On la surnomma la *Belle Tourneuse*, dit Bonnet dans son *Histoire de la danse*, parce qu'elle tournoit plus d'un quart d'heure sur la corde, avec une rapitité si grande,

qu'on en étoit ébloui. Pendant ce temps, elle supportoit, au coin de chaque œil, la pointe de trois épées. Ensuite elle s'arrêtoit tout court, et retiroit ces épées l'une après l'autre du coin de ses yeux, avec autant de tranquillité que si elle les eût tirées du fourreau. Néanmoins, quand elle me rendit la mienne, dont la garde étoit fort pesante, je remarquai que la pointe en étoit ensanglantée. » Gertrude Boon est morte au commencement du 18e siècle.

† BOONAERTS (Olivier), *ou* BONAERTIUS, Jésuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville en 1655. Nous avons de lui en latin assez pur, I. De l'*Institution des heures canoniques*, Douay, 1625 et 1634, in-8°. II. *Accord de la science et de la foi*, La Haye, 1665, in-4°. III. *Commentaire sur l'Ecclésiastique*, Anvers, 1634, in-fol. IV. *Commentaire sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres sont estimés.

* I. BOONEN (Arnold) naquit à Dort le 16 décembre 1699; après avoir fini ses études à 13 ans, il se décida pour la peinture et eut pour maître Verbuis, peintre d'histoire et de portraits, qu'il quitta pour Godefroy Schalken, où il se perfectionna tellement qu'à 25 ans sa réputation étoit déjà faite. Il fit successivement les portraits des plus grands princes de l'Allemagne, entre autres des électeurs de Mayence et de Cologne, du landgrave de Hesse-Darmstadt, des princes d'Orange, de Zolms, de Bade, etc., la plupart en pied. En 1710, le roi de Prusse se fit peindre; c'est l'un des plus beaux portraits de Boonen; il est gravé. En 1710, il peignit en pied le duc de Marlboroug, le czar Pierre-le-Grand, l'impératrice de Russie, etc. En 1727, il représenta dans un même cadre la princesse douairière d'Hollande, avec son fils, le stathouder et la princesse sa fille; ce tableau fut envoyé au roi de Suede. Il fit encore le portrait du célebre Van Huysum, qui le paya d'un de ses plus précieux tableaux de fleurs, surchargé de portraits. Boonen ne pouvoit s'occuper autant qu'il l'aimoit à ses charmans tableaux de chevalets, et ce travail trop assidu, en le comblant de gloire et de fortune, avança ses jours. Il mourut n'ayant pas 30 ans, le 2 octobre 1729. Tous les portraits peints par cet artiste sont ressemblans; il avoit le talent de les bien disposer; sa couleur harmonieuse et vraie, sa belle entente du clair obscur, sont dignes des éloges que les plus grands artistes lui ont donnés Ses petits tableaux de chevalets sont des effets de lumière dans le goût de son maître. Il seroit impossible de citer tous ses ouvrages; il y en a de très-beaux dans les salles de compagnies d'Amsterdam, dans la galerie Palatine: et le Musée Napoléon en possède un par suite des victoires sur la Prusse: ce petit chef-d'œuvre représente un philosophe lisant à la clarté d'un flambeau.

* II. BOONEN (Gaspard), né à Dordrecht en 1677, frère du précédent, et son élève; il marcha sur ses traces et peignit le portrait avec beaucoup de mérite, quoiqu'il n'en eût pas un aussi grand que son frère. Il eut le talent de les bien disposer et de faire ressembler, ce qui lui procura beaucoup d'ouvrages à Rotterdam et dans sa ville natale, où il est mort en 1729.

* I BOOT (Gérard), d'une famille noble, naquit à Gorcum en 1604. Il s'appliqua à la médecine, et obtint les honneurs du doctorat. Quelque temps après il passa en Angleterre, et pratiqua la médecine avec tant de succès à Londres qu'il

parvint à la place de médecin de Charles Iᵉʳ. Après la mort funeste de cet infortuné monarque, il se rendit en Irlande en 1649, et mourut à Dublin en 1650. On a de lui des *Heures de récréation*, en flamand, qui parurent en 1630, in-4°; *Philosophia naturalis reformata*, Dublinii, 1641, in-4°.

† II. BOOT (Arnould), frère puiné du précédent, naquit à Gorcum vers l'an 1606. Après avoir étudié et appris tout à la fois les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque, il s'appliqua à la médecine, et se fit recevoir docteur en cette science. En 1630, il passa en Angleterre, et pratiqua quelque temps la médecine à Londres. Il alla ensuite se fixer à Dublin, où il séjourna jusqu'en 1644. Mais les troubles, les guerres et les pertes considérables qu'il avoit essuyées, le dégoûtèrent tellement de l'Irlande qu'il prit la résolution de passer en France. Il se retira à Paris, où, plus occupé du travail du cabinet que de la pratique de la médecine, il publia quelques ouvrages sur l'intégrité du texte hébreu du vieux Testament. Ce fut dans cette ville qu'il mourut en 1653. On a encore de cet auteur un Traité concernant la médecine; il est intitulé *Observationes medicæ de affectibus à veteribus omissis*, Londini, 1649, in-12; Helmstadii, 1664, in-4°, avec une préface de Henri Meibomius, Francofurti et Lipsiæ, 1696, in-8°, avec *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ quatuor*, de Pierre Borel.

* I. BOOTH (Henri), comte de Warington, né au comté de Chester, dont il fut représentant dans plusieurs parlemens, sous le règne de Charles II. Il fut zélé contre les papistes et contre le duc d'Yorck, ce qui le rendit odieux à la cour. En 1684 il hérita du titre de lord Delamare, mais il fut mis à la tour où il fut détenu quelque temps. A l'avénement de Jacques II, il fut accusé du crime de haute trahison, mais il fut acquitté. Il prit parti dans la révolution; et le roi Guillaume le fit conseiller privé, et chancelier de l'échiquier. Il perdit ensuite la faveur de ce prince pour s'être opposé à quelques-unes de ses volontés. Cependant il fut encore créé duc de Warington, avec une pension. Il mourut en 1694. On a de lui des *Discours prononcés au parlement*, un vol. in-8°. Son fils George, comte de Warington, qui mourut en 1758, a laissé un traité intitulé *Considérations sur l'institution du contrat de mariage*, 1739: il y examine les cas où le divorce peut être accordé ou refusé.

* II. BOOTH (Barton); comédien anglais, né au Landcashire, et élève de l'école de Westminster, où il se distingua dès sa jeunesse par la supériorité de son jeu dans les pièces qu'on y représentoit à certaines occasions d'éclat. A 17 ans il fut reçu dans une troupe ambulante qui alloit jouer en Irlande, et il s'y fit une si grande réputation, que Betterton l'engagea pour le théâtre de Londres; il y fut très-goûté; lorsque Caton fut représenté, il fut chargé du principal rôle, qu'il remplit d'une manière si parfaite, qu'à une représentation, des spectateurs firent dans les loges une souscription de 50 guinées pour lui être envoyée. Il fut ensuite directeur de ce même théâtre; mais il continua de jouer presque toute sa vie. Il mourut en 1733, âgé de 52 ans.

* BOOZ, fils de Salmon et de Raab, épousa Ruth vers l'an 1254

avant J. C. ; il en eut Obed, aïeul de David. Booz signifie force : ce nom fut donné à l'une des colonnes de bronze que Salomon fit mettre au vestibule du temple. Celle-ci étoit au côté gauche de l'entrée, et l'autre, appelée Jachin, étoit à droite.

* BOPADEVA, grammairien de l'Inde, est auteur du *Mougdabôdha*, grammaire samskrite, particulière à la province du Bengale, et qui y jouit d'une grande réputation. Elle est accompagnée d'un Commentaire par Râmânana Atchâria, copié en 1694 du Sakâbda. (1772 de J. Ch.)

* BOR (Pierre), né à Utrecht en 1559, mérite d'être distingué parmi les historiens hollandais. Quoique les états d'Hollande l'eussent gratifié en 1622 d'une pension de 600 florins, il ne fut point historiographe de la république, comme l'a dit Valère André. Il a écrit dans sa langue maternelle *l'Origine*, *le commencement et les progrès des troubles des Pays-Bas*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1679, 3 vol. in-fol. Il en avoit publié les 5 premiers livres dès 1595. *Histoire de Bois-le-Duc et de son siége*, La Haye, 1630, in-4°. Dès 1617 il avoit publié une *Histoire rimée*, ou plutôt *chantante* (elle est toute en chansons) *des guerres de la Belgique*, in-4°. L'exactitude et l'impartialité caractérisent surtout cet écrivain recommandable.

* BORA. *Voyez* BORÉ.

* BORBETZY (Nersès) naquit près de Bitlis en Arménie vers le milieu du 12e siècle, et s'appliqua avec ardeur aux études de la logique et de la théologie. Il entra dans un monastère, fit les vœux religieux, reçut tous les ordres, et devint bientôt évêque de Bitlis. Après 23 années d'épiscopat il mourut l'an 1317, et laissa les ouvrages suivans, qui sont cités dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale, n° 17. I. *Une logique divisée en trois livres.* L'auteur y suit avec discernement les systèmes de Platon, d'Aristote, de Porphyre, de David le philosophe, et autres. II. *L'Explication des cinq livres de Moïse, en abrégé.* III. *Un recueil d'une cinquantaine de sermons*, ou *d'homélies sur différens sujets de la religion.*

* BORBONIUS. *Voyez* BOURBON.

† BORCHOLTEN (Jean), jurisconsulte allemand, mort à 57 ans, en 1594, professa le droit à Rostock et à Helmstadt. Ses *Traités* sont estimés, et sur-tout son *Commentaire sur les Institutes de Justinien.*

* I. BORCHT (Henri Van der), de Bruxelles, peintre d'histoire, et graveur à l'eau-forte, apprit les élémens de son art à l'école de Gilles Van Valckenburg. On a de lui quelques tableaux assez estimés. Au nombre des sujets qu'il a gravés, est un *Christ mort, soutenu par Joseph d'Arimathie*, d'après Raphaël, sur le dessin du Parmesan. Il étoit né en 1583.

* II. BORCHT (Pieter Van der), graveur du 17e siècle, a imité la manière d'Hans Bol dans un grand nombre de petits paysages de sa composition qu'il nous a laissés.

† BORCK (Gaspard-Guillaume de), né à Gersdorff en 1704, fut employé avec succès par le roi de Prusse, en diverses négociations importantes, à Dresde, à Brunswick, en Angleterre et à Vienne. De retour à Berlin, il fut fait ministre des affaires étrangères. Une parfaite connoissance des intérêts de toutes les puissances, et la facilité de trouver des ressources dans tous les cas, le distinguèrent. Il fut l'un

des quatre premiers curateurs de l'académie de Berlin, et mourut dans cette ville en 1747. L'Allemagne doit à ce ministre une *Traduction de la Pharsale de Lucain*, et celle de quelques pièces du théâtre anglais.

* BORCULQO (Herman), probablement natif d'Utrecht, voyagea dans la terre sainte, et, de retour dans sa patrie, publia en latin une *Description et des dessins de la ville de Jérusalem, et de toute la Palestine*, 1538.

† BORDA (Jean-Charles), né à Dax, département des Landes, le 4 mai 1733, d'abord ingénieur, puis lieutenant de vaisseau, se distingua par ses découvertes en mathématiques. Elles lui méritèrent une place à l'académie des sciences, ensuite à l'institut. En 1771, il fit le voyage d'Amérique, avec Verdun et Pingré, pour déterminer la longitude et la latitude de plusieurs côtes, îles et écueils, et vérifier l'utilité de divers instrumens astronomiques. En 1774 il parcourut, pour le même objet, les Açores, les îles du cap Vert et la côte d'Afrique. Il fit la guerre d'Amérique sous le comte d'Estaing, et lui fut utile par ses connoissances maritimes. Les résultats qui en parurent étoient dus en partie à ses travaux. Quelque temps après, il fit un second voyage aux Açores, aux îles du cap Vert et à la côte d'Afrique, dont les observations n'ont pas été publiées. Borda fut le fondateur des écoles de construction navale; il inventa un instrument d'un très-petit rayon, qui donne la mesure des angles avec la plus grande précision, et dont on s'est servi pour celle de la méridienne; il introduisit en astronomie les cercles multiplicateurs imaginés par Tobie Mayro, dont on n'avoit fait que peu d'usage, et qui peuvent être d'un si grand secours dans la navigation. On lui doit de savantes *Recherches sur la résistance des fluides*; une *nouvelle méthode pour observer la longueur du pendule; une autre pour jauger les vaisseaux avec des tables*; le *nouveau système des poids et mesures*, adopté par les états-généraux de 1789. *Description et l'usage du cercle de réflexion*. Son principal ouvrage imprimé est son *Voyage par ordre du gouvernement, en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe et de l'Amérique*, 1778, 2 vol. in-4°, ainsi que les *Tables trigonométriques décimales*, publiées par M. J. B. Delambre, son confrère à l'institut, Paris, an 9 (1801), in-4°. Ce savant brilloit dans la conversation, où il avoit l'art de surprendre par ses saillies. On lui racontoit un jour que le fameux Struenzé, avocat, avoit avoué dans son interrogatoire ses liaisons avec la reine de Danemarck: « Un Français, dit Borda, l'auroit dit à tout le monde, et ne l'auroit avoué à personne ». Il est mort à Paris en 1799.

* I. BORDE, *dit* PERFORATUS (André), abandonna l'ordre des chartreux, pour aller étudier la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1542. Il passa ensuite en Angleterre; et, après s'être fait agréger à l'université d'Oxford, il s'établit à Londres, et devint membre du collége de cette ville. Borde a donné *le Bréviaire de santé* et plusieurs ouvrages, en anglais, *sur la santé, le régime, les pronostics et les urines*. Il fut d'ailleurs bon poëte; mais le mauvais usage qu'il fit de ce talent l'exposa aux recherches de la justice, qui le condamna à la prison, dans laquelle il mourut, au mois d'avril 1549.

† II. BORDE (Vivien la), prêtre de l'oratoire, né à Toulouse en 1680, supérieur de la maison de

Saint-Magloire à Paris, mourut dans cette ville en 1748. Il avoit été envoyé à Rome avec l'abbé Chevalier, par le cardinal de Noailles, pour les affaires de la constitution. On a de lui plusieurs écrits fort estimés par les anticonstitutionnaires : I. *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12. L'auteur fit, dit-on, en trois jours cet ouvrage, où il y a beaucoup d'imagination, et qui fut critiqué par l'abbé Louail. Il le désavoua depuis, en adhérant à la constitution. II. *Principes sur la distinction des deux puissances*, 1753, in-12. III. *Retraite de dix jours*, 1755, in-12. IV. *Conférence sur la pénitence*, in-12, petit format : cet ouvrage est d'une morale exacte. V. *Mémoires sur l'assemblée prochaine de la congrégation de l'oratoire*, 1733, in-4°, écrits avec noblesse et avec vérité : la congrégation y est peinte d'une main amie, mais fidèle.

† III. BORDE (Jean-Benjamin de la), né à Paris, en 1734, au sein de l'opulence, y contracta le goût des plaisirs et des beaux arts. Premier valet de chambre de Louis XV, il en devint le favori. A la mort du monarque, il obtint une place de fermier-général, et se distingua dès-lors par son assiduité à un travail ingrat, dont il ne se délassoit que par la musique et la culture des lettres. Il devint un des compositeurs les plus renommés dans le genre de la chanson ; et son *Recueil d'airs*, en 4 vol. in-8°, orné de gravures magnifiques, est recherché. Il fit la musique d'*Adèle de Ponthieu*, opéra de Saint-Marc, joué avec succès. Ayant lu dans la Bibliographie de Debure qu'on n'avoit tiré qu'à trente exemplaires le Recueil des peintures antiques de Rome, coloriées d'après les dessins de Bartoli, il en chercha avec soin les planches, les fit réparer, et publia la seconde édition de l'ouvrage. On a de lui, I. *Essais sur la musique ancienne et moderne*, 1780, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, enrichi d'estampes et de vignettes qui représentent les instrumens de diverses nations anciennes et modernes, auroit pu devenir d'une grande utilité, s'il eût été entrepris par des mains plus habiles. Quelques parties y sont assez bien traitées ; mais le reste est inexact, fautif, et plus propre à égarer qu'à instruire ; au total, c'est une mauvaise compilation qui ne peut être d'aucun secours à celui qui veut se procurer des renseignemens certains sur l'histoire de la musique. II. *Essai sur l'histoire chronologique de plus de quatre-vingts peuples de l'antiquité*, 1788, in-8°. III *Mémoires historiques de Coucy*, 2 vol. in-8°. IV. *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, in-12. V. *Lettres sur la Suisse*, 1781, 2 vol. in-8°. VI. *Abrégé chronologique des principaux faits arrivés depuis Hénoch jusqu'à Jésus-Christ*, 1789, in-8°. VII. *Recueil de vers dédiés à Adélaïde par le plus heureux des époux*, in-16. L'auteur rendit ici hommage à l'union conjugale, si décriée par d'autres poëtes. On doit encore à La Borde une *Traduction* du Voyage de Henri Swinburne en Espagne et dans les deux Siciles, en 5 vol. in-8° ; la belle édition des *Romans historiques* des 15ᵉ et 16ᵉ siècles, imprimée chez Didot, en 11 vol. in-12 : les *Tableaux topographyques et pittoresques de la Suisse*, où les belles gravures de Robert rappellent les sauvages beautés, les sites étonnans, les glaciers majestueux, et les traits historiques de cette contrée. Enfin, il publia, en 1792, l'*Histoire abrégée de la mer du Sud*, 3 vol. in-8°. On y trouve l'analyse de presque tous les

voyages qui ont été faits dans cette mer, depuis Goneville, qui échoua dans les terres australes, au 15e siècle, jusqu'au capitaine Riou, Anglais, qui a échoué dans les glaces méridionales en 1789. L'auteur engage fortement les Espagnols dans cet ouvrage à élargir le trajet de Nicaragua, qui n'est que de trois lieues, pour le rendre navigable, et en faire un point de communication entre la mer du Nord et celle du Sud. Cette voie abrégeroit de plus de six mois les voyages d'Europe à la Chine, diminueroit les frais d'armement, ménageroit les vaisseaux, et les hommes qui périssent par les maladies et la fatigue des longs trajets. Cet ouvrage est enrichi de cartes exactes. Pendant la convention, La Borde s'étoit réfugié à Rouen, où il espéroit vivre inconnu; mais les satellites de la tyrannie l'y découvrirent, et le firent conduire à Paris. Il périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. — Madame La Borde, son épouse, est auteur de plusieurs *Poëmes* imités de l'anglais, Didot, 1785, in-18.

BORDEAUX (N.), intendant des finances, mort en 1660, fit banqueroute trois fois, selon Gui Patin. Il se croyoit cependant un grand administrateur. Les *Mémoires* publiés sous son nom par Gratien de Courtils, en 4 vol. in-12, sont un assez mauvais livre.

† BORDELON (Laurent), né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730 chez le président de Lubert, dont il avoit été précepteur. Docteur en théologie de la faculté de Bourges, il n'en travailla pas moins pour le théâtre de Paris. On a de lui plusieurs pièces entièrement oubliées : *Misogine*, ou *la Comédie sans femme*; scène du *Clàm* et du *Coràm*; *M. de Mont-en-trousse*, etc., etc., etc. Le théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, et n'écrivit que des choses bizarres, et du style le plus plat. De tous ses ouvrages, on ne connoît plus ni son *Mital*, ni son *Voyage forcé de Becafort hypocondriaque*; ni son *Gongam*, ou *l'Homme prodigieux transporté en l'air, sur la terre et sur les eaux*; ni son *Tite tutefnosy*; ni le *Supplément de Tasse-Roussi-Friou-Titave*, etc. Il ne reste que son *Histoire des imaginations extravagantes de* M. Ouffle, *servant de préservatif contre la lecture des livres qui traitent de la magie, des démoniaques, des sorciers*, etc. On l'a réimprimée en 1754. Cet Ouffle est un homme à qui la lecture des démonographes a fait perdre la tête. Bordelon ne raconte pas ses extravagances avec le même esprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de Don Quichotte; son style est d'une assommante prolixité. Bordelon disoit « qu'il écrivoit pour son plaisir »; mais il ne travailloit guère pour celui de ses lecteurs. Ayant dit un jour « que ses ouvrages étoient ses péchés mortels »; — un plaisant lui répliqua « que le public en faisoit pénitence.... » Cependant leurs titres singuliers les faisoient acheter, et même avec assez d'empressement. Ses *Dialogues des vivans*, Paris, 1717, in-12, sont recherchés par quelques curieux, tout insipides qu'ils sont, parce qu'ils furent supprimés dans le temps, sur les plaintes de quelques personnes qu'on y faisoit parler. Il y donne le catalogue des ouvrages qu'il avoit faits jusqu'à cette époque.

† BORDENAVE (Toussaint), professeur et directeur de l'académie royale de chirurgie, associé vétéran de l'académie des sciences, membre de celle de Florence, Londres, Berlin, etc., naquit à Paris le 10 avril 1728, et y mourut en 1782. Son père, chirurgien à Paris, le

destina à sa profession. Bordenave fit les campagnes de Flandre en 1746; à son retour, il entra en licence, et fut reçu maître en chirurgie. *Ses Elémens de physiologie*, 2 vol, in-12, sont estimables. II. *Remarques sur l'insensibilité de quelques parties*, in-12, 1757. III. *Dissertation sur les antiseptiques*, in-8°, Dijon et Paris, 1769. IV. *Mémoire sur les dangers des caustiques pour la cure radicale des hernies*, in-12, 1774. Son admission à l'académie des sciences fut faite par ordre supérieur. C'est le premier chirurgien qui soit parvenu, à Paris, à la place d'échevin. Bordenave a publié encore quelques ouvrages et plusieurs dissertations.

† I. BORDES (Louis), né à Lyon en 1700, mort en 1747. Fils d'un trésorier de France, il préféra la carrière des arts à celle des finances, et obtint de grands succès dans la mécanique. Il a perfectionné le cabestan. On lui doit d'ingénieux supports pour les grandes lunettes astronomiques; un diviseur mécanique, utile dans l'horlogerie, et propre à diviser tous les instrumens de mathématiques; une machine pour le perfectionnement des verres et miroirs; l'exécution des moulins à hélice ou à queue sur le Rhône, qui préviennent les dangers de la navigation. Il a fait diverses observations intéressantes sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Membre de l'académie de Lyon, il mourut avec la réputation bien méritée d'un célèbre mécanicien. Des modèles de ses machines ont été donnés à la société royale des beaux-arts de Lyon. Il avoit épousé dans cette ville Marie Sabot, femme instruite, qui l'aidoit dans ses travaux, et qui légua à l'académie une somme de deux mille livres.

† II. BORDES (Charles), fils du précédent, né à Lyon en 1731, de l'académie de cette ville, sa patrie, mort en 1781, étoit poëte et philosophe, il a bien écrit en vers et en prose. Il réfuta dans *deux discours*, justement applaudis, celui que Jean-Jacques Rousseau avoit publié contre les sciences. Nous avons encore de lui de petites *Epîtres en vers*, dont le ton étoit si agréable, qu'on en attribua quelques-unes à Voltaire. Mais ces bagatelles légères sont inférieures à une belle *Ode sur la guerre*, imprimée dans presque tous les recueils de poésie. Il a paru un recueil de ses *Œuvres* en 4 vol. in-8°, Lyon, 1783. On y trouve, I. Une tragédie intitulée *Blanche de Bourbon*, pièce sans intérêt; c'est le même sujet que *Pierre-le-Cruel*, traité par du Belloy. II. Des *Comédies* et des *Proverbes* qui offrent quelques détails ingénieux, mais point assez de force comique. III. La traduction d'un morceau d'*Algaroti* sur l'opéra, rempli d'observations judicieuses. On en a banni le *Cathécumène*, Lyon, 1768, réimprimé la même année à Londres, in-12, sous le titre de *Voyageur cathécumène*, et ensuite, en 1795, sous celui du *Secret de l'Eglise trahi*. Cette dernière édition est suivie du *Songe de Platon*, par le même auteur. Cet opuscule fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut. On en a encore banni le poëme de *Parapilla*, Florence (Lyon), 1784, in-18: écrit licencieux, que l'auteur fit paroître sous le voile de l'anonyme. Ce qui fait le principal mérite de cette collection, ce sont les pièces fugitives. La fable de *Chloé et le papillon*, imitée d'Homère, est très-connue; le *Voyage en Italie* offre de beaux vers; quelques épigrammes ont du sel. En général, l'éditeur de ces œuvres auroit dû en retrancher au moins la moitié. On peut lui appliquer le juste reproche que Rabelais adressoit à presque tous les éditeurs

d'œuvres posthumes : « Ce sont, disoit-il, les fossoyeurs de la littérature, qui, en déterrant les ouvrages des auteurs morts, enterrent leur réputation. » Bordes imitoit assez bien le style de Voltaire. Il étoit lié d'amitié ou en correspondance avec tous les littérateurs célèbres du 18e siècle. Dans ses poésies légères, on trouve quelquefois des tableaux instructifs, tels que celui de l'âge de nos pères dans le *Retour de Paris.*

On croyoit aux vertus, aux lois, à la patrie,
A l'amitié qui seule embellit notre vie,
Et l'on n'écrivoit pas sans raison, sans propos
Pour faire un peu de bruit, pour subjuguer les sots.
On ne parcouroit point chaque art, chaque science
Pour en savoir les mots et jouer l'importance.
Nos ancêtres n'étoient ni savans, ni subtils;
L'esprit borné, mais sain : peut-être ignoroient-ils
Ce mot d'*humanité* dont l'abus nous impose;
On se passoit du terme, et l'on avoit la chose;
Les sottises pour eux avoient bien moins d'appas,
Et si l'on en faisoit, on n'en imprimoit pas.

* I. BORDEU (Antoine de), né en 1693, au village de la Vallée d'Ossan, dans le Béarn, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1719. Il étoit médecin du roi à Barrège, et distingué dans son art. Bordeu a publié une dissertation sur la *Connoissance et l'efficacité des eaux minérales du Béarn*, qui fut imprimée à Paris en 1750, in-12.

† II. BORDEU (Théophile de), fils du précédent, naquit en 1722, à Isette, dans la vallée d'Ossan en Béarn. Le fils fut digne du père. A l'âge de 20 ans, pour parvenir au grade de bachelier dans l'université de Montpellier, où il étudioit alors, il soutint une thèse *de Sensu genericè considerato*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Des connoissances si précoces déterminèrent ses professeurs à le dispenser de plusieurs actes par lesquels on parvient à la licence. Après avoir passé quelque temps à Pau, il retourna en 1745 à Montpellier, où il professa. L'année d'après, le jeune médecin se rendit à Paris, où il s'acquit la plus grande réputation. Ayant pris ses licences dans cette ville en 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. On le trouva mort dans son lit le 24 novembre 1776. Un de ses confrères, qui ne l'aimoit point, et qui avoit travaillé à le perdre en lui suscitant un procès déshonorant, dit : « Je n'aurois pas cru qu'il fût mort horizontalement. » Une femme qui admiroit ses talens dit « que la mort le craignoit au point de n'avoir osé l'attaquer que pendant son sommeil. » La facilité avec laquelle il exerçoit sa profession, son éloignement pour les remèdes, et sa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine; mais ses doutes étoient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupa sans cesse à rendre les ressources de son art plus certaines. Il ne disputoit plus du tout sur la fin de sa vie, parce qu'apparemment il avoit beaucoup et inutilement disputé dans sa jeunesse. Personne ne savoit douter comme lui et prononcer ce mot que l'ignorance ne prononce jamais, *je ne sais.* Il avoit peu de confiance en son propre savoir, et croyoit aussi difficilement à celui des autres. En voyant ce grand nombre de cours dans tous les genres, qu'on propose tous les jours, il avoit coutume de dire : « Ne fera-t-on jamais de cours de bon sens ? » Comme il s'expliquoit quelquefois trop durement sur le mérite des autres, quelques-uns de ses confrères lui disputèrent le sien. On ne peut cependant le révoquer en doute, lorsqu'on a lu ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Lettres sur les eaux minérales de Béarn*, 1746 et 1748, in-12. II.

Recherches anatomiques sur la position des glandes, 1751, in-12. III. *Dissertation sur les eaux de Barrège, par rapport aux ecrouelles*, 1767, in-12. IV. *Dissertation sur les crises*, 1755, in-12. V. *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises*, 1772, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, qui montre beaucoup de sagacité, a été traduit en anglais. L'auteur détermine les différentes espèces de pouls critiques, leurs caractères distinctifs et les modifications qu'ils éprouvent par l'organe qui doit produire la crise. VI. *Recherches sur quelques points de l'histoire de la médecine*, 1764, 2 vol. in-12. VII. *Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine*, 1766, in-12. VIII. *Traité des maladies chroniques*, 3 vol. in-8°, 1776. IX. *Chilificationis historia*, 1751, in-12. En général, Bordeu est toujours modeste dans sa doctrine, intéressant par le fond des choses, et agréable par la facilité de son style. (*Voyez* son *Eloge* par Gardane, docteur en médecine de Paris, 1777, in-8°, et par Roussel, 1778.)

* III. BORDEU (Franç. de), frère du précédent, né à Pau, en 1737, et reçu docteur en médecine à Montpellier, fut nommé inspecteur des eaux de la province du Béarn et de Bigorre, et médecin de l'hôpital militaire de Barrège. On a de lui un *Précis d'observations sur les eaux de Barrège et autres du Bigorre et du Béarn*, ou *Extrait de divers ouvrages périodiques au sujet de ces eaux*, Paris, 1760, in-12.

* IV. BORDEU (Menan-Franç.), frère du précédent, médecin à Pau en 1734. On a de lui *de Sensibilitate et contractabilitate partium in corpore sano theses*, Montpellier, 1757, in-4°. *Précis d'observations sur les eaux minérales de Barrège*, 1760, in-12.

† I. BORDIER (N.), s'est fait connoître par ses talens sur le théâtre des variétés amusantes à Paris, et sur-tout par sa fin tragique. De l'abandon, un naturel agréable et plein de gaieté, distinguoient son jeu. Enthousiaste des principes de la révolution, qui appeloit les comédiens à partager les droits civils des autres citoyens, il s'en fit l'apôtre, et voulut les propager. Venu à Rouen, chargé d'une mission pour des subsistances, mais accusé d'avoir voulu y fomenter une insurrection, le parlement de cette ville le fit arrêter, juger et pendre dans les vingt-quatre heures, au mois d'août 1789. Bordier conserva son caractère jusqu'au dernier instant, et monta en plaisantant sur l'échelle. Peu de jours avant sa mort, il jouoit un rôle dans lequel se trouvoit ce lugubre pronostic. « Vous verrez que je serai pendu pour arranger cette affaire-là. » La société des jacobins de Paris l'accusa de dévouement pour le duc d'Orléans. La mémoire de Bordier a été réhabilitée à Rouen, dans une fête publique, en 1793.

II. BORDIER. *Voyez* PETITOT.

* BORDING (Jacques) naquit à Anvers le 11 juillet 1511. Après avoir appris les langues grecque, latine et hébraïque, il s'appliqua à la médecine, et se fit recevoir docteur en cette science à Bologne en 1540. Après avoir professé et pratiqué cette science avec distinction dans plusieurs villes, il passa à Copenhague, où il mourut le 5 septembre 1560. On a de lui les ouvrages suivans, qui n'ont paru que long-temps après sa mort. I. *Physiologia, hygiena, pathologia, pro ut has medicinæ partes in academiâ Rostochiensi et Haf-*

niensi publicè enarravit, Rostochii, 1591, in-8°. II. *Enarrationes in sex libros Galeni de tuendâ valetudine. Accessere auctoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta*, ibid., 1595, in-4°.

BORDINGIUS (André), fameux poëte danois. Ses *Poésies* ont été imprimées à Copenhague en 1738; et elles sont d'autant plus estimées en Danemarck, que les versificateurs y sont fort rares.

† I. BORDONE (Pâris), peintre, né à Trévise en Italie, d'une famille noble, disciple du Titien, vint en France en 1538. Il y peignit François Ier et plusieurs dames de sa cour. Les récompenses furent proportionnées à ses talens. Il se retira à Venise, où ses richesses et son goût pour tous les beaux arts lui procurèrent la vie la plus agréable. Il y avoit dans la galerie du Palais-Royal une *Sainte-Famille* de Bordone. Ce tableau est au Musée Napoléon, avec un autre de ce peintre. Son tableau le plus estimé est celui de l'*Aventure du pêcheur*, qu'il peignit pour ses confrères de l'école de Saint-Marc. On voit de lui dans la galerie de Dresde une *Sainte-Famille* avec *Saint-Jérome*, et le *Jugement de Marsyas*; six tableaux dans celle de Vienne, dont *Vénus et Adonis*, et deux *Allégories* très ingénieuses.

* II. BORDONE (Benoît), né à Padoue, vécut dans le 16e siècle. C'étoit un bon peintre en miniature, qui exerça son art à Padoue, et ensuite à Venise; il professa aussi la littérature. Il publia quelques *Dialogues* de Lucien en 1493, et l'*Isolario* en 1526. Fontanini a prétendu que Bordone étoit père de Jules César, et grand-père de Joseph Scaliger; mais il s'est trompé, car le véritable père des deux Scaliger étoit né à Ferrare. On en peut voir la preuve dans les notes de Zéno sur la bibliothèque de Fontanini, et dans la *Verona* de Maffei.

* BORDONI (Joseph-Antoine), né à Turin le 22 février 1682, entra dans l'ordre des jésuites en 1696. Après ses deux années de noviciat il alla professer les belles-lettres à Gênes et à Turin, et se distingua par de savans *Traités, de la sphère, de géographie, de chronologie et d'histoire*. En 1708, il fut choisi pour diriger les études du marquis de Suze, et demeura près de lui jusqu'en 1712. Il passa ensuite en Angleterre, à la suite de l'ambassadeur de Savoie, en qualité de son aumônier. Enfin il fut nommé professeur de théologie à Turin, où il demeura jusqu'en 1719, qu'il fut employé à fonder, dans l'église des jésuites, la compagnie *della buona morte*, et y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses *Discours* sur cet objet, en 3 vol. in-4°, sont ses œuvres les plus estimées, et donnent de grandes idées de sa piété. On a aussi de lui quelques *Poésies profanes et sacrées*.

† BORÉ (Catherine de), fille d'un simple gentilhomme, étoit religieuse du couvent de Nimptschen en Allemagne, à deux lieues de Wittemberg, lorsqu'elle quitta le voile, avec huit autres, pendant les troubles suscités dans l'Eglise par Luther. On prétend que ce fut Léonard Cope, sénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette résolution. Elles exécutèrent ce projet un jour de vendredi-saint. Luther prit la défense de ces religieuses et de Léonard Cope, et publia une apologie pour justifier leur démarche. Catherine Boré, retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, assez librement avec des étudians de l'u-

niversité de cette ville. Luther, passionnément amoureux de cette religieuse, l'épousa deux ans après, en 1526. Le bruit courut que Catherine avoit accouché peu de temps après ses noces. Erasme ajouta foi à cette calomnie, et en plaisanta dans ses lettres; mais par la suite il en reconnut la fausseté. Elle joignoit aux agrémens de la jeunesse le piquant de la coquetterie. Le réformateur, beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé comme s'il eût été dans son printemps. Il en eut bientôt un fils, et il écrivit « qu'il ne changeroit pas son sort contre celui de Crésus. » Elle mourut en 1552, âgée d'environ 53 ans. Frédéric Meyer a donné sa vie, en un vol. in-8°.

BORE (Mythol.), le père des dieux chez les Celtes. Les prêtres de cette nation prétendoient en descendre, et lui rendoient de grands honneurs.

I. BORÉE (Mythol.), fils d'Astrée et d'Eribée, l'un des quatre principaux vents, enleva Orythie, fille d'Erecthé. Il en eut deux fils, Calaïs et Zéthès. S'étant transformé en cheval, il procura à Dardanus, par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légèreté, qu'ils couroient sur les épis sans les rompre, et sur la surface de la mer sans enfoncer. Les poëtes le peignent en enfant ailé, avec des brodequins, et le visage couvert d'un manteau. C'étoit le vent du septentrion. *Voyez* PITTIS et PHINÉE. — Lorsque Xerxès traversa l'Hellespont pour venir conquérir la Grèce, les Athéniens invoquèrent Borée, qui dispersa la flotte des Perses. En reconnoissance, on lui éleva un temple sur les bords de l'Ilyssus. Denys le tyran lui offrit aussi des sacrifices, et assigna des revenus à son culte. Sperlingius a publié un Traité sur ce dieu, où il a décrit ses bienfaits et les honneurs qu'on lui a rendus.

II. BORÉE (N.), auteur dramatique du 17e siècle, a donné au théâtre diverses tragédies, *Rhodes subjuguée*, *Thomire*, *Achille*, etc. Elles ont été recueillies en un volume in-8°, Lyon, 1627.

* BOREKENS (Matthieu), graveur au burin, a fait quelques morceaux, d'après Rubens et autres maitres, mais sur-tout beaucoup de copies pour des marchands d'estampes d'Anvers, où il résidoit.

† I. BOREL (Pierre), né à Castres en 1620, médecin ordinaire du roi, associé de l'académie des sciences pour la chimie, mourut en 1689, à 69 ans. On a de lui, I. *De vero telescopii inventore*, La Haye, 1651, in-4°. II. *Les antiquités de Castres*, imprimées dans cette ville en 1649, in-8°. Ce livre est très-rare. III. *Trésor des recherches et des antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4°. Ce répertoire des vieux mots et des vieilles phrases de la langue française étoit estimé et consulté lorsqu'on n'avoit rien de meilleur. On le trouve à la fin de la dernière édition du Dictionnaire étymologique de Ménage. On peut voir dans ce *Trésor des antiquités* qu'il promettoit un bien plus grand nombre d'autres ouvrages, dont plusieurs infiniment utiles et curieux. Il est peut-être à regretter que la mauvaise fortune de Borel l'ait empêché de publier ces écrits. IV. *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ quinquæ*, Paris, 1676, in-8°. V. *Bibliotheca chimica*, Paris, 1654, in-12. — *Voyez* BORREL.

* II. BOREL, commandant de la garde nationale de Mende, dévoué aux intérêts de la maison de Bourbon. Il prit part aux troubles du département de la Lozère, à la fomentation du camp de Jalès, et fut

décrété d'accusation le 28 mars 1792. Il parvint d'abord à s'y soustraire; mais ayant été arrêté, il fut traduit devant le tribunal criminel de son département, qui le condamna à mort le 17 avril 1794, comme séditieux. Son jugement porte qu'il avoit été abbé. Deux individus du même nom et du même pays ayant été impliqués en 1801 dans la découverte d'une agence de partisans de la maison de Bourbon, à Lyon, et accusés de correspondance pour cet objet avec M. de Précy, furent arrêtés, et ensuite transférés à l'île d'Elbe, où ils sont morts.

† BORELLI (Jean-Alfonse), Napolitain, né en 1608, professeur de philosophie et de mathématiques à Florence et à Pise, mort à Rome en 1679, à 71 ans, est avantageusement connu. Nous avons de lui un bon Traité *de motu animalium*, à Rome, 1680 et 1681, 2 vol. in-4°; et un autre: *de vi percussionis*, Leyde, 1786, in-4°, où l'on trouve des observations curieuses et des vues neuves. Il fut peut-être le premier qui tenta de réduire à une démonstration exacte les théorêmes de la physiologie, sur laquelle est fondée la médecine. Quoique honoré des bienfaits de la reine Christine, qui l'avoit appelé à Rome, il mourut assez pauvre. C'est à lui qu'on est redevable des quatre derniers livres des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, qu'il trouva en 1658 dans la bibliothèque de Médicis, et qu'il traduisit et commenta. (*Voyez* ECCHELENSIS *et* MALPIGHI.)

* BORGARUCCI (Prosper), médecin italien, vivoit dans le 16e siècle. Il publia quelques ouvrages, dont le premier est un Traité d'anatomie qu'il fit paroître à Venise en 1564, in-8°., sous ce titre: I. *Della contemplazione anatomica sopra tutte le parte del corpo umano.* Il le traduisit ensuite en latin, et y ajouta en même temps les observations qu'il avoit recueillies pendant qu'il enseignoit publiquement l'anatomie à Padoue. II. *Trattato di peste*, Venise, 1565, in-8°. III. *De morbo gallico methodus.* Il écrivit cet ouvrage à Padoue en 1566, et il y regarde la vérole comme une maladie nouvelle, pour laquelle il conseille l'usage des frictions. Ce médecin fit un voyage en France en 1567, et vint à Paris, où il trouva le manuscrit de la grande chirurgie de Vésale, dont il avoit été disciple. Il l'acheta et le fit imprimer à Venise en 1569, in-8°.

* I. BORGESIUS *ou* BOURGEOIS (Jean), né le 13 juin 1618, dans un village à trois lieues de Groningue, apprit, sous la direction de son père, les langues latine et grecque, et fit de grands progrès dans l'éloquence et la poésie; il s'appliqua ensuite à la philosophie, à la médecine, aux mathématiques et sur-tout à l'astronomie, dans l'université de Groningue; il fut reçu docteur en médecine à Angers en 1645. De retour à Groningue, il y professa les mathématiques et y pratiqua la médecine jusqu'à sa mort arrivée le 22 novembre 1652. On n'a de lui qu'une Thèse *De catarrho*, et une Oraison *De Mercurio.*

* II. BORGESIUS *ou* BOURGEOIS (Jean), né le 8 novembre 1562, à Houpelines, village de la Flandre, sur la Lys, s'appliqua à la médecine, science qu'il pratiqua à Ypres où il étoit encore en 1618. Il fit une étude sérieuse de l'astrologie, et donna tête baissée dans toutes les rêveries d'un art qui est le patrimoine des imposteurs, et un piége pour les gens crédules. Les écrits de ce médecin se réduisent à ceux-ci: *Pra-*

cepta et sententiæ insigniores de imperandi ratione, ex operibus Francisci Guicciardini collecta, Antverpiæ, 1587, in-12. Il a traduit du français en latin, avec des notes, le livre des *Erreurs populaires sur la médecine*, composé par Laurent Joubert, premier médecin de Henri III, roi de France, et le fit imprimer à Anvers en 1600, in-12. Il a aussi mis en latin un ouvrage que Frédéric Jamot, docteur en médecine, avoit traduit du grec en français. Sa version est intitulée *Demetrius Pepagomenus redivivus, sive tractatus de arthritide*. Audomari, 1619, in-12.

* I. BORGHESE (Louis), né à Blois, premier médecin de François Ier, contribua beaucoup à la liberté de ce prince, lorsqu'il étoit prisonnier à Madrid. Il sut persuader à Charles-Quint que le roi ne pouvoit guérir de sa maladie, parce que l'air du pays lui étoit contraire, et Charles crut alors devoir traiter de la paix à des conditions moins dures. Il revint en France avec le roi, en fut dignement récompensé, et devint ensuite premier médecin de Henri II.

† II. BORGHÈSE (Paul Guidotto), peintre et poëte italien, né à Lucques, avoit quatorze talens ou métiers : il n'en mourut pas moins dans une extrême misère, en 1626, à 60 ans. L'envie le tourmentoit autant que l'indigence. Jaloux du Tasse, il crut faire tomber sa Jérusalem délivrée, en composant un autre poëme, où il prenoit le genre, la mesure, le nombre des vers, enfin les rimes mêmes de son rival. Il ne lui manquoit que son génie. Il intitula son ouvrage, qui est, dit-on, resté manuscrit : *La Jérusalem ruinée.*

* I. BORGHESI (Diomède), de Sienne, vécut dans le 16e siècle, et Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, lui confia une chaire de langue italienne, dans le dialecte toscan, qu'on sait être le plus pur de toute l'Italie. Il a laissé quelques lettres graves et d'autres familières, et quelques notes dans le *Dictionnaire della Crusca.*

* II. BORGHESI (Ambroise), né à Palerme, dont il est fait mention dans la Bibliothèque de Coronelli, étoit savant et bon poëte. Malheureusement il ne nous reste qu'une comédie intitulée l'*Ambrosia*, Palerme, 1650 et 1656. Il mourut dans cette ville en 1659, âgé seulement de 26 ans.

† BORGHINI (Vincent-Marie), né à Florence en 1515, d'une famille noble, se fit bénédictin en 1531. Il fut un des hommes de lettres choisis pour la correction du Décaméron de Boccace, ordonnée par le concile de Trente, et exécutée dans l'édition de Florence, 1573, in-8°. Mais son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui a pour titre : *Discorsi di M. Vincenzo Borghini*, imprimé à Florence, 1584 et 1585, en 2 vol. in-4°, et réimprimé dans la même ville en 1755, avec des remarques. Il y traite de l'origine de Florence, et de plusieurs points intéressans de l'histoire de cette ville, de ses familles, de ses monnoies, etc. Borghini mourut en 1580, après avoir refusé par humilité l'archevêché de Pise, qui lui fut offert quelque temps avant sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain de même nom, et probablement de la même famille, Rafaello BORGHINI, auteur de plusieurs Comédies, et d'un Traité sur la peinture et la sculpture, assez estimé, sous le titre de *Riposo della pittura e della scultura*, Flo-

rence, 1735, in-4°, avec les notes d'Antoine-Marie Biscizni.

† I. BORGIA (César), second fils naturel d'Alexandre VI et de la belle et intrigante Vanozia, fut élevé par son père à la dignité d'archevêque de Pampelune, puis de Valence, et à celle de cardinal. Il se montra digne de lui par sa passion pour Lucrèce sa sœur, et par le meurtre de son frère aîné Jean Borgia, devenu son rival, qu'on trouva dans le Tibre, en 1497, percé de neuf coups d'épée. Louis XII, qui s'étoit ligué avec ce scélérat pour la conquête du Milanès, le fit duc de Valentinois, et lui donna en mariage Charlotte d'Albret, qu'il épousa malgré sa qualité de diacre, sur la dispense que lui en donna son père. Borgia, soutenu par les troupes du roi de France, se rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forli, Faënza, Pézaro et Rimini, s'empara du duché d'Urbin et de la principauté de Camerino. Les chefs de ces états, qui se rendirent à discrétion, furent ensuite empoisonnés ou jetés dans le Tibre par ordre de César. On regretta sur-tout Cérigliano, Agrelli, Villettozzoe, Varanne, Caëtan, le jeune et beau Manfrédi, qui avoit vaillamment défendu Faënza. Borgia ne respecta ni les liens de l'amitié, ni ceux du sang. Le cardinal Borgia, son cousin, périt par le poison qu'il lui fit donner; Alfonse d'Aragon, son beau-frère, fut étranglé par ses émissaires. Les principaux seigneurs italiens s'unirent contre cet usurpateur. César, ne pouvant les réduire par la force, emploie la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place, et se saisit de leurs personnes. Vitelli Olivérotto da Fermo, J. des Ursins, et le duc de Gravina, sont étranglés. Le cardinal des Ursins, partisan de ces infortunés, est conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de signer un ordre pour faire livrer au duc de Valentinois toutes les places de la maison des Ursins; il n'en mourut pas moins par le poison. Un autre cardinal qu'Alexandre avoit fait passer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans son lit; et Borgia recueillit sa succession, qui étoit opulente. (*Voyez* CORNETO.) Il s'empara de même de celles des cardinaux de La Rovère, de Capoue, Zéno et de plusieurs autres. Après la mort de son père, il perdit la plupart des places qu'il avoit conquises par sa valeur et par sa perfidie. Ses ennemis manquèrent de le massacrer sous Pie III; la protection du roi de France lui sauva la vie: par reconnoissance il quitta son parti. Jules II, successeur de Pie, le fit mettre en prison au château Saint-Ange, jusqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui restoient encore. Il consentit à les remettre, et par un ordre secret fit pendre les officiers que ce pontife envoyoit prendre possession, en son nom, de Cézène, et d'une autre ville. Jules II, indigné, le fit enfermer de nouveau à Ostie, jusqu'à ce qu'il eût effectué sa promesse. Il lui permit ensuite de se rendre auprès de Gonzalès de Cordoue, qui l'envoya en Espagne, où il fut arrêté. César, s'étant évadé de sa prison, se réfugia près de Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frère. Il se mit à la tête de son armée contre le connétable de Castille, alla mettre le siége devant le château de Viane, et y fut tué en 1507. Le luxe de Borgia étoit extrême. A son entrée en France, tous les chevaux de sa suite étoient ferrés en or. Thomasi, son historien, dit qu'il avoit sur le visage des taches sanguinolentes, comme si la nature eût voulu avertir ceux qui l'approchoient de se garantir de sa cruauté. Plus débau-

ché que voluptueux, il se porta en ce genre aux excès les plus monstrueux. Faux et dissimulé, il préféroit la trahison à tout autre moyen de réussir. Son courage et sa hardiesse éblouirent quelques beaux esprits de son temps. Ce scélérat avoit en effet de la bravoure, de la souplesse, un esprit vaste, une imagination vive, un coup-d'œil sûr pour les opérations militaires. Il ne laissa qu'une fille; mais il avoit plusieurs frères, bâtards comme lui d'Alexandre VI, qui ont continué la famille Borgia. *Voyez* ALEXANDRE VI, n° XVIII.

* II. BORGIA (Jérôme), neveu du précédent, né à Naples d'un père espagnol, vivoit au commencement du 16e siècle; il fut créé évèque de Massa en 1544, et mourut en 1549. Il cultiva avec succès la poésie latine. Une des Elégies de Pontanus est adressée *ad Hieron. Borgiam, poëtam elegantissimum.* On a de Jérôme Borgia un *Recueil de poésies* imprimé à Rome en 1525, in-4°.

III. BORGIA (saint François). *Voyez* FRANÇOIS, n° IV.

* IV. BORGIA (Alexandre), archevèque de Fermo, et l'un des hommes les plus célèbres de son temps, étoit originaire d'Espagne, et naquit à Vellétri le 6 novembre 1682. Il remplit une grande quantité de places et de charges éminentes, et se fit beaucoup d'honneur en secondant le désir qu'avoit Benoît XIV de supprimer beaucoup de fêtes qui surchargeoient l'industrie. Il publia d'abord un ouvrage sur cet objet, ensuite plusieurs *Lettres* qu'on trouve recueillies par Muratori. Il a composé plusieurs *Homélies*, parmi lesquelles on remarque celles qui concernent l'*éducation chrétienne des garçons*, Naples, 1766. Il a écrit, entre autres ouvrages, la *Vie du pape Benoît XIII*, Rome, 1741; *l'Histoire de l'église et de la ville de Vellétri*, Nocéra, 1723. Il a laissé beaucoup d'œuvres inédites. (On trouve dans Mazzucchelli, v. II, part. III, pag. 1743, une mention d'un recueil d'Œuvre scientifique; vol. XII, Histoire littéraire d'Italie; vol. X, pag 398, on lit les Mémoires du chevalier Canonico, Michel Catalani, patrice de Fermo, dans son œuvre intitulée *De ecclesiâ Fermanâ*, etc. Fermo, 1782, pag. 297, où l'on trouve l'esprit de tous les ouvrages de Borgia.) Il mourut le 14 février 1764, âgé de 82 ans.

* V. BORGIA (Etienne), neveu d'Alexandre, connu dans la république des lettres par différentes *Œuvres sacrées et profanes*, desquelles parle avec éloge Mazzucchelli et d'autres savans écrivains, et par son *Histoire des droits temporels du saint-siége sur le royaume des Deux-Siciles*, Rome, 1789, in-4°.

* VI. BORGIA (Etienne), cardinal; il naquit à Vellétri le 3 décembre 1731. A la sortie de l'académie, il fut chargé du gouvernement de Bénévent, et ensuite nommé par le pape Pie VI secrétaire de la propagation de la foi, emploi qu'il conserva dix-neuf ans. Elevé enfin à la pourpre romaine, il devint membre de différentes congrégations; mais il resta toujours attaché à celle de la propagation, et lui consacra presque toutes ses veilles et une partie de ses revenus. Choisi par le pape Pie VII pour l'accompagner en France, en 1804, il mourut à Lyon le 23 novembre de la même année, âgé de 73 ans environ.

* BORGIANI (Horace), habile dessinateur et peintre d'histoire, apprit de son frère, connu sous le nom de *Scalzo*, les premiers élémens de son art, qu'il perfectionna

bientôt par l'étude de l'antique et des grands modèles. Nous avons de lui plusieurs *Tableaux* et aussi quelques *Estampes* à l'eau-forte, traitées avec beaucoup de finesse et de légèreté. Né à Rome en 1577, il y est mort en 1615.

* I. BORGO (Tobie del), orateur et poëte au commencement du 15e siècle. Il étoit ami du Guarino, de Barbaro, et d'autres littérateurs de son temps. Il a laissé des *Discours*, des *Lettres* et des *Vers latins*, et la *Continuation de la chronique de Marc Ballaglia de Rimino sur les princes Malatesta.*

* II. BORGO (Louis del), secrétaire du conseil des dix à Venise, vivoit dans le 16e siècle. Il fut chargé par son gouvernement d'écrire l'*Histoire de Venise ;* il fit aussi un ouvrage contre Cardan, intitulé *Subtilités*, et quelques autres ouvrages.

* BORGONDIO (Horace), savant dans les lettres grecques et latines, excellent mathématicien, étoit né à Brescia, de parens illustres, le 7 octobre 1679. Il professa les mathématiques à Rome depuis l'an 1713, fut ensuite bibliothécaire du musée de Kirker, et mourut recteur du collége de Rome le 1er mars 1741. Ses ouvrages sont, I. *Motus telluris in orbe annuo ex novis observationibus impugnatus*, Roma, 1714, in-4°. II. *Iridis explicatio mathemathica*, 1715. III. *Nova hydrometri idea*, 1717. IV. *Mapparum constructio in planis sphæram tangentibus*, Roma, 1718. V. *Constructio eclipsium in disco terræ demonstrata*, 1719. VI. *Analyseos elementa analyticè demonstrata*, 1720. VII. *De ædium luminibus*, 1721. VIII. *Antliarum leges*, 1722. IX. *De computo ecclesiastico*, 1723. X. *Constructiorum astronomicarum theoria et praxis*, 1724. XI. *De situ telluris*, 1725. XII. *De circuli dimensione*, 1726. XIII. *Usus normæ in constructione æquationum planarum et solidarum*, 1727. XIV. *Telescopium gæodeticum*, 1728. XV. *De genesi motus circularis ex recto*, 1729. XVI. *Constructio calendarii gregoriani*, 1729. XVII. *Exercitatio analytica de casu irreducibili*, 1730. XVIII. *De maris æstu*, 1731. XIX. *Hypothesis planetarum elliptica*, 1732. XX. *De cycloïde et motu gravium cycloïdati exercitatio mechanica*, 1733. XXI. *De coherentia calculi astronomici cum æquationibus gregorianis*, 1734, in-4°. On a encore de lui six *Poëmes latins ;* les quatre premiers furent imprimés à Rome en 1721. (Dans les Mémoires de Trévoux en 1727, à l'art. 9 du mois de janvier, on trouve l'observation d'une éclipse de soleil du 25 septembre 1726, et celle d'une éclipse de lune du 7 au 8 août 1729 se trouve dans ceux de la même année, art. 100, du mois d'octobre.) Le P. Boscowich, son élève, l'a beaucoup loué dans une de ses Eglogues latines.

* I. BORGT (Henri Van der), peintre, né à Bruxelles en 1583. Le jeune Van der Borgt montra de bonne heure son goût pour le dessin. Son père le plaça chez Van Valkenborg ; il y fit des progrès très-rapides, et fut bientôt en état de voyager avec fruit. Borgt resta plusieurs années à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres. En quittant l'Italie, il voyagea dans toute l'Allemagne et s'établit d'abord à Frankendal, puis en 1627 il vint se fixer à Francfort sur le Mein. Outre la réputation de bon peintre, Van der Borgt avoit encore celle d'un des plus savans antiquaires de son temps. On le consultoit sur toutes les difficultés, et souvent il a donné son jugement sur

des antiquités grecques et romaines qui embarrassoient les savans d'alors. Le comte d'Arundel avoit pour lui une estime particulière, ainsi que les autres savans anglais.

* II. BORGT (Pierre Van der), peintre de Bruxelles. Il s'étoit d'abord adonné à peindre l'histoire; mais les études longues et difficiles que ce genre demande le déterminèrent à le quitter pour s'appliquer au paysage, plus prompt et plus facile; il y réussit pleinement, et a laissé en Flandre beaucoup de tableaux estimés.

† BORIS-GUDENOU, grand-écuyer de Moscovie, et beau-frère du grand-duc, fut régent de l'état pendant le règne de Fœdor. Voulant s'emparer de la couronne, il fit tuer Démétrius, frère de Fœdor, à Uglitz, où on l'élevoit. Pour cacher son meurtre, il fit perdre la vie au gentilhomme à qui il avoit confié le soin de l'exécuter. Il envoya des soldats pour raser le château d'Uglitz, et chasser les habitans, comme s'ils eussent favorisé l'assassinat. On croit qu'ensuite il empoisonna le roi Fœdor, pour se rendre maître absolu de l'empire. Il feignit de refuser la dignité royale; mais il employa secrètement toutes sortes de moyens pour la tenir de l'élection des grands. Après avoir obtenu ce qu'il souhaitoit, son bonheur fut traversé par l'imposture de Griska, qui parut sous le nom de *Démétrius*, et qui obtint la protection du vaivode de Sandomir. Celui-ci persuada à Démétrius que l'assassin envoyé par Boris avoit tué un jeune garçon qui lui ressembloit, et que ses amis l'avoient fait évader. Ce vaivode leva une armée, entra en Moscovie, et déclara la guerre au grand-duc. Il prit d'abord plusieurs villes, et attira à son parti plusieurs officiers de Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Les boyards couronnèrent Fœdor-Borisowitz, ou fils de Boris, qui étoit fort jeune; mais la prospérité des armes du faux Démétrius les engagea ensuite à le reconnoître pour leur prince. Le peuple, gagné par eux, courut promptement au château, et arrêta prisonnier le jeune grand-duc avec sa mère. En même temps on envoya supplier Démétrius de venir prendre possession de son royaume. Le nouveau roi fit tuer la mère et le fils le 10 juin 1605; c'est ainsi que se termina cette tragédie.

† BORLACE (Edmond), médecin anglais, mort en 1682, s'occupa aussi d'histoire, il a publié, I. *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8°. II. *Histoire de la rébellion de l'Irlande en* 1641, 1680, in-fol.

BORLASE (Guillaume), de la société royale de Londres, né à Pendéen en Cornwal en 1696, mort en 1772, fut pendant quelque temps curé de Ludgvan. On a de lui les *Antiquités de Cornouailles*, Londres, 1769, in-fol.; l'*Histoire naturelle* de la même province, 1758, in-fol., Oxford, et des *observations sur l'état ancien et présent des îles de Scilly*, Oxford, 1756, in-4°.

* I. BORN (Ignace de), savant distingué, à qui la minéralogie a de grandes obligations, né à Carlsbourg en Transylvanie le 2 décembre 1742. Il fit ses études à Vienne chez les jésuites, qui, ayant reconnu en lui du talent, l'engagèrent à entrer dans leur ordre. Mais il en sortit au bout de seize mois, et se mit à étudier les sciences naturelles. Il parcourut ensuite l'Allemagne, la France et la Hollande. Ses grandes connoissances le firent

nommer assesseur à la direction des mines et des monnoies à Prague. Il fit ensuite un voyage minéralogique en Hongrie et en Transylvanie. Il consigna le résultat de ce voyage dans des *Lettres* adressées à son ami Ferber, qui les publia en 1774. Bientôt il attira l'attention de tous les minéralogues par son *Lythophylacium Bornianum*, *J. index fossilium, quos collegit et in classes ac ordines disposuit*, *etc.*, part. I, II, Pragæ, 1772, in-8°. Il établit à Prague une société savante, qui publia ses travaux en langue allemande, sous le titre : *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Prague*, 6 vol. in-8°, Prague, 1775 – 1784. Il se rendit sur-tout célèbre par l'emploi qu'il fit de la méthode des amalgames dans la métallurgie. Son procédé est détaillé dans l'ouvrage allemand : *Sur les amalgames des minéraux qui contiennent de l'or et de l'argent, etc.* Vienne, 1786, in-4. Ce livre a été traduit en anglais et en français. L'empereur Joseph II le chargea d'introduire cette méthode dans tous ses états, et lui accorda pendant dix ans le tiers des sommes qu'on épargneroit par ce nouveau procédé, et, pour les dix années suivantes, les intérêts de ce tiers. Il a aussi publié l'ouvrage intitulé *Lettres sur des objets de minéralogie, écrites pendant un voyage en Hongrie*, Francfort et Leipsick, 1774, in-8°. Il a été traduit en français par Tonnet, et en anglais par Roope. Born mourut le 23 août 1791.

† II. BORN (Bertrant del), vicomte de Hautefort, près de Périgueux, se distingua dans le 12e siècle par son amour pour la gloire, sa galanterie et ses vers. Il suscita une violente ligue contre Richard, comte de Poitou ; mais celui-ci s'en vengea en ravageant la terre de Hautefort. Les guerres de Richard, roi d'Angleterre, avec Philippe-Auguste, ouvrirent à del Born un nouveau champ pour exercer sa valeur. Il parut avec éclat dans les combats qui se livrèrent. La princesse Hélène, sœur de Richard, reçut ses hommages, et se montra sensible au plaisir d'être célébrée par ce poëte. Lorsqu'elle eut épousé l'empereur Othon, Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne, devint la dame de ses pensées. L'abbé Millot rapporte que del Born finit sa carrière sous l'habit de moine de Cîteaux ; ce qui n'a pas empêché Le Dante de le placer dans son Enfer, où il le condamne à porter, en guise de lanterne, sa tête séparée de son corps. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent douze pièces de Bertrant del Born. Ils sont précédés de sa vie. Il avoit un frère que l'on compte aussi au nombre des anciens troubadours.

† BORNE (Giraut de), né à Sidueil, près de Limoges, se distingua par son savoir et son esprit. Il surpassa dans ses poésies ceux qui l'avoient précédé, et fut surnommé le *Maître des Troubadours*. L'abbé Millot dit que cet éloge est certainement exagéré ; car les pièces de Giraut de Borne sont en général fort obscures ; et le même historien ajoute que ce poëte fut entraîné par les préjugés de son siècle, qui attachoient du mérite à une affectation d'obscurité. Jehan de Nostre-Dame rapporte qu'il ne fut jamais amoureux, et qu'il n'adressa point de chansons à une maîtresse. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent cinquante-sept pièces de Borne, qui consistent en chansons, sirventes et tensons : elles sont précédées de sa Vie. Borne voyagea en Espagne, et y fut très-bien accueilli par les rois de Castille et de Léon. L'hiver, il fré-

quentoit les écoles, et se livroit tout entier à l'étude ; l'été, il alloit dans les cours, menant avec lui, dit-on, deux chanteurs pour faire valoir ses vers. Il ne voulut jamais se marier : ce qu'il gagna par son travail, il le donna à ses parens pauvres. Il mourut en l'an 1278.

* BORNER (Pierre-Paul), citoyen de Lucerne, et très-habile graveur en médailles. Il a gravé les portraits des papes *Innocent XI*, *Alexandre VIII* et *Innocent XII*, sur de grandes et petites médailles très-bien exécutées. Il s'étoit établi à Rome, où il est mort sur la fin du 17e siècle.

BORNIER (Philippe de), lieutenant particulier au présidial de Montpellier, naquit dans cette ville en 1634, et y mourut en 1711. On l'employa dans différentes affaires importantes. On a de lui, I. *Conférences des nouvelles ordonnances de Louis XIV avec celles de ses prédécesseurs*, 1755, 2 vol. in-4°. II. *Commentaires sur les conclusions de Ranchin*. Ces deux ouvrages, et sur-tout le premier, sont des sources dans lesquelles les jurisconsultes français ne cessent de puiser.

* BORNO (Baptiste), peintre d'Arezzo, élève et imitateur de Guillaume de Marseille, dans l'art de peindre sur verre. Il a travaillé pour les plus belles églises des états de Florence, et florissoit au commencement du 16e siècle.

BOROMÉE. *Voyez* BORROMÉE.

BORREL (Jean), connu sous le nom de *Buteo*, chanoine régulier de Saint-Antoine, naquit à Charpey en Dauphiné l'an 1492, et mourut à Cénar, bourg voisin de Romans, en 1572. Il se distingua de son temps dans les sciences abstraites, et donna, en 1554, à Lyon, in-4°, le *Recueil de ses ouvrages géométriques*, qui ne sont aujourd'hui d'aucun usage. — *Voyez* BOREL.

* BORRELLO (Charles), Napolitain, de l'ordre des clercs réguliers mineurs, fut célèbre par ses connoissances dans les lettres et les antiquités. Il fit imprimer les ouvrages suivans : *Vindex Napolitanæ nobilitatis*; *Animadversio in Francisci Ælii Marchesii librum de Neapolitanis familiis*. On conserve, dans la bibliothèque de son ordre, un grand nombre de manuscrits rassemblés par lui à beaucoup de frais et avec beaucoup de peine.

* BORRHAUS (Martin). *Voyez* CELLARIUS.

† BORRI (Joseph-François), *ou* BURRHUS, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète, naquit à Milan dans le 17e siècle. Il s'attacha d'abord à la cour de Rome, mais ayant ensuite déclamé contre elle, il remplit la ville du bruit de ses révélations, et fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre le maître par les mains de ceux auxquels il communiquoit son enthousiasme. Il commençoit par exiger d'eux le vœu de pauvreté, et, pour le leur mieux faire exécuter, il leur enlevoit leur argent; il leur faisoit jurer ensuite de contribuer, autant qu'il seroit en eux, à la propagation du règne de Dieu, qui devoit bientôt s'étendre par tout le monde, réduit à une seule bergerie, par les armes d'une milice dont il devoit être le général et l'apôtre. Ses desseins ayant été découverts, il prit la fuite; l'inquisition lui fit son procès, et le condamna comme hérétique à perdre la vie;

son effigie fut brûlée avec ses écrits à Rome en 1660. Il se réfugia à Strasbourg, et de là à Amsterdam, où il prit le titre de *Médecin universel*. Une banqueroute l'ayant chassé de la Hollande, il passa à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale. Le roi de Danemarck imita Christine. Borri se sauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui étoit alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais sur parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à faire amende honorable et à une prison perpétuelle. Il mourut en 1695, à 79 ans, au château Saint-Ange, dans lequel il avoit été transféré à la prière du duc d'Estrées, qu'il avoit guéri d'une maladie désespérée. On a de lui de mauvais ouvrages sur l'alchimie. Son livre intitulé *La Chiave del Gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, se trouve très difficilement. *Voyez* VILLARS, n° IV.

† BORRICHIUS (Olaüs), professeur de médecine à Copenhague, naquit le 7 avril 1626, et mourut en 1690. Il laissa une somme considérable pour l'entretien des pauvres étudians. Il ne voulut jamais se marier, de peur qu'une femme ne dérangeât ses plans philosophiques. On a de lui beaucoup d'ouvrages : I. *De Poetis græcis et latinis*. II. *Antiquæ Romæ imago*. III. *De somno et somniferis*, 1680, in-4°. IV. *De usu plantarum indigenarum*, 1688, in-8°, etc. V. *De causis diversitatis linguarum*, Iéna, 1704, in-4°.

† BORRO (Jérôme), né à Arezzo en Toscane, est auteur d'un ouvrage sur le mouvement, *De motu levium et gravium*, Florence, 1576, et d'un autre sur la *Méthode d'enseigner des péripatéticiens*, publié à Florence en 1584. Borro avoit dicté ces deux Traités à ses écoliers dans l'université de Pise, où il professoit la philosophie. S'étant fait des affaires avec l'inquisition, il fut obligé de prendre la fuite, et mourut peu de temps après.

† I. BORROMÉE (saint Charles), naquit en 1538, dans le château d'Arone, d'un père illustre et pieux. Charles s'adonna de bonne heure à la retraite et aux lettres. Son oncle maternel, Pie IV, l'appela près de lui, le fit cardinal en 1560, et ensuite archevêque de Milan. Quoiqu'il n'eût alors que 22 ans, il conduisit les affaires de l'Eglise comme un homme qui l'auroit gouvernée pendant long-temps. Les Romains croupissoient dans l'ignorance et l'oisiveté; pour les en tirer, il forma une académie, composée d'ecclésiastiques et de séculiers, que son exemple et ses libéralités animoient à l'étude et à la vertu. Le jeune cardinal, au milieu d'une cour fastueuse, se laissa entraîner au torrent, eut des appartemens, des meubles et des équipages magnifiques. Sa table étoit servie somptueusement; sa maison ne désemplissoit point de gentilshommes et de gens de lettres. Son oncle, charmé de cette magnificence, lui donna de quoi la soutenir. On le vit dans peu de temps grand-pénitencier de Rome, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, protecteur de plusieurs couronnes et de divers ordres religieux et militaires, légat de Bologne, de la Romagne, et de la Marche-d'Ancône. C'étoit dans ce temps-là que se tenoit le concile de Trente. On parloit beaucoup de la réformation du clergé : Charles, après l'avoir conseillée aux autres, l'exécuta sur lui-même. Il réforma tout d'un coup jusqu'à quatre-vingts domestiques de marque, quitta la soie dans ses habits, s'imposa chaque

semaine un jeûne au pain et à l'eau. Il se prescrivit bientôt des choses beaucoup plus importantes. Il tint des conciles, pour confirmer les décrets de celui de Trente, terminé en partie par ses soins ; fit de sa maison un séminaire d'évêques; établit des oratoires, des colléges, des communautés; renouvela son clergé et les monastères, et créa des établissemens pour les pauvres et les orphelins, pour les filles exposées à se perdre, ou qui vouloient revenir à Dieu après s'être égarées. Son zèle enchanta les gens de bien, et irrita les méchans. L'ordre des humiliés, qu'il voulut réformer, excita contre lui un frère Farina, membre de cette société. Ce malheureux tira un coup d'arquebuse au saint homme, pendant qu'il faisoit la prière du soir avec ses domestiques. La balle ne l'ayant fait qu'effleurer, Charles demanda la grace de son meurtrier, qui fut puni de mort malgré ses sollicitations, et dont l'ordre fut supprimé. Ces contradictions n'affoiblirent point l'archevêque. Il visita les extrémités abandonnées de son diocèse, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple, et s'en montra le pasteur et le père. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pauvres par ses ecclésiastiques et par lui-même, vendit ses meubles pour soulager les malades, et fit des processions, auxquelles il assista pieds nus et la corde au cou. Sa charité fut payée d'ingratitude, parce qu'elle ne fut pas toujours éclairée. Le gouverneur de Milan, Roquesens, en vertu d'une ordonnance du roi d'Espagne, défendit le port d'armes, comme le seul moyen d'empêcher les querelles et les meurtres trop communs alors. Saint Charles refusa d'obéir à cette défense, et voulut que son barrigel eût toujours son épée à son côté. Le gouverneur, piqué de cette contradiction et de quelques autres, engagea les magistrats de la ville à porter leurs plaintes contre Charles, qu'ils peignirent des couleurs les plus noires. « On l'accusoit, dit Baillet, d'avoir passé les bornes de son pouvoir pendant la peste, d'avoir introduit des nouveautés dangereuses; d'avoir aboli les jeux publics, les danses, les spectacles ; d'avoir rétabli l'abstinence du premier dimanche de carême, contre le privilége qu'avoit la ville de renfermer ce jour dans le carnaval. » On publia contre lui un manifeste injurieux et outrageant : mais content du témoignage de sa conscience, il abandonna à Dieu le soin de sa justification. Enfin, consumé de bonne heure par ses travaux, il finit sa carrière le 3 novembre 1594: sa fête se célèbre le lendemain 4. Paul V le canonisa en 1610. « L'abbé de Longuerue dit que saint Charles étoit grand adorateur du pape et des cardinaux, et qu'il parloit du sacré collége comme il eût fait des neuf chœurs des anges. » On voit cependant, par quelques traits de sa vie, qu'il ne se dissimuloit pas les abus qui s'étoient glissés dans la cour romaine, et même qu'il travailla à les faire réformer. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur des matières dogmatiques et morales. On les a imprimés en 5 vol. in-fol., en 1747, à Milan. La bibliothèque du Saint-Sépulcre de cette ville conserve précieusement 31 vol. manuscrits de *Lettres* du saint prélat. (*Voyez* BOTRO.) Le clergé de France a fait réimprimer, à ses dépens, les *Institutions* qu'il avoit dressées pour les confesseurs. Ses *Acta Ecclesiæ Mediolanensis*, Milan, 1599, in-fol., sont recherchés. Le père Touron a écrit sa vie en 3 vol. in-12, Paris, 1761.

† II. BORROMÉE (Frédéric), cardinal et archevêque de Milan,

héritier de la science et de la piété de Charles son cousin germain, mourut en 1632, après avoir fondé la célèbre bibliothèque ambrosienne (le collége ambrosien dont plusieurs membres ont donné des ouvrages recherchés et justement estimés), et avoir tenu le septième concile de Milan. On a de lui, *Sacra colloquia ; Sermones synodales ; Meditamenta litteraria ; Ragionamenti synodali*, à Milan, 1632, 3 vol. in-fol. *Voyez* FERRARI, n° II.

† BORROMINI (François), architecte italien, né à Bissone dans le diocèse de Côme en 1599, fut élève de Maderne, et lui succéda dans le titre d'architecte de Saint-Pierre de Rome. Il avoit reçu de la nature les plus belles dispositions pour son art ; mais il abusa de son talent, et gâta l'architecture comme le cavalier Marin avoit gâté la poésie. Dans tout ce qu'il a fait, on voit un talent supérieur, beaucoup d'invention et de hardiesse, mais trop de raffinement et de compilation dans les détails, et trop d'ornemens qui surchargent l'ensemble. La jalousie qu'il conçut contre Le Bernin lui tourna la tête ; et, dans un des accès de sa folie, il se perça de son épée, et mourut de sa blessure en 1667. On a de lui la *Description de l'église de la Vallicéla* qu'il avoit fait bâtir, Rome, 1725, en italien et en latin, avec les plans et les dessins. On y a joint le plan de l'église de la Sapience de Rome, autre superbe bâtiment de Borromini. On cite encore le *Portrait de sainte Agnès* : c'est son plus bel ouvrage. « Le Borromini, dit Félibien, a été l'un des plus grands hommes de son siècle, pour la fécondité de son génie et l'élévation de ses idées ; mais il a été en même temps le dernier par les abus qu'il en a faits. Il eut les plus grands succès lorsqu'il se borna à imiter les grands maîtres. L'envie qu'il eut de surpasser le chevalier Bernin l'engagea à ne suivre que l'impulsion de son génie, qui ne tarda guère à l'égarer. Le Borromini crut marcher à la gloire en introduisant des nouveautés dans l'architecture. Il méconnut dès-lors la simplicité des formes, et n'employa plus que des contours bizarres et ridicules, des cartouches, des colonnes trop engagées, des frontons brisés, et autres extravagances. On remarque cependant, dans les grandes compositions de cet artiste, une sorte de majesté qui annonce un talent supérieur. Il est aisé de voir que si Le Borromini eût médité davantage ses productions, et qu'il eût tâché d'éviter tous les défauts dans lesquels sont tombés les plus grands hommes, en marchant sur la même ligne, il se seroit fait un nom célèbre. C'est alors qu'il auroit surpassé non seulement le Bernin, mais tous les autres grands architectes, qui ont en vain tenté cette découverte. Le Borromini s'écarta de la bonne voie, et entraîna avec lui les architectes médiocres, qui se laissèrent séduire par le brillant de ses productions. Leurs erreurs ont été d'autant moins supportables, qu'ils avoient moins de génie. Tel a été le sort de la secte de cet artiste. »

* BORTOLI *ou* BARTOLI, né à Venise le 21 juillet 1695. Savant sur-tout dans le droit canon, et dans l'histoire ecclésiastique, il devint évêque de Nazianze, et fut, entre autres ouvrages, auteur d'un écrit sur l'*Abolition de l'ordre des jésuites*, imprimé à Florence en 1769. Cet ouvrage fut imprimé à Rome. Il est fait mention très-honorable de Bortoli dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli ; dans les *Fasti Gymn. Patavii* de Facciolati,

et dans l'*Istoria litter. d'Italia*, vol. 2.

* BORUL (Guillaume), magistrat et négociateur distingué de la république batave, né à Amsterdam en 1628, mort à Paris en 1668. *Voyez* WAGENAAR, Hist. d'Amsterdam, tom. III, pag. 212.

† I. BORY (N. de), chevalier de Saint-Louis, gouverneur du château de Pierre-Cise à Lyon, et secrétaire de l'académie de la même ville, est mort en 1791. L'aménité de son caractère, l'agrément de son entretien, la facilité de ses vers, le firent rechercher par la bonne société et par les compagnies littéraires. Il avoit traduit avec élégance la plupart des Odes d'Horace : mais cette traduction n'a pas été publiée. Ce poëte n'a donné à l'impression que deux pièces, dont l'une est une élégie intitulée *La Mort d'Eglé*, et l'autre une *Ode sur l'immortalité de l'ame*.

* II. BORY (Gabriel), membre de l'institut, ancien chef d'escadre et gouverneur des Iles-sous-le-Vent, publia en 1790, des *Mémoires sur l'administration de la marine et des colonies*. Il est mort en 1801.

* BORXA *ou* ARAGON (François de), prince d'Esquilache, comte de Simari et de Magalde, gentilhomme de la chambre du roi Philippe IV, et vice-roi du Pérou, naquit à Madrid vers l'année 1580. Après avoir reçu une éducation digne de sa naissance, il se voua de bonne heure aux belles-lettres, et plus particulièrement à la poésie espagnole, où il excella en prenant pour modèle et pour maitre son compatriote Barthélemi-Léonard de Argensola. En 1614 Borxa fut nommé vice-roi du Pérou, place éminente, et qu'il sut illustrer encore par l'aménité et la pureté de ses mœurs. Ce fut sous son gouvernement que dom Diego Baca de La Véga fit la conquête des Magnas dans le Maragnon en 1618. Il y fit bâtir une ville qu'il nomma *San-Francisco de Borxa*, en l'honneur du vice-roi ainsi appelé. Après avoir reçu la nouvelle de la mort de Philippe III, Borxa donna sa démission et revint en Espagne, où il vécut dans la retraite jusqu'en octobre 1658, époque de sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Naples reconquise par Alfonse V*, poëme historique écrit en espagnol, et imprimé à Saragosse en 1661, in-4°, et à Anvers en 1685, in-4°. II. Ouvrages en vers, imprimés à Madrid en 1639, et réimprimés à Anvers en 1654, et en 1663. III. La Traduction des *Oraisons et méditations de la vie de Jésus-Christ*, par B. Thomas à Kempis, avec les deux Traités des *Trois tabernacles* et des *méditations*, ouvrage posthume, imprimé par Foppéus à Bruxelles, en 1661, in-4°. On lui attribue en outre la traduction d'un ouvrage manuscrit, intitulé *Instructions de Sénèque à Néron : Plutarque à Trajan*, etc.; des *Sentences philosophiques* du docteur Jean de Oiarte. Borxa est placé au rang des premiers poëtes espagnols.

† BORZIUS (François), de la congrégation de l'oratoire, se montra l'un des plus ardens partisans de la cour de Rome, dans un ouvrage publié à Rome en 1661, sous ce titre : *De temporali Ecclesiæ monarchiâ*. L'auteur y assure que la négligence des souverains à défendre les droits du clergé a causé tous leurs malheurs; que le pape doit avoir un pouvoir direct et coactif sur le temporel des états, en disposer et les transférer.

I. BORZONI (Luciano), peintre, naquit à Gênes en 1590. Dès son enfance, il montra de l'inclination pour la peinture : il réunissoit dans un degré éminent le double mérite de traiter le portrait et les sujets historiques. Ses principaux ouvrages, qu'on voyoit à Gênes et à Milan, prouvent que cet artiste avoit un génie vif et fécond, son dessin précis, son pinceau moelleux. Ses compositions sont d'une grande manière, et il savoit donner de l'ame à ses figures.

* II. BORZONI (Jean-Baptiste *et* Carlo), fils du précédent, nés à Gênes et morts dans la même ville vers l'an 1657, annonçoient des dispositions assez heureuses pour faire espérer qu'un jour ils soutiendroient la réputation que leur père s'étoit acquise parmi les peintres de son temps; mais enlevés l'un et l'autre par une mort prématurée, ils n'ont laissé que des regrets à leurs contemporains.

* III. BORZONI (François-Marie), né à Gênes en 1625, mort dans la même ville en 1679, peignit avec beaucoup de goût et de talent le paysage, les marines et les tempêtes. Ne voulant prendre ses modèles que dans la nature même, on le voyoit souvent braver les injures du temps et s'exposer aux fureurs de la mer pour pouvoir mieux observer les sujets qu'il vouloit représenter. Cet artiste vint à Paris et eut l'occasion d'orner le château de Vincennes de quelques *Paysages* et *Vues de mer* qu'on voyoit dans les lambris. Il a laissé aussi des dessins lavés au bistre et à l'encre de la Chine qui sont estimés. On voit encore plusieurs estampes gravées par Jacques Coëlmans, d'après ce maître.

* I. BOS (Jean-Louis), de Bois-le-Duc, se distingua comme peintre de fruits et de fleurs. Ses ouvrages sont finis; ils ont du naturel. Il est impossible d'avoir un coloris plus pur et plus vif. Il peignit sur ses fleurs des insectes si petits, qu'on ne peut les distinguer qu'à l'aide d'un microscope. Il vivoit vers la fin du 15e siècle.

† II. BOS (Jérome), né à Bois-le-Duc vers 1450, mort en 1500. Quoiqu'il ait été un des premiers qui ont peint à l'huile, sa manière est moins sèche et ses draperies de meilleur goût que celles de ses contemporains. Il avoit une imagination très-singulière, et ne se plaisoit qu'à peindre des sujets terribles, tels que l'enfer, les diables et les spectres, en sorte que ses tableaux, pleins de vérité et d'une exécution admirable, inspiroient la terreur et l'effroi. Parmi ces compositions extraordinaires, on cite un *Enfer* où J. C. délivre les patriarches tandis que les diables prennent Judas par le cou, le retirent de l'enfer et le vont pendre en l'air. Dans une *Fuite en Egypte*, saint Joseph demande le chemin à un paysan; le fond est un paysage où l'on voit dans le lointain une grande quantité de peuple qui regarde danser un ours. La manière de Jérôme Bos est facile et prompte, et comme il peignoit tout au premier coup, sur des panneaux blancs, ses tableaux n'ont pas changé; ils paroissent faits de rien, on y aperçoit même l'impression des panneaux, sous des tons de couleurs glacés, et ils sont heurtés avec esprit. Ses ouvrages sont fort chers; ils sont dispersés dans les églises et dans les cabinets. On en voit plusieurs à Bois-le-Duc, à Harlem, et en Espagne, à l'Escurial, où ils sont conservés avec le plus grand soin.

† III. BOS (Lambert), professeur en grec dans l'université de Franeker, né à Workum dans les Pays-

Bos en 1670, étoit un savant uniquement occupé de l'étude. Il se maria cependant à 42 ans, et il eut deux filles. Le mariage ne diminua pas son ardeur pour le travail, et on a de lui divers ouvrages, estimés par leur profonde érudition. I. Une édition de la *Version grecque des Septante*, Franeker, 1709, en 2 vol. in-4°, avec des variantes et des prolégomènes. II. *Observationes in novum Testamentum*, 1707, in-8°; — *in quosdam auctores græcos*, 1715, in-8°. III. Une nouvelle édition de la *Grammaire grecque* de Vellerus, avec des additions. IV. Les *Antiquités de la Grèce*, Leyde, 1740, in-8°, traduites en français, avec les Commentaires de Frédéric Leisner, par La Grange, Paris, 1769, in-12. V. *Ellipses græcæ*, ouvrage classique dans son genre, dont la 1re édition, enrichie par d'autres savans, a paru à Leyde, chez Haak, en 1750, in-12. — M. F. H. Schæfer en a donné une sorte de *Variorum* à Leipsick en 1809. Ce savant mourut à Franeker en 1717.

† IV. BOS (Charles-François du), grand-archidiacre, grand-vicaire et doyen du chapitre de Luçon, mort en cette ville l'an 1724, étoit né au château du Bos dans le diocèse de Saint-Flour. On a de lui la continuation des *Conférences de Luçon*, dont l'abbé Louis avoit donné 5 vol. en 1685. Les commandemens forment 2 volumes; le Baptême et la Confirmation, 1 vol.; et l'Eucharistie, 2 vol. Dix ans après du Bos donna la Pénitence, 2 vol. — l'Extrême-onction, l'Ordre et le Mariage, 2 vol; le Symbole, 2 vol.; la Prière, 2 vol.; les Evangiles, 2 vol.; saint Paul aux Romains, 2 vol.; aux Corinthiens, première épître, 2 vol.; seconde épître, 2 vol.; aux Galates, 1 vol.; aux Hébreux, 1 vol.; à Tite et à Timothée, 1 vol. Sur le sacrifice de la Messe, 1 vol.; et le Catéchisme de Luçon, 1 vol.: en tout 26 vol. in-12. On a encore de lui la *Vie de Barillon*, évêque de Luçon, 1700, in-12, dont il avoit imité les vertus, et qui avoit employé ses talens au gouvernement de son diocèse.

V. BOS. *Voyez* Dubos.

† I. BOSC (Jacques du), Normand, auteur de l'*Honnête femme* et de la *Femme héroïque*, Paris, 1645, in-4°, étoit cordelier. D'Ablancourt, ami de du Bosc, honora l'*Honnête Femme* d'une préface curieuse, dans laquelle il s'élève contre les critiques ignorans. Le second ouvrage n'eut pas la même vogue. Jacques du Bosc, après avoir exercé sa plume sur les femmes, se mêla de controverse. Il écrivit contre les solitaires de Port-Royal; mais voyant qu'il n'étoit pas de leur force, il abandonna le combat.

† II. BOSC (Pierre-Thomines du), né à Bayeux en 1623, devint ministre de l'église de Caen, puis de celle de Roterdam, après la révocation de l'édit de Nantes. Il avoit été député en 1698, pour faire des remontrances à Louis XIV sur une déclaration donnée deux ans auparavant contre les calvinistes. Ce prince dit « qu'il venoit d'entendre le plus beau parleur de son royaume. » Du Bosc mourut en 1692. On a de lui 7 vol. de *Sermons*, qui tiroient leur principal mérite de son action et de sa bonne mine. Il eut de la réputation dans son parti. *Voyez* sa vie par Le Gendre, 1716, in-8°.

* III. BOSC ou A Bosco (Olivier du), de son temps un des plus éloquens orateurs de Rome, fut jeté dans la prison du château Saint-Ange, pour avoir parlé trop librement en chaire contre les ordres

religieux. Après une longue détention, rendu à la liberté, il se ruina dans l'alchimie. Paul V l'avoit nommé abbé de Beaulieu.

† IV. BOSC d'ANTIC (Paul), docteur en médecine, médecin du roi par quartier, correspondant de l'académie, et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, naquit à Péreységilde, dans le haut Languedoc, en 1726. Après avoir étudié la médecine à Castres et à Montpellier, il fut reçu docteur en cette science à Hardewick en Hollande, les lois sur les protestans ne permettant pas que les sectateurs de la religion réformée, qu'il suivoit, le fussent en France. C'est de cette ville qu'il passa à Paris, où il parvint à gagner l'amitié de Réaumur et de Nollet, à l'école desquels il fit des progrès rapides dans la physique, la chimie et dans l'application de ces sciences aux arts utiles, principalement aux manufactures à feu ; ces études l'écartèrent un peu de celle de la médecine qu'il ne négligea pas tellement qu'il ne pût suivre les praticiens les plus exercés de son temps. En 1755, la manufacture des glaces de Saint-Gobin, par une suite de procédés vicieux, ayant perdu le fil de sa routine, se vit dans l'impossibilité de faire des glaces marchandes; elle demanda à l'académie des sciences de lui indiquer un homme capable de reconnoître la source du mal et d'y remédier; Bosc d'Antic fut envoyé et remplit son attente. Deux ans après il revint à Paris, où il s'occupa de rédiger les observations et de publier les expériences qu'il avoit faites pendant son séjour à Saint-Gobin. Il débuta par un *Mémoire sur les causes des bulles qui se trouvent dans le verre ;* celui *sur celles des soufflures de métaux* le suivit de près ; l'un et l'autre sont remplis de vues lumineuses et nouvelles. En 1758, l'établissement de deux manufactures de verrerie, dans lesquelles il étoit intéressé, n'ayant pas répondu aux résultats qu'il en attendoit, par la faute des sociétaires, Bosc d'Antic n'en continua pas moins ses études littéraires, et ce fut même dans cet intervalle qu'il remporta le prix que l'académie des sciences avoit proposé *sur les moyens de perfectionner la verrerie*, et qu'il publia son mémoire sur la *nature de la matière électrique*, et sur la *cause de la graisse du verre.* Quelque temps après il donna un autre Mémoire *sur la faïencerie ;* où les nouveaux aperçus qu'il développa ont contribué au perfectionnement des manufactures de faïence. Bosc d'Antic, toujours malheureux dans ses entreprises, par l'*infidélité* de ses sociétaires, en fut encore victime dans une manufacture de verrerie en Auvergne. Malgré ces revers, cet esprit d'observation qui le suivoit par-tout donna lieu à un Mémoire *sur la fausse émeraude* ou *spath fusible*, à une *Analyse des eaux thermales de Chaudes-Aigues*, et à un travail *sur l'emploi du basalte dans la verrerie.* Envoyé en Angleterre par le gouvernement pour objet relatif aux arts, il donna son mémoire, intitulé *Essai des mines à feu*, celui sur le *commerce de la potasse*, et celui sur la *fabrication du verre en table.* A son retour d'Angleterre, il s'occupa plus particulièrement de la médecine, dans laquelle il obtint de nouveaux succès par les cures des maladies chroniques et des laits répandus, sur lesquelles il manifesta des idées neuves qui, malheureusement, n'ont pas été suivies par ses successeurs. Après une carrière laborieuse consacrée aux progrès des arts et à l'utilité de ses concitoyens, Bosc d'Antic mourut en 1784, regretté des amis des arts et de tous ceux qui eurent l'avantage de le connoître. Le recueil de ses mémoires a été publié chez

Cachet, 2 vol. in-12. Il a laissé deux fils qui marchent sur ses traces, et dont l'un est membre de l'institut.

† BOSCAGER (Jean), jurisconsulte de Béziers, né en cette ville le 23 août 1601, et mort le 15 septembre 1687, âgé de 86 ans, enseigna le droit à Paris avec succès. Il laissa une *Institution au droit français et au droit romain*, avec des notes, Paris, 1686, in-4°. Un triste accident causa la mort de Boscager; il se promenoit seul à la campagne, à six lieues de Paris; il tomba dans un fossé, et n'en fut retiré mourant que le lendemain.

* BOSCAMP (de), conseiller privé du roi de Pologne. Il avoit joui longtemps de la confiance de ce prince; il fut un des prisonniers condamnés à mort et exécutés par ordre du peuple de Varsovie, le 27 juin 1794, à la suite du soulèvement contre les Russes.

† BOSCAN ALMOGAVER (Mosen Juan), naquit à Barcelonne vers la fin du 15e siècle, d'une famille noble et ancienne. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fit plusieurs voyages, dont quelques-uns à la suite de l'empereur Charles V. Ses qualités morales et ses connoissances lui méritèrent la place de précepteur du grand-duc d'Albe, don Ferdinand. Ce poète s'est rendu célèbre comme réformateur de la poésie espagnole. On lui doit de l'avoir enrichie de la rime qu'il emprunta des Italiens, et d'avoir introduit dans son pays, avec le bon goût dont ils étoient alors dépositaires, leurs différens genres de composition. Boscan dut l'idée de cette révolution littéraire, favorisée par le célèbre Garcilasso de La Véga, à André Navagéro, alors ambassadeur de Venise auprès de Charles V. Au reste, ce genre de versification n'étoit que tombé en désuétude chez les Espagnols; le marquis de Santillane et Inigo Lopez de Mendoza l'avoient déjà fait connoître. Ce dernier fut devancé bien long-temps auparavant par l'infant don Juan Manuel, qui dut lui-même l'origine de ces sortes de poésies à nos anciens troubadours. Il mourut vers l'an 1543. Les ouvrages qu'il a laissés sont, 1° quatre livres de *poésies diverses*, dont le premier renferme des pièces de vers composées à l'ancienne manière espagnole. Les livres 2e et 3e renferment des *sonnets*, des *stances*, des *épîtres*, et autres poésies dans le goût italien. On y trouve aussi la fable de *Léandre et Héro*, traduite du grec. Le 4e livre comprend les poésies de Garcilasso de La Véga son ami intime. Ces ouvrages ont été imprimés en espagnol à Médina-del-Campo en 1544, à Lyon en 1549, et à Venise en 1553. Boscan a traduit en outre une tragédie d'Euripide, mais on ignore laquelle; et *le Courtisan*, ouvrage écrit en italien par le comte Balthasar Castelion.

* I. BOSCH (Jacob), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1636, et mort en 1675, peignoit les fruits, et il a excellé dans ce genre.

* II. BOSCH (Balthasar Van der), peintre, né à Anvers en 1675, eut pour maître Thomas, qui peignoit des figures dans le genre de Téniers. Il rendoit ses fonds intéressans en les enrichissant de curiosités, de bustes, de vases, etc., comme les cabinets des curieux. Van der Bosch étudia la même manière, mais on lui conseilla de donner plus de noblesse à ses figures; on trouvoit ridicule que des appartemens riches ne fussent occupés que par le bas

peuple : le seul Téniers les a rendues séduisantes par sa touche spirituelle et la variété, mais ne les déplaçoit point; ses paysans sont dans les campagnes ou dans leurs chaumières, on ne les trouve point dans des palais ni dans des galeries. Van der Bosch profita de ces avis; son pinceau acquit plus de noblesse; et il vit acheter ses tableaux très-cher. Il fit aussi des portraits qui réussirent. Le duc de Marlborough, enchanté de ses productions, lui fit faire son portrait à cheval. Il eut beaucoup de succès. Enfin on payoit ses tableaux plus cher que ceux de Téniers et d'Ostade. En général, ses sujets sont bien pensés ; ce sont assez souvent des peintres ou des sculpteurs dans leurs ateliers, avec des modèles, et leurs élèves, entourés de bustes de marbre, de bronze, etc. Sans une extrême finesse de dessin, on y trouve de bonnes formes et toujours une couleur séduisante; sa touche est spirituelle, son pinceau précieux, ses figures galantes et habillées suivant la mode, ses étoffes fort bien imitées : avec tout cela, ses tableaux n'ont pas la valeur que ses compatriotes leur donnèrent dans le temps. Ils sont très-rares en France. Il y en avoit deux de ses plus beaux à Gand, et son chef-d'œuvre étoit à Anvers, dans la salle de la confrérie de l'arbalète : on y voyoit tous les chefs de cette compagnie, peints en pied d'après nature. Van der Bosch mourut en 1715; il étoit alors directeur de l'académie d'Anvers.

† BOSCHAERTS (Thomas WILLEBORTS), peintre flamand, naquit à Berg-Op-Zoom en 1613. Le crayon et le pinceau furent les amusemens de son enfance. A douze ans il fit son portrait. Le prince d'Orange, admirateur de ses tableaux, les enleva tous, et appela l'artiste à La Haye, où il l'occupa à embellir son palais. Ce peintre se distingua dans l'allégorie et par le coloris.

* BOSCHINI (Marc), Vénitien, peintre en miniature et à l'huile, dessinateur, graveur au burin et à l'eau-forte, et poëte, vécut vers le milieu du 16e siècle. Il a laissé les ouvrages suivans : *Le Royaume de Candie dessiné et gravé en différentes planches; l'Archipel; la Carte d'un voyage pittoresque par mer; les Bijoux pittoresques.* Ses travaux lui valurent une grande quantité de très-beaux présens, entre autres, dans le mois d'août 1661, trois chaînes d'or; l'une de l'empereur, une de l'archiduc d'Autriche, l'autre d'Alfonse IV, duc de Modène.

* BOSCHIUS (Jean), né dans l'évêché de Liége, vers le commencement du 16e siècle, fut appelé en 1558 à l'université d'Ingolstadt, où il enseigna publiquement la médecine, et se fit considérer par ses connoissances dans les langues et les belles-lettres. Il commença les premières séances de son cours par la lecture d'un excellent discours sur les qualités d'un bon médecin, et sur les différens auteurs qui ont écrit sur cette science. On le trouve dans le premier volume des Discours de cette université. Il est sous ce titre : *Oratio de optimo medico et medicinæ auctoribus.* Boschius aimoit beaucoup la lecture; il en profita pour faire des extraits qu'il a rassemblés dans les ouvrages suivans : I. *De peste liber,* Ingolstadii, 1562, in-4°. II. *Concordia philosophorum et medicorum de humano conspectu, atque fœtûs corporaturâ, incremento, animatione, morâ in utero, ac nativitate,* Ingolstadii, 1576 et 1588, in-4°. Il a fait encore quelques petits traités.

BOSCHIUS *ou* BOSCH. *Voyez* DUBOIS (Jérôme.)

* BOSCHUS (Hippolyte), de Ferrare, où il enseigna la médecine vers la fin du 16e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *De vulneribus à bellico fulmine illatis.* Ferrariæ, 1596, 1603, in-4°. II. *De facultate anatomicâ per breves lectiones, cum quibusdam observationibus,* Ferrariæ, 1600, in-4°. III. *De læsione motûs digitorum, et macie brachii sinistri consilium.* On le trouve dans le recueil que Joseph Lauterbach fit imprimer à Francfort en 1605, in-4°. IV. *De curandis vulneribus capitis brevis methodus.* Ferrariæ, 1609, in-4°.

BOSCO (Joannes à Bosco), *Voyez* Bois, n° II, *et* Sacrobosco.

BOSCOVICH (Joseph-Royer), né à Raguse le 18 mai 1711, y fit ses premières études sous les jésuites. Il entra dans leur noviciat à Rome en 1725. Un penchant décidé pour les mathématiques l'en fit nommer professeur, et il commença ses leçons publiques au collége romain en 1740. Déjà antérieurement il avoit donné beaucoup de leçons particulières et publié des dissertations. Ses exercices au collége romain lui donnèrent occasion d'en publier d'autres sur la rotation du soleil, problème qu'il résolut le premier sur la lumière, le flux et le reflux de la mer. En 1750, il obtint du cardinal Valenti des ordres pour la mesure des degrés de la terre en Italie. Il s'en occupa avec le P. Chaire, et le résultat de ce grand travail a produit un vol. in-4°, qui a été traduit en français sous le même format par le P. Hugon, jésuite, sous le nom de Châtelain. Paris, chez Tilliard, 1770. Les mesures du degré faites en Autriche, en Piémont, et même celle d'Amérique, exécutées par des Anglais, furent entreprises à sa sollicitation et par le crédit qu'il avoit auprès des souverains et des gens en place. Ce fut lui qui obtint également la restauration de la grande méridienne de Florence, qui a 277 pieds de hauteur, et dont le P. Ximenez a publié la description. Un des meilleurs ouvrages de Boscovich a pour objet les différentes lois de la nature et celle de l'attraction, considérée comme une suite d'une loi universelle, à laquelle il remonte avec autant de sagacité que de profondeur dans les mathématiques et la métaphysique. Personne n'a fait une réunion plus rare et plus utile de ces deux sciences. Ce livre a été imprimé en 1758 et 1768. En cette dernière année, le P. Boscovich fut demandé par l'université de Paris qu'on venoit de rétablir, et il y professa pendant six ans. De là il passa à Milan, et y fut pendant trois ans professeur d'astronomie et d'optique aux écoles palatines. En 1773, lors de la suppression des jésuites en Italie, il fut invité à venir à Paris, et il obtint le titre de directeur de l'optique de la marine avec une pension de 8000 fr. sur la marine et les affaires étrangères, qui devoit être remplacée par un bénéfice. Son nouveau titre fut une occasion pour lui d'étendre ses recherches vers la partie de l'optique la plus difficile et la plus neuve, la théorie des lunettes acromatiques. Elle occupe un tiers des cinq vol. in-4° qu'il a publiés en 1785. (*Voy.* Journal des Savans, mai 1786.) Sa méthode pour calculer les comètes, est une des plus élégantes et des plus ingénieuses qu'on ait imaginées. Son esprit ne fut point desséché par les calculs : la poésie l'occupa beaucoup, et son *poëme latin sur les Eclipses* l'a rendu le rival de Lucrèce. Il ne fut pas non plus étranger à la politique. La république de Lucques le chargea de ses affaires dans des circonstances importantes, et il lui rendit des services essentiels. Il avoit voyagé dans toutes les par-

ties de l'Europe, et même en Turquie, et la relation de ce voyage a été imprimée. Son mérite et l'amabilité de son caractère n'empêchèrent pas qu'il n'éprouvât de la part de quelques savans des désagrémens auxquels il fut trop sensible, et qui le déterminèrent à quitter Paris en 1783, pour aller faire imprimer ses ouvrages en Italie. De là il se retira à Milan, où l'empereur lui confia de nouveaux travaux. Il préparoit l'impression de ses Commentaires sur les deux derniers volumes du poëme astronomique de M. Stay, quand une attaque d'apoplexie termina sa carrière le 12 février 1787.

*BOSE (George-Mathias), docteur de la faculté de médecine de Leipsick, et professeur de physique à Wittemberg, fut nommé correspondant de l'académie des sciences de Paris en 1743. Ses principaux ouvrages sont, I. *Otia Wittebergensia*, Wittebergæ, 1739, in-4°. II. *Tentamina electrica tandem aliquando hydraulicæ, chymicæ et vegetalibus utilia*, ibid. 1747, in-4°.

† I. BOSIO (Jacques), Bosius, natif de Milan, selon La Casanate, ou de Malte, fut frère servant de l'ordre de Malte. Ce religieux étant retenu à Rome auprès du cardinal Pétrochini, son patron, pour les affaires de son ordre, dont il étoit agent ou procureur général, profita de ce séjour pour y composer l'Histoire qui porte son nom, sous ce titre : *Dell' Istoria della sacra Religione, dell' illustrissima militia di san Gioano Gierosolimitano*. Cet ouvrage, qui contient quarante livres, est partagé en 3 vol. in-folio, imprimés à Rome en 1621, 1629 et 1684. Cette histoire a été traduite en français par de Boissat, sieur de Licien, sous le titre d'*Histoire de Malte*. Paris, 1654, in-folio. Les envieux de la gloire de Bosio ont publié qu'il avoit remis ses Mémoires à deux cordeliers de la grand'manche, appelés en Italie les *Grands Frères*, et que ces deux religieux ont mis son livre dans la forme qu'il a aujourd'hui. Cet ouvrage est moins recherché pour le style que pour la multitude et la rareté des faits dont il est rempli. La plupart des historiens nationaux, qui depuis Bosio ont voulu donner l'Histoire de Malte en leur langue, n'ont été que ses copistes ou ses abréviateurs.

† II. BOSIO (Antoine), agent de l'ordre de Malte, et neveu du précédent, naquit à Malte. Son recueil intitulé *Roma Sotteranea*, Rome 1632, in-folio, renferme la description des tombeaux et épitaphes des premiers chrétiens, qu'on trouvé dans les catacombes de cette capitale de la catholicité. Il passoit, dans les souterrains quelquefois cinq ou six jours de suite. Bosio mourut en 1629. Un prêtre de l'oratoire de Rome, le père Aringhi, traduisit son livre d'Italien en latin, en deux volumes in-folio, 1651. Les amateurs des antiquités ecclésiastiques font grand cas de cette version, plus ample que l'ouvrage.

BOSIUS (Jean-André), né à Leipsick en 1626, et mort en 1676 à Iène, où il étoit professeur d'histoire, a publié une introduction à la politique, sous ce titre : *De comparandâ prudentiâ civili cum notitiâ scriptorum politicorum*, 1698, in-4°. Cet écrit est savant et judicieux.

BOSON, comte d'Arles, beau-frère de Charles-le-Chauve et gendre de l'empereur Louis II, obtint en 879 le titre de roi de Provence, en partie par son courage (*Voyez* ENGELBERGE), en partie par la politique. Le concile de Mante, dans le

territoire de Vienne, l'élut et le couronna. Boson, au comble de ses vœux, affecta de se reconnoître indigne du sceptre; « mais je n'ose, répondit-il, résister à vos ordres, persuadé qu'il faut obéir aux évêques *inspirés de Dieu.* » *Voyez* BÉRENGER, n° I.

* BOSQUET (George), avocat à Toulouse, est auteur de *Hugoneorum hæreticorum Tolosæ conjuratorum profligatio*, imprimé à Toulouse en 1563, et flétri par un arrêt du conseil de la même année. *Voyez* PEIGNOT, *Liv. br.* t. I, pag. 44.

† II. BOSQUET (François), évêque de Lodève, puis de Montpellier, naquit à Narbonne en 1605, et mourut en 1676. Il avoit été d'abord juge royal de sa patrie, ensuite de Guienne, puis du Languedoc. Ce fut un des plus savans et un des plus illustres prélats du 17e siècle. Il se fit surtout remarquer par la connoissance qu'il avoit acquise des antiquités ecclésiastiques et du droit français. Dans un voyage qu'il fit à Rome, au commencement du pontificat d'Alexandre VII, le sacré collége lui rendit des honneurs singuliers, et le pape même lui donna de grandes marques d'estime. On a de lui: I. Les *Epîtres d'Innocent III*, avec des remarques curieuses. II. Les *Vies des papes d'Avignon*, in-8°, 1632, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4°. III. *Historia Ecclesiæ gallicanæ*, in-4°, 1636. On lit dans son épitaphe: *Gregem verbo et exemplo sedulò pavit, largus erga pauperes, sibi parcissimus, omnibus benignus*, etc.

* BOSQUIER (Philippe), récollet, né à Mons en 1561, professeur de théologie à Ath, s'appliqua à la prédication, à traduire quelques ouvrages latins, et à les enrichir de notes. La plupart de ses ouvrages, d'abord imprimés séparément, ont été réunis en trois volumes in-folio, à Cologne, 1621. On trouve dans ces sermons, comme dans presque tous ceux de son temps, des passages de l'Ecriture sainte, des Pères, des rabbins, des controversistes, des poëtes, et de presque tous les auteurs grecs et latins. Il fit imprimer à Mons, en 1589, une pièce de théâtre, sous le titre singulier *du petit rasoir des ornemens mondains.*

* BOSQUILLON (Charles-Pierre), avocat au parlement de Paris, électeur de cette ville en 1790 et 1792. Il s'opposa, à cette dernière époque, à la nomination de Manuel à la place de procureur de la commune. En qualité de juge de paix, il avoit instruit une procédure contre les instigateurs de la journée du 20 juin, où une multitude des faubourgs pénétra dans le château des Tuileries. Le 30 août, faisant une proclamation à l'Estrapade, où demeuroit Bosquillon, Manuel affecta de se tourner vers sa maison, en disant: « Le jour des vengeances est arrivé, les traîtres vont périr. » Le lendemain Bosquillon fut arrêté par ordre du comité de surveillance et conduit à l'Abbaye, où il fut massacré deux jours après. Il étoit à cette époque juge de paix de la section de l'Observatoire, et âgé de 40 ans.

* BOSSCHAERT (N.), peintre de fleurs, né à Anvers l'an 1696, est le meilleur élève de Crépu. Il avoit un pinceau délicat, et donnoit une grande légèreté à ses fleurs; ses tableaux ont été recherchés, et il fut quelquefois employé par d'autres artistes pour peindre des fleurs dans leurs tableaux, comme étant un des plus habiles en ce genre.

* BOSSCHE (Guillaume Van der), de Liège, fut médecin et échevin

de la ville de Dendermonde. Il est connu par un ouvrage intitulé *Historia medica, in quâ libris quatuor animalium natura et eorum medica utilitas exactè et luculenter tractantur.* Bruxellæ, 1639, in-4° avec figures. L'auteur rapporte, dans cette histoire, tout ce que les naturalistes et les médecins ont dit sur les remèdes tirés du règne animal; mais, comme il manque de critique, il reçoit toutes les opinions, et les avance avec la confiance qu'on donneroit aux choses les plus démontrées.

† BOSSE (Abraham), graveur, né à Tours en 1611, donna les premières leçons de perspective dans l'académie de peinture de Paris. Il connoissoit très-bien cette partie, ainsi que l'architecture. On a de lui, I. trois bons *Traités sur la manière de dessiner les ordres d'architecture*, 1684, in-fol.; sur la *gravure*, 1645, in-8°; sur la *perspective*, 1652, in-8°. II. *Représentation de diverses figures humaines, avec leurs mesures prises sur des antiques qui sont de présent à Rome*, Paris, 1656, petit format tout en gravures. Ses estampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une manière particulière, sont agréables. L'ouvrage de Bosse sur la gravure a été redonné au public en 1758, grand in-8°, avec les remarques et les augmentations de Cochin fils. III. *Le peintre converti aux pieuses et universelles règles de son art*, Paris, 1667, in-8°. Cet artiste, suivant Jombert, étoit d'un caractère extrêmement vif et turbulent: il s'attira plusieurs ennemis redoutables, au sujet des divers traités de perspective de Desargues, qu'il mit au jour. Il avoit adopté les idées de ce dernier, contre le sentiment de Le Brun et des plus habiles académiciens. Cette contestation devint si violente, par la chaleur et la vivacité avec laquelle Bosse soutenoit son sentiment, qu'on fut obligé de l'exclure des assemblées, et même de le bannir entièrement de l'académie, parce qu'il avoit publié quelques écrits injurieux contre ses principaux membres. Bosse mourut dans sa patrie vers 1660.

* BOSSI (Benigno), né en 1727, dans le duché de Milan, montra de bonne heure tant de goût et de dispositions pour le dessin, que ses parens se déterminèrent à l'envoyer dès l'age de 10 ans à Nuremberg, où il prit des leçons d'un maitre pendant quelques années. Envoyé ensuite à Dresde pour se fortifier, il s'exerça à la peinture et à la sculpture, et paroissoit vouloir se livrer exclusivement au premier de ces deux arts; il étoit même sur le point de se rendre à Rome pour y perfectionner son talent sous Pompéo Battoni, lorsque la mort de son père vint détruire ce projet. On lui conseilla alors de graver à l'eau-forte, et il s'y livra jusqu'à la 60e année de sa vie. On a de lui plusieurs *suites de têtes, des petits sujets, des vases, et beaucoup de vignettes.*

* BOSSINHAC (Peire de), troubadour, appelé mal à propos *Bucignac, Busignac*, ou *Rosignac* par Millot et ses copistes, étoit un clerc, gentilhomme d'Hautefort, qui florissoit vers la fin du 13e siècle; il composa des *Sirventes* contre les femmes de mauvaise vie. La seule pièce que nous ayons de lui attaque les femmes en général. Elle se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, fonds de La Vallière, n° 2701, in-fol.

BOSSIO. *Voyez* BOSSUS.

* BOSSO (Donato), né à Milan

en 1436, avocat célèbre, écrivit une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1492, sous le titre : *Chronica Bossiana*; Caet., 1492, à Milan. L'ouvrage a été imprimé aux frais de l'auteur.

† BOSSU (René le), religieux génovéfain, naquit à Paris en 1631, d'un avocat-général à la cour des aides. Il mourut sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean de Chartres en 1680. Il contribua beaucoup à former la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris. On a de lui, I. Un *Parallèle de la philosophie de Descartes et d'Aristote*, Paris, 1674, in-12, qu'il vouloit concilier. « Il ne savoit pas, dit un bel esprit, qu'il falloit les abandonner l'une et l'autre. » Non, il ne le savoit pas : Newton n'avoit pas paru, et Le Bossu étoit plus capable de raisonner sur les chimères anciennes que de les détruire. II. Un *Traité du poëme épique*, dont la 6ᵉ édit. a été imprimée à La Haye, 1714, in-8°, dans lequel on trouve des règles utiles. Un poëte qui s'est exercé dans ce genre, Voltaire, assure que ces règles ne sont ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée ; et que, ces deux poëmes étant d'une nature totalement différente, les critiques seroient fort en peine de mettre Homère d'accord avec lui-même. L'embarras n'auroit pas été moindre à l'égard de Virgile, qui réunit dans son Enéide le plan de l'Iliade et celui de l'Odyssée. *

† I. BOSSUET (Jacques-Béuigne), naquit à Dijon en 1627, d'une famille de robe, noble et ancienne. Il laissa voir dès son enfance tout ce qui devoit lui attirer dans la suite l'admiration publique. Le plaisir de s'instruire lui faisoit oublier les amusemens de son âge. Ses jeunes camarades de collége, ne pouvant lui faire partager leurs jeux, s'en vengeoient par un mauvais quolibet, en l'appelant *Bossuetus aratro*. Annoncé comme un prodige aux beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, il y fit, devant une assemblée nombreuse et choisie, un sermon sur un sujet qu'on lui donna : il parla comme s'il se fût préparé. Le prédicateur n'avoit que 16 ans, et il étoit onze heures du soir ; ce qui fit dire à Voiture, si fécond en jeux de mots, « qu'il n'avoit jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. » Ses parens le destinèrent d'abord, dit-on, au barreau. On a écrit qu'il y avoit eu un contrat de mariage entre lui et mademoiselle Desvieux, plus connue depuis sous le nom de mademoiselle de Mauléon, fille d'esprit et de mérite, et son amie dans tous les temps. Bossuet, après ses premières études, vint à Paris en 1642, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz, où il étoit chanoine, il s'appliqua à la conversion des protestans, et en ramena plusieurs à la religion catholique. Ses succès eurent de l'éclat. On l'appela à Paris pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine mère, Anne d'Autriche, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'avent de la cour en 1661, et le carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. « Bossuet, disoit madame de Sévigné, se bat à outrance avec son auditoire ; tous ses sermons sont des combats à mort. » Un incrédule ayant voulu l'entendre : « Voilà, dit-il en sortant de l'église, le premier des prédicateurs pour moi ; car c'est celui par lequel je sens que je serois converti, si j'avois à l'être. » Son carême de 1666, son avent de 1668, prêchés pour confirmer dans sa croyance le maréchal de Turenne, nouvelle-

ment converti à la foi catholique, lui valurent l'évêché de Condom. Le roi lui confia bientôt l'éducation du dauphin, en 1670. Un an après il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder un diocèse qu'il lui étoit impossible d'administrer. Ce fut vers ce temps qu'il prononça *l'Oraison funèbre de Madame*, morte subitement, au milieu d'une cour dont elle étoit la gloire et les délices. Personne ne posséda mieux que lui le talent de faire passer avec rapidité dans l'ame de ses auditeurs le sentiment profond dont il étoit pénétré. A ces paroles : « O nuit désastreuse! nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! » Toute la cour fut vivement émue. Le pathétique et le sublime se partagent à ce discours. On trouve une sensibilité plus douce dans les dernières paroles de *l'Oraison funèbre du grand Condé*, laquelle termina la carrière oratoire de Bossuet. « Il finit par son chef-d'œuvre, ainsi qu'auroient dû faire, dit d'Alembert, beaucoup de grands hommes, moins sages ou moins heureux que lui. » « Prince, dit-il, en s'adressant au héros que la France venoit de perdre, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux désormais apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie le reste d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint. » Il porta toute la vigueur qui caractérise ses oraisons funèbres dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, composé pour son élève. On ne peut se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation et la chute des empires; les causes de leurs progrès et de leur décadence. On a observé judicieusement que c'étoit l'histoire de la providence et de la nation juive; qu'il donnoit pour cause aux grandes révolutions des empires les décrets mystérieux de Dieu sur les juifs, comme l'astronome Ptolomée faisoit de la terre, qui est une des plus petites planètes, le centre unique de tous les mouvemens célestes. « On a accusé Bossuet, dit d'Alembert, d'avoir été, dans ce chef-d'œuvre, plus orateur qu'historien, et plus théologien que philosophe; d'y avoir parlé trop des juifs, trop peu des peuples qui rendent si intéressante l'histoire ancienne, et d'avoir, en quelque sorte, sacrifié l'univers à une nation que toutes les autres affectent de mépriser. » — Il répondoit à ce reproche que, s'il avoit paru, dans un si grand tableau, négliger le reste de la terre pour le seul peuple à qui le vrai Dieu fût connu, c'est qu'il avoit cru devoir, non seulement à ce Dieu, dont il étoit le ministre, mais encore à la France, dont le sort étoit confié à ses leçons, de montrer partout au jeune prince, dans cette vaste peinture, l'objet le plus propre à forcer les rois à être justes. M. de Sainte-Croix, dans son excel. crit. des hist. d'Al., pag. 124, juge vraisemblable que l'ouvrage de Paul Orose a fourni à Bossuet l'idée de son immortel *Discours sur l'histoire universelle*. Paul Orose ramène, comme lui, tous les événemens aux vues de la providence sur l'établissement de la religion chrétienne, mais c'est d'une manière moins directe, et son plan n'est pas dessiné avec la même exactitude. Les soins que Bossuet s'étoit donnés pour l'éducation du dauphin furent récompensés par la charge de premier aumônier de la dauphine en 1680, et par l'évêché de Meaux en 1681. On prétend que

Louis XIV auroit demandé pour lui le chapeau de cardinal, s'il n'avoit cru que cette dignité, que Bossuet auroit honorée, ne devoit appartenir qu'aux prélats d'un grand nom. On assure même que Bossuet ayant demandé l'évêché de Beauvais, Louis XIV, toujours subjugué par les mêmes préjugés, le lui refusa, ne voulant pas donner une pairie à un homme d'une noblesse nouvelle. On peut douter de ce fait. Quoi qu'il en soit, Bossuet obtint en 1697 une charge de conseiller d'état, et l'année d'après, celle de premier aumônier de la duchesse de Bourgogne. Une affaire d'éclat, à laquelle il eut beaucoup de part, fixoit alors les yeux du public sur lui. Fénélon, archevêque de Cambrai, venoit de publier son livre de l'Explication des maximes des saints, sur la vie intérieure. Bossuet, qui voyoit dans cet ouvrage des restes de molinisme, s'éleva contre lui dans des écrits réitérés. Ses ennemis attribuèrent ces productions à la jalousie que lui inspiroit Fénélon; et ses amis à son zele contre les nouveautés. Au reste, il ne faut pas citer cette attaque contre Fénélon. On peut juger de l'irascibilité que Bossuet déploya dans cette querelle, par ce trait: « Qu'auriez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai, lui demanda un jour Louis XIV? » — « Sire, répondit Bossuet, j'aurois crié vingt fois plus haut: quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard. Réponse plus digne d'un fanatique que d'un homme sensé. — Il répondit au même prince, qui lui demandoit son sentiment sur les spectacles: « Il y a de grands exemples pour, et des raisonnemens invincibles contre. » (*Voyez* GENEST.) Il fut aussi zélé pour l'exactitude de la morale que pour celle de la foi. Le grand Arnauld ayant fait l'apologie de la Satire de Despréaux sur les femmes, son ami et son panégyriste, l'évêque de Meaux décida, sans hésiter, que le docteur avoit été trop indulgent. Il condamna la satire en général, comme incompatible avec la religion chrétienne, et en particulier celle qui est dirigée contre les femmes. Il déclara nettement que celle-ci étoit contraire aux bonnes mœurs, et tendoit à détourner du mariage, par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état. — Ses mœurs étoient aussi sévères que sa morale. Tout son temps étoit absorbé par l'étude, ou par les travaux de son ministere. Résolu de finir ses jours dans son diocèse, degoûté du monde et de la gloire, il n'aspiroit plus, disoit-il, « qu'à être enterré aux pieds de ses prédécesseurs. » Après avoir dans sa jeunesse effrayé, par sa morale éloquente, les souverains et les grands de la terre, il consola par cette même éloquence les foibles et les indigens confiés à son zèle. Il ne dédaignoit pas même de faire le catéchisme aux enfans, et sur-tout aux pauvres. « C'étoit un spectacle rare et touchant, dit toujours le même écrivain, de voir le grand Bossuet transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leurs jeunes familles autour de lui, aimant l'innocence des enfans, la simplicité des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvemens, dans leurs affections, cette vérité précieuse qu'il avoit cherchée vainement à la cour. » — Il ne se permettoit que des délassemens fort courts, et ne se promenoit que rarement, même dans son jardin. Son jardinier lui dit un jour « Si je plantois des saint Augustin et des saint Chrysostôme, vous les viendriez voir; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère. » — On l'a

accusé de n'avoir point eu assez d'art dans les controverses pour cacher sa supériorité aux autres. Il étoit impétueux dans la dispute, mais il n'étoit point blessé qu'on y mît la même chaleur que lui. Ce grand homme mourut le 12 avril 1704. On commença à publier à Paris, en 1743, une *Collection des ouvrages de Bossuet*, en 20 volumes in-4°, y compris les *œuvres posthumes*. Les bénédictins de Saint-Maur en donnèrent ensuite une nouvelle édition, en 1768, plus exacte et plus complète, en 21 vol. in-4°, qui n'a pas été achevée. Voici ce qu'on trouve dans celle de 1743, donnée sur les manuscrits recueillis par Jacques-Bénigne Bossuet, son neveu, évêque de Troyes. Les deux premiers volumes sont consacrés à ce qu'il a écrit sur l'*Ecriture sainte;* on y trouve aussi le *Catéchisme* de son diocèse, des *Prières*, etc. Le 3e renferme l'*Exposition de la doctrine catholique*, ouvrage qui opéra, dit-on, la conversion du grand Turenne et de l'abbé Bruéis, avec l'avertissement et les approbations données à ce livre; et l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*. Cet écrit de controverse fut un nouvel aliment qui prolongea les querelles religieuses. Les protestans y répondirent avec solidité, et Remont composa l'Histoire des variations de l'Eglise gallicane. Cette Histoire a été réimprimée en 1791, Paris, 5 vol. in-12. Le 4e contient la *Défense de l'histoire des variations; et six avertissemens aux protestans;* la *Conférence avec le ministre Claude*, etc. Le 5e offre le *Traité de la communion sous les deux espèces;* la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri;* les *Statuts et ordonnances synodales;* les *Instructions pastorales*, etc. Le 6e et le 7e sont presque entièrement remplis par les *Ecrits sur le quiétisme*. Le 8e, par le *Discours sur l'Histoire universelle*, et les *Oraisons funèbres*. Malgré les éloges que nous avons faits de ces chefs-d'œuvre, il s'y trouve quelques endroits négligés et inexacts, quelques images peu agréables, quelques traces de mauvais goût, comme quand il dit dans l'Oraison funèbre de Madame: « Elle fut douce envers la mort, comme elle l'avoit été envers tout le monde. » Mais quelques traits pareils, semés çà et là, n'empêchent point que ces discours ne partent d'un génie supérieur. Le 9e et le 10e présentent différens *Ouvrages de piété*. On trouve dans le 11e des écrits dans le même genre, et le commencement de son *Abrégé de l'histoire de France*, dont la suite est renfermée dans le tome 12e. Les autres volumes contiennent la *Défense de la déclaration du clergé de France sur la puissance ecclésiastique*, avec une traduction française, par l'abbé Le Roi, ci-devant de l'oratoire. (*Voyez* BUFFALD *et* FAYDIT.) L'ex-oratorien a publié, en 1753, trois volumes d'*Œuvres posthumes*. Le 1er renferme le *Projet de réunion des Eglises luthériennes de la confession d'Ausbourg avec l'Eglise catholique*. Bossuet y promettoit, de la part de l'Église, que, sur les articles de discipline, elle useroit, envers les protestans réunis, de toutes les condescendances que des enfans infirmes, mais soumis, peuvent espérer d'une mère tendre. Il eut sur ce sujet important un commerce de lettres avec le célèbre Leibnitz. Mais ce philosophe, plus tolérant que controversite, traita cette grande affaire de religion comme une négociation entre des souverains. Il demandoit que les catholiques cédassent un point, s'ils vouloient en obtenir un autre des luthériens. Bossuet, inébranlable dans sa croyance, exigeoit, pour préliminaire, que les protestans se soumissent à tous les articles de foi, recon-

nus tels par le concile de Trente. On croira sans peine que le négociateur théologien ne put s'accorder avec le négociateur philosophe. En vain, un ministre réformé exhorta Bossuet, dans un écrit public, à plus de condescendance. « C'est en bon français, disoit Bayle, l'exhorter à se faire protestant; on peut assurer, sans être prophete, qu'il n'en fera rien. » On trouve dans le second volume des *Œuvres posthumes*, les *Traités* contre Simon, Dupin et autres; et dans le troisième, *divers Ecrits de controverse, de morale et de théologie mystique*. On a rassemblé différens autres *Opuscules* de Bossuet, en 3 vol. in-12, 1751. Le style de ce grand écrivain, sans être toujours châtié, est plein d'énergie. Il ne marche point sur des fleurs, mais il va rapidement au sublime dans les sujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur sont écrits d'un style assez dur; ceux qu'il a composés en français le placent au premier rang des écrivains, non seulement de sa nation, mais de toutes les autres et de tous les siècles. L'académie française le compte parmi les membres qui l'ont le plus illustrée. Burigny, de l'académie des belles-lettres, a publié en 1761 la vie de Bossuet, in-12. Dom de Foris, savant bénédictin des Blancs-Manteaux, qui a eu la principale part à l'édition in-4° des ouvrages du moderne Père de l'Eglise, dont il a publié douze volumes, en préparoit une autre plus exacte et plus détaillée. On a donné en 9 vol. in-12 une édition de ses *Sermons*. « Ces discours, restes d'une multitude immense, car jamais il ne prêcha le même, sont, dit d'Alembert, plutôt les esquisses d'un grand maître que des tableaux terminés. Ils n'en sont que plus précieux pour ceux qui aiment à voir dans ces dessins heurtés et rapides les traits hardis d'une touche libre et fière, et la première sève de l'enthousiasme créateur. » On a publié en 1802 une nouvelle édition des *Oraisons funèbres*, en 2 vol. in-12, et l'éditeur y a inséré divers écrits qui ne se trouvent point dans la collection de ses œuvres. I. *Deux nouvelles Oraisons funèbres*. II. *Le Sermon pour la profession religieuse de madame de La Vallière*. III. *Un morceau de Thomas sur Bossuet*. L'abbé de Vauxelles, dans son commentaire posthume sur les *Oraisons funèbres de Bossuet*, 1805, rapporte que « ce prélat, sur la fin de ses jours, se dévouoit tout entier à l'instruction de ses diocésains, et prêchoit fréquemment dans la cathédrale, où j'ai été étonné d'apprendre, dit-il, que son peuple finit par négliger de l'entendre, soit que son admirable talent eût dominé, ou que l'habitude trop répétée en eût affoibli l'expression; soit, ce qui est plus probable, que Bossuet, ayant acquis celle des considérations les plus élevées, et traitant des matières au-dessus de la portée du vulgaire, ses auditeurs fussent dans le cas de lui adresser le reproche que faisoit à S. Chrysostôme une bonne femme d'Antioche: *Père, nous t'admirons, mais nous ne te comprenons pas.* C'est à M. le cardinal de Luynes que l'on a entendu plusieurs fois raconter ce fait. Il l'avoit appris à Meaux des contemporains de ce grand homme, tandis qu'il étoit grand-vicaire de son successeur. » Didot l'aîné a donné une belle édition du *Discours sur l'Histoire universelle*, 1784, in-4°, 2 vol. in-8°, et 4 vol. in-18. Il y a quelques années qu'on annonça dans les journaux la découverte importante de quelques morceaux d'histoire de Bossuet posthumes et inédits. Celui qui prétendoit en être le possesseur étoit sans doute de bonne foi, mais il étoit si aveuglé par la joie que lui inspiroit un semblable trésor, qu'il en donna des morceaux

dans plusieurs écrits périodiques, prétendant que chacun y reconnoîtroit le style du grand homme auquel ils étoient attribués. Mais ce style étoit si peu ressemblant à celui des Oraisons funèbres et du Discours sur l'Histoire universelle, que le public ne vit dans ces extraits que l'ouvrage d'un écrivain subalterne. Ce sont les *Portraits de Louis XI, de Catherine de Médicis*, etc., et il fut prouvé que l'auteur étoit Varillas, qui certes ne supporte pas la comparaison. Ce portrait de Louis XI se trouve inséré dans le *Varillasiana*, imprimé il y a plus d'un siècle, p. 65, et dans la *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire*, etc., Lille, 1765. Il est copié dans ce dernier recueil sans la plus légère altération; on peut l'y consulter, de même que dans le *Varillasiana* de Boscluron, Amsterdam, 1734. Les portraits de Varillas avoient été retranchés par ordre supérieur. Sans doute il s'en fit des copies manuscrites. Bossuet prit la peine de les transcrire. Sa copie aura passé dans quelques mains étrangères à sa famille, et la personne qui s'en est crue possesseur a cédé au premier moment d'enthousiasme, et son imagination aura transformé à ses yeux un style commun en celui de Bossuet. *Voy.* FLÉCHIER, ABELLY et SAINT-HYACINTHE.

* II. BOSSUET (Jacques-Bénigne), neveu de l'évêque de Meaux, fut abbé de Saint-Lucien de Beauvais, et évêque de Troies en 1716. Il se trouvoit à Rome avec son précepteur, l'abbé Phelipeaux, dans le temps que la fameuse affaire du livre des *Maximes des saints* étoit soumise à la décision du saint-siége, et il s'y occupa des intérêts de son oncle d'une manière assez peu évangélique. Sa correspondance existe et en fournit la preuve. (Voy. *l'Histoire de Fénélon* par M. de Beausset, tome Ier, page 537.) Il se démit de son évêché en 1742, et mourut l'année suivante.

BOSSUM (Mythol.), divinité principale des nègres de la Côte-d'Or, qu'ils regardent comme le bon principe. Ils le représentent avec la face blanche.

† BOSSUS *ou* Bosso (Matthieu), chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, abbé de Fiésoli en Toscane, né à Vérone, s'acquit une grande réputation par sa science et sa vertu. Le pape Sixte IV, et Laurent de Médicis, le chargèrent de plusieurs commissions dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Padoue en 1502, à 75 ans. Il publia plusieurs ouvrages qui roulent tous sur des points de morale : I. *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1493, in-folio. II. *Epistolæ*, Mantoue, 1498, in-folio. III. *Epistolæ*, différentes des précédentes, avec six *Discours*, Venise, 1502, in-4°. IV. *Œuvres diverses*, in-4°, Strasbourg, 1309; Bologne, 1627, in-folio. V. *De immoderato mulierum cultu*, in-4°. VI. *De veris animi gaudiis*, à Florence, 1481, in-12.

* BOSTON (Thomas), presbytérien écossais, né à Dunse en 1676, et mort en 1732, élève du collége d'Edimbourg, où il fut reçu maître-ès-arts. En 1706, il fut reçu ministre d'Ettérick. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est intitulé *De la nature humaine dans ses quatre états*. Ce livre a eu plusieurs éditions.

† BOTAL (Léonard), né à Asti dans le 16e siècle, fut médecin de Henri III. Il introduisit à Paris la méthode de la fréquente saignée, pratique qui fut condamnée par la faculté de médecine. On a une assez bonne édition de ses *Œuvres*, Leyde, in-8°, 1660.

* BOTARI. *Voyez* BOTTARI.

BOTEREIUS. *Voyez* BOUTHRAYS.

† BOTERO (Jean), surnommé *Bénisius*, parce qu'il étoit né à Bène en Piémont, fut secrétaire de saint Charles Borromée, et ensuite précepteur des enfans de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il mourut l'an 1608, abbé de Saint-Michel-de-l'Aiguille, entre Suze et Turin. Il a publié un recueil de *Lettres* qu'il avoit écrites au nom de saint Charles, Paris, 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique, dont les principaux sont, I. *Della ragione di stato, libri decem.* Cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en allemand, en latin et en espagnol. Nous en avons deux traductions françaises; la première, par Gabriel Chapuis, 1599, in-12; la seconde, par Pierre Deymier, sous le titre de *Maximes d'état, militaires et politiques.* II. *Relationi universali*, 1601, in-4°. L'auteur y traite de la situation, des forces de chaque état d'Europe, des causes de leur grandeur et de leur puissance. Guillaume Dubrecy et Reysemberg ont traduit cet ouvrage en latin. La traduction du dernier a paru à Helmstadt en 1630, in-4°. Le président de Thou l'accuse d'infidélité dans les citations, et d'inexactitude dans les faits.

† BOTH (Jean *et* André), peintres flamands, tous deux morts en 1650, l'un à Anvers leur patrie, et l'autre à Venise, eurent pour maître Bloëmaert. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils firent, non seulement leurs études et leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean saisit la manière du Lorrain, et André celle du Bamboche. Le premier peignoit le paysage, et le second les figures et les animaux; mais leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, parpissoient sortir de la même. Ceux-ci étoient fort recherchés, et on les payoit chèrement. Ces artistes se distinguèrent principalement par une touche facile, un pinceau moelleux, et un coloris plein de fraîcheur. On voit deux tableaux de ces peintres au Musée; l'un est une *Vue d'Italie, au soleil levant;* et l'autre un *Défilé.* La galerie de Dresde possède aussi deux paysages de ces excellens artistes.

BOTHWEL. *Voyez* HESBURN.

† BOTICELLI (Alexandre *ou* Sandro), né à Florence en 1437. Il fut élève de Philippe Lippi, peignit plusieurs tableaux pour la ville de Florence et pour Sixte IV; ce qui lui valut de grosses sommes: mais son inconduite le plongea dans la misère. Il excelloit dans le dessin. On estime aussi les gravures de cet artiste, et sur-tout ses *Prophètes*, ses *Sibylles*, et les *Estampes* d'une édition du Dante, publiée à Florence en 1488, in-fol. Il mourut en 1515.

BOTON (Abraham), rabbin, né dans le 17e siècle, a commenté les ouvrages de Maimonide, et a publié des *Réponses* aux questions qui lui avoient été faites sur divers cas de la loi hébraïque.

BOTONIATE. *Voyez* NICEPHORE, n° VI.

* BOTSCHILD. *Voyez* BOTTSCHILD.

I. BOTT (Jean de), architecte, né en France, l'an 1670, de parens réformés, quitta sa patrie de bonne heure, et passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa

pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'*Arsenal* de Berlin. Il se signala ensuite par divers monumens de son art. Frédéric I étant mort, Bott se concilia la bienveillance de Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wésel, dont il étoit commandant, sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général et de chef des ingénieurs. Il y a divers édifices de lui à Dresde, où il mourut en 1745, avec une grande réputation de probité, d'intelligence et de valeur.

* II. BOTT (Thomas), théologien anglais, né à Derby en 1688. Il fut d'abord dissident; mais il quitta ce parti pour rentrer dans l'église anglicane. Il y reçut les ordres, et obtint les rectorats de Winburg et d'Edgefield, au comté de Norfolk. Thomas Bott mourut en 1754. Il a publié quelques *Sermons et des Traités de religion.*

* I. BOTTA ADORNO (Antonio), marquis, patrice de Milan, maréchal des armées de l'empire, ministre et commissaire impérial en Italie, étoit né d'une illustre famille de Pavie. Epris dès sa jeunesse de la gloire des armes, élevé à l'école du prince Eugène, il mérita de bonne heure les éloges de ce général. Il se distingua plus d'une fois à la tête des armées autrichiennes en Flandre, en Hongrie et en Italie; il rendit d'importans services à son prince, non seulement par sa vaillance, mais encore par sa prudence et sa modération. La maison d'Autriche lui confia plusieurs ambassades dont il s'acquitta très-habilement. Aussi reçut-il de la cour de Vienne les témoignages de la plus grande satisfaction comme homme de guerre et comme homme d'état. Il mourut à Pavie, le 30 décembre 1774, âgé de 86 ans. Après sa mort il fut loué dans les *Componimenti degli academici affidati della regia citta di Pavia*, qui furent précédés d'un éloge très brillant prononcé par Michel-Angélo Vecchioti, Navarrais, et le tout fut imprimé magnifiquement à l'imprimerie royale de Parme, 1776, in-fol.

* II. BOTTA ADORNO (Alexandre) vécut au commencement du 18e siècle. Il s'amusoit à composer des poésies légères, dont plusieurs ont été imprimées en différens recueils, sur-tout dans la première partie des *Rime scelte di poëti illustri de' nostri tempi*, Lucques 1719. Muratori les appelle *Perfetta poesia*, vol. I, pag. 2, 3, 298, et vol. II, pag. 1, 179. Quelques autres morceaux de ce littérateur, dont parle Mazzucchelli, *Scritt. d'Ital.* tom. II, part. III, pag. 1877, sont conservés inédits dans la bibliothèque rare et considérable de la famille.

* BOTTANI (Jean), directeur de l'académie des beaux-arts de Mantoue, et mort dans cette ville en 1801, s'est particulièrement fait connoître par la restauration des tableaux précieux de Jules-Romain.

* BOTTANY (Joseph), naquit à Crémone en 1617, et étoit en même temps bon peintre, géomètre et astronome savant. Il se forma d'après l'antique, et les grands maîtres d'Italie; mais il s'appliqua particulièrement à copier les ouvrages d'André del Sarte. Bientôt il composa lui-même des tableaux précieux dans tous les genres; car il peignoit également bien l'histoire sacrée et profane, les sujets de la fable, les paysages, les marines, des fêtes populaires et des portraits. Ses compositions étoient ingénieuses, son dessin élégant et ses personnages ajustés avec goût. Il seroit impossible de citer les ouvrages

de ce peintre qui a beaucoup travaillé. Les principaux consistent en *Tableaux de dévotion* que l'on voit dans plusieurs églises d'Italie, et en différens *Tableaux d'histoire* répandus en Angleterre, en Irlande, en Danemarck, en Norwège et en Pologne, parmi lesquels on distingue deux tableaux qui étoient aux dominicains de Casal, un *saint François* et une *sainte Trinité* à Léopold en Pologne, et une *Circé* à Copenhague.

† BOTTARI (Jean), l'un des plus doctes prélats de la cour de Rome, naquit à Florence le 15 janvier 1689. Il se rendit célèbre particulièrement par la finesse et la pureté de son langage, et la connoissance parfaite qu'il avoit acquise du dialecte toscan. Il étudia l'éloquence et la langue latine sous Antonio-Maria Biscioni, qui fut depuis directeur de la bibliothèque Medicéo-Laurenziana. Il fut toujours l'ami de son maître, et l'aida dans les notes qu'il mit au *Malmantile del Lippi*. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie et de la théologie, à celle des mathématiques et de la langue grecque, qu'il apprit avec le savant Antonio Salvini. Son génie et l'étendue de ses connoissances agrandirent sa réputation. Il fut chargé par l'académie della Crusca de faire réimprimer son Dictionnaire. Il s'associa dans cette pénible entreprise le marquis Andréa Alamaorni, et Rosso Martini. Ce travail dura plusieurs années, et parut enfin au grand avantage de la langue italienne. Il eut ensuite la direction de l'imprimerie du grand-duc, de laquelle sortirent plusieurs ouvrages de lui. Clément XII lui confia la bibliothèque du Vatican, dans laquelle il fit disposer un cabinet des médailles, le pape voulant qu'elles fissent constamment partie de la bibliothèque. Le pontife étant mort, Bottari entra dans le conclave le 6 février 1740, avec le cardinal Néri Corsini. Il y termina l'édition *du Virgile* du Vatican, à laquelle il joignit une préface, les différentes versions, et des notes savantes. Benoît XIV fut élu, et comme depuis long-temps il étoit l'ami de Bottari, il lui donna le canonicat de Sainte-Marie-Transtévéraine, et voulut absolument l'avoir près de lui dans son palais, en qualité d'aumônier particulier. Il fut membre des principales académies d'Italie; et les écrivains qui ont fait son éloge sont en grand nombre. On peut citer entre autres Fontanini, Apostolo Zéno, Gori et l'auteur de l'Histoire littéraire d'Italie. Quelques uns d'entre eux avoient enrichi leurs propres ouvrages de notes et de morceaux qu'il leur communiquoit avec une extrême facilité. Il termina sa longue et studieuse carrière le 3 juin 1775, âgé de 86 ans. On peut voir dans Mazzucchelli la liste des ouvrages dont il fut l'auteur ou l'éditeur, tom. II, part. III, pag. 188 et suiv. Nous en citerons seulement quelques uns, I. *Vita di Francesco Sacchetti*, Vicencæ, c'est-à-dire Naples, 1725. II. *L'Ercolano*, dialogue de Bénédetto Varchi, Florence, 1730. III. *Lezioni tre sopra il tremoto*, Rome, 1733 et 1748, in-4°. IV. *Sculpture è pitture sacre estretta da cimeteri di Roma, publicate già dagli autori della Roma sotterranea colle spiegazioni, etc.*, 3 vol. in-fol., Roma, 1737, 1747, 1753. V. *Vocabularia della Crusca*, Florence, 1738, 6 vol. VI. *Antiquissimi Virgialini codicis fragmenta, et picturæ ex Vaticana bibliothecâ, etc.*, Rome, 1741. VII. *Del museo Capitolino*, 3 vol. in-fol., Rome, 1750. VIII. *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura è architettura scritte da' più celebri professori, etc.*, 3 vol., Rome, 1759, 1770; et Naples, avec des augmentations, 1772. IX. *Dialoghi*

sopra le tre arte del disegno, Lucques, 1754. X. *La vite de' Pittori scritte da Georgio Vasari*, Roma, 1790. XI. *Vite d'e pittori, scultori, è architetti, etc., di Gian-Baptista Passori*, Rome, 1772. Il seroit trop long de donner la nomenclature de tous les autres ouvrages de cet auteur infatigable. On se borne à renvoyer aux auteurs qui ont fait son éloge, et qui étoient, par leur propre mérite, juges souverains en pareille matière.

* BOTTEFANGO (Jules-César), d'Orviéto, ville de Toscane, homme très-savant, mort en 1626, a laissé plusieurs ouvrages, au nombre desquels le plus utile est *l'Art de reconnoître les écritures par la comparaison*. Les autres sont des ouvrages *de droit* et de *théologie* qui n'ont rien de très-remarquable.

* BOTTER (Henri), né à Amersfort dans le 16e siècle, fut successivement médecin de l'archevêque de Cologne, du duc de Juliers et du landgrave de Hesse. Il obtint encore une chaire dans l'université de Marpurg, qu'il abandonna bientôt pour retourner dans sa ville natale. On a de lui une lettre, *De expurgatione empyematis*, parmi les observations recueillies par George Horstius, et imprimées à Ulm, en 1621, in-4°; et un Traité, *De scorbuto*, qui parut à Lubeck en 1646, in-4°.

* BOTTI (François), né à Florence en 1640, fut élève de Simon Pignoni, qu'il copia avec tant d'intelligence et d'application qu'en peu de temps on ne pouvoit distinguer ses copies. Livré à lui-même, son talent et sa réputation augmentèrent tellement qu'il ne pouvoit suffire à peindre tous les tableaux d'église qui lui étoient commandés, et aux demandes des amateurs. Ce que l'on admire particulièrement dans ce peintre est la noblesse de l'invention jointe au charme et au *vaghèse* des coloris; il dessinoit également bien, connoissant parfaitement l'anatomie. Parmi ses différens ouvrages répandus dans les églises d'Italie, on distingue un *saint Stanislas*, et le *Martyre de sainte Lucie*. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand, fit l'acquisition de tous ses dessins pour les joindre à la collection de ceux de plusieurs autres grands artistes de la galerie de Florence.

* BOTTIGLIÉRO (Charles-Antoine) vécut dans le 18e siècle. Nous avons de lui un Traité, *De successionibus ab intestato*; et un autre, intitulé *Dissertationes cum decisionibus supremorum tribunalium regni Neapolitani*, Naples, 1670.

* BOTTINI (Prosper), patrice de Lucques, et prélat savant, naquit dans le 17e siècle. Alexandre IV le nomma avocat du consistoire, ensuite chanoine de la basilique du Vatican. Clément X le fit son auditeur, et avocat du fisc, et promoteur de la foi. Il eut encore à remplir d'autres charges dans l'état ecclésiastique sous les pontificats d'Innocent XI et de Clément XI. Il mourut en 1712. Il a laissé plusieurs ouvrages théologiques. Mazzucchelli et Buonamici en parlent avec éloge.

* I. BOTTONI (Albertino), médecin, né à Padoue au commencement du 16e siècle, obtint en 1555 l'emploi de professeur de médecine dans cette ville, où il se fit considérer par ses talens et son mérite. Il mourut en 1596, et laissa de grandes richesses, une maison magnifique et les ouvrages suivans : I. *De vitâ conservandâ*, Patavii, 1582, in-12. II. *De morbis muliebribus*, ibid., 1585, in-4°; Basileæ, 1586, in-4°; Venetiis, 1588, in-4°, avec figures. III. *Consilia medica*, Francofurti, 1605, in-4°, dans le Recueil de J.

Lauterbach. IV. *De modo discurrendi circa morbos eosdemque curandi tractatus*, Francofurti, 1607, in-12, avec les Pandectes de Jean-George Schenck. Il y a une autre édition de Francfort, 1695, in-8°, sous le titre de *Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur*: on la doit aux soins de Lazare Susenbeck, qui a joint à l'ouvrage de Bottoni un pareil traité de la façon d'Emile Campolongo, et un livre de Questions de médecine, par Barthélemi Hiérovius.

* II. BOTTONI (Dominique), célèbre médecin, né à Léontini en Sicile le 6 octobre 1641, pratiqua son art avec autant de distinction que de talens, tant à Messine qu'à Naples. Le marquis de Villa-Franca, vice-roi de Sicile, le choisit pour son médecin et le nomma surintendant de ceux du territoire de Messine. Le marquis de Castel-Rodrigo, qui succéda à ce seigneur, confirma Bottoni dans les mêmes emplois, et lui rehaussa sa pension de 50 écus par mois. Il fut reçu dans la société royale de Londres en 169[illegible]. Il est le premier médecin sicilien à qui elle ait fait cet honneur, il en fit lui-même à cette savante société par ses ouvrages. Bottoni mourut en 1735. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Pyrologia topographica, id est de igne dissertatio juxta loca, cum eorum descriptione*, Napoli, 1692, in-4°. II. *Fibris rheumaticæ malignæ historia medica*, Messanæ, 1712, in-8°. III. *Preserve salutari contro il contagioso malore*, Messine, 1721, in-4°. IV. *Idea historico-physica de magno Trinacriæ terræ motu*. Il envoya ce mémoire à la société royale d'Angleterre.

*I. BOTTRIGARI (Jacob), Bolonais qui vivoit à peu près en 1310, avoit, dit-on, de la réputation comme jurisconsulte. Il mourut en 1347, et laissa quelques *Traités sur le droit*, qui depuis ont été imprimés. Il composa un livre intitulé *Il Dolfi*, qui fut cité par le pape pour cause d'état en 1338.

* II. BOTTRIGARI (Hercule), cavalier bolonais, grand amateur et bon connoisseur, a écrit sur les beaux-arts. Apostolo Zéno possédoit une médaille qu'on avoit frappée en son honneur. D'un côté on voyoit sa tête avec le collier de Saint-Jean-de-Latran, et cette inscription : *Hercules Bottrigarius. sacr. Later.* au: mil. aur., et au revers, une sphère, un melon, instrument qu'il avoit inventé, un compas et une palette, avec ces mots : *Nec has quœsisse satis.* Il étoit né à Bologne en 1531, et mourut dans la même ville en 1606. Ses ouvrages sont, I. *Il desiderio overo de' concerti di varii stromenti musicali, dialogo di musica*, Bologne, 1590, in-4°. II. *Il patrizio ovvero de tetracordi armonici di aristosseno*, Bologne, 1593. III. *Il Melone, discorso armonico e il Melone secundo, considerationi musicali del medesimo sopra un discorso di M. Gondolfo sigonio intorno a' madrigali e a' libri dell' antica musica ridutta alla moderna prattica di D. Nicola Vincentino, et nel fini esso discorso del sigonio*, Ferrare, 1602.

* BOTTSCHILD (Samuel), peintre d'histoire, né à Sangerhausen en Thuringe, fut premier peintre de la cour de l'électeur de Saxe, inspecteur de la galerie de peinture et directeur de l'académie de Dresde. Par amour pour son art, il établit une petite académie chez lui, pour le cultiver à son aise, et pour l'instruction de ses élèves. Enfin il entreprit un voyage en Italie, où il enseigna la peinture à son cousin Fehling, qui l'avoit accompagné. Les compositions de Bottschild ont de l'élévation et sont d'un style

noble. Dans le palais du Jardin à Dresde, on a de lui plusieurs peintures de plafond. Il existe de cet artiste, près de soixante-dix planches, très-bien gravées à l'eau-forte, qui furent publiées sous le titre : *Opera varia, historica, poëtica et iconologica,* 1693. Il est mort en 1707.

* BOVA (Masiano), disciple de Bartolozzi, a gravé plusieurs sujets d'après différens maîtres, entre autres le *Portrait de Couway,* peintre anglais, d'après le dessin de cet artiste. Il est mort à Naples en 1758.

I. BOVADILLA *ou* BOBADILLA (don François de), commandeur de l'ordre de Calatrava, fut nommé, en 1500, gouverneur-général dans les Indes, par Ferdinand, roi d'Espagne. Ce prince eut à se repentir de son choix. Bovadilla, élevé tout à coup du sein de la misère au faîte des honneurs, oublia bientôt son premier état. A peine fut-il arrivé à Saint-Domingue, qu'il traita tout le monde avec une hauteur révoltante. Il somma Don Diègue Colomb, frère de Christophe, de lui céder la citadelle de Saint-Domingue, dont il avoit la garde. Celui-ci l'ayant refusée, il s'en empara à force ouverte. Christophe Colomb accourut, à cette nouvelle, au secours de son frère. Bovadilla, sans égard pour sa qualité et ses services, lui fit mettre les fers aux pieds, de même qu'à don Diègue et à don Barthélemi Colomb, frères de Christophe. Il les renvoya en Espagne avec les pièces de leur procès. Ferdinand et Isabelle, indignés de ce procédé, donnèrent des ordres sûrs pour mettre ces illustres prisonniers en liberté. Ils leur firent tenir mille écus pour se rendre à Grenade, où étoit la cour; ils les accueillirent avec des marques de distinction extraordinaire, annulèrent tout ce qui avoit été fait contre eux, et promirent de les dédommager et de les venger. Bovadilla fut révoqué, et don Nicolas Ovando, commandeur de l'ordre d'Alcantara, fut envoyé à sa place. Bovadilla se trouva tout à coup absolument abandonné. On le traita néanmoins avec honneur jusqu'à son départ, qui arriva peu après, et qui fut la dernière action de sa vie. La flotte sur laquelle il étoit monté ayant fait naufrage, il y périt avec plusieurs autres. C'étoit en 1502. Vingt-un navires, tous chargés d'or, coulèrent à fond dans cette occasion.

* II. BOVADILLA (Jérôme de), peintre, né à Antequerra, dans le royaume de Grenade, en 1620. Il étoit de l'école de Zurbaran, et excelloit à peindre de petits sujets d'histoire et des perspectives. Il régnoit un bon goût dans ses ouvrages et une belle invention, et il entendoit bien la perspective et la magie des couleurs; si cet artiste eût eu plus de correction et meilleur style dans son dessin, il eût été un des meilleurs peintres de son siècle. Le Murillos, qui connoissoit bien sa supériorité dans la composition et le coloris, l'employa souvent. La maison de Bovadilla ressembloit plutôt à une académie qu'à celle d'un particulier. Il l'avoit remplie de modèles exquis, de figures académiques, de dessins, de tableaux des plus grands maîtres, de morceaux d'anatomie, et de tout ce qu'il avoit cru capable de former un habile homme dans la peinture. Il mourut à Antequerra l'an 1680.

* BOVARINI (Léandre), né à Pérouse, vivoit à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Il fut très-aimé du duc de Savoie, à la suite duquel il alla en Espagne, lors de son mariage avec Catherine d'Autriche. Il étoit membre de plusieurs académies, et fut élu prince de celle des insensati de Pérouse.

Il fit imprimer des *Poésies*, un Dialogue intitulé *les Fruits de l'automne*, et une tragédie appelée *Casimir*. Il mourut à Rome.

† I. BOUCHARD (Alain), avocat au parlement de Paris dans le 16e siècle, n'ayant pas de grands succès au barreau, publia les *Grandes chroniques et annales d'Angleterre et de Bretagne, depuis Brutus jusqu'à l'an* 1531, Paris, 1532, in-fol. goth., ouvrage lourd et plein de fables.

† II. BOUCHARD (David), vicomte d'Aubeterre, d'une illustre famille de France, naquit à Genève, où son père et sa mère s'étoient retirés, après avoir embrassé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confisqués, et on en fit présent au maréchal de Saint-André. Mais la mère de David d'Aubeterre en obtint la restitution. Son fils, étant revenu en France, fit profession de la religion catholique, et obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans son gouvernement par Montpezat, un des généraux de la Ligue, qui avoit quelques troupes dans le Quercy et dans l'Agénois. D'Aubeterre l'attaqua dans le bourg de Cournil, le battit complètement, et traita généreusement les prisonniers qu'il fit en cette occasion. Peu de temps après, au mois de juillet de la même année, il fut blessé d'un coup de mousquet, en assiégeant une petite place du Périgord, nommée Lisle. Il en mourut le 9e jour, avec la réputation d'un grand capitaine.

* III. BOUCHARD (Alexis-Daniel), né à Besançon, dans le 18e siècle, étoit prêtre, docteur en théologie, en droit civil, en droit canon, et protonotaire apostolique. Il a composé plusieurs ouvrages relatifs à son état. Le premier est une *Summula conciliorum generalium S. Rom. cathol. Ecclesiæ*, Parisiis, 1717, in-12. Le second est une édition des *Institutes de Justinien*, avec des notes, 2 vol. in-16. On trouve à la fin de la *Summula* une liste de treize autres écrits du même auteur, prêts à être mis sous presse, sur la théologie, sur le droit et sur des matières spirituelles. Les *Institutes*, qui ont été imprimées, font partie de ces treize ouvrages.

† BOUCHARDON (Edme), sculpteur du roi, naquit en 1698, à Chaumont en Bassigny, d'un père qui professoit la sculpture et l'architecture. Il fut entraîné par un penchant invincible vers ces deux arts; mais il se borna, dans la suite, au premier. Après avoir travaillé quelque temps à Paris sous Coustou le cadet, et remporté un prix à l'académie en 1722, il fut envoyé à Rome comme élève payé par le roi. A son retour d'Italie, où ses talens avoient acquis un nouveau degré de perfection, il orna Paris de ses ouvrages. Une place à l'académie en 1744, et une autre de professeur en 1745, furent le prix de ses travaux. La mort les termina le 17 juillet 1762, à 64 ans, et ce fut une véritable perte pour les arts et pour l'humanité. Modeste dans ses habits et dans son domestique, Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, et l'esprit, non de ce siècle frivole, mais celui des siècles passés. Il ne connut jamais l'intrigue. Les grands ouvrages vinrent, pour ainsi dire, le chercher. Son jugement étoit excellent, et il avoit le sens juste, ainsi que le coup-d'œil. Il s'énonçoit avec clarté et s'exprimoit avec chaleur. La musique étoit sa récréation; elle auroit été son talent, s'il s'y étoit livré. Il jouoit parfaitement du violon. Il se nourrissoit de la lecture des bons poëtes de l'antiquité, parmi lesquels Homère tenoit le premier rang. « Quand je lis l'I-

liade, disoit-il, je crois avoir vingt pieds de haut. » On distingue, parmi ses nombreux ouvrages, I. *Les bustes des cardinaux de Rohan et de Polignac*, à Rome. II. *Le groupe d'un homme domptant un ours*, donné par le roi au garde des sceaux Chauvelin. III. Les *figures du Christ, de la Vierge et de six apôtres*, dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris. IV. La *fontaine de la rue de Grenelle*, à Paris. V. L'*Amour adolescent, faisant un arc de la massue d'Hercule*. Cette statue est celle que l'artiste semble avoir traitée avec plus de prédilection et de soins, aussi passe-t-elle pour son chef-d'œuvre. VI. La *statue équestre de Louis XV*, qui ornoit autrefois la place de ce nom, à Paris, et dont le cheval passoit pour un chef-d'œuvre de correction, d'élégance et de beauté. On peut voir la liste de ses autres productions dans l'*Abrégé de sa vie*, publié à Paris en 1762, in-12, par le comte de Caylus. On voit, par les grands ouvrages de cet artiste, qu'il a cherché à lutter contre le mauvais gout de son temps, et qu'il étoit plein des souvenirs de l'Italie. Il y a de la fierté dans sa manière, quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, et de l'expression dans ses figures; mais les draperies en sont lourdes et mal ajustées; et, si on peut lui reprocher quelques défauts dans la composition de la fontaine de Grenelle, le plus sensible est celui de n'avoir pas le caractère propre à sa destination, ni celui d'un monument public; cependant on y remarque un meilleur style que celui du temps, et une grande pureté d'exécution; peut-être qu'aucun architecte, alors en réputation, n'auroit rien fait d'aussi bien. Bouchardon a exécuté lui-même toutes les figures, bas-reliefs, et même quelques ornemens de cette fontaine avec beaucoup de soins et de talent.

* BOUCHAUD (Matthieu-Antoine) naquit à Paris, le 16 avril 1719, d'une famille honorable. Son père, qui étoit avocat aux conseils, ne négligea rien pour son éducation. Dès l'âge de seize ans il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de la jurisprudence, qu'il fut reçu docteur agrégé de la faculté des droits en 1747. Chargé de la composition des articles relatifs à la jurisprudence et au droit canonique pour l'Encyclopédie, il fit ceux de *Concile, Décret de Gratien, Décrétale*, et *Fausses décrétales*. Ce travail souleva contre lui la secte des encyclopédistes, et l'exclut, pour le moment, des places de professeur, qui étoient l'objet de l'ambition et de tous les vœux des docteurs agrégés. Bouchaud, victime des préventions et des injustices de ses confrères, se consola dans le sein des muses des contrariétés qu'on lui faisoit éprouver. Il traduisit plusieurs drames du célèbre Apostolo Zéno, dont il composa 2 vol. in-12, qui parurent en 1758; en 1764, il donna la traduction d'un roman anglais, intitulé *Histoire de Julie Mandeville*. Dans l'intervalle de ces deux ouvrages, il publia en 1763 un *Essai sur la poésie rhythmique*, qui eut un succès mérité. Cet essai fut bientôt suivi d'un *Traité de l'impôt du vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, ouvrage plein de savoir, et qui suppose des recherches profondes sur les taxes de tout genre, sous lesquelles les empereurs faisoient gémir les peuples soumis à leur puissance. La mort de M. Hardion, arrivée en 1766, lui ouvrit les portes de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, malgré l'envie et la malveillance qui s'efforcèrent de l'en faire repousser. Une chaire de droit vaqua presqu'au même moment; il l'obtint; quelques années après, il accepta celle du droit de la nature et

des gens au collége royal de France, en 1774, à laquelle il fut nommé par le roi, au moment de la création. Il ne fut point effrayé de la double tâche qu'il s'imposoit, et publia un *Mémoire sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains*. Ce mémoire fut suivi de plusieurs autres relatifs à la jurisprudence romaine. En 1777, il donna sa *Théorie des traités entre les nations*, théorie sage dans laquelle il démontre que ces sortes de traités, dictés ordinairement par l'ambition aveugle et la cupidité mercantile, devroient, au contraire, pour les véritables intérêts et le bonheur des peuples, être fondés sur la justice et sur des avantages balancés et réciproques. Il fit aussi paroître en 1784, sous le titre modeste de *Recherches historiques sur la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, un ouvrage intéressant dans lequel il indique un grand nombre de lois romaines, dont plusieurs articles pourroient encore être établis avec succès pour maintenir la tranquillité et le bon ordre chez les peuples modernes. Son *Commentaire sur les lois des douze tables* parut pour la première fois en 1767, et fut réimprimé en 1803 aux frais et par la munificence du gouvernement, avec des additions considérables et des changemens importans. Il s'occupoit de quelques mémoires qu'il se proposoit d'offrir à l'institut, lorsqu'il mourut le 1er février 1804, laissant après lui la réputation d'un légiste éclairé et d'un jurisconsulte profond.

† I. BOUCHE (Honoré), docteur en théologie, prevôt de Saint-Jacques-lès-Barême, au diocèse de Senez, naquit à Aix en 1598, et mourut en 1671. On a de lui la *Chorographie ou Description de la Provence*, et l'*Histoire chronologique du même pays*, 2 vol. in-fol, 1664. On fait cas de la chorographie, mais très-peu de l'histoire. C'est une compilation mal digérée de l'histoire romaine et de celle des rois de France, écrite dans un style moitié latin, moitié français. Elle est recherchée, néanmoins, pour les chartes dont elle est semée. *Voyez* GAUFRIDI.

† II. BOUCHE (N.), avocat à Aix, fut nommé, en 1789, député du tiers-état de la sénéchaussée d'Aix aux états-généraux. Il s'y distingua par ses opinions contre le clergé; il a demandé que les séances de l'assemblée fussent quotidiennes. Comme avocat, il connoissoit le danger des longs discours, car il proposa, le 3 août, de ne pas entendre de discours qui s'étendît à plus de cinq minutes; le 22 il se prononça en faveur de la liberté des cultes, et opina pour que la France restât monarchie; le 28, il fit rejeter la proposition de reconnoître la religion catholique pour celle de l'état; le 8 mai, il fit accorder au peuple l'élection des juges, appuya la proposition de placer le buste du roi sur l'autel de la fédération, ajoutant que, « quoique l'image de Louis XVI fût dans tous les cœurs des Français, il n'était pas inutile de l'offrir aux regards des assistans ». Il demanda la réunion du comtat d'Avignon à la France. Il s'étoit fait connoître, avant la révolution française, par deux ouvrages d'érudition. Le premier est un *Essai sur l'histoire de Provence et des Provençaux célèbres*, Marseille, 1785, 4 tomes en 2 vol. in-4°, remplie de bonnes vues sur l'administration de cette province. Le second a pour titre : *Droit public de la Provence, sur la contribution aux impositions*, 1788, in-8°. Sur la fin de sa carrière politique, il quitta le club des jacobins, dont il étoit président, et on le vit

se réunir à l'assemblée dite des feuillans, qui annonçoit des principes plus modérés et plus favorables à la monarchie. Bouche est mort, quelque temps après, membre du tribunal de cassation.

BOUCHEL. *Voyez* BOCHEL.

† I. BOUCHER (Jean), Parisien, naquit vers l'an 1551. Il fut successivement recteur de l'université de Paris, prieur de Sorbonne, docteur, et curé de Saint-Benoît. Cet homme qui, par son état, devoit prêcher la paix, fut une des trompettes de la discorde au temps de la Ligue. Ce fut dans sa chambre, au collége du Fortet, que se tint la première assemblée de cette association, en 1585. Deux ans après, il fit sonner le tocsin dans son église, et déclama en chaire contre son souverain, et ne le ménagea pas plus dans le cabinet. Son Traité, *de justâ Henrici III abdicatione è Francorum regno*, Parisiis, 1589, in-8°, et Lugduni, 1591, beaucoup plus ample, est plein d'impostures atroces. Il pousse la calomnie jusqu'à dire « que la haine de Henri III pour le cardinal Louis de Guise venoit des refus qu'il en avoit essuyés dans sa jeunesse. » Il se distingua parmi tous les prédicateurs qui louèrent le meurtrier de ce prince, et continua d'exhaler sa bile contre son successeur, traitant le meilleur de nos rois comme le dernier des hommes. Ses sermons, prêchés contre ce prince dans l'église de Saint-Merri, sont intitulés *Sermons de la simulée conversion, et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn*, en 1594, in-4°. Ils furent brûlés. Quand Henri IV se fut rendu maître de Paris, Boucher s'évada le même jour, et se retira en Flandre, où il mourut chanoine et doyen de Tournay, en 1646. Il aima sa patrie lorsqu'il fut loin d'elle. Ayant obtenu, dans la suite, un passe-port pour revenir en France, il fut poursuivi par le procureur-général, qui le fit emprisonner. Mais le roi ne voulut pas qu'on instruisît son procès, et ordonna de le mettre en liberté, nonobstant tout ce qu'on put lui dire. « Il n'y auroit pas assez de forêts dans mon royaume, dit-il, pour dresser des gibets, s'il falloit pendre tous ceux qui ont écrit contre moi : je serois misérable, s'il falloit que je fisse punir tous ceux qui l'ont mérité en ces dernières guerres. » Toutefois, lorsqu'on lui fit lire les calomnies contre la feue reine sa mère, il haussa les épaules, et dit : « O le méchant ! il est revenu en France sous la foi de mon passeport ; je ne veux point qu'il ait du mal. Et puis ne savez-vous pas que je vous ai dit que la fureur de la Ligue étoit une rage que Dieu avoit envoyée pour nous punir de nos fautes ? Je veux tout oublier, je veux tout pardonner, et ne leur savoir pas non plus mauvais gré de ce qu'ils ont fait, qu'à un furieux quand il frappe, ou qu'à un insensé quand il se promène tout nu. (CAYET, *Chronologie novennaire.*) » On dit que Boucher se repentit de ses excès sur la fin de ses jours. On a encore de lui, sous le nom de François de Vérone, l'*Apologie de Jean Châtel*, in-8°, 1595 et 1620, et quelques autres mauvais livres, tels que la *Vie de Henri de Valois*, avec le *Martyre de saint Clément*, Troyes, sans date, in-8°. *Lettre de l'évêque du Mans, avec la réponse à icelle*, Paris, 1589, in-8°.

* II. BOUCHER (Jean), né à Besançon dans le 16e siècle, cordelier observantin, avoit fait le voyage de Jérusalem et de la Terre-Sainte. Il fit imprimer au Mans l'ouvrage suivant : *Bouquet sacré, composé des roses du calvaire*, 1616, in-8°.

† III. BOUCHER (François),

premier peintre du roi, et directeur de l'académie de peinture, naquit à Paris en 1704, mort en 1770. Élève de l'illustre Le Moine, il remporta le premier prix de l'académie à dix-neuf ans. Après avoir étudié à Rome les grands modèles, il vint à Paris, et fut appelé par le public le *Peintre des graces*, titre que ne justifient point ses tableaux. Il eût pu aller au grand sans le mauvais goût du siècle; car il réunissoit la facilité du travail, la légèreté d'une touche spirituelle et fine, une composition brillante et riche, ainsi que des airs de tête d'un goût fin. Il avoit acquis une si grande facilité, que, dans les derniers temps de sa vie, il ne se donnoit plus la peine de copier la nature. Il devint tellement incorrect dans son dessin, qu'à peine retrouve-t-on les formes dans ses figures. Ses couleurs tiroient trop vers le pourpre, et ses carnations paroissoient comme si elles eussent éprouvé le reflet d'un rideau rouge. Malheureusement la manière de Boucher étoit encore au-dessous de sa couleur; son dessin est du plus mauvais style, et il avoit gâté l'école française. Ses tableaux de femmes et d'enfans ne seroient pas sans mérite, s'il y avoit plus de vérité. Il y a un certain *faire* qui plaît d'abord; mais tout en est factice, couleur, dessin et costumes. Lorsqu'il voulut peindre des sujets d'histoire, il ne fut pas plus supportable. Après la mort du célèbre Carle Vanloo, Boucher obtint la place de premier peintre du roi. Ses tableaux sont si nombreux qu'il seroit trop long d'en donner la liste. Il ne connut ni l'envie ni l'avarice; il encourageoit les jeunes artistes, et abandonnoit à ses amis ceux de ses ouvrages qu'ils paroissoient désirer. Un curieux ayant voulu lui faire retoucher un tableau d'un des plus grands peintres d'Italie, il refusa modestement, en disant: « De tels ouvrages sont pour moi des vases sacrés. » Lorsqu'il s'agissoit d'éclairer un élève, il aimoit mieux l'instruire par l'exemple que par l'étalage des règles. « Je ne sais conseiller, disoit-il, que le pinceau à la main »; et alors, prenant le tableau soumis à sa critique, il le corrigeoit en quatre coups. L'Albane choisit une compagne qui pût sans cesse lui retracer l'idée des graces; Boucher eut le même bonheur, et en fit le même usage pour son art. Il laissa deux filles mariées à Deshayes et à Baudouin, peintres estimés. Son *Œuvre*, gravé par différens maîtres, contient 261 pièces in-fol.

* IV. BOUCHER (François), fils du précédent, étudia l'architecture, et n'y montra pas ce génie qui distinguoit son père dans l'art de la peinture. Il a gravé à l'eau-forte des *Arabesques*, des *Vases*, et quelques morceaux d'*Architecture*. Il est mort en 1781.

* V. BOUCHER (Pierre-Joseph), médecin, né à Lille le 25 mars 1715, a publié, en 1751, in-4°, un écrit intitulé *Méthode abrégée pour traiter de la dyssenterie régnante à Lille en* 1750. C'est lui qui fournissoit au Journal de médecine les *Observations météorologiques* faites à Lille. Il a aussi enrichi ce recueil de plusieurs *Mémoires* intéressans.

* VI. BOUCHER (Jonathan), célèbre théologien, né à Blencogo dans le Cumberland, élève de l'école de grammaire de Wigton. Quand il eut pris les ordres, il alla en mission au nord de l'Amérique, où il continua les fonctions de son ministère jusqu'au commencement de la révolution américaine. Alors il retourna en Angleterre, où il obtint le vicariat d'Epsom en Surrey. Boucher est mort dans cette place en 1804, âgé de 67 ans. Il étoit membre de la société des antiquaires. Il a publié,

en 1797, treize *Discours* qu'il avoit prêchés au nord de l'Amérique, entre les années 1763 et 1775, *sur les causes et les conséquences de la révolution en Amérique.* Il a aussi donné deux *Sermons* prêchés en 1778; plusieurs *articles de biographie* dans l'Histoire du Cumberland par Hutchinson; une *Lettre* aux habitans de cette province pour leur proposer plusieurs objets d'amélioration. Quand la mort le surprit, il étoit occupé d'un *Glossaire* des mots archéologiques, et usités dans les provinces, qu'il vouloit donner pour supplément au Dictionnaire de Johnson. Il a même publié un *Prospectus* de cet ouvrage, et un échantillon du travail, qui fait regretter de ne le pas voir achevé.

VII. BOUCHER D'ARGIS (Antoine-Gaspard), né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, et conseillier au conseil souverain de Dombes en 1753. Il a fait des *Notes* sur tous les ouvrages de jurisprudence dont il a été l'éditeur, et entre autres sur ceux d'Argou, de Bretonnier, de Ferrière, de Bonnel et de Fleury. Il a donné, I. Un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1768, in-4°. II. *Traité de la criée des meubles*, 1741, in-12. III. *Règles pour former un avocat*, 1753, in-12. IV. *De l'origine du parchemin et du papier timbré*, 1737, in-4°. V. *Code rural*, 1774, 3 vol. in-12. On a dit que c'étoit le *Manuel de la tyrannie*. On y trouve en effet tous les réglemens en faveur des corvées, des banalités, contre la chasse, etc., et presque rien pour assurer la paix et le bonheur des cultivateurs. VI. *Principes sur la nullité du mariage pour cause d'impuissance*, 1756, in-8°. C'est lui qui composa les articles *de jurisprudence* pour l'Encyclopédie, à commencer au 3e vol. (*Voyez* FLEURY, n° I.) Il ne faut pas le confondre avec un docteur de Sorbonne mort en 1754, Elie-Marcoul BOUCHER, qui travailla aux Nouvelles ecclésiastiques, depuis 1713 jusqu'en 1735, et qui donna les cinq derniers volumes de la *Relation des assemblées de la Sorbonne*, dont Wittasse avoit publié les deux premiers.

* VIII. BOUCHER D'ARGIS (A. J.), fils du précédent, lieutenant particulier du châtelet de Paris. En janvier 1790, il dénonça au châtelet la feuille de Marat. Nommé par le roi pour remplacer Talon, lieutenant civil au châtelet, il refusa cet emploi, et vint, le 7 août, en qualité de rapporteur de la conspiration des 5 et 6 octobre, dont le duc d'Orléans étoit accusé, remettre les pièces de l'assemblée constituante, et dit à la barre : « Nous venons, après dix mois de recherches, déchirer le voile qui couvroit les attentats commis dans le palais des rois » ; et il ajouta à son rapport ce vers de Zaïre :

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!

Il annonça de plus que deux députés se trouvoient fortement inculpés. Quelques jours après, il transmit à l'assemblée une adresse pour justifier la conduite du châtelet. En 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. Détenu aux carmes en 1794, il fut condamné à mort par le fatal tribunal révolutionnaire le 3 thermidor an 2 (23 juillet 1794), comme complice de la conspiration des prisons. Il avoit publié un *Traité sur l'éducation des souverains ou des princes destinés à l'être*; des *Observations sur les lois criminelles de France*, et un *Recueil manuel d'ordonnances*, etc.

† BOUCHERAT (Louis), né à Paris en 1616, de Jean Boucherat, mort doyen de la chambre des

comptes en 1671, à 94 ans. Après avoir été conseiller au parlement, et intendant de diverses provinces, il devint chancelier de France, et garde des sceaux en 1685, places dans lesquelles il succéda à Michel Le Tellier. Il mourut en 1699. Sa devise étoit un *coq sous un soleil*, par allusion à celle de Louis XIV. Les paroles étoient : *Sol reperit vigilem.* Il avoit été du nombre des maîtres des requêtes que le roi avoit appelés au conseil formé pour la réformation de la justice. Il se distingua dans tous ses emplois par son intégrité et sa vigilance. Sa famille étoit originaire de Troyes. Quoique marié deux fois, il ne laissa pas de postérité masculine.

† I. BOUCHET (Jean), procureur à la sénéchausée de Poitiers, sa patrie, né en 1476, et mort dans cette ville en 1550, s'est fait connoître par les *Annales d'Aquitaine*, Poitiers, 1644, in-fol. Il composa aussi un grand nombre de poésies morales, qui lui firent une assez grande réputation de son temps. En voici les titres : I. *Les Regnards traversant les voies périlleuses des folles fiances de ce monde*, traduits du latin de S. Brandt, 1538, in-4°, avec fig. II. *Le Triomphe de la noble et amoureuse dame, et l'art d'aimer honestement*, en vers et en prose, 1532, in-fol. III. *Les Opuscules du traverseur des voies périlleuses*, 1525, in-4°, sous lequel surnom il publia la plus grande partie de ses ouvrages. IV. *Les anciennes et modernes généalogies des rois de France, et mesmement du roi Pharamond, avec leurs épigraphes et effigies*, Paris, 1636, in-16, avec fig., joli vol., rare et recherché. V. *Le Panégyrique du chevalier sans reproche, sieur de La Trémoille*, 1527, in-4°. (*Voyez* TREMOILLE, n° I.) VI. *La Déploration de l'Eglise militante en ses persécutions*, Paris, 1512, in-8°, goth. VII. *Le Labyrinthe de fortune et le séjour des trois nobles dames*, Paris, sans date, in-4°, goth. VIII. *Les Angoisses, remèdes d'amour*, Poitiers, 1536, in-4°. IX. *Le Temple de la bonne renommée*, Paris, 1518, in-4°. X. *Jugement poétic du sexe féminin*, Poitiers, 1538, in-8°. XI. *Rondeaux et Ballades*, Paris, 1536, in-16. XII. *Epîtres morales et familières*, Poitiers, 1545, in-fol. Tous ces ouvrages sont imprimés en caractères gothiques, dignes des vers qu'ils contiennent. Le seul qui mérite l'attention et qu'on lit encore, est intitulé *Annales d'Aquitaine, qui traitent des faits et gestes des rois de France et d'Aquitaine, avec les antiquités du Poitou.* Bouchet publia la première édition de cet ouvrage en 1525, 1 vol. in-fol. La quatrième a paru à Poitiers, 1644, in-fol : c'est la plus estimée; elle a été continuée jusqu'en 1574. Il y a beaucoup de travail, assez d'exactitude, mais nulle critique. Ces annales offrent une suite de recherches historiques, dont la plupart sont curieuses : mais le style peu soigné en rend la lecture pénible : c'est néanmoins l'histoire la plus complète d'un pays qui n'est pas fertile en bons historiens. Bouchet eut huit enfans, dont quelques-uns furent placés, à la recommandation de François I, et d'autres personnes puissantes de la cour.

II. BOUCHET (Henri du), conseiller au parlement de Paris, laissa sa bibliothèque aux chanoines réguliers de Saint-Victor, avec un revenu considérable pour l'entretenir, à condition qu'elle seroit rendue publique; ce qui a été exécuté. Il mourut en 1634, à l'âge de 61 ans, avec la réputation d'un magistrat équitable et éclairé.

† III. BOUCHET (Guillaume du),

sieur de Brocourt, né en 1526, étoit libraire, lorsqu'il fut élu juge-consul à Poitiers, en 1584; ce qui lui donna occasion de dédier aux marchands de cette ville son premier tome des *Sérées*, discours remplis d'obscénités, de plaisanteries, de pointes, et qu'il suppose tenus par des personnes qui passoient la soirée ensemble. C'est une image assez naïve des conversations de son temps. Bien des auteurs ont puisé dans son recueil, et n'en ont rien dit. On y trouve beaucoup d'érudition; mais la plupart des faits tirés des anciens auteurs y sont estropiés et rapportés d'une manière infidèle. Les questions de physique n'y sont pas mieux traitées que les sujets d'histoire. Le troisième tome des *Sérées* parut en 1607, après la mort de l'auteur. Elles ont été réimprimées à Paris, 1608, à Lyon, 1615, et à Rouen, 1635, en 3 vol. in-12.

† IV. BOUCHET (Jean du), maître d'hôtel du roi de France, mort en 1684, à l'âge de 85 ans, a publié diverses *Généalogies*, pleines de recherches arides, mais érudites. I. *Véritable origine de la seconde et troisième lignée de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage a été combattu par Chantereau Le Fèvre. II. *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol. III. *Table généalogique des comtes d'Auvergne*, 1665, in-fol. IV. *Table généalogique des comtes de la Marche*, en 1682, in-fol. Il a donné une nouvelle édition de *la Vie de Louis de Bourbon*, surnommé le *Bon* (par Nicolas Coustureau, sieur de la Jaille, mort en 1596), avec un grand nombre d'additions, etc., Rouen, 1642, in-4°, et 1645, in-8°.

* V. BOUCHET-LA-GÉTIÈRE (Antoine-François), né à Niort, inspecteur des haras sous Louis XV. En l'an 2 (1793), les comités de de la guerre et de salut public le mirent en réquisition pour la même partie, et ce fut d'après ses conseils qu'on créa sept dépôts. Il est l'auteur de plusieurs plans présentés aux comités militaire, de salut public et d'agriculture, qui furent adoptés, à l'effet de régénérer les haras détruits. Ses *Observations sur les différentes qualités du sol de la France, relativement à la propagation des meilleures races de chevaux*, imprimées d'après un décret de l'an 6 (1798), sont un monument d'expérience et d'utilité publique. Il est mort à Paris le 11 avril 1801.

BOUCHEUL (Jean-Joseph), avocat du Dorat dans la basse Marche, mort vers 1720, est auteur d'un bon *Commentaire sur la coutume de Poitou*, 1727, 2 vol. in-fol., et d'un *Traité des conventions de succéder*, in-4°.

† BOUCHIER (Thomas), archevêque de Cantorbéry, frère de Henri, comte d'Essex. Il couronna Edouard IV, Richard III, et Henri VII, rois d'Angleterre. Il est mort en 1486. Ce fut lui qui, en 1484, introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il avoit envoyé à Harlem un homme qu'il y entretenoit à ses frais pour s'instruire dans cet art.

† BOUCICAUT (Jean LE MEINGRE de), maréchal de France, fils d'un maréchal de France de même nom, mort à Dijon en 1367, étoit comte de Beaufort et vicomte de Turenne, par son mariage avec Antoinette, fille unique et héritière de Raimond de Beaufort, vicomte de Turenne. Il prit le parti des armes à l'âge de 10 ans, et combattit à côté de Charles VI, dont il étoit enfant d'honneur, à la bataille de Rosbec,

en 1382. Ce prince le fit chevalier la veille de cette journée. Les Génois ayant voulu se soustraire à la tyrannie de Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, le roi Charles VI, dont ils implorèrent le secours, leur envoya Boucicaut pour les gouverner. Ce général punit les factieux, fit couper la tête à Boccanègre, l'un de leurs chefs, rétablit l'ordre, et pourvut à la sûreté de la ville, en bâtissant deux châteaux qui se communiquoient. La sévérité du gouvernement occasionna des troubles. Le marquis de Montferrat ayant été mis à la tête de la république, Boucicaut fut obligé de repasser en France, et perdit Gênes par sa retraite. Il se signala ensuite contre les Turcs, les Vénitiens et les Anglais. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt l'an 1415; mené en Angleterre, il y mourut en 1421. Il aima les poëtes, et cultiva la poésie. Il étoit très-civil envers les dames. Lorsqu'il commandoit à Gênes, il fut salué par deux femmes auxquelles il rendit le salut. « Savez-vous bien, lui dit un seigneur qui l'accompagnoit, que vous venez de saluer deux courtisanes? — Qu'importe, dit le vieux guerrier, j'aime mieux avoir fait la révérence à dix catins, que d'avoir manqué à saluer une femme de bien. » Son corps fut porté à Tours et enseveli dans la chapelle de sa famille. On lui donne, dans son épitaphe, le titre de grand-connétable de l'empereur et de l'empire de Constantinople. Jean de BOUCICAUT, son père, avoit l'ame d'un héros et les sentimens d'un honnête homme. Un de ses amis le pressant, en travaillant pour la gloire, de ne pas oublier la fortune, du moins pour ses enfans, il répondit: « Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères. Il suffira à mes enfans, s'ils sont vertueux; et il seroit trop considérable, s'ils ne le sont pas. » Sa postérité s'éteignit vers 1485.

I. BOUCQUET (Pierre), avocat, mort le 2 avril 1781. Profondément instruit de notre histoire, il en publia divers morceaux où l'érudition domine. I. *Droit public de la France, éclairci par les monumens de l'antiquité*, 1756, in-4°. II. *Notice des titres constatant la possession de nos rois de nommer aux évêchés de leurs états*, 1764, in-4°. III. *Examen de l'origine de la constitution et des révolutions de la monarchie françoise*, 1772, in-8°. IV. *Mémoire historique sur la topographie de Paris*, 1772, in-4°.

* II. BOUCQUET (Victor), peintre, né à Furnes en 1619. Il étoit fils et élève de Marc Boucquet, peintre médiocre. Victor, après avoir beaucoup voyagé, se maria dans sa ville natale et s'y fixa. Il mourut en 1677. Il peignoit bien l'histoire en grand, et disposoit habilement ses groupes; ses fonds sont enrichis d'architecture et bien soignés; mais son dessin est incorrect et ses figures courtes; cependant ses draperies sont bien ajustées, son coloris est assez bon, quoiqu'un peu froid. Ses principaux ouvrages sont à Loo, à Nieuport, et dans l'hôtel-de-ville d'Ostende, où ce peintre a représenté le jugement de Cambyse dans un grand tableau qui occupe toute la profondeur de la salle d'audience. C'est le chef-d'œuvre de cet artiste, qui le fit en 1675.

BOUDA (Mythol.), génie indien, qui préside au mercredi, et à la direction de la planète de Mercure. Lorsque celle-ci s'éloigne du soleil, ils croient qu'elle leur annonce la famine.

† BOUDET (Antoine), né à Lyon, se fit imprimeur et libraire à Paris, où il mourut en 1789, après avoir été l'un des collaborateurs du *Journal Economique* et des *affiches*

de Paris, qu'il commença et continua pendant plus de six ans. Il publia un recueil des *Sceaux du moyen âge, avec des éclaircissemens*, 1779, in-4°.

† I. BOUDEWINS (Michel), docteur en médecine, natif d'Anvers, mort le 29 octobre 1681, s'acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Il fut médecin pensionnaire de la ville et de l'hôpital, président du collége des médecins, et lecteur en chirurgie et en anatomie. Il est auteur d'une production à l'usage des théologiens, des confesseurs et des médecins, intitulée *Ventilabrum medico-theologicum*, à Anvers, 1666, in-4°. Elle traite des cas de médecine qui ont rapport à la conscience.

* II. BOUDEWINS (Antoine-François), né à Bruxelles vers 1660, mort dans la même ville au commencement du siècle dernier. Elève de Van der Meulen, il travailla à Paris sous ce célèbre peintre, dont il grava un grand nombre d'ouvrages à l'eau-forte. Les paysages de Boudewins excellent sur-tout par le coloris, la diversité des objets et un fini précieux. Il dessinoit très-bien les arbres, et ornoit le devant de ses tableaux d'une multitude de petites plantes qui ajoutoient à leur brillant. Presque tous sont enrichis de jolies petites figures de Bout, ce qui leur donne beaucoup de valeur. Ses principaux tableaux sont deux jolis *Paysages*, avec des figures de Bout; dans l'un on voit des chasseurs, et dans l'autre beaucoup de figures avec une Bohémienne. On les voyoit à Rouen chez un juge consul, ainsi que deux autres *Paysages* chez un négociant de cette ville. Dans le cabinet de Bruxelles, il y avoit seize *Paysages* de Boudewins, avec des figures de Bout, représentant des chasses, des fêtes galantes, des assemblées, etc. Dans la galerie de Dresde on en voit neuf, la plupart avec des figures de Bout : un paysage avec un château; la vue d'un ancien fort sur le bord de la mer, au bas des hommes chargent une barque; l'entrée d'un port de mer, on aperçoit deux Turcs; un paysage avec une église, à la porte de laquelle des pauvres attendent l'aumône; un paysage et des ruines, avec des Egyptiennes; paysage avec marché aux fruits, et des animaux; vue d'un village avec une procession; un marché aux fruits; un crieur de nouvelles; deux forts séparés par une rivière; perspective d'une rivière, le devant est orné d'architecture, avec des fontaines, trois cavaliers, etc. Le Musée Napoléon ne possède qu'un tableau de ce peintre, représentant un marché au poisson dans une ville de Flandre, située sur un canal; ce tableau est très-beau, les figures, peintes par de Bout, y sont en grand nombre, et touchées avec beaucoup d'esprit.

* BOUDHA, philosophe athée de l'Inde, ou du moins décrié comme tel par les brahmines orthodoxes, nie (si toutefois on peut s'en rapporter à eux) l'existence des purs esprits, et n'admet l'existence réelle et absolue que de la matière. Il blâmoit les sacrifices sanglans prescrits par le Véda, etc. *Voyez* Jones, Asiat. res., l. IV, art. Arch. litt. de l'Eur., n° VI, p. 322, s.

† BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE (René), né à Treilly près de Coutances en 1634. Il y vécut en philosophe voluptueux, et ne voulut jamais se marier. Il mourut à Mantes-sur-Seine en 1723, âgé d'environ 90 ans. Ce fut un de ces génies prématurés qui ne tiennent pas tout ce qu'ils promettent. A 15 ans, il savoit le latin, le grec;

l'espagnol, et faisoit des vers français. On en trouve quelques-uns dans différens recueils. Il acquit peu à peu des connoissances superficielles de tout. Il touchoit du luth, dessinoit, peignoit, cultivoit l'histoire, la grammaire, la géographie, et écrivoit sur les médailles. On a de lui une *Histoire romaine;* un *Traité sur les médailles*, qui est estimé; un *Abrégé de l'histoire de France*, etc. Il n'y a que son *Histoire romaine* qui soit imprimée. Il fit lui-même cette épitaphe :

J'étois gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étois plus sérieux que triste :
Moins français, que grec et romain,
Antiquaire, archimédailliste;
J'étois poëte, historien,.......
Et maintenant je ne suis RIEN.

†BOUDON (Henri-Marie), grand-archidiacre d'Evreux, naquit en 1624 à la Fère, et mourut en 1702. C'étoit un homme vertueux qui se fit un nom par plusieurs ouvrages de piété. Les principaux sont, I. *Dieu présent par-tout*, in-24. II. *De la profanation et du respect qu'on doit avoir aux églises*, in-24. III. *La sainteté de l'état ecclésiastique*, in-12. IV. *La dévotion à la très-sainte Trinité*, in-24. V. *La gloire de Dieu dans les ames du purgatoire*, in-24. VI. *Dieu seul*, ou *le saint esclavage de la mère de Dieu*, in-12. VII. *Le chrétien inconnu*, ou *Idée de la grandeur du chrétien*, in-12. Collet a publié sa Vie en 1754, en deux volumes in-12. Cet auteur lui fait faire beaucoup de miracles, qui prouvent la crédulité de son historien. Il a écrit encore quelques Vies particulières, telles que celle *du P. Surin*, 1 vol. in-8°, 1683, réimprimée en 1689; celle *du P. Jean Chrysostôme*, picpus, 1684, in-8°; celle *de saint Tamin*, apôtre d'Evreux, et de deux ou trois religieuses. Ces Vies, où les faits sont noyés dans une foule de maximes mystiques, sont d'une lecture ennuyeuse et fatigante.

† I. BOUDOT (Jean), libraire célèbre de Paris, et imprimeur éclairé, mort en décembre 1706, s'est fait connoître par son *petit Dictionnaire latin*, in-8°, le plus usité dans les colléges : cet ouvrage est tiré d'un grand dictionnaire manuscrit, en 14 volumes in-4°, dont il étoit auteur. Il étoit imprimeur de l'académie des sciences, et la partie des mémoires de cette compagnie, imprimée par lui, est plus recherchée que les réimpressions. — Son fils, Jean BOUDOT, libraire-imprimeur à Paris, né en 1685, mort en 1754, soutint sa réputation. Il a laissé d'excellens matériaux pour une Bibliothèque choisie.

II. BOUDOT (l'abbé Pierre-Jean), second fils du précédent, mort à Paris en 1771, étoit attaché à la bibliothèque du roi. Il aida le président Hénault dans ses recherches historiques, et publia en 1765, in-8°, un *Examen de quelques objections faites à l'Abrégé chronologique*. C'étoit un homme instruit, officieux et enjoué. On a encore de lui, *Essai historique sur l'Aquitaine*, 1743, in-12, et les *Catalogues de la bibliothèque du grand conseil et de celle du roi*, avec Sablier.

BOVERICK, célèbre horloger d'Angleterre dans le dernier siècle, se distingua par des chefs-d'œuvre de mécanique. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme étoit assis : elle étoit si petite et si légère, qu'une mouche la traînoit aisément. La chaise et la

mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes et de cuilliers, deux salieres, avec un cavalier, une dame et un laquais; et tout cela étoit si petit, qu'il entroit dans un noyau de cerise. (*Voyez* le Microscope à la portée de tout le monde, par Baker, savant respectable, qui rapporte ces faits d'après le témoignage de ses yeux.)

BOVERIUS (Zacharie), capucin définiteur, général de son ordre, né à Saluces, et mort à Gènes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, où il montra plus de zèle que de sagacité Mais il est sur-tout connu par l'*Histoire des capucins*, en latin, 1632 et 1639, 2 volumes in-folio, traduite en français par le P. Antoine Caluze, 1676, in-fol. Il y en a un troisième volume par le P. Marcellin de Pise, 1666, in-folio. Cette histoire est un tissu de contes et de prodiges ridicules. (*Voyez* OCHIN.) Le crédule auteur adopte toutes les fables débitées avant lui sur son ordre; et c'est lui faire grace que de ne pas croire qu'il en ait inventé plusieurs. Cependant le P. Antoine-Marie Caltius trouva qu'il n'avoit pas encore été assez absurde, et il fit son apologie sous le titre de *Dilucidatio*, Anvers, 1663, in-4°. On a encore de Bovérius *Demonstrationes XI de verâ habitûs formâ à Seraphico patre Francisco institutâ*, Cologne, 1655. Il y prouve que l'habit des capucins est celui de saint François.

*BOVES (Jean de), ancien poëte français, dont il nous reste quelques *Fabliaux*. Dans le préambule de celui des *deux chevaux*, il nomme tous ceux qu'il a faits. Legrand d'Aussy les a retrouvés tous, à un près. Il en a inséré six dans son Recueil de Fabliaux et Contes des 12e et 13e siècles. (*Voyez* tom. I, préf., pag. 108; tom. III, pag. 131.)

† BOUETTE DE BLEMUR (la mère Jacqueline de), née en 1618 d'une famille noble, prit l'habit de bénédictine, à l'âge de 11 ans, dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen. La duchesse de Mecklembourg ayant projeté de faire à Châtillon un établissement de bénédictines du St-Sacrement, demanda la mère Bouette. Cette sainte religieuse, de prieure qu'elle étoit à la Trinité, se réduisit à être novice à Chatillon. Elle avoit alors 60 ans. Les abbayes qu'on lui offrit ne purent lui faire quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut en 1696, à 78 ans. On a d'elle, I. L'*Année bénédictine*, ou *les Vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît*, Paris, 1667, 7 volumes in-4°. II. *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de Saint-Benoît*, Paris, 1769, 2 vol. in-4°. III. *Vie de Fourrier de Matincourt*. IV. *Exercices de la mort*. V. *Vies des saints*, in-fol., 2 volumes. VI. *Monologue historique de la mère de Dieu*, Paris, 1682, in-4°. Il y a dans ces ouvrages quelques fables pieuses; mais ils sont écrits d'ailleurs avec plus d'élégance qu'on n'auroit dû en attendre d'une fille qui avoit passé toute sa vie dans des exercices de dévotion.

† I. BOUFLERS (Louis de), d'une famille des plus anciennes de Picardie, naquit en 1534. Il fut surnommé *le Robuste*, parce qu'il égala la force de Milon de Crotone. Il rompoit avec les doigts un fer de cheval. Lorsqu'il se tenoit ferme sur ses pieds, l'homme le plus fort ne pouvoit le faire avancer d'un seul pas. Il enlevoit un cheval sur ses

bras, et le portoit à une grande distance. Mais ce qu'il y avoit de plus merveilleux dans cet Hercule moderne, c'est qu'il n'avoit pas moins d'adresse que de force. Il terrassoit les lutteurs bretons les plus vigoureux et les plus agiles. Lorsqu'il alloit à la chasse de l'oiseau, il franchissoit tout botté, d'un saut agile, des ruisseaux très-larges. Il tuoit le gibier d'un coup de pierre, soit à la course, soit au vol. Ordinairement il sautoit, armé de toutes pièces, sur son cheval, sans mettre le pied à l'étrier. Dans un espace de deux cents pas, il devançoit un cheval d'Espagne. Ces choses seroient incroyables, si elles n'étoient attestées par Loisel, dans ses Mémoires du Beauvoisis ; et par La Morlière, dans ses Maisons illustres. On espéroit beaucoup de ce nouveau Milon français, lorsqu'il fut tué au siége de Pont-sur-Yonne, où il servoit en qualité de guidon de la compagnie du duc d'Enguien. Il n'avoit pas été marié.

* II. BOUFLERS (Adnan, seigneur de) vécut sous Henri III et sous Henri IV, et fut nommé en 1582 bailli de Beauvais, quoique attaché à l'état militaire. Il aimoit les lettres, et a laissé, I. *Choix de plusieurs histoires et autres choses mémorables*, Paris, 1608, in-8°. II. *Traité sur les œuvres admirables de Dieu*, Beauvais, 1621, in-8°. Il mourut le 28 octobre 1622, âgé de 90 ans.

† III. BOUFLERS (Louis-François, duc de), pair et maréchal de France, de la même famille que le précédent, naquit en 1644. Ses dispositions pour la guerre s'étant développées de bonne heure, il eut en 1669 un régiment de dragons. A la tête de ce corps, il se distingua sous les maréchaux de Créqui et de Turenne. Il reçut une blessure dangereuse au combat de Voërden, et une seconde à la bataille d'Entsheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup, de l'aveu de Turenne. Après plusieurs belles actions, il s'immortalisa par la défense de Lille en 1708. (*Voyez* Bois, n° VI.) Le siége dura près de quatre mois. Boufiers disoit à ses officiers : « Messieurs, je me fie à vous ; mais je réponds de moi. » Le prince Eugène, après l'avoir contraint de capituler, lui dit : « Je suis fort glorieux d'avoir pris Lille ; mais j'aimerois mieux encore l'avoir défendu comme vous. » Le roi le récompensa, comme s'il eût gagné une bataille. Il fut fait pair de France, eut les grandes entrées de premier gentilhomme, et la survivance du gouvernement de Flandre pour son fils aîné. Lorsqu'il vint au parlement pour s'y faire recevoir, il dit, en se tournant vers une foule d'officiers qui avoient défendu Lille avec lui : « C'est à vous que je dois toutes les graces dont on me comble ; c'est à vous que je les renvoie ; et je ne puis me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens. » Pendant le siége, un partisan lui ayant fait sentir qu'il pourroit tuer facilement le prince Eugène : « Votre fortune est sûre, lui répondit Boufiers, si vous pouvez le prendre prisonnier ; mais vous serez puni avec la plus grande sévérité, si vous attentez à ses jours ; et si je soupçonnois que vous en eussiez eu la pensée, je vous ferois enfermer pour le reste de votre vie. » Cette générosité qui le caractérisoit lui fit demander d'aller servir sous les ordres du maréchal de Villars, quoiqu'il fût son ancien. A la bataille de Malplaquet, en 1709, il fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canon ni prisonniers. Le marquis de Boufiers joignoit à l'activité d'un général l'ame d'un bon citoyen ; servant son maître comme les anciens Romains

servoient leur république; ne comptant sa vie pour rien, dès qu'il étoit question du salut de la patrie. Le roi lui ayant ordonné d'aller secourir Lille, et l'ayant laissé maître du choix de ses lieutenans, il partit à l'instant, sans régler ses affaires, sans dire adieu à sa famille, et choisit pour ses officiers un homme disgracié, et un prisonnier de la Bastille. Sa magnificence égaloit son amour pour son pays et pour son prince. Lorsque Louis XIV forma le camp de Compiegne pour servir de leçon à son petit-fils le duc de Bourgogne, et de spectacle à toute la cour, Boufflers y vécut si splendidement, que le roi dit à Livri, son maître d'hôtel : « Il ne faut pas que le duc de Bourgogne tienne de table, nous ne saurions mieux faire que le maréchal ; le duc de Bourgogne ira dîner avec lui. Cet habile général mourut à Fontainebleau en 1711. « En lui, écrivoit madame de Maintenon, le cœur est mort le dernier. » On lit dans la Continuation de l'histoire d'Angleterre, par Rapin de Thoiras, « que le roi Guillaume, ayant pris Namur en 1695, arrêta Boufflers prisonnier, contre la foi des conventions. Surpris de ce manque de foi, le maréchal en demanda la cause. On lui répondit qu'on en agissoit ainsi par représailles de la garnison de Dixmude et de Deinse, que les Français avoient retenue malgré les capitulations. — Si cela est, dit Boufflers, on doit arrêter ma garnison, et non pas moi. — Monsieur, lui répondit-on, on vous estime plus que dix mille hommes. »

† IV. BOUFLERS (Joseph-Marie, duc de), fils du précédent, héritier de la valeur et des vertus de son père, servit avec distinction, et fut envoyé à Gènes en 1747, avec la dignité de maréchal de France. Cette ville étoit bloquée par les Autrichiens. Elle manquoit de toute espèce de provision, de poudre même, et la mésintelligence régnoit dans le sénat. Bouflers pourvut à tout, rétablit l'ordre et la paix, et encouragea si bien les Génois, qu'il força leurs ennemis à lever le blocus. Mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire ; il mourut de la petite-vérole le jour même que les Autrichiens se retiroient. Il fut également regretté des Génois, des Français et des Espagnols. Un anonyme lui fit cette épitaphe :

Au sein de la victoire, à la fleur de son âge,
D'un peuple de héros Bouflers est regretté ;
Il leur laisse en mourant le plus noble héritage :
Son exemple et la liberté.

C'est en considération des services de son père, qu'il lui succéda dans le gouvernement de Flandre, n'ayant encore que cinq ans. — La marquise de BOUFLERS, amie intime de Voltaire, s'est distinguée par ses idées philosophiques et la tournure piquante de ses vers. Ces deux petites pièces feront connoître les graces de son esprit :

Voyez quel malheur est le mien,
Disoit une certaine dame ;
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme :
Je n'ai pu réussir à rien.

Le ton de l'autre est différent,

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie ;
Je ne cherchois qu'un simple amusement :
L'amusement devint un sentiment,
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

Madame de Bouflers faisoit les délices de la cour du roi de Pologne Stanislas à Lunéville. Son fils, connu par *ses vers*, son *Voyage en Suisse*, et *le conte d'Aline*, a hérité de ses talens.

BOUG (N. de), premier président du conseil souverain d'Alsace, mort à Colmar en 1775, a laissé un *Recueil* en 2 vol. in-fol., impri-

més en 1777, des *Edits* et *Ordonnances* concernant l'Alsace.

† BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris en décembre 1722, eut de bonne heure un nom, des distinctions littéraires et des emplois honorables : il devint pensionnaire et secrétaire de l'académie royale des inscriptions, membre de l'académie française, et de quelques autres compagnies étrangères, censeur royal, garde de la salle des antiques du Louvre, et l'un des secrétaires ordinaires du duc d'Orléans. Le travail altéra sa santé, et il fut vieux avant le temps. Il mourut au château de Loches le 12 juin en 1763. A l'âge de 25 ans il avoit composé une *Tragédie* sur la mort de Philippe, père d'Alexandre. De beaux vers qui en ont été publiés prouvent son talent pour la poésie et font regretter que tout l'ouvrage n'ait pas paru. On a encore conservé de lui une *Traduction en vers* de l'Hymne de Cléanthe, qui semble avoir servi de modèle à la Prière universelle de Pope. Elle a été insérée dans le Magasin encyclopédique, n° 7, t. II, p. 411 et suiv. Lorsqu'il voulut être de l'académie française, il sollicita vivement Duclos, qui en étoit le secrétaire. Il lui fit sentir qu'étant atteint d'une maladie qui le minoit, il laisseroit bientôt la place vacante. Le secrétaire eut la dureté de lui répondre : « que ce n'étoit point à l'académie française à donner l'extrême-onction. » — Bougainville se consola de ce refus en philosophe. On a de lui, I. Une *Traduction de l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, en 2 vol. in-12, ou 1 in-8°, précédée d'un *Discours préliminaire*, plein d'esprit et de raison. Sa version respire l'élégance; mais elle n'est pas assez poëtique; il est vrai que son original ne l'est pas toujours. II. *Parallèle de l'expédition de Thamas Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre*, rempli de savoir, d'idées, d'imagination et d'éloquence, mais aussi quelquefois boursouflée.

† BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), né à Quimper en 1690, jésuite en 1706, mourut en 1743. Après avoir professé les humanités à Caen et à Nevers, il vint au collége de Louis-le-Grand, à Paris, et n'en sortit que dans son court exil à la Flèche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Ce livre, dans lequel il soutient que les démons animent les brutes, est adressé à une femme, et semé de madrigaux, qui scandalisèrent les dévots, et qui ne parurent pas assez légers aux gens du monde. Cependant, si l'on en croit un auteur janséniste, le jésuite avoit autant étudié le langage de la galanterie que celui des bêtes. Personne ne connoissoit plus parfaitement la carte, les mœurs et la langue du pays de Romancie, dont il publia le Voyage, sous le nom de *Fanférédin*, Paris, 1735, in-12. Les travaux et les chagrins qu'il essuya hâtèrent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre. I. *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits curieux, est écrit avec élégance et avec noblesse. Il paroît que l'auteur étoit né avec des talens pour la politique, du discernement, de la pénétration et du goût. II. *Histoire du Traité de Westphalie*, Paris, 1744, 3 vol. in-4°. La sagesse des réflexions, les recherches curieuses et intéressantes, le développement des caractères et des ruses des négociateurs, l'agrément du style, lui ont donné un rang parmi nos meilleurs historiens.

Cet ouvrage et le précédent ont été réunis et imprimés en 6 vol. in-12, 1751. (*Voyez* DUBOS. III.) *Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes, l'historique, le dogmatique et le pratique*, in-4°, et en 4 vol. in-12 : ouvrage digne de son auteur pour le style. On en a donné une traduction en 1780, en allemand. IV. *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, Paris, 1739, 1 vol. in-12, dont nous avons parlé. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une lettre à l'abbé Savalette. V. *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique, tirées des meilleurs écrivains*, 1719 et 1771, 4 vol. in-12; d'autres les attribuent au père Grozelier, prêtre de l'oratoire. VI. Trois *Comédies* en prose : la *Femme docteur*, ou *la Théologie en quenouille*, 1730, in-12; le *Saint déniché*, ou *la Banqueroute des miracles*, La Haye, 1732, in-12. Les *Quakers français*, ou *les nouveaux Trembleurs*, Utrecht, 1732, in-12. Il y a du sel dans quelques scènes; mais on essuie bien de l'ennui dans d'autres. Ce furent en partie ces comédies qui animèrent les jansénistes contre lui; et ils saisirent la première occasion de se venger de ses plaisanteries, dont quelques-unes étoient très-piquantes. *Voyez* BRUN, n° III, *et* BURETTE.

† BOUGEREL (Joseph), prêtre de l'oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, à 73 ans, s'est fait connoître par sa *Vie de Gassendi*, 1787, in-12, curieuse, mais trop prolixe, et par des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Provence*, où l'on trouve une érudition recherchée, et un style lourd. Il n'a publié en 1752 qu'un volume in-12 de cet ouvrage, qui devoit former 4 vol. in-4°. On a encore de lui *Idée géographique et historique de la France*, 1748, 2 vol. in-12.

† BOUGOUING (Simon), poëte français, et valet de chambre de Louis XII, est auteur de *la Moralité de l'homme juste* et *de l'homme mondain*, Paris, 1508, in-4° ; de l'*Espinette du jeune prince*, Paris, 1508 et 1514, in-fol.

† BOUGUER (Pierre) naquit au Croisic, en 1698, d'un professeur royal d'hydrographie, qui perfectionna ses dispositions naissantes pour les mathématiques. L'académie des sciences de Paris couronna, en 1717, son *Mémoire sur la mâture des vaisseaux*, et se l'associa en 1731. Il fut choisi en 1736, avec Godin et de La Condaminé, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Ce voyage acquit de nouvelles lumières aux sciences, aux arts et à la navigation. Bouguer partagea les fatigues et la gloire de ses confrères. Ayant remarqué qu'un pendule de même longueur a des durées d'oscillations moins grandes sur le bord de la mer qu'au sommet des hautes montagnes, tels que celui du Pichancha, dans le Pérou, il en conclut avec raison que la pesanteur des corps diminuoit à proportion qu'on les éloignoit du centre de la terre. A son retour, il travailla pendant trois ans au *Journal des savans*, On a de lui un grand nombre d'ouvrages que leur profondeur, leur exactitude et leur utilité ont fait rechercher de tous les géomètres. La *Relation de son voyage au Pérou* se trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences de l'année 1744. Elle est écrite avec moins d'élégance que d'exactitude. Bouguer travailloit beaucoup et avec peine : aussi ses ouvrages lui étoient si chers, que leur réputation formoit presque son

existence. Cette sensibilité extrême de son amour-propre lui causa une foule de maux, auxquels il succomba en 1758. Cet académicien, ayant passé une partie de sa vie en province, avoit contracté dans la solitude une inflexibilité, une rudesse de caractère, que la société ne put point adoucir. Le peu de connoissance qu'il avoit des hommes le rendoit inquiet et défiant. Il étoit porté à regarder ceux qui s'occupoient des mêmes objets que lui comme des ennemis qui vouloient lui enlever une partie de sa gloire. Il eut des disputes avec La Condamine qui répandirent de l'amertume sur sa vie, parce que cet ingénieux académicien sut mettre le public de son côté. Nous avons de Bouguer plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *La Construction du navire*, 1746, in-4°. II. *La Figure de la terre*, 1749, in-4°. III. *Traité d'optique*, 1760, in-4°. IV. *La manœuvre des vaisseaux*, 1757, in-4°. V. *Traité de la navigation*, 1753, in-4°, donné depuis par La Caille et Lalande, 1761, 1792, in-8°, et estimé comme les précédens. Il y a, dans les deux derniers, des vues nouvelles.

† BOUHIER (Jean), président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville en 1673. Ses talens pour les lettres, les langues et la jurisprudence, se développèrent de bonne heure. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1727. Il mourut à Dijon en 1746, entre les bras du pere Oudin, jésuite. Un de ses amis, s'étant approché de lui à sa dernière heure, lui trouva l'air d'un homme qui méditoit profondément. Le moribond lui fit signe de ne le point troubler; « J'épie la mort », dit-il en faisant un effort pour prononcer ce peu de paroles. Il laissa une riche bibliothèque, qu'il ouvroit à tous les savans de Dijon, et à l'entrée de laquelle il auroit pu mettre : *Mihi et amicis*. Son caractère officieux et communicatif lui attira différens hommages. Les libraires qui publierent, à Paris, en 1725, l'édition de Montaigne, la lui dédièrent. La dédicace ne consistoit que dans cette inscription : *A M. le président Bouhier*, avec ces trois mots latins : *Sapienti sat est*. Ce magistrat s'étoit adonné à la poésie dès sa jeunesse. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de son état, ensuite pour avoir un soulagement contre les douleurs de la goutte. On a de lui, I. La *Traduction en vers* du poëme de Pétrone *sur la guerre civile* entre César et Pompée, avec deux épitres d'Ovide, des remarques et des conjectures sur le poëme intitulé *Pervigilium Veneris*, Amster., 1737, in-4°. Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance; mais ils sont quelquefois négligés. — Mad. la présidente BOUHIER, aussi ingénieuse que son époux étoit savant, lui disoit quelquefois : « Chargez-vous de penser, et laissez-moi écrire. » Les remarques dont il a accompagné ses versions sont du savant le plus profond. II. *Remarques sur les Tusculanes de Cicéron*, avec *une dissertation sur Sardanapale, dernier roi d'Assyrie*, Paris, 1737, in-12. Ouvrage plein d'érudition. III. *Des lettres sur les Thérapeutes*, 1712, in-12. IV. *Des dissertations sur Hérodote*, avec *des mémoires sur la vie du président Bouhier*, Dijon, 1746, in-4°. V. *Dissertation sur le grand pontificat des empereurs romains*, 1742, in-4°. VI. *Explication de quelques marbres antiques*, dont les originaux sont dans le cabinet de M. Le Bret, Aix, 1733, in-4°. VII. *Des Ouvrages de jurisprudence*, etc., etc. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon, 1746, en 2 vol. in-fol., est le plus recherché. On fait cas aussi de sa *Dissolution du mariage pour cause d'impuissance*, Luxembourg,

1735, et Paris, 1739, in-12. Ce dernier ouvrage fut critiqué dans une brochure ayant pour titre : *Consultation de M. l'abbé**, sur le traité de la dissolution du mariage, imprimé à Luxembourg en* 1735. Cette brochure, sans date, est pleine de méprises et d'injures. Bouhier la fit réimprimer en 1739, et l'accompagna de remarques qui recèlent toutes les bévues de son critique. (*Voyez* le Pour et le Contre, tome XVIII.) On trouve à la fin de la Paléographie de dom Montfaucon une lettre du président Bouhier sur l'origine des *Lettres grecques.* Il y a épuisé le sujet qu'il traite. Tous les écrits de Bouhier respirent l'érudition. Joly de Bevy a publié une édition complète des œuvres de jurisprudence de ce magistrat, en un vol. in-folio, Paris, 1787.

* BOUHIN (Pierre), médecin, né à Saint-Seine, bourg à 5 lieues de Dijon. Il a fait une traduction entière de *Paracelse*, qui n'a point vu le jour; il a aussi traduit tout *Van Helmont*, dans l'espérance d'y trouver le dissolvant universel; mais n'ayant pu y réussir, il jeta sa version au feu. Son *Abrégé de Descartes*, et un *Recueil d'expériences*, sont encore en manuscrits. Le seul ouvrage de sa composition qui ait été imprimé a paru en 1710, in-4°, sous le titre de *Lettres à M. Plantade.* Elles contiennent des expériences sur la chaux et le salpêtre.

† BOUHOURS (Dominique), né à Paris en 1628, jésuite à l'âge de seize ans, fut chargé, après avoir professé les humanités, de veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, et ensuite à celle du marquis de Seignelai, fils du grand Colbert. Il mourut à Paris en 1702. On a écrit qu'étant à l'extrémité, il dit aux assistans : « Je m'en vas, ou je m'en vais; car l'un et l'autre se dit. » C'est probablement une mauvaise plaisanterie qu'on a prétendu faire sur son exactitude grammaticale. Ses principaux ouvrages sont, I. *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, in-12, 1671. Celui-ci eut beaucoup de cours dans sa naissance, parce qu'on fit plus d'attention à la variété des choses agréables qui s'y trouvoient, qu'au style qui y est d'une élégance un peu affectée. On y voit un bel esprit, mais qui veut trop le paroître. La nation allemande fut fort choquée de ce qu'il avoit osé mettre en question dans ce livre, *Si un Allemand peut être un bel esprit?* (*V.* CRAMER, n° I.) Il est sûr que cette question dut paroître fort injurieuse. Mais si l'on fait attention que les Allemands ne s'occupoient guère alors que d'ouvrages laborieux et pénibles, où ils étoient loin de prodiguer l'esprit, on sera moins étonné que Bouhours ait fait entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendoient pas à l'esprit. Barbier d'Aucour en publia dans le temps une critique, dans laquelle il répandit également les plaisanteries et les réflexions. On convint avec l'ingénieux censeur que le jésuite avoit eu beaucoup plus de soin des paroles que des choses, et même qu'il étoit beaucoup moins capable de celles-ci. Quelqu'un dit « qu'il ne manquoit au P. Bouhours, pour écrire parfaitement, que de savoir penser » : ce qui est exagéré. Il ne faut pas confondre ce livre avec un autre dont le titre ressemble assez à celui-ci; nous voulons parler des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène sur les affaires de la religion*, par M*** (Guenois, curé de Mulsans, au diocèse de Blois), élève de l'abbé Dugué, 1744, in-12. II. *Remarques et doutes sur la langue française*, 3 vol. in-12. Il y en a quelques-unes de justes, et d'autres qui sont puériles. On a placé l'auteur dans le Temple du Goût,

derrière les grands hommes, marquant sur des tablettes toutes les négligences qui échappent au génie. III. *La Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, Paris, 1692, in-12. On publia contre ce livre les *Sentimens de Cléarque*, fort inférieurs à ceux *de Cléanthe*, par Barbier d'Aucour. Cette critique n'empêcha point que l'ouvrage ne fût estimé comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens dans la littérature. Il pèse ordinairement avec équité les écrivains anciens et modernes. Les *concetti* du Tasse et de quelques auteurs italiens, sont jugés sévèrement à ce tribunal. Le style en est aussi élégant que celui des *Entretiens d'Ariste*, mais moins recherché et plus pur. IV. *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, Paris, 1691, in-12. Ce sont les débris des matériaux qu'il avoit amassés pour l'ouvrage précédent. Le jésuite y cite souvent Boileau, qu'il avoit un peu oublié dans la *Manière de bien penser*. Il s'attendoit à des remercimens de la part du satirique, qui se contenta de lui dire : « Il est vrai que vous m'avez mis dans votre nouveau livre, mais en assez mauvaise compagnie. » C'est que Bouhours cite des poëtes italiens et des versificateurs français, que Boileau n'estimoit pas beaucoup. V. *Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*, Paris, 1700. L'auteur entreprit cet ouvrage pour faire tomber ce que disoient ses adversaires. Ils l'accusoient de ne lire que Voiture, Sarrasin, Molière, etc; de courir les ruelles, et de rechercher les dames, pour recueillir les pointes qui leur échappoient, et en orner ses livres. Le peu de succès qu'eurent les *Pensées* des Pères de l'Église confirma ces idées, au lieu de les détruire. On pensa que l'auteur ne devoit pas les avoir beaucoup lus, puisqu'il avoit trouvé chez eux si peu de pensées ingénieuses. VI. L'*Histoire du grand-maître d'Aubusson*, in-4°, 1676, écrite purement, 1679, in-4°, réimprimée en 1780. (*Voyez* Aubusson, n° II.) VII. Les *Vies de S. Ignace*, Paris, 1756, in-12, et de *S. François-Xavier*, 1682, in-4°, ou 2 vol. in-12. Il compare le premier à César, et le second à Alexandre. Il y a des idées aussi fines et aussi justes dans le cours de ces histoires. Il y raconte gravement que, quand Ignace étoit au collége, son esprit s'envoloit au ciel, et que c'étoit la raison pour laquelle il n'apprenoit rien. Il faut avouer pourtant que, quoiqu'il rapporte beaucoup de visions, d'extases, de visites célestes, de prédictions et d'autres prodiges du saint, il est plus circonspect que *Ribadeneira* et les autres historiens d'Ignace, etc., etc. VIII. Le *nouveau Testament, traduit en français selon la vulgate*, 2 tomes in-12; le premier en 1697, le second en 1703, réimprimé en 1734, in-12. Les PP. Letellier et Besnier l'avoient beaucoup aidé dans cette traduction. Le P. Lallemand adopta cette version dans ses *Réflexions sur le nouveau Testament*. D'autres, au contraire, l'attaquèrent à cause de quelques expressions recherchées ou mal sonnantes. Le P. Bouhours vouloit se venger des censeurs de son livre. « Gardez-vous-en bien, lui dit Boileau, ce seroit alors qu'ils auroient raison de dire que vous n'avez pas entendu le sens de votre original. » Il est certain que Bouhours, voulant écrire sa traduction avec plus d'élégance et de pureté que de simplicité, adopta quelques termes singuliers ou précieux. L'abbé de La Chambre appeloit Bouhours *l'empeseur des muses*, parcequ'il trouvoit peu de naturel dans le style, et même dans les pensées de ce jésuite bel-esprit. *Voyez* Molière, son épitaphe, — et l'article Corbinelli, n° II.

† BOUILLARD (Dom Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1669 à Meulan, au diocèse de Chartres, mort à Saint-Germain-des-Prés en 1726. On a de cet auteur une savante édition du *Martyrologe d'Usuard*, copié sur l'original même de l'auteur, Paris, 1718, in-4°, et l'*Histoire de Saint-Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol., ouvrage plein de recherches.

† BOUILLAU (Ismaël), géomètre, astronome, jurisconsulte, théologien, littérateur, membre de la société royale de Londres, naquit à Loudun en 1605, dans le protestantisme. Il quitta cette religion, et se fit prêtre. Les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit et la théologie, l'occupèrent alternativement. Il se retira dans ses derniers jours à l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1694. On a de lui, I. *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, en six livres, 1682, 1 vol. in-fol. II. *Discours sur la réformation des quatre ordres religieux et la réduction de leurs couvens à un nombre déterminé;* ouvrage intéressant et rare, composé par ordre du ministre de Lionne. III. Une édition de l'*Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine et des notes savantes, au Louvre, 1649, in-fol. IV. Une édition de *Théon de Smyrne*, Paris, 1644, in-4°. Mercier, abbé de Saint-Léger, étant allé dans la province, découvrit dans une bibliothèque particulière 3 vol. in-4° de lettres originales de Desnoyers, homme très-savant, et secrétaire des commandemens de Marie de Gonzague, reine de Pologne, adressées à Bouillau, et écrites de 1660 à 1673; il en fit l'acquisition et les communiqua en 1776 au marquis de Condorcet, secrétaire de l'académie des sciences, pour en tirer tout ce qui concernoit les mathématiques, l'astronomie, l'optique, etc. L'abbé de Saint-Léger fit présent de ce recueil précieux à Louis XVI, qui le fit placer au dépôt des affaires étrangères à Versailles. Il est à présent au cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale.

†BOUILLE (Théodose), religieux carme, mort à Liège en 1743, a publié une *Histoire de la ville et du pays de Liège*, 1732, 3 vol. in-fol., et une *Histoire de N. D. de Bonne-Espérance*, Valenciennes, 1630, in-12. Le style en est très-négligé, mais la candeur de l'historien le fait lire avec intérêt.

* BOUILLÉ (le marquis de), gentilhomme auverguat, et parent de M. de La Fayette. Après avoir servi dans les dragons, il devint colonel du régiment de Vexin, infanterie. Parvenu au grade de maréchal-de-camp, le roi le nomma commissaire général des Isles-du-Vent. Il s'empara en 1778 de la Dominique, de Saint-Eustache, et bientôt après de Saint-Christophe, de Novis et Montferrat. A son retour il fut fait lieutenant-général. Se trouvant commander en 1789 dans les Trois-Évêchés, il fit rentrer dans le devoir la garnison de Metz qui s'étoit révoltée, et sauva, dans cette occasion, la vie à M. de Pont, intendant de la province. Il fit aussi mettre en liberté M. François (de Neufchâteau), et deux autres électeurs, arrêtés par ordre du procureur du roi. Le 5 septembre de la même année, on se plaignit à l'assemblée de ce que M. de Bouillé n'avoit pas prêté individuellement le serment civique; il fut décrété qu'il seroit tenu de le faire. Chargé, en 1790, de soumettre la garnison de Nanci, soulevée contre ses chefs, il s'avança sur cette ville avec 4000 hommes, et réussit dans cette entreprise, où il montra beaucoup de bravoure; ce

qui lui valut d'abord de grands éloges de l'assemblée nationale, et ensuite non moins de reproches. Choisi par le roi pour faciliter son évasion de Paris, en juin 1791, il marcha à la tête d'un corps de troupes pour protéger le passage de la famille royale; mais par de faux avis, ou des ordres mal exécutés, cette entreprise échoua, et Bouillé eut beaucoup de peine à sortir de France. Il écrivit de Luxembourg, à l'assemblée, une lettre pleine de menaces, et généralement regardée comme intempestive. Il terminoit en disant que «si on touchoit à un cheveu de Louis XVI, il ne laisseroit pas pierre sur pierre dans Paris.» L'assemblée décréta, le 13 juillet, qu'on lui feroit son procès par contumace, et que les pièces relatives à l'évasion du roi seroient envoyées par devant la haute cour nationale. De Vienne, où il s'étoit d'abord rendu, il passa à la cour de Suède, qui lui donna de l'emploi, et au nom de laquelle il promit de puissans secours aux princes français. Gustave III avoit pour lui beaucoup d'estime, et la correspondance qu'il eut avec ce souverain, sur la cour de France, contient des renseignemens précieux. Il eut avec lui, en 1791, une entrevue pour le même objet à Aix-la-Chapelle. Après la mort de Gustave, Bouillé se rendit en Angleterre, où il publia *des mémoires sur la révolution*, qui ont été traduits en anglais, et réimprimés à Paris. Bouillé est mort à Londres en 1803.

† BOUILLEROT (Roland-Thomas), né à Paris, et mort en 1784, dans la même ville, curé de Saint-Gervais. Il composa, I. *Discours contre le duel*, 1765, in-8°. II. Un autre *pour la première communion*, 1783, in-8°.

† BOUILLET (Jean), médecin, né à Servian, près de Béziers, en 1690, mort en 1777, exerça sa profession avec succès, et remplit ses loisirs par la publication d'un grand nombre d'ouvrages sur la cause de la multiplication des fermens, celle de la pesanteur, sur la peste, la rhubarbe, la petite vérole, les coups de vent, l'huile de pétrole, et en particulier celle de Gabian. Les principaux sont, I. *Elémens de médecine pratique, tirés des écrits d'Hippocrate*, 1746, 2 vol. in-4°. II. *Observations sur l'anasarque et les hydropisies de poitrine et du péricarde*, 1766, in-4°. III. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'académie des sciences de Béziers*, 1736, in-4°.

I. BOUILLON (Godefroi de), *Voyez* GODEFROI. n° I.

II. BOUILLON. *Voyez* MARCK, n° II, III, IV *et* V.

III. BOUILLON (Frédéric-Maurice de La Tour. *Voyez* TOUR, n° III.

* IV. BOUILLON (M. de). Tout ce que l'on sait de cet auteur, c'est qu'il fut attaché à la maison de Gaston de France, duc d'Orléans; qu'il eut des relations avec Chapelain, Ménage, Pélisson, et autres hommes de lettres de son temps, et qu'il est mort en 1662. Il a laissé quelques poésies, dans lesquelles la décence n'est pas toujours respectée. Elles ont été imprimées à Paris, en 1663, in-12, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Bouillon, contenant l'histoire de Joconde, le mari commode, l'oiseau de passage, la mort de Daphnis, l'amour déguisé, Portraits, Mascarades et plusieurs autres pièces galantes*; Il paroît s'être proposé Benserade pour modèle dans ses airs de cour et mascarades, et il a quelquefois approché de sa manière. C'est à l'occasion de sa *Joconde* et de celle de

La Fontaine, que Despréaux a fait la dissertation qui se trouve dans ses œuvres.

† V. BOUILLON (Emmanuel-Théodose de La Tour, cardinal de) naquit en 1643 du précédent. Sa naissance et ses talens lui frayèrent la route des dignités. Le maréchal de Turenne, son oncle, demanda pour lui au roi le chapeau de cardinal, et le roi le lui fit avoir en 1669. Il s'appeloit alors l'abbé duc d'Albret, et avoit à peine 27 ans. La nomination à cette place éminente, dans un âge si peu avancé, le fit appeler par les courtisans l'*enfant rouge*. Il obtint ensuite les abbayes de Cheni, de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Vaast d'Arras, et la place de grand-aumônier de France; il avoit mérité ces bienfaits par des services. Il étoit ambassadeur de France à Rome en 1698, et ce poste fut la première cause d'une longue disgrace. Louis XIV crut qu'il n'avoit pas agi avec assez de chaleur dans l'affaire de la condamnation du livre des Maximes des saints, et dans la sollicitation d'un bref d'éligibilité à l'évêché de Strasbourg pour l'abbé de Soubise. A son retour en France, en 1700, il fut exilé à son abbaye de Tournus. Ayant vainement sollicité son rappel, il se retira, en 1706, dans les Pays-Bas, et de là à Rome, où il vécut content, quoique privé, par arrêt du parlement, de tous les revenus qu'il avoit en France. Il mourut en 1715, après avoir eu beaucoup de part à l'exaltation de Clément XI. Des sentimens nobles et élevés, du zèle dans l'amitié, de la constance dans l'infortune, telles furent les qualités du cardinal de Bouillon. En quittant la France, il avoit écrit au roi « qu'en remettant la charge de grand-aumônier et celle de commandeur des ordres, il reprenoit la liberté que lui donnoient sa naissance et sa qualité de prince étranger. » Cette déclaration le fit juger au parlement comme coupable de désobéissance; mais dans sa dernière maladie il écrivit à Louis XIV une lettre de soumission.

* BOVIO (Jean-Charles), né à Brindes, vécut dans le 16e siècle, et devint archevêque de cette ville. Ce fut un de ceux qui firent partie du concile de Trente. Il traduisit du grec en latin *Grégoire de Nazianze*, et fit quelques ouvrages. On a retrouvé de lui, en Calabre, un manuscrit intitulé *De statulacia urbis præscriptione*, in-8°, imprimé en 1765. Il étoit jurisconsulte et avocat à Rome. Il ne faut pas le confondre avec un nommé Jean-Baptiste Bovio, né à Vérone, et qui fut aussi jurisconsulte en 1640. Il y eut beaucoup d'hommes illustres du même nom, à Bologne, à Reggio, à Feltri, à Asti en Piémont, à Vérone. On peut consulter, à l'égard de leurs ouvrages, Mazzuchelli, dans son Histoire des écrivains d'Italie.

† BOULAINVILLIERS (Henri de), comte de Saint-Saire, etc., naquit à Saint-Saire, en 1658, d'une famille très-ancienne. Il prit d'abord le parti des armes, et le quitta bientôt pour régler les affaires de sa famille. Il se livra dès-lors entièrement à l'histoire de son pays. Quelques-uns de ses écrits, sur des matières plus délicates, donnèrent lieu de croire qu'il poussoit loin la liberté de penser. Malgré son grand savoir et sa philosophie, il avoit le foible de l'astrologie judiciaire. Le cardinal de Fleury disoit de lui « qu'il ne connoissoit ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. » Il auroit dû dire seulement, ce semble, que ses systèmes l'égaroient quelquefois dans la connoissance du passé, et son imagination dans celle

du présent. Il mourut en 1722. On a de lui, I. Une *Histoire de France jusqu'à Charles VIII*, 3 vol. in-12. II. *Mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de France, jusqu'à Hugues Capet*, 3 vol. in-12. Il y appelle le gouvernement féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Le président Hénault et le célebre Montesquieu ont rejeté entièrement ce qu'il a écrit sur les commencemens de notre monarchie. « Le comte de Boulainvilliers, dit le dernier, a fait un système qui semble être une conjuration contre le tiers-état. Il avoit plus d'esprit que de lumières, plus de lumières que de savoir. Son ouvrage est sans aucun art; il y parle avec cette simplicité, avec cette franchise de l'ancienne noblesse dont il étoit sorti. » III. *Histoire de la pairie de France*, in-12. IV. *Essai sur la noblesse de France*, Amsterdam, 1732, in-12. V. *Etat de la France*, dans lequel on voit tout ce qui regarde le gouvernement ecclésiastique, politique, etc., Londres, 1727, 3 vol. in-8°. Il y a de bonnes choses, et quelques inexactitudes. VI. *Histoire des Arabes, et la Vie de Mahomet*, Londres, 1730, in-8°, ouvrage que la mort l'empêcha de finir. Cette histoire est écrite dans le style oriental, et avec très-peu d'exactitude. L'auteur essaye de faire passer cet imposteur pour un grand homme suscité par la providence pour punir les chrétiens et pour changer la face du monde. VII. *Mémoire sur l'administration des finances*, 2 vol. in-12 : on y trouve de bonnes vues, la plupart impraticables. On a attribué à cet historien systématique beaucoup d'autres ouvrages, qui ne sont pas de lui. Tous les écrits du comte de Boulainvilliers *sur l'histoire de France* ont été recueillis en 3 vol. in-fol. Ils offrent plusieurs idées profondes, parmi grand nombre de singulières. Le comte de Boulainvilliers avoit été marié deux fois, et n'a laissé que des filles. Il avoit légué ses manuscrits à la bibliothèque des Pères de l'oratoire, rue St.-Honoré, à Paris; ils sont à présent à la bibliothèque impériale. On a encore de Boulainvilliers *Essai de métaphysique dans les principes de B. de Sp.* (Benoît de Spinosa); *Lettre d'Hippocrate à Damaget*, prétendue traduction, imprimée à Cologne en 1700, in-12, dont le but est de renverser les fondemens de toute révélation.

I. BOULANGER (Jules-César), né à Loudun, y apprit sous son père, qui étoit professeur de langues anciennes, les antiquités grecques et romaines. Bayle et Fabricius ont fait l'éloge de ses connoissances. Il entra chez les jésuites à l'âge de 24 ans, et en sortit 12 ans après pour être le tuteur de ses neveux. Devenu aumônier du roi, il se dégoûta de cette place, et rentra dans la société jésuitique dix-huit ans après l'avoir quittée. Ses *Ecrits* ont été recueillis et publiés à Lyon en 1621, in-fol. Clément, dans sa Bibliothèque curieuse, dit que ce livre est rare. Boulanger mourut à Cahors en 1628, âgé de plus de 70 ans.

† II. BOULANGER *ou* BOULENGER, plus connu sous le nom de *Petit-Père André*, augustin réformé, né à Paris en 1582, d'un président au parlement, mort dans cette ville en 1657, se fit un nom dans l'art de la chaire. Il mêloit ordinairement, pour réveiller ses auditeurs, la plaisanterie à la morale, et les comparaisons les plus simples aux plus grandes vérités du christianisme. Il compara, dit-on, dans un de ses sermons, les quatre docteurs de l'Eglise latine aux quatre rois d'un jeu de cartes.

Saint Augustin étoit, selon lui, le roi de cœur, par sa grande charité : saint Ambroise, le roi de trèfle, par les fleurs de son éloquence ; saint Jérôme, le roi de pique, par son style mordant ; et saint Grégoire, le roi de carreau, par son peu d'élévation. Il ne publia que l'*Oraison funèbre de Marie-Henriette de Bourbon*, abbesse de Chelles : c'est une production très-médiocre.

† III. BOULANGER (Nicolas-Antoine), né à Paris en 1722, d'un marchand de papier, sortit du collége de Beauvais à peu près aussi ignorant qu'il y étoit entré. Cependant ayant lutté opiniâtrément contre son inaptitude, il la surmonta. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques et l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux sciences lui suffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité d'ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts et chaussées, et exécuta, dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différens ouvrages publics. Ce fut, pour ainsi dire, sur les grands chemins confiés à ses soins que se développa le germe d'un talent qu'il ne soupçonnoit pas. Il y apprit à *penser philosophiquement*. En coupant des montagnes, en conduisant des rivières, en creusant et retournant des terrains, il vit une multitude de substances diverses que la terre recèle, et qui attestent son ancienneté et la suite des révolutions qu'elle a éprouvées. Des bouleversemens du globe, il passa aux changemens arrivés dans les mœurs, les sociétés, les gouvernemens et la religion. Il forma à cet égard différentes conjectures. Pour s'assurer de leur solidité, il voulut savoir ce qu'on avoit dit là-dessus. Il apprit le latin et ensuite le grec. Mécontent des secours que ces deux langues lui avoient fournis, il crut que des langues plus anciennes lui seroient plus utiles. Il se précipita dans l'étude des langues hébraïque, syriaque, chaldaïque et arabe. Ces connoissances, tant anciennes que modernes, jointes à une étude et une lecture continuelles, lui donnèrent une érudition immense, et s'il eût vécu, il eût été compté parmi les plus savans hommes de l'Europe. Mais une mort prématurée le ravit aux lettres, en 1759. On a de lui, I. *Traité du despotisme oriental*, in-12, Genève, 1761, 1768, in-12. Ces deux éditions sont précédées d'une *Lettre* fort intéressante de l'auteur à Helvétius. En faisant réimprimer cet ouvrage en 1766, in-12, le baron d'Holbach négligea de l'y insérer ; il mit à la place une *Dissertation sur saint Pierre*, par Boulanger, et un *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul*, que l'éditeur composa exprès pour ce recueil. Quoique ce livre soit fort hardi, il l'est moins que celui qui suit, dont il ne fait que le dernier chapitre. II. L'*Antiquité dévoilée*, ouvrage posthume, ainsi que le suivant, Amsterdam, 1766, in-4°, ou 1767, 3 vol. in-12. III. Le *Christianisme dévoilé*, 2 vol. in-12. L'abbé Bergier l'a réfuté dans son *Apologie de la religion chrétienne*. Le comte d'Autrey en fit aussi une Réfutation, en 1766, in-12. IV. *Dissertation sur Elie et Enoch*, in-12. V. Il a fourni à l'Encyclopédie les articles *Déluge*, *Corvée*, *Société* ; mais les articles *Vingtième*, *Population*, qu'on a mis sous son nom, sont de Damilaville, mort en 1768. VI. Un *Dictionnaire* en manuscrit, qu'on pourroit regarder comme une concordance des langues anciennes et modernes, si un homme tel que Boulanger, qui s'attachoit aux étymologies les plus bizarres, avoit pu faire une telle concordance. VII.

Les *Anecdotes de la Nature*, en manuscrit, dont on dit que Buffon a profité pour ses Epoques de la Nature. — Quelques biographes prétendent que ces écrits ne sont point de lui. On est certain à présent que le *Christianisme dévoilé* est la première des productions philosophiques mises au jour par Paul Téry, baron d'Holbach, sous le voile de l'anonyme, et sous des noms empruntés. Le même écrivain a refait aussi l'*Antiquité dévoilée*, que Boulanger avoit seulement esquissée. On doit encore à ce dernier un *mémoire sur une nouvelle Mappemonde*, Paris, 1753, in-4°.

† IV. BOULANGER *ou plutôt* BOULLENGER (Claude-François-Félix), seigneur de Rivery, membre de l'académie d'Amiens sa patrie, et lieutenant-civil au bailliage de cette ville, naquit en 1724. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat à Paris; mais sa passion dominante étoit l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il ne put les cultiver longtemps; la mort l'enleva en 1758. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité*, en 2 parties, in-8°. II. *Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles, et particulièrement sur les mimes et les pantomimes*, brochure in-12, curieuse, Paris, 1754. III. *Fables et contes en vers français*, in-12. Quelques-uns de ces contes et de ces fables sont de son invention; et les autres sont empruntés de Phédre, de Gay, et de Gellert. Ils se font lire avec plaisir.

† V. BOULANGER (Jean), graveur, né à Amiens en 1607, s'est distingué par le moelleux de ses figures, dont les chairs sont presque entièrement pointillées. Il a gravé d'après Raphaël, Nicolas et Pierre Mignard, Le Guide, Léonard de Vinci, Noël Coypel, etc.

† I. BOULARD (N.), né à Lyon, s'appliqua à l'architecture, et remporta divers prix dans l'académie de sa patrie et de la Rochelle, par des mémoires clairs et précis sur des sujets utiles. Celui qu'il a composé *sur la meilleure forme à donner aux jantes des roues des voitures, pour la conservation des chemins*, fut publié en 1781. Celui *sur les moyens de garantir les écluses et les canaux des attérissemens, et de les enlever lorsqu'ils interrompent la navigation*, est inséré dans le Journal de physique. Boulard a laissé divers manuscrits dans les porte-feuilles de l'académie de Lyon, dont il devint membre. A l'époque du siége de cette ville, en 1793, il travailla aux fortifications et aux redoutes des assiégés, et il paya de sa vie son dévouement pour ses compatriotes. La commission révolutionnaire le condamna a mort en 1793.

* II. BOULARD (Henri-François), né à Paris vers 1746, mort à la Rochelle vers l'an 3 (1794), ancien chevalier de Saint-Louis, major du régiment de la Vieille-Marine, colonel du 60e régiment, et général de brigade. Il se distingua par ses talens dans la guerre de la Vendée, où il commanda malgré lui l'armée des Sables. On peut voir à cet égard l'histoire des guerres de la Vendée par Beauchamp.

† I. BOULAY *ou* BOULLAY (Edmond du), héraut d'armes des ducs de Lorraine, vivoit au milieu du 16e siècle. C'étoit un écrivain fécond; on ne sait pas en quelle année il mourut. Nous avons de lui, I. *Une moralité en vers et à personnages*, sous ce titre: *Le combat de la chair et de l'esprit*, Paris,

1549, in-8°. II. *La généalogie des ducs de Lorraine*, Paris, 1549. Il les fait descendre des Troyens. III. *La vie et le trépas des ducs de Lorraine* (*Antoine et François*), Metz, 1547, in-4°. IV. *Le voyage du duc Antoine vers l'empereur Charles-Quint*, en 1543, pour traiter de la paix avec François Ier, in-8°. Ce livre est en vers. V. *Les dialogues des trois états de Lorraine*, 1543, in-fol.

II. BOULAY. *Voyez* FAVIER du...

† III. BOULAY (César EGASSE du), natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au collége de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'université de Paris. Il mourut en 1678, dans un âge assez avancé. On a de lui, I. *De patronis quatuor nationum universitatis*, in-8°. Ouvrage qui contien des faits curieux. II. *L'Histoire de l'université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. La quantité de pièces importantes dont elle est remplie n'empêcha point la faculté de théologie de la censurer; mais cette censure ne fit pas beaucoup de tort au livre. On crut avec raison que la jalousie et la passion l'avoient dictée. Les docteurs auroient été plus applaudis s'ils avoient relevé les fables et les mensonges qui la défigurent. III. *Trésor des antiquités romaines, où sont contenues et décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, in-f. 1650, avec fig. Ce livre, que quelques savans ont déprisé, est fort bon; c'est une espèce de traduction des Antiquités romaines de Rosin; mais l'auteur n'ayant pas tout traduit, son livre est moins complet. Du Boulay faisoit aussi des vers latins. On a de lui une *Elégie* contre un de ses envieux, où il y a de la chaleur.

IV. BOULAY (Michel du), né à Paris, devint secrétaire du grand-prieur de Vendôme, et finit ses jours à Rome. Il a donné les opéras d'*Orphée*, de *Zéphyre et de Flore*, dont Lulli fit la musique.

† V. BOULAY (Charles-Nicolas MAILLET du), secrétaire de l'académie de Rouen, sa patrie, et conseiller de la cour des comptes de cette ville, fut chargé par sa compagnie de différentes remontrances au roi; elles sont très-bien écrites. Du Boulay, né en 1729, mourut en 1769, avec la réputation d'un zélé magistrat, et d'un académicien éclairé.

* BOULDUC (Gilles-François), né à Paris le 20 février 1675, mort à Versailles le 17 janvier 1742. Premier apothicaire du roi, démonstrateur en chimie au jardin royal, Boulduc a donné plusieurs traités sur cette science, insérés dans les mémoires de l'académie des sciences: ils concernent l'*Histoire des purgatifs; l'analyse du frai de grenouilles; le sel catharctique d'Espagne; le sel polycresti de Seignette; le sel d'epsom; l'analyse des nouvelles eaux de Passy; celle des eaux de Bourbon-l'Archambaud, et de la source minérale de Forges, appelée la Royale.*

† BOULE (André-Charles), ébéniste célèbre, né en 1642, mort à Paris dans l'indigence en 1732, fut ruiné par un incendie. Ses ouvrages en ébenisterie et en marqueterie sont également estimés pour le dessin et l'exécution. Louis XIV lui avoit donné un logement au Louvre.

* BOULÉE (Etienne-Louis), architecte, naquit à Paris le 12 février 1728. Doué d'une imagination brillante, il fit remarquer dans ses premières productions l'empreinte

du génie ; dans un temps où l'architecture étoit retombée dans l'enfance, il eut à lutter contre le mauvais genre d'alors, et à purger son art des formes tourmentées et bizarres que la manie d'innover et l'ignorance avoient mises en vogue au mépris des beautés de l'antique. Il consacra sa vie toute entière à l'étude de son art ; c'est ce qu'attestent ses œuvres. On y trouve tous les monumens qui peuvent illustrer un grand empire ; des villes, des temples, des palais, des théâtres, des muséum, des cirques, des arcs de triomphe, des portes de ville, des édifices consacrés à la mémoire des grands hommes, ou destinés à des fêtes publiques ; un projet pour achever la Magdeleine, un autre pour la restauration du château de Versailles, pour celui de Saint-Germain ; son tombeau de Newton, placé au centre d'une sphère environnée de l'immensité, a réuni tous les suffrages ; dans son beau projet de la bibliothèque impériale, il étoit parvenu à rassembler sous un seul aspect toutes les richesses littéraires. Il exposa le modèle de ce monument en 1790. Sa célébrité le désignoit pour être l'architecte du palais Bourbon. Il fut consulté, présenta son plan ; mais on lui demanda un devis ; cet artiste voulant mettre cette exactitude scrupuleuse, dont il s'étoit fait une loi, demanda trois mois ; un autre architecte produisit en quinze jours un plan et un devis montant à 1,400,000 francs, et obtint la préférence ; la dépense est montée à 15 millions, le palais n'a pas été fini. L'un de ses plus beaux titres à la gloire est d'avoir formé des élèves aussi distingués que MM. Chalgrin, Gisors, Brogniart, Bénard, Dureme et plusieurs autres dont la célébrité rejaillit sur la sienne. Parmi le peu de bâtimens que Boulée a pu faire construire, on a remarqué dans le temps un château sur la route de Paris à Versailles ; celui de Chauvri, à deux lieues nord de Montmorency, et quelques jolies maisons de la Chaussée-d'Antin ; mais l'hôtel de madame de Brunoy, aux Champs-Elisées, est l'édifice qui lui a fait le plus d'honneur, tant par sa composition ingénieuse, sa richesse, son élégance, que par le bon goût des détails ; il fait époque dans les fastes de l'architecture française comme le premier morceau d'architecture qui atteste la renaissance du beau style dans cet art. Boulée étoit membre de l'académie d'architecture depuis long-temps, lorsque la révolution arriva ; il fut un des premiers membres qui formèrent l'institut ; il fut aussi professeur des écoles centrales. Sans autre ambition que la gloire de son art, avec des mœurs austères et une conscience pure, Boulée a parcouru paisiblement sa carrière qu'il a terminée dans un âge avancé ; il est mort au mois de mars 1799. Tous les projets de Boulée sont ingénieux ; ils ont la grandeur et cette noble simplicité que l'on admire dans les monumens antiques ; chacun de ses édifices a le caractère propre qui convient à sa destination ; le style en est pur, les proportions majestueuses, les profils harmonieux, et les ornemens d'un goût exquis y sont placés avec une sage économie ; non seulement il dessinoit bien tout ce qui tient à l'architecture, mais les figures qu'il a introduites dans les monumens sont dessinées avec finesse ou croquées avec esprit ; ses constructions prouvent qu'il connoissoit aussi bien la pratique que la théorie de son art, et de plus il a laissé dans ses porte-feuilles des plans et des esquisses de maisons particulières, où l'économie se trouve jointe à l'élégance, et les distributions bien entendues, variées, commodes, ménagées avec art, et où l'on retrouve toujours le

cachet d'un grand talent. Boulée a laissé des manuscrits précieux, entre autres un *Essai sur l'architecture* rempli de connoissances profondes, d'idées ingénieuses, et écrit avec cette chaleur, cette élévation qui caractérisent ses autres ouvrages; M. Bénard, l'un de ses plus dignes élèves, se propose de les publier pour honorer la mémoire de son maître.

† BOULEN, BOLLEN *ou* BULLEN (Anne de), fille de Thomas de Boulen, comte d'Ormond et de Wilshire, à qui Erasme a dédié quelques-uns de ses ouvrages l'année même que sa fille monta sur le trône d'Angleterre. Si l'on en croit Erasme, ce seigneur, qui aimoit plus le repos que les richesses et les honneurs, n'eut aucune part au divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon et passa en France avec Marie, femme de Louis XII. Anne de Boulen fut fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre. De retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour les plaisirs et la coquetterie; une conversation légère, soutenue par beaucoup d'enjouement, et des manières libres qui cachoient une dissimulation et une ambition profondes. Ce n'étoit point une beauté parfaite; mais ses graces firent oublier les défauts de sa figure. Henri VIII la vit, et ne s'aperçut que de ses agrémens; il le lui fit connoître. Elle en parut d'abord plus offensée que flattée. Cette réserve, à laquelle le prince ne s'attendoit pas, irrita sa passion. Il pensa dès-lors à répudier sa femme pour épouser sa maîtresse. (*Voyez* BARTON.) Clément VII ayant refusé une sentence de divorce, le mariage se fit secrétement le 14 novembre 1532. Roland Lée, nommé à l'évêché de Coventry, à qui Henri insinua que le pape lui avoit permis d'abandonner Catherine d'Aragon, et de prendre une autre femme, pourvu que ce fût sans scandale, leur donna la bénédiction nuptiale, en présence de quelques témoins affidés. Anne, devenue enceinte, fut déclarée reine en 1533. Cet air de coquetterie, qu'elle avoit puisé dans la cour de France, ne l'abandonna point sur le trône d'Angleterre. On l'accusa de commerce criminel avec plusieurs de ses domestiques, avec le lord Rochefort son frère, et même avec un de ses musiciens. Henri VIII, qui aimoit alors Jeanne Seymour, n'eut pas de peine à la croire coupable. On l'interrogea: toutes ses réponses se bornèrent à dire qu'elle s'étoit échappée en paroles libres et en airs familiers, mais que sa conduite avoit toujours été innocente. Ceux qu'on lui donnoit pour amans firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Sméton, qui, frappé par la crainte, ou entraîné par la force de la vérité, avoua qu'il avoit souillé le lit de son souverain. Ils furent tous condamnés à la mort; Rochefort décapité, et le musicien pendu. Henri, voulant ôter à son épouse la consolation de mourir reine, fit prononcer une sentence de divorce, sous le vain prétexte qu'elle avoit épousé un milord Percy avant de lui avoir donné la main. Elle en convint, dans l'espérance que cet aveu la sauveroit du supplice du feu auquel on la destinoit, et qu'on se borneroit à lui trancher la tête. Henri lui fit grace du bûcher. Avant de monter sur l'échafaud, elle écrivit une lettre à Henri pleine de sentimens nobles. «Vous m'avez toujours élevée par degrés, lui disoit-elle, de simple demoiselle, vous me fîtes marquise de Pembrock; de marquise, reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.» Elle avoit comblé de bienfaits une foule de courtisans, qui la payèrent d'ingratitude dans

sa disgrace. Elle recommanda en mourant sa fille Elisabeth à Henri VIII, continua jusqu'au bout ses protestations d'innocence, et reçut le coup de la mort avec une fermeté intrépide. Ce fut le 19 mai 1536. Rien n'est plus opposé que les jugemens portés par les différens écrivains sur cette femme célèbre. Les uns prétendent que, quand Henri VIII en fit sa maîtresse, elle avoit déjà été celle de François Ier, et de plusieurs d'entre ses courtisans, et qu'on l'appeloit en France, *la mule du roi*, et *la haquenée d'Angleterre*. D'autres historiens, entre autres du Radier, qui la justifie dans le 4e vol. de ses Anecdotes des reines de France, ont mis là plupart de ces faits au nombre des contes satiriques. « Cette femme célèbre, dit encore Millot, est un monstre sous la plume des écrivains catholiques; elle est vertueuse et irréprochable sous la plume des protestans: ainsi juge communément l'esprit de parti. Si l'on s'en tient à la vraisemblance et aux preuves, si l'on réfléchit sur le caractère de son barbare mari, elle paroîtra plutôt innocente que criminelle. Henri, selon la pensée de Hume, fit en quelque sorte son apologie, en épousant Jeanne Seymour le lendemain de l'exécution. Rien ne coûtoit à ce prince pour satisfaire une passion furieuse. » Il paroît cependant qu'Anne de Boulen avoit fourni à son époux des moyens d'accusation par ces manières libres qui ne convenoient nullement au rang où il l'avoit élevée. Ses apologistes conviennent eux-mêmes que sa vanité n'étoit pas insensible au plaisir de recevoir des hommages. Sa gaieté indiscrète laissoit quelquefois échapper de dangereuses imprudences. (*Voyez* l'article de HENRI VIII.) Elle étoit, suivant Sandérus, fille de Henri VIII: car le roi, étant devenu amoureux de madame de Boulen, relégua le mari en France, en qualité d'ambassadeur, et Anne de Boulen naquit deux ans après le départ de Thomas. Ainsi elle ne pouvoit lui devoir le jour. Mais Sandérus paroît trop passionné contre Henri VIII et Anne de Boulen pour mériter sur ce qui les concerne une entière croyance.

BOULENGER. *Voyez* BOULANGER, n° II.

BOULJANUS (Mythol.), idole gauloise, honorée particulièrement dans l'Armorique. Une inscription trouvée à Nantes, en 1592, annonce que les peuples voisins se rendoient trois fois par an dans le temple de ce dieu, pour lui offrir des sacrifices.

BOULLAY (Edmond CLERMONT-DU). *Voyez* BOULAY, n° I.

† BOULLENOIS (Louis), avocat au parlement de Paris sa patrie, mort en 1762 à 84 ans, est connu, I. Par des *Questions sur les démissions de biens*, 1747, in-8°. II. Des *Dissertations sur des questions qui naissent de la contrariété des lois*, 1734, in-4°. III. Un *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes et statuts*, Paris, 1766, 2 vol. in-4°. Ce dernier livre, qui est très-intéressant, fait bien sentir l'utilité d'un code de lois uniformes. La vie de l'auteur est à la tête.

† I. BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht le 24 mars 1699, mort en 1759, étoit aussi respectable par ses mœurs que par ses connoissances. Il signala son zèle et ses talens pour la cause de la religion, attaquée par les nouveaux philosophes. C'est dommage que son style se ressente quelquefois du pays qu'il habitoit.

Ce défaut n'empêche pas que ses ouvrages ne soient estimés des personnes qui sont attachées au christianisme. Les principaux sont, I. *Dissertatio de existentiâ Dei*, 1716. II. *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, 1728, in-12; et 1737, 2 vol. in-8°. III. *Exposition de la doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12, IV. *Lettres sur les vrais principes de la religion*, où l'on examine le livre de la *Religion essentielle à l'homme*, 1741, 2 vol. in-12. V. *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, traduites de Berkley, 1745, in-12. VI. *Sermons*, 1748, in-8°. VII. *Dissertationum sacrarum sylloge*, 1750, in-8°. VIII. *Court examen de la thèse de l'abbé de Prades*, *et observations sur son apologie*, 1753, in-12. IX. *Lettres critiques sur les lettres philosophiques de Voltaire*, 1754, in-12. X. *Le Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*, ou *Lettres du P. Hayer*, *avec les réponses*, 1757, in-8°. XI. *Observationes miscellaneæ in librum Jobi*, 1758, in-8°. XII. *Pièces et pensées philosophiques et littéraires*, 1759, 2 vol. in-12.

* II. BOULLIER, fils du précédent, prédicateur en langue française, et, en dernier lieu, pasteur à Amsterdam, où il avoit été appelé de Londres; on lui attribue un petit volume de *Réflexions sur l'éloquence extérieure*: Boullier n'ayant pu se mettre dans le sens des crises révolutionnaires, qui précédèrent la nouvelle organisation politique de la Hollande, éprouva quelques désagrémens dans ses fonctions pastorales, et les abdiqua. Il est mort à La Haye en 1798.

* I. BOULLONGNE (Louis), peintre, originaire d'une famille de Picardie, naquit en 1609, mourut à Paris en 1674. Il excelloit particulièrement à copier les tableaux des anciens peintres. Il s'étudia si bien à choisir un fonds de bois ancien et pareil à celui de l'original, et à donner à ses couleurs des teintes qui eussent un air antique, qu'il étoit presque impossible de distinguer l'original d'avec la copie; on remarque entre autres celui dans lequel Pavin Delvagne avoit représenté un Parnasse avec Apollon et les neuf Muses. Boullongne laissa deux filles, Geneviève et Magdelaine: elles cultivèrent avec succès la peinture. Il laissa aussi deux fils dont les articles suivent, et qui portèrent encore plus haut la gloire de leur nom.

† II. BOULLONGNE (Bon), fils et élève du précédent, peintre du roi, naquit à Paris en 1649. Un tableau que son père présenta à Colbert le fit mettre sur la liste des pensionnaires du roi à Rome. Il y fut cinq ans en cette qualité, et s'y forma par l'étude des grands maîtres. On dit qu'il saisissoit si habilement leur manière, que Monsieur, frère de Louis XIV, acheta un de ses tableaux dans le goût du Guide, comme un ouvrage de cet artiste. Mignard, son premier peintre, y fut trompé; et lorsqu'on eut découvert l'auteur, il dit: « Qu'il fasse toujours des Guides, et non des Boullongnes. » Ce jeune homme, de retour en France, fut professeur de l'académie de peinture, eut une pension de Louis XIV, et fut employé par ce prince dans l'église des Invalides, au palais et à la chapelle de Versailles, à Trianon, etc. Il mourut à Paris en 1717. Il excelloit dans le dessin et dans le coloris; et réussissoit également dans l'histoire et le portrait. Il peignoit souvent à la lueur d'une lampe qu'il portoit attachée à son chapeau. Son *Tableau du combat d'Hercule contre les centaures* est au Musée Napoléon. Il y en a deux en Prusse, *Vénus*, *Pan* et *Syrinx*. On voyoit encore

de ses tableaux dans la basilique de Notre-Dame, aux Invalides, dans le chœur de l'église des ci-devant Chartreux, au couvent des religieuses de la Conception, à celui de l'Assomption, à l'église des Petits pères de la place des Victoires, dans les salles de la ci-devant académie, etc.

† III. BOULLONGNE (Louis), frère cadet du précédent, naquit à Paris en 1654. Il fut, comme lui, élevé par son père. Un prix remporté à l'âge de 18 ans lui valut la pension du roi. Il se forma à Rome sur les tableaux des grands maîtres, et sur-tout sur ceux de Raphaël. A son retour en France, il entra à l'académie de peinture, et en devint le directeur. Louis XIV le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de Saint-Michel, et ajouta des pensions à ces honneurs. Il mourut en 1733. Son pinceau est gracieux et noble. Ses tableaux se vendent moins cher que ceux de son frère, dont il étoit l'ami et l'émule. « Leurs sentimens, dit Watelet, étoient les mêmes; leurs occupations, leur ardeur pour le travail, leurs biens, et leurs ouvrages. » Louis laissa quatre enfans, deux filles et deux fils, dont l'aîné a été contrôleur-général.

BOULMIERS. *Voyez* DESBOULMIERS.

BOULOGNE. *Voyez* PRIMATICE.

* BOULTER (Hugues), prélat anglais, célèbre par ses vertus, né à Londres en 1671, élève du collége du Christ à Oxford, ensuite boursier agrégé du collége de la Magdelaine. En 1700, il obtint la cure de S'olave de Southwart et l'archidiaconat de Surry. Il fut ensuite chapelain de George Ier et précepteur du prince Frédéric, qui lui donna pour récompense le doyenné de l'église du Christ et l'archevêché de Bristol. Le roi le nomma ensuite évêque d'Armagh en Irlande. Il n'accepta que malgré lui; mais il s'occupa du bonheur de ce pays avec un zèle et une charité sans bornes. Il trouva moyen, par son économie, de suppléer à la rareté excessive des monnoies, et soulagea Dublin dans les horreurs de la famine. Plusieurs enfans de pauvres ecclésiastiques furent entretenus à ses frais à l'université. Il bâtit et dota des hôpitaux, et procura l'autorisation royale à la société pour la propagation des écoles protestantes en Irlande, dont il fit les frais. Il mourut à Londres en 1742, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a recueilli et imprimé à Oxford une collection de ses lettres, 2 vol. in-8°, 1769.

* BOUNIEU, Marseillais, né en 1744, peintre et graveur, fut élève de Pierre, premier peintre du roi. Son talent l'ayant fait distinguer, il fut agréé à l'académie de peinture en 1775. Parmi les morceaux de sa composition qu'il a gravés en manière noire, on estime assez *le Supplice d'une vestale, la naissance de Henri IV, et Adam et Eve dans le paradis terrestre.*

† BOUNYN (Gabriel), lieutenant-général de Châteauroux en Berri, sa patrie, où il naquit dans le 16e siècle, fut bailli de cette ville, et passa ensuite au service du duc d'Alençon, dont il devint maître des requêtes. Il a laissé *une pastorale à quatre personnages; la sultane, tragédie*, Paris, 1561, in-4°; *une ode sur la Médée de Jean de La Péruse*, dans les œuvres de ce dernier; *une tragédie sur la défaite de la Piaffe et la Picquorée, et bannissement de Mars à l'introduction de paix et sainte justice*, Paris, 1575 in-4°.; *les Joyes*

et allégresses pour le bienveignement et entrée du très-illustre prince François, fils de France, et frère unique du roi en sa ville de Bourges, in-4°, Paris, 1576; enfin, *une satire au roi contre les républiquains, avec l'alectriomachie ou joutte des coqs.* Paris, 1586, in-8°. Tous ces ouvrages furent publiés dans l'intervalle des années 1561 à 1586, et il paroît que l'auteur vivoit encore au commencement du 17e siècle, quoique plusieurs biographes placent sa mort beaucoup plus tôt. Il fit représenter, en 1560, *la sultane*, pastorale.

† BOUQUENANT, nègre de Saint-Domingue, chef des rebelles de cette île en 1790, se distingua par sa brusque éloquence, son activité et son féroce courage. Des connoissances un peu plus étendues que celles de ses camarades le firent passer parmi eux pour sorcier. Il profita de cette opinion pour les faire marcher aux combats et à la destruction de la colonie. Il périt les armes à la main en novembre 1791.

* BOUQUES (Charles de), seigneur de Vons, dans le diocèse de Montpellier. Cet auteur n'est connu que par la première partie d'un *Poëme sur les merveilles de J. C.*, imprimée in-8°, à Paris, en 1642. Cette première partie contient cinq divisions, 1° de *la naissance de Saint-Jean, héraut de Jésus*, 2°. *du ventre glorieux de la Sainte-Vierge*; 3° *de la naissance et du berceau de Jésus*; 4° *du baptême de Jean, reçu par Jésus*, et 5° *des tentations de Jésus.* Les autres parties n'en ont point été publiées. Ce qui prouve que l'auteur n'a pas complété son ouvrage.

† I. BOUQUET (Dom Martin), bénédictin de Saint-Maur, né en 1685 à Amiens, mort à Paris en 1754. L'académie de sa ville natale l'avoit mis au nombre de ses membres. Il eut part aux recueils de Dom Montfaucon. On a de lui la *Collection des historiens de France*, jusqu'au huitième volume, à Paris, 1738 et années suivantes, in-folio. Il en a paru sept nouveaux depuis sa mort. Le seizième volume est sous presse, et paroîtra incessamment. Il exécuta cette entreprise que le ministère lui avoit confiée, et pour laquelle il avoit une pension sur le trésor royal, avec l'exactitude d'un homme laborieux. Il avoit plus d'amour pour le travail que d'esprit et de discernement.

† II. BOUQUET (Mad.), établie dans une maison près de Bordeaux, paya de sa vie les soins qu'elle se donna pour soustraire à la mort les députés de la Gironde. Ceux-ci, proscrits et fugitifs, ne trouvoient d'asile nulle part. Le député Guadet, parent de Mad. Bouquet, conduisit chez elle son ami Salles. Quelques jours après, trois autres députés, et ensuite Buzot et Péthion, se réunirent aux premiers. Elle les logea dans un souterrain profond et inaccessible. Mais ces députés, forcés de quitter leur retraite, périrent bientôt. Traduite elle-même devant le tribunal révolutionnaire de Bordeaux, avec le père de Guadet, Mad. Bouquet, consola ce vieillard dans ses derniers instans, et périt avec lui.

* BOUQUIN (Charles), de l'ordre de Saint-Dominique, né à Tarascon en 1622, et préfet du couvent de Buix, exerça pendant 40 ans le ministère de la prédication, et se fit remarquer principalement par ses controverses contre les calvinistes. Il mourut dans son couvent le 14 février 1698. On a de lui, I. *Solis Aquinatis splendores circa sacrosanctum Eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol. II. *Sermones*

apologetici quibus sanctæ catholicæ ac Romanæ Ecclesiæ fides contra novatores defenditur, etc., ibid. 1689, in-fol. III. *De l'origine, antiquité, excellence et utilité de l'état religieux*, ibid, in-8°. IV. *Instructions chrétiennes et orthodoxes, en forme de catéchisme, dressées par l'ordre de l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, Carpentras, 1689, in-12. V. *Annus apostolicus, sive sermones.* L'auteur mourut lorsqu'il alloit mettre cet ouvrage sous presse; le manuscrit a resté dans les archives du couvent de Buix, avec un *Commentaire sur la première épître de saint Jean*, et quelques volumes *de sermons en français.*

†I. BOURBON (Robert de France, seigneur de), sixième fils de Saint-Louis et de Marguerite de Provence, né en 1256, épousa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritière de Bourbon. Il mourut en 1317. Il est la tige de la famille de ce nom. La baronnie de Bourbon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis son aîné l'an 1327. On trouve dans les lettres d'érection des termes dignes de remarque, et qui ont l'air, dit le président Hénault, d'une prédiction pour Henri IV. « J'espère, dit le roi Charles-le-Bel, que les descendans du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne.

N. B. La maison de Bourbon ayant joué un grand rôle dans l'histoire, nous croyons devoir donner sa généalogie depuis Arnoul, qui en est la tige. Cette généalogie servira d'ailleurs à la recherche des articles des personnages de cette famille, répandus dans ce Dictionnaire.

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE BOURBON.

Arnoul, maire du palais d'Austrasie, duc des Français, puis évêque de Metz l'an 611, mort en 640.

Anchise *ou* Ansegise, son fils, né avant l'an 611, mort en 679.

Pépin-le-Gros, son fils, duc des Français en 686, gouverna la France 27 ans et mourut en 714.

Childebrand, 5e fils de Pépin-le-Gros, mort avant 804.

Neblong, son fils, comte d'Autun et de Bourgogne, vivoit en 796.

Théodebert, son fils.

Robert, son fils, maire du palais d'Aquitaine sous Pépin son beau-frère.

Robert-le-Fort, son fils, comte d'Autun, du Vexin, d'Anjou, tué dans une bataille contre les Normands l'an 866 ou 867.

Robert, second fils de Robert-le-Fort, se fit élire roi l'an 922 : il fut tué l'an 923, dans la bataille de Soissons, qu'il gagna contre Charles-le-Simple.

Hugues-le-Grand, fils de Robert, comte d'Autun, de Sens, d'Orléans, de Poitiers et de Paris, mort en 956.

Hugues-Capet, son fils, roi de France, mort en 996.

Robert, son fils, roi de France, m. en 1031.

Henri I, son fils, roi de France, m. en 1060.

Philippe I, son fils, roi de France, mort en 1108.

Louis VI, *ou* le Gros, son fils, roi de France, mort en 1137.

Louis VII, *ou* le Jeune, son fils, roi de Fr., mort en 1180.

Philippe II, *ou* Auguste, son fils, roi de France, mort en 1223.

Louis VIII, son fils, roi de France, mort en 1226.

St. Louis IX, son fils, et de Blanche de Castille, fille d'Alfonse IX, mort en 1270.

* Robert de France, 6e fils de St. Louis et de Marguerite de Provence, comte de Clermont, né en 1256, mort le 7 février 1317.

Louis I, duc de Bourbon, son fils, mort en janvier 1341.

Pierre I, son fils, m. en 1410.

Jean I, son fils, mort en 1433.

Charles I, son fils, mort en 1456.

Jean II, son fils, m. en 1488.

Pierre II, son frère, mort en 1503. *Voy.* Beaujeu. C'est à lui que se termine la branche aînée de Bourbon.

* Charles I eut un frère, nommé Louis, qui fut la tige d'une première branche de Montpensier, et qui mourut en 1486.

Gilbert, son fils, m. en 1496.

Charles, son fils, fut connétable, et ne laissa pas de postérité. *Voy.* Bourbon II, et Gabrielle.

* Louis I eut un autre fils, nommé Jacques, qui fut la tige de la branche de la Marche, et mourut en 1361.

Son fils Jean, mourut en 1412.

Jacques II, son fils, mort sans postérité légit., 1438. *Voy.* Jeanne, V.

* Louis son frère, qui prit le nom de Vendôme, m. en 1446.

Jean, son fils, mort en 1477.

François, son fils, mort en 1495.

Charles, son fils, m. en 1537.

Antoine, son fils, m. en 1562, fut roi de Navarre, et père de Henri IV... *Voy.* Antoine, n° IX... et François, n° VI.

* Antoine eut un frère, nommé Louis I, qui fut la tige de la maison de Condé, et mourut en 1569. *Voy.* Condé, n° II.

Henri I, son fils, m. en 1588.

Henri II, son fils, m. en 1646. *Voy.* Condé, n° III.

Louis II, son fils, m. 1686. *Voyez* Condé, n° IV.

Henri-Jules, son fils, mort en 1709. *Voy.* Condé, n° V.

Louis III, son fils, mort en 1710. *Voyez* ci-dessous, Bourbon, n°s IV et V.

Louis-Henri, son fils, mort en 1740, père de Louis-Joseph, prince de Condé.

Louis I eut un frère et un fils, cardinaux l'un et l'autre. *Voy.* Bourbon, n° III.

Henri II, prince de Condé, eut un second fils, Armand, qui fut la tige de la maison de Conti, mort en 1666.

François-Louis, son fils, mort en 1709.

Louis-Armand, son fils, mort en 1727.

Louis-François, son fils, mort en 1776. *Voy.* Conti, n^os^ I, II et III.

Louis-François, son fils, ci-devant comte de La Marche.

* Louis Ier, prince de Condé, eut un second fils, Charles, comte de Soissons, mort en 1612.

Louis II, son fils, m. sans postérité en 1641. *Voyez* Soissons.

** Il y eut une seconde branche de Montpensier qui a commencé par Louis, fils de Jean, comte de Vendôme, m. vers 1520.

Louis, son fils, mort en 1583. *Voyez* Montpensier, n° II.

François, son fils, m. en 1598. *V.* François, n° VII.

Henri, son fils, mort en 1598.

Sa fille Marie eut de Gaston, duc d'Orléans, Anne princesse de Montpensier. *Voyez* Montpensier, n° III.

Quant aux auteurs qui ont écrit sur la généalogie de la maison de Bourbon, consultez la *Méthode pour étudier l'histoire*, de l'abbé Lenglet du Fresnoy, t. XIV, p. 238 et suiv.

†II. BOURBON (Charles, duc de), fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, naquit en 1489. Il fut fait connétable en 1515, à 26 ans, par François Ier. Devenu vice-roi du Milanais, il s'y fit aimer de la noblesse et du peuple par son affabilité. Il s'étoit cou-

sert de gloire dans toutes les affaires d'éclat, et sur-tout à la bataille de Marignan. Il auroit péri infailliblement dans cette journée meurtrière, sans dix à douze cavaliers qui se serrèrent autour de lui, et reçurent la plupart des coups qu'on lui portoit. La reine-mère, Louise de Savoie, dont il n'avoit pas voulu, dit-on, apercevoir les sentimens, lui ayant suscité un procès pour les domaines de Bourbon, Charles, mécontent de se voir injustement dépouillé d'une grande partie de son patrimoine, se ligua avec l'empereur et le roi d'Angleterre. L'intrigue ne fut pas si secrète qu'elle ne parvînt à la connoissance de François Ier. Ce roi, allant en Italie, passa à Moulins, y fut visiter le connétable, qui feignoit d'être malade pour ne pas le suivre. Il lui déclara avec franchise qu'il étoit instruit des menées de l'empereur pour l'attirer dans son parti. Le connétable en fit l'aveu, et ajouta « que s'il n'en avoit pas plus tôt instruit sa majesté, c'est qu'il croyoit prudent de n'en confier le secret qu'à elle-même et de vive voix; qu'au reste il avoit rejeté les propositions de l'empereur, et qu'il étoit déterminé à suivre le roi en Italie aussitôt que sa santé seroit un peu rétablie. » Le roi, satisfait de ces éclaircissemens et de ces promesses, partit de Moulins pour se rendre à Lyon. Peu de jours après, le connétable se mit en route pour aller l'y joindre. Soit que son départ fût une feinte, ou que la perte qu'il venoit d'éprouver se fit ressentir plus fortement alors, il suspendit son voyage, dépêcha à Lyon un de ses domestiques pour avertir le roi qu'il étoit parti de Moulins dans le dessein de se rendre auprès de lui; mais qu'une maladie l'avoit arrêté en route. Après cette dépêche, il revint sur ses pas, et fut se retirer dans son château de Chantelle, qu'il fit fortifier. François Ier, qui avoit refusé de faire saisir la personne du connétable à Moulins, avoit eu la précaution de gagner un de ses domestiques, qui l'instruisoit de la conduite de son maître. Averti de sa retraite à Chantelle, il chargea le grand-maître de sa maison d'aller assiéger le duc de Bourbon dans son chateau. Celui-ci n'attendit pas les troupes du roi; il prit secrètement la fuite, et, accompagné de quatre ou cinq personnes, il parvint, à la faveur d'un déguisement, à traverser la France. Après avoir évité plusieurs dangers, il arriva sain et sauf en Franche-Comté, qui appartenoit alors à l'empereur. Il étoit déjà dans le pays ennemi, lorsque François Ier lui envoya demander l'épée de connétable et son ordre. Bourbon répondit : « Quant à l'épée, il me l'ôta à Valenciennes, lorsqu'il confia à M. d'Alençon l'avant-garde qui m'appartenoit. Pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé derrière mon chevet à Chantelle. » Charles, devenu général des armées de l'empereur, alla mettre le siége devant Marseille en 1524, et fut obligé de le lever. Il fut plus heureux aux batailles de Biagras et de Pavie, au gain desquelles il contribua beaucoup. François Ier ayant été pris dans cette dernière journée, Bourbon, touché du malheur de son ancien souverain, et honteux d'une félonie si noire, voulut réparer en quelque sorte son crime. Malgré l'horreur qu'il inspiroit à ce roi malheureux, mais grand dans son malheur, il passa en Espagne à sa suite, pour veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'empereur avec son prisonnier. Un seigneur espagnol, le marquis de Villarono, à qui l'empereur demandoit son hôtel pour y loger Bourbon, lui répondit : « Je ne saurois rien refuser à votre majesté; mais si le duc loge dans ma maison, j'y

mettrai le feu au moment qu'il en sortira, comme à un lieu infecté par la perfidie, et par conséquent indigne d'être habité par des gens d'honneur. » (*Voyez* aussi les articles BAYARD et GOUFFIER.) L'empereur, qui avoit promis sa sœur à Charles, lui manqua de parole. Le général, de retour dans le Milanais, fit quelques démarches équivoques, qui pouvoient faire douter s'il n'étoit pas aussi infidèle à Charles-Quint qu'il l'avoit été à François Ier. En 1527, Bourbon fut chargé de conduire en Allemagne une armée considérable, avec laquelle il s'étoit rendu redoutable à toutes les puissances d'Italie. Faute d'argent, ce général n'avoit pu faire distribuer la paye aux soldats; ils étoient près de se débander, et de ruiner, par cette déroute, toutes ses espérances. Dans cette extrémité, il prit le parti de conduire ses troupes à Rome, qui étoit entrée dans la ligue contre l'empereur. Il leur annonça qu'il les alloit mener dans un lieu où ils s'enrichiroient à jamais. Le ton dont il faisoit cette promesse, l'air d'assurance que l'on voyoit sur son visage, ranimèrent les soldats, qui s'écrièrent avec un enthousiasme guerrier : « Nous vous suivrons par-tout; dussiez-vous nous mener en enfer. » L'habitude qu'il avoit contractée de marcher à leur tête, de vivre avec eux et de les entretenir familièrement, augmentoit encore l'attachement qu'ils avoient pour lui. « Mes enfans, leur disoit-il quelquefois, je suis un pauvre cavalier; je n'ai pas un sou, non plus que vous; faisons fortune ensemble. » Bourbon, ayant reconnu la place, disposa tout pour l'assaut. Un porte-enseigne romain, à qui on avoit confié la garde d'une brèche, vit le duc s'avancer avec quelques soldats : l'effroi le saisit, il s'égare, il veut fuir; il croit entrer dans la ville, il marche droit à Bourbon. Le duc ne doute pas que cet homme ne commande une sortie, et qu'il ne soit suivi d'une troupe nombreuse; il s'arrête pour l'observer, et pour donner à ses soldats la faculté de s'assembler autour de lui; en même temps il fait sonner la charge. Au bruit des trompettes une nouveau saisissement s'empare du porte-enseigne, qui, dirigeant mieux sa course, fuit vers la ville, où il rentre par la brèche, à la vue de Bourbon. « Mes amis, s'écria ce général, suivons la route que le ciel prend soin de nous tracer lui-même. » Il court aussitôt vers la brèche, une échelle à la main, et l'applique le premier à la muraille; mais au même instant il est atteint d'un coup mortel qui le renverse, le 6 mai 1527. Il s'étoit vêtu ce jour-là d'un habit blanc, « pour être, disoit-il, le premier but des assiégés, et la première enseigne des assiégeans. » Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple romain, ses soldats, qui lui étoient dévoués, l'emportèrent à Gaëte, où ils lui dressèrent un magnifique mausolée. Son tombeau a été détruit depuis le concile de Trente, et son corps, qui a été embaumé, est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs. Charles passa long-temps pour le plus honnête homme, le plus puissant seigneur et le plus grand capitaine de la France; mais les tracasseries de la reine mère, en causant son évasion, ôtèrent à ses vertus tout leur lustre. Long-temps avant sa défection, on l'avoit entendu répéter avec complaisance la réponse d'un gentilhomme gascon, à qui Charles VII avoit demandé : « Quelque chose au monde pourroit-il vous détacher de mon service? — Non, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre; mais oui bien un affront. » On peut lire l'Histoire secrète du connétable de

Bourbon, par Baudot de Juilli, en observant que le romancier a tenu plus souvent la plume que l'historien.

† III. BOURBON (Charles de), fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal, archevêque de Rouen, et légat d'Avignon, fut enfermé à Tours, par l'ordre de Henri III, avec l'archevêque de Lyon, à l'époque de l'assassinat du cardinal de Guise. Il fut mis sur le trône en 1589 par le duc de Mayenne, après la mort funeste de ce roi, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avoit accepté la couronne, pour la faire perdre à Henri IV, son neveu. C'est précisément tout le contraire. Vers le temps où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenai en Poitou, son chambellan à Henri IV, qui l'avoit mis sous la garde de d'Aubigné, avec une lettre par laquelle il le reconnoissoit pour son roi légitime. « Je n'ignore point, disoit-il à un de ses confidens, que les ligueurs en veulent à la maison de Bourbon. Si je me suis joint à eux, c'est toujours un Bourbon qu'ils reconnoissent, et je ne l'ai fait que pour la conservation des droits de mes neveux. » Ce fantôme de la royauté mourut à Fontenai-le-Comte en 1590, âgé de 67 ans. On frappa des monnoies en son nom. Chopin lui dédia son Traité, *De sacra politicâ.* Sa vie a été donnée par dom Dubreuil, 1612, in-4°. En 1563, on avoit agité au concile de Trente, en traitant du célibat des prêtres, la question de savoir si le pape, dans une nécessité pressante et publique, ne pouvoit pas dispenser un prêtre pour le marier? On vouloit, disoit-on, faire épouser au cardinal de Bourbon, quoique prêtre, la veuve du duc de Guise, pour susciter au trône de France une lignée, qu'on n'attendoit guère du roi ni de ses deux frères. Mais le vrai motif étoit de relever la famille des Guises par une alliance avec la maison de Bourbon. Au reste l'affaire n'eut point lieu. En 1594, il fut arrêté par le parlement de Tours et de Châlons, réintégré à Paris, que le nom de ce prétendu roi seroit rayé des actes publics où il avoit été mis.

† IV. BOURBON (Charles de), dit *le Jeune*, ou le cardinal de Vendôme, neveu du précédent, se fit chef du tiers-parti après la mort de Henri III. S'imaginant que la couronne lui seroit déférée si Henri IV, son cousin, en étoit exclu, il excita les catholiques à presser sa conversion. Le roi n'y étoit pas encore disposé. Charles pensa que ce prince, dès-lors regardé comme un hérétique obstiné, seroit abandonné d'une grande partie de ses sujets. Quoique cette faction fût dangereuse, Henri IV la méprisoit ou feignoit de la mépriser, et la nommoit par dérision *les Tiercelets.* « Par ce tiers-parti, dit Pierre de l'Étoile, on devoit tuer le roi, le prince de Conti et de Montpensier; le cardinal de Bourbon devoit être le roi; mais on ne lui devoit que le baise-main, et par ce moyen n'eût joui de tant de revenus qu'il en tiroit de ses bénéfices. L'entreprise découverte fut remise, mais non pas rompue, et le cardinal de Bourbon en demeura malade de regret; lequel le roi ne laissa d'aller voir, et le piquant au vif par ses gausseries accoutumées, lui dit: Mon cousin, prenez bon courage; il est vrai que vous n'êtes pas encore roi, mais le serez possible après moi. »

V. BOURBON-CONDÉ (Louis, duc de), fils de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de

Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul le grand Condé. Il se trouva au siége de Philisbourg sous les ordres du grand dauphin, suivit le roi en 1669 à celui de Mons, et en 1692, à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde; fit encore la campagne de Flandre en 1692; et mourut subitement à Paris en 1710, dans sa quarante-deuxième année.

† VI. BOURBON (Louis-Henri duc de), et d'Enguien, etc. fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce prince, et enfin premier ministre d'état après la mort du duc d'Orléans régent, arrivée le 2 décembre 1723. « Il étoit jeune, disent les Mémoires de Noailles, aimoit les plaisirs, donnoit sa confiance à des personnes qui devoient en abuser. Il fit des fautes; et ses bonnes qualités ne suffisoient pas pour qu'on pût se promettre un gouvernement heureux. Le mariage de Louis XV avec l'infante d'Espagne, qu'on avoit fait venir à Paris, fut rompu d'abord sans consulter la cour d'Espagne, sans négocier une affaire si délicate. » La plus grande faute du duc de Bourbon fut de se laisser gouverner par la jeune marquise de Prie, fille de Pléneuf, entrepreneur des vivres. Cette jolie femme, intrigante, spirituelle et avide, disposa de tout et vendit presque tout. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'elle ravit à la maison du prince son amant l'honneur de donner une reine à la France. On cherchoit parmi les princesses de l'Europe une épouse pour le jeune roi Louis XV. Mademoiselle de Vermandois, sœur du duc de Bourbon, pleine d'esprit, de graces, de vertus, vivoit dans un couvent à Tours. La marquise de Prie part sous un nom emprunté pour pressentir la princesse sur le mariage projeté. Ses réponses franches et naïves prouvèrent à la marquise que ses mœurs trop connues avoient inspiré à mademoiselle de Vermandois de l'éloignement pour une affaire traitée par une telle négociatrice. Elle se retira furieuse en laissant entendre ces mots : « Va, tu ne seras jamais reine de France. » Cependant la marquise, plus puissante que jamais, continua de braver l'indignation publique. Elle lisoit avec dédain les chansons faites contre elle, en disant : « Voilà comme sont les Français quand ils sont trop bien », et jetoit au feu les remontrances des parlemens, notamment celles des cours de Rennes et de Toulouse, sous prétexte qu'elles sentoient le style de province. Madame de Prie étoit en partie l'instrument de Pâris du Verney, qui, sans avoir le titre de ministre, dirigeoit les affaires générales. Cet homme si nouveau, ci-devant entrepreneur de vivres, devenu surintendant du duc de Bourbon, supposa dans les finances un déficit chimérique pour avoir occasion de mettre de nouveaux impôts. Il proposa le cinquantième en nature sur tous les fonds nobles, roturiers et ecclésiastiques, une taxe pour le joyeux avènement du roi, une autre appelée la ceinture de la reine, et divers autres édits bursaux qui irritèrent la noblesse et le peuple. La nation murmuroit d'être pour ainsi dire gouvernée par ce financier, qui s'étoit emparé de l'esprit du premier ministre; presque toute la cour se réunit contre le duc de Bourbon, et le cardinal de Fleury, qui avoit un grand ascendant sur l'esprit de Louis XV, le fit exiler en 1726 à Chantilli. C'est dans ce château qu'il mourut le 27 janvier 1740, à 48 ans. Il avoit servi dans la dernière guerre

de Louis XIV. Prince généreux et ami des lettres, il auroit pu faire du bien s'il avoit été mieux conduit. Il soutint sa disgrace avec dignité.

VII. BOURBON (Autres princes du nom de), *Voyez* les articles ANTOINE, n° IX, BEAUJEU, n° II, GABRIELLE, LONGUEVILLE, FRANÇOIS, n°s X, XI, XII ; JEANNE, n° VII, vers le milieu.

† VIII. BOURBON (Nicolas), poëte latin, né en 1503 à Vandeuvres près Langres, d'un riche maître de forges, vivoit encore en 1550. Marguerite de Valois, sœur de François Ier, le chargea de veiller à l'éducation de Jeanne d'Albret sa fille, mère de Henri IV. Il se retira de la cour quelques années après, et alla trouver dans la ville de Cande, où il avoit un petit bénéfice, les douceurs de la retraite. On a de lui huit livres d'*Epigrammes*, Paris, 1533, in-8° ; il les appeloit *Nugæ* (des bagatelles.) On trouve dans ce recueil son *Poëme de la Forge* (*Ferraria*), composé à l'âge de 15 ans, et dont Erasme faisoit beaucoup de cas. Cet ouvrage offre des détails sur les travaux de ce métier et sur les ouvriers qui l'exercent. Les *Nugæ* de ce poëte furent imprimées à Lyon, in-8°, en 1538, et à Bâle en 1540. Joachim du Bellay fit à ce sujet cette épigramme :

Paule, tuum scribis Nugarum *nomine librum ;*
In toto libro nil melius titulo.

On a encore de lui des Distiques moraux, *de Puerorum moribus*, in-4°, Lyon, 1536. *Voyez* BUCHANAN.

† IX. BOURBON (Nicolas), petit-neveu du précédent, de l'académie française, professeur d'éloquence grecque au collége royal, et chanoine de Langres, mort en 1644, à 70 ans, dans la maison des pères de l'oratoire de Saint-Honoré, où il s'étoit retiré. La France le compte parmi ses meilleurs poëtes latins. Ces deux vers sur la porte de l'arsenal de Paris sont attribués dans l'Année Littéraire, année 1784, à Jean Passerat de Troyes, qui avoit été l'ancien maître de Nicolas Bourbon.

Ætna hæc Henrico vulcania tela ministrat ;
Tela giganteos debellatura furores.

Ses *Poésies* furent imprimées à Paris en 1651, in-12. Son *Imprécation contre le parricide de Henri IV* passe, avec raison, pour son chef-d'œuvre. Il écrivoit aussi bien en prose qu'en vers. On a de lui trois Lettres curieuses, sous le titre de *Apologeticæ commentationes ad Phyllarchum*, 1636, in-4°. Voici quelle en fut l'origine. Dans le temps que le père Goulu, général des feuillans, caché sous le nom de *Phyllarque*, attaqua si vivement Balzac, cet écrivain excitoit tous ses amis à le défendre. Bourbon eut cette générosité ou cette complaisance. « Il lui écrivit de Langres en 1628, dit Niceron, une lettre latine fort longue et fort étudiée, où il lui donnoit de grandes louanges aux dépens de Phyllarque; mais en même temps il exigea que cette lettre ne seroit vue que d'un petit nombre d'amis communs, et qu'on ne l'imprimeroit point. Cependant, lorsqu'en 1630 Balzac donna une nouvelle édition de ses *Lettres*, celle de Bourbon y fut insérée. Le père Goulu étoit fils et frère de professeurs en langue grecque au collége royal; Bourbon y remplissoit la même chaire : ainsi la publication d'une Lettre qui offensoit le frère de son collégue lui fut sensible. D'ailleurs, les amis des feuillans l'accusoient d'indiscrétion, pour avoir écrit, lui qui étoit prêtre de l'oratoire, contre un général d'ordre, en faveur d'un

homme du monde. Il se plaignit donc vivement de la perfidie que Balzac lui avoit faite. Balzac, de son côté, se plaignit de lui comme d'un lâche déserteur. Il en résulta une rupture ouverte entre eux, et c'est sur cela que roulent les trois Lettres citées plus haut. » Ce poëte étoit un homme vif et ardent. Il aimoit le vin, et disoit ordinairement que, « lorsqu'il lisoit des vers français, il lui sembloit qu'il buvoit de l'eau. » Grand approbateur des ouvrages d'autrui en présence de leurs auteurs, il les déchiroit quelquefois en secret. On lui trouva, après sa mort, une quinzaine de mille livres dans un coffre-fort ; il craignoit cependant de mourir dans l'indigence.

† BOURCEL (N. de), né en Dauphiné, mort en 1780 à Grenoble. Il servit d'abord dans le corps du génie, et fut bientôt distingué par les généraux. C'est à lui qu'on attribua les principales opérations des campagnes de 1744, qui firent la réputation du comte de Maillebois. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de sept ans ; fut nommé lieutenant-général, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. On a publié, en 1792, ses *Mémoires historiques* sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne, depuis 1757 jusqu'en 1762, 3 vol. in-8°. Le dernier est entièrement rempli par le récit de la campagne de 1761, fait par un autre officier-général. Cet ouvrage est écrit sans prétention et avec un ton de vérité qui persuade.

† BOURCHENU DE VALBONAIS (Jean-Pierre), né à Grenoble en 1651, d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande et en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte anglaise à la bataille de Solbaye, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il termina ses courses, et entra dans la magistrature. De conseiller au parlement, il devint premier président de la chambre des comptes de Grenoble. Il mourut en 1730. Il étoit aveugle depuis longtemps. Cet accident le toucha beaucoup, mais il le fit tourner au profit de l'étude : il se fit plus lire qu'il n'avoit jamais lu lui-même. On a de lui l'*Histoire du Dauphiné*, en 2 vol. in-fol., 1722. Cet ouvrage a eu deux éditions. La 1ere est de Paris, 1711, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, etc. La 2e, imprimée à Genève, en 2 vol. in-fol., est intitulée *Histoire du Dauphiné, et des princes qui ont porté le nom de Dauphin*, etc. Elle est augmentée du tom. 2 qui contient un recueil de titres en forme de preuves, et plusieurs *Dissertations* et *Mémoires*, répandus dans différens journaux ; ils prouvent une grande connoissance de l'histoire et des antiquités. Il avoit fait de profondes recherches sur son pays. De plus, en manuscrit, un *Nobiliaire du Dauphiné*. Son portrait décore la salle de l'académie de Grenoble.

† I. BOURCHIER (Thomas). *Voyez* BOUCHIER.

* II. BOURCHIER (Jean), lord BERNERS. Il a été aussi fameux par sa valeur que par sa science. Ce seigneur étoit, par sa mère, proche allié des Plantagenets. Il voyagea, après avoir fait ses études, à Oxford, et revint dans son pays, possédant parfaitement plusieurs langues. Bourchier se fit d'abord connoître dans le monde par le courage qu'il déploya pour soumettre les rebelles du Devonshire et de Cornouailles. Henri VIII le nomma chancelier de l'échiquier à vie, et lui donna le gouvernement de Calais. Il est mort dans cette ville en 1532. Mais il s'est fait estimer encore par plusieurs bons ouvrages,

dont les principaux sont, I. Une *Instruction aux habitans de Calais sur leurs devoirs*. II. Une pièce de théâtre intitulée *Ite in vineam meam*, jouée dans la grande église de Calais; quelques *Traductions de romans français*, et *la chronique de Froissard*, en anglais.

BOURCIER DE MONTUREUX (Jean-Louis), procureur-général au conseil souverain de Lorraine, né à Luxembourg en 1687, mort à Nanci en 1751, publia le *Recueil des ordonnances du duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4°.

† BOURDALOUE (Louis), né à Bourges le 20 août 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. Louis XIV ayant voulu l'entendre, il débuta par l'avent en 1670. Il prêcha avec tant de succès, qu'on le redemanda pour les carêmes de 1672, —74, —75, —80, —82, et pour les avents de 1684, —86, —89, —91 et —93. On l'appeloit *le roi des prédicateurs et le prédicateur des rois*. Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, *aimant mieux ses redites que les choses nouvelles d'un autre*. On lui a appliqué avec une heureuse justesse ce verset du psalmiste : « *Eloquebar de testimoniis tuis, Deus, in conspectu regum, et non confundebar.* » Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris et à la cour. A Montpellier, où le roi l'envoya, en 1686, pour faire goûter la religion catholique par ses sermons et ses exemples, il eut les suffrages des catholiques et des nouveaux convertis. Sur la fin de ses jours, il abandonna la chaire, et se voua aux assemblées de charité, aux prisons; se faisant petit avec le peuple, autant qu'il étoit sublime avec les grands. Il avoit un talent particulier pour assister et consoler les malades. On le vit souvent passer de la chaire au lit d'un moribond. C'est dans ces pieux exercices qu'il passa toute sa vie. Il mourut le 13 mai 1704, admiré de son siècle, et respecté même des ennemis des jésuites. « Sa conduite, dit un auteur estimé, étoit la meilleure réfutation des *Lettres Provinciales*. » Il étoit très consulté, comme directeur et comme casuiste. On a rapporté quelques-unes de ses décisions. On prétend qu'une dame de la cour lui ayant demandé si elle faisoit mal d'aller à la comédie? « C'est à vous de me le dire, répondit le jésuite. » De cette anecdote douteuse, il ne faudroit pas conclure que le père Bourdaloue approuvoit les spectacles; mais seulement qu'il les trouvoit moins dangereux pour certaines personnes que pour d'autres. Au reste, nulle considération ne fut jamais capable d'altérer sa franchise. Il soutint toujours la liberté de son ministère, et n'en avilit jamais la dignité. Ses manières étoient simples, modestes et prévenantes; mais son ame étoit pleine de vigueur. Le père Bretonneau, son confrère, donna deux éditions de ses ouvrages, commencées en 1707, par Rigaud, directeur de l'imprimerie royale. La première en 16 volumes in-8°, 1716, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs de la belle typographie. La seconde est en 18 vol. in-12. C'est sur cette dernière que les imprimeurs de Lyon, Rouen, Toulouse et Amsterdam, ont imprimé Bourdaloue. Voici la distribution de cette édition : *Avent*, 1 vol. *Carême*, 3 vol. *Dominicales*, 1 vol. *Exhortations*, 2 vol. *Mystères*, 2 vol. *Panégyriques*, 2 vol. *Retraite*, 1 vol. *Pensées*, 3 vol. Dans l'édition in-8°, les *Exhortations* et la *Retraite* ne font que 2 vol., et les *Pensées*, 2 vol. Le grand art du père Bourdaloue est de développer et d'éclaircir chacune de ses

idées, chacune de ses preuves, par des idées et des preuves nouvelles, aussi lumineuses les unes que les autres. A la fois populaire et élevé, il ne nuit jamais, par la profondeur de ses raisonnemens, à la clarté de son style. Sa solidité est éloquente et animée. Il s'étoit nourri de la lecture des Pères; mais on sent, à la manière dont il les emploie, qu'il les avoit lus par devoir ou par goût plus que par besoin, et qu'absolument il auroit pu s'en passer. On sent un homme, qui, plein des Chrysostôme, des Augustin, des Basile, ne ressemble pourtant à aucun d'eux. On l'a souvent mis en parallèle avec Massillon. L'un et l'autre sont très-éloquens, mais le sont d'une manière différente. « Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans Bourdaloue, dit l'abbé Maury, dans ses réflexions sur l'éloquence, c'est qu'il se fait oublier lui-même; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, et que sa morale peut toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle Quintilien, lorsqu'il compare le mérite d'un orateur à l'habileté d'un général qui commande une armée, *velut imperatoria virtus*; c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux, que je ne vois guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre sur la même matière, et qu'on ne sache, après les avoir lus, auquel de ces sermons donner la préférence : c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, la connoissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture et des Pères; enfin je ne pense jamais à ce grand homme, sans me dire à moi-même : voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail. »

* BOURDAILLE (Michel), docteur de Sorbonne, chanoine dignitaire de la cathédrale de La Rochelle, et vicaire-général de cette ville, est auteur des ouvrages suivans : I. *Théologie morale de saint Augustin*, Paris, 1686, in-12. Ce livre, qui fit du bruit dans son temps, est aujourd'hui entièrement oublié. II. *Exposition du Cantique des Cantiques, tirée des Pères et des auteurs ecclésiastiques*, 1689, in-12. III. *Théologie morale de l'Evangile comprise dans les huit béatitudes, et dans les deux commandemens d'aimer Dieu et le prochain*, Paris, 1691, in-12. IV. *De la part que Dieu a dans la conduite des hommes*, parmi les écrits de Nicole, sur la grace générale, tome II, page 597. Ce savant théologien mourut au mois d'avril 1694.

† I. BOURDEILLES (Pierre de), connu sous le nom de *Brantôme*, dont il étoit abbé, joignit à ce titre ceux de seigneur et de baron de Richemont, de chevalier de l'ordre, de gentilhomme de la chambre des rois Charles IX et Henri III, et de chambellan du duc d'Alençon. Il avoit eu dessein de se faire chevalier de Malte, dans un voyage qu'il fit en cette île au temps du siége l'an 1565. Il revint en France, où on l'amusa par de vaines espé-

rances ; mais il ne reçut d'autre fortune, dit-il, que d'être bien venu des rois ses maîtres, des grands seigneurs, des princes, des souverains, des reines, des princesses, etc., etc. Il mourut le 5 juillet 1614, à 87 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 10 vol. in-12 : 4 des *Capitaines français ;* 2 des *Capitaines étrangers ;* 2 des *Femmes galantes ;* 1 des *Femmes illustres ;* 1 des *Duels*. Les dernières éditions sont celles de La Haye, 1741, en 15 vol. in-12, à cause du *Supplément*, qui en a 5, et de Paris, 1787, en 8 volumes in-8°. Ces Mémoires sont absolument nécessaires à ceux qui veulent savoir l'histoire secrète de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Le plaisir de voir ces rois dans leur particulier et hors du théâtre, joint à la naïveté du style de Brantôme, en rend la lecture fort agréable. « Il est fort commun, dit Anquetil, de voir cet auteur joindre les idées les plus disparates en fait de mœurs. Quelquefois il représente une femme comme adonnée aux raffinemens les plus honteux du libertinage, et il finit par dire qu'elle étoit sage et bonne chrétienne. De même d'un prêtre, d'un moine, de tout autre ecclésiastique, il racontera des anecdotes plus que gaillardes ; et il dira à la fin très-sérieusement que cet homme vivoit régulièrement selon son état. Presque tous ses Mémoires sont pleins de pareilles contradictions qui font épigramme. Quelque jugement qu'on porte de cette bizarrerie, on pourra toujours le blâmer de n'avoir pas respecté la bienséance dans ses écrits, et d'avoir souvent fait rougir la pudeur. Il peint bien ce qu'il a vu, raconte naïvement ce qu'il a entendu ; mais il n'est pas rare de le voir quitter son objet principal, y revenir, le quitter encore, et finir par n'y plus songer. Avec tout ce désordre, il plaît, parce qu'il amuse. » Mais plusieurs des ses anecdotes paroissent hasardées. Telle est celle qu'il raconte sur Charles-Quint. « J'ai ouï dire, dit-il, que s'il avoit eu encore des forces du corps, comme de son esprit, il fût allé à Rome avec une puissante armée pour se faire élire pape par amour ou par force. Quel trait et quel homme ambitieux que voilà, ajoute-t-il ! aussi Dieu ne le permit. Ne pouvant donc être pape, il se fit moine. » Ce dessein, prêté à Charles-Quint par Brantôme, ne se trouve dans aucun historien. On lui a attribué, à la vérité, le désir de la domination universelle ; mais on ne voit nulle part aucune trace de son ambition pontificale. Si l'on examinoit plusieurs autres faits racontés par Brantôme, et cent fois répétés après lui, on trouveroit que la plupart n'ont pas plus de fondement que la papauté de Charles-Quint. — *Voyez* AVALOS, n° II, POITIERS, etc.

† II. BOURDEILLES (Claude de), petit-neveu du précédent, comte de Montrésor, attaché à Gaston d'Orléans, dans sa faveur et dans ses disgraces, perdit plusieurs fois sa liberté pour servir ce prince. Ennuyé du tumulte et des tracasseries de la cour, il prit le parti de goûter les douceurs d'une vie privée. Il mourut à Paris en 1663. Il a laissé des *Mémoires* connus sous le nom de Montrésor, 2 vol. in-12, qui sont curieux. Il s'y trouve plusieurs pièces sur l'histoire de son temps. Montrésor ne craint point de raconter les projets formés par lui contre la vie du cardinal de Richelieu.

* I. BOURDELIN (François), né à Senlis le 15 juillet 1668, s'appliqua à l'étude des langues étrangères, et à celle des intérêts des princes, des mœurs et des usages

des différens peuples. Il voyagea en Angleterre et en Hollande, et suivit M. Bonrepos dans son ambassade en Danemarck. Après dix-huit mois de séjour à Copenhague, il revint dans sa patrie ; et peu de temps après, son père lui acheta une charge de conseiller au châtelet. Il fut membre de l'académie des belles-lettres, lors de son renouvellement. Il est mort le 24 mai 1717. Il n'a donné qu'une *Description* de quelques anciens monumens trouvés dans les pays étrangers, particulièrement de la colonne d'Antonin Pie, découverte à Rome en 1704.

† II. BOURDELIN (Louis-Claude), de l'académie des sciences, naquit à Paris le 18 octobre 1696. Son père et son aïeul étoient aussi membres de cette académie, et l'aïeul est le premier académicien dont Fontenelle ait fait l'éloge. Son oncle fut membre de l'académie des belles-lettres. Bourdelin se livra tout entier à l'étude de la médecine et de la chimie, et fut reçu docteur en médecine en 1720. L'académie des sciences le reçut dans son corps en 1725 ; les *Mémoires* qu'il lui a donnés ont pour objet des matières de chimie. Il étoit né avec un bien considérable ; cependant l'exercice de la médecine, qu'il avoit d'abord entrepris par bienfaisance, devint pour lui une ressource nécessaire. Sa mère, mariée en secondes noces, contracta des dettes qu'il voulut payer, quoiqu'il n'y fût pas tenu. Il lui assura de plus une subsistance honorable. Ces sacrifices absorbèrent une grande partie de sa fortune. En 1761, il fut nommé premier médecin des dames de France ; mais il obtint d'elles d'exercer la médecine à Paris, et les pauvres étoient toujours le premier objet de ses soins. Il mourut en 1777.

† III. BOURDELIN (N.), né à Lyon, en 1725, d'une famille qui avoit déjà produit les savans dont on a parlé, fut aveugle jusqu'à l'âge de 12 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique, et ne crut jamais pouvoir assez réparer le temps qu'il avoit perdu dans son enfance. Devenu instituteur à Lyon, il s'étoit fait de cette profession trop dédaignée l'idée noble qu'il devoit en concevoir. « Dans la carrière que je parcours, disoit-il, souvent il faut être trop bon pour l'être assez. » Aussi, nul de ses élèves ne l'a quitté sans regret. Cet homme utile possédoit le grec et l'hébreu, et toutes les richesses de l'érudition. Il s'étoit occupé d'une *Traduction* d'Horace ; mais celle de Le Batteux lui ayant paru bonne, il retira son manuscrit de l'impression. On lui doit un *Cours de Thèmes*, en 4 vol., qui a eu plusieurs éditions. Bourdelin, laborieux et modeste, aimoit à guider les talens timides. En leur laissant la gloire, il se chargeoit du soin de la mériter. « Ainsi, dit un poëte anglais, des sources inconnues coulent sans bruit dans des fleuves célèbres ; et ceux-ci doivent souvent la rapidité de leurs eaux à des urnes cachées et paisibles. » Bourdelin est mort à Lyon le 24 mars 1784.

† I. BOURDELOT (Jean), maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, savant dans les langues et la jurisprudence, auteur de *Notes* sur Lucien, sur Héliodore et sur Pétrone, Paris, 1677, in-12, mourut en 1638. Ses *Commentaires* sont estimés des savans, mais assez peu consultés. Son frère puîné, Edme Bourdelot, médecin de Louis XIII en 1620, étoit mort avant lui.

† II. BOURDELOT (l'abbé), dont le vrai nom étoit Pierre Michon, neveu du précédent, et fils

d'un chirurgien de Seus retiré à Genève, naquit dans cette ville en 1610. Il s'appliqua à la médecine, et fut médecin du grand Condé. Christine, reine de Suède, l'appela, en 1651, auprès d'elle, et obtint ensuite pour lui l'abbaye de Massay. (*Voyez* MEIBOMIUS.) Il mourut à Paris en 1685. On a de lui plusieurs traités: *De la vipère*, 1651, in-12; *Du mont Etna*, etc. Le pape lui avoit permis d'exercer la médecine gratuitement. Il laissa en manuscrit, un *Catalogue de tous les livres de médecine imprimés*, avec la *Vie des auteurs, et la critique de leurs ouvrages*. On lui doit une sorte de bandage appelé *ponton*, dont on se sert pour la compression des tumeurs.

BOURDIGNÉ (Charles), prêtre, natif d'Angers, y vivoit en 1531. Il est auteur de la *Légende de Pierre Faifeu*, en vers, Angers, 1532, in-4°, Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiégleries que Faifeu, jeune débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Cet ouvrage, divisé en quarante-neuf chapitres, est d'autant plus amusant, qu'il est fait avec esprit. Charles avoit un frère, Jean BOURDIGNÉ, chanoine d'Angers, mort et 1555, dont on a *l'Histoire d'Anjou et du Maine*, Angers, 1529, in-folio, dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDILLON. *Voyez* PLATIÈRE.

* I. BOURDIN (Michel), habile sculpteur, né à Orléans. Il fit le tombeau et la statue en marbre de Louis XI, qui se voyoit dans l'église de Notre-Dame de Cléry. On dit que Bourdin, peu satisfait de son salaire, déroba une lampe d'argent suspendue dans l'église, et que peu de temps après il fut pendu, en 1622. On voit aujourd'hui la statue et le tombeau au Musée des monumens français.

II. BOURDIN (Maurice), antipape en 1118, sous le nom de Grégoire VIII étoit auparavant archevêque de Brague. Excommunié dans un concile, il se retira à Sutri. Calixte II envoya une armée, commandée par un cardinal, former le siége de cette ville. Les habitans de Sutri, voyant battre les murailles pour un misérable antipape, le livrèrent aux soldats qui l'amenèrent à Rome sur un chameau, à rebours, tenant en main la queue au lieu de bride, et couvert d'une peau de mouton toute sanglante. Cette soldatesque vouloit imiter l'entrée du pape, monté ordinairement sur un grand cheval, et vêtu de la chape d'écarlate. Bourdin mourut en prison la même année vers 1121.

BOURDOISE (Adrien), prêtre, né dans un village du Perche en 1584, instituteur du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, mourut en odeur de sainteté, en 1655, à 71 ans. Catéchisme, missions, conférences, son zèle se portoit à tout avec une égale vivacité et ridicule. On a sa *Vie* in-4°, et une autre in-12, 1784.

† I. BOURDON (Sébastien), peintre et graveur, naquit à Montpellier en 1616. Son père, calviniste, peintre sur verre, fut son premier maître. Après avoir servi quelque temps, il voyagea en Italie, et y saisit la manière de Claude Gielé, dit *le Lorrain*, du Caravage et du Bamboche; prenant toutes les formes avec une facilité égale. De retour en France à l'âge de 27 ans, il se fit un nom célèbre par son tableau du *Martyre de saint Pierre*, qui passe pour son chef-d'œuvre, qu'on voyoit à Notre-Dame de Paris, et qui se trouve maintenant au Musée Napoléon. Pendant le temps des guerres de la fronde, il entreprit le voyage de Suède. Il fut bien accueilli par Christine; mais bientôt après,

entraîné en France par son inquiétude et son inconstance, il y peignit plusieurs tableaux, dans lesquels on remarque une imagination fougueuse et bouillante, une touche légère, un coloris frais, un goût souvent bizarre. Souvent il se sentoit une ardeur extraordinaire pour le travail, et alors il s'enfermoit dans un grenier, où étoit son atelier, et pendant des mois entiers il n'en sortoit point. Son pinceau étoit peu correct, mais facile. Il paria qu'il peindroit dans un jour douze têtes d'après nature, de grandeur naturelle, et gagna son pari; ces têtes ne sont pas les moindres de ses ouvrages. Il finissoit peu, mais le feu qu'il mettoit dans tous ses tableaux fait plus rechercher ses productions les moins finies que les chefs-d'œuvre d'un peintre médiocre. Il réussissoit dans tous les genres, sur-tout dans le paysage. Il est vrai que les sites en sont peu communs et réguliers, et ne s'accordent pas souvent dans leur plan. Ses tableaux ornoient plusieurs églises de Paris, et différentes maisons particulières. Il travailloit pour Louis XIV dans l'appartement bas des Tuileries, lorsque la mort l'enleva en 1671. Il étoit directeur de l'académie de peinture. Il peignit, pour l'église Saint-Gervais de Paris, le *Supplice de saint Gervais et de saint Protais*, et il fut également chargé de peindre la *grande galerie de l'hôtel Bretonvilliers*. Un des trois principaux tableaux de Saint-Pierre de Rome est de Bourdon. Il a composé et gravé les *œuvres de miséricorde*, et une suite de *paysages*, qui sont l'un et l'autre fort estimés des artistes.

† II. BOURDON (Amé), fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, naquit à Cambrai en 1638, et mourut dans cette ville en 1706. A l'âge de 56 ans, et père de douze enfans vivans, il se détermina à prendre ses degrés en médecine dans l'université de Douay en 1673. Il fit paroître en 1678, pour l'instruction d'un fils qu'il destinoit à cette profession, ses *Tables anatomiques*, in-folio; avec sa *Description anatomique du corps humain*, in-12, qui a été souvent réimprimée, parce que c'étoit alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre.

† III. BOURDON (François-Louis), procureur au parlement de Paris, dévoué à la monarchie pour la conservation de son étude; après l'anéantissement de cette même monarchie, par la journée du 10 août, il intrigua pour se faire nommer député du département de l'Oise à la convention nationale, y parut d'abord en républicain forcené. Les massacres de la Vendée, où il avoit été envoyé en mission, adoucirent cependant son humeur farouche, et il y destitua le général Rossignol, qui avoit multiplié les maux de cette malheureuse contrée. Bourdon, de retour à l'assemblée, contribua à y renverser successivement les divers partis de la Gironde, de Danton, d'Hébert, et de Robespierre même, qui, quelques jours auparavant, l'avoit fait trembler en le désignant indirectement à la convention, comme un scélérat et un traître. Bourdon l'en punit en le conduisant à l'échafaud, et en veillant à son exécution. Il proposa de faire fusiller sur-le-champ, et dans la salle même de l'assemblée, plusieurs de ses collègues révoltés contre les décrets. Après la chute de Robespierre, Bourdon, devenu membre du conseil des cinq-cents, parla contre le régime révolutionnaire, contre les pères et mères d'émigrés, les prêtres, les fugitifs d'Alsace. Il proposa d'affecter 628 millions de biens nationaux au remboursement des assignats; en 1797, il accusa Santonax des malheurs de Saint-Domin-

gue; il se rangea ouvertement, à cette époque, dans le parti de Clichy contre le directoire. Il fit cependant rapporter la loi qui bannissoit tous les nobles de Paris. Le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le directoire condamna à la déportation un grand nombre de députés, et entre autres les inspecteurs de la salle; Bourdon n'étoit pas compris dans la liste, mais il demanda lui-même à partager le sort de ses collègues. Il subit son exil avec fermeté, et mourut, peu de mois après, à Synamary. Il a montré jusqu'au dernier moment un courage qui tenoit de l'exaltation. « Hébert, dit le père Duchesne, l'avoit dénoncé à la société des jacobins, et désigné sous le nom de Bourdon le rouge, à cause de la couleur de ses cheveux. Dès ce moment, il ne parut plus à cette société, fut ensuite exclu de celle des cordeliers, déclaré par eux traître à la patrie, etc.

† BOURDONNAYE (Bernard-François MAHÉ de la), né à Saint-Malo en 1699, fut à la fois négociant et guerrier. Il commença à l'âge de 10 ans à naviguer. Il fit plusieurs voyages dans les mers de l'Inde. Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage, qu'il entreprit pour favoriser les intérêts de cette compagnie, et augmenter sa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur général des îles de France et de Bourbon, et elles devinrent florissantes sous son administration. C'étoit dans le temps de la guerre malheureuse de 1741. Les Anglais dominoient dans l'Inde. Une escadre anglaise croisoit dans les mers, et faisoit beaucoup de prises. La Bourdonnaye prend la résolution d'armer une petite flotte. Il sort de l'île de Bourbon avec neuf vaisseaux de guerre, attaque l'escadre ennemie, la disperse, et va mettre le siége devant Madras. Cette ville capitula en septembre 1746, et les vaincus se racheterent pour environ neuf millions. Les ordres précis du ministère français étoient de ne garder aucune conquête en terre-ferme. La Bourdonnaye, en acceptant la rançon, ne faisoit que lui obéir. On doit ajouter que dans cette expédition il se conduisit envers les vaincus avec autant de douceur que de magnanimité. Nous ne parlons, dit Voltaire, que d'après les Anglais revenus de Madras, qui n'avoient nul intérêt de nous déguiser la vérité. Quand les étrangers estiment un ennemi, il semble qu'ils avertissent ses compatriotes de lui rendre justice. C'est ce que ceux-ci ne firent point. Les richesses que La Bourdonnaye avoit acquises ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un prévaricateur, qui avoit exigé une rançon trop foible, et qui s'étoit laissé corrompre par des présens. Les directeurs de la compagnie des Indes, et plusieurs actionnaires, portèrent leurs plaintes au ministère; et La Bourdonnaye, en arrivant en France, fut enfermé à la Bastille. Son procès dura trois ans et demi, et fit naître des *Mémoires*, 1 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12. Enfin, les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges le déclarèrent innocent. Il fut remis en liberté, et rétabli dans tous ses honneurs. Il mourut bientôt après, en 1754, d'une maladie cruelle, que le chagrin et sa longue détention lui avoient causée. C'étoit un homme aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour « comment il s'y étoit pris pour faire bien mieux ses affaires que celles de la compagnie? » — « C'est, répondit-il, parceque j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous

regardoit, et n'ai consulté que moi-même dans ce qui concernoit mes intérêts. » Son activité étoit extrême. Il n'eut jamais d'heures fixes pour le sommeil. Sa veuve obtint une pension de deux mille quatre cents livres en mémoire de son époux, *mort sans avoir reçu aucune récompense ni aucun dédommagement pour tant de persécutions et pour tant de services*. Ce sont les termes du brevet. *Voyez* DUPLEIX, n° II.

† BOURDOT DE RICHEBOURG, (Charles-Antoine), avocat à Paris en 1689, mourut dans cette ville en 1735. Il a donné le *Nouveau coutumier général*, avec des notes. Paris, 1724, 4 vol. in-folio.

† BOURET (N.), célèbre financier, mort en 1778, offrit des exemples remarquables d'adulation et de prodigalité. Il fit bâtir le pavillon de Croix-Fontaine, pour recevoir Louis XV dans un rendez-vous de chasse ; et ce pavillon lui coûta quatre millions. Amoureux d'une femme de la cour, il lui offrit de partager sa fortune avec elle, si elle vouloit contenter ses désirs ; elle le refusa avec hauteur ; mais, quelque temps après, ayant besoin de dix mille francs, elle lui écrivit pour les lui demander, en lui assignant un rendez-vous. Bouret lui répondit : « Ce que je demandois étoit sans prix ; ce que vous m'offrez est trop cher. » Avec de l'esprit, de l'agrément, de la facilité à obliger, il anéantit une fortune de six cent mille livres de rente. Peu de jours avant sa mort, il avoit failli d'être arrêté pour une dette modique, à la poursuite d'un homme qui lui devoit son opulence, et il avoit cherché à emprunter chez un notaire cinquante louis, qu'on lui refusa.

I. BOURETTE (N.), comédien, avoit une figure niaise, une taille déhanchée qui firent ses succès. Vadé venoit de finir sa pièce de Nicaise, lorsque le jeune Bourette entra chez lui ; aussitôt le poëte s'écria : « Voilà mon Nicaise tout trouvé. » En effet, il l'engagea à entrer dans la troupe de Monnet, et il fit long-temps les délices de l'opéra comique de la foire. Il passa ensuite au théâtre français, où il remplissoit les rôles de grotesques. Il est mort en 1783.

† II. BOURETTE (Charlotte RENYER), plus connue sous le nom de Muse limonadière, née à Paris en 1714, morte dans cette ville en janvier 1784, tenoit un café à Paris. Ce fut le rendez-vous de plusieurs gens de lettres, et de quelques poëtes, qui lui inspirèrent le goût des vers. La Muse limonadière en fit dans toutes les occasions intéressantes, mais elle se bornoit ordinairement à un petit nombre, et elle faisoit bien, car ils n'étoient pas bons. Comme elle célébra les beaux esprits, les beaux esprits le lui rendirent. Elle a fait la *Coquette punie*, comédie jouée en 1779.

† I. BOURG (Anne du), de Riom en Auvergne, reçu en 1557 conseiller-clerc au parlement de Paris, étoit neveu d'Antoine du Bourg, chancelier sous François Ier. Il se fit d'abord connoître par son savoir, ensuite par son attachement au calvinisme. Ayant parlé pour les partisans de cette doctrine, dans une assemblée du parlement, où l'on délibéroit sur l'édit donné par Henri II, à Château-Briant, contre les calvinistes, la cour le fit mettre en prison, et on lui fit son procès. Comme il étoit diacre, il fut d'abord jugé par l'évêque de Paris du Bellay, assisté de l'inquisiteur Mouche. Il appela, comme d'abus, de la sentence de l'évêque ; il réclama le droit d'être jugé par ses pairs, c'est-à-dire par les chambres du parlement assemblées. Mais ses réclamations

n'eurent aucun effet. Il fut jugé successivement à l'officialité de Paris, à celle de Sens et à celle de Lyon. Condamné, dans ces trois tribunaux, à être dégradé et livré au bras séculier comme hérétique, il fut mené d'abord à l'officialité de Paris, où on lui arracha l'un après l'autre les habits de son ordre; ensuite on passa légèrement un morceau de verre sur sa tonsure et sur ses ongles; après quoi il fut amené à la Bastille, et condamné par des commissaires du parlement à être étranglé et brûlé. L'assassinat du président Minard, un de ses juges, hata l'exécution de son arrêt. (*Voyez* à ce sujet l'article MINARD.) Il fut pendu et brûlé en place de Grève, le 23 décembre 1559, à 38 ans. Il montra, dans ses derniers momens, un courage digne d'être admiré. Son supplice et celui de quelques autres calvinistes firent de nouveaux hérétiques, au lieu d'intimider les anciens, et produisirent la conspiration d'Amboise, et les guerres qui la suivirent. Bon magistrat, ami fidèle, homme austère, du Bourg persista dans ses opinions. Il étoit incapable de dire ce qu'il ne pensoit pas. Les calvinistes l'ont mis au nombre de leurs martyrs. Pendant la cérémonie de sa dégradation, il ne fit que déclamer contre les ordres sacrés et contre l'Eglise. Il dit « qu'il se félicitoit d'être dépouillé du caractère de la bête, et que dorénavant il n'auroit plus rien de commun avec l'antechrist » C'étoit ainsi qu'il appeloit le pape, suivant les ridicules interprétations de Calvin et de ses partisans.

II. BOURG (Éléonor-Marie DU MAINE, comte du), né en 1655, d'une famille noble et militaire, servit avec distinction sous Louis XIV. Il commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, et gagna une bataille à Rumetsheim sur les Impériaux. (*Voy.* MEROY, n° II.) Il fut cependant maréchal de France en 1724, et mourut en 1739, laissant un fils dont la postérité subsiste.

† III. BOURG (Étienne de), avocat de Lyon, a publié, dans le 16e siècle, *sur l'autorité du parlement de Paris*, un livre qu'il dédia au chancelier Olivier. — Son fils Laurent DE BOURG fut auteur d'une *Elégie* assez bonne pour le temps, sur le misérable état de Lyon, au milieu des guerres civiles qui désoloient alors la France.

IV. BOURG. *Voyez* BARBEU *et* MONTMOREL.

† BOURGELAT (Claude), né à Lyon, avoit été mousquetaire dans sa jeunesse, et s'étoit ensuite livré à l'étude du barreau, qu'il ne tarda pas à abandonner. Sa nomination à la place de chef de l'académie royale d'équitation à Lyon sembla décider l'emploi des talens dont l'avoit doué la nature. Il s'appliqua d'abord à fixer, à développer les principes les plus savans et les plus fins de l'art de l'équitation qu'il consigna dans son *Nouveau Newkastle* ou *Traité de cavalerie*, Lausanne*, 1747, in-8°, réimprimé depuis à Paris, 1747, in-12, et à Lyon. Il se rendit plus utile encore en cherchant à tirer l'hippiatrique de l'espèce d'oubli et de mépris où l'avoit plongé un empirisme aveugle. Il approfondit dans tous ses détails l'anatomie de l'animal soumis à son étude, et fit paroître en 1750, en 3 vol. in-8° imprimés à Lyon, ses *Elémens d'hippiatrique* ou *Nouveaux principes sur la connoissance des chevaux*. Il ne se borna pas à publier des connoissances qu'il avoit acquises au prix d'un travail immense; il voulut qu'on lui fût redevable de leur application dans la pratique; il préparoit depuis long-temps l'établissement si utile des écoles vétérinaires. A peine eut-

il obtenu l'agrément du gouvernement pour fonder à Lyon l'école-mère, que son activité, le talent précieux de choisir et d'employer les hommes qui l'entouroient, montrèrent aux regards du public cet établissement formé aussitôt que conçu, et déjà dans sa maturité au moment même de sa naissance. Les étrangers se montrèrent jaloux de voir se former dans le sein de son école des élèves qui pussent rapporter dans leur patrie les secours d'un art essentiel et presque nouveau. Les épizooties les plus meurtrières furent guéries ou soulagées par la pratique éclairée des élèves que l'école s'empressoit d'envoyer par-tout où leurs secours pouvoient être nécessaires. Ce fut à cette époque que Bourgelat publia sa *Matière médicale raisonnée à l'usage de l'école vétérinaire*, Lyon, Bruyset, 1765, in-8°. Ce fut à son invitation que La Tourette, aidé de l'abbé Rozier, donna au public les Démonstrations élémentaires de botanique, à l'usage de la même école, Lyon, 1766, 2 vol. in-8°. Les progrès rapides de cet établissement engagèrent le gouvernement à appeler son auteur à Paris, où il fonda une seconde école à Alford, près de Charenton. Bourgelat y publia encore plusieurs traités élémentaires pour les élèves, tels que le *Cours théorique et pratique des bandages*; le *Traité de la ferrure*, 1776, in-12; l'*Anatomie comparée de tous les animaux, dont s'occupe la médecine vétérinaire*; *Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail*, 1776, in-4°. On doit enfin à Bourgelat une *Lettre* insérée dans les journaux de 1776, adressée au célèbre de Haller, où il prouve que, dans certaines épizooties, le meilleur moyen d'en arrêter les progrès est de tuer les animaux qui en sont atteints. « Ceux, dit-il, qui en concluroient que les écoles vétérinaires sont inutiles, puisqu'on n'y apprend pas à guérir de toutes les maladies, aboliroient de même toutes les universités de médecine, parce qu'elles n'ont point encore découvert les moyens de triompher de la peste, de la goutte, de la phthisie et du cancer. » Ce fut dans ces travaux continuels que Bourgelat finit sa glorieuse carrière. Il mourut âgé d'environ 67 ans, en 1779. Il joignit au titre de directeur et d'inspecteur-général des écoles vétérinaires celui de commissaire-général des haras du royaume. Il avoit su réunir à des études plus arides et plus sérieuses le goût, les connoissances et les talens du littérateur. Il fut toute sa vie l'ami de d'Alembert, et entretint pendant long-temps une correspondance suivie avec Frédéric II, qui s'empressa de l'associer aux travaux de son académie. On est encore redevable à Bourgelat de la plupart des articles de *Manége* et de *Maréchalerie* insérés dans la première édition de l'Encyclopédie.

I. BOURGEOIS. *Voyez* BURGENSIS. — CHEVREAU. — LOUVENCOURT.

† II. BOURGEOIS (Louis le), abbé de Chante-Merle, né à Heauville, au diocèse de Coutances, mort doyen de l'église d'Avranches en 1680, consacra sa verve poétique, qui étoit fort peu animée, à des sujets chrétiens. On a de lui, I. Le *Catéchisme en forme de cantiques*, 1684 : ouvrage entrepris pour l'instruction du dauphin. II. L'*Histoire des mystères de Jésus-Christ et de la Vierge*. III. Les *Psaumes pénitenciaux*.

† III. BOURGEOIS (N.), musicien de l'opéra, avoit une haute-contre agréable. Il étoit né dans le Hainaut vers l'an 1675, et mourut à Paris en 1750, à 75 ans. On a de lui des *Cantates* et la *Musique* de deux

ballets ; *les Amours déguisés*, et *les Plaisirs de la paix*. Il fut surintendant de la musique d'un prince du sang.

† IV. BOURGEOIS DE CHATEAUBLANC (Dominique-François), né au village de Châteaublanc dans la Franche-Comté, mort à Paris en 1781, âgé de 83 ans, étoit un mécanicien fort ingénieux ; mais dont la confiance se laissoit assez ordinairement enlever par l'intrigue le fruit et même la propriété de ses découvertes. On prétend que le canard automate, qui valut à Vaucanson une place d'agrégé à l'académie des sciences, étoit de lui. En 1744 on vit pour la premiere fois des lampes à réverbère construites selon ses principes et d'après ses dessins. En 1765, l'académie des sciences proposa un prix pour celui qui indiqueroit la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville. Bourgeois éprouva le désagrément de voir deux de ses copistes, Bailli et Le Roi, partager le prix avec lui. Le premier réussit à se faire adjuger l'entreprise de l'illumination de Paris ; mais il y montra tant d'impéritie, qu'on fut obligé de revenir à Bourgeois, que l'on força cependant de prendre des associés ineptes. En 1773 il exécuta un fanal dont la lumiere, toujours égale, ne souffroit ni des vents ni des orages. Il mourut peu riche, ayant dépensé des sommes exorbitantes pour multiplier des essais utiles.

* V. BOURGEOIS (Louise), dite *Boursier*, accoucheuse du 16e siècle. C'est elle qui reçut tous les enfans de Henri IV. On a plusieurs ouvrages de sa façon, dans lesquels on trouve de bonnes choses, mais qui sont rapportées sans aucun ordre ni méthode. Sa principale production a paru sous le titre d'*Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchemens, et maladies des femmes et enfans nouveaux-nés*, Paris, 1609, 1626, in-12 ; Paris, 1642, livre premier et second ; 1644, livre troisième, in-8° ; en allemand, Francfort, 1628, in-4° ; en Hollandais, Delft, 1658. On a encore sous son nom, *Apologie contre les rapports des médecins*, Paris, 1627, in-8° ; *Secrets*, 1635, in-8°.

VI. BOURGEOIS. *Voyez* BORGÉSIUS.

† BOURGES (Clémence de), Lyonnaise célèbre par sa beauté et son esprit dans le 15e siècle, fut présentée à deux monarques qui passèrent à Lyon, comme l'objet le plus intéressant de cette ville. Elle les amusa par ses vers, ses chansons et son talent pour la musique. Elle mourut quelque temps après, du chagrin d'avoir perdu Jean du Peyrat, son amant, tué en 1561, par les calvinistes, au siége de Beaurepaire. Duverdier la nomme la *Perle des demoiselles*. Ses obsèques furent magnifiques. On la promena le visage découvert et la tête couronnée de fleurs dans toute la ville.

* BOURGET (dom Jean), antiquaire français, né en 1724 dans le diocèse de Séez, mort en 1776. Il a été supérieur de l'abbaye du Bec, et en 1765 reçu membre de la société des antiquaires de Londres. On a de lui un recueil très-considérable de l'*Histoire des antiquités des abbayes de Normandie ;* mais il n'a pas été imprimé.

BOURG-FONTAINE. *Voyez* FILLEAU.

BOURGOGNE (les ducs de). *V*. ANTOINE, n° XII. — CHARLES, n° XXVII. — JEAN-SANS-PEUR, n° LX. — LOUIS, n° XXIII. — PHILIPPE, n° XX, etc.

* I. BOURGOING (François), surnommé *d'Agnon*, né dans le Nivernais, après avoir été chanoine de l'église de Nevers, fut ministre à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1556. On a de lui une *Traduction de Flave Josephe*, et une *Histoire ecclésiastique*, extraite en partie des Centhories de Magdebourg : elle va jusqu'à Théodose-le-Grand, Genève, 2 v. in-fol., 1560 et 1565, une *Paraphrase sur le catéchisme de Calvin.*

† II. BOURGOING (Edmond), prieur des jacobins de Paris pendant la Ligue, pris à l'assaut d'un des faubourgs de cette ville armé en soldat, fut conduit à Tours, où étoit le parlement en 1589. Il fut convaincu d'avoir été, dans ses *Sermons*, le panégyriste de son confrère Jacques Clément, meurtrier de Henri III, d'avoir comparé ce parricide à l'action de Judith, et de l'avoir honoré du titre de *Martyr de J. C.* — Il fut écartelé en 1590. On a prétendu que ses déclamations pour la Ligue avoient été payées d'avance par les faveurs de la duchesse de Montpensier, sœur des Guises.

† III. BOURGOING (François), troisième général de l'oratoire, successeur du P. Gondrin, naquit à Paris en 1585 d'une famille de robe, et mourut en 1662. Il publia les ouvrages du cardinal de Berulle, dont il avoit été un des coopérateurs, avec un abrégé de sa vie. Nous avons de lui, I. Les *Homélies des saints*, in-8° en 3 v. II. Les *Homélies chrétiennes*, in-8°. Bossuet prononça son oraison funèbre.

* BOURGUEIL, né à Paris en 1763, a travaillé pour le théâtre du Vaudeville. On lui doit *Pour et contre*, à lui seul ; *le Mur mitoyen*, avec M. Barré ; *Se fâchera-t-il? Gessner ; le Peintre français à Londres ; M. Guillaume*, avec MM. Barré, Radet et Desfontaines. Il étoit un des sociétaires des *Dîners du Vaudeville*, qu'il a enrichi de plusieurs *Chansons* charmantes. Doué d'un esprit pénétrant, d'un jugement sain et d'un goût pur, il évita toujours avec le plus grand soin, soit dans ses pièces de théâtre, soit dans ses chansons, les jeux de mots, les calembourgs et de ces mauvaises pointes d'esprit qui sont la ressource de ceux qui n'en ont point. Il est mort en 1802, à l'âge de 39 ans.

† BOURGUET (Louis), né à Nîmes en 1678, se fit un nom par ses connoissances dans l'histoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes força sa famille d'aller chercher une retraite en Suisse. Zurich lui fut redevable de manufactures de bas, de mousselines, et de quelques étoffes en soie. Le jeune Bourguet y fit ses études ; il se maria à Berne, et alla s'établir à Neuchâtel, où il devint professeur de philosophie et de mathématiques. Il mourut en 1742. On a de lui, I. *Lettre sur la formation des sels et des cristaux*, Amsterdam, 1739, in-12. II. *La Bibliothèque italique*, 16 vol. in-8°. Ce journal, commencé à Genève en 1728, fut accueilli par les savans comme un livre solide et utile qu'on auroit dû continuer. Bourguet le rédigea de société avec Ruchat de Boihat et du Lignon jusqu'en 1738. On estime son *Traité des pétrifications*, Paris, 1742, in-4°, et 1778, in-8°. Il fut en relation avec la plupart des savans de l'Europe. Le Mercure suisse contient plusieurs de ses *Dissertations* et de ses *Mémoires*. Son éloge se trouve dans le Journal helvétique de 1745.

† BOURGUEVILLE (Charles de), connu sous le nom de sieur *de Bras*, lieutenant-général à Caen, mort en 1593, âgé de 84 ans, est auteur

des *Recherches et antiquités de la ville et université de Caen et lieux circonvoisins des plus remarquables de la Neustrie*, à Caen, 1588, in-4° et in-8°. « Ce livre, tout défectueux qu'il est, dit l'abbé Lenglet, est un trésor qui nous a conservé une infinité de choses curieuses de ce pays, qui seroient demeurées dans l'oubli. Il auroit eu besoin d'un peu plus de sel pour corriger quelques naïvetés dans lesquelles l'auteur est tombé. *Voyez* la *Méthode pour étudier l'histoire*, tom. XIII, p. 71.

BOURGUIGNON. *Voyez* COURTOIS *et* ANVILLE.

† BOURIGNON (Antoinette) naquit à Lille en Flandre en 1616, avec une laideur si frappante, qu'on délibéra long-temps dans sa famille si on ne l'étoufferoit pas comme un monstre. Sa difformité diminua en grandissant. Parvenue à l'âge de se marier, elle s'enfuit dans un désert, habillée en ermite, et y courut de grands dangers. L'archevêque de Cambrai lui accorda une solitude où elle forma une petite communauté, sans autre vœu et sans autre règle que l'amour de Dieu et de l'Evangile. Cette singularité la fit renvoyer. Elle alla se renfermer alors dans une chambre à Lille, où elle vécut seule pendant quatre ans. Elle courut ensuite dans diverses villes, à Gand, à Malines, à Amsterdam, à Franeker, où elle mourut l'an 1680, à 64 ans : c'étoit une fille à révélations et à prophéties. Cette inspirée croyoit avoir reçu de Dieu la commission de réformer le christianisme ; mais elle avoit besoin de se réformer elle-même. Quoiqu'elle fût riche, elle refusoit l'aumône aux pauvres, sous prétexte que Dieu le lui avoit défendu, ou lui avoit ordonné un autre usage de ses biens. Elle se servit des mêmes excuses pour colorer sa désobéissance envers ses parens, son amour pour la vengeance, et la dureté inouïe avec laquelle elle traitoit ses domestiques. On a d'elle 21 vol. in-8°, pleins de fanatisme, et imprimés à Amsterdam en 1686. Poiret, son disciple, a orné ce recueil d'extravagances de la vie de cette illuminée. Le plus remarquable de ces écrits est intitulé *De la lumière du monde*. Elle avoit une imprimerie pour la publication de ses ouvrages.

† BOURLET DE VAUXCELLES, (Simon-Jérôme), né à Versailles en 1734, mort à Paris en 1802. Après de brillantes études à l'université, il prit l'habit ecclésiastique, et montra dans la chaire une douce éloquence. Nommé l'un des prédicateurs du roi, il débuta dans cette carrière par l'*Oraison funèbre du comte d'Eu*, prince de Dombes, écrite avec autant de goût que d'élégance, et obtint bientôt une abbaye et la place de bibliothécaire à l'Arsenal. Dès-lors il consacra ses jours à la littérature. Il rapporta d'un voyage en Italie des connoissances très-étendues sur les beaux-arts, et un goût exquis. Il en donna des preuves, 1° dans une foule d'articles piquans et variés, insérés dans le Journal de Paris, les Opuscules philosophiques et littéraires, et autres journaux ; 2° dans un *Discours préliminaire* qui se trouve en tête d'une nouvelle édition des Lettres de madame de Sévigné ; écrit où l'on trouve de la précision, des idées gracieuses et des rapprochemens heureux ; 3° dans la *Préface* de la nouvelle édition du Traité de Fénélon sur l'Education des filles ; 4° dans un grand nombre d'articles fournis à la nouvelle édition du Dictionnaire de l'académie française. Il préparoit un *Discours* sur Bossuet, pour être placé en tête de ses Oraisons funèbres : il n'a pas eu le temps de l'achever. Son dernier écrit fut un *Compte rendu*, dans le Mercure

n° 42 de l'an 10, *des Œuvres de Thomas*, dont il avoit été l'ami.

† BOURLIE (Antoine DE GUISCARD, plus connu sous le nom d'abbé de la) naquit, en 1658, d'une ancienne famille de Périgord. Ayant vainement tenté de soulever les calvinistes du Rouergue, dans le temps que ceux des Cévennes s'étoient révoltés, il passa en Hollande, et ensuite en Angleterre, où il obtint de la reine Anne une pension de 500 liv. sterl. Il trahit aussi sa bienfaitrice. On l'arrêta en 1711; on le conduisit devant le secrétaire d'état Saint-Jean, depuis vicomte de Bolingbrocke, en présence de quelques membres du conseil privé. On l'examina sur une correspondance criminelle, qu'on l'accusoit d'entretenir avec la France. Il nia tout; mais le grand-trésorier Harlai lui ayant montré ses lettres, La Bourlie prit un canif qui étoit sur la table, et lui en donna deux coups: il vouloit en porter un troisième au duc de Buckingham, que ce seigneur para. On se saisit de sa personne; on l'envoya dans les prisons de Newgate. Il échappa au supplice en se donnant lui-même la mort.

* BOURLIER (François), peintre. Il naquit en 1672, fut élève de Louis Boullougne, de l'école française, qu'il chercha à imiter. Il a gravé quelques pièces d'après Jules Romain, François Perrier et autres.

BOURLOTTE. *Voyez* LABOURLOTTE.

* I. BOURN (Samuel), théologien anglais dissident, né à Birmingham, élève de Glasgow, mort à Norwich en 1796. Il a été pasteur de la congrégation de Rivington, au comté de Lancastre; ensuite il fut adjoint du docteur Taylor à Norwich. Il eut une dispute avec le docteur Chandler sur la durée des peines de l'autre monde; et il a laissé quelques volumes de *Sermons*.

† II. BOURNE (Vincent), poëte anglais, mort en 1747, a publié *des poésies agréables*, dont la meilleure édition est de 1772, in-4°.

* BOURNISSAC (M. de), prevôt de Marseille, signalé en 1789 à l'assemblée constituante comme ennemi de la révolution; il y fut défendu par l'abbé Maury. Mirabeau l'accusa de désobéissance aux décrets de l'assemblée, et fit renvoyer à la sénéchaussée de Marseille les procédures commencées par lui. Les plaintes de Mirabeau furent néanmoins désavouées par le conseil de la ville de Marseille. Bournissac, ayant été découvert à Lyon en 1793, fut envoyé à Marseille pour y être jugé, et y fut condamné à mort le 30 décembre comme contre-révolutionnaire.

† BOUROTTE (dom François-Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1710, mort dans la même ville en 1784, fut chargé de la continuation de l'*Histoire du Languedoc* de dom Vaissette, dont il préparoit un sixième volume quand il mourut. On a aussi de lui un *Examen des nouveaux écrits de la Provence sur la propriété du Rhône*, 1768, in-4°, et quelques autres ouvrages relatifs à la province de Languedoc.

† BOURRÉE (Edme-Bernard), prêtre de la congrégation de l'oratoire, né en 1652, se consacra à la prédication et à la théologie, qu'il professa à Langres et à Châlons-sur-Saône. Il mourut à Dijon sa patrie en 1722. Nous avons de lui, I. *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Langres*, 2 vol. in-12, Lyon, 1684. II. *L'Explication des épîtres et évangiles de tous les*

dimanches de l'année, à l'usage du diocèse de Châlons, 5 vol. in-8°, Lyon, 1697. III. Des *Sermons* en 16 vol. in-12, solidement écrits, mais peu éloquens. IV. *Sujets de piété pour les conférences ecclésiastiques du diocèse de Châlons-sur-Saône*, Lyon, 1682, in-12. V. *Abrégé de la Vie de saint François de Clugny, prêtre de l'oratoire*, Lyon, 1698, in-12. VI. *Manuel des pécheurs*, Dijon, 1686, in-12, et 3e édit., Lyon, 1613, in-12.

* BOURRELIER (Nicolas), prêtre, qui existoit vers le milieu du 17e siècle. Il étoit citoyen de Besançon. Il se trouva au siége de Barcelonne, et en composa une *Relation* en prose, divisée en quatre parties, avec le plan de la ville et des forts. Peu après il composa un *Poëme* intitulé *Barcelonne, assiégée par terre et par mer, gémissante*, à Besançon, chez Jean Couché, 1657, dédié à Ferdinand Just-de-Ryc, dit *de La Palud*, marquis de Drambon.

BOURRON (Coignée de), auteur de la pastorale d'*Iris*, en cinq actes, qui fut jouée avec succès en 1680.

BOURRU (Louis-Bénigne), mort à Paris en 1738, entra dans la congrégation de l'oratoire, et devint curé de Grury en Bourgogne. Il a laissé des *Panégyriques*, et quelques *Discours de piété* recueillis en 1726, in-12.

† BOURSAULT (Edme) naquit à Muci-l'Evêque en Bourgogne l'an 1638. Il ne fit point d'études, et ne sut jamais le latin. Il ne parloit que le patois bourguignon lorsqu'il vint à Paris en 1651. La lecture des bons livres, et d'heureuses dispositions, le mirent bientôt en état de parler et d'écrire assez purement en français. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre assez médiocre, intitulé *De la véritable étude des souverains*, 1671, in-12, le roi en fut si content, qu'il l'auroit nommé sous-précepteur du dauphin, si Boursault eût possédé la langue latine. La duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils naturel du roi Charles IX, l'ayant pris pour son secrétaire, on l'engagea à faire en vers, tous les huit jours, une gazette, qui lui mérita une pension de deux mille livres. Louis XIV et sa cour s'en amusoient beaucoup; mais ayant laché quelques traits de satire contre les franciscains en général et quelques capucins en particulier, on lui imposa silence. Le confesseur de la reine, cordelier espagnol, fit supprimer la gazette et la pension, et l'auroit fait mettre à la Bastille, sans le crédit de ses protecteurs. Il obtint peu après un nouveau privilége, et il publia sa gazette sous le nom de *Muse enjouée;* mais elle fut encore supprimée. On avoit publié en Angleterre une médaille, où l'on voyoit Louis XIV d'un côté, avc ces mots : *Ludovicus Magnus ;* et de l'autre, Guillaume d'Orange, avec ceux-ci : *Guillelmus maximus.* Boursault dit à cette occasion :

Et quand Louis est grand par de grandes vertus,
Si Guillaume est très-grand, c'est par de très-grands crimes.

Comme on pensoit alors à parler de paix, et que de tels sarcasmes pouvoient occasionner des plaintes, Boursault eut défense de continuer une feuille qui amusoit la cour et la ville. Il fut ensuite receveur des tailles à Montluçon, et c'est dans cette ville qu'il mourut le 15 septembre 1701. On a de lui plusieurs pièces de théâtre et d'autres ouvrages. Les principales sont, I. *Esope à la ville, Esope à la cour*, conservées au théâtre, et applaudies encore. Ces deux pièces et la suivante sont une critique agréable du ridicule de tous les états, de tous les âges et de tous

les temps. Son style est quelquefois négligé, mais facile et analogue au sujet. II. *Le Mercure galant*, ou *la comédie sans titre*. Cette pièce en cinq actes et en vers fut représentée en 1683 avec beaucoup de succès. Devisé, auteur du Mercure, voulut empêcher qu'on ne la jouât; mais La Reynie, lieutenant de police, la trouva si plaisante, qu'il en permit la représentation, pourvu que le titre de Mercure galant fût remplacé par un autre; et Boursault l'intitula *la Comédie sans titre*. On l'a attribuée faussement à Poisson. III. *La Satire des Satires*, en un acte. Un trait que Despréaux lâcha contre Boursault, pour venger Molière, avec lequel ce dernier avoit eu un démêlé, donna occasion à cette pièce, que le crédit de Boileau empêcha de jouer. Le satirique étant allé quelques années après aux eaux de Bourbon, Boursault, alors receveur des tailles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir sa bourse et ses services. Cette générosité toucha Boileau, et ils se promirent une amitié mutuelle. Boursault la méritoit par la douceur de ses mœurs, et par les agrémens de son caractère. Il fut moins endurant avec ses autres censeurs qu'avec Boileau, et il sut quelquefois les corriger. Une cabale ayant empêché le succès des premières représentations d'Esope à la ville, l'auteur y ajouta une *Fable du dogue et du bœuf*, avec cette moralité adressée au parterre :

A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux
Laissez la liberté d'applaudir sans mélange,
Et ne ressemblez pas à ce dogue envieux
Qui ne veut pas manger ni souffrir que l'on mange.

Cette leçon un peu hardie fit taire la cabale, et la pièce eut quarante-trois représentations. Thomas Corneille aimoit Boursault, qu'il appeloit son fils, et il vouloit absolument qu'il demandât à être de l'académie. Boursault s'excusoit sur son ignorance, et lui demandoit de bonne foi, « que feroit l'académie d'un sujet ignare et non lettré, qui ne sait ni latin ni grec? » « Il n'est pas question, lui répondit Corneille, d'une académie grecque ou latine, mais d'une académie française ; et qui sait mieux le français que vous?» On a encore de lui, I. Quelques romans, *le Marquis de Chavigny*, *le Prince de Condé* (Louis I, frère d'Antoine, roi de Navarre), qui ne manquent pas de chaleur. Didot l'aîné a publié, 1790, en 2 vol. in-12, une nouvelle édition de ce dernier ouvrage, enrichie de pièces justificatives. *Arthémise et Polianthe ; ne pas croire ce qu'on voit*. II. *Des lettres de respect, d'obligation et d'amour*, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, lues encore par quelques provinciaux, et méprisées par quelques gens de goût. III. Des *Lettres nouvelles, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, bons mots*, en 3 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois, quoique le plupart soient écrites d'un style lâche et diffus. C'est un mélange qui parut piquant dans sa naissance, mais qui l'est bien moins aujourd'hui, parce que les contes et les bons mots que Boursault a ramassés, ou mis en vers, se trouvent par-tout. Ces fables n'ont ni la naïveté de celles de La Fontaine, ni la précision élégante de Phèdre. On a une édition du *Théâtre de Boursault*, en 3 volumes in-12, 1725 et 1748.

† I. BOURSIER (Laurent-François), prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Ecouen, dans le diocèse de Paris, en 1679. Il fut obligé de sortir de Sorbonne en 1721 pour cause d'opinions religieuses. Il se retira dans

son pays, et y étoit en 1735, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir, pour éviter les poursuites du ministère. Il se cacha depuis, et ne se montra qu'à quelques amis sûrs. Il mourut à Paris en 1749, âgé de 70 ans. On a de lui, l'*Action de Dieu sur les créatures*, Paris, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. Ce traité, dans lequel il prouve la prémotion physique par le raisonnement, fut attaqué par le père Malebranche; l'auteur y paroît très-profond métaphysicien. II. *Mémoire présenté à Pierre-le-Grand*, en juin 1717, par les docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'Eglise de Russie à l'Eglise latine. Lorsque le czar vint en Sorbonne, Boursier lui parla de ce qui fait l'objet de ce mémoire. Le prince lui dit d'abord « qu'il n'étoit qu'un soldat. » Boursier lui répondit qu'il étoit un héros, et qu'en qualité de prince, il étoit protecteur de la religion. — Cette réunion n'est pas une chose si aisée, reprit le czar; il y a trois points qui nous divisent; le pape, la procession du Saint-Esprit. . .» Comme il oublioit le troisième point, qui est les azymes et la coupe, Boursier le lui rappela. « Pour cet article, dit l'empereur, nous n'aurons pas de peine à être d'accord ensemble. » A la fin de la conversation, le monarque russe demanda un mémoire, on le lui donna; mais il ne servit de rien : il est imprimé dans le tome 3 de l'*analyse de l'action de Dieu*, et autres opuscules de Boursier; dans le tome 15 de l'*Histoire moderne des Chinois* et ailleurs. L'abbé de La Coudrette a réuni en 3 vol. in-12, Paris, 1763, ces différentes pièces. III. Une foule de brochures *sur le jansénisme*.

† II. BOURSIER (Philippe), diacre de Paris, né dans cette ville en 1693, où il mourut en 1768, à 77 ans. Boursier fut le premier auteur, en 1727, des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il eut divers coopérateurs, tels que d'Etemare, de Fernanville, Berger, de Russyé, de Troya, Fontaines; mais il composa seul la plupart des *Discours* qui précèdent chaque année cet ouvrage périodique. On a de lui d'autres écrits. *Voyez* GODONNESCHE.

* III. BOURSIER (Louise). *Voyez* BOURGEOIS, n° V.

† BOURVALAIS (Paul POISSON, connu sous le nom de), fameux financier, étoit fils d'un paysan des environs de Rennes en Bretagne. Son premier emploi fut de porter la livrée chez Tévenin, fermier général. Il retourna dans son village, où il devint sergent. Pontchartrain, premier président au parlement de Rennes, le fit entrer dans sa maison, et l'employa dans les affaires lorsqu'il eut obtenu la charge d'intendant des finances. Bourvalais, avide et intelligent, fit une fortune rapide, dont il jouit avec éclat depuis 1700 jusqu'en 1716. Le duc d'Orléans, régent, érigea alors une chambre de justice. Bourvalais, accusé d'avoir abusé des nécessités de l'état, dans la guerre de la succession d'Espagne, fut taxé par la chambre de justice à 4,400,000 livres; mais il abandonna tout ce qu'il possédoit, à l'exception de 450,000 livres, à la charge de payer ses créanciers. Des considérations particulières le firent rétablir dans tous ses biens, par un arrêt du conseil du 6 septembre 1718. Le chagrin du bouleversement de sa fortune avoit usé sa santé. Il mourut en 1719. Sa fierté égaloit ses richesses. Dans une dispute qu'il eut avec Tévenin, celui-ci lui dit : « Souviens-toi que tu as été mon valet. — Cela est vrai, répondit Bourvalais; mais si tu avois été le mien, tu le serois encore. » C'est sa maison, place Vendôme, qui a été appelée l'hôtel de la chancellerie.

† BOURZÉIS (Amable de), abbé de Saint-Martin de Cores, et l'un des quarante de l'académie française, né à Volvic, près de Riom, en 1606, se fit un nom sous le cardinal de Richelieu par son savoir. Il possédoit les langues, la politique, la controverse. Il contribua à la conversion du prince palatin Edouard, et à celle de quelques ministres. Le ministère employa sa plume dans les affaires relatives aux droits de la reine. En 1666, il fit le voyage de Portugal, sous prétexte de ramener à l'Eglise le comte de Schomberg, depuis maréchal de France; mais, en effet, pour traiter des affaires d'état. Bourzéis mourut à Paris en 1672. Il entra d'abord avec beaucoup de chaleur dans les disputes du jansénisme; mais en 1661, il signa le formulaire. On a de lui, I. Plusieurs *Ouvrages sur les matières de la grace*, 2 vol. in-8°. II. Des *Sermons*, 2 vol. in-8°, Paris, 1672, fort médiocres du côté de l'éloquence; mais l'auteur y a mis une préface savante sur l'estime qu'on faisoit autrefois de la fonction de prédicateur. Le grand ministre Colbert l'avoit fait chef d'une assemblée de théologiens célèbres, qui se tenoit dans la bibliothèque du roi, pour réfuter les incrédules. Il présidoit aussi à une assemblée de gens de lettres, dans l'hôtel de ce surintendant, qu'on appeloit la petite académie. Voltaire lui attribue, sans fondement, le *Testament du cardinal de Richelieu*.

BOUSCAL (Guyon GUERIN de), avocat et auteur dramatique, a donné plusieurs tragédies, *Brutus et Porcie*, la *Mort de César*, *Cléomène*, *Agis*, et quelques comédies qui ne sont pas connues. Il est mort au milieu du 18e siècle.

BOUSSARD (Geofroi-Matthieu), docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, et chancelier de l'université, fit briller son éloquence et la solidité de ses raisonnemens dans plusieurs occasions d'éclat. Vers 1518, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine; il se retira alors au Mans, d'où il étoit originaire, et y mourut vers 1520. On a de lui un Traité assez rare, *de Continentiâ sacerdotum*, Paris, 1505; et Rouen, 1513, in-4°; et quelques ouvrages de théologie et de morale.

† BOUSSEAU (Jacques), professeur de l'académie de peinture et de sculpture, sculpteur en chef de S. M. Catholique, naquit à Paris en 1681, et mourut à Madrid en 1740. On admire sur-tout son *Tombeau de d'Argenson*, à la Magdelaine de Frênes; un *Bas-relief* dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame; *Ulysse tendant son arc*, qui est son morceau de réception à l'académie; et les *Statues de St. Louis* et *de St. Maurice*.

† I. BOUSSET (Jean-Baptiste du), natif de Dijon, mort en 1725, âgé de 63 ans, maître de musique de la chapelle du Louvre, donna pendant l'espace de 34 ans, chaque année, un livre d'*Airs sérieux et à boire*, à une, deux et trois voix. Il règne dans la plupart de la variété, des graces et du naturel.

II. BOUSSET (René DROUARD du), fils du précédent, organiste de Saint-André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760, marchoit immédiatement après les célèbres d'Aquin et Calvière. Cet habile compositeur donnoit tous les ans des preuves de son génie par un motet, qu'il faisoit exécuter à l'oratoire pour MM. de l'académie des sciences.

BOUSSONNET. *Voyez* STELLA, n° III.

* BOUSSUET (François), méde-

cin, né en 1520, à Seure en Bourgogne, et mort à Tournus, dans la même province, le 26 juin 1572, a grossi le nombre des poëtes médecins, qui ont écrit en vers sur des matières qui sont du ressort de la médecine, en publiant les ouvrages suivans, I. *De arte medendi libri XII, et veterum, et recentiorum medicorum sententiâ*, Lugduni, 1557, in-8°. II. *De naturâ aquatilium carmen, in universam Guillelmi Rondeletii, quam de piscibus marinis scripsit, historiam, cum vivis eorum imaginibus*, Lugduni, 1558, 2 vol. in-4°.

* BOUSSUT (Nicolas de), médecin, né à deux lieues de Louvain, vivoit dans le 14ᵉ siècle; on ne connoit de lui qu'un ouvrage intitulé *Nicolài de Boussut, artium et medicinæ doctoris, trium quæstionum quodlibetarum definitio prima*, Lovanii, 1528, in-4°. Il s'agit de trois questions qu'il discute assez au long, mais qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

BOUSSY (Pierre de), né à Tournay, donna en 1682 la tragédie de *Méléagre*.

* BOUT ou BAUT (Pierre), né à Bruxelles vers 1660, peignoit la figure en petit dans le genre de Téniers et de Brengle de Velours. Doué d'une imagination fertile, il composoit avec facilité des fêtes de village, des assemblées. Ses figures sont touchées avec esprit, une grande finesse, coloriées agréablement, et dessinées avec beaucoup de correction, quoique très-petites. On ne voit guère de tableau de Bout, que Boudewins n'ait embellis de charmans paysages, ni de tableaux de Boudewins que Bout n'ait enrichis de ses jolies figures. Ces deux peintres, qui furent toujours amis, sembloient faits l'un pour l'autre. On voit dans la galerie de Dresde, au Musée Napoléon, en Hollande, à Rouen, etc., beaucoup de tableaux où leurs talens se trouvent réunis. *Voyez* BOUDEWINS, n° II.

† BOUTARD (François), né à Troyes en 1664, de l'académie des belles-lettres, prieur de Châteaurenard et abbé du Boisgroland, se fit connoître au grand Bossuet par une *Ode*, dont il accompagna un présent de pigeons choisis que mademoiselle Desvieux de Mauléon, amie de ce prélat, lui envoyoit ordinairement le jour de sa fête. Bossuet obtint pour lui, de Louis XIV, une pension de mille livres. Boutard s'appela depuis *le Poëte de la famille royale*. Il chargea de ses vers toutes les statues et les monumens érigés en l'honneur de Louis XIV. Il mourut en 1729. On a de lui une grande quantité de *Poésies latines*, dont quelques-unes ont été traduites en français. On y trouve de la facilité, mais trop de pensées obscures et d'expressions impropres. Boutard s'étoit imaginé qu'il feroit revivre Horace, parce qu'il « avoit, disoit-il, la figure, les yeux et les manières de ce poëte latin. » Il ne lui en manquoit que le génie.

† BOUTARIC (François de), professeur du droit français dans l'université de Toulouse, naquit à Figeac au Querci en 1672. Il mourut en 1733, à Toulouse, où il avoit été capitoul et chef du consistoire. On a de lui plusieurs ouvrages, que leur netteté, leur précision et leur justesse ont fait beaucoup rechercher. I. Les *Institutes de Justinien, conférées avec le droit français*, 1740, 1 vol. in-4°, avec une excellente préface. II. *Traités des droits seigneuriaux et des matières féodales*, in-8°, et réimprimés in-4° en 1751, avec des augmentations et des corrections. III. *Explication de l'ordonnance de Blois*,

du *Concordat et institutions du droit canonique*, in-4°. IV. *Explications des ordonnances sur les matières civiles, criminelles et de commerce*, 2 vol. in-4°.

† BOUTAULD ou BOUTAUD (Michel), jésuite parisien, né en 1607, exerça pendant quinze ou seize ans le ministère de la prédication, et mourut à Pontoise en 1688. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont, I. *Les Conseils de la sagesse*, Paris, 1727 et 1749, en 2 vol. in-12. On attribue (nous ignorons si c'est avec justice) la première partie de ce livre au célèbre Foucquet. II. *Le théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde*; à Paris et à Lyon, 1689, in-4° et in-12. Henri IV ayant engagé le célèbre P. Cotton à mettre par écrit les réponses qu'il avoit faites à divers incrédules de sa cour, c'est sur cette espèce de mémoire que le père Boutauld composa ce livre. III. *Méthode pour converser avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Ce petit ouvrage a de l'onction.

BOUTEMONT, graveur en bois, mort en 1720, a laissé plusieurs cartouches et morceaux extrêmement finis, et chargés de contre-tailles hardiment coupées. Cet artiste, s'étant adonné à la chimie, trouva la composition d'une sorte de goudron propre à enduire les vaisseaux : il obtint un emploi dans la marine ; ce qui lui fit abandonner la gravure, et ce qui a été une perte pour cet art.

BOUTEROUE (Claude), savant antiquaire, né à Paris, a donné au public un livre rempli d'érudition et fort estimé, sous ce titre : *Recherches curieuses des monnoies de France, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, 1666, in-folio. L'auteur mourut en 1690. — On l'a cru frère de BOUTEROUE, procureur à Paris, loué comme « homme d'honneur, de bonne foi, et ne favorisant jamais l'injustice », par l'auteur d'une épître aux avocats du parlement de Paris, en tête de l'ouvrage intitulé *La Découverte des mystères du palais*, Paris, 1690, in-12.

BOUTEVILLE (François DE MONTMORENCY, comte de), gouverneur de Senlis, fils de Louis de Montmorency, hérita de la bravoure de son père ; mais il la poussa si loin, qu'elle lui devint funeste. La fureur des duels étoit alors extrême, malgré les édits de Henri IV et de Louis XIII. Les premières nouvelles qu'on se demandoit le matin étoient : « Qui est-ce qui se battit hier ? » et l'après dîné : « Savez-vous qui s'est battu ce matin ? » Bouteville participa plus qu'un autre à cette manie. Si quelqu'un lui disoit : « Un tel est brave », il alloit le trouver sur-le-champ, et la première proposition étoit : « On m'a dit, monsieur, que vous étiez brave ; il faut que nous nous battions ensemble. » Il s'acquit une grande réputation dans ces malheureux combats, et tua le comte de Thorigni en 1626. L'année suivante, François de Rosmadec, comte de Chapelles, et lui, se battirent le 12 mai contre le marquis de Beuvron et Henri d'Amboise, marquis de Bussi, qui fut tué par le comte de Chapelles. Les deux vainqueurs voulurent chercher un asile en Lorraine, mais ils furent pris à Vitri-le-Brûlé, et eurent la tête tranchée à Paris le 21 juin 1627. Ils moururent l'un et l'autre avec fermeté, et refusèrent qu'on leur bandât les yeux sur l'échafaud. Le comte de Bouteville avoit épousé Elisabeth-Angélique de Vienne, morte en 1696, à 89 ans. Il en eut le fameux maréchal de Luxembourg. Bouteville, malgré son humeur querelleuse, avoit des

amis qui lui étoient très-attachés ; de ce nombre étoit le commandeur de Valençai, depuis cardinal, qui avoit alors une telle démangeaison de tirer l'épée, qu'il voulut l'appeler en duel, quoiqu'il l'aimât tendrement, parce qu'il ne l'avoit pas pris pour son second dans un duel arrivé deux ou trois jours avant. Cette querelle ne fut apaisée que par une autre que Bouteville prit, sans aucun intérêt, contre le marquis de Portes, où Valençai servit de second contre Cavoie.

*BOUTHEROVE (Michel), médecin, natif de Chartres, vécut au commencement du 17e siècle. Il a composé un ouvrage sur les fièvres, intitulé *Pyretologia divisa in duos libros, quorum primus universalia febrium signa prognostica continet : alter uniuscujusque febris diagnosem et therapeiam complectitur*, Parisiis, 1623, in-8°. On y trouve un tableau des remèdes chimiques que l'auteur croit propres à chaque espèce de fièvre.

BOUTHILLIER, maison originaire d'Angoulême, où Denys Bouthillier étoit avocat au commencement du règne de Louis XIII. Il étoit intimement lié avec Barbin, procureur du roi de Melun, qui, étant parvenu à la place de contrôleur-général, appela à la cour le fils de son ami. Ce fut le premier échelon de la fortune du surintendant des finances, Claude BOUTHILLIER, mort en 1652, à 71 ans. Son fils Léon, comte de Chavigny, secrétaire d'état, mourut à Paris en 1652, à 44 ans. Louis XIII l'avoit nommé par son testament ministre d'état et du conseil de régence, avec le prince de Condé, le cardinal Mazarin, le chancelier, et Claude Bouthillier son père ; mais il fut quelque temps après éloigné des affaires, ainsi que son père, qui se retira dans sa maison de Pons-sur-Seine, où il mourut. Léon avoit un génie distingué et capable de tous les emplois. Ce fut lui qui le premier fit imposer les tailles par les intendans des finances. Denys BOUTHILLIER avoit un autre fils nommé Denys comme lui. Celui-ci fut père du fameux abbé de Rancé et de Henri BOUTHILLIER de Rancé, né en 1634, chevalier de Malte en 1681, et lieutenant-général des galères en 1718, charge créée pour récompenser ses longs services, et dont il se démit en 1720. Il mourut en 1726, à 92 ans.

BOUTHRAIS (Raoul), en latin *Bothereïus*, né à Châteaudun en 1552, fut avocat au grand conseil, et mourut en 1630, à 78 ans. Ses ouvrages sont, I. *Recueil d'arrêts du grand conseil*, en latin, Paris, 1606, in-8°. II. *De rebus in Galliâ gestis ab anno* 1594 *ad* 1610, 2 vol. in-8°. III. *Henrici magni vita*, en vers, in-8°, 1611. IV. *Lutetia*, 1612, in-8°, en vers. V. *Panégyrique de la ville d'Orléans*, 1615, in-8°, aussi en vers latins. VI. *Musa pontificia*, 1618, in-4°. etc.

BOUTIÈRES (Guigues GUIFFREY des), lieutenant-général de-là les Monts pour François Ier, n'avoit que 16 ans lorsqu'il fit une action de bravoure très-supérieure à son âge : servant dans la compagnie d'hommes d'armes de Bayard, il eut occasion de se mesurer corps à corps avec un officier albanais de la cavalerie légère des ennemis, redoutable par sa haute stature, et le fit son prisonnier. Le nouveau David présenta son Goliath à l'empereur, qui, frappé du contraste du vainqueur et du vaincu, dit à l'Albanais « qu'il étoit surpris qu'un colosse comme lui se fût laissé saisir par un enfant, qui de quatre ans ne

porteroit poil au menton.» L'Albanais, plus honteux encore du reproche que de sa défaite, voulut colorer sa lâcheté, en disant qu'il avoit cédé au grand nombre, et qu'il avoit été saisi par quatre cavaliers. Bayard, qui étoit présent, se tournant vers des Boutières, lui dit : « Entendez-vous ce qu'il rapporte? Il est contraire à votre récit : ceci touche votre honneur.» Aussitôt le jeune homme se levant sur ses pieds : «Vous mentez, lui dit-il avec hardiesse! et pour montrer que je vous ai pris moi seul, remontons à cheval, et je vais vous tuer, ou vous faire crier une seconde fois quartier.» Mais l'Albanais, trop satisfait du premier combat, n'étoit pas homme à accepter cette proposition. Cet acte d'intrépidité précoce est de l'an 1509. Boutières soutint un si beau commencement. Il se distingua dans toutes les guerres d'Italie, et obtint le gouvernement de Turin en 1537. Le roi ayant nommé à sa place le duc d'Enguien, Boutières piqué se retira dans ses terres; mais, à la nouvelle d'un combat prochain, il vola à l'armée, commanda l'avant-garde, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Cérisolles en 1544. Trois ans après, il eut un commandement sur la flotte de l'amiral d'Annebaut. L'histoire se tait sur le reste de sa vie et sur l'année de sa mort.

† BOUTIGNY (Roland-le-Vayer de), maître des requêtes, devint intendant de Soissons, et y mourut en 1685. Les contestations que la régale excita entre la cour de Rome et celle de France, à la fin du 17e siècle, firent éclore divers ouvrages, parmi lesquels on distingua celui de Boutigny, ayant pour titre : *Traité de l'autorité des rois, touchant l'administration de l'Eglise*, Amsterdam, 1700, in-12. Cet écrit, plein d'érudition, fut attribué à l'avocat-général Talon, ainsi que celui qui est intitulé *De l'autorité du roi touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, que l'on doit aussi à l'intendant de Soissons.

† BOUTON (François), jésuite, voyagea en Amérique, et a publié une *Relation* estimée de l'établissement des Français à la Martinique, 1640, in-8°. Il a laissé un *Dictionnaire*, dans lequel tous les mots latins sont traduits en mots hébreux tirés de la Vulgate, et où il a mis une savante préface. Le manuscrit est dans la bibliothèque de Lyon.

* BOUVARD (Charles), né à Montoire, dans le Vendômois, vers la fin de 1572, prit le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Paris en 1606. Il fut professeur au collége royal en 1625, et premier médecin de Louis XIII depuis 1628 jusqu'en 1643, époque de la mort de ce prince. On a, sous son nom, un volume in-4° de vers, publié en 1624, dont, *Description de la maladie, de la mort et de la vie de madame la duchesse de Mercœur, décédée le* 6 *septembre* 1623, Paris, 1624, in-4°; et beaucoup d'autres pièces hérissées de termes les plus baroques et les plus barbares. Amelot de La Houssaye, qui n'aimoit pas les médecins, dit que Bouvard fit prendre à Louis XIII, en un an, 215 médecines, 212 lavemens, et qu'il le fit saigner 47 fois. Si cela étoit vrai, il le seroit encore que ce prince auroit fait son cours de médecine dans toutes les formes. Bouvard mourut à Paris le 22 octobre 1658.

† I. BOUVART (François), originaire de Lyon, se destina d'abord au théâtre de l'opéra. Sa voix étoit si étendue, que l'on avoua n'en avoir jamais ouï de pareille. A seize ans, Bouvart la perdit, et se consa-

tra dès-lors tout entier à composer la musique de plusieurs opéras. On lui doit, entre autres, celle de *Cassandre* et de *Médus*. Il fut chevalier de l'ordre du Christ, et mourut vers 1718. Il avoit épousé la veuve du célèbre peintre Coypel.

† II. BOUVART (Michel-Philippe), docteur et professeur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, naquit à Chartres, et mourut à Paris, en 1787, dans un âge assez avancé. Il ne se borna pas à enseigner la médecine; il la pratiqua avec succès. C'étoit peut-être le médecin de la capitale le plus consulté; il ne devoit donc pas être jaloux de ses autres confrères : il le fut cependant de Tronchin, de Bordeu et de quelques autres, et parla d'eux avec une causticité révoltante. Malgré ces intrigues, il donna souvent des preuves d'obligeance et de bonté. On n'a de lui aucun ouvrage important sur la médecine. Son *Examen* du livre de Tronchin, *de colicâ pictorum*, 1758, in-8°; sa *Consultation sur une naissance tardive*, contre les anatomistes Petit et Bertin, 1765, in-8°; son *Mémoire au sujet de l'honoraire des médecins*, 1768, in-4°, sont des brochures éphémères et trop satiriques. Bouvart combattit avec force la pratique de Sutton pour l'inoculation; et il introduisit en France l'usage du *polygala* de Virginie, contre la morsure des reptiles venimeux. A des connoissances très-étendues, il réunissoit beaucoup d'esprit, une probité intacte, et de la générosité dans l'exercice de son art. Appelé chez un banquier malade du chagrin d'être bientôt forcé de suspendre ses paiemens, il lui fit remettre la somme de vingt mille francs dont il avoit besoin, et lui rendit ainsi l'honneur, le contentement et la santé. Bouvart dormoit peu, et ne faisoit qu'un seul repas. Sur la fin de sa carrière, il refusa les remèdes qu'on lui proposoit, et parut avoir peu de confiance à l'efficacité de l'art qu'il avoit exercé. « Ma carrière est finie, dit-il à ses amis ; je n'ai plus rien à désirer que le courage de souffrir. Des remèdes que la nature n'a plus la force de seconder fatigueroient mon existence, et ne la prolongeroient plus que pour la douleur. Le passé n'existe plus pour moi ; le présent n'est qu'un point ; l'avenir doit seul m'occuper. » Une fièvre de peu de durée termina son existence. Condorcet a publié l'Eloge de ce médecin renommé. Dans les Mémoires secrets par Bachaumont, tom. XXXVI, pag. 99, on lit le passage suivant : « Le travail avoit tellement usé les organes de Bouvart, qu'il étoit tombé en enfance ; il tâtoit machinalement les bras de ses fauteuils comme le pouls d'un malade, et il composoit des consultations en conséquence : de temps en temps il demandoit à ses gens pourquoi l'on ne venoit plus le chercher ? Monsieur, il n'y a plus de malades ; vous avez guéri tout le monde, lui répondoit-on, et cela le satisfaisoit. » Ce passage implique contradiction avec ce qui a été dit dans le cours de cet article.

BOUVIER (Gilles le), dit *Berry*, fut peut-être ainsi appelé du pays où il naquit en 1386. Il fut héraut d'armes de Charles VII, dont il nous a laissé la *Chronique*, qui commence à l'an 1402 et finit en 1461 : Godefroi l'a publiée dans les Histoires de Charles VI et de Charles VII, en 1653 et en 1661, in-fol.

BOUVIÈRE. *Voyez* GUYON, n° II.

BOUVOT (Jean), avocat de Châlons-sur-Saône, sa patrie, mort en 1636, à 78 ans, étoit protestant. On a de lui les *Arrêts du parlement de Bourgogne*, 2 vol. in-4°, à Ge-

nève, 1623 et 1628; recueil peu commun.

* BOWER (Archibalde), historien, né en 1686 à Dundée. Il fit ses premières études à Douay, ensuite il alla à Rome, où il fit profession chez les jésuites, et fut après conseiller de l'inquisition, à Macérata. De là il passa à Pérouse en 1726. Quelque temps après, à propos de certaine aventure qui ne fut jamais bien prouvée, il prit la fuite et se retira en Angleterre, adopta la religion de ce pays, se maria, et fut précepteur chez le lord Aylmer. Il fut aussi employé par des libraires, particulièrement aux corrections de l'Histoire universelle. L'ouvrage intitulé *Les vies des papes*, qu'il publia en 7 vol. in-4°, donnés successivement, fut très-vivement attaqué par les catholiques romains. Bower se défendit vigoureusement; mais sa bonne foi fut suspecte également aux protestans et aux papistes, de sorte qu'il tomba dans le mépris. Cependant le lord Littleton lui conserva son amitié et sa protection jusqu'à la fin.

* BOWLE (Jean), théologien anglais, né en 1725, mort en 1788, élève du collége d'Oriel, à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts en 1750, fut un des premiers qui découvrirent les suppositions de Lauder. On a de lui une *Lettre à l'évêque Précy*, une magnifique édition de *Dom Quixote* en espagnol, et une autre des Satires de Marstone, avec quelques anciennes poésies anglaises.

† BOWYER (Guillaume), célèbre imprimeur anglais, mort en 1777, se distingua par sa science et les belles éditions qu'il publia; il les enrichissoit de préfaces savantes. Son *Histoire de l'origine de l'imprimerie*, 1774, lui mérita une place dans la société des antiquaires de Londres. Ses éditions les plus recherchées sont: un *Nouveau Testament grec*, 1763, et les *Œuvres* de Selden, en 3 vol. in-fol., 1726.

BOUX (Guillaume le), né à Souzé près de Saumur en 1621, entra dans l'oratoire, se consacra à la prédication, et obtint de Louis XIV, devant qui il avoit prêché, l'évêché d'Acqs en 1658, et dix ans après, celui de Périgueux. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut en 1693, après avoir instruit ses curés et édifié ses diocésains. On a de lui, I. Des *Sermons*, Rouen, 1766, 2 vol. in-12. Il y faut plus rechercher la solidité et l'instruction que les grands mouvemens de l'éloquence. II. Les *Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12, estimées.

* BOUYS (Jean), peintre, né en 1692, fut élève de François de Troy. Il a laissé quelques tableaux et a gravé plusieurs sujets en manière noire.

* I. BOXHORN (Henri), natif du Brabant hollandais, fit ses études à Louvain, et embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint le doyenné de Tillemont, et son zèle pour la religion romaine le fit nommer inquisiteur. Quelque temps après, il changea de sentiment au point qu'il embrassa le protestantisme. Il fut ministre d'abord au pays de Clève, ensuite à Woerden et à Bréda. Henri Cuyck (*voyez* son article), lui adressa sur ce changement une *Epistola parænetica*, à laquelle Boxhorn répondit par un *Anti-cuyckuin*, à Leyde, 1592, in-8°. Il est auteur de quelques autres livres de controverse. — Anne BOXHORN, sa fille, épousa un ministre de Berg-op-Zoom, nommé Jacques Zuerx. De ce mariage naquit Marc-Zuérius BOXHORN. (*Voyez* l'article suivant.) Il fut jumeau d'un frère nommé Henri BOXHORN, ministre, qui mourut en 1640, âgé de 25 ans. Il étoit

aussi fort savant et donnoit de grandes espérances. Ces deux jumeaux ayant perdu leur père à l'âge de six ans, Henri Boxhorn, leur aïeul maternel, se chargea de leur éducation.

† II. BOXHORN (Marc-Zuérius), professeur d'éloquence à Leyde, ensuite de politique et d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, et mourut le 3 octobre 1653. On a de lui, I. *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°. L'abbé Lenglet dit que c'est peu de chose; Mencke, qui l'a continuée, assure que c'est un livre très-utile pour connoître l'origine et les droits des nations. Boxhorn n'avoit poussé cette histoire que jusqu'en 1650. II. *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol. III. *Virorum illustrium elogia*, 1638, in-fol. IV. *Chronologia sacra*, Bauzen, 1677, in-fol. V. *Poëmata*, 1620, in-12. VI. *Theatrum urbium Hollandiæ*, in-4°. VII. *Scriptores latini minores historiæ Augustæ, cum notis*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. VIII. *Poëtæ satyrici minores, cum commentis*, 1632, in-8°. IX. Des *Notes* sur Justin et sur Tacite. X. *De Republicâ Leodiensi*, 1632. XI. *Metamorphosis Anglorum*, 1653, in-12: très-bon abrégé des révolutions d'Angleterre. XII. *Quæstiones Romanæ*, 1637, in-4°. Dissertations érudites sur les antiquités romaines. XIII. *Origines Gallicæ*, ouvrage très-rare et estimé, rempli de recherches sur l'origine des langues anciennes et modernes, et où l'auteur fait jouer un grand rôle à celle des Scythes, Amsterdam, 1654, in-4°. Boxhorn y travailla beaucoup dans sa dernière maladie, et G. Hornius la publia après sa mort.

* BOY (Pierre), habile artiste en ouvrages d'orfèvrerie, peintre en miniature et sur émail, né à Lubeck, mort en 1727, à Dusseldorf, où il fut inspecteur de la galerie de peinture. Il excelloit surtout à peindre, sur de petites plaques, *des portraits en miniature* avec des couleurs de verre, et à les émailler ensuite avec beaucoup de goût. Le saint-ciboire de la cathédrale de Trèves, ouvrage précieux et admirable, est de cet artiste.

* BOYCE (Guillaume), célèbre musicien anglais, né à Londres en 1710, mort en 1799, fut d'abord enfant de chœur à Saint-Paul; ensuite il approfondit l'étude de la musique sous le docteur Gréen, organiste de la cathédrale, qui, à sa mort, lui laissa tous ses manuscrits, et le chargea de publier ses motets. Boyce, dans sa jeunesse, fut surpris d'une surdité incurable, maladie qui paroît aussi incompatible avec la musique que la cécité avec la peinture, et ne continua pas moins l'exercice de sa profession avec une constance incroyable. En 1749, l'université de Cambridge le reçut docteur en musique, et, en 1757, il fut nommé chef de la musique du roi d'Angleterre, et par suite organiste et compositeur de sa majesté. Boyce a été enterré dans la cathédrale de Saint-Paul. On n'a publié que peu de ses compositions. Son chant est vif et d'un goût délicat; ses *Motets*, ses *Symphonies*, et ses *Oratorio* sont très-estimés.

* I. BOYD (Robert), lord écossais, fils de sir Thomas Boyd de Kilmarnock, qui fut tué en 1439 par le vengeur de lord Damley, qu'il avoit lui-même tué en duel. Boyd fils fut très-aimé du peuple et du roi, qui le créa pair, en lui donnant le titre de lord Boyd de Kilmarnock. A la mort de Jacques II, en 1460, il fut nommé grand justicier du royaume, et l'un des lords de la régence, pendant la minorité de Jacques III. Ce lord et sa famille accumulèrent sur eux presque toutes les places, et enfin Boyd en vint au point d'emmener à Edimbourg le

jeune roi, qui étoit à Linlithgow, et de se faire déclarer seul régent. Il fit aussi épouser la sœur du roi à son fils, depuis comte d'Arran. En 1469, le roi, à l'instigation de quelques seigneurs, assembla un parlement pour examiner la conduite de Boyd, qui prit la fuite, et mourut à Alnwick en 1470. Le divorce du comte d'Arran fut prononcé, et ce seigneur mourut à Anvers en 1474. L'infortuné Kilmarnock, qui fut exécuté en 1746, étoit un descendant de cette maison.

II. BOYD (Marc-Alexandre), poëte écossais, né à Galloway, et mort en 1601, quitta le barreau pour la poésie, et y réussit. Plusieurs de ses pièces sont imprimées dans les *Deliciæ poëtarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

* III. BOYD (H.), mort au Bengale vers la fin du 18e siècle, est l'auteur prétendu des *Lettres de Junius*, si vantées par les Anglais, et qui furent attribuées à tant d'écrivains du premier ordre, entre autres à Sam. Dyer, à W. G. Halmilton, à Edmond Burk, au général Lée, à un ecclésiastique nommé Rosenhagen, à lord Ashburton (John Dunning). Le dernier éditeur, M. Héron, décide le problème en faveur d'Ashburton. Il n'avoit fait qu'éclaircir la question dans sa première édition; il a prononcé dans sa seconde.

* BOYDELL (Jean), artiste ingénieux et magistrat de Londres, né en 1719 à Dorington, dans le Shropshire. Son père étoit fermier, et il servit sous lui dans la ferme; mais le hasard lui ayant mis dans les mains quelques estampes de paysages, il se mit chez un graveur pour apprendre cet art. En 1745, il publia *quelques petits paysages* à l'usage des élèves. Le succès qu'ils eurent l'encouragea à donner *des gravures*; il facilita aussi les études de plusieurs artistes anglais, pour qui il étoit un protecteur très-libéral. Mais Boydell ne se borna pas à la gravure; il eut la gloire d'être le fondateur d'une école de peinture en Angleterre; nous voulons parler de la galerie de Shakspeare. Enfin, il a donné à la ville municipale de Londres quelques beaux tableaux pour la salle de conseil à Guihdall. En 1791, il étoit lord mayor. La révolution de France, et la guerre qu'elle occasionna, firent éprouver à cet homme respectable des pertes si considérables, qu'il fut forcé d'obtenir un acte du parlement pour mettre en loterie la galerie de Shakspeare, avec tous ses tableaux et ses planches. Il est mort en 1804.

BOYENVAL (Pierre-Joseph), scélérat obscur que Fouquier-Tainville employa dans la prison du Luxembourg pour dénoncer les victimes qu'il vouloit immoler. Il se vantoit hautement de cette mission. Revenant un jour du tribunal, il annonça avoir parlé pendant deux heures avec tant d'éloquence, qu'il n'étoit pas échappé un seul des cinquante-neuf accusés qu'il avoit fait mettre ce jour-là en jugement. Il se plaignit une autre fois d'avoir été injurié dans une chambre, et assura que tous les prisonniers qu'elle renfermoit périroient bientôt; ce qui arriva en effet. Boyenval subit enfin la peine de ses crimes, et fut condamné à mort comme complice de Fouquier-Tainville, en 1795, à l'âge de 26 ans.

† I. BOYER (Guillelm), troubadour, natif de Nice, dont on lui donne quelquefois le surnom, et mort dans une grande vieillesse vers l'an 1355. Ses ouvrages étant perdus, ce n'est que sur la foi de Nostradamus, le plus menteur de nos historiens, qui a écrit la vie de plusieurs poëtes provençaux, qu'on le cite ici comme auteur de plusieurs

chansons galantes adressées pour la plupart à une demoiselle de la maison de Berr dont il étoit amoureux. Le même biographe ajoute qu'il fut attaché au service de Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, et à celui de son fils Robert; qu'il dédia un recueil de poésies à ce dernier, ainsi qu'un *Traité d'histoire naturelle* que le temps n'a pas plus épargné. Millot, historien des troubadours, ajoute à la fin de la notice de ce poëte : « Pour apprécier le récit et le jugement de Nostradamus, presque toujours suspect, nous aurions besoin de preuves qui n'existent point. »

II. BOYER (Nicolas), Boerius, d'abord avocat à Bordeaux, puis conseiller au grand-conseil, enfin président au parlement de la même ville, a laissé des *Commentaires sur les coutumes de Tours, Berri et Orléans*, à Francfort, 1598, in-fol. Ses *Décisions* imprimées à Lyon aussi in-fol., 1560, furent de son temps fort répandues. L'auteur mourut en 1539, à 70 ans.

† III. BOYER (l'abbé Claude), de l'académie française, naquit à Alby en 1618. Il vint assez jeune à Paris, où il cultiva l'éloquence. Mais, ayant prêché avec peu de succès, il quitta la chaire pour le théâtre. Il avoit déclamé contre la scène dramatique, et il s'en occupa toute sa vie, toujours content de lui-même, et rarement du public. Né avec une imagination peu réglée, il choisissoit des sujets bizarrement compliqués, et des personnages qui n'avoient aucun caractère. En cherchant le sublime, il tomba dans un galimatias inintelligible peut-être à lui-même. On a de lui *vingt-deux pièces dramatiques* pleines d'enflure, et où l'on n'aperçoit aucune connoissance du théâtre. Sa *Judith* eut un succès passager. On connoît l'épigramme qu'elle fournit à Racine. Cette pièce, applaudie pendant un carême entier, fut sifflée à la rentrée d'après Pâques. La Champmeslée ayant demandé la raison de l'inconstance du parterre, Racine lui répondit : *Les sifflets étoient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau.* Boyer, fatigué de ses mauvais succès, fit jouer en 1680, sa tragédie d'*Agamemnon*, sous le nom d'un de ses amis. Racine, son plus grand fléau, applaudit à cette pièce. Boyer ne put s'empêcher de s'écrier en plein parterre : « *Elle est pourtant de Boyer, malgré mons de Racine.* » Ce mot lui coûta cher. Sa tragédie fut sifflée le surlendemain. Une de ses pièces n'ayant point eu de spectateurs, Boyer attribua cette disette à la pluie. Furetière fit à ce sujet cette épigramme :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin d'avoir peu d'assistans,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et le dimanche le beau temps.

Ce poëte mourut à Paris le 22 juillet 1698. C'étoit un de ces hommes qui, ayant la facilité de parler avec abondance et avec feu dans la société, font illusion à la multitude, et s'éblouissent au point de se faire croire supérieurs aux génies du premier ordre. *Voyez* CALPRENÈDE.

IV. BOYER (Michel), peintre français, né au Puy, fut reçu membre de l'académie de peinture en 1701. Il peignoit habilement *l'architecture et la perspective*. On admire celle de la galerie de l'hôtel où demeuroit autrefois le premier président du parlement de Paris, près du palais de justice, et qui est occupé actuellement par la préfecture de police.

† V. BOYER (Abel), né en 1664 à Castres, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira d'abord à Genève, à Franeker, et ensuite en Angleterre l'an 1689. Il mourut à Chelsey en 1729. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Un *Dictionnaire anglais et français*, en 2 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°, Lyon, 1808, dont les éditions ont été très-multipliées ; on distingue celle qui a été donnée à Lyon en 1792 par Bruyset aîné. II. Une *Grammaire anglaise*, in-12. Si ces deux ouvrages, dit un écrivain, n'avoient servi qu'à faire passer dans notre langue les sages maximes et les beautés des écrivains anglais, l'auteur auroit les plus grands droits aux éloges du public reconnoissant ; mais la connoissance de la langue anglaise nous a attiré le débordement de tant d'extravagances, que les esprits sages sont peu tentés d'applaudir à ses travaux. III. *L'Etat politique ;* ouvrage périodique qui embrassoit tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 jusqu'en 1729. Il fut très-bien reçu dans sa naissance, et on le recherche encore à présent pour plusieurs pièces curieuses qui y sont insérées. IV. *Histoire du roi Guillaume III*, Londres, 1702, 3 vol. in-8°. V. Les *Annales de la reine Anne*, depuis l'année 1702, en 11 vol. in-8°. VI. *L'Histoire du règne de la reine Anne*, 1722, in-fol.

† VI. BOYER (Jean-François), ancien évêque de Mirepoix, avoit été d'abord théatin. Le foible succès de ses *Sermons* et sur-tout la direction de quelques femmes firent sa fortune. L'académie des inscriptions, ayant perdu le cardinal de Polignac, donna sa place à l'évêque de Mirepoix en 1741. Il avoit été reçu à l'académie française dès 1736, et deux ans après il le fut à l'académie des sciences. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simpliciié de ses mœurs, méritèrent encore plus que ses talens, qu'on lui confia l'éducation du dauphin, et ensuite le détail des affaires qui concernoient la nomination aux bénéfices. Il auroit fait du bien dans cette place, si son zèle avoit toujours été aussi éclairé qu'il étoit vif. Duclos l'a jugé très-sévèrement. « Jamais aucun ministre, dit-il, n'a été si maître dans son département que ce mince sujet sans naissance, d'une dévotion peu éclairée, et tiré du cloître pour l'épiscopat par quelques vieilles dévotes de la cour. L'Église et l'état se ressentent aujourd'hui des choix qu'il a faits. » Il mourut en 1755. *Voyez* MALLET, n° II *et* SAINT-PIERRE, n° II.

† VII. BOYER (Jean-Baptiste-Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et médecin ordinaire du roi, naquit à Marseille en 1693. Il fit son cours d'étude au collége des pères de l'oratoire de la même ville, et de là fut envoyé à Constantinople pour y faire le commerce ; mais ses inclinations et son goût le portant vers l'étude de la médecine, il revint en France. La peste qui désola Marseille en 1720, lui fournit une occasion de signaler son zèle et ses talens, et lui valut une pension sur le trésor royal. Ses succès le firent appeler à Paris ; mais il en sortit plusieurs fois pour aller dans différentes provinces de France traiter des maladies contagieuses et désespérées. L'Epagne et l'Allemagne réclamèrent ses talens pour le même sujet. Il fut presque toujours heureux dans ses traitemens. La faculté de médecine l'élut en 1756, pour son doyen, et ce fut pendant le temps de son décanat, qu'il donna une nouvelle édition du *Codex medicamentarius* seu *Pharmacopœa Parisiensis*, in-4° : ou-

vrage utile et bien fait. Cet estimable médecin mourut à Paris en 1768. Un autre médecin du même nom, né à Lyon dans le 18[e] siècle, y a publié un *Traité de la peste.*

VIII. BOYER D'AGUILLES (Jean-Baptiste, marquis de), procureur-général au parlement de Provence, s'étoit composé un cabinet précieux de tableaux. Son fils, héritier du goût et de la place de son père, et nommé aussi Jean-Baptiste, les fit graver par Jacques Coëlmans, d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709; mais il n'a paru qu'en 1744, in-fol. 2 vol., composés de 118 planches. Le premier volume renferme les écoles d'Italie et de Flandre; le second, l'école française. BOYER fils gravoit lui-même avec goût; les *frontispices* de ces deux volumes sont exécutés par lui. Le père et le fils unissoient aux connoissances propres à leur état, les lumières que donnent l'étude des belles-lettres, et l'enthousiasme pour les beaux-arts. Le marquis d'Argens étoit fils du dernier. *Voy.* ARGENS, n° I.

IX. BOYER (Pierre) prêtre de l'oratoire, né à Arlanc en 1667, déclama et écrivit contre la bulle et les jésuites: il fut enfermé au Mont-Saint-Michel, et ensuite à Vincennes, où il mourut en 1755. On a de lui, la *Vie de M. Pâris*, in-12; le *Parallèle de la doctrine des payens et des jésuites*, in-8°, et d'autres livres de ce genre, peu modérés.

* X. BOYER (Pascal) naquit à Tarascon en 1742. Il rédigeoit sous la monarchie des bulletins manuscrits contenant des anecdotes contre la cour, et qu'il distribuoit clandestinement. Il fut, pendant les premières années de la révolution, l'un des rédacteurs de la Gazette universelle, qui étoit en faveur de la monarchie. Boyer, traduit au tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort le 19 messidor an 2 (7 juillet 1794.)

* XI. BOYER (M. de), né le 14 août 1734, entra au service en 1748, et devint bientôt lieutenant-colonel du régiment de Champagne. S'étant distingué par sa fermeté et son attachement à la discipline, le roi le mit à la tête du régiment de la Fère, infanterie, alors en proie à des divisions. Il y rétablit l'ordre, et passa avec ce corps en Amérique. Une bravoure étonnante et des connoissances militaires le firent remarquer dans cette guerre; et à son retour, il fut nommé maréchal de camp. Retiré à la campagne, il ne prit aucune part aux orages de la révolution. Il mourut à Paris le 29 mars 1805, âgé de 70 ans.

* XII. BOYER-BRUN (J. M.), substitut du procureur de la commune de Nîmes. Il publia en 1790, en faveur des catholiques du Gard, et sur l'état politique de ce département, un ouvrage en opposition aux principes de la révolution. Forcé de fuir, il vint à Paris en 1791, et y concourut à la rédaction de plusieurs journaux rédigés contre la révolution. Il fut accusé d'avoir révélé au comité de sûreté générale l'asile de Rabaut de Saint-Etienne, mis hors la loi: et comme convaincu d'être complice des conspirations qui avoient existé à Nîmes et à Arles, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 1[er] prairial an 2 (1793).

† XIII. BOYER-FONFREDE (Jean-Baptiste), né à Bordeaux, fils d'un riche négociant, avoit d'abord été missionnaire, puis ayant quitté l'état ecclésiastique pour entrer dans le commerce, il s'étoit marié et retiré en Hollande. Il re-

vint à Bordeaux au commencement de la révolution, s'y fit remarquer par ses principes républicains et par ses talens oratoires; il fut envoyé en députation par le commerce de cette ville à l'assemblée législative, et ensuite nommé député de la Gironde à la convention nationale. Il s'y montra partisan de la république et attaché au parti de la Gironde. Le 25 décembre 1792, il accusa Marat d'avoir insinué qu'il falloit un dictateur. Le 3 février, il s'opposa à l'envoi de Marat à la prison de l'Abbaye, opposition motivée sur le mépris qu'on devoit avoir pour lui. Ce parti ayant été proscrit le 31 mai 1793, il fut cependant effacé de la liste; mais cette exception ne lui ayant pas fait oublier ses collègues malheureux qu'il chercha en vain à défendre, il fut arrêté lui-même et condamné à mort le 2 juin 1793, à l'âge de 27 ans, ainsi que vingt autres députés du même parti. Il étoit beau-frère de Ducos, autre député à la convention. Leur petite stature les avoit fait surnommer les *Roquets de la Gironde*. Boyer-Fonfrède avoit beaucoup d'énergie; il alla à la mort avec courage et intrépidité, chantant: *Plutôt la mort que l'esclavage*. La convention décréta la célébration annuelle d'une pompe funèbre le jour de la mort de ces illustres victimes de la révolution.

*XIV. BOYER (J.), médecin de Turin, accusé d'avoir voulu renverser le trône de Sardaigne pour révolutionner le Piémont. Il fut jugé militairement et fusillé à Turin dans le mois de septembre 1797. Quoique jeune encore, il avoit déjà publié un *Traité d'anatomie* en 4 vol. in-8°.

*I. BOYLE (Richard), né en 1566, perdit ses parens dès son enfance: n'ayant ni naissance ni fortune, il entra en qualité de secrétaire au service de sir Charles Manwood, qu'ensuite il quitta pour vivre du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche, qui, morte en couches, lui laissa sa belle terre en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Accusé dans l'affaire du fameux comte d'Essex, il se justifia parfaitement en présence de la reine Elisabeth, et il recouvra sa liberté. Il épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite, il fut créé lord et comte de Corke par Charles Ier. Il acquit des richesses immenses, sans perdre la réputation de la plus parfaite intégrité. Il mourut en 1643, père de Roger et de Robert Boyle.

† II. BOYLE (Robert) naquit le 25 janvier 1626 à Lismore en Irlande. Après avoir appris le français et le latin dans sa patrie, il voyagea à Genève, en France et en Italie, pour se perfectionner dans la physique et les mathématiques. De retour en Angleterre, il se fixa à Oxford, il y fit bâtir un bel observatoire et y inventa sa *Pompe pneumatique*, perfectionnée par Hook, son associé dans les opérations chimiques. Le roi Charles II, et ses successeurs Jacques II et Guillaume III, l'honorèrent successivement de leur intimité et de leur estime. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la société royale de Londres, en 1663. On l'en nomma président en 1680; mais il voulut toujours se borner au titre de conseiller. Son zèle pour la religion chrétienne se signala dans toutes les occasions. Il donna durant sa vie 300 livres sterling par an pour la propagation de la foi en Amérique, et cent pour les Indes. Il fit traduire à ses frais l'Evangile dans un grand nombre de langues des pays étrangers. Il laissa, en mourant, un fonds considérable,

pour un certain nombre de *Sermons* qu'on doit prêcher chaque année, sur la vérité de la religion chrétienne en général, sans entrer dans les disputes particulières qui divisent les chrétiens. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, la physique et les mathématiques, recueillis en 1744, à Londres, en 5 vol. in-fol., avec la Vie de l'auteur. Ils ont été réimprimés en 6 vol. in-4°, Londres, 1772. Les principaux sont, I. *Nouvelles expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air.* Il y décrit sa machine du vide, et pousse la modestie jusqu'à reconnoître qu'il en doit l'idée à Othon Guericke. II. *Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale.* III. *Histoire générale de l'air.* IV. *Expériences et observations sur le froid, les couleurs, les crystaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent,* dans différens Traités séparés. Histoire remarquable, intit. *an experimental discourse of quick-silver growing hot with gold*, et que dans un autre discours joint à celui-ci et qui en formoit la suite, il rendoit compte d'expériences si singulières, qu'elles firent penser à Newton qu'il avoit trouvé le secret de faire de l'or. Il existe une lettre de Newton, écrite à un savant, ami de Boyle, dans laquelle il lui dit formellement que Boyle a découvert ce grand secret. Il suppose que Boyle n'a pas tout dit, et il ajoute que cette découverte produiroit une telle révolution et tant de maux, qu'il espère que le noble auteur ne s'expliquera jamais davantage. Les discours en question avoient été communiqués à la société royale, et n'ont point été rendus publics. V. *Le Chymiste sceptique.* VI. *Essai sur l'Écriture sainte.* VII. *Le Chrétien naturaliste*, ouvrage dans lequel il s'attache à prouver que la physique expérimentale mène au christianisme, loin de l'en éloigner. VIII. *Considérations pour réconcilier la raison et la religion.* IX. *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu* : très-estimé. On rapporte que ce grand physicien avoit coutume de faire une inclination toutes les fois qu'on prononçoit devant lui le nom de Dieu. X. *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie comparée avec la philosophie naturelle.* L'auteur ne prise celle-ci qu'autant qu'elle a du rapport à la religion. Il mourut à Londres en 1691, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Tout étoit simple chez lui, et conforme au caractère d'un vrai philosophe. Il étoit plein de franchise, de politesse et de douceur. Il ne savoit ni mentir ni déguiser, mais il savoit se taire. Il jugeoit très-sainement des hommes et des affaires : aussi quitta-t-il la cour de bonne heure.

† III. **BOYLE** (Roger), comte d'Orréry, frère du précédent, naquit à Lismore en 1621. Ayant pris le parti des armes, il servit sous Cromwel contre Charles Ier, et, après la mort de l'usurpateur, il embrassa la cause de Charles II. Dès que ce roi fut sur le trône, il lui donna une place de conseiller dans son conseil privé d'Angleterre et d'Irlande. Il mourut en 1679. On a de lui plusieurs ouvrages anglais, en prose, en vers et bien écrits. I. *La Parthénice*, roman en 3 vol. in-4°, et in-folio, qu'on a comparé à ceux de Scudéri et de La Calprenède. II. *Histoire de Henri V.* III. *Le prince Noir* et *Mustapha Triphon*, tragédies applaudies dans le temps. IV. *L'Art de la guerre*, etc.

† IV. **BOYLE** (Charles), petit-fils du précédent, et comte d'Orréry comme lui, élève du docteur Atterbury, accusé d'être entré dans

des complots contre l'état, fut mis à la tour de Londres en 1722. On ne put jamais l'en convaincre. Il mourut en 1731, d'une maladie contractée dans sa prison. L'instrument astronomique, appelé l'*Orréry*, si utile pour comprendre le système solaire, est de son invention. C'est un planétaire où l'on voit tous les mouvemens célestes; mais on lui préfère celui de l'abbé Nollet, qui est plus simple. On a encore de lui une *Traduction latine des Epîtres de Phalaris*, avec notes, in-8°, 1695; une *Comédie*, des *Pièces de Vers*, et des *Harangues*.

† V. BOYLE (Jean), comte de Cork et d'Orréry, fils du précédent, né en 1707, élève de l'école de Westminster et du collége du Christ à Oxford, épousa en 1728 la fille du comte d'Orkney, qui mourut en 1732. L'année suivante il retourna en Angleterre; et en 1738 il épousa une dame irlandaise. Un an après il publia les œuvres dramatiques de son grand-père, 2 vol. in-8°. Ses propres ouvrages sont, I. *Traduction de Pline*. II. *Observations sur la vie de Swift*. III. *Histoire de Toscane*, qu'il composa à Florence, mais qu'il n'acheva pas. La vie de Boyle a été écrite par Duncombe, qui l'a donnée au public en 1774. On y a joint ses lettres, et il y a encore d'autres pièces de ce seigneur qui ont été insérées dans le World et dans le Connoisseur. *Voy*. Swift.

† BOYLESVE *ou* Boileau (Etienne), chevalier, prevôt de Paris sous le règne de S. Louis, mit un ordre dans la police de cette ville. Les impôts sur les denrées étoient exorbitans; les prevôts fermiers avoient tout vendu, sans en excepter la liberté de commercer: il remédia à ces deux abus. Il divisa ensuite les marchands et les artisans en différens corps de communauté, leur donna des statuts et des réglemens, faits avec tant de sagesse, qu'on s'en est servi depuis pour régler les anciennes communautés, ou pour en former de nouvelles. Il ne fut pas moins attentif à veiller à la sûreté publique, et à punir ceux qui pouvoient la troubler. Ce bon magistrat mourut vers 1269. Le manuscrit de ses ordonnances qui étoit à la sorbonne est maintenant à la bibliothèque impériale.

* BOYLSTONE (Zabdiel), médecin, né en 1684, à Brokline, près de Boston en Amérique, fit ses études sous le docteur Cutler, et se fit beaucoup d'honneur en exerçant son art chez lui. En 1721 le docteur Boylstone introduisit l'inoculation à Boston, où il la pratiqua avec beaucoup de succès, malgré la faculté, de la part de qui il éprouva une grande opposition. Il est mort en 1766.

* I. BOYSE *ou* Bois (Jean) théologien anglais, né en 1560 à Nettlestead, au comté de Suffolk, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, où il fut long-temps professeur de grec. Il fut un des traducteurs de la Bible, et collaborateur de sir Henri Saville, pour son édition de saint Chrysostôme. L'évêque Andrews lui donna un canonicat à Ely. Il y mourut en 1643.

* II. BOYSE (Jean), théologien anglais, né en 1574 au comté de Kent, élève du collége de Benet à Cambridge. En 1599, il obtint le vicariat de Tilmanstone, et fut en même temps recteur de Bettishanger. Il fut nommé depuis à d'autres places; et enfin chanoine de Cantorbéry. Boyse mourut en 1625, laissant quelques ouvrages, qui ont été publiés en 1 vol. in-fol.

† III. BOYSE (Joseph), théologien dissident, né en 1660 à Leeds, dans le comté d'Yorck, élève de Kendal dans le Westmoreland. Il étoit à Amsterdam en 1682, et il remplissoit les fonctions du ministère chez les brownistes. A son retour il accepta une place dans la congrégation à Dublin, où il est mort en 1728. Ses Œuvres en 2 vol. in-fol., contenant *des Sermons*, dont plusieurs sont estimés, ont été publiées la même année.

IV. BOYSE (Samuel), poëte anglais, mourut en 1749, après avoir dissipé sa fortune et fait de beaux vers. Son Poëme de *la Divinité* a été imprimé plusieurs fois. Son Ode, intitulée *le triomphe d'Albion*, qu'il publia en 1743, après la bataille de Dettingue, eut un grand succès. On lui doit encore une *Histoire des transactions de l'Europe, depuis* 1739 *jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse, en* 1743 2 vol. in-8°.

* BOYSEN (Frédéric-Eberhard), premier prédicateur du prince de Quedlinbourg, né à Halberstadt le 7 avril 1720, et mort le 4 juin 1800. Il est connu par son excellente *Traduction allemande de l'Alcoran*, 2e édition, Halle, 1775, in-8°. On a encore de lui un *Extrait* en 10 vol. de l'Histoire universelle publiée en Angleterre, et un *Magasin historique*, Halle, 1767, 1770.

* BOYSSIÈRES, écuyer, sieur DE LA BOISSIÈRE (Jean de), né d'une famille noble, à Montferrant en Auvergne, au mois de février 1555. On a de lui des *Premières Œuvres*, imprimées en 1578, Paris, in-12; des *Secondes et Troisièmes Œuvres*, qui parurent l'année suivante, in-12 et in-4°; les trois premiers chants d'un *Poëme* sur la croisade, in-12, Paris, 1584; et, selon Duverdier, des *Œuvres spirituelles*, *partie en prose*, *partie en vers;* le tout marqué au coin de la plus grande médiocrité. Ce qui ne l'empêcha pas d'être, selon la coutume de son siècle, accablé d'éloges par ses contemporains. Parmi les vers faits à sa louange se trouve *un sonnet* de la composition de Guillaume de BOISSYÈRE son frère; et cette pièce est la seule que l'on connoisse de lui.

* BOYVIN (Jean), né à Dôle vers la fin du 16e siècle, fut un savant jurisconsulte; son mérite l'éleva à la place d'avocat-général, ensuite à celle de conseiller au parlement de Dôle; enfin, à la dignité de président unique au même parlement. Il remplit toutes ces places avec distinction. Lors du siége de Dôle, fait par le prince de Condé en 1636, Boyvin se trouvant le plus ancien du parlement, après le vice-président, qui étoit octogénaire, se trouva à la tête des commis au gouvernement, et recueillit la gloire de la belle défense de cette ville. Il en composa la relation, qui parut sous ce titre: *Siége de Dôle, capitale de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1637, in-4° de 306 pages, assez rare. Cet ouvrage, écrit avec modestie et impartialité, fait honneur au courage des Comtois. Privés de l'espérance de tout secours, trop éloignés de leur monarque, gouvernés par un archevêque octogénaire et par une compagnie de jurisconsultes, ils prirent cependant la résolution de se défendre, et de soutenir un siége contre l'élite des troupes de France, commandées par un prince du sang. Ils s'en tirèrent avec honneur. Trois mois d'un siége poussé avec activité, et continuellement rafraîchi, ne leur firent rien perdre de leur courage et de leur résolu-

tion : et le prince de Condé, qui avoit investi Dôle le 26 mai 1636, se vit forcé, le 14 août suivant, d'en lever le siége, avec perte de 5000 soldats et de 600 officiers; les assiégés n'ayant guère perdu que 700 hommes. La religion dont le peuple étoit animé, et la crainte qu'on lui avoit suggérée qu'il pourroit être forcé d'en changer s'il tomboit sous la domination de la France, lui donnoient une aversion extraordinaire pour cette puissance. On redoubla ces sentimens par des processions générales du clergé en aubes blanches et pieds nus. On donna la liberté aux prisonniers et on les arma. Les capuçins servoient jour et nuit d'ingénieurs, contrôleurs et chasse-avant dans les travaux du siége. Les dames et demoiselles ne dédaignoient pas d'y bêcher et porter la terre avec une allégresse nompareille, dit Boyvin. Enfin un des assiégés fait prisonnier ne voulut jamais dire : *Vive le roi de France!* quel que fût le supplice dont on le menaçât, et quelques faveurs qu'on lui promît. Boyvin mourut le 13 septembre 1650, après avoir laissé plusieurs ouvrages, dont la plupart sont manuscrits, entre autres, *La fidelle relation de ce qui se passa dans la translation de l'hostie miraculeuse de Favernay à Dôle.* On y remarque ces deux vers :

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine et igne Deum.

On lui doit encore un *Traité des monnoies*, *des devoirs et offices du général des monnoies*, que l'on croit manuscrit, et des *Notes sur la coutume de Franche-Comté.*

I. BOZE (François de), chirurgien de Lyon, publia la traduction française de l'*Arsenal de chirurgie* de Scultet, et y joignit la *Description* d'un monstre né à Lyon, 1672, in-4°.

† II. BOZE (Claude Gros de) naquit à Lyon le 28 janvier 1680. Il se livra d'abord à la jurisprudence, et fut reçu avocat au parlement; mais les médailles et les antiquités l'occupèrent bientôt tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin, le chérirent comme un savant profond et aimable. Quelques *Dissertations* ingénieuses sur les médailles et d'autres monumens, lui ouvrirent la porte de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1705. Il y fut reçu sous le titre d'élève, et l'année d'après il en devint le secrétaire perpétuel. L'académie française se l'associa aussi en 1715. La garde du cabinet des médailles du roi lui fut confiée en 1719. Il partit l'année d'après pour la Hollande, dans le dessein d'augmenter les trésors qu'on avoit mis entre ses mains. De retour à Paris, il consacra tout son temps à l'académie des belles-lettres et au cabinet des médailles. Il eut l'inspection de la librairie en 1745, pendant la maladie de Maboul. Il s'étoit démis trois ans auparavant de la place de secrétaire de l'académie des belles-lettres. Cette compagnie le perdit entièrement en 1753 : il mourut le 10 septembre de cette année, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. L'édition des quinze premiers volumes des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*; les *Eloges historiques* qui ornent ces mémoires, écrits avec autant d'esprit que d'agrément, ont été imprimés séparément, en 2 vol. in-12. C'est un panégyriste sans fadeur, et un historien sans verbiage. On y trouve moins de ces traits fins dont les éloges de Fontenelle sont parsemés, mais peut-être plus d'élégance et de goût. Les pre-

miers éloges sont bien inférieurs aux derniers. C'est à ceux-ci principalement qu'il faut appliquer le jugement que nous en portons. II La seconde édition de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, continuée jusqu'à la mort de ce prince, 1723, in-fol. Il donna les dessins et les devises de plusieurs. III. *Traité historique sur le jubilé des Juifs*, 1702, in-12. IV. *Histoire de l'empereur Tetricus*, éclaircie par les médailles. V. Plusieurs *Dissertations sur les médailles antiques, Janus, Hygie*, déesse de la santé, et le *Taurobole* découvert à Lyon en 1704. Ces dissertations sont répandues pour la plupart dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. VI. Il publia le *Catalogue de sa bibliothèque*, 1745, in-fol.; elle étoit bien choisie, et pleine de livres rares et curieux. Ce catalogue est recherché par les bibliographes, et se vend fort cher. On en a donné un autre après sa mort, Paris, 1753, in-8°. On lui attribue le *Livre jaune*, contenant *quelques conversations sur les logomachies, disputes de mots, abus de termes*, etc., Bâle, 1748, in-8°, imprimé à trente exemplaires seulement, sur papier végétal.

* BOZIO (Thomas), prêtre de l'oratoire de Rome, vécut au commencement du 17e siècle, sous le pontificat de Clément VIII, et naquit dans le duché d'Urbin. Il eut une profonde connoissance de toutes les sciences, et sur-tout de la théologie. Mais l'étude qui lui étoit la plus agréable étoit celle de l'histoire. Il écrivit à peu près dix vol. sous ce titre : *Annales antiquitatum*, mais la mort le surprit avant qu'ils fussent publiés. Cependant il avoit déjà publié beaucoup d'autres ouvrages, entr'autres, *De signis eccl.*, 1591; *De ruinis gentium et regnorum*; *De antiquo et novo Italiæ statu*. Il écrivit contre Machiavel, *De imper. virtutum*; et enfin il donna *De robore bellico*.

* BOZZAVOTRA (Antoine), célèbre professeur en médecine dans l'université de Naples, mort dans cette ville en 1557, a publié les ouvrages suivans : I. *Quæsitum de calido innato*, Neapoli, 1542, in-4°. Il paroît que cet écrit n'est autre chose qu'une dissertation académique. II. *Opus de venæ sectione in uterum gerenti, adversùs negantes hujusmodi auxilium pro cautione abortûs*, Romæ, 1545, in-4°. III. *Operis de venæ sectione apologia*, ibid., 1545, in-4°.

* BRA (Henri de), connu sous le nom de *Henricus à Bra*, médecin, naquit à Dockom, ville de Frise, le 25 septembre 1555; après avoir beaucoup voyagé, pour étendre ses connoissances, il retourna dans sa patrie, où il pratiqua son art. Mais des considérations particulières l'ayant engagé à quitter sa ville natale, il alla s'établir à Zutphen, où il étoit encore au mois de mars 1604. Les auteurs de sa vie ne disent rien au-delà de cette époque; ils se bornent à parler de ses ouvrages, dans lesquels on trouve peu de raisonnement, et encore moins d'éclaircissemens sur le fonds des matières qui en font les sujets : on peut même dire qu'ils ne sont que de pures compilations.

* BRABUS-CHAMICUS (Jean), médecin portugais, enseigna publiquement l'anatomie dans l'université de Coimbre, vers le commencement du 16e siècle. On a de lui un *Traité latin sur les plaies de la tête*, imprimé dans cette ville en 1516, in-fol. La théorie qu'il y propose pour expliquer la plupart des fractures passe, à juste titre, pour ridicule, puisque les principes physiques sur lesquels il l'appuie sont déduits de la philosophie d'Aristote.

* BRACCIO (Alexandre), noble florentin, secrétaire d'état de la république de Florence au 15e siècle, et au commencement du suivant, traduisit en partie les trois livres d'Appien Alexandre. *La Guerre des Carthaginois* fut imprimée à Rome, 1502. Il les a fait précéder d'*un poëme* adressé à Gio Orsino, et dit avoir fait cette traduction sur le texte latin de Pierre Candide. Le P. Nigri rapporte qu'elle fut faite en 1490. Les autres livres d'Appien, c'est-à-dire *les guerres civiles* et *les guerres extérieures*, furent imprimés plusieurs fois à Venise, à Florence et ailleurs.

I. BRACCIOLINI. *Voyez* POGGIO, n° I.

† II. BRACCIOLINI DELL' API (François), poëte italien, né à Pistoye, d'une famille noble, en 1556, avoit près de 40 ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique, pour posséder un canonicat dans sa patrie. Le cardinal Maffféo Barbérini, dont il avoit été secrétaire pendant sa nonciature en France, étant parvenu à la tiare, sous le nom d'Urbain VIII, Bracciolini se rendit à Rome auprès du nouveau pontife, qui aimoit les gens de lettres, et qui l'affectionnoit particulièrement. Il le plaça, en qualité de secrétaire, auprès de son frère le cardinal Antoine Barberin. Après la mort d'Urbain VIII, il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1645. Ce fut à l'occasion d'un *Poëme* en vingt-trois chants qu'il avoit composé sur l'élection de ce pape, que celui-ci, pour lui marquer sa satisfaction, voulut qu'il ajoutât à son nom le surnom *dell' Api*, et à ses armes trois abeilles, qui forment celles des Barberins. Ce poëte a composé beaucoup de poésies de divers genres. I. *La croce riacquistata*, à Paris, 1605, in-12, poëme héroïque en quinze chants, que les Italiens ne font point de difficulté de placer immédiatement après *la Jérusalem* du Tasse. II. *Lo Scherno degli Dei*, poëme héroï-comique, Rome, 1626, in-12, où il tourne en ridicule les divinités du paganisme, et qu'on a mis à côté du *Sceau enlevé*. III. Des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Pastorales*. Bracciolini s'exerça aussi dans la poésie lyrique, et dans le genre burlesque auquel Le Berni a donné son nom; mais il n'y réussit pas. L'auteur, qui aimoit l'argent, travailloit fort à la hâte.

* BRACELLO (Jacob), né à Sarzana, et chancelier de Gênes au 15e siècle. On imprima de lui à Paris, en 1520, un ouvrage intitulé *Jacobi Bracellii lucubrationes de bello Hispaniensi, et de claris Genuensibus cum descriptione Liguriæ, et diplomatibus miræ antiquitatis*. Mabillon, dans son *Itin. italicum*, parle d'un autre ouvrage de Bracello, intitulé *De præcipuis Genuensis urbis familiis*. Voyez aussi *les Dissertazione Vossiana* de Zéno, t. II., p. 226.

* BRACH (Pierre de). Ce poëte, natif de Bordeaux, florissoit à la fin du 16e siècle. Ses poëmes, divisés en trois livres, ont été imprimés in-4° à Bordeaux en 1576. On y trouve une *Hymne sur sa patrie*, un *Eloge du serin*, un *Voyage en Gascogne*, un *Chant de paix*, un *Poëme sur l'amour des veuves*, ainsi que des *Odes*, *Elégies*, *Stances*, et sur-tout des *Sonnets*, comme dans les mélanges de tous les autres poëtes du même siècle. Cet auteur a aussi fait imprimer, in-4°, à Bordeaux, en 1584, l'*Aminte*, fable bocagère, prise de l'italien de Torquato Tasso, et traduite en vers...., avec *Olimpe*, imitée de l'Arioste.

BRACHET DE LA MILLETIÈRE. *Voyez* MILLETIÈRE.

* BRACHI (Jacques), né à Venise, exerça d'abord la profession de médecin dans cette ville ; il passa ensuite à Milan, où il mourut en 1737, après avoir publié les ouvrages suivans : I. *Pensieri fisico-medici circa gli animali che muojono, nel recipienti vacui d'aria, e nel ripieni d'arie fattizie*, Venise, 1685, in-8°. II. *Saggio de osservazioni circa alcuni fenomeni del baroscopio*, Venise, 1707, in-8°.

BRACHMAN (Mythol.), fondateur des brachmanes, philosophes indiens, emprunta, suivant Kircher, la plupart de ses dogmes des prêtres égyptiens, qui, chassés par Cambyse de leur patrie, se réfugièrent dans l'Inde. Brachman, après avoir animé différens corps, passa dans celui d'un éléphant blanc ; ce qui, d'après la tradition du pays, est le comble du bonheur. Ses disciples devinrent très-nombreux, quoiqu'il leur fallût acheter ce titre par de grandes austérités, et un noviciat de 37 ans. Ils étoient forcés de garder le plus profond silence, sans tousser, cracher, ni éternuer pendant que le maître parloit. Leur fondateur établit le dogme de la métempsycose ; il soutint que l'eau étoit le plus noble des élémens, et enseigna que l'univers étoit sujet à la corruption, et devoit un jour périr.

* BRACHT (Tieleman Van), né à Dordrecht en 1625, y exerça les fonctions du ministère évangélique dans la société des anabaptistes. Son principal ouvrage est intitulé : *Théâtre sanglant des anabaptistes et des chrétiens sans défense*, in-fol. 1660. C'est un martyrologe de sa secte. Il est mort en 1664.

BRACTON, jurisconsulte anglais et docteur en droit d'Oxford, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulans. Il laissa un Traité *de Consuetudinibus Angliæ*, 1269, in-folio, très-utile pour l'histoire de son temps.

* BRADBURY (Thomas), ministre dissident, né à Londres en 1672, étudia à Clapham, sous M. Row, et devint ensuite le prédicateur le plus célèbre de la ville. Bradbury étoit très-zélé parmi les calvinistes, et parmi les whigs ; mais il n'en étoit pas moins un homme très-savant et très-aimable. Il a publié deux volumes de sermons sous le titre de *Mystères de la piété*, et après sa mort on en a encore imprimé trois autres volumes. Il mourut en 1557, âgé de 53 ans.

* I. BRADFORT (Jean), poëte welsh. En 1750, il n'étoit qu'un enfant, et fut admis comme disciple au collége des bardes du Glamorgan. En 1760, il professoit dans la même chaire, et mourut en 1780. On a de lui plusieurs écrits moraux très-estimés, dont plusieurs se trouvent dans l'Ever-green, magasin publié en langue welshe.

* II. BRADFORT (Samuel), prélat anglais, né à Londres, élève du collége de Benet à Cambridge. Aussitot qu'il eut pris les ordres, il fut chapelain de l'évèque Compton, et précepteur des enfans de l'archevêque Tilloston. Il obtint ensuite le rectorat de Sainte-Marie-le-Bow, et un canonicat de Westminster. En 1718, il fut nommé évèque de Carlisle, d'où il passa, en 1723, au siége de Rochester. Il mourut en 1731. C'est lui qui a publié les ouvrages de Tillotson ; et il a lui-même donné quelques *Sermons*.

* BRADICK (Gauthier), marchand anglais, échappé au tremblement de terre de Lisbonne, où il avoit perdu tout ce qu'il possédoit, fut reçu à la chartreuse comme pensionnaire, et y composa un poëme intitulé *Chohekth*, ou

le Prédicateur royal, in-4°. Il est mort en 1794.

† I. BRADLEY (James), astronome du roi d'Angleterre, né à Shirebox, dans le comté de Glocester, en 1692, fut nommé en 1721 à la place de professeur d'astronomie à Oxford. Il se livra dès-lors à son goût pour les observations, et dès l'année 1727 elles lui firent découvrir, ainsi qu'à Molyneuz, l'*aberration des étoiles fixes;* découverte des plus ingénieuses et des plus belles qu'on ait faites dans la science des astres. Ayant succédé à Halley, dans la place d'astronome royal à l'observatoire de Greenwich, il obtint de nouveaux instrumens. Muni de ces secours, il commença une nouvelle suite d'observations sur toutes les parties de l'astronomie : observations qui n'ont pas peu servi à mettre les tables de la lune au dernier degré de perfection. Les *Mémoires* et les *Observations* de Bradley ne sont pas les seules choses dont il ait enrichi l'astronomie. Il étoit très-communicatif. Sa méthode pour calculer les élémens d'une comète par trois observations, sa nouvelle règle pour le calcul des réfractions, se sont répandues parmi les astronomes, sans qu'il les eût publiées. Il faisoit très-peu imprimer, et cependant il étoit un de ceux qui travailloient le plus, et toujours avec l'exactitude d'un astronome consommé. Sa modestie nous a privés de beaucoup de mémoires intéressans. Il avoit résigné deux bénéfices, parce qu'occupé aux observations astronomiqnes, il ne pouvoit pas remplir les fonctions ecclésiastiques. Peu de temps après son élection à la chaire de professeur, on lui offrit la riche cure de Greenwich; mais, toujours modeste, et vraiment digne de posséder les plus grandes places, il refusa ce bénéfice. Le roi, instruit de son refus, lui accorda une pension de deux cent cinquante livres sterling, « en considération, est-il dit dans le brevet, de ses grandes connoissances dans l'astronomie et les mathématiques, et pour les avantages qu'il avoit procuré par-là au commerce et à la navigation de la Grande-Bretagne. » Bradley, peu de temps après, fut admis dans le conseil de la société royale. En 1748, il fut nommé membre de l'académie royale de Berlin; en 1752, de l'académie de Pétersbourg; et en 1757, de celle de Bologne. Mais infatigable à mesure qu'il se rendoit illustre, né avec un tempérament vif et robuste, il s'épuisoit, sans s'en apercevoir, à force de travail et d'observations. Il mourut en 1762. Quoiqu'il parlât bien, il étoit naturellement ami du silence, et n'aimoit guère plus à écrire qu'à parler, parce qu'il se méfioit de ses talens. Le résultat d'une partie de ses travaux a été publié sous le titre suivant : *Astronomical observations made at the royal observatory at Greenwich,* Oxford, 1798, 3 part., un vol. in-fol. Il fut regretté de tous les astronomes de l'Europe. De Puisieux a traduit de cet auteur les ouvrages suivans : I. *Le Calendrier des jardiniers, avec une description des serres*, Paris, 1750, in-12. II. *Nouvelles observations physiques et pratiques sur le jardinage,* Paris, 1756, 3 vol. in-12.

* II. BRADLEY (Richard), médecin anglais, membre de la société royale de Londres, associé de l'académie des sciences de Paris, et professeur de botanique au collége de Cambridge, mourut à la fin de l'année 1732. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Plantæ succulentæ decades V*, Londini, 1716, 1717, 1725, 1727, in-4°; ibid., 1734, in-4°, avec 50 fig. II. *A philosophical account of the Works of*

nature, Londres, 1721, in-4°. III. *The plague at Marseilles considered*, Londres, 1721, in-8°. Il s'efforce de prouver que toutes les maladies pestilentielles dépendent des insectes venimeux qui sont transportés par l'air dans les différens pays. IV. *The country Gentleman and farmer's monthly director*, Londres, 1726. C'est un livre destiné à l'instruction des agriculteurs. V. *A botanical Dictionary*, Londres, 1728, 2 vol. in-8°. Il a aussi publié des *Recherches sur le grand hiver de* 1728, *et les maladies qui l'ont suivi*; un *Traité philosophique et pratique sur la culture des jardins*. Le premier de ces ouvrages a paru à Londres en 1729, et le second, dans la même ville, en 1730. Ils sont écrits tous deux en anglais.

* I. BRADSHAW (Henri), poëte anglais du 14ᵉ siècle, étoit religieux bénédictin de Chester. On a de lui *La vie de saint Werburg*, en vers.

* II. BRADSHAW (Jean) fameux avocat anglais, né au comté de Derby en 1586. Il étoit destiné, dans sa jeunesse, à être clerc de procureur; mais étant entré à un des colléges de la cour, il monta au rang d'avocat. Ce ne sont ni ses talens ni ses vertus qui lui ont donné place dans l'histoire; mais il est célèbre par l'insolence qu'il eut de se constituer juge de son souverain Charles I. Sa récompense fut aussi extraordinaire que son crime; le parlement lui fit présent de Summer-Hill, qui avoit appartenu au comte de Saint-Albans. Il mourut en 1659; et à la restauration son corps fut déterré, et pendu à Tyburn, avec ceux de Cromwel et d'Ireton, puis il fut brûlé sous la potence.

BRADWARDIN (Thomas), Anglais, surnommé le *Docteur profond*, confesseur du roi Edouard III, archevêque de Cantorbéry, mourut l'an 1348, quarante jours après sa consécration. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de physique; mais celui qui lui a donné le plus de réputation, est intitulé *De causâ Dei contra pelagianos*, à Londres, 1618, in-folio, où il approche des sentimens qu'ont eus depuis les protestans.

* I. BRADY (Robert), médecin et historien anglais, né au comté de Norfolk, mort en 1700; élève du collége de Caïus à Cambridge, où il fut maître en 1660. En 1670 il fut garde des archives, et quelque temps après professeur royal de médecine à Cambridge. On a de lui une *Lettre* adressée au docteur Sydenham sur la médecine; mais il est bien plus connu comme auteur d'une *Histoire complète d'Angleterre*, 3 vol. in-fol., où il élève la prérogative royale, et montre que les parlemens actuels sont d'institution moderne. Enfin, il est encore l'auteur d'un *Traité du droit de bourgeoisie*, in-fol.

II. BRADY (Nicolas), né à Bandon, dans le comté de Corck en 1669, mort en 1726, fut ministre de la religion anglicane en différentes villes. Ses fonctions pastorales ne l'empêchèrent point de cultiver la littérature. On a de lui une traduction de l'*Enéide*, et 3 vol. in-8° de *Sermons*.

* BRAEN (Nicolas), Hollandais, a gravé plusieurs pièces de sa composition, et d'après différens maîtres, entre autres une suite des images des dieux, d'après Charles Van Mander.

† I. BRAGADIN (Marc-Antoine), noble Vénitien, gouverneur de Famagouste en 1570, ne rendit cette

ville à Mustapha, général des Turcs, qui l'assiégeoit, qu'après s'être vu réduit à la dernière extrémité. La capitulation fut honorable; mais le Musulman en viola les conditions. Après avoir fait massacrer devant lui plusieurs officiers et plusieurs chrétiens qui avoient défendu la place, il lui fit couper le nez et les oreilles, le fit traîner dans la place publique, lié par les pieds et par les mains, et écorcher tout vif, en 1671. Le barbare fit remplir sa peau de foin, après l'avoir fait saler, et l'attacha au haut de sa capitane, pour en faire parade le long des côtes d'Egypte et de Syrie.

* II. BRAGADIN (Marc), surnommé *Mamugna*, originaire de Candie, et de la même famille que le précédent, se fit d'abord capucin, et quitta ensuite le froc pour se livrer à la vie la plus licencieuse. Il donna dans l'alchimie, et voulut faire croire qu'il avoit le secret de faire de l'or. Jacques Contarini, noble Vénitien, lui fit faire dans son palais des épreuves de son secret, mais elles n'eurent pas un succès bien satisfaisant; elles ne donnèrent qu'une très-petite quantité d'or contre une certaine dose de mercure qui excédoit par sa valeur primitive celle de l'or que l'on en retiroit. De Venise, Bragadin fut à Padoue, où il attira un concours prodigieux de monde par ses impostures et ses artifices; obligé ensuite de prendre la fuite à cause de ses mœurs déréglées et de ses fourberies, il se réfugia en Bavière : il y fut présenté à la cour du duc Guillaume; mais voulant continuer à tromper les gens crédules ou avides qui lui accordoient quelque confiance, il eut la tête tranchée à Munich en 1590. « C'est à tort que l'Art de vérifier les dates, tome III, page 408, en parlant de l'électeur de Bavière, dit : On lui reproche un trait de cruauté qui fut l'effet de la soif de l'or dont il étoit altéré; et il récite l'aventure de Bragadin; puis il ajoute que sur le refus que celui-ci fit de communiquer son secret au duc, il fut arrêté comme magicien, et brûlé l'an 1691.» Nous nous empressons de relever une erreur qui, sur la foi d'un ouvrage aussi estimable, peut ternir la réputation d'un grand prince. Maximilien-Emmanuel n'eut aucune part au supplice de Bragadin, et ne mérite pas les reproches que lui fait l'Art de vérifier les dates. En voici la preuve. Bragadin fut exécuté en 1590, et Maximilien-Emmanuel ne vint au monde qu'en 1662, par conséquent 72 ans après le supplice qu'on lui impute d'avoir ordonné. Blanc, qui écrivit l'Histoire de Bavière, et dont l'édition date de 1680, s'exprime ainsi, tom. III, pag. 449. « L'an mil cinq cent nonante, fut remarquable en Bavière par la chute de la tour Saint-Michel, qui ne fit qu'endommager la voûte de l'église, et sous laquelle personne ne se trouva engagé; par le juste supplice de Marc Bragadin (c'est encore à tort que l'Art de vérifier les dates, le nomme Antoine), insigne imposteur qui se vantoit de faire de l'or, etc., etc. » Or donc, l'ouvrage de Blanc, imprimé en 1680, n'auroit pas pu parler d'un événement qui, selon l'Art de vérifier les dates, ne seroit arrivé qu'en 1691. M. de Thou, tom. XI, pag. 238, donne aussi notre date de 1590, qui est la véritable, et à laquelle seule il faut s'en rapporter.

* BRAGANCE (Don Juan de), duc de la Toëns, oncle de la reine régnante de Portugal, fondateur et président perpétuel de l'académie royale des sciences de Lisbonne. Il avoit fait toutes les campagnes de la guerre de sept ans, comme volontaire au service de la maison d'Au-

triche. Après la paix, il voyagea en observateur et en philosophe dans toutes les parties de l'Europe, sans en excepter la Laponie. En 1773, il visita la Grèce, l'Egypte et l'empire ottoman : Frédéric II, Catherine II, Clément XIV, et Joseph II, l'aimèrent et l'estimèrent ; le dernier de ces souverains surtout entretint avec lui une correspondance intime jusqu'à sa mort. De retour en Portugal, don Juan fonda l'académie royale des sciences, et à ses frais en soutint l'existence et les progrès. Ne se bornant point à encourager les sciences et les lettres, il les cultiva lui-même. Son esprit étoit vif, son caractère loyal et généreux. Les voyages avoient ajouté à ses qualités naturelles beaucoup de goût et de politesse. On peut dire de ce prince qu'il étoit au-dessus de son siècle par rapport à son pays. Il est mort le 10 novembre 1806 ; il étoit depuis 1804 l'un des grands cordons de la légion d'honneur.

BRAHÉ. *Voyez* TYCHO-BRAHÉ.

* I. BRAHIM-TCHAOUICH-KÉKHIÉ le Grand gouverna pendant dix ans l'Egypte en maître absolu. Il étoit Géorgien, et des marchands d'esclaves, qui l'avoient enlevé à sa famille, l'ayant vendu à Osman Bey, prince souverain d'Egypte, il le servit d'abord comme simple mamelouk, et fut élevé dans l'islamisme. Brahim dut à ses qualités personnelles et au courage qu'il montra dans plusieurs circonstances, son avancement rapide dans les armes. Il avoit passé par tous les grades militaires, lorsque les principaux officiers, las de la tyrannie d'Osman Bey, et résolus de s'en défaire, le mirent à la tête de leur conspiration. Il avoit la résolution, cet esprit ambitieux, et toute l'habileté nécessaires dans un chef de conjurés. L'assurance qu'il reçut d'être mis à la tête du gouvernement, la soif de régner, lui firent oublier qu'il trahissoit son devoir ; il jura la perte de son maître et de son bienfaiteur. Son adresse à conduire ce complot fut si grande que, lorsqu'Osman se fut sauvé du Caire, il ignoroit encore la part que Brahim avoit prise à la révolte, et, l'ayant envoyé chercher en secret, lui remit des sommes immenses pour gagner les chefs du tumulte, lui acheter des créatures et lui faire un parti puissant ; mais Brahim s'en servit pour lui-même contre le malheureux Osman, leva le masque, et, ne se donnant point de repos qu'il ne l'eût fait périr, se vit enfin, par sa mort, maître absolu de l'Egypte en 1750, à l'âge de 37 ou 38 ans. Le premier acte de sa puissance fut de réprimer l'audace des Arabes errans. Avant lui, ces peuples nomades poussoient leurs excursions jusqu'aux portes du Caire. Il les battit en plusieurs rencontres, et les rejeta dans leurs déserts. Non seulement ils n'osèrent plus se livrer au brigandage sur les terres de son gouvernement, mais ils furent contraints de respecter les caravanes marchandes et les pélerins. Dès que Brahim se vit solidement établi dans son gouvernement, il refusa le tribut que l'Egypte doit payer annuellement à la Sublime Porte. Il ne voulut aucunement recevoir ses ordres, et fit périr l'un après l'autre, par le poison, quatorze bachas envoyés par elle. C'est ainsi qu'il lutta, pendant sept ans, contre sa haine impuissante ; et il étoit sur le point de se faire reconnoître souverain indépendant, lorsqu'il fut empoisonné lui-même en 1760, à 47 ou 48 ans. Si Brahim s'étoit rendu puissant par un crime, ses vertus, son courage, son habileté en effaçoient assez la mémoire. Son souvenir est encore cher à l'Egypte. Il rendoit la justice à ses sujets avec une équité presque sans

exemple, et, contre l'usage établi, n'en accepta jamais de présens à cette occasion. Il avoit coutume de dire : « Je ne vends point la justice de Dieu pour de l'argent. » Il avoit encore pour maxime « qu'un grand homme peut n'être que très-juste, très-brave, très-habile homme d'état, mais qu'un grand prince doit réunir dans sa personne, au suprême degré, le génie du gouvernement, le courage et la justice. » Il étoit tolérant en matières religieuses. Un prêtre catholique lui ayant demandé d'établir en sa faveur un patriarchat apostolique romain, ce que l'Eglise romaine défend à cause du patriarche schismatique, Brahim se contenta de lui répondre « qu'il n'étoit point le pape des chrétiens. »

* II. BRAHIM, Abrahim *ou* Ibrahim Elgauhary, mort au grand Caire, sa patrie, en 1791. Il se rendit célèbre par son mérite et ses vertus. Il étoit intendant-général de la haute et basse Egypte lorsque Brahim et Mourad Beys, qui lui avoient conféré cette charge, se retirèrent momentanément dans la haute Egypte devant les forces de Haçân, capitan-pacha que la Porte envoyoit contre eux. Brahim Elgauhary ne consulta que son devoir dans cette circonstance, et, immolant ses plus chers intérêts à son attachement pour ses maîtres, les accompagna dans leur fuite. Il jouissoit de leur estime. Cette action généreuse lui concilia leur amitié, et le mit près d'eux dans le plus grand crédit. Une chose qui contribua beaucoup à rendre sa faveur durable, ce fut le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses entreprises, joint à son habileté dans le maniement des affaires. La peste désastreuse qui ravagea l'Egypte en 1790 fit éclater dans tout son jour l'héroïsme de ce ministre. Tous les secours qu'il étoit en son pouvoir de porter aux pestiférés, il les leur prodigua, sans distinction de secte ni de religion, à ses dépens, et toujours au péril de sa vie. La seule inhumation des cadavres lui coûta des sommes incalculables. Il mourut l'année suivante d'une fièvre maligne, dont le germe avoit été peut-être un fruit de sa charité. Il étoit cafre, de la secte des jacobites, et laissa une mémoire précieuse à ses coreligionnaires. Il fut généralement regretté, sur-tout des pauvres. Il ne pouvoit point sortir sans en voir une multitude lui servir de cortège en le comblant de bénédictions. Il emporta dans la tombe le surnom mérité de *Père de tous.*

† BRAHMA, le père des hommes du second âge, fut créé après que les eaux eurent fait justice des enfans de Pouros. Dieu, voulant renouveler l'espèce humaine, descendit sur la montagne de Méropurbati, et dit : « Lève-toi, Brahma, la première des créatures du second âge » ; et aussitôt la terre produisit Brahma, qui adora son créateur ; et Dieu lui donna la puissance de créer et de produire, afin qu'il peuplât la terre. Alors Brahma, songeant à la manière dont il pourroit remplir sa mission, sentit l'atteinte de vives douleurs. Son ventre s'enfla, et il éprouvoit des souffrances cruelles. Tout à coup ses flancs s'ouvrirent, et il en sortit deux jumeaux, l'un mâle et l'autre femelle, tous deux grands, et qui se mirent à adorer le créateur. Ce fut ainsi que Brahma forma l'homme et la femme, qui couvrirent la terre de leurs enfans. Peu après, Dieu descendit encore sur la montagne, appela Brahma, et, du milieu d'un nuage sombre que sillonnoient les rayons de sa gloire, lui dit qu'il avoit puni les premiers hommes parce qu'ils avoient transgressé sa loi, que Brahma leur avoit enseignée ; et il lui en remit

une nouvelle, en le chargeant de l'enseigner aussi. Brahma obéit fidèlement à l'ordre de son créateur. Ce second âge eut d'heureux commencemens. On respectoit la divinité; les bords des rivières voyoient de fréquentes ablutions des hommes, et la vertu étoit pratiquée par eux; mais le vice sut enfin la déraciner de leurs cœurs. Les brahmes devinrent hypocrites, vains et ambitieux. Le commerce calcula ses bénéfices sur la fraude; les artisans se firent payer d'un travail qu'ils faisoient à peine.... Le Seigneur, provoqué par la méchanceté des hommes, se plaignit à Brahma. Brahma descendit, et leur apprit le châtiment qui les menaçoit. La crainte arrêta pour quelques instans le débordement de leurs mœurs: mais ils retournèrent peu à peu à l'habitude de leurs anciens vices. Alors le Tout-Puissant, fermant son cœur à l'intercession de Brahma, ne se laissa point apaiser par sa prière en faveur du genre humain; il résolut de le détruire une seconde fois. Le temps du séjour de Brahma sur la terre étoit expiré, Dieu le recueillit dans son sein pour qu'il ne vît point les maux qui alloient fondre sur sa postérité. On représente Brahma avec quatre têtes, et quelquefois porté par des oiseaux.

† BRAILLIER (Pierre), apothicaire de Lyon, dédia à Claude de Gouffier, comte de Maulevrier, grand écuyer de France, en 1557, un livre curieux: *Des abus et ignorance des médecins*, contre l'auteur pseudonyme d'un Traité des abus et tromperies des apothicaires, déguisé sous le nom de *Liset Benancio*, imprimé à Lyon. Dans ces deux ouvrages, copiés depuis, on voit que la vie de l'homme a été livrée trop souvent à des charlatans et à des fripons.

* BRAKAL (Guillaume), né à Leenvarde en 1635, ministre du S. Evangile à Rotterdam en 1711. Son principal ouvrage est intitulé *De la Religion raisonnable*, 2 vol. in-4°.

* I. BRAKEL (Jean Van), un des hommes de mer les plus valeureux que la république des sept Provinces-Unies ait eus à son service. Il s'étoit déjà signalé, en 1666, à l'entreprise hardie des Hollandais sur Chattam. En 1667, il fut en avant de la flotte avec la frégate *la Paix*, qu'il commandoit. Il passa à travers tout le feu des ennemis, sans tirer un seul coup jusqu'à ce qu'il se fût approché à la portée du mousquet du premier navire anglais. Il lui lâcha sa pleine bordée et s'en empara. Son exemple décida peut-être le succès de cette glorieuse journée. En 1672, il ne se distingua pas moins au combat de Southbay. Son courage l'entraîna en infraction de ses ordres; mais il se fit pardonner ce tort par sa bravoure. Il se montra non moins digne compagnon de Ruiter dans les trois combats de 1673. Il fut tué (contre-amiral) dans la défaite des flottes anglaises et hollandaises par Tourville le 11 juillet 1690. On voit sa tombe à Roterdam dans l'église de Saint-Laurent. Un autre capitaine de ce nom, Pierre DE BRAKEL, fut tué au service de sa patrie, en 1661, devant la baie de Cadix. Il escortoit, avec trois vaisseaux, un convoi marchand venant de Smyrne. La guerre entre l'Angleterre et la république n'étoit pas encore déclarée. Le commodore anglais, Thomas Allen, l'attaqua par surprise avec sept vaisseaux, et Brakel devint une des premières victimes de cette perfidie. Les Hollandais se défendirent si bien que leur perte se borna à deux bâtimens de la flotte marchande.

* II. BRAKEL (Théodore Van), théologien hollandais, né à Euchuizen en 1608, mourut ministre du saint



Evangile à Mackum en Frise en 1669. Il a laissé un *Traité sur la vie spirituelle*, et quelques autres ouvrages.

* BRAKEMBOURG (Reinière), peintre célèbre, né à Harlem en 1649, mort dans la province de Frise. Il avoit l'esprit enjoué, et peut être compté parmi les poëtes de son pays. Ses tableaux représentent des *Concerts*, des *Bals*, des *Assemblées de famille*. Il y a fidèlement représenté les usages et les modes de son temps : l'amour et le vin sont toujours de la partie ; mais ces plaisirs n'y sont pas assez voilés. En général, ses sujets ressembloient à ses mœurs ; mais ses compositions sont spirituelles et variées, à l'exception des personnages, qui se ressemblent trop. Ses groupes, quoique nombreux, sont liés avec art ; et, soit qu'il représente des appartemens ou des paysages, les détails y sont étudiés avec autant de soin que les figures, et tout y est peint d'après nature. Sa touche est légère et spirituelle, son pinceau flou, sa couleur vigoureuse et pleine de vérité, et le clair-obscur bien entendu ; mais il pèche par le dessin. Ses tableaux les plus remarquables sont, à Paris, *un Savoyard qui montre sa curiosité dans la rue :* on y voit une foule de monde de tout âge. A Rouen, plusieurs tableaux représentant des *Assemblées*, entre lesquelles on en distingue une des deux sexes, avec des tables de jeu ; un tableau qui représente *un homme assis près d'une femme qu'il caresse de près ;* deux autres ouvrages capitaux ; dans l'un de ces tableaux, *la Débauche sans frein ;* dans l'autre, *les Plaisirs*, déjà trop libres, y sont encore excités par les instrumens. A La Haye, *une Assemblée de paysans dans une cuisine* ; *l'Enfant prodigue gardant ses pourceaux ;* dans un paysage, *un Peintre devant son chevalet, près de lui des enfans, et dans la même chambre, une nouvelle accouchée*. A Amsterdam, *deux Kermesses* ou *Fêtes de village*. A Bruges, deux jolis *Tableaux* finis. Et à Anvers, deux *Conversations*.

† BRAMANTE D'URBIN (Lazzari), célèbre architecte, naquit à Castel-Duranti, au territoire d'Urbin, vers l'an 1444. Il s'appliqua d'abord à la peinture ; mais ses talens et son goût étant plus marqués pour l'architecture, il s'y adonna avec un succès étonnant. Le couvent *della Pace*, qu'il fit bâtir à Naples, lui ayant acquis de la réputation, Alexandre VI le nomma son architecte. Jules II le fit ensuite intendant de ses bâtimens. Ce fut par l'ordre de ce pontife qu'il exécuta le magnifique projet de joindre le belvédère au palais du Vatican, ouvrage digne d'admiration, s'il n'avoit pas été gâté par divers changemens qu'on y a faits depuis. Bramante détermina Jules à son tour à démolir l'église de Saint-Pierre, pour en bâtir une plus magnifique, et qui, n'eut point d'égale dans l'univers. Le plan de ce grand maître ayant été adopté, on commença, l'an 1506, à jeter les fondemens de cette nouvelle basilique qui fut élevée jusqu'à l'entablement avec une diligence incroyable ; mais il n'eut pas la satisfaction de voir son ouvrage entièrement exécuté, étant mort en 1514. Il en laissa la continuation au célèbre Michel-Ange Bonarota. (*Voy.* ce dernier nom.) Bramante, aussi estimable par les qualités du cœur et de l'esprit que par ses talens, joignoit au génie de l'architecture le goût pour la musique et la poésie. Cet artiste avoit dessiné les plans des beaux édifices qu'il avoit vus, et toutes les parties du corps humain. Il fit encore un autre ouvrage sur

les *Règles de l'architecture et de la perspective*. Ses *Œuvres*, retrouvées manuscrites en 1756, dans une bibliothèque de Milan, sont partie en vers, partie en prose; elles ont été imprimées en italien, aussi à Milan, en 1756. Ce fut lui qui amena à Rome, et qui y entretint le fameux Raphaël d'Urbin, lequel fit le portrait de son bienfaiteur, que l'on voit au Vatican. Bramante fut enterré dans la basilique dont il avoit commencé la construction. Le pape lui fit faire des funérailles magnifiques, et les honora de sa présence, au milieu de toute sa cour. Il y a au Musée Napoléon un tableau de cet artiste, qui représente une *Déposition de la croix*.

BRAMANTINO (Barthélemi), architecte et peintre milanais; il florissoit vers le milieu du 15e siècle, fut l'un de ceux qui introduisirent le goût de la bonne architecture en Italie. Il bâtit un grand nombre d'églises dans le Milanais. On admire sur-tout l'église de St.-Satyre, ornée de colonnes et d'une tribune célèbre. Bramantino fit plusieurs tableaux pour le pape Nicolas V. Il mesura et dessina tous les monumens antiques de la Lombardie, et en publia la description.

† I. BRAMER (Léonard), peintre, né à Delft en 1596, passa à l'âge de 18 ans à Paris, où il resta quelque temps, puis à Rome. Appliqué pendant plusieurs années à copier et à étudier les chefs-d'œuvre renfermés dans cette ville, il acquit de la réputation par la vigueur et le naturel de son pinceau. Il imita la manière du Bassan et du Corrége. On estime sur-tout ses petits *Tableaux* sur cuivre, où il a représenté de préférence des incendies, des nuits, des cavernes éclairées par des flambeaux; et deux grands tableaux faits en Italie, dont les sujets sont la *Résurrection du Lazare*, et *S. Pierre reniant Jésus*, et *Jésus-Christ à qui on pose la couronne d'épines*; celui-ci est dans la galerie de Dresde. Il excelloit aussi à peindre les vases d'or, de bronze ou de marbre. Il y en a deux de ce genre à Vienne. Il composoit facilement: on voit de lui un grand nombre de dessins sur différens sujets; ses petites figures sont spirituelles et touchées avec finesse; sa couleur est belle et vigoureuse. — On ne doit pas confondre ce *Bramer* avec un assez bon peintre hollandais, nommé Bramer ou Pramer, qui peignoit des *Conversations* et qui florissoit vers le 16e siècle.

* II. BRAMER (Benjamin), célèbre architecte à Marpurg, vivoit au milieu du 17e siècle. Il a publié différens ouvrages d'architecture.

* BRAMES (Marie de), plus estimable sous le rapport de sa piété filiale que sous celui de ses talens poétiques. Cette demoiselle a consacré dans une longue *Elégie*, imprimée in-8° en 1597, ses regrets sur la mort du sieur de Brames, son père, assassiné par des séditieux aux environs de la ville de Cusset en Bourbonnais, dont il étoit commandant et gouverneur pour le roi Henri III. Elle appartenoit, sans doute, à la famille de Brancas, car c'est sous ce dernier nom que Philipon-la-Magdeleine, a parlé d'elle.

† BRAMHAL (Jean), archevêque d'Armach, primat d'Irlande, naquit en 1593 à Pontefract, dans le comté d'Yorck, d'une famille ancienne, et mourut en 1663. Ses ennemis lui suscitèrent des traverses sous Olivier Cromwel: il s'expatria; mais, sous Charles II, il confondit leurs impostures, déconcerta leurs projets, et obtint le siége d'Armach. Ce prélat étoit courageux, éloquent,

habile dans la controverse et dans la politique. Il se rendit célèbre par sa *Distinction* entre les articles de paix et les articles de foi. Ses *Ouvrages* ont été imprimés in-folio : les Anglais les estiment.

† BRAMMON (personnage mythologique des Brahmes) étoit l'aîné des quatre fils de Pouros, le premier homme, et de Parcouti, sa femme. Sa constitution terrestre, son naturel mélancolique, et l'esprit dont il étoit doué, engagèrent le créateur à faire de lui l'organe des lois de sa sagesse ; et lui ayant ordonné de voyager, il l'envoya dans l'Orient, où il rencontra la femme qui lui étoit destinée, et l'épousa. L'envie de revoir ses parens le ramena vers eux au bout de quelque temps, et il se réunit à ses frères qui étoient de retour dans le même dessein. Ils avoient tous leurs femmes avec eux, et donnèrent naissance à plusieurs générations qui formèrent quatre tribus séparées. Cependant la corruption commençant à pénétrer dans l'esprit des hommes, Brammon oublia les devoirs de la piété, et devint jaloux des attributs de ses frères, qui, de leur côté, manquèrent au respect dû à son droit d'aînesse. Le mauvais exemple des parens pervertit à tel point toutes les générations, et les créatures de Dieu l'offensèrent tellement par les excès de leur corruption et de leur impiété, que son courroux enflammé s'arma contre elles, et engloutit le genre humain sous les eaux d'un déluge universel qui termina le premier âge du monde.

* BRAN, fils de Leyr, et père de Caradogon Caractacus, roi de la Grande-Bretagne. On le compte pour un des trois princes qui ont consolidé la forme élective de la monarchie en Angleterre. Prydam et Dynwall sont les deux autres. Lorsque son fils fut livré aux Romains, Bran et sa famille furent enmenés à Rome, y embrassèrent la religion chrétienne, et l'introduisirent dans leur pays quand ils y furent rentrés. Bran est mort vers l'an 80.

† I. BRANCACCI (François-Marie de), d'une illustre maison, originaire de Naples, successivement évêque de Viterbe, de Porto, de Capaccio, ensuite cardinal sous Urbain VIII en 1674, mourut en 1675, à 84 ans. Le meurtre du gouverneur de Capaccio l'ayant brouillé avec les Espagnols, il eut une exclusion de leur part, lorsqu'on le proposa pour successeur du pape Clément IX. On a de lui un *Traité sur le chocolat*, à Rome, 1664, in-4°, dans lequel il soutient que cette boisson, prise à l'eau, ne rompt pas le jeûne. Brancacci ajouta, au mérite de cultiver les lettres, celui de les protéger. Il composa d'autres ouvrages, et le recueil en parut à Rome en 1672, aussi in-4°.

† II. BRANCACCI. *V.* LAURIA.

* BRANCACCIO (Lelio), Napolitain, mestre-de-camp et membre du conseil de la guerre en Flandre vers 1595, a publié huit livres sur la *Nouvelle discipline et le véritable art militaire*, imprimés par les Alde, in-fol. Les *Carichi militari, o Furina del Marte*, 1641. Plusieurs hommes de cette famille se distinguèrent dans l'Eglise, dans l'état civil, et dans les sciences.

* BRANCADORI-PERINNI (Jean-Baptiste), patrice de Sienne, né dans cette ville l'an 1674, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des sciences et des belles-lettres, et s'acquit une grande réputation. Il fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps. Il mourut le

19 novembre 1711, et fut enterré dans l'église de Saint-Lorenzo in Damaso, dont il étoit chanoine depuis 1705. Il a donné, I. *Cronologia de'gran maestri dello spedale del santo sepolcro della sacra religione militare di S. Giovanni Gerosolimitano, oggi di nalta, coi rittratti de medesimi, intagliati in rame e colle vite descripte*, etc., Rome, 1709. II. Quelques *poésies* qu'on trouve dans les Raccolte d'Arcadia, et dans quelques autres recueils. Crescimbéni, dans son Histoire de la poésie vulgaire, volume IV, et Mazzucchelli, parlent de lui avec beaucoup d'estime. L'abbé Cosimo Finetti a fait son éloge dans ses Notices sur les académiciens des Arcades, vol. I, p. 91.

* BRANCALASSO (Jules-Antoine), de Tursi dans la Lucanie, vécut dans le 14ᵉ siècle, et composa d'abord en latin un ouvrage intitulé *Laberinto di Corte*, qui fut traduit ensuite en espagnol.

* BRANCALÉON (Jean-François), natif de Naples, professa la médecine à Rome vers l'an 1535. On a de lui un dialogue *De balneorum utilitate, cum ad sanitatem tuendam, tum ad morbos curandos, ex Hippocrate, Galeno, cæterisque medicis*, Romæ, 1534, in-8°; Parisiis, 1536, in-8°; Norimbergæ, 1536, in-8°.

I. BRANCAS DE VILLARS. *Voy.* VILLARS BRANCAS.

II. BRANCAS (Louis de), marquis de Céreste, issu de l'illustre famille des Brancacio, originaire de Naples, et établie en France depuis 1378, servit avec distinction par mer et par terre, sous Louis XIV et Louis XV, et fut employé dans plusieurs ambassades. Ce dernier roi l'honora du bâton de maréchal. Il mourut en 1750, âgé de 79 ans. Il étoit de la même famille, mais d'une autre branche que les Villars Brancas.

† III. BRANCAS VILLENEUVE (André-François), abbé d'Aulnay, né dans le comtat Venaissin, mort en 1758, est connu par plusieurs ouvrages sur la physique et l'astronomie, dont la forme a fait tort au fond, qui offre quelquefois de bonnes choses. Les principaux sont, I. *Lettres sur la cosmographie*, 1744, in-4°. II. *Système moderne de cosmographie et de physique générale*, 1747, in-4°. III. *Explication du flux et du reflux de la mer*, 1739, in-4°. IV. *Ephémérides cosmographiques*, 1750, in-12 V. *Histoire ou police du royaume de Gala*, que l'auteur dit être traduite de l'italien en anglais, et de l'anglais en français, Londres (Paris), 1754, in-8°, 2 part.

BRANCHUS (Mythol.), fils d'Apollon. Sa mère, étant enceinte, rêva qu'un rayon du soleil lui entroit dans la bouche et pénétroit jusque dans ses flancs. Branchus obtint de son père le don de prophétie. On lui éleva un temple superbe à Didyme, où il rendoit des oracles, les plus renommés de la Grèce, après ceux de Delphes.

* BRANCIFORTE (François), noble sicilien qui vivoit dans le 15ᵉ siècle, laissa plusieurs ouvrages estimés. I. *Trattato dell'amore onesto; Due commedie*, qui furent imprimés. En manuscrit, un *Libro della ragione di stato*.

† BRAND (Chrétien Helfgott), peintre, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, s'établit à Vienne, et y devint l'un des premiers paysagistes. Rien n'est plus calme que ses eaux, plus humide que sa rosée courbant les plantes sous son poids. Rien n'est plus riche que les reflets de

l'astre du jour, qui disparoît sous les nuages. On voit quatre *Paysages* de ce peintre dans la galerie de Vienne.

BRANDAMO. *Voyez* BRITO.

BRANDEBOURG. *Voyez* l'article PRUSSE dans la *Chronologie*, *et* FRÉDÉRIC, nos XIII, XIV *et* XV.

* BRANDEL (Pierre), célèbre peintre d'histoire et de portraits, né à Prague en 1660, mort en 1739, élève de Shroéter. Il mourut pauvre dans cette même ville, quoiqu'il eût gagné des sommes considérables : mais il les avoit dépensées en extravagances. Ses tableaux, qui décorent les principales églises de Prague et de Breslau, sont admirés par la hardiesse du style, la correction du dessin et la beauté du coloris ; il excella dans ce genre.

* BRANDENBERG (Jean), né à Zug en Suisse dans l'année 1660. Il étoit élève de son père, Thomas Brandenberg, qui mourut en 1688. Lorsqu'il le perdit il avoit déjà de la réputation, qu'il augmenta encore par ses voyages en Italie ; il y acquit une grande et bonne manière, en s'attachant à copier presque tous les ouvrages de Jules Romain. De retour dans sa ville natale, il fut occupé à peindre les églises et les couvens, mais on n'y étoit pas assez riche pour payer la valeur de ses ouvrages, et il étoit fâché d'être obligé de peindre dans tous les genres. On estimoit beaucoup les *pastorales* peintes par lui dans la salle de concert à Zurich. Ce peintre très-laborieux mourut le 26 septembre 1729 dans sa patrie, où l'estime publique consacra une épitaphe latine à sa gloire. Brandenberg avoit un beau génie pour l'histoire ; son dessin assez correct est d'un bon style, et son coloris vigoureux. Il a peint aussi des *Batailles* qui sont très-vantées.

* BRANDER (George-Frédéric), un des plus habiles et des plus célèbres mécaniciens du 18e siècle, né en 1713 à Ratisbonne. Après avoir pris des leçons de mathématiques à Nuremberg et à Altdorf, il se rendit à Augsbourg où il fit des instrumens de chirurgie. Il construisit, en 1737, les premiers télescopes en Allemagne. L'académie des sciences de Munich le reçut parmi ses membres ; plusieurs cours et académies le chargèrent de leur construire des machines qui lui font le plus grand honneur. L'invention des micromètres sur verre lui appartient. Elle fut rendue publique par le professeur Lambert, qui avoit demeuré plusieurs années chez lui. Il est mort le 1er avril 1783, après avoir publié la *Description* des instrumens qu'il a inventés ou perfectionnés.

* BRANDES (Jean-Chrétien), né à Stettin le 15 novembre 1735, mort à Berlin le 10 novembre 1799, est connu comme acteur et auteur dramatique. Il reçut des leçons du célèbre Lessing, et joua avec succès sur un grand nombre de théâtres. Ses ouvrages dramatiques sont imprimés en 8 volumes, Hambourg et Leipsick, 1791, in-8°. Il étoit pour les Allemands ce que Goldoni étoit pour les Italiens. Le dialogue de ses pièces est facile et naturel, et l'intrigue bien soutenue. Cependant aujourd'hui on y désireroit plus de chaleur et un style plus nourri. Parmi ses pièces on estime les suivantes : *Le Marchand anobli*, drame en 5 actes, 1790. *Le Comte d'Olsbach Olivie*, tragédie en 5 actes. *Ariadne à Naxos*, duodrame ; ce fut le premier essai heureux qu'on fit du mélodrame sur le théâtre allemand. Brandes a aussi publié sa *Vie* en 3 vol., Berlin,

1799, in-8°; elle est écrite d'un style agréable, et se lit avec autant de plaisir que le meilleur roman.

† BRANDI (Hyacinthe), peintre, naquit à Poli, aux environs de Rome, en 1633. Il se perfectionna dans l'école de Lanfranc. La plupart des églises et des palais de Rome furent embellis par son pinceau. Une imagination brillante, une grande facilité, un coloris foible, incorrect, caractérisent ses ouvrages. Il travailloit avec beaucoup de rapidité, préférant les plaisirs et l'argent à la gloire. Il mourut à Rome en 1691, à 58 ans, prince de l'académie de Saint-Luc, et chevalier de l'ordre du Christ. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, deux tableaux : *Dédale attachant les ailes à Icare,* et un *Moïse.*

* BRANDINO, né à Padoue, poëte antérieur au Dante, qui en parle avec éloge dans son livre *De vulgari eloquentiâ ;* il a été un des premiers qui ait cultivé la langue vulgaire, c'est-à-dire qui ait cherché à former une langue des divers jargons qu'on parloit en Italie. Le Dante dit aussi l'avoir connu personnellement. Ce fut sans doute lorsque de Florence, sa patrie, il se rendit à Padoue. Allacci a publié *deux sonnets* de Brandino dans son Recueil de poésies.

I. BRANDMULLER (Jean), partisan d'Œcolampade, ministre et professeur d'hébreu à Bâle, naquit à Biberac, et mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui quatre cents *Oraisons funèbres* tirées de l'ancien Testament, et quatre-vingts puisées dans le nouveau ; des *Sermons pour des mariages* et des *Dialogues* en allemand.

II. BRANDMULLER (Jacques), fils du précédent, mort en 1629, se fit connoître par trois volumes in-4°, intitulés *Analysis typica librorum veteris et novi Testamenti,* Bâle, 1620 et 1621.

† III. BRANDMULLER (Jacques), petit-fils de Jean, professeur de jurisprudence à Bâle, mort en 1677, à 50 ans, est auteur de plusieurs *Ouvrages de droit* assez estimés, et de quelques *Pièces de poésies* médiocres. Quant à la jurisprudence, il en avoit poussé fort loin la théorie ; mais il avoit négligé la pratique, ne croyant pas qu'un même homme pût exceller dans l'un et dans l'autre.

* IV. BRANDMULLER (Grégoire), peintre, né à Bâle en 1661. Il fut d'abord disciple de C. Meyer à Bâle, et ensuite du célebre Le Brun, à Paris, qui l'employa à achever ses grands ouvrages. Ses compositions ont de la chaleur, de la correction, une expression soignée, un bon coloris, et des teintes bien fondues. Il passe pour un des meilleurs peintres d'Allemagne. Dans l'église des capucins, à Dornach, on voit *une Descente de Croix* de cet artiste, *avec des figures de grandeur naturelle.* Il mourut en 1690.

* BRANDOLINI (Aurèle), dit Lippo, parce qu'il avoit été presque aveugle dans sa jeunesse, enseigna d'abord les belles-lettres à Florence où il étoit né. Mathias Ier l'appela en Hongrie, où il professa également à Bude et ailleurs. Il mourut en 1490, et composa plusieurs ouvrages dont on peut voir la liste dans les *Dissertazioni Vossiane del Zeno,* tome II, p. 193.

BRANDON (Charles). *Voyez* MARIE, n° XI.

† I. BRANDT (Sébastien), né à Strasbourg en 1458, enseigna publiquement la jurisprudence à Bâle et à Strasbourg, devint conseiller et chancelier de cette dernière ville, et mourut en 1521. Il est auteur d'un

Poëme allemand, traduit en latin par Jacques Locher, sous le titre de *Navis stultifera mortalium*, 1488, in-4°, édition plus rare, mais moins belle que celle de Paris, 1498, in-4°. Il y en a une Traduction française, par Jean Droyn ou Drouyn, Paris, 1497, et Lyon, 1498, in-folio. — *Voyez* Badius, pour la Nef des Folles. Sébastien Brandt a été l'éditeur du *Reformatorum vitæ morumque honestatis*, Bâle, 1444 (1494), in-8°, dont l'auteur est Jacq. Philippe, habitant de Bâle. Ses *Carmina varia* ont été imprimés dans la même ville en 1498, in-4°. On a encore de lui, *de origine et conservatione bonorum regum*, Bâle, 1495, in-4°.

† II. BRANDT (Gérard), théologien protestant, né à Amsterdam en 1626. Il fut successivement ministre à Neukoop, à Hoorn et à Amsterdam, ministre dans la secte dite des remontrans ou arminiens. Il mourut à Roterdam en 1685, à 59 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, en 4 vol. in-4°, en flamand; abrégée en français, en 3 vol. in-12, 1730. Le grand-pensionnaire Fagel dit un jour à l'évêque Burnet « que cette Histoire méritoit qu'on apprît le flamand », mais peu de personnes voudront profiter de ce conseil. II. *La Vie de l'amiral Ruyter*, traduite en français par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol. Il a rendu des services essentiels à la littérature hollandaise par ses éditions correctes des œuvres de Hooft, de Vondal. Il n'avoit pas moins de talent que de goût pour la poésie. A l'âge de 17 ans, il fit imprimer une *tragédie* de sa composition. — Il étoit fils de Gérard Brandt, habile mécanicien, si estimé de son temps, que Descartes voulut le connoître, et se lia d'amitié avec lui. Il étoit né à Middelbourg en 1594, et mourut à Amsterdam en 1659. Son goût éclairé pour les arts libéraux, et sur-tout pour la poésie hollandaise l'avoit fait nommer l'agent du théâtre d'Amsterdam.

* III. BRANDT (Gaspard), fils du précédent, né à Neukoop en 1653, ne dégénéra point du mérite paternel. Il étudia la théologie sous le célèbre philosophe Van Limborch, et exerça successivement le ministère évangélique à Schoonhoven, à Hoorn, à Alkmaar, à Roterdam et à Amsterdam, où il est mort en 1696. On a de lui deux volumes de *Sermons*, in-4°, 1698 et 1709. Il y est infiniment supérieur aux prédicateurs hollandais ses contemporains. Ses *Poésies* ont été imprimées avec celles de Jean, son frère, à Amsterdam, en 1725, un vol. in-4°. Il a écrit en latin *Vie de Jacques Arminius*, in-8°.

* IV. BRANDT (Gérard), le jeune, frère du précédent, courut la même carrière et mérita les mêmes éloges. On a de lui quelques *Traductions* du latin, du français et de l'anglais, 2 volumes de *Sermons*, in-4°, 1685 et 1716. Une *Histoire des années*, 1672 et 1673, à Amsterdam, 1678, un vol. in-4°. Il mourut ministre du saint Evangile à Roterdam en 1683, âgé seulement de 26 ans.

* V. BRANDT (Jean), digne de son père et de ses frères, né à Neukoop en 1660, mourut pasteur à Amsterdam en 1708. Son principal ouvrage est une *Vie de S. Paul*, un vol. in-4°, 1695.

† VI. BRANDT (Jean), secrétaire de la ville d'Anvers, mort en 1639, à 80 ans, étoit un savant plein de zèle pour le progrès des sciences et des arts. Il avoit marqué ses dispositions à cet égard par ces mots : *Libenter*, *Ardenter*, *Constanter*. Il laissa un ouvrage in-

titulé *Elogia Ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium.* Il y a ramassé tous les traits historiques répandus dans les différens ouvrages de Cicéron sur la vie des hommes illustres dans le gouvernement et la guerre. *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ, de vario eruditionis genere,* Amsterdam, 1702, in-8°

* VII. BRANDT, alchimiste allemand, vécut dans le 17ᵉ siècle. Il s'imagina pouvoir trouver la pierre philosophale dans l'urine, sur laquelle il exécuta une infinité de procédés chimiques. La plus grande partie de sa vie se passa à travailler sur cette liqueur; mais il ne trouva rien de ce qu'il cherchoit. Cependant, en 1669, après une très-forte distillation d'urine, il découvrit dans son récipient une matière luisante appelée depuis *phosphore.* Il fit voir cette matière à Kuntel, chimiste de l'électeur de Saxe, et à plusieurs autres chimistes, mais il en cacha la préparation; après sa mort, Kuntel devina facilement la substance de la nature du phosphore.

VIII. BRANDT (Enevold, comte de), favori du roi de Danemarck, fut déclaré complice du comte Struensée, et condamné comme lui à être décapité. Il subit son jugement le 28 avril 1772.

BRANKER (Thomas), mathématicien anglais, mort à Macclesfield en 1676, a publié, I. *Doctrinæ sphericæ adumbratio et usus globorum artificialium*, Oxford, 1662, in-fol. II. La traduction en anglais de l'*Algèbre de Rhonius*, 1668, in-4°.

* BRANQUIER *et* Ferdinand DE MELIORI, artistes florentins que Colbert fit venir en France pour y travailler à des ouvrages de rapport inconnus jusqu'alors en France. Leur travail consistoit dans l'assemblage des pierres précieuses, d'agates différentes, de cornalines, de jades, de lapis lazulli, de jaspe et autres incrustées, avec lesquelles ils formoient des paysages, des fleurs et des fruits, qui servoient à embellir des meubles et des dessus de table; travail que Le Tellier leur élève a continué, et qui demande un temps et une patience infinie. On voit de ces tables précieuses au Musée Napoléon et aux Tuileries. Quelques-unes sont plus anciennes et viennent de Florence.

* BRANT. *Voyez* BRUELE.

BRANTOME. *Voyez* BOURDEILLES, n° I.

BRANVILLE. *Voyez* BLOND, n° I.

BRAS (de). *Voyez* BOURGUEVILLE.

† BRASAVOLA (Antoine-Musa), célèbre médecin, né à Ferrare en 1500, d'une famille noble de cette ville. Son savoir ne se bornoit pas à la médecine. Ce fut après avoir soutenu à Paris, pendant trois jours consécutifs, des thèses *De omni scibili*, que le surnom de *Musa* lui fut donné par François Iᵉʳ. Il fut médecin consultant de ce prince, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel; de l'empereur Charles V, qui lui conféra le titre de comte palatin, et de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il ne fut pas en moindre considération dans sa patrie. Successivement premier médecin des papes Paul III, Léon X, Clément VII et Jules III, chéri et favorisé de tous les autres princes d'Italie, et particulièrement des ducs de Ferrare. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur cette science, et entre autres, I. *Des Commentaires sur les aphorismes*

d'Hippocrate et de Galien, imprimés à Bâle en 1542, in-fol. II. *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1523, in-folio, que Castro, Bibliothèque Med., appelle *Opus indefessæ elucubrationis et utilitatis inexplicabilis.* III. *Examen medicamentorum*, en 5 volumes.

BRASEY. *Voyez* MOREAU, n° III.

BRASIDAS, général lacédémonien, vers l'an 424 avant Jesus-Christ, vainquit les Athéniens sur mer et sur terre, leur prit plusieurs villes, et en fit entrer plusieurs autres dans l'alliance de Sparte. S'étant enfermé dans Amphipolis à l'approche de Cléon, général athénien, vain et impétueux, il prit un moment favorable pour faire une sortie, l'attaqua, et remporta une victoire complète. Ce grand homme mourut quelque temps après, d'une blessure qu'il avoit reçue à un bras. Comme on louoit devant sa mère ses grandes actions, et qu'on le mettoit au-dessus de tous ses compatriotes, « Vous vous trompez, dit cette femme vraiment spartiate : mon fils avoit de la bravoure; mais Sparte a plusieurs citoyens qui en ont encore plus que lui. » Cette grandeur d'ame d'une femme, qui préféroit la gloire de l'état à celle de son fils reconnu pour un héros, ne fut point sans récompense. Les Lacédémoniens rendirent des honneurs publics à la mère et au fils, et firent élever à leur libérateur un mausolée au milieu de la place publique. On célébroit autour de ce monument des fêtes nommées *Brasidées*. Il falloit être Spartiate pour y être admis, et quiconque n'y assistoit pas étoit puni d'une forte amende.

* BRASSANI (Israël-Benjamin), rabbin de Reggio, mort en 1790, étoit un des meilleurs poëtes de sa nation, et très-estimé pour la droiture de son caractère. (Voyez *Dizionario storico delli autori ebrei*, par G. B. de Roni.)

* BRASSART (Jean-Joseph), médecin, fut long-temps directeur des eaux minérales qui se trouvent dans le voisinage de Saint-Amand. Les observations qu'il fut à même de faire sur leurs bons effets le déterminèrent à publier les ouvrages suivans : I. *Observations sur la fontaine minérale de St.-Amand*, Tournay, 1698, in-8°. II. *Traité des eaux minérales de la fontaine de Bouillon-lès-Saint-Amand*, Lille, 1714, in-8°.

BRAULION *ou* BRAULE (saint), évêque de Saragosse, contribua, avec saint Isidore de Séville, à réformer l'Eglise d'Espagne. Il réunissoit la science à la piété. On a de lui un *Eloge de saint Isidore*, son ami; la *Vie de saint Emilien*, avec une *Hymne* en son honneur, en vers ïambes. Ces divers écrits ont été recueillis à Madrid, 1632, in-4°. Saint Braulion est mort vers l'an 646.

† I. BRAUN (George), archidiacre de Dortmund, et doyen de Notre-Dame *in gradibus*, à Cologne, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Il est principalement connu par son *Theatrum urbium præcipuarum mundi*, en plusieurs vol. in-fol. On a encore de lui un *Traité de controverse contre les luthériens*, Cologne, 1605, in-folio, dans lequel il développe les ruses dont ils se sont servis pour répandre leur religion. Il les compare à « un coin dont la partie la plus déliée, une fois entrée dans le bois, sert à introduire les parties plus épaisses. »

* II. BRAUN (Salomon), médecin, né à Kiell dans le Holstein, vivoit dans le 17ᵉ siècle. Il pratiqua

son art dans la Souabe, d'abord à Nordlingen, puis à Biberach, et, comme il étoit membre de l'académie impériale des curieux de la nature, il communiqua à cette société quelques observations dont elle a enrichi ses Mémoires. Il mourut à Biberach le 10 novembre 1675, et laissa un *ouvrage* écrit en allemand *sur les bains de cette ville*.

*† BRAUNBOM (Frédéric), protestant d'Allemagne, publia, en 1613, un livre in-4° sous ce titre : *Florum flaminiorum Romanensium papalium decas*; dans lequel il fixe chaque période du règne de l'Antechrist, sa naissance, sa jeunesse, son adolescence, etc. Il trouve l'Antechrist dans le pape, et prouve que le monde devoit finir en 1711.

† BRAUNIUS (Jean), ministre protestant, naquit à Keitrel dans le bas Palatinat en 1628, et fut professeur de théologie et de langue hébraïque à Groningue, où il mourut à l'âge de 80 ans. Son savoir étoit étendu, sa critique judicieuse. On l'accusa de partager les opinions des cocceïens. Son principal ouvrage est un traité très-approfondi sur les antiquités judaïques, intitulé *Vestitus sacerdotum hebræorum*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°. Ses autres écrits sont *La véritable religion des Hollandais contre Stoup*, 1675, in-12. Un *Commentaire sur l'épître aux Hébreux*, 1705, in-4°. *Selecta sacra*, 1700, in-4°. *Doctrina fœderum*, Amsterdam, 1688, in-4°. Les principes de cet ouvrage furent attaqués par Jean de Marck.

*I. BRAVO (Jean), né à Piedra-Hita dans la Castille, enseigna la médecine à Salamanque vers la fin du 16e siècle, et s'y distingua tant par les succès de sa pratique que par les ouvrages qu'il publia. Ils sont intitulés, I. *De hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ*, Salmanticæ, 1571, in-8°, 1576, 1588, in-4°. II. *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria*, ibid. 1578, 1585, in-8°. III. *De saporum et odorum differentiis, causis et affectionibus*, ibid. 1583, in-8°; Venetiis, 1592, in-8°. IV. *In Galeni librum, de differentiis febrium, commentarius*, Salmanticæ, 1585, 1596, in-4°. V. *De curandi ratione per medicamenti purgantis exhibitionem, libri tres*, ibid. 1588, in-8°. VI. *De simplicium medicamentorum delectu, libri duo*, ibid. 1592, in-8°.

* II. BRAVO-CHAMIZO (Jean), médecin, enseigna l'anatomie dans les écoles de Coimbre en Portugal, et passa ensuite à la chaire de médecine pratique. Il a écrit un ouvrage de chirurgie intitulé *De medendis corporis malis per manualem operationem*, Conimbriæ, 1605, in-12. Celui *De capitis vulneribus* est d'une plus grande étendue; il a paru en 1610, in-fol. Cet auteur qui étoit de Serpa, ville de Portugal dans l'Alentejo, mourut vers 1615.

† BRAWER, BRAUR, BROOR *ou* BROWER (Adrien), peintre flamand, naquit à Harlem en 1608. Il commença dans son enfance à représenter sur de la toile *des fleurs et des oiseaux*, que sa mère vendoit aux femmes de la campagne, et finit par *des ouvrages grotesques et des figures en petit* que l'on achetoit au poids de l'or. Son atelier étoit ordinairement dans quelque taverne. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, et s'enivroit lui-même. Arrêté à Anvers comme espion, il demanda qu'on le laissât travailler : il se mit à peindre des *Soldats espagnols occupés à jouer*, et les représenta si bien que Rubens offrit six cents florins de ce tableau, et obtint sa liberté en se rendant sa caution. Sa conduite altéra sa santé. Dans une des courses fré-

quentes qu'il faisoit, il fut entièrement dépouillé par des voleurs. Se voyant presque nu, il se fit un habit de toile, sur lequel il peignit des fleurs dans le goût des robes indiennes. Les dames y furent trompées, et demandoient une étoffe et des dessins pareils. Brawer les désabusa en effaçant avec une éponge toutes les peintures de son habit. Ses parens le méprisant, parce qu'il étoit toujours mal vêtu, il acheta un habit de velours. Alors on l'invita à une noce. Au milieu du repas, il répandit un plat rempli de sauce sur sa belle parure, en disant : « Il faut bien que mon habit fasse bonne chère, puisque lui seul est invité. » Réduit à la dernière misère, il revint à Anvers, et alla mourir à l'hôpital, à l'âge de 32 ans. Il fallut quêter pour le faire enterrer. Il fut inhumé dans le cimetière des pauvres; mais à peine Rubens eut-il appris sa mort, qu'il l'en fit retirer et lui fit faire, dans l'église des carmes, des obsèques magnifiques. Brawer avoit été fort malheureux dans sa jeunesse, par l'avarice de Hals, son maître, qui le faisoit travailler sans relâche, le laissant nu, et presque mourir de faim, malgré les gains énormes qu'il faisoit sur lui, en sorte que le premier tableau qu'il composa pour son compte lui ayant été payé cent ducatons, et croyant que ce fût un songe, il se roula dessus et puis s'en alla. Lorsqu'il revint quelques jours après, on lui demanda où étoit son argent? « Dieu soit loué, répondit-il, je m'en suis défait et m'en trouve plus heureux. » Il en a toujours agi de même. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu de l'indigence. Tous ses tableaux représentent des scènes réjouissantes. On y voit des *Querelles de cabaret*, des *Filous jouant aux cartes*, des *Fumeurs*, des *Ivrognes*, des *Soldats*, des *Noces de village*. La nature y est rendue avec une grande vérité. Sa touche est fort légère, ses couleurs très-bien entendues, et ses figures ont beaucoup d'expression. Ses ouvrages se vendent fort cher et sont très-rares. Il y en a trois au Musée Napoléon, l'*Intérieur d'une tabagie*, la *Musique bachique* et le *Jeu de cartes*. Ce dernier est un de ses chefs-d'œuvre. La galerie de Dresde en possède quatre qui représentent diverses *scènes de paysans*.

* I. BRAY, sir Reginald, grand homme d'état d'Angleterre, mort en 1501, qui contribua beaucoup à placer sur le trône Henri VII d'Angleterre, et qui jouit d'une grande faveur sous ce monarque. Sir Reginald n'étoit pas moins bon architecte que grand politique. Il en a laissé une preuve sans réplique dans la chapelle de Westminster, qui fut bâtie sur ses dessins, et sous sa direction. Il y a une autre chapelle à Windsor également bâtie par lui, et qui porte son nom, dans laquelle il a été enterré.

* II. BRAY (Salomon de), né à Harlem en 1579. Il étoit peintre de portraits et n'étoit pas sans mérite dans ce genre, cependant il est plus connu pour avoir eu deux fils devenus habiles par ses leçons que pour ses autres ouvrages. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, deux bustes peints sur bois, l'un d'une *Jeune femme avec un chapeau de paille*, l'autre, d'un *Jeune homme couronné de lierre*.

* III. BRAY (Jacob), fils du précédent, naquit également à Harlem; il excelloit à peindre l'histoire; on ignore le temps de sa mort, mais il vivoit encore en 1680.

* IV. BRAY (Jacques de), est regardé comme un des meilleurs peintres d'Harlem. Il peignoit également bien le portrait et l'histoire; on cite entre autres tableaux de lui,

David pinçant de la harpe devant l'arche, avec une grande suite de prêtres et de lévites. Il est bien dessiné, d'un pinceau spirituel et d'une belle couleur. Ses dessins sont faits tantôt sur le papier et tantôt sur le vélin; ils sont savans de contours et d'une belle touche; la plupart sont aux crayons rouges et noirs mêlés avec art. Jacques de Bray est mort âgé d'environ 60 ans, au mois d'avril 1664.

† V. BRAY (Thomas), né à Marton en Shropshire en 1656, mort en 1730, fut docteur en théologie à l'université d'Oxford. Ce titre le distingua moins que son zèle pour les prisonniers, auxquels il procura des adoucissemens. Il avoit fait, en qualité de missionnaire, un voyage dans le Maryland, et il a donné, I. *Directorium missionariorum*. II. *Bibliotheca parochialis*. III. Un *Martyrologe*, 1712, in-folio.

* BRAZOLO (Paul), noble de Padoue, y naquit vers le commencement du 18e siècle. Il étudia les belles-lettres sous le célèbre abbé Lazzarini. Il traduisit en vers italiens l'*Iliade d'Homère*, et une partie de l'*Odyssée*. Mais quoique ces ouvrages eussent été favorablement reçus du public, son propre jugement ne leur accorda point autant d'estime, et les condamna à l'oubli. Il publia une *Traduction des œuvres et des jours d'Hésiode*, avec des observations que beaucoup ne peuvent entendre aujourd'hui. Il fit aussi imprimer l'*Europa idillia di Mosco*, avec une *Lettre* qui en fait l'analyse, et quelques *Traductions du grec*. Il mourut en 1769, âgé de 60 ans, dans la ville de Tribano, où il est enterré.

† I. BRÉBEUF (Jean de), jésuite, naquit à Bayeux en 1593, d'une famille noble. Après avoir professé avec distinction dans plusieurs colléges de son ordre, il fut envoyé l'an 1625 aux missions du Canada. Etant chez les Hurons, ennemis des Iroquois, il fut pris par ces derniers qui lui jetèrent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, et le brûlèrent ensuite à petit feu l'an 1649. Sa patience dans ce cruel supplice, qui dura quinze heures, toucha ces barbares, et plusieurs embrassèrent le christianisme. Le P. de Brébeuf étoit oncle du suivant.

† II. BRÉBEUF (George de), né à Thorigny dans la basse Normandie l'an 1618, cultiva de bonne heure la poésie. Il débuta par une *Traduction du septième livre de l'Enéide*, en vers burlesques, et, quelque temps après, il publia une version dans le même genre du premier livre de Lucain. On trouve dans celle-ci une satire ingénieuse et enjouée de la vanité de ces grands seigneurs qui ne peuvent un moment oublier leurs titres, et de la bassesse de ces ames foibles et viles qui les flattent dans l'espérance de parvenir à la fortune. On dit que Brébeuf, dans sa jeunesse, n'avoit du goût que pour Horace, et qu'un de ses amis, qui n'aimoit que Lucain, le lui fit goûter et l'engagea à le traduire. Sa *Pharsale* parut en 1658, in-12, et on l'admira malgré les hyperboles excessives, le style enflé, les antithèses multipliées, le faux brillant, les pensées gigantesques, les descriptions pompeuses, mais peu naturelles. Le clinquant de cet ouvrage, et quelques étincelles de talent qu'on y trouve de loin en loin, éblouirent la cour et la ville. Mazarin fit de grandes promesses au traducteur; mais ce cardinal étant mort, et les autres protecteurs de Brébeuf se bornant à des caresses, il se retira à Venoix, près de Caen, et y mourut en 1661. Une fièvre opiniâtre le tour-

menta plus de vingt ans, et c'est dans ses cruels accès qu'il composa sa *Pharsale*. On a encore de lui, I. *Les entretiens solitaires*, in-12, poésies chrétiennes, fort inférieures à ses productions profanes. II. Un *Recueil d'œuvres diverses*, 1664, 2 vol. in-12, qui offre quelquefois de jolis vers. On y trouve les cent cinquante *Epigrammes contre une femme fardée*, qui furent le fruit d'une gageure; il y en a une douzaine au plus de piquantes. III. Des *Eloges poétiques*, etc., in-12. IV. *Défense de l'Eglise romaine*, in-12, 1671. V. *Lucain travesti* ou *les Guerres civiles de César et de Pompée*, en vers enjoués, Paris, 1656, in-12. *Voyez* CADMUS.

BREBIETTE (Pierre), graveur à l'eau-forte, né à Mantes, dans le 17e siècle, a laissé des estampes pleines d'invention et d'intelligence. Il peignoit aussi; mais le peintre étoit inférieur au graveur. On a de lui *des frises, des bacchanales, des jeux d'enfans, des sujets de dévotion*. Il a gravé plusieurs tableaux de Paul Véronèse, de Raphaël, et d'André del Sarte.

* BRÈCHE (maître Jean), avocat de Tours. Il fut contemporain de Jean Bouchet auquel il adressa une épître en vers. Il a traduit ou composé différens ouvrages en prose, et n'en a laissé que deux de poésies, qui sont, *Le Manuel royal* ou *Opuscules de la doctrine et condition du prince*, partie en prose et partie en rime, etc., et le livre Ier de l'*Honeste exercice du prince*. Ils ont été imprimés tous deux à Tours, le premier in-4°, en 1541, et le second en 1544.

* BRECKLING (Nicolas), qui avoit été d'abord ministre dans le duché de Holstein, et qui le fut depuis à Jéroll, où il fut déposé, mérite une place parmi les enthousiastes du 17e siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages qui respirent la piété et la vertu, mais qui prouvent, en même temps, l'irrégularité de son imagination et son défaut de jugement.

† BRECOURT (Guillaume MARTOUREAU, sieur de), poëte français, comédien excellent et mauvais auteur. Il rendoit très-bien les rôles de roi et de héros dans les tragédies, et ceux à manteau dans les comédies. Son jeu étoit tellement animé, qu'il se rompit une veine en jouant sa comédie de *Timon* en un seul acte en vers, qu'il vouloit faire valoir au moins par l'action. Il mourut de cet accident en 1685. Ses pièces dramatiques furent la plupart sifflées, et avec justice. *L'Ombre de Molière*, en un acte et en prose, est de lui, ainsi que la *Mort de Jodelet*, la *Noce du village*, en un acte et en vers, Paris, 1666, in-12; le *Jaloux invisible*, en trois actes, aussi en vers. Il y a quelques traits comiques dans ces pièces, mais clair-semés.

* BRÉDA (Jean Van), peintre, né à Anvers en 1683, fils d'Alexandre Van BRÉDA, qui a peint *des vues d'Italie, des marchés, des foires*, etc., avec des figures et des animaux. Le jeune Bréda fut élève de son père, et prit son genre jusqu'au moment où il vit la collection de Jean de Wit, la plus considérable et la plus précieuse d'Anvers. Les beaux ouvrages de Breughel de Velours et de Wouwermans le ravirent; de Wit, lui ayant proposé d'en faire des copies, Bréda, pendant neuf ans, s'attacha si bien à rendre ces deux maîtres, qu'il étoit presqu'impossible de distinguer ses copies; on a eu la même peine à distinguer les imitations qu'il a faites depuis dans le genre de ces grands peintres. Les tableaux de Bréda eu-

rent la vogue et firent sa fortune ; il passa en Angleterre et devint l'ami particulier du comte d'Harlewater qui périt sur l'échafaud, en 1715, par son attachement marqué à la maison de Stuart. Van Bréda n'avoit pas cessé de le visiter dans sa prison ; il en reçut un présent honorable, comme marque de l'estime de cet infortuné seigneur. Il fut long-temps inconsolable de cette perte. Revenu à lui, Bréda fit plusieurs portraits pour le roi et la cour d'Angleterre, et revint à Anvers comblé de gloire et de richesses. Ses tableaux étoient si recherchés, sur-tout des Allemands et des Hollandais, qu'on les enlevoit, malgré les prix énormes qu'il y mettoit. A son arrivée il avoit été directeur de l'académie d'Anvers. Lorsque Louis XV fit son entrée dans cette ville en 1746, il fit venir Van Bréda, et lui acheta quatre tableaux ; deux représentant *J. C. faisant des miracles ; J. C. prêchant sur les bords de la mer*, et deux *Paysages* ; il y a dans ces tableaux une multitude de figures, si bien dans la manière de Breughel de Velours, qu'il est presqu'impossible de les distinguer. Le choix du monarque engagea les princes de Clermont et de Soubise, le maréchal de Lowendael, le duc d'Havré et plusieurs autres à acheter et payer honorablement les tableaux de ce peintre. Le modeste Van Bréda, qui ne s'attendoit pas à cet évènement glorieux, en fut ému au point qu'il en manqua mourir. Il se rétablit cependant, continua d'augmenter ses jolis tableaux, et termina sa vie laborieuse en 1750, à l'âge de 73 ans. Ce peintre est celui qui a le plus approché de Breughel de Velours et de Wouwermans ; ses paysages, avec une multitude de petites figures, représentant quelques traits d'histoire sacrée ou profane, sont dans le goût du premier ; les batailles, les foires, etc., sont dans celui de Wouwermans ; comme dans celui-ci, on y trouve une couleur brillante et claire, de beaux ciels, des lointains agréables, un bon dessin, du feu et peut-être plus de génie ; mais il lui manquoit cette pâte et ce large unique dans le Wouwermans. Les tableaux de Bréda sont répandus dans toute l'Europe ; il y en a quatre très-beaux à Rouen, représentant *des batailles* dans la manière de Wouwermans, et une grande quantité dans les cabinets de Hollande, représentant *des paysages* avec beaucoup de figures, imitant les Breughel de Velours.

* **BREDAEL** (Pierre Van), né en 1630 à Anvers, quitta cette ville pour aller à la cour d'Espagne ; ses paysages y furent recherchés, mais rien ne put l'y retenir, et il revint à Anvers, où il fut directeur de l'académie en 1689. On voit, par les sujets de ses tableaux, qu'il a passé quelque temps en Italie, car ses paysages sont ornés d'architecture et de ruines. Ses tableaux sont harmonieux et d'une belle couleur ; de jolies figures, des animaux bien dessinés et touchés avec finesse, peuplent ses paysages. Quelques-uns sont dans la manière de Jean Breughel, et d'un mérite égal à ceux de ce maître ; un des plus beaux se voyoit à Gand, et plusieurs à Anvers, dont quatre représentoient *les élémens*.

† **BREDENBACH** (Mathias), commentateur et controversiste, natif de Kerpen dans les Pays-Bas, fut principal du collége d'Emerick. Il mourut en 1559 à 70 ans, laissant deux fils, qui cultivèrent les lettres. On a du père des *Traités de controverses ;* des *Commentaires sur les soixante-neuf premiers psaumes, et sur saint Matthieu*, 1660, in-fol., mieux écrits que ne le sont ordinairement ces sortes d'ouvrages. —Til-

leman Bredenbach, l'un de ses fils, mort en 1593, chanoine de Cologne, laissa une *méthode pour détruire les hérésies; huit livres de conférences sacrées*, à l'imitation de celles de Cassien; *un Discours sur le purgatoire; une Histoire des guerres de Livonie*, dont Ph. Olmérus lui avoit fourni les matériaux. — Un Bernard de Bredenbach, doyen de la métropole de Mayence, fit le voyage de Syrie et de Jérusalem, et publia en latin, dans le 15e siècle, *la relation de son pélerinage*. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean de Hersin, in-fol.

* BREDENBOURG (Jean), bourgeois de Roterdam, a publié, en 1675, un ouvrage in-4° de 100 pages, intitulé *Joannis Bredenburgii enervatio tractatus theologico politici, unà cum demonstratione, geometrico ordine disposita, naturam non esse Deum, cujus effati contrario prædictus tractatus unice innititur*, dans lequel il s'efforce de réfuter et de renverser le système de Spinosa. Cet ouvrage se joint ordinairement aux œuvres de ce dernier.

* BREDERO ou Brederoc, et non *Braderode* (Gerbrand), fils d'Adrien, poëte hollandais du 16e siècle, florissoit à Amsterdam, où il naquit en 1585. Il a principalement travaillé pour le théâtre : son genre est celui de la farce ou du bas comique. Il auroit sans doute épuré son goût et fait des progrès dans son art, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge. Il est mort en 1618. On a de lui un *Recueil de chansons et de pièces érotiques*, imprimé à Amsterdam, en 1622, in-4°. Ses *Œuvres dramatiques* forment un vol. in-4°, Amsterdam, 1638. (Cf. Wagenaar, Hist. d'Amsterdam, t. III, p. 243 et suiv.)

† BREDERODE (Henri, comte de), issu des anciens comtes de Hollande, 21e seigneur de ce nom (Sico ou Sigfrid, fils du comte Arnold, passe pour avoir été le premier vers la fin du 10e siècle), naquit à Bruxelles, de Renaud III, comte de Bréderode et de Philippine de La Marck, en décembre 1531. Il fut, sinon le fondateur, du moins un des plus illustres chefs de la liberté belgique. Les vexations du cardinal de Granvelle ayant rendu la domination espagnole souverainement odieuse dans les Pays-Bas, Bréderode s'empressa de se joindre à Guillaume de Nassau et aux comtes d'Egmond et de Hoorn pour en arrêter les progrès. Au mois de novembre 1565, il apposa le premier sa signature au traité d'association, connu d'abord sous le nom de *compromis*, formé par une partie de la noblesse belgique pour le maintien de leurs libertés et des priviléges du pays, et pour s'opposer à la contrainte exercée sur les consciences. Le 5 avril de l'année suivante, Bréderode et le comte Louis de Nassau, à la tête d'environ 300 nobles, présentèrent à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, la fameuse requête, qui fut comme le signal de cette insurrection, terminée par l'abdication du gouvernement de Philippe II. Bréderode ne prolongea point sa carrière jusqu'à ce grand événement, arrivé en 1581. Les services qu'il rendit à la liberté naissante l'ayant rendu de plus en plus odieux au gouvernement espagnol, il crut de la prudence de s'expatrier, du moins momentanément, en 1567. Le duc d'Albe profita de son absence pour faire prononcer contre lui une sentence de bannissement perpétuel et de confiscation de ses biens. Bréderode avoit déjà succombé à ses chagrins, avant de pouvoir apprendre ce nouvel acte de despotisme. Il mourut d'une fièvre brûlante, le 15 février 1568, au château de

Harnhof du Hambourg, dans la forteresse de Kekelinghuiren, à l'âge de 36 ans, et il fut enterré à Gemmen dans le duché de Clèves. Il avoit épousé Amélie, comtesse de Nieuwenaar, dont il n'eut point d'enfans. Il avoit adopté, pour sa devise, ce mot simple, mais signifiant : *peut-être*. A l'occasion de la seconde année séculaire de la liberté hollandaise, en 1766, Pierre Burman le second récita à Amsterdam un beau poëme latin, en vers élégiaques, intitulé *Brederodius*. Il se trouve dans ses *Poëmata*, pag. 69 et 100. Nicolas Hartsen l'a traduit en vers hollandais. Il seroit trop long de vouloir ici passer en revue toute la suite des hommes illustres sortis de cette maison. Brockenberg dans son *Historia et genealogia Brederodion*, publiée à Leyde en 1587, 1 vol. in-12, et d'autres peuvent être consultés à ce sujet. Au nombre de ceux qui se sont signalés par leur mérite, il suffira de nommer encore Lancelot et Jean Wolfrad. Lancelot, frère naturel de Henri, servit sa patrie avec honneur. Il fut, en 1567, un des signataires du fameux compromis. — En 1569 et 1570, on le rencontre au nombre des patriotes, qui, d'après l'avis que Coligny avoit donné à Guillaume de Nassau, tentèrent la fortune par mer et furent nommés gueux marins. Il concourut, en cette qualité, à la prise importante de la Brille en 1572. L'année suivante il paya de sa tête son généreux dévouement à la cause de la liberté. Don Fréderic, fils du duc d'Albe et non moins sanguinaire que son père, s'étant emparé de Harlem après une longue résistance, le fit décapiter, lui et plusieurs autres défenseurs de cette ville. Jean Wolfrad, 25e seigneur de BRÉDERODE, et aussi seigneur de Viane et d'Ameida, etc., né en 1599, fut nommé gouverneur de Bois-le-Duc en 1635, et veld-maréchal en 1561. Il obtint le commandement d'une petite armée des états, campée sur les bords de l'Issel, en 1655; mais une indisposition l'obligea d'aller prendre les eaux à Spa, et il mourut à Pétershem près Mastricht le 13 septembre de cette année. (Cf. Wagenaar, t. XII, p. 413 et suiv.)

† BRÉENBERG (Bartholomé), né à Utrecht en 1620, peintre et graveur fameux, excelloit sur-tout dans les paysages et les animaux, qu'il a traités avec beaucoup d'art et de vérité. Ses compositions sont nobles, ainsi que ses petites figures, sa touche finie. Il est très-précieux dans les petits ouvrages, qui sont plus estimés que les grands. Il gravoit ses dessins à l'eau-forte. On voyoit dans la collection du roi, dans la galerie du duc d'Orléans, et chez quelques riches particuliers, différens tableaux de ce maître. Le Musée Napoléon en possède sept ou huit, entre lesquels on distingue un *Repos en Egypte*; *Mercure et Hersé*; deux *Vues de Rome*; *Atalante et Hippomène*; ce dernier vient de la Prusse : on a encore de lui une suite de 24 petites *Vues* et *Paysages* ornés de ruines. Ce peintre mourut en 1660.

* BRÉGEON (Angélique), élève de Tardieu, a gravé différentes pièces sous la conduite de son maître, entre autres *l'Élève dessinateur* d'après Carle Vanloo. Elle avoit épousé le graveur Tilliard, et auroit acquis beaucoup de talent, si une mort prématurée ne l'avoit enlevée, en 1782, à l'age de 29 ans.

† BRÉGY (Charlotte SAUMAISE DE CHAZAN, comtesse de), nièce du savant Saumaise, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle se distingua dans cette cour par son esprit et sa beauté. Elle mourut à Paris en 1693, à 74 ans.

On a d'elle un *Recueil de lettres* et *de vers*, 1666 et 1668, in-12, dans lequel on trouve quelques pensées ingénieuses : ses vers roulent presque entièrement sur un amour métaphysique, qui occupoit plus son esprit que son cœur. On connoit d'elle cette épitaphe :

Ci-dessous gît un grand seigneur,
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

Madame de Brégy ne se permettoit guère de pareilles épigrammes. Le poëte Benserade lui adressa une pièce de vers qui se trouve dans le recueil de ses œuvres. L'épitaphe de madame de Brégy se lit à Paris, dans l'église de Saint-Gervais.

BREHAM. *Voyez* PLELO.

† BREITINGER (Jean-Jacques), né à Zurich en 1701, mort dans cette ville en 1776, professa l'hébreu, et se distingua par des *Traités sur la poésie, la peinture et les antiquités*. On lui doit aussi une édition de l'*Ancien Testament* de la version des septante, en 4 vol. in-4°, et des *poésies* de Martin Opitius.

† BREITKOPF (Jean-Gottlieb-Emmanuel), imprimeur et habile fondeur de caractères, né à Leipsick en 1719. Il étudia les langues savantes, et succéda ensuite à son père dans son commerce de librairie et d'imprimerie. Le hasard lui fit tomber dans les mains un livre d'Albert Durer, où les formes des lettres de l'alphabet étoient déduites de principes mathématiques. Il en fut frappé, et conçut le dessein d'améliorer la forme des caractères d'impression, et il a parfaitement réussi dans cette entreprise. Ensuite il imagina un moyen d'imprimer les notes de musique pour dispenser de les graver ; il fit des cartes de géographie en caractères d'impression. Cet homme habile dans son art a écrit un *Traité de l'origine de l'imprimerie ;* une *Histoire des jeux de cartes ;* un *Traité de l'invention du papier fait avec du linge*, et un *de l'invention de la gravure sur bois en Europe*. Il conçut aussi l'idée d'imprimer des portraits ; il en calcula la possibilité, et réalisa son projet ; mais les essais de cette nouvelle invention n'ont pas été publiés. Il imagina aussi des moyens d'imprimer des caractères chinois, et y réussit. Il inventa un procédé pour imprimer des figures mathématiques avec des caractères mobiles, au lieu de les graver en cuivre ou sur du bois. Il ne s'agissoit plus qu'à confectionner les poinçons, lorsque la mort le surprit et l'empêcha de terminer son ouvrage.

* BREMBATI-GRUMELLI (Isotta), née à Bergame, épouse de Jean-Jérôme Grumello, vécut vers la moitié du 16ᵉ siècle. Elle étoit parfaitement instruite dans les langues grecque et latine ; savoit le français, l'espagnol, et sa langue maternelle, dans laquelle elle surpassoit, dit-on, les meilleurs poëtes de son temps. Elle fit usage de la langue latine dans le sénat de Milan, relativement à ses propres intérêts qu'elle soutint dans cet idiome avec autant d'avantage qu'une autre l'auroit pu faire en italien. Elle mourut subitement le 24 février 1586. Jean-Baptiste Licini a recueilli toutes les poésies qui lui furent adressées après sa mort, en 1 vol. intitulé *Rime funerali di diversi illustri ingegni composte in volgare et latina favella in morte della molto illustre signora Isotta Brembati-Grumelli*. Bergame, 1587. Il reste d'elle quelques *lettres* insérées par Sansovino dans son *Segretario*. D'autres restent manuscrites dans plusieurs cabinets d'Italie. Quelques *poésies* se trouvent imprimées dans plusieurs recueils. Roscelli, Sansovino, Dolce,

Calvi, Crescimbéni, Tiraboschi, parlent de cette femme avec beaucoup de respect et d'éloges. Mazzucchelli tient à son égard le même langage. *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. IV, pag. 2047. *Voyez* aussi Varini, *scritt. di Bergamo*, vol. I, pag. 261.

† I. BRÉMONT (Gabriel de), littérateur français, réfugié en Hollande, s'y fit mettre en prison pour ses opinions politiques. Là, il traduisit de l'espagnol le *Guzman d'Alfarache* de Mathéo Aléman, Paris, 1709, 3 vol. in-12. Il a beaucoup retranché de l'original, et y a ajouté des aventures nouvelles. Sa situation ne le rendant pas favorable aux gens de justice, il n'abandonne jamais un juge ou un greffier, sans en dire tout le mal possible. Ses autres ouvrages sont, I. *Histoire de don Domingo de la Terra*, Amsterdam (Rouen), 1709, in-12. II. *Hattegé*, ou *Les amours du roi de Tamaran*, Cologne, 1676, in-12. III. *Le galant escroc*, ou *le faux comte Brion*, Paris (Londres), 1677, in-12. IV. *Le double cocu, histoire du temps*, Paris, 1678, in-12.

† II. BRÉMONT (François de) naquit à Paris en 1713, d'un avocat, et y mourut en 1742, dans sa vingt-neuvième année. L'académie des sciences se l'associa, et la société royale de Londres lui accorda le titre de secrétaire. Sa *Traduction des transactions philosophiques* de ce corps lui valut cet honneur. Il en publia quatre volumes in-4°, qui comprennent les années 1731 et suivantes, jusqu'à 1736 inclusivement. Brémont accompagna son ouvrage de notes; les unes historiques, qui remontent à l'histoire des différentes opinions; les autres critiques, qui corrigent ce que ses originaux peuvent avoir de défectueux. Il y ajouta une *Table des transactions*, depuis 1665 jusqu'à 1730, 1 vol. in-4°. On a encore de lui, I. Un *Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remède* de mademoiselle Stéphens, *contre la pierre*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. II. Une *Traduction des expériences physiques* de Halles, *sur la manière de dessaler l'eau de la mer, et de la rendre potable*, in-12. III. Une *Traduction posthume des expériences physico-mécaniques d'Haucksbé*, 2 vol. in-12, ornée d'une *Histoire complète de celles de l'électricité*.

* I. BRENDEL (Zacharie), docteur en médecine, né à Iène dans la Thuringe en 1592, et mort dans cette ville en 1638, a publié les ouvrages suivans : I. *Tractatus de inductorum purgantium viribus, dosi*, etc. Jenæ, in-4°. II. *Chymia in artis formam redacta*, ibid, 1630, in-12, 1641, in-8°; Lugduni-Batavorum, 1671, in-12. III. *De medicinâ arte nobilissimâ*, ibid., 1635, in-4°.

* II. BRENDEL (Jean-Philippe), médecin allemand, vivoit au 17e siècle; il n'est guère connu que par un recueil de *consultations* des plus célèbres médecins de son pays, qu'il a publiées en latin, à Francfort, 1614, in-4°. Ce recueil ne donne aucun aperçu nouveau sur la médecine, et ne mérite pas d'être recherché.

* III. BRENDEL (Adam), professeur d'anatomie et de botanique dans l'université de Wittemberg, a publié plusieurs *Dissertations* en forme de thèses, qui parurent dans cette ville, in-4°. Il a fait imprimer, en 1700, *De Homero medico*; en 1703, *De embryone in ovulo ante conceptionem existente*; en 170[illegible], *De curatione morborum per carmina*; en 1711, *Liber de lapidicinâ microscomicâ*; en 1712, *De*

balneis valetudinis causâ adhibitis; en 1715, *Commentatio de febre querquerâ ex antiquitate erutâ*; *De usu et abusu venæ sectionis in curandis febribus*. En 1715 et 1718, on a encore publié à Wittemberg trois décades de ses *Observations astronomiques*.

* IV. BRENDEL (Jean-Godefroid), professeur en médecine à Gottingue, a donné en 1738, in-4°, une nouvelle figure et bonne description de la valvule d'Eustachi. On lui doit encore quelques *Dissertations académiques*, dont le recueil a paru à Gottingue en 1749, in-4°, sous le titre de *Fasciculus observationum medicinalium*. Depuis cette année jusqu'en 1755, il a publié beaucoup d'autres dissertations intéressantes *sur l'anatomie, la chirurgie et la pratique*. Cet auteur est mort à Gottingue le 18 janvier 1758, âgé de 47 ans.

BRENIUS (Daniel), né à Harlem en 1795, mort en 1614, socinien et arminien, disciple d'Episcopius, a laissé des *Commentaires sur l'Ecriture*, dans lesquels on trouve ses opinions religieuses. Il est encore auteur d'un traité *De regno Ecclesiæ glorioso, per Christum in terris erigendo*, pour prouver que Jésus-Christ règnera sur la terre de la manière que l'entendent les Juifs. Ses *Ouvrages* composent un volume de la bibliothèque des Frères Polonais.

* BRENNER (Henri), savant suédois, né en 1669 à Kronobie dans la Bothnie occidentale. En 1697, il accompagna en Perse l'ambassadeur Fabricius. A son retour, Pierre Ier, qui étoit en guerre avec la Suède, le fit arrêter à Moscou. Il y resta prisonnier jusqu'à la paix. Pendant ce temps-là, il traduisit en latin l'*Histoire de l'Arménie* par Moïse, Arménius Chronensis, cette traduction fut imprimée à Stockholm en 1723. Brenner a écrit aussi des *Observations sur la cause de l'expédition de Pierre I contre la Perse*. On y trouve une carte exacte de la mer Caspienne et de la rivière de Daxia. Il eut la place de garde de la bibliothèque du roi à Stokholm, qu'il exerça jusqu'à sa mort, en 1732.

* BRENNER (Elias), savant suédois et habile dessinateur. On a de lui, *Nomenclatura trilinguis, genuina specimina colorum simplicium exhibens, quibus artifices miniatæ picturæ utuntur*, 1680, in-8°; *Thesaurus nummorum Sueco-Gothicorum*, 1691, in-4°, La plupart des gravures de cet ouvrage sont de lui. Il mourut en 1700, âgé de 44 ans.

I. BRENNUS, général gaulois, passa dans l'Orient à la tête d'une armée considérable. Ayant pénétré dans la Macédoine, il tua Sosthène, général de cette nation, saccagea la Thessalie et la Grèce, et s'avançoit vers le temple de Delphes pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé. Désespéré de voir son armée en déroute, il se donna la mort, après s'y être préparé par un excès de vin, vers l'an 278 avant J. C. Les poëtes grecs ne manquèrent pas d'attribuer à leurs dieux sa défaite. Apollon, suivant eux, défendit lui-même son temple contre les barbares, fit trembler la terre sous leurs pieds, et rouler des rochers sur leurs têtes. Enfin, le dieu Pan frappa les Gaulois d'une terreur si subite, qu'ils s'entretuoient les uns les autres: c'est de là qu'est venu le nom de *terreur panique*.

II. BRENNUS, autre général des Gaulois Sénonais, s'étant ouvert un passage par les Alpes, avec une armée aguerrie, fondit sur la Lombardie, assiégea Clusium en Tos-

cane, vainquit les Romains près de la rivière d'Allia, marcha vers Rome, s'en rendit maître, et livra la ville au pillage et aux flammes, l'an 387 avant J. C. Le tribun Sulpitius, au lieu de le chasser avec le fer, promit de payer mille livres d'or s'il vouloit lever le blocus au Capitole, et sortir des terres de la république. Les Gaulois acceptèrent l'offre; mais, dès qu'on eut apporté l'or pour le peser, Brennus mit en usage mille supercheries, pour que la somme fût plus considérable. Il jeta son épée et son baudrier dans le bassin de la balance opposé à celui où étoit l'or, ne répondant aux plaintes que par ces mots terribles: « Malheur aux vaincus! » Camille, survenu dans l'instant, annula le traité, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, et les contraignit de s'enfuir. C'est ainsi que Tite-Live, et après lui Plutarque, ont rapporté cet événement, qui est tout entier à la gloire des Romains. Polybe le raconte bien différemment. Il dit « que les Gaulois, après avoir possédé Rome pendant sept mois, en sortirent tranquillement et sans violence, lorsqu'ils eurent reçu la somme de mille livres d'or qui étoit le prix de leur retraite.

* BRENT (Sir Nathaniel), célèbre docteur en droit, né au comté de Warwick en 1573, mort en 1652, élève d'Oxford. L'archevêque Abbot l'envoya à Venise, pour lui procurer un exemplaire de l'Histoire du Concile de Trente de Fra Paolo. A son retour en Angleterre, il la publia en latin. En 1621, il étoit vicaire général de l'archevêque; et en 1629 il fut fait chevalier. Au commencement des guerres civiles, Brent se rangea du côté des puritains, pour conserver sa place et son bien.

* I. BRENTANO (Dominique de), théologien catholique d'un grand mérite, né le 6 octobre 1740, à Rappersweil près de Zuric, mort le 2 juillet 1797. Il est connu par sa *Traduction allemande du nouveau Testament*, Francfort, 1798, in-8°, 3e édition. Quant à la traduction de l'*ancien Testament*, la mort l'empêcha de la finir; elle a été continuée par Th. A. Dereser, et imprimée à Francfort, 1796, 1801, grand in-8°. Il a encore composé d'*autres ouvrages édifians et des sermons*.

II. BRENTANO, général autrichien, fit la guerre contre les Turcs avec distinction, et commanda, dans le pays de Trèves en 1792, sous les ordres du prince d'Hohenlohe. Il contribua beaucoup à la victoire remportée sur Bournonville. Il est mort quelque temps après, avec la réputation d'un général courageux et expérimenté.

* III. BRENTANO (Sophie). Les ouvrages de cette dame, connue autrefois sous le nom de *Sophie* CHEREAU, sont un poëme intitulé *Séraphine; les heures de loisir; Kalatiskos; Amanda et Edouard*, roman très intéressant; plusieurs *Traductions* de l'italien et du français, entre autres celle du Cid de Corneille, qui est encore inédite. Sophie Brentano est morte en 1807, à la fleur de son âge.

* BRENTEL (Frédéric), peintre célèbre en miniature et à la gouache, né à Strasbourg en 1580, selon Descamps, ou en 1586, suivant Méchel, et mort en Allemagne dans un âge fort avancé. Il fut élève de Guillaume Bawr ou Baur, que d'Argenville surnomme *le Fameux*, en nous apprenant que celui-ci seconda avec ardeur les heureuses dispositions de Brentel pour la peinture; ce maître travailla à de petits ouvrages à gouache et en miniature, d'un fini extrêmement précieux. Son dessin est pur, son coloris agréable et ses cou-

leurs sont vives. En 1638, il peignit sur vélin, pour la galerie impériale de Vienne, une *prédication de saint Jean dans un bois, avec une ville en perspective*. En 1647, Guillaume, marquis de Bade, chevalier de la Toison d'Or, et juge principal de la chambre impériale de Spire, lui ordonna *un livre d'heures* avec quarante miniatures, dans lesquelles Brentel a réduit en petit, et avec une entente admirable, les plus beaux tableaux de Rubens, de Van Dyck, de Wouwermans, de D. Teniers, de Breughel, etc. Après la mort de ce seigneur, ce superbe et unique manuscrit échut à la margrave Auguste-Sibylle de Bade-Bade, qui possédoit aussi un petit autel portatif émaillé en or, et orné de peintures de Brentel. Ce manuscrit fut vendu avec ses effets précieux à Offenbourg en 1775. Un chanoine de Strasbourg l'acheta et le vendit 6000 liv. au prince de Conti; enfin, après avoir fait l'ornement du cabinet du baron de Heiss, célèbre amateur, la bibliothèque du roi en fit l'acquisition en 1785. Ce manuscrit est d'une conservation parfaite; c'est un cabinet portatif de tableaux peints en miniature, d'après les plus grands maîtres des écoles flamande et hollandaise.

* † BRENTIUS *ou* BRENTZEN (Jean), né en 1499 à Weil ou Wyl sur la Wirm, petite ville de la Souabe, enclavée dans le royaume de Wurtemberg, chanoine de Wurtemberg, embrassa le luthéranisme, à la persuasion du chef de cette secte. De son disciple, il devint bientôt son apôtre, sans pourtant adopter en tout sa doctrine. Il soutenoit « que le corps de Jésus-Christ étoit dans l'Eucharistie, non seulement avec le pain, mais par-tout, comme sa divinité, depuis l'ascension. » Ceux qui le suivirent furent nommés ubiquitaires ou ubiquistes. Après la mort de son maître, Brentius lui succéda dans le gouvernement du parti luthérien, et dans la faveur du duc de Vurtemberg, qui l'admit en son conseil le plus intime, et le combla de bienfaits. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de religion, qui intriguèrent de son temps toute l'Europe, et mourut en 1570 à Tubinge, où il professoit la théologie. Il étoit tourmenté, depuis sa jeunesse, d'une insomnie qu'il devoit à sa trop grande application. On a de lui 8 vol. in-folio d'*Ouvrages de controverse*, dont la lecture seroit un remède assuré contre la maladie de l'auteur. Il contracta deux mariages, et laissa douze enfans du second.

† BRÉQUIGNY (Louis-George OUDARD DE FEUDRIX), membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né dans le pays de Caux, mort en 1795, à 80 ans. Livré dès sa jeunesse à l'étude des langues savantes, il en approfondit le génie, et vint à Paris jouir de la société des savans. Envoyé en Angleterre pour y rechercher tout ce que le dépôt de la tour de Londres offroit de curieux sur l'histoire de France, il en rapporta une ample moisson. Bréquigny communiquoit avec plaisir ses livres, ses manuscrits, ses idées. Il aimoit à aider les jeunes littérateurs et à leur indiquer les sources de la science. Son style est clair, pur, simple et sans beaucoup d'agrément; son érudition est bien ménagée. Il avoit un talent particulier pour extraire avec concision, sans rien oublier d'essentiel; et il en a donné des preuves nombreuses dans ses *Notices* insérées dans le Journal des Savans et dans le Recueil de l'académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont, I. *Histoire des révolutions de Gênes*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. On la lit avec intérêt

II. *Strabonis geographia*, in-4°. Cette nouvelle édition fut faite sur un manuscrit de Strabon, apporté de Constantinople. III. *Vies des anciens orateurs grecs*, avec la Traduction de plusieurs de leurs discours, 1752, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a fait désirer sa continuation. On n'y trouve qu'*Isocrate* et *Dion Chrysostôme*. IV. *Diplomata, Chartæ ad res Franciscas spectantia*, in-4°. V. *Table chronologique des diplômes, chartes et titres relatifs à l'histoire de France*, 1783, 5 vol. in-fol. VI. *Ordonnances des rois de France de la 3e race*. Bréquigny a publié les 6 derniers volumes de cette grande et utile collection. Il l'enrichit de *Notes savantes*, et de *Dissertations curieuses sur notre ancienne législation*. VII. Les Mémoires de l'académie des inscriptions renferment un grand nombre d'écrits de ce savant estimable, qui a encore achevé la publication des *Mémoires sur les Chinois*, dont l'abbé Batteux avoit rédigé une partie d'après les relations des missionnaires. C'est encore Bréquigny qui a rédigé le *Catalogue* des manuscrits de la bibliothèque de Clermont, Paris, 1764, in-8°.

† BREREWOOD (Edouard), professeur d'humanités à Londres, est auteur d'un ouvrage curieux et savant, traduit de l'anglais en français, sous ce titre : *Recherches sur la diversité des langues et des religions dans les principales parties du monde*, par Jean de La Montagne, Paris, 1640 et 1663, in-8°. On a encore de lui, *De ponderibus et pretiis nummorum*, 1614, in-4°, qui se trouve aussi dans la Polyglotte de Londres, 1657, 16 vol. in-fol. Il étoit né à Chester en 1565, et il mourut à Londres en 1613, à 48 ans. On le consultoit de toutes parts comme un oracle sur les mathématiques, et il ne laissoit aucune lettre sans réponse : l'illustre Leibnitz avoit la même attention. Brérewood ne voulut jamais laisser imprimer ses ouvrages de son vivant ; après sa mort son neveu les publia.

* BRÈS (Gui de) fut le principal auteur de la *Confession de foi des Eglises réformées des Pays-Bas*, originairement écrite en langue wallonne, et imprimée pour l'usage de ces Eglises, en 1561 ou 1562. (*Voy.* sur cette Confession, l'*Histoire abrégée de la réformation des Pays-Bas*, traduite du hollandais de G. Brandt, tome Ier, pag. 105, et la préface de la nouvelle édition de cette Confession, à Leyde, chez Luzac, en 1769, in-4°.) De Brès exerça le ministère évangélique à Lille et à Valenciennes, et mourut martyr, dans cette dernière ville, en 1567.

* BRESCE (Jean-Marie de), religieux de l'ordre des carmes, peignoit au commencement du 16e siècle. Il a gravé aussi quelques sujets de dévotion.

* BRESCIANI (Antoine) a gravé plusieurs pièces d'après les Carache, Cignani et autres. On distingue surtout *les sujets du plafond de la cathédrale de Plaisance*. Il étoit né à Parme en 1710.

* BRESMAL (Jean-François), docteur en médecine, né à Tongres en 1660, se fixa à Liège, où il exerça son art avec distinction. On a de lui les ouvrages suivans : I. *La circulation des eaux*, ou *l'Hydrographie des minérales d'Aix et de Spa*, Liège, 1699, et 1718, in-12. II. *Descriptio, seu analysis fontis sancti Ægidii, mineralis, ferruginei, propre Tungros*, Leodii, 1700, in-16 ; en français, Liège, 1701, in-12. Il y prouve que cette fontaine a beaucoup de rapport avec

celle que Pline a décrite, liv. 31, chap. 2, lorsqu'il dit : *Tungri, civitas Galliæ, fontem habent insignem.* III. *Hydro-Analyse des eaux minérales chaudes et froides de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle*, Liège, 1703, in-12; Aix, 1741, in-12. IV. *Description des eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet*, Liège, 1701, in-12. V. *Parallèle des eaux minérales chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liège, avec un avis pour le public, pour le préserver de la peste, des fièvres pestilentielles et malignes, et d'autres maladies de pareille nature*, Liège, 1721, in-8°.

*I. BRESSANI (Jean) naquit à Bergame d'une noble et ancienne famille en 1490. Il fut dans les œuvres de poésie d'une fécondité que nul auteur n'a égalée. Lui-même, dans un petit opuscule inédit, intitulé *De se ipso, et de suis scriptis*, raconte qu'il avoit composé plus de trente mille vers latins, italiens, ou dans le dialecte de sa patrie, dans lequel il fut le premier qui écrivit en vers. Il est facile de concevoir qu'une telle abondance, et une si dangereuse facilité n'a pu que nuire à des œuvres qu'il ne s'est peut-être jamais donné le temps de relire. Il mourut le 22 mars 1560, après avoir été lié avec tous les meilleurs écrivains de son temps. Ses vers se retrouvent dans plusieurs recueils. Mazzucchelli parle de lui avec éloge. (*Voyez Scrittiro d'Italia*, vol. II, part. III. *Tiraboschi, storia. dell. litt. Ital.*, tome VII, part. III; Varini *scritt. di Bergamo*, vol. I, p. 267.) On a conservé dans la bibliothèque de ses descendans un volume *de poésies* qui n'ont jamais été imprimées. Il contient quelques nouvelles dans le genre de Boccace, et d'autres poëmes latins dans le langage bergamasque.

*II. BRESSANI (Grégoire), né à Trévise en 1703, après avoir fait d'excellentes études, se livra tout entier à la métaphysique. Il s'appliqua d'abord aux auteurs modernes, puis fit connoissance avec Aristote et Platon. Cette occupation abstraite et sérieuse ne l'empêchoit pas de se délasser par la lecture des meilleurs poëtes et prosateurs de sa langue, d'après lesquels il forma son style; il vécut estimé de tous les hommes de lettres de son temps, parmi lesquels il suffit de nommer Algarotti, au jugement duquel il soumettoit ses ouvrages, et qui le conduisit avec lui à Berlin en 1749. Il mourut à Padoue le 12 janvier 1771. Il a composé les ouvrages suivans : *Discorso intorno la lingua italiana; saggio di filosofia morale sopra l'educazione dei figluoli. Il modo di filosofare introdotto dal Galileo ragguagliato al saggio di Platon e d'Aristotile. Discorsi sopra le obbiezioni fatte dal Galileo alla dottrina di Aristotile.*

*BREST (Vincent), chirurgien français. Après avoir étudié sa profession à Montpellier en 1710 et 1711, il passa à Londres en 1732, et se rendit en Russie, dans l'espoir d'y faire meilleure fortune qu'en Angleterre; mais comme il y fut mal reçu, il revint à Londres en 1734, et alla ensuite s'établir dans le Portugal. Avant de quitter la grande Bretagne, il publia une *Dissertation sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes et autres, et sur la manière de s'en servir avec succès, sans salivation.*

† I. BRET (Cardin le), seigneur de Flaccourt, avocat-général du parlement de Paris, mort conseiller d'état en 1655, à 97 ans, fut chargé de plusieurs commissions impor-

tantes. Il régla les limites entre la France et la Lorraine, et installa le parlement de Metz, dont il fut premier président. On a un *Recueil de ses Œuvres*, in-fol., 1643, dans lequel on distingue son *Traité de la souveraineté du roi*. Ses *Harangues* et ses *Plaidoyers*, réduits en forme de décisions, sont d'un style peu agréable. Il écrivit, à la vérité, avant que la langue fût formée.

† II. BRET (Alexandre-Jean le), né à Beaune, mort à Paris le 7 janvier 1772, est auteur de quelques *Ecrits* peu dignes d'être lus. Après avoir suivi pendant plusieurs années le barreau de Paris, comme avocat, il publia une *Instruction sur la procédure du parlement*, Paris, 1725, in-12; la *Nouvelle école du monde*, Lille, 1764, 2 vol. in-12; *Elise*, 1766, in-12. Ce dernier ouvrage est une *Traduction* du second livre de l'*Honnête Femme* par du Bosc.

† III. BRET (Antoine), né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792, est connu par des *Poésies légères*, des *Comédies* et plusieurs *Ecrits littéraires*. Ses *Poésies* fugitives n'ont rien de fort remarquable. Ses *Comédies* sont écrites avec pureté, le dialogue en est facile, mais elles manquent de verve. On ne les joue plus. Leur réunion forme 2 vol. in-8°. Les autres ouvrages de cet écrivain sont, I. *Vie de Ninon Lenclos*, 1751, in-12. II. *Les Quatre saisons*, poëme, 1764, in-4°. III. *Essais de contes moraux*, 1763, in-12. IV. *Les Amans illustres*, ou *la Nouvelle Cléopâtre*, 1769, 3 vol. in-12. C'est l'abrégé d'un roman volumineux de *La Calprenède*, qui ne se lisoit plus. V. *Fables orientales*, 1772, in-8°. VI. *Mémoires de Bussy Rabutin*, 1774, 2 vol. in-12. VII. *Commentaires* sur les Œuvres de Molière, 1791, 6 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Bret. La critique en est douce et juste, et les observations pleines de goût.

* BRETEL ou BRETIAUS (Sire Jehan), poëte français du 13ᵉ siècle, né dans l'Artois, florissoit sous saint Louis. On a peu de détails sur ce qui le concerne; on sait seulement qu'il fut lié d'amitié avec Lambert Ferries et Cuveliers, autres poëtes contemporains qui ont eu de la réputation. Bretel, plus qu'aucun autre auteur de son temps, composa des *Jeux-parties*, sortes de questions subtiles sur des sujets d'amour, qu'entre confrères on s'envoyoit réciproquement pour s'embarrasser. Fauchet en cite trente-sept. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent quatre chansons de Bretel.

* BRETEUIL (Louis LE TONNELIER, baron de), commença sa carrière diplomatique par une mission à Cologne en 1758. L'alliance de la France avec l'Autriche étoit déjà odieuse aux princes germaniques. Ils disoient que l'union de ces deux grandes monarchies avoit pour but l'envahissement des puissances secondaires. Le baron s'occupa à détruire une opinion que le roi de Prusse répandoit avec succès. Un diplomate qui travailloit ainsi en faveur de l'alliance contre le système politique de Henri IV et de Louis XIV, étoit peu digne de l'initiation dans les mystères du ministère secret du roi. Cette institution professoit que la France étoit l'amie naturelle et exclusive des princes germaniques, et que la cour de Vienne en étoit l'ennemie. Le comte de Broglie proposa cependant à Louis XV d'admettre le baron à son secret, quand en 1760 il le nomma son ambassadeur en Russie. « Je vous recommande sous les plus grandes peines mon secret d'état, lui dit le roi dans ses lettres d'ini-

tiation, et je l'exige envers tout le monde, excepté le comte de Broglie et le sieur Tercler. » Il lui ordonnoit en même temps de communiquer au comte de Broglie toutes les instructions, même verbales, qu'il recevroit du duc de Choiseul, son ministre des affaires étrangères. (*Voy.* BROGLIE, n° IV.) La conduite du baron de Breteuil, ambassadeur de France en Russie pendant la révolution qui précipita Pierre III et qui mit à sa place la célèbre Catherine II, ne fut point applaudie. Pierre avoit abandonné la coalition de la France et de l'Autriche pendant la guerre de sept ans, pour secourir Frédéric, ennemi de la France. Il étoit des intérêts de celle-ci ou de faire la paix ou de conserver la coalition des trois grandes puissances, contre la Prusse et l'Angleterre alors ses ennemies, et en cas de révolutions au préjudice de Pierre III, il étoit urgent qu'elle s'attachât Catherine. Breteuil avoit déjà reconnu le grand caractère et l'habileté de cette princesse. Il étoit bien averti des approches de l'événement; cependant il prononça de son chef sur la délicatesse de sa position et de ses devoirs, en s'éloignant du foyer de la révolution. Elle arriva le 14 juillet 1762, et il étoit parti de Pétersbourg le 25 juin, le lendemain du jour que Catherine lui avoit fait demander cent mille écus pour ses besoins pressans pendant la crise. Le baron répondit en partant : « Je fournirai la somme quand je serai arrivé à Varsovie. » Catherine fut couronnée et son époux fut étranglé avant ce jour-là. Cette conduite évasive ayant créé un ennemi secret à Louis XV, l'ambassadeur se justifia à Versailles, en écrivant « que la révolution pouvoit ne pas réussir, et qu'il se seroit trouvé à Pétersbourg à la merci de Pierre III, et avec des instructions de Louis XV, qui lui défendoient de se mêler des révolutions de la cour de Russie. » Des craintes de cette nature jugent un ambassadeur. L'art de servir son pays dans ces circonstances difficiles indique l'homme d'état. Malgré cette conduite, Catherine reçut avec bonté le baron de Breteuil lorsqu'il reparut en qualité d'ambassadeur ; mais quoiqu'elle observât que sa mission étoit une marque de l'amitié de Louis XV, on est assuré qu'elle eut toujours le cœur ulcéré de ce que la France n'avoit pas eu les moyens ou la volonté de lui prêter les cent mille écus pour l'aider à sortir du péril. La diplomatie de Louis XV avoit tant de ressources pour cacher aux deux époux les secours qu'ils pouvoient l'un et l'autre attendre des Français à Pétersbourg dans ces circonstances pénibles, si l'ambassadeur eût été capable de cette flexibilité. Il y auroit bien des faits à conserver sur ses autres ambassades, après lesquelles Louis XV le nomma ministre de sa maison. Revêtu de cette dignité, le baron de Breteuil commença à travailler à l'embellissement de la capitale, trop négligée sous Louis XV. Ce fut par ses soins que les maisons bâties sur les ponts commencèrent à être abattues. Il vida une fois les prisons d'état, où il ne laissa que des criminels et quelques individus qui étoient loin d'être irréprochables. Quoique cette opération fût convenable à l'esprit du temps, elle ne lui donna pas la réputation d'un ami de la liberté. Il avoit acquis en Europe celle d'être l'ami secret de la maison d'Autriche : il acquit dans sa place celle d'un ministre favori de Marie-Antoinette, et on ne peut avoir oublié les effets de cette réputation. Peu de temps avant la révolution, il fut chargé de diriger l'affaire du collier. Ennemi du cardinal de Rohan, il ne sut point la conduire suivant les intérêts de l'état. Elle fut même si malheureusement et si maladroi-

tement commencée, qu'elle tourna au préjudice de ceux qui s'en mêlèrent et de ceux qui s'y trouvèrent impliqués. Emigré en 1789, il professa une doctrine moyenne sur la constitution. S'imaginant qu'il réuniroit les factions opposées, il vouloit que le roi accordât l'institution des deux chambres : opinion intermédiaire opposée aux systèmes des émigrés et des révolutionnaires qui ne se rapprochèrent pas. Rentré en France à la fin de ses jours, il a joui de la paix intérieure de sa patrie sous le consulat et sous l'empire français, et il a terminé sa carrière, en laissant la réputation d'un homme tranchant sur les opinions, et hardi dans les mesures absolues de son administration. Il mourut à Paris le 2 novembre 1808.

II. BRETEUIL. *V.* CHASTELET.

* BRETHOUS, fils d'un chirurgien de Bordeaux, se distingua au commencement du 18[e] siècle à Lyon, comme anatomiste et lithotomiste. On a de lui, *Lettres sur différens points d'anatomie*, Lyon, 1723, in-12. Elles furent publiées pour répondre à deux anatomistes de Lyon, qui n'avoient pu résoudre les objections et les difficultés que Brethous leur avoit proposées dans un cours public d'anatomie qu'ils tenoient dans cette ville.

* BRETIN (Philibert), né à Auxonne en Bourgogne, étudia la médecine dans l'université de Dôle, où il fut reçu docteur en 1574. C'est à Dijon qu'il se fixa, et qu'il pratiqua son art jusqu'à sa mort, arrivée le 29 juin 1595. Ce médecin se mêloit aussi de poésie et de littérature. Il a revu et corrigé la chirurgie de Guy de Chauliac. On lui attribue d'autres ouvrages ; mais il est prouvé aujourd'hui qu'ils ne sont pas de lui.

† I. BRETON (Guillaume *ou* Gabriel le), seigneur de la Fond. Cet auteur naquit à Nevers, et suivit dans sa jeunesse le barreau à Paris dans le 16[e] siècle. Il a composé cinq tragédies : *Adonis*, représentée en 1578 ; *Tullie, Charite, Didon* et *Dorothée*. La première seulement a été imprimée. On prétend que c'étoit une allégorie sur la mort de Charles IX. Le Breton a fait paroître aussi un livre de *Sonnets* et d'*Elégies* pour une jeune personne qu'il aimoit. Beauchamp lui attribue encore une comédie du *Ramoneur*, et du Verdier cite au nombre de ses productions, une pièce intitulée *Paradoxe que les dames doivent marcher le sein découvert.* La première pièce de ce poëte est de 1569. Il vivoit encore en 1597.

† II. BRETON (François le), né à Poitiers, suivit la profession d'avocat dans sa patrie, et fut pendu le 22 novembre 1586, comme auteur d'une satire intitulée le *Salutaire*, dirigée contre Henri III.

III. BRETON. *Voy.* GUILLAUME, n° XIII, — *et* HAUTEROCHE.

* BRETONNAYAU (René), né à Vernantes en Anjou, étudia la médecine, et exerça sa profession à Loches en Touraine. Il est auteur d'un ouvrage en vers français, qui a paru sous ce titre : *La Génération de l'homme et le temple de l'ame, avec autres œuvres poétiques extraites de l'Esculape de René Bretonnayau.* Paris, 1583, in-4°. La Croix du Maine, dans sa Bibliothèque française, en parle avec éloge ; mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ces éloges prodigués sans choix et sans discernement. Il suffit de jeter les yeux sur ce poëme pour être convaincu que Bretonnayau étoit un poëte très-médiocre.

† BRETONNEAU (François), né à Tours en 1660, jésuite en 1675,

mourut à Paris en 1741. Il fut réviseur et éditeur des *Sermons* de ses confrères Bourdaloue, Cheminais, Giroust; Bourdaloue, Paris, 1716, 18 vol. in-8° et in-12 : les pensées qui ont été réimprimées en 1735 forment 3 vol. in-12; Cheminais, Paris, 1736, in-12; Giroust, Paris, 1704, 5 vol. in-12. Le P. La Rue lui appliquoit, à ce sujet, l'éloge qu'on a fait de S. Martin : *Trium mortuorum suscitator magnificus.* On lui doit aussi l'édition des Œuvres spirituelles du P. Le Vallois, avec une préface historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur, 1739, 3 vol. in-12. Bretonneau étoit prédicateur lui-même. Ses *Sermons* en 5 volumes in-12, publiés en 1764 par le fameux P. Berruyer, respirent une éloquence chrétienne. Les graces de l'action lui manquoient; mais il avoit toutes les autres parties de l'orateur sacré. Ses vertus donnoient du poids à ses sermons. On a encore de Bretonneau des *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, in-12, et *l'Abrégé de la vie de Jacques II*, in-12, tirée d'un écrit de son confesseur. C'est un panégyrique dans lequel les historiens ne puiseront pas beaucoup.

BRETONNIER (Barthélemi-Joseph), avocat au parlement de Paris, plaida et écrivit avec succès. Il naquit à Montrotier, près de Lyon, en 1656, d'un médecin, et mourut à Paris en 1727. On a de lui : I. une *Edition* des Œuvres de Claude Henrys, deux vol. in-fol., 1708, avec des *Observations* qui ont beaucoup perfectionné cet ouvrage. II. *Recueil, par ordre alphabétique, des principales questions de droit qui se jugent diversement dans différens tribunaux du royaume*, 1 vol. in-12, réimprimé avec des additions en 1756, en 2 vol., et en 1785, in-4°, avec des additions par Boucher d'Argis. Le chancelier d'Aguesseau, qui avoit toujours pensé à rendre la jurisprudence uniforme, l'avoit engagé à ce travail. Bretonnier l'exécuta d'une manière digne des vues de ce grand magistrat. Tous les principes du droit écrit et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision. La préface seule vaut un gros ouvrage. Ce jurisconsulte a laissé encore des *Mémoires* sur des affaires importantes dont il avoit été chargé. Ils sont moins estimés que ses autres productions.

† BRETTEVILLE (Etienne Dubois de), né en 1650 à Bretteville-sur-Bordel, en Normandie, se fit jésuite en 1667. Il abandonna cet état en 1678, et s'appliqua depuis à l'instruction des jeunes ecclésiastiques qui se destinoient au ministère de la prédication; mais ses travaux ne furent pas longs, étant mort en 1688. Il avoit donné, quatre ans auparavant, des *Essais de sermons*, en 4 vol. in-8°, où il y a six différens desseins pour chaque jour, avec des sentences choisies de l'Ecriture sainte. Le carême forme les trois premiers volumes, et les dominicales le dernier. Le style de ces écrits n'est ni pur ni élégant. L'abbé du Jarri en a donné une suite en 5 vol. in-8°. On trouve dans cette suite des Essais de panégyriques, 2 volumes; les dominicales et mystères, 2 vol.; l'avent, 1 vol. On a encore de l'abbé de Bretteville l'*Eloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1689, in-12, plus estimée pour les exemples qu'il donne que pour les règles qu'il prescrit.

* BREVAL (Jean Durand de), écrivain anglais, mort en 1739, élève du collége de la Trinité, où il eut une bourse. En 1707 il quitta

l'université, et servit sous le duc de Marlborough, qui le fit capitaine. Ses *Voyages*, imprimés en 4 vol., ont fait beaucoup de bruit.

* BREVET DE BAUJOUR (L. C.), né à Angers, avocat du roi au présidial de cette ville. En 1789 il fut député du tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou aux états-généraux, et le 27 mars 1790, il fut nommé secrétaire de l'assemblée nationale; le 9 août suivant il fit un long discours pour prouver que l'accusation publique ne devoit pas être confiée à un commissaire du roi, dont les fonctions étoient presque toujours attentatoires à la liberté individuelle et nationale; qu'en conséquence le droit de nommer l'accusateur public appartenoit au peuple. Le 20 octobre il accusa les ministres d'avoir enhardi les patriciens et les prêtres rebelles, et demanda leur renvoi. Victime de la révolution, dont il avoit été un des partisans, il fut condamné à mort comme conspirateur, le 26 germinal an 2 (15 avril 1794) par le tribunal révolutionnaire de Paris. Il avoit été commissaire national près le département de Mayenne et Loire. Il étoit âgé de 30 ans.

† I. BREUGHEL (Pierre), surnommé *Breughel-le-Vieux*, ou *Pierre-le-Drôle*, à cause de ses sujets burlesques, naquit à Breughel en Hollande vers 1530; il fut élève de Koeck et devint son gendre. Il voyagea en France, en Italie, et dessina les plus belles vues des endroits où il passa. De retour à Anvers, il se déguisoit pour suivre les noces et fêtes de village; et se mêlant aux danses et aux autres amusemens des villageois, il y faisoit d'excellentes études. C'est ainsi que ce peintre excella *dans les représentations des fêtes champêtres*. Les caractères, les manières, les gestes des paysans y sont rendus avec beaucoup de vérité. Né pour ces sortes d'ouvrages, il en auroit remporté le prix, sans Téniers, qu'il a pris pour modèle dans ses charmans tableaux. On a encore de lui des *Marches d'armées*, des *Attaques de coches*, etc. On estime surtout les paysages dont il a orné ces différens tableaux; il en a pris les sujets dans les sites des montagnes du Frioul. Quelques-uns se voyoient au Palais-Royal. Parmi ses ouvrages on distingue un grand tableau représentant *la Tour de Babylone*, d'un travail immense; une *Kermesse*; la *dispute entre le carême et le carnaval*. Le burlesque de ce sujet caractérise son auteur. Ces trois tableaux sont dans la galerie de Vienne, avec un *Portement de croix*, une *bataille des Israélites contre les Philistins*, et six autres. On voit de lui, au Musée Napoléon, une *Danse de village*, et *un village de Flandre sur un canal; sur le devant une femme vend du lait*. Ce peintre est mort à Bruxelles.

† II. BREUGHEL (Jean), fils aîné du précédent, surnommé *Breughel de Velours*, parce qu'il s'habilloit ordinairement de cette étoffe, naquit en 1565. Il peignit d'abord des *Fleurs* et des *Fruits*, et ensuite des *Vues*, ornées de petites figures et de paysages extrêmement gracieux. Rubens l'a employé dans quelques-uns de ses tableaux pour peindre cette partie. Il a aussi peint plusieurs tableaux d'histoire dont les figures sont de lui, mais le plus souvent de Rubens, de Van Balen, de Rottenhumer, Steenvick, etc. Sa touche étoit légère et ses figures correctes, mais sa couleur est souvent trop bleue ou trop verte, et manque de vérité. Ses ouvrages sont d'un fini qui ne laisse rien à désirer. Ses dessins ne sont

pas moins précieux que ses tableaux. Il peignoit merveilleusement les feuilles des arbres. Ce peintre mourut en 1642. On ne sauroit croire que Jean Breughel ait pu faire un si grand nombre de tableaux, terminés avec tant de soins ; sans compter ceux qui sont répandus dans tous les cabinets de l'Europe, on en comptoit cent trente-sept chez l'électeur palatin, dix-huit dans la galerie de Dresde, dont la *Prédication de Jésus-Christ sur les bords de la mer*, avec quantité de figures et d'animaux ; c'est un de ses ouvrages capitaux ; vingt dans la bibliothèque ambrosienne ; sept dans le cabinet du roi, cinq chez le duc d'Orléans ; ils sont en Russie ; deux en Prusse, *Cérès et Flore*, *Vénus et Vulcain*. Les figures sont de Van Balen ; et six à Vienne. Le Musée Napoléon en possède treize, dont la plupart sont des chefs-d'œuvre, entre autres, la *Bataille d'Arbelles*, les *Quatre Élémens*, dont on a offert 150000 liv. Les figures sont de Van Balen. Dans le *tableau de la terre, figurée par le paradis terrestre*, on y voit rassemblés les fleurs, les fruits, les animaux, et jusqu'aux insectes de tous les climats ; *Daniel dans la fosse aux lions ;* un *Repos en Egypte*, dont les figures sont de Rottenhamers ; enfin un *Paradis terrestre*, dont les figures d'Adam et d'Eve sont de Rubens. On ne peut voir rien de plus beau ; il est regardé comme le plus précieux de ces deux grands maîtres.

* III. BREUGHEL (Pierre), connu sous le nom de *Breughel le Jeune*, second fils du précédent, né à Bruxelles en 1569, mort en 1625, eut une imagination sombre et bizarre ; il excella à représenter des *Incendies*, des *Feux*, des *Sièges*, des *tours de magiciens et de diables*, ce qui le fit appeler *Breughel-d'enfer*. On voit trois tableaux de ce peintre au Musée Napoléon : *Jésus-Christ délivrant les ames du purgatoire ;* la *Tentation de saint Antoine*, et *l'Histoire du monde*, où se trouvent la chute des anges rebelles, celle du premier homme, et les supplices des damnés. C'est le chef-d'œuvre de ce peintre. Les deux derniers viennent de la Prusse. Dans la galerie de Vienne il y a aussi un *Enée dans les enfers*.

* IV. BREUGHEL (Abraham), connu sous le nom de *Breughel-le-Napolitain*, naquit à Anvers en 1672. Il étoit fils d'Ambroise BREUGHEL, directeur de l'académie de peinture à Anvers en 1653 et 1670, dont les tableaux sont estimés. Il alla de bonne heure à Rome, où ses tableaux de fleurs et de fruits lui méritèrent une grande réputation, et furent fort recherchés. Breughel avoit fait une grande fortune à Rome, qu'il avoit confiée à un négociant, qui prit la fuite et le ruina. Sa fille unique, la plus belle personne de Rome, et qui étoit accordée, vit échouer son établissement, et Breughel en mourut de chagrin. Les ouvrages de cet artiste sont du premier mérite ; ses fleurs et ses fruits peints avec une grande vérité, une couleur chaude et juste, et une touche large qui marque la plus grande facilité. L'un de ses meilleurs tableaux étoit dans un cabinet particulier à Gand.

I. BREUIL (Pierre du), Français, ministre sacramentaire, débita pendant quelques années sa doctrine à Strasbourg et à Tournay. Son fanatisme ayant irrité contre lui les magistrats de cette dernière ville, on en fit fermer les portes pour lui ôter tout moyen de fuite. Mais ses amis eurent recours à l'expédient qui sauva autrefois saint Paul, emprisonné à Damas. Ils le firent des-

cendre, le 2 février 1542, pendant la nuit, le long du rempart. Déjà il touchoit la terre, lorsqu'un de ses amis qui étoit au haut du mur s'étant baissé pour lui dire adieu, en fit tomber une pierre énorme qui cassa la cuisse du malheureux du Breuil. Le cri que lui arracha la douleur étant parvenu aux oreilles de ceux qui le cherchoient, on l'arrêta et on le conduisit en prison. Le sénat de Strasbourg, ayant appris sa détention, s'employa ardemment pour obtenir sa grace, ainsi que des ambassadeurs des protestans qui étoient à Worms; mais toutes ces sollicitations vinrent trop tard; du Breuil fut brûlé vif le 19 février 1543, sans vouloir rétracter ses opinions, qu'il soutint avec fermeté jusqu'au dernier soupir.

† II. BREUIL *ou* BRUEIL (Jean du), fils de Claude du Breuil, libraire à Paris, exerça le même état que son père avant d'entrer chez les jésuites. Outre sa *Perspective*, imprimée à Paris, 1642-1648, ou sous la date de 1679, en 3 vol. in-4°, on a encore de lui un *Traité des fortifications*, imprimé chez Jacques du Breuil, son neveu.

* BREVINT (Daniel), chanoine de Durham, né à Jersey en 1606. Il étoit élève d'Oxford où il avoit eu une bourse. Il passa en France le temps de la rébellion; mais à la restauration il retourna dans sa patrie. Il mourut, en 1681, à Lincoln, où il étoit chanoine. On a de lui un *Traité de l'Eucharistie*, et quelques morceaux polémiques.

* BREVIO (Jean), prélat vénitien qui vécut dans le 16e siècle, traduisit du grec en italien l'*Orazione d'Isocrate a Nicocle;* il la fit imprimer en 1541, et la dédia au duc de Mantoue. Il composa aussi un volume de *poésies* et de *prose*, imprimé à Rome en 1545, in-8°, et *quelques nouvelles* qui se trouvent dans celles de Sansovino.

† BREUL (Jacques du), né à Paris en 1528, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés en 1549, mourut en 1614, âgé de 86 ans. On a de lui, I. *Le Théâtre des antiquités de Paris*, in-4° 1639. C'est le répertoire de la plupart des fondations de la ville de Paris: on y remarque bien des particularités intéressantes. II. *Supplementum antiquitarum Parisiensium*, in-4°, Paris, 1614: ouvrage peu commun, qui renferme plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de Paris. Ces deux traités ont été fondus en partie dans les Antiquités de Paris par Malingre, Paris, 1640, in-fol. III. *Les fastes de Paris par Pierre Bonfons, augmentés*, in-8° curieux. IV. *La vie du cardinal Charles de Bourbon*, oncle de Henri IV, 1612, in-4°. V. *La Chronique des abbés de Saint-Germain*, avec l'*Histoire d'Aimoin*, qu'il fit imprimer en 1602, in-fol. — *Voy.* ISIDORE, à la fin, n° V.

* BREWER (Antoine), poëte dramatique, qui vivoit sous le règne de Charles Ier, mais sur qui nous n'avons rien de particulier. On sait seulement qu'il étoit très-estimé parmi les gens de lettres de son temps, et qu'il est auteur d'une comédie intitulée *La Fille de campagne*, et d'une tragédie très-belle, intitulée *Le roi Lorésick*.

* I. BREYDEL (Charles), surnommé *le Chevalier*, naquit à Anvers en 1677. Il eut d'abord pour maître le vieux Rysbrack, paysagiste, puis il voyagea en Allemagne avec le dessein d'aller en Italie, s'arrêta à la cour de Hesse-Cassel, où son frère étoit, puis alla à Amsterdam, où il copia, d'après Gryffier, beau-

coup de vues. En 1724 il arriva à Bruxelles, chez Van Helmont où il travailla beaucoup; puis il alla à Gand, où il fit une quantité de tableaux presqu'incroyable; on ne comprend pas comment il ait pu en faire un si grand nombre. Il mourut à Gand le 4 novembre 1744. On peut considérer trois manières dans les ouvrages de Charles Breydel, la première, lorsqu'il étudioit Gryffier, ses tableaux avoient une excellente couleur, c'étoit *des vues du Rhin*, chargées de bateaux, riches en figures d'hommes et d'animaux; puis il changea tout à coup pour peindre comme le Breughel de Velours, c'étoit alors le goût dominant, enfin il en suivit une qui lui étoit propre et qui tenoit des deux premières; c'étoit *des batailles*, *des siéges*, *des campemens*, etc., et dans ce genre il prit souvent Van der Meulen, pour modèle. Il composoit facilement. La vivacité de son esprit se remarque dans ses ouvrages, sa touche est ferme, son dessin assez correct, et ses ouvrages seroient sans prix s'il eût consulté plus souvent la nature. La plupart de ses tableaux sont répandus en Flandre et en Hollande; on en voyoit deux à Rouen représentant des vues du Rhin, avec de jolies figures.

* II. BREYDEL (François), frère du précédent, naquit à Anvers le 8 septembre 1679; encore jeune, il peignit des portraits avec un succès surprenant pour son âge; ils lui méritèrent le titre de peintre de la cour de Hesse-Cassel, où ses talens lui acquirent beaucoup de considération; il ne se borna pas au *portrait* seul, il peignit *des assemblées*, *des fêtes*, *des carnavals*, etc. Ses tableaux furent recherchés et il en fit beaucoup. Estimé comme il étoit à la cour de Hesse-Cassel, et fort occupé pour d'autres pays d'Allemagne, il quitta des avantages aussi certains pour aller à Londres, où son genre fut goûté; il y resta jusqu'en 1724, puis il retourna à Anvers, où il est mort le 24 novembre 1724. Les tableaux d'assemblées, etc., de ce peintre, sont bien composés et d'une bonne couleur; on recherche ceux où il a varié les figures dont les habillemens étoient à la mode. On en trouve dans les cabinets d'Allemagne, d'Angleterre, à Dordrecht, à Anvers: et dans la salle des confrères de Saint-Sébastien de cette ville, les portraits de tous les doyens.

† BREYER (Remi), docteur de Sorbonne, et chanoine de l'église de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville en 1669, et y mourut en 1749. On a de lui une *Dissertation sur les paroles de la consécration*, Troyes, 1733, in-8°, où il veut prouver, contre Le Brun, oratorien, et Bougeant, jésuite, que les Grecs et les Latins avoient renfermé, dans tous les temps, la forme de la consécration dans ces paroles: « *Hoc est*, etc. » Il a eu beaucoup de part au missel de Troyes. Ce savant répandoit de l'érudition dans ses ouvrages, mais très-peu d'agrément. On a encore de lui, I. *Mémoires sur la ville de Troyes*, 1723, in-4°. II. *La vie de saint Prudence, évêque de Troyes*, 1725, in-12.

† BREYNIUS ou BREYN (Jacques), né à Dantzick le 14 janvier 1607, mort dans la même ville en 1697, âgé de 60 ans, a donné, I. *Plantarum exoticarum centuria I*, Gedani, 1678 et 1699, in-fol., fig. II. *Fasciculus I et II plantarum rariorum*, 1680 et 1689, in-4°. Ouvrages peu communs.

I. BREZÉ (Pierre de), comte de Maulevrier, grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, d'une famille ancienne, jouissoit d'une

grande faveur sous Charles VII. Louis XI, fils et successeur de ce prince, n'aimant ni son père, ni ceux qui l'avoient servi, ne vit pas d'abord Brezé d'un œil favorable. On prétend qu'il ne le choisit pour commander la très-petite armée qu'il envoya à Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, qu'afin de se défaire de lui. Brezé fut d'abord assez heureux; mais il fut ensuite obligé de retourner en France, après avoir abandonné les villes qu'il avoit prises. Le mauvais succès de cette expédition n'empêcha pas que Brezé ne parût à la cour, et n'y jouît même d'une grande considération. La guerre du bien public, allumée en 1455 par le comte de Charolais étoit bien embarrassante pour Louis XI. Quoique ce prince soupçonnât Brezé d'être d'intelligence avec son ennemi, il ne craignit point de s'ouvrir à lui sur les moyens de la terminer. Il lui fit part même des soupçons qu'il avoit sur sa fidélité. Brezé, qui tournoit tout en plaisanterie, ne se défendit que par une réponse de ce genre, qui parut satisfaire le roi. Louis lui donna le commandement de l'avant-garde, à la fameuse journée de Montlhéri; et, soit que Brezé eût été piqué par quelque reproche, soit qu'il fût naturellement brave, il chargea avec si peu de ménagement, qu'il fut tué des premiers le 14 juillet 1465. Il étoit vêtu de la cotte d'armes du roi, qu'il avoit prise pour donner le change à l'ennemi. C'est lui qui disoit à Louis XI, monté sur une petite haquenée, « que, quelque foible que parût cette monture, elle étoit pourtant la plus forte qu'on pût trouver, puisqu'elle portoit seule sa majesté et tout son conseil. » Philippe de Comines, qui, dans ses Mémoires, est souvent l'écho du soupçonneux Louis XI, prétend que Brezé trahissoit réellement ce prince. Mais il est difficile de penser qu'un homme tel que le comte de Maulevrier se fasse tuer pour le prince qu'il trahit. — Jacques de Brezé, son fils, grand-sénéchal de Normandie, épousa, en 1462, Charlotte, fille naturelle de Charles VII et de la belle Agnès Sorel, et aussi galante que sa mere. Il la surprit couchée avec son veneur, et les poignarda tous deux à Romiers, près de Dourdan, en 1470. Comme l'adultère n'étoit pas bien prouvé, il fut poursuivi et condamné à cent mille écus d'amende, pour le paiement desquels il abandonna toutes ses terres. Mais, après la mort de Louis XI, il se pourvut au parlement, qui cassa, en 1484, tout ce qui s'étoit fait contre lui. Il mourut en 1494. — Son fils, Louis de Brezé, épousa la duchesse de Valentinois, dont il n'eut que deux filles. Le dernier rejeton de cette famille, fut Louis de Brezé, grand-aumônier évêque de Meaux, mort en 1589. Il étoit neveu de Louis.

II. BREZÉ. *Voyez* Maillé.

BREZILLAC (Jean-François de), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Fanjeaux, dans le diocèse de Mirepoix, en 1710, fit profession en 1727, et mourut en 1780. On lui doit la traduction du *Cours de mathématiques* de Wolf, qu'il publia conjointement avec dom Pernetti, en 1747, 3 vol. in-8°. Les traducteurs ont ajouté à l'original différens traités, avec beaucoup d'observations et d'éclaircissemens. Il avoit conçu, avec dom Jacques Martin, son oncle, le projet d'une *Histoire des Gaules,* dont il n'a paru que les deux premiers volumes, Paris, 1742, in-4°.

BREZOLLES (Ignace Moly de), mort en 1778, fut renommé dans la maison de Sorbonne par son savoir. Il publia un volumineux traité sur la *Juridiction ecclésiastique*, 1781, 2 vol. in-4°.

BRIANDE D'AGOULT, comtesse de Lème, fut aimable et belle. Elle fit, dit-on, l'ornement de la célèbre cour-d'amour, établie à Avignon, lorsque cette ville étoit sous la domination des papes.

I. BRIANVILLE. *Voy.* BONGARS.

† II. BRIANVILLE (Oronce FINÉ de), abbé de Saint-Benoît-de-Quincy, mort en 1675, a donné, I. Une *Histoire de France*, 1664, in-12, dans laquelle les têtes des rois sont très-bien gravées. II. Une *Histoire sacrée en tableaux, avec des explications tirées des saints Pères*, 3 vol. in-12, avec des figures de Le Clerc; le tome 1er est de 1670, le 2e de 1671, et le 3e de 1675. La réimpression de 1693 est moins estimée. Ces deux ouvrages ne sont recherchés que pour les estampes. Le texte en est fort médiocre. On a encore de lui une traduction française des *Lettres de Bougars à Camererius* (pour l'usage du dauphin), Paris, 1668, 2 vol. in-12, et un petit *Traité sur les blasons des souverains*.

† I. BRIARD (Jean), vice-chancelier de l'université de Louvain, connu sous le nom d'*Atensis* (peut-être parce qu'il étoit d'Ath), étoit de Bailleul, dans le Hainaut. Il fut fort lié avec Erasme, qui cependant eut à se plaindre de lui à l'occasion de la 2e édition de son *Nouveau Testament;* mais ils se reconcilièrent. Il mourut en 1520. On a de lui plusieurs traités en latin: Un *sur la loterie;* un autre *sur la cause des indulgences*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert BRIARD, président de Malines, mort en 1547, et auteur de quelques ouvrages de droit.

† II. BRIARD (Charles), peintre d'histoire, élève de Natoire, professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, fit de rapides progrès dans la manière de dessiner de son maître, et fut comme lui plus correct sur le papier que sur la toile. On lui reproche avec raison d'avoir abusé de son extrême facilité. Après avoir remporté le prix d'histoire, il alla se perfectionner à Rome. De retour en France, il exécuta le tableau qui décore le fond de la chapelle de Sainte-Marguerite, dont le sujet est *les ames tirées du purgatoire par les anges.* Ce tableau est bien ordonné; les groupes en sont heureusement disposés, et les effets saillans. Parmi les ouvrages de ce peintre, on distingue plusieurs *Plafonds* qui méritent d'être remarqués. Celui de la salle du banquet royal de Versailles; celui du pavillon de Luciennes, et celui de l'hôtel de Mazarin à Paris. Le premier, qui représente l'*Olympe assemblé*, a obtenu généralement les suffrages; il règne dans la composition un ton de grandeur et de noblesse bien adapté au sujet. On remarque dans celui de Luciennes une harmonie douce et une couleur agréable. Quant à celui de l'hôtel de Mazarin, c'est une grande et riche composition, dont le sujet est l'*Assemblée de l'Olympe pour les noces de Psyché.* La nature avoit doué ce peintre de manière à produire un homme habile s'il eût étudié dans une meilleure école; ses défauts ne sont point à lui, mais au mauvais goût qui régnoit de son temps dans les arts. La mort de ce peintre fut prématurée. Elle arriva en 1777. Elle fut suivie des regrets de toute sa famille qu'il soutenoit par son travail.

BRIARÉE. *Voyez* ÉGEON.

* I. BRICCI (Plautille), Romaine, paroît avoir acquis de grandes connoissances dans l'art de l'architecture, dont la pratique est si peu convenable à son sexe. On lui doit le

plan du petit palais français bâti hors et près de la porte de St.-Pancrace. C'est elle aussi qui donna le dessin de la chapelle de St.-Benoît, dans l'église de St.-Louis des Français.

* II. BRICCI *ou* BRIZZI (François), peintre, fut élève de Passarotti, et plus tard de Louis Carache. Il tenoit une école d'architecture et de perspective, et, comme il entendoit bien ces deux parties de l'art, il ornoit souvent ses tableaux d'accessoires de ce genre, qui en augmentoient le prix. Il a gravé différens sujets au burin et à l'eau-forte, d'après les Carache, Le Corrège et Le Parmesan. Né à Bologne, il est mort en 1623, âgé de 49 ans.

I. BRICE (S.), évêque de Tours, successeur de S. Martin, accusé par son peuple d'avoir fait un enfant à une religieuse, fut chassé de son siége. S'étant lavé de cette calomnie il retourna dans son diocèse, et y mourut en 444.

† II. BRICE (Germain), né à Paris en 1652, mort en 1727, à 74 ans, est principalement connu par sa *Description de la ville de Paris*. La meilleure édition de cet ouvrage, mal écrit, inexact, mais curieux, est celle de 1752, en 4 vol. in-12. L'auteur a rempli son livre d'épitaphes, mais il n'y a pas mis les meilleures. C'est l'abbé Pérau qui dirigea l'édition de 1752.

III. BRICE (D. Etienne-Gabriel), neveu du précédent, né à Paris en 1697, mourut en 1755, à 58 ans, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il étoit chargé, depuis 1731, de diriger la continuation du nouveau *Gallia christiana*, 12 vol. in-fol. La congrégation de Saint-Maur a eu peu d'hommes aussi savans.

† BRIÇONNET (Guillaume), dit le *Cardinal de Saint-Malo*, successivement évêque de Nîmes, de Saint-Malo, archevêque de Reims et de Narbonne, étoit d'une famille originaire de Touraine, dont une branche différente de celle du cardinal subsiste encore. Son frère, Robert BRIÇONNET, archevêque de Reims et chancelier de France, mort à Moulins, en 1497, avoit joui d'une grande faveur. Guillaume fut honoré de la pourpre romaine, par Alexandre VI, en 1495, en présence de Charles VIII, qui se trouva au consistoire. Ce prince l'aimoit beaucoup, et ce fut, dit-on, à sa persuasion qu'il entreprit la conquête du royaume de Naples. Le zèle avec lequel ce cardinal parla contre Jules II, dans le concile de Pise, le fit priver de sa dignité; mais Léon X la lui rendit. Il mourut en 1514, laissant deux fils héritiers de ses vertus, qui lui servirent un jour, à une messe célébrée pontificalement, l'un de diacre, et l'autre de sous-diacre. Il avoit été marié avant de s'engager dans les ordres. (*Voy.* CATTHO.) Les historiens le louent comme un prélat qui, à l'esprit des affaires, joignoit beaucoup de zèle pour la gloire de sa patrie, et un ardent amour pour les lettres et ceux qui les cultivoient. Mais on le taxa aussi d'avoir eu des vues ambitieuses et intéressées. Le Féron l'appelle *Oraculum regis, regni columna*. Ce cardinal avoit deux devises, l'une française, *L'humilité m'a exalté;* l'autre latine, *Ditat servata fides*. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Apologia pro Ludovico XII*, Rhotomagi, 1509, in-8°. Son fils, Guillaume BRIÇONNET, évêque de Meaux en 1516, homme d'esprit et de bonnes mœurs, appela près de lui quelques savans qui tenoient secrètement au luthéranisme, et qui répandirent dans Meaux les nouvelles opinions. Le parlement les poursuivit, et ils furent obligés de se sauver en Allemagne. Briçonnet tâ-

cha de réparer le mal qu'ils avoient fait à la religion catholique dans son diocèse. Il mourut en 1553, à 65 ans. Il avoit traduit en français *Contemplationes Idiotæ.* — Denys BRIÇONNET, frère de Guillaume, évêque de Saint-Malo et de Lodève, mort en 1505, mérite une mention particulière, par son amour pour les pauvres. Il en servoit tous les jours treize à table, étant lui-même à jeun. Il fut aussi le protecteur des savans. Sur la fin de ses jours il se démit de ses évêchés, quoiqu'il remplit rigoureusement les devoirs épiscopaux, ou plutôt parce qu'il en connoissoit toute l'étendue, et se contenta d'une abbaye.

† BRIDAINE (N.), prêtre de Jusclan, dans le diocèse d'Uzès, se consacra de bonne heure aux missions, et exerça ce ministère dans les principales villes de France. Une voix forte et tonnante, jointe à des instructions solides, mêlées de quelques traits terribles et sublimes, le faisoit écouter avec attention, et il remuoit les esprits, quoique en général ses discours fussent incorrects et diffus. Pour frapper les cœurs endurcis, il employoit et prodiguoit même quelquefois l'éclat extérieur des cérémonies religieuses. Il n'avoit encore prêché que dans les campagnes, lorsqu'il fut appelé, en 1751, pour un carême dans l'église de Saint-Sulpice de Paris. La foule y accourut, et sur-tout un grand nombre d'évêques et de personnes de dignité. Cet auditoire, loin d'intimider l'orateur, lui fournit sur-le-champ cet exorde : « A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il me semble que je ne devrois ouvrir la bouche que pour demander grace en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talens. J'éprouve cependant un sentiment bien différent ; et si je suis humilié, gardez-vous de croire, mes frères, que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse ! car qui que vous soyez, vous êtes tous pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai publié les justices du très-haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquoient de pain ; j'ai annoncé aux habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de la religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans des ames simples et fideles, que j'aurois dû plaindre et consoler. C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis ; c'est ici seulement qu'il falloit faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, de l'autre, Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez devant moi, hommes superbes qui m'écoutez ; la nécessité du salut, la certitude de la mort ; l'incertitude de son heure, si effroyable pour vous, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus, l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurois dû sans doute réserver pour vous seuls. » Il mourut en 1767. On a de lui des *Cantiques spirituels*, Montpellier, 1748, in-12.

* BRIDAN (N.), statuaire, professeur de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, et ensuite de l'école spéciale de Paris. Cet

habile artiste aimoit son art avec passion, et a fait d'excellens ouvrages, parmi lesquels on distingue un groupe en marbre, dont le sujet est l'*Assomption de la Vierge*, pour la cathédrale de Chartres, d'une composition contraire aux principes de la sculpture, mais néanmoins d'une savante exécution, ainsi que des bas-reliefs, également en marbre, qui décorent le chœur de cette église. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages dans la cathédrale de Sens. Il a fait encore trois belles statues en marbre, de six pieds de proportion, dont deux, *le maréchal de Vauban* et *le chevalier Bayard*, ornent la galerie des Tuileries; elles sont posées avec noblesse, et bien exécutées; la troisième, celle *de Vulcain*, est placée dans le jardin du Luxembourg; c'est un morceau digne d'être classé au premier rang. Le dernier ouvrage en marbre de Bridan est le *buste de Cochin*, curé de St.-Jacques du Haut-Pas, fondateur de l'hospice qui porte son nom; il l'exécuta peu de temps avant sa mort par ordre du gouvernement. Un travail trop assidu a causé les infirmités trop longues qui ont fait succomber cet artiste laborieux le 29 mars 1805.

BRIDAULT (Jean-Pierre), maître de pension à Paris, mort en 1761, avoit du goût et de la littérature. On a de lui deux ouvrages utiles, I. *Phrases et sentences tirées des Comédies de Térence*, 1745, in-12. II. *Mœurs et coutumes des Romains*, 1753, 2 vol. in-12; livre bien fait.

* I. BRIDGE (Guillaume), théologien puritain, né en 1600. Il fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendans à Roterdam; mais pendant les guerres civiles, il retourna en Angleterre, fut membre de l'assemblée du clergé à Westminster, et ministre à Yarmouth. Il mourut en 1670. Ses *Discours* ont eu plusieurs éditions.

II. BRIDGE (Henri). *Voyez* BRIGGS, n° I.

* BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de), né en 1736, succéda à son frère, dans son duché, en 1748. Il est le premier qui ait formé un projet, et supporté les dépenses d'un canal navigable en Angleterre. Il en avoit d'abord conçu le plan dès sa jeunesse; aussitôt qu'il fut maître de disposer de sa fortune, il l'exécuta. Ce fut le savant Brindley qu'il employa dans cette circonstance. Il venoit de conduire les travaux de Worsley dans le Landcashire; et dès qu'il eut connoissance du projet, il prononça qu'il étoit praticable. En conséquence, un acte fut passé entre eux pour la construction d'un canal, navigable depuis Salford, près Manchester, jusqu'à Worsley. Ce travail réussit tellement, que le lord obtint encore d'étendre la ligne de son canal, au moyen de la rivière de Worsley, au-delà d'Irwell, et jusqu'à Manchester. Ce canal commence donc à Worsley, à environ sept milles de Manchester, où le duc fit creuser un bassin capable de contenir tous les bateaux. Ce canal traverse une montagne, au moyen d'un passage souterrain assez large pour que les barques, bâties à la sole, y soient remorquées près d'un mille sous la montagne. Alors le passage se divise en deux parties, qu'on peut suivre à volonté. Il est taillé dans certains endroits dans le roc vif, et dans d'autres, il est voûté en briques; des conduits pour la circulation de l'air sont ménagés d'espace en espace, dans la voûte, jusqu'au sommet de la montagne, l'arcade de l'entrée a six pieds de largeur, et s'agrandit d'espace en

espace, pour que les barques puissent se croiser. Le canal, dans les autres endroits, est traversé par les grandes routes, au moyen d'arcades en ponts. Mais un des travaux les plus étonnans de cette construction, c'est l'aqueduc depuis la rivière d'Irwell, où le canal passe plus de quarante pieds au-dessus de la rivière, de sorte que l'on voit les barques passer dans le canal, et les vaisseaux au-dessous, dans la rivière, à pleines voiles. Cet aqueduc commence à Bostonbridge, à trois milles de Worsley, et se continue l'espace de deux cents verges au travers d'une vallée. Depuis, le duc a prolongé son canal jusqu'à Mersey. Ces constructions lui ont coûté des sommes énormes; mais elles lui ont procuré une fortune immense. Il est mort en 1808.

* BRIDGMAN (sir ORLEMDO), jurisconsulte anglais. A la restauration, il fut fait premier baron de l'échiquier, et ensuite lord-garde du grand sceau. Mais cette place lui fut ôtée en 1672. Il est auteur d'un *Traité des cessions*.

I. BRIE (Germain de), *Brixius*, natif d'Auxerre, étoit savant dans les langues, et sur-tout dans la grecque. Il fut successivement chanoine d'Albi, d'Auxerre et de Paris. On a de lui un *Recueil de Lettres et de Poésies*, in-4°, 1531; une *Traduction* du Traité du Sacerdoce de saint Jean-Chrisostôme, etc. Le chagrin d'avoir été volé causa sa mort, près de Chartres en 1538.

† II. BRIE (N. de), fils d'un chapelier de Paris, il a composé le petit roman du *duc de Guise*; traduit ou plutôt défiguré quelques *Odes d'Horace*, et donné au théâtre la tragédie *des Héraclides*, en 1695, la comédie *du Lourdaut*, en 1697; avec une *Epigramme*, qu'il se permit sur la chute du Capricieux de Rousseau, qui lui en attira, de la part de ce poëte irrité, quatre des plus mordantes, que l'on peut voir dans ses Œuvres. De Brie mourut en 1716.

* III. BRIE (Jehan de), ainsi appelé, parce qu'il étoit de Coulommiers en Brie, écrivit sous Charles V, en 1379, un Traité qui fut imprimé, long-temps après, sous ce titre: *Le vrai régime du gouvernement des bergers et bergères par le rustique Jehan de Brie*, in-12, Paris, 1542. Dans l'Essai historique sur l'agriculture, M. Grégoire a fait connoître cet ouvrage, qui avoit échappé à tous les bibliographes. « Ce petit livre extrêmement rare, dit-il, et dont je ne connois d'autre exemplaire que celui de la bibliothèque de l'Arsenal, est dégagé d'observances superstitieuses, et assez judicieusement rédigé; il renferme des détails sur le soin des bêtes à laine pour les divers mois de l'année, leurs maladies, le pacage, la propreté des bergeries, les mœurs et l'habillement qui conviennent à un berger. Il est intéressant, même pour la paléographie de notre langue; la naïveté du style en rend la lecture agréable. » Depuis qu'on a découvert l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, M. Huzard en a trouvé un autre.

† IV. BRIE (N. de), comédienne célèbre de la troupe de Molière, étoit pleine de graces, et reçut de la nature le don de paroître jeune au théâtre jusque dans l'âge le plus avancé. Elle jouoit sur-tout avec supériorité le rôle d'*Agnès* dans l'École des Femmes. Les comédiens, la voyant vieillir, l'engagèrent à céder ce rôle à la jeune Ducroisi; mais le parterre, n'approuvant point cette cession, réclama si vivement la pre-

mière actrice, qu'on fut forcé de l'aller chercher chez elle ; on ne lui donna pas le temps de s'habiller ; elle joua en habit de ville, et fut applaudie avec transport. Dès-lors elle garda ce rôle jusqu'à sa sortie du théâtre, à l'âge de 65 ans.

* BRIENEN (Abraham Van), né à Utrecht en 1606, où il est mort en 1682, s'est distingué parmi les théologiens catholiques hollandais. Il fit deux voyages à Rome pour les affaires de l'évêché d'Utrecht, dont il étoit premier vicaire. Il a écrit, sous le nom supposé de Van der Mat, plusieurs *Dissertations théologiques*, qui ont été recueillies, et réimprimées à Leyde en 1709.

I. BRIENNE (Gautier de), d'une illustre famille qui tiroit son nom de la ville de Brienne-sur-Aube, en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarrasins en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille, par son mariage avec Marie Albérie, et mourut d'une blessure qu'il avoit reçue en défendant les droits de sa femme, l'an 1205. Gauthier-le-Grand, son fils, fut comte de BRIENNE et de Japhe. Il passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarrasins ; mais ceux-ci, l'ayant fait prisonnier, le firent mourir cruellement en 1251.

† II. BRIENNE (Jean de) fut fait roi de Jérusalem en 1210. L'empereur Frédéric II épousa sa fille, avec le royaume de Jérusalem pour dot. Jean de Brienne eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons français en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs et les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une seconde fois, et les épouvanta tellement qu'ils n'osèrent plus reparoître. Il mourut en 1237. Il étoit brave et prudent ; mais son avarice ternit ces qualités et hâta la ruine de l'empire.

† III. BRIENNE (Gautier de), arrière-petit-fils de Gautier-le-Grand, étoit fils de Gautier et de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence, l'an 1326, en qualité de son lieutenant-général. (*Voy.* GIOTTINO.) Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athènes ; mais cette entreprise n'ayant pas été heureuse, il vint en France, et fut très-utile au roi Philippe de Valois, dans la guerre que ce prince soutint contre les Anglais en 1340. Ses services lui méritèrent la charge de connétable, que le roi Jean lui donna en mai 1356. Il fut tué, le 19 septembre suivant, à la bataille de Poitiers, sans avoir eu d'enfant. Sa sœur Isabeau, héritière de sa branche, épousa Gautier d'Enguien, et Marguerite d'Enguien, fille d'Isabeau, porta tous les biens de sa mère dans la maison de Luxembourg. La maison de Brienne a produit deux autres connétables, et plusieurs grands officiers de la couronne.

IV. BRIENNE. *Voy.* BRYENNE, *et* LOMENIE.

† BRIET (Philippe), né à Abbeville en 1600, jésuite en 1616, mourut, le 9 décembre 1668, bibliothécaire du collége de Paris. On a de lui, I. *Parallela geographiæ veteris et novæ*, 3 vol. in-4°, 1648 et 1649. Cette géographie est très-méthodique, très-exacte, et ornée de cartes bien dessinées. Ces 3 vol. ne renferment que l'Europe, les maladies de l'auteur l'ayant empêché de mettre la dernière main aux autres parties. II. *Annales mundi*, sive *Chronicon ab orbe condito ad annum Christi*, 1663, en 7 vol. in-12, et en un in-fol., 1682. Briet

marche sur les traces de Petau pour la chronologie. Il paroît dans le cours de son histoire plus jésuite ultramontain que citoyen français. III. *Philippi Labbe et Philippi Briettii concordia chronologica*, 5 vol. in-fol., Paris, 1670. C'est une compilation indigeste, dont il n'a fait que le 5e volume. IV. *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol. Briet a mieux réussi dans la géographie que dans la partie chronologique.

BRIEUC (saint), *Briocus*, natif d'Irlande, et disciple de saint Germain, évêque dans ce royaume, bâtit un monastère en Bretagne, où il s'étoit retiré. Cette maison devint si célèbre, qu'on vit bientôt s'y élever une ville qui porta son nom, et qui fut depuis érigée en évêché. Il en est regardé comme le premier évêque, quoiqu'il n'y eût peut-être exercé aucune fonction épiscopale. Mais il y avoit alors des évêques régionnaires, qui, sans avoir aucune église particulière, travailloient par-tout où l'on avoit besoin de leur ministère. Saint Brieuc mourut âgé de plus de 90 ans, à la fin du 7e siècle, ou au commencement du 8e.

† BRIEUX (Jacques MOISANT de), natif de Caen, conseiller au parlement de Metz, mourut en 1674, à 60 ans. Caen lui est redevable du premier établissement de son académie. On a de lui, I. *Lettres latines*, Caen, 1760, in-8°. II. *Origine de quelques coutumes anciennes, et de plusieurs façons de parler triviales*, Caen, 1672, in-12; livre très-curieux et fort rare, qui mériteroit les honneurs d'une seconde édition. III. Des *Poésies latines*, un vol. in-8°, 1663 et 1669, in-12, qui, à l'exception de son *Poëme sur le Coq*, et de quelques *Epigrammes*, ne sont guère au-dessus du médiocre. On trouve à la suite de la seconde partie des lettres en français sur l'origine de l'académie de Caen, et divers autres articles littéraires qui sont intéressans. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé *Mes Divertissemens*. C'est un recueil de lettres et de vers français et latins, Caen, 1673, in-12. Il s'y trouve quelques réflexions judicieuses et quelques vers heureux, mais en petit nombre. *Voyez* BOCHARD.

* BRIGA (Melchior della), jésuite de Césène, mort à Sienne le 25 juin 1749, écrivit plusieurs ouvrages : I. *Fascia Isiaca statuæ capitolinæ nunc primum in lucem edita*, Romæ, 1716. II. *Theses physico mathematicæ de planctorum systemate juxta astronomica Ægyptiorum dogmata à Joanne Dominico Baldigiani publicè propugnanda, sphæræ geographicæ paradoxa*. III. *Stellarum inerrantium theoria physica*. IV. *Novæ ac veteris philosophiæ harmonia variis exercitationibus, etc., in collegio Florentino illustr. theolog. dogmaticæ, polemicæ, scolasticæ*. V. *Theses concordes sacramentis*. VI. *Concordia theologicorum dogmatum et problematum de Deo*. VII. *Scientia eclipsium ex imperio et commercio sinarum illustrat. etc.*

* BRIGANT (N. le), né en Bretagne, fut avocat à Tréguier. Une imagination ardente, commune à ses compatriotes, lui fit partager l'erreur de croire que la langue des Bas-Bretons étoit la mère commune de toutes les autres. Il prit si fort à cœur cette conformité, qu'il fit plusieurs traités pour le prouver à ses concitoyens. Il fut l'ami intime de La Tour-d'Auvergne-Corret, surnommé *premier grenadier de la république*. C'est pour remplacer

un des enfans de son ami, que ce brave militaire consentit à rejoindre les drapeaux, et à cueillir de nouveaux lauriers : il y trouva la mort au milieu de la victoire. (*Voy.* AUVERGNE, n° III.) Les ouvrages de Le Brigant sont, I. *Dissertation adressée aux académies savantes de l'Europe, sur une nation de Celtes nommés Brigantes* ou *Brigans*, 1762, in-12. II. *Petit Glossaire* ou *Manuel historique, pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, contenant leur définition exacte, leurs significations et étymologies*, Brest, 1774, in-12. III. *Elémens de la langue des Celto-Gomerites ou Bretons; introduction à cette langue, et, par elle, à celle de tous les peuples connus*, Strasbourg, 1779, in-8°. IV. *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, ou *Prospectus de l'ouvrage intitulé La langue primitive conservée*, Paris, 1787, in-4°.

* BRIGANTI (Annibal), médecin et philosophe du 16e siècle, naquit à Chieti, dans le royaume de Naples; on lui attribue les ouvrages suivans : I. *Avvisi et avertimenti intorno al governo di preservarsi di pestilenza*, Naples, 1577, in-4°. II. *Avvisi et avertimenti intorno alla preservatione e curatione de morbilli, e delle variole*, Naples, 1577, in-4°. III. *Due libri dell' historia dei simplici aromate e altrè cose, che vengono portate dall'Indie orientali pertinenti all' uso della medicina di Garzia dall' Orto, medico portughese, con alcune brevi annotazioni di Carlo Clusio : e due altri libri parimente di quelle si portano dall' Indie occidentali di Nicolo Monardes, medico di Siviglia* Venise, 1582, in-4°, 1605, in-8°.

* BRIGENTI (Andrea), de Padoue, a vécu dans le 18e siècle. Il a fait imprimer les deux œuvres suivantes : I. *Villa Burghosiana, vulgo Pinciana, poetice descripta*, Romæ, 1716, in-8°. II. *Oratio habita Arbæ dum pacificus Bizza Arbensem episcopatum iniret*, Patavii, 1759.

† I. BRIGGS (Henri), professeur de mathématiques à Londres, dans le collége de Gresham, et ensuite de géométrie à Oxford, né dans un hameau nommé Warley-Vood, de la paroisse de Halifax, en 1560, mourut en 1629 ou 1630. On a de lui, I. *Traité du passage dans la mer Pacifique, par le nord-ouest du continent de la Virginie*, dans le 3e vol. des Voyages de Purchas. II. Une *édition des six premiers livres d'Euclide*. III. *Arithmetica logarithmitica*, in-fol., 1633. Neper de Marcheston, inventeur de la méthode des logarithmes, perfectionnée par Briggs, étoit ami de ce mathématicien. IV. Une *Table* qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite *de la construction, de la description et de l'usage de deux instrumens inventés par Gilbert*, pour trouver la latitude de quelque lieu que ce soit, dans la nuit la plus obscure, par la seule déclinaison de l'aiguille de la boussole : méthode dont le succès ne répondit pas à ses espérances. La Table de Briggs est fondée uniquement sur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pôle, par le moyen de la même déclinaison. V. *Trigonometria Britannica*, Goudæ, 1633, in-fol.

† II. BRIGGS (Guillaume), né à Norwich, membre de la société royale de Londres, médecin ordinaire de Guillaume III, mort en 1704, à 63 ans, se fit un nom par sa connoissance des maladies de l'œil.

Il laissa deux *Traités* fort estimés sur cette matière. Le premier, intitulé *Ophtalmographia*, in-4°, 1685; et le second, *Nova theoria visionis*, imprimé à la suite du premier. On en aura une grande idée, lorsqu'on saura que Newton les estimoit beaucoup. Briggs est le premier qui ait bien développé ce qui regarde le nerf optique, la rétine, et les conduits lymphatiques.

* BRIGHAM (Nicolas), jurisconsulte et poete, né au comté d'Oxford, élève de Hart-Halle. Après avoir fait ses études, il fut reçu dans un des colléges d'avocats. Il mourut en 1559. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Les Mémoires de plusieurs personnes de distinction.* II. *Deux Mémoires en forme de journaux.* III. *Des Mélanges de poésies.*

* BRIGHTMAN (Thomas), théologien anglais, élève du collége de la reine à Cambridge. Il fut recteur de Hawnes au comté de Bedfort. On a de lui des *Commentaires en latin sur le Cantique des Cantiques et sur l'Apocalypse.* Ce dernier a été traduit en anglais, et a fait beaucoup de bruit. Il prétend dans cet ouvrage, que c'est l'Église d'Angleterre qui est l'Eglise de Laodicée, et que l'ange aimé de Dieu représente les Eglises de Genève et d'Ecosse. Il est mort dans une voiture où il voyageoit un livre à la main.

† BRIGIDE (sainte), née dans le 6e siècle en Ultonie, se construisit sous un gros chêne une cellule, autour de laquelle vinrent se ranger plusieurs personnes de son sexe, qui la prirent pour mère et pour fondatrice. La règle de sainte Brigide fut suivie par un grand nombre de monastères d'Irlande. On découvrit son corps dans cette île en 1185, et il fut porté dans la cathédrale de la ville de Dowl-Patrick.

† BRIGITTE, BIRGITTE (sainte), née en 1302, princesse de Suède, et femme d'un seigneur nommé Ulfon. Après avoir eu huit enfans, les deux époux firent vœu de continence. Ulfon se fit cistercien, et Brigitte établit à Rome l'ordre de Saint-Sauveur, composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevrault. Il comptoit soixante filles, et vingt-cinq hommes, treize prêtres qui représentoient les apôtres, quatre diacres pour les docteurs de l'Eglise, et le reste pour les soixante et douze disciples de J. C. Leur église étoit commune. Les religieuses faisoient l'office en haut, et les religieux en bas. L'abbesse avoit l'autorité suprême. Cette règle, qu'elle disoit lui avoir été révélée de Dieu, fut confirmée par Urbain V en 1370. Son ordre subsiste encore en Allemagne, en Italie et en Portugal. Brigitte partit ensuite pour Jérusalem, sur une autre vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans. Elle visita les lieux saints. De retour en Occident, elle écrivit à Grégoire XI, pour l'engager à revenir à Rome. Elle mourut peu de temps après dans cette ville, en 1373. Son corps fut transféré au monastère de Vasterna, qu'elle avoit fondé. Le concile de Constance, tenu en 1415, confirma sa canonisation. On a d'elle un volume de *Révélations*, à Nuremberg, in-fol, 1521, et Rome 1627, déférées au concile de Bâle. Gerson et d'autres théologiens vouloient qu'on les censurât; mais Jean de Turrecremata fut d'avis contraire et l'emporta. *Voyez* CAVALLINI.

* BRIGLIA (Jean-Bon), peintre, né à Rome en 1737, fut élève de Costanti et de Benéfial; mais son application à étudier Raphaël, Le Titien, Van Dick et Rembrant, le

rendit très-habile à composer ses tableaux avec noblesse, vérité, beaucoup d'expression et de goût, et à les embellir d'un coloris vif et brillant.

* BRIGNOLE-SALE (Antoine-Jules), né de famille patricienne et sénatoriale à Gênes le 23 juillet 1605, avoit rempli différentes charges honorables dans sa patrie. Il perdit sa femme, et se crut appelé à l'état ecclésiastique. Ensuite il entra dans la société des jésuites à l'âge de 47 ans, le 11 mars 1652. Il avoit auparavant donné quelques ouvrages; mais depuis son entrée dans l'ordre, il se consacra tout entier à l'éloquence de la chaire, et mourut à Gênes en 1665. Beaucoup d'auteurs l'ont loué dans leurs écrits. Maracci, *Bibl. Mariana*, p. 454; Crescimbeni, *Ist. della volg. Poesia*, vol. 1, p. 155; Quadrio, vol. 2, p. 308. On trouve dans l'ouvrage intitulé : *Glorie degli incogniti*, p. 67, son portrait, avec le distique suivant :

Sal erit insulsum, salibus nisi condiat illud
Hic Ligur, ex ipso qui Sale nomen habet.

Mazzucchelli parle de plusieurs ouvrages de Brignole-Sale, sacrés et profanes, en vers et en prose. *Scritt. D. Ital.* Tome II, p. IV, p. 2099. On trouve beaucoup de ses poésies en différens recueils. Sa vie a été écrite par le P. Visconti, sous le titre de *Memorie delle virtu del P. Antonio Giulio Brignole Sale.* Milan, 1666.

† BRIGNON (Jean), jésuite, mort en 1725, dans un âge avancé, a donné quelques livres de piété : I. Une bonne traduction du *Combat spirituel*, dont on ne connoît pas positivement l'auteur, et que Théophile Raynaud attribue au jésuite Achille Gagliardo. II. Une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, où il a conservé l'onction de cet excellent ouvrage.

* BRIGTH (Timothée), médecin du 16e siècle, né à Cambridge en Angleterre, a publié les traités suivans : I. *De Dyscrasiâ corporis humani therapeuticâ*, Londini, 1583, in-8°. II. *Treatise of Melancholy*. Londres, 1586, in-12. III. *Hygiene, seu de sanitate tuendâ; medicinæ pars prima*, Francofurti, 1588, in-8° 1598, in-16. IV. *Therapeutica, hoc est, de sanitate restituendâ, medicinæ pars altera*; ibid. 1589, in-8°, 1598, in-16. Ces traités roulent sur des matières intéressantes ; mais on peut reprocher à l'auteur d'avoir trop copié les anciens.

† I. BRILL (Matthieu), peintre, naquit à Anvers en 1550, et mourut à Rome en 1584. Il excella dans le paysage. Grégoire XIII l'envoya au Vatican, et lui donna une pension qui passa à son frère Paul BRILL, héritier de ses talens. On voit de Matthieu Brill, dans la galerie de Dresde, un tableau représentant le *Départ du jeune Tobie avec sa nouvelle mariée.* Le cadet, né en 1554, continua les ouvrages de son aîné. Il se distingua, comme lui, par l'agrément et la vérité de ses paysages, et rectifia sa manière sur celle du Titien. Annibal Carache se plaisoit quelquefois à y mettre des figures de sa main. Il peignit aussi dans sa vieillesse *des paysages* sur cuivre, précieux pour leur fini et leur délicatesse. Ses dessins sont fort recherchés. Il mourut à Rome en 1626. On voit plusieurs de ses tableaux dans le Musée Napoléon, entre autres, les *Pélerins d'Emmaüs*, avec un charmant paysage. Les figures sont de Carache. On en voit trois dans la galerie de Dresde, dont un représente le *jeune Tobie;* il y en a un dans la galerie de Florence,

un autre dans celle de Manheim, deux à Vienne, et plusieurs autres dans divers cabinets; mais ses principaux ouvrages sont dans Rome et à fresque; ils ornent plusieurs églises et palais; il y en a un entre autres dans le salon du pape, qui a 68 pieds de long. Il représente le *Martyre de saint Clément.*

* II. BRILL (Paul), peintre de paysages et graveur, né à Anvers en 1556, mort à Rome en 1629, se distingua parmi les premiers par un pinceau moelleux et une touche agréable et légère. Ses sites sont toujours beaux et ses lointains bien entendus. Il règne, en général, dans ses paysages, une harmonie et un air de vérité qui sont admirables. Élève de Daniel Voltelmans, il quitta son école à l'âge de 20 ans, pour voyager en Italie, où étoit déjà son frère Matthieu Brill. Quoique Paul dessinât bien la figure, il renonça à cette partie de son art, pour se livrer entièrement à celle du paysage. Il a gravé plusieurs de ses tableaux, mais son burin ne valoit pas son pinceau. Ses dessins sont recherchés par les amateurs à cause de la touche gracieuse et spirituelle qui les distingue.

BRILLON (Pierre-Jacques), conseiller au conseil souverain de Dombes, substitut du procureur-général du grand conseil, né à Paris en 1671, y mourut en 1736. Ce jurisconsulte cultiva d'abord la littérature. Il fit paroître les *Portraits sérieux, galans et critiques*; le *Théophraste moderne*, Paris, 1790, in-12; mauvaises imitations d'un livre excellent, et qui ne furent bien reçues que parce qu'on aimoit alors les ouvrages écrits dans le goût de La Bruyère. Son *Dictionnaire des arrêts*, ou *la Jurisprudence universelle des parlemens de France*, en 6 vol. in-fol., 1727, est beaucoup plus estimable. Cette compilation, que Prost-de-Royer mettoit dans un meilleur ordre, et dont il avoit déjà publié 4 vol. in-4° avant sa mort, n'a pu être faite que par un homme fort laborieux et fort savant. Il est aussi l'auteur de l'*Apologie de La Bruyère*. Paris, 1701, in-12.

* BRINDLEY (Jacques), célèbre mécanicien anglais, né en 1716 à Wormhill, au comté de Derby, mort en 1712. On le mit d'abord en apprentissage chez un charpentier. Après avoir fait quelques moulins, il exécuta pour le duc de Bridge-Water le fameux canal de Worsley à Manchester, qu'il prolongea ensuite jusqu'à Mersey (*Voyez* BRIDGEWATER). Ce canal a 93 milles de long, et est très-remarquable par un passage souterrain. Il fut ensuite employé dans le comté de Stafford à la construction d'un autre canal, qui, avec la rivière de Saverne, établit une communication entre le port de Bristol et celui de Liverpool. Ces travaux firent à Brindley une si grande réputation, qu'ils lui en procurèrent une infinité d'autres du même genre en différentes parties du royaume. Ce fut lui qui donna au corps des marchands de Liverpool un plan pour débarrasser le port qui étoit encombré, et il inventa une méthode pour bâtir sans mortier des digues contre les flots de la mer. Sa dernière invention fut une machine pour élever les eaux. Cependant Brindley étoit un homme d'une instruction fort commune, peu ou point lettré. Lorsqu'il avoit à construire quelque ouvrage difficile, il se mettoit au lit un jour ou deux pour y réfléchir, et il trouvoit les moyens, sans secours, et par la seule force de son génie naturel. Cet homme étonnant fut enterré dans une chapelle neuve au comté de Stafford.

* BRINCLAIR (Elisabeth), née à Paris en 1751, fut élève de Choffard; elle a gravé à la manière du crayon, pour les jeunes artistes, *des ornemens d'architecture* et autres, choisis dans les meilleurs modèles.

BRINGHI (Mythol.), divinité des jeux et des plaisirs dans la mythologie indienne. Elle faisoit naître les fleurs, la joie, et tout ce qui flatte les mortels.

BRINON (Pierre), conseiller au parlement de Rouen, donna au théâtre la tragédie de *Baptiste*, qu'il traduisit de Buchanan, et quelques autres; celle *de Jephté* est divisée en sept actes. Il est mort au commencement du 17ᵉ siècle.

† BRINVILLIERS (Marie-Marguerite D'AUBRAI, épouse d'Antoine Gobelin, marquis de), étoit fille de d'Aubrai, lieutenant-civil de Paris. Mariée jeune en 1651, et très-répandue dans le monde, elle eut des adorateurs, et ne parut d'abord aimer que son époux. Mais le marquis de Brinvilliers, qui étoit mestre-de-camp du régiment de Normandie, ayant introduit dans sa maison un officier, Gascon d'origine, nommé Godin de Sainte-Croix, bâtard d'une maison illustre, la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son père, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, et continua de voir secrètement sa maîtresse. Celle-ci changea de manière de vivre au dehors. Elle fréquentoit les hôpitaux, et donnoit publiquement dans plusieurs autres pratiques extérieures de piété, qui lui acquirent la réputation de dévote. Cependant elle méditoit avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Sainte-Croix avoit fait à la Bastille, il avoit appris d'un Italien, nommé Exili, l'art funeste de composer des poisons. Le père de la marquise et ses frères furent empoisonnés en 1670. On ignora l'auteur de ces crimes; la mort de Sainte-Croix les découvrit. En travaillant à un poison violent et prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servoit pour se garantir de ses effets, et mourut sur-le-champ. Le scellé ayant été apposé dans son appartement, la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette qui s'y trouvoit, et témoigna beaucoup d'empressement à la ravoir. La justice en ordonna l'ouverture, et on trouva qu'elle étoit pleine de petits paquets de poison étiquetés, avec l'effet qu'ils devoient produire. Dès que madame de Brinvilliers eut avis de ce qui se passoit, elle se sauva en Angleterre, et de là dans le pays de Liège. Elle y fut arrêtée et conduite à Paris, où elle fut brûlée le 16 juillet 1676, à six heures du soir, après avoir eu la tête tranchée, convaincue d'avoir empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur. On prétend qu'elle mourut avec plus de courage qu'on ne devoit en attendre d'une femme si perverse. Étant entrée dans la chambre où l'on devoit lui donner la question, elle dit en voyant trois seaux d'eau: « C'est assurément pour me noyer; car de la taille dont je suis, on ne prétend pas que je boive tout cela. » Elle écouta son arrêt dès le matin, sans frayeur et sans foiblesse. Mais lorsqu'elle fut dans le tombereau, elle vouloit que le bourreau se mît devant elle, pour ne pas voir l'exempt qui l'avoit prise, et qui étoit à cheval devant la voiture. Son confesseur lui reprochant ce sentiment de haine: « Ah! mon Dieu! dit-elle, je vous demande pardon; qu'on me laisse donc cette étrange vue. » Ayant rencontré sur son passage des dames de distinction de sa connoissance, fort avides de la voir, elle leur dit: « Comment pouvez-vous chercher un pareil spectacle! »

Le fameux peintre Le Brun se plaça cependant dans un lieu où il put saisir les traits d'une criminelle prête à cesser de vivre. Elle monta seule et nu-pieds à l'échafaud. Au milieu des crimes dont elle s'étoit souillée, elle avoit une espèce de religion. Elle alloit souvent à confesse ; et même, lorsqu'on l'arrêta dans Liége, on lui trouva une confession générale écrite de sa main, qui servit, non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Elle s'y accusoit d'avoir perdu sa virginité à sept ans, et d'avoir brûlé une maison. « Enfin, c'en est fait, dit Mad. de Sévigné, la Brinvilliers est en l'air ; son pauvre petit corps a été jeté après l'exécution dans un fort grand feu, et ses cendres au vent ; de sorte que nous la respirons ; et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelqu'humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés ». On n'a pas de preuves qu'elle eût essayé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disent Reboulet, Pitaval et tant d'autres ; mais il est vrai qu'elle eut des liaisons secrètes avec des personnes accusées depuis des mêmes crimes. Ce fut à cette occasion que la *chambre-ardente* fut établie à l'Arsenal, près de la Bastille, en 1680. La marquise de Brinvilliers n'avoit point empoisonné son mari, parce qu'il avoit eu de l'indulgence pour ses amours.

† BRIOCHÉ (Jean). Les noms de ceux qui ont obtenu de la célébrité, qui ont perfectionné quelques arts utiles ou agréables, doivent occuper une place dans ce Dictionnaire. Jean Brioché, dont la profession étoit celle d'arracheur de dents, perfectionna et mit en vogue en France le jeu des marionnettes ; la nouveauté de ce spectacle, la dextérité avec laquelle il faisoit mouvoir ces petites figures, les discours plaisans et facétieux qu'il leur faisoit tenir, charmèrent, au milieu du 17e siècle, Paris et les provinces. Après avoir rassasié la curiosité des Français, il transporta en Suisse son théâtre, ses acteurs et son talent. Il n'y trouva point le même accueil. Ce fut à Soleure qu'il débuta. La figure de Polichinelle, ses gestes, ses discours épouvantèrent les spectateurs peu instruits. Il fut regardé comme un magicien, et ses marionnettes comme des diables. Brioché, dénoncé au magistrat, fut arrêté, emprisonné ; et l'on procédoit sérieusement contre le prétendu magicien, lorsque M. Dumont, capitaine au régiment des gardes suisses qui se trouvoit à Soleure pour y recruter, apprit la triste aventure du joueur de marionnettes. Il fut dans sa prison, le consola, et lui promit de travailler à son élargissement. Il y parvint en expliquant au magistrat le mécanisme des petits acteurs de bois. Brioché quitta promptement la Suisse, bien résolu de ne plus exposer ses talens aux yeux d'un peuple si crédule. Il mourut à Paris, regretté des habitans qu'il avoit longtemps amusés.

BRION. *Voyez* CHABOT, n° II.

* BRIOSCO (Andrea-RICCIO), né en 1460, célèbre sculpteur, fondeur et architecte à Padoue. Les statues *d'Adam et d'Eve* dans la cour du palais ducal de Venise, un *très-beau lustre d'airain* dans le chœur de l'église de Saint-Antoine de Padoue, *deux bas-reliefs en airain* dans la même église, l'*histoire de Judith* représentant le transport de l'arche d'alliance à Jérusalem, sont des ouvrages de cet artiste. *L'église de Saint-Justin* à Padoue, superbe morceau d'architecture, et une des plus belles églises d'Italie, a été construite par Briosco. Il mourut en 1532.

BRIOT (Nicolas), à qui l'on est

redevable du *Balancier*, fut tailleur-général des monnoies sous Louis XIV. Cette invention fut approuvée en Angleterre, comme elle le méritoit; mais en France il fallut que Séguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

† BRIQUEMAUT *et* CAVAGNES, gentilshommes français, protestans, exécutés sur la fin du règne de Charles IX. L'arrêt qui les condamna au gibet fut rendu le 27 octobre 1572, deux mois après le massacre général de la Saint-Barthélemi. Le premier, vieillard septuagénaire, après avoir ouï sa sentence, ne put dévorer sa douleur, lorsqu'il entendit nommer ses enfans. Voyant qu'on lui mettoit les fers, il envoya au roi quelques-uns de ses amis, pour l'assurer que, « si sa majesté vouloit lui laisser la vie sauve, il lui apprendroit un moyen infaillible pour se rendre maître de La Rochelle », qu'on songeoit alors à assiéger. Le roi refusa cette condition, lui proposant seulement d'avouer les crimes qu'on lui imputoit, et surtout ce qu'il savoit de la conspiration de Coligny contre sa personne. Briquemaut, qui ne se croyoit point coupable, rejeta la proposition. Cependant Cavagnes, qui avoit toujours les yeux levés au ciel, et qui récitoit des psaumes, craignant que Briquemaut ne manquât de constance : « Rapelle en ton cœur, lui cria-t-il, cette fermeté que tu as fait paroître à la guerre depuis tant d'années. » — Tous deux, s'étant mutuellement encouragés, furent conduits au lieu du supplice, où ils furent pendus. On attacha au même poteau l'effigie de Coligny, faite de paille. Charles IX et sa mère Catherine de Médicis étoient à une fenêtre de l'hôtel-de-ville pendant l'exécution, ainsi que Henri roi de Navarre, qu'ils forcèrent d'être témoin de ce spectacle.

† BRIQUEVILLE (François de), baron de Coulombières, né à Coulombières en basse-Normandie, d'une noble et ancienne maison, servit avec distinction sous François I, Henri II, François II et Charles IX. Il embrassa les opinions et le parti des calvinistes, par complaisance pour la princesse de Condé, dont il avoit l'honneur d'être parent. Il étoit à la tête des Normands, avec le comte de Montgommery, au rendez-vous général des huguenots de France à La Rochelle. Il mourut sur la brèche de Saint-Lo en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, « pour sacrifier, disoit-il, tout son sang à la vérité évangélique. » Son nom et celui de Montgommery sont fameux dans l'histoire de Normandie, par les meurtres et les brigandages que leurs troupes y commirent impunément sous leurs yeux.

BRISÉIS (Mythol.), fille de Brisès prêtre de Jupiter, et femme de Minès roi de Lyrnesse, après la prise de cette ville par Achille, fut sa captive, et lui plut. Agamemnon, en étant aussi devenu amoureux, la fit enlever. Achille en fureur ne voulut plus prendre les armes contre les Troyens, jusqu'à la mort de Patrocle. Son amante lui ayant été rendue, il combattit de nouveau pour les Grecs.

† BRISEUX (Charles-Etienne), architecte, né en Franche-Comté, mort en 1754, est auteur de deux bons livres sur son art. I. *L'Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4°. II. *L'art de bâtir des maisons de campagne*, 1743, 2 vol. in-4°. fig.; nouvelle édition, 1764, 2 vol. in-4°.

BRISSAC. *Voyez* COSSÉ.

* BRISSCHOP *ou* BRISKOP (Jean de), peintre et dessinateur, naquit à La Haye en 1646; il copioit avec tant d'intelligence à l'aquarelle ou au lavis de plusieurs couleurs

sur du papier blanc, les tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse, du Bassan et de Rubens, que l'on y reconnoissoit la couleur et la manière de ces différens maîtres. Il composa depuis dans le goût de ceux qu'il n'avoit fait qu'imiter ; et poussant plus loin l'amour des arts, il grava à l'eau-forte les principes du dessin, d'après les maîtres d'Italie, et les accompagna de notes savantes, par lesquelles il instruisoit les élèves en homme éclairé, en leur faisant observer les beautés et les finesses des meilleurs modeles. Il auroit achevé cet ouvrage intéressant, s'il n'eût pas été enlevé à la fleur de son âge en 1686. Les amateurs font grand cas de ses dessins; ils sont corrects et pleins de goût.

* I. BRISSEAU (Pierre), médecin, natif de Paris, servit dans les hôpitaux de Louis XIV, tant à Mons qu'à Tournay. Il mourut à Douay le 10 septembre 1717, à l'âge de 86 ans. On a de ce médecin, I. *Traité des mouvemens sympathiques*, Valenciennes, 1682, in-12; Mons, 1692, in-12. II. *Dissertation sur la saignée*, Tournay, 1692, in-12. III. *Lettre à M. Sagon, premier médecin du roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournay*. C'est celle de Saint-Amand. IV. *Nouvelles observations sur la cataracte*, Tournay, 1706, in-12. L'auteur doit être regardé comme un des premiers qui aient mis le siége de la cataracte dans le crystallin, et il a la priorité d'une découverte que d'autres médecins ont voulu lui contester. V. *Lettre touchant les remèdes secrets*, 1707. VI. *Suites des observations sur la cataracte*, Tournay, 1708, in-12. Cet ouvrage, et le premier qu'il a écrit sur cette matière, ont été publiés ensemble, Paris, 1709, in-12; en allemand, Berlin, 1743, in-8°.

* II. BRISSEAU (Michel), fils du précédent, exerça la même profession que son père, parvint à la chaire de professeur primaire de la faculté de Douay, et devint médecin des hôpitaux du roi. Il est mort en 1743. Il a laissé des *Observations anatomiques* imprimées à Douay en 1716, in-12, et depuis, avec l'anatomie chirurgicale de Jean Palfin.

† BRISSET (Roland), sieur DU SAUVAGE, gentilhomme tourangeau. Il paroit n'avoir travaillé que pour la scène; ses œuvres dramatiques, imprimées à Tours en 1590, sous le titre de *Théâtre tragique*, contiennent *Baptiste*, *Agamemnon*, *Hercule furieux*, *Octavie et Thyeste*. Il fit paroître dans la même ville, en 1592, la *Dierome*, ou le *Repentir d'amour*, pastorale traduite de l'italien, de Louis Grotto. Lacroix du Maine parle encore d'une tragédie d'*Andromache* (Andromaque), qu'il avoit composée avant 1584; mais il paroit qu'elle n'a jamais été imprimée.

* I. BRISSON (Pierre), frère du président Brisson, né à Fontenay-le-Comte, étoit sénéchal de cette ville, où sa famille avoit eu plusieurs magistrats de mérite. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de l'*Instruction du prince*, qu'il publia en 1582. Il écrivit aussi sur les troubles dont la France étoit alors agitée, et s'attacha principalement aux premières hostilités qui éclatèrent dans le Poitou, l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois. Il mourut en 1590.

* II. BRISSON (Jacques-Mathurin) est mort à Broissi, près de Versailles, le 23 juin 1806. Il est auteur de plusieurs *Ouvrages élémentaires de physique*. S'il n'a pas enrichi la science de découvertes

importantes, ses travaux ont servi à en répandre le goût.

III. BRISSON (Barnabé), élevé par Henri III, en 1580, aux charges d'avocat-général, de conseiller d'état et de conseiller à mortier, fut envoyé en ambassade en Angleterre. A son retour, ce prince le chargea de recueillir ses ordonnances et celles de ses prédécesseurs. Henri disoit ordinairement « qu'il n'y avoit aucun prince dans le monde qui pût se flatter d'avoir un homme d'une érudition aussi étendue que Brisson. » Après la mort de ce monarque, Brisson ayant parlé avec beaucoup de force pour l'autorité royale, la faction des *Seize* le fit conduire au petit châtelet, où il fut pendu à une poutre de la chambre du conseil le 16 novembre 1591. Le lendemain il fut attaché à une potence, à la Grève, avec cet écriteau : *Barnabé Brisson, chef des hérétiques et des politiques.* On a de lui plusieurs ouvrages, I. *De jure connubiorum liber singularis*, Paris, 1564, in-8°. Il dédia cet ouvrage au célèbre l'Hôpital, chancelier de France. II. *De verborum quæ ad jus pertinent significatione*, Leipsick, 1721, in-fol. III. *De formulis et solemnibus populi Romani verbis*, en huit livres in-fol., 1583; traité plein d'érudition. IV. *De regio Persarum principatu ;* réimprimé à Strasbourg en 1710, in-8°, avec les notes de Sylburge et de Lederlin. Les usages des anciens Perses dans la religion, dans la vie civile, et dans l'art militaire, y sont décrits fort savamment, mais avec peu d'ordre. V. *Opera varia*, 1606, in-4°. VI. *Recueil des ordonnances de Henri III*, in-fol. On a parlé très-différemment du caractère de Brisson. Les uns le peignent comme un bon citoyen ; les autres disent, avec plus de raison, qu'il n'avoit que des vues ambitieuses, dont il fut la victime; car ayant voulu demeurer à Paris en 1589, tandis que le parlement en sortoit, dans l'espérance, dit-on, de devenir premier président à la place d'Achille de Harlay, alors prisonnier à la Bastille, il obtint effectivement cette place, qui fut cause en partie de sa fin tragique. D'ailleurs, il avoit condamné plusieurs citoyens, uniquement parce qu'ils étoient bons serviteurs du roi. Lorsque le parlement fut rassemblé à Paris, les assassins de Brisson furent roués en effigie. La plupart avoient pris la fuite ou s'étoient cachés.

I. BRISSOT (Pierre), médecin, fils d'un avocat, naquit à Fontenaile-Comte en Poitou l'an 1478. Il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1514. Il mourut en 1522, dans la ville d'Evora en Portugal, où le désir d'aller herboriser même jusqu'au Nouveau-Monde l'avoit conduit. Il n'avoit jamais voulu se marier, de peur de se distraire de ses études. Il étoit peu avide d'argent, et dès qu'il avoit pourvu à ses plus pressans besoins, il refusoit d'aller voir les malades : tant il étoit difficile de l'arracher de son cabinet. Il prit le parti d'Hippocrate, de Galien et des auteurs anciens, contre les médecins arabes et les charlatans modernes. La pratique des docteurs de son temps dans la pleurésie étoit de saigner du côté opposé au mal : il écrivit contre cet abus dans son *Traité de la saignée dans la pleurésie*, Paris, 1622, in-8°.

* II. BRISSOT DE WARVILLE (Jean-Pierre), né d'un traiteur à Chartres en 1754. Son père ayant acheté une petite propriété dans le village d'Ouarville, Brissot qui avoit reçu une assez bonne éducation, mais

d'ailleurs plein d'orgueil, prit le nom de Warville ; il eut de bonne heure la passion de la célébrité. Il vint à Paris, y publia plusieurs écrits, dont un le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit quelques mois après par le crédit du duc d'Orléans, qui lui fit donner une place dans les bureaux de sa chancellerie. Il épousa ensuite une personne attachée à la maison de madame d'Orléans. Peu de temps après il partit pour l'Angleterre, y vécut, dit-on, soldé par le lieutenant de police de Paris, et y établit un lycée, qui avoit pour but la correspondance et la réunion des gens de lettres de tous les pays. Il en publia pendant quelque temps les travaux périodiques. Il revint en France ; mais dévoré d'une inquiétude naturelle qui le portoit sans cesse à vouloir agir, voyager, former une secte, devenir chef de parti, il passa en Amérique en 1787, chargé d'une mission secrète, et pour faire des recherches sur l'état des nègres. A son retour à Paris, il publia un ouvrage sur les Etats-Unis. Voulant jouer un rôle dans la révolution qui se préparoit, il publia plusieurs pamphlets au moment de la convocation des états-généraux. Il s'associa avec Carra pour rédiger un journal sous le titre du *Patriote français*, cette feuille écrite d'un style clair et facile, lui donna une certaine influence. Lorsque la commune de Paris se forma, en juillet 1789, il en devint membre. Cette même commune ayant formé dans son sein un comité de recherches, il en fut nommé président ; on le qualifia de grand-inquisiteur. La société des jacobins vint offrir encore un aliment à son activité. Il employa tout son crédit pour faire nommer Polverel et Santhonax commissaires à Saint-Domingue. Il se déclara pour les hommes de couleur, qu'il appela à une pleine libert et attaqua même ceux qui, désirant l'abolition de l'esclavage, vouloient la rendre progressive, et ne point rompre brusquement les rapports des colonies avec la France, et les cultivateurs avec les propriétaires du sol, habituer enfin peu à peu les nègres à l'exercice de la liberté. Après le voyage de Louis XVI à Varennes, Brissot fut un des premiers à présenter ce départ comme un crime, et dirigea la réunion qui eut lieu au Champ-de-Mars pour réclamer la république, et que l'assemblée constituante fit dissiper par la force sous les ordres de La Fayette, commandant général de la garde parisienne. Nommé député à l'assemblée législative, Brissot se lia avec Roland, le fit nommer ministre de l'intérieur, et comme l'un des membres du comité diplomatique de l'assemblée législative, Brissot provoqua la guerre contre toutes les puissances ; il avoit préparé dans la société des jacobins les esprits à ce fléau, et d'après son rapport à l'assemblée législative, fait au nom du comité diplomatique, Louis XVI fut obligé de déclarer la guerre à l'empereur d'Allemagne le 20 avril 1792. Brissot, devenu membre de la convention, fut constamment du comité diplomatique. Le 1er février 1793, il fit déclarer la guerre à l'Angleterre et à la Hollande. Déjà ses partisans publioient ses *vertus simples, sa bonhomie, son amour pour la liberté*. Robespierre, dominé par l'ambition, redoutoit l'influence de Brissot ; il le dénonça le 28 mai comme occupé à préparer une constitution aristocratique avec deux chambres, et l'accusa d'être l'auteur de la déclaration de guerre. Les autres montagnards lui reprochèrent ses liaisons avec Dumourier et avec le duc d'Orléans. La journée du 31 mai lui porta le dernier coup, ainsi qu'à ceux de son parti nommés *Brissotins*. Décrété d'accusation avec un certain nombre de sa

faction, il tenta de gagner la Suisse sous le nom d'un négociant de Neufchâtel, mais il fut arrêté à Moulins et ramené à Paris; il y arriva le 23 juin, et fut guillotiné le 31 octobre 1793; il étoit âgé de 39 ans. Brissot s'étoit ligué avec quelques députés pour détacher les départemens de la capitale. C'est ce qu'on appela le parti *Fédéraliste*. Brissot étoit petit; il n'avoit aucune dignité dans les manières, mais il n'étoit pas méchant. Nous avons de lui, I. *Bibliothèque philosophique sur les lois criminelles*, compilation en 10 volumes in-8°, où l'auteur a réuni les ouvrages qui ont traité de la réforme de ces lois. II. *De la Vérité, ou Méditations sur les moyens de parvenir à la vérité de toutes les connoissances humaines* : c'est un essai où l'auteur recherche ce qu'il y a de certain dans nos connoissances, et ce qu'elles offrent de problématique. III. *Examen des voyages dans l'Amérique septentrionale*, par le marquis de Chatelux: critique qu'il fit suivre par une relation de ces mêmes pays, 1791, 3 vol. in-8°. IV. *Tableau de la situation des Anglais dans les Indes orientales*, 1784, in-8°. V. *Lettres politiques sur l'histoire d'Angleterre*, 1786, 2 vol. in-8°. VI. Plusieurs *Discours politiques* sur la conduite des députés aux états-généraux, les moyens de remédier à la rareté du numéraire, la liberté des noirs, l'anéantissement de l'autorité des papes, le procès de Louis XVI, la société des jacobins, les mesures à prendre contre le gouvernement anglais, l'influence des anarchistes et les maux qu'elle a causés.

† I. BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Massaline, fut exclus de l'empire par les artifices d'Agrippine, 2e femme de Claude, et mère de Néron, à qui elle vouloit faire tomber le sceptre. Britannicus, quoiqu'à peine sorti de l'enfance, sentoit toute l'étendue de son infortune : pendant les saturnales, l'empereur Néron jouoit à la royauté, avec des jeunes gens; le sort la lui ayant fait tomber, il ordonna à Britannicus de se lever, et de se placer au milieu de l'assemblée, et d'entonner une chanson. Il espéroit que cet enfant, qui se trouvoit pour la première fois à une semblable fête, seroit embarrassé, et deviendroit un sujet de risée pour tout le monde. Britannicus, sans se déconcerter, chanta des vers qui avoient de l'analogie à sa situation, et faisoient entendre qu'il étoit dépouillé du rang suprême, autrefois occupé par son père. Les auditeurs furent émus, et la chaleur du repas ayant banni la dissimulation, ils ne s'en cachèrent pas. Cette scène accéléra la perte de Britannicus que Néron avoit déjà résolue. L'empereur le fit empoisonner dans un repas, l'an 55 de J. C. Il fut enterré la nuit d'après, comme un simple particulier. Une grosse pluie survenue lorsqu'on le portoit au tombeau effaça le blanc dont Néron avoit fait couvrir son visage, pour cacher l'effet du poison, qui l'avoit extrêmement noirci.

II. BRITANNICUS (Jean), professeur de belles-lettres à Palazzola sa patrie, dans le territoire de Bresce, laissa des *Notes* estimées sur Juvénal, Perse, Stace, Ovide. Il mourut en 1510.

BRITO (Bernard de), cistercien, historiographe du royaume de Portugal, naquit dans la ville d'Almaïéda en 1569, et mourut en 1617, à 48 ans. On a de lui, *Monarchia Lusitana*, 7 vol. in-fol., à Lisbonne, 1597 à 1683. C'est une histoire de Portugal qui remonte jusqu'au comte Henri III. Elle est écrite avec élégance. Les PP. Antoine et Fran-

çois Brandamo, ses confrères, l'ont poussée jusqu'à Alfonse III. Brito n'est auteur que des deux premiers vol. II. *Eloges des rois de Portugal avec leurs portraits*. III. *Géographie ancienne du Portugal*. IV. La *Chronique de l'ordre de Citeaux*. L'ouvrage intitulé *Historia da guerra Brasilica*, 1675, in-fol., Lisbonne, est de François DE BRITO, différent de Bernard.

BRITOMARTE (Mythol.), fille de Jupiter et compagne de Diane, se jeta dans la mer pour se soustraire aux poursuites amoureuses de Minos. Elle fut mise par Diane au rang des divinités, et adorée par les Eginètes sous le nom d'Aphéa.

* BRITTON (Thomas), connu en Angleterre sous le nom de *Charbonnier-Musicien*, né en 1714 dans le Northamshire. Après avoir gagné quelque argent par son commerce, il acheta des livres, étudia la musique et la chimie, et fit plusieurs découvertes. Il établit une société d'amateurs qui se réunissoit chez lui à certains jours, pour faire des concerts, et étoit composée des personnes les plus distinguées de Londres. Les circonstances de sa mort sont remarquables. Un de ses amis voulut un jour s'amuser à ses dépens, et engagea un homme qui étoit ventriloque, à annoncer à Britton, d'un ton de voix qui sembloit venir de loin, qu'il mourroit dans quelques heures, et qu'il eût à se préparer et à dire son *pater*. Britton en fut tellement effrayé qu'il mourut effectivement quelques jours après la prédiction, en septembre 1714.

* BRIVES (le Père martial de), capucin, natif de la ville de ce nom en Limousin, mort en 1656. Son nom de famille étoit Dumas; mais, selon l'usage de son ordre, il n'est connu que par celui de sa patrie. Il sut allier le commerce des muses à la plus austère piété, et faire servir ses talens à la gloire de la religion. Ses *Poésies*, qui ne sont pas tout-à-fait sans mérite, quoiqu'on y rencontre de temps en temps de fades jeux de mots ou des expressions triviales, consistent en *Paraphrases de psaumes, cantiques, méditations, élégies pieuses*, etc. On y trouve aussi une espèce de drame intitulé *Jugement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en faveur de Marie-Magdeleine contre sa sœur Marthe*. Elles ont été recueillies et imprimées in-8°, à Lyon, en 1660, par le père Zacharie de Dijon, confrère de l'auteur, sous le titre de *Parnasse séraphique*, ou *les derniers soupirs de la muse du R. P. Martial de Brives, capucin*, etc.

† BRIZARD *ou plutôt* BRITARE (Jean-Baptiste), acteur de la comédie française de Paris, né à Orléans, en 1721, de parens aisés, fut orphelin à l'âge de 10 ans. Il se décida d'abord pour la peinture; mais il se tourna bientôt du côté du théâtre; et, après avoir joué en province avec succès, il vint remplir à Paris les premiers rôles dans le tragique. Ce fut en 1759 qu'il succéda à Sarrasin. Sa figure et sa taille avoient quelque chose de grand, et de fait pour le théâtre et pour le costume tragique. Sa voix mâle et sonore se prêtoit parfaitement à la déclamation. Aufresne, son compétiteur, balança les suffrages. Mais Aufresne voulut outrer la révolution nécessaire dans le débit : sa simplicité étoit triviale. Il ne faut pas faire hurler les héros, mais leur entretien ne doit pas être non plus le babil d'une société de gens qui s'amusent dans un salon. Brizard parla la tragédie, mais il soutint son langage à la hauteur de la versification et des intérêts des personnages,

et lorsqu'il croyoit devoir s'animer sur-tout, il atteignoit souvent au sublime de son art. La frayeur qu'il éprouva en passant sous le pont Saint-Esprit lui blanchit subitement les cheveux. Cet accident lui fit quitter les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père, dans lesquels il excelloit. Ce fut lui qui couronna Voltaire en plein théâtre; et ce grand poëte en fut si ravi qu'il lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la vie. » Brizard mourut le 3 janvier 1790. Son tombeau est au Musée des monumens français.

*BRIZÉ (Corneille), peintre hollandais, que Vandel, poëte du même pays a célébré dans ses vers. Il avoit un talent supérieur à peindre des objets inanimés, tels que *des bas-reliefs, des instrumens de musique*, etc. On voit dans un hôtel-de-ville de Hollande un morceau en ce genre qui est étonnant : c'est *un amas de registres et de liasses de papiers arrangés en forme de trophées ;* il semble que l'air en fasse remuer et tourner les feuillets, tant la nature y est saisie avec vérité. Brizé ne réussissoit pas moins bien à représenter des cuirasses, des boucliers, des lances et autres instrumens guerriers. Ses tableaux sont très-recherchés malgré la petitesse des sujets, parce qu'ils imitent la nature d'une manière frappante.

BRIZO (Mythol.), déesse du sommeil, adorée à Délos, où on lui offroit de petites barques remplies de fruits.

I. BROCARD (Bonaventure), religieux jacobin, a publié dans le 8e siècle une savante *Description de la Terre-Sainte*, que Le Clerc a réimprimée à la fin de son édition de l'*Onomasticon* de Bonfrérius, en 1707, in-fol.

II. BROCARD (Jacques), calviniste vénitien, fit le prophète, et prétendit que les événemens modernes, survenus à la reine Elisabeth et à Philippe II, étoient prédits dans les Ecritures. On se moqua de Brocard et de son ouvrage ayant pour titre : *Mystica et prophetica interpretatio Geneseos*, Leyde, 1584, in-4°. Accusé d'exciter des troubles en Italie et en France, il se retira à Nuremberg, où il mourut à la fin du 16e siècle.

BROCARIO (Arnoult-Guillaume de), imprimeur espagnol de l'université d'Alcala, publia la célèbre *Polyglotte* de Ximénès, en 6 gros vol. in-fol. L'impression en fut finie en 1517. Elle renferme quatre langues ; l'hébreu, le chaldéen, le grec et le latin. Chaque page de l'ancien et du nouveau Testament est partagée en trois colonnes : la première offre le texte hébreu ; la seconde, la *vulgate* en caractères gothiques ; la troisième, le grec des septante ; le texte chaldéen se trouve à la marge intérieure, et la version latine vis-à-vis.

* BROCCHI (Joseph-Marie), né à Florence en 1687, fut nommé abbé du prieuré de Sainte-Marie à Olme, près du bourg Saint-Laurent, et en 1723 fait recteur du séminaire des clercs par Joseph-Marc Martelli, archevêque de Florence. Il mourut le 8 juin 1751. On a de lui, I. *Theologiæ moralis generalia principia.* II. *De occasione proximâ peccati, et recidivis, unà cum remediis pro illorum curâ à confessariis adhibendis.* III. *Giornale de' letterati d' Italie.* IV. *Descrizione della provincia del Magello con la carta geografica del medesimo.* Il a aussi écrit plusieurs *Vies* de saints.

* BROCHARD ou BRUCHARD, religieux de Saint-Dominique, né

en Allemagne dans le 13e siècle, fut envoyé par ses supérieurs dans la Terre-Sainte, où il demeura dix années. Il y étoit encore en 1283. Lorsqu'il en fut revenu il en publia une *Description*, imprimée à Venise en 1519.

* BROCHET (J. E.), ancien garde de la connétablie, juré au tribunal révolutionnaire. Il fut l'un des plus fougueux membres du club des cordeliers. Il travailla en enthousiaste à l'apothéose de Marat, parodia en l'honneur du nouveau dieu les hymnes de la religion, et se fit donner un vase précieux du garde-meuble pour enfermer son cœur. Il avoit fait à ce sujet une prière qui commençoit par ces mots : *Cor Jesu, cor Marat*. Le 2 octobre, il prononça un *Discours* contre Brénot, dont il provoqua la mise en jugement. Le 14 mars 1794, il donna aux cordeliers des renseignemens sur la conspiration d'Hébert, dont il venoit d'être instruit aux jacobins. S'étant attaché à la cause de Robespierre, il fut poursuivi après le 9 thermidor, mis en arrestation, puis relâché, et réincarcéré encore sur la demande de sa section : le 13 vendémiaire le rendit définitivement libre. Il s'établit épicier, et, ayant été compris dans le sénatus-consulte de déportation, rendu à la suite du 3 nivôse an 9, il fut conduit à Oleron, puis embarqué en 1804, et mourut dans la traversée, âgé de 52 ans.

* BROCKELSBY (Richard), médecin, né en 1722 à Minehead au comté de Sommerset, fit ses études à Edimbourg, d'où il passa à Leyde, et fut reçu docteur. En 1745, il s'établit à Londres ; en 1754, il fut attaché au collége de Cambridge ; en 1758, il étoit médecin à la suite de l'armée. Brockelsby fut intimement lié avec le docteur Johnson et avec Burke. Il offrit généreusement une pension de 100 livres sterling au premier qui la refusa, et il avoit laissé par testament 1,000 livres sterling au second. Mais s'apercevant que les affaires de Burke étoient embarrassées, il lui donna cette somme de son vivant. Cet habile médecin a publié *Essai sur la mortalité des bêtes à cornes*, in-8°, 1746 ; *Observations économiques et médicales depuis* 1668 *jusqu'en* 1735, *tendant au perfectionnement des hôpitaux* ; et des *Mémoires* qui sont insérés dans les Transactions philosophiques.

* BROCKES (Barthold-Henri), poëte allemand, estimé de son temps, naquit à Hambourg le 22 septembre 1680. Il fut membre du sénat de cette ville, où il mourut le 16 janvier 1747. Ses *Poésies* forment un Recueil de 9 vol. in-8°, et ont été souvent réimprimées ; elles roulent pour la plupart sur des sujets tirés de la morale, de la nature et de la religion. Il traduisit aussi, en allemand, l'*Essai sur l'homme*, de Pope ; et *Le Massacre des enfans à Bethléem*, du chevalier Guarini.

BROCOURT. *Voyez* BOUCHET, n° III.

* I. BRODEAU (Victor), né à Tours, d'une famille honorable, et qui a produit plusieurs savans. Il fut valet de chambre et secrétaire de François premier, et mourut au mois de septembre 1540. A l'exception de quelques petites pièces imprimées parmi les poésies de plusieurs de ses contemporains, on n'a de lui qu'un Poëme des *Louanges de Jésus-Christ notre sauveur*, qui parut à Lyon en 1540. La Croix-du-Maine attribue à Brodeau une *Epître du pécheur à Jésus-Christ*. Il paroit qu'elle contenoit quelques principes peu orthodoxes, car elle fut censurée

par la faculté de théologie dans l'intervalle des années 1541 à 1546.

† II. BRODEAU (Jean), chanoine de Tours, sa patrie, mourut en 1563. Son principal ouvrage est un *Recueil d'observations et de corrections de beaucoup d'endroits de différens auteurs anciens.* Ce Recueil, publié sous le titre de *Miscellanea*, 1609, in-8°, en deux parties, se trouve dans le Trésor de Grutten. Son édition de *Xénophon*, publiée à Bâle en 1559, est très-estimée. Celle du *Cynégéticon*, ou *Traité de la chasse*, d'Oppien, imprimée aussi à Bâle en 1552, ne l'est pas moins. « Oppien, dit Sapin dans sa Préface sur Euripide, étoit si maltraité par la barbarie des temps, qu'il n'auroit pu se reconnoître sans horreur, si Brodeau ne l'eût rétabli, corrigé et embelli. » Brodeau fit encore paroître à Bâle, en 1552, avec des notes, les écrits de Quintus de Smyrne, et de Coluthus. Il allioit l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

III. BRODEAU (Julien), avocat au parlement de Paris, étoit originaire de Tours. On a de lui des *Notes sur les Arrêts de Louet*, la *Vie de Charles Dumoulin*, et des *Commentaires sur la coutume de Paris*, 1669, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1653.

BRODÉRICUS (Etienne), Esclavon, évêque de Watzen en Hongrie, servit avec zèle le jeune et malheureux Louis II, attaqué par les Turcs, et qui périt sous leurs coups à la bataille de Mohatz, où Brodéricus se trouva lui-même. L'évêque inaugura ensuite Jean Zapol, souverain de Hongrie, et mourut en 1540. On lui doit une Relation très-curieuse *de la mort de Louis II et de la bataille de Mohatz*, où périt presque toute la noblesse hongroise. Elle se trouve à la suite de l'Histoire de Bonfinius, publiée par Sambuc, à Hanovre en 1606.

BRODIER. *Voyez* PETITOT.

* BROEK (Elie Van der), né à Anvers en 1657, avoit appris de son maître, Abraham Mignon, *à bien peindre les fleurs.* Ses ouvrages, d'une grande vérité, d'une belle couleur, et touchés avec esprit, manquent un peu de légèreté et de transparence. Il mettoit aussi dans ses tableaux *des reptiles et des insectes* parfaitement imités. Il quitta Anvers pour aller demeurer dans un des faubourgs d'Amsterdam, où il avoit un jardin rempli de fleurs de toutes les espèces. Ce peintre mourut dans sa patrie en 1711.

* BROECKE (Crespin), né à Anvers en 1530 environ. Il fut d'abord élève de Franc-Flore; mais, doué d'un génie supérieur, il fut aussi bon architecte que bon peintre. Il plaçoit toujours dans ses tableaux des figures nues qu'il dessinoit et peignoit bien en grand. Il est mort en Hollande, où il a beaucoup voyagé.

*BROECKHUYSEN. *Voy.* BROUKUSIUS.

* BROEN (Jean), docteur en médecine, et professeur en cette science dans les écoles de Leyde, vivoit vers la fin du 17e siècle. On lui doit, I. *Exercitatio physico-medica de duplici bile veterum*, Lugduni-Batavorum, 1685, in-12. II. *Animadversiones theoretico-practicæ in Henrici regii praxim medicam*, ibid, 1695, in-4°. En mourant, il laissa trois manuscrits : le premier, sous le titre d'*Œconomia hominis*; le second, sous celui d'*Exercitationes theoretico-practicæ de operationibus medicamentorum*, et le dernier, intitulé *Compendium chymicum*. Ils furent publiés, avec les précé-

dens, sous le titre d'*Opera medica*, Roterodami, 1703, in-4°.

* I. BROEUCQUEZ (Jean-François du), médecin, né à Mons en 1690, exerça sa profession pendant quatorze ans à Belloeil, d'où il sortit ensuite pour s'établir dans sa ville natale, où il mourut subitement le 11 juillet 1749. On ne connoît de lui que les deux ouvrages suivans: I. *Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina*, Mons, 1725, in-12. Il y montre le bon et le mauvais usage qu'on peut faire de ce remède. II. *Preuves de la nécessité de regarder les urines et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies*, Mons, 1729, in-12.

* II. BROEUCQUEZ (Antoine), quatrième fils du précédent, né à Belloeil en 1725, pratiqua la médecine à Mons avec assez de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1767. Ses ouvrages sont, I. *Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfans, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte*, Mons, 1754, in-12. II. *Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescens*, Mons, 1757, in-12.

* BROGI (Joseph), poëte, vivoit au commencement du 18e siècle. Il fut homme de goût et de jugement. Il écrivit des *Poésies italiennes et latines*, insérées dans différens recueils. Morei, secrétaire de l'académie des Arcades étant mort, Brogi fut nommé à sa place, et la conserva jusqu'à sa mort, en 1770. Il fit paroître un volume de Poésies des Arcades, recueil commencé par ses prédécesseurs: *Arcadum carmina, pars tertia*, Romæ, 1768. *Voyez* Mazzucchelli, Scritt. d'Ital., et Mariana *paternio electricorum*, p. 46.

† I. BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), maréchal de France, né en 1647, d'une famille originaire du Piémont, établie dans le Querci dès le 14e siècle, servit avec gloire dans toutes les guerres de Louis XIV, et légua aux guerriers ses descendans les longues observations et le génie de la science militaire du règne de ce monarque. Les maréchaux de Villars et de Marcin ayant reçu l'ordre, en 1706, de chasser les impériaux de leur camp retranché sous Haguenau; Marcin voyant le Rhin débordé, qu'il falloit passer à la hâte, pour déconcerter l'ennemi, ne vouloit pas, disoit-il, exposer l'armée du roi à se noyer, et demandoit un conseil de guerre pour délibérer. « Les conseils de guerre, disoit Villars, sont bons pour excuser l'inaction d'un général qui hésite de se battre; marchez, comte de Broglie, commandez le débarquement; Marcin nous suivra, et la bataille, en débarquant, nous réchauffera. » A ces paroles l'armée ébranlée marche et brave l'inondation. Marcin vient à la suite; l'ennemi fait une mauvaise décharge: Broglie, dans l'eau jusqu'à la ceinture, dispose ses plans, ordonne le mouvement des troupes, dirige la descente, fait marcher sur Lauterbourg et s'y retranche. Peu de temps après il reçoit l'ordre d'attaquer les lignes de Stoloffen. Elles étoient réputées imprenables, sur-tout depuis Stoloffen jusqu'à Bichel, à cause des écluses construites par l'ennemi, qui pouvoient inonder les troupes. Quarante mille impériaux défendoient ces ouvrages. Le comte de Broglie imagine de prendre l'île de Newbourg pour protéger le passage de cette autre partie du Rhin, et commande cette expédition la baïonnette au bout du fusil. Tout ce qui savoit nager dédaigna de passer lentement sur un petit pont de bateaux construit à la hâte; les Allemands, encore déconcertés, prirent la fuite,

et l'armée française pénétra en Allemagne. Dans le courant de cette guerre le comte de Broglie prit Dourlach, s'empara du poste de l'Ecluse et commanda le passage de la Scarpe. Il contribua à la victoire de Denain, prit à l'ennemi 500 caissons, 500 chevaux et 500 fantassins qui les escortoient. Neuf ans après la mort de Louis XIV, il fut créé maréchal de France, et mourut en 1727, âgé de 80 ans. Il avoit la réputation bien méritée d'être le premier lieutenant-général du siècle de Louis XIV; il avoit celle de commander les troupes avec succès au passage d'un fleuve ou d'une rivière dangereuse, et de se tirer avec gloire d'un pas difficile. Pendant la vieillesse du roi, le commandement des troupes étoit confié à de bons et de mauvais généraux; c'étoit le résultat des intrigues et des partis de la cour de France qui accélérèrent les derniers malheurs de ce monarque. Broglie, témoin de ces funestes divisions, redoubloit d'activité et de zèle, ce qui contribua en plusieurs rencontres à déterminer la victoire. Il avoit épousé Marie de Lamoignon, qui mourut six ans après le maréchal de Broglie, âgée de 88 ans.

† II. BROGLIE (François-Marie, duc de), né en 1671, fils du précédent, créé lui-même maréchal de France en 1734, fut père du troisième maréchal de France de sa famille; c'est par lui que se transmit dans sa famille la tradition du système militaire de Louis XIV, qu'il avoit appris à l'école d'un père qui avoit fait la guerre pendant soixante ans sous ce monarque. Broglie montra combien il devoit à cette éducation militaire. Dans la guerre d'Italie, et spécialement en 1734, à la bataille de Guastalla, commandée au centre par le roi de Sardaigne, à droite par le maréchal de Broglie, et à gauche par le maréchal de Coigni. Ces trois généraux gagnèrent cette bataille avec la plus parfaite intelligence. Pendant la guerre de 1742, le maréchal de Broglie mit en déroute à Sahay l'arrière-garde de l'ennemi, ce qui lui mérita neuf jours après d'être créé duc héréditaire et de commander l'armée du Haut-Palatinat. Il mourut trois ans après, âgé de 74 ans, avec la réputation d'un habile général et d'un homme d'une grande probité.

† III. BROGLIE (Victor-François, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, prince du saint empire, fils du précédent et son élève dans le métier de la guerre, commença à se distinguer en 1747. Il investit Hulst, et força cette place à capituler. Dans la guerre suivante, il s'empara de Bremen et battit l'ennemi à Suderhausen. Avant le combat de Lutrelberg il commanda l'avant-garde de l'armée du prince de Soubise, canonna l'armée ennemie et la força de se mettre en bataille. En 1759 il remporta une victoire complète à Berghem, attribuée à sa sagesse et à l'habileté de ses dispositions. Elle est citée comme son chef-d'œuvre. L'habile général s'étant retranché dans Berghem avec vingt-deux mille hommes, le prince Ferdinand, à la tête de quarante-quatre mille, attaque; il est repoussé, il prend la fuite et perd l'espérance de pénétrer dans le royaume. Le 9 juillet suivant, le maréchal de Broglie prit Minden de vive force et y entra avec le comte de Broglie son frère qui le secondoit. Il reçut bientôt le commandement en chef de l'armée au départ du maréchal de Contade, et fut créé maréchal de France le 1[er] juillet 1760. Vainqueur à Corbach, il donna de nouvelles preuves de son esprit fécond en ressources. En 1761, com-

mandant en personne à l'affaire du 21 mars, il défit le prince héréditaire de Brunswick, lui prit treize pièces de canon, 19 drapeaux et plus de deux mille hommes. Bientôt les différents qui s'élevèrent entre les maréchaux de Contade et de Broglie divisèrent la cour. Des exils suivirent des victoires et des services éclatans. Il n'est pas possible de prononcer dans un dictionnaire sur des disputes de cette nature; mais il est permis de dire que dans la cour du roi, comme dans celle du vieux Louis XIV, les courtisans, en prenant parti sur des objets qui tenoient au salut et à la gloire de la nation, influèrent sur les fâcheux événemens de la guerre de sept ans, et sur les désastres ultérieurs de la France. Le maréchal de Broglie jouissoit néanmoins de sa réputation et de la confiance de Louis XVI, lorsqu'il fut pourvu du commandement d'une armée de réserve, dissoute presqu'aussitôt qu'elle fut établie près de Paris et de Versailles au commencement de la révolution. Le maréchal de Broglie étoit gouverneur de Metz; cette ville lui ferma ses portes. Il avoit désarmé la ville de Toul, et l'assemblée nationale qui avoit opposé la garde nationale aux armées soldées, lui rendit les armes. Broglie après avoir vainement lutté contre le parti dominant, émigra en 1790, et fut accusé d'avoir conspiré avec la cour contre le nouveau système. Son fils, le prince de Broglie, remarquable dans le parti des patriotes de l'assemblée constituante, assura que son pere avoit refusé de tirer l'épée contre les Français, et demanda si le vainqueur de Berghem seroit mis en accusation? L'assemblée, touchée de l'éloquence filiale, déclara le père innocent en 1791. Elle fit davantage, elle le maintint dans son grade. Le maréchal, plein de fierté et d'indifférence, rejetant ce bienfait, se réunit à l'armée des princes. L'année suivante, Catherine II voulant attirer dans ses états la noblesse émigrée, appela à son service le maréchal de Broglie; il préféra s'attacher à l'armée des princes qui étoit à la solde de l'Angleterre, de cette même Angleterre dont il avoit voulu la ruine, quand, vers la fin du règne de Louis XV, la France conçut le projet d'une descente. Le maréchal de Broglie, comparant les différens travaux offensifs et défensifs qui furent ordonnés en secret en France et en Angleterre en différens temps, avoit vérifié leur précision et leur exactitude. Et de ce travail il étoit résulté un ouvrage digne de la grandeur de cette entreprise. Des ingénieurs éclairés, des lieutenans-généraux et des maréchaux de France expérimentés en avoient donné les bases. Nous avons vu ce grand ouvrage manuscrit en 2 vol. in-folio, avec 1 vol. atlas, conservé dans le cabinet de M. Soulavie, avec les autres manuscrits dont il est question dans l'article suivant. Le maréchal de Broglie, ne trouvant en Angleterre qu'une puissance intéressée à la destruction de la France par les excès de la révolution, se rendit à la sollicitation de Catherine II. A la mort de Louis XVI, il fut du conseil de régence et il contresigna les lettres où Monsieur en régloit les attributions. S'étant aperçu que Catherine profitoit des effets de la révolution française, et qu'elle amusoit les puissances européennes de ses vaines promesses, le maréchal de Broglie cessa de jouer un rôle actif. En 1804, le vainqueur de Berghem eut la faculté de rentrer en France. Il y mourut peu de temps après, laissant la réputation d'avoir été le dernier général de la monarchie.

* IV. **BROGLIE** (Charles, comte de), fils du second maréchal de France de ce nom, frère cadet du précédent, officier général très-distin-

gué pendant la guerre de sept ans, ambassadeur en Pologne, et dernier directeur du ministere secret de Louis XV. Les documens historiques et politiques de ce ministère, ses correspondances avec Louis XV, les ouvrages militaires, diplomatiques et d'administration dont le comte de Broglie eut la direction; enfin, l'histoire encore inconnue des affaires et du secret que le roi confia pendant 17 ans comme secret d'état au comte de Broglie, après l'y avoir long-temps initié comme ambassadeur en Pologne, le rendront plus célèbre que tous ses titres antécédens. Aucun dictionnaire n'ayant encore rien dit de ce ministère secret dont on ne connoit que quelques anecdotes insérées à la tête des trois premiers volumes des Œuvres de Favier, publiées avec des notes par M. le comte de Ségur, nous donnerons ici quelques détails relatifs à cette institution répandue pendant 32 ans dans l'intérieur des bureaux, confondue avec les autres ministères, et disséminée en Europe dans toutes nos légations. Sa correspondance centrale avec le roi fut confiée en 1742 au prince de Conti; en 1755 à M. Tercier, premier commis des affaires étrangères; et en 1756 au comte de Broglie. Toujours invisible et toujours inaccessible aux recherches des ministres; déconcertant leur jalousie et les inquiétudes des puissances étrangères, elle rendoit compte au roi périodiquement des affaires de France et des affaires européennes, et elle fut constamment dans un état d'opposition avec la politique dominante dans le ministère.

Notice historique sur le ministère secret de Louis XV, dirigé par le comte de Broglie.

Le cardinal de Fleury, arrivé au bord de sa tombe, ne pouvant se dissimuler l'état de décadence où se trouvoit le royaume en 1742, en le comparant à ce qu'il avoit été sous Louis XIV; observant d'un autre côté l'accroissement de la puissance des Russes, des Anglais et des Autrichiens, au détriment des intérêts de la France et du système de Louis XIV; prévoyant enfin que Louis XV, privé d'un grand caractère, seroit peu capable de soutenir les plans de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, et qu'il deviendroit l'instrument des ministres, résolut de laisser à son pupille une *Institution secrète qui avoit pour but, dans l'intérieur, de soutenir la couronne suivant les maximes de sa maison; d'observer au dehors les vues des grandes puissances; de proposer des plans pour réprimer leurs forces toujours croissantes, et sur-tout de maintenir le système diplomatique de la maison de Bourbon.* Ce système, entrevu par François I, développé par Henri IV, exécuté par le cardinal de Richelieu et par Louis XIV, continué par le cardinal de Fleury, consistoit à *traiter l'Angleterre et l'Autriche comme deux anciennes rivales, à considérer la première comme tendant à envahir le commerce du monde, dont il falloit la détourner en l'occupant dans son île; et la seconde comme puissance dangereuse par le système obscur, mais actif et permanent de sa politique, occupée depuis des siècles à démembrer l'empire français de Charlemagne, et d'en affecter la suprématie.* La France dans cette situation devoit *faire une guerre interminable contre une maison qui professoit cette politique, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans ses possessions primitives. Elle devoit lui opposer la bravoure de ses guerriers, la finesse de ses diplomates, ne faire jamais aucune paix sans lui ôter un de ses royaumes ou une de ses provinces, et compter sur les ser-*

vices d'une suite non interrompue de capitaines et de politiques pour l'exécution de ce plan. L'auteur de ce système prévoyant, en homme d'état, les effets de la rivalité française contre la cour de Vienne, le profond Richelieu, et Mazarin qui lui succéda, lui firent la fameuse guerre dite *de trente ans.* Nous fûmes depuis ce temps-là les protecteurs nés des puissances protestantes et des puissances secondaires contre la maison d'Autriche naturellement ambitieuse et envahissante. C'est avec ce plan que la maison de Bourbon réussit non seulement à se délivrer de ses dissensions intestines et à régner en France, mais encore à ôter à celle d'Autriche les Indes, l'Espagne, le Portugal, la Sardaigne, Naples et la Sicile, la Toscane, la Bourgogne, la Franche-Comté, une portion des Pays-Bas démembrés de l'empire de Charlemagne par la politique autrichienne, et par des successions plutôt que par la valeur de ses armes. Tel étoit le système que le cardinal de Fleury soutenoit encore en 1742, peu de temps avant sa mort. Il l'avoit reçu de Louis XIV qui le tenoit du cardinal Mazarin, successeur du cardinal de Richelieu.

Le duc de Richelieu, héritier des papiers secrets et des plans de son grand-oncle, ayant comparé la théorie du cardinal avec les observations qu'il avoit faites lui-même à Vienne comme ambassadeur, avoit engagé le cardinal de Fleury à se prêter à l'institution du ministère secret. Il n'eut pas de peine à en faire adopter les maximes à madame de Châteauroux, maîtresse du roi, femme douée d'un caractère digne du siècle de Louis XIV par son élévation et son zèle pour la gloire de la France. Madame de Chateauroux et le duc de Richelieu proposèrent au monarque de confier la direction de ce ministère au prince de Conti, qui s'étoit acquis la réputation, dans la dernière guerre d'Italie, d'un capitaine distingué. Ils désiroient que le roi observât les vues et les forces toujours croissantes de la Russie depuis Pierre I, et sa tendance vers le midi et l'ouest de ses états. Le prince de Conti fut chargé de travailler dans ce ministère secret suivant ces vues. La couronne de Pologne et l'appui du roi devoient être le résultat et la récompense de ses moyens et de ses travaux, et Conti devenoit à Varsovie un point d'appui contre l'ambition des successeurs de Pierre I.

Ce n'étoit ni le compte de la maison d'Autriche ni celui de la cour de Pétersbourg. Les moyens de la France, à la paix de 1748, avoient été mesurés et jugés par les deux cours impériales. Marie-Thérèse avoit résolu de tout entreprendre pour terminer la conjuration permanente de la cour de Versailles contre sa maison. Attirant dans ses intérêts madame de Pompadour, elle l'opposa à toutes les prétentions de la favorite précédente; elle en obtint la disgrace des grands de l'état opposés aux intérêts autrichiens, et l'exil de tout ministre attaché à la politique de Louis XIV. Elle avoit recouvré au profit de sa maison, par les suggestions des Noailles, l'empire d'Allemagne que le cardinal de Fleury avoit procuré à l'électeur de Bavière; elle avoit fait éloigner le prince de Conti de toute conférence suspecte avec le roi, et quel que fût l'amour du militaire français pour ce prince qui avoit fait en Italie des actions d'éclat qui prouvoient qu'il possédoit le génie militaire national, elle avoit réussi à lui faire ôter le commandement des troupes. Directrice, du fond de l'Allemagne, des boudoirs de madame de Pompadour, elle avoit employé la toute-puissance de cette favorite à dénaturer le cabinet de Versailles. Le cardinal de Fleury, suivant les principes

du ministère français anti-autrichien, s'étoit allié avec la Prusse pour continuer le démembrement de l'Autriche au profit de la France et de Frédéric; et lorsque Marie-Thérèse eut dissipé le ministère formé par le cardinal, et qu'elle y eut substitué l'abbé de Bernis, et depuis deux seigneurs de la maison de Choiseul, elle détermina adroitement madame de Pompadour, et le monarque asservi à ses charmes, après une suite de traités onéreux à la France, à lui fournir cent mille Français pendant la guerre de sept ans pour détruire la monarchie de Frédéric. La France, ainsi dirigée par la cour de Vienne, avoit abâtardi l'esprit guerrier de nos troupes. Obligées de se battre contre Frédéric qu'elles estimoient, et pour une cause que les agens du ministère secret et nos diplomates destitués rendoient odieuse, ces armées ne furent plus victorieuses comme sous les règnes précédens. On connoit tous les malheurs de la guerre de sept ans et les ressources du génie de Frédéric dans sa détresse. Telle fut la première époque du ministère secret. La destitution du prince de Conti, son premier directeur, fut une source de malheurs pour la France. Ce prince plein d'un ressentiment profond, se jetant dans le sein des parlemens, devint le principal moteur de tout ce qu'ils entreprirent contre la puissance de la couronne. Les écrivains du ministère secret qu'il avoit formé et dont il s'étoit environné, s'occupèrent de traverser le gouvernement sous sa direction. De l'Isle-Adam partirent tous les projets conçus pour changer le monarque français, devenu l'esclave de l'Autriche, en une espèce de stathouder comptable envers la magistrature.

La seconde époque du ministère est bien plus remarquable. Si dans la première le ministère secret et le ministère public avoient travaillé suivant le même esprit, quoique sans communication, durant la seconde les principes de Louis XIV, de Fleury et de la maison de Bourbon, furent exclusivement relégués dans le ministère secret. L'ignominie de la France et la gloire de l'Autriche caractérisent cette période. La France avoit perdu l'Amérique et signé les traités honteux de 1763. L'Autriche profitoit de l'asservissement de sa rivale pour mûrir ses desseins, pour se liguer contre nos intérêts avec la Russie, avec la Prusse elle-même, et reprendre un jour ses projets et ses anciennes tentatives contre la Turquie, contre la Pologne, contre l'Italie, contre l'Allemagne. Pendant la première époque le cabinet de Versailles distinguoit les disciples de Richelieu et de Louis XIV; pendant la seconde ils étoient destitués, disgraciés et envoyés en exil. L'avancement politique avoit une autre base. L'histoire des généraux victorieux et des généraux vaincus pendant la guerre de sept ans; l'histoire des politiques et des hommes d'état à cette époque est assez connue. Observateur insensible de ces funestes changemens, Louis XV confia la direction de son ministère secret au comte de Broglie, précisément à cause de son esprit d'opposition bien connu à l'alliance autrichienne, et à tous ses bouleversemens. Il fit plus, il lui donna pour adjoint M. Tercier, premier commis des affaires étrangères, qui avoit l'ordre de communiquer les dépêches et les instructions du ministère officiel au ministère secret, afin que celui-ci en devînt le contrôle. Le ministère secret, aperçu ou soupçonné par ses effets, fut dès ce moment-là l'objet de la haine et des poursuites du ministère officiel. Tous les Broglie crurent démêler dans le duc de Choiseul un politique étranger à la France; leur vieil oncle, l'abbé de Broglie, ne le désignoit plus, dans sa correspondance parti-

culière avec Louis XV, que sous le nom de *Cromwel*. Les documens du ministère public et du ministère secret prennent dès ce temps-là un caractère. La maison d'Autriche devient en France un objet de culte dans le département des affaires étrangères. Dans le ministère secret au contraire on continue les plans relatifs à sa ruine. Le langage de Richelieu, de Henri IV, de Louis XIV sur l'Autriche ne se trouve plus que dans les dépêches du comte de Broglie au roi, mais toujours avec le ton de l'observation et du respect. Marie-Thérèse, qui depuis long-temps avoit pénétré le système et les vues de cette institution, en avoit averti le duc de Choiseul.

Sous divers prétextes, on avoit destitué M. Tercier de son emploi dans les affaires étrangères. Mais Durant, admis aussitôt aux mystères du roi, lui avoit succédé pour continuer la communication clandestine des travaux du ministère officiel avec le ministère secret. Le génie pénétrant du duc de Choiseul en étoit déconcerté. Le comte de Broglie exilé par ordre du roi, du fond de son exil, par un second ordre, continuoit la correspondance secrète. Les archives furent enlevées par ordre du duc de Choiseul; mais le roi, pour les soustraire à sa curiosité, admit la police à son secret, et recouvra par elle tous ses papiers. Sartine, à qui rien n'étoit caché en France, se trouva cette fois dans un nouveau monde.

Cet acte de violence irritant les deux ministères, les agens du comte de Broglie, et tout le parti, répandoient que le Cromwel moderne avoit fait périr le dauphin, ennemi de l'alliance autrichienne; les auteurs de l'alliance répliquoient que les jésuites et les amis du dauphin avoient armé Damien pour arriver à la dissolution de l'alliance autrichienne, odieuse au successeur du roi. Louis, qui devoit paroître neutre et observateur au milieu de ce conflit d'accusations, redouble de soins pour la conservation de l'alliance autrichienne, et pour la conservation de son ministère secret. Et cependant le parti du duc de Choiseul, ami des parlemens, l'induit à dissoudre la compagnie de Jésus, tandis que le ministère secret l'induit à dissoudre les parlemens; le comte de Broglie d'un autre côté, développant au roi la conjuration ourdie contre l'autorité royale, annonce plusieurs années d'avance la ruine de la Pologne. Il prouve que Marie-Thérèse l'a préparée avec l'abbé de Bernis, avec le duc de Choiseul, avec la cour de Pétersbourg, et même avec Frédéric. Il peint le duc de Choiseul comme complice des puissances copartageantes. Il montre nos ambassades sans agens au moment du partage. Il anime madame du Barri, et lui développe le plan du ministère secret, qu'elle a déjà surpris au roi, et contribue à faire exiler le duc de Choiseul à Chanteloup. Il présente ses plans contre l'Angleterre et contre la Russie; il peint l'assujettissement de la France à la maison d'Autriche. Il forme des disciples; il s'attache des diplomates profonds; il appelle à lui Favier, ancien commis de M. Dargen, son ministre des affaires étrangères, destitué pour son opposition éclatante au maréchal de Noailles, qui détermina le roi à laisser rentrer l'empire germanique dans la maison d'Autriche. Favier avoit composé contre l'alliance avec cette maison un ouvrage élémentaire, vigoureux, concis, sententieux, fort de parallèles justes et de vues profondes. C'est à cette ancienne victime des intrigues autrichiennes que Broglie demande un tableau de la France dégradée par la cour de Vienne divisé en sections, que le comte envoie à Louis XV, l'une après l'autre, et sous le titre modeste de *Conjectures*.

Ce nouvel ouvrage élémentaire est le produit de quelques semaines de travail. Favier, génie fécond, dévore en peu de jours des in-folio conservés par l'institution secrète, et expose dans un ouvrage profond les intérêts éternels de la France. Le roi est éclairé et ébranlé; mais Favier est enveloppé dans une conspiration fabuleuse. Le baron de Bon, Ségur, Dumouriez, Montegnard, surveillés et poursuivis par la maison d'Autriche et par une procédure criminelle que dirige le duc d'Aiguillon, sont enlevés avec lui à Hambourg, et jetés à la Bastille comme perturbateurs de la paix européenne. Broglie, pour la dernière fois, est exilé, et Louis XV meurt dans cette circonstance.

L'histoire du ministère secret finit ici.

Louis XV néanmoins avoit reconnu l'injustice, les imprévoyances et les dangers de son traité. Cependant l'Autriche triomphe; Marie-Antoinette, gardienne du traité, intimide le comte de Vergennes, ministre sage et prévoyant, élevé dans les mystères du prince de Conti, long-temps initié dans le secret qui veut conserver cette orageuse alliance. La cour de Vienne toutefois échoue dans la tentative de démembrer la Turquie et l'Allemagne. Joseph II ne peut se maintenir dans la Bavière. Frédéric qui avoit pris notre place en Allemagne, et qui jouissoit dans cette république de princes de la prépondérance que nous y avions perdue, délivre l'électorat et préserve l'empire du démembrement conçu par la cour de Vienne.

Les bornes d'un dictionnaire ne permettent pas de pénétrer dans le détail des opérations du ministère secret de Louis XV; nous avons indiqué la doctrine du prince de Conti, de M. Tercier et du comte de Broglie. Nous laissons aux historiens le soin d'exposer leurs travaux sur les colonies, les finances, sur les alliances naturelles de la France, et sur les événemens inconnus de ce ministère. Il faudroit long-temps méditer sur 40 v. in-fol. et 12 in-4° manuscrits, résultat des travaux de cette institution secrète.

Nous n'avons rien dit du plan de proscription exécuté pendant tout le 18ᵉ siècle en France contre les diplomates disciples de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, exilés, disgraciés, destitués en masse par les roués du régent, comme condition préalable d'une alliance avec l'Autriche et avec l'Angleterre, sous prétexte d'établir les conseils dont Law et Dubois prirent bientôt la place. C'est ainsi que furent écartés en masse les diplomates de Louis XIV, et ses conseils. Disgraciés ou exilés, réduits à écrire des mémoires, ils réussirent, en 1733, à animer le pacifique cardinal de Fleury contre la cour de Vienne, à reprendre les anciens plans et à la dépouiller du royaume de Naples. Madame de Pompadour, devenue la favorite du roi, épousa les intérêts de la cour de Vienne, et réussit à son tour à rejeter du ministère les successeurs de Fleury, et les partisans de la doctrine diplomatique de la France. Jamais ils n'ont pénétré depuis dans le ministère. Tout individu soupçonné de participer au ministère secret fut destitué, exilé, ou jeté dans une forteresse, ou accusé. Ce parti de mécontens accusa Marie-Antoinette de n'être ni épouse, ni mère, ni reine en France, mais toujours archiduchesse. Ceux des grands de l'état qui avoient épousé des opinions extrêmes contre elle, la poursuivirent dans l'assemblée des notables, dans les parlemens et dans les pays d'état. Ils formèrent cette opposition éclatante qu'on ne peut avoir oubliée. Le duc d'Orléans, qui s'étoit emparé des plans du feu prince de Conti, les

développoit contre la maison d'Autriche et contre Marie-Antoinette dans ses assemblées secrètes; et si le tiers-état ne les avoit dénaturés en 1789, par le mélange des principes démocratiques, les anciennes corporations aristocratiques animées en 1787 et 1788 par le duc d'Orléans, réussissoient à faire du roi un véritable stathouder, selon l'ancien projet de 1772.

Les documens, les correspondances, les mémoires historiques et les manuscrits de cette institution orageuse, n'ont pas péri. A la mort de M. Tercier, le duc de Choiseul fit sceller ses papiers, croyant envelopper les archives du ministère secret. Le comte de Broglie, qui les avoit déjà mis en sûreté, avoit laissé au duc des mémoires de littérature. Peu de temps après, le duc de Choiseul les fit enlever réellement et conduire à la Bastille avec le secrétaire archiviste. Sartine les rendit au roi, et le comte de Broglie, en les retirant, les partagea entre les agens et les écrivains admis au secret. Louis XVI rappelant le comte de Broglie de son exil, sur les instances du comte de Vergennes et de Sartine, ordonna de les brûler, et les comtes du Muy et de Vergennes, ainsi que Sartine, certifièrent au roi, en 1774, qu'ils avoient exécuté ses ordres. Mais un homme de lettres occupé de la recherche des historiens originaux de Louis XV, initié depuis 1782 dans les mystères de cette institution secrète par le maréchal de Richelieu, résolut de chercher ces papiers épars, de les acquérir, de les réunir aux mémoires inédits de Duclos, Maurepas, Massillon, d'Aiguillon, Saint-Simon, qu'il a publiés depuis en 1791, et prouva que l'ordre du roi, de détruire les documens historiques du ministère secret n'avoient pas été suivis. Les ayant transportés, pendant la révolution, dans la légation de France à Genève, prévenu que la force armée des clubs insurgés devoit piller le mobilier et les papiers de sa résidence, M. Soulavie confia à une artiste, nommée madame *Ponçon*, douze caisses qui les contenoient, la treizième disparut pendant l'invasion de la résidence. Quelques mois après, le dépôt découvert ayant été envoyé au comité de salut public, comme pièces justificatives d'une conjuration imaginaire, le représentant du peuple Cambacérès, qui le présidoit, les fit restituer à M. Soulavie. C'est de cet ancien ministre, résident de France à Genève, que nous tenons la notice qui suit, des ouvrages inédits du comte de Broglie et du ministère secret. Nous l'avons nous-mêmes transcrite dans son cabinet, des différens manuscrits qui y sont conservés, et nous y avons recueilli des notes avec lesquelles nous avons rédigé cet article. I. *Suite d'ouvrages sur les finances, le commerce et les colonies; sur les moyens de nuire au commerce de l'Autriche et de l'Angleterre pendant la guerre de 1741; dépêches et négociations à l'usage du ministère secret.* II. *Œuvres inédites et imprimées de Favier, suivies des correspondances du comte de Broglie avec le roi, relatives à chaque section des trois volumes publiés par M. le comte de Ségur.* Les politiques regardent cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de la diplomatie française. Il est suivi de différens mémoires sur et contre l'Angleterre. III. *Une histoire de la politique française, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Louis XIV inclusivement, divisée en puissances européennes.* IV. *Une histoire de la politique française, divisée en ministères, depuis le cardinal de Richelieu jusqu'au cardinal de Fleury.* V. *Une histoire politique sur les intérêts de la France et*

de l'Espagne relativement aux autres puissances européennes, depuis Louis XIV jusqu'en 1763, *par M. Tercier, premier commis des affaires étrangères, et second directeur du ministère secret.* VI. *Travaux faits par ordre du roi, et approuvés de sa main, par M.... M..., sous la direction du ministère secret, pour une descente en Angleterre, tome premier, in-fol., sur la partie* offensive, *et tome second, sur la partie* défensive. VII. *Atlas composé des cartes manuscrites, tableaux, résumés et observations relativement à la descente.* La tactique du 18e siècle ne peut sans doute se comparer à celle du 19e; mais comme une connoissance exacte des lieux, des ports, des avenues et des défilés est nécessaire dans le cas d'une descente, cet ouvrage, pour lequel Louis XV n'avoit épargné ni soins ni dépenses, puisqu'il le fit exécuter deux fois en Angleterre, pour s'assurer de son exactitude, est, sous le point de vue de sa maison et de son authenticité, un monument précieux à la nation française. VIII. *Moyens de renverser sur l'Angleterre le mal qu'elle auroit dessein de faire à la France,* un vol. in-4° écrit sous Louis XIV, contre l'Angleterre et l'Autriche. IX. *Quatre cent quarante-huit dépêches originales composant la correspondance secrète du comte de Broglie avec le roi, sans lacunes, depuis le n° premier du* 21 *décembre* 1756, *jusqu'à la mort de Louis XV, avec les réponses marginales de la main du roi, dans plusieurs dépêches, et onze pièces sans nos et sans dates.* X. *L'état et gouvernement de Pologne, par Mocranouski, envoyé des Polonais pour offrir la couronne au prince de Conti*, un vol. in-fol. XI. *Cahiers originaux de la correspondance secrète de l'agent en Russie sous Catherine, et recherches sur la Russie.* Cette collection, qui contient les papiers essentiels et originaux du ministère secret, est composée, comme nous l'avons dit, de 40 volumes in-fol., et de 12 in-4°.

Nous n'avons pas cru devoir pénétrer dans les relations du ministère secret avec la Prusse, la Russie et l'Angleterre. Mais nous observons qu'une alliance avec la maison d'Autriche, même en la supposant l'ennemie éternelle, implacable et secrète de la France, pouvoit être utile, pourvu qu'elle conservât la neutralité pendant les querelles de la France contre l'Angleterre. La violation de ces conditions, et la fausseté de l'alliance la rendirent odieuse, sans exception, à presque tous les Français. Le roi, insensible aux plaintes respectueuses de son ministère secret, accordant à Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans, cette suite d'armées, souvent de cent mille hommes, qui furent toujours détruites par Frédéric, contraria toutes les opinions : c'étoit le suicide de la France. L'alliance des Anglais et de la France avoit préparé l'expulsion des Stuarts. L'alliance de la France avec l'Autriche fut une des causes de la révolution. L'inclination et les intérêts de la France exigeoient la continuation de l'ancienne politique, qui vouloit qu'on s'unît à Frédéric jusqu'à ce qu'il eût élevé sa puissance, par des démembremens utiles, au niveau de celle de la maison d'Autriche. La France, indignée de la politique de notre cabinet, l'instrument, en 1741, de Frédéric contre Marie-Thérèse, et l'instrument, en 1756, de Marie-Thérèse contre Frédéric, ne le pardonna jamais à Louis XV. Les hommes d'état du règne de Louis XIV, immolés à l'Autriche et à l'Angleterre pendant la régence du duc d'Orléans; leurs élè-

ves sacrifiés de nouveau par madame de Pompadour et par le duc de Choiseul; le ministère secret, ses écrivains, Favier, Peissonel, et tant d'autres dont les ouvrages étincelοient d'esprit et de hardiesse, composèrent en France, pendant tout le 18e siècle, ce parti vindicatif, permanent, et irrité des proscriptions et des violences de l'étranger. La France dépensoit dans le 18e siècle dix millions tous les ans pour sa diplomatie; l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Prusse en dépensoient quarante. C'est à la réunion vers un seul but des moyens secrets et politiques de ces puissances que la nation française doit attribuer ses malheurs passés. D'Éon.

Voyez les articles Louis XV, Conti, n° III, Tercier, Favier, Choiseul, n° V, *et* Éon, n° III.

Nous avons perdu de vue dans cette notice le comte de Broglie, qui dirigea pendant seize années la machine du ministère secret. Luttant contre l'exil et les coups que lui portoient les ministres et les maîtresses, il souffroit avec résignation l'exil et les disgraces simulées, pour les intérêts de l'état. Il avoit l'air de se complaire dans ces différentes situations où le conduisoit la doctrine de son ministère. Fidèle à ses plans, ferme dans son opposition, contre toutes les opinions administratives erronées du temps, il étoit parvenu à tempérer dans Louis XV le premier zèle que ce prince avoit montré pour l'alliance d'Autriche. Les écrivains du parti opposé ont rapporté que passant à Chanteloup où étoit exilé le duc de Choiseul, pour aller lui-même à Ruffec, lieu de son exil, le duc s'écria, en voyant défiler son équipage : *C'est là le comte de Broglie qui retourne à Ruffec? C'est ce qui arrive à ceux qui veulent prendre par la queue le ministère en France*. Plusieurs écrivains ont adouci cette plaisanterie, indigne d'un homme d'état, en supposant que le duc de Choiseul avoit dit que le comte avoit mérité son sort *pour avoir pris par la queue le roman*. Les uns et les autres devoient ajouter la réplique du comte de Broglie à la saillie de l'ex-ministre. *Si, comme lui, j'avois pris*, dit-il, *le ministère par la queue, je le tiendrois encore; mais parce que je l'ai pris par le cœur, quand il lui eut coupé les jambes et les bras*, ce ministère palpite.

Le comte de Broglie avoit épousé mademoiselle de Montmorency; elle vit encore ignorée au fond d'une province.

† V. BROGLIE (Claude-Victor, prince de), fils de François-Marie, troisième maréchal de France. Il avoit reçu de son père de grandes connoissances militaires, toujours héréditaires dans cette famille, et jouissoit de la plus haute considération à la cour. Il fut nommé député de la noblesse de Colmar et de Schélestadt aux états-généraux de 1789. Il étoit aide-de-camp de son père, lorsque celui-ci fut chargé du commandement des troupes rassemblées par Louis XVI, près de Paris. A cette époque, le prince de Broglie étoit tout dévoué à la cour; il disoit « qu'il périroit plutôt que de voir anéantir la monarchie. » Mais des séductions incroyables, que le temps ne permet pas encore de citer, et la marche que prenoit la révolution, lui firent adopter les principes qui dominoient alors en France, et le 24 décembre 1789, il vota l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois civils et militaires. Le 28 février 1790, il proposa d'augmenter la paye du soldat et de faciliter son avancement; il fut élu ensuite secrétaire de l'assemblée nationale. Le 27 septembre, il vota une création indéfinie d'assignats. Le 8 octobre, il

fit accuser de forfaiture les membres du parlement de Toulouse, qui avoient protesté contre les décrets. Le 2 mars 1791, il fit au nom du comité des recherches un rapport sur les troubles en Alsace, et en accusa les royalistes. Deux jours après, il réclama un sursis à l'exécution de la loi contre les émigrés, en faveur de son père, qui, comme on l'a vu plus haut, désavoua les effets du plus beau discours de piété filiale qui ait été prononcé à la tribune de l'assemblée constituante. Le 4 août, il fut élu président de l'assemblée. Après la session, il fut employé comme maréchal-de-camp sous Brisack. A cette époque, il adressa un mémoire à l'assemblée sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin, et protesta de son dévouement à la constitution et au roi. Lorsqu'on lui porta les décrets du 10 août qui suspendoient le roi, il refusa de les reconnoître. Les commissaires de l'assemblée le destituèrent. Il se retira à Bourbonne-les-Bains, et écrivit au président pour protester de son civisme demanda la permission de servir comme volontaire, se fit garde national à Paris, vint à la tête d'une députation de la section des Invalides haranguer la convention nationale, et obtint les honneurs de la séance. Toutes ces démarches patriotiques ne purent le garantir de la proscription. Il fut mis en arrestation et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, comme conspirateur, le 27 juin 1794. Il étoit âgé de 37 ans. Il reste de cette illustre maison, qui a montré un si grand caractère dans la politique et dans la guerre, sous la monarchie et pendant la révolution, plusieurs individus remarquables. M. de Broglie, évêque de Gand, et M. de Broglie, auditeur au conseil d'état. On assure qu'un missionnaire zélé, l'abbé de Broglie, a recueilli en Allemagne quelques membres épars de jésuites, et qu'ils vivent en congrégation libre.

† BROGNI (Jean Allarmet, dit de), connu sous le nom de cardinal *de Viviers*, naquit à Brogni, village près d'Annecy en Savoie, où son père, quoique issu de la noble famille d'Alouziers (originaire du Comtat, et dont il existe encore des descendans), étoit si pauvre, que Jean garda d'abord les cochons. Il exerçoit cette vile profession, lorsque deux religieux qui voyageoient, frappés de sa physionomie et de la vivacité de son esprit, l'emmenèrent avec eux à Genève, où il étudia et devint chanoine de la cathédrale. Son habileté et son savoir dans le droit lui firent une réputation. La famille Alouziers le reconnut, et il avoit les plus belles espérances lorsqu'il alla se faire chartreux à Dijon. Son mérite ne tarda pas à être connu de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui le prit en affection, le fit sortir du cloître, et l'envoya à Avignon, vers le pape Clément VII, en qualité d'ambassadeur, pour reconnoître son obédience. Ce dernier, charmé des talens de Brogni, le nomma en 1380 à l'évêché de Viviers, en 1383, cardinal-prêtre de Saint-Anastase, puis successivement évêque d'Ostie, et chancelier de l'Église. Ce prélat se distingua par son esprit de conciliation. Lors du grand schisme, il fut nommé archevêque d'Arles par Jean XXIII, et devint président du concile de Constance, où il se distingua par sa modération envers Jean Hus, qu'il ne put jamais ramener, et dont la doctrine seule fut condamnée par les Pères, qui abandonnèrent sa personne au bras séculier. Le cardinal de Viviers s'est distingué par ses fondations pieuses, entre autres par celles de l'hôpital d'Annecy et du grand collége de Saint-Nicolas à Avignon. C'est dans cet établissement qu'il mourut entre

les bras du pape Martin V, le 15 janvier 1426, à l'âge de 77 ans. Quelques années avant sa mort, il avoit été nommé évêque de Genève. Pour perpétuer l'époque de sa fortune, ce respectable prélat fit sculpter dans l'église des Machabées de cette ville la rencontre des deux religieux pendant le temps qu'il gardoit les pourceaux. Ce monument en pierre, qui existe encore, honore plus son auteur que la statue dont les Génevois voulurent le gratifier et qu'il refusa pour faire ériger à la place une croix magnifique. M. l'abbé Giraud Soulavie a fait son éloge sous le titre d'*Histoire de Jean d'Alouziers de Brogni, cardinal de Viviers*, Paris, 1774, in-12. L'auteur n'a fait tirer que douze exemplaires de cette brochure, qui n'est pas connue. Le cardinal de Brogni y est peint comme un prélat étranger au fanatisme qui régnoit encore dans le 15ᵉ siècle contre les hérétiques. On y trouve des pièces qui constatent que le président du concile de Constance, voyant les Pères de cette assemblée disposés à condamner Jean Hus, eut des conférences avec ce novateur, dans lesquelles il fit tout pour le fléchir, le convertir et obtenir de lui une rétractation. Jean Hus fut inflexible. *Voyez* Hus (Jean.)

† BROHON (Jacqueline-Aimée), morte à Paris en 1778, a publié deux foibles romans; *les Amans philosophes*, 1745, in-12, et *les Tablettes enchantées*, 1785, in-12: puis, *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, Paris, 1791, in-12. *Manuel des victimes de Jésus*, 1799, in-8°.

BROKESBY (François), ministre anglican, mort à Kowlay, en 1716, a donné plusieurs ouvrages estimés en Angleterre. I. Une *Vie de Jésus-Christ*. II. Un *Traité d'éducation*, 1710, in-8°. III. *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise pendant les trois premiers siècles*, 1712, in-8°. IV. *Vie de Henri Dobwel*, 1715, 2 volumes in-12.

† I. BROME (Alexandre), poëte anglais, né en 1600, mort en 1666, publia une traduction d'*Horace*, et un volume in-8° de *Poésies*.

* II. BROME (Richard), auteur comique du 17ᵉ siècle, mort en 1652, ami intime de Ben Johnson, et autres gens de lettres de son temps. On joue encore en Angleterre sa *troupe joviale*, et quelques autres de ses pièces. Ce poëte fut peu comique et très-médiocre; mais ses ouvrages sont assez réguliers.

* BROMPTON (Jean), moine anglais, abbé de Joreval, au comté d'Yorck, a donné une chronique depuis 588 jusqu'en 1198. Il vivoit encore après le règne d'Edouard III d'Angleterre.

I. BRONCHORST (Evérard), naquit à Deventer en 1554, et fut professeur de jurisprudence à Wittemberg, à Erfort et à Leyde, où il mourut en 1627, âgé de 73 ans. C'étoit un homme très-savant et très-poli. Nous avons de lui des ouvrages de droit. Le plus connu a pour titre: *Controversiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4°. L'auteur se propose de concilier des opinions contradictoires dans les matières de droit.

*II. BRONCHORST (Pierre Van), peintre hollandais, né à Delft en 1588, peignoit l'histoire. Il y a dans la salle du tribunal de Delft des tableaux d'après lesquels on peut apprécier son talent, entre autres, deux beaux tableaux représentant *le Jugement de Salomon*, et *Jésus-Christ chassant les marchands du Temple*. *Voyez* la description de cette ville par Blainvyk, p. 857.

* III. BRONCHORST (Jean Van), né en 1605, peintre d'Utrecht, fut successivement élève de plusieurs maîtres, et ne perfectionna son talent qu'en copiant les ouvrages de Corneille Poëlembourg. Il a gravé d'après lui plusieurs petits sujets assez estimés. Il excelloit dans la peinture encaustique sur verre. On trouve de lui, dans le chœur de l'église d'Amsterdam, trois tableaux d'histoire peints sur verre, et trois autres à l'huile.

* * IV. BRONCHORST (Jean), peintre, né à Leyde en 1648, perdit son père à l'âge de 13 ans, et fut placé chez un pâtissier. Devenu son maître en 1670, par son établissement, et, suivant son penchant, il se mit à dessiner et à peindre avec assiduité; et, sans autre guide que son génie, il peign[illegible] la gouache des oiseaux de toute[illegible]pèces. Il disoit que, s'il faisoit de la pâtisserie pour vivre, la peinture étoit son seul amusement. Il a copié d'après nature *tous les oiseaux et tous les animaux* avec une vérité singulière: la finesse de son travail représente la légèreté et le luisant des plumes. On trouve une grande harmonie dans ses ouvrages, et il est mis au rang des meilleurs peintres à gouache.

*BRONGNIART (Auguste-Louis) vint jeune à Paris, où son application à l'étude de la chimie, et ses connoissances dans cette science, le firent choisir pour la professer au jardin des plantes. Il s'en acquitta avec autant de clarté que d'intérêt. Il est mort à Paris le 4 ventôse de l'an 12 (24 février 1804), après avoir publié plusieurs *Mémoires* dans les journaux, et un *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions des différentes substances par les procédés de la chimie*, 1778, in-8°.

BRONTÈS (Mythol.), cyclope, fils du Ciel et de la Terre, forgeoit à Etna les foudres de Jupiter, et faisoit un bruit épouvantable sur son enclume.

* BRONZERIO (Jean-Jérôme), né au bourg d'A[illegible], dans l'état de Venise, en 15[illegible], s'appliqua par goût à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, de l'astronomie et de la médecine, dans lesquelles il fit de grands progrès, et en particulier dans cette dernière science. Reçu docteur en médecine à Padoue en 1597, il exerça sa profession avec autant de talent que d'honneur à Padoue, Venise et Belluno. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut en 1630. Il a publié les ouvrages suivans: I. *De innato calido et principatu jecoris*, Patavii, 1626, in-4°. Il vit bien que la sanguification ne se faisoit pas dans le foie, puisqu'il remarqua que ce viscère n'est point rouge dans les poissons; mais il n'osa contredire Galien, qui dominoit alors dans les écoles. II. *De principio effectivo semini insito*, Venetiis, 1627, in-4°.

* BRONZINI (Cristophe), né à Sarolo, dans la marche d'Ancône, en 1640, sous le pontificat d'Urbain VIII, fut valet de chambre du cardinal de Toscana. On a de lui un *Eloge des femmes*, imprimé à Rome en 1683, in-12, qui prouve que l'auteur étoit passionné pour ce sexe, dont il eut cependant à se plaindre.

BRONZINO (Agnolo), qu'on nomme communément *Le Bronzin*, natif des états de Toscane, réussit dans l'histoire et le portrait. On voit la plupart de ses ouvrages à Pise et à Florence, et dans la galerie de Dresde, où il y a trois tableaux de lui: *Léda et le Cigne*, de six pieds de haut, et les portraits *de Médicis II*

et de la duchesse Eléonore, épouse de Cosme I, et celui *du prince de Dresde*. Il mourut à Florence, vers 1570, âgé de 69 ans. Il étoit oncle d'Allori.

* I. BROOKE (Raoul), antiquaire anglai[illegible] d'armes du comté d'Yorck, né [illegible]2, mort en 1625. Ayant découvert quelques erreurs dans le *Britannia* de Cambden, il les lui fit connoître par une lettre honnête. Cambden ayant répondu très-grossièrement, Brook publia les deux lettres, dont une édition est de 1723, avec le portrait de Brooke.

* II. BROOKE (Sir Robert), juge anglais, né dans le Shropshire, et élève d'Oxford, d'où il passa à Middle-Temple. En 1558, il fut chef de la justice des plaids communs. Il se comporta dans cette charge avec intégrité. On a de lui beaucoup d'ouvrages, savoir : un *Abrégé*, c'est-à-dire un *Extrait des journaux annuels jusqu'au temps de la reine Marie*, in-folio ; *Causes et jugemens singuliers depuis Henri VIII jusqu'à la reine Marie ; Instruction sur les réglemens des limites*, in-8°. Il a été enterré dans l'église de Clavery en Shropshire, où un monument est élevé à sa mémoire. Il ne faut pas le confondre avec un autre BROOKE, greffier de Londres, et qui a fait un livre intitulé *Instruction sur le réglement de la grande charte*. Londres, 1641.

* III. BROOKE (Henri), excellent écrivain irlandais, né en 1706 à Rantavan, mort à Dublin en 1783, élève du collége de la Trinité à Dublin, d'où il passa au Temple. Il y forma des liaisons étroites avec les plus beaux esprits de son temps. Son premier ouvrage fut un poëme intitulé *La beauté universelle*, dont Pope a fait l'éloge. En 1737, il donna sa tragédie de *Gustave Vasa*, dont le gouvernement ne voulut pas permettre la représentation à cause de la liberté avec laquelle elle étoit écrite. Cette défense ne fit qu'accroître la célébrité de la pièce, et l'impression en eut un débit considérable. Les bontés que le prince de Galles avoit pour cet auteur lui donnoient l'espérance d'une haute fortune ; mais elles ne l'arrêtèrent pas. Il voulut absolument retourner en Irlande, et y passa le reste de sa vie. Brooke a composé quelques pièces pour le théâtre de son pays. Elles ont toutes eu du succès. Il perdit sa femme, qu'il avoit toujours aimée tendrement. Cet événement altéra sa santé, et même sa raison. Cependant il écrivit encore ; et les ouvrages qu'il a donnés depuis portent toujours l'empreinte de son génie, et prouve[illegible]l'excellence de son cœur. On dist[illegible]e sur-tout, dans ses dernières productions, *le Fol de qualité*, et *Juliette Grenville*, qui sont fort estimés, quoiqu'on y trouve la teinte d'une mysticité à laquelle il étoit fort enclin. On a donné sa vie à la tête de ses œuvres.

* IV. BROOKE (Françoise), son nom de fille étoit Moore. Son mari, recteur de Colney et de Saint-Augustin, avoit été chapelain de la garnison de Québec. Ils moururent à trois jours de distance l'un de l'autre, au mois de janvier 1789. La première production de mistrisa Brooke est *La vieille fille*, ouvrage périodique, commencé le 15 novembre 1755, et continué jusqu'à la fin de juillet 1756. Dans le cours de cette même année, elle publia une tragédie intitulée *Virginie*, accompagnée d'*odes*, de *pastorales* et de *traductions*. En 1765, elle mit au jour *l'Histoire de Julie Mandeville*, qui eut un grand succès. La même année vit sortir de sa plume une *Traduction des lettres de mi-*

Lady Catesby; peu de temps après, elle accompagna son époux en Canada; les sites romantiques qu'elle eut occasion d'admirer dans cette région lointaine lui firent naître l'envie de les décrire. Elle exécuta ce projet dans le roman d'*Emilie Montague*, qu'elle rapporta en Angleterre, et qui fut imprimé à Londres en 1769. L'année suivante elle traduisit du français les *Mémoires du marquis de Saint-Forlaix*. En 1777, elle fit paroître *l'Excursion*, roman critique dirigé contre Garrick, qui avoit refusé au théâtre la nouvelle tragédie qu'elle avoit composée. Six ans auparavant, elle avoit traduit les *Elémens de l'histoire d'Angleterre*, par l'abbé Millot. En 1781, elle goûta enfin la satisfaction d'avoir une pièce au théâtre. Cette pièce eut peu de succès; elle en fut dédommagée par son opéra de *Rosine*, qui lui concilia tous les suffrages. *Marianne*, autre opéra comique, joué en 1788, n'eut point, à beaucoup près, un succès pareil à celui de *Rosine*, et lui est très-inférieur à tous égards.

* V. BROOKE (Miss) a publié un ouvrage intitulé *Reliques de la poésie irlandaise; poëmes héroïques, odes, élégies et chansons, traduites en vers anglais, avec des notes explicatives et historiques, et les originaux, en caractères irlandais*; suivies d'un *Conte irlandais*, 1 vol. in-4°, Dublin, 1789. Miss Brooke regrette que les limites de son plan ne lui aient pas permis d'y faire entrer des échantillons des anciens romans irlandais, « qui, dit-elle, unissent l'enthousiasme d'Homère à la séduisante variété de l'Arioste. » Les poëmes qu'elle a traduits sont partie anciens, partie du moyen âge. La première des odes passe pour être de Fergus, frère d'Ossian. Les élégies sont moins anciennes que les autres poëmes. Les chansons sont modernes. Le conte est de l'invention de miss Brooke, et le costume y est bien observé.

BROOKUSEN. *Voyez* ELLER.

† BROOME (Guillaume), né en Cheshire, mort à Bath le 16 novembre 1745, fut curé dans différentes paroisses. Il débuta dans la littérature anglaise par une *Traduction en prose* de l'Iliade, à laquelle il eut pour collaborateurs Bell et Oldisworth. Pope se l'associa peu après pour la *Traduction en vers* de l'Odyssée, et il y fit les 2, 6, 8, 11, 12, 16, 18 et 23ᵉ livres. Tenson concourut à cette même entreprise, et on a de la peine à distinguer le travail de Pope de celui de ses traducteurs. Pope se brouilla ensuite avec Broome, et il l'a fort maltraité dans sa Dunciade et ailleurs. Broome possédoit à un degré peu commun l'art de la versification; mais on ne sauroit dire qu'il fût un grand poëte. *Voy.* Sam. Johnson's Works, tom. III, pag. 414 à 418.

BROOR. *Voyez* BRAWER.

BROSCHI. *Voyez* FARINELLI.

BROSIUS (Jean-Thomas), syndic de l'ordre teutonique, et vice-chancelier de l'électeur palatin, mort dans le 17ᵉ siècle, est auteur des *Annales des duchés de Juliers et de Berg*. Cet ouvrage estimable et recherché parut après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-folio, par les soins de son gendre Michel Mappuis.

I. BROSSARD (Sébastien de), chanoine de l'église de Meaux, mort en 1730, âgé d'environ 70 ans, excella dans la théorie de la musique. Les écrits qu'il nous a laissés sur cet art ont été bien accueillis. Les principaux sont, I. Un *Dictionnaire de*

musique, in-8°, qui a été d'un grand secours à Jean-Jacques Rousseau, en lui fournissant la plus grande partie des matières toutes rassemblées et assez bien développées ; c'est ce que dit La Borde dans son *Essai sur la musique*. « Dans les articles où ce savant maître a servi de guide, il en est peu, ajoute-t-il, où il y ait quelque chose à reprendre; mais il n'en est pas de même de ceux qui sont tout entiers du citoyen de Genève. Cependant ceux-ci sont présentés avec cette élégance, cet intérêt, cette chaleur d'imagination, qui font pardonner ou excuser les méprises. » II. Une *Dissertation sur la nouvelle manière d'écrire le plain-chant et la musique*. III. Deux livres de *motets*. IV. Neuf *Leçons de ténèbres*. V. Un recueil d'*Airs à chanter*. Brossard avoit une nombreuse bibliothèque de musique, qu'il donna au roi. Il eut une pension de douze cents livres sur un bénéfice.

II. BROSSARD (N.), chirurgien à la Châtre, en Berri, s'est fait connoître particulièrement par un topique propre à arrêter sans ligature l'hémorrhagie des artères. Ce topique est l'*Agaric*, excroissance qui croît sur les vieux chênes. Il faut le cueillir dans les mois d'août ou de septembre, et le tenir dans un lieu sec. L'académie de chirurgie éprouva cette découverte, et l'accueillit. Brossard est mort vers l'an 1770.

† I. BROSSE *ou* DE BROCHE (Pierre de la), né en Touraine d'une famille fort obscure, d'abord barbier de S. Louis, ensuite chambellan et favori de Philippe-le-Hardi, se signala par un crime horrible. Craignant que l'ascendant de la reine Marie sur le roi ne lui fût contraire, il empoisonna Louis, fils aîné de Philippe, du premier lit, et accusa cette princesse de son propre crime. Une béguine de Nivelle en Flandre, qu'on alla consulter, ayant, dit-on, découvert l'auteur, La Brosse fut pendu en 1276.

II. BROSSE (Jean de), chambellan et maréchal de France, étoit fils de Pierre de Brosse de Boussac. Il assassina, en 1426, Camus de Beaulieu, favori de Charles VII. Ce prince, en présence de qui ce meurtre avoit été commis, fut forcé de dissimuler. Jean rendit d'assez grands services. Il se distingua au siége d'Orléans et à la bataille de Patay en 1429, et mourut en 1433. Il étoit seigneur de Boussac, et descendoit d'une noble et ancienne famille. Jean son fils, conseiller et chambellan de Charles VII, obtint le duché de Penthièvre, en épousant Nicole de Blois, fille unique de Charles de Blois, dit *de Bretagne*. Mais le duc de Bretagne s'étant emparé de ce duché sous Louis XI, dans la guerre du bien public, Brosse céda son droit au roi en 1479. Cette famille s'éteignit en 1565 dans sa postérité masculine.

III. BROSSE (Jacques de), architecte de Marie de Médicis, bâtit le palais du Luxembourg par les ordres de cette reine en 1615. L'*Aqueduc d'Arcueil* et le *Portail de Saint-Gervais* sont encore de lui; le fameux *Temple de Charenton*, à l'usage des calvinistes, détruit par Louis XIV en 1685, avoit été bâti sur ses dessins.

† IV. BROSSE (Gui de la), grand-oncle du célèbre Fagon, natif de Rouen, fut médecin ordinaire de Louis XIII. Ce fut lui qui, par un motif de bienfaisance, des vues d'utilité publique, et pour faciliter les progrès de la botanique, donna au roi le fonds où est aujourd'hui le superbe jardin des plantes de Paris. Mais comme il falloit encore y nom-

mer des professeurs, et pourvoir aux autres frais que demandoit un pareil établissement, il sollicita le cardinal de Richelieu, et à force d'instances, de soins et de démarches, il parvint à lui arracher, pour ainsi dire, les moyens de faire subsister ce jardin : cet établissement commença en 1626, et La Brosse en fut nommé le premier intendant. En 1633, le nombre des plantes étoit déjà assez considérable pour que ce médecin en donnât la description; et comme il travailla toute sa vie à enrichir ce jardin, le nombre des plantes étoit plus considérable encore, lorsqu'il mourut en 1641. Les ouvrages qu'il a laissés ont presque tous rapport à cet établissement. I. *Traité de la peste*, Paris, 1623, in-8°. II. *Dessin du Jardin royal, pour la culture des plantes médicinales, à Paris, avec l'édit du roi touchant l'établissement de ce jardin en* 1626, Paris, 1628, in-8°. III. *De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du jardin royal de médecine*, Paris, 1628, in-8°, 1640, in-fol., avec cinquante figures en cuivre. IV. *Avis pour le jardin royal des plantes que le roi Louis XIII veut établir*, Paris, 1631, in-4°. Le même sous cet autre titre : *Avis défensif du jardin royal des plantes médicinales*, Paris, 1636, in-4°. On trouve différentes pièces dans cet ouvrage : 1° Mémoire des plantes usagères et de leurs parties, que l'on doit trouver à toutes les occurrences, soit récentes ou sèches, selon la saison, au jardin royal des plantes, ensemble les sucs, eaux simples et distillées, les sels et les essences; 2° édit du roi Louis XIII pour l'établissement du jardin des plantes médicinales, du mois de janvier 1626; 3° cinq lettres de l'auteur, écrites à Bouvart, au roi Louis XIII, au cardinal de Richelieu, au garde des sceaux et au surintendant des finances, au sujet de l'établissement de ce jardin; 4° description du jardin royal des plantes médicinales, avec le catalogue des plantes qui y sont. V. *Description du jardin royal des plantes médicinales, établi par le roi Louis-le-Juste à Paris; contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641 et 1665, in-4°. VI. *Eclaircissement contre le livre de Beaugrand, intitulé Géostatique*, Paris, 1637, in-fol. VII. *L'Ouverture du jardin royal des plantes médicinales de Paris*. Paris, 1640, in-4°. VIII. *Recueil des plantes du jardin du roi*, grand in-folio gravé. Cette collection ne renferme que 45 planches. Elle fut entreprise sous la direction de Gui de La Brosse; mais elle auroit contenu une quantité de gravures bien plus considérable, si un accident inconnu n'eût gâté les planches et détruit la plus grande partie de ces dessins précieux. MM. Vaillant et Antoine de Jussieu sauvèrent ce qui existe, et en firent tirer seulement une soixantaine d'exemplaires qu'ils distribuèrent à leurs amis. On en voit un au cabinet des estampes de la bibliothèque impériale. M. de Halles parle d'un exemplaire qu'il a dans la sienne, et qui contient les planches des simples étrangères assez bien gravées; il remarque cependant que toutes les figures ne sont pas également bonnes.

† V. BROSSE (N.). On ne connoît de cet auteur que son nom et ses ouvrages. Ceux-ci parurent dans l'intervalle des années 1644 à 1649. En voici le catalogue : *Le Turne de Virgile*, tragédie; *La Stratonice ou la malade d'amour*, tragi-comédie; *Les Innocens coupables*; *Les Songes des hommes éveillés*, et *L'Aveugle clair-voyant*, comédies. Brosse eut un frère, auquel même quelques personnes attribuent *La Stratonice*, et *Les Songes des hom-*

mes éveillés, mais qui n'a composé que la comédie du *Curieux impertinent, ou le Jaloux*, sujet tiré de Don Quichotte, et depuis traité par Nériéault Destouches. Il paroît que cette pièce n'a point été représentée. Le frère de l'auteur, qui l'a publiée en 1645, après sa mort, assure, dans son avis au lecteur, qu'il l'avoit faite à l'âge de treize ans.

* VI. BROSSE (Dom Louis-Gabriel), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né à Auxerre en 1619, mort à l'abbaye de Saint-Denys en France en 1685, a publié différens ouvrages en vers français, qui sont plutôt des monumens de sa piété que de ses talens poétiques. En voici les principaux titres : *Hymnes sur différens sujets*, 1650; *Les tombeaux et mausolées des rois inhumés dans l'église de Saint-Denys, depuis le roi Dagobert jusqu'à Louis XIV*, etc., Paris, 1656, in-8°. *La Vie de la très-illustre vierge et martyre sainte Marguerite*, etc., in-12, Paris, 1669. *Le Paradis sacré des muses saintes*, qui se trouve dans le volume précédent, et *Le Triomphe de la grace sur la nature en la vie de sainte Euphrosine*, in-4°, 1672.

VII. BROSSE (Joseph de la). *Voyez* ANGE, n° II.

I. BROSSES (Robert des), né à Bonn en Allemagne, a composé *la musique* d'un grand nombre d'opéras, représentés aux Italiens depuis 1747 jusqu'en 1753. Il est mort vers cette époque.

† II. BROSSES (Charles des), premier président du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon sa patrie, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en 1709, mourut en 1777, à Paris, où il étoit venu pour voir sa fille qui y étoit mariée. Voltaire, qui avoit eu des affaires d'intérêt avec lui, le peint dans ses Lettres comme un homme avide, aspirant aux distinctions littéraires, et n'ayant pas assez de titres pour justifier ses prétentions; mais ce portrait a été tracé en partie par la haine. Le président des Brosses en a été dédommagé par celui que Buffon a fait de lui. « C'étoit, dit ce dernier, un de ces hommes qui peuvent, suivant les circonstances, devenir les premiers des hommes en tout genre, et qui, également capables de comparer des idées, de les généraliser, d'en former de nouvelles combinaisons, manifestent leur génie par des productions nouvelles, toujours différentes de celles des autres, et souvent plus parfaites. » Dans la révolution des parlemens en 1771, il se consola de son inaction en achevant son *Salluste*, qu'il avoit entrepris de suppléer et de traduire. Il joignit de bonne heure les travaux littéraires aux fatigues de la magistrature, et ses études étendirent ses connoissances, et fortifièrent sa raison. On a de lui : I. *Lettres sur la découverte de la ville d'Herculanum*, 1733, in-8°; curieuses. II. *Histoire des navigations aux Terres australes*, 1758, 2 vol. in-4°. III. *Du culte des dieux fétiches, ou Parallèle de l'ancienne idolâtrie avec celle des peuples de Nigritie*. 1760, in-12; brochure attribuée faussement à Voltaire. IV. *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, 2 vol. in 12: ouvrage où l'on trouve de la sagacité et des idées philosophiques sur l'origine et les principes du langage; mais qui n'est pas exempt de paradoxes, et dont les meilleures réflexions n'appartiennent pas à son auteur. Il a été réimprimé en 1801, sous le même format. V. *Histoire de la république romaine dans le cours du 7e siècle par Salluste; en partie traduite du latin sur l'original; en partie rétablie et com*-

posée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus. Il ne restoit de Salluste que deux morceaux peu étendus, la Catilinaire et la Jugurthine ; des Brosses a suppléé le reste de l'ouvrage, imprimé à Dijon en 1777, en 3 vol. in-4°, très-belle édition, avec des gravures d'après l'antique. On y trouve une profonde connoissance de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Le style est élégant et facile dans la version de Salluste ; dans le supplément, au contraire, il est incorrect, et rempli de termes bas et populaires. VI. *Divers Mémoires*, dans ceux de l'académie des belles-lettres de Paris et de Dijon. La famille de cet écrivain estimable s'est pourvue il y a quelques années devant les tribunaux contre la publication des *Lettres historiques et critiques sur l'Italie, de Charles des Brosses*, etc., 3 vol. in-8°. Ces lettres familières ne furent jamais destinées à l'impression. L'édition annoncée dans ce temps, dans laquelle on trouve, à chaque page, des mots ou des phrases inintelligibles, a été faite, sans que la famille en eût connoissance, sur une copie informe et grossière, tombée entre les mains des éditeurs dans le cours de la révolution.

† BROSSETTE (Claude), né à Lyon en 1671, de l'académie de cette ville et bibliothécaire de la bibliothèque publique, d'abord jésuite, ensuite avocat, mourut dans sa patrie en 1743. On a de lui, I. *Procès-verbal de l'ordonnance criminelle*, 1709, in-4°. II. *Titres du droit civil et canonique*, 1703. III. L'*Histoire abrégée de la ville de Lyon,* écrite avec une élégante précision, Lyon, 1711, in-4°. IV. *Nouvel éloge historique de la ville de Lyon*, in-4°, 1711 ; ouvrage imprimé, comme le précédent, par ordre du corps consulaire, et digne des mêmes éloges. V. *Eclaircissemens historiques sur les satires et autres œuvres de Boileau Despréaux*, 2 vol., in-4°, Genève 1716, et réimprimés ensuite en différens formats. Il a épuré le texte, indiqué les passages que l'Horace moderne avoit imités des anciens, et assaisonné ses notes de plusieurs anecdotes utiles et curieuses. On lui reproche seulement d'en avoir mis quelques-unes peu nécessaires pour l'intelligence du texte, quelques autres qui sont puériles ; il n'a point usé assez sobrement des recueils qu'il avoit faits, et a tout excusé dans son auteur. VI. *Commentaire sur les satires et autres œuvres de Regnier*, in-8°, 1729, qui a les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses *Eclaircissemens sur Boileau*. — Brossette étoit en commerce épistolaire avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec Rousseau et Voltaire, ennemis déclarés l'un de l'autre. « Vous ressemblez, lui écrivoit le dernier, à Pomponius Atticus, courtisé à la fois par César et par Pompée. »

† BROSSIER (Marthe), fille d'un tisserand de Romorantin, attaquée d'une maladie de nerfs, qui la faisoit marcher avec rapidité sur le dos. A l'âge de 20 ans elle se fit exorciser comme possédée. Son père courut le monde avec elle, pour partager l'argent que le peuple, qui s'attroupoit auprès de cette prétendue démoniaque, lui donnoit. Le parlement la fit ramener à Romorantin, par arrêt du 24 mai 1599, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. « Ainsi le diable fut condamné, par arrêt, selon l'expression de du Chesne, dans ses Antiquités des villes de France. » Les prédicateurs de la Ligue, qui avoient déjà publié plusieurs fois en chaire « qu'on étouffoit une voix miraculeuse dont Dieu vouloit se servir pour convaincre les hérétiques, » déclamèrent encore

plus haut. On gagna, par argent, quelques médecins, qui attestèrent qu'elle étoit possédée. Arrivée à Angers, l'évêque Charles Miron prouva la fausseté de la possession, en lui donnant de l'eau commune pour de l'eau bénite, et en feignant de l'exorciser, lorsqu'au lieu d'un rituel, il se servoit d'un Virgile, pour la faire entrer en convulsion. Marthe Brossier vint à Paris et logea à l'abbaye de Ste-Geneviève, dont l'abbé Joseph Lefoulon, assisté de deux capucins, soutint que cette fille étoit véritablement dirigée par l'esprit malin, et fut combattu avec force dans les écrits du médecin Marescot. Alexandre de La Rochefoucauld, abbé de Saint-Mesmin d'Orléans, prieur de Saint-Martin et frère du cardinal de ce nom, évêque de Clermont, abbé de Sainte-Geneviève à Paris, étoit, ainsi que ce dernier, dévoué à la Ligue; ils se servirent de cette fille pour ameuter contre le gouvernement; mais l'arrêt du parlement, cité ci-dessus, leur ayant enjoint de la faire reconduire à son père à leurs frais et dépens, ils s'y refusèrent: le parlement fit saisir le temporel des deux frères. L'abbé de La Rochefoucauld emmena cette fille à Rome pour faire valoir les oracles et pour intéresser le pape dans cette affaire; mais celui-ci, prévenu par les agens de France, refusa de les recevoir. Un petit livre rare, intitulé Discours véritable sur le faict de Marthe Brossier de Romorantin prétendue démoniaque, Paris, 1599, in-8°, instruit de tous ces faits qu'il est bon de développer pour faire connoître l'esprit du temps. Elle mourut, ainsi que son protecteur, en Italie.

BBOSSIN. *Voyez* MERÉ.

BROTHÉE (Mythol.), fils de Vulcain et de Minerve, étoit contrefait comme son père. Sa grande laideur le faisant fuir des jeunes filles, il se jeta de désespoir dans le volcan de l'Etna.

BROTHERTHON. *Voyez* BETTERTON.

† I. BROTIER (Gabriel), né à Tanney dans le Nivernais le 5 septembre 1723, élevé au collége de Louis-le-Grand, auquel il fut ensuite attaché pendant plusieurs années en qualité de bibliothécaire, entra dans la société des jésuites avec un zèle infatigable pour l'étude. Dès sa première jeunesse, il avoit fait des notes sur tous les livres qu'il lisoit, et, jusqu'à ses derniers jours, il a suivi le même plan. Avec cette méthode et un travail de dix à douze heures par jour; il avoit acquis une prodigieuse variété de connoissances. La médecine même ne lui étoit point étrangère. Il savoit toutes les langues mortes, sur-tout le latin, et les principales langues de l'Europe, l'histoire profane et sacrée, l'histoire ancienne et moderne, la chronologie; connoissoit les manuscrits, les médailles, les inscriptions; les usages de l'antiquité qui avoient toujours fait l'objet de ses études favorites. Il avoit rassemblé une grande quantité de matériaux pour composer une nouvelle histoire de France. Lors de l'extinction des jésuites, il se retira chez Latour, imprimeur-typographe, et c'est là qu'il a passé vingt-six ans dans une douce et paisible retraite. C'est là qu'il a publié les deux grands ouvrages qui lui assurent un rang distingué dont la France peut s'honorer. *L'édition de Tacite*, 1771, 4 vol. in-4°, qui a été réimprimée en 1776, 7 vol. in-12. Les excellentes notes qui accompagnent cette édition ne seront jamais regardées comme le verbiage des commentateurs; elles seront considérées au contraire comme des modèles de sagacité, de discernement, de goût et de bonne latinité. » Le second ouvrage est l'*Edition de*

Pline le naturaliste, 1779, 6 vol. in-12, qui n'est qu'un très court abrégé de celle qu'il avoit préparée pour corriger et augmenter l'édition de Hardouin, et donner la suite et l'histoire de toutes les nouvelles découvertes faites depuis environ le commencement du 1er siècle. Il a donné *une édition du Poëme latin de Rapin, sur les jardins*, enrichie d'une *Histoire des jardins*, écrite en latin avec l'élégance et la pureté qu'on peut attendre d'un moderne. Il a fait encore, I. *L'Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, 1753, in-8°. II. *Le Traité des monnaies romaines, hébraïques et grecques, comparées avec celles de France*, 1760, in-4°. III. *Vie de La Caille, en latin*, 1763, in-4°. IV. *Mémoire du Levant*, 1780, in-8°. V. *L'Edition des fables de Phèdre*, 1785. VI. Une édition du *Théâtre des Grecs du père Brumoy*, imprimé en 1785, 13 vol. in-8°. Celui d'Aristophane a été traduit par lui, et fait partie de la même édition. Tous ses ouvrages offrent la plus parfaite connoissance de la langue latine, et la trace d'un savoir profond en toutes les matières et dans tous les genres d'instruction qu'exigeoient ses divers écrits. L'abbé Brottier mourut le 12 février 1789. Il étoit membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il a laissé en manuscrit, à son neveu, un ouvrage très-considérable, dans lequel il prétendoit expliquer tout le langage hiéroglyphique des anciens.

† II. BROTTIER (A.-C. abbé), neveu du précédent, s'occupoit de littérature et de botanique. Il demeura obscur pendant les premières années de la révolution et parut tout-à-coup comme chef d'une conspiration royaliste, avec Duverne-de-Presle et Lavilleheurnois. Qualifiés d'agens de Louis XVIII, cherchant à gagner les troupes, ils s'étoient adressés à Malo, commandant d'un régiment de dragons casernés à l'Ecole-Militaire, qui feignit d'abord d'entrer dans leurs vues, et les dénonça ensuite au directeur Carnot : attirés dans un piége, ils furent arrêtés le 14 mars 1797, et traduits devant une commission militaire; l'abbé Brottier refusa de répondre, et fut néanmoins condamné à mort, ainsi que Lavilleheurnois. Cette affaire fit beaucoup de bruit, et fut l'objet de plusieurs discussions au corps législatif. Chauveau-Lagarde fut le défenseur de Brottier, la peine de mort fut ensuite commuée en celle de 10 ans de détention ; mais le directoire les ayant fait comprendre dans la déportation du 18 fructidor an 5, (4 septembre 1797), ils furent transportés à Cayenne. Brottier mourut à Sinamary le 13 septembre 1798. Il avoit publié, en 1789, les maximes de La Rochefoucauld ; et en 1790 un recueil de sentences.

BROU (de). *Voyez* FEYDEAU.

* BROUCHIER (Jean), né à Troyes, débuta dans la carrière des lettres par un Commentaire sur le poëme de Baptiste Mantouan, *De fortunâ Francisci Gonzagæ*, imprimé à Paris en 1512, in-4°; édition rare. Il commenta, en 1521, *Luciani Scaphedium et libellus de luctu; Erasmi nenia de senectute*, etc., in-4°; et en 1528, les *Septem sapientum Græciæ apophthegmata, Ausonianis conscripta versibus*. Amateur de proverbes, il avoit déjà publié en 1532 un abrégé des *Adages d'Erasme*, à Paris, chez Simon de Coline, in-8°. A la suite de son imprimé de 1521 et de celui de 1528, il a mis quelques poésies latines de sa façon, entre autres des *Tetrasticha parobolica*. Maittaire indique une troisième édition des poésies latines de Brou-

chier, à Paris, 1534, in-8°. Gruter en a inséré quelques unes dans ses *Deliciæ poët. Gall.*

BROUE (Pierre de la), évêque de Mirepoix, natif de Toulouse, de l'académie de cette ville, se joignit aux évêques de Montpellier, de Senez et de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjetèrent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Bellestat, village de son diocèse, en 1720, à 77 ans. On a de lui, *la Défense de la grace efficace par elle-même*, in-12, contre le P. Daniel, jésuite, et Fénélon, archevêque de Cambrai. De plus, trois *Lettres pastorales aux nouveaux réunis de son diocèse, sur l'Eucharistie.* Bossuet avoit été fort lié avec ce prélat.

* I. BROUERIUS-VAN-NIDEK (Daniel), théologien hollandais, exerça principalement dans l'Inde les fonctions du ministère évangélique. Il y fut pour la première fois en 1651, et y resta jusqu'en 1658. Il avoit si bien appris dans cet intervalle la langue de l'Inde, qu'on appelle le *malais*, qu'il traduisit le nouveau Testament et une partie de l'ancien dans cet idiôme. Il retourna dans l'Inde en 1668, et il y est mort en 1673. Il n'étoit pas sans talens pour la poésie hollandaise. Son neveu Brouérius-Van-Nidek, a publié en ce genre ses œuvres posthumes.

* II. BROUERIUS-VAN-NIDEK (Matthieu), né à Amsterdam en 1677, cultiva avec succès la littérature ancienne, la jurisprudence, l'histoire, et la poésie hollandaise et latine. Il mit la dernière main au grand ouvrage de P. Van Halma, intitulé : *Théâtre des Provinces-Unies* (en hollandais), 2 vol. in-fol., 1725. Dans la même année il publia, in-8°, à Amsterdam, un recueil de fragmens historiques, inédits, sous le titre d'*Analecta medii ævi.* Il avoit déjà donné en 1713 un traité *De populorum veterum ac recentiorum adorationibus.* Il publia, avec J. Lelong, *Cabinet des antiquités des Provinces-Unies, et du pays de Clèves*, 6 vol. in-4°. Ce laborieux écrivain est mort en 1744.

I. BROUGHTON (Hugues), théologien anglais, ennemi déclaré des presbytériens et de Théodore de Bèze, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en sa langue, Londres, 1662, 4 vol. in-fol.

† II. BROUGHTON (Thomas), né à Londres en 1704, d'un curé, fut curé lui-même. Il publia, I. *Bibliotheca historica sacra*, ou Dictionnaire historique de la religion, depuis Adam jusqu'à nos jours, 1756, 2 vol. in-fol. II. *Biographia Britannica.* Il mourut en 1774.

† BROUKHUSIUS (VAN BROEKHUISEN), né à Amsterdam en 1649, poëte latin, hollandais, placé malgré lui, dans sa jeunesse, en apprentissage chez un apothicaire, entra au service, et mérita bientôt d'y être nommé enseigne. En 1672, il fut promu au grade de lieutenant; en 1674, embarqué sur la flotte de Ruiter, il eut le rang d'enseigne de la marine, à bord du *Jupiter*, commandé par le capitaine Van Ferik. Il parcourut les mers de l'Amérique, charmant toujours ses loisirs avec la culture des muses, témoin, entre autres, sa pièce intitulée *Céladon*, ou *le Désir de la patrie*, composée à la rade de l'île de Saint-Dominique. De retour à la fin de cette année, il reprit son service de terre. En 1678, il fut envoyé en garnison à Utrecht, où il se lia sur-tout avec le savant Grævius; il y publia une traduction de

la *Comparaison d'Homère et de Virgile* par le P. Rapin. Vers ce même temps, il obtint le grade de capitaine d'une des compagnies de la garnison d'Amsterdam. Il y donna en 1669 une édition de *Sannazar*, et en 1695 une de œuvres d'*Ænius Palearius*. Il fut réformé après la paix de Nipuric, en 1697, mais la ville d'Amsterdam lui conserva une partie de ses honoraires. Il se retira à la campagne, où il mourut en 1707, âgé de 58 ans. Broukhusius jouissoit d'une considération universelle, il entretenoit une correspondance avec les principaux savans de l'Europe. Il joignoit une très-grande facilité de travail à une mémoire prodigieuse, et il étoit très-versé dans l'histoire littéraire. Quelques appréciateurs de son mérite ont, en 1767, érigé un modeste monument à sa mémoire dans l'église d'Amstelveen (village peu éloigné d'Amsterdam), où reposent ses cendres. — Hoogstratten a publié un recueil de ses poésies hollandaises, Amsterdam, 1712, 1 vol. in-8°.

* BROUNCKER (Guillaume, vicomte), né à Castle-Lyons, en Irlande vers l'an 1620, mort en 1684, est un des fondateurs de la société royale, à Oxford, qu'il a présidée le premier. Il a été aussi maître de Sainte-Catherine près la Tour. On a inséré dans les transactions philosophiques plusieurs de ses *Mémoires sur les mathématiques*, et on trouve plusieurs lettres de lui à l'archevêque Ulster, à la suite de la vie de ce prélat par le docteur Parr. On a publié aussi, sans nom, une *Traduction du* Compendium *de musique* de Descartes, qui étoit de lui. Brouncker a été enterré à l'église de Sainte-Catherine.

I. BROUSSE (François Bernier de la) a composé des *Pastorales*, des *Bergeries*, et deux tragédies, dont l'une porte ce titre singulier : *l'Embryon romain*. Cet auteur est mort au commencement du 17e siècle.

* II. BROUSSE (Paschal-François de la), savant conseiller au parlement de Bordeaux. Il a publié, en 1657, un ouvrage intitulé *Pro Clemente V, Pontifice maximo, vindiciæ, seu de primatu Aquitaniæ dissertatio*, Paris, 1 vol. in-4°. C'est l'apologie de la bulle d'un pape qui a jugé, en faveur de l'archevêque de Bordeaux, la réclamation élevée par celui de Bourges, pour le titre de primat d'Aquitaine. Une pareille discussion ne pouvoit pas remplir utilement un gros livre. Aussi l'auteur n'en a fait la matière que du quart du sien ; le restant contient de bonnes recherches sur l'histoire de la Guyenne. Elles sont curieuses et présentées avec méthode en latin pur et élégant, ce qui n'est pas commun chez les anciens archiographes. La Brousse est, après Vinet, l'antiquaire bordelais qu'on lit avec le plus de plaisir, et que l'on consulte toujours avec fruit.

* III. BROUSSE des Faucherets (Jean-Louis), mort à Paris le 18 février 1808, fut nommé, après le 14 juillet 1789, lieutenant de maire au bureau des établissemens publics. En 1790, il publia un *Compte rendu, concernant l'administration de Paris*. En 1791, il fut élu membre du directoire du département, et expulsé de cette place sous le régime de la terreur. Il rentra dans cette administration en qualité de chef de bureau, puis devint l'un des administrateurs des hospices civils. En 1806, il fut l'un des membres du conseil de censure établi près le ministère de la police. Brousse des Faucherets est auteur de plusieurs pièces données à différens théâtres de la capitale. On a de lui, *l'Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes et en vers, représentée sur le théâtre français le 15 décembre 1784; *le Mariage se-*

cret, comédie en trois actes et en vers. Cette pièce, imprimée en 1786, est restée au théâtre. Dans la même année, il donna le *Portrait, ou le danger de tout dire*, comédie en un acte et en vers, ainsi que *la Double clef, ou Colombine mannequin*, parade en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, qui fut représentée au théâtre italien. Au mois de mars 1798, on eut encore de lui *les Dangers de la présomption*, comédie en cinq actes et en vers ; en 1799, *l'Astronome*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, musique de Lebrun, et *la Punition*, opéra en un acte, musique de Chérubini ; en 1808, *Arioste gouverneur, ou le Triomphe du génie*, en société avec M. Roger, et qui fut représentée au théâtre du vaudeville.

† BROUSSON (Claude) naquit à Nîmes en 1647. Il fut reçu avocat, et se distingua à Castres et à Toulouse par ses plaidoiries. Ce fut chez lui que se tint, en 1683, l'assemblée des députés des églises réformées, dans laquelle on résolut de continuer à s'assembler, quoiqu'on vînt à démolir les temples. L'exécution de ce projet occasionna des séditions, des combats, des exécutions violentes, des massacres, qui finirent par une amnistie de la part de Louis XIV. Brousson, retiré alors à Nîmes, et craignant d'être arrêté avec les principaux auteurs du projet, qu'on ne comprit pas apparemment dans l'amnistie, se réfugia à Genève, et de là à Lausanne. Il courut ensuite de ville en ville, de royaume en royaume, tâchant d'émouvoir la pitié des princes protestans en faveur de leurs frères de France. De retour dans sa patrie, il parcourut plusieurs provinces, exerça quelque temps le ministère dans les Cévennes, parut à Orange; passa dans le Béarn pour échapper à ceux qui le cherchoient, et fut arrêté à Oleron en 1698. On le transféra à Montpellier, où il fut convaincu d'avoir eu autrefois des intelligences avec les ennemis de l'état, et d'avoir prêché malgré les édits. Lorsque ses juges l'interrogèrent, il répondit « qu'il étoit l'apôtre de Jésus-Christ; qu'il ne devoit pas trahir le dépôt de la foi ; que son devoir étoit de distribuer le pain de la parole à ses frères. On lui montra un projet tracé de sa main, et adressé au duc de Schomberg, pour introduire des troupes anglaises et savoyardes dans le Languedoc. On lui demanda si les apôtres avoient écrit de tels projets ? » Il ne donna pas de réponse satisfaisante, et il fut condamné à être rompu vif. Cet arrêt fut exécuté le 14 novembre de la même année 1698. Brousson mourut comme un martyr, et fut regardé comme tel. Les états de Hollande accordèrent à sa veuve une pension de six cents florins, outre celle de quatre cents qu'ils faisoient déjà à son époux. On a de Brousson un grand nombre d'écrits en faveur des calvinistes : I. *L'Etat des réformés de France*. II. Des *Lettres au clergé de France*. III. *Lettres des protestans de France à tous les autres protestans*, imprimées aux dépens de l'électeur de Brandebourg. On les fit répandre dans les cours protestantes de l'Europe. IV. *Remarques sur la traduction du nouveau Testament d'Amelotte*, gros volume in-12, 1697, où il traite par occasion des matières controversées. V. *Considérations chrétiennes sur le rétablissement de la Jérusalem mystique*.

* BROUSSONET (Pierre-Auguste-Marie) naquit à Montpellier le 28 février 1761, où son père exerçoit avec honneur les fonctions de l'enseignement. Une curiosité insatiable, un grand désir de s'instruire

le firent distinguer parmi ses compagnons d'études. A dix-huit ans il fut désigné par l'université de Montpellier pour devenir l'un de ses professeurs ; et six ans après l'académie des sciences le nomma parmi ses membres à l'unanimité absolue des suffrages ; exemple qui n'avoit jamais eu lieu depuis sa fondation. Différentes *Dissertations sur l'histoire naturelle*, *sur la botanique et sur la médecine*, qu'il publia, justifièrent le choix de l'académie. La sagacité qui distinguoit l'esprit de Broussonet lui fit naître le désir de faire prévaloir en France la doctrine de Linnée. Il résolut de visiter la capitale, ainsi que les collections qu'elle renferme ; mais celles-ci ne pouvant servir de bases aux travaux importans qu'il méditoit, il entreprit de visiter aussi les cabinets étrangers les plus riches, et se dirigea vers l'Angleterre. L'académie royale de Londres s'empressa de le compter parmi ses membres. C'est dans cette ville qu'il commença son grand ouvrage sur les poissons. Revenu à Paris, il fut nommé secrétaire perpétuel de la société d'agriculture, que l'intendant Berthier de Sauvigny vouloit remettre en honneur. Nommé en 1789 au collége électoral de Paris, il fut appelé, comme les autres électeurs, à cette espèce de magistrature intermédiaire qui suppléa un instant les autorités suspendues ; et le jour qu'il vint à l'Hôtel-de-Ville, ce fut pour y voir égorger l'intendant de Paris, son ami et son protecteur. Broussonet fut ensuite chargé de l'approvisionnement de la capitale ; il se vit plusieurs fois menacé de perdre la vie. En 1791, il siégea à l'assemblée législative ; il la quitta l'année suivante pour se retirer dans sa ville natale. Les événemens du 31 mai le forcèrent de s'expatrier ; après des dangers sans nombre, il arriva à Madrid, où les savans l'accueillirent et lui prodiguèrent tous les secours. Mais les émigrés français, ne pouvant pardonner à Broussonet d'avoir occupé des places dans le gouvernement, l'obligèrent à quitter Madrid et bientôt après Lisbonne, où il s'étoit réfugié. Enfin les choses en vinrent au point qu'il se trouva heureux de suivre, comme médecin, l'ambassadeur extraordinaire que les Etats-Unis envoyoient à l'empereur de Maroc. Instruit de ses malheurs, son ami, le savant Banks, lui envoya un crédit de mille louis, exigible partout. Arrivé à Maroc, Broussonet employa tous ses loisirs à l'étude de la botanique, et recula les bornes de cette science. Ayant appris les efforts de la France pour revenir à un ordre de choses plus régulier, il demanda et obtint sa radiation. Le directoire le nomma au consulat des Canaries, à la résidence de Ténériffe, où il demeura pendant deux ans. Rentré dans sa patrie en 1796, l'institut s'empressa de le rappeler dans son sein ; l'école de Montpellier à sa chaire de professeur de botanique, et lui confia la direction de son jardin des plantes. En l'an 13 il fut nommé membre du corps législatif. Il mourut d'une suite d'attaque d'apoplexie, le 27 juillet 1807, à Montpellier. On doit, à ce savant estimable, le premier établissement en France d'un troupeau de mérinos et de chèvres d'Angola. Nous avons de lui, I. *Variæ positiones circa respirationem*, Montpellier, 1778, réimprimées en Allemagne dans plusieurs recueils de thèses choisies. II. *Ichthyologia, sistens piscium descriptiones et icones*, Londres, 1782, in-4°, avec figures. Ce sont des descriptions de poissons rares et la plupart inconnus. Il est fâcheux que la suite de cet ouvrage, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences, n'ait pas été imprimée à part. Les événemens em-

pêchèrent Broussonet de l'étendre et de le perfectionner; ainsi l'on doit regarder ce travail comme le frontispice d'un ouvrage important. III. *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrites à la manière de Linnée*, avec fig., 1784, in-8°. C'est la traduction d'une plaisanterie écrite en latin, qui tourne en ridicule les différens habillemens et les différens caractères des religieux. L'original parut en Allemagne en 1783. IV. *Année rurale, ou calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. V. *Notes pour servir à l'histoire de l'école de médecine de Montpellier pendant l'an VI*, Montpellier, an 7 (1795) in-8°. VIII. Un grand nombre de *Dissertations* lues à l'académie des sciences et qui se trouvent dans les Mémoires de cette compagnie. IX. *La Feuille du cultivateur*, 1788 et suivantes, 8 vol. in-4°, qu'il rédigea avec MM. Parmentier, Dubois et Lefebvre. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

I. BROUWER. *Voyez* BRAWER.

*II. BROUWER (Henri), natif, à ce qu'on pense, d'Amsterdam, s'est distingué parmi les navigateurs du 17e siècle, et a rendu d'importans services au commerce hollandais dans l'Inde. Dès l'année 1613 on le trouve chargé du commandement d'une escadre destinée pour cette partie du globe. Il jeta dans ce voyage les fondemens des relations mercantiles de ses compatriotes avec le royaume de Siam. En 1632 il fut nommé gouverneur-général des possessions hollandaises dans l'Inde. Il ne voulut accepter cette commission que pour trois ans, et il l'a résigna à l'expiration de ce terme. En 1641, la compagnie des Indes occidentales lui confia une entreprise principalement dirigée contre le Chili. L'année suivante il mourut dans cette expédition, et fut enterré à Baldimia. Les géographes du dernier siècle ont donné son nom à une étendue de pays située à l'est de l'île des Etats, mais dont l'existence est contestée aujourd'hui.

III. BROUWER (Christophe), natif d'Arnheim, savant jésuite, mort à Trèves le 11 juin 1617, âgé de 58 ans, laissa les *Antiquités de Fulde*, 1612, in-4°; les *Annales de Trèves*, avec les notes de Masen, en latin, 1670, 2 vol. in-fol., à Liége: la première édition, faite en 1626, fut supprimée et n'est pas commune. Il donna encore des éditions d'anciens auteurs, du poëte Venance, 1630, in-4°; les *Vies* de quelques saints d'Allemagne, tirées d'anciens manuscrits, Mayence, 1616, in-4°.

* BROUZET (N.), né à Béziers, étudia la médecine, et reçut les honneurs du doctorat à Montpellier vers l'an 1736. Il vint ensuite à Paris, et après quelque séjour dans cette capitale, il obtint la place des hôpitaux de Fontainebleau, où il mourut. On ignore la date de sa mort. Il étoit de l'académie de Béziers, et correspondant de l'académie royale des sciences de Paris; en 1754, il publia un ouvrage imprimé à Paris, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essai sur l'éducation médicinale des enfans, et sur leurs maladies*.

* I. BROWN (George), Anglais, de l'ordre de Saint-Augustin, que Henri VIII avoit nommé à l'archevêché de Dublin en 1535, embrassa et propagea le premier les principes de la réformation dans le royaume d'Irlande. Il partagea, sous les successeurs de Henri, Edouard VI et les reines Marie et Elisabeth, les destinées successives de faveur et de disgrace que leurs différentes manières de penser firent éprouver au protestantisme dans l'étendue de

leurs états. La reine Marie lui ôta son évêché en 1554, parce qu'il s'étoit marié. Il mourut deux ans après. A une physionomie gaie et ouverte, il joignoit les qualités de l'esprit et du cœur les plus estimables. Ce témoignage lui est rendu par Usher. Sa Vie a été imprimée à Londres en 1681, in-4°, et réimprimée dans les *Harleian Miscellany*, tom. V, n° 79. On y trouve une prédiction singulièrement remarquable sur la société, alors naissante, de Jésus.

* II. BROWN (Robert), fondateur d'une secte qui porte son nom. Il descendoit d'une famille distinguée, et avoit étudié à Cambridge. Il avoit formé, en 1580, une société religieuse à Norwich; elle déplut, et on le mit en prison. Il en sortit par le crédit du lord Burleigh, qui étoit son parent. Alors il passa en Hollande, et il établit à Amsterdam, à Leyde et à Middelbourg des églises qui ne communiquoient avec aucune autre église chrétienne. En 1585, il revint en Angleterre, où un livre qu'il avoit écrit contre l'Eglise anglicane lui attira quelques chagrins. Il se soumit enfin, et obtint même un bénéfice au comté de Northampton. Mais il n'y officia jamais, et le fit desservir par un curate. Enfin il fut mis en prison à Northampton, à l'âge de 80 ans, pour quelque acte de violence, il y mourut en 1630.

* III. BROWN (sir Guillaume), médecin anglais, né en 1692, mort en 1774, élève de Cambridge. Il s'établit d'abord à Lyon, au comté de Norfolk, et vint ensuite à Londres, où il se fit une grande réputation. Il a fondé à Cambridge deux prix pour les meilleures odes, et est auteur de *Poésies*, de *Mélanges*, de *Discours* et d'*Opuscules*. Il a aussi traduit *du latin en anglais* les Elémens de dioptrique et de catoptrique du docteur Grégory, auxquels il a ajouté des *Notes*.

† IV. BROWN (Jean), écrivain de beaucoup d'esprit, né en 1715 au comté de Northumberland, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, où il prit les ordres et la maîtrise-ès-arts. Il obtint le canonicat de Carlisle; et, dans le temps de la révolte de 1745, il porta les armes volontairement parmi les rebelles. Le docteur Osbaldiston, évêque de son diocèse, le fit son chapelain, et le chapitre lui donna la cure de Moreland au Westmorland. En 1731 il donna ses *Essais sur les caractères de Shaftsbury*, écrits avec beaucoup d'élégance. Peu après il obtint la cure de grand Horkesley au comté d'Essex. En 1755, sa tragédie de *Barberousse* fut jouée, et eut un grand succès. L'année suivante il donna *Athelstan*, autre tragédie. En 1757 il fit paroître un ouvrage sur les mœurs anglaises, ou *Appréciation des principes qui caractérisent la nation britannique*, Londres, 1757, 2 vol. in-8°, traduits en français par Chais, La Haye, 1758, in-8°. Cet ouvrage eut en peu de temps sept éditions en Angleterre. Il fut nommé chapelain ordinaire du roi, et obtint encore d'autres bénéfices. En 1766 il publia une *Lettre au docteur Lewth*, où il le représente comme un des sycophantes du docteur Warburton; et, à peu près dans le même temps, en 1766, il fut engagé à aller à Pétersbourg pour aider à y régulariser les écoles. Mais, pendant qu'on faisoit les dispositions pour ce voyage, il se coupa la gorge dans un accès de folie. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a écrit encore: *Histoire de la naissance et des progrès de la poésie et de la musique*, traduite en français par Eidous, Paris, 1768, in-8°; *Pensées sur la liberté civile et la licence des factions*, in-8°; un volume de *Sermons*; plusieurs *Discours* particuliers, et un *Poëme*

très-élégant, intitulé *The Cure of Saul*.

† V. BROWN (Thomas), fameux médecin, et célèbre antiquaire anglais, naquit à Londres au commencement du 17e siècle. Il sortit d'Angleterre en 1629 pour aller étudier dans les universités étrangères. Il prit le bonnet de docteur hors du royaume; et, à son retour à Londres, il fut reçu dans le collége des médecins. Vers la fin de sa vie, il se retira à Norwich, où le roi Charles II le créa chevalier en 1671. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1680. Il a laissé plusieurs ouvrages en anglais, qui ont été recueillis à Londres en 1686, in-fol. On y remarque celui intitulé *La religion du médecin*, dont il y a grand nombre d'éditions anglaises. Il a aussi paru en latin à Leyde, en 1644, in-12, et à Strasbourg, avec des notes, en 1652. On a encore une édition française de 1668, in-12, et une autre en allemand. Les catholiques romains ont censuré cet ouvrage, en prétendant que l'irréligion étoit la base de ce traité. Haller cite un autre ouvrage du même auteur, imprimé à Londres en 1646 et en 1673, in-fol.; en 1666, in-4°, sous le titre de *Pseudodoxia epidemica or enquiries in the vulgar errors*. Il y a une version en allemand, publiée à Nuremberg en 1680, in-4°. L'abbé Souchay en a donné une en français, intitulée *Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1733 et 1742, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, excellent pour le temps auquel Brown a vécu, est peu susceptible d'inspirer aujourd'hui de l'intérêt, parce que les erreurs qu'il combat sont depuis long-temps tombées en discrédit, au flambeau de la raison et des lumières du siècle.

† VI. BROWN (Edouard), fils du précédent, né en 1642, mort en 1718, fut reçu docteur en médecine à Oxford en 1667. Un an après il se mit à voyager, et il continua ses courses jusqu'en 1673, dans lesquelles il fit un ample recueil d'observations curieuses sur l'histoire naturelle et la médecine. De retour en Angleterre, il publia en sa langue deux *Relations de ses voyages*. La première contient les observations faites en Hongrie, en Servie, en Bulgarie, en Macédoine, en Thessalie, en Autriche, en Carinthie et en Carniole; la seconde a pour objet ce qu'il a vu de plus remarquable en Allemagne. Ces deux *Relations* ont paru en français, Paris, 1674, in-4°. On a de lui une *Traduction* de quelques Vies de Plutarque. Charles II le nomma son premier médecin, et lui confia l'hôpital de Saint-Barthélemi. Il fut aussi président du collége de médecine.

† VII. BROWN (Edward), théologien anglais, parent du précédent, vivoit dans le dernier siècle. Nous lui devons un ouvrage peu commun, imprimé en 1690, à Londres, en 2 vol. in-fol., sous ce titre: *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*. Cet ouvrage, très-estimé, est un Recueil de pièces intéressantes et curieuses concernant le concile de Bâle, de Lettres et d'Opuscules relatifs au même objet, le tout recueilli par Ortuin Gratius. Brown, en donnant la nouvelle édition que nous citons, l'a enrichie de notes et d'un appendix d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matière. Il a encore publié quelques autres ouvrages qui sont peu connus.

† VIII. BROWN (Pierre), natif d'Irlande, d'abord prevôt du collége de la Trinité, ensuite évêque de Corck, mourut dans son palais épiscopal en 1735, après avoir publié plusieurs ouvrages en anglais. Les

principaux sont, I. *Une Réfutation du christianisme non mystérieux*, de Toland, Dublin, 1697, in-8°. Ce traité fut l'origine de sa fortune, ce qui faisoit dire à l'impie que *c'étoit lui qui l'avoit fait évêque de Corck*. II. Plusieurs *Ecrits* contre la coutume de boire en mémoire des morts. III. *Le progrès, l'étendue et les limites de l'entendement humain*, qui est comme un supplément à son écrit contre Toland, 1728, in-8°. IV. Plusieurs *Sermons*. Ce prélat avoit beaucoup contribué à épurer le goût des orateurs de son pays.

† IX. BROWN (Ulysse-Maximilien de), célèbre général du 18e siècle, étoit fils d'Ulysse, baron de Brown, colonel d'un régiment de cuirassiers au service de l'empereur, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Irlande. Il naquit à Bâle en 1705, et fut appelé en Hongrie à l'âge de dix ans, par le comte George de Brown, son oncle, colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut présent au fameux siége de Belgrade en 1717; sur la fin de 1723 il devint capitaine dans le régiment de son oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il passa dans l'île de Corse en 1730, avec un bataillon de son régiment, et contribua beaucoup à la prise de Callanfara, où il reçut une blessure. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732, et colonel en 1734. Il se distingua dans la guerre d'Italie, sur-tout aux batailles de Parme et de Guastalla, et brûla, en présence de l'armée française, le pont que le maréchal de Noailles avoit fait jeter sur l'Adige. Nommé général de bataille en 1736, il favorisa l'année suivante la retraite par une savante manœuvre, et le 3 août 1737, il sauva tous les bagages à la malheureuse journée de Benjaluca en Bosnie. Cette belle action lui valut un second régiment d'infanterie, vacant par la mort du comte François de Wallis. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général-feld-maréchal-lieutenant, et le fit conseiller dans le conseil aulique de guerre. Après la mort de ce prince, le roi de Prusse étant entré en Silésie, le comte de Brown, avec un petit corps de troupes, sut lui disputer le terrain pied à pied. Il commandoit en 1741 l'infanterie de l'aile droite de l'armée autrichienne à la bataille de Molwitz, et, quoique blessé, il fit une belle retraite. Il passa ensuite en Bavière, où il commanda l'avant-garde de la même armée, s'empara de Deckendorf, et de beaucoup de bagages, et obligea les Français d'abandonner les bords du Danube, que l'armée autrichienne passa ensuite en toute sûreté. La reine de Hongrie l'envoya la même année à Worms, en qualité de son plénipotentiaire auprès du roi d'Angleterre; il y mit la dernière main au traité d'alliance entre les cours de Vienne, de Londres et de Turin. En 1743 la même princesse le déclara son conseiller intime. Le comte de Brown suivit en 1744 le prince de Lobkowitz en Italie, prit la ville de Vélétri le 4 août, malgré la supériorité du nombre des ennemis, pénétra dans leur camp, y renversa plusieurs régimens, et y fit beaucoup de prisonniers. Rappelé en Bavière, il s'y distingua, et retourna en Italie en 1746. Il chassa les Espagnols du Milanès, et s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenstein, il commanda l'aile gauche de l'armée autrichienne à la bataille de Plaisance, le 15 juin 1746, et défit l'aile droite de l'armée ennemie, commandée par le maréchal de Maillebois. Après cette célèbre bataille, dont le gain lui fut dû, il commanda en chef l'armée destinée

contre les Génois, s'empara du passage de la Bochetta, quoique défendu par quatre mille hommes, et se rendit maître de la ville de Gênes. Il se joignit ensuite aux troupes du roi de Sardaigne, et prit, conjointement avec lui, le mont Alban et le comté de Nice. Il passa le Var le 30 novembre, malgré les troupes françaises, entra en Provence, s'y empara des îles Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat. Il pensoit à se rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorsque la révolution de Gênes et l'armée du maréchal de Belle-Isle l'obligèrent de faire une retraite qui lui attira l'estime de tous les connoisseurs. Il employa le reste de l'année 1747 à défendre les états de la maison d'Autriche en Italie. L'impératrice-reine de Hongrie, pour récompenser ses belles campagnes d'Italie, le fit gouverneur de Transylvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes de ce royaume; et le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'honora, en 1755, de l'ordre de l'aigle blanc. Le roi de Prusse, ayant envahi la Saxe en 1756, et attaqué la Bohême, le comte de Brown marcha contre lui: il repoussa ce prince à la bataille de Lobositz le premier octobre, quoiqu'il n'eût que vingt-six mille huit cents hommes, et que le roi de Prusse en eût au moins quarante mille. Sept jours après, il entreprit une marche en Saxe, pour y délivrer les troupes saxonnes enfermées entre Airna et Konistein, action digne des plus grands capitaines anciens et modernes. Il obligea aussi les Prussiens à se retirer de la Bohême, ce qui lui valut le collier de la toison-d'or. Peu de temps après, le comte de Brown passa en Bohême, où il ramassa des troupes à la hâte, pour résister au roi de Prusse, qui y avoit pénétré de nouveau à la tête de toutes ses forces. Le 6 mai 1757, se donna la fameuse bataille de Potschernitz, ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereusement blessé. Obligé de se retirer à Prague, il y mourut de ses blessures, le 26 juin 1757, à 52 ans. Le comte de Brown n'étoit pas seulement grand général, il étoit aussi habile négociateur, et très-versé dans la politique. Il avoit épousé, le 15 août 1726, Marie-Philippine, comtesse de Marthinitz, d'une ancienne maison de Bohême, dont il eut deux fils. La Vie de ce général a été écrite en allemand et aussi en français, et imprimée à Prague en 1757. On y trouve des détails très-intéressans.

* X. BROWN (Moïse), théologien anglais et poëte, mort en 1787. Il étoit originairement tailleur de plumes. En 1723 il donna deux pièces de théâtre, l'une intitulée *Polydus*, ou l'*Amour malheureux*, tragédie; et l'autre, *All-Bédeviller*, qui n'étoit qu'une farce. Il prit ensuite un ton plus sérieux, et Hervey, l'auteur des Méditations, le protégea, et lui fit donner les ordres. Il obtint encore la cure d'Olney, au comté de Buckingham, et la chapelle du collége de Morden. On a de lui *les Pensées pour le dimanche*, en vers blancs; les *Eglogues sur la pêche;* et plusieurs *Sermons*.

* XI. BROWN (Jean), médecin écossais, né en 1736 à Buncle, au comté de Berwick, mort en 1788, s'étoit fait chef d'une secte en médecine. Il avoit d'abord été mis en apprentissage chez un tisserand; mais comme il annonçoit des dispositions incroyables pour l'étude, on l'envoya à l'école de grammaire de Dunse, dans l'intention de le pousser, s'il étoit possible, dans l'état ecclésiastique. Il fut quelque temps précepteur chez des person-

nes de qualité. En 1756, Brown étudia la théologie à l'université d'Edimbourg; mais un goût immodéré pour les plaisirs le détourna de la théologie, et il retourna à Dunse, où il fut sous-maître dans une école. Une année après il passa à Edimbourg, où il étudia la médecine; et pour subvenir à son existence il enseignoit le latin et préparoit les thèses à ceux qui se disposoient à prendre leurs degrés; le docteur Cullen lui donna aussi une place de précepteur dans sa famille, et lui fit avoir la permission de donner des leçons le soir. Alors il se maria et forma une maison d'étude pour les jeunes gens. Mais, quoiqu'il eût beaucoup de succès dans cette entreprise, il avoit si peu d'ordre qu'il fit banqueroute. Alors il tourna ses vues vers une chaire de médecine qui étoit vacante, mais qu'il ne put obtenir. Son caractère s'aigrit, et il se brouilla avec son bienfaiteur, le docteur Cullen, et avec tous les médecins de la faculté. Dans ce même temps il rêva un nouveau système de médecine, et prétendit renverser tous les autres. C'est ce qui paroît dans ses *Elémens de médecine*, qui sont une sorte d'explication des leçons qu'il donnoit. Il voulut introduire un nouveau langage pour cette science, aussi-bien que de nouvelles idées; et quoique ses manières fussent rustiques, et ses habitudes communes, il ne laissa pas d'avoir des disciples. Il fut reçu docteur à Saint-André: mais l'état de sa fortune empirant de jour en jour par sa mauvaise conduite, il s'en alla à Londres en 1786, et y publia ses *Observations sur l'ancien système de médecine*. En 1788 il mourut d'une apoplexie occasionnée, à ce qu'on croit, par une dose de laudanum, qu'il avoit coutume de prendre quand il sentoit ses sens engourdis. Le principe fondamental de son système étoit que, puisque tout agit sur le corps humain, tout est stimulant, ou doué d'une puissance excitative, et qu'il y a dans tous les corps animés un principe correspondant, qu'il appelle l'excitabilité. En conséquence il place tous les moyens curatifs dans le plus ou le moins d'excitation. Cette opinion a introduit dans la médecine pratique l'usage de beaucoup de remèdes violens, que les systèmes plus prudens des temps antérieurs avoient fait rejeter. Le système de Brown a plus de partisans dans les autres pays qu'en Angleterre.

* XII. BROWN (Jean), peintre écossais, et homme de lettres, né à Edimbourg en 1752, mort en 1787, voyagea en Italie pour perfectionner ses talens, et revint ensuite dans sa patrie, où il demeura jusqu'à sa mort. Le lord Monboddo a publié en 1789 des *Lettres* de lui *sur la poésie et la musique de l'opéra italien*, 1 vol. in-12.

BROWNCKER (Guillaume), l'un des premiers membres de la société royale de Londres, naquit en Irlande en 1620, et mourut en 1684. Le recueil des Transactions philosophiques offre plusieurs de ses *Mémoires*. Il a publié à part *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. C'est une correspondance avec Wallis sur les mathématiques.

† I. BROWNE (Robert), né à Northampton en Angleterre, étudia en théologie à Cambridge, et conçut dès-lors le dessein de réformer la religion réformée. Il s'associa, pour exécuter son projet, à Richard Harrison, maître d'école. Browne trouva que les puritains donnoient encore trop aux sens dans le culte qu'ils rendoient à Dieu, et que, pour l'honorer véritablement en esprit, il falloit retrancher toute prière vocale, même l'oraison dominicale. Il ne voulut donc se trouver dans aucune église où l'on récitoit des prières.

Il eut des disciples qui formèrent une secte qu'ils regardoient comme la seule Église véritable. Les brownistes s'assembloient cependant, et prêchoient dans leurs assemblées. Tout le monde avoit droit d'annoncer la parole divine chez eux, et ils n'exigeoient point de vocation, comme les calvinistes et les puritains. Les anglicans, les presbytériens, les catholiques furent également ennemis de ces nouveaux sectaires qui se déchaînoient à leur tour contre l'Église anglicane. Ils prêchèrent contre elle, et lui firent les mêmes reproches que les protestans et les calvinistes avoient faits à l'Église catholique. Le gouvernement, quoiqu'il les punît avec sévérité, ne put empêcher qu'ils ne formassent une secte en Angleterre. Browne en fut le chef, et prit le titre de patriarche de l'Eglise réformée. Il mourut en 1630. On a de ce fanatique la *Différence des mœurs des chrétiens d'avec celles des Turcs, papistes* et *païens*, Middelbourg, 1582, in-4°.

† II. BROWNE (Guillaume), poëte anglais, né à Tavistock en Devonshire vers 1560, mort vers l'an 1645, se fit un nom par ses *Pastorales*. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Londres, en 1625. On a encore de lui sept Eglogues, publiées sous ce titre : *La Flûte du Berger*, à Londres, 1614, in-8°. On a publié une édition de ses *Poésies*, 1772, 3 petits vol. in-12.

† III. BROWNE (Thomas), écrivain satirique anglais, ne put s'attacher à aucune profession. Il quitta successivement l'université d'Oxford où son père l'avoit envoyé, et le collége d'Upton dont il étoit membre. Préférant à tout l'entière liberté de l'homme de lettres, il s'établit à Londres, manquant souvent du nécessaire, mais écrivant des *Pamphlets*, des *Dialogues*, des *Lettres*, et faisant des vers. Le fond de ses ouvrages étoit fort peu de chose ; mais leur enjouement les faisoit lire. Ils furent recueillis en 1707, en 4 vol. in-8°. L'auteur étoit mort en 1704, dans un état peu au-dessus de l'indigence.

* IV. BROWNE (Simon), théologien non conformiste, né en 1680, à Shepton-Mallet, au comté de Sommerset, mort en 1732, élève de Bridgewater, puis ministre de la congrégation à Portsmouth, et ensuite d'une autre à Londres. L'affoiblissement de ses facultés intellectuelles le força de quitter ses fonctions, et il se retira dans sa ville natale, où il mourut. Il a écrit une réponse à Wooslon et à Tindal, qui montre un homme profond dans la logique et la théologie. Son dernier ouvrage est intitulé *Défense de la religion naturelle et de la révélation chrétienne*, dédiée à la reine Caroline. Il y soutient que Dieu a éteint en lui l'ame rationnelle. Ses amis l'empêchèrent de faire imprimer cet écrit ; mais il a été inséré au n° 88 de l'Adventurer. Sur tout autre sujet, Browne montroit un esprit parfaitement juste et pénétrant ; mais sur celui-là, la raison l'abandonnoit ; et on ne put jamais lui persuader qu'il y avoit en lui un principe pensant.

† V. BROWNE (George, comte de), homme d'état et général distingué du 18e siècle, né en Irlande le 15 janvier 1698. Il descendoit d'une ancienne famille célèbre qui passa avec Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, et s'établit en Irlande. Voyant l'impossibilité d'obtenir dans sa patrie de l'emploi à cause de la religion catholique qu'il professoit, il quitta l'Irlande, et prit du service chez l'électeur du Palatinat. Peu après il suivit le général Keith en Russie, et

fut fait en 1730 major dans le régiment d'infanterie de Narva. A l'époque où la garde conspira contre l'impératrice Anne Iwanovna, il fondit avec ses camarades, l'épée à la main, sur les conjurés, et, par ce trait de dévouement, lui sauva la vie, service que l'impératrice sut reconnoître dans la suite. Depuis cette époque il se trouva dans toutes les guerres de la Russie jusqu'en 1762, et donna par-tout des preuves de courage et de talent; ce qui lui procura un avancement rapide. Il fit la campagne de Pologne, accompagna le général Lascy dans son expédition contre les Français sur le Rhin, et s'y distingua par une marche forcée très-savante. Pour rejoindre le feld-maréchal Munich, sur le Wolga, il fit une marche encore plus rapide et plus périlleuse, et empêcha, avec 3,000 hommes de troupes irrégulières, toute l'armée turque de passer le Wolga. Malgré deux blessures dangereuses qu'il reçut au siége d'Asow, il vola, en 1739, devant Oczakow, et y commanda un corps de 30,000 hommes. Dans la même année, pendant la bataille de Krotzka, il se précipite au milieu des ennemis, et renverse tout ce qui s'oppose; mais son cheval ayant été tué, il fut pris, emmené à Andrinople, et vendu trois fois comme esclave. Un officier français lui procura les moyens de recouvrer sa liberté. Travesti en esclave, il apprit chez l'ambassadeur de France les plans secrets des Turcs pour la campagne de l'année suivante. Maître de ce secret, il s'esquive de Constantinople, et arrive heureusement à Pétersbourg, où l'impératrice, pour le récompenser, le nomma général-major. Dans la guerre contre les Suédois, en 1742, il sut, par une tactique savante, déjouer les projets des Suédois, et les tenir éloignés de Narva et de Pétersbourg. Dans la guerre de sept ans, il fut envoyé, en qualité de lieutenant-général, au secours de l'Autriche, et assista aux batailles de Lowositz, de Prague et de Colin. Il se distingua dans les batailles de Fagersdorf, de Breslau et de Custrin. Il fut nommé général en chef, et dans la bataille de Torndorf, lorsqu'il eut rétabli par son aile gauche la bataille qu'avoit perdue l'aile droite, il fut fait prisonnier par les Prussiens. Il parvint néanmoins à se dégager par sa présence d'esprit. Mais ayant reçu cinq coups de sabre sur la tête, il resta sur le champ de bataille confondu parmi les morts. Cependant c'étoit à lui qu'on devoit le gain de la bataille. Il fut ramené à Pétersbourg, et guérit de ses blessures. La mort de l'impératrice ramena la paix. Le nouvel empereur, Pierre III, qui connoissoit les grands talens militaires de Browne, le nomma général en chef de l'armée destinée contre les Danois, auxquels il venoit de déclarer la guerre. Browne regarda cette guerre comme impolitique autant qu'injuste, et n'hésita pas à manifester cette opinion à l'empereur même. Le monarque en fut irrité, déchira le brevet de feld-maréchal qu'il venoit de lui donner, et lui ordonna de quitter sur-le-champ son service et ses états. Browne se tut et se disposa à partir. Au bout de trois jours, le monarque s'apaisa, et, convaincu que ce brave militaire avoit plus à cœur les intérêts de son maître que les siens propres, lui rendit sa bienveillance, le confirma dans toutes ses dignités, et le nomma gouverneur de Livonie. Il servit dans ce nouveau poste pendant 30 ans avec la plus grande distinction, réforma des abus, fit des établissemens utiles de tous les genres, et gouverna cette province avec une impartialité et un désintéressement exemplaires. Quelques années avant sa mort, il demanda à l'impératrice Catherine sa démission à cause de son grand âge; mais elle lui répondit: « Monsieur

le comte, rien ne peut plus nous séparer que la mort. » Vingt ans avant de mourir, il s'étoit fait construire son cercueil, qu'il se fit présenter souvent, et montra qu'il ne craignoit pas la mort qu'il avoit si souvent affrontée dans les plus grands dangers. Il mourut le 18 septembre 1792, âgé de 94 ans, après avoir servi la Russie avec zèle pendant 64 ans.

* VI. BROWNE (Jean), anatomiste du 17e siècle, et chirurgien ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, publia à Londres : *Miographia nova, sive musculorum omnium in corpore humano hactenùs repertorum accuratissima descriptio*, Londini, 1684, in-fol.; Lugduni-Batavorum, 1687, 1690, in-fol.; Amstelodani, 1694, in-fol. Cette miographie, qui contient 37 planches défectueuses, parut en anglais en 1681 et en 1697, in-fol. en allemand, à Berlin, en 1704, et à Leipzick, en 1715, in-fol. Ce chirurgien a écrit quelques autres ouvrages en sa langue maternelle; tels sont, un *Traité complet des plaies*, imprimé à Londres, en 1678, in-4°; un *Traité complet sur les tumeurs contre nature*, publié dans la même ville, en 1678, in-8°; un *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles*, qui parut à Londres, en 1684, in-4°. Dans cet ouvrage, il parle de la guérison faite par l'imposition des mains des rois d'Angleterre pendant 640 ans. Assurément ce n'est pas manquer de foi que de ne pas croire à ce miracle. On trouve plusieurs médecins du même nom. — André BROWNE a écrit, *de febribus tentamen theoretico-praticum*, Edimburgi, 1395, in-8°. — Jean BROWNE a publié des *Institutes de médecine*, en anglais, Londres, 1714, in-8°. — Joseph BROWNE a donné un *Traité de la peste*, dans la même langue, Londres, 1720, in-8°. C'est un recueil de toutes les épidémico-pestilentielles du 17e siècle. — Patrice BROWNE est auteur d'un ouvrage intitulé *The civil and naturel History of Jamaica, in thrée parts*, Londres, 1756, in-fol., avec 50 planches. On y trouve un détail circonstancié des principales productions fossiles, végétales et animales de cette île de l'Amérique. — Richard BROWNE a fait imprimer en anglais, en 1729, un *Essai sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain*, dans lequel il traite de la nature des maladies de la rate et des vapeurs. Cet essai a paru en latin, à Londres, en 1735, sous le titre de *Medicina musica*.

* VII. BROWNE (Isaac Hawkins), poëte anglais, né en 1706, mort en 1760, fils d'un ecclésiastique de Burton-sur-Trent, au comté de Stafford, élève des colléges de Westminster et de la Trinité, à Cambridge, puis de l'école de droit de Lincoln. Il s'appliqua beaucoup plus à la littérature qu'à la jurisprudence, et on a de lui *plusieurs poëmes* qui ne sont pas sans mérite. Le canton de Wenlock, au comté de Shrop, le nomma son représentant au parlement, pour la première fois, en 1744, et, pour la seconde, en 1748. En 1768, BROWNE, son fils, publia les poésies de son père, dont la plus estimée est en latin, *de Animi immortalitate*. On en a deux traductions en anglais, l'une de Soame Jenyns, et l'autre de Lettice.

* VIII. BROWNE (Pierre), évêque de Corck, mort en 1735, se distingua par plusieurs ouvrages. Celui qu'on estime le plus est intitulé *Sur les progrès et l'étendue de l'esprit humain*.

* IX. BROWNE (Patrice), médecin célèbre, né en 1720 à Crosboyne en Irlande, et mort à Rus-

brook, au même pays, en 1790. On l'envoya dans sa jeunesse chez un parent à l'île d'Antigoa. Le climat ne convenant pas à sa santé, il retourna en Europe en 1737, et demeura cinq années à Paris, passa ensuite à Leyde, où il prit le doctorat, et revint à Londres, où il forma d'intimes liaisons avec les savans les plus distingués. Enfin il retourna aux Indes occidentales, où il fixa sa résidence à la Jamaïque. C'est à lui que la ville de Kingston doit l'avantage d'être un port de douane, au lieu de Spanish Tawn, à St-Yago, qui l'étoit auparavant. Dans la même année, 1756, il publia l'*Histoire naturelle et civile de la Jamaïque*, in-fol. Il avoit déjà donné, l'année précédente, une carte exacte de cette île, tracée de sa main. Enfin il a laissé quelques manuscrits *sur les plantes de la Jamaïque et de l'Irlande.*

* BRU (Moyse-Vincent), peintre, né à Valence, entra dans l'école de Conchillos à quinze ans, et y fit de si grands progrès, qu'il surpassa bientôt tous ses camarades. Etant du nombre des peintres choisis pour orner l'église de Saint-Jean del Mercado de Valence, il y peignit trois excellens tableaux, dont l'un est le *le passage du Jourdain,* le second *un saint François-de-Paul,* et le troisième *celui de tous les saints.* Ces ouvrages annonçoient une grande force de génie et la main d'un grand maître. Quels succès ne promettoit pas un tel début ! Cet habile artiste n'avoit que 21 ans lorsqu'il mourut dans sa ville natale, en 1703.

*BRUCÆUS (Henri), né à Aloste vers l'an 1531, professa avec autant de succès que de talens la médecine et les mathématiques à Rostock, où il mourut le 31 décembre 1593. Il a composé plusieurs ouvrages : I. *De motu primo.* II. *Institutiones spheræ.* III. *Propositiones de morbo gallico*, Rostochii, 1569, in-8°. IV. *De scorbuto*, *propositiones Rostochii disputatæ*, 1589, 1591. On les trouve dans le traité de Severin Engalénus, qui est intitulé *Liber observationum de scorbuto*, Lipsiæ, 1614, in-8°; Ienæ, 1624, in-8°; Hagæ Comitis, 1658, in-8°; Amstelodami, 1720, in-8°. V. *Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis*, Francofurti, 1611, in-8°, avec les *Miscellanea* de Henri Smet, son compatriote et son ami.

*BRUCE (Jacques), célèbre voyageur écossais, né en 1730 à Kinnaird, au comté de Stirling, élève du collége d'Edimbourg, où il étudia d'abord le droit; mais il ne suivit pas cette profession. En sortant du collége, il vint à Londres et s'associa avec un marchand de vin, dont il épousa la fille. Ayant perdu successivement sa femme et son beau-père, qui lui laissa tout son bien, il accepta le consulat d'Alger, qu'il garda un an. Il passa ensuite en Asie, et dessina les ruines de Palmyre et de Balbec. On garde ces dessins à la bibliothèque du roi d'Angleterre, à Kew. En 1768, il fit son voyage aux sources du Nil. Il alla d'Alexandrie au Caire, traversa le désert de la mer Rouge, et passa un temps considérable dans l'Arabie heureuse. En 1770, il arriva à Gondar en Abyssinie, et se rendit précieux dans ce pays par ses connoissances en médecine. Cette année il découvrit le grand objet de ses recherches, et en tira peut-être trop de vanité; car il est certain qu'avant lui un missionnaire portugais avoit décrit les sources du Nil. Il servoit dans l'armée du prince régnant en Abyssinie, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de quitter ce pays, où il avoit résidé deux ans. Il fut près de treize mois pour regagner le Caire, et il eut pendant ce temps beaucoup à souffrir. En 1773, Bruce rentra en

Angleterre, et se retira dans les terres qu'il avoit à Kinnaird, où il s'étoit marié. En 1790, il a publié l'histoire long-temps attendue de son voyage, en 5 vol. in-4°; elle contient beaucoup de détails curieux, mais la véracité de l'historien a paru suspecte dans quelques récits. Cependant il faut dire aussi qu'il est appuyé de l'autorité de sir Guillaume Jones, de Barington, et de Buffon. Après tant de voyages, une chute sur son escalier occasionna la mort de Bruce, en 1794. Le roi d'Angleterre a acheté ses dessins 2000 liv. sterl. et a fait les frais de la gravure des planches de ses voyages.

† BRUCIOLI *ou* Bruccioli (Antoine), laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du 15e siècle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier et passa en France. Les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans sa patrie. Mais la liberté avec laquelle il parla contre les moines et les prêtres le fit soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut emprisonné, et n'auroit point échappé à la corde, sans les bons offices de ses amis, qui firent réduire sa punition à un exil de deux ans. Il se retira alors à Venise avec ses frères qui étoient imprimeurs et libraires, et y publia des ouvrages, dont le plus connu et le plus recherché est la *Bible entière traduite en langue italienne*, avec des commentaires. Cette Bible, où Brucioli parle en protestant, fit beaucoup de bruit, et fut mise au nombre des livres hérétiques de la première classe; aussi les réformateurs s'en procurèrent plusieurs éditions. La plus ample et la plus rare est celle de Venise, 1546 et 1548, 7 tomes en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait sa traduction sur le texte hébreu; mais la vérité est que très-médiocrement versé dans cette langue, il s'est servi de la version latine de Sanctès Pagnin, que même il n'a pas toujours entendue: son style d'ailleurs est aussi barbare que le latin qui lui a servi d'original. Ses autres ouvrages sont, I. Des *Traductions italiennes* de l'Histoire naturelle de Pline et de plusieurs *Traités* d'Aristote et de Cicéron. II. Des *éditions* de Pétrarque et de Boccace, avec des notes. III. Des *Dialogues*, Venise, 1526, in-fol. On ne sait point l'année de sa mort; mais il vivoit encore en 1554.

BRUCK (Jacques de), célèbre architecte flamand, réussit par l'élégance de ses distributions et le goût qu'il montra dans la décoration. Il fit construire à Mons, en 1634, le superbe monastère de Saint-Guillain.

* BRUCKER (Jean-Jacques), savant connu par ses écrits concernant l'histoire de la philosophie, naquit à Augsbourg le 22 janvier 1696, et mourut en novembre 1770, dans la même ville, après avoir été pasteur à l'église de Saint-Ulric. Son premier ouvrage fut, *Testamen introductionis in historiam doctrinæ dei deis*, Ienæ, 1719, in-4°. Son grand ouvrage est intitulé *Historia critica philosophiæ, à tempore resuscitatarum in Occidente litterarum ad nostra tempora*, Lipsiæ, 1742, 6 vol. in-4°. L'auteur y décrit la vie des philosophes anciens et modernes, juge leurs ouvrages, fait connoître ce qu'ils ont de plus remarquable, et donne le résumé de leurs opinions et systèmes. Le docteur Enfield en a donné un abrégé en 2 vol. in-4°.

* BRUCKMANN (François-Ernest), célèbre médecin, savant et naturaliste, né le 17 décembre 1697,

à Mariensbal, près de Hemstaldt, mort à Brunswick le 21 mars 1753. Ses nombreux écrits traitent principalement du règne végétal et minéral. Nous en citerons les suivans : *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos, vulgò tubera terræ dictos*, Helmst. 1720, in-4° c. fig. ; *Historia naturalis curiosa, τοῦ Ἀσβέστου, ejusque preparatorum chartæ lini lintei et ellychniorum incombustibilium*. Brunsv. 1727, in-4°. L'auteur trouva que le papier d'Asbesse est susceptible de recevoir l'impression, et il fit tirer quatre exemplaires de son *Histoire naturelle* sur cette espèce de papier incombustible. *Magnalia Dei in locis subterraneis*, ou *Trésor souterrain de tous les royaumes et pays, contenant la description détaillée de plus de 1600 mines répandues dans les quatre parties du monde*, 2 vol. in-fol., Brunswick et Wolfenbuttel, 1727 et 1730.

* **BRUCKNER** (Isaac), habile mécanicien, né à Bâle le 23 juin 1686, se rendit à Paris pour se perfectionner dans les arts mécaniques. Il y construisit, entre autres choses, un globe terrestre de grande dimension en cuivre doré, ce qui lui valut le titre de géographe du roi, un présent considérable et une pension de 300 fr. Après avoir fait des voyages à Pétersbourg et en Angleterre, il revint se fixer à Paris, où il trouva une machine pour trouver les longitudes sur mer. Les académies de Paris et de Pétersbourg le reçurent au nombre de leurs membres. Il mourut à Bâle le 6 avril 1762.

* **BRUCKNER** (John), mort à Norwick le 12 mai 1805, étoit élève de Hemsterhuis, de Valkenaer et de Schulless. Il est auteur de la *Théorie du système animal ;* du *Criticism* on *the diversions of purley, et thougts on public Worship*. On a aussi de lui *quelques poésies* qui ne sont pas sans mérite.

BRUEGHEL. *Voy.* BREUGHEL.

* **BRUELE** *ou* BRANT (Gautier), docteur en médecine et mathématicien, vivoit vers la fin du 16e siècle. Il a publié un ouvrage intitulé *Praxis medecinæ theorica et empirica familiarissima, in quâ pulcherrimâ, diludicissimâque ratione, morborum internorum cognitio, eorumque curatio traditur*, Antverpiæ, 1581, 1585, in-fol. ; Lugduni Batavorum, 1589, 1599, 1612, 1628, in-12 ; Venetiis, 1602, in-8°. Tout le volume, qui est en forme de tables, est peu recherché aujourd'hui.

† **BRUERE** (Charles LE CLERC de la), frère de Charles-Antoine-Joseph Le Clerc de Montlinot, d'abord chanoine à Lille, puis directeur de la maison de force à Soissons, auteur de plusieurs ouvrages sur les hôpitaux, fut secrétaire d'ambassade à Rome pour le duc de Nivernais, ensuite eut le privilége du *Mercure* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de 39 ans. Le *Mercure*, sous lui et sous Fuzelier son associé, ne fut point le bureau de la satire ; il sut le rendre intéressant, sans avoir recours à la critique. Il avoit du génie pour le genre lyrique. Il est auteur de plusieurs opéras : *Les Voyages de l'Amour ; Dardanus ; le Prince de Noisi ;* — d'une comédie intitulée *les Mécontens ;* et d'une *Histoire de Charlemagne*, 2 volumes in-12, écrite avec élégance.

† I. **BRUÉYS** (David-Augustin) naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le calvinisme et dans la controverse. Ayant écrit contre *l'Exposition de la foi par Bossuet*, ce prélat ne répondit à cet ouvrage

qu'en convertissant l'auteur. Bruéys, devenu catholique en 1682, combattit contre les ministres protestans, entre autres contre Jurieu, Lenfant et La Roque ; mais son génie enjoué se pliant difficilement aux ouvrages sérieux, il quitta la théologie pour le théâtre. Il composa plusieurs *Comédies*, pleines d'esprit et de gaieté, conjointement avec Palaprat son intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Le désir de se procurer leurs entrées à la comédie unit leurs talens, et nous valut quelques pièces qui sont restées au théâtre : I. *Le Grondeur*, comédie d'un très-bon genre. Elle étoit d'abord en cinq actes ; mais Palaprat la réduisit à trois. II. *Le Muet*, comédie en cinq actes, imitée de l'*Eunuque* de Térence. III. *L'Important de cour*, en 5 actes. IV. *L'Avocat patelin*, pièce ancienne, sous Charles VI (*Voy.* BLANCHET, n° I), à laquelle il donna les charmes de la nouveauté. V. *La Force du sang*, en trois actes. Toutes ces pièces sont en prose ; celles que nous avons en vers ne sont pas aussi estimées. Sa comédie de *l'Opiniâtre* est versifiée d'une manière sèche et dure. S'il y a de la chaleur dans l'action, il n'y en a point dans le comique. Le caractère de l'Opiniâtre n'y est que crayonné. Les *Tragédies* de Bruéys n'ont pas eu, il s'en faut bien, le succès de ses *Comédies*. Sa *Gabinie*, tirée d'une tragédie latine du P. Jourdain, jésuite, offre cependant quelques tableaux bien peints et des situations attendrissantes. Son *Asba*, pièce romanesque, dans laquelle un scélérat poignarde son fils, et se livre lui-même à la justice pour subir le châtiment de ses crimes, est une horreur dégoûtante. *Lisymachus*, pièce vraiment tragique, fondée sur le véritable héroïsme, a quelques beautés ; mais le plan en est mauvais, et les vers valent moins que le plan. On a encore de Bruéys une *Paraphrase* en prose de l'Art poétique d'Horace, qui n'est proprement qu'un commentaire suivi, où il délaie les sentences vives, précises et énergiques du poëte latin. Toutes les pièces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1735, en 3 vol. in-8°, par Delaunay, qui les a fait précéder de la vie de Bruéys. Bruéys redevint controversiste dans ses dernières années. Il publia de nouveaux écrits dans ce genre : I. *Traité de l'obéissance des chrétiens aux puissances souveraines*, Utrecht, 1735, in-12. Cet ouvrage fut publié, à la prière de Bâville, intendant de Languedoc, pour apaiser les mouvemens que la révocation de l'édit de Nantes avoient excités dans sa province. Cet ouvrage mérita les éloges de Barthe, docteur de Sorbonne, et du célèbre Fléchier, évêque de Nîmes. La première édition, Montpellier, 1707. II. *Histoire du fanatisme, ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12. III. *Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique*. Paris, 1668, in-12. Cet auteur aimable imita mieux Molière que Bossuet. Ses écrits de controverse, qui forment 10 vol., manquent de force et d'élégance. Il mourut à Montpellier en 1723.

† II. BRUÉYS, lieutenant de la marine royale avant la révolution, et ensuite contre-amiral au service de la république française ; il eut le commandement de la flotte qui sortit, en juin 1797, de Toulon, et conduisit en Egypte l'armée aux ordres du général Bonaparte. Etant resté sur les côtes d'Egypte plus long-temps qu'il ne falloit, il y fut joint par l'amiral Nelson, qui l'attaqua avec la plus grande hardiesse près d'Aboukir ; Bruéys montra la plus grande bravoure dans ce combat, où son escadre fut presqu'entièrement défaite et prise par les

Anglais ; blessé à la tête et à la main, il continua de commander et d'animer son équipage, lorsqu'un boulet de canon l'atteignit. Il vécut encore un quart d'heure, et mourut en disant à ceux qui vouloient le conduire au poste des blessés : « Un amiral français doit mourir sur son banc de quart. » Les uns accusent cet amiral d'impéritie ; d'autres pensent qu'il se perdit par sa trop grande confiance, en se persuadant qu'une flotte embossée étoit inattaquable, et que jamais les Anglais n'oseroient s'approcher. Mais quelle que soit la cause de sa défaite, l'exemple qu'il donna d'un dévouement et d'une valeur héroïque doit en quelque sorte lui servir d'excuse envers sa patrie.

† BRUGES (Jean de), peintre flamand, vivoit au commencement du 15e siècle. Avant lui, on ne se servoit dans la peinture que de couleurs délayées avec de la colle ou de la gomme ; ou bien en émail, avec des couleurs tirées des métaux. Jean de Bruges, frère et disciple de Hubert Van Eick (*Voyez* EICK), cultivoit la chimie en même temps que la peinture ; il imagina qu'un vernis composé d'huile de lin ou de noix, mêlé avec les couleurs, formeroit un corps solide qui les fixeroit, et leur donneroit plus d'éclat que la colle. Son premier essai ayant eu du succès, il se servit de son secret, qui passa ensuite en Italie, et le premier tableau peint de cette manière fut présenté à Alfonse Ier, roi de Naples. On voyoit déjà dans le cabinet du roi à Paris l'*Agneau de l'apocalypse*, et les *Noces de Cana*, deux tableaux de Jean de Bruges. Mais, à l'arrivée de son *Jugement dernier*, on fut étonné de voir cette composition attirer les regards de la multitude, sans doute à cause de son extrême bizarrerie, et de la beauté du coloris. Il est divisé en trois parties, selon l'usage du temps, les deux de chaque côté servant de volets à celles du milieu. Les amateurs et les artistes n'y voient en effet que la couleur, la beauté de quelques têtes, et, dans la réalité, c'est parce que ces tableaux sont des monumens des siècles reculés qu'ils doivent tenir leur place au Musée. Raspe a contesté à Jean de Bruges, ou Van Eick, la découverte de la peinture à l'huile, et a prétendu prouver par des notes savantes qu'elle existoit en Allemagne avant la naissance de ce peintre.

* BRUGGEN (Jean Van der), a gravé, dans le siècle dernier, plusieurs morceaux en manière noire, d'après Rembrant, Van Dyck et autres maîtres.

BRUGIANTINO (Vincent), gentilhomme ferrarais, et poëte italien du 16e siècle, dont les ouvrages sont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux sont, I. *Angelica inamorata*, Venise, 1553, in-4°. C'est un poëme *soi-disant* épique où l'auteur s'efforce d'imiter l'Arioste. II. Le *Décameron de Boccace*, mis en vers italiens, à Venise, 1554, in-4°, moins commun, et sur-tout moins bon que l'auteur qu'il vouloit embellir et qu'il a défiguré.

* I. BRUGUIÈRE (Pierre), né en 1730 à Thiers, département du Puy-de-Dôme, d'une famille alliée à Soanen, évêque de Senez, entra dans l'état ecclésiastique, exerça le ministère à Paris jusqu'en 1780, où, sous prétexte qu'il avoit dans sa bibliothèque les œuvres du célèbre docteur Arnauld, il fut interdit par l'archevêque Beaumont. Ce prélat tracassier étant mort, eut pour successeur M. de Juigné, qui s'empressa de rappeler Bruguière aux fonctions de son état. Il n'avoit jamais désiré

qu'une place, celle d'aumônier de la Salpêtrière, afin de se consacrer entièrement au service des pauvres. Il l'obtint enfin, et ne put la garder que très-peu de temps, parce qu'il fallut céder aux vœux des habitans de la paroisse Saint-Paul qui le désirèrent pour curé, lorsqu'il eut prêté le serment exigé en 1791. L'évêque Gobel ayant approuvé le mariage d'un prêtre, Bruguière, de concert avec trois autres curés de Paris, attaqua la lâcheté de l'évêque par un mémoire vigoureux qu'ils imprimèrent. Cet article de courage les fit emprisonner en 1793. Bruguière, acquitté par le tribunal révolutionnaire, fut bientôt après incarcéré de nouveau, parce qu'il continuoit à exercer le culte, malgré les fureurs de la persécution. Rien n'amortit son intrépidité; de sa prison il écrivit à ses paroissiens pour les encourager. Tourmenté sans relâche par les impies et les dissidens, il força leur estime par ses vertus. Réduit à un état voisin de la misère, quelqu'un lui demandoit s'il n'éprouvoit pas de besoin: « Je n'ai besoin, dit-il, que de patience, demandez-la à Dieu pour moi. » Ce vertueux pasteur, qui a toujours pratiqué ce qu'il prêchoit, mourut en 1803. Il a fait divers ouvrages dont le plus considérable est un Recueil d'*Instructions choisies*, publiées après sa mort, 2 vol. in-8, Paris, 1805. Son style n'a pas d'éclat, mais ses raisonnemens sont très-solides, et, sous ce point de vue, l'ouvrage est excellent. La même année, fut imprimée, sous le titre de Mémoire, une Vie de ce digne prêtre.

† II. **BRUGUIÈRE** (Jean-Guillaume), né à Montpellier en 1750, s'attacha à la médecine, et sur-tout à l'étude de l'histoire naturelle. Il s'embarqua pour les Terres australes, recueillit dans ce voyage de deux ans diverses plantes inconnues, et apporta un nouveau genre de reptiles auquel on a donné le nom de Langaha. Bruguière, retiré à Montpellier, s'y livroit à sa profession, lorsqu'ayant voulu faire extraire une mine de charbon de terre, la vue des pétrifications et des fossiles curieux qu'elle renfermoit ralluma son imagination et son goût pour l'histoire naturelle. Il revint à Paris, où d'Aubenton l'associa à ses travaux, que Bruguière abandonna pour voyager dans l'Orient. Frappé subitement d'une fièvre maligne à Ancône, où il étoit allé s'embarquer, il y mourut en 1799. On doit à ce naturaliste une *Histoire naturelle des vers*, et divers *Mémoires* sur les mollusques, les zoophytes, les fossiles, et différens coquillages. On a consacré à sa mémoire un genre d'arbuste nommé *Bruguiera*, découvert par Bruguière dans les rochers de Madagascar, et dont le caractère distinctif est d'avoir des étamines fort élargies, et semblables à des pétales avec les anthères assises au milieu du disque de ces étamines. Bruguière étoit associé de l'institut, où son éloge a été prononcé par Cuvier.

* **BRUHESIUS** *ou* VAN BRUHEZEN (Pierre), né vers le commencement du 16e siècle, à Rythoven, village de la Campine, fut médecin de la reine Eléonore d'Autriche, douairière de François Ier et sœur de Charles-Quint. Après avoir servi cette princesse pendant quelque temps, il se retira à Bruges, où il mourut vers 1570 ou 1571. On a de ce médecin plusieurs ouvrages: I. *De Thermarum Aquisgranensium viribus, causâ, ac legitimo usu, epistolæ duæ scriptæ anno* 1550, *in quibus etiam acidarum aquarum, ultra Leodium existentium, facultas et sumendi ratio explicatur*, Antverpiæ, 1555, in-

12. II. *De ratione medendi morbi articularis epistolæ duæ*, Francofurti, 1592, in-8°, dans les *Consilia variorum de arthritide*, de Henri Garet. III. *De usu et ratione cauteriorum*, dans le recueil de Garet. Mais l'ouvrage de Van Bruhézen qui fit le plus de bruit fut son *Grand et perpétuel almanach*, qu'il composa l'an 1550, à l'usage de la ville de Bruges. Il le régla sur les principes de l'astrologie judiciaire, et il détermina avec la précision la plus scrupuleuse le moment convenable à la purgation, aux bains, à la saignée ; il poussa même l'attention jusqu'à indiquer les jours et les heures propres à se faire raser.

† BRUHIER (Jean-Jacques D'ABLAINCOURT), médecin, né à Beauvais, étoit censeur royal, et membre de l'académie d'Angers lorsqu'il mourut en 1756. On lui doit les ouvrages suivans, dont la plus grande partie sont des traductions et des réimpressions : I. *Observations sur le manuel des accouchemens*, Paris, 1733, in-4°. Elles sont traduites de Deventer. II. *La médecine raisonnée* d'Hoffmann, Paris, 1739, 9 vol. in-12. III. *Caprices d'imagination*, ou *Lettres sur différens sujets*, Paris, 1740, in-12. IV. *Mémoires pour servir à la vie de M. Silva*, Paris, 1744, in-8°. V. *Traité des fièvres* d'Hoffmann, Paris, 1746, 3 vol. in-12. VI. *La Politique du médecin*, Paris, 1751, in-12 ; ouvrage traduit du même. VII. *Traité des alimens*, par Lémery, Paris, 1755, 2 vol. in-12, 3e édition. VIII. *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, et l'abus des enterremens et embaumemens précipités*, Paris, 1742, in-12, 1749 et 1752, 2 vol. in-12, avec des augmentations ; en anglais, Londres, 1746, in-12 ; en suédois, Stockholm, 1752, in-8° ; en allemand, Copenhague, 1754, in-8°. IX. *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, seconde partie, Paris, 1745, in-12. X. *Mémoire sur la nécessité d'un réglement au sujet des enterremens*, Paris, 1745, in-12, 1749, avec la Dissertation. L'*Addition* à ce Mémoire a paru en 1746. Il travailla pendant plusieurs années au *Journal des savans*, qu'il remplit de traits judicieux et bien écrits.

*BRUHL (Frédéric-Aloys, comte de), fils du comte Henri de Brühl, fut staroste de Varsovie, général feld-zeugmeister de Pologne, etc., etc., vécut dans le dernier temps retiré des affaires dans le majorat de Brühl en Lusace. Il est connu par son grand luxe, par un extérieur avantageux, par ses réformes et améliorations introduites dans l'artillerie saxonne, par son goût variable et par un grand nombre de pièces de théâtre qu'il a composées. Elles sont imprimées en 5 vol., Dresde, 1785 — 1790, in-8°. Les sujets de ces comédies, au nombre de vingt, sont pris dans la vie des classes inférieures. On y trouve des caractères assez bien tracés et d'un bon comique ; le dialogue en est vif ; mais son style est souvent négligé. On regarde comme ses meilleures pièces les suivantes : *Die Brandschatzung ; Die Rache ; Der ganze Kram und das Mädchen dazu ; Der Bürgermeister ; Der eiserne Mann*, etc., etc. Sa traduction française de l'Alcibiade de Meissner est médiocre, et rappelle que le traducteur étoit allemand.

* II. BRUHL (Henri, comte de), peut être appelé le Richelieu de Saxe; mais il fut la cause de la ruine du pays, par son amour pour le luxe. Il naquit dans la Thuringe le 13 août 1700. Son père étoit conseiller intime du prince de Sachsenweissenfels. — Etant peu riche il

ne put donner à son fils une éducation convenable, et fut même obligé de vendre sa terre patrimoniale. Le fils, d'un extérieur agréable, fut nommé page à la cour d'Auguste II, roi de Pologne, et électeur de Saxe. Il gagna la faveur de ce prince, et obtint les emplois les plus lucratifs. — Ce souverain étant mort, il sut de nouveau captiver les bonnes graces de son successeur Auguste III. Bientôt il fut nommé ministre du cabinet; il épousa ensuite la comtesse de Kolowrat, favorite de la reine. Dès-lors tous les souverains l'accablèrent de graces. L'impératrice de Russie lui envoya l'ordre de Saint-André; l'empereur Charles VI l'éleva au rang de comte de l'empire, etc., etc. Bientôt il réussit à écarter le comte de Sulkowsky, qui, jusqu'alors l'avoit empêché de s'emparer du pouvoir. Il devint premier ministre et disposa de toutes les dignités et de toutes les richesses. Il conserva jusqu'à la fin son poste et son influence sur le roi; mais la Saxe essuya les plus grands malheurs sous son ministère et par sa faute. L'alliance secrète avec la Russie et l'Autriche occasionna la dévastation du pays depuis 1756 jusqu'en 1763: car le roi de Prusse ayant fait prisonnière l'armée saxonne, forte de 17000 hommes, tout le pays subit le joug du vainqueur. Le roi et Brühl se sauvèrent en Pologne, où ils restèrent jusqu'à la paix de Stabertsburg. Pendant que la Saxe s'appauvrissoit, Brühl acquit des richesses et des terres immenses. Il étala un luxe extraordinaire, et s'entoura d'une garde qui étoit mieux payée que celle du roi, de sorte qu'on préfera le service du ministre. Les plaies qu'il fit au pays saignent encore. En 1763 il revint malade de Varsovie, et mourut à Dresde, le 28 octobre de la même année, d'une maladie douloureuse. Heureusement sa mort suivit de près celle du roi.

* III. BRUHL (Charles-Adolphe, comte de), né à Dresde en 1741, fils du comte Henri de Brühl, fut général de cavalerie du roi de Prusse. Il entra d'abord au service de France et fut aide-de-camp du général Chevart, puis du général de Broglie. Le roi Frédéric Guillaume II l'appela à Berlin et le fit premier gouverneur des princes. Il conserva ce poste jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juillet 1802.

BRUIÈRE. *Voyez* BRUYÈRE *et* BARBEAU.

† I. BRUIN (Mythol.), dieu des Indes, regardé comme le créateur de toutes choses. Aucune image ne peut le représenter, parce que sa beauté surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus parfait. Ses prêtres gardent en son honneur la plus sèvère continence.

* II. BRUIN (Nicolas), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1671, mort en 1732, a montré sur-tout du talent pour la poésie morale et descriptive. Feytama, dans une épitaphe qu'il lui a faite, l'appelle le Cèbès de l'Y (bras de mer sur lequel est située la ville d'Amsterdam). Bruin a aussi enrichi de plusieurs pièces le théâtre de sa patrie. On distingue sa tragédie de *la Fondation de la liberté romaine*. Il étoit doné d'une verve très-féconde. Onze vol. forment le recueil de ses œuvres. Corneille Claerz BRUIN, son père, pasteur anabaptiste, a laissé 45 *Sermons* imprimés à Lecuérarde en 1692. Le fils s'étoit aussi essayé dans ce genre.

* III. BRUIN (Jean de), célèbre accoucheur, né à Amsterdam en 1681, et mort dans cette ville en 1753, à l'âge de 71 ans, pratiqua son art avec le plus grand succès; mais il eût rendu plus de service au public, s'il n'avoit pas été traversé par ses confrères, qui ne lui pardonnèrent pont de faire mieux qu'eux.

* IV. BRUIN (Christiau de), en latin, *Brunonius*, *Bruningius*, né à Utrecht, étudia à Louvain, où il se lia d'amitié avec Juste-Lipse. Celui-ci, dans une de ses lettres, l'appelle *Supra ætatem doctum et sapientem*. On a de lui, en vers latins, *Breviarium philosophiæ barbaricæ*, imprimé avec le traité d'Otto Heurnius sur la même matière, à Leyde, en 1600, in-12.

* V. BRUIN (Jean de), né à Gorcum en Hollande en 1620, s'est distingué dans les sciences exactes; il étoit aussi bon anatomiste. Il remplit avec honneur une chaire de mathématiques et de physique à l'académie d'Utrecht, où il est mort en 1675. Il a laissé quelques écrits; savoir, une *Défense de la philosophie cartésienne contre Vogelsang*, 1670, in-4°; des *Dissertations académiques sur la gravité et la légéreté des corps, sur la connoissance naturelle de Dieu*, etc.; une *Lettre à Isaac Vossius, sur la nature et la propriété de la lumière*, Amst. 1663, in-4°.

* VI. BRUIN (Gautier de), né à Amersdoort en 1618, fut créé docteur en philosophie à l'académie d'Utrecht en 1640, et publia en cette occasion une dissertation *de malo, et eo quod invitum quodque spontaneum est, et de motu siderum.* Il s'appliqua ensuite à la théologie, et il en obtint une chaire à l'académie d'Utrecht en 1652. Sa harangue inaugurale *sur les mœurs d'un véritable théologien* fut précédée d'une dissertation *sur les deux alliances divines.* Il a encore écrit *quelques thèses académiques,* mais il ne poussa point sa carrière au-delà de la 35° année de son âge.

* VII. BRUIN (Anne-Marie de). *Voyez* PUNT.

* BRUITSMA (Reiner), né à Sneeck dans la Frise, florissoit au commencement du 17° siècle. Il se fixa à Malines, dont il fut médecin pensionnaire. Il est mort dans cette ville. Egalement poëte et médecin, Bruitsma a donné une édition de l'*Ecole de Salerne*, qu'il a augmentée au moins de quatre cents vers; elle parut à Malines en 1633, et à Louvain en 1635, in-8°. On a encore de lui un ouvrage sous le titre de *Iatricum votum in publicæ salutis et medicinæ sanctioris tutelam*, Mechliniæ, 1617, in-4°.

† BRUIX (le chevalier de), littérateur estimable, mort en 1780, publia, I. Des *Réflexions diverses*, Paris, 1758, in-12, dont quelques-unes sont très-judicieuses et ingénieusement exprimées. II. *Les Après-soupers de la campagne*, Paris, 1759, 4 vol. in-12. III. *Sennemours et Rosalie de Civrayes*, Paris, 1773, 3 vol. in-12. Il présida aux quatre premiers volumes du *Conservateur*: collection utile, qui fut trop tôt interrompue.

* BRUIX (Eustache), né à Saint-Domingue en 1759, fit ses études au collége Marin, et fut réçu, en 1776, dans le corps militaire de la marine. Employé pendant la guerre d'Amérique, il servit avec distinction sous les amiraux d'Orvilliers, de Grasse et d'Estaing, et parvint à être nommé ensuite capitaine en second d'une frégate. La révolution lui procura un avancement plus rapide; il fut nommé commandant d'un vaisseau de 80 canons. Un décret qui exclut les ex-nobles du service de l'état l'obligea d'abandonner son vaisseau; il se retira à la campagne, et y composa un petit ouvrage ayant pour titre : *Essai sur les moyens d'approvisionner la marine par les seules productions du territoire français.* Après le regne de la tyrannie décemvirale, il fut nommé successivement major-général d'escadre, major général de

la marine, chef des mouvemens des ports de Brest, amiral, puis ministre de la marine, conseiller d'état, commandant général de la flottille, et grand officier chef de la 13ᵉ cohorte de la légion d'honneur. Il est mort à Paris le 18 mars 1805.

*I. BRULART, chanoine de Paris, vivoit à la fin du 16ᵉ siècle; cet homme naïf, curieux des bruits de la ville, attentif à tout recueillir, nous a laissé un *Journal* du temps où il a vécu, celui de la Ligue. On y sent que sa naïveté n'étoit pas simplicité, et qu'il pense souvent plus qu'il ne dit. Ce *Journal* se trouve dans le premier volume des Mémoires de Condé, recueillis par Secousse et l'abbé Lenglet du Fresnoy.

† II. BRULART (Nicolas), seigneur de Sillery et de Puisieux en Champagne, étoit cousin de Pierre Brulart, secrétaire d'état sous Henri III, mort en 1608, à 73 ans. Nicolas fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après, ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 et 1602; président à mortier au parlement de Paris en 1595; plénipotentiaire à Vervins en 1598; enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que, pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta au grand Pompone de Bellièvre. Après la mort de celui-ci, Sillery fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis. Le jour de l'assassinat de ce bon prince, la reine, qui le rencontra, lui dit avec exclamation : « Le roi est mort! — « Madame, répondit Sillery, votre majesté m'excusera; les rois ne meurent point en France. » Le pouvoir du chancelier déclina de jour en jour. La fortune se joua dix ans de Sillery; tantôt chassé de la cour, tantôt rappelé, toujours incertain de son sort. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on alloit les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de temps après, de se retirer dans sa terre de Sillery. Cet ordre fut un coup de foudre pour lui. Il mourut à Sillery le 1ᵉʳ octobre 1624, âgé de 80 ans. Sillery étoit un homme fin et délié, toujours sur ses gardes, qui aimoit la gloire et l'argent. On disoit à la cour qu'il ne régloit ses liaisons que sur ses intérêts. Voici sous quels traits le peignit un jour Henri IV, dans un entretien familier où il traça à ses courtisans le portrait de ses différens ministres : « Sillery est d'un naturel patient et complaisant, merveilleusement souple, adroit et industrieux dans toute la conduite de sa vie. Il a l'esprit très-bon; il est assez versé dans toutes sortes de sciences et d'affaires de sa profession; il n'est pas même ignorant des autres. Il parle assez bien, déduit et présente fort clairement une affaire. Il n'est point homme pour faire des malices noires, mais il ne laisse pourtant pas d'aimer grandement les biens et les honneurs, et de s'accommoder à tout pour en avoir. Il n'est pas d'humeur à hasarder jamais légèrement sa personne ni sa fortune pour celles d'autrui. Ses vertus et ses défauts étant ainsi compensés, il m'est facile d'employer utilement les premières, et de me garantir des dommages des autres. » — Mémoires de Sully, liv. 26. — *Voyez* BELLIÈVRE.

† III. BRULART (Pierre), marquis de Puisieux, fils du précédent,

secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, et rappelé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier, en 1621, lui mérita une promesse d'être fait duc et pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans : c'étoit un homme intègre, et d'une fermeté inébranlable. Aux qualités morales, il joignoit les avantages extérieurs : il jouoit un jour à la prime avec le cardinal de Richelieu ; il survint un coup de dé qu'on fit juger par les spectateurs. Brulart fut condamné tout d'une voix. Outré de la décision, il paya en murmurant, et dit entre ses dents : « Tous les corsaires ne sont pas sur la mer. » Richelieu l'entendit; et lorsque Brulart sortit et qu'il fut près de la porte, le cardinal vint doucement lui prendre la tête, et la retournant dit : « Voilà une belle tête qui tient sur ce beau corps, ce seroit dommage de l'en séparer ! »

IV. BRULART DE SILLERY (Fabio), né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches, et ensuite de Soissons, trouva dans cette dernière ville une académie naissante, à laquelle il donna des leçons et des modèles. L'académie française et celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de ce prélat, I. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. II. Des *Réflexions sur l'éloquence*, Paris, 1700, in-12, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des Traités sur l'éloquence de La Martinière. III. Des *Poésies latines et françaises,* manuscrites. IV. Des *Traités de morale* et des *Commentaires*, aussi manuscrits.

BRULEFER (Etienne), frère-mineur de Saint-Malo, professeur de théologie à Mayence et à Metz, est auteur de plusieurs ouvrages de scolastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Sainte-Trinité.* Il vivoit dans le 15[e] siècle.

BRULONS (des). *Voyez* SAVARY, n° IV.

† BRUMMER (Frédéric), jurisconsulte de Leipsick, approfondit les langues latine et grecque. Il se noya dans sa voiture, en traversant une petite rivière, en 1668. On lui doit un *Commentaire sur la loi Cincia*, dédié à Colbert; un petit *Traité du louage;* un *Discours contre l'oisiveté*, une *Dissertation sur les anciens échevins de Scabinis;* et enfin une édition de *Marmoris Patavini interpretatio*, Paris, 1667, in-8°. En 1702, George Beyer a recueilli, en un volume, les œuvres de Brummer.

† BRUMOY (Pierre) naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appelé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, et de quelques articles pour le Journal de Trévoux. L'Histoire de Tamerlan par son confrère Margat, Paris, 1739, 2 vol. in-12, dont il avoit été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espèce d'exil ne fut pas long. A son retour, on le chargea de continuer l'Histoire de l'Église gallicane, que les pères de Longueval et Fontenay avoient conduite jusqu'au onzième volume. Il aima mieux, en écrivant une histoire si grave, ramener la narration à la simplicité du style, que d'y porter la diction brillante qui se fait remarquer dans ses autres écrits. Brumoy mettoit la der-

nière main au douzième volume, lorsqu'il mourut, en 1742. Ce jésuite a fait honneur à la société par ses ouvrages. Les principaux sont, I. Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des tragédies grecques; des discours et des remarques sur le théâtre grec, 1730, en 3 vol. in-4° et 6 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus profond et le mieux raisonné qu'on ait sur cette matière. Les traductions sont aussi élégantes que fidèles; tout y respire le goût. On n'y désireroit qu'un style moins métaphorique et moins diffus. L'auteur, dans ses parallèles des pièces anciennes et modernes, paroît faire trop de cas des premières, et ne rend pas assez de justice aux autres. La meilleure édition est celle publiée par l'abbé G. Brottier, avec des augmentations et des observations par Rochefort, Prevost, M. Laporte du Theil; Paris, 1789, 13 vol. in-8°. II. Un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, Paris, 1741, 4 vol. in-8°. L'auteur, dans sa poésie, approche plus de Lucrèce que de Virgile. On le sent sur-tout dans son poëme sur les *Passions*, ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété et la chaleur des descriptions, l'élégance et la pureté du style. Il y a dans le même recueil un autre poëme sur l'*Art de la verrerie*, qui offre de très-beaux vers : on trouve à la suite de ces deux poëmes, traduits en prose libre par l'auteur, des discours, des épîtres, des tragédies, des comédies, etc. Ses tragédies sont, *Isaac*, *Jonathas*, le *Couronnement de David;* les comédies, la *Boîte de Pandore* et *Plutus;* et ces différentes pièces prouvent, comme le dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire les anciens que de les imiter. On trouve pourtant dans ses tragédies, quoique écrites d'un style lâche et foible, quelques beautés, et plusieurs heureuses imitations de Racine. Il peint assez bien les passions douces et tendres; mais dans tout le reste il est froid et languissant. Le poëte comique vaut encore moins en lui que le tragique : les traits de morale qu'on trouve dans ses comédies sont vagues et usés, et quant aux ridicules du grand monde, un religieux ne les connoît pas assez pour les peindre. III. Le père Brumoy a achevé les *Révolutions d'Espagne* du père d'Orléans; revu la *Conjuration de Nicolas Gabrini*, dit *de Rienzi*, tyran de Rome en 1347, du père du Cerceau, Paris, 1732, in-12; donné l'édition du *Traité de la poésie française*, par le P. Mourgues, Paris, 1754, in-12. Il avoit aussi publié pour son coup d'essai la *Vie de l'impératrice Eléonore*, Paris, 1723, in-12, livre bien écrit et rempli d'exemples de vertu, qu'il a traduit du latin du P. Céva.

† I. BRUN (Antoine), naquit à Dôle l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, et fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV roi d'Espagne, et plénipotentiaire au congrés de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Son humeur étoit douce, et sa conversation agréable. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le P. Bougeant l'a peint très-avantageusement dans son Histoire des Traités de Westphalie. Brun cultiva en même temps la littérature et la politique. On a de lui quelques *Pièces de vers* dans les Délices de la poésie française, 1620, in-8°, et plusieurs autres ouvrages de littérature et de politique, entre autres un choix des *Epîtres de Juste-Lipse; la Pierre*

de touche de la politique française; Lettres d'Antoine Le Brun, ambassadeur d'Espagne en Hollande, sur l'innocence de MM. les princes, 1650, in-4°, et *quelques pièces latines* relatives à une dispute que l'auteur eut avec Matthieu Demourgues, sieur de Saint-Germain. Balzac, qui n'avoit jamais d'expressions tempérées, appeloit Antoine Brun le Démosthène de Dôle.

† II. BRUN (Charles le), premier peintre du roi, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux Gobelins, directeur de l'académie de peinture, et prince de celle de Saint-Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur médiocre. Dès l'âge de 3 ans il s'exerçoit à dessiner avec des charbons; à douze, il fit le *Portrait* de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célèbre maître de ce temps-là. Mignard, Bourdon, Testelin, étoient dans cette école; mais Le Brun surpassa bientôt les élèves, et égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, Louis XIV et ses ministres l'occupèrent et le récompensèrent à l'envi. Le roi l'anoblit, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, lui donna son portrait enrichi de diamans, orna ses armoiries d'une fleur-de-lis, le combla de bienfaits, et l'accueillit toujours comme un grand homme. Charles Le Brun, revêtu du titre de premier peintre de Louis XIV, devint bientôt le tyran et le despote le plus absolu des artistes de son temps. Les peintres, les sculpteurs, et même les architectes, ainsi maîtrisés, perdirent nécessairement le sentiment de la gloire. Oubliant que la liberté dans les arts peut seule diriger l'art vers la perfection, et devenus mercenaires, les peintres, les sculpteurs, les architectes comme les graveurs s'attachèrent au char de Le Brun, et plus courtisans qu'artistes, on les vit s'abaisser jusqu'à faire le sacrifice de leur génie et de leurs moyens personnels pour imiter les compositions que le premier peintre du roi leur donnoit à copier. Cette suprématie fut tellement funeste aux arts, que les monumens publics qui s'exécutoient alors portèrent la même physionomie et la même couleur, et si l'on promène aujourd'hui ses regards sur les peintures ou sur les sculptures du 17e siècle, on verra exclusivement le génie de Le Brun et jamais celui du peintre ou du sculpteur qui a exécuté le tableau ou la statue que l'on a devant les yeux. On accuse Le Brun d'avoir contribué moralement à la mort prématurée d'Eustache Le Sueur, son compagnon d'étude, dont il étoit extrêmement jaloux, et d'avoir excité ses élèves à donner des coups de couteaux dans les beaux tableaux que Le Sueur avoit peints, dans la chartreuse de Paris (*voyez* l'article Le Sueur). « La conduite orgueilleuse et despotique de Le Brun avec les artistes ses contemporains fut expiée par les mortifications qu'il éprouva sur la fin de sa vie, et que lui causa Mignard qui lui étoit inférieur, a dit Watelet. » On disoit un jour, devant Louis XIV, que les beaux tableaux sembloient devenir plus admirables après la mort de leur auteur. « Quoi qu'on en dise, ne vous pressez pas de mourir, dit Louis XIV, en se tournant vers Le Brun : je vous estime à présent autant que pourra faire la postérité. — Le célèbre Mignard, son rival de gloire et son ennemi personnel, lui causa beaucoup de chagrin. Mais Le Brun ne cessa pas de se bien conduire envers lui. Il mourut le 12 janvier 1690, et fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il avoit acquis une chapelle, dans laquelle il avoit érigé à sa mère un tombeau,

du meilleur goût, et où sa veuve lui en fit élever un autre; ils sont maintenant l'un et l'autre au Musée des monumens français. Il avoit un génie vaste et propre à tout, et l'avoit fortifié par une étude assidue de l'histoire et des mœurs des peuples. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, et les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la physionomie*, et celui qu'il a fait *sur le Caractère des passions*, l'un et l'autre in-12, prouvent combien il avoit réfléchi sur cette matière. Ces deux ouvrages, avec les dessins, se trouvent dans le tom. IX de la nouvelle édition de Lavater, imprimée à Paris en 1807. Moins d'uniformité, plus de vigueur et de variété dans le coloris, l'auroient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. « On peut assurer, dit Desportes, que, du côté de l'invention, il a certainement égalé, par la fécondité du génie, par la multitude et la variété de ses productions, les plus grands compositeurs qui l'avoient précédé. Il joignoit à l'imagination la plus vive et la plus inépuisable le jugement le plus mûr et le plus solide; n'introduisant jamais dans ses ouvrages aucun objet sans consulter l'antiquité, les livres et les savans, pour n'y rien omettre de nécessaire, et n'y rien laisser de superflu. On voit briller, dans tout ce qu'il a fait, un esprit poétique. Ses dispositions sont judicieuses et animées, les objets y sont distribués avec art, mais sans affectation; ses groupes agréablement diversifiés, ses attitudes d'un beau choix, nobles, expressives et bien contrastées, sans être forcées. Ses draperies sont bien jetées, dans un bel ordre de plis, marquant finement le nu. Quoiqu'il eût toujours fort estimé le goût de dessin de Raphaël, et de l'école romaine, il semble avoir plutôt suivi celui des Caraches, au moins dans ses premiers ouvrages, où son dessin paroissoit plus mâle. Dans la suite il devint moins recherché, plus coulant, et, malgré sa facilité surprenante, ne s'écartant presque jamais de la correction. Malgré toutes les parties savantes que l'on accorde à Charles Le Brun dans l'art de la peinture, on ne verra, dans ses compositions, que des ajustemens symétriques, des figures méthodiquement posées et placées exprès pour former des groupes. En examinant ses tableaux, on est frappé d'abord par la vue d'une multitude de personnages qui remplissent le cadre sans nécessité; on y voit souvent des attitudes académiques, le résultat d'une invention de routine, et non celui d'une conception naturelle, facile et sentie. Le Brun, comme tous les charlatans, a cherché à éblouir les spectateurs de ses ouvrages par de grands mouvemens et par des épisodes forcés, sans penser que, dans un tableau, toutes les figures qui le composent doivent concourir au même but, et avoir entre elles un rapport commun, celui de l'action. Nous dirons cependant, à l'avantage de Le Brun, que ce peintre s'est quelquefois surpassé lui-même par de belles expressions que l'on admire dans quelques-uns de ses ouvrages, notamment dans son tableau de la *famille de Darius*, que l'on voit au Musée Napoléon, et dans celui de *la mort de saint Etienne*, qui étoit dans l'église Notre-Dame. Les tableaux de Le Brun sont à Paris au Musée Napoléon, à Versailles, à Fontainebleau, etc. Ceux qui fixent les regards des connoisseurs sont, Les *Batailles d'Alexandre*; la *Magdeleine pénitente* (*Voyez* Vallière, n° III); le *Portement de croix*; le *Crucifiement*; *Saint Jean dans l'île de Pathmos*; *Hercule assommant les chevaux de Diomède*, etc. etc. Les estampes de ses tableaux

des *Batailles d'Alexandre* ont immortalisé Audran qui les a gravées. Elles sont encore aussi recherchées que les Batailles de Constantin par Raphaël et par Jules Romain. Le tableau de la *Famille de Darius*, par Le Brun, qui étoit à Versailles, et actuellement au Musée, n'étoit point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse*, qu'on voyoit vis-à-vis; il a été gravé par Edelink. Pendant que Le Brun peignoit ce tableau, le roi lui donnoit près de deux heures tous les jours. Le Brun étoit non seulement inventif, mais expéditif. Dans une heure de temps il préparoit le travail à un nombre infini d'ouvriers. Il donnoit des dessins à tous les sculpteurs du roi, à tous les peintres, aux orfèvres, et même aux menuisiers et aux serruriers. Il a même donné des dessins d'architecture, entre autres celui qui décoroit le *maître-autel de l'église des grands-augustins*; mais peut-être a-t-il affecté trop de supériorité sur tous les artistes; ce qui en éloigna plusieurs, au nombre desquels se trouve le fameux Puget. Le Brun frappé, pendant son séjour en Italie, des avantages que retiroient les arts de l'établissement des académies, devint, à son retour en France, l'un des fondateurs de celle de peinture et de sculpture, établie à Paris en 1648. Félibien, dans les Vies qu'il a données des peintres et des architectes, a fait un magnifique éloge de Le Brun. Cet artiste étoit au rang des premiers peintres de l'école française. Mais il s'en faut beaucoup aujourd'hui qu'on le juge avec tant d'enthousiasme. De son temps même il existoit un homme d'un génie bien supérieur, et il n'ignoroit pas que Le Sueur devoit l'emporter sur lui; aussi le persécuta-t-il avec acharnement. On accorde actuellement à Le Brun de l'imagination, de la fougue; ses *Batailles d'Alexandre* sont de grandes pages difficiles à concevoir; mais il est ridicule de les placer à côté des Batailles de Constantin, de Raphaël et de Jules Romain. Son coloris est mauvais; ses figures, lourdes et sans nul rapport avec l'antique, ont rarement l'expression qui convient au sujet. Il avoit des défauts qui tenoient au temps et à l'école d'alors. Mais il ne faut pas les diviniser et tromper les jeunes artistes, en les faisant rétrograder du point de perfection où est actuellement l'école française, à cette époque où, dans la réalité, il y avoit des peintres français, mais non pas une école. Ne risqueroit-on que d'en égarer un seul, on auroit à se le reprocher. (*Voyez* FÉLIBIEN.) Le Brun s'est fait beaucoup d'ennemis. Lorsqu'il a fait paroitre ces beaux dessins sur le rapport de la figure humaine avec celle des animaux, il fit la lecture à l'académie de peinture et de sculpture des principes qu'il avoit établis pour prouver les rapprochemens du caractère des hommes avec les animaux; beaucoup de grands personnages se reconnoissant employèrent tout leur crédit auprès du ministre Colbert pour empêcher la publicité de ce texte. Il a effectivement disparu, sans que jamais Le Brun ait pu obtenir aucun renseignement; et les dessins, au nombre de 58, furent déposés dans le cabinet du roi; M. Denon, directeur du Musée Napoléon, les a fait graver: la collection se trouve parfaitement exécutée, tom. IX de Lavater, Paris, 1807. Seize des plus beaux tableaux de Le Brun sont à présent au Musée Napoléon, parmi lesquels on remarque son *Portrait*, le *Crucifix aux anges*, la *Magdeleine*, le *Sommeil de Jésus*, les *Batailles d'Alexandre*, la *Famille de Darius*, et le *Martyre de saint Etienne*.

† III. BRUN (Pierre le), prêtre

de l'Oratoire, né à Brignoles en Provence l'an 1661, est célèbre par son savoir dans les matieres ecclésiastiques et profanes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont, I. L'*Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savans, avec la méthode et les principes pour discerner les effets naturels de ceux qui ne le sont pas*, 1732, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné, en 1737, un quatrième volume de cet ouvrage. On a donné, en 1751, une seconde édition des trois premiers volumes. Il avoit d'abord été imprimé sous le titre de *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1697, in-12. Le P. Le Brun nie les effets de cette baguette; et s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au diable. S'il s'étoit borné à dire que la plupart n'ont paru merveilleux que parce qu'il y a beaucoup de fripons et de dupes, un bel esprit ne l'auroit pas comparé à un médecin qui est lui-même malade. II. *Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, in-12, contre Caffaro, théatin, qui avoit soutenu, dans une Lettre imprimée à la tête du Théâtre de Boursault, qu'il étoit permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis Auguste jusqu'à Richelieu, etc. III. L'abbé Bignon ayant engagé le P. Le Brun à écrire sur les liturgies, il donna 4 vol. in-8° sur cette matière. Le premier parut en 1716, in-8°, sous ce titre : *Explication littérale, historique et dogmatique des prières et des cérémonies de la messe, suivant les anciens auteurs, et les monumens de la plupart des églises, avec des notes*. En 1726 il fit paroître les autres volumes sous ce titre : *Explication de la messe, contenant les dissertations historiques et dogmatiques sur les liturgies de toutes les Eglises du monde chrétien, où l'on voit ces liturgies, le temps auquel elles ont été écrites, comment elles se sont répandues et conservées dans tous les patriarcats, leur uniformité dans tout ce qu'il y a d'essentiel au sacrifice, et cette uniformité abandonnée par les sectaires du seizième siècle.* Il avoit publié en 1718 un *Manuel pour la messe*, ou *Courte explication des cérémonies, avec des pratiques pour entrer dans l'esprit du sacrifice*. Ces différens ouvrages sont remplis de recherches profondes rangées avec ordre; le style en est simple, net et clair. Le P. Le Brun ayant avancé dans le troisième volume de son *Explication* que la forme essentielle de la consécration exige l'invocation et la prière jointes ensemble, le P. Bougeant, jésuite, s'éleva contre ce sentiment, et cette dispute fut la source de bien des écrits de part et d'autre. Celui du P. Le Brun, qui mérite le plus d'attention, est sa *Défense de l'ancien sentiment sur la forme de la consécration de l'eucharistie*, etc. à Paris, chez de Laune, 1727. Cette défense donna lieu à de nouvelles brochures. Le P. Le Brun avoit la plume à la main contre son adversaire, lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, dont il mourut, en 1729. Il étoit aussi pieux que savant.

IV. BRUN (Denys le), avocat au parlement de Paris, reçu en 1659, a laissé I. Un *Traité de la communauté*, in-folio, Paris, 1755. II. *Traité des successions*, 1775, in-folio.

† V. BRUN (Jean-Baptiste le), connu sous le nom de Desmarettes, fils d'un libraire de Rouen, élève de Port-Royal-des-Champs, enfermé cinq ans à la Bastille durant les traverses qu'essuya ce monastère,

mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il étoit simple acolyte, et ne voulut jamais passer aux ordres supérieurs. On lui doit, I. Les *Bréviaires d'Orléans et de Nevers*. II. Une édition de *Saint Paulin*, évêque de Noles, Paris, 1686, in-8°, in-4°, avec des notes, des variantes et des dissertations. III. Les *Voyages liturgiques de France*, ou Recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matière, sous le nom du sieur de Moléon, in-8°. L'auteur avoit parcouru une partie des églises de France, et y avoit recueilli des détails singuliers sur leurs différentes pratiques. IV. Une *Concorde des livres des Rois et des Paralipomènes*, en latin, Paris, 1691, in-4°, ouvrage qu'il composa avec Le Tourneux. V. Une édition de *Lactance*, revue avec soin sur tous les manuscrits, enrichie de notes, et publiée, après sa mort, par l'abbé Lenglet du Fresnoy, en 2 vol. in-4°, 1748, et enfin celles des œuvres de *saint Prosper*, Paris, 1711, in-fol.

† VI. BRUN (Antoine-Louis le), poëte français, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville en 1743. On a de lui son *Théâtre*, qui contient des *Opéras* qui n'ont point été mis en musique, 1712, in-12; des *Odes galantes et bachiques*, 1719, in-12; des *Fables*, 1722, in-12; une *Traduction* des Epigrammes d'Owen, 1714, in-8°, et quelques *Romans* qu'on ne lit plus; les *Aventures de Calliope*, 1720, in-12; celles d'*Apollonius de Tyr*, toutes deux in-12, 1712. Quant aux vers, ils sont fort médiocres. Aujourd'hui ses *Fables*, qu'on regarde comme ce qu'il a fait de moins mauvais, sont presque aussi ignorées que ses autres poésies, dont on a donné une édition à Amsterdam, 1736, in-12. Le Brun est encore auteur du *Bilinguis musarum alumnus*, Paris, 1707, in-12.

† VII. BRUN (Guillaume le), né en 1674, entra chez les jésuites, où il professa les belles-lettres avec distinction. Après avoir rempli différens emplois, il travailla à un *Dictionnaire universel français et latin*, qu'il publia in-4°, et qui fut loué par les meilleurs journalistes. La dernière édition, donnée à Rouen par les Lallemant, est de 1770.

† VIII. BRUN (Laurent le), jésuite, né à Nantes en 1607, mort à Paris en 1663, a composé un grand nombre de *Poésies latines*. Les principales sont, L'*Ignaciade*, en douze livres, où il trace l'histoire du pélerinage de saint Ignace à Jérusalem. Ce poëme fait partie de son *Virgile chrétien*, dans lequel il a imité, avec plus de piété que de talent, les Eglogues, les Géorgiques et l'Enéide. Son *Ovide chrétien* est dans le même goût; les Héroïdes sont changées en lettres pieuses, les Tristes en lamentations, les Métamorphoses en histoires de pénitens convertis. On a encore de lui l'*Eloquence poétique*, Paris, 1655, in-4°. C'est un traité en latin des préceptes de l'art poétique, appuyés sur des exemples tirés des meilleurs auteurs. A la suite on trouve un *Traité de lieux communs poétiques*, qui peut être utile aux versificateurs de collége.

† IX. BRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne le), né à Paris et mort dans cette ville à 27 ans, en 1765, rédigea un journal ayant pour titre, *La Renommée littéraire*, et qui n'en procura aucune à l'auteur. Le Brun a publié aussi une *Epître sur les progrès et la décadence de la poésie*, et quelques *Satires en vers et en prose*, où, voulant être mordant, il n'est qu'insipide: telles que l'*Ane littéraire*, Paris, 1761, in-12; *La Wasprie*, Berne, ibid., 2 vol. in-12.

* X. BRUN (l'abbé). *Voyez* ARTIGNY.

* XI. BRUN (Pouce-Denys Escouchard le), secrétaire des commandemens du prince de Conti, dont il passoit pour être le fils naturel, naquit à Paris, en 1729, dans l'hôtel de ce prince, où il fut élevé. Ce poëte n'a jamais publié le *Recueil de ses œuvres*. Il les corrigeoit sans cesse, jaloux de ne laisser rien après sa mort qui ne fût digne de lui. On en prépare une édition qui doit former à peu près 3 volumes, distribués en 8 parties. Cette édition doit comprendre, 1° 160 *Odes* de plusieurs genres, entremêlées à la manière de celles d'Horace. C'est la partie de ses œuvres que l'auteur a le plus soignée, à laquelle il attachoit plus d'importance, et celle qui contribuera le plus à sa gloire: 2° 45 *Elégies*, distribuées en 4 livres, toutes en vers alexandrins; 3° 40 *Epîtres* dans tous les genres, et en vers de toute mesure. La plus connue est celle *sur la plaisanterie*: elle est depuis long-temps imprimée; 4° *La Nature*, poëme en 4 chants, commencé dès la jeunesse de l'auteur, interrompu et repris à plusieurs époques, et qu'il a travaillé pendant vingt ans; 5° *Les Veillées du Parnasse*, autre poëme en 4 chants, semé de traductions des Géorgiques, de l'Enéide, des Fastes d'Ovide et de l'histoire de Psyché. Il étoit d'abord intitulé: *Les avantages de la vie champêtre;* et le but de l'auteur étoit d'en faire sentir le prix pour la sagesse, la liberté, le génie et l'amour; ce qui formoit les 4 divisions de son poëme. Le premier et le second chant sont très-incomplets; le troisième seul est achevé: il ne reste que des fragmens du quatrième; 6° Plus de 500 *Epigrammes* sur toutes sortes de sujets. C'est, avec l'ode, le genre de poésie auquel Le Brun se livroit le plus volontiers; 7° 2 Livres de *Poésies diverses;* 8° Quelques morceaux ou fragmens en prose, presque tous sur l'*Art des vers* et le *Style poétique*. On y fera entrer quelques *Notes* importantes, fidèlement copiées d'après celles qu'il écrivit au crayon sur des exemplaires de Malherbe et de quelques autres classiques. On aura aussi, du moins en partie, la *Théorie* particulière, ou, si l'on veut, la *Poétique* de Le Brun. Son style est élevé, souvent ambitieux, et quelquefois gigantesque. Il cherchoit à surprendre, à étonner, et jamais à émouvoir. Il se plaisoit sur-tout à charger ses vers d'épithètes fastueuses, et à les placer à côté de mots avec lesquels elles formoient un contraste d'autant plus singulier qu'il étoit plus inattendu. Ses inversions sont de temps à autre forcées, fatigantes; et souvent la langue est blessée dans ses premiers principes. Le Brun concourut pour un prix de l'académie, et, comme Voltaire, dans une circonstance semblable, il n'obtint que l'accessit. Ses *Odes* les plus connues sont celle *à Voltaire*, dans laquelle il engage le philosophe de Ferney à adopter une descendante du grand Corneille; celle *à Buffon contre l'envie*, et celle *sur les paysages*. Le Brun aimoit beaucoup à lire ses productions; il les promenoit pour ainsi dire avec complaisance de société en société. Il lut un jour, en présence du comte d'Artois, des vers où il flétrit la mémoire de Charles IX. Le prince lui dit: « C'est trop fort. » M. de Vaudreuil, qui étoit présent, répondit: « Que votre altesse daigne observer que c'étoit un Valois. — C'est différent », répliqua le prince. Le Brun avoit beaucoup de mobilité dans les idées, et une grande versatilité dans le caractère; aussi, comme tant d'autres poëtes, et probablement sans tirer à conséquence, il encensa, dans le cours de la révolution, les divers partis qui passèrent alternativement sur la scène et s'attacha au char du triompha-

teur. Il est mort à Paris, membre de l'institut et de la légion d'honneur, le 31 août 1807.

* BRUNACCI (Jean), né à Monselice, château situé dans le Padouan, le 2 décembre 1711. Ses inclinations l'entraînoient vers l'étude des antiquités et des siècles barbares, et il travailla dans les archives de Padoue avec une patience infatigable. Il alla recueillir des documens à Venise et dans toutes les villes où il put en rassembler. Clément XIII le chargea d'écrire l'histoire de son Église, et lui assigna une pension pour ce travail. Il porta ce travail en langue vulgaire jusqu'au 12e siècle; mais ayant voulu ensuite le traduire en latin, il ne le conduisit que jusqu'au 11e siècle, la mort l'ayant surpris en 1772. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Presque tous ses écrits regardent principalement les antiquités religieuses, les titres des anciens monastères, les anciennes chartes. Il a écrit aussi sur les médailles, les *Vies* de quelques saints, et enfin un livre intitulé *Conforta della medicatura degli occhi*, Padoue, 1765.

* BRUNASSI (Lorenzo), duc de Saint-Philippe, né à Naples en 1709. Il a composé *La Geneviafa*, opéra; *la Passione di N. S. J. C.*, tragédie; *Santa Perpetua, martire*, tragédie. Il fit réimprimer *le Morali di S. Gregorio*, traduite en langue vulgaire par Zanobi da Strata, Naples, 1745; une Lettre sur la parfaite poésie, du P. Gherardo Angelis, et traduisit en italien les Entretiens sur la religion, du P. du Tertre.

* BRUNCK (Richard-François-Frédéric), philologue célèbre, helléniste consommé, membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et depuis membre de l'institut, naquit à Strasbourg le 30 décembre 1729, et mourut dans cette ville le 12 juin 1803. On recherchera toujours les éditions des auteurs grecs et latins que ce savant a mises au jour. On a de lui *Analecta veterum poëtarum*, 3 vol. in-8°, 1772, 1773, 1776, à Strasbourg, de l'imprimerie de Heitz; les Odes d'Anacréon, publiées chez Heitz en 1778; les mêmes, avec des fragmens des anciens lyriques grecs, in-12, chez Dannbach, 1786; l'Electre de Sophocle et l'Andromaque d'Euripide, in-8°, chez Heitz, 1779; l'Œdipe tyran, de Sophocle, et l'Oreste d'Euripide, in-8°, chez Heitz, 1779; les tragédies d'Eschyle, Prométhée, les Perses, et les Sept devant Thèbes; l'Antigone de Sophocle, la Médée d'Euripide, in-8°, 1779, chez Heitz; quatre Tragédies d'Euripide, Hécube, les Phéniciennes, Hippolyte, etc., in-8°, 1780, chez Heitz; les Argonautes, d'Apollonius de Rhodes, in-8°, 1780, de l'imprimerie de Heitz; les Comédies d'Aristophane, 3 vol. in-8°, 1783, de l'imprimerie de Heitz (La version latine de ces comédies forme le 4e vol. de cette édition); *Gnomici poëtæ græci*, in-8°, 1784, de l'imprimerie de Heitz; Sophocle entier, in-4°, 1786, de l'imprimerie de Heitz; Virgile, in-8°, 1785, de l'imprimerie de Levrault; Virgile, in-4°, 1789, de l'imprimerie de Dannbach; les vingt Comédies de Plaute, 1788, de l'imprimerie de Deux-Ponts; les Comédies de Térence, 1787, de l'imprimerie de Dannbach. Brunck possédoit au suprême degré le sentiment des beautés délicates de la langue grecque. Il les admiroit avec enthousiasme, et ne vouloit attribuer qu'à la négligence des copistes les défauts qu'il y rencontroit. Sa critique, éclairée par la plus vaste érudition, par la connoissance des anciens grammairiens et des rhéteurs, le conduisit souvent à restituer des vers

tronqués ou estropiés, avec une audace souvent incroyable, mais presque toujours heureuse. C'est surtout dans les *Notes* qu'il faisoit en marge de ses livres, et des *Copies manuscrites* qu'il a laissées de presque tous les poëtes grecs, qu'il s'est livré à cette savante hardiesse; et l'on ajoutera plus encore, c'est par cette méthode de copier ces auteurs qu'il s'étoit pénétré d'une sensation à la cadence, si l'on ose s'exprimer ainsi, qui lui servoit de guide pour restituer les vers fautifs. Au nombre de ses auteurs les plus chéris étoit Apollonius de Rhodes, auteur du poëme des Argonautes, dont il avoit fait cinq copies, et dont il a donné une édition. On sait que ce poëte, comme tous ceux de l'école d'Alexandrie, avoit donné à sa versification un degré supérieur de perfection. Ce fut là qu'il s'établit à la fois une saine critique des auteurs précédens, et la plus grande sévérité sur la langue. C'est là qu'on a fait le Catalogue des auteurs classiques, et donné à plusieurs d'entre eux la forme sous laquelle nous les possédons. C'est par cette école enfin que Virgile a été inspiré. « Encourager, dit un savant estimable, des travaux analogues à ceux que dirigeoient les successeurs d'Alexandre, seroit peut-être un moyen de donner naissance à de nouveaux Virgiles. » Une chose extrêmement particulière à Brunck, et qui trouveroit beaucoup d'incrédules si elle n'étoit attestée par un ami, c'est que tout à coup il perdit tout-à-fait le goût de ces occupations qui avoient fait ses délices, et rempli une partie de sa vie. Il n'avoit encore perdu aucune faculté ni physique ni intellectuelle, lorsqu'il abandonna le grec, et ne voulut plus jeter un coup d'œil sur ses livres chéris. Son dégoût alla si loin qu'il ne prit pas le plus léger intérêt à la découverte d'un manuscrit d'Aristophane qui confirmoit la plupart de ses savantes remarques et de ses conjectures les plus hardies.

* BRUNE (Jean de), né à Middelbourg en 1589, mort en 1658, s'est distingué dans la carrière de la jurisprudence et de la magistrature. En 1649, il fut installé conseiller-pensionnaire de la province de Zélande. Il aimoit aussi la théologie et la poésie. Il a laissé quelques ouvrages.

† BRUNEHAUT *ou* BRUNECHILDE, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, épousa en 566 Sigebert Ier, roi d'Austrasie. Elle avoit tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté:

Pulchra, modesta, decens, solers et grata, benigna;
Ingenio, vultu, nobilitate potens.

Telle étoit Brunehaut, selon le P. Fortunat, écrivain auquel il ne faut pas toujours ajouter foi, à raison de son excessive partialité. D'arienne, elle devint catholique, et se montra pieuse et libérale. Elle eut de Sigebert un fils et deux filles. Après la mort de ce prince, assassiné par Frédégonde, elle épousa Mérouée, fils de Chilperic, à l'instigation de son épouse Frédégonde, et sépara violemment les deux époux; Brunehaut, après avoir été quelque temps détenue, ayant été rendue à son fils Childebert, devint régente du royaume d'Austrasie. Elle gouverna les états de Théodebert, le cadet de ses petits-fils. Après la mort de Théodebert, Clotaire II, qui régna seul, accusa Brunehaut d'avoir fait périr dix princes; il forma cette accusation absurde devant une assemblée de seigneurs français assemblés militairement. Elle fut condamnée à une mort infâme, abandonnée pendant trois jours aux insultes de la soldatesque et à la cruauté des bourreaux; traînée ensuite à la queue

d'une cavale indomptée, elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice l'an 613. Au surplus, Brunehaut n'étoit ni si coupable, ni si innocente qu'on l'a faite. Dans des temps plus heureux, dit Duradier, elle eût été une princesse accomplie; dans ceux où elle vivoit, elle fut forcée de se laisser entraîner à la politique barbare qui régnoit; ses malheurs ont été causés par la cruelle Frédégonde. Grégoire de Tours, le plus zélé de ses partisans, et Fortunat, parlent avantageusement de cette princesse qui étoit fille, sœur, tante, épouse, mère, aïeule et trisaïeule de rois. Paul-Emile, du Tillet, Papire-Masson, Mariana, Pasquier et Cordemoi ont réuni tous leurs moyens pour purger la mémoire de Brunehaut. L'abbé Velly a fait une apologie très-plausible, appuyée d'une foule d'autorités; et Daniel, qui ne lui est pas si favorable, observe cependant que les historiens qui l'ont peinte de si noires couleurs écrivoient sous les descendans de Clotaire, et que leur but étoit d'atténuer le blâme que méritoit ce prince pour les traitemens barbares qu'il avoit faits à une reine âgée de 80 ans. Personne n'a du moins contesté à cette reine infortunée le courage et l'habileté dans l'art de gouverner. On lui doit la construction de superbes chaussées dans la Flandre et la Picardie, de grandes levées en Bourgogne qui portent encore le nom de Brunehaut, et en outre la fondation d'une quantité d'églises, de monastères et d'hôpitaux. *Voyez* Thierri, n° IV, *et* Didier, n° II.

* BRUNEL, maire de Béziers. En septembre 1791, il fut nommé suppléant de l'Hérault à l'assemblée législative, et en septembre 1792, député à la convention. Il vota pour la détention perpétuelle de Louis XVI, et son bannissement, si on jugeoit cette mesure convenable. A la fin de 1792, il fut membre du comité colonial. Après le 31 mai il fut envoyé à Lyon, où les autorités prêtes à s'insurger le mirent en arrestation. Le 28 juillet, il écrivit à la convention qu'il venoit de recouvrer la liberté, et que les administrateurs du département du Rhône s'étoient rétractés. Peu de jours après, il fut dénoncé par Chabot, et décrété d'accusation pour sa correspondance avec les fédéralistes de Bordeaux. Rendu à la liberté après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut de nouveau envoyé dans le midi, et se trouva à Toulon lors de l'insurrection de cette ville, en faveur de ceux de Marseille. Il se brûla la cervelle, désespéré de ne pouvoir les empêcher d'enlever les armes de l'arsenal, et d'avoir été forcé de signer un arrêt pour la mise en liberté des terroristes détenus. La convention rendit un décret en faveur de sa veuve et de ses enfans.

† BRUNELLESCHI *ou* Brunellesco (Philippe), né à Florence en 1377, d'un notaire, fut destiné dans sa jeunesse à la profession d'orfèvre, dont il fit quelque temps l'apprentissage. Un goût naturel le porta ensuite à étudier la géométrie, Paul Toscanelli fut son maître. Un voyage qu'il fit à Rome lui donna le goût de l'architecture, et il perfectionna ce goût en étudiant les monumens antiques. L'occasion de déployer ses talens se présenta bientôt. Il étoit question d'élever un dôme sur l'église de Sainte-Marie del Fiore à Florence, entreprise qui fut regardée alors comme très-difficile. Il conçut l'idée et le plan de cette construction, pour laquelle les Florentins avoient appelé de toutes parts les plus habiles architectes. Après bien des débats, ses dessins furent préférés; et on vit s'élever

cette magnifique coupole que Michel-Ange lui-même ne regardoit qu'avec admiration. C'est un octogone de 154 brasses florentines (202 pieds) de hauteur, non compris la lanterne, laquelle, avec la boule et la croix, qui termine ce chef-d'œuvre, en a encore 48 (59 pieds.) Le palais Pitti à Florence, devenu depuis celui des souverains de Toscane, fut commencé sur les dessins de Brunelleschi, qui fut regardé comme le restaurateur de la bonne architecture. Pour se délasser de ses grands travaux, il cultiva la poésie, et on lui attribue un petit poëme en rime octave, intitulé *Geta e Birria*, qui, s'il faut en croire les éditions in-4°, sans date, et in-8° de Venise, 1516, fut composé par lui et Barthélemi du Prato; d'autres pensent que ce poëme est de Jean Aquélini, d'autres qu'il est de Boccace. Il fut l'historien de ses ouvrages d'architecture. On conserve dans la bibliothèque du marquis Riccardi à Florence la *Relation* détaillée de la construction de la coupole de Sainte-Marie. Appelé à Milan par le duc Philippe Visconti, il y donna le plan de la citadelle, puis ceux des forteresses de Vicopisano et de Pise. Il construisit les digues qui contiennent le Pô dans son lit à Mantoue. Le souverain de cette ville disoit souvent, en parlant de Brunelleschi, « Florence est autant digne de compter parmi ses citoyens un tel artiste que lui d'avoir une aussi belle patrie; » il fit beaucoup d'autres ouvrages pour Côme de Médicis, entre autres le palais Pitti; il avoit aussi produit un superbe modèle d'un palais destiné à occuper le milieu d'une place vis-à-vis Saint-Laurent. Ce projet parut trop vaste à Côme de Médicis, qui ne le fit pas exécuter, de crainte de réveiller l'envie. Brunelleschi, furieux de voir son travail inutile, brisa son modèle. Côme étant prié par le pape Eugène de lui donner un homme habile pour la construction d'un édifice, il lui envoya Brunelleschi avec cette lettre de recommandation : « J'envoie à votre sainteté un homme dont les talens sont si grands, qu'il seroit capable de retourner le monde. » Brunelleschi, de retour dans sa patrie, y mourut en 1446, et on lui fit de somptueuses funérailles, dans l'église de Sainte-Marie del Fiore, où il fut enterré au milieu des regrets de tous ses concitoyens.

† BRUNELLI (Gabriel), sculpteur, né à Bologne dans le 17e siècle, fut élève de l'Algarde. On voit de ses ouvrages dans presque toutes les grandes villes d'Italie; sa ville natale en possède seule 44 de sa main; ils consistent en statues, bas-reliefs, tombeaux, bains et fontaines publiques, avec des figures gigantesques ayant du mouvement et terminées avec une rare perfection.

† I. BRUNET (Jean-Louis), reçu avocat au parlement de Paris en 1717, naquit à Arles en Provence, d'une famille originaire de Salon. S'étant rendu de bonne heure à Paris, il s'appliqua à la composition de plusieurs ouvrages sur les matières canoniques. I. *Le parfait notaire apostolique et procureur des officialités*, 2 vol. in-4°, Paris, 1730, livre qui n'étoit pas commun; mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775, avec des observations de Durand de Maillane. II. *Les maximes du droit canonique de France*, par Louis Dubois, qu'il a revues, corrigées et beaucoup augmentées. III. Une *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, 1 vol. in-12. Cet ouvrage renferme trente-neuf chapitres : les seize premiers sont consacrés à l'Histoire du droit; les trois suivans traitent des libertés de l'Eglise gallicane; le vingtième, de la distinction des deux puissances, le vingt-

unième, du droit qu'a chaque pays de conserver ses usages ; les autres sont relatifs à la convocation des conciles généraux, aux personnes qui doivent y assister et y présider, aux décrétales des papes, aux constitutions ecclésiastiques, et à la puissance des rois, comme protecteurs des canons. Le style en est pur et concis. Il étoit resté pendant neuf ans dans l'oubli, lorsque le libraire s'étant avisé de changer le frontispice, et de mettre la date de 1729 au lieu de 1720, l'ouvrage fut enlevé. Il en a paru une seconde édition en 1750. IV. Des *Notes* sur le Traité de l'abus, par Fevret. V. Un *Traité du champart*, joint aux Décisions sur les dîmes de Drapier. On a encore de Brunet une savante *Dissertation* sur les disputes que Jacques de Cugnières et Pierre Bertrand soutinrent, sous le règne de Philippe de Valois, au sujet de la juridiction ecclésiastique. On l'a imprimé dans le Traité des libertés de l'Eglise gallicane, dont il a donné une nouvelle édition en 1731, 4 vol. in-fol. Tous ces ouvrages annoncent beaucoup d'érudition. Brunet se distingua par son activité et son désintéressement. Il mourut à Paris en 1747.

† II. BRUNET (Hugues), dont le véritable nom est NUC BRUNENC, né à Rhodez dans le 13e siècle, fut destiné à la cléricature et reçut l'éducation qui convenoit à son état; mais ce qu'il recueillit de ses études le détourna du but qu'on s'étoit proposé ; il chercha à faire fortune en faisant valoir des talens agréables, se fit jongleur, composa des chansons, et visita successivement les cours d'Alfonse roi d'Aragon, du comte de Toulouse et du dauphin d'Auvergne. On dit qu'une bourgeoise d'Aurillac, nommée Galiana, à laquelle il avoit offert ses hommages, lui ayant préféré le comte de Rhodez, Brunet se fit chartreux de désespoir. Il mourut en 1223. Outre ses chansons, Jehan de Nostre-Dame lui attribue deux petits poëmes sur l'amour.

† III. BRUNET (Pierre-Nicolas), né en 1733, mort en 1771, chercha la célébrité en divers genres, et ne put l'obtenir. Après un poëme en cinq chants, intitulé *Minorque conquise*, il publia une *Histoire des grands fiefs de la couronne*; il se jeta ensuite dans la carrière du théâtre, qu'il ne quitta plus. Il donna en 1768, au théâtre français, *l'Indifférent corrigé*, comédie en trois actes, qui eut sept représentations, et, à la comédie italienne, *les Faux devins*, en trois actes, et *la Rentrée des théâtres*, en un. Brunet composa pour l'opéra *Hyppomène et Atalante*, *Apollon et Daphné*, en un acte, et *Théagène et Chariclée*, en cinq. Il fit les changemens de ceux de *Scanderberg*, et d'*Alphée et Aréthuse*. Il avoit de l'instruction et de la facilité, mais peu de goût et d'imagination.

† IV. BRUNET (G. Jean-Baptiste) né à Valensole, département des Basses-Alpes, devint général à l'époque de la révolution française, et commanda en chef l'armée d'Italie en 1793. Après avoir défait les Sardes le 8 juin, il fut repoussé à l'attaque du camp retranché des Fourches et de celui de Saours. A l'époque du siége de Toulon, Brunet fut arrêté dans son camp, transféré aux prisons de l'Abbaye de Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, comme complice d'intelligence avec les Anglais. Il subit son sort avec courage le 16 novembre 1793. Ce général pouvoit manquer de talent, mais on doute qu'il ait trahi l'état; c'étoit un homme de peu de capacité, mais très-présomptueux.

* V. BRUNET, général de brigade, fils du précédent, étoit colonel de la neuvième demi-brigade d'infanterie légère en 1794, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il s'y distingua en plusieurs occasions, et fut promu au grade de général de brigade le 11 juin de la même année. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue en 1801, et commandoit l'avant-garde de Rochambeau. Au commencement de 1802 il enleva aux noirs les forts de la Liberté, de l'Anse et de la Hougue. Il s'empara au mois de mai suivant de la personne de Toussaint Louverture. Il commanda ensuite la place du Môle, et y fut attaqué le 18 novembre par les noirs, qu'il laissa pénétrer jusqu'à l'entrée de la ville, et dont il fit un grand carnage. Il remplaça le général Watrin dans la partie du sud et de l'ouest, et périt lui-même de maladie peu de temps après.

BRUNETIÈRE. *Voyez* PLESSIS, nº VII.

† BRUNETTO-LATINI, né à Florence dans le commencement du 13ᵉ siècle, temps auquel toute l'Italie étoit agitée par les factions des guelfes et des gibelins. Au milieu de ces troubles et de ce temps de barbarie pour les lettres, il en ranima l'étude et le goût. Orateur, poëte, historien, philosophe et théologien, il forma une école célèbre, de laquelle sortirent Guido Cavalcanti et Le Dante. Brunetto, revêtu des premières charges de l'état, eut une très-grande part au gouvernement, d'abord comme secrétaire de la république, ensuite comme chargé de plusieurs ambassades. L'armée des Florentins ayant été défaite par le comte Jourdain, général de Mainfroy, cet usurpateur bannit de la république tous les guelfes, et nommément Brunetto, qui en étoit l'appui. Cédant à l'orage, et abandonnant sa patrie, il vint se fixer à Paris en 1260, et y résida pendant vingt-quatre ans. C'est dans cette capitale qu'il composa ses divers ouvrages, qu'il écrivit en français. Brunetto donne en tête de son *Trésor* les motifs qui lui ont fait préférer cette langue, et dit · « Et se aucuns demandois pour coi chius livres est escris en romanche selonc le patois de France, puis ke nous somes italyens, je diroie que chest pour deus raisons; l'une, que nous sommes en Franche; l'autre pour chou que la parléure est plus délitable et plus kemuue à tous langaiges. » Après la mort de Mainfroy, tué dans la bataille gagnée sur lui en 1266 par Charles d'Anjou, Brunetto fut rappelé dans sa patrie; il n'y rentra cependant qu'en 1284. Il fut revêtu de nouveau de ses emplois, et mourut à Florence vers 1295, avec la réputation d'un grand philosophe et d'un excellent rhétoricien, tant dans l'art de parler que dans celui d'écrire. C'est lui qui commença à polir ses compatriotes, et qui leur apprit à bien parler, à bien juger, et à gouverner suivant les règles de la politique. Par son attachement pour le duc d'Anjou, la famille de Brunetto mérita d'obtenir de ce prince la permission de porter sur ses armes le lambel fleurdelisé dont la maison d'Anjou brisoit ses armoiries. On a de cet écrivain, I. *le Livre de la bonne parleure, qui enseigne à bien parler*; manuscrit, bibliothèque imp. nº 7930, et fonds de Baluze, nº 769. II. *Le Trésor de toutes choses*; manuscrits nºˢ 7066, 7067, 7068 et 7069 in-fol. La même bibliothèque possède également une traduction manuscrite en italien que l'on attribue à Brunetto-Latini. Elle a été imprimée sous le titre de *Il Tesoro*, d'abord à Trévise, 1474, petit in-fol., ensuite à Venise,

in-8°. Cette dernière, citée par l'académie de la Crusca, fourmille de fautes. Le même ouvrage, imprimé plusieurs fois en français, peut être regardé comme l'Encyclopédie du 13e siècle, car il traite de l'histoire sacrée, profane et naturelle, de la géographie, de l'astronomie, de la morale, de la rhétorique, et enfin de la politique. On y trouve encore une très-longue dissertation sur la boussole et l'aiguile aimantée. Crescimbéni, infatué des poëtes provençaux, prétend, sans preuves, que Brunetto a pris l'idée de son ouvrage chez un de ces rimailleurs nommé maistre Peire de Corbian. Si cet historien eût connu les œuvres de ce dérnier, il n'auroit pas avancé cette erreur, que la foule des copistes ou des prévenus en faveur de ces troubadours a adoptée sans fondement. Les personnes qui voudront examiner ce point d'histoire littéraire pourront consulter le manuscrit n° 2701, in-fol., fonds de La Vallière, qui renferme les pauvres productions de quelques-uns de ces poëtes, et particulièrement les deux pièces connues de maistre Peire de Corbian. Après avoir lu ces différentes compositions, on se demandera sans doute comment il est possible que de misérables rapsodies aient pu jouir d'une renommée que l'erreur et le temps n'ont fait qu'accréditer..... C'est qu'il est plus facile de copier que de vérifier.

† BRUNFELT *ou* BRUNFELS (Othon), médecin du 16e siècle, né à Mayence, étudia les belles-lettres, les langues savantes et la théologie, et prit ensuite l'habit religieux dans sa ville natale. Les opinions de Luther commençoient déjà à faire du bruit. Brunfelt sortit secrétement de son monastère, et se mit au rang des premiers partisans de ce chef de secte. Pressé par le besoin, il se rendit à Strasbourg, où il enseigna la jeunesse pendant neuf ans; ensuite il alla à Bâle, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1530. Appelé à Berne pour y remplir la charge de médecin pensionnaire, il mourut six mois après son arrivée dans cette ville, le 13 novembre 1534. Ce médecin a beaucoup écrit sur la botanique. Voici la notice de ses ouvrages, I. *Catalogus illustrium medicorum, seu de primis medicinæ scriptoribus*, Argentorati, 1530, in-4°. II. *Herbarum vivæ icones ad naturæ imitationem summâ cum diligentiâ et artificio effigiatæ; unà cum effectibus earumdem, tomus primus*, Argentinæ, 1530, in-fol.; *Tomus secundus*, ibid. 1531, in-fol. *Tomus tertius*, ibid. 1536, in-fol., avec un *Appendix*, contenant différentes pièces relatives à la botanique. III. *Theses, seu communes loci totius rei medicæ, de usu pharmacorum, deque artificio supressam alvum ciendi, liber*, Argentorati, 1532, in-8°. IV. *Jatreion medicamentorum simplicium, continens remedia omnium morborum, qui tam hominibus quam pecudibus accidere possunt, in quatuor libros digestum*, Argentorati, 1533, 2 vol. in-8°. Il y indique les remèdes les plus vantés par les anciens pour chaque maladie, mais sans faire choix de ceux qui méritent la préférence. V. *Nestericorum aliquot medicorum in medecinam practicam introductiones*, Argentorati, 1533, in-24. VI *Onomasticon, seu Lexicon medicinæ simplicis*, ibid. 1534, 1543, in fol., avec les ouvrages de Théophraste. VII. *Epitome medices, summam totius medicinæ complectens*, Antverpiæ, 1540, in-8°. Parisiis, 1540, in-8°. Venetiis, 1542, in-8°. VIII. *Chirurgica parva*, Francofurti, 1569, in-8°.

I. BRUNI. *Voyez* ARETIN, n° II, *et* BRUNUS, n° I.

II. BRUNI (Antoine), de plusieurs académies d'Italie, natif de Casal-Nuovo, au royaume de Naples, fut appelé à la cour du duc d'Urbin, qui le nomma conseiller et secrétaire d'état. Sa douceur, son enjouement et son honnêteté, le firent rechercher des grands et des gens de lettres. Il mourut en 1635. Ce poëte, plein d'imagination et d'obscurité, a laissé des *Epîtres héroïques*, imprimées à Venise en 1636, in-12; des *Pièces mêlées*; des *Vers lyriques*; des *Tragédies*; des *Pastorales*. On reconnoît dans tous ses ouvrages un génie facile; mais trop d'amour pour les plaisirs l'empêcha d'y mettre de la correction. L'édition de ces *Epîtres héroïques*, donnée à Venise en 1636, avec une planche à chaque épître, est recherchée, parce que les figures ont été gravées sur les dessins du Dominiquin et d'autres habiles artistes.

* I. BRUNN (Jean-Jacques), médecin, né à Bâle en 1591, où il mourut en 1660, a publié un ouvrage intitulé *Systema materiæ medicæ, continens medicamentorum universalium et particularium (simplicium et compositorum), seriem ac sylvam methodo medendi ac formulis remediorum præscribendis accommodatam*, Basileæ, 1630, in-8°; Genevæ, 1639, in-8°; Lipsiæ, 1645, in-8°; Patavii; 1647, in-12; Rothomagi, 1650, in-12; Lipsiæ, 1654, in-8°; Amstelodami, 1659, 1665, in-12; Amstelodami, etc.; Hagæ comitis, 1680, in-12. Les trois dernières éditions ont été augmentées par Gérard Blasius.

† II. BRUNN *ou* BRUNNER (Jean-Conrad), fameux médecin suisse, né à Diessenhofen, petite ville près de Schaffouse, épousa une fille du célèbre Wepfer, fut nommé médecin de l'électeur palatin, et anobli sous le nom de baron de Hamerstein. Ce savant, qui mourut à Manheim en 1727, à 74 ans, a été, suivant l'Encyclopédie, une des meilleures têtes du 18e siècle. Il entra de bonne heure en lice avec les plus célèbres anatomistes, et fit des expériences très-difficiles pour démontrer que l'animal peut se passer du pancréas, et que la liqueur que cette glande fournit n'est pas essentielle à la vie. Sa *Dissertation* sur ce sujet parut à Heidelberg en 1687. Il découvrit dans la suite les glandes du duodénum et le sinus circulaire de la glande pituitaire, et donna sur la *Digestion* un ouvrage plein de bonnes vues. Tous ses écrits sont en latin.

* I. BRUNNER (Balthasar), célèbre médecin du 16e siécle, né à Halle en Saxe, et mort dans cette ville en 1604, a laissé deux *Traités sur le scorbut*, qui se trouvent dans le recueil de Séverin Engalénus. On lui doit encore plusieurs consultations qui parurent après sa mort, sous le titre de *Concilia medica, summo studio collecta et revisa à Laurentio Hoffmanno*, Halæ Saxonum, 1617, in-4°; Francofurti, 1727, in-4°.

* II. BRUNNER (André), jésuite, qu'on a surnommé le *Tite-Live bavarois*, naquit à Hall en Tyrol. On a de lui, *Annales virtutis et fortunæ Boiorum*, 3 vol. in-8°, Munich. Le premier volume parut en 1624; le second en 1629, et le troisième en 1637. Le troisième volume finit en 1314. On retrouve cette édition, qui étoit devenue rare, notamment à la 3e partie à la suite des *annales Boiæ gentis*, de Jean Aldzveiter, in-fol., Francfort, 1710. Cet historien mourut en 1650. On a encore de Brunner un livre in-8°,

intitulé *Excubiæ tutelares*, dans lequel on trouve soixante portraits, gravés par Kilian, des ducs de Bavière, jusqu'à Ferdinand-Marie, avec une devise ingénieuse au bas de chacun. Ce livre parut à Munich en 1637. C'est à Brunner aussi que Baillet, dans ses Auteurs déguisés, attribue l'ouvrage qui a pour titre : *Collegium Monachiense*.

I. BRUNO *ou* BRUNON, dit *le Grand*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, étoit fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon, qui l'appela à la cour. Il cultiva la vertu et les lettres, se nourrissant des auteurs anciens, et conversant avec les savans de son siècle. Après la mort de Wicfled, archevêque de Cologne, le clergé et le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno son successeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerre en Italie, laissa le soin de l'Allemagne à son frère. Il avoit montré les vertus d'un évêque à Cologne ; il fit éclater celles d'un prince à la cour impériale. Il mourut en 963.

II. BRUNO, dit *Herbipolensis*, à cause du siége de Wurtzbourg, dans le cercle de Franconie, qu'il occupa en digne pasteur, étoit fils de Conrad, duc de Carinthie, et oncle de l'empereur Conrad II. Il composa plusieurs ouvrages insérés dans la Bibliothèque des Pères, et mourut en Hongrie l'an 1045.

III. BRUNO (saint), évêque et apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé en 1008.

† IV. BRUNO (saint), naquit à Cologne vers l'an 1051, de parens nobles et vertueux. Après avoir fait avec succès ses études à Paris, il fut chanoine à Cologne, et ensuite à Reims. Il fut nommé chancelier et maître des grandes études de cette église, mais il se vit obligé d'en sortir sous l'archevêque Manassès, qui la gouvernoit en tyran : intrus sur son siége par la simonie, il s'y maintint par la violence. Bruno prit dès-lors la résolution de quitter le monde, pour se retirer dans la solitude ; voilà l'origine de son ordre. Ce qu'on raconte, d'après un ouï-dire de Gerson, du chanoine de Paris, qui ressuscita tout à coup, pour annoncer qu'il étoit en enfer, quoiqu'on le crût en paradis, est un conte ridicule. Urbain VIII fit retirer cette fable de la légende de saint Bruno. (*Voyez* DIOCRE.) La première solitude que le chanoine de Reims habita fut Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres. Il passa de là à Grenoble l'an 1084. Hugues, évêque de cette ville, qui avoit vu, disoit-il, sept étoiles brillantes sur le désert de la chartreuse, lui conseilla de l'aller habiter, et défendit peu après aux femmes, aux chasseurs et aux bergers d'en approcher. Des rochers presqu'inaccessibles, et entourés de précipices affreux, furent le berceau de l'ordre des chartreux, qui de là se répandit dans toute l'Europe. L'instituteur et ses compagnons y bâtirent un oratoire et sept cellules basses et pauvres, à quelque distance l'une de l'autre, comme les laures (anciens monastères) de la Palestine, et s'y logèrent deux à deux, à l'exemple des anciens solitaires d'Egypte. Bruno ne fit point de règle particulière pour ses disciples ; ils suivirent celle de saint Benoît, et l'accommodèrent à leur genre de vie. Urbain II, disciple de Bruno à l'école de Reims, le contraignit six ans après de se rendre à Rome, pour l'aider de ses conseils et de ses lumières. Le saint solitaire, déplacé dans cette cour, se retira dans un désert de la Calabre. Il y mourut en 1101, dans le monastère qu'il avoit fondé. Il fut canonisé l'an

1514. On a de lui deux *Lettres* écrites de Calabre, l'une à Raoul Le Vert, et l'autre à ses religieux de la grande chartreuse; elles ont été imprimées avec les *Commentaires* et les *Traités* qu'on lui attribue, et qui sont de Brunon de Ségni, à Cologne, 1640. Les ouvrages des auteurs qui ont écrit pour et contre cette histoire se trouvent dans le tome III, du mois d'octobre, des *Acta sanctorum Bollandi*, p. 535 et suivantes, trois tomes en un volume in-fol. Les religieux de son ordre qu'on a voulu contraindre dans leur croyance, sous le règne d'Elisabeth, ont préféré la mort.

† V. BRUNO *ou* BRUNON DE SIGNY *ou* SÉGNI (saint), appelé Bruno *Astensis*, parce qu'il étoit de Soléria au diocèse d'Ast, se distingua au concile de Rome, en 1079, contre Bérenger. Grégoire VII le nomma ensuite évêque de Ségni; mais quelque temps après il abandonna son évêché pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, dont il fut abbé. Ses diocésains l'ayant vivement redemandé, il revint à Ségni par l'ordre du pape, et mourut en 1125. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 1651, 2 vol. in-fol. Il y en a plusieurs qui avoient paru sous le nom du fondateur des chartreux.

VI. BRUNO (Giordano). *Voyez* BRUNUS, n° I.

* VII. BRUNO (Jacques-Pancrace), médecin, né à Altorff le 23 janvier 1629, pratiqua son art avec succès à Nuremberg pendant huit ans, et revint ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1709. Les ouvrages qu'on a de lui sont, I. *Oratio de vitâ, moribus et scriptis Gaspari Hoffmanni*, Lipsiæ, 1644, 1678, in-12. II. *Dogmata medicinæ generalia in ordinem noviter redacta*, Noribergæ, 1670, in-8°. III. *Remoræ ac impedimenta purgationis in scriptis Hippocratis delecta*, Altdorfii, 1676, in-4°. IV. *Castellus renovatus, hoc est, Lexicon medicum et amplificatum*, Noribergæ, 1682, in-4°; Lipsiæ, 1713, in-4°; Patavii, 1715, 1721, in-4°; Genevæ, 1748, in-4°. Le Lexicon de Barthélemi Castellus a paru en grec et en latin, à Venise, 1607, in-8°; à Bâle, 1628, in-8°, avec les augmentations de Stuppan; à Rotterdam, 1657, 1665, in-8°. V. *Mantissa nomenclaturæ medicæ hexaglottæ, vocabula latina, ordine alphabetico, cum annexis arabicis, hebræis, græcis, gallicis et italicis proponentis*, Noribergæ, 1682, in-4°. VI. *Epitome elementa veræ medicinæ complectens*, Altdorfii, 1696, in-8°. VII. *Monita et porismata medicinæ miscellanea*, ibid., 1698, in-4°.

* VIII. BRUNO (Nicolas), professeur extraordinaire de médecine à Marpurg en 1597, passa au rang de professeur ordinaire en 1599, avec adjonction de la chaire de physique. Il a laissé des *Commentaires* travaillés avec assez de soin sur la seconde et la troisième partie de l'Histoire des plantes de Taberna-Montanus.

* IX. BRUNO D'AFFRINGUES, né à Saint-Omer en 1550, quitta son premier nom de Charles pour celui de Bruno. Il avoit de grandes connoissances dans la jurisprudence civile et canonique, dans les belles-lettres, dans l'histoire ecclésiastique et dans les langues. Il fut d'abord chanoine de l'église de Carpentras en Provence, dans laquelle il se fit honneur par un *Panégyrique de Grégoire XIII*, qu'il prononça. L'évêque de cette ville, en lui donnant ce canonicat, le choisit pour être son grand-vicaire; mais il re-

nonça à cet emploi, et prit l'habit de chartreux en 1591. Deux ans après, il fut créé prieur de la chartreuse d'Avignon, et fut élu général de son ordre en 1600. Grégoire XV et Urbain VIII lui donnèrent souvent des marques de leur estime. Le roi Henri-le-Grand, voulant le voir, alla visiter la chartreuse, et fut extrêmement satisfait de la sagesse d'Affringues, qui mourut le 5 mars 1632.

BRUNON. *Voyez* BRUNO, n^os^ I *et* V. — GRÉGOIRE V, *et* LÉON IX.

BRUNORO. *Voyez* BONNE, n° II.

* BRUNQUELL (Jean-Salomon), né à Quidlinbourg le 22 mai 1693, fit ses premières études sous son père. Celui-ci étant mort, on l'envoya à l'académie de Iena, où il s'adonna principalement à l'étude du droit. Après avoir passé trois ans dans cette ville, il alla à Leipsick, où il suivit avec assiduité les leçons des plus habiles professeurs en droit. De retour dans sa patrie, il continua ses études, et prit le bonnet de docteur en 1720. Trois ans après il obtint l'emploi d'avocat ordinaire de la cour provinciale de Saxe, et ensuite le titre de professeur extraordinaire en droit. En 1733, il fut nommé conseiller aulique des ducs de Saxe, de Gotha et d'Isenac, et devint, en 1735, professeur de droit canon à l'université de Gœttingue. Il mourut le 21 mai de la même année. On a de lui beaucoup d'*Observations* et de *Programmes académiques*. En 1726, il avoit donné une nouvelle édition des *Observationes juris canonici* d'Innocent Ciron, à la tête desquelles il mit une Dissertation *de utilitate ex historiâ atque antiquitatibus sacris in jurisprudentiæ ecclesiasticæ studio capiendâ*. Son plus grand ouvrage est une *Histoire du droit romain germanique*, tirée des sources, depuis le commencement de la république romaine et de l'empire d'Allemagne jusqu'à notre temps. Cet ouvrage, écrit en latin, a eu trois éditions. La dernière, plus ample et plus correcte que les précédentes, n'a paru qu'après la mort de l'auteur, à Amsterdam, 1740, in-8°. Des deux premières, l'une a été faite à Iena en 1727, et l'autre à Amsterdam. La troisième est augmentée de la Vie de l'auteur, et d'une *Dissertation* sur la nécessité de joindre à l'étude de la jurisprudence celle des antiquités, de la philosophie et de l'histoire. Cette *Dissertation* est encore de Brunquell.

† BRUNSFELS (Othon). *Voyez* BRUNFELT.

† I. BRUNSWICK (Antoine-Ulric DE LUNEBOURG DE WOLFENBUTEL et de), né le 14 octobre 1633, hérita de son frère Rodolphe Auguste, dont il gouverna longtemps les états, faisant sa résidence à Wolfenbutel. Il fut d'abord coadjuteur de l'évêque d'Halberstadt; ensuite il eut des canonicats protestans de Strasbourg, embrassa la religion catholique en 1710, et mourut le 27 mars 1714, âgé de 81 ans. Ce prince est auteur de deux grands romans dans le genre de Cyrus : I. *Aramène*, Nuremberg, 1669, 7 vol. II. *Octavie*, 1677, 6 vol.

† II. BRUNSWICK (Maximilien-Jules-Léopold, duc de), neveu du roi de Prusse, naquit le 20 octobre 1722. Après avoir servi avec distinction, et obtenu le grade de général-major, il périt en 1785, d'une manière encore plus glorieuse que sur un champ de bataille. Ce fut en voulant secourir de malheureux paysans, surpris par une inondation subite de l'Oder près de Francfort. S'étant jeté à la nage

pour exciter le zèle de ceux qui l'entouroient, il disparut sous les flots. L'académie française proposa, pour sujet de son prix de poésie, un poëme sur ce dévouement héroïque. Le nombre des poëmes, des discours, des élégies, des odes qui parurent à ce sujet est innombrable; le plus petit rimeur, le prosateur le plus médiocre fit son offrande. On feroit dix volumes in-4°, en recueillant ces pièces qui depuis long-temps sont oubliées.

* III. BRUNSWICK-ŒLS (Frédéric-Auguste, duc de), général d'infanterie de l'armée prussienne, membre honoraire de l'académie royale des sciences de Berlin, naquit à Brunswick le 20 octobre 1740: il fut le second fils de Charles, duc régnant de Brunswick, et de la duchesse Philippine-Charlotte, fille de Frédéric-Guillaume I, roi de Prusse, et sœur de Frédéric-le-Grand. Son éducation fut confiée à des hommes aussi recommandables par leurs vertus que par leurs talens. Il entra dans la carrière militaire en 1761, comme colonel et chef d'un régiment d'infanterie de son père, dans l'armée des alliés, sous le commandement en chef de son oncle, le duc Ferdinand. Dans cette année, et en 1762, il se distingua dans différentes actions. En 1763, il entra au service de Frédéric II, roi de Prusse; se maria en 1768 avec la fille unique du duc régnant de Wurtemberg-Œls; de ce moment il se fixa entièrement à Berlin, où il s'occupa d'objets de service et de littérature. Comme fruit de ses réflexions sur le service et les objets militaires, on peut regarder l'invention *de la baguette cylindrique* faite par lui en 1773, et que Frédéric II introduisit bientôt dans son armée. Son beau-père étant mort vers la fin de 1792, il lui succéda dans la principauté d'Œls, où il se rendit au mois de juin 1793. L'année suivante il se démit de toutes ses dignités militaires, pour donner tout son temps au gouvernement qui venoit de lui échoir. Il se distingua non seulement comme homme d'état et comme militaire, mais aussi comme l'ami et le protecteur des savans et des artistes. La littérature et les sciences lui sont redevables de plusieurs ouvrages utiles, dont plusieurs ont été composés par lui, et dont les autres ont été publiés à ses frais. Voici la liste exacte de ses écrits, qui, en général, sont peu connus, parce qu'il les fit imprimer à ses frais, et qu'il les distribuoit seulement à ses amis et à des personnes qui avoient quelques liaisons avec lui. I. *Considerazioni sopra le cose della grandezza dei Romani, trad. del* Montesquieu, Berlin, 1764, in-8°. II. *Reflessioni critiche sopra il carattere e le gesta d'Alessandro Magno,* Milan, 1764, in-8°. M. J. P. Erman en publia une traduction française, ibid., 1764, in-8°; et en 1767 il en parut une traduction anglaise à Londres. L'original eut une nouvelle édition à Berlin, 1803, in-8°, et la traduction française en 1802. III. Une traduction allemande d'*Heureusement*, comédie de Rochon de Chabannes, Brunswick, 1764, in-8°. IV. Une traduction allemande de *Régulus*, tragédie, Postdam, 1767, in-8°. V. *Discours sur les grands hommes*, Berlin, 1768, in-8°; nouvelle édition, Berlin, 1803. VI. Une traduction française d'*Ariane à Naxos*, par Brandes. VIII. *Pensées d'un cosmopolite sur les ballons aérostatiques*, en allemand, Hambourg, 1784, in-8°, avec gravures. VIII. *Discours prononcé, lors de la prestation de serment, le 2 octobre* 1786, en allemand, Berlin, 1786, in-8°. IX. *Instruction pour mon régiment, afin de pouvoir mieux suivre les ordon-*

nances du réglement prussien, en allemand, Berlin, 1791, in-8°, avec fig. X. *Histoire militaire du prince Frédéric-Auguste de Brunswick-Lunebourg*, etc., en allemand, Œls, 1797, in-4°, avec 20 plans et cartes, et avec son portrait. XI. *Journal plaisant, historique, politique et littéraire, à Œls, depuis* le mois de juillet 1793 *jusqu'en* 1795. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, tels que, *Campagne supposée du duc et de son frère Albert Henri*, écrite dans les années 1760 et 1761; *Pensées sur la fortification, l'attaque et la défense des places*, rédigées en 1765; *Instruction générale sur la tactique*, composée en 1769; *Dispositions pour différentes attaques contre un ennemi supposé, avec des plans*, composées en 1773; *Projet de plan d'une expédition dans le Holstein et en Danemarck, en* 1788, *et d'une irruption dans la Bohême, en* 1789 ou 1790. Ce prince mourut à Weimar le 8 octobre 1805.

IV. BRUNSWICK. *Voyez* AUGUSTE, n° II. — GEORGE, n°s VII *et* VIII.

† I. BRUNUS (Jordanus), appelé dans son pays *Giordano Bruni*, naquit à Nola, dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e siècle. Il fut d'abord dominicain, et dépouilla bientôt l'habit de religieux. Il avoit beaucoup d'esprit, et commença par fronder la philosophie d'Aristote, qu'on mettoit alors au nombre des choses sacrées. Portant encore plus loin sa hardiesse, il se déclara contre toutes les vérités de la foi, ce qui lui attira des affaires dangereuses : mais pour jouir de la liberté de penser et de parler, il se retira à Genève où il apostasia. Il se brouilla bientôt avec Calvin et Théodore de Bèze, et fut obligé de se retirer à Lyon, puis à Toulouse, et ensuite à Paris, vers 1582. Pour se procurer les moyens d'y subsister, il donna des leçons de philosophie en qualité de professeur extraordinaire, et publia des thèses où il attaquoit ouvertement la doctrine du philosophe grec. Quoique Ramus et Postel eussent déjà commencé à frapper ce vieil édifice, un respect d'habitude le soutenoit encore, et Brunus ne réussit qu'à soulever contre lui tous les professeurs de l'université, dont les clameurs l'obligèrent de s'enfuir à Londres. Ce fut là que, sous la protection de Michel de Castelnau, ambassadeur de France auprès de la reine Elisabeth, et de Philippe Sidney, gentilhomme anglais, il publia son fameux ouvrage intitulé *Spacio della bestia triomfante*, Parigi, 1584, in-8°; *la Déroute* ou *l'Expulsion de la bête triomphante*. Toutes les religions sont fausses, suivant lui. C'est à la loi naturelle à régler les notions du vice et de la vertu. Son symbole est en 48 art., dont chacun a rapport à quelque constellation céleste. A la suite de *la Déroute de la bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé *la Cena delle caneri*, le *Souper du jour des cendres*. Il prétend qu'il y a une multitude de mondes semblables à celui que nous habitons. Ces mondes sont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs et raisonnables. Pour avoir une suite complète de *Traités* du même auteur, il faut y joindre, I. *Della causa, principio e uno*... Venezia, 1584, in-8°. II. *Del infinito universo*, Venezia, 1684, in-8°. III. *Degli eroici furori*. IV. *Cabala del cavallo Pegasco, con l'asino Cillenico*, 1545, in-8°, petit livre, de 48 feuillets. Ce traité est si rare, que ceux qui ont parlé le plus savamment des ouvrages de Brunus se sont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avoient pas vu. Il est composé d'une épître dédicatoire,

d'une déclamation sur l'âne et sur l'ânesse, de trois dialogues, et de l'*Asino Cillenico*. Brunus y développe les idées répandues dans ses autres ouvrages. Après quelques années de séjour à Londres, Brunus passa à Wittemberg en Allemagne. Il embrassa le luthéranisme, et obtint la permission d'y enseigner publiquement. Il s'en servit pour publier ses paradoxes philosophiques avec la même liberté qu'il l'avoit fait en France, et s'y fit autant d'ennemis que dans ce pays. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, ce chevalier errant, jouet de la fortune, et dépourvu de tout, parcourut encore diverses contrées de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'ayant succombé à la tentation de revoir sa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquisition. Ce tribunal le fit brûler vif à Rome en 1600. Il est encore auteur d'une comédie intitulée *Il Candelaio*, Parigi, 1582, in-8°. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8°, *Boniface et le Pédant*, comédie imitée de la précédente. *Voy.* LULLE, n° I, à la fin.

* II. BRUNUS, célèbre médecin et chirurgien, florissoit vers l'an 1310. On a de lui, *Chirurgica magna et parva*, qui parut avec d'autres Traités, dans un Recueil de chirurgie imprimé à Venise en 1490, 1499, 1513, 1546, in-fol., et depuis dans la même ville en 1559 sous un pareil format. L'ouvrage de Brunus est écrit d'un style barbare, et n'est à proprement parler qu'une compilation tirée des écrits des médecins grecs et arabes.

BRUS. *Voyez* ROBERT, n° IX, *et* DAVID, n° III.

* BRUSCAMBILLE. *Voyez* LAURIERS.

BRUSCHIUS (Gaspard) naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora, en 1552, de la couronne poétique et de la dignité de comte Palatin. S'étant fixé à Passaw, pour mettre la dernière main à la chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes qui étoient ses ennemis. On a de lui, I. *Histoire des évêchés et des évêques de toute l'Allemagne*, 1614, in-8°. II. Celle *des principaux monastères* du même pays. III. Un *Recueil de poésies latines*.

* II. BRUSCHIUS (Franç.), médecin, natif de Mantoue, a fait imprimer dans le 17e siècle un ouvrage sur la chimie, dont le titre ampoulé fait présumer avec raison que l'auteur avoit la tête échauffée par la fumée des fourneaux. Il est ainsi conçu : *Promachomachia jatro chymica, in quâ chymatriciæ præstantia adversùs mysochymicum pugnando propugnatur*, Mantuæ, 1623, in-fol.

I. BRUSONI (Domitius Brusonius), auteur des Facéties qui parurent pour la premiere fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi ;* mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la première, la seule estimée.

* II. BRUSONI (Jérome), écrivain laborieux, d'une famille noble à Legnano, dans le territoire de Venise. Il entra trois fois dans le parti des cartésiens, et le quitta autant de fois. On a de lui différens ouvrages en prose et en vers, dont les meilleurs sont, *Histoire de l'Italie* depuis 1628 jusqu'à 1679, in-fol., et son *Elucidario poëtico*, in-12. Il est mort vers l'an 1680.

† BRUSQUET, fou de la cour de France sous les rois François II, Henri

II et Charles IX, étoit Provençal. Il fut d'abord chirurgien. Il obtint, en 1536, de l'emploi, en cette qualité, dans le quartier des Suisses qui faisoit partie du camp d'Avignon. Il y signala ses talens dans l'art de tuer plutôt que dans celui de guérir. Il envoyoit, dit Brantôme, les malheureux Suisses soumis à ses ordonnances « *ad patres* dru comme mouches. » Le connétable de Montmorency, irrité des ravages que causoit ce chirurgien, ordonna qu'il fût arrêté et pendu. Brusquet alloit tristement terminer sa joyeuse carrière, lorsque le dauphin qui commandoit l'armée et qui connoissoit l'esprit facétieux de Brusquet, le sauva de la mort et le prit à son service. Au pied de la potence, lui furent ouvertes les portes de la fortune. Il obtint la place de valet de garde-robe du prince, et peu de temps après celle de maître de poste de Paris. Cette place lui procura une fortune brillante. Il savoit avec adresse en accroître les profits, en faisant payer arbitrairement les voyageurs, en s'emparant quelquefois de leurs paquets, en faisant des tours qu'on peut justement qualifier de friponneries, et qu'autorisoient le défaut d'ordre dans cette administration, ainsi que la protection dont Brusquet jouissoit à la cour. Comme son écurie étoit peuplée de cent chevaux, il prit le titre de *Capitaine de cent chevau-légers*. Si ses friponneries furent tolérées par la cour, ses opinions religieuses ne le furent point par les inquisiteurs de la foi. Brusquet fut accusé d'être huguenot, d'avoir au moins favorisé leur parti en soustrayant des dépêches qui leur étoient défavorables. De plus il avoit un gendre qui professoit ouvertement le protestantisme. Dans les premiers troubles de 1562, Brusquet, dénoncé, se vit obligé de prendre la fuite; sa maison fut pillée. Il trouva un asile auprès de madame de Valentinois et de madame de Bouillon. Ennuyé dans sa retraite, il écrivit à M. de Strozzi, fils du maréchal de ce nom, avec lequel il avoit été fort lié, pour obtenir son pardon; mais il mourut peu de temps après, chez madame de Valentinois, en 1562 ou 1563. Le chagrin dut fortement affecter un homme qui ne s'occupoit que de faire rire les autres. Le caractère de ce bouffon consistoit moins en bons mots qu'en tours plaisans et malins. Brusquet fut visiter un ambassadeur étranger; il le trouva attaqué d'une colique violente. « Quand ce mal me prend, lui dit le bouffon, je me guéris en mettant un doigt dans la bouche, et l'autre dans l'endroit opposé; je les change alternativement pendant l'espace d'une demi-heure. » L'ambassadeur crédule, essaya, dit-on, ce singulier remède. Brusquet fut amuser la cour de François II de cette bouffonnerie. Il s'établit entre Brusquet et le maréchal Strozzi une lutte de ce qu'alors on appeloit *bons tours*, et qui aujourd'hui recevroit une dénomination plus sérieuse. Un jour ce maréchal parut à la cour avec un superbe manteau de velours noir brodé en argent. Brusquet le vit, en fut jaloux, fut dans les cuisines, s'arma de lard et d'une lardoire, et pendant que Strozzi étoit occupé à parler au roi, il lui larda tout le derrière de son manteau. Le maréchal s'aperçut bientôt du tour que Brusquet lui jouoit; il quitta son manteau lardé, le lui donna, et se vengea du bouffon en envoyant chez lui des filous qui lui volèrent pour 500 écus de vaisselle en argent. Brusquet se saisit d'un beau cheval que le maréchal Strozzi avoit laissé dans la cour du Louvre, le fatigua, le mutila, et le conduisit ensuite à son maître, en offrant de le lui acheter pour une somme très-modique. Brusquet eut le cheval pour rien; mais Strozzi s'empara des deux plus

beaux chevaux que ce bouffon maître de poste avoit dans son écurie. Brusquet feignit de vouloir négocier sa paix avec le maréchal Strozzi, et l'invita, avec plusieurs seigneurs de la cour, à venir dîner chez lui. Trente pâtés de bonne mine furent servis sur la table; mais lorsqu'on les ouvrit on ne trouva dans l'intérieur que des vieilles croupières en morceaux ou en entier, des mors de brides, des bossettes, des pommeaux de selles, etc. Brusquet fut, comme à son ordinaire, raconter ce tour au roi; Strozzi, pour n'être pas en reste, emprunta la mule que montoit Brusquet, la fit tuer, dépecer et accommoder en pâté, en ragoût, en fricassée qu'il fit servir à un dîner auquel il invita Brusquet. Celui-ci fut trouver deux cordeliers, leur annonça qu'un gentilhomme de ses amis, possédé du diable, et qui ne vouloit entendre parler de Dieu ni des saints, avoit besoin d'être exorcisé; il donna à chacun un écu pour leur peine, et les conduisit chez Strozzi, jusque dans sa chambre. Le maréchal étoit encore au lit. Les cordeliers le saluèrent et lui parlèrent de la santé de son corps et de son ame. Strozzi leur demanda ce qu'ils venoient faire chez lui. Alors les cordeliers ne répondirent que par des *oremus*, des exorcismes et des aspersions d'eau bénite. Le maréchal, qui n'aimoit pas les moines, entra en fureur, et menaça de les faire jeter par la fenêtre, s'ils ne sortoient. Les cordeliers, sans s'émouvoir, redoublent leurs prières et leurs aspersions. Strozzi saute à son épée, qui pendoit près du chevet de son lit; un des cordeliers le prévient et s'empare de cette arme. Strozzi crie et fait un vacarme horrible. Ses gens accourent, et Brusquet paroît lui-même, l'épée à la main, sépare les combattans, dégage les cordeliers, les amène hors du logis, et va au Louvre raconter au roi l'histoire de la possession de Strozzi. Ce maréchal, pour se venger, dénonça Brusquet aux inquisiteurs de la foi, se plaignit de ce que, pour lui faire une injure, il avoit abusé des prières de l'Eglise, et du ministère des prêtres du Seigneur. L'inquisiteur fit son métier. Sept à huit sergens vinrent s'emparer de notre bouffon, le conduisirent au Fort-l'Evêque. Lorsque Strozzi jugea que Brusquet avoit éprouvé suffisamment la peur du supplice qui le menaçoit, il le fit sortir de prison. Les tours de Brusquet avoient un caractère de gaieté et de malice: ceux du maréchal de Strozzi étoient moins gais et plus méchans. Brusquet, en 1555, accompagna le cardinal de Lorraine à Rome. Strozzi fit paroître un courrier qui étoit supposé venir de cette ville; il annonçoit la mort de Brusquet, et portoit un testament où le prétendu défunt disposoit de ses biens, et prioit le roi de maintenir sa veuve dans la place de maître de la poste de Paris, à condition qu'elle épouseroit le courrier porteur de la nouvelle. Le roi y consentit. La femme de Brusquet fit faire de magnifiques funérailles à son mari, et se soumit à la condition du testament. Elle épousa, au bout d'un mois, le courrier, qui profita de tous les avantages que lui présentoit ce mariage. Bientôt Brusquet apprit, à Rome, qu'il passoit pour mort à Paris, et que sa femme étoit remariée. Il revint aussitôt, fit casser ce mariage, rentra dans ses droits. Mais avant de partir de Rome, il fut trouver le cardinal Caraffe, lui annonça que M. de Strozzi étoit disgracié en France, que, dans son désespoir, il s'étoit réuni avec Dragut, fameux corsaire d'Alger, et qu'il se disposoit à faire avec lui une descente en Italie, à surprendre le port d'Ostie, Civita-Vecchia, Ancône, et les trésors de Lorette. Il fut cru, et le pape fit, dit-on, des

préparatifs pour prévenir cette attaque. — « Je crois, dit Brantôme, duquel nous avons tiré ces faits, que si l'on eût été curieux de recueillir tous les bons mots, contes, traits et tours dudit Brusquet, on en eût fait un gros volume ; jamais il ne s'en vit de pareils.... Ça été le premier homme pour la bouffonnerie, qui fût jamais et qui sera, n'en déplaise au Morel de Florence, fût pour parler, fût pour le geste, fût pour écrire, fût pour les inventions, bref pour tout, sans offenser ni déplaire. » (*Voyez* Brantôme, Vies des capitaines étrangers, Strozzi, et Récréations historiques de Dreux du Radier, tom. I.) Nous avons omis plusieurs traits de ce bouffon : ceux-ci suffisent pour caractériser Brusquet, et donner une idée du genre de plaisanterie dont s'amusoit la cour de France au 16[e] siècle.

† I. BRUTÉ (Jean) naquit à Paris en 1699, mourut en 1762. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de St.-Benoît, et on a de lui, I. Un *Discours sur les mariages*, 1762, in-4°. II. *Chronologie historique des curés de Saint-Benoît*, 1752, in-12. III. Une *Paraphrase des psaumes et des cantiques qui se chantent à la même paroisse*, 1752, in-12.

† II. BRUTÉ DE LOIRELLE (N. l'abbé), censeur royal, mort le 21 mars 1781 à l'âge de 52 ans, a laissé le poëme de *David et Jonathas* en quatre chants, 1776, in-12, et deux pièces de théâtre qui n'ont point été représentées. La première est intitulée *les Ennemis réconciliés*, La Haye (Paris), 1766, in-8°, dont le sujet est tiré d'une des anecdotes les plus intéressantes du temps de la ligue, et la seconde intitulée *le Joueur*, Londres et Paris, 1762, in-12, est une traduction, qui est estimée et recherchée, d'une tragédie bourgeoise de Lillo, auteur anglais. L'abbé Bruté de Loirelle a aussi traduit les *Pastorales de Gessner*, qui se trouvent dans la collection des œuvres de cet écrivain.

I. BRUTUS (Mythol.), petit-fils d'Enée, tua son père Sylvius, et se sauva en Grèce près de Pandrasus, dont il épousa la fille. Diane lui apparut en songe, et lui ordonna d'aller habiter une île déserte à l'occident des Gaules. Brutus obéit et vint s'établir dans la Bretagne, qu'il gouverna, ainsi que ses descendans, jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains.

* II. BRUTUS (Junius), père de Marcus, étoit un habile jurisconsulte, qui avoit composé trois *Traités de droit civil et public ;* ayant suivi le parti de Marius, il fut défait par Pompée. Après la mort de Sylla, Brutus commanda dans la Gaule Cisalpine pour Lépide qui avoit recommencé la guerre civile ; mais ayant été assiégé dans Modène par Pompée, et contraint de se rendre, ce général le fit assassiner, deux jours après, par Germinius. Il avoit épousé Servilie, sœur de Caton d'Utique, dont il eut Marcus Brutus, et deux filles appelées Junies : l'une fut femme du triumvir Marc Lépide, et l'autre de Lucius Cassius.

† III. BRUTUS (Lucius Junius), fils de Marcus Junius, et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, prétendoit descendre d'un des compagnons d'Énée. Il naquit avec beaucoup d'esprit ; mais il affecta, dit-on, un air stupide, pour ne pas causer d'ombrage à Tarquin-le-Superbe, qui avoit fait mourir son père et son frère. Bientôt il jeta ce masque. Lucrèce s'étant donné ellemême la mort, pour ne pas survivre à l'affront que Sextus, un des

fils de Tarquin, lui avoit fait, Brutus arracha le poignard de son sein, et jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome, lui et toute sa famille. Les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, et on en obtint la confirmation d'un décret du sénat, qui proscrivoit à jamais les Tarquins. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels appelés consuls, choisis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus, et Collatinus mari de Lucrèce, furent les premiers consuls vers l'an 509 avant J. C. Ils signalèrent leur entrée dans la magistrature par l'émission d'un serment solennel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne se doutoit pas que ceux qui violeroient les premiers ce serment étoient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie conspirèrent avec ses deux fils pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus fit, en sa présence, couper la tête à ses enfans. Ceux-ci, battus de verges jusqu'à ce que leur corps ne fût plus qu'une plaie, furent ensuite décapités. Le peuple fondoit en larmes, et avoit demandé grace; Brutus resta impassible, et fit consommer l'exécution. Il y eut la même année un combat singulier près du lac de régille, entre Brutus et Aruns l'un des fils de Tarquin, à la tête des deux armées. Le consul romain s'attacha avec tant d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percèrent tous deux en même temps. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funèbre fut prononcée dans la tribune aux harangues par le consul Valérius son collègue; ce qui fit introduire l'usage de célébrer les citoyens recommandables le jour de leurs funérailles. On érigea à Brutus une statue de bronze dans le Capitole, qui le représentoit avec une épée nue à la main. Les dames romaines portèrent son deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe, outragé dans la personne de Lucrèce.

† IV. BRUTUS (Marcus Junius), fils de Junius Brutus et de Servilie, sœur de Caton. Il disoit descendre, par son père, de Brutus, fondateur de la république, et par sa mère, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mætius qui avoit aspiré à la tyrannie. Les vertus de Caton, son oncle, furent un modèle qu'il eut toujours devant les yeux. Il cultiva les lettres, les langues, l'éloquence, et puisa dans les orateurs grecs et romains ces idées de liberté qui le menèrent à la conspiration contre César. Il se rendit dans l'Ile de Chypre pour y recueillir les riches dépouilles du roi Ptolomée, qui avoit nommé le peuple romain pour son héritier, et s'acquitta de cette commission avec le plus parfait désintéressement. Lorsque la guerre fut déclarée entre César et Pompée, Brutus, qui avoit à se plaindre de ce dernier, ne balança cependant pas à l'aller rejoindre en Macédoine, parce qu'il crut que la cause qu'il défendoit étoit celle de la république. Pompée, charmé de recevoir un partisan si renommé, alla au-devant de lui lorsqu'il entra dans sa tente. Après la bataille de Pharsale, Brutus, enveloppé dans la défaite, se cacha dans les roseaux d'un marais, et parvint ainsi à conserver ses jours. Retiré à Larisse, il écrivit à César qui lui pardonna, l'appela près de lui, et lui confia quelque temps après le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Lié intimement avec Cassius, l'ennemi

particulier de César, et qui lui répétoit sans cesse que ce n'étoit que d'un Brutus que Rome avoit droit d'attendre sa renaissance à la liberté, il ne tarda pas à entrer dans la conspiration contre ce dictateur. Comme il rendoit la justice en qualité de préteur, il trouva sur son tribunal un billet portant ces mots : *Tu dors, Brutus;* il n'hésita plus, et réuni à Labéo, Léuas, Ligarius, Tullius Cimber, et autres conjurés, il se rendit au sénat après avoir caché un poignard sous son vêtement. Le dictateur y fut assassiné le 15 mars, 44 ans avant Jésus-Christ. César mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étoient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus!* s'écria-t-il..., Il étoit bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui étoit, dit-on, son père, et qui l'avoit toujours traité comme un fils chéri. C'est à César que Brutus devoit sa fortune et sa vie; car à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Si César méritoit la mort, ce n'étoit pas Brutus, couvert de ses bienfaits, qui devoit la lui donner. Il commit un crime inutile, ou plutôt funeste par ses suites. Marc-Antoine et Octave rendirent les meurtriers odieux, et les firent chasser de Rome. Brutus, rétiré à Athènes, s'empara des vaisseaux romains revenant d'Asie, et distribua les trésors qu'ils renfermoient aux soldats de Pompée, qui, depuis leur défaite à Pharsale, erroient sans secours dans la Thessalie. Bientôt après il se rendit maître de Démétriade, d'où il enleva les armes que César avoit ordonné d'y fabriquer pour faire la guerre aux Parthes. Dans une rencontre, il surprit Caïus, frère d'Antoine; il l'épargna d'abord, mais le fit mourir ensuite par droit de représailles, pour venger la mort de Cicéron, proscrit par les triumvirs. Brutus fut défait à la bataille de Philippes, l'an 42 avant J. C., malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. Après s'être défendu jusqu'à l'extrémité, il se retira derrière un petit ruisseau, où, s'étant assis, il fit éclater son désespoir en prononçant ces deux vers qu'un poëte grec avoit mis dans la bouche d'Hercule mourant : « Misérable vertu, tu n'es donc qu'un nom! Je t'avois cultivée comme une réalité, mais tu n'es que l'esclave de la fortune. » Il pria le rhéteur Straton, son ami, de lui rendre, en le tuant, les derniers devoirs de l'amitié. Straton refusa d'abord; mais comme Brutus appeloit un esclave, son ami, jaloux qu'un autre lui rendit ce service, présenta, en détournant la tête, la pointe de son épée à Brutus, qui s'étant précipité dessus, expira dans le même moment. César avoit connu de bonne heure son caractère. Un jour qu'il avoit commencé à plaider une cause devant lui, César dit tout haut : « Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement. » Brutus dormoit peu, et employoit ses veilles à la lecture ou à l'expédition des affaires. Les crédules historiens de son temps ont dit que, comme il étoit un jour absorbé dans la méditation à la simple lueur d'une lampe, il crut apercevoir près de lui un spectre qui se tenoit debout sans parler. «Qui es-tu?s'écria Brutus; je suis ton mauvais génie, lui répondit le fantôme, et nous nous reverrons bientôt dans les plaines de Philippes.» Brutus fatigué de sommeil, sobre jusqu'à se refuser souvent le nécessaire, avec une imagination ardente et facile à croire aux prodiges, fut la dupe d'un rêve et d'une illusion. Antoine, vainqueur, fit rendre les honneurs funèbres à Brutus, et en-

voya ses cendres à sa mère Servilie. On a prétendu qu'en les recevant, Porcie, son épouse, avala un charbon ardent qui l'étouffa. Ce fait, qui tient du merveilleux, n'est rien moins qu'avéré; on croit même que Porcie avoit cessé de vivre avant son mari. *Voyez* ANTOINE, n° III, *et* AUGUSTE, n° I.

* V. BRUTUS (Décimus Junius Albinus), parent de Marcus Brutus, et un de ceux qui s'engagèrent dans la conspiration contre César. Les conspirateurs étoient ceux qu'il avoit le plus admis dans sa familiarité, et nommés par son testament au nombre de ses héritiers. Il vouloit s'élever à la dignité consulaire. On ignore absolument ce qui avoit pu l'engager dans la conspiration, mais ce fut lui dont les instances déterminèrent César à sortir de son palais et à aller au sénat le jour où il y fut assassiné. Après cette action, il se hâta de passer dans son gouvernement, et se mit à la tête de ses troupes. Antoine l'assiégea dans Mutina (aujourd'hui Modène). Mais Brutus le força d'en lever le siége, le chassa entièrement de l'Italie, et fut honoré du triomphe. Cependant Antoine rentra dans le pays, et Brutus à son tour fut forcé de se retirer. Ses troupes l'abandonnèrent, et en passant dans la Gaule, il fut assassiné. Sa tête fut envoyée à Antoine. *Voyez* ACCIUS, n° I.

† VI. BRUTUS *ou* BRUTI (Jean-Michel), né à Venise vers 1515, et mort en Transylvanie en 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne qui régnoit alors. Son caractère turbulent et inquiet le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Battori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, et le chargea de continuer l'*Histoire de Hongrie*, commencée par Bonfinius : ce qu'il exécuta; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, et de Maximilien son successeur. Il est principalement connu par une *Histoire latine de Florence*, en huit livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4°. Dans cette *Histoire*, qui est estimée, et dont la préface sur-tout passe pour être très-bien écrite, il prend à tâche de contredire Paul-Jove, partisan déclaré des Médicis; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décèle par-tout. Aussi les grands-ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur un petit Traité *de origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1560, in-8°, et qui est estimé; des *Lettres latines* en cinq livres, recueillies avec quelques autres ouvrages, et publiées à Berlin en 1690, in-8°; enfin des *Commentaires* sur Horace, César et Cicéron.

† I. BRUYÈRE (Jean de la), naquit en 1644 dans un village près de Dourdan. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, et ensuite placé, en qualité d'homme de lettres, par le grand Bossuet, auprès du duc de Bourgogne, pour lui enseigner l'histoire. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1696. Il mourut en 1699. C'étoit un philosophe moderne, ne cherchant ni ne fuyant le plaisir, évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit. Ses *Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec*

les Mœurs du siècle, ont porté son nom dans toute l'Europe. Molière et lui ont corrigé plus de ridicules, et mis plus de bienséance dans le monde, que tous les moralistes anciens et modernes. La touche de La Bruyère est aussi forte que celle de Molière, et en même temps plus délicate et plus fine. Peintre énergique et fier, il montra, par le style nerveux, les expressions vives, les traits de feu et de génie, les tours fins et singuliers de ses portraits, que la langue française avoit plus de force qu'on avoit cru jusqu'alors. Sa plume est un pinceau; ce qu'il écrit il le peint. Ses portraits sont autant de leçons utiles; en faisant rougir le vice, il le force à se corriger. Il parcourt tous les états, toutes les conditions, tous les rangs, et donne à tous d'excellens préceptes. Malézieux, à qui il montra son manuscrit, lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ces lecteurs ont un peu diminué, quoique le livre soit excellent. Tant qu'on crut y voir le portrait de gens vivans, on le dévora, pour se nourrir du triste plaisir que donne la satire personnelle; mais à mesure que les originaux disparurent, on rechercha moins la copie. On fit dans le dernier siècle des *Clefs* aux *Caractères* de La Bruyère, à la cour, à Paris et en province. Ces peintures parurent si vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnut les hommes de tous les pays. Ce n'étoit pas sans raison que Boileau lui reprochoit d'avoir secoué le joug des transitions, et d'avoir pris dans Montaigne et dans Charron, ses maîtres et ses modèles, un style dur et quelquefois obscur. Cependant ce satirique estimoit beaucoup son ouvrage, et fit les vers suivans pour le portrait de l'auteur :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

Quoique nous ayons comparé La Bruyère à Molière, pour la vérité des portraits, nous sentons cependant qu'il y a très-loin des talens d'un poëte comique à ceux d'un peintre de caractères, quelque supérieur que ce dernier soit en son genre. Accarias de Sérione, traducteur des Sentences de Publius Syrus, observe que La Bruyère a répandu dans ses caractères presque toutes les sentences de ce poëte latin, et en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci : *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil : levis est fortuna, citò reposcit quod dedit.* « La Fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter pour un temps; demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours. » — *Mortem timere crudelius est quàm mori.* « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie. Il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. » — *Est vita misero longa, felici brevis.* « La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. » Mais les maximes que La Bruyère ne doit qu'à lui-même sont en bien plus grand nombre que celles qu'il a empruntées. Leur énergique brièveté; leur concision lumineuse, leur grand sens, les font retenir aussi facilement que si elles étoient en vers. Telle est celle-ci : « Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. » On a encore de lui des *Dialogues sur le quiétisme*, qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, et auxquels l'abbé Dupin mit la dernière main : ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les meilleures éditions des caractères sont celles d'Amsterdam, 1741, en 2 vol. in-12, et de Paris,

1750, 2 vol. in-12, et 1765, in-4°, avec les notes de Coste. La ville et les provinces furent inondées de portraits faits à l'imitation de ceux de La Bruyère. Ceux qui se soutinrent pendant quelque temps parurent à Paris, sous ce titre : *Suite des Caractères de Théophraste et des mœurs de ce siècle*, Paris, 1700, in-12. On les joignit à ceux de La Bruyère en Hollande et en province. Cette continuation étoit d'un avocat de Rouen, nommé Aleaume, auteur médiocre, qui étoit fait pour continuer La Bruyère, comme La Grange pour remplacer Racine.

II. BRUYÈRE. *Voyez* BARBEAU.

† I. BRUYN (Nicolas de), d'Anvers, graveur, reçut de son père les premières leçons de son art. Il semble avoir pris pour modele Lucas de Leyde, et a gravé d'après cet artiste gothique plusieurs sujets d'histoire qui n'ont pas tout le mérite des originaux. Il a aussi gravé d'après ses propres dessins, et on a de lui des compositions d'un grand nombre de figures remarquables par leur variété et leur naturel. Il n'avoit pas l'entente du clair-obscur, et son travail tient du gothique; mais il donnoit une certaine grace à ses figures et à leurs ajustemens, et on trouve chez lui des têtes de femmes qui ont de la beauté. Quoiqu'il donnât beaucoup de soins à toutes ses gravures, on y remarque néanmoins beaucoup de sécheresse. Il étoit né à Anvers en 1562.

* II. BRUYN (Abraham Van), d'Anvers, étoit tout à la fois écrivain, dessinateur et graveur. Il a publié différens ouvrages, tant à Anvers qu'à Cologne, parmi lesquels on doit distinguer cinquante-deux planches dessinées et gravées par lui, dans un livre également de sa composition, qui a pour titre : *Diversarum gentium armatura equestris*, in-4°, latin et allemand. Il est mort vers le milieu du 16ᵉ siecle, et a laissé plusieurs portraits gravés d'un burin sec et dur.

† III. BRUYN (Corneille le), peintre et fameux voyageur, né à La Haye, commença ses voyages en Moscovie, en Perse, aux Indes Orientales, en 1674, et ne les acheva qu'en 1708. Ils furent imprimés à Amsterdam. Le *Voyage du Levant*, en 1714, in-folio, et celui de *Moscovie*, *Perse*, etc., en 1718, 2 vol. in-folio. Cette édition est estimée à cause des figures; mais l'édition de 1732, faite à La Haye, en 5 vol. in-4°, est plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le style de l'auteur, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, et y a ajouté le voyage de des Mouceaux, etc. Bruyn est un voyageur curieux et instructif; mais il n'est pas toujours exact, et son style est loin de l'élégance.

* BRUYNE-CHAMPIER. *Voyez* CHAMPIER.

I. BRUYS (Pierre de), hérésiarque, prêcha d'abord ses opinions dans le Dauphiné, sa patrie, et se répandit ensuite dans la Provence et dans le Languedoc. Il rebaptisoit les peuples, fouettoit les prêtres, emprisonnoit les moines, profanoit les églises, renversoit les autels, brûloit les croix : il ne vouloit admettre aucun de ces monumens du christianisme. Les catholiques de Saint-Gilles, scandalisés de ses excès, autant que de ses erreurs, le brûlèrent en 1147. Il soutenoit que le baptême étoit inutile avant l'âge de puberté; que le sacrifice de la messe n'étoit rien; que les prières pour les morts valoient encore moins, etc. Ses disciples furent appelés, de son nom, pétrobusiens.

† II. BRUYS (Henri de) étoit un ermite qui adopta, au commen-

cement du 16e siècle, les opinions de Pierre de Bruys. Il nioit comme lui que le baptême fût utile aux enfans; il condamnoit l'usage des églises et des temples, rejetoit le culte de la croix, défendoit de célébrer la messe, et enseignoit qu'il ne falloit point prier pour les morts. La violence que leur auteur avoit employée pour établir sa doctrine ne lui ayant pas réussi, Henri, pour se faire des partisans, prit la voie de l'insinuation et de la singularité. Il marchoit tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étoient agités comme une mer orageuse. Il avoit une voix capable d'épouvanter. Il se retiroit ordinairement dans les cabanes des paysans, demeuroit le jour sous des portiques, couchoit et mangeoit dans des lieux élevés et à découvert. Bientôt il acquit le renom d'un grand saint. Les dames publioient ses vertus, disoient qu'il avoit l'esprit de prophétie, et qu'il connoissoit l'intérieur des consciences et les péchés les plus secrets. Sa réputation se répandit dans le diocèse du Mans; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et obtint de l'évêque la permission de prêcher et d'enseigner. On courut en foule à ses prédications, et le clergé exhortoit le peuple à y aller. Henri avoit une éloquence naturelle: il eut bientôt persuadé qu'il étoit un homme apostolique; et lorsqu'il fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses opinions. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendoit pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. On refusoit de rien vendre à leurs domestiques: on vouloit abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent traînés dans la boue et battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui étoit allé à Rome. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans cette province; saint Bernard s'y rendit en même temps, pour garantir les peuples des hérésies et du fanatisme qui agitoient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêque de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et y donnèrent des scènes scandaleuses.

† III. BRUYS (François), né à Serrières, dans le Mâconnais, en 1708, quitta son pays pour aller cultiver les lettres à Genève, et de là se rendit à La Haye, où il avoit des parens, et où il se fit calviniste. Une querelle de théologien l'ayant obligé de sortir de Hollande, il se retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit son abjuration, et mourut quelque temps après, en 1738, à Dijon, où il suivoit le barreau. On a de lui, I. *Critique desintéressée des journaux littéraires*, La Haye, 1730, 3 vol. in-12. Cette critique désintéressée est très-partiale. Le style est celui d'un réfugié qui n'a pas eu le temps de se former en France. II. *Histoire des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, La Haye, 1730, in-4°, 5 volumes, ouvrage plein de satires si grossières, que les protestans eux-mêmes n'ont pu le souffrir. Le véritable auteur du fond de cet ouvrage est un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur; le plan et quelques chapitres tombés entre les mains de Bruys,

et l'envie de gagner de l'argent, lui inspirèrent le désir de l'entreprendre et de le continuer. III. *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, 1751, 2 vol. in-12, où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur le caractère et les ouvrages des savans qu'il avoit connus dans ses différentes courses; elles sont mêlées dans le récit de ses aventures. IV. Les six derniers vol. du *Tacite* d'Amelot de La Houssaye, Amsterdam, 1731. Ils ne valent pas les quatre premiers. V. *Le Postillon*, ouvrage critique, historique, etc., 1733, 4 vol. in-12.

* BRUYSET (J.-M. et P.-M., les frères), imprimeurs à Lyon, emprisonnés après le siége de cette ville, en 1793, comme ayant participé à sa défense contre l'armée conventionnelle. L'aîné s'étoit chargé en effet du papier-monnoie, dit *billet obsidional*. Malade à cette époque, il fut transporté dans une infirmerie, et son frère Pierre-Marie parut devant les juges. On lui présenta les billets signés Bruyset; il répondit que cette signature étoit véritable, et se laissa condamner sans trahir le secret qui, en l'arrachant à l'échafaud, y eût conduit son frère. Ce dévouement étoit d'autant plus sublime, qu'il avoit une femme et plusieurs enfans qu'il fit recommander à celui auquel il sacrifioit sa vie. Cette recommandation n'a pas été vaine, et J.-M. Bruyset a regardé comme ses propres enfans ceux de son frère: il est de l'académie de Lyon, et a publié plusieurs *Traductions de l'anglais et de l'allemand*, et beaucoup de *Mémoires sur le commerce et l'histoire naturelle*. C'est sans contredit l'un des imprimeurs-libraires les plus instruits.

† BRUZEN DE LA MARTINIÈRE (Antoine-Augustin), neveu du célèbre Richard Simon, naquit à Dieppe, et fut élevé à Paris sous les yeux de son oncle. En 1709, il se rendit à la cour du duc de Mecklebourg, qui l'avoit appelé auprès de lui pour faire des recherches sur l'histoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, et ensuite au roi des Deux-Siciles, qui le nomma son secrétaire. Il avoit conçu depuis longtemps le projet d'un nouveau dictionnaire géographique; s'étant retiré à La Haye, le marquis de Baretti-Lendi, ministre plénipotentiaire d'Espagne auprès des états-généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à son maître. Le monarque espagnol lui accorda le titre de son premier géographe. La Martinière mourut à La Haye en 1749, à 83 ans. Son style, sans être toujours pur, est ordinairemet élégant et facile, du moins dans les ouvrages où il ne se borne pas à être compilateur. Outre la géographie, il cultiva l'histoire et la littérature. On a de lui plusieurs ouvrages sur ces différentes matières: I. *Le grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, imprimé à La Haye depuis 1726 jusqu'en 1730, en 10 vol. in-fol.; et réimprimé à Paris en 6 vol., 1768, avec des corrections, des changemens et des additions. Ce n'est pas assurément un ouvrage sans défaut; mais c'est le moins mauvais qu'on ait encore eu en ce genre. Comme l'auteur avoit plus d'envie de servir les libraires de Hollande que le public, il s'attacha plus à l'étendue des articles qu'à l'exactitude. En donnant quelques notices intéressantes, il y mêla des fautes dont on ne l'auroit pas cru capable. Dans la nouvelle édition on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes et suppléé aux omissions. Mais on n'a pas tout réformé, à beaucoup près; et cela n'étoit guère possible. Il a paru à Paris en 1759 un *Abrégé*

portatif de cet ouvrage en 2 vol. in-8° qui se relient en un seul. II. *Introduction à l'histoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entièrement remaniée, augmentée de l'*Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, et purgée de plus de deux mille fautes. La dernière édition de cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, est celle de La Haye, 1743, en 11 vol. in-12. La Martinière, catholique éclairé, retrancha de cette édition un long chapitre, aussi absurde que calomnieux, sur la monarchie ou autorité temporelle du pape; il y substitua un *Abrégé chronologique de la souveraineté des papes en Italie*, où il tient un milieu entre l'adulation de certains auteurs ultramontains et la passion injuste des zélés protestans. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; De Grace en a réformé encore plusieurs, dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°. III. *Traités géographiques et historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte*, par divers auteurs célèbres, Huet, Le Grand, Calmet, Hardouin, Commire, La Haye, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. IV. *Entretiens des ombres aux Champs-Élysées*, Amsterdam, 1723, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, et accommodés au génie de la langue française. Ils renferment une morale utile, mais commune. V. *Essai d'une traduction d'Horace en vers français*, 1727, in-12, dans lequel il y a plusieurs pièces de lui qui ne sont pas les meilleures. Cet essai n'a pas réussi. VI. *Nouveau recueil des épigrammatistes français, anciens et modernes*, 2 vol. in-12, à Amsterdam 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface et de quelques épigrammes de sa façon. VII. *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres, en faveur des personnes qui ne savent pas le français*, in-8°, à La Haye, 1731. La première partie sur les sciences est fort vague; et dans la seconde, infiniment plus utile, les matières ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode et de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs sont assez justes, mais ils ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1756 et 1764, à la suite des Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie. VIII. *Continuation de l'histoire de France sous le règne de Louis XIV*, commencée par Larrey. Cette histoire est au-dessous du médiocre : la continuation ne vaut guère mieux. IX. *Lettres choisies de M. Simon*, avec une *Vie de l'auteur très-détaillée*, et des *Notes curieuses*, à Amsterdam, 1730, en 4 vol. in-12. X. *Nouveau porte-feuille historique et littéraire*, 1757, ouvrage posthume de La Martinière. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs qui voudroient vivre des sottises des morts, a eu peu de cours; mais on estime son *Etat politique de l'Europe*, La Haye, 1742, 1749, 13 volumes in-12. XI. On a attribué à cet écrivain d'autres ouvrages qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui; entre autres une compilation diffuse et peu fidèle de l'*Histoire de Louis XIV*, en 6 vol. in-4°, 1740. Cet ouvrage, rempli d'erreurs et de bévues, a été honoré au frontispice, du nom de Bruzen de La Martinière, comme éditeur et réviseur. Il a donné encore un grand nombre d'ouvrages dont le détail est peu intéressant.

BRUZONI. *Voyez* BRUSONI.

I. BRY (Théodore de), dessinateur et graveur allemand, né en

1528, mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1598. On le met pour l'ordinaire au rang des petits maîtres. Théodore a sur-tout excellé dans le petit. Il a gravé les caractères dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort 1596, in 4°; et la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle Grands et petits voyages, Francfort 1590, 1634, 7 vol. in-fol., qui contiennent douze parties pour les grands, et douze pour les petits. On a encore de lui les figures du *Proscenium, sive emblemata vitæ humanæ*, 1627, in-4°. Les estampes qu'il a copiées d'après d'autres estampes, et qu'il a réduites en petit, sont souvent plus estimées que les originaux. Il y a beaucoup de netteté et de propreté, mais quelquefois un peu de sécheresse dans son burin. Ses morceaux les plus recherchés sont, I. *L'Age d'or*, de figure ronde, très-rare. II. *Le Bal vénitien*, qui lui sert de pendant. III. *La Fontaine de Jouvence.* IV. *Le Triomphe*, d'après Jules Romain. V. *La petite Foire.*

II. BRY DE LA CLERGERIE (Gilles), lieutenant-général au bailliage du Perche, sa patrie, au commencement du 17e siècle. On a de lui, I. *Histoire du comté du Perche et du duché d'Alençon*, avec les additions, Paris, 1620—1621, in-4°, estimée pour les recherches curieuses qu'elle contient. II. *Coutume du bailliage du Grand-Perche*, avec des apostilles du célèbre du Moulin, Paris, 1621, in-8°.

* I. BRYANT *ou* BRIANT (François), né d'une famille noble, élève d'Oxford. En 1522 il suivit le comte de Surry, grand-amiral d'Angleterre, dans son expédition contre la France. Pour prix de ses services, il fut fait chevalier, et fut ensuite employé dans plusieurs ambassades; enfin il fut fait gentilhomme ordinaire de la chambre du roi d'Angleterre. Il a fait des *Chansons* et des *Sonnets* qui sont imprimés avec ceux du comte de Surry et de sir Thomas Wyatt. Il a aussi traduit du français en anglais *les Disgraces de la vie d'un courtisan*, etc. Il est mort grand-justicier d'Irlande en 1548.

* II. BRYANT (James), antiquaire anglais, profond érudit, et écrivain dans plusieurs genres, fit ses études à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. En 1744, le duc de Marlborough le choisit pour précepteur de son fils, qui le fit ensuite son secrétaire, et lui procura une place lucrative à l'amirauté. Il se retira à Cypenham dans le Berkshire, où il mourut en 1804. Ce savant se rendit célèbre par ses paradoxes et par quelques opinions bizarres, principalement sur la guerre de Troie. Le premier ouvrage qu'il publia fut ses *Observations et recherches sur plusieurs points de l'histoire ancienne*, in-8°, 1767; mais l'ouvrage qui lui fit de la réputation, et qui fera passer son nom à la postérité, est le *Nouveau système, ou l'Analyse de l'ancienne mythologie*, 1778, 3 vol. in-4°. Dans cet ouvrage il s'efforce de séparer la tradition de la fable, et de ramener la vérité à la pureté de son origine. Il prit part aux disputes de Priestley et écrivit contre lui sur la *Nécessité.* Il a donné des *Dissertations sur Balaam, Samson et Jonas*, qui sont dignes de curiosité, ainsi que ses *Observations sur des passages altérés dans Josephe et Justin, martyr, et sur le culte des anges*, Londres, 1793, in-4°. Son *Traité de l'authenticité de l'Ecriture-Sainte* est bon à consulter. On a encore de lui, *Observa-*

tions sur les sept plaies d'Egypte, et la correspondance de ce fléau avec l'idolâtrie du peuple, avec un *Discours préliminaire sur les colonies grecques d'Egypte*, 1794, in-8°. Comme antiquaire, il est auteur des *Vindiciæ florianæ*, 1777, et d'un autre ouvrage intitulé *Gemmarum antiquarum delectus ex præstantioribus desumptus in dactyliothecâ ducis Marlburiensis*, 1791, 2 vol. in-fol.

* BRYAXIS, sculpteur grec, travailla avec Scopas, Timotheus, Léocharès et Pythias, au fameux tombeau de Mausolus, 353 ans avant l'ère chrétienne. Il étoit auteur des statues d'*Esculape*, de la déesse *Hygie*, consacrée dans le bois de Mégare à Jupiter; des cinq *Figures colossales* à Rhodes, représentant des dieux; d'un *Bacchus* à Gnide, etc., etc.

* BRYCHAN, fils d'Aulach, et petit-fils de Cormach, un des rois d'Irlande. Il étoit seigneur de Carmarthein, qui prit de lui le nom de *Bricheniog*, et que les Anglais ont nommé *Brecknock*. Brychan est un des personnages remarquables dans l'histoire des Welches, sur-tout comme chef d'une des trois familles saintes de la Bretagne; car presque tous ses enfans embrassèrent la vie monastique, et furent fondateurs de quelques églises. Il mourut environ l'an 450 de J. C.

I. BRYENNE. *Voyez* BRIENNE *et* LOMENIE.

† II. BRYENNE (Nicéphore) naquit à Orestia dans la Macédoine, d'un père à qui Alexis Comnène, général de l'empereur Nicéphore Botoniate, fit crever les yeux pour avoir fait quelque entreprise sur l'empire. Alexis, ayant pris du goût pour le fils, lui donna en mariage sa fille Anne Comnène, et l'honora du titre de *César* dès qu'il fut monté au trône impérial. Bryenne ne fut pourtant pas son successeur, malgré les sollicitations de l'impératrice Irène et les intrigues de sa femme. Ce prince, ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, échoua dans sa tentative. Il mourut à Constantinople vers 1137. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques sur Alexis Comnène*, entrepris à la prière de sa belle-mère. Ils comprennent les règnes de Constantin Ducas, de Romain Diogène, de Michel Ducas et de Nicéphore Botoniate, depuis 1057 jusqu'à 1081. L'auteur, étant remonté aux empereurs qui avoient précédé Alexis, n'eut pas le temps de finir son ouvrage. Le jésuite Poussines en a donné une édition grecque et latine, avec une version et des notes, en 1661, et enrichie, en 1670, des remarques historiques et philosophiques de du Cange. Bryenne n'a pas mieux réussi dans l'histoire qu'à la tête des affaires et des armées.

† BRYLINGER (Nicolas), célèbre imprimeur de Bale dans le 16ᵉ siècle, fit sortir de ses presses un grand nombre de poëtes latins. Gessner lui dédia le quatrième livre de ses Pandectes sur la poétique, et l'engagea à supprimer dans les anciens poëtes tout ce qu'ils renfermoient de contraire aux mœurs. Brylinger suivit ce conseil.

* BSAG (Pierre), né à Palou, ville de la grande Arménie, étudia d'abord la médecine, ensuite la théologie et les langues, puis il embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt un habile *vartabied* ou docteur. Il fut sacré évêque de Sébaste en 1165. Il assista à un concile national tenu à Romgla en 1179, et mourut peu de temps après. On a de lui les ouvrages suivans qui sont manuscrits; I. Un *Traité sur les fièvres*. II. Une

Traduction du syriaque en arménien des Œuvres de saint Ephrème d'Edesse. III. *La Vie de la sainte Vierge, en vers arméniens.* IV. Plusieurs *Homélies sur la célébration des fêtes des saints et des apôtres.* V. *L'Histoire de l'invention de la croix de Jérusalem.* Le manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 23, donne des détails sur cet auteur.

† BUABIN, idole du Tunquin, que l'on croit veiller à la garde des maisons. Celui qui devient propriétaire d'un édifice consacre une fête à Buabin. Après cette célébration, le dieu doit garantir la maison du tonnerre, de l'incendie, de l'inondation, des coups de vent et de tout ce qui peut en altérer la solidité.

† BUACHE (Philippe), premier géographe du roi et membre de l'académie des sciences, gendre de Guillaume de Lille, hérita des talens de son beau-père en fait de géographie, et publia beaucoup de cartes qui ont démandé bien des recherches et des soins; c'est ce qui lui mérita le titre de premier géographe du roi de France. On a encore de lui, I. *Essai de géographie physique, où l'on propose des vues générales sur l'espèce de charpente du globe composée des chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres.* Ce Mémoire, inséré dans ceux de l'académie de 1752, a servi à plus d'un faiseur de systèmes, et peut être utile dans l'étude de la géographie naturelle. L'auteur a publié, en 1757, un *Recueil de cartes et de tables sur cette manière d'envisager la géographie.* II. *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud, avec les cartes relatives à cet objet*, 1753, in-4°. Les découvertes de Cook, Banks, Solander, n'ont pas ajouté beaucoup de lumières à celles qu'on y trouve sur cette partie de l'hémisphère. III. *Mémoire sur la comète de* 1531, 1607, 1680, 1757, in-4°. Cet habile géographe est mort le 27 janvier 1773. On estime généralement sa *Carte pour servir à l'intelligence de l'histoire sainte*, 1783, publiée après sa mort. Elle réunit à la beauté de l'exécution les lumières puisées dans les meilleurs interprètes et les hommes les plus versés dans la géographie sacrée.

* BUAT-NANCAY (Louis-Gabriel du), chevalier, comte de Nancay, né près de Livarot, en Normandie, le 2 mars 1732, et mort à sa terre de Nancay, dans le Berri, le 18 septembre 1787, fut ministre plénipotentiaire dans plusieurs cours d'Allemagne, dans lesquelles son esprit d'observation se fit connoître par plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition, qu'il publia sur ce pays. Egalement versé dans l'histoire, la politique et les antiquités, sa vie ne fut qu'un cours d'études et une série continuelle de travaux propres à alimenter cette vive passion de s'instruire qui lui étoit naturelle, et de répandre les connoissances qu'il avoit acquises. Il a publié les ouvrages suivans : I. *Tableau du gouvernement de l'Allemagne*, 1755, in-12. II. *Origines*, ou *l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*, La Haye, 1757, 4 vol. in-8°. III. *L'Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, 1772, 12 vol. in-12. IV. *Recherches sur l'histoire d'Allemagne*, 1772, 2 vol. in-fol. V. *Maximes du gouvernement monarchique*, 1789, 4 vol. in-8°. VI. Plusieurs *Mémoires sur différentes matières d'histoire et de politique.* Il est encore l'auteur d'une tragédie de *Charlemagne*, qu'il fit imprimer, et de *Rosemonde*, qu'il n'a jamais publiée, et dont sa famille possède le manuscrit.

BUBASTE (Mythol.), divinité de la Basse-Egypte, adorée dans la ville qui portoit son nom, et où les habitans célébroient en son honneur l'une des plus grandes fêtes égyptiennes. On y accouroit de toutes les contrées; et à cette époque le Nil étoit chargé d'une foule de barques remplies de dévots et de musiciens qui venoient consulter l'oracle de la déesse, et lui présenter leurs offrandes. Sa statue avoit la tête d'un chat.

* **BUBOCCI** (Jean-Nicolo), évêque de Sagone, dans l'île de Corse, vivoit à la fin du 15ᵉ siècle, et publia à Naples un ouvrage intitulé *De origine, et rebus gestis Turcarum*. Il est cité parmi les écrivains de l'histoire ottomane.

* **BUC** (George), historien anglais, né au comté de Lincoln, intendant des menus plaisirs de Jacques Iᵉʳ, qui le fit chevalier. Sir George a écrit la *Vie de Richard III*, et s'est efforcé de disculper ce prince de bien des crimes dont sa mémoire est chargée. Horace Walpole, et après lui le lord Orford, ont écrit dans la même intention et avec le même succès. Buc a donné encore une *Notice des établissemens d'instruction et écoles de Londres*.

* **BUCALO** (Dominique), jurisconsulte de Messine du 18ᵉ siècle, a écrit l'ouvrage suivant : *Responsorum decisivorum pro tertio possessore avia paterna, exceptionem compensationis petente, fidejussore, et pro medico, nec non votorum juris pars priorum*. Venise, 1648, in-4°.

BUCCA (Dorothée), savante Bolonaise du 15ᵉ siècle, fille d'un médecin qui prit un soin extrême de son éducation; elle parvint à se faire recevoir docteur dans l'université de Bologne, et en obtint la chaire de philosophie, où elle professa longtemps avec éclat. «On accouroit de tous les pays étrangers, dit Hilarion de Coste, pour ouïr et admirer tout ensemble une femme faire la leçon à quantité d'hommes.»

* **BUCCAFERRY** (Louis), philosophe bolonais du 16ᵉ siècle, disciple d'Alexandre Acchillini, professa la philosophie avec un si grand concours d'élèves et d'auditeurs, que la plupart des grands hommes dont s'honore l'Italie dans ce siècle fécond sortirent de son école. Il mourut en 1544, laissant un *Commentaire* sur les œuvres d'Aristote.

* **BUCCAPADULI**. *Voyez* BOCCAPADULI.

*I. **BUCCI** *ou* **BUCCIUS** (Dominique), médecin piémontais, natif de Carmagnole, écrivit, vers l'an 1550, un ouvrage sur la saignée et la purgation, sous ce titre : *Quæsita quatuor medicinalia, juxta Hippocratis et Galeni sententiam examinata*, Taurini, 1551; Venetiis, 1551, in-8°; Lutetiæ, 1555, in-16; Lugduni, 1577, in-12. Les modernes, moins servilement attachés aux maximes d'Hippocrate et de Galien que les médecins du 16ᵉ siècle, ont appris par l'expérience qu'il est quelquefois nécessaire de s'écarter des règles prescrites par les anciens.

* II. **BUCCI** *ou* **BUCCIUS** (M. Augustin), fils du précédent, né à Carmagnole dans le Piémont, fut premier professeur de l'université de Turin. On a de lui un *Traité de la peste*, imprimé dans cette dernière ville, en 1585, in-4°. Il est intitulé *Modo di conoscere e distinguere gli influssi pestilente*, etc.; il a encore publié *il Regimento preservativo della peste*, qui parut en 1564; et deux dissertations, l'une, *De partium corporis principatu*; l'autre, *De spiritûs vitalis animatione*, qui

furent publiées ensemble à Turin, en 1583, in-4°.

BUCELIN (Gabriel), né en 1599 à Diestenhofen en Turgovie, bénédictin de l'abbaye de Weingarten, y mourut en 1691, dans un âge très-avancé. On a de lui les *Annales* de son ordre en latin, in-folio; *Germania sacra et profana*, 4 tomes in-folio; et beaucoup d'autres compilations qui ne brillent ni par l'exactitude ni par la pureté du style. Son *Nucleus historiæ universalis*, 1654 et 1658, 2 vol. in-12, renferme des choses assez curieuses. Les événemens y sont rangés suivant l'ordre des jours, et l'on y trouve la généalogie de l'ordre de presque tous les princes allemands, avec leurs armoiries.

† BUCER (Martin), né à Schelestadt en 1491, d'abord dominicain, ensuite ministre luthérien à Strasbourg, professa pendant vingt ans la théologie en cette ville, et ne contribua pas peu à y répandre la réforme. Le fameux archevêque Cranmer l'appela en Angleterre, pour y professer la même science. Il y mourut en 1551. Edouard VI l'avoit accueilli avec bonté. Bucer ne voulut jamais souscrire l'*Interim*. C'étoit un homme zélé pour son parti, savant dans les lettres et la théologie. On prétend qu'il avoit un fonds de tolérance; cependant il s'emporta si vivement contre Servet, dans un de ses sermons, qu'il dit « que cet homme mériteroit qu'on lui arrachât les entrailles, et qu'on le mît en pièces.» «Nous nous imaginons, dit-il dans la préface de ses *Explications* de l'Evangile, que les autres sont dans l'erreur; pourquoi ne croirions-nous pas que nous pouvons aussi nous tromper?» Il laissa treize enfans d'une religieuse, qui mourut de la peste. Il épousa depuis une veuve, et contracta, selon Bossuet, un troisième mariage. Quelques écrivains ont assuré que Bucer étoit mort juif; mais leurs preuves ne sont pas bien convaincantes. Son corps fut déterré et brûlé sous la reine Marie, en 1557. On a de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, à Strasbourg, 1529, in-4°; 1530 et 1547, in-fol., sous le nom d'*Arétius Télinus*; et un grand nombre d'*Ouvrages de controverse*, qu'on trouva dans le temps fortement raisonnés. Le cardinal Contarini le regardoit comme le théologien le plus redoutable qu'eussent les hétérodoxes.

* BUCERUS (Gerson), né à Vère dans la province de Zélande, fut appelé aux fonctions du ministère évangélique dans sa ville natale en 1588. Le synode de Dordrecht dans sa 13e session, le 26 novembre 1618, le nomma, lui troisième, pour la traduction hollandaise de l'ancien Testament. Il mourut, avant qu'elle fût finie, à Leyde, en 1631. Des trois traducteurs, on donnoit le plus de jugement à Bogerman, le plus d'esprit à Baudart, le plus d'érudition à Bucérus.

† BUCHANAN (George), né en 1506 à Killerne dans le comté de Lenox, vint à Paris pour apprendre les belles-lettres, en fut chassé par la misère, et y revint ensuite pour les professer. Un seigneur écossais, son élève, l'ayant ramené dans son pays, le roi Jacques V lui confia l'éducation de son fils naturel. Des vers satiriques contre les franciscains le firent passer de la cour dans une dure prison, d'où il se sauva par la fenêtre. D'autres historiens prétendent que sa satire ne fut point la cause de son évasion; que le roi avoit approuvé sa pièce, et qu'il n'auroit jamais quitté la cour, s'il ne se fût aperçu que le cardinal Béton vouloit se défaire de lui.

D'Ecosse il se réfugia en Angleterre, et de là en France, où il régenta à Bordeaux et à Paris. Il passa ensuite, en 1547, en Portugal, avec André Govéa, qui lui procura de l'emploi dans l'université de Coïmbre. Ce savant étant mort, les ennemis du poëte écossais l'accusèrent d'impiété, et le mirent dans un couvent pour lui apprendre sa religion. Buchanan, délivré de cette prison, revint à Paris, et entra chez le maréchal de Brissac, en qualité de précepteur de son fils. Cinq ans après il repassa en Ecosse, et y fut chargé de l'éducation de Jacques VI. Il professa publiquement la religion prétendue réformée, quoiqu'il ne fût attaché à aucune. Il mourut dans cette indifférence, à Edimbourg, en 1582. Ses ennemis répandirent le bruit que, dans ses derniers momens, un ministre l'ayant trouvé occupé à lire l'Histoire naturelle de Pline, voulut lui présenter la Bible, et qu'il répondit : « Je trouve plus de vérités dans ce livre que dans vos écritures. » Bayle a nié le fait. Buchanan étoit un esprit ardent, actif, volage, indépendant; il ne cessa de courir de pays en pays, et ne trouva le bonheur dans aucun. Cependant, sur la fin de ses jours, il eut une assiette plus tranquille. On a de lui une lettre dans laquelle on reconnoit la fermeté d'un philosophe. Ses meilleurs ouvrages sont, I. Sa *Paraphrase des Psaumes en vers latins*, aussi estimée pour la beauté du langage et de la versification que pour la variété des pensées. Son style est quelquefois inégal; et Bourbon avoit apparemment fait plus d'attention aux beautés qu'aux défauts de cette version, lorsqu'il dit qu'il aimeroit mieux l'avoir composée que d'obtenir l'archevêché de Paris. Elle fut faite dans sa prison du Portugal. II. Quatre tragédies : *Médée* et *Alceste*, traduites d'Euripide, assez bonnes pour le langage ; *Jephté* et *Saint Jean-Baptiste*, tirées de son propre fonds, et fort inférieures. Les règles n'y sont pas observées, et le style tient plus souvent de la familiarité de la comédie que de l'élévation de la tragédie. III. Le *Poëme de la sphère*, en cinq livres ; placé parmi les bons ouvrages didactiques, quoique négligé dans plusieurs endroits. IV. Des *Odes*, les unes dignes d'Horace, les autres d'un poëte du dernier ordre ; des *Hendécasyllabes*, quelquefois délicats, souvent obscènes ; des *Epigrammes* sans sel, des *Satires*, parmi lesquelles on distingue son *Franciscanus* et ses *Fratres fraterrimi :* productions ingénieuses, mais pleines d'emportement contre les ordres religieux et l'Eglise romaine. Elles ont été traduites en vers français par Florent Christien, Genève, 1597, in-4°. Elzévir recueillit en 1628 toutes les Œuvres poétiques de Buchanan ; cette édition, in-24, est très-élégante. Parmi ses ouvrages en prose, on remarque, I. Son *Histoire d'Ecosse* en douze livres, imprimée à Edimbourg en 1582, écrite d'un style élégant, mais trop souvent semée de phrases copiées servilement dans Tite-Live. L'abbé de Mably, dans sa Manière d'écrire l'histoire, paroît en faire un grand cas. Les honnêtes gens lui reprochent de s'être déchaîné contre Marie Stuart, sa bienfaitrice, pour flatter la reine Elisabeth. Il encensa Marie sur le trône, et la déchira dès qu'elle fut malheureuse. II. Son libelle *De Mariâ, reginâ Scotorum, totâque ejus contra regem conspiratione*, qui fut traduit en français par Camuz, Poitevin, Edimbourg, 1572, in-12, le fit mépriser par les gens sages de tous les partis. III. *De jure regni apud Scotos*, 1579, in-4°. L'auteur y développe les principes les plus républicains, et cherche à y justifier les séditions populaires, en mettant le peuple assemblé au-dessus des lois.

Cet écrit fut réfuté par Adam Blakwood et Barclay. L'université d'Oxford le censura en 1683. Le recueil de ses ouvrages offre des écrits qui ne valent pas mieux que celui-là. On peut voir l'édition en 2 vol. in-folio qui en a paru à Edimbourg, en 1715, avec des supplémens, par Jean Pencier et Adam King, et à Leyde, 1723, 2 vol. in-4°.

I. BUCHE (Henri-Michel), cordonnier du duché de Luxembourg, mort en 1666, fut l'instituteur des sociétés des frères cordonniers et des frères tailleurs. Ce sont des artisans rassemblés pour vivre chrétiennement, travailler en commun, et employer le surplus de leur nécessaire au soulagement des pauvres. Renti, gentilhomme normand, et Coquerel, docteur de Sorbonne, dressèrent les réglemens qu'ils observent encore aujourd'hui.

* II. BUCHE (Christian de), de Thuringe, archevêque de Mayence et secrétaire de l'empereur Frédéric Barberousse, mourut vers la fin du 12e siècle. Il a publié *des lettres* et *des sermons* et la *Vie de Barberousse* qui l'avoit employé avec succès dans plusieurs négociations. Ce prélat avoit l'inclination guerrière, et commanda même des armées. Wircétas rapporte qu'avec peu de troupes il battit plus de 15,000 hommes en Italie, près de Rome.

* BUCHEL (Jean de), d'abord maître d'école; ensuite curé de Saint-Quentin de Tournay, puis chanoine et doyen de Notre-Dame, et enfin évêque en 1662, mourut en 1666, après avoir fait plusienrs fondations, et donné des marques d'une piété singulière.

* BUCHELIUS (Arnold), savant jurisconsulte, né à Utrecht en 1565, connoissoit à fond l'histoire et les antiquités belgiques, et il en a laissé la preuve dans ses *Notes* sur la Chronique des évêques d'Utrecht, par Béka et Stéda, qui ne parurent qu'en 1643, deux ans après sa mort. Il est auteur de quelques autres ouvrages non moins considérables. Il avoit étudié à Leyde sous Juste-Lipse et Hugues Doneau. Il avoit ensuite voyagé en Allemagne, en Italie, et en France. *Voyez Burman*, *Traj. Erud.*, pag. 38-42.

BUCHERIUS (Gilles), jésuite, né à Arras et mort à Tournay en 1665, à 89 ans, a publié de savans ouvrages sur l'histoire ecclésiastique : I. *De Doctrinâ temporum*, 1634, in-folio. On y trouve un calendrier romain du 4e siècle, communiqué à l'auteur par Peiresc. II. Une *Dissertation sur les premiers évêques de Tongres.* III. *Belgium Romanum*, 1655, in-folio. Cette Histoire de l'ancienne Belgique commence au temps de Jules-César, et finit à l'année 511.

I. BUCHNER (Auguste), poëte et humaniste, naquit à Dresde en 1591. Son mérite lui procura la place de professeur en poésie et en éloquence à Wittemberg, où il mourut en 1661, à 71 ans. On a de lui des *Préceptes de littérature*; des *Poésies latines*; des *Notes* sur plusieurs auteurs; un *Recueil d'oraisons funèbres* et de *Panégyriques*.

* II. BUCHNER (André-Elie), né à Erfurt le 19 avril 1701, fut d'abord professeur de médecine dans cette ville. Après la mort du célèbre Hoffmann, il fut appelé à Hall, pour y occuper les places vacantes par le décès de ce dernier. Il s'acquit une réputation méritée, par l'application qu'il fit de ses connoissances chimiques à la pratique de la médecine. Il mourut en 1769. Ses principaux ouvrages sont, I. *Miscellanea physico-medico-mathematica*, etc., 1731, 4 part., in-4°. II. *Fundamenta physiologiæ ex physico-me-*

chanicis principiis deducta ; Halæ, 1746, in-8°. III. *Fundamenta pathologiæ genera anatomico et physico mechanicis principiis ; ex Hoffmanni, med. system., deprompta,* Ibid, 1746, in-8°. IV. *Fundamenta therapiæ generalis*, ibid., 1747, in-8°. V. *Fundamenta therapiæ specialis*, ibid., 1747, in-8°. VI. *Fundamenta pathologiæ specialis*, ibid., 1748, in-8°. VII. *Fundamenta semiologiæ medicæ tam generalis quàm specialis*, ibid., 1748, in-8°. VIII. *Historia academiæ naturæ curios.*, ibid., 1755, in-4°, etc., etc. Il mourut à Hall le 29 juillet 1769.

BUCHOLTZER (Abraham), pasteur de Freistadt en Silésie, naquit à Skonaw, près de Wittemberg, en 1529, et mourut dans la ville où il étoit ministre en 1584. Il est principalement connu par son *Index chronologicus utriusque Testamenti*, 1616, in-8°, réimprimé plusieurs fois en Allemagne, et continué par deux de ses fils, aidés du célèbre Sculter. On a encore de lui des *Fastes consulaires.*

* BUCIGNAC *ou* ROSIGNAC (Pierre de), troubadour, qui fut clerc et gentilhomme d'Hautefort, château appartenant à Bertrand de Born. La seule pièce qui reste de lui est une espèce de *Satire contre les femmes en général.* Il paroît qu'il en avoit composé plusieurs de ce genre, qui lui avoient justement attiré la haine des dames, comme on en peut juger par ce passage : « Elles me refusent leurs faveurs, parce que je vois trop clair, et que j'ai la réputation de médire. Je n'en médisois que pour les corriger ; mais j'ai vu qu'à mesure que j'arrachois un poil de leur méchanceté, il en repoussoit trois autres. »

BUCKELDIUS. *Voyez* BEUKELTS.

* BUCKERIDGE (Jean), prélat anglais, né à Draycot, au comté de Wilts, mort en 1631, fut nommé évêque de Rochester en 1611, et passa au siége d'Ely en 1628. Ce prélat est auteur d'un ouvrage très-savant contre Bellarmin. On a encore de lui quelques autres ouvrages.

* BUCKHOLD (Jean), fanatique séditieux du 16e siecle, étoit boucher à Leyde. Il se fit chef et roi des séditieux anabaptistes de Munster. La place fut prise, après un long siége, et Buckhold périt sur l'échafaud en 1536.

† BUCKHURST (N. de), fils du chevalier Richard Sackville, renommé par ses grandes richesses, fit ses études à Oxford, voyagea en Italie, et y dépensa des sommes énormes. Devenu plus économe, d'après les remontrances d'Elisabeth, reine d'Angleterre, dont il étoit parent, elle l'envoya en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas ; il y termina avec succès ses négociations. Il fut nommé grand-trésorier en 1599, chancelier de l'université d'Oxford, et comte de Dorset. Buckhurst mourut en 1608, avec la réputation d'un homme d'état. Il aimoit la poésie, et a laissé des *Vers latins et anglais* estimés. Son style est gai, vif et animé.

* BUCKING (Arnold), est le premier qui ait imprimé sur métal des cartes géographiques. L'invention en est due à Conrad Sweynheym, *voyez* cet article.

I. BUCKINGHAM. *Voyez* RICHARD III, roi d'Angleterre.

† II. BUCKINGHAM (George DE VILLIERS, duc de), étoit d'une ancienne famille de Normandie, dont un seigneur de ce nom passa en Angleterre l'an 1066, avec le duc Guillaume, et s'établit dans le comté

de Leicester. George naquit à Londres en 1592, et parut de bonne heure à la cour. C'étoit l'homme de son temps le mieux fait, le plus vain, le plus galant et le plus magnifique. Ses graces et ses talens lui gagnèrent l'amitié des rois d'Angleterre. Jacques Ier l'envoya en Espagne négocier le mariage de l'infante avec le prince de Galles; mais ayant été soupçonné d'une passion pour la duchesse d'Olivarès, femme du premier ministre, il fut contraint de se retirer sans avoir pu réussir dans sa commission. Il s'en vengea en faisant déclarer la guerre à l'Espagne. En 1625, étant venu en France, pour conduire en Angleterre la princesse Henriette, qu'il avoit obtenue pour Charles Ier, il eut la hardiesse de parler à la reine Anne d'Autriche d'une manière très-galante. La marquise de Senecei, sa dame d'honneur, lasse d'un entretien où Buckingham prenoit l'air passionné, lui dit: «Monsieur, taisez-vous; on ne parle pas ainsi à une reine de France.» Dans la première audience qu'il avoit eue de cette princesse, il s'étoit présenté avec un habit en broderies de perles, si mal attachées, qu'à chaque mouvement qu'exigeoient les révérences ordinaires, l'appartement s'en trouvoit parsemé. Ce spectacle, d'une magnificence nouvelle, fit naître une espèce de désordre par l'empressement de ramasser ce que l'ambassadeur avoit dispersé. On lui rapportoit ses perles de toutes parts; et les dames qui les lui présentoient étoient forcées de les garder, par la manière noble, gracieuse et persuasive dont il les offroit. La reine, naturellement vertueuse, combattit certainement avec succès l'inclination que Buckingham pouvoit inspirer; mais elle n'étoit pas fâchée de paroître le captiver. De là, les extravagances connues de ce téméraire anglais, les soupçons jaloux de Louis XIII et de Richelieu. Ce ministre pressa le départ de Henriette pour accélérer celui de l'ambassadeur. Buckingham voulut vainement retourner en France l'an 1626; le cardinal de Richelieu, dont il avoit bravé la hauteur, et qui d'ailleurs étoit jaloux des marques de bonté que la reine lui avoit données, lui fit répondre par Bassompierre «que, pour les raisons qu'il savoit, il ne seroit pas agréable au roi très-chrétien.» Alors il se tourna contre la France, comme il s'étoit déclaré contre l'Espagne. Jacques Ier étant mort en 1625, Buckingham conserva le même empire sur Charles Ier son fils. Le père avoit accumulé sur sa tête les honneurs et les dignités. Chevalier de la Jarretière en 1616, comte et marquis de Buckingham, garde du grand-sceau, grand-trésorier, amiral d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, il avoit à sa disposition toute la marine d'Angleterre. Il vint, en 1627, avec une flotte de cent vaisseaux de transport au secours de la Rochelle, assiégée par Richelieu. Battu par Toiras après sa descente dans l'île de Rhé, et forcé par Schomberg à lever le siége du fort St-Martin, il fut obligé de se rembarquer, après avoir perdu la moitié de ses troupes. L'année d'après, il y envoya une autre flotte, qui revint encore sans avoir rien fait. On attribua ce peu de succès à une lettre que le cardinal de Richelieu engagea, dit-on, la reine à lui écrire; mais un moyen si bas n'étoit pas dans le caractère de ce ministre. Buckingham fut assassiné le 23 août de la même année 1628, haï des Anglais, et méprisé des Français. Charles, très-affligé de cette mort, conserva toutes les créatures de son favori. Ce sujet insolent prenoit avec lui les airs de la plus grande familiarité. Le maréchal de Bassompierre dit que, lorsqu'il étoit ambassadeur en Angleterre, il eut quelque chose à demander au roi; et comme la conversation s'échauf-

foit, Buckingham vint se placer brusquement entre le monarque et Bassompierre, en leur disant: « Je viens mettre le holà entre vous. » Voici le portrait qu'en a tracé l'abbé Raynal dans son Histoire du parlement d'Angleterre. « Le duc de Buckingham avoit précisément tout ce qu'il falloit pour gater ses maitres et pour les perdre. Personne ne parloit avec tant de graces, ni n'agissoit plus noblement. Il connoissoit les ruses de cour, et les dédaignoit; il ignoroit les affaires, et s'en rendoit l'arbitre; son courage brilloit également dans la chaleur du combat et dans les dangers envisagés de sang froid; mais il étoit moins habile à prévoir le péril que ferme à le soutenir. Assis à côté du trône dès qu'il parut à la cour, et accoutumé aux complaisances de la part des rois, il détestoit les sujets qui lui osoient faire quelque résistance, et il les poursuivoit avec fureur. La dissimulation fut toujours à ses yeux un crime. Dans ses vengeances, l'éclat précédoit la foudre, et ses ennemis furent toujours avertis du mal qu'il vouloit leur faire. Extrême dans sa haine, le favori fut aveugle dans son amitié; on lui paroissoit propre à tout, dès qu'on avoit l'avantage d'être son parent ou son ami. Sa générosité s'étendit jusque sur les personnes les plus indifférentes, et il avoit plus de plaisir à accorder des graces qu'on n'en avoit à les recevoir. Pour prix de tant de profusions, il n'eut pas un seul ami véritable. Quoique présomptueux, il étoit capable d'écouter des conseils sages et modérés, et il ne trouva pas un homme assez reconnoissant pour les lui donner. Il ne lui manqua peut-être, pour être un grand homme, que la passion qui a rendu tant d'autres favoris odieux. Il ne visa qu'à ce qui étoit agréable ou noble; il auroit formé des desseins utiles, s'il eût été ambitieux. Ses ressentimens particuliers décidèrent des affaires publiques, et le tour qu'elles prirent ne pouvoit être ni plus humiliant, ni plus malheureux. » *Voyez* Felton, n° II.

III. BUCKINGHAM (George de Villiers, duc de), né à Londres en 1627, mort en 1687, apres avoir été ambassadeur en France; il a été confondu mal à propos avec Jean Sheffield (*Voyez* ce mot), duc de Buckingham, poëte anglais. George ne cultiva que la politique, et n'acquit pas même en ce genre un nom fort célèbre.

BUCKLIN. *Voyez* Fage et Beukelts.

BUCQUET (Jean-Baptiste), né à Paris en 1747, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie des sciences et de la société royale de médecine, donna à cette dernière compagnie des Mémoires intéressans sur le traitement de l'asphyxie, sur la manière dont les animaux sont affectés par les fluides aériformes méphitiques, sur celle de préparer l'opium, et sur celle de reconnoître les substances nuisibles dans la sophistication des cidres et des autres boissons. Il s'étoit fait connoître en 1773 par un bon ouvrage, intitulé *Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du règne végétal*, en 2 vol. in-12. L'auteur avoit embrassé toutes les sciences, dont les lumières peuvent éclairer la médecine, l'anatomie, la botanique et la chimie. Il partagea sa vie entre les hôpitaux et les amphithéâtres; et sa sagacité vive et prompte le mettoit en état d'enseigner dans le moment même ce qu'il venoit d'apprendre. Il parloit avec facilité, mais avec précision; avec chaleur, mais sans désordre. Une étude trop constante abrégea ses jours. Il voulut en vain réparer ses forces par l'éther

et le laudanum ; l'usage immodéré qu'il en fit l'affoiblit encore davantage. Il mourut le 25 janvier 1780.

BUCY (Simon de), est le premier qui porta le titre de premier président du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois, en 1344. Il fut employé au traité de Brétigny, et mourut en 1368.

* BUDA, frère d'Attila, régna, dit-on, avec son frère, et gouvernoit la Hongrie, tandis que le *fléau de Dieu* dévastoit l'Europe. Il bâtit la ville de Bude, capitale du royaume. Les Chroniques de Hongrie ne sont pas bien authentiques dans ce qui se rapporte relativement à cette époque de l'histoire du pays.

† I. BUDDÆUS (Jean-François), né à Anclam en Poméranie le 25 juin 1667, célèbre théologien luthérien, fut professeur de grec et de latin à Cobourg ; de morale et de politique à Hall ; et enfin de théologie à Iéna, où il mourut en 1729, à 62 ans. Malgré les occupations de sa chaire, il savoit si bien ménager son temps, qu'il trouvoit le moyen d'entretenir des correspondances étendues, de prêcher tous les quinze jours, et de composer divers ouvrages. On a de lui, I. *Elementa philosophiæ practicæ, instrumentalis et theoreticæ*, 3 vol. in-8°, que la plupart des professeurs des universités protestantes de l'Allemagne prenoient autrefois pour texte de leurs leçons. II. Une *Théologie*, qui n'est pas moins estimée par les luthériens, en 2 vol. in-4°. III. Le grand *Dictionnaire historique allemand*, imprimé plusieurs fois à Leipsick et à Bâle, en 2 vol. in-fol. IV. Un *Traité* en latin *de l'athéïsme et de la superstition*, Iéna, 1717, in-8°, dont nous avons une traduction française, Amsterdam, 1740, in-8°. V. Plusieurs autres ouvrages sur l'Écriture sainte : *Miscellanea sacra*, 1719, 3 vol. in-4° ; *Historia ecclesiastica veteris Testamenti*, 1719, 3 vol. in-4°. VI. *Selecta juris naturæ et gentium*, Hall, in-8°, 1704. C'est un recueil de diverses dissertations politiques que l'auteur avoit déjà publiées à part. Elles ont pour objet l'expédition des croisades, les successions civiles, le droit de la guerre à l'égard des choses saintes, les devoirs des généraux envers leurs soldats, les testamens des souverains, et particulièrement l'examen de celui de Charles III, roi d'Espagne. Buddæus a cherché à prouver dans ce dernier écrit que la succession d'Espagne appartenoit à la maison d'Autriche, et non à celle de France.

† II. BUDDÆUS (Augustin), médecin du roi de Prusse, et conseiller de la cour, professeur d'anatomie à Berlin, et membre de l'académie de cette ville, mort le 25 décembre 1752, a donné différentes *Dissertations* dans les *Miscellanea Berolinensia*.

* BUDÉ (Guillaume), médecin d'Halberstadt, mort en 1525, a laissé plusieurs ouvrages ou plutôt plusieurs fragmens d'ouvrages qui sont très-rares. Le principal est la première partie de la vie d'Albert II, évêque d'Halberstadt (en allemand), imprimée dans cette ville en 1624, in-4° de 173 pages. Elle va depuis 1324 jusqu'à la fin de 1339. La seconde partie, qui est inédite, devoit aller jusqu'en 1358. Budé avoit une imprimerie dans sa maison ; il y commença l'impression de plusieurs ouvrages, qui n'ont point été achevés, ou dont les feuilles ont été dispersées lorsque Halberstadt fut pris et ravagé par les soldats. Les curieux, en Allemagne, recherchent ces fragmens avec beaucoup de soin. La pièce intitulée *Familia et patrimonium B. Stephani Halbers-*

tad, 1615, in-4°, n'a que 6 feuilles. La pièce intitulée *Chronologiæ centuria prima* n'a que 3 feuilles. La *Chronique d'Halberstadt* a 32 pages in-4°. Les *Series imperat. Roman.*, etc., 2 feuilles, etc. etc. Sa *Thanætologia seu Dynastæ hujus sæculi*, Helmstad, 1605, in-8°, est également fort rare.

* I. BUDÉE (Théophile), médecin, né en Saxe en 1664, pratiqua d'abord son art dans la Lusace inférieure; il obtint ensuite la charge de premier médecin du duc de Saxe-Mersbourg. En 1695 il passa à Bautzen, dont il venoit d'être nommé médecin provincial, et il y fonda un collége de médecine en 1714. Il est mort en 1734. On a de lui plusieurs *Observations* dans les Mémoires de l'académie impériale des curieux de la nature, dont il étoit membre. On lui doit encore des *Traités*, en sa langue maternelle, sur la *peste*, sur la *fièvre pétechiale*, sur la *convulsion*, sur la *thériaque*, sur les *eaux minérales de Radeberg*, etc.

† II. BUDÉE (Guillaume) naquit à Paris en 1467, d'un secrétaire du roi. Sa jeunesse fut si dissipée, et les écoles d'alors étoient si barbares, qu'il ne fut pas possible de lui faire faire ses études. Le goût pour les lettres ne lui vint que lorsque les feux du premier âge se furent amortis. Il commença tard; mais ses progrès furent rapides, et ses travaux constans. Il trouva le temps d'étudier trois heures le jour même de ses noces. Les langues grecque et latine lui devinrent aussi familières que sa langue maternelle. Il fut bientôt l'oracle des savans. Son Traité *de Asse*, Venise, 1522, in-4°, sur les anciennes monnoies, dans lequel brille la connoissance de l'antiquité la plus ténébreuse, lui fit beaucoup d'admirateurs et de jaloux. Erasme, qui l'appela dès-lors *le prodige de la France*, ne put se défendre d'un mouvement d'envie. François Ier, le restaurateur des lettres, connut tout son mérite. Il l'honora de sa familiarité, le fit maître des requêtes, lui confia sa bibliothèque, et le nomma ambassadeur auprès de Léon X. Ce fut à sa persuasion et à celle de du Bellay, que ce monarque fonda le collége royal. Budée, nommé prevôt des marchands de Paris, seconda de tout son pouvoir cet établissement. Ses succès ayant fait ombrage au cardinal Duprat, il se renferma dans ses travaux littéraires. La cour ne le vit plus, ou très-rarement. Ce ne fut pas la même chose sous le chancelier Poyet, qui voulut l'avoir toujours auprès de lui. Budée n'étoit plus jeune. La complaisance qu'il eut de suivre le chancelier dans un voyage que la cour fit en Normandie pendant les chaleurs de l'été lui causa la mort. Il fut obligé de retourner à Paris, et dans peu de jours une fièvre continue le mit au tombeau. Il mourut en 1540. Il avoit sept fils et quatre filles, tous élevés par lui-même ou sous ses yeux. Sa femme le secondoit dans ses études; elle lui cherchoit les passages et les livres, sans oublier les affaires domestiques. Budée ayant été averti, tandis qu'il étoit dans son cabinet, que le feu venoit de prendre à la maison: « Avertissez ma femme, répondit-il froidement; vous savez que je ne me mêle point du ménage.... » Jacques de Sainte-Marthe prononça son oraison funèbre, et Louis Le Roy écrivit sa vie. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1557, en 4 volumes in-fol., avec une longue préface de *Cœlius Secundus Curio*. Ce recueil renferme la *Traduction de quelques Traités de Plutarque*; des *Remarques sur les pandectes*; des *Commentaires sur la langue grecque*, imprimés séparé-

ment, Paris, 1548, in-fol., et d'autres écrits; on a encore de lui un *Traité de l'institution d'un prince*, adressé à François Ier, imprimé à l'abbaye de l'Arrivour, en 1547, in-fol. Le style en est dur. Outre que l'auteur y insère trop souvent des mots et des phrases grecques, il semble qu'il a ramassé les termes les plus extraordinaires de la langue latine pour se rendre inintelligible; il ne manque pas de force et d'énergie... Louis BUDÉE professa à Genève les langues orientales, et a laissé une *Traduction* française des *Psaumes*, Genève, 1551, in-8°. — Jean BUDÉE qui fut envoyé avec Farel et Bèze, auprès des princes allemands, pour traiter des affaires des protestans de France, a traduit en français les *Leçons de Calvin* sur Daniel.

† BUDGELL (Eustache), né en 1685 à Saint-Thomas, près d'Excester, collaborateur d'Addison dans la composition du *Spectateur* et des autres feuilles dont cet auteur enrichit sa patrie, écrivoit avec agrément, et donnoit un tour piquant à la morale. Addison lui procura la place de contrôleur des revenus d'Irlande. Des revers de fortune l'ayant ruiné en 1720, Tindal lui laissa deux mille livres, dont il ne jouit pas long-temps. Il se noya en 1736.

I. BUEIL (Jean du), conseiller et chambellan du roi et du duc d'Anjou, maître des arbalètriers de France, seigneur de Montrésor, descendoit d'une famille noble et ancienne. Il se distingua par sa valeur, et fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415. — Jean DU BUEIL, son fils, amiral de France et comte de Sancerre, fut appelé *le fléau des Anglais*.

II. BUEIL. *Voyez* RACAN.

* BUFALUS (Annibal), médecin et philosophe, né à Messine en Sicile dans le 16e siècle, cultiva aussi les belles-lettres et la poésie. Il a publié quelques *Recueils de vers*, et a mis en vers hexamètres les Aphorismes d'Hippocrate. Il fut employé avec succès dans plusieurs affaires importantes par le magistrat de Messine, dont il étoit devenu secrétaire.

† BUFFARD (Gabriel-Charles), célèbre canoniste, chanoine de Bayeux, naquit en 1683 au Fresne, pres de Condé-sur-Noireau. Après avoir professé la théologie durant quelques années en l'université de Caen, il fut obligé de quitter sa chaire pour son attachement au jansénisme. Il vint à Paris, où il mourut en 1763. Ce savant, par l'étendue de ses connoissances en droit canon, fut regardé comme l'oracle de son temps dans cette partie. On a de lui, I. *Défense de la fameuse déclaration faite par le clergé*, traduite du latin de Bossuet, Paris, 1735, 2 vol. in-4°. II. *Essai d'une dissertation où l'on fait voir l'inutilité des nouveaux formulaires*. *Voyez* son Eloge par l'abbé Goujet.

BUFFET (Marguerite) vivoit à Paris en 1668. Elle s'appliqua à l'étude de la grammaire française, et publia le fruit de ses travaux dans un ouvrage intitulé *Observations sur la langue française, où il est traité des termes anciens et usités, et du bel usage des mots nouveaux*. A la suite de ces observations, on trouve l'*Eloge de plusieurs femmes célèbres dans les lettres et les arts*.

† BUFFIER (Claude), né en Pologne, de parens français, l'an 1661, se fit jésuite en 1679. Après avoir fait un voyage à Rome, il s'établit à Paris, et mourut au collége de sa société en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les prin-



cipaux ont été recueillis dans son *Cours des sciences par des principes nouveaux et simples, pour former le langage, l'esprit et le cœur*, 1732, in-fol. Ce recueil renferme sa *Grammaire française sur un plan nouveau*, éclipsée par celle de Restaut, qui lui doit beaucoup; son *Traité philosophique et pratique de l'éloquence*, semé de raisonnemens métaphysiques autant que de préceptes; sa *Poétique*, monotone et froide; ses *Elémens de métaphysique;* son *Examen des Préjugés de Bayle;* son *Traité de la société civile;* son *Exposition des preuves de la religion*, et d'autres écrits mêlés de réflexions, tantôt bonnes, tantôt singulières. On a encore de ce jésuite, I. L'*Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples*, Paris, 1701, in-12 : ouvrage dont on se sert, parce qu'on n'en a pas de meilleur. II. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre la chronologie et l'histoire universelle*, en 2 vol. in-12 : livre où la matière est peu approfondie, et qui n'est presque plus d'aucun usage. L'auteur a resserré dans des vers techniques les principaux événemens et les noms des grands souverains. III. Une *Géographie universelle*, in-12, avec le secours des mêmes vers, et avec des cartes fort inexactes, et dignes de ce livre superficiel. La méthode enseignée dans cet ouvrage et le précédent est ingénieuse, et facilite l'étude de l'histoire et de la géographie; mais l'exécution pourroit en être meilleure. On a encore de lui quelques poésies, la *Prise de Mons*, le *Dégât du Parnasse*, les *Abeilles*, etc. Le style de Buffier, dans ses vers et dans sa prose est plus facile qu'élégant. *Voyez* ORSI, n° I, et AUGUSTE, n° I, à la fin.

† BUFFON (George-Louis LE CLERC, comte de), l'un des quarante de l'académie française, trésorier perpétuel de celle des sciences, intendant du jardin royal des plantes, seigneur de Montbart en Auxois, sa patrie, naquit en 1707, et mourut à Paris en 1788. Peu d'hommes ont été mieux traités de la nature. Au corps d'un athlète il joignoit l'ame d'un sage, selon les expressions de Voltaire dans une lettre écrite en 1738; et sa figure mâle et noble annonçoit le caractère de son tempérament et de son génie. Son caractère vif et bouillant le portoit dans sa jeunesse avec la même ardeur, soit au travail, soit au plaisir. Son père voulut en vain en faire un magistrat; son goût l'entraînoit vers les sciences exactes. Il fit d'abord un voyage en Italie, moins pour y observer les prodiges de l'art que les merveilles de la nature. De retour en France, il eut à Angers un démêlé au jeu avec un Anglais, se battit avec lui, et le blessa. Amoureux de la gloire, et croyant la trouver à Paris, il s'y rendit à l'âge de 25 ans. Ses premiers ouvrages furent la *Statique des végétaux*, traduit de Hales, 1735, in-4°, et un *Traité des fluxions*, traduit de l'anglais de Newton, 1740, in-4°. Mais ces livres, quoique très-estimables en leur genre, sont bien moins célèbres que son *Histoire naturelle, générale et particulière*, dont les premiers volumes parurent en 1749, in-4° et in-12. « L'étude de la nature, dit l'auteur dans un discours préliminaire, suppose dans l'esprit deux qualités qui paroissent opposées : les grandes vues d'un esprit ardent qui embrasse tout d'un coup-d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point. » Voilà le caractère d'esprit de Buffon, peint par lui-même sans le savoir. Quelle sagacité dans les recherches! Quelle vérité dans les descriptions! Que de faits rassemblés, discutés,

comparés ! Quelle foule d'idées neuves, d'observations ingénieuses ! Avec quel art il saisit les rapports et les différences ! Avec quelle finesse il rapproche les actions des animaux de leur instinct ! Avec quelle énergie il peint leur caractère distinctif, leurs bonnes et mauvaises qualités ! Avec quelle sensibilité il ramène l'homme au sentiment de sa relation avec les moindres objets de la nature ! Cette manière de voir si intéressante, embellie encore par les charmes d'une imagination à demi poétique, le fait lire avec plaisir par ceux mêmes qui ne pensent pas comme lui. Correction, harmonie, propriété d'images, clarté continue, enchaînement dans les idées, il n'est aucune des qualités d'un grand écrivain dont il n'offre le modèle. Si des juges sévères ont paru désirer quelque chose dans sa diction, c'est la simplicité qu'exigeoit, selon eux, la matière qu'il avoit embrassée. Voltaire, s'entretenant d'erreurs semées dans le grand ouvrage de Buffon, de ses brillantes rêveries, et de la magnificence de son style à demi poétique, repondit à quelqu'un qui prononça le titre d'*Histoire naturelle*. — « Pas si naturelle ! » Le style de Buffon, quelquefois un peu trop élevé, est rarement aussi emphatique que quelques censeurs ont voulu le persuader. Personne n'avoit plus réfléchi que lui sur tout ce qui constitue un bon et un mauvais style. Son *Discours* de réception à l'académie française est un précis énergique et noble des meilleurs principes de ce genre. Les systèmes qui remplissent les premiers volumes de son *Histoire naturelle* et de ses *Epoques de la nature* ne sont pas toujours d'accord avec le christianisme, ni même avec la physique. Son idée sur la formation des planètes, toute singulière qu'elle est, suppose un homme capable de longues recherches et de grandes combinaisons. On peut dire la même chose de son opinion sur les changemens arrivés à la terre, opinion renouvelée en partie du roman physique de Telliamed. « Buffon accueillit le système que les montagnes ont été faites par le flux et le reflux de la mer, dit Voltaire, comme un grand seigneur adopte quelquefois un enfant exposé et inconnu. Mais le public philosophe, ajoute-t-il, n'a pas si bien reçu cet enfant, et il est difficile à élever. » Il est évident que des courans d'eau ne peuvent produire lentement, dans des siècles innombrables, une suite immense de rochers nécessaires dans tous les temps. L'Océan ne peut avoir quitté son lit, creusé par la nature, pour aller élever au-dessus des nues les rochers de l'Immaüs et du Caucase. Aussi Buffon, qui avoit fait valoir plusieurs des idées de Maillet dans son *Histoire naturelle*, en abandonna ou modifia quelques-unes dans ses *Epoques de la nature*, et attribua au feu primitif et à celui des volcans ce qu'il avoit d'abord regardé comme l'ouvrage des eaux. (*Voyez* aussi BOULANGER, n° III, et ses ouvrages, n° VII). Le système de notre naturaliste sur la reproduction des êtres vivans souffrit autant de difficulté que sa *Théorie de la terre*. Il trouvoit l'origine de tous les corps végétans et animés dans des particules organiques universellement répandues dans les animaux et les végétaux, et qui prennent la forme de chaque partie du corps organisé par le moyen de certains moules intérieurs, et se réunissent ensuite dans un réservoir commun, pour former l'animal ou la plante. Malgré les doutes qu'on est en droit de former sur la justesse de ses opinions, la physique a de grandes obligations à ce philosophe, parce que s'il n'étoit pas toujours excellent métaphysicien, il étoit ordinairement bon observateur. Avant lui, on doutoit si le miroir d'Archi-

mède avoit existé : il l'a en quelque sorte renouvelé au bout de vingt siècles. (*Voyez* ARCHIMÈDE.) Une telle découverte suffiroit pour immortaliser Buffon. Ce grand naturaliste ayant été nommé, en 1739, après la mort de Dufay, intendant des jardins du roi, y réunit toutes les richesses de l'histoire naturelle. Son nom, connu dans les quatre parties du monde, lui procuroit tout ce qu'elles offrent de plus curieux. Pendant la guerre des Anglais avec leurs colonies, on vit des corsaires lui envoyer les caisses à son adresse, tandis qu'ils gardoient celles du roi d'Espagne. En 1771, Louis XV érigea sa terre de Buffon en comté, et lui accorda les petites entrées ; privilége réservé aux plus grands seigneurs. Malgré sa philosophie, il étoit jaloux des droits de son nouveau comté, et les exigea rigoureusement de ses vassaux. Il s'attacha ridiculement au titre de *Comte de Buffon*, comme si le nom de *Buffon* n'étoit pas suffisant pour sa gloire. Cet orgueil puérile feroit penser qu'il en avoit une plus foible idée que ses contemporains. Buffon, rempli de lui-même, fut injuste à l'égard de tous ceux dont les lumières l'avoient aidé dans ce qu'il a fait de bon. M. François (de Neufchâteau), dans le 1er vol. du Conservateur, rapporte sa correspondance avec l'abbé Bexon son collaborateur, relativement à l'*Histoire des oiseaux*, et il déplore dans sa préface l'injustice de Buffon envers la famille de celui qu'il appeloit *son ami*. Il ne fut pas moins blâmable envers l'estimable et vertueux Daubenton. M. Cuvier, dans l'Eloge de ce dernier, prononcé à l'institut le 15 germinal an 8, a tracé un parallèle aussi juste que piquant de Buffon et de Daubenton considérés comme naturalistes. Lorsque la grande-duchesse de Russie vint à Paris, elle demanda si Buffon y étoit; et sur ce qu'on lui dit qu'il étoit dans sa terre, elle répondit : « J'irai donc faire ma cour à son cabinet, ne pouvant la faire à lui-même. » Quoique lié d'amitié avec plusieurs philosophes modernes, il ne voulut jamais faire cause commune avec eux ; et avant de recevoir les sacremens, dans sa dernière maladie, il déclara « que ses erreurs en matière de foi avoient été celles de son esprit et non de son cœur. » Il pensoit, comme Fontenelle, que les enfans tenoient de leurs mères presque toutes leurs qualités intellectuelles et morales, et il croyoit devoir beaucoup à la sienne, femme d'esprit, qui avoit des connoissances étendues, et une tête bien organisée. Infatigable dans le travail, il lui consacroit quatorze heures par jour. C'étoit sur-tout à Montbard qu'il s'y livroit sans distraction. A cinq heures du matin, il montoit à un pavillon, placé au milieu de ses vastes jardins ; pavillon que le prince Henri de Prusse appela *le Berceau de l'histoire naturelle*, et dont J. J. Rousseau baisa la porte avec respect. Comme ce philosophe génevois, Buffon écrivoit difficilement : il passoit quelquefois une matinée entière à tourner une seule phrase : aussi disoit-il « que le génie n'étoit qu'une grande aptitude à la patience. » — « C'est de l'histoire naturelle, dit un écrivain qui avoit passé quelque temps à Montbard, que Buffon aime le mieux à parler. Je ne sais même si le style n'auroit pas la préférence. Le style est tout l'homme, me répétoit-il souvent ; les poëtes n'ont pas de style, parce qu'ils sont gênés dans la mesure du vers, qui fait d'eux des esclaves. » Il disoit là une grande sottise, et parloit de ce qu'il n'entendoit pas. La Harpe raconte l'avoir une fois ouï critiquer le style de la première scène d'Athalie de manière à faire baisser les yeux de surprise et de honte à tous les auditeurs. Buffon n'aimoit pas les vers, et ne

s'y connoissoit pas plus que Pascal, qui, comme on sait, a écrit sur ce sujet quelques lignes extravagantes. Aussi, quand on vante devant moi un homme, je dis toujours : *Voyons ses papiers*. Il y a deux choses qui forment le style, l'invention et l'expression. L'invention dépend de la patience : il faut voir, regarder longtemps son sujet ; alors il se déroule, et se développe peu à peu : vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur ; voilà le moment du génie. C'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler ; plaisir si grand, que je passois douze heures, quatorze heures à l'étude ; c'étoit tout mon plaisir. Mais voulez-vous augmenter ce plaisir, et en même temps être original ; quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête ; ne consultez les auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne pouvez plus rien produire de vous-même. C'est ainsi que j'en ai toujours usé ; on jouit véritablement par ce moyen, quand on lit les auteurs ; on se trouve à leur niveau, ou au-dessous d'eux ; on les juge, on les devine, on les lit plus vite. A l'égard de l'expression, il faut toujours joindre l'image à l'idée ; il faut même que l'image précède pour y préparer l'esprit. On ne doit pas toujours employer le mot propre, parce qu'il est souvent trivial ; mais on doit se servir de celui qui est auprès. Je me représente le style sous l'image d'une découpure qu'il faut roguer, nettoyer dans tous les sens, afin de lui donner la forme qu'on désire. Lorsque vous écrivez, écoutez le premier mouvement, c'est en général le meilleur, puis laissez reposer quelques jours, ou même quelque temps ce que vous avez fait. La nature ne produit pas de suite ; ce n'est que peu à peu qu'elle opère, après le repos et avec des forces rafraîchies. Il faut seulement s'occuper de suite du même objet, le suivre, ne pas se livrer à plusieurs genres. » Toutes ces sentences sont un peu embrouillées ; elles n'ont pas la précision, la justesse et la clarté qui caractérisent d'ordinaire les leçons d'un grand homme à ses successeurs ; car c'est ainsi qu'on doit considérer ses préceptes. Les morceaux que Buffon estimoit le plus dans son *Histoire*, et qu'il relisoit avec plus de complaisance, étoient les discours du premier homme, qui décrit le développement de ses sens ; la peinture du désert de l'Arabie, dans l'article du chameau, et une autre description dans celui du kamichi. On a recueilli in-4°, in-8° et in-12, les *Œuvres du comte de Buffon*. La *Théorie de la terre*, l'*Histoire de l'homme*, celle *des animaux quadrupèdes*, les *Epoques de la nature*, forment 12 vol. in-4°. Celle *des oiseaux*, continuée par Montbelliard, est en 9 volumes in-4°. Cette partie a été imprimée gr. in-4° et in-fol., avec les figures supérieurement enluminées : il y a aussi des exemplaires des *Quadrupèdes* enluminés. Le voyageur Sparmann a relevé quelques erreurs du naturaliste français dans cette partie. L'*Histoire des minéraux*, en 5 vol. in-4° et 9 vol. in-12, offre dans le dernier volume un *Traité de l'aimant*, plein d'observations curieuses. Les figures ou les tables se relient séparément in-4°, format d'atlas. M. Lacépède, ami et disciple de Buffon, continue avec succès son *Histoire naturelle*. Il a donné en 1788, in-4°, le premier volume des *quadrupèdes ovipares*, ensuite *l'histoire des serpens*, puis *celle des poissons*, dont il a déjà publié quelques volumes. A la tête de cette *Histoire des serpens*, il a placé un éloge de Buffon, ou plutôt un hymne à sa gloire. Au reste Buffon a dû être un homme célèbre, mais nous croyons que le mot *célèbre*

n'est pas synonyme de celui de *grand*. Il a paru, quelques mois après la mort de Buffon, une Vie de ce grand homme, Paris, 1 vol. in-12. Il laissa un fils unique, major en second du régiment d'Angoumois, qui a péri à Paris en 1793, victime du tribunal révolutionnaire, à l'âge 30 ans. Il marcha au supplice avec fermeté, et dit sur l'échafaud : «Citoyens, je me nomme Buffon.» Ce nom eût dû suffire pour le faire arracher à la mort.

* BUGATO (Gaspard), dominicain milanais, vécut dans le 16ᵉ siècle. Il écrivit : I. *Storia universale*. II. *La vita di Globe*. III. *Istoria e origine della terra di Meda*. IV. *I fatti della citta di Milano contro la peste degli anni* 1576 *e* 1577, etc.

BUGENHAGEN (Jean), ministre protestant, né à Wollin dans la Poméranie en 1485, d'abord prêtre et adversaire de Luther, ensuite son partisan et un de ses missionnaires, répandit ses opinions dans une grande partie de l'Allemagne. Il mourut en 1558, ministre de Wittemberg, et marié. On a de lui des *Commentaires de l'Ecriture sainte*, en plusieurs vol. in-8° ; et d'autres ouvrages où l'on trouve l'érudition de son maître, sans y rencontrer son emportement. On distingue son *Histoire de Poméranie*, 1728, in-4°.

* BUGIARDINI (Julien), peintre, né à Florence en 1481, et mort en 1556, étoit célèbre pour l'histoire et le paysage; Michel-Ange avoit beaucoup d'estime pour ses talens. Il y a dans la galerie de Vienne un tableau de cet artiste, représentant *Simon et Levi, vengeant leur sœur Dina sur les Sichemites*.

* BUGLIO (Louis) noble de Palerme, né le 26 janvier 1606, prit l'habit de l'ordre des jésuites en 1623, à l'âge de 17 ans. Le général le destina aux missions orientales. En 1636, il arrive à Goa, va au Japon, passe à la Chine, et après avoir couru beaucoup de dangers, essuyé beaucoup de calamités, se concilie l'estime et captive la bienveillance de l'empereur au point de se faire donner le rang et le titre de mandarin. Il mourut à Pekin le 7 octobre 1682, et ses obsèques se firent aux dépens de l'empereur. Il a écrit, dit-on, plus de quatre-vingts volumes en langue chinoise, ce qui est prodigieux, et pourroit être contesté par beaucoup de raisons que les vrais savans de ce siècle pourroient déduire. Dominique Alberti, jésuite, a fait un très-bel éloge de Buglio. (*Voyez Hist. Sicula soc. Jesu*, lib. VI, cap. XII, pag. 659 ; Mazzucchelli, vol. II, part. IV, pag. 2280, et autres auteurs.)

BUGLIONI (François), sculpteur florentin, mort en 1520, mérita l'estime et la bienveillance du pape Léon X, par ses talens pour la sculpture, son goût pour la musique, et son érudition. On voit le buste de cet artiste, en bas-relief, sur le tombeau qu'on lui a élevé dans l'église de Saint-Omfroy.

BUGNET (Jean-Pierre), médecin du 18ᵉ siècle, a publié un *Traité contre les charlatans*.

† BUGNYON (Philibert), né à Mâcon, avocat du roi dans l'élection de Lyon, mort vers 1590, a donné quelques *Poésies* et un livre intitulé *Leges abrogatæ*, dont la meilleure édition est de Bruxelles, 1702, in-fol., réimprimée en 1717. On lui doit aussi un *Commentaire sur l'ordonnance de Blois*, et une *Chronique latine de la ville de Mâcon*, dont les exemplaires sont très-rares. *Voyez* la liste de ses ouvrages

dans la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, par l'abbé Papillon.

* BUHAHYLIHA, médecin arabe, vivoit à Bagdad, c'est-à-dire dans la nouvelle ville de Babylone, bâtie sous ce nom, l'an 145 de l'hégire. Il a composé dans sa langue un livre de médecine sous le titre de *Tacouine al abdan fi tadbir el ensan*, c'est-à-dire *Tables des maladies du corps humain.* Cet ouvrage a été traduit en latin par Sarraguth, juif, et imprimé à Strasbourg en 1532, in-fol., sous le titre de *Tacuini ægritudinum et morborum ferè omnium corporis humani, cum curâ eorumdem.* Le même ouvrage avoit été imprimé à Strasbourg en 1531, sous le titre de *Tacuini, sive tabulæ sanitatis tuendæ juxta ordinem rerum non naturalium.* Il est attribué à Elluchasem Elimithar, médecin de Baldach, c'est-à-dire Buhahyliha Bengesla. Ce livre est fort rare aujourd'hui, mais on ne perd rien à ne le point connoître.

BUHY (Félix), né à Lyon en 1634, entra dans l'ordre des carmes, et se fit connoître par une *Thèse* courageuse, où il s'opposa le premier aux prétentions du pape Innocent III, sur la régale et l'étendue de la puissance ecclésiastique, et soutint publiquement en Sorbonne *les quatre articles de doctrine*, publiés en 1682 par le clergé de France. Buhy publia encore une *Histoire des conciles généraux*, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1687.

BUIAH, simple pêcheur de la province de Dilem, située au midi de la mer Caspienne, prétendoit descendre de Cosroës, roi de Perse. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de sa femme, l'engagea à se retirer quelque temps chez un ami, où un astrologue lui prédit que ses trois fils, Ali, Hassan et Hamed, deviendroient des princes puissans, devant lesquels les peuples se prosterneroient. L'événement justifia cette prédiction ; et Buiah devint le chef de la maison des Buides, qui comprit dix-sept souverains de la Perse, dans l'espace de cent vingt-sept ans, et se fondit ensuite dans la dynastie des Selgiucides. Ces princes étoient de la secte d'Ali.

I. BUILLOUD (Symphorien), de Lyon, devint successivement évêque de Glandèves, de Bazas et de Soissons. Louis XII l'établit gouverneur du Milanais en 1509, et l'envoya ensuite comme ambassadeur à Rome, pour y terminer les différens qu'il avoit avec le pape Jules II. Il assista au concile de Pise et à celui de Latran, convoqué par Léon X, et dirigea en grande partie les deux assemblées tenues sous François I, pour la confiscation des biens du connétable de Bourbon, et pour arrêter les conditions du traité de Madrid. Builloud mourut en 1533 avec la réputation d'un négociateur éclairé.

II. BUILLOUD (Pierre), jésuite, né à Lyon en 1588, y mourut en 1661, après avoir publié trois écrits : I. *Vie de saint Trivier solitaire de Bresse.* II. *Eloge de Symphorien Builloud*, son parent. III. *Programme d'une histoire de Lyon*, qu'il n'a pas finie.

† BUINAM (Jean), auteur anglais, ne connut que sa langue maternelle. Il est auteur d'un ouvrage singulier, fort répandu en Angleterre : c'est son *Pélerinage de l'ame dévote*, production originale. Comme c'est l'œuvre d'un homme sans littérature, on n'y voit aucun vestige de l'art ; mais l'expression y est naturelle, juste, et adaptée au sujet.

Cette allégorie, assez bien imaginée et bien soutenue, a été traduite en français.

* I. BUIS (Paul), né à Amerfoort en 1531, a fourni avec honneur la carrière de jurisconsulte et d'homme d'état. En 1568, il fut créé conseiller et pensionnaire de la ville de Leyde. Ami et confident de Guillaume I, il manquoit rarement d'être employé dans toutes les affaires importantes et difficiles, et il parvint au poste éminent de grand-pensionnaire de Hollande en 1572. Il le remplit avec distinction jusqu'après la mort de Guillaume. Mais il donna sa démission en 1584. On prétend qu'il avoit eu trop de part au projet d'élever le stathouder à la dignité de comte d'Hollande. La province d'Utrecht lui donna une place au conseil d'état. En 1586, il s'attira la haine du comte de Leicester; et il perdit sa liberté pendant plusieurs mois. Il mourut à son château d'Uliet en 1572.

* II. BUIS (Paulus-Busius), jurisconsulte, né à Zwoll, et professeur de droit à Franeker, a donné *Subtilia juris*, Francfort, 1612, in-12. *De annuis redditibus*, Col. 1601, in-12. Freher et d'autres confondent mal à propos ces deux hommes, en attribuant au premier les ouvrages du dernier.

BUISSON (du). *Voyez* VRAC.

BUISTER (Philippe), sculpteur de Bruxelles, mort à Paris en 1688, à 93 ans, décora la France de plusieurs de ses ouvrages, du *Tombeau du cardinal de La Rochefoucauld*, qui ornoit l'église de Ste-Geneviève, qu'on voit aujourd'hui au Musée des monumens français, et de plusieurs autres morceaux, qu'on voit dans le parc de Versailles; tels que le *Groupe des deux satyres*, le *Joueur de tambour de basque*, la *Déesse Flore*, etc.

BUKENTOP (Henri de), récollet d'Anvers, mort à Louvain le 27 mai 1716, a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse. Les principaux sont, I. *Traité sur le sens de l'Ecriture*, 1704. II. *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture*, 1706. III. *Dictionnaire des termes les plus difficiles de la Vulgate*, 1706, in-8°.

*BULGARINI (Bélisaire) naquit en 1539. Il écrivit plusieurs *Traités* tendant à prouver que Le Dante avoit ignoré les règles du poëme dramatique. Lui-même composa plusieurs *Poëmes*. Si la *Divina comedia* du Dante lui avoit fourni la matière de ses Traités, il auroit dû consulter d'abord si l'auteur avoit en effet cru faire un *Drame*. Au reste, il paroît que cet auteur n'a pas joui d'une grande réputation, et l'on n'en parle que parce qu'il s'est occupé d'un poëte immortel.

BULIS. *Voyez* EGYPIUS.

* BULIUS *ou* BÆLENSZ, que d'autres appellent encore BOULISZ, habile médecin et poëte, né à Horn, ville de la Westfrise, le 17 janvier 1550, voyagea en France, en Italie et en Allemagne pour étendre ses connoissances; de retour dans sa patrie, il pratiqua son art avec le plus grand succès. En 1577, il fut député au conseil d'état à La Haye de la part de la Nord-Hollande, obtint ensuite la charge de grand-bailli de Horn, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1615. On ne connoit aucun ouvrage de ce médecin sur son art; on prétend qu'il a fait quelques épigrammes latines; n'ayant pas été recueillies, on doute encore si ce médecin peut être mis au nombre des poëtes.

BULL (George), né à Wels dans le Sommerset en 1634, mourut en 1710, à 76 ans, évêque de

Saint-David, avec la réputation d'un théologien profond. Il défendit la foi du concile de Nicée sur la divinité de Jésus-Christ, par les écrits des Pères qui ont vécu avant ce concile. Il soutint, contre les ariens et les sociniens que, depuis la naissance du christianisme jusqu'alors, il n'y avoit eu dans l'Eglise qu'une même foi et un même langage. Son principal ouvrage sur cette matière est intitulé *Defensio fidei Nicenæ*, etc., à Oxford, in-4°, 1685. En 1694, il donna au public un autre ouvrage sous le titre de *Judicium Ecclesiæ catholicæ trium priorum sæculorum*, etc. Cette production estimable fut envoyée au grand Bossuet par Nelson. Ce prélat écrivit une lettre à celui-ci, pour être communiquée à Bull. Il remercioit ce savant dans les termes les plus flatteurs, de la part de l'assemblée du clergé, des services que son livre rendoit à l'Eglise et à la religion. Le troisième écrit de Bull sur cette importante matière est intitulé *Apostolica et primitiva traditio*, etc. Tous ces ouvrages ont été rassemblés par Grabe, et donnés au public en 1703, à Londres, in-fol. Le savant éditeur a ajouté, à la fin de chaque chapitre, beaucoup de passages des Pères, qui avoient échappé aux recherches de Bull. On voit aussi dans ce recueil l'*Harmonia apostolica*, où l'auteur montre l'accord qu'il y a entre saint Jacques et saint Paul, sur la foi et les bonnes œuvres. On publia en 1713 sa Vie, par Robert Nelson, in-8°, et ses *Sermons*, en 3 vol., in-8°.

BULLANDE (Gabriel de), religieux capucin, a publié un écrit sur les mathématiques et l'astronomie, intitulé *Tabulæ Ambianenses*, Paris, 1648, in-4°.

* BULLANT (Jean), sculpteur et architecte français, florissoit en 1550. Jean Bullant, après avoir reçu les premières leçons d'architecture de Pierre Lescot, passa en Italie, et s'y fortifia par la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité et par les leçons de Palladio. De retour en France, il trouva dans le connétable Anne de Montmorency un zélé protecteur, pour lequel il bâtit le château d'Ecouen. Le plan général de ce palais est grandement conçu, et les détails de l'architecture en sont beaux, sagement distribués et exécutés avec pureté et avec goût. On admire sur-tout le grand portique qui forme le milieu de la grande cour du château. Ce beau monument, digne des plus grands maîtres de l'antiquité, a été dessiné et gravé avec beaucoup de soin, par M. Baltard, dans sa collection intitulée *Paris et ses monumens*, format d'atlas, 1803, tome II. Bullant ayant généralement remarqué que les sculpteurs en cherchant à faire briller leur art aux dépens de l'architecture, par des saillies trop fortes dans les figures ou dans les ornemens, détruisoient ainsi l'harmonie que nous admirons dans les monumens de l'antiquité, s'exerça dans la sculpture, et il devint, en très-peu de temps, assez habile pour exécuter lui-même toutes les sculptures du château d'Ecouen. Comblé des bienfaits du connétable, Jean Bullant mourut en 1578. On voit son portrait et son tombeau au Musée des monumens français. On attribue au talent de Jean Bullant une partie du château des Tuileries, la colonne de Médicis, que l'on voit encore à la Halle au blé, et le bel hôtel du Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine. On ignore l'époque de sa naissance.

* BULLER (François), juge en Angleterre, descendoit d'une an-

vienne famille établie dans les provinces de Dévon et de Cornouailles. Après avoir étudié à l'école de Winchester, il prit le parti du barreau, et, presque dans le même temps, fut élu membre du parlement. Buller s'est particulièrement distingué dans la plaidoirie; et il eut aussi une grande réputation comme jurisconsulte. En 1772, il publia un ouvrage très-estimé, intitulé *Introduction à la loi de Nisi prius.* Par son mariage il fut allié de très-près au comte de Bathurst, et bientôt il fut nommé juge, puis membre de la justice du banc du roi. Sa profonde connoissance de la législation lui mérita tellement l'amitié du lord Mansfield, que, lorsque ce seigneur se retira, il vouloit absolument que sir Buller lui succédât; mais une recommandation toute-puissante l'emporta en faveur du lord Kényon, et sir Buller tourna ses vues du côté des plaids communs. Cet homme, parfaitement versé dans la connoissance des lois, fut encore d'une impartialité remarquable, d'un caractère aimable et d'une société agréable. Il mourut subitement en 1800.

* I. BULLET (Jacques), dominicain, né à Besançon dans le 17[e] siècle, fut grand-pénitencier à Naples, après avoir parcouru toute l'Italie, étant frère prêcheur. De retour dans sa patrie, il publia la *Vie du P. Dominique de Saint-Thomas, d'Ottoman, fils d'Ibrahim, empereur des Turcs*, Besançon, 1719, in-12.

† II. BULLET (Pierre), habile architecte, élève de François Blondel, est connu par un ouvrage souvent réimprimé, sous le titre d'*Architecture-pratique*, 1691, in-8°. Il mourut au commencement du 16[e] siècle. La *porte Saint-Martin*, à Paris, ainsi que *l'église des jacobins* de Saint-Thomas-d'Aquin, furent élevées sur ses dessins. Cet artiste est le premier qui, dans ses dessins, ait fait entrer des glaces pour l'ornement des cheminées.

† III. BULLET (Jean-Baptiste), mort à Besançon en 1775, à 76 ans, étoit doyen de l'université de cette ville, et professeur en théologie depuis 1728. Sa vaste mémoire ne laissoit rien échapper, et, quoique livré à des études très-arides, il étoit d'un caractère doux et d'un accès facile. Ses ouvrages sont de deux genres; les uns roulent sur la religion; les autres sur des recherches d'érudition. Ils sont exacts et solides; mais son savoir y brille plus que l'élégance, la pureté et la noblesse du style. Les principaux sont, I. *Histoire de l'établissement du christianisme*, tirée des seuls auteurs juifs et payens, 1764, in-4°. II. *L'Existence de Dieu démontrée par la nature*, 2 vol. in-8°. III. *Réponses aux difficultés des incrédules contre divers endroits des livres saints*, 3 v. in-12. Ces trois ouvrages sont très-estimés. Dans le dernier, sur-tout, il fait disparoître bien des contradictions, que les esprits forts avoient voulu trouver dans l'Ecriture. IV. *De apostolicâ Ecclesiæ Gallicanæ origine*, 1752, in-12. V. *Mémoires sur la langue celtique*, 1754-1759, 3 vol. in-fol. C'est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, et dans lequel l'auteur se laisse trop entraîner au système de vouloir tirer et expliquer toutes les langues anciennes, par le moyen du jargon bas-breton; de là les étymologies fausses et bizarres, ainsi que les significations arbitraires dont ces mémoires sont remplis. VI. *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, 1757, in-8°, curieuses. VII. *Dissertations sur différens sujets de l'histoire de France*, Besançon, 1759, in-8°. L'auteur y

prouve que les fleurs-de-lis ont été affectées anciennement aux souverains, puisque les empereurs romains, grecs, allemands, les rois lombards, les rois d'Espagne et d'Angleterre en ornoient leurs sceptres, leurs couronnes et leurs habillemens. Le nom de fleurs-de-lis ne provient pas de la ressemblance de ce signe avec la fleur naturelle de ce nom qui a six feuilles, mais du mot *lis*, qui en celtique signifie *roi*, *souverain*. Ainsi fleur-de-lis signifie fleur de roi. Telle est l'opinion de Bullet, qui n'est, sans doute, point partagée par tous les savans. Bullet étoit des académies de Besançon, Lyon et Dijon, et correspondant de celle des inscriptions.

* BULLEYN (Guillaume), médecin et botaniste anglais, né dans l'île d'Ely, mort en 1576, élève de Cambridge et d'Oxford. Après avoir achevé ses études, il voyagea en Allemagne et autres pays, pour acquérir des connoissances positives dans l'histoire naturelle. Nommé recteur de Bloxhall, au comté de Suffolk, en 1550, il résigna ce rectorat en 1554. Il fut reçu docteur dans le même temps et s'établit à Durham où il exerça la médecine. De là il passa à Londres, et y fut reçu membre du collége de médecine. On l'a accusé faussement du meurtre de Thomas Hilton, chez qui il étudioit la médecine, et qui mourut d'une fièvre maligne. Son innocence fut reconnue; mais ses persécuteurs le firent mettre en prison pour dettes. C'est là qu'il a composé la plupart de ses Traités de médecine. On trouve son portrait en tête de l'*Art de gouverner sa santé*; et un autre dans la *Défense de Bulwarke*, qui est une collection de la plupart de ses ouvrages.

* BULLIALDUS *ou* BOULLIAUD (Ismaël), célèbre astronome, né en 1605, à Houdan, dans l'île-de-France, de famille protestante. Il embrassa la religion catholique, et l'état ecclésiastique. Passionné pour l'étude, il se livra aux mathématiques, à la philosophie, la théologie et l'histoire sacrée et profane; enfin, à l'étude des lois civiles, sur lesquelles on a de lui quelques ouvrages estimés. En 1649, il donna une édition en grec de l'*Histoire de Ducas*, avec la traduction en latin, et des notes qu'il y ajouta. Ses ouvrages en mathématiques sont, un *Traité sur la nature de la lumière*; *Astronomica Philolaica*, avec des tables des mouvemens de Saturne, Jupiter et Mercure; un *Traité des lignes spirales*; *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*. Il est mort à Paris en 1694.

† BULLIARD (N.), botaniste, mort à Paris en 1793, âgé de 41 ans, a publié divers ouvrages utiles sur la science qu'il cultivoit. On lui doit, I. *Flora Parisiensis*, 1774, 6 vol. in-8°. II. *Herbier de la France*, 1780, 13 vol. in-fol. III. *Dictionnaire élémentaire de botanique*, 1783, 1797, petit in-folio. L'auteur vouloit donner une flore complète et faire pour la France ce que M. Swerby vient d'exécuter pour l'Angleterre, et ce que possèdent depuis long-temps l'Autriche, le Danemarck et la Russie, lorsque les orages de la révolution vinrent l'arrêter. IV. *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, 1784, in-fol. V. *Histoire des champignons de France*, 1791, in-fol. Bulliard n'a pas accru le domaine de la botanique; mais il étoit exact observateur. On se sert souvent de ses travaux sans les citer.

† I. BULLINGER (Henri), né en 1504 à Bremgarten, résolut d'abord de se faire chartreux. Il changea de dessein en lisant Mélanchthon, devint

zuinglien, professa à Zurich, eut part aux querelles excitées dans cette église par les opinions nouvelles, et mourut le 17 septembre 1575, à 71 ans. Dans sa jeunesse il sentit l'atteinte de la misère, au point qu'il fut obligé de chanter de porte en porte pour mendier son pain. On a de lui environ quatre-vingts *Traités* différens *sur les matières théologiques*, imprimés séparément. Il vouloit en faire un corps de 10 vol. in-fol. Son style est simple, et nourri de passages de l'Ecriture et des Pères. Quoiqu'il ne fût point aigre dans la dispute, et qu'il eût de la modération dans sa conduite et dans ses écrits, il adopta quelques préjugés de sa secte. Il dit dans sa *Préface sur l'Apocalypse* « qu'il n'y aura certainement point d'autre antechrist que le pape. » On a encore de lui une *Histoire de Suisse* en manuscrit.

* II. BULLINGER (Jean-Balthasar) naquit à Langnau, canton de Zurich, le dernier jour de l'année 1713. A douze ans il apprit à dessiner. On l'envoya ensuite à Bergame et de là à Venise; il visita Milan, Plaisance et toutes les villes d'Italie, jusqu'au lieu de sa destination. Il avoit des lettres de recommandation pour Zanetti, grand dessinateur, qui lui fit faire la connoissance de Tiépolo, le plus grand peintre qu'il y eût alors à Venise. Au bout de deux ans, il devint le meilleur élève de ce maître; et, après avoir étudié les ouvrages du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, Tiépolo l'engagea à composer lui-même; ce qu'il fit avec succès. Bullinger revint dans sa patrie avec le dessein de voyager en Hollande. Il y fit quelques ouvrages qui le firent connoître d'une manière avantageuse. Appelé à Soleure par le grand conseil, il y donna son premier essai dans le paysage; à Neufchâtel il peignit le premier portrait, qui fut si bien reçu, qu'il fut occupé pendant toute une année dans cette ville. Enfin il traversa l'Allemagne jusqu'à Dusseldorf, où la peinture brilloit d'un grand éclat; il y eut beaucoup d'occupation, mais il quitta cette ville pour aller à La Haye peindre quelques tableaux pour plusieurs grands personnages. Sa santé l'obligeant de retourner à Dusseldorf, et trouvant le pays occupé par quarante mille Français, il revint dans sa patrie en 1742, où il se maria la même année. Il fit du paysage son occupation principale. Il a aussi gravé des paysages, parmi lesquels on compte une *Œuvre* de cinquante pièces remarquables, faites d'après E. Ermels, F. Meyer, et d'après sa propre composition. Il a enrichi ses ouvrages de son *Portrait* et d'une *Préface*. Les paysages de Bullinger lui font le plus grand honneur, particulièrement un grand *Tableau* que possèdent les magistrats de sa ville. La composition en est admirable, les arbres, qui y sont en grand nombre, sont d'une belle forme, la feuillée en est touchée avec esprit et légèreté; le ton, d'une belle couleur, imite parfaitement la nature; c'est un des chefs-d'œuvre en ce genre.

BULLION (Claude de), d'une famille de robe, originaire du Mâconnais, d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes, puis surintendant des finances en 1632, et président à mortier en 1636, mourut en 1640. Employé dans diverses négociations et affaires importantes, il se montra l'un des ministres les plus habiles de son siècle et des hommes le plus généreux. Ayant fait frapper, en 1640, les premiers louis qui aient paru en France, il donna un dîner à cinq grands personnages de ses courtisans, où il fit servir au dessert trois bassins pleins des nouvelles espèces. Il leur dit d'en prendre tant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement

sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, et s'enfuit avec sa proie, sans attendre son carrosse.

* BULON *ou* BULOW (Henri-Guill.), mourut à Riga en 1808, dans les prisons russes, âgé de 60 ans. Il est connu par son *Voyage de l'Amérique septentrionale*, par son *Esprit du système militaire moderne*, ouvrage reconnu comme classique; et puis par ses ouvrages critiques *sur la campagne des Autrichiens en* 1805, et *sur celle des Prussiens en* 1806. Ce fut ce dernier ouvrage qui le priva de sa liberté. Les ouvrages de Bulon annoncent un esprit réfléchi et profond, quoiqu'ils soient souvent déparés par des déclamations.

BULONDE (Henri), jésuite, mort à Dinant en 1772, fut prédicateur de la reine de France. Ses *Sermons* ont été recueillis à Liège en 1770, et forment 4 vol. in-12. On y remarque plus de dialectique que d'éloquence.

I. BULTEAU (Louis) naquit à Rouen en 1625. Il posséda pendant quelque temps la charge de secrétaire du roi, qu'il quitta pour un emploi de frère lai dans la congrégation de Saint-Maur. Il passa le reste de ses jours dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, aussi attentif à se cacher que d'autres le sont à se faire connoître. On a de lui, I. *Essai de l'histoire monastique de l'Orient*, 1680, in-8°. C'est un tableau fidèle de la vie cénobitique, telle qu'elle étoit dans les premiers temps. Il décrit l'institut, les règles, la vie des solitaires de l'antiquité, et prouve que les congrégations et les chapitres des moines ne sont pas si nouveaux qu'on s'imagine. II. *Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît*, 2 vol. in-4°, 1684. Il y rapporte l'établissement et les progrès de l'état monastique en Occident, comme il l'avoit fait pour l'Orient. Cette histoire exacte, et aussi circonstanciée qu'il le faut, ne va que jusqu'au 10e siècle. Il avoit écrit séparément l'*Histoire de ce siècle*, et il prouvoit que cet âge si décrié avoit produit cependant plusieurs écrivains et personnages recommandables. III. *Traduction des dialogues de saint Grégoire-le-Grand, avec des notes*, 1689, in-12. Bulteau avoit formé son style sur les écrivains de Port-Royal; il ne pouvoit qu'être bon. Il mourut d'apoplexie en 1693, à 68 ans. Outre la connoissance de l'histoire et d'une partie des langues anciennes et modernes, il possédoit les mathématiques, et cultivoit la poésie française et latine.

† II. BULTEAU (Charles), frère du précédent, est auteur d'un *Traité de la preséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°. Bulteau n'a pas mis son nom à cet écrit, où il a rassemblé toutes les preuves rapportées par Théodore Godefroi, qu'il n'a pas nommé; mais il a réfuté la réponse que Chifflet avoit faite à ce dernier. Il étoit aussi savant dans les matières profanes que son frère dans les matières ecclésiastiques. Il mourut en 1710, à 84 ans, doyen des secrétaires du roi.

* BULWER (Jean), médecin anglais du 17e siècle, auteur d'un livre curieux *sur la physionomie*, et d'un autre intitulé l'*Homme transformé* ou *le Changement artificiel*. Enfin il a fait encore un traité intitulé *Pathomyoamia*, ou *Dissection des muscles qui marquent les affections de l'esprit*, in-12, 1649.

* BUNCKEN (Christian), docteur en médecine, né à Hambourg, fut considéré comme un grand praticien aux bains d'Ems en Wétéravie, dont il étoit directeur. Il en-

seigna la médecine à Giessen, et peu de temps après il fut nommé premier médecin du prince de Hesse Darmstadt; en 1662, la ville de Hambourg lui donna le titre de son physicien; mais il ne jouit pas long-temps de cet avantage, car il mourut en 1759. On ne connoît de Buncken qu'une oraison inaugurale, intitulée *Speculum optimi et perfecti medici*, Giessæ, 1651, in-4°.

† I. BUNEL (Pierre), né à Toulouse en 1499, d'un père normand fut attaché d'abord à Lazare Baïf, ambassadeur de France à Venise, et à George de Selve, évêque de Lavaur, qui le remplaça. Il fut ensuite gouverneur des fils du président du Faur. Il conduisoit ses élèves en Italie, lorsqu'il mourut en 1546 à Turin. On a de lui des *Lettres latines* très-curieuses et purement écrites. Il servit de modèle à Paul Manuce, comme ce savant l'avoue lui-même. La meilleure édition de ses *Lettres* est celle de Graverol, in-8°, en 1687, avec des notes. On voit le buste de Bunel à l'hôtel de ville de Toulouse, parmi ceux des hommes qui l'ont illustrée.

II. BUNEL (Guillaume), professeur de médecine à Toulouse, publia en 1513 un *Traité sur la Peste*, in-4°.

† III. BUNEL (Jacob), peintre, né à Blois en 1558, eut le titre de peintre du roi, ainsi que Dubreuil, avec lequel il peignit la *voûte de la petite galerie du Louvre*, qui fut brûlée en 1660. Deux grands tableaux de Bunel ornoient autrefois l'église des Grands-Augustins de Paris, et celle des Feuillans de la rue Saint-Honoré, de la même ville. Le premier est une *Descente du saint Esprit*, et l'autre représente l'*Assomption de la Vierge*. Bunel est mort sous le règne de Henri IV.

* I. BUNNICK (Jean Van), né à Utrecht en 1654, fut élève d'Herman Zastleven, habile peintre de paysages. Il fit plusieurs tableaux sur des dessins qu'il avoit faits d'après nature, et qui eurent du succès: mais fâché de ne pas trouver dans les campagnes des environs cette variété qu'il admiroit dans les tableaux des autres peintres, il se mit à voyager, tout en dessinant, dans l'Allemagne, le long du Rhin. L'électeur palatin le retint pour avoir de ses tableaux; mais désirant étudier en Italie, il passa à Milan, à Gênes, à Livourne, d'où il s'échappa brusquement et arriva à Rome, où plusieurs artistes, ses compatriotes, l'attendoient. Il y fit connoissance de Carle Maratte, qui prit pour lui de l'amitié, et donna la préférence à ses paysages. Ce grand artiste prenoit plaisir à voir dessiner à Bunnick les belles vues des environs de Rome. Celui-ci quitta Rome pour voir Naples, Bologne, Venise et Modène. Il fut si bien accueilli du duc, qu'il ne put passer outre: ce prince le nomma son premier peintre, avec une pension considérable. Bunnick demeura huit ans à la cour de Modène, occupé à orner le palais et les châteaux du duc; mais le désir de revoir sa patrie lui fit demander son congé. De retour en Hollande, Guillaume III, roi d'Angleterre, employa ce peintre à orner, entre autres, le château de Loo. Bunnick travailla beaucoup et amassa du bien: mais ses enfans le ruinèrent, et il mourut pauvre en 1727. Il est regardé comme un des meilleurs peintres de paysages hollandais.

* II. BUNNICK (Jacob Van), peintre flamand, frère et élève du précédent, mort en 1725. Il peignit les *batailles* avec beaucoup de succès, et excella *dans le paysage*.

† BUNON (Robert), chirurgien-

dentiste de Paris, né à Châlons-sur-Saône en 1702, devint, par son habileté, dentiste de mesdames de France en 1747, et mourut l'année suivante. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Dissertation sur un préjugé concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses*, Paris, 1741, in-12. II. *Essai sur les maladies des dents, où on propose de leur procurer une bonne conformation dès la plus tendre enfance*, Paris, 1743, in-12. III. *Recueil raisonné d'expériences et de démonstrations faites à la Salpêtrière et à Saint-Côme*, Paris, 1746, in-12. L'auteur a joint à cet ouvrage plusieurs *Observations sur le tuf des dents, les ulcères des alvéoles, la chute des dents par la trop grande force de celles qui leur sont opposées, la différente épaisseur de leur émail, etc., etc.*

BUNOU (Philippe), né à Rouen, devint recteur du collége des jésuites à Rennes, et y mourut en 1739. Il est auteur d'un *Traité sur les baromètres*, 1710; d'un *Abrégé de géographie*, suivi d'un *Dictionnaire géographique* français et latin, 1716, in-8° : il est utile et estimé. On a imprimé, à la suite des poésies de Commire, une *Traduction en vers français* de deux pièces de ce dernier poëte par Bunou. Elles sont intitulées *Théâtre des Naïades*, et *Description des fontaines de Saint-Cloud.*

BUNTING (Henri), Saxon d'origine, publia à la fin du 16e siècle plusieurs écrits, dont les principaux sont, I. *Discours sur la musique*, 1596, in-4°, en latin. II. *Itinéraire de l'Ecriture sainte.* III. *Chronique universelle*, 1608, in-fol., en latin. Elle s'étend jusqu'à l'année 1599. IV. *Chronique de Brunswick et Lunebourg*, in-folio. Henri Meibomius l'a continuée jusqu'à l'année 1620.

* BUNYAN (Jean), auteur théologien, né en 1623 à Elslow, dans le comté de Bedfort. Il apprit tout simplement à lire et écrire, et suivit la profession de son père, qui étoit chaudronnier. Il mena d'abord une vie assez profane : ce furent quelques pauvres femmes qui le convertirent. Alors il commença à étudier l'Ecriture sainte, et en acquit une profonde connoissance. Dans les guerres civiles, il prit parti pour le parlement, et se trouva au siége de Leicester. Vers l'an 1655, il étoit membre d'une congrégation à Bedfort, où il avoit coutume de faire des exhortations, pour lesquelles il fut arrêté à la restauration. Il resta douze ans détenu dans la prison de Bedfort, où il s'occupa à ferrer des lacets, pour vivre et faire vivre sa famille : mais il y écrivit aussi son *Fameux Voyage du Pélerin*, allégorie religieuse, parfaitement soutenue, qui a eu cinquante éditions, et a été traduite en plusieurs langues. L'évêque de Lincoln Barlow le fit sortir de cette prison, et il fut prédicant dans la congrégation de Bedfort. Il a voyagé dans plusieurs parties de l'Angleterre, pour visiter les différentes congrégations de cette communion; et c'est pour cela qu'on l'a appelé l'évêque Bunyan. Il est mort à Londres en 1688. Ses ouvrages, qui ont été souvent imprimés séparément et collectivement, forment 2 volumes in-folio. Le crime de Bunyan étoit d'être de la secte des puritains, c'est-à-dire non conformistes. On appeloit puritains tous ceux qui, à dater de l'an 1565, rejetant la liturgie et les cérémonies anglicanes, s'en séparèrent sous prétexte d'établir un culte plus pur; leur nombre s'accrut beaucoup, lorsqu'en 1662 parut l'acte d'uniformité, publié le jour de la Saint-Barthélemi : plus de deux mille ministres, communément appelés théologiens barthélemistes, furent

expulsés pour n'avoir pas voulu s'y soumettre; sous Charles II, qui fit cette Saint-Barthélémi, huit mille *dissenters* de toutes les croyances périrent en prison. (*Voyez* tom. X, pag. 71, Cérémonies et coutumes religieuses, 12 volumes in-folio, nouvelle édition, Paris, 1809.)

BUONACORSI *ou* PERRIN DEL VAGA naquit en Toscane, d'une famille très-pauvre. Une chèvre l'alaita. Ses heureuses dispositions pour la peinture se perfectionnèrent à Rome, et ensuite à Florence, qu'il quitta pour revenir à Rome. Jules Romain et Le Fattore l'employèrent dans les grands ouvrages dont ils avoient la direction depuis la mort de Raphaël. Buonacorsi imita heureusement ce dernier peintre dans plusieurs parties, et ne l'égala point dans l'invention ni dans l'exécution. Il réussissoit *dans les frises, les grotesques, les ornemens de stuc, et dans tous ce qui pouvoit servir à la décoration*. Il est peut-être supérieur en ce genre aux anciens. Ses dessins sont pleins de légèreté et d'esprit. Ce grand maître avoit commencé *par peindre des cierges* chez un misérable barbouilleur. Il travailloit au plafond de la salle des rois au Vatican, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 47 ans, en 1547, à Rome et aux arts.

BUONACORTI (Philippe). *Voy.* ESPERIENTE.

* BUONACOSSA. *Voyez* BONACOSSUS.

* BUONAFEDE (P. Appriano), écrivain original et d'un grand mérite du 18e siècle, né à Commachio le 4 janvier 1716, entra dans l'ordre des célestins et se distingua de bonne heure par son esprit. Il étudia avec zèle la philosophie, et publia dans la suite un grand nombre d'ouvrages profonds et intéressans, parmi lesquels nous distinguerons les suivans, I. *Discorsi della malignita istorica.* II. *Storia critica et filosofica del suicidio ragionato*, Lucca, 1761. III. *Dell' conquiste celebri esaminate col naturale dritto delle genti*, Lucca, 1763. IV. *Istoria della indole di ogni filosofia*, en 7 vol., Lucques et Venise, 1772 et 1783, in-8°. V. *Della restaurazione d'ogni filosofia ne' secoli*, 16, 17 et 18, 3 vol., Venezia, 1789, in-8°. VI. *Storia critica del moderno dritto di natura e digenti*, Peragia, 1789. Il mourut le 17 décembre 1793.

† BUONAMICI (Castrucio), né en 1710, et mort en 1761 à Lucques, appartenoit à une famille honnête. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Ses études finies, il se transporta à Rome, dans l'espoir d'y avancer sa fortune. Après un séjour de quelques années en cette ville, où il se fit connoître du cardinal de Polignac qui voulut se l'attacher, mais qu'il refusa de suivre en France, ne trouvant point dans l'Eglise les avantages qu'il s'étoit promis, il y renonça, pour prendre le parti des armes au service du roi des Deux-Siciles. Ce changement d'état ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il écrivit en latin l'histoire de la guerre de Vellétri en 1745, entre les troupes autrichiennes et napolitaines, dans laquelle il fut employé. Cet écrit, imprimé en 1746, in-4°, sous ce titre : *De rebus ad Velitras gestis commentarius*, lui mérita, de la part du roi de Naples, une pension, et le grade de commissaire-général de l'artillerie. Mais son ouvrage le plus considérable est l'histoire de la dernière guerre d'Italie, qui parut en 1750 et 1751, sous ce titre : *De bello Italico commentarii*, in-4°, en trois livres, dont il dédia le premier au roi de Naples, le deuxième au duc de Parme, et le troisième au

sénat de Gênes. Le duc de Parme récompensa cette dédicace, en conférant, par un diplôme très-honorable, le titre de comte à l'auteur et à ses descendans. Ces deux Histoires, dont la narration passe pour être aussi exacte que la latinité en est pure, sont fort estimées, et ont été imprimées plusieurs fois. On les trouve en latin et en français dans les Campagnes de Maillebois, par le marquis de Pezai, Paris, imprimerie royale, 1775, en 3 vol. in-4°, figures. Le comte de Buonamici a encore composé un Traité *de Scientiâ militari*, mais qui jusqu'à présent n'a pas vu le jour. Il avoit reçu en naissant les noms de Pierre-Joseph-Marie, et ce ne fut qu'à son entrée au service de Naples qu'il imagina d'y substituer celui de Castrucio, nom célèbre dans les fastes de Lucques.

† I. BUONAMICO *ou* BUONAMICI (Lazare), de Bassano. Il enseigna avec réputation la rhétorique à Rome, à Bologne et à Padoue. « Il avoit, dit Nicéron, une grande idée de sa profession; si ce qu'on dit de lui est vrai, qu'il avoit coutume d'assurer qu'il aimeroit mieux parler comme Cicéron que d'être pape, et qu'il préféreroit l'éloquence de ce grand orateur à l'empire d'Auguste ». On raconte qu'ayant demandé à un démon logé dans le corps d'une possédée quel étoit le meilleur vers de Virgile, l'esprit infernal avoit répondu que c'étoit celui-ci :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

comme le plus méchant étoit :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.

Il est inutile d'avertir que c'est là un conte populaire. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Carmina*, Venise, 1570 et 1572, in-4°. II. *Epistolæ solutâ ratione conscriptæ*. La première édition en fut donnée par Paul Manuzio, avec un grand nombre de Lettres latines des plus grands littérateurs de ce siècle, à Venise, en 1556. On en a publié depuis plusieurs autres éditions. III. *Orationes*. IV. *Concetti della lingua latina*. Venise, 1562, in-8°. Depuis cette édition, on en donna cinq autres, qui toutes furent faites dans cette dernière ville. Dans celle publiée en 1567 par les soins d'Horace Toscanella, on ôta le nom de Buonamico, et on y substitua celui d'Aonio Paleario, auquel on attribua cet ouvrage. Lipénius attribue à Lazare Buonamico l'ouvrage intitulé *De Motu*, imprimé à Florence en 1591, in-fol. Mais il se trompe, car il est reconnu depuis long-temps que l'auteur de cette production est François BUONAMICI, médecin de Florence. Buonamici mourut à Padoue en 1552, à 73 ans.

† II. BUONAMICO *ou* BUFALMACO, peintre natif de Florence, mort en 1340. C'est le même dont Boccace a fait des contes si plaisans. Ce peintre, l'un des plus anciens de l'école, étoit ingénieux dans ses compositions, mais ses bons mots et ses saillies l'ont encore rendu plus célèbre. Chargé de peindre *la vie de Jésus-Christ* dans un couvent de religieuses, il y entra un jour assez mal habillé; elles lui demandèrent pourquoi le maître n'étoit pas venu travailler lui-même. Pendant qu'elles s'étoient retirées, Bufalmaco forme une figure avec deux chaises et un pot qu'il met au-dessus, les couvre d'un manteau, et tourne cette figure du côté de l'ouvrage. L'étonnement des religieuses à leur retour fut extrême quand le peintre leur dit que c'étoit là le maître. Cette plaisanterie les amusa beaucoup, et leur apprit à ne pas juger d'un homme

par ses habits. Le même artiste étant appelé par l'évêque d'Arezzo, toutes les fois qu'il retournoit à son ouvrage il le trouvoit tout barbouillé, et ses pinceaux en désordre. Il en accusa les domestiques, qui s'en disculpèrent; mais voulant surprendre celui qui lui jouoit ce tour, il se mit en embuscade, et vit un singe prendre les pinceaux et se mettre à peindre. On raconte encore qu'un peintre nommé Bruno, ne pouvant donner assez d'expression à ses figures, le consulta, et que Buonamici, voulant s'amuser à ses dépens, lui conseilla de leur faire sortir les paroles de la bouche par des rouleaux où elles seroient écrites, et que le crédule Bruno profita de cet avis avec reconnoissance. Plusieurs peintres ignorans se sont servis de ce moyen, ce qui n'a rien d'étonnant; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que des artistes, d'ailleurs assez habiles, s'en soient servis pendant long-temps, comme on le voit par d'anciens tableaux, des vitraux des églises et des vignettes précieuses de plusieurs manuscrits.

BUONANI. *Voyez* BONANNI, n° I.

BUONAROTI. *Voyez* BONAROTA.

* BUONCONSIGLIO (Jean), dit *Marescalco*, l'un des plus anciens peintres de l'école vénitienne, né à Vicence vers le milieu du quinzième siècle, a travaillé à Venise et à Rome. Ridolsi dit qu'il peignit à Saint-Cosme-della-Giudeca un tableau dans un beu style, au-dessus duquel il écrivit, *Joannes Bonconsilius Marescalcus de Vincentia*, an. 1497. Il y a un tableau de lui dans la galerie de Dresde.

BUONDELMONTE, le plus prudent et le mieux fait de tous les jeunes gentilshommes de Florence. Il devoit épouser une demoiselle de la famille des Amidei; mais passant un jour à cheval devant la maison d'une dame de la famille des Donati, qui se trouva alors sur sa porte, et qui avoit conçu une passion violente pour ce jeune cavalier, elle le salua d'une manière fort engageante, le railla sur la personne qu'il alloit épouser, et lui fit sentir qu'elle ne le méritoit guère. Elle ajouta qu'elle lui avoit réservé sa fille unique, plus digne de lui, et qui étoit présente. Buondelmonte, devenu tout à coup amoureux de cette jeune personne, répondit qu'il entendoit trop bien ses intérêts pour refuser une offre si obligeante. En effet, il l'épousa peu de temps après. Les Amidei ayant appris ce mariage, transportés de colère, et ne respirant que la vengeance, songèrent bientôt à laver l'affront qu'ils venoient de recevoir. Un scélérat, nommé Moscadi Lamberti, proposa dans une assemblée de parens de cette famille un moyen sûr de les venger. Quelque temps après, Lamberti ayant rencontré Buondelmonte à cheval, l'attaqua et le tua, près du vieux pont de Larne. Cette aventure se passa au commencement du 13e siècle. La nouvelle de cet assassinat ne fut pas plutôt répandue dans la ville, que chacun courut aux armes et mit tout en rumeur. La noblesse se divisa en deux factions, qu'on appela ensuite les *guelfes* et les *gibelins*; les premiers étoient pour les papes, et les derniers pour les empereurs. Les Buondelmonte et plusieurs autres furent les chefs de celle de ces factions qui prit le nom de guelfes, et les Uberti, liés aux Amidei, et plusieurs autres familles, furent les chefs de l'autre faction. Telle est, suivant D. Capécélatro, historien du royaume de Naples, l'origine des deux partis qui divi-

sèrent l'Italie pendant plusieurs siècles. *Voyez* CONRAD, n° III, et BONIFACE, n° X.

* BUONDELMONTI (Joseph-Marie), né en 1713 à Florence, d'une ancienne et noble famille. Jeune encore, et porté à l'étude par son caractère, il savoit les langues grecque et latine, avoit étudié la philosophie et les mathématiques ; toutes les connoissances que peut acquérir un homme du monde, et à portée de recevoir une excellente éducation, lui étoient familières. Il entra dans l'ordre de Malte, et obtint une commanderie. Sa passion pour l'étude lui fit apprendre le français et l'anglais, en même temps qu'il se perfectionnoit à Florence dans sa langue maternelle. Sa société n'étoit composée que d'hommes savans et de littérateurs distingués. Il fut chargé de *l'oraison funèbre de Gaston de Médicis*, grand-duc de Toscane, dernier souverain de sa maison, mort en 1737. Elle fut imprimée à Florence, et regardée comme un excellent morceau ; mais dans *celle de l'empereur Charles VI*, prononcée le 16 janvier 1741, en présence d'un auditoire nombreux, composé de nationaux et d'étrangers, Buondelmonti mérita les applaudissemens universels, et l'on considéra ce discours comme un chef-d'œuvre de force, de noblesse et de pureté dans la langue italienne. Il composa encore l'*Oraison funèbre d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans*, veuve de Léopold I[er], duc de Lorraine, et mère de l'empereur François I[er]. Il fut de toutes les académies littéraires d'Italie. Peut-être sa trop grande application et ses veilles fréquentes furent causes de l'altération de sa santé, et des affections nerveuses qui vinrent l'affliger de très-bonne heure. Il mourut à Pise en 1747 ; âgé seulement de 43 ans. Sa mémoire fut célébrée par beaucoup de pièces de vers, recueillies et publiées, avec son portrait et son oraison funèbre, composée à Pise, par le célèbre avocat Vanucchi. A Florence, le cavalier Adami prononça encore une Oraison funèbre, insérée dans l'Année littéraire d'Italie, vol. II, pag. 484. Il a publié, I. *Lettre sur la mesure et le calcul du plaisir et de la douleur*. II. *La Boucle de cheveux enlevée*, Poëme traduit de l'anglais de Pope. Cette traduction en prose fut mise en vers par André Bonducci, et imprimée à Florence en 1739. III. *Examen sur le droit d'une guerre justement entreprise*, Florence, 1756. Il a laissé aussi plusieurs ouvrages manuscrits ; des *Epîtres dédicatoires* et des *Préfaces* ; un *Essai sur quelques articles du Dictionnaire encyclopédique* ; des *Observations sur l'Essai sur l'entendement humain*, de Locke. Buondelmonti n'étoit point de ces savans misantropes et farouches qui, se séparant du reste des humains, rendent inutiles aux autres leurs connoissances et leurs opinions ; encore moins étoit-il du nombre de ces pédans orgueilleux, intolérans et remplis de présomption, qui, n'écoutant personne, prétendent à la domination universelle des sciences et des lettres. Il étoit communicatif, affable, et toujours prêt à aider de ses lumières et de ses conseils tous ceux qui s'adressoient à lui. Son commerce étoit doux et facile, et tous les écrivains de son temps lui rendent également cette justice.

* BUONFIGLI (Onuphre), né à Livourne, pratiqua la médecine à Cracovie pendant plusieurs années. En 1711 ou 1712, il devint premier médecin du roi de Pologne Frédéric-Auguste, emploi qu'il occupoit encore en 1718. Il n'a publié qu'un seul ouvrage, intitulé

De plicâ Polonicâ, Vratislaviæ, 1712, in-4°; Cracoviæ, 1720, in-4°.

BUONFIGLIO (Joseph-Constant), auteur napolitain, s'est distingué parmi les historiens d'Italie par deux bons ouvrages en cette langue. L'un est l'*Histoire ancienne et moderne de Sicile*, imprimée à Venise en 1604, en 2 vol. in-4°; l'autre, *celle de Messine*, imprimée aussi à Venise en 1606, in-4°.

* BUONGIORNO (Ferdinand), de Palerme, bon jurisconsulte, vivoit dans le 16ᵉ siècle. Il a écrit, *Conciliorum 8 decisiva*, que l'on trouve dans le recueil de Pierre de Lund. *Lectura super ritus regni Siciliæ; ad bullam Nicolaï V, et regiæ pragmaticæ Alphonsi de censibus adnotationes; Allegationes super nullitate secundi decreti in causâ Florediæ*, qui sont recueillies dans le livre des décisions du tribunal *del concistoro della S. Reg. conscient.* de Jean-François de Castille; *Adnotationes in consuetudines Panormi; Additiones ad Andream de Iserniæ defendis*. Tous ces ouvrages, qui n'ont plus aujourd'hui aucun intérêt, sont entièrement oubliés, et ne peuvent laisser de regrets.

* BUONGIOVANNI (Thomas), natif de Palerme, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il devint aussi bon philosophe que grand théologien. Il vivoit vers l'an 1342. On ne connoît de lui qu'un seul ouvrage intitulé *De rerum proprietate*, qui, à cette époque, passoit pour le meilleur ouvrage de ce genre.

* BUONMATTEI (Benoît), prêtre florentin, vivoit en 1610. Parmi les ouvrages de lui dont parle le P. Negri, le principal est la *Grammaire italienne*. La meilleure édition des quatre qui en furent faites est celle de Florence, 1714, sous le titre suivant: *Della lingua toscana, di Benedetto Buonmattei, publico lettore di essa nello studio pisano e fiorentino*. L. II, quatrième édition, avec un discours non encore imprimé, des notes de l'abbé Salvini, et une vie de l'auteur, écrite par J. B. Casotti.

I. BUONO, célèbre architecte vénitien, employé, en 1154, par le doge Morosini, à bâtir à Venise *la tour de Saint-Marc*, qui a 130 pieds de hauteur. Buono bâtit encore le *Château de l'Œuf*, à Naples. Ses constructions sont exemptes d'arabesques, que de son temps on distribuoit sur tous les édifices.

II. BUONO (Paul), machiniste florentin, né en 1625, apprit les mathématiques sous le célèbre Galilée, et en appliqua les calculs à diverses inventions utiles et ingénieuses. Il est auteur de l'instrument que les physiciens emploient pour prouver que l'eau est incompressible. Il imagina *un fourneau propre à faire éclore les œufs à la manière des Egyptiens*, et il y réussit. Réaumur a depuis perfectionné cette découverte. L'empereur l'appela à sa cour, et le fit président de la monnoie. Jean Buono eut un frère nommé Candide Buono, mort en 1670, qui se distingua de même dans la mécanique. Il inventa un instrument *qui sert à comparer la pesanteur des fluides*, et un autre *propre à mesurer les vapeurs qui s'en élèvent*.

BUONTALENTI. *Voyez* BONTALENTI.

BUPALE, sculpteur de l'île de Chio, qui vivoit dans le 6ᵉ siècle avant J. C., ayant représenté Hipponax sous une figure ridicule, ce versificateur lança contre lui une satire pleine de méchanceté. Bupale

n'y trouva pas de meilleure réponse que celle de se pendre ; c'est du moins ce que rapportent quelques auteurs, quoique Pline ne soit pas de leur sentiment. Cet historien lui fait faire encore de beaux ouvrages après la satire d'Hipponax, et entre autres une statue de Diane pour les habitans de l'île de Chio, qui étoit remarquable en ce que le visage de la déesse paroissoit triste à ceux qui entroient dans le temple, et avoit un air gracieux et souriant quand ils en sortoient. Une inscription antique portoit que Chio n'étoit pas seulement célèbre par l'excellence de ses vins, mais encore par les ouvrages de Bupale.

BUQUOI (Charles DE LONGUEVAL, comte de) naquit d'un père tué en 1581 au siége de Tournay. Il fit ses premières armes sous le duc de Parme, dans les Pays-Bas. Ses talens militaires le firent appeler par Philippe III, roi d'Espagne, et l'empereur Ferdinand II, au commandement de leurs armées, en 1619. Il défit complètement l'armée des mécontens de Bohême, où le comte de Mansfeld fut dangereusement blessé. Quelques mois après, il repoussa les ennemis devant Vienne. La Hongrie s'étant aussi révoltée, et ayant appelé Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie, pour la gouverner, le comte de Buquoi, avec une armée inférieure, remporta sur lui, en 1621, une victoire qui décida du sort de la guerre; Presbourg et plusieurs autres places importantes se rendirent aussitôt. Buquoi ne survécut pas long-temps à son triomphe; il fut tué dans une petite rencontre le 10 juillet 1621.

* BURANI (François), peintre de Reggio, né en 1648, a laissé plusieurs tableaux et quelques gravures qu'il a faites d'après ses propres dessins, dans le goût de l'Espagnolet.

BURBACH. *Voyez* PURBACH.

* I. BURBAN-MALABRY (L.-G.-M.), né à Questambert, dans le Morbihan, servit sous George Cadoudale, comme guide à cheval, et prit part à toutes ses expéditions. Il vint à Paris à l'époque du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), s'aboucha avec quelques agens royalistes; mais voyant que l'on ne se décidoit pas, il se retira dans son pays, et y resta jusqu'à l'insurrection de 1799, époque à laquelle il reprit les armes. S'étant trouvé dans la capitale quelque temps après le 3 nivôse an 9 (23 janvier 1801), il fut arrêté comme prévenu d'attentat contre la personne du premier consul. On le mit à Bicêtre, où il resta un an, et de là il fut envoyé en surveillance à Rennes, d'où il s'échappa pour venir se réunir à son ancien chef à Paris. La police le découvrit; et mis en jugement comme complice de George, il fut condamné à mort le 21 prairial an 12 (11 mai 1804), et exécuté le 5 messidor, âgé de 29 ans.

II. BURBAN. *Voy.* II. ERCHEMBAUD.

* I. BURCH (Adrien Van der), d'une famille très-distinguée de la Flandre, s'établit à Utrecht, où il fut nommé greffier de la cour vers l'an 1572. La faction leicestrienne le força, ainsi que son frère Lambert, de sortir de cette ville en 1586. Il fit d'abord quelque séjour dans le pays de Clèves; il vint ensuite demeurer à Leyde, et enfin retourna à Utrecht, où il est mort en 1606. Il étoit, ainsi que son frère, ami, cultivateur et protecteur distingué des lettres. On a de lui quelques *poésies latines*, la plupart sur des sujets sacrés. *Piæ similitudines*, *pii amores*, *pia decasticha*, *pia hexasticha*, *pii lusus*, *soletia*, etc. Il a publié, avec quelques pe-

tites notes marginales, le poëme de *Petrus Apollonius Collatius de excidio Hierosolymitano*, à Anvers, 1586, in-8°, etc.

* II. BURCH (Lambert Van der), frère du précédent, né à Malines en 1542, a été doyen du chapitre de Sainte-Marie à Utrecht, où il est mort en 1617. On a de lui, *Sabaudorum ducum principiumque historiæ gentiliciæ liber II*, Leyde, 1599, et Anvers, 1609, in-4°. II. *De vitâ Guidonis, comitis Flandriæ*, Utrecht, 1615, in-8°. Cet ouvrage est dédié à son cousin François Van der Burch, archevêque de Cambrai, et quelques autres productions moins considérables. Adrien et Lambert Van der étoient fils d'Adrien Burch, chevalier de la Toison d'or, président du conseil royal de Flandre, etc., ainsi que le prouve l'épitaphe de Lambert, inscrite sur un tombeau qu'il s'étoit fait faire de son vivant dans l'église de Sainte-Marie à Utrecht, *mortalitatis memor vivus*.

BURCHARD, évêque de Worms, précepteur de Conrad, dit *le Salique*, mort en 1026, étoit né à la Bassée, et avoit été bénédictin de l'abbaye de Lobes. On a de lui un *Recueil de canons* en vingt livres, imprimés en 1549, in-fol., qu'il entreprit principalement pour instruire les peuples de son diocèse. En les instruisant, il les égara, en joignant aux pièces authentiques beaucoup de fausses décrétales.

* BURCHELATI (Bartholomé), médecin, né à Trevise en 1548, d'une ancienne et noble famille. En 1576 il fut agrégé au collége des médecins de Trevise, après avoir étudié à Padoue. En 1585 il fonda une académie sous le nom de *Burchelata*, et fut ensuite *priore* de plusieurs autres. Il éprouva différentes traverses dans le cours de sa vie; il les soutint avec courage, et les a consignées dans un ouvrage intitulé *Comment. memorab. hist. Tarvis.*, pag. 50, Tarvisii, 1616. Il mourut le 29 septembre 1632. Il a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers, en langue latine et vulgaire, imprimés en partie par lui-même, et en partie épars dans plusieurs recueils. On peut consulter sur leur mérite Mazzucchelli, scrit. Ital, vol. II, part. IV. Burchelati eut un fils qui mourut en 1598, âgé seulement de 18 ans: il promettoit de marcher sur ses traces: plusieurs de ses essais ont été imprimés.

BURCHIELLO (Jean-Dominique), poëte italien, plus connu sous ce nom que sous celui de *Dominico*, qui étoit son nom véritable. On ne s'accorde guère sur sa patrie, ni sur le temps de sa naissance. L'opinion la plus suivie est qu'il naquit à Florence vers 1380. Quant à l'époque de sa mort, elle paroît plus assurée: on le fait mourir à Rome en 1448. Ce poëte étoit barbier à Florence, et sa boutique le rendez-vous ordinaire de tous les gens de lettres qui vivoient alors dans cette ville. Ses *Poésies*, qui pour la plupart consistent en *Sonnets*, et souvent fort libres, sont d'un genre bouffon et burlesque, mais tellement original, que quelques poëtes qui sont venus après lui ont cherché à l'imiter en composant des vers *alla Burchiellesca*. Elles sont d'ailleurs pleines d'obscurités et d'énigmes. Quelques écrivains se sont evertués à les commenter, et entre autres Le Doni; mais le commentaire n'est guère moins obscur que le texte. Burchiello néanmoins tient une place distinguée parmi les poëtes italiens. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez respecté les mœurs; mais la licence de ce poëte barbier tenoit

aussi beaucoup au goût général qui régnoit de son temps. Les meilleures éditions de ses poésies sont celles de Florence, chez les Juntes, en 1552 et 1568, in-8°. Ses sonnets furent imprimés pour la première fois à Bologne, 1745, in-4°, et à Venise, in-4°, 1477.

* BURCKHARD (François), vice-chancelier de l'électeur de Saxe, fut envoyé, en 1539 en Angleterre, pour assister, au nom de l'électeur, aux noces du roi et de la princesse Anne de Clèves. Il assista en 1541 au colloque de Ratisbonne. Il fut employé en 1543 par les protestans auprès de l'empereur à Spire, et en 1545 à Trente. Il a publié en 1586 un ouvrage intitulé *de Autonomia religionis*, où il s'élève contre la paix religieuse de Passau, qu'il traite d'injuste, parce qu'on l'obtint par la force des armes, et de nulle, parce qu'elle fut conclue sans le consentement de l'évêque de Rome; il allègue encore, à l'appui de sa thèse, les changemens et les interpolations faits par Mélanchthon à la confession d'Augsbourg, après qu'elle eut été présentée à la diète.

I. BURE (Catherine de), savante Suédoise, écrivoit parfaitement en latin. On a imprimé sa *Correspondance* avec Vendéla Skylte, autre Suédoise renommée, Elle mourut à 77 ans, en 1679. — La femme du fameux Jean Calvin s'appeloit aussi Idelette DE BURE. Elle en eut un fils qui mourut avant son père. Calvin, l'ayant perdue, ne voulut jamais se remarier, et garda toujours d'elle le plus tendre souvenir.

II. BURE (Guillaume-François de), libraire de Paris, sa patrie, mort en 1782, acquit de la considération parmi ses confrères, par sa probité, et beaucoup de réputation parmi les bibliomanes de la capitale, par la connoissance qu'il avoit des livres rares. Sa *Bibliographie instructive*, ou *Traité des livres rares et singuliers*, 1753 et suivantes, 7 vol. in-8°, *Supplément à la bibliographie*, ou *Catalogue de Gaignat*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°; son *Catalogue des livres du duc de La Vallière*, 1767, 2 vol. in-8°; son *Musæum typographicum*, 1775, in-18, sont d'un grand secours pour le choix des livres. La plupart sont désignés avec exactitude, et les véritables éditions marquées de façon à n'être point confondues avec les impressions subreptices. L'auteur auroit rendu encore un plus grand service aux amateurs des bons ouvrages, s'il eût distingué les livres rares, véritablement utiles, des bouquins qui ne sont recherchés que par une curiosité fastueuse et frivole.

* BURELL (Lady). Cette dame est auteur de, I. *Poésies* qui parurent en 1793, dans lesquelles il y a peu d'énergie; quelquefois du pathétique; des *Ballades*, des *Imitations d'Ossian*. II. La *Tymbriade*, imitée de la Cyropédie de Xénophon. C'est l'histoire de Panthée et d'Abradate, en vers blancs. Lady Burell n'a point suivi Xénophon pas à pas; elle a donné carrière à son imagination; mais le récit est moins touchant que dans la simplicité du texte. III. *Télémaque*, 1794, *amours de Calypso, de Télémaque et d'Eucharis*, librement imités des premier et septième livres de l'ouvrage de Fénélon.

† BURETTE (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Paris, pensionnaire de l'académie des inscriptions, professeur de médecine au collége royal, naquit à Paris en 1665, de Claude Burette et de Marie Fortet, et mourut dans cette ville. Il possédoit les langues mortes et une partie des langues vivan-

tes. Dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres on trouve, de ce médecin, des *Dissertations sur la danse, le jeu, les combats, la course des anciens*. Il enrichit encore ces Mémoires de la *Traduction du Traité de Plutarque sur la musique*, avec des remarques qui sont répandues dans plusieurs volumes de cette savante société (*voyez* PHERECRATE); il en a été tiré quelques exemplaires séparément, qui forment un vol. in-4°, 1735; rare. Ses *Dissertations* sur cette dernière matière furent attaquées par le P. Bougeant, qui s'amusoit quelquefois de la musique. L'académicien soutenoit «que les anciens avoient connu le concert à plusieurs parties.» L'abbé de Châteauneuf se déclara pour lui, et Burette, fort de l'autorité d'un tel homme et de celle de Plutarque, terrassa ses adversaires. Sa bibliothèque étoit des mieux composées. Le catalogue en a été donné en 1748, 3 vol. in-12. Il travailla long-temps au Journal des savans.

* BURG (Adrien Van der), né à Dordrecht en 1693, eut pour maître Arnold Houbraken. On le rechercha pour se faire peindre, parce qu'au talent de faire ses portraits ressemblans il ajoutoit des agrémens. Ces succès engagèrent le jeune duc d'Aremberg à l'appeler à Bruxelles pour se faire peindre, distinction flatteuse, parce que cette ville avoit alors plusieurs artistes de mérite. De retour chez lui, il peignit *les administrateurs de l'hôpital des orphelins* dans un même tableau, pour être placé dans leur salle, et *les directeurs de la monnoie* en firent de même. Ces tableaux occupent le premier rang parmi ceux placés au même endroit. Van der Burg avoit encore le talent de faire de jolis tableaux dans le goût de Miéris et de Metzu. En voici deux bien connus; l'un représente *un marchand de crevettes qui veut embrasser une jeune fille*: on le désigne sous le nom de, *Eh! voisin*; l'autre représente *une jeune femme ivre*; ils étoient dans un cabinet de Roterdam. Cet artiste mourut le 30 mai 1733. Il avoit une belle manière pour peindre le portrait; sa couleur fondue sans fatigue étoit belle et vraie; sa touche, légère et facile, aide aux formes qui ont l'air d'être négligées, mais sont arrêtées avec une finesse surprenante. Le Musée Napoléon en possède un qui vient des conquêtes sur la Prusse, il représente *une exécution militaire*.

† BURGENSIS ou BOURGEOIS (Louis), né à Blois vers l'an 1494, devenu premier médecin de François Ier, hâta la délivrance de ce prince, lorsqu'il étoit prisonnier à Madrid. Bourgeois persuada adroitement à Charles-Quint que l'air du pays étant mortel pour son prisonnier, il falloit désespérer de sa guérison. L'empereur, craignant alors de perdre sa rançon, traita promptement avec François Ier, à des conditions qu'il n'auroit pas acceptées sans l'artifice de Bourgeois. Ce médecin fut récompensé comme il le méritoit. Il fut continué dans son emploi auprès de Henri II. On a de lui le livre d'Hippocrate *de la nature humaine*, traduit avec une interprétation, un vol. in-8°, Paris, 1548.

* BURGER (Gottfroid-Auguste), né à Walmerswender, près de Halberstadt, le 1er janvier 1748, poëte allemand, connu par ses *Romances* et ses *Ballades*. Ses *Poésies* offrent de grandes beautés; mais quelquefois on y trouve des trivialités réprouvées par le bon goût. Ce genre a eu du succès; parce que l'auteur y parle presque toujours le langage du cœur et des passions. Etant privé de

fortune, il se vit souvent dans la détresse. Il fut marié en troisièmes noces, et les circonstances qui donnèrent lieu à ce dernier mariage sont assez singulières. Une inconnue fit insérer dans une feuille publique des vers contenant l'éloge de Burger, et termina sa pièce par l'offre de sa main. Le poëte s'enflamma, et demanda l'inconnue en mariage. Malgré les rapports peu avantageux qu'on lui fit sur sa future, il l'épousa. Leur union fut malheureuse. Au bout de dix-huit mois ils divorcèrent. Burger, depuis ce temps, fut mélancolique, tomba malade, et mourut le 6 juin 1794. Ses *Poésies*, formant 2 vol., sont imprimées à Gottingue, 1796, in-8°.

* BURGERSDYK (Franco), né en 1590, aux environs de Delft, professeur de philosophie à l'université de Leyde, a laissé des abrégés de physique, de morale et de logique: *Idea philosophiæ moralis*, 1629; *Naturalis synopsis institutionum logicarum*, etc.

* BURGES (Cornélius), théologien puritain, né au comté de Sommerset, et élève d'Oxford, où il reçut le doctorat. Il étoit chapelain du roi Charles. Mais, au commencement de la guerre civile, il se joignit aux presbytériens, et prit une grande part au pillage de l'Eglise. A la restauration, il fut obligé, malgré lui, de rendre tout. Il mourut en 1665. Plusieurs de ses *Traités* et de ses *Sermons* ont été imprimés.

* BURGGRAU *ou* BURGGRAVIUS (Jean-Philippe), médecin, exerça successivement sa profession dans les villes de Darmstadt et de Francfort. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Lexicon medicum universale*, qui commença à paroître à Francfort en 1733, in-folio, et qui est demeuré au premier volume contenant les lettres A, B. Ses autres ouvrages sont, I. *Libitina ovans fatis hygiææ, seu de medicæ artis æque ac medicorum præcipuis fatis.* Francofurti ad Mœnum, 1701, in-8°. II. *Iatrice hominum læthique curiosa, sive de morte, ejusque præsensione commentatio*, ibid. 1706, in-8°. III. *De existentiâ spirituum nervosorum, eorumque verâ origine, indole, motu, effectibus et affectibus in corpore humano vivo, sano et ægro*, ibid., 1725, in-4°. IV. *Spiritus nervosus restitutus*, ibid., 1729, in-4°. V. *De aëre, aquis et locis urbis Francofurtanæ ad Mœnum commentatio*, ibid., 1751, in-8°. Il y en a encore une édition de Francfort, 1757, in-8°, avec une dissertation intitulée *De indole vermiculorum spermaticorum.*

* BURGGRAVIUS (Jean-Erneste), médecin du 17ᵉ siècle, né à Neustadt, dans le duché de Brunswick, a donné au public plusieurs ouvrages, dont deux font entrevoir que l'auteur étoit un partisan outré de Paracelse; les deux derniers méritent seuls d'être remarqués; ils sont intitulés, I. *De acidulis Schwalbacensibus epistola*, avec les *Responsa medica*, que Helvicus Dietéricus fit paroître à Francfort en 1631. II. *Introductio in vitalem philosophiam, cui cohæret morborum astralium et materialium explicatio*, Francofurti, 1643, in-4°; Hanovriæ, 1644, in-4°.

BURGH (Jacques), né en 1714 à Maddecty, dans le comté de Perth en Ecosse, consacra ses talens à l'éducation de la jeunesse, et mourut le 26 août 1775. On lui doit, I. *Recherches politiques*, 3 vol. in-8°. II. *Hymne au créateur*, 1750, in-8°. III. *Dignité de la nature humaine*, 1767, 2 vol. in-8°. IV. *Relation d'un peuple de l'Amérique méridionale*, 1760, in-8°.

C'est un roman politique dans le genre de l'Utopie. V. L'*Art de parler*, 1782, in-8°.

* BURGHESIUS (Paul-Gui) se vantoit de posséder 14 sciences ou arts, dont chacun pouvoit lui assurer l'existence, et il vécut et mourut pauvre. Lorsque Le Tasse eut publié sa Jérusalem délivrée, Burghésius donna une *Jérusalem perdue*, en employant le même rhythme, et presque le même nombre de vers.

* BURGIUS (Jean), né à Calata-Girone en Sicile, exerça d'abord la médecine dans sa patrie, où il jouit de la plus grande considération; il prit ensuite l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Siponto en 1449, et archevêque de Palerme en 1467. Il mourut dans sa patrie le 16 janvier 1469. On lui attribue un manuscrit intitulé *Secreta verissima ad varios morbos curandos*. Ce fut à la médecine que Burgius dut l'avantage d'être élevé aux premières dignités ecclésiastiques, ayant donné ses soins à plusieurs illustres personnages qu'il eut le bonheur de sauver d'une mort presque certaine.

* BURGOS (Alfonse de), né en Espagne vers le commencement du 17e siècle, prit le bonnet de docteur en médecine dans l'université d'Alcala, et s'établit ensuite à Cordoue, où il remplit la charge de médecin de l'inquisition. On a de lui un traité intitulé *Tratado de peste, su essencia, provencion y curacion, con observationes muy particulares*. Cordoue, 1651, in-8°.

† BURGOYNE (Jean), général anglais, et écrivain dramatique, fils naturel du lord Bingley. Il embrassa, dès sa jeunesse, la carrière militaire; et, en 1762, il commandoit un corps de troupes envoyé en Portugal pour la défense de ce royaume contre les Espagnols. Il se distingua par son activité dans la guerre d'Amérique. Ce fut lui qui s'empara de Ticondérago. Mais, après deux combats meurtriers, il fut forcé de se rendre avec toute son armée au général Gate. Ce fut cet événement qui occasionna l'alliance entre l'Amérique et la France. Il paroît qu'à son retour en Angleterre il se consacra tout entier aux muses. Ses comédies du *Bon ton*, et de *l'Héritière*, ont été très-courues. Ce ne sont pas des compositions de la première classe; mais du moins ne sont elles pas sans mérite. Burgoyne mourut en 1792.

* I. BURGSDORF (Conrad de), né le 1er décemb. 1595, fut créateur de l'armée prussienne. Il se destina de bonne heure au métier des armes, et servit dans plusieurs guerres avec bravoure et distinction. Lorsque l'électeur de Brandebourg, George-Guillaume II, voulut réorganiser son pays sur un pied militaire, Burgsdorf établit, pour son maître, la première armée permanente de Brandebourg composée d'abord de 5 compagnies de cavalerie, de 19 compagnies d'infanterie, et de 41 artilleurs. Il servit son maître avec zèle et fidélité dans un grand nombre d'occasions. Il fut aimé de son souverain et du peuple, et mourut le 1er février 1652.

* II. BURGSDORF (Frédéric-Auguste-Louis de), savant très-versé dans les sciences forestières, né à Leipsick le 23 mars 1747; il remplit en Prusse la charge de grand maître des forêts, fut membre de l'académie des sciences à Berlin, et professeur des sciences forestières dans la même ville. Il mourut le 19 juin 1802, âgé de 55 ans. Il a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons les ouvrages suivans, écrits en langue allemande, I. *Essai d'une histoire complète des diffé-*

rentes espèces de bois, 2 parties avec planches, Berlin, 1783 et 1800, in-4°. II. *Instruction pour cultiver les arbres, tant exotiques qu'indigènes, qui réussissent en Allemagne*, 2 parties, Berlin, 1787, in-8°. III. *Manuel du forestier*, etc. etc., 2 parties, Berlin, 1788; Leipsick, in-8°. IV. *Introduction à la dendrologie*, etc. etc., Berlin, 1800, in-fol. Tous ces ouvrages sont classiques, et indispensables aux personnes qui cultivent cette branche de l'histoire naturelle.

* BURGUNDUS ou BOURGOGNE (Nicolas), né à Anguim le 29 septembre 1586, se distingua dans les belles-lettres et la jurisprudence. Maximilien de Bavière lui donna la première chaire de droit civil à Ingolstadt en 1627, et depuis l'honora du titre de conseiller et d'historiographe; l'empereur Ferdinand II lui donna celui de comte palatin. En 1639, ayant été nommé conseiller au conseil de Brabant, il revint dans les Pays-Bas. Il vivoit encore à la fin de 1648. Parmi le grand nombre de ses ouvrages on distingue, I. *Ad consuetudines Flandriæ*, Leyde, 1634, in-12. II. *Commentarius de evictionibus*, Cologne, 1662, in-12. III. *De duobus reis*, Louvain, 1657, in-12. Les ouvrages de Burgundus sur le droit ont été recueillis et publiés à Bruxelles, 1674, en un vol. in-4°. IV. *Poëmata*, Anvers, 1621, in-12. V. *Historia Belgica*, Ingolstadt, 1629, in-4°. Cette histoire exacte et fidèle commence à l'an 1558, et se termine à l'arrivée du duc d'Albe en 1567. On admire surtout les portraits qu'il a faits de ceux qui tiennent un rang distingué dans son histoire. VI. *Historia Bavarica, ab anno* 1313 *ad annum* 1347. Il y dévoile en habile politique les différens intérêts des princes d'Italie. Son frère, Gilles BURGUNDUS, cultiva aussi *la poésie* avec succès : ce qu'il a donné en ce genre a été imprimé à Gand en 1642.

† I. BURI (Richard de), *ou* D'AUGERVILLE, savant anglais, mort en 1345, à 57 ans, fut d'abord précepteur de son maître, Edouard III, ensuite son homme de confiance dans diverses négociations, puis évêque de Durham, chancelier, grand-trésorier, et enfin plénipotentiaire pour conclure la paix avec la France. Les lettres lui ont beaucoup d'obligation. Il eut pour les sciences une avidité insatiable, et supérieure aux obstacles que lui opposoit son siècle. Ses richesses lui servirent à former la plus nombreuse bibliothèque qu'il y eût alors en Europe, à chercher avec beaucoup de soin des manuscrits d'auteurs anciens, et à en faire de bonnes copies. Il nous a fait part lui-même des mouvemens incroyables qu'il se donna, et des grandes dépenses qu'il fit à cet égard. C'est dans son *Traité sur l'amour et le choix des livres*, imprimé pour la première fois à Spire en 1483, et ensuite en différentes villes, sous ce titre : *Philobiblion*. Le fameux critique Fabricius ôte cet ouvrage à Buri, pour le donner au dominicain Holkot.

† II. BURI (Arthur), théologien anglais, né dans le Devonshire, élève du collége d'Exéter à Oxford. En 1648, expulsé par les parlemens, il se retira dans son pays natal; à la restauration il obtint une prébende à Exéter, et en 1660 il fut recteur du collége de cette ville, et chapelain du roi; mais ensuite il publia un in-4°, intitulé l'*Évangile nu par un véritable fils de l'Eglise*, en anglais. En voulant élaguer le christianisme, il le détruit presque entièrement. « Il réduit, selon l'abbé Pluquet, la croyance nécessaire pour être chrétien aux points les plus simples, et croit que, pour être chrétien, il suffit

de croire que Jésus-Christ est le fils unique de Dieu. Il regarde la consubstantialité du Verbe comme un dogme inconnu aux premiers chrétiens. Buri perdit sa place de recteur. L'université d'Oxford condamna et fit brûler son livre, et cette condamnation lui fit des partisans. Il est auteur de plusieurs pamphlets pour la défense de son ouvrage. Il est mort au commencement du 18e siècle.

† I. BURIDAN (Jean), natif de Béthune, recteur de l'université de Paris, fameux dialecticien, se rendit moins célèbre dans le 14e siècle par ses *Commentaires sur Aristote* que par son *Sophisme de l'âne*. Il supposoit un de ses animaux, également pressé de la soif et de la faim, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Il demandoit ensuite «Que fera cet âne ?» Si ceux qui vouloient bien discuter avec lui cette importante question, répondoient : «Il demeurera immobile.» — «Donc, concluoit-il, il mourra de faim et de soif entre l'eau et l'avoine.» Si quelque autre lui répondoit : «Cet âne ne se laissera pas mourir.» — «Donc, concluoit-il, il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre : donc il a le franc arbitre.» Ce sophisme embarrassa les grands personnages de son temps, et son *Ane* devint fameux parmi ceux de ses écoles. La dialectique de Buridan lui coûta cher : comme il étoit de la secte des nominaux, il fut persécuté par celle des réaux, et obligé de se réfugier en Allemagne.

II. BURIDAN (Jean-Baptiste), avocat de Reims, né à Guise, et mort en 1633, a donné, I. Un *Commentaire sur la coutume du Vermandois*, qu'on trouve dans le Recueil des commentaires de ce comté, 2 vol. in-fol.; et séparément, 1631, in-4°. II. *Commentaire sur la coutume de Reims*, 1665, in-fol.

† BURIGNY (Jean LÉVESQUE de), né à Reims en 1692, étoit frère Pouilly (*voyez* LÉVESQUE, n° II), et membre de l'académie des belles-lettres de Paris. Il mourut dans cette ville, en 1785, dans sa 94e année, doyen de la littérature française, et peut-être de la littérature européenne. Dans sa jeunesse, il passa en Hollande, où il travailla quelque temps au Journal de l'Europe savante. A son retour, les savans le recherchèrent pour ses lumières et l'aménité de son caractère. Rien ne le surprit davantage que le don d'une pension de deux mille livres que lui accorda Louis XVI, sans qu'il l'eût demandée; et sa modestie lui fit toujours penser qu'il n'avoit pas mérité cette faveur. A 92 ans, il possédoit une santé robuste, une mémoire étendue, et la faculté de composer et d'écrire. Il a fait, I. *Traité de l'autorité des papes*, 1720, 4 vol. in-12. II. *Histoire de la philosophie païenne*, ouvrage savant, Paris, 1754, 2 vol. in-12. C'est le meilleur écrit de l'auteur. III. *Histoire générale de Sicile*, La Haye, 1745, 2 volumes in-4°. IV. *Traité de Porphyre, de l'abstinence des viandes*, 1747, in-12. V. *Histoire des révolutions de Constantinople*, 3 volumes in-12, 1750. La froideur du style n'y est pas rachetée par l'intérêt des faits. VI. *Vie de Grotius*, 1754, 2 vol. in-12. VII. *Vie d'Erasme*, 1757, 2 vol. in-12. Elle est curieuse, et offre des recherches peu connues. VIII *Vie de Bossuet*, 1761, in-12. IX. *Vie du cardinal du Perron*, 1768, in-12. Cet ouvrage se ressent de la vieillesse de son auteur. X. Un grand nombre de *Dissertations érudites* dans le Recueil des mé-

moires de l'académie des belles-letires. Les ouvrages historiques de Burigny sont estimés pour l'exactitude des faits et l'abondance des recherches. Mais il manque de chaleur et de concision. *Voyez* l'article SAINT-HYACINTHE.

† BURKE (Edmond), né à Dublin en 1730, après avoir fait de brillantes études dans l'université de cette ville, vint à Londres, et y embrassa la profession d'homme de loi et de jurisconsulte. En 1756, il y publia deux ouvrages qui lui firent beaucoup de réputation. Le premier est un pamphlet intitulé *La Société naturelle vengée, ou Coup-d'œil sur les maux produits par la civilisation*. C'est une ironie piquante contre les Œuvres philosophiques de Bolyngbrocke, qui venoient de paroître. Le second est le *Traité du Sublime*, plusieurs fois réimprimé depuis. Il travailla aussi pour quelques journaux. La légèreté de son style, et l'esprit qu'il y montroit, le firent rechercher par le docteur Nugent, qui lui donna sa fille. Devenu alors secrétaire du marquis de Buckingham, et ensuite son ami, il devint, par le crédit de son protecteur, membre de la chambre des communes, et de ce moment il se livra tout entier aux affaires publiques. Il se montra presque toujours dans le parti de l'opposition, et s'y distingua par la chaleur et l'énergie de ses discours. Il combattit avec éloquence et avec force les mesures violentes qui amenèrent l'indépendance des États-Unis d'Amérique, joua un grand rôle dans la discussion au sujet de la régence, à l'époque de la maladie du roi, et se porta accusateur contre le gouverneur de l'Inde, Hastings, qu'il dénonça avec fermeté et poursuivit avec vigueur comme coupable de tyrannie et de vexations horribles. La révolution française, qui venoit de commencer, et dont il se montra l'antagoniste le plus ardent, fut pour lui un nouveau moyen d'exercer à la fois son éloquence et sa plume; ses écrits et ses discours alors n'eurent plus d'autre but que d'inspirer au peuple anglais cette aversion profonde qu'il avoit pour le gouvernement républicain. Bien plus, lorsque le célèbre Fox parut pencher vers les principes des républicains français, Burke, qui jusqu'alors avoit été lié d'opinion avec lui, crut devoir renoncer solennellement, en plein parlement, à son amitié. Après la mort de son fils, jeune homme de grande espérance, il se retira des affaires, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 8 juillet 1797. Il étoit membre du conseil privé, et avoit été dans le ministère, en 1782, pendant un temps fort court. Ses discours et ses ouvrages politiques, estimés en Angleterre, ont été recueillis et imprimés de son vivant en 3 vol. in-4°. Le docteur Bisset, Anglais, a publié sa Vie.

* BURKITT (Guillaume), théologien anglais, né en 1650 à Hilcham, au comté de Suffolk, mort en 1703, élève de Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. En 1692, il étoit vicaire de Dedham, au comté d'Essex. Il est mort dans cette place. Son principal ouvrage est une *Exposition pratique du nouveau Testament*, ouvrage très-répandu et qui a eu beaucoup d'éditions.

* I. BURLAMAQUI (Fabrice), pasteur de l'église italienne de Genève en 1653, né en cette ville en 1626, mort en 1693, étoit un des plus savans bibliographes de son temps. Il n'a point mis son nom à divers ouvrages qu'on sait être de lui. Bayle le nommoit le *Photius* du siècle.

† II. BURLAMAQUI (Jean-Jacques), d'une ancienne et noble famille originaire de Lucques, naquit

à Genève en 1694. La chaire de droit de cette ville acquit beaucoup de lustre pendant le temps qu'il y professa. Le prince Frédéric de Hesse-Cassel, son disciple, l'emmena avec lui en 1734, et le garda pendant quelques années. De retour à Genève, il fut nommé conseiller d'état, et mourut en 1748, à 54 ans. Ses *Principes du droit naturel et politique*, Genève, 1755, in-4°, et en 3 vol. in-12, l'ont fait connoître avantageusement dans la république des lettres. Il a fait entrer dans son ouvrage ce qu'il a trouvé de mieux dans les écrits de Grotius, de Puffendorf, et de leur commentateur Barbeyrac. C'est une suite d'idées justes, exprimées avec précision.

† BURLE DE CURBAN (Balthazar de), né à Sisteron en 1701, mort en 1774, a publié une *Dissertation* sur le vrai nom de famille de la maison de Bourbon, 1762, in-4°; et donna l'édition d'un énorme recueil, intitulé *Science du gouvernement*, 1764, 8 vol. in-4°, qui avoit été composé par Réal, son oncle.

* BURLEIG (Anne), comtesse d'Oxford. Elle cultiva la poésie à l'imitation de son époux Edouard Vère, comte d'Oxford. Il ne reste de cette dame que quatre *Sonnets élégiaques*, publiés dans l'*European Magazine*. Tous quatre ont pour objet le plus jeune de ses fils, que la mort lui enleva dans l'enfance. On reconnoît la douleur maternelle au ton de ces opuscules; mais l'érudition mythologique y est trop prodiguée. Anne Burleig mourut à Greenwick en 1588.

† BURLEIGH (Guillaume CÉCILL, baron de), secrétaire d'état et grand-trésorier d'Angleterre; naquit en 1521, dans la province de Lincoln, d'une famille ancienne, et fut cadet de sa maison. Venu à Londres sans fortune, il entra au service du duc de Sommerset, qui le fit employer par le gouvernement, et lui procura le titre de chevalier. Après la chute du duc, Cécill resta quelque temps dans l'obscurité et sans emploi, caché dans une petite retraite aux environs de Stafford, où il fit bâtir ensuite une maison magnifique. Marie, à son avènement au trône, honora Cécill de son estime. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, et le chargea de la réformation de l'Eglise. En 1555, il fut un des commissaires nommés par le parlement pour examiner le bill des dîmes inféodées qui furent restituées à l'Eglise. Son influence augmentant à proportion de ses services, il contribua à faire rompre sans retour les liens qui attachoient l'Angleterre à la cour de Rome. Bientôt il s'occupa à discipliner l'armée, et à perfectionner la marine. Sous son ministère, d'immenses magasins d'armes et de munitions furent élevés, et on construisit les plus gros vaisseaux qu'on eût encore vus. Dans les démêlés qui s'élevèrent entre les autres ministres d'Elisabeth, et sur-tout entre Leicester et Sussex, il resta neutre, et sut habilement les détruire l'un par l'autre. *Prudens qui patiens*, étoit sa devise; il la répétoit souvent, et il en fit la base de sa conduite. Appelé à l'importante charge de grand-trésorier, qui mettoit toutes les finances de l'état dans sa disposition, il eut souvent le courage de remontrer à sa souveraine que l'argent du trésor public ne lui appartenoit pas, et qu'elle ne devoit s'en regarder que comme simple dépositaire. Aussi, sa probité et ses lumières lui méritèrent l'estime d'Elisabeth, qui le regarda toujours comme le plus habile de ses ministres, et le surnomma le *Caton anglais*. Elle le faisoit toujours asseoir devant elle, à cause de la goutte à laquelle il étoit sujet, en

lui disant : « Milord, j'ai besoin de votre tête, et non de vos jambes. » Ce ministre fut un des plus savans hommes de son siècle. On lui a reproché un peu d'avarice, et trop de sévérité à l'égard des gens de guerre. Son système étoit que tout état doit récompenser par des emplois publics les hommes utiles, et jamais par de l'argent. On lui doit plusieurs maximes politiques et morales, parmi lesquelles on peut citer celles-ci : « La science est le trésor de l'esprit, et la prudence la clef de ce trésor. — La plus excellente sagesse est celle qui apprend à bien vivre. — La précipitation ruine les affaires, qui réussiroient en temporisant ; car la lenteur offre souvent le chemin le plus court. — Le monde est un magasin d'instrumens dont l'homme est le maître ; et un état n'est qu'un composé de machines dont l'homme sage est le grand ressort. — Il n'est point d'artisan comme l'assiduité et la diligence ; on seroit surpris des grandes choses qu'on a faites peu à peu : c'est à la toute-puissance à créer en un moment ; mais le partage de l'homme est d'arriver à tout par degrés. — L'or le plus pur est aussi le plus doux. — Il n'y a pas moins d'imprudence à se faire craindre de ses inférieurs qu'à exciter le mépris de ses supérieurs : *nolo minor me timeat, despiciatve major*. — L'humilité évite les honneurs, et c'est souvent la route la plus sûre pour y parvenir. — La prudence est un sauf-conduit dans la vie ; elle dirige l'étoile de la destinée. — La garde la plus sûre est la vertu et la sagesse. Le danger ne peut point faire d'impression sur un homme qui a de la vertu, ni la fortune abattre le sage, qui ne sauroit tomber. »

† BURLEY (Gualter *ou* Walther), prêtre et théologien anglais, qui vivoit en 1337, a laissé des *Commentaires* sur Aristote, imprimés dans le 15e siècle ; et un livre *De vitâ et moribus philosophorum*, Cologne, 1470, in-4°, goth., édition rare.

* BURMANIA (Upéo), d'une ancienne famille de la province de Frise, et distinguée par les services que, dans le 16e siècle, elle rendit à la liberté naissante, étoit au nombre des fédérés nobles, qui, en 1566, furent présenter leurs doléances à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Il mérita, par son patriotisme, d'être, en 1568, banni de sa patrie, où il revint quelque temps après sous de plus favorables auspices. On a de lui un *Traité sur la noblesse frisonne* ; des *Tables généalogiques des anciens seigneurs de cette province jusqu'à Charles-Quint*. Il est mort en 1615.

† I. BURMANN (François), né à Leyde en 1632 (selon Gaspard Burmann, son fils, dans son *Trajectum eruditum*, son père avoit été pasteur à Frankental, dans le Palatinat), fut professeur de théologie à Utrecht. Il fit fleurir l'université de cette ville, et mourut en 1679, après avoir publié, I. Un *Cours de théologie* en 2 vol. in-4°, qui jouit de l'estime des protestans. II. *Discours académiques*. III. Des *Dissertations sur l'Ecriture*, à Roterdam, 1688, 2 vol. in-4° ; et plusieurs autres livres, tels que les *Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte, en hollandais*, etc.

II. BURMANN (François), fils du précédent, né à Utrecht et professeur de théologie, comme son père, mourut en 1719, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Theologus, sive de iis quæ ad verum et consummatum theologum requiruntur*, in-4°. II. *De persecutione Diocletiani*, in-4°. III. Diverses *Dissertations sur la poésie*, in-4°, en latin. IV. *Burmannorum pietas*, 1701,

in-8°. C'est une apologie contre Ph. Limburch, qui avoit accusé de spinosisme le père de l'auteur. V. Une *Harmonie des quatre Evangiles*, en hollandais, Amsterdam, 1713, in-4°. VI. Des *Traités*, en cette même langue, *sur les hérésies de Frédéric Leenhorf*, et *de Guillaume Deurhof*. Il n'étoit guère que compilateur.

† III. BURMANN (Pierre), frère du précédent, professeur en éloquence et en histoire à Utrecht, puis en grec et en politique à Leyde, mort en 1741, dans un âge avancé, avec la réputation d'un savant laborieux et d'un commentateur infatigable. On a de lui plusieurs éditions d'auteurs latins, accompagnées de notes: *Vell. Paterculus*, *Quintilien*, *Valérius-Flaccus*, *Virgile*, *Ovide*, *Suétone*, *Lucain*, etc. Les plus estimées sont celles de *Phèdre* et de *Pétrone*; mais le texte est noyé dans les remarques. On a aussi de ce savant, un *Traité des taxes des Romains*, Utrecht, 1694, in-8°; des *Dissertations*, des *Discours*, des *Poésies latines*, un recueil de lettres écrites par des hommes célèbres, *Sylloge epistolarum*, 5 vol. in-4°, Leyde, 1727. Il avoit plus de savoir que d'esprit.

* IV BURMANN (Gaspard), frère du précédent, magistrat de la ville d'Utrecht, a écrit en latin une *Vie du pape Adrien VI*, Utrecht, 1727, in-4°; et une Histoire des savans qui ont illustré la ville d'Utrecht, sous le titre de *Trajectum eruditum*, 1736, in-4°.

† V. BURMANN (Jean), mort en 1779, professeur botaniste et médecin à Amsterdam, frère des précédens, a donné deux ouvrages de botanique; l'un intitulé *Rariorum Africanarum plantarum decades X*, Amsterdam, 1738 et 1739, in-4°, figures; l'autre, *Thesaurus Zeylanicus*, ibid., 1737, in-4°, fig. Ils sont recherchés et peu communs. — Nicolas-Laurent BURMANN, son fils, lui succéda dans son professorat. Il a publié une dissertation sur la botanique et un traité intitulé *Flora Indica: accedit series zoophitorum Indicorum, nec non prodromus flora Capensis*, Amst., 1768, in-4°.

* VI. BURMANN (Pierre), dit *le Second*, frère des précédens, ne s'est pas moins distingué que son frère Pierre dans la culture de la littérature ancienne. Il fut d'abord professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker; en 1742 il fut transporté à l'illustre athénée d'Amsterdam. Il est mort en cette ville le 24 juin 1778, d'une attaque d'apoplexie, âgé de 64 ans. Un an auparavant il avoit donné sa démission de sa chaire et s'étoit retiré à sa maison de campagne, nommée Santhorft, entre Leyde et La Haye. Il aimoit passionnément ce séjour, où il réunissoit la meilleure société d'hommes de lettres et de patriotes. Ses principaux ouvrages sont des éditions estimées *d'Aristophane*, Leyde, 1740, 2 v. in-4°; *de Claudius*, Amsterdam, 1760, in-4°; *de l'Anthologie latine*, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1759 et 1773; *de Properce*; elle fut achevée et publiée par son digne ami Laurent Van Santen, Utrecht, 1780, in-4°. *Poëmatum libri IV*, Leyde, 1774, in-4°; de savantes *Notes sur les poésies de Lotichius*, Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4°. — Son fils François-Pierre BURMANN, né en 1756, cultiva aussi les lettres et les muses latines. Il a donné un recueil de *Carmina juvenilia*, conjointement avec M. Jacques-Henri Hoeuft, à Leyde en 1778, in-8°. Il eut le malheur de tuer une de ses sœurs avec un fusil de chasse qu'il ne se doutoit pas être chargé. — Il y a encore un autre Abraham BURMANN qui se voua au commerce.

* VII. BURMANN, poëte, mort à Berlin en 1804, à l'âge de 72 ans, s'est distingué principalement dans la poésie légère et badine. Il dut sa réputation à quelques *Odes* adressées à Frédéric II; et son poëme intitulé *l'Urne de Frédéric*, qui parut à Berlin en 1786, est encore estimé. Ses premiers essais furent publiés en 1764 à Hirschberg, sous le titre de *Recueil de quelques pièces de poésie*. Quelque temps après il fit paroître ses *Promenades aux environs de Francfort-sur-l'Oder*; et en 1773, il mit au jour ses *Fables* et ses *Contes*, qui furent goûtés dans le temps; mais qui sont tombés depuis dans l'oubli. Il fut le principal rédacteur d'un ouvrage ayant pour titre *Journal pour la littérature et le cœur*, et dont la première livraison parut en 1775 à Berlin. Plusieurs autres pièces poétiques se trouvent dispersées dans les Almanachs littéraires de l'Allemagne. Parmi ses ouvrages postérieurs, on compte encore un *Poëme sur la liberté*, qui parut à Berlin en 1793, et qui fit quelque sensation. Il s'exerça aussi dans le genre pastoral, car il y a plusieurs *Idylles* de lui dans les Almanachs des Muses de Berlin de l'année 1790. Ce poëte, jaloux de sa liberté, dédaigna de solliciter les faveurs de la fortune; d'après ce goût extrême de Burmann pour l'indépendance, on peut expliquer la grande indigence dans laquelle il n'a cessé de vivre.

* BURN (Richard), théologien anglais, et célèbre jurisconsulte, né à Kirby-Stéphen dans le Westmoreland, élève du collége de la Reine à Oxford. Il prit les ordres, et obtint le vicariat d'Orton, dans son pays natal; ensuite il fut juge de paix. Cette circonstance l'engagea à former un *Code des lois les plus communes et les plus nécessaires à connoître dans la magistrature*. Cet ouvrage fut publié pour la première fois en 2 vol. in-8°, et son succès fut tel, qu'il eut beaucoup d'éditions avec des augmentations à chacune. Enfin le *Code* de Burn est maintenant un livre qui fait autorité. Burn a fait aussi le *Code des lois ecclésiastiques*, ouvrage très-estimé, qui lui mérita l'honneur d'être chancelier de Carlisle. Le docteur Burn a encore écrit en partie l'*Histoire de son pays*. Le nord de l'Angleterre n'a pas eu de magistrat plus actif ni plus capable. Il est mort en 1785 dans son vicariat. — Son fils, Jean BURN, a été élevé pour la jurisprudence; mais il n'a pas suivi cette carrière, quoiqu'il fût fait pour y réussir, si l'on en juge par des *Additions* qu'il a faites au Code de justice de paix de son père. Sa façon de vivre n'a pas répondu à ses talens. Il est mort en 1802, âgé de 58 ans.

† I. BURNET (Gilbert) naquit le 18 septembre 1649 à Edimbourg, d'une famille noble et ancienne. Son père prit un soin particulier de son éducation. Après que ses études furent finies, il voyagea en Hollande, en Flandre et en France, visitant les savans et les hommes célèbres. En 1665, il fut ordonné prêtre; et se chargea d'une église qu'il conduisit en bon pasteur et en père des pauvres. Il s'adonna dès-lors à l'histoire. Etant allé à Londres, en 1673, pour obtenir la permission de faire imprimer la *Vie des ducs d'Hamilton*, le roi Charles II le nomma son chapelain. Six ans après, il publia son *Histoire de la réformation*, qui lui mérita les remerciemens des deux chambres du parlement. A l'avènement de Jacques II, Burnet, étant devenu suspect à la cour, quitta l'Angleterre, parcourut l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, vint en Hollande, suivit le prince d'Orange en Angleterre, et eut beaucoup de part à ses succès. L'évêché de Salisbury étant venu à

vaquer, Burnet, qui le sollicitoit pour un de ses amis, en fut pourvu l'an 1689. Se regardant alors comme le père des pauvres, il employa à leur soulagement environ 500 louis chaque année. Il fut nommé en 1698 précepteur du duc de Glocester, et n'accepta cet emploi qu'à condition qu'on lui donneroit, toutes les années, un certain temps pour veiller à son diocèse. Il mourut en 1715, après avoir été marié trois fois. Burnet étoit regardé en Angleterre comme Bossuet en France; mais son emportement contre l'Église romaine a donné à ses ouvrages un caractère marqué de partialité; le style en est lourd et diffus. Cependant, malgré son aversion pour cette Église, il n'oublia rien pour sauver la vie au lord Strafford et à plusieurs autres catholiques, et ne fut jamais d'avis d'exclure le duc d'Yorck du trône. La droiture de son cœur le forçoit toujours à dire ce qu'il croyoit juste et véritable. S'il fit des fautes, on doit les rejeter sur son zèle trop ardent. L'évêque de Salisbury laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire et de controverse. Ceux que les savans consultent encore sont, I. L'*Histoire de son temps, premier volume contenant l'Histoire depuis le rétablissement du roi Charles II jusqu'à la révolution qui mit sur le trône Guillaume III et Marie, et un Abrégé historique de l'état des affaires, tant civiles qu'ecclésiastiques, depuis Jacques I jusqu'à l'an* 1660, en anglais, Londres, 1724, in-fol. Le style de cet ouvrage n'est nullement historique; on n'y voit ni élégance, ni noblesse, ni variété. Ce n'est proprement qu'un style de conversation; mais un style languissant, négligé, dur, chargé de répétitions, tant pour les mots que pour les idées. Quant à l'ouvrage même, on accuse l'auteur de trop de crédulité. On prétend qu'il donne pour vraies des choses que certaines gens ne lui disoient que pour se moquer de lui, ou pour s'en défaire quand il venoit les importuner de ses questions. D'ailleurs, il s'abandonne trop à son ressentiment; et quand il parle des personnes ou des partis qu'il n'aimoit point, la haine l'inspire plus que la vérité. On a fait deux traductions françaises de cet ouvrage, toutes deux assez mal écrites et faites à la hâte, l'une est de La Pillonière, et l'autre anonyme. La première parut sous ce titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne sous Charles III et Jacques II*, La Haye, 1725, 3 vol. La deuxième fut publiée sous le titre d'*Histoire des dernières révolutions d'Angleterre*, à La Haye, 1735, in-4°, 2 vol.; et Trévoux, 4 vol. in-12. II. *Voyage de Suisse et d'Italie, avec des remarques*, dont nous avons aussi une traduction en 2 v. in-12. III. *Histoire de la réformation de l'Église d'Angleterre*, traduite en français par Rosemond, Amsterdam, 1687, 4 vol. in-12. David Mazel a publié une traduction, extraite du premier ouvrage, intitulée *Essai sur la vie de la reine Marie*, in-12. Il est pardonnable à Burnet de se tromper dans ces deux productions sur quelques dates; mais il ne l'est point d'y raconter les faits avec aigreur. Il cherche trop dans ses *Voyages* ce qui peut jeter du ridicule ou de l'odieux sur l'Église romaine et ses cérémonies. En un mot, le théologien et le controversiste l'ont trop souvent emporté sur le philosophe et l'historien. *Voyez* aussi MESNIL, n° II.

II. BURNET (Thomas), né en Écosse en 1635, obtint la place de maître de l'hôpital de Sutton à Londres. Il mourut en 1715, dans un âge assez avancé, regretté des bons citoyens et des littérateurs. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Telluris*

theoria sacra, en 1681, in-4°, production bien écrite, mais pleine de paradoxes, et plus agréable qu'utile. Il prétend que la terre, avant le déluge, étoit sans vallées, sans montagnes et sans mer ; et, quoiqu'il soit embarrassé de prouver cette opinion, il parle comme si elle étoit démontrée. II. *Archæologia philosophica, seu Doctrina antiqua de rerum originibus*, in-4°, 1692 ; livre aussi paradoxal que le précédent. On les réunit en 1699, à Amsterdam, in-4°. C'est l'édition la plus recherchée de cet ouvrage singulier. Le récit de Moïse n'est, selon lui, qu'une simple parabole ; le serpent, l'arbre défendu, ne sont que des emblèmes. On attaqua ces différentes opinions, entre autres Graverol (*voyez* son article), et l'auteur n'y fut que plus attaché. III. *De statu mortuorum et resurgentium*, 1726, in-8° ; il fut traduit en français, en 1731, in-12, par le ministre Bion, ci-devant curé. Burnet y établit que les justes ne sont point récompensés, ni les impies punis après leur mort. L'opinion des millenaires reparoît ici avec de nouvelles armes. Le célèbre Muratori l'a réfuté dans son traité *De paradiso*. IV. *De fide et officiis christianorum*, 1727, in-8°, marqué au coin de ses autres productions : ces deux dernières sont posthumes. V. On lui attribue un *Traité de la providence, et de la possibilité physique de la résurrection*, connu en notre langue par une version in-12.

* III. BURNET (Elisabeth), Anglaise, née en 1661, morte en 1709, à l'âge de 48 ans, épousa en premières noces M. Berkley, avec qui elle alla se fixer à La Haye en Hollande, pour cause de religion, et ne retourna dans sa patrie qu'à l'époque de la révolution. A la mort de son époux, en 1693, maîtresse d'une fortune considérable, elle fonda un hôpital et des écoles publiques, soutint dans divers colléges plus de cent pauvres étudians, et distribua des aumônes abondantes. Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, touché de ses vertus, l'épousa en 1700. On a d'elle une *Méthode de dévotion*, qu'elle avoit d'abord composée pour son usage, et qu'un évêque l'engagea à publier.

* BURNS (Robert), né à Mauchline, en Ayrshire, en 1758, ne fut connu dans toute l'Ecosse que sous le nom du *Cultivateur d'Ayrshire*, et en Angleterre sous celui du *Poëte écossais*. Il vécut jusqu'à l'âge de 24 ans comme simple cultivateur. Cependant, comme tous les paysans d'Ecosse, il avoit appris dans son école à bien lire et à bien écrire. Dès sa première jeunesse, il montra un talent extraordinaire pour la poésie ; de sorte que dans sa verve poétique il avoit déjà chanté les scènes que la nature lui offroit et les beautés de son village, avant même de soupçonner qu'il étoit destiné à être poëte. Le désir d'améliorer sa situation le fit aller à la Jamaïque, et il sut amasser une petite somme pour le voyage. Il publia la première collection de ses poésies à Dumfries en 1786. Elle excita l'attention ; et on l'invita à venir à Edimbourg. Plusieurs savans du premier rang de la capitale, qui s'intéressoient à lui, favorisèrent une souscription pour la nouvelle édition de ses ouvrages, sous le titre : *Robert Burns's the Ayrshyre Ploughman's, poem's, chiefly in the scottish dialect*, Edimbourg, 1787, in-8°. Un de ses protecteurs lui fit avoir une place d'employé à la douane ou gabelle, à Dumfries, qui lui procura un revenu de 60 liv. sterl. Il ne réussit jamais à porter sa fortune plus loin. Sa conversation étoit intéressante et pleine de saillies, sa satire piquante, et ses réparties étoient dirigées contre l'orgueil des grands et

de la cour. Il mourut de la consomption, à Dumfries, le 21 juillet 1796, à l'âge de 38 ans. Tous les connoisseurs s'accordent sur le mérite des poésies de Burns, sur leur originalité, la nouveauté des images, et la douce harmonie des vers. Quoique la plupart de ces poésies soient écrites dans le dialecte écossais, elles n'en sont pas moins intelligibles, et leurs agrémens naturels en sont encore augmentés.

I. BURRHUS (Afranius), commandant des gardes prétoriennes sous l'empereur Claude et sous Néron, dont il fut gouverneur, étoit un homme digne des premiers siècles de Rome par ses mœurs sévères. On l'accusa, auprès de Néron, d'avoir conspiré contre lui. Ce tyran parut d'abord ne pas s'arrêter à cette accusation; mais quelque temps après, lassé d'avoir en lui un maître dont les leçons et les exemples le faisoient rougir, il hâta, dit-on, sa fin par le poison, l'an 62 de J. C.

II. BURRHUS (Antistius), beau-frère de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince, à la sollicitation de Cléandre, dont Burrhus avoit révélé les concussions et les violences, l'an 186 de J. C.

BURRIEL (André-Marie), professeur de théologie dans le collége impérial de Madrid, étoit jésuite. Il mourut en 1762. Ferdinand VI l'avoit chargé de faire copier les manuscrits intéressans de la bibliothèque de Tolède. Il fit faire, entre autres copies, celle de la *Liturgie Mozarabe*, différente, selon lui, du *Missel Mozarabe*, publié par le cardinal Ximenès. Cette Liturgie forme onze vol. in-fol. On doit encore à Burriel une *Notice de la Californie*, en 3 vol. in-4°; un savant *Traité sur l'égalité des poids et mesures*; une *Paléographie espagnole*, in-4°.

* BURROUGH (Edouard), prédicateur quaker, né en 1634 dans le Westmoreland. Il avoit été d'abord membre de l'Eglise d'Angleterre; puis il s'étoit fait presbytérien, et enfin quaker. Membre des plus ardens, il fut mis en prison pour ses prédications. Il eut le courage d'adresser des remontrances à Cromwel, et il obtint de Charles II un ordre d'arrêter les persécutions contre les quakers dans la nouvelle Angleterre. Cependant il fut encore renfermé pour ses sermons, et mourut dans sa prison en 1663. Ses *Traités* ont été réunis en un vol. in-fol.

* BURROUGHS (Jérémie), théologien puritain, élève de Cambridge, dont il fut obligé de quitter l'université pour s'être rangé parmi les non-conformistes. Il passa en Hollande, et y fut prédicant d'une congrégation à Roterdam. Au commencement de la rébellion, il retourna en Angleterre, et fut prédicant de deux congrégations à Stepney, et à Cripplegate de Londres. Il eut aussi occasion de déployer ses talens en présence du parlement. Burroughs mourut en 1646. Son principal ouvrage est une suite de *Sermons sur la patience et la résignation*, in-4°.

* BURROW (Jacques), jurisconsulte anglais, et grand officier de la couronne. En 1772 il fut chargé de présider à la société royale d'Angleterre jusqu'à l'élection annuelle en 1773; et, sur la demande de cette même société, le roi le fit chevalier. Il a publié quatre volumes de *Rapports* et un de *Décisions à la cour du banc du roi*. Il est encore auteur d'un *Essai sur la ponctuation*, et d'*Anecdotes sur Olivier Cromwel et sa famille*. Burrow est mort en 1782.

* BURRUS (Pierre), que Robert Gaguin, dans trois pièces qu'il lui a

adressées, appelle *Burius* ou *Bury*, né à Bruges en 1430, fut maître ès-arts, prêtre et chanoine d'Amiens en 1482, et vécut jusqu'à l'âge de 75 ans, consacrant ses loisirs à l'éducation et à l'étude, et jouissant d'une considération méritée. Le P. Daire, dans son Histoire littéraire d'Amiens, où il lui a donné un assez mince article, le fait mourir en 1504; Toppens et Paquot en 1507. Burrus cultivoit la poésie latine, et a laissé, I. *Carminum libri IX*, Paris, 1503, in-4°. II. *Pæanes quinque festorum D. Virginis Mariæ, et quidam alii ejusdem hymni*, ibid., 1505, in-4°. III. *Cantica de omnibus festis Domini*, ibid., 1506, in-4°. IV. *Théologien de Cologne*, qui a paru dans cette ville en 1518, in-4°. On a encore de lui des *Poésies latines*, etc.

* BURRY, peintre célèbre, mort à Londres au commencement du 19e siècle, étoit né en Irlande en 1738 ou 1739 : ses parens l'avoient destiné à l'état ecclésiastique; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers les beaux-arts. Les progrès rapides qu'il y fit engagèrent le célèbre Burke, son compatriote, à l'envoyer en Italie, à ses frais. A son retour, en 1770, il donna son tableau de *Vénus sortant de la mer*, qui passe encore pour un de ses meilleurs ouvrages. Mais celui qui a consolidé sa réputation est une suite de six tableaux représentant les *Progrès de l'état social et de la civilisation parmi les hommes.* Les deux plus grands de ces tableaux ont 40 pieds de longueur. Cet ouvrage peut être regardé comme le plus considérable qu'aucun artiste ait entrepris seul, de son propre mouvement et sans l'espoir d'aucune récompense. Il fut sept ans à l'achever.

* BURSER (Joachim), médecin du 17e siècle, né en Lusace, eut un goût si décidé pour la botanique, qu'il parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Son *Herbier de plantes sèches*, qui forme 30 vol., conservé long-temps à Sora, où il donna des leçons de cette science, se trouve maintenant à Upsal. On a donné le catalogue de la plupart de ces plantes en 1724.

* BURTIUS *ou* BURCY (Nicolas), de Parme, a laissé des *Poésies latines* au-dessous du médiocre, imprimées à la suite d'un ouvrage plus recommandable, intitulé *Bononia illustrata*, Bologne, 1494, in-4°. Il y rend compte des hommes illustres qu'a produits la ville de Bologne, de leurs ouvrages, etc. On a encore de lui, *Musices opusculum, cum defensione Guidonis Aretini*, Bologne, 1487, in-4°, rare.

* I. BURTON (Ezéchias), théologien anglais, boursier-agrégé du collége de la Magdeleine à Cambridge, et prébendaire de Norwich, mort en 1681. Le docteur Tiloston a publié ses *Sermons*.

* II. BURTON (Guillaume), savant antiquaire du 17e siècle, né dans le comté de Leicester en 1575, d'une famille pauvre, se tira de l'indigence par ses connoissances dans la langue grecque et dans les langues orientales. Il fut directeur de l'école de Kingston près de Londres, et mourut en 1645. On a de lui des ouvrages très-savans : I. Une *Description du comté de Leicester*, Londres, 1622, in-fol., figures. II. Un *Commentaire* sur ce qui est dit de la Grande-Bretagne dans l'Itinéraire d'Antonin, en Anglais, 1658, in-folio, etc. III. *Λείψανα veteris linguæ persicæ, cum notis J. H. Selen*, Lubeck, 1720, in-8° : et *Græcæ linguæ historia*, Londini, 1667, in-8°, avec le précédent.

* III. BURTON (Robert), théologien anglais, frère du précédent, né en 1676, mort en 1739, élève, comme son frère, du collége de Brazen Nore à Oxford, fut boursier au collége de Christ. Burton obtint d'abord le vicariat de Saint-Thomas d'Oxford, et ensuite le rectorat de Seagrave au comté de Leicester. Cet homme savant étoit adonné à l'astrologie judiciaire. Son *Anatomie de la mélancolie* est un trésor d'esprit et de science. Beaucoup d'auteurs modernes de réputation lui ont dérobé des traits de son ouvrage, mais personne n'y a puisé plus que Sterne.

* IV. BURTON (Guillaume), médecin et antiquaire, né en 1697 à Rippon au comté d'Yorck, mort en 1759, élève du collége de Christ à Oxford, est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Yorck*, 2 vol. in-fol.

* V. BURTON (Jean), médecin anglais, savant dans l'art des accouchemens, est auteur de l'ouvrage intitulé *An Essai toward a complete new system of midwifry theoretical and pratical*, etc., en quatre parties, Londres, 1751, in-8°. Il en existe une traduction française, sous le titre : *Système nouveau complet de l'art des accouchemens*, etc., par Lemoine, Paris, 1771 et 1773, 2 vol. in-8°.

* I. BURY (Guillaume), né à Bruxelles en 1618, voyagea de bonne heure en France et en Italie. Il obtint à Rome un bénéfice de la métropole de Malines, et mourut dans cette dernière ville en 1700. Il avoit de grandes connoissances dans les antiquités ecclésiastiques. On a de lui, *Abrégé de la vie des papes*, Malines, 1675; ouvrage fait avec soin et exactitude, à la suite duquel on trouve un *Onomasticon etymologicum*, ou petit dictionnaire dans lequel Bury donne l'explication des termes douteux qui se rencontrent dans le Missel et dans les offices ecclésiastiques en général. Cet ouvrage est curieux et savant; cependant ses interprétations ne sont pas toutes fondées. Bury a aussi donné plusieurs ouvrages en vers latins, qui prouvent son goût et ses connoissances dans les autres branches de la littérature. Il entretenoit une correspondance fort étendue avec les divers savans de son temps.

* II. BURY (Elizabeth), femme pieuse, née en 1644, et qui mourut à Bristol en 1720. Elle savoit plusieurs langues, principalement l'hébreu, et connoissoit parfaitement l'histoire et l'anatomie. Sen mari publia, en 1721, son *Journal*, qu'il eut la sagesse d'abréger.

III. BURY. *Voyez* BURI.

* BURZOUYÉ, célèbre médecin et philosophe persan, florissoit tous le règne de Anouchrouan-Kifra-le-Juste, ou Khosroès Ier, roi de Perse, et jouissoit de la faveur de ce prince, que son mérite lui avoit acquise. Ce fut lui que le monarque envoya dans l'Inde, pour en rapporter le livre de la Sagesse universelle, composé par le philosophe Bydbay, et que les sages conservoient précieusement dans la bibliothèque du roi de ce pays. Il emporta avec lui cinquante sacs de dix mille dinars chaque, qu'il avoit ordre de distribuer en présens, pour obtenir la permission de copier ce précieux ouvrage : mais ils lui auroient servi de peu, sans son habileté, sans la sagesse qu'il développa devant les Indiens, et sans l'adresse subtile avec laquelle il sut engager un des dépositaires du livre à le lui remettre en secret. Dès que Burzouyé l'eut entre les mains, il ne prit de repos ni jour ni nuit, jusqu'à ce que la traduction en fût

achevée, craignant le courroux du roi s'il venoit à s'apercevoir du larcin. Il revint promptement ensuite vers son maître; et les grands de la cour ayant été assemblés avec les sages du royaume, il leur lut tout entier, en présence de Anouchrouan, le livre du philosophe indien, qui les saisit de la plus haute admiration. Le roi dit alors à Burzouyé de prendre dans ses trésors et dans sa garde-robe tout ce qu'il voudroit d'or, de pierreries et de vêtemens. Il le fit asseoir sur un trône semblable au sien, le combla des justes éloges que méritoit le service qu'il venoit de rendre à la sagesse: il lui conféra les premières dignités de l'empire. Il jouit, jusqu'à la fin de ses jours, de la faveur du monarque, de la vénération des sages et du respect des peuples. On ignore les années de sa naissance et de sa mort. Il vivoit dans le 9e siècle, après Alexandre.

† BUS (César de), né à Cavaillon, le 2 février 1544, d'une famille noble, originaire du Milanès, fut amené à Paris par un de ses frères, qui étoit venu à la cour. Le séjour de cette ville lui donna le goût du plaisir. Il s'y livra quand il fut de retour en son pays; mais il s'en dégoûta bientôt, entra dans l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Sa vie fut un modèle pour ses confrères. Il couroit de village en village, prêchant, catéchisant, et excitant les pécheurs à la pénitence. Son zèle lui ayant attiré plusieurs disciples, il en forma une compagnie dont le principal devoir seroit d'enseigner la doctrine chrétienne. Cet ordre de catéchistes eut son berceau à Avignon. L'instituteur en fut élu général l'an 1598, après que son institut eut été confirmé par le pape Clément VIII. César de Bus proposa pour toute règle à ses disciples l'Évangile et les Canons, n'y ajoutant que quelques statuts, qui en étoient comme l'explication. Le saint fondateur fut affligé de la perte de la vue treize ou quatorze ans avant sa mort, arrivée à Avignon le 15 avril 1607. On lui est encore redevable de l'*établissement des Ursulines en France*. Cassandre DE BUS, sa nièce, Françoise de Bremon, sa pénitente, furent les premières religieuses de cette congrégation, destinée à l'instruction des personnes de leur sexe. Il reste de César de Bus quelques *Instructions familières sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, écrites d'un style très-simple, 1666, in-8°. Jacques Beauvais a publié sa Vie, in-4°. (*Voyez* les Vies des Saints par Baillet, au 15 avril.)

BUSA, Napolitaine, célèbre par ses richesses, ses libéralités et son intérêt pour les Romains, en nourrit dix mille à ses frais, au rapport de Valère-Maxime, lorsqu'ils eurent été battus à Cannes par Annibal.

BUSANVAL. *Voy.* BUZANVAL.

BUSANVILLE. *Voyez* CHARLES XII, n° XXIV, aux deux tiers de l'article.

† BUSBEC *ou* BUSBEQUIUS (Auger GISLEN), fils naturel du seigneur de Bœsbec, petit village sur la Lys, naquit à Comines en 1522. Son père, homme de qualité, connu et estimé de Charles-Quint, le fit légitimer, et lui donna une excellente éducation. Les plus beaux esprits de Paris, de Venise, de Bologne, de Padoue, furent ses maîtres. Lorsqu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il passa en Angleterre à la suite de l'ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains. Ce prince l'appela à Vienne, et le chargea d'une ambassade au-

près de Soliman II, empereur des Turcs. A son retour, il fut fait gouverneur des enfans de Maximilien II, et conduisit en France Elisabeth, leur sœur, destinée à Charles IX. Busbec demeura en France tant qu'Elisabeth vécut, et il comptoit même s'y fixer, y ayant acheté plusieurs terres; mais les guerres civiles dont la France fut affligée sous Henri III le déterminèrent à quitter cette nouvelle patrie. Comme il s'en retournoit, il fut attaqué par des voleurs dans la Normandie, et la frayeur qu'il éprouva lui donna une fièvre dont il mourut en 1593. Busbec recueillit dans le Levant diverses inscriptions, qu'il fit passer à Scaliger, à Lipse et à Gruter. C'est à lui qu'on est redevable du *Monumentum Ancyranum*, marbre trouvé à Ancyre, et précieux aux savans. Cent manuscrits grecs qu'il ramassa dans ses voyages enrichirent la bibliothèque de son souverain. Ses *Lettres sur son ambassade de Turquie*, en 4 livres, traduites en français d'abord par Gaudon, Paris, 1649, in-8°, ensuite par l'abbé de Foi, 3 vol. in-12, doivent être méditées par les négociateurs : elles sont un modèle de bon style pour les ambassadeurs qui rendent compte à leurs maîtres de ce qui se passe dans les cours où ils résident. Celles qu'il écrivit à l'empereur Rodolphe, lorsqu'il étoit en France, sont un tableau intéressant du règne de Henri III. Il dit beaucoup en peu de mots, ne laissant échapper ni les grands mouvemens, ni les petites intrigues, mais s'attachant sur-tout aux faits intéressans et singuliers. Il raconte les choses avec une telle naïveté, qu'elles semblent se passer sous les yeux du lecteur. On peut cependant lui reprocher que, lorsqu'il est question des malheurs de la France, il en parle d'une manière trop insouciante. Son *Consilium de re militari contra Turcas instituendâ*, et son *Voyage de Constantinople et d'Amasie*, peuvent guider ceux qui sont chargés de négociations à la Porte. On les a réunis avec ses *Lettres*, dans l'édition de ses Ouvrages donnée par Elzévir, Leyde, 1633, et Amsterdam, 1660, in-16. C'est à Busbec que Juste-Lipse, qui a fait son épitaphe, a dédié son livre des *Saturnales*. L'historien de Thou avoue ingénument qu'il a pris dans Busbec ce qu'il sait sur les mœurs et les usages des Turcs.

* BUSCA, cardinal, né à Milan le 31 août 1731, mort subitement dans la nuit du 12 août 1803, fut nonce du pape à Bruxelles, avant les troubles des Pays-Bas. Nommé cardinal par Pie VI, et gouverneur de Rome, il voulut introduire la peine de la bastonade allemande pour les petits délits, qu'il faisoit infliger sur un échafaud ambulant, qui indisposa les habitans. On l'accusa de se dégrader par l'abus du vin et d'autres excès. Après le traité de Bologne, il fut nommé secrétaire d'état, par la protection d'une princesse et celle du chevalier d'Azzara. Tout le gouvernement étant alors concentré dans les mains du fiscal Barbès, le cardinal secrétaire d'état ne sortit un instant de sa nullité que lors de l'interception, par le général Bonaparte, de sa lettre si offensante pour quelques puissances. Peu de temps après, il céda sa place au cardinal Doria, et il ne fut plus question de lui sous les rapports politiques.

* BUSCH (Jean-George), né le 3 janvier 1728 dans le pays de Lunebourg, fut pendant trente ans directeur d'une académie de commerce à Hambourg, où de jeunes gens de toutes les contrées de l'Europe venoient puiser des connoissances utiles. Cet établissement étoit unique; car non seulement le sa-

vant professeur exposoit à ses élèves une théorie lumineuse et complète du commerce, mais cette théorie pouvoit à chaque instant être vérifiée par la pratique. Büsch avoit des relations continuelles avec les meilleures maisons de Hambourg, et par conséquent n'étoit pas seulement un savant de cabinet ; ce qui rend précieux ses ouvrages qui sont en grand nombre. Nous citerons les suivans, écrits en langue allemande ; I. *Théorie du commerce*, Hambourg, 1799, 3 vol. in-8°. II. *Sur les banques*, Hambourg, 1801, in-8°. III. *De la circulation de l'argent*, Hambourg, 1800, 3 vol. in-8°. IV. *Divers traités sur le commerce*, Hambourg, 2 vol. in-8°. V. *Essai d'un traité de mathématiques à l'usage de la vie civile*, en 3 parties, in-8°, à Hambourg. VI. *Encyclopédie des sciences mathématiques*, Hambourg, 1795, in-8°. VII. *Expériences et observations*, Hambourg, 1794, 5 vol. in-8°. Büsch n'étoit pas seulement recommandable par ses grandes connoissances et son zèle à les propager, mais il avoit aussi d'excellentes qualités morales. Il a donné le plan de l'institution pour les pauvres de Hambourg; bienfait qui éternisera sa mémoire parmi les habitans de cette ville. Il mourut le 5 août 1800, âgé de 72 ans.

* BUSCHE *ou* BUSCHIUS (Herman Van der), savant allemand, né en 1468 en Westphalie, mort en 1534. Son goût pour les lettres, dont il fut un des principaux restaurateurs, l'exposa aux persécutions des moines. Il embrassa la doctrine de Luther, et aida ce réformateur dans la composition de quelques-uns de ses ouvrages. On a de lui un *Poëme en latin*, et des *Remarques sur les anciens auteurs.*

* BUSCHER (Statius), ecclésiastique hanovrien. En 1639, il s'éleva, avec autant de méchanceté que d'impudence, contre un homme également distingué par son savoir et par sa sagesse, George Calixte, et lui suscita beaucoup de chagrins. Il publia un ouvrage intitulé *Crypto papismus novæ theologiæ Helmstadiensis*. (*Voyez*, sur ces querelles, Mosheim, Histoire ecclésiastique, tom. V, pag. 309 et 310.)

† BUSCHETTO DA DULICHIO, architecte, natif de l'île de Dulichio, se fit une grande réputation dans le onzième siècle. C'est lui qui a construit la cathédrale de Pise, l'une des plus belles et des plus riches de ce temps. L'architecture en est belle dans son genre gothique, les proportions assez bonnes, et elle a un grand caractère. Il avoit des connoissances supérieures dans la mécanique, et il savoit faire mouvoir de tres-grands fardeaux avec très-peu de forces. On mit sur son tombeau : « Que dix filles levoient, par son moyen, des poids que mille bœufs accouplés n'auroient pu remuer, et qu'un vaisseau de charge n'auroit pu porter en pleine mer. »

Quod vix mille boum possent juga cuncta movere,
Et quod vix potuit per mare ferre ratis,
Buschetti nisu, quod erat, mirabile visu,
Dena puellarum turba levavit onus.

Quoique Buschetto vécût dans le siècle de l'ignorance et de l'hyperbole, il méritoit en partie cet éloge.

† BUSCHING (Antoine-Frédéric), naquit à Stadthagen en Prusse vers l'année 1724. Après avoir fait ses études à Halle, dans le duché de Magdebourg, il embrassa la profession ecclésiastique, et suivit en Russie le comte de Lynar. Il fut nommé pasteur de l'église luthérienne de Saint-Pierre à Pétersbourg. Quelques années après, il quitta la Russie, pour

revenir dans sa patrie ; et s'étant établi à Berlin en 1767, Frédéric II le nomma directeur d'un collége. Il y publia un *Plan d'étude*, divers *Opuscules sur l'éducation*, une *Gazette littéraire et politique*, des *Traités de statistique ;* mais c'est sur-tout sa *Géographie universelle*, traduite de l'allemand par Pfeffel, Zullichow, 1768, 1779, en 14 vol. in-8° ; et réimprimée sous le même format, Strasbourg, 1789, en 16 volumes, qui a fixé sa réputation. Ce dernier ouvrage, dont la première édition est de 1754, eut le plus grand succès. Avant sa publication, on n'avoit pas une connoissance aussi exacte des parties septentrionales de l'Europe. Busching est encore l'auteur d'un *Magasin géographico-historique*, où il a glissé quelques erreurs ; ainsi que d'une *Introduction à la connoissance géographique et politique des états de l'Europe*, traduite par Pfeffel, Strasbourg, 1779, in-8°. Ce savant est mort en Prusse en 1793. L'impératrice de Russie a fait acheter ses livres et ses cartes.

† BUSCHIUS (Hermann), né en en 1468 à Sassembourg, mort à Dulmen en 1534, parcourut l'Allemagne, enseignant avec succès les humanités. Il se maria à Marpourg en 1527. Pendant qu'il demeuroit dans cette ville, il passa un jour assez mal vêtu dans une place remplie de monde, et personne ne le salua. Il rentre chez lui, prend un habit très-propre, et chacun tira son chapeau avec respect. De retour dans sa maison, il ôta son habit, le foula aux pieds avec indignation, en disant : « Faut-il que ce soit à toi, et non à mes qualités personnelles, que je doive les civilités qu'on me rend ? » Mouvement d'humeur qui suppose qu'il connoissoit peu les hommes. On a de lui des *Commentaires* d'auteurs classiques, et plusieurs volumes in-4° de *Poésies latines. Vallum humanitatis* ou *Défense des belles-lettres*, où il soutient leur utilité, pour les théologiens en particulier. Après avoir été longtemps ami d'Erasme, son camarade d'étude à Deventer, il se brouilla avec lui.

† BUSÉE (Jean), jésuite de Nimègue, mourut à Mayence en 1611, à 64 ans, après avoir professé pendant plusieurs années les humanités et la théologie morale. Il est auteur de quelques *Ouvrages de piété* estimés, Paris, 1684, en 2 volumes in-12 ; traduits d'abord par Nicolas-Joseph Binet, Paris, 1681, in-12 ; ensuite par l'abbé François Cellacé : et de quelques *Livres de controverse*, où il y traite les hérétiques avec une douceur qui étoit l'image de son caractère. — Le père Busée avoit deux frères, qui tous deux ont écrit : l'un nommé Pierre BUSÉE, qui fut aussi jésuite et qui enseigna la théologie ; et l'autre Gérard BUSÉE, docteur de Louvain. Ce dernier fut précepteur de Jean-Guillaume, duc de Clèves, qui lui procura un canonicat à Santen, où il fut aussi théologal. Il a composé un catéchisme en Flamand.

† BUSEMBAUM (Hermann), né à Nottelem en Westphalie l'an 1600, mort en 1668, à 68 ans, prit l'habit de saint Ignace, et passa par les emplois de son ordre. On a de lui *Medulla theologiæ moralis ;* dont le P. La Croix a fait 2 volumes in-folio. La dernière édition de cette Théologie morale, imprimée plus de cinquante fois, est de 1757, avec les additions de Collendal, et les corrections de François de Montauzan, tous deux confrères de Busembaum. Elle a pour titre : *Hermanni Busembaüm, societatis Jesu sacerdotis, theologi licentiati, theologia moralis ; nunc pluribus partibus aucta à R. P. Claudio La Croix ; socie-*

tatis Jesu, theologiæ in universitate Coloniensi doctore et professore publico : editio novissima, diligenter recognita et emendata ab uno ejusdem societatis Jesu, sacerdote theologo, 1757. La moelle d'Abelly, depuis les plaisanteries de Boileau, est devenue un peu ridicule ; celle du jésuite, avec ses commentaires, est dangereuse. Le parlement de Toulouse la condamna aux flammes en 1757, et le parlement de Paris l'a imité en 1761. On avance dans cet ouvrage qu'un citoyen proscrit par un prince ne peut être mis à mort que dans le territoire du prince où il a été condamné ; mais que le pape, dès qu'une fois il a proscrit un potentat, peut faire exécuter son décret par-tout, parce que le pape est souverain de toute la terre ; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commission à un autre, et que c'est un acte de charité de l'accepter ; etc. Les jésuites français ont condamné ouvertement cette doctrine.

* BUSENNIUS (Antoine), médecin, natif de Bréda, alla s'établir à Anvers en 1550; il étoit médecin pensionnaire de cette ville, lorsqu'il y fit imprimer, en 1553, des commentaires sur le livre de *inæquali temperie*, de Galien, un volume in-12, qu'il dédia à Pierre Balsamus, docteur en droit. L'auteur, dans sa préface, emploie toutes les ressources du raisonnement et de l'expérience pour remettre en vigueur la doctrine des médecins grecs et la lecture de leurs ouvrages qu'on avoit négligés pour s'attacher aux Œuvres d'Avicenne et des autres médecins arabes.

* BUSHELL (Thomas), né dans le Vorchester, et élève du collége de Baliol à Oxford, entra ensuite au service du lord Bacon. A la mort de ce grand homme il se retira dans une terre qu'il avoit au comté d'Oxford, où il reçut Charles Ier et son épouse. Ce monarque le fit maître des mines royales du pays de Galles. Il y établit une fabrique et frappa des mounoies d'argent. A la restauration il obtint un acte du parlement pour exploiter les mines de plomb de Mendip, dans le Sommerset. Il mourut en 1674, âgé de 80 ans. Buschell a publié plusieurs *Discours*, des *Chansons* dédiées à la reine, in-4°; les *Justes et sincères remontrances des mines royales de sa Majesté dans la principauté de Galles*, in-4°, 1642. Trois *Extraits de la théorie philosophique de l'exploitation des mines*, 1660.

† BUSI (Nicolas), sculpteur italien, passa jeune en Espagne, où il s'acquit une grande réputation, et y finit ses jours en 1709, dans un âge très-avancé. Il fit *le buste du roi Philippe IV et de sa mère*, qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Les villes de Murcie et de Valence sont celles où il a répandu ses ouvrages.

† BUSIRIS (Mythol.), fils de Neptune et de Libye, fille d'Epaphus, étoit roi d'Egypte. Ayant entendu vanter la beauté des filles d'Atlas, il les fit enlever par des pirates. Il gouvernoit ses sujets en tyran, et faisoit égorger tous les étrangers qui abordoient dans ses états, les offrant en sacrifice aux dieux. Il choisissoit principalement ceux qui avoient le poil roux. Hercule alloit être immolé comme les autres, lorsqu'il brisa ses liens, et sacrifia Busiris, son fils, et le prêtre qui se prêtoit à ces abominations. *Voyez* THRASIUS.

BUSLEYDEN (Jérôme), chanoine et membre du conseil souverain de Malines, né dans le duché de Luxembourg, mort à Bordeaux en 1517, fut employé avec succès en qualité d'ambassadeur auprès de

Jules II, de François Ier, et de Henri VIII. La ville de Louvain lui doit l'établissement du collége des trois langues. Il laissa plusieurs manuscrits; mais on n'a imprimé de lui qu'une *Lettre* en tête de l'Utopie de Thomas Morus.

* BUSMANSHAUSEN (François-Joseph de), descendant de la noble famille des barons de Both, enseigna la théologie chez les capucins de la province d'Autriche, dont il avoit embrassé l'institut. On a de lui, outre un grand nombre de *Sermons*, tant allemands que latins, un *Panégyrique du marquis de Bade, à l'occasion des victoires remportées sur les Turcs*, en allemand, Kemptem, 1693, in-fol.

BUSNEL. *Voyez* BUNEL.

*I. BUSON (Claude-Antoine), né à Besançon dans le 16e siècle, se distingua comme négociateur et comme jurisconsulte. Député, en 1627, de la part du gouvernement de la cité de Besançon, auprès d'Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, il s'acquitta tellement de cette commission, qu'Isabelle, frappée de son mérite, créa en sa faveur une charge de conseiller surnuméraire au parlement de Dôle. Il y fut reçu en 1630. Il a composé un ouvrage en latin *sur les prétentions respectives de l'archiduc Albert, comme souverain de Franche-Comté, et du duc de Wurtemberg, au sujet de Montbéliard*, Besançon, 1613, in-12. On lui doit encore *Annotationes juris civilis*, gros in-4°, mais manuscrit. Buson est mort en 1638.

* II. BUSON (Jean-Baptiste), né à Besançon vers la fin du 16e siècle, seigneur de Saligney, chanoine de la métropole, official du diocèse, et prieur de Pesmes, s'adonna à l'éloquence de la chaire. Il ne nous reste de lui que deux *Oraisons funèbres*. L'une, *sur la mort de Ferdinand II*, empereur, fut prononcée en présence de Charles IV, duc de Lorraine, en 1637, et imprimée in-12. L'autre fut celle *de J. B. de La Baume de Montreuil*, marquis de Saint-Martin, gouverneur de la Provence, mort à Gray en 1641, des suites de 35 blessures. On peut juger de l'éloquence de ce temps-là par quelques citations de sa première *Oraison funèbre*. Voici le début de son *Epitre dédicatoire aux chanoines de la métropole* : « Messieurs, j'ai fait l'office d'orateur, lorsque chacun étoit occupé à celui de soldat, et en une saison que les lettres cédoient aux armes, que les prêtres faisoient plus de rondes que de processions.... Ce discours n'est pas bon français, mais franc-comtois; il en a la franchise et le langage, et de plus il est votre créature : vous avez dit.... il a été fait. » Les trois couronnes de fer, d'argent et d'or que devoient autrefois recevoir les empereurs, ont fourni à notre orateur le sujet de sa division. « L'honneur, l'intérêt et l'ambition sont trois frères, les trois Horaces, qui combattent pour l'empire romain.... Ces trois frères, en nos jours, ont paru sur le pré : Ferdinand, Louis et Gustave. L'empire ne se peut partager; il faut être César ou rien. Ferdinand a été César, et les deux autres rien. Au premier, le juge a donné la pomme, préférant à l'ambition de la France, à l'intérêt de la Suède, l'honneur, le but de Ferdinand. Le vertueux est l'arche, et l'honneur est le but. » Le portrait du cardinal de Richelieu n'est pas flatté. Il commence ainsi : « Une seule tête de France surpasse en force et en violence le trépaston (levier), avec lequel son inventeur (Archimède) vouloit ébranler toute la terre s'il eût su trouver ou l'asseoir. C'est ce que dit un flatteur

dans une de ses Epîtres, que Dieu pouvoit se reposer sur lui du gouvernement de ce bas monde : il devoit ajouter quand il voudroit le perdre. S'étant accroché à la personne de son roi, il ébranla toute la terre; il a mis tout en désordre ; il a levé le bandeau de la justice, lui a arraché ses balances pour lui faire prendre l'épée ; il a fait passer la corruption en coutume ; il n'y a apôtre, bon serviteur de son seigneur et maître, à qui il n'ait présenté trente deniers. Quelques-uns les ont reçus ; plusieurs ont crevé. En Allemagne, Walestin et ses consorts, et ceux des Pays-Bas, s'ils ne sont pendus, ils sont à la veille. C'est être au pied de l'échelle que d'être à la porte du désespoir. Avec un traître baiser, il a gagné Nanci.... Il a fait fuir la mère devant le fils, et contraint le Franc d'aller chercher un asile en terre étrangère.... Pour justifier en conscience de tels déportemens, il faudroit faire passer Machiavel pour un bon casuiste, etc... » J. B. Buson vivoit encore en 1654.

* BUSSATO, né dans les états de Venise, a donné sur l'agriculture un ouvrage intitulé *Giardino d'agricoltura*, Venetia, 1592, in-4°. Ses *Observations sur les arbres fruitiers*, nonobstant quelques préjugés, sont bonnes. On voit que cet auteur, malgré la superstition imbécille du temps, sut interroger la nature et l'expérience avant de publier les résultats de ses travaux.

BUSSI. *Voyez* BUCY, CLERC, n° I. ; DELAMETS, *et* RABUTIN.

BUSSIÈRE (mademoiselle de la), morte en 1730, a publié : *Mémoires de Gourville*, Paris, 1724, 2 vol. in-12.

† BUSSIÈRES (Jean de), jésuite, né en 1607 à Villefranche en Beaujolais, ou à Lyon, suivant Colonia et Chorier, se distingua dans son ordre par son esprit et son amour pour le travail. Il mourut en 1678. Ses *Poésies françaises* sont entièrement oubliées ; mais on lit encore ses *Poésies latines*, Lyon, 1675, in-8°. Son style, sans être ni correct, ni égal, est animé. Ses principaux ouvrages sont, I. *Scanderberg*, poëme épique en huit livres, qui n'est pas entièrement dans les règles de l'épopée, mais où l'on trouve quelques descriptions brillantes. II. Sa *Rhéa délivrée*, autre petit poëme. III. Des *Idylles* et des *Eglogues*. IV. Un *Abrégé de l'histoire de France*, et un autre de *l'Histoire universelle*, sous le titre de *Flosculi historiarum*, et traduit par lui-même en français, sous celui de *Parterre historique*,. in-12. Les fleurs n'y sont ordinairement que dans le frontispice ; tout le reste est assez maussade, du moins dans la traduction française. Il s'y trouve même des faits altérés et de faux principes. On a encore de lui une *Description* en vers et en prose *de l'hôtel-de-ville de Lyon*, des *Mémoires contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans Villefranche en Beaujolais*, Villefranche, 1671, in-4°, et une *Histoire*, manuscrite *d'Espagne*, qui est conservée dans la bibliotheque de Lyon.

† BUSSON (Julien), médecin, né à Dinant en 1717, mort à Paris en 1781, a été l'un des auteurs du *Dictionnaire universel de médecine*, 1746, 6 vol., in-fol. Les articles sortis de sa plume sont approfondis. Il a fait encore quelques *Opuscules* relatifs à sa profession. *Voyez* DIDEROT.

* BUSTAMANTINUS DE LA CAMARA (Jean), né à Alcala dans le 16e siècle, fut reçu docteur en

médecine dans l'université de cette ville, où il enseigna avec beaucoup de réputation et de succès dans la première chaire de sa faculté. On lui doit un ouvrage curieux, intitulé *De reptilibus verè animantibus sacræ Scripturæ*, Lugduni, 1620, in-8°; il est en six livres; il ne faut pas le confondre avec un autre traité du même auteur, qui a paru sous le titre d'*Historia animalium quæ in sacris Bibliis occurrunt*, Compluti, 1595, 2 vol. in-4°; Lugduni, 1602, 2 vol. in-8°.

* I. BUSTON (Henri), théologien puritain, né en 1576 à Bridsal, dans le comté d'Yorck, et élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, fut secrétaire du cabinet du prince Henri, et du prince Charles; mais il perdit sa place pour avoir fait un libelle contre les évêques. Cependant il obtint encore le rectorat de Saint-Matthieu; mais un sermon séditieux lui attira de nouveaux désagrémens. Enfin, il fut mis au pilori, enfermé pour sa vie dans la prison de Lancastre, et condamné à payer une amende de 5000 liv. sterling. Il fut ensuite transféré au château de Guernesey, où il demeura jusqu'en 1640. Alors le parlement le rappela, et il fut même réintégré dans sa place. Il mourut en 1648. On a de lui beaucoup de *Pamphlets* très-virulens, particulièrement *sur les matières de controverse*.

* II. BUSTON (Jean), savant théologien, né à Wemworthy dans le Dévonshire, élève de Oakampton dans ce comté, puis ensuite du collége de Corpus-Christi à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, et professa le grec. Buston a aussi exercé les fonctions de principal de ce collége. En 1733 il étoit boursier agrégé du collége d'Eton, et à peu près dans le même temps il obtint le vicariat de Maple-Derham dans le comté d'Oxford, où il épousa la veuve de son prédécesseur. En 1766 il fut nommé recteur de Worplesdon dans le comté de Surry. Alors il étoit docteur. Dans ses dernières années il a rassemblé ses ouvrages, qui n'étoient que de petites pièces fugitives, et il les a donnés sous le titre de *Mélanges*. Buston est mort en 1771.

* BUSY (Richard), savant ecclésiastique, né en 1606 à Lutton, dans le comté de Lincoln, élève de Westminster, puis ensuite de l'Eglise du Christ à Oxford. En entrant dans les ordres il obtint un canonicat dans la cathédrale de Wells, et le rectorat de Cudworth au comté de Sommerset. En 1640 il fut nommé maître à l'école de Westminster, et remplit cette place pendant 55 ans. En 1660 Busy fut chanoine de Westminster, et reçu docteur en 1696. Il mourut la même année. On a de lui quelques ouvrages *sur la grammaire*.

BUTACIDE, athlète natif de Crotone, fut souvent vainqueur aux jeux olympiques. Sa beauté égaloit sa force. Ayant été tué en Sicile, il fut si regretté, que les habitans d'Egeste, quoique ses ennemis, lui élevèrent un tombeau, et lui rendirent les honneurs divins.

* BUTE (Jean-Charles de), vicomte et baron de Mounstuart, etc. Ce gentilhomme, après avoir rempli différentes fonctions avec succès, fut nommé ministre d'état, et eut le bonheur de conclure un traité de paix avantageux pour l'Angleterre son pays. Après avoir terminé ce grand œuvre, il donna sa démission pour vivre dans un repos philosophique. Il encouragea les talens et contribua aux progrès des arts. Il fit imprimer, à ses frais, une *Botanique* en 9 vol., qui ne contient

que les plantes qui croissent en Angleterre; on n'en tira que douze exemplaires qui furent distribués à la reine, à la duchesse de Portland, à Buffon, etc.; et les planches furent brisées. Les frais se montèrent à 1000 livres sterl. Bute mourut le 10 mars 1792.

BUTÉO. *Voyez* BORREL.

I. BUTÈS (Mythol.), chassé par son père Borée, roi de Thrace, aborda dans l'île de Naxos où il fixa sa demeure. S'étant remis en mer avec une partie de ses gens pour aller chercher des femmes, il en enleva sur les côtes de Thessalie plusieurs qui célébroient une fête en l'honneur de Bacchus. De ce nombre étoit Coronis, nourrice de Bacchus, que Butès prit pour lui; mais ce dieu, irrité d'un pareil outrage, inspira au ravisseur une fureur si violente, qu'il courut se précipiter dans un puits où il périt.

† II. BUTÈS *ou* BOGÈS, gouverneur de la ville d'Eïone sur le fleuve Strymon, sous Darius, fils d'Hystaspes, roi de Perse, témoigna pour son maître une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon, général des Athéniens, il aima mieux périr que de se rendre, quoiqu'on lui offrît une capitulation honorable. Il donna ordre qu'on ramassât soigneusement tout l'or et l'argent qui étoient dans la ville, fit allumer un grand bûcher, et ayant égorgé sa femme, ses enfans et toute sa maison, il les fit jeter dans les flammes avec les richesses qu'on avoit recueillies, et s'y précipita lui-même après eux, invitant, par cet exemple terrible, ses concitoyens à en faire autant.

† BUTINI (Pierre), ministre d'une église de campagne près de Genève sa patrie, naquit en 1678, et mourut en 1706, d'une dyssenterie qu'il gagna auprès d'un de ses paroissiens. « On quitte doucement la vie, dit Sennebier, lorsque la charité en a dirigé toutes les actions, et couronné les derniers momens. » Nous avons de Butini, I. Des *Sermons*, réimprimés en 1736, 2 vol. in-8°. II. *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, in-4°, Genève, 1710. Cet ouvrage est en partie une traduction libre de la paraphrase de Le Clerc; mais l'auteur a su y répandre des remarques nouvelles et des conjectures heureuses. Plusieurs savans et hommes de lettres de ce nom occupent une place distinguée dans l'Histoire littéraire de Genève; on remarque, 1° Isaac BUTINI a publié, *Insigniores sententiæ ex libris Corn. Aur. Celsi*, Lyon, 1580, in-8°, et *Aphorismi et prænotationes Hippocratis*; 2° Gabriel BUTINI, pasteur de Genève en 1649, *quelques pièces de poésie latine*; 3° Jean-François BUTINI, avocat, né en 1747, a donné, *Lettres africaines*, Paris, 1771, in-12; *Traité du luxe*, Genève, 1774, in-12; *Othello*, tragédie, Genève, 1774; 4° Pierre BUTINI, né en 1759, médecin et membre de plusieurs académies, a donné *Nouvelles observations sur la magnésie du sel d'Epsom*, Genève, 1781; *Dissertation philosophique de Sanguine*, 1783, etc.; 5° Jean-Robert BUTINI, né en 1681, mort en 1714, eut beaucoup de part à un ouvrage intitulé *Traité de la maladie du bétail*, fait par la société de médecine, Genève, 1711, in-12, et Clarke, dans sa belle édition des Commentaires de César, a aussi inséré une *Dissertation* de lui; 6° Enfin Jean-Antoine BUTINI, aussi médecin, né en 1723, a aussi écrit sur *la circulation du sang, sur l'inoculation, sur la cause de la non-pulsation des veines*; il a traduit en français l'abrégé d'un ouvrage de Newton, intitulé, Abrégé de la chronologie des anciens royaumes, Genève, 1743, in-8°.

† BUTKENS (Christophe), natif d'Anvers, religieux cistercien, puis abbé de Saint-Sauveur, mort en 1650, a laissé, I. *Les Trophées sacrés et profanes du duché de Brabant*, 4 vol in-fol., La Haye, 1724; c'est la dernière édition. II. *Généalogie de la maison de Lynden*, in-fol., Anvers, 1626. III. *Le Grand théâtre sacré du duché de Brabant*, La Haye, 1729, 8 vol. in-8°.

† I. BUTLER (Samuel), naquit en 1612 à Strensham, dans le comté de Worcester, d'un riche laboureur. Après avoir fait ses études dans l'université de Cambridge, il fut placé chez un fanatique du parti de l'usurpateur Cromwel, et n'en fut pas moins fidèle à celui de son roi. Son poëme d'*Hudibras*, satire ingénieuse des partisans enthousiastes de Cromwel, décria la faction de ce tyran illustre, et ne servit pas peu à Charles II. Toute la reconnoissance qu'en eut ce prince fut de citer souvent l'ouvrage, d'en apprendre même plusieurs morceaux par cœur, tandis que l'auteur vécut et mourut dans l'indigence en 1680, à 68 ans. Il fallut qu'un de ses amis fît les frais de son enterrement. Soixante ans après, on érigea un monument à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster. Le sujet de ce poëme burlesque est la guerre civile d'Angleterre sous Charles Ier. Son dessein est de rendre ridicule les presbytériens et les indépendans, trompettes et acteurs de ces querelles funestes et absurdes. *Hudibras*, le héros de cet ouvrage, est le Don Quichotte du fanatisme. Il lui donne, comme au héros espagnol, un Rossinante et un Sancho Pança. Mais le Sancho anglais, au lieu d'être un paysan naïf, est un rusé tartuffe, habile théologien dogmatique, et qui, comme dit le poëte,

Mystères savoit démêler,
Tout comme aiguilles enfiler.

Butler peint son héros de couleurs originales et burlesques. Un homme qui auroit dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui règne dans cet ouvrage, seroit encore très-plaisant. Les gens de goût, en profitant de la gaieté de l'auteur, lui reprochent des longueurs, des détails puériles, des réflexions indécentes, des pensées basses, des gravelures. Nous en avons deux traductions en français; l'une en vers français par J. Towneley, publiée par l'abbé Tuberville-Wiedham, avec des remarques par M. Larcher, Londres, 1757, 3 vol. in-12; et l'autre en prose beaucoup meilleure. On a encore de Butler d'autres pièces burlesques, mêlées de plaisanteries tour à tour ingénieuses et insipides. De ce nombre est un pamphlet en une seule feuille in-4°, intitulé *Mola Asinaria*, ou *le Fardeau pesant et insupportable, mis sur les épaules de cette pauvre nation*, en anglais, 1659. On lui attribue aussi un *Poëme* sur un certain du Vall, singulier voleur de grand chemin. Il avoit à sa suite une troupe de menétriers qui jouoient des fanfares aux passans. Il leur demandoit ensuite pour boire avec beaucoup de politesse. Si les voyageurs ne faisoient pas bien les choses, il leur montroit des pistolets. Il obtint trois fois sa grace, et ce ne fut pas sans peine que Charles II signa enfin son arrêt de mort. Les œuvres de sir Butler ont paru avec une préface biographique et critique de Sam. Johnson, avec des notes de J. Aislen, en 2 vol. in-12, à Londres.

* II. BUTLER (Charles), théologien anglais, né au comté de Buckingham, élève d'Oxford, mort en 1647. Il a été maître de l'école

libre de Basingstoke, et vicaire de Laurent Wotten. Butler est auteur de la *Monarchie des femmes*, ou *Histoire des abeilles*, et d'un *Traité de musique*, imprimé à Londres en 1623.

III. BUTLER (Jacques), duc d'Ormond, fils de Thomas de Londres, écuyer, né en 1610, mort en 1688. A la mort de son grand-père, en 1632, il prit son titre de comte d'Ormond, mais il se distingua tellement par ses exploits contre les rebelles irlandais que Charles I le créa marquis d'Ormond. Lorsque Cromwel aborda en Irlande, le marquis se retira en France. Il contribua beaucoup à la restauration, et, pour récompense de ses nouveaux services, il fut nommé conseiller privé, et créé duc. En 1662, il fut nommé lord-lieutenant d'Irlande. Ce fut son activité qui fit échouer un complot de Bloods pour se saisir du château de Durham, où le duc auroit été pris lui-même. Mais ce hardi conspirateur, quelques années après, eut l'audace de l'arrêter dans son carrosse, au milieu de Londres même, et peu s'en fallut qu'il ne le pendît à Tyburne. Le duc fut heureusement tiré de ses mains par ses gens. Butler a été enterré à Westminster.

IV. BUTLER (Thomas), comte d'Ossory, fils du précédent, né à Kilkenny, en 1645, mort en 1680. Cromwel l'envoya à la tour. Huit mois après il fut élargi, et passa en Flandre. A la restauration il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Irlande. En 1666, il fut créé pair, sous le titre de lord Butler de Moore-Park. Ce seigneur servoit comme volontaire sous le lord Albermarle dans le combat naval qui eut lieu la même année contre les Hollandais. En 1673, il fut nommé amiral de la flotte, en l'absence du prince Rupert, et à la bataille de Mons, en 1677, il commandoit toutes les forces de la grande Bretagne.

V. BUTLER (Guillaume), célèbre alchimiste de Clare en Irlande, mort le 29 janvier 1618, âgé de 82 ans. On lui attribue l'invention d'une pierre, au moyen de laquelle il guérissoit les maladies les plus dangereuses et les plus invétérées; il fut bien accueilli par Jacques Ier. Van Helmont, dans un de ses ouvrages, fait un long détail des cures opérées par les vertus de cette merveilleuse pierre; mais on sait depuis longtemps, à quoi il faut s'en tenir sur les prétendues découvertes de l'alchimie, science qui n'est réellement propre qu'à faire des fripons et des dupes.

VI. BUTLER (Joseph), savant évêque, né en 1692 à Wantage, au comté de Berk. Son père qui étoit dissident voulut en faire un ministre de sa communion, et le plaça auprès du savant Jones, qui tenoit une académie à Tewksbury dans le Glocester. Là, il écrivit au docteur Clarke une lettre qui contient *des remarques* sur quelques propositions avancées dans son traité de l'existence de Dieu et de ses attributs. Ce grand homme fut si content des *remarques*, qu'il les a insérées dans sa dernière édition. Pendant son séjour à Tewksbury, il étudia profondément le système des non-conformistes, et ses réflexions l'amenèrent à embrasser la croyance de l'Eglise commune anglicane. Il vint dans ce dessein, en 1714, à Oxford, et s'attacha au collége d'Oriel. Il se lia étroitement avec M. Talbot, fils de l'évêque de Durham, dont le crédit lui procura successivement les places de prédicant de Rolls, et de recteur de Houghton et de Stanhope, au comté de Durham. En

1736, il fut secrétaire du cabinet de la reine Caroline, qui aimoit beaucoup à converser avec lui. Deux ans après, on lui donna l'évêché de Bristol, et peu après il fut doyen de Saint-Paul. Alors il résigna le rectorat de Stanhope. En 1746, il fut nommé secrétaire du cabinet du roi ; et en 1750, il obtint l'évêché de Durham. Butler est mort à Bath en 1752, et a été enterré à la cathédrale de Bristol. On a de lui un vol. de *Sermons*, et un ouvrage très-estimé, intitulé *Analogie de la religion naturelle, et de la religion révélée, avec la constitution et le cours de la nature*, 1736, in-8°. Il a encore donné une *Exhortation sur les formes extérieures de la religion*, qui a fait beaucoup de bruit, et lui a attiré l'absurde reproche d'incliner vers le papisme. L'archevêque Secker a publié une Réfutation de cette calomnie.

† VII. BUTLER (Alban), né à Londres, vint faire ses études en France, au collège de Douay, où il embrassa la profession ecclésiastique. Il mourut en 1782, directeur du collége anglais de Saint-Omer. On lui doit les *Vies des Pères, des Martyrs et des Saints*, en anglais. Les notes en sont critiques et savantes ; il en a été fait une Traduction française, Paris, 1765, 1788, 12 vol. in-8°, par Godescard et Marie.

* BUTRIO (Antoine de), jurisconsulte de Bologne, qui florissoit dans le 14e siècle et au commencement du 15e. On a de lui, *Repertorium juris canonici et civilis; commentaria in decretales et clementinas*, imprimé à Venise en 1678. Il avoit de grandes connoissances dans le droit. Son ouvrage eut assez de succès dans son temps. Simler, Forster et Fichard prétendent que Butrio mourut en 1408, et qu'il fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Saint-Michel-aux-Bois, près de Bologne ; d'autres prétendent qu'il est mort en 1417.

BUTTERFIELD, mort à Paris en 1724, à 89 ans, étoit ingénieur du roi *pour les instrumens de mathématiques*. Il les construisoit avec une justesse singulière, et réussissoit sur-tout dans les grands quarts de cercle.

* BUTTET (Marc-Claude), gentilhomme savoisien. Il a publié en 1559, Paris, in-4°, un *Epithalame pour les noces du prince Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et de la princesse Marguerite de France*. On a encore de lui un *Recueil de vers*, qui parut en 1561, Paris, in-8°, sous le titre de *Premier livre de vers, de Marc-Claude de Buttet, savoisien, dédié à très-illustre princesse Marguerite de France, duchesse de Savoie et de Berri, auquel a été ajouté le second, ensemble l'Amalthée*. Ce poète se faisoit gloire d'avoir le premier introduit l'usage des *Vers saphiques français* à l'imitation des Latins. Mais cette ridicule invention ne lui a pas fait plus d'honneur qu'à ceux qui s'en sont également vantés. La Croix-du-Maine cite de lui quelques *Poëmes* contre Barthélemy, avocat de Bourges ; l'*Histoire de Job, en vers français* ; et la *Mai*-[illegible]

* BUTTNER, professeur à Gottingue, et ensuite à l'université de Iéna, a fait un dictionnaire de presque toutes les langues anciennes et modernes dont l'on peut tracer les origines. Lorsque l'impératrice de Russie, Catherine II, fit publier ce fameux Glossaire de toutes les langues qui sont parlées dans son vaste empire, Buttner y trouva beaucoup à redire, et ajouta plusi

sieurs racines de langues asiatiques, qui étoient échappées aux recherches des voyageurs russes ; malheureusement il mit plus d'empressement à rassembler qu'à digérer et publier ses trésors. Il préparoit depuis long-temps le *Prodromus linguarum*, qu'il n'a pu achever, et qu'on publiera peut-être un jour. Tout ce qu'on a de ce savant professeur, consiste dans une petite série de *Tablettes camparatives des langues*, publiées à Gœttingue. Mais ces Tablettes aussi ne sont pas complètes, et il leur manque la fin. Un couple de chiens étoit la seule société de Buttner ; il passoit son temps à fumer, à prendre du café, et à compulser des extraits pour son dictionnaire. Il est mort à l'université de Iéna le 8 octobre 1801.

* BUTTS (Guillaume), célèbre médecin anglais, élève de Gonville Hall, à Cambridge, où il prit ses degrés en médecine. Il devint ensuite médecin et favori du roi Henri VIII, qui le fit chevalier. Butts fut un des fondateurs du collége royal de médecine à Londres. Il appuya de tout son pouvoir la réformation, et fut un des plus ardens partisans de Crammer. Shakespeare, dans une de ses pièces, le met en scène comme ami de ce grand prélat. Butts est mort en 1545, et a été enterré à Fulham.

* BUXBAUM (Jean-Christian), botaniste allemand, né vers le milieu du 17ᵉ siècle, fut membre de l'académie de Pétersbourg, où il fut appelé. Il voyagea à Constantinople, dans les îles de l'Archipel et en Arménie. Il est auteur d'un ouvrage imprimé à Hall, en 1721, in-8°, sous le titre d'*Enumeratio plantarum in agro Hallensi, locisque vicinis nascentium*. Il commençoit à en faire paroître un autre plus important à Pétersbourg, lorsqu'il mourut en 1729. Il fut publié en 5 vol. in-4°, 1728, 1740, et il est intitulé *Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum circa Bysantium et in Oriente observatarum*.

* BUXTON (Jédédias), né en 1704 à Elmenton, village du Derbyshire, est un mémorable exemple de ce que peuvent produire le génie et la pensée sans le secours des arts. Fils d'un maître d'école, jamais il ne put apprendre ni à lire ni à écrire ; et cependant il eut pour calculer un talent inconcevable. En compagnie, au milieu du tumulte et de toutes sortes de distractions, il résolvoit un problème. Un mathématicien lui demanda combien, dans un solide de trois côtés, dont chacun étoit de plus de 23,145,789 verges, il y avoit de pieds et de pouces cubes. En cinq heures, Jédédias eut résolu le problème au milieu de plus de cent laboureurs. En parcourant une pièce de terre, il en déterminoit la surface plus exactement qu'un autre en mesurant à la chaîne. En 1754, il vint à Londres, et vit la famille royale, mais sans aucun plaisir. On le mena aussi à une séance de la société royale, et au théâtre de Druy-Lane ; mais, au lieu de faire attention à la pièce, ou de montrer le moindre étonnement, il compta combien Garrick avoit prononcé de mots. Il vécut environ 70 ans, et eut plusieurs enfans.

† I. BUXTORF (Jean), né en 1564 à Camen en Westphalie, professeur d'hébreu à Bâle, célèbre par la connoissance de cette langue, mourut en 1629, à soixante-cinq ans. Il laissa sept enfans, deux fils et cinq filles. Il s'étoit marié à Bâle, où il fixa sa résidence, pour parvenir à une connoissance plus parfaite de la langue qu'il profes-

soit; il avoit pris chez lui des juifs habiles qui lui en développèrent toutes les finesses. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont les hébraïsans lui sont redevables, ceux qui méritent une attention distinguée sont, I. Un *Trésor de la grammaire hébraïque*, 2 vol. in-8°. II. Une petite *Grammaire hébraïque*, très-estimée, Leyde, 1701 et 1707, in-12, revue par Leusden. III. *Biblia rabbinica*, Bâle, 1618 et 1619, 4 vol. in-fol. IV. *Institutio epistolaris hebraïca*, in-8°, 1629; c'est un recueil utile à ceux qui veulent écrire en hébreu. V. *Concordantiæ hebraïcæ*, Bâle, 1632, in-fol., un de ses meilleurs ouvrages. VI. Plusieurs *Lexicons hébreux et chaldaïques*, Bâle, 1639, in-fol. VII. *De abbreviaturis Hebræorum*, in-8°, 1640. VIII. *Tiberias*, 1665, in-4°. IX. *Synagoga judaïca*, 1682, in-8°; c'est un tableau de la religion, des mœurs et des cérémonies des Hébreux; mais la trop grande prévention de l'auteur pour les rabbins lui fait adopter mille puérilités, qui n'avoient de fondement que dans leur imagination. Le petit *Traité de Léon de Modène*, sur la même matière, est, suivant le P. Nicéron, bien meilleur et plus judicieux.

† II. BUXTORF (Jean), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit en 1599, et mourut en 1664, à Bâle, où il professoit les langues orientales. On a de lui, I. Un *Lexicon chaldaïque et syriaque*, 1622, in-4°. II. Un *Traité sur les points et accens hébreux*, contre Cappel, Bâle, 1648, in-4°, en latin. III. Une *Anticritica* contre le même, à Bâle, 1662, in-4°; utile dans tous les endroits où il compare le texte hébreu avec les anciennes versions. IV. Des *Dissertations sur l'histoire du vieux et du nouveau Testament*, in-4°, Bâle, 1659. Il y traite de l'arche d'alliance, du feu sacré, de l'*Umim* et *Tumim*, de la manne, de la pierre du désert et du serpent d'airain, etc. V. Une traduction du *More Nevochim*, 1629, in-4°, et du *Cozri*, 1660, in-4°. VI. *Exercitationes philologico-criticæ*, 1692, in-4°. VII. *De sponsalibus*, 1652, in-4°.

† III. BUXTORF (Jean-Jacques), fils du précédent, consommé comme lui dans la connoissance des langues orientales, lui succéda dans sa chaire en 1664. Il mourut dans un âge avancé en 1704, laissant *plusieurs traductions* des ouvrages des rabbins, et un *Supplément* fort ample à la bibliothèque rabbinique. Nicéron lui attribue un recueil de sentences tirées des auteurs hébreux, sous le titre de *Florilegium hebraïcum*, Bâle, 1648, in-8°. Il est curieux, en ce qu'il prouve qu'en fait de morale les différens auteurs ont eu à peu près les mêmes idées.

IV. BUXTORF (Jean), neveu du précédent, successeur de son oncle dans la chaire des langues orientales, fut le quatrième professeur de cette famille, qui occupa ce poste pendant un siècle. On leur reproche à tous d'avoir eu trop d'attachement pour le rabbinisme, pour les accens et les points voyelles de la langue hébraïque. Cette érudition juive, qui leur a fait un nom, a paru fort vaine dans plusieurs de leurs ouvrages. Le dernier BUXTORF est mort en 1732, laissant des *Traités sur la langue hébraïque*, des *Dissertations*, des *Vers*, des *Sermons*, et un fils qui s'est montré digne de ses aïeux par son savoir.

† BUY DE MORNAS (Claude), né à Lyon, géographe du roi et des enfans de France, mourut à Paris en 1783. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique quelques années avant

sa mort, pour obtenir plus facilement les récompenses dues à son mérite. Cet auteur est principalement connu, I. Par un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762, 1770, 4 vol. in-4°. C'est, dit Drouet, la collection de cartes la plus complète pour le progrès de l'éducation. On y fait marcher d'un pas égal la géographie et l'histoire. II. Par une *Cosmograhie méthodique et élémentaire*, in-8°, avec figures et cartes, 1770. III. Et par une *Dissertation sur l'éducation*, Paris, 1747, in-12.

BUYER (Barthelémi), conseiller de ville à Lyon, sa patrie, en 1482, fit connoître le premier l'imprimerie dans cette ville. Il publia d'abord une *Légende dorée*, à deux colonnes, en caractères gothiques, ayant les lettres initiales peintes à la main, et sans aucun chiffre aux pages. Ce livre date de l'année 1476; le *Speculum vitæ humanæ*, que de Bose a cru le premier livre imprimé à Lyon, et le nouveau *Testament*, de la version de Guyars des Moulins, sont de 1417. L'année suivante, Buyer mit sous presse la *Pratique de chirurgie* de Chauliac, in-fol. Gabriel Naudé s'est trompé, lorsqu'il a donné pour le premier ouvrage sorti des presses lyonnaises les *Pandectes de médecine* de Sylvaticus : elles ne parurent qu'en 1478.

* I. BUYS (Guillaume du), né à Cahors en Quercy. Ce poëte, qui vivoit sous Henri II, remporta plusieurs prix aux jeux floraux. On a de lui deux recueils de poésies : *l'Oreille du prince, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, qui parut en 1582, Paris, in-8°, et les *Œuvres de Guillaume du Buys, Quercinois, contenant plusieurs et divers traités*, etc. Paris, in-12, 1583. Ce second recueil est bien préférable au premier, fait sans l'aveu de l'auteur, qui le trouvoit lui-même défiguré en beaucoup d'endroits, et rempli de fautes grossières.

II. BUYS. *Voyez* VAN-BUYS.

* BUYSEN *ou* BUSENUS (Antoine), natif de Bréda, exerça d'abord la médecine à Anvers, et la professa ensuite à l'académie de Louvain. Il joignoit à cette science une connoissance profonde des langues orientales. Ses *œuvres* ont été publiées à Louvain en 1548. *Voy.* Van Goor, description de Bréda, pag. 304.

BUYSTER. *Voy.* BUISTER.

† BUZANVAL (Nicolas CHOART de) naquit à Paris en 1611. Il fut sacré évêque de Beauvais en 1652. Il avoit d'abord occupé une charge de conseiller au parlement de Bretagne, une autre au grand-conseil. Le diocèse de Beauvais se loue encore des établissemens que Buzanval y fit. Il fonda un hôpital général, un grand et un petit séminaire. La modestie donnoit encore plus de lustre à sa générosité et à ses autres vertus. Il fit dire publiquement dans un synode, par un archidiacre « qu'il prioit instamment qu'on ne se servît jamais du mot de *Grandeur*, soit en lui parlant, soit en lui écrivant. » Le titre de *Comte* et de *Pair de France*, et tous les autres, étoient, selon lui, un poids dangereux pour un évêque, à qui ils font souvent haïr la pauvreté évangélique. Il mourut en 1679.

BUZELIN (Jean), jésuite, né à Cambrai, et mort à Lille en 1626, s'occupa particulièrement de l'histoire de son pays. On lui doit, I. *Annales Gallo-Flandriæ*, Douay, 1624

in-folio. II. *Gallo-Flandria sacra et profana*, 1625, in-folio. Cet ouvrage offre la description de toutes les villes et bourgs de la Flandre, des antiquités, des mœurs des habitans.

† BUZOT (François-Nicolas-Louis), avocat à Evreux, où il naquit le 1er mars 1760, fut nommé député du tiers-état de ce bailliage aux états-généraux en 1789. Il y parla souvent et sans la moindre influence. Un organe sombre, une diction traînante, une physionomie lugubre, ses prédictions continuelles de complots et d'attentats le firent surnommer par ses collègues le *Prophète du malheur*. Après la session de l'assemblée nationale, il fut vice-président du tribunal criminel à Paris, nommé en septembre 1792 député à la convention, il se déclara, contre son opinion, pour la république, mais ne craignit pas d'attaquer Danton et Robespierre, accusa l'assemblée d'exercer un despotisme pire que celui de la monarchie, signala ce dernier comme un dictateur. Après la mort de Louis XVI il demanda le bannissement de la famille de ce monarque, et sur-tout celui du duc d'Orléans. Le 8 octobre il proposa de décréter que chaque département envoyât, pour la garde de la convention, autant de fois quatre hommes qu'il auroit fourni de députés. Il fit décréter une loi qui bannissoit à perpétuité les émigrés et condamnoit à mort ceux qui rentreroient en France, et peine de mort contre quiconque proposeroit de rétablir la royauté; il reprocha à la convention d'avoir prononcé sur le sort de Louis XVI. Proscrit au 31 mai 1793, il fut mis en arrestation chez lui, et s'étant échappé, il se sauva à Evreux et contribua à soulever le Calvados contre la convention, ce qui motiva contre lui le décret d'accusation rendu le 13 juin. Le mouvement n'ayant pas eu le succès qu'il s'en étoit promis, il s'embarqua à Quimper pour se rendre à Bordeaux : un décret le déclara traître à la patrie et le mit hors la loi : après avoir erré quelque temps, il fut trouvé mort dans un champ avec Pétion, à demi dévoré par les animaux. Pour le rendre odieux au peuple on l'avoit surnommé le *roi Buzot;* la convention avoit aussi décrété que sa maison à Evreux seroit rasée. Des secours furent ensuite accordés à sa veuve.

*BUZRUK-OMID *ou* KAYA-OMID-ROUD-BUZRUKBARY succéda en l'année 518 de l'hégire à Hassan Sabah qui l'avoit adopté. Ce fut le second prince de la race des Ismaéliens de Perse ou de Roudbar, ville où il avoit reçu le jour. Il soutint dignement le nom de *roi des assassins* donné à toute cette famille, qui est celle du Vieux de la Montagne dont parle l'histoire des croisades. Il fut l'émule de son prédécesseur, aussi connu que lui par ses crimes. Il se servit, à son exemple, de tous les moyens de destruction contre ses ennemis. Plusieurs princes étrangers reçurent la mort de ses satellites, entre autres, Moustarched Billah, 29e calife de la dynastie des Abassides, à qui une troupe de ces assassins ôta la vie l'an 529 de l'hégire, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Buzruk ne survécut que trois ans à ce crime et mourut l'an 532, après un règne de 14 années, durant lesquelles il avoit soutenu plusieurs guerres heureuses contre les lieutenans de Moazeddim Sandjiar, sultan.

† BUZUR-DJUMBER, calife égyptien dans le 12e siècle, est connu par une réponse faite sur la demande quel étoit le meilleur des rois ? « C'est, répondit-il, celui dont

les bons n'ont rien à craindre, et que les méchans redoutent. »

† BUZURGE-MIHIR, visir de Nouchirouân et gouverneur d'Hormouz son fils, étoit un homme recommandable par ses vertus et qui remplit en sage le poste délicat qui lui étoit confié. Lorsque le jeune prince se livroit trop au sommeil, il prenoit la liberté de l'éveiller en faisant l'éloge de l'activité de son père. Le disciple, fatigué des leçons de son maître, le fit dépouiller par des voleurs feints, un matin qu'il sortoit de sa maison. Vous voyez, lui dit le prince, à qui il raconta cet événement, que la diligence n'est pas toujours une si bonne chose; on ne vous auroit point volé si vous eussiez eu plus de paresse. Buzurge, faisant usage de sa présence d'esprit ordinaire, lui répondit sur-le-champ: Il est vrai; mais les voleurs ont été encore plus diligens que moi. Nouchirouân demanda dans une assemblée de philosophes de l'Inde et de la Grèce, qu'est-ce qui pouvoit arriver de plus fâcheux en ce monde? Chacun émit son opinion. Lorsque ce fut le tour de Buzurge à parler. « J'estime, dit-il, que le plus grand malheur est de toucher au terme de la vie sans avoir pratiqué la vertu. » Buzurge-Mihir parvint à une vieillesse avancée sous le règne de son disciple qui succéda à Nouchirouân, et eut pour lui tout le respect que la sagesse et la vertu aient jamais pu s'attirer. On lui attribue l'invention *des jeux de dames et d'échecs. Voy.* Chosroès, n° I.

* BYBLIS (Mythol.), fille de Milet et de Cyané. Ayant découvert à Caunus son frère la passion qu'elle sentoit pour lui, ce jeune homme en conçut tant d'horreur qu'il prit la fuite pour se cacher. Byblis le poursuivit dans la Carie et la Lycie, sans pouvoir l'atteindre; enfin, excédée de fatigue et de douleur, elle se jeta sur le gazon, où elle versa tant de larmes de honte et de désespoir, que les nymphes, touchées de compassion, la changèrent en fontaine.

* BYDBAI, *ou* Pylpai, *ou* BYDBA, visir ou ministre de Debéhélim, roi des Indes, étoit brahme. On attribue à ce philosophe fameux le livre des apologues, intitulé *De la sagesse des siècles.* Cet ouvrage est le plus ancien de ce genre, et celui, au rapport des Orientaux, qui a été traduit par Esope, ou qui lui a servi de modèle. Il seroit difficile de décider si Bydbai a écrit le premier des fables, si Lokman en est l'inventeur, s'ils sont eux-mêmes les copistes d'Esope, ou bien si Esope, Lokman et Bydbai ne font qu'un. Plusieurs personnes l'ont pensé, parce que leurs apologues se ressemblent presque tous. Mais il faut remarquer que si le sujet des fables semble le même, elles diffèrent entièrement par la forme. Celles d'Esope et de Lokman sont détachées et toujours suivies d'une moralité qui en explique le sens: au contraire, Bydbai ne présente les siennes que pour donner à ses leçons de morale une clarté plus vive, en les appuyant d'exemples faciles à saisir: elles sont même coupées par une, deux, trois autres fables incidentes qu'il met dans la bouche de ses personnages. On pense d'ailleurs que les apologues d'Esope lui étoient inspirés par les circonstances où il se trouvoit. On dit de Lokman qu'il déguise la vérité pour la faire entrer dans l'oreille des rois; mais Bydbai composa son livre exprès pour leur instruction. Il est en 14 chapitres et a changé de nom toutes les fois qu'on l'a traduit. Bydbai le composa dans la langue de l'Inde, sous le titre de *Testament de Househenc*, ou *le livre de la*

sagesse de tous les siècles. Burzouyé, premier médecin du roi Nouchirouân, qui en fit la première version, l'appela le Livre auguste. Cette version étoit en peglvi, ancien idiome de la Perse, et a servi de modèle à toutes les autres. Il porte en arabe et en persan moderne le nom de Kolaïlah et Dimnah (noms des deux personnages principaux des deux premiers livres), et enfin, dans cette dernière langue, celui des lumières de Canopus. David Saïd, d'Ispahan, en a traduit une partie en français, Paris, 1644, sur une version turque, et a intitulé la sienne le Livre des lumières ou la conduite des rois. Laland et Cardonne ont donné aussi, d'après la version turque, les apologues de Bydbai, traduits en français, 3 vol. in-12, sous le titre de *Fables de Bydbai.* Il y a à la bibliothèque impériale un manuscrit de Kolaïlah et Dimnah, en persan, par Hossein Bunez Kachæfi, avec la version littérale française de M. Petit de La Croix.

* I. BYE (Jacques de) fut tout à la fois graveur, libraire et marchand d'estampes à Anvers. Cet artiste a gravé, au commencement du 17e siècle, beaucoup de pièces au burin, parmi lesquelles on distingue les portraits des rois, des reines et des dauphins de France, pour la grande édition de l'histoire de Mezeray; une partie de la vie de Jésus-Christ, la vie de la Vierge, etc.

* II. BYE (Corneille de), fils et élève du précédent, né à Anvers en 1620, a gravé les figures iconologiques de César Rippa. Il a laissé un petit *Traité sur l'art de la peinture.*

* BYFIELD (Nicolas), théologien puritain, né au comté de Warwick et élève du collége d'Exeter à Oxford. Après avoir pris les ordres, il s'établit d'abord à Chester, et ensuite à Isleworth, dans le Middlesex, où il mourut en 1622. C'étoit un zélé calviniste et sabbatarien. On a de lui plusieurs volumineux ouvrages sur la théologie. Son fils Adoniram se distingua dans la rébellion, et fut secrétaire de l'assemblée du clergé à Westminster.

† BYGOIS, vierge de l'antique Etrurie, avoit, dit-on, écrit sur la Foudre un *Traité* que les aruspices consultoient souvent pour leurs divinations.

BYNÆUS (Antoine), né en 1654 à Utrecht, mort à Deventer en 1698, à 44 ans, ministre protestant, disciple de Grævius, et versé comme lui dans les langues, l'histoire et les antiquités, laissa des ouvrages très-savans. On consulte encore, I. Son *Traité de calceis Hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4°. II. Son *Christus crucifixus*, Amsterdam, 1692 à 1698, trois parties in-4°. III. *Explicatio historiæ evangelicæ de nativitate Christi*, Amsterdam, 1689, in-4°.

* I. BYNG (George), vicomte de Torrington, et brave amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, mort en 1733. Il entra jeune dans la marine, et, après avoir passé par tous les grades inférieurs, il étoit contre-amiral en 1703, et servit en cette qualité sous sir Cloudesley Shovel, dans la Méditerranée. En 1706 il fut chargé de porter du secours à Barcelonne, qui étoit alors assiégée par le duc d'Anjou. Il se fit une grande réputation dans cette circonstance, et à son retour il fut fait amiral. En 1708 il fut chargé de protéger l'Écosse contre l'invasion dont elle étoit menacée par le prétendant. Son activité contraignit l'ennemi à retourner en France sans avoir exécuté son projet. La même année il eut l'honneur de

conduire la reine de Portugal à Lisbonne. Sa majesté lui donna son portrait dans une boîte enrichie de diamans; et, à son retour en Angleterre, il fut fait trésorier de l'amirauté. En 1715 George I[er] le créa baronnet. En 1717 il fut envoyé dans la Baltique pour s'opposer à la Suède, qui menaçoit d'une invasion en faveur du prétendant. Il y resta jusqu'à ce que cette puissance eût renoncé à son projet. En 1718 il fut nommé commandant en chef dans la Méditerranée, et il chassa la flotte espagnole des eaux de la Sicile, où il remporta une victoire signalée, qui lui mérita des lettres de félicitation de la part de George I[er], de l'empereur Charles et de la reine de Danemarck. Cette expédition sauva la Sicile, dont l'Espagne se seroit infailliblement emparée. Byng ne montra pas moins de talent et de politique comme négociateur qu'il avoit prouvé de courage et de prudence comme amiral. En 1721 il fut créé comte de Torrington, et chevalier du Bain. Depuis, il fut lord de l'amirauté, et exerça cette place dignement jusqu'à sa mort.

II. BYNG (Jean), amiral anglais, célèbre par ses malheurs, fils du précédent, se montra digne de son père dans plusieurs expéditions maritimes. Parvenu aux premiers grades de la marine militaire, il fut envoyé en 1756 contre l'escadre de France, commandée par La Galissonnière, pour empêcher la prise de Mahon. Il y eut un combat le 20 mai. Le chef de la flotte anglaise fut obligé de se retirer; et dès qu'il fut arrivé à Londres, on demanda sa tête au conseil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquebusé, plutôt pour apaiser les clameurs du peuple, qui étoient alors excessives, que comme coupable du crime qu'on lui imputoit. La sentence, confirmée par le conseil du roi, fut exécutée le 14 mars 1757. On lui reprocha d'avoir relâché en Portugal pour vendre différentes marchandises d'Angleterre, dont ses vaisseaux étoient chargés, de n'avoir canonné que de loin, et de ne s'être pas assez approché du vaisseau amiral de France. Si ce jugement ne fut pas injuste, il fut du moins très-sévère; et l'Europe plaignit cet infortuné, qui s'étoit montré dans plusieurs occasions guerrier intrépide et zélé citoyen. Plusieurs même pensèrent que c'étoit une victime que le gouvernement avoit immolée. Byng le sentoit lui-même, et disoit à ses amis que son procès étant devenu une pure affaire de politique, il n'en falloit rien espérer de favorable. Il souffrit la mort avec constance, et attendrit jusqu'à ses ennemis.

BYNGHAM. *Voyez* BINGHAM.

† BYNKERSHOEK (Corneille Van), né à Middelbourg en 1673, étudia d'abord la théologie dans l'université de Franeker, et se livra ensuite à l'étude du droit. Créé docteur en droit à Franeker en 1674, il fut nommé président du haut conseil de Hollande, et mourut à La Haye le 15 avril 1743. On lui doit quelques *Traités de droit public*, parmi lesquels on peut distinguer, I. Un vol. in-4° de *Questions*, imprimé à Leyde en 1737. II. Un *Traité, de foro legatorum*, publié en Hollande en 1721. Barbeyrac a donné une traduction de cet écrit, sous ce titre: *Traité du juge compétent des ambassadeurs, tant pour le civil que pour le criminel*, La Haye, 1723. Elle a été réimprimée en 1730, à la suite du Traité de l'Ambassadeur par Wicquefort. Un envoyé du duc de Holstein, auprès des états-généraux des Provinces-Unies, s'étoit fort endetté

dans le commerce des actions de la mer du Sud à la fin de l'année 1720; ses créanciers s'adressèrent à la cour de Hollande, qui leur accorda la permission de citer le ministre étranger à ce tribunal, et de saisir tous ceux de ses effets qui ne seroient pas nécessaires à son usage. L'envoyé s'en plaignit aux états-généraux, comme d'une infraction au droit des gens. La cour de Hollande entreprit de justifier ses procédures par une lettre qu'elle écrivit aux états de province. L'affaire eut un grand éclat. Bynkershoek, interrogé sur cette question, en dit son sentiment, et promit de le rédiger par écrit. Ce fut ce qui donna lieu à son *Traité*.

* BYNS (Anne), religieuse et maîtresse d'école à Anvers, se distingua parmi ceux qui, dans l'enfance de l'art, cultivèrent les muses flamandes ou hollandaises. Elle écrivit, entre les années 1520 et 1540: deux livres de ses *Refreins* (Tefereinen) et non seize (comme Foppéus l'a avancé par erreur, part. I, pag. 65), parurent en 1529. Eligius Eucharius ou Houcharius, les traduisit en vers.

*BYRADIAN (Sempod), prince particulier de la famille parratide arménienne, naquit vers l'an 30 de l'ère vulgaire. Après avoir succédé à son père dans la principauté de Sper, il bâtit la ville de Sempadavan, et y fixa sa résidence ordinaire. A l'époque du massacre ordonné en 68 par Erovant II, de la famille du roi Sanadroug, un des fils, nommé Ardacès, encore en bas âge, se sauva en Perse, par le moyen de son gouverneur. Byradian se déclara alors protecteur de cet enfant, et jura une vengeance éternelle contre Erovant: il se rendit auprès d'Ardacès, et l'éleva jusqu'à l'âge de 20 ans; ensuite il l'emmena en Arménie avec une armée formidable composée de Persans, d'Assyriens et d'Arméniens. Après avoir donné des batailles sanglantes et s'être emparé de toutes les places fortes, Byradian poursuivit l'ennemi jusque dans son palais; il l'atteignit de suite et le mit à mort, plaça Ardacès sur le trône de son père, et obligea les troupes et les peuples d'Arménie à reconnoître leur roi légitime. A la suite de cette victoire, Byradian obtint la dignité d'Asbed, (chevalier.) Il fut nommé gouverneur du palais du roi, et commandant de toutes ses armées. Il remporta des victoires éclatantes sur les Alains, défit les armées de Trajan, et conduisit prisonnier le roi Artmau qui possédoit les bords de la mer Caspienne. Ce général, après plusieurs actions glorieuses, mourut vers l'an 127, dans un âge fort avancé. L'histoire de la Géorgie, imprimée à Madras, donne beaucoup de détails sur ce personnage.

* BYRASP (N.), personnage d'antiquité, contemporain de Nembrod, fut, d'après la fable, le premier souverain de la Perse. Ayant commis des cruautés inouïes, les habitans de cette contrée le chassèrent, et il se changea en dragon. Il ordonnoit que tous les biens fussent en commun, et il vouloit que tout fût fait en public, tant pour parler que pour agir. Byrasp se rendit habile dans les connoissances astronomiques et devint encore plus nuisible aux hommes. Il avoit l'intention de sacrifier aux dieux un grand nombre de personnes; tout le monde se révolta contre lui, et on le poursuivit jusqu'à la montagne de Thempovent. Mais Byrasp, ayant rassemblé une nouvelle armée, vint fondre tout d'un coup sur l'ennemi, et lui causa une grande perte. Cependant la multitude reprit le dessus et remporta une victoire; Byrasp se sauva alors près de la montagne;

mais il y fut atteint de suite; on le mit à mort, et on le jeta dans une fosse de soufre. Moïse de Korène parle de ce personnage de l'antiquité, liv. 1, ch. 31.

† BYRGE (Juste), constructeur d'instrumens de mathématiques à Cassel vers l'an 1596, avoit été formé par la nature pour de plus grandes choses. Dans les intervalles que lui laissoit son art, il fit deux découvertes très-belles : les *Logarithmes*, et le *Compas de proportion*. Ces inventions furent longtemps inconnues; car Byrge travailloit dans le silence et l'obscurité.

* I. BYRNE (Guillaume), graveur; né à Londres, élève de son oncle, qui gravoit le blason, eut le bonheur de réussir si bien dans un *Paysage* d'après Wilson, qu'il obtint un prix de la société pour l'encouragement des arts. Son ouvrage fut regardé comme l'annonce d'un talent supérieur, et on l'envoya à Paris pour se perfectionner. Il y travailla sous Aliamet Wille, et retourna en Angleterre, où il grava les *Antiquités de la Grande-Bretagne*, une *Suite des vues de lacs*, sans parler de beaucoup d'autres morceaux très-estimés. Son principal mérite étoit dans la perspective aérienne, et dans l'effet général du clair-obscur. Il est mort en 1805, âgé de 62 ans.

* II. BYRNE (William), graveur anglais, né à Cambridge en 1746, nous a laissé plusieurs *Paysages* et autres morceaux d'après Vernet, Webber, Wilson, etc., ainsi que beaucoup de jolies *Vues* des campagnes d'Angleterre, etc.

* BYROM (Jean), poëte anglais, né en 1691 à Kersal, près de Manchester, mort, en 1763, élève du collége de la Trinité à Cambridge, où il fut boursier (agrégé). C'est lui qui a écrit la belle *Pastorale de Colin à Phœbé*, dans le Spectateur, tom. VIII, et les *Lettres sur les songes*, signées Jean Schadow dans le même ouvrage. Byrom a donné un *Système de tachigraphie*, qui est estimé; et son principal revenu provenoit des leçons qu'il donnoit de cet art. En 1724, il fut associé de la société royale. On l'a regardé comme un homme de mérite, mais très-porté à la mysticité.

* BYRON (Jean), célèbre marin, connu par son voyage autour du monde, et sa découverte de l'île de Byron, naquit le 8 novembre 1723. Étant à peine âgé de 17 ans, il s'embarqua, l'an 1740, sur un des vaisseaux de l'escadre de lord Anson, destinée à faire le tour du monde. Son vaisseau, ayant perdu ses mâts, resta en arrière, et manqua de périr. Il descendit à terre, au nord du détroit de Magellan, où il montra le plus grand courage. Il eut enfin le bonheur de revenir en Angleterre en 1745. — En 1758, il fut nommé commodore d'une flottille de trois vaisseaux de guerre, et se distingua par des actions d'éclat dans la guerre contre les Français. En 1765, il entreprit, avec deux frégates, un nouveau voyage autour du monde, et découvrit dans la mer du Sud, près de l'équateur, une île qui depuis porte son nom. Il revint heureusement en Angleterre au bout de 22 mois. Un de ses officiers a décrit ce voyage, sous ce titre : *John Byron's Voyage round the world, etc., etc.*, London, 1766, in-4°. L'ouvrage a été traduit en français par M. Suard, Paris, 1767, in-12. Il a lui-même décrit avec beaucoup d'intérêt les dangers qu'il a courus pendant son premier voyage, dans l'ouvrage qui a pour titre : *John Byron's narrative containing an account of the great distresses suffered by himself*

and his companions in the coast of Patagonia, etc., etc., London, 1748 et 1768. Byron mourut à Londres en 1786.

*BYS (Jean-Rodolphe), peintre, né à Soleure le 11 mai 1660, de parens nobles, alla de bonne heure en Italie, où il apprit son art. En 1700 il fut présenté au pape, et en 1704 il fut appelé à Vienne par l'empereur, qui le chargea de peindre *le plafond de la grande salle d'audience* : cet ouvrage suffiroit seul pour lui valoir le titre de grand peintre; il fut également chargé de décorer *de peintures à fresque* la bibliothèque impériale. Lorsque l'empereur vit pour la première fois ce travail, il lui en témoigna sa satisfaction. L'électeur de Mayence, l'ayant appelé à sa cour, en fit son premier peintre. Il y resta jusqu'à la mort de ce prince. Bys a peint, dans le château de Geubach, évêché de Wurtzbourg, un *paradis terrestre, avec presque toutes les espèces d'animaux*; le peintre s'est surpassé lui-même dans ce travail admirable. Dans le château électoral de Pomesfeld, il y a de lui un grand nombre de tableaux; savoir, I. Les *trois Parques*, les *quatre Saisons*, et *vingt-quatre enfans représentant les vingt-quatre heures*. II. *L'Air représenté par Junon, priant Eole de déchaîner les vents contre les vaisseaux d'Enée*. III. *L'Eau, par Neptune, avec des chevaux marins, des sirènes, des poissons, etc.* IV. *Le Feu, par Mars, qui commande des armes à Vulcain : Vénus, en secret, l'invite à un repas, où l'on voit toutes sortes de mets, et dans le fond, un laboratoire de chimie*. V. *La Terre, par Cybèle, Vertumne, et d'autres dieux assis sur un globe: chacun d'eux offre un don à la déesse*. On y voit toutes sortes d'animaux, des plantes, des fruits, etc. Ces tableaux sont dans la salle d'audience. Dans les petits cabinets sont les tableaux suivans, VI. Une *urne avec des fleurs, des fruits et des enfans*. VII. *Artémise avec toute sa cour*. VIII. *Les quatre parties du monde et le firmament, représentés à fresque par plus de cent figures*. IX. *Les différens travaux d'Hercule, aussi à fresque*. X. *Neptune et Thétis, peints à l'huile*. XI. *Plusieurs morceaux d'architecture, avec des chevaux*. Peu de temps avant sa mort, Bys avoit commencé un tableau représentant les *trois vertus théologales*, mais il ne put l'achever. Il mourut à Wurtzbourg le 11 décembre 1738.

*BYSANT (Posdus), Grec d'origine, naquit à Constantinople vers l'an 320. Après avoir fini ses études dans cette capitale, il fut évêque dans la Cappadoce, vint en Arménie, et s'attacha à l'Eglise de cette nation. Il entra au service du patriarche, devint membre du conseil des évêques, et eut la surveillance des maisons des pauvres. Cet auteur mourut vers la fin du 4e siècle, et laissa un ouvrage historique, en arménien, intitulé *Byzantaran*, qui fut imprimé à Constantinople en 1730, vol. in-8°. Il contient l'histoire de 50 années; c'est-à-dire depuis 340 jusqu'à 390. Byzant divisa son histoire en six livres : il ne nous reste que les quatre derniers; les deux premiers sont perdus. Il existe peu d'auteurs aussi prolixes qui aient aussi peu d'ordre. Cependant son ouvrage renferme beaucoup de choses curieuses qu'on ne trouve pas ailleurs.

† BZOVIUS (Abraham), dominicain polonais, professeur de philosophie à Milan, et de théologie à Bologne, retourna dans sa patrie, et s'y distingua par ses sermons, ses leçons de philosophie et de théologie, et son zèle pour l'agrandis-

sement de son ordre. Revenu en Italie, il entreprit, à la prière de quelques savans, de continuer les *Annales* du cardinal Baronius. Il exécuta ce grand projet en 9 vol. in-fol., qui s'étendent depuis 1198 jusqu'en 1572. La continuation est peu digne de l'ouvrage du premier auteur. Il ne voit par-tout que les dominicains : ce sont moins les Annales de l'Eglise que celles de son ordre. Il entasse sans choix les pièces vraies et fausses. Les cordeliers lui firent des reproches plus graves. Il n'avoit pas respecté un de leurs grands hommes, Jean Scot, appelé, on ne sait trop pourquoi, *le Docteur subtil*. Ce crime lui attira quelques injures. Herwart, savant bavarois, attaqua Bzovius avec plus de raison sur les faussetés avancées contre l'empereur Louis de Bavière. On a de lui plusieurs autres compilations peu lisibles. Telles sont ses *Vies des Pères*, en 3 vol. Ce dominicain mourut en 1637 dans le monastère de la Minerve. Il avoit été d'abord logé au Vatican; mais son valet y ayant été tué, et lui-même volé, il avoit pris l'épouvante, et s'étoit retiré chez ses confrères.

CAAN CABA

† CAAB (BEN-ZOHAIR), d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satiriques contre Mahomet ; mais ce prophète ayant conquis l'Arabie, il finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès-lors son favori et son conseil. Caab l'aida dans la composition de l'Alcoran. Mahomet, en reconnoissance, lui donna son manteau. Il mourut l'an de J. C. 622. Gérard J. Lette a donné une édition estimée de l'ouvrage intitulé *Caab Ben-Zohair, carmen panegyricum in laudem Muhammedis; Amralkeisi Moallakah, cum scholiis arab. et vers. lat. Levini Varner, accedunt sententiæ imperatoris Ali*, etc., Lugduni Batavorum, 1748, in-4°. On a mis en tête de cet ouvrage l'éloge d'Albert Schultens.

CAANTHE (Mythol.), fils de l'Océan. Son père lui ordonna de poursuivre Apollon qui avoit enlevé sa sœur Mélia. Caanthe, ne pouvant le contraindre à la rendre, mit le feu à un bois consacré à ce dieu, qui, pour le punir, le tua à coups de flèches.

CAATH, fils de Lévi, père d'Amram, et aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche et les vases sacrés du tabernacle dans les marches du désert.

CABADES, *ou* CAVADES, *ou* KOBAD, roi de Perse, fils de Pérose, ayant porté une loi qui autorisoit la communauté des femmes, et faisant usage de toutes celles qui lui plaisoient, perdit son trône, et fut enfermé dans une tour. Sa femme l'en délivra en s'abandonnant à la passion du gouverneur, éperdument amoureux d'elle. Cabades s'évada sous les habits de sa femme, fit crever les yeux à son frère, et reprit la couronne. Les Huns Nephtalites lui fournirent des secours. Il déclara la guerre à l'empereur Anastase I, ravagea l'Arménie et la Mésopotamie, prit Amide et l'abandonna au pillage. Un vieillard lui représentant combien le carnage qu'on exerçoit

dans le sac de cette ville étoit indigne d'un roi : « C'est pour vous punir, répondit Cabades, de votre résistance. » — « Plus notre résistance, reprit le vieillard, a été grande, plus votre victoire est glorieuse. » Cette réponse désarma Cabades, et le pillage cessa. La paix fut conclue quelque temps après ; mais la guerre recommença sous Justin et sous Justinien. Cabades fut moins heureux sous ce dernier empereur, et mourut en 531. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les siens. Il fut cruel envers ses sujets, et implacable dans ses vengeances.

* CABALLINO (Gaspard), né dans le territoire de l'Abruzze, se rendit célèbre par ses connoissances dans le droit. Il vivoit dans le 16e siècle. Il a publié I. *De evictionibus, cui accessit libellus de ædilitatis actionibus*. II. *Milleloquium juris, operis miscellanei, et omni facultatum genere collector*.

CABALLO (Emmanuel) s'illustra dans le temps du siége de Gênes, sa patrie. Les Français, qui l'assiégeoient depuis seize mois, avoient affamé cette ville. Un vaisseau chargé de vivres et de munitions alloit se rendre aux assiégeans, si Caballo ne fût monté de suite sur un autre vaisseau, et ne l'eût amené dans la ville, au milieu des Français qui faisoient de continuelles décharges sur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom de libérateur de sa patrie, et fit lever le siége en 1513.

* CABALLUS (François), médecin, natif de Brescia en Italie, florissoit au commencement du 16e siècle. Il enseigna avec beaucoup de réputation dans les écoles de Padoue, et continua les exercices de la chaire jusque dans un âge fort avancé. Il se retira alors dans sa ville natale, où il mourut vers 1540. On ne connoît de lui qu'un seul ouvrage, intitulé *Libellus de animali pastillas theriacas et theriacam ingrediente*. Il parut à Venise en 1497, in-folio, et encore dans le même recueil, avec les *Opera medica de Montagnana*, Venise, 1565, in-fol. ; Lyon, 1525, in-4° ; Francfort, 1604, in-fol. ; Nuremberg, 1652, in-fol.

CABANE (Robert de), fils de la fameuse Catanoise, fut arrêté avec sa mère en 1345, après l'assassinat d'André de Hongrie. (*Voy*. ANDRÉ n° V.) On leur donna la question dans une place sur le bord de la mer. La mère mourut des douleurs de la torture, et le fils fut tenaillé.

* I. CABANIS, né à Yssoudun, commune du bas Limousin, préféra à une charge de judicature les occupations agricoles. Il fut lié avec Turgot, alors intendant de province, et souvent employé par cet administrateur éclairé. On lui doit le perfectionnement de plusieurs espèces de fruits. Il est mort au mois de novembre 1786. On a de lui un ouvrage intitulé *Essai sur les principes de la greffe*, qui fut couronné en 1764 par l'académie de Bordeaux. On en a donné une nouvelle édition en 1803. Il introduisit dans son pays l'usage de la pomme de terre..... L'un des premiers il croisa l'espèce espagnole avec des brebis du Limousin et du Berri.

* II. CABANIS (Pierre-Jean-George), fils du précédent, médecin, professeur d'hygiène, membre de l'institut de France, du sénat conservateur, de la société philomatique, de la société médicale d'émulation, manifesta de bonne heure son goût et son aptitude aux sciences et aux belles-lettres. A l'âge de 20 ans, il avoit traduit *en vers* des fragmens de l'Iliade. Déjà connu par ses talens et par ses principes philosophi-

ques avant la révolution, il en embrassa la cause avec ardeur, sans cependant avoir jamais donné dans aucun de ses excès. Lié avec Mirabeau, il fut son médecin et reçut ses derniers soupirs. Il étoit membre du conseil des cinq-cents lors de la révolution du 18 brumaire, et ce fut sur sa proposition que le conseil déclara qu'il n'y avoit plus de directoire. On lui reproche d'avoir demandé peu de temps avant pour le directoire une prolongation de la faculté de comprimer la presse, et d'avoir dit que si on n'adoptoit pas cette mesure les journaux royalistes quitteroient bientôt le masque, etc.; dans une autre circonstance il prononça un long discours contre le terrorisme et contre la monarchie. Ce savant a donné plusieurs ouvrages. I. *Observations sur les hôpitaux*; Paris, 1790, in-8°. II. *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau l'aîné*, ibidem, 1791, in-8° de 66 pages. III. *Travail sur l'éducation publique*, trouvé dans les papiers de Mirabeau l'aîné, publié par Cabanis, ibidem, 1791, in-8° de 207 pages. IV. *Mélanges de littérature allemande*, ou *Choix de traductions de l'allemand*, ibidem, 1796, in-8°. V. *Du degré de certitude de la médecine*, ibidem, 1797, in-8° de 150 pages. En 1802 il publia de cet ouvrage une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de plusieurs écrits, entre autres des *Observations sur les hôpitaux*, et le *Journal de la maladie de Mirabeau.* VI. *Quelques considérations sur l'organisation sociale en général, et particulièrement sur la nouvelle constitution*, ibidem, 1799, in-12. VII. *Des rapports du physique et du morale de l'homme*, ibidem, 1803, 2 vol. in-8°. En 1804 parut la seconde édition, revue, corrigée et augmentée d'une *Table analytique* par M. Desbutt-Tracy, et d'une *Table alphabétique* par M. Sue. Cet ouvrage a été l'objet des éloges des philosophes et de la critique des hommes religieux. On a aussi prétendu que cette production étoit foible sous le rapport des connoissances médicales, et que le système qu'elle tendoit à établir étoit bien éloigné d'être appuyé sur des preuves satisfaisantes pour les gens de l'art. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage fait honneur à la plume de l'auteur; c'est un essai sur des questions dont l'importance égale la difficulté, et ce n'est point avec des plaisanteries qu'on répond à un ouvrage sérieux, qui a dû coûter un travail immense à son auteur, mais en suivant sa marche, et en discutant pas à pas ses principes dans le même ordre qu'il les a développés. VIII. *Coup-d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, ibidem, 1803. IX. *Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles connues sous le nom de rhumes de cerveau et rhumes de poitrine*, ibidem, 1807. Il est encore l'auteur de quelques articles intéressans insérés dans le *Magasin Encyclopédique*, et principalement d'une *Note* sur l'opinion de MM. Oelsmer, Lommering et Sue, touchant le supplice de la guillotine. Le Moniteur de l'année 1799 contient plusieurs discours prononcés au corps législatif. Cabanis, lié avec une grande partie des écrivains et des philosophes qui ont illustré le 18e siècle, habitoit depuis plusieurs années une maison de campagne à Auteuil, que lui avoit léguée son amie madame Helvétius. Il est mort à Meulan le 5 mai 1808, âgé d'environ 52 ans.

CABARNE (Mythol.), berger de l'île de Paros, apprit à Cérès l'enlèvement de sa fille. Pour le récompenser, cette déesse l'institua son grand-prêtre.

† CABASILAS (Nicolas), archevêque de Thessalonique en 1350,

soutint le schisme des Grecs contre les Latins. Il publia des traités sur cette matière, et laissa d'autres ouvrages savans, clairs et méthodiques. Le meilleur est son *Exposition de la liturgie grecque*, imprimée en différens endroits en grec et en latin. Il passe pour avoir été le plus habile mathématicien et le plus savant astronome de son temps.

* CABASSOLE (Philippe), évêque français et chancelier de la reine de Sicile, eut beaucoup de part au gouvernement du royaume. Urbain V le fit cardinal. Il fut aussi nommé patriarche de Constantinople. Ce prélat mourut en 1372. On lui attribue deux ouvrages : Un traité *De nugis curialium*, et *la Vie et les miracles de sainte Marie-Magdeleine*. Cabassole fut l'ami et le correspondant de Pétrarque.

CABASSUT (Jean), prêtre de l'oratoire, professeur de droit canonique à Avignon, né en 1604, mourut à Aix, sa patrie, le 25 septembre 1685, à 81 ans. On a de lui, I. *Juris canonici theoria et praxis*, réimprimée in-fol., en 1758, par les soins du célèbre canoniste Gibert, avec de savantes notes et des sommaires. II. *Notitia ecclesiastica conciliorum, canonum, veterumque ecclesiæ rituum*, in-folio, en 1680, ouvrage d'un moindre usage que le précédent, quoiqu'il renferme des dissertations utiles. On y trouve une notice des conciles, l'explication des canons, une introduction à la connoissance des rits anciens et nouveaux de l'Église, et des principales parties de l'histoire ecclésiastique. Cabassut étoit un homme d'un esprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une prudence consommée, d'une vertu sans tache.

* CABBEDO DE VASCONCELLOS (Michel), né à Setuval en 1525, s'appliqua au droit avec beaucoup de succès, et étoit parvenu aux premières charges à Lisbonne, lorsqu'il mourut en 1577, à 52 ans. On lui doit une élégante *Traduction* latine du Plutus d'Aristophane, des *Lettres* et d'autres ouvrages imprimés à Rome en 1597, in-8°. — Son fils George CABBEDO marcha sur les traces de son père, devint chancelier du royaume, membre du conseil d'état de Madrid pour le Portugal, et mourut dans sa patrie le 4 mars 1604, à 45 ans. On a de lui, I. *Decisiones Lusitaniæ senatûs*, 1604, in-fol. II. *De patronatibus ecclesiarum regiæ coronæ Lusitaniæ*, 1603, in-4°.

* CABEL (Adrien Van der), né à Riswick, près de La Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, s'est distingué dans la peinture *des paysages et des marines*. Sorti de l'école de Jean Van Goyen, il fit le voyage d'Italie, où il perfectionna son talent, et vint s'établir à Lyon. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition, entre autres *deux grands Paysages* en hauteur, dans l'un desquels on voit *un saint Bruno* et dans l'autre *un saint Jérôme*; et trente-six autres sujets en petit.

† CABESTANH *ou* CABESTAING (Guillielm de), gentilhomme du comté de Roussillon, suivant quelques historiens, ou provençal suivant d'autres, fut un des troubadours du 13e siècle. On le fait victime d'une catastrophe horrible et dégoûtante qui a été attribuée à un Coucy chez les Français, à une marquise d'Astorgas chez les Espagnols, et à divers autres personnages chez les Italiens. On trouve l'origine de ce conte dans deux fabliaux du commencement du 13e siècle, intitulés la Chastelaine de Vergy, et le Lay d'Ignaurès; ils sont l'un et l'autre dans le Recueil de Le Grand d'Aussy, ainsi que dans la nouvelle édition de Barbazan. On raconte que Cabes-

tanh, né sans bien, s'attacha au service du seigneur Raimond, qui le nomma écuyer de madame Marguerite, son épouse. Epris des charmes de cette belle, Guillielm la célébra dans ses vers et fut payé d'un tendre retour; mais le seigneur Raimond, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur et le fit manger à sa femme. Marguerite, instruite de cette action barbare, fit la même réponse que celle attribuée à Gabrielle de Vergy, et dit que « puisqu'elle avoit mangé si noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre pour ne pas en perdre le goût.» Raimond, transporté de rage, met l'épée à la main; Marguerite fuit, se précipite d'un balcon et meurt de sa chute. Nostradamus dit qu'elle se tua d'un coup de couteau; suivant d'autres historiens, elle se laissa mourir de faim. De plus, on assure (sur la foi d'un manuscrit italien, que peut-être personne n'a vu) que les parens de ces malheureuses victimes, ainsi que tous les chevaliers, et tous les amans du pays se liguèrent contre le cruel Raimond; qu'Alfonse, roi d'Aragon, après avoir pris connoissance du fait sur les lieux mêmes où il s'étoit passé, fit arrêter le barbare époux et démolir son château; que ce prince honora ensuite par de pompeuses funérailles la mémoire des deux amans, qu'il les fit mettre dans le même tombeau qui fut placé dans une église de Perpignan, et sur lequel on grava leur histoire. Enfin, l'on ajoute que les chevaliers du Roussillon et du Narbonnais venoient chaque année célébrer l'anniversaire de Marguerite et de Guillielm de Cabestanh, en assistant à un service solennel institué par le roi d'Aragon en leur honneur. Tout cela a bien l'air d'une fable. L'abbé Millot lui-même, dans son Histoire littéraire des troubadours, semble douter de la véracité de ces faits; car il commence ainsi la vie de Cabestanh. « Je dois avouer de bonne foi que la vie de ce troubadour ressemble beaucoup à un roman. Le tissu des circonstances, la marche de l'intrigue, un dénouement presqu'incroyable, inspireront de la défiance au lecteur.» Au reste, ce qu'il y a de certain, c'est qu'un poëte de ce nom a existé; Millot lui attribue sept *Chansons*; les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent cinq qui sont précédées de sa vie, où l'on n'a pas manqué d'insérer tous les contes que nous venons de rapporter. Aucune chronique, aucune des histoires du Languedoc ou des pays environnans n'ont fait mention de ce tombeau ni de ce prétendu service institué par le roi d'Aragon.

* CABEZALERO (Jean-Martin), né à Almaden, sur les confins du royaume de Cordoue, en 1633, étoit éleve de don Juan de Caréno, et n'a peint que des sujets de dévotion. Il vint à Madrid pour se perfectionner dans son art, et mourut dans cette ville en 1673. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Assomption de la Vierge*, dans la paroisse de Saint-Nicolas de Madrid. II. Un *Père Eternel*, peint dans la voûte de la chapelle *del Senior Almirante*. III. Quatre *Tableaux* dans la grande chapelle du couvent du tiers-ordre de Saint-François de la même ville.

* CABIEN (M.). Après avoir servi quelque temps, il se retira en qualité de garde-côte dans un village de Normandie où il étoit né. Les Anglais y ayant fait un débarquement en 1761, Cabien se saisit aussitôt d'un tambour, battit la générale et fit du bruit, comme s'il eût commandé une troupe nombreuse. L'ennemi, dupe de ce stratagème, se rembarqua avec précipitation. Le roi, à qui ce trait fut rapporté, lui accorda une pension de 300 liv. et une médaille. En septembre 1790, ce vieux

soldat fut présenté à l'assemblée nationale, qui lui accorda une récompense; et au mois de juillet 1793, il se saisit, par une ruse à peu près semblable, de quinze bâtimens anglais chargés de bois de construction.

† I. CABOT (Jean *et* Sébastien son fils), célèbres navigateurs du 15[e] siècle. Le premier, Vénitien d'origine, fit un voyage en Angleterre sous Edouard IV, et s'établit à Bristol. Là naquit Sébastien en 1477. Henri VII, jaloux de partager les avantages de la découverte de l'Amérique, chargea Jean Cabot, en 1496, du soin de chercher ce nouvel hémisphère, et sur-tout un passage du nord-est aux Indes orientales. Celui-ci associa son fils à cette expédition intéressante, et ils firent voile ensemble au printemps de 1497. La découverte et la prise de possession de Terre-Neuve furent le principal fruit de cette expédition. Sébastien CABOT passa depuis au service du roi d'Espagne. Il retourna en Angleterre vers la fin de 1546 ou 1552. Il donna au roi un plan pour la découverte d'un passage aux Indes et à la Chine par le nord, et on chargea de cette entreprise sir Hugt Willoughby. L'Angleterre doit à ce voyage son commerce avec la Russie. Une compagnie, établie en 1554, en obtint le privilége, et Cabot fut nommé gouverneur perpétuel de cette compagnie. Il donna tous ses soins à cet établissement, fit un voyage en Russie, encouragea la navigation, partagea son bien avec les pauvres, sur-tout avec les matelots indigens; enfin il eut la gloire de faire *les premières observations sur la boussole*, connoissance qui a été si féconde en résultats importans. Sébastien Cabot mourut en 1557. On a de lui, *Novigazione nelle parti settentrionali*, Venise, 1585, in-fol.

† II. CABOT (Vincent), jurisconsulte toulousain dans le 16[e] siècle, professa le droit dans sa patrie. On a de lui un gros volume in-8°, intitulé *Les Politiques de Vincent Cabot, Tolosain*; mélange informe, composé de maximes recueillies dans les auteurs sacrés et profanes, sans goût, sans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la suite du premier. Celui-ci a été publié en 1630 par le poëte Campistron, ami de l'auteur, et dépositaire de ses manuscrits.

* CABOTIN (N.), avocat en parlement, et rimeur ignoré, que les louanges de quelques-uns de ses contemporains n'ont pu sauver de l'oubli; car, malgré celles que lui ont prodiguées Colletet, du Pelletier, Loret, Lecordier, Richelet et autres, à peine le titre même du *Commentaire*, ou *Paraphrase en vers burlesques sur les vingt-six aphorismes d'Hippocrate*, qu'il a donné en 1665, lui a-t-il survécu.

† CABREIRA (Giraud GARAU de), troubadour catalan que l'on croit avoir été contemporain de Pierre III, roi d'Aragon; mais il ne nous est connu que par des *Instructions* adressées à son jongleur Cabre. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter, d'avoir la tête plus dure qu'un breton; de ne savoir ni danser, ni sauter à la manière des jongleurs de Gascogne; de ne débiter que de mauvaises pièces, et pas une de Rudel, de Marcabres et autres; d'ignorer les contes dont les jongleurs avoient coutume d'amuser les cours. A cette occasion, Cabreira entre dans un ennuyeux détail des romans et des historiettes qui étoient en vogue de son temps.

I. CABRERA (Bernard de), favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. Blan-

che, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, Cabréra lui déclara la guerre. Il fut pris, et enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet dans lequel Cabréra tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. Ferdinand, successeur de Martin, lui accorda ensuite sa grace, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque temps après.

† II. CABRERA (Pierre-Alvarez), que Mariana appelle Cabral, commandant de la seconde flotte que le roi don Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, inconnu alors, et en prit possession au nom de son prince. Après plusieurs autres expéditions qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal, où il mourut avec la réputation d'un grand homme.

† III. CABRERA (Louis), de Cordoue, historien espagnol, vivoit dans les 16e et 17e siècles. Il a composé *Tratado de historia, para entenderle y escrivirla*, en Madrid, 1611, in-4°. Mais son ouvrage le plus connu est son *Filipe segundo, rey de Espana*, Madrid, 1619, in-fol. de 1176 pag.; fort rare, et assez curieux. Il n'est pas possible de louer un roi avec plus d'exagération que l'auteur a loué Philippe II. Dans la dédicace de cette histoire, il dit « qu'il fut juste comme Josias, zélé pour la gloire de Dieu comme David, défenseur de la religion comme Charles V; qu'il a bâti un temple comme Salomon; favorisé l'Église comme Constantin; qu'il est Ézéchias en richesses, Assuérus en majesté, Nerva en gravité, Trajan en justice, Antonin en piété, Philippe de Macédoine en prudence, » Enfin il continue ses comparaisons à l'infini; mais la plus juste de toutes et la plus surprenante est celle de son héros avec Louis XI, dans l'art de dissimuler. Erbert, professeur à Francfort-sur-l'Oder, a traduit cette histoire en latin dans le siècle dernier. Louis Cabréra l'a commencée à la naissance de Philippe II, qui a vu le jour à Valladolid le 21 mai 1527, et l'a continuée jusqu'à la fin de mars 1583. — Il existe encore un Melchior CABRERA, qui a fait un ouvrage sur l'art typographique, avec ce titre : *Discursolegal, historico y politico en prueba del origen, progressos, utildad, nobleza y excellencias del arte della imprenta*, Madrid, 1675, in-fol. assez rare.

* CABROL ou CABREUIL (Barthélemi), né à Gaillac en Languedoc, étudia la chirurgie, et fut choisi en 1570 pour démontrer publiquement l'anatomie dans les écoles de Montpellier. Il fut nommé ensuite chirurgien de l'hôpital de Saint-André de la même ville, et Henri IV ayant créé en 1595 une charge de dissecteur royal dans ces écoles, Cabrol l'obtint par préférence à beaucoup d'autres. On a de lui, I. *Observationes variæ*, dans un recueil d'observations de plusieurs anatomistes, Francfort, 1668, in-4°. II. *Collegium anatomicum*; dans le même recueil. III. Un Traité intitulé *Alphabet anatomique*, qui fut imprimé à Tournon, 1594, in-4°; à Genève, 1602, 1624, in-4°; à Montpellier, 1603, in-4°; à Lyon, 1614 et 1624, même format; et fut traduit en latin sous le titre *d'Alphabeton anatomicum, id est anatomæ. Elenchus accuratissimus, omnes humani corporis partes ed, quâ secari solente methodo, delineans, accessere osteologia, observationesque medicis ac chirurgis*

perutiles, Genevæ, 1604, in-4°; Monspelii, 1606, in-4°. Il y a encore une édition hollandaise de 1648, in-fol. Ce traité, qui a joui d'une grande réputation à l'époque où il parut, est aujourd'hui de peu d'importance, en considérant les progrès immenses qu'a faits l'anatomie dans le dernier siècle.

CACA, sœur de Cacus, découvrit à Hercule le vol de son frère. Son aversion extrême pour la rapine lui mérita les honneurs divins qu'on lui rendoit à Rome.

* CACAULT étoit déjà connu avantageusement dans la diplomatie, lorsqu'il fut envoyé, en 1796, comme ministre de la république française à Gênes ; il y resta quelques mois, et passa à Rome, où il fut abreuvé d'humiliations ; mais les triomphes des armées républicaines firent changer de langage aux ennemis de la France. Cacault oublia ses ressentimens particuliers, et conclut la paix avec le pape. Bientôt il fut exposé à de nouveaux dangers ; le parti antifrançais prévalut, et l'ambassadeur fut obligé de quitter Rome pour se rendre à Florence en la même qualité. Nommé en l'an 6 (1798), par le département de la Loire-Inférieure, député au conseil des cinq-cents, il présenta, le 15 août, un *Projet sur le mode de reddition des comptes des ministres*, et proposa la dégradation civique pour qui ne se soumettroit pas à cette mesure. Après la journée du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il fit partie du nouveau corps législatif. En mars 1801, il fut encore envoyé à Rome, comme ambassadeur, y resta deux ans, et fut remplacé en juillet 1803 par le cardinal Fesch. A son retour à Paris il fut choisi en janvier 1804, pour aller présider le collége électoral de la Loire-Inférieure, qui l'élut candidat au sénat conservateur ; il y fut appelé le 6 avril de la même année, et reçut la décoration de commandant de la légion d'honneur. Il mourut le 18 novembre 1805. Depuis 30 ans il avoit rassemblé à grands frais une nombreuse collection de tableaux, quelques statues et bustes de marbre, des copies en plâtre et en terre cuite, dans quatorze salles où toutes ces richesses étoient disposées et rangées par les soins de son frère, peintre d'histoire. On a de lui une *Traduction* des poésies de Ramler.

* I. CACCIA (Guillaume), originaire de Novarre, mais élevé à Monte-Calvo, dont il prit le surnom, naquit en 1568 ; il fut habile dans la peinture à fresque, et trouva le secret de la faire résister aux injures du temps. Ses tableaux sont encore aussi frais que dans le temps où il les peignit. Il ne traita jamais de sujets profanes. Il fonda un couvent d'orphelines, dans lequel il plaça ses cinq filles, qui manioient le pinceau avec une telle habileté, qu'on ne distinguoit point leurs ouvrages de ceux de leur père. Il mourut vers le milieu du 17e siècle. *Voyez* l'Abécédaire de la peinture, pag. 763, Florence, 1788.

* II. CACCIA (Augustin), de Novarre dans le Milanais, vécut en 1550, et porta les armes sous le règne de Charles-Quint. Il fut aussi poëte, et composa dans sa vieillesse deux volumes de *Poésies spirituelles*, qu'il dédia à Catherine de Médicis, et d'autres au cardinal Granvelle.

* III. CACCIA (François), né à Mantoue vers 1617, homme appelé *docte* par les Italiens, et duquel parle avec éloge Facciolati (*Fasti gymnasti Patavini*, pag. 225), et Tonelli, Bibliot. bibliogr., tom. II, pag. 122.

* IV. CACCIA (Ferdinand), laborieux écrivain, jaloux de cultiver la langue latine, naquit à Bergame, d'une famille noble, le 31 décembre 1689. La nature l'avoit doué de très-rares talens ; il se livra dès ses plus jeunes années à la philologie, et s'appliqua sur-tout à débarrasser l'étude de la langue latine de ce fatras introduit par les pédans, et propre à rebuter la jeunesse studieuse, et à lui faire consommer un temps précieux. On ne peut trop louer ceux qui inventent ou s'occupent à reformer des méthodes utiles à l'enseignement. Non content de cultiver les langues et la littérature avec tant de succès, il fut encore bon architecte, et il existe dans sa patrie et ailleurs beaucoup de monumens qui attestent son goût et ses talens. Il mourut le 8 janvier 1778, fort regretté de ses concitoyens, et laissa, entre autres ouvrages, ceux dont voici les titres. I. *De cognitionibus*, Bergame, 1719, in-4°. II. *Méthode de grammaire facile et abrégée, pour apprendre promptement les principes de la langue latine*, Bergame, 1726. III. *Totius regulæ latinæ sciendi summa*, Bergame, 1728. IV. *L'état présent de la langue latine*, Bergame, 1762. V. *De l'orthographe et de la prosodie*, Bergame, 1764. VI. *Règles anciennes des syllabes longues et brèves*, ib. VII. *Vocabulaire sans synonymes*, Bergame, 1776, etc., etc. Il a laissé encore beaucoup de manuscrits *sur l'architecture et les fortifications*. On peut consulter sur ce personnage estimable les Ephémérides littéraires de Rome, année 1777, p. 277, Tiraboschi, tom. III, pag. 151 ; le père Varini, Hist. de Bergame, t. I, pag. 275, et tom. II.

* CACCIALUPI (Jean-Baptiste), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, né à San Sévérino. Nous avons beaucoup d'ouvrages de lui : I. *de Justitia et jure*. II. *De debitore suspecto fugitivo*. III. *De pactis*. IV. *De modo studendi*. V. *De transactione defensoris juris*. Il enseignoit à Sienne en 1464, et ce fut le docteur le plus consulté de son temps dans les matières ecclésiastiques et civiles.

* CACCIANEMICI (François), peintre, né à Bologne vers le commencement du 16e siècle, fut un des habiles artistes qui accompagnèrent Le Primatice pour l'aider dans ses beaux ouvrages de Fontainebleau ; mais Caccianémici en partit quelque temps après que ce célèbre peintre alla faire mouler à Rome le Laocoon par ordre de François Ier.

* CACCIANIGA (François), né à Milan en 1700, apprit les premiers principes de son art de Pierre Gilardi ; il passa à Bologne, et, étudia le dessin sous Franceschini, la perspective sous Babiéna, et, quelques années après, l'anatomie ; à l'âge de 18 ans, il peignit un tableau d'autel, représentant le *Martyre de sainte Catherine*, pour le comte Caldéri, qui lui donna l'entreprise de cinq grands tableaux destinés à l'ornement de son palais. Caccianiga résolut, pour sortir avec gloire d'une telle épreuve, de faire de nouvelles études. Il alla à Rome, et, dans le séjour qu'il y fit, il remporta le prix de première classe dans l'académie de Saint-Luc. Ensuite, il acheva deux autres tableaux du comte Caldéri. Plusieurs autres beaux ouvrages achevèrent la réputation de Caccianiga, entre autres un retable d'autel représentant *Pilate montrant au peuple l'Ecce homo ;* deux autres pour la ville d'Ancône, dans l'un desquels il a peint *la mort de saint André Avelin*, et dans l'autre *Jésus-Christ communiant les apô-*

tres dans la dernière cène, etc. Ses talens furent connus jusqu'à la cour de Portugal, par un beau tableau de dévotion. Il peignit plusieurs sujets tirés de la mythologie et de l'histoire ancienne. Il fit quatre tableaux pour le roi de Sardaigne, dont deux représentent la *Mort de Lucrèce* et celle *de Virginie*.

* I. CACHET (Christophe), médecin, né à Neufchâteau en Lorraine, acquit une grande réputation dans son art; il écrivit contre les prétendus chimistes de son temps, qui couroient après le grand œuvre. Il a publié quelques ouvrages; voici les titres des principaux: I. *Pandora Bacchica furens medicis armis popugnata*, Tulli, 1614, in-12. Il n'est que le traducteur de ce traité, qui est de Mousin et dont l'original est écrit en français; il y a cependant fait quelques augmentations. II. *Apologia dogmatica, in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi*, Tulli, 1617, in-12. III. *Vrai et assuré préservatif de petite-vérole et rougeole*, divisé en trois livres, Toul, 1617, in-8°; Nanci, 1623, in-8°. IV. *Epigrammata, Elegiæ*, Nanceii, 1622, in-8°. Ce médecin mourut le 30 septembre 1624.

II. CACHET DE GARNERANS (N.), de l'académie de Lyon, exerça long-temps avec honneur les places de premier président au parlement de Trévoux, et d'intendant de Dombes. Une mémoire prodigieuse lui rendoit présent tout ce qu'il avoit lu, et sur-tout les auteurs latins, dont il faisoit ses délices. On connoît de lui quelques écrits littéraires non imprimés, et entre autres *un drame de Charles-Quint*, dont le sujet est aussi singulier que la manière dont il est traité. Il est mort en 1787, dans une maison de campagne près de Trévoux.

* CACHETS, famille originaire de Raôn-l'Etape en Lorraine. Le duc René II de Lorraine, étant en guerre avec le duc de Bourgogne, vint, en 1476, à Raôn-l'Etape, avec une troupe d'Allemands qu'il vouloit congédier, n'étant pas satisfait de leurs services; mais ceux-ci, à qui il étoit dû quelques mois de solde, insultèrent le duc René, et le retinrent prisonnier, en lui imposant la condition de les payer pour obtenir sa liberté. La famille des Cachets, riches bourgeois de Raôn, s'empressa de faire la somme et de délivrer son souverain des mains de ses soldats révoltés.

CACUS, fameux berger du mont Aventin, qui infestoit tout le Latium par ses vols. Virgile et Ovide le font fils de Vulcain, parce qu'il mettoit le feu par-tout. Hercule, après avoir tué Géryon en Espagne, avoit emmené en Italie un troupeau de bœufs, qu'il faisoit paître dans le voisinage du mont Aventin. Cacus, pendant une nuit obscure, en vola plusieurs, qu'il tira par la queue dans son antre, afin de mieux cacher son larcin. Le héros, à son réveil, s'apercevant qu'il lui manquoit des bœufs, courut à la caverne voisine pour les chercher. Il la trouva fermée d'une grosse pierre, et remarqua d'ailleurs que les pas des bœufs regardoient la campagne. Il passoit outre, lorsque par hasard quelques-uns de son troupeau ayant beuglé, ceux qui étoient dans la caverne leur répondirent. Aussitôt Hercule revint à l'antre. Cacus, le voyant approcher, vomit des tourbillons de fumée et de flammes pour se dérober à sa fureur. Mais le héros, l'ayant saisi, l'étrangla, et emmena les bœufs qu'il lui avoit volés. Les habitans des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, élevèrent un temple à leur libérateur.

CADALOUS, évêque de Parme, concubinaire et simoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur Henri IV contre Alexandre II, et prit le nom d'Honoré II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, et n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie en 1062, et déposé par le concile de Mantoue en 1064. Quelques jours après son élection, Pierre Damien lui prédit, dans de mauvais vers latins « qu'il mourroit dans l'année. » Comme Cadalous ne jugea pas à propos d'accomplir la prophétie, Pierre se tira d'affaire, en disant « qu'il étoit mort à sa dignité et à son honneur. »

† CADAMOSTO *ou* CADAMUSTI (Louis), célèbre navigateur vénitien, né vers l'an 1422, se fit connoître à l'infant don Henri de Portugal. Ce prince animé, comme le roi Jean son père, de l'esprit de découvertes, voulut s'attacher à Cadamosto. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé Patrice Conti, pour l'instruire du commerce avantageux de l'île de Madère, conquise en 1430. Cadamosto, encouragé par l'espoir du gain, traita avec don Henri, qui lui fit armer une caravelle, dont Vincent Diaz, natif de Lagos, fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1455; et, après avoir mouillé à Madère, ils reconnurent les îles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Vert et l'embouchure de la rivière de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils poussèrent leurs découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, à laquelle ils donnèrent ce nom, et d'où ils retournèrent en Portugal. Il habita long-temps à Lagos. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la Relation de ses voyages, qui a paru sous ce titre : *la Prima navigatione per l'Oceano a le terre de' Negri della bassa Etiopia*, édition de Vicence, 1507, in-4°; celle de Milan, 1519, in-4°, est plus connue et plus estimée. La traduction française de cette relation, par Pierre Redouer, a paru en 1508, in-4°; mais on soupçonne que cette traduction, indiquée séparément, est une partie de la collection de Montébaldo Fracanzo, elle-même traduite en français par Mathurin du Redouet sous le titre : *S'ensuyt le nouveau monde et navigations faites par Améric de Vespuce, Florentin, des pays et îles nouvellement trouvés*, etc. Paris, 1516, in-4°.

* CADARTS (Ozils de), poëte du treizième siècle, qui fut, dit-on, écuyer cavalcadour de Philippe-le-Long, d'abord comte de Poitou, et ensuite roi de France. On ne connoît de lui *qu'une pièce de vers* renfermant des avis aux galans, qui se trouve dans quelques anciens manuscrits.

* CADELL (alderman de Londres), célèbre imprimeur-libraire. Il avoit pour la littérature et pour son art un goût particulier; les éditions sorties de ses presses en offrent de nombreuses preuves. Il portoit d'ordinaire un jugement sain sur les ouvrages qu'on lui offroit, et il en payoit libéralement le manuscrit. Dans la longue série de ceux de morale, de sciences, de politique qu'il a mis au jour, il seroit difficile d'en citer un seul qui ne fût digne de contribuer à la gloire littéraire de sa nation. Il mourut subitement au mois de décembre 1802.

† CADENET, troubadour provençal, né au château de Cadenet sur la Durance, dans le comté de Forcalquier. Les guerres civiles ayant détruit le manoir de ses pères,

Cadenet, pauvre, inconnu, erra long-temps à pied, jusqu'à ce que Raimond, frère de l'évêque de Nice, le mit en équipage et en crédit, selon un historien provençal que l'on ne nomme pas. Le troubadour devint amoureux d'une religieuse d'Aix, encore novice, et n'ayant pu s'en faire écouter, il se fit templier à Saint-Gilles. Il fut tué dans la Palestine, en combattant contre les Sarrasins, vers l'an 1280. On lui doit un petit *Traité contre les galiadours* ou *mauvais plaisans*, et *vingt-quatre chansons*, où il célèbre le vin et l'amour, et où il reproche aux barons leurs brigandages devenus trop communs. Nostradamus dit que ce poëte ne mourut point à la guerre, qu'il revint en Provence; qu'il y épousa la religieuse d'Aix, dont il eut un fils. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent *neuf pièces* de Cadenet.

† I. CADET (Claude), né en 1695 dans les environs de Troyes en Champagne, arrière-neveu de Vallot, premier médecin de Louis XIV, devint membre du collége de médecine à Paris en 1724, et y mourut en 1745. On lui doit, I. *Observations sur les maladies scorbutiques*, Paris, 1742, in-12. II. *Dissertation sur le scorbut*, 1744, in-12.

† II. CADET DE GASSICOURT (Louis-Claude), fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1731, resta orphelin de bonne heure; il fut heureusement placé, après ses premières études, chez Geoffroy, célèbre chimiste et pharmacien, et profita si bien des leçons de ce grand maître, qu'il devint, à 22 ans, apothicaire-major des invalides, et bientôt après pharmacien en chef des armées françaises en Allemagne et en Portugal. Ses profondes connoissances en chimie le firent admettre au nombre des membres de l'académie des sciences en 1766. Sa bienfaisance le rendit cher aux indigens. Ayant gagné un procès contre un empirique, dont il avoit montré que les compositions étoient dangereuses, il voulut en payer les frais, pour ne pas le réduire à la misère. Les principaux écrits de Cadet sont, I. *Analyse des eaux de Passy*, 1757, in-12; elle peut servir de modèle en ce genre. II. *Réponse aux observations de Beaumé, sur l'éther vitriolique, et la réduction de chaux et d'étain, à travers les charbons*, 1775. Grand nombre de *Mémoires importans*, insérés dans ceux de l'académie des sciences, sur la bile, le borax, la décomposition du diamant, la terre foliée de tartre; des *Analyses* d'une lave du Vésuve, de l'eau retirée de la grotte du chien près de Naples, de la soude de varec, des eaux minérales de Fontenelles en Poitou, et de Vaugirard, etc. Pendant la révolution, il fut employé avec Lavoisier à la monnoie, pour la fixation du titre des espèces et la fonte du métal des cloches. Il mourut en octobre 1799.

* III. CADET (Madame), femme du chirurgien Cadet, surnommé le *Saigneur*, et fille de Jolly, secrétaire de la maison de Condé, possédoit au suprême degré le talent *de peindre en miniature sur l'émail.* Elle obtint en 1787 le brevet de peintre de la reine, et justifia ce titre par d'excellens ouvrages. Son goût pour la dépense, joint aux atteintes portées à sa fortune par la révolution, la força de s'éloigner du monde. Elle mourut en 1801.

GADIÈRE (la). *Voyez* GIRARD n° III.

† I. CADMUS, fils d'Agénor, roi de Tyr et de Sidon, fut envoyé par son père pour chercher Europe, sa

sœur, enlevée par Jupiter, avec défense de reparoître devant lui qu'il ne l'eût trouvée. Il vint par mer des côtés de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie, et y bâtit la ville de Thèbes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage d'un nouvel alphabet.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

BRÉBEUF.

Les poëtes ont ajouté des fables à l'histoire de Cadmus. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de Minerve, un dragon qui avoit dévoré ses compagnons de voyage. Le héros tua le monstre, et en sema les dents, d'où sortirent tout à coup des hommes armés, qui se massacrèrent réciproquement. Il n'en resta que cinq, qui aidèrent Cadmus à bâtir la ville de Thèbes. Dans la suite, ses sujets le chassèrent de ses états, et l'obligèrent de s'enfuir en Illyrie.

† II. CADMUS DE MILET, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. Il florissoit du temps d'Halyates, roi de Lydie, dans le 6e siècle avant notre ère. Son ouvrage avoit pour objet *d'éclaircir les antiquités de Milet*. Il fut abrégé par Bion de Scroconnèse.

* I. CADOG, fils de Brychan, saint et fondateur de quelques églises au pays de Galles dans le 5e siècle; il mourut en France.

* II. CADOG, barde, ordinairement appelé *le Sage*, vivoit au 6e siècle. Il est le premier qui ait fait un *Recueil des proverbes anglais*. Il y a dans le pays de Galles quelques églises qui portent son nom.

* CADOGAN (Guillaume BROMLEY), pieux ecclésiastique, second fils du lord Cadogan et de la fille du lord Monfort, né en 1751, mort en 1797, élève d'Oxford, où il prit la maîtrise-ès-arts, et ensuite les ordres, obtint la cure de Saint-Giles, et d'autres bénéfices, et auroit fait dans l'Eglise d'Angleterre une fortune considérable s'il y eût persévéré; mais il embrassa le calvinisme, et prêcha cette doctrine avec un zèle si ardent, qu'on le compta parmi les méthodistes: cette conduite arrêta son avancement dans l'Eglise. On a publié, en 1798, un volume de ses *Sermons* avec sa vie en tête.

† CADRY (Jean-Baptiste), ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami et le théologien de Caylus, évêque d'Auxerre. Il étoit né en 1680 à Tretz en Provence, et mourut à Savigni, près de Paris, en 1756. On a de lui plusieurs écrits sur les querelles occasionnées par la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort opposé. Les principaux sont, I. *Histoire du livre des Réflexions morales, et de la Constitution unigenitus*, Amsterdam, 1726 et 1739, 4 vol. in-4°. La précision n'est pas le principal mérite de ce livre, qui n'intéresse plus personne. Le premier vol. est de l'abbé Louail, et les trois autres sont de l'abbé Cadry. II. *Histoire de la condamnation de Soanen*, évêque de Senez, 1728, in-4°. III. *Observations théologiques et morales* sur les deux Histoires du P. Berruyer, en 3 vol. in-12, 1755 et 1756.

* I. CADWALDYR (Césail), poëte gallois de beaucoup de mérite, vivoit au 16e siècle. On a beaucoup de ses ouvrages manuscrits.

* II. CADWALDYR (Césail), autre poëte gallois, du même temps que le précédent. On a aussi de ses ouvrages, mais aucun n'a été publié.

* III. CADWALDYR, fils de Cadwallon, porta, en 660, après son père, le titre de souverain de la Bretagne; mais épouvanté des progrès des Saxons, il passa à Rome en 686, et y mourut en 703. Le titre de roi des Bretons finit avec lui. Sa charité pour les malheureux chrétiens le fit compter pour un des trois rois que les Anglais ont nommés Blessed (Bénis).

* CADWALLON, fils de Cadvan, fut prince de North-Wales pendant le règne de son père. Ayant été battu par Edwin, roi de Northumberland, il passa en Irlande en 620, et y resta plusieurs années. Son neveu Braint-Hir le rétablit sur son trône en 633; alors Cadwallon prit le titre de roi des Bretons, et le conserva malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre les Saxons. Ce prince protégea beaucoup les bardes, parmi lesquels il avoit été reçu dans sa jeunesse.

* CADWGAN, fils de Bleddyn, posséda quelque temps une principauté dans le nord du pays de Galles. En 1107 il donna, à Alberteroi, un banquet qui causa sa perte: car son fils Owain, épris des charmes de Nest, femme de Gérald, enleva cette princesse. Après ce rapt il fut forcé de fuir avec son père en Irlande: Cadwgan rentra l'année suivante dans ses états, mais il fut assassiné par son neveu.

CÆCIAS (Mythol.), vent impétueux du nord-est, représenté sur les monumens tenant des deux mains un bouclier rond, d'où il fait tomber la grêle.

† CÆCILIUS-STATIUS, poëte comique, affranchi, né dans la Gaule, fut contemporain et ami d'Ennius et de Térence, qu'il égala au rapport de Volcatius. On ajoute que ce poëte composa plus de trente comédies, parmi lesquelles on nomme *Nauclerus; Syracusæ; Pausimachus; Hyppobolymeus; Epiclerus; Cratinus; Plocius; Asotus; Ephæstion; Fallacia; Andria; Annales; Fænerator, etc.* On trouve quelques-uns de ses fragmens dans le *Corpus poëtarum*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol. Cæcilius-Statius mourut un an après son ami Ennius, l'an 586 de Rome, 174 avant l'ère commune.

† CÆCULUS (Mythol.), fils de Vulcain. Sa mère étant assise auprès de la forge de ce dieu, une étincelle la frappa, et lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Il ne vécut que de vols et de brigandages. Une partie en fut employée à bâtir la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais, comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de Vulcain, il invoqua son père, et l'assemblée fut aussitôt environnée de flammes. Ce prodige la saisit d'une telle frayeur, qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudroit.

† I. CÆLIUS, orateur romain qui prit des leçons de Cicéron, avoit l'esprit vif et turbulent; il mourut fort jeune. Ayant été accusé par Atratinus d'être entré dans la conjuration de Catilina, et d'avoir donné du poison à Clodia, sœur de Clodius, il fut défendu par Cicéron, et renvoyé absous. Il y eut encore un CÆLIUS, homme de qualité de la ville de Terracine, qui fut trouvé assassiné; personne ne pouvant être soupçonné de ce forfait que ses deux fils, ils furent cités en justice. Mais on les jugea innocens, parce qu'ils avoient été trouvés endormis, et les portes de la maison ouvertes.

II. CÆLIUS (Vibénus), roi des

Toscans, qui amena du secours à Romulus dans la guerre contre les Céciniens et les Antemnates, donna son nom au mont Cælius que le roi Tullus-Hostilius ajouta à la ville de Rome, et y fit bâtir son palais pour engager les autres à y habiter aussi.

† III. CÆLIUS *ou* Cælius Aurelianus (Lucius), médecin méthodiste, qu'on croit avoir vécu avant Galien, et dont il nous reste un traité *De celeribus et tardis passionibus*, en 14 livres, imprimé pour la première fois avec d'autres ouvrages de médecine, à Bâle, 1529, in-fol., et un traité *De morbis acutis et chronicis*, en 8 livres, imprimés à Amsterdam en 1709, avec les notes de Théodore Jonson ab Almeloveen, et de J. Cour Amman, in-4°, et en 1722 ou 1755, également in-4°. Alb. de Haller en a donné une édition en 1774, à Lausanne, 2 vol. in-8°.

CÆNEUS. *Voyez* Cenis.

* CÆSAR (Julius), docteur en droit assez célèbre, né en 1557, à Tottenham, mort en 1636, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, après avoit achevé ses études, vint à Paris, où il fut reçu docteur en droit en 1581. Deux ans après, il prit le même degré à Oxford, et fut nommé maître des requêtes, juge de l'amirauté, et maître de l'hôpital de Sainte-Catherine près la tour. Cæsar fut fait chevalier par Jacques I, et chancelier de l'échiquier. Mais il résigna cet office en 1614, et fut nommé greffier de la chancellerie. Un *Manuscrit* de lui fut acheté, en 1757, plus de 300 livres sterling dans une vente à l'enchère.

* CÆSARIUS (Jean), philosophe et médecin, né à Juliers dans le 16e siècle, enseigna son art à Cologne; mais il en fut chassé en 1543, comme suspect de luthéranisme. Il rentra ensuite dans cette ville, où il mourut en 1551, âgé de plus de 90 ans, après avoir sacrifié ses veilles et sa fortune à l'avancement de la science; ses ouvrages consistent dans quelques *Traités philosophiques*, une édition de l'*Abrégé de médecine pratique et spéculative*, de Nicolas Bertrutius, qu'il corrigea et mit en ordre; et des notes sur Celse, qui ont paru sous ce titre : *In Celsum castigationes*, Hagenæ, 1528, in-8°. Salingiaci, 1538, in-8°.

CÆSIUS-BASSUS. *Voy.* Bassus.

CÆUS (Mythol.), fils de Titan, donna son nom à l'île de Cæa dans la mer Egée, où il établit son empire. Cette île est fertile en troupeaux de bœufs et en vers-à-soie. Simonide y naquit.

† CAFARELLI du Falga (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), membre associé de l'institut national de France, de l'institut d'Egypte, et général de division du génie, étoit né au Falga, canton de Saint-Félix, département de la Haute-Garonne, le 13 février 1756; il se distingua de bonne heure par son amour pour le travail et son application infatigable à l'étude. En 1792, officier d'artillerie à l'armée du Rhin, il refusa seul, après la journée du 10 août, de reconnoître l'autorité de l'assemblée nationale, à l'égard des objets sur lesquels elle avoit prononcé; il déclara en outre, avec beaucoup de fermeté, que sa résolution étoit de combattre les factieux de toute espèce; qu'il marcheroit également contre les ennemis extérieurs et intérieurs, et contre Paris même, s'il étoit commandé. Suspendu de ses fonctions, il fut pleinement justifié par sa conduite; en l'an 4 (1595), Cafarelli réintégré dans son grade, et placé à l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par

Jourdan. Bientôt il se distingua au passage du Rhin, où les Français firent des prodiges de valeur ; il parvint le premier, avec Kléber, sur la rive opposée, où, malgré le feu de la mousqueterie des ennemis, l'armée française les suivit. A la retraite de l'armée vers les bords de la Nahe, il fut atteint, à côté du général Moreau, d'un boulet à la jambe gauche, dont il souffrit l'amputation. Après cette opération, qui fut très-douloureuse, il écrivit une longue lettre au général Marceau, sur les moyens d'assurer la retraite de l'armée qui dut son salut à ses conseils. Après cette mémorable expédition, il revint à Paris, où il languit dans l'obscurité, jusqu'au moment où le général Bonaparte partit pour l'Egypte. Employé à l'armée d'Orient, en qualité de général de génie, il rendit de grands services lors de la prise de Malte, au débarquement des Français dans le port et le voisinage d'Alexandrie, aux différentes affaires qui eurent lieu sur la route du Caire, où il suivit l'armée dans le désert avec sa jambe de bois. Il étoit un des 12,000 braves qui s'enfoncèrent dans les déserts pour aller châtier l'insolence du pacha de Syrie. Le 19 mars 1799, Cafarelli avec le général Dommartin fit une reconnoissance de la place de Saint-Jean d'Acre : et le 9 avril, l'ennemi ayant fait une sortie avec des forces imposantes, Cafarelli fut entouré et atteint d'une balle qui lui fracassa le coude. On l'emporte de la tranchée ; sa blessure étant grave, elle nécessita l'amputation du bras ; les accidens augmentèrent ; ce général rendit le dernier soupir le 27 avril du même mois, universellement regretté de toute l'armée. On a trouvé dans ses manuscrits un *Traité sur le droit de propriété*, et un autre *sur l'instruction publique ;* ses occupations militaires ne lui permirent pas d'y mettre la dernière main.

* I. CAFARO (Constantin), jurisconsulte célèbre d'Italie, florissoit dans le 17ᵉ siècle. On a de lui, *Speculum peregrinar. qq. Forensium decisarum*, etc.

* II. CAFARO, dit CAFARIELLO (Pascal), un des plus grands musiciens de l'Italie, naquit dans l'état ecclésiastique en 1706. A l'âge de 18 ans, il accompagna à Naples le marquis d'Odierna, qui devint son protecteur ; il eut d'abord l'intention de se livrer à une profession lucrative et d'embrasser la profession d'avocat ; mais une ame comme la sienne fut bientôt rebutée par l'étude sèche et aride des lois ; il y renonça et il entra au conservatoire *della Pieta*, où il eut pour maître le célèbre Leonard Léo, qui lui donna des leçons, non seulement pour en faire un excellent compositeur, mais aussi pour l'initier dans les secrets de l'art. L'élève sut si bien profiter des leçons du maître, qu'après la mort de ce dernier il lui succéda au conservatoire. Quelques années après, il fut nommé maître de musique de la chapelle royale. Il composa aussi pour le théâtre, et sut réussir tout à la fois, dans ses productions, le chant et l'harmonie. Il mourut à Naples le 23 octobre 1787.

CAFFA (Melchior), habile sculpteur et excellent dessinateur, naquit à Malte en 1631, d'où il prit le nom de Maltois, qu'il rendit bientôt célèbre. Ses talens le firent comparer au cavalier Bernin, dont il fut l'élève, et embellirent de plusieurs morceaux quelques églises de Rome. Le groupe de *Saint Thomas de Villeneuve*, qu'on y voit dans l'église des Augustins, et que sa mort, arrivée dans cette ville en 1687, l'empêcha de terminer, a mis le sceau à sa réputation.

* I. CAFFARELLI (Prosper), évêque d'Ascali en 1464, distin-

gué par son amour pour les sciences, contribua aussi à la paix entre Mathias Corvin, roi de Hongrie, et l'empereur Frédéric III. Il mourut à Rome le 14 février 1500.

* II. CAFFARELLI (Fauste), archevêque de San-Sévérino, né à Rome, mort le 17 novembre 1651, fut nommé d'abord par le pape Paul V, avocat consistorial, ensuite référendaire du saint-siége, et successivement vicaire de l'église principal du Vatican, archevêque, et depuis nonce apostolique. Il rendit de très-grands services à l'Église.

* I. CAFFARO (N.), de Gênes, fut le premier qui, au commencement du 12[e] siècle, d'après les ordres de son gouvernement, entreprit d'écrire *l'histoire de sa patrie;* il n'embrassa qu'un espace de temps dont il pouvoit rendre compte avec fidélité, comme témoin oculaire. Son *Histoire* s'étend seulement depuis 1100 jusqu'à 1163. Il mourut à l'âge de 86 ans. Muratori est le premier qui parle de cette histoire. Tiraboschi en fait mention dans son *Histoire de la littérature italienne*, 3[e] vol. de la dernière édition de Modène, 1787.

* II. CAFFARO (P.), théatin, est auteur d'une *Lettre* imprimée en tête du théâtre de Boursault, dans laquelle il prétend prouver qu'un chrétien peut aller, sans pécher, à la comédie. Bossuet et le père Le Brun combattirent et réfutèrent ses assertions, et le père Caffaro se rétracta.

† CAFFIAUX (Philippe-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Valenciennes en 1712, mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1777, étoit chargé de *l'Histoire générale de Picardie* avec dom Grenier, et avoit le titre d'historiographe de la province. On a de lui, *Essai d'une histoire de la musique*, in-4°. Mais son principal ouvrage est *le Trésor généalogique*, dont il n'avoit publié que le premier volume in-4°, lorsque la mort le surprit. On a trouvé dans cette compilation les titres anciens concernant les familles de France et des provinces voisines, connues en 1400 et auparavant. Ce recueil de titres, rangés dans l'ordre alphabétique, chronologique et généalogique, ne doit pas être regardé seulement comme les archives de la vanité; il suppose beaucoup de recherches curieuses et des connoissances étendues dans l'histoire moderne. *Défenses du beau sexe*, ou *Mémoires historiques, philosophiques et critiques, pour servir d'apologie aux femmes*, Amsterdam (Paris), 1753, 4 parties in-12; livre dont l'objet étoit intéressant, mais qui eût exigé une plume plus exercée. Dans l'histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, il n'est pas fait mention de cet ouvrage.

† I. CAFFIÉRI (Philippe), sculpteur, naquit à Rome en 1634, de parens qui se signalèrent dans la carrière militaire. Son père avoit servi sous Charles-Quint et sous Philippe II, roi d'Espagne. Appelé en France par le cardinal Mazarin en 1660, il fut employé par Colbert et Seignelai, qui lui fit accorder l'inspection de la marine de Dunkerque. Il mourut en 1716.

II. CAFFIÉRI (Jacques), sculpteur et fondeur, fils du précédent, naquit à Paris aux Gobelins en 1678, et se rendit aussi recommandable par la délicatesse de son ciseau que par les qualités de son caractère. Il est mort à Paris en 1755, laissant *plusieurs bustes en bronze* très-estimés. Son fils Jean-Jacques a marché sur les traces de ses pères, et a fait *le buste de Piron* pour la comédie française, *ceux de Quinault, Lulli et Rameau* pour l'opéra, *celui*

d'Helvétius, *la statue de Sainte-Sylvie* aux Invalides, et *le groupe très-estimé de Melpomène et Thalie soutenant la lyre d'Apollon*, lequel a disparu dans l'incendie du théâtre de l'Odéon.

CAGLIARI. *Voyez* CALIARI.

† CAGLIOSTRO, fameux imposteur, dont le vrai nom étoit Joseph Balsamo, naquit à Palerme le 8 juin 1743. Ayant eu pour marraine Vincente Cagliostro, sa tante, il en prit ensuite le nom. Il quitta de bonne heure sa patrie, et épousa à Rome une jeune personne nommée Laurence, fille d'un fondeur en cuivre. Joseph Balsamo, étant encore dans sa plus tendre enfance, perdit son père; il reçut quelque éducation par les soins de sa mère et de son aïeul. Il débuta par extorquer une somme importante à un orfévre de Palerme nommé Marrano, à qui il avoit promis de découvrir un trésor. Il s'expatria à cette occasion, et voyagea beaucoup dans le Levant, où l'ignorance turque accueille très-bien les charlatans en médecine. En 1773, il fut découvert à Naples par l'orfévre Marrano. Il se faisoit alors appeler marquis de Pellégrini; on le mit en prison. Au bout de dix-sept jours, il obtint son élargissement. Il voyagea sous différens noms dans le nord de l'Europe. Dans un mémoire juridique, ou plutôt dans un roman, il dit que sa naissance étoit *inconnue à lui-même*. On sait ce qu'on doit croire de *l'éducation donnée par le savant* Altotas, *musulman à Médine et à la Mecque, ecclésiastique et chevalier de Malte à Malte*. On apprécie cet *accueil gracieux que le mufti de Médine faisoit au jeune* Acharat, *la tendresse du chérif de la Mecque, qui pleuroit sur le fils infortuné de la nature*, et la *faveur du grand-maître de Malte, qui l'avoit accueilli dans son palais*. Le nom de Cagliostro, qu'il prit en France avec le titre de marquis, avoit été précédé par ceux d'Acharat, de marquis de Pellégrini, de comte Harat, de comte Phénix, de marquis d'Annas, qui tour à tour ont décoré, ou plutôt déguisé Joseph Balsamo. Après avoir joué son rôle de charlatan à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux et sur-tout à Paris, où tous les gens de son espèce se donnent rendez-vous, il fut mis à la Bastille: il porta, en sortant, une plainte juridique contre Launai, gouverneur de cette prison, pour réclamer de l'argent, des diamans et des bijoux, dont il l'avoit, disoit-il, dépouillé. Il perdit son procès tout d'une voix. Alors il se retira à Londres, d'où il écrivit une brochure intitulée *Lettre au peuple français*, dans laquelle il prédit que *la Bastille sera détruite, et deviendra un lieu de promenade*. Il mourut en 1795, dans la forteresse de Saint-Léon, après avoir fait des dupes dans toute l'Europe. Sa femme, complice de ses fourberies, fut enfermée dans le couvent de Sainte-Apolline. Le savoir de Cagliostro en médecine étoit très-borné; tout son art consistoit à ordonner des pilules dont il avoit le secret, et dont l'aloës étoit la base. Ces sortes de remèdes donnés à forte dose réussissent sur des tempéramens vigoureux, et débarrassent même quelques tempéramens délicats d'humeurs tenaces, en leur procurant un bien-être passager, lorsqu'ils ne les tuent pas. En 1795, on a publié à Paris une *Vie de Cagliostro*. On trouva dans les papiers de cet homme une prophétie, portant que Pie VI seroit le dernier pape, et que l'Église seroit dépouillée de tous ses états. On a accusé Cagliostro d'avoir établi une *maçonnerie égyptienne*: c'est à Londres qu'il en a fait le premier essai; et au moyen de ses prétendues connoissances dans cet

art, il se procura beaucoup d'argent, et un grand nombre de sectateurs. Voici les particularités qu'il a avouées devant l'inquisition de Rome : que la maçonnerie égyptienne est partagée en plusieurs sectes, mais qu'il y en a deux plus particulièrement estimées que les autres ; que la première est celle des adeptes ; que les initiés avoient prêté le serment de détruire la religion catholique et tous les souverains ; qu'ils avoient écrit et signé le serment de leur sang ; que cette secte avoit déterminé de porter ses premiers coups sur la France ; qu'après la chute de cette monarchie elle devoit frapper l'Italie, et Rome en particulier ; que Thomas Ximènes étoit un des principaux chefs ; que la société a une grande quantité d'argent dispersée dans les banques d'Amsterdam, Roterdam, Londres, Gènes et Venise ; que cet argent provenoit des contributions que payent chaque année cent quatre-vingt mille maçons ; qu'il servoit à l'entretien des chefs, à celui des émissaires qu'ils ont dans les cours, à récompenser tous ceux qui font quelque entreprise contre les souverains ; que lui, Cagliostro, a reçu six cents louis comptant la veille de son départ de Francfort, etc. Enfin, pour dernière preuve, dit le rapporteur, on a trouvé, sous ses scellés, une croix sur laquelle étoient écrites les trois lettres L. P. D., et il est convenu qu'elles signifioient *lilium pedibus destrue* : fouler les lis aux pieds. Cagliostro est convenu que la seconde secte égyptienne s'occupoit de recherches chimiques, et particulièrement de la pierre philosophale, et, lors de son séjour à Londres, qu'il étoit membre de cette seconde ; que sa femme avoit été reçue, et avoit un diplôme qui avoit coûté cinq guinées ; qu'on lui avoit donné un ruban, sur lequel étoient brodés ces mots : *union, silence et vertu*, et qu'on lui avoit recommandé de coucher, la nuit suivante, avec le ruban attaché en jarretière. Quant aux hommes, lorsqu'un récipiendaire se présente, on éprouve son courage de toutes sortes de manières, et par des moyens effroyables. Cagliostro lui-même a subi ces épreuves. On trouve, dans sa vie, le récit des suivantes. D'abord il fut hissé au haut de la salle, au moyen d'une poulie ; et, après avoir beaucoup souffert, on lui brûla la main au feu d'une chandelle : alors on lui banda les yeux, et on lui donna un gros pistolet, qu'on lui ordonna de charger lui-même. Quand il eut obéi, on lui commanda de se le tirer à la tête : sur son refus, on le lui arracha des mains avec mépris, on le ramena, après beaucoup de cérémonies. Elles avoient fait sur lui tant d'impression, que, sans s'embarrasser de ce qu'il en seroit, il reprit le pistolet, lâcha la détente, et reçut dans la tête un coup assez fort, mais qui n'eut aucune suite. A la réception d'un autre candidat, il vit qu'on changeoit le pistolet pendant qu'il avoit les yeux bandés, qu'on en substituoit un non chargé, et qu'un des assistans lui frappoit un coup à la tête, pour lui faire croire qu'il étoit blessé. La cérémonie finissoit par un serment d'obéissance au grand-maître, et celui de garder inviolablement le secret. Cagliostro avoit beaucoup d'esprit et d'instruction : il a joué tant de personnages, qu'il s'est annoncé tour à tour pour alchimiste égyptien, pour fils du grand-maître de Malte et de la princesse de Trébisonde, pour prophète venu de la Mecque, pour empirique, rose-croix, ou immortel : il a erré de contrées en contrées, de tréteaux en tréteaux, de bastilles en bastilles : il a fait un peu de bien au monde, mais encore plus de dupes : il étoit un des plus actifs et des plus dangereux initiés. Il a annoncé la révolution française, où il dit : « Il régnera

par vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convacation des états-généraux, et sur-tout au rétablissement de la vraie religion. Il sentira que l'abus du pouvoir est destructif du pouvoir même : il ne se contentera pas d'être le premier des ministres, il voudra devenir le premier des Français. » Pendant qu'il indiquoit à ses correspondans le mouvement qui devoit avoir lieu en France, il en préparoit un autre en Angleterre. (*Voyez Morning herald*, novembre, the second, 1786.) Il fit répandre avec profusion un avis mystique, écrit en style maçonnique et en chiffres, qu'on peut traduire ainsi : « A tous les maçons véritables, au nom de Jehovah. Le temps est venu où doit commencer la construction du nouveau temple de Jérusalem. Cet avertissement est pour inviter tous les véritables maçons à Londres de se réunir, au nom de Jehovah, le seul dans lequel est une divine trinité, de se trouver, demain soir, 3 du présent 1786, sur les 9 heures, à la taverne de Reilly, *great Queen strest* (grande rue de la Reine), pour y former un plan et poser la première pierre fondamentale du véritable temple dans ce monde visible. » *Signé* CAGLIOSTRO.

CAGNACCI (Guide, dit *Caulassi*, à cause de sa difformité), peintre italien du dernier siècle, disciple du Guide, mourut à Vienne, à 80 ans. Les tableaux dans lesquels il a imité son maitre sont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec CAGNACCI, auteur des Antiquités de Ferrare (*Antiquitates Ferrariæ*), qu'on trouve dans le Trésor des Antiquités de Grævius.

* CAGNATI (Marcel), médecin, né à Vérone, florissoit au commencement du 17ᵉ siècle, fit ses études à Padoue sous le fameux professeur Zarabella. Les grands progrès qu'il fit dans les langues, les belles-lettres, la philosophie et la médecine, lui formèrent une réputation égale à son mérite ; il vint à Rome, où il fut choisi, entre tant de savans qui illustroient alors l'Italie, pour enseigner la philosophie et l'histoire. Cagnati, concentré dans les devoirs de son état, n'avoit rien de cet extérieur qui impose ; il parloit peu, et son caractère mélancolique lui donnoit un air de sévérité ; mais dans l'occasion il s'exprimoit avec une grace et une facilité admirable, et sur-tout avec éloquence. Il mourut en 1610. Clément VIII et Paul V lui accordèrent leur protection. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, I. *Variarum lectionum libri duo, cum disputatione de ordine in cibis servando*, Romæ, 1581, in-4°. Il en parut une seconde édition à Rome, en 1587, in-4°. Elle est augmentée de deux autres livres. II. *De sanitate tuenda libri duo, primus de continentia, alter de arte gymnastica*, Romæ, 1591, in-4°; Patavii, 1605, in-4°. III. *In Hippocratis aphorismorum secundæ sectionis XXIV commentarius*, Romæ, 1691, in-4°. IV. *De Tiberis inundatione*, ibid., 1599, in-4°. V. *Opuscula varia; De Tiberis inundatione. Epidemia Romana. De Romani aeris salubritate. De urbana febres curandi ratione. De morte causa partûs. De ligno sancto*, Romæ, 1603, in-4°. VI. *In Aphorismorum Hyppocratis sectionis XXII expositio*, Romæ, 1619, in-8°.

* I. CAGNOLI (Jérôme), célèbre jurisconsulte de Venise, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, fut conseiller du duc de Savoie, qui l'honora de son amitié et de son estime. Il enseigna le droit pendant plusieurs années à Turin, ensuite à Padoue, où il mourut en 1551. On a de lui, I. *Variæ legum enarra-*

tiones. II. *De vitâ et regimine boni principis*, et beaucoup d'autres ouvrages.

* II. CAGNOLI (Belmonte), connu sous le nom de l'abbé Cagnoli, Vénitien, vivoit dans le 17ᵉ siècle. Il eut de grandes qualités, qui furent ternies par de grands défauts. Il a composé un *Poëme sur la destruction d'Aquilée;* un *Eloge de saint Grégoire-le-Grand*, et plusieurs autres ouvrages.

† CAHAGNES (Jacques), professeur royal de médecine dans l'université de Caen, sa patrie, naquit en 1548, et mourut en 1620. Il rédigea, pour la faculté de médecine de Caen, *un nouveau code de statuts*, qui ont été suivis jusqu'à présent. Il quitta sa chaire vers la fin de sa vie pour se livrer entièrement au travail du cabinet; mais sa bourse fut ouverte aux jeunes gens pauvres qui montroient du talent, et il les aidoit de ses conseils. Il a publié plusieurs ouvrages de littérature, parmi lesquels on remarque, I. La *première centurie des éloges des hommes célèbres de Caen*, en latin, 1583 et 1609, in-4° de 152 pages; ouvrage peu estimé. II. Une *Traduction française des livres de* Julien Le Paulmier, *sur le cidre et sur les maladies vénériennes.* III. *Prælectio de aquâ fontis Hebecrevonii*, Cadomi, 1612, in-8°. Ce discours, prononcé dans les écoles de l'université de Caen sur les eaux d'Hébécrévon de Saint-Gilles en Cottentin, ayant été critiqué par un anonyme, Cahagnes publia une réponse en 1612. IV. *De aquâ medicatâ fontis Hebecrevonii*, 1614, in-8°. V. *Répartie en faveur* du Livre *des eaux d'Hébécrévon*, Caen 1614, in-12. VI. *Brevis, facilisque methodus curandarum febrium*, Cadomi, 1616, in-8°. VII. *Brevis facilisque methodus curandorum capitis affectuum*, Cadomi, 1618, in-8°.

* CAHER-BILLAH (MOHAMMED BEN MO'TADHED), 17ᵉ khalyf abassy, avoit été mis sur le trône par des séditieux, le 4 de moharrem 317 (17 janvier 929) à la place de Moétader, son frère : trois jours après, celui-ci, ayant triomphé des révoltés, fit grace de la vie à Caher, et lui donna le palais de leur mère pour prison, d'où il sortit trois ans après pour succéder à Moétader qui venoit d'être tué. A peine parvenu au khalyfat, Caher ne mit plus de frein à ses passions. (L'avarice, l'ingratitude et la cruauté.) Il fit périr son visir Nonbakhty, à qui il devoit son élection, et on appliqua, par ses ordres, sa mère, vieille et hydropique, à la question, pour lui arracher l'aveu d'une somme immense qu'elle ne possédoit point. On laissa mourir de faim, dans une chambre murée, un personnage que des conjurés destinoient à lui succéder. Chaque jour étoit souillé par un nouveau crime; mais enfin la mesure des crimes de ce monstre fut comblée. Une nuit que l'ivresse l'avoit plongé dans un profond sommeil, ses portes furent enfoncées, on le mit en prison, et on lui creva les yeux, après dix-huit mois et quelques jours d'un règne de sang, l'an 933. Il survécut long-temps à son châtiment. On lui rendit la liberté; mais la plus affreuse misère fut son partage. On le voyoit venir à la porte des mosquées comme les autres aveugles, et demander l'aumône en disant : « Ayez pitié de celui qui fut votre khalyf autrefois, et qui implore aujourd'hui votre assistance. »

† CAHUSAC (Louis de), écuyer, né à Montauban, où son père suivoit le barreau, commença ses études dans cette ville, et alla les achever à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'inten-

dance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique sans rendre son sujet théâtral. Nul art, nul contraste. L'intérêt, trop partagé, ne peut se fixer sur aucun des personnages ; Pharamond est, de temps en temps, moins un héros qu'un fat. On y trouve plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antithèses, trop peu de nombre et d'harmonie. Cette pièce eut pourtant quelque succès. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissemens du parterre lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont le nomma secrétaire de ses commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta ensuite, pour se livrer absolument à la littérature. L'opéra l'occupa principalement ; il s'ouvrit une route nouvelle dans cette carrière, et n'y éprouva point de chute. Le succès de sa tragédie de *Pharamond*, dit Sabathier, et de sa comédie de *Zénéide*, ne prouve autre chose qu'un de ces momens de séduction, où le public approuve ce qu'il est forcé de condamner ensuite, quand la réflexion vient l'éclairer. Cet auteur mourut à Paris en 1759. On a de lui, I. *Grigri*, 1749, in-12 : c'est un petit roman joliment écrit. II. L'*Histoire de la danse ancienne et moderne*, La Haie, 1754, 3 petits vol. in-12, que les savans ont bien accueillis. III. Il a donné au théâtre *Pharamond*, Paris, 1736, in-8°, et le *comte de Warwick*, tragédies ; *Zénéide* et *l'Algérien*, comédies, dont la première appartient à Watelet ; Cahusac ne fit que la mettre en vers. *Les Fêtes de Polymnie*, *les Fête de l'Hymen*, *Zaïs*, *Naïs*, *Zoroastre*, *la Naissance d'Osiris* et *Anacréon*, tous opéras ; outre celui des *Amours de Tempé*, qu'on lui attribue aussi, il a laissé en manuscrit une tragédie de *Manlius*, avec deux comédies, le *Maladroit par finesse*, et *la Dupe de soi-même*.

† CAJADO (Hermicus *ou* Henricus), poëte latin, né en Portugal, a laissé des *Eglogues*, des *Sylves*, et des *Epigrammes*, Bologne, 1501, in-4°. Elles ont été réimprimées en 1745 dans le *Corpus poëtarum Lusitanorum*. Il mourut en 1508, on ne sait pas précisément en quel endroit. On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du talent, de la facilité, de l'élégance : ses Epigrammes ne manquent pas de sel.

* CAJANI (Ange), de Florence, florissoit dans le 16[e] siècle. Il fut le premier *qui traduisit Euclide en langue vulgaire*, sans y ajouter ni les Scolies ni les Commentaires. Il dédia son ouvrage à Antoine Altoviti en 1535.

† CAIET *ou* CAYET (Pierre-Victor-Palma), né en 1525 à Montrichard en Tourraine, d'une famille pauvre, ministre protestant, attaché à Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, fut déposé dans un synode, sur l'accusation de magie. Cette condamnation hâta son abjuration : il la fit à Paris en 1595, et mourut dans le collége de Navarre, le 10 mars 1610, docteur de Sorbonne et professeur d'hébreu au collége royal. Caïet étoit un homme officieux, et il eut le malheur d'avoir pour ennemi tous ceux auxquels il avoit rendu service. Ses habits négligés, sa façon de vivre, et sa manie de courir après la pierre philosophale, le faisoient mépriser, autant que son savoir le rendoit respectable. Malgré son extérieur plus que modeste, Henri IV continua de l'admettre à sa cour, et voulut en même temps qu'il pût s'en passer, en lui faisant don d'une petite terre. Les calvinistes, qu'il avoit quittés,

ne le traitèrent pas comme Henri IV, ils l'accablèrent d'injures et de calomnies. Depuis son abjuration, il avoit eu une conférence avec du Moulin, et ce fut une nouvelle raison de mettre de mauvaise humeur ses anciens confrères. Caïet ne resta pas muet, et publia, en 1603, contre du Moulin, le livre intitulé emphatiquement : *La Fournaise ardente et le Four de reverbère pour évaporer les prétendues eaux de Siloë* (c'étoit le titre d'un ouvrage de du Moulin), *et pour corroborer le feu du purgatoire.* Il y a un trait qui, s'il est vrai, lui fait beaucoup d'honneur. L'union du comte de Soissons et de la sœur de Henri IV vint à un tel point, qu'ils ordonnèrent à Caïet de bénir leur mariage sur-le-champ. Ce ministre ayant refusé, le prince le menaça de le tuer. « Tuez-moi, lui répondit Caïet ; j'aime mieux mourir de la main d'un prince que de celle d'un bourreau. » (*Voyez* les différens témoignages que lui ont rendus ses contemporains dans le 35e volume des Mémoires de Nicéron.) Il est l'auteur de l'*Eptaméron de la Navarride*, ou *Histoire entière du royaume de Navarre, depuis le commencement du monde*, traduit de l'espagnol, en vers de dix syllabes. Peu content de ce premier travail, il en fit une seconde traduction en vers latin, qui n'a jamais été imprimée. On a encore de Caïet plusieurs *Ouvrages de controverse*, moins consultés que sa *Chronologie septennaire*, 1606, in-8°, depuis la paix de Vervins en 1598, jusqu'en 1604. L'accueil que l'on fit à cet ouvrage lui fit ajouter à son Histoire de la paix celle de la guerre qui l'avoit précédée. On a cette nouvelle histoire dans les 3 tomes de sa *Chronologie novennaire*, 1608, in-8°, depuis 1589 jusqu'en 1598. On y voit toutes les peines que Henri IV eut à essuyer pour se rendre maître de son royaume. L'abbé d'Artigny en a recueilli les principales particularités dans ses nouveaux Mémoires de littérature. Le docteur Caïet entre dans des détails qui fournissent des amusemens à la curiosité, et des sujets de réflexion à la philosophie. Il y a dans la *Chronologie septennaire* des relations, des poésies, des manifestes, des instructions, des lettres, des plaidoyers et d'autres pièces, dont plusieurs auroient été perdues pour la postérité. Outre ces pièces publiques, elle contient beaucoup d'anecdotes secrètes, inconnues aux autres écrivains, et dont l'auteur avoit été à portée de s'instruire à la cour de Catherine de Bourbon, et à celle de Henri IV. Ce fut encore Caïet qui présenta au parlement un *Mémoire*, pour prouver la nécessité de rétablir les lieux de prostitution, qui avoient été abolis à Paris par l'article 10 de l'ordonnance des états, tenus à Orléans en 1560.

I. CAJETAN (Constantin), abbé bénédictin de Saint-Baronte au diocèse de Pistoye, bibliothécaire du Vatican, mort à Rome en 1650, à 85 ans, étoit de Syracuse. Il poussoit le zèle pour la gloire de son ordre jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des saints anciens, il travailla à la grossir des saints modernes. Il commença par saint Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Rome en 1641. Le grand nombre des bénéfices que les enfans d'Ignace avoient enlevés à l'ordre de saint Benoît, l'autorisoit apparemment à penser que leur père étoit bénédictin. La congrégation du Mont-Cassin ne voulut pas du saint espagnol, et désavoua Cajetan en 1644. Ne pouvant faire admettre des jésuites

dans son ordre, il se tourna du côté des franciscains et des frères prêcheurs. Il leur enleva saint François d'Assise, et saint Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci disoit, au sujet de ce voleur de saints, « qu'il craignoit que Cajetan ne transformât bientôt saint Pierre en bénédictin. » (*Voyez* BENOÎT, n° I, *et* IGNACE, n° III.) Cajetan publia aussi divers écrits pour prouver que l'*Imitation de Jésus-Christ* étoit d'un abbé bénédictin, nommé Gessen. On lui doit encore l'édition des *Œuvres de Pierre Damien*, 1606—1640, 4 vol. in-fol. On trouve un article de Cajetan dans le 25ᵉ volume des *Mémoires* du P. Niceron, et un catalogue détaillé de ses ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Henri CAJETAN, que Sixte V envoya, en 1585, légat en France, où il voulut dominer, et où il trouva des oppositions de la part du parlement de Paris. Ce prélat fut depuis envoyé en Pologne, et mourut en 1599, à 49 ans.

II. CAJETAN. *Voyez* VIO.

*CAJETANO (Octavio), jésuite, né le 22 avril 1566, à Saragosse. Il étoit de l'illustre maison des marquis Partini. Il mourut à Palerme, âgé de 34 ans, après s'être extrêmement distingué dans son ordre par sa sagesse et par son érudition. On y parle de son ouvrage *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, imprimé à Palerme en 1707, in-4°.

CAIETE, nourrice d'Enée, suivit ce prince dans sa navigation, et mourut, en abordant en Italie, au lieu où fut bâtie dans la suite la ville de Gaëte, près de son tombeau.

*CAILLA (Albert), troubadour, né en Albigeois dans le 13ᵉ siècle, et que les manuscrits du temps désignent comme un homme de peu de talent. La seule pièce qui reste de lui justifie ce jugement. C'est *une satire contre les femmes* en termes obscènes et grossiers.

† I. CAILLARD (Abraham-Jacques), l'un des avocats les plus distingués au parlement de Paris, mort le 3 octobre 1777, fut l'élève et le plus intime ami du célèbre Pothier. D'heureuses dispositions, secondées par une étude assidue, une mémoire prodigieuse, des connoissances aussi étendues que profondes des lois, la réunion de tous les talens oratoires qui leur donnent un nouveau prix, lui fournirent le moyen de débuter avec éclat au barreau. Il joignoit à une prodigieuse facilité, pour saisir les affaires, même les plus compliquées, ce tact et cette justesse qui réduisoient la cause qu'il soutenoit au point qui devoit la rendre la plus favorable. Il étonnoit sur-tout par son abondance, par sa précision, plaidant souvent pendant deux et trois heures avec une telle présence d'esprit, qu'il ne s'écartoit jamais de son plan, et qu'il n'étoit jamais embarrassé pour la propriété de l'expression. Son éloquence flexible se prêtoit naturellement à tous les tons, et même, dans ces discussions importantes qui semblent n'appartenir qu'à la profondeur du raisonnement, il savoit adoucir par les graces de l'élocution et les charmes du débit ce qu'elles avoient de trop grave. Investi d'une confiance sans bornes, et chargé des causes les plus considérables, il en plaidoit souvent plusieurs dans le même jour, soit au palais, aux audiences de sept et de dix heures, soit devant les tribunaux de la chambre des comptes et de la cour des aides. On l'a vu, dans le même jour, en plaider sept, toujours d'après de simples notes,

et on a remarqué qu'il n'étoit jamais plus pénétré et plus éloquent que lorsqu'il défendoit gratuitement la cause d'un pauvre, ou d'un opprimé. On n'a encore rien fait imprimer de lui; mais il a laissé à son fils quatre-vingts cartons de matériaux, qui sont le résultat d'une érudition et de recherches immenses, et auxquels une mort prématurée, à l'âge de 42 ans, l'a empêché de mettre la dernière main.

* II. CAILLARD (Antoine-Bernard), né à Aignay, département de la Côte-d'Or, le 28 septembre 1737, et mort à Paris le 6 mai 1807, après avoir travaillé quelque temps avec Turgot, alors intendant de Limoges, fut depuis 1770 successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, à Copenhague, et chargé d'affaires dans cette dernière ville jusqu'en 1780. On l'envoya en la même qualité à Pétersbourg. Il revint à Paris en 1784, et fut envoyé l'année suivante en Hollande. Nommé, en 1792, ministre plénipotentiaire à Ratisbonne, il fut quelque temps après envoyé de nouveau en Hollande. En 1795, il étoit ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il fut nommé garde des archives des relations extérieures, et il a occupé cette place jusqu'à sa mort. Il a fourni plusieurs articles intéressans au Magasin encyclopédique et à d'autres journaux. On lui doit des *Mémoires sur la révolution d'Hollande*, en 1787; il a été aussi un des traducteurs des *Essais sur la physiognomie*, par J. G. Lavater, in-4°, de 1781 à 1787.

* CAILLAVET (N.), sieur de Montplaisir, natif de la ville de Condom. Ses *Poésies* ont été imprimées pour la seconde fois en 1634, avec quelques *Lettres* en prose. Elles sont divisées en deux livres : le premier est entièrement consacré à des vers amoureux, dont Mélinde est l'objet : le second contient des stances, odes, élégies, sonnets, épigrammes, etc., sur divers sujets. Tout ce qu'on y apprend de ce qui concerne la personne de l'auteur, c'est qu'il se fit recevoir avocat au parlement de Bordeaux, après avoir suivi le parti des armes dans sa jeunesse.

† I. CAILLE (Nicolas-Louis de la), diacre du diocèse de Reims, né le 15 mars en 1713 à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au collége de Lisieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célèbre Cassini, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec de Thuri, digne fils de cet homme estimable, le travail immense de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui, passant par l'Observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de 25 ans, il fut nommé, à son insçu, professeur de mathématiques au collége Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournèrent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies savantes qui fleurissent en Europe lui firent le même honneur, ou plutôt lui rendirent la même justice. Animé de plus en plus du désir d'acquérir une connoissance détaillée du ciel, il entreprit, en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Ce

voyage, si intéressant par son objet, le fut encore plus par la manière dont il le remplit. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il détermina la position de 9800 étoiles jusqu'alors inconnues. Ce savant et modeste astronome pouvoit immortaliser ses découvertes, en donnant son nom aux nouvelles constellations qu'il avoit observées; mais il aima mieux leur donner celui des différens instrumens d'astronomie. De retour en France, il ne cessa d'éclairer le public sur les apparitions des comètes, et sur d'autres objets importants de l'histoire du ciel. En 1755, il publia un plan d'opérations et de calculs pour faire un *Almanach nautique*, qui dirigeât nos navigateurs. Bientôt après, on fit une partie de ces calculs; on les publia dans un livre intitulé Etat du ciel, et dans celui qu'on appelle, Connoissance des Temps. On n'acheva pas cette entreprise. Les Anglais apprenant cette découverte, et voyant notre négligence, s'emparèrent de ce plan qu'on n'exécutoit point, et douze ans après qu'on eut publié en France l'ouvrage de l'abbé de La Caille, en 1767, ils donnèrent à Londres leur Almanach nautique; et depuis, tous les ans, ils font calculer à grands frais celui de l'année suivante, toujours selon le plan proposé par cet abbé; et l'Europe croit que l'invention en est due aux Anglais, aussi-bien que son exécution. Il faisoit imprimer le *Catalogue des étoiles et les observations sur lesquelles il est fondé*, lorsque la mort le surprit, le 21 mars 1762. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, justement estimés : I. Plusieurs *Mémoires*, dont il a enrichi les recueils de l'académie des sciences. II. *Elémens d'algèbre et de géométrie*, Paris, in-8°. III. *Leçons élémentaires d'astronomie, d'optique et de perspective*, 1748 et 1755, à Paris, in-8°, réimprimées en 1808. IV. *Leçons élémentaires de mécanique*, 1743, Paris, in-8°. V. *Ephémérides* de Desplaces, continuées par l'abbé de La Caille, en 2 vol. in-4°. VI. *Fundamenta astronomiæ*, in-4°, Paris, 1757. Ce volume est fort rare; l'auteur n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires pour en faire des présens. VII. *Tables des logarithmes pour les sinus et tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760, in-8°, réimprimées en 1799. VIII. *Nouveau Traité de Navigation*, par Bouguer, revu et corrigé par l'abbé de La Caille, dont le fameux astronome Delalande a donné une nouvelle édition avec des remarques, Paris, 1781, in-8°. IX. *Journal du voyage fait au cap de Bonne-Espérance*, in-12. L'abbé de La Caille, dans ses voyages, fit une découverte importante; il rendit le plus grand service à tous les navigateurs, et à peine en a-t-il la gloire : il indiqua la méthode la plus facile et la plus commode pour connoître *la longitude en mer par l'observation de la lune*, méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, et qui ne permet jamais qu'on se trompe de plus d'un demi-degré ou de dix-huit lieues marines. On remarque dans tous ces ouvrages cette précision, cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'étoit là le caractère de son esprit. Aussi sûr dans ses jugemens qu'exact dans ses observations astronomiques, il n'affirma que ce qui lui paroissoit vrai. Jamais l'amour-propre ne lui fit passer le point où il croyoit voir les bornes de son esprit. Il disoit avec simplicité : « Je ne sais pas cela. »

II. CAILLE (André), pharmacien, a publié dans le dernier siècle le *Guidon des apothicaires*, et le *Jardin médicinal*.

† III. CAILLE (Jean de la), an-

vant libraire de Paris, mort dans un âge avancé vers l'an 1720, s'est fait une réputation, I. par son *Histoire de l'imprimerie*, Paris, 1689, in-4°. II. Par la *Description de Paris*, 1714, in-fol. Cette Description de la ville et faubourgs de la capitale de la France contient vingt-quatre planches, dont chacune représente un des quatorze quartiers, suivant la division faite en 1702, et un détail exact des abbayes, églises, monumens publics, etc. Les planches ont été gravées avec soin par Scotin le jeune.

† CAILLEAU (André-Charles), libraire, né à Paris en 1731, mort à Paris le 12 juin 1798, avoit un caractère ouvert et une gaieté franche et vive, qu'il porta dans ses écrits. Il donna une foule d'*Almanacs chantans*, d'*Etrennes badines et plaisantes*, dont plusieurs, par leur singularité, ou leur ton jovial, étoient au-dessus des autres ouvrages de ce genre. Cailleau est auteur de quelques *comédies* ou *farces* et aussi d'ouvrages plus sérieux, tels que, I. La *Vie de Le Sage*. II. Le *Spectacle historique*, 1764, 2 vol. in-8°. Ce sont des élémens d'histoire grecque et romaine, simples, clairs et très-utiles à l'instruction de la jeunesse. III. De la collection réunie des différentes *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, 1774, 2 vol. in-8°. IV. *Principes philosophiques de consolation*, traduit de l'allemand, Paris, 1778, 2 vol. in-12. V. *Les Soirées de la campagne*, in-12. VI. Le *Waux-hall*, poëme, in-12. VII. *Etrennes historiques*, 2 vol. in-12. VIII. *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*, etc., que l'on attribue cependant à un abbé Duclos, Paris, 1790, 3 vol. in-8°, auxquels il faut ajouter un supplément au 4e volume, publié par M. Brunet fils en 1802, et mieux fait que les trois premiers. Ce Dictionnaire, qui a eu beaucoup de succès et dont on a fait une contrefaçon à Liége en 1791, sera moins recherché dorénavant, parce que M. Brunet fils vient de publier un Manuel du libraire et de l'amateur de livres, Paris, 1810, 3 vol. in-8°. Ce nouveau Dictionnaire bibliographique, fait avec exactitude, remplace avantageusement tout ce qui a paru sur le même sujet.

* CAILLET (Bénigne). On ne sait aucune particularité de la vie de cet auteur; il n'est connu que par une tragédie intitulée *Les Saints Amans*, ou *le Martyre de sainte Justine et de saint Cyprien*, qui parut en 1700.

* CAILLETTE étoit un fou de la cour des rois de France Louis XII et François Ier. Plusieurs écrivains du temps, tels qu'Erasme, Rabelais, Bonaventure des Perriers, etc., font mention de cet homme, et M. Dreux du Radier, ne l'a pas omis dans la notice des fous en titre d'office. C'étoit un niais dont les actions et les réparties amusoient beaucoup les courtisans. Un jour les pages le clouèrent par l'oreille à un poteau; Caillette demeuroit là sans mot dire. Un seigneur de la cour le vit en cette piteuse situation et le fit aussitôt détacher. On interrogea tous les pages pour connoître et punir celui d'entre eux qui étoit coupable de cette espiéglerie; chacun répondoit: *ce n'est pas moi, je n'y étois pas;* et Caillette, présent à cet interrogation, disoit comme les pages: *ce n'est pas moi, je n'y étois pas.*

CAILLIÈRES. *V.* CALLIÈRES.

† CAILLY (le chevalier Jacques de), né à Orléans, se disoit de la famille de la *Pucelle*, qui délivra cette ville. Il cultiva les lettres, et mourut vers 1674, chevalier de

d'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'*Epigrammes*, publiées sous le nom du chevalier d'Aceilly, dont quelques unes sont fines, et beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité, relevée par quelques antithèses agréables et par plusieurs traits d'esprit, fait quelquefois supporter son style, souvent lâche et incorrect. Son épigramme sur les étymologistes est connue et fort jolie.

> *Alfana* vient d'*equus*, sans doute;
> Mais il faut avouer aussi,
> Qu'en venant de là jusqu'ici,
> Il a bien changé sur la route.

On trouve les différentes petites pièces de Cailly, dans un recueil de poésies en 2 vol. in-12, publié par Bernard de La Monnoye, en 1714, sous le titre de La Haye, et Paris, 1714, 2 vol. in-12.

* CAIMI ou CAIMO (Pompée), médecin, né à Udine, dans le Frioul, en 1568, après avoir exercé son art avec un certain éclat dans plusieurs villes de l'Italie, se retira à Titiano, où il mourut le 30 novembre 1638. On lui doit les ouvrages suivans : I. *De calido innato libri tres*, Venetiis, 1626, in-4°. II. *De febrium putridarum indicationibus juxta Galeni methodum colligendis et adimplendis libri duo*. Patavii, 1628, in-4°.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Eve, naquit sur la fin de la première année du monde, et s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel, son frère, étoient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie, l'an du monde 130. Dieu le maudit, le condamna à être vagabond sur la terre, et lui mit un signe pour le soustraire à la vengeance des hommes. Il se retira à l'orient d'Éden, et y eut son fils Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir. Ce fratricide fut tué par Lamech, selon une tradition des Hébreux, approuvée par Saint Jérôme. (*Voyez* le poëme intéressant de Gessner.) Suivant saint Augustin, Abel est la figure de Jésus-Christ et des chrétiens persécutés, et Caïn celle des persécuteurs. Les commentateurs n'en restent pas là; ils font et résolvent plusieurs questions sur le motif du meurtre d'Abel; l'instrument qui servit à le tuer; le signe imprimé sur Caïn, que quelques uns croient être un tremblement universel par tout le corps, qui rendoit visible l'agitation de sa conscience déchirée par ses remords; le genre de sa mort, et l'âge auquel il mourut : questions aussi frivoles que difficiles à résoudre. — On vit paroître dans le second siècle de l'Église des caïnites. C'étoit une secte de gnostiques, qui étoit un rejeton de celles de Valentin, de Nicolas et de Carpocrate. On les appela *caïnites*, parce qu'ils honoroient Caïn comme un homme formé par une vertu puissante, au lieu qu'ils regardoient Abel comme la production d'une vertu plus foible.

CAINAN, fils d'Enos, père de Malaléel, mourut l'an 2800 avant J. C., âgé de 910 ans. — Il y eut un autre CAÏNAN, fils d'Arphaxad et père de Sala, sur lequel les savans ne s'accordent pas.

CAIO. *Voyez* CAYOT.

† I. CAJOT (dom Jean-Joseph), bénédictin de Saint-Vannes, né à Verdun en 1726, mort dans la même ville, à l'abbaye de Saint-Airi, le 7 juillet 1779, est auteur des ouvrages suivans : I. *Plagiats de J. J. Rousseau sur l'éducation*, La Haye et Paris, 1766, in-12. II. *Les Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur*

l'origine des médiomatriciens, Metz, 1760, in-12. III. *Examen philosophique de la règle de saint Benoît*, Avignon, 1768, in-12. IV. *Histoire critique des coqueluchons*, Cologne, 1762, in-12.

* II. CAJOT (dom Charles), frère cadet du précédent, né le 17 août 1731 à Verdun, où il est mort le 6 décembre 1807, fut aussi bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes. Il est auteur de quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque celui intitulé *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens colléges de l'ordre de Saint-Benoît, d'où résultent les droits de la société sur les biens qu'il possède*, Paris, 1787, deux parties, in-8°.

CAIPHE, grand-prêtre des juifs après Simon, condamna Jésus-Christ à la mort, fut déposé par Vitellius, gouverneur de Syrie, et se tua, dit-on, de désespoir. C'est ce grand-prêtre qui, dans un conseil que tinrent les juifs au sujet de Jésus-Christ, prétendit qu'il étoit expédient qu'un homme mourût pour tout le peuple.

† CAIRELS *ou* CAYREL (Elias), troubadour, né à Sarlat en Périgord, florissoit dans le 13e siècle. Sa première profession fut de travailler en or et en argent, et de dessiner des armoiries. « Soit caprice, soit ambition, soit penchant irrésistible, dit Millot, il se consacra aux Muses; mais ses espérances de succès furent trompées, car il composa, chanta, *violonna* mal; il parla plus mal encore, et son talent se réduisoit à bien copier les airs et les paroles. » Millot cite de ce poëte seize pièces, et dit que les vers courts et les rimes recherchées lui paroissoient un grand mérite, aussi-bien que de commencer chaque couplet par les derniers mots du précédent. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent dix pièces d'Elias Cayrel.

* CAIRO (Francisco), peintre italien, né à Milan en 1598, étudia à Rome et à Venise. Le duc de Savoie le fit venir à sa cour, lui donna une pension, et le fit chevalier. Ses tableaux, et particulièrement ceux d'église, sont parfaitement beaux.

† CAIRON (Thérèse LE BOUCHER de), morte en Normandie en 1790, âgée de 51 ans. Cette dame cultiva la poésie de manière à prouver qu'elle avoit reçu de la nature ce qu'il faut pour réussir dans cet art. Elle eut la modestie de laisser la plupart de ses ouvrages en manuscrit, et l'on ne connoît d'elle qu'une *Ode sur l'Insensibilité*, publiée dans plusieurs journaux.

CAIT-BEI, sultan d'Egypte et de Syrie, originaire de Circassie, étoit né esclave. Les Mameluks, d'une commune voix, l'élurent pour leur souverain. Il défit près de Tarse l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Queréol, son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repoussa Assimbée, qui régnoit en Mésopotamie, et qui, s'étant rendu maître de la ville de Bir sur l'Euphrate, faisoit des courses bien avant dans la Syrie. Il mit aussi les Arabes sous le joug, et dissipa cette multitude d'esclaves éthiopiens qui, s'étant assemblés en très-grand nombre pour détruire les Mameluks, menaçoient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449, et le 53e de son règne.

CAIUMARATH, premier roi persan, auteur de la secte des mages, enseigna, dit-on, à ses peuples l'usage de la fronde, et l'art de

bâtir des maisons et de fabriquer des étoffes de laine, de poil et de coton. Pour vaquer plus librement à la prière, il abdiqua la couronne, et se retira dans une grotte solitaire qui avoit été sa première demeure. Les Orientaux lui ont accordé mille ans de vie.

I. CAIUS-AGRIPPA. *V.* AGRIPPA, n° V.

II. CAIUS-POSTHUMIUS, affranchi d'Auguste, se fit un grand nom dans l'architecture, et eut pour disciple Coccéius, qui le surpassa. *Voyez* COCCÉIUS.

III. CAIUS, macédonien, disciple de saint Paul, converti à Corinthe, où il étoit établi, et où il avoit reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ses voyages, eut part à ses persécutions, et fut pris, avec Aristarque, par les séditieux d'Ephèse, que l'orfèvre Démétrius avoit excités contre saint Paul. On croit que c'est ce même Caïus à qui saint Jean adressa sa troisième épître, dans laquelle il le loue de la pureté de sa foi, et de la charité qu'il exerce envers ses frères et les étrangers.

IV. CAIUS, célèbre entre les autres ecclésiastiques, florissoit à Rome au 3ᵉ siècle, sous le pontificat de Zéphyrin, et sous l'empire de Caracalla. Il avoit été disciple de saint Irénée, ce qui ne l'empêcha pas de rejeter absolument l'opinion des millenaires. Un anonyme, cité par Photius, dit positivement que Caïus étoit prêtre, et qu'il demeuroit à Rome. Photius ajoute qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infidèles, sans avoir aucun peuple ni aucun diocèse limité. Caïus eut une fameuse dispute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des montanistes, et la mit par écrit dans un *Dialogue* qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que ses autres ouvrages.

V. CAIUS (saint), originaire de Dalmatie, et parent de l'empereur Dioclétien, fut élu pape le 17 décembre 283, et mourut le 22 avril 296. Il ordonna que les clercs passeroient par tous les sept ordres inférieurs de l'Église avant de pouvoir être ordonnés évêques.

† VI. CAIUS *ou* KAYE (Jean), né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec succès sous le célèbre Montanus. A son retour en Angleterre, il fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, et enfin de la reine Elisabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collége de Gonnevill à Cambridge, nommé depuis ce temps là le collége de Gonnevill et de Caïus, et y fonda vingt-trois places d'étudians. Il mourut en 1573, et fut enterré dans la chapelle de son collége, sous une tombe unie, avec cette seule inscription : *Fui Caïus.* Ses sentimens sur la religion ne tenoient qu'à son intérêt; et, dans les différentes révolutions qui agitèrent de son temps l'Angleterre, il fut toujours attaché à la secte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il suit les principes de Galien et de Montanus son maître. Les meilleurs sont, I. Un *Traité de la sueur anglaise*, maladie qui ne duroit qu'un jour, et qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre, en 1551; il est intitulé *De ephemerâ Britannicâ.* La meilleure édition est celle de Londres en 1721, in-8°. II. Un livre latin, *De l'antiquité de l'université de Cambridge.* III. *De canibus Britannicis*, Londres, 1570, in-8°, rare : elle a été réimprimée en 1729 par les soins

de Samuel Jebb. IV. *Stirpium historia*, Londres, 1570, in-12.

* VII. CAIUS (Thomas), savant du 16e siècle, né au comté de Lincoln, mort à Oxford en 1572, élève du collége de All-Souls à Oxford, a été chanoine de Salisbury. On a de lui une *Paraphrase d'Erasme sur saint Marc*, traduite en anglais, et quelques *Traductions* d'auteurs classiques grecs et latins.

* VIII. CAIUS (Bernardin), médecin vénitien, vivoit dans le 17e siècle. Il a publié quelques *Dissertations* en forme de thèses, dont voici les titres : I. *De vesicantium*, Venetiis, 1606, in-4°. II. *De sanguinis effusione*, ibid., 1607, in-4°. III. *De alimentis quæ cuique naturæ conveniunt*, ibid., 1608, 1610, in-4°.

* IX. CAIUS-VALGIUS est le premier Romain, après Pompeïus-Læneus et Caton, qui ait écrit sur les propriétés des plantes, et de leur usage dans la médecine. Pline, qui fait cette remarque, ajoute que le livre que Valgius avoit composé sur ce sujet, et qu'il avoit dédié à l'empereur Auguste, étoit imparfait, et contenoit peu de choses intéressantes, quoique l'auteur passât pour être savant. Valgius fut médecin d'Auguste avant Antoine Musa.

* CAL (Vahan), de la famille mamigonienne, tenoit la principauté de la province de Daron au commencement du 7e siècle. Il s'étoit rendu très-habile dans le maniement des armes et dans les ruses de guerre par ses propres expériences. Par des embuscades et par les artifices les plus ingénieux, il détruisit toute l'armée de Khosrov II, roi de Perse, et tua de sa propre main le général nommé Mihran, sans perdre un seul homme de ses soldats. Ce souverain, indigné alors de cet événement inattendu, envoya contre lui une armée formidable sous les ordres de Vakdank, avec l'intention de dévaster tout, et de prendre *Cal* vivant. Pendant que le général persan ravageoit les villes et les villages de Daron, en s'avançant vers la capitale de Mouch, Cal mettoit ses troupes en embuscade, s'informoit par des espions des intentions de l'ennemi, et feignoit de le craindre déjà de loin. Lorsque toutes ses entreprises secrètes furent combinées et disposées à propos pour les lieux et pour les temps, il tomba sur les ennemis pendant la nuit, les enveloppa bientôt de tous côtés, et en fit une boucherie horrible, s'empara de tous leurs bagages, et retourna à Mouch avec un grand nombre de prisonniers. Peu de jours après cette victoire éclatante, Cal mourut par le poison, vers l'an 606, d'après la Chronologie de Jean Manigonien.

* CALA (Fernand Le Stocio, connu sous le nom de), natif de Cosante en Calabre, est auteur d'une *Histoire de Suabe*, fort rare. Son but, dans cet ouvrage, étoit de flatter la maison de Cala. Il fit naître un saint Jean de Cala qui n'avoit jamais existé. Il persuada que quelques os de la carcasse d'un âne étoient les reliques de son saint imaginaire. Le fourbe impudent appliquoit aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adresser à l'étrange multitude d'académiciens et de savans qui brillent dans ce siècle :

Felices asini, quantos meruistis honores !

L'inquisition de Rome fit supprimer l'ouvrage et brûler ces reliques.

† CALABER (Quintus), ancien poëte de Smyrne, est auteur des *Paralipomènes d'Homère*, espèce de supplément à l'Iliade. Ce poëme

grec, écrit élégamment, dont la meilleure édition est celle de Paw, Leyde, 1734, in-8°, fut trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastère de la terre d'Otrante en Calabre. Le chanoine Brodeau publia une édition de ce poëme, avec des notes, à Bâle, en 1582. La première édition, qui est fort rare, parut avec le *Tryphiodori excidium Trojæ, ut Coluthi raptus Helenæ*, græc., à Venise, chez les Aldes, vers 1505, in-8°, et la dernière a vu le jour à Strasbourg en 1807, 2 vol. in-8°, par les soins de Chr. G. Hyenne, et avec le travail important de Th. Ch. Tychsen. M. Tourlet a traduit cet ouvrage en français, sous le titre : Guerre de Troie, poëme en 14 chants, par Quintus, de Smyrne, Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

CALABRE (Edme), prêtre de l'oratoire, savant et pieux, natif de Troyes, directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphrase sur le Miserere*, souvent réimprimée.

I. CALABROIS (le). *Voyez* GIOACHINO *et* GONSALVE, n° II.

† II. CALABROIS (Mathias PRETI, surnommé le), naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut son maître dans la peinture. Appelé à Malte pour décorer l'église de Saint-Jean, il représenta dans le plafond *la vie de cet apôtre;* morceau admirable, qui lui mérita le titre de *Chevalier de grace*, une commanderie et une forte pension. Il se servoit aussi bien de l'épée que du pinceau. A Malte, il blessa mortellement un chevalier qui, par ses mauvais propos sur sa noblesse, le força de se battre avec lui. A Rome, il punit de même un peintre qui critiquoit ses tableaux. Obligé de s'enfuir à Naples, il tua un des gardes de la ville qui lui disputoit le passage, à cause de la peste qui avoit ravagé les provinces voisines. Ses talens le sauvèrent du supplice. Le vice-roi lui accorda sa grace, en disant : *Excellens in arte non debet mori*, un excellent artiste doit être immortel. Dans ses dernières années, il devint très-dévot et très-charitable. Quand on lui représentoit que ses infirmités devoient suspendre son activité laborieuse : « Que deviendroient mes pauvres, répondoit-il, si je ne travaillois pas? » Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux se voient à Modène, à Naples et à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustemens. Une touche moins dure, un dessin plus correct, l'auroient mis au rang des premiers peintres.

* CALADÈS, peintre grec, qui vivoit dans la 106ᵉ olympiade, peignit de petits sujets, qui, au rapport de Pline, étoient exposés sur la scène dans les comédies, *in comicis tabellis*. L'usage de ces tableaux nous est inconnu. Caylus pense que les ouvrages de Caladès étoient la représentation des principales actions des comédies que l'on devoit jouer.

* CALAGE (mademoiselle N.). Il a été impossible de se procurer aucuns détails sur ce qui concerne la personne de cette femme auteur, dont l'existence même paroît avoir été ignorée de la plupart des biographes. On ne connoît d'elle qu'un poëme de *Judith*, publié en un vol. in-4°, après sa mort, par les soins de mademoiselle l'Héritier, qui le dédia à la reine, mère de Louis XIV, alors régente du royaume. On a réimprimé une grande partie de ce poëme dans le Parnasse des Dames.

CALAIS (Mythol.), fils de Borée et d'Orithye, étoit frère de Zé-

thès. Ces deux héros avoient des ailes comme leur père. Etant partis avec les Argonautes pour la conquête de la toison d'or, ils furent reçus avec bonté par Phinée, roi d'Arcadie ou de Thrace, qui, à leur retour, les pria de donner la chasse aux harpies, qui le tourmentoient, et gâtoient toutes les viandes qu'on servoit sur sa table. Comme ils avoient des ailes, et qu'ils étoient bons tireurs d'arc, ils les poursuivirent jusqu'aux îles Plotes, où Isis vint les avertir de ne pas chasser plus loin les chiens de Jupiter. Ils obéirent, et ces îles s'appelèrent *Strophades*, du nom de leur retour. Hercule tua ensuite les deux frères, et les changea en vents.

CALAMIS, graveur et statuaire célèbre d'Athènes. Cicéron le mettoit bien au-dessous de Praxitèles et de Myron. Les ouvrages les plus estimés de cet artiste furent, I. La statue d'*Apollon libérateur*, à Athènes. II. Le *Colosse du même dieu*, transporté de l'Attique dans les jardins de Servilius à Rome, par Lucullus. III. Une *statue d'Esculape*. IV. Un *Char à quatre chevaux*, *avec son conducteur*, exécuté en bronze. V. Des *Figures* d'ambassadeurs ciselées en or.

* I CALAMY (Edmond), théologien non-conformiste, né à Londres en 1600, mort en 1666, élève de Cambridge, où il fut reçu bachelier, fut chapelain de l'évêque d'Ely, et prédicateur à Saint-Edmansbury. Dans la guerre civile il prit le parti du parlement, et se distingua entre les presbytériens comme principal prédicateur. Il fut aussi membre de l'assemblée de Westminster. Cependant il a protesté contre le procès et l'exécution du roi. A la restauration, on lui offrit l'évêché de Litchefield et Coventry, qu'il refusa après avoir balancé. En 1662, son bénéfice lui fut ôté comme non-conformiste. On a de lui quelques *Sermons* et des *Traités de religion* qui ont été imprimés.

* II. CALAMY (Benjamin), théologien anglais, fils du précédent, mort en 1686, élève de l'école de Saint-Paul, et de Catherine Hall à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts, et boursier. En 1677 il fut nommé ministre de Sainte-Marie Aldermanbury, et chapelain du roi. En 1680 il fut reçu docteur; en 1685 il étoit chanoine de Saint-Paul. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort, 1 vol. in-18.

* III. CALAMY (Edmond), ministre célèbre parmi les dissidens, petit-fils de Edmond Calamy dont nous avons parlé, et fils du précédent, né en 1671, mort en 1732, non-conformiste. Il fit ses premières études dans sa famille, et les acheva à Utrecht. En 1694 il reçut les ordres parmi les dissidens, et après avoir desservi plusieurs congrégations, il succéda à M. Alsop à Westminster. En 1702 il publia un *Abrégé des vies de Baxter et de Times avec une Notice sur les ministres rejetés*. Une seconde édition augmentée fut portée à 4 vol.; cet ouvrage fut la matière d'une vive dispute entre l'auteur et Hoadley, depuis évêque. Trois universités d'Ecosse se glorifioient de le compter parmi leurs docteurs. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a fait *deux volumes de Sermons* et *quelques Traités*.

CALANDRA (Jean-Baptiste), peintre en mosaïque, étoit de Verceil: il exerça ses talens à Rome, où l'on voit de lui, dans l'église de Saint-Pierre, *les quatre docteurs de l'Eglise* et *un Saint-Michel* parfaitement exécutés. Il florissoit dans le 17e siècle.

* CALANDRINI (Jean-Louis), né à Genève en 1703, mort en 1758, cacha sous le voile de la modestie un mérite éminent. Profond dans les sciences exactes et studieux observateur de la nature, Calandrini marchoit l'égal des Bernoulli, des Cramer, des Bonnet. On lui doit l'édition latine des *Principes mathématiques de Newton*, commentés par les PP. Lesueur et Jacquier. Cet ouvrage parut en 1739, 3 vol. in-4°. Calandrini l'a enrichi de plusieurs mémoires. Bonnet, dans la préface de son livre original sur l'usage des feuilles, reconnoît qu'il n'a fait que développer le germe qui lui avoit été fourni par ce grand homme. En 1750, Calandrini remit sa place de professeur de philosophie en faveur de son ami Cramer, et il fut nommé conseiller d'état. Il ne mérita pas moins bien de sa patrie comme administrateur, qu'il n'avoit fait dans la carrière de l'enseignement.

* CALANDRUCCI (Hyacinthe), mort en 1707, élève de Carle Maratti, et très-bon peintre. Ses ouvrages décorent plusieurs églises à Rome.

* CALANNA (Pierre), religieux qui florissoit en Italie à la fin du 16ᵉ siècle. Il a publié *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, à junioribus et laïcis neglecta philosophis*, Panormi, 1599, in-4° fort rare. De Seclen dit dans ses *Selecta litteraria*, p. 693, et dans ses *Miscellanea*, que Calanna est platonicien à brûler; qu'il entend par ses *philosophi seniores et sacerdotes* les platoniciens, et par les *juniores et laïci* les aristotéliciens; que son intention est de faire voir qu'il faut puiser uniquement dans les Œuvres de Platon la bonne et saine philosophie; c'est pourquoi il attaque souvent Aristote et élève Platon jusqu'aux nues. Quel crime abominable! Fabricius a placé Calanna parmi les écrivains qui ont défendu la vérité de la religion chrétienne (*voyez* la *Bibliotheca græca*, vol. VII, p. 105); cependant on reproche à cet auteur d'avoir puisé dans des sources impures et d'avoir avancé des paradoxes.

*I. CALANO (Prosper), médecin natif de Sarzane, dans l'état de Gênes, professa à Rome et à Bologne vers le milieu du 16ᵉ siècle. On a de lui *une paragraphe latine* sur le livre de Galien, qui traite *de inæquali temperie*, Lyon, 1538, in-8°. On a publié à Paris, en 1550, in-12, la traduction d'un ses ouvrages sous le titre de *Traité de l'entretènement de santé*.

* II. CALANO (Maurice), de Ferrare, philosophe et médecin du 17ᵉ siècle, se rendit célèbre dans sa patrie, où il enseigna successivement la philosophie, la médecine et l'anatomie. Il a beaucoup écrit, mais il n'a fait imprimer qu'un traité *De proprietatibus individualibus*, Ferrariæ, 1645.

† CALANSO *ou* CALANSON (Giraud de), né en Gascogne, florissoit vers le milieu du 13ᵉ siècle. Il fit *des chansons d'amour et de morale contre les vices;* mais on ne goûta en Provence ni sa personne, ni ses poésies, et il fut mal récompensé des gentilshommes. Millot lui attribue quinze pièces, parmi lesquelles il engage à distinguer une longue instruction donnée à un jongleur. Elle contient des détails sur les troubadours et les ménétriers, sur l'ancienne musique, sur la science qu'on devoit avoir. Le texte est malheureusement corrompu en plusieurs endroits, et, continue Millot, la matière si obscure par elle-même, qu'il est impossible de s'assurer du vrai sens; c'est la copie ou traduc-

tion d'un fabliau français qui se trouve dans les manuscrits, n° 1830. in-fol., fonds de l'abbaye St.-Germain, et dans le n° 2718, in-fol., sous le titre *des deux Bordeors ribaux*. Le Grand d'Aussy l'a inséré dans son recueil, sous celui des Deux ménétriers. On trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale dix pièces, dont une fort longue, composée par Giraud de Calanso.

CALANUS, philosophe indien, suivit Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique après quatre-vingt-trois ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours, suivant la coutume de son pays. Ce prince, qui l'aimoit et l'estimoit, cédant avec peine à ses prières, ordonna l'appareil de son sacrifice à regret. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. Calanus, couronné de fleurs et magnifiquement vêtu, y monta d'un air tranquille, en disant « que, depuis qu'il avoit perdu la santé et vu Alexandre, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. » Il supporta l'action du feu sans faire aucun mouvement, et sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à dire à Alexandre! — « Non, répondit le philosophe, je compte le recevoir bientôt à Babylone. » Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophète, et cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

*CALAOUN, surnommé MALIK, ELMANSOUR, SAYFEDDINE, EL-SÇALCHY, EL-NAOMY, EL-ALFY, fut élu roi d'Egypte et de Syrie par les révoltés qui avoient contraint d'abdiquer Malik El-Adle Badreddine son prédécesseur, la même année 1279 de J. C., et de l'hégire 678. Il se vit paisible possesseur des deux états en 1280, et eut à soutenir, l'année suivante, une guerre terrible contre Abaga Khan, empereur des Mogols, qui entra en Syrie à la tête d'une armée innombrable, mit le siége devant Rodabet, et dirigea son frère, Mangou Timour, sur la ville de Damas avec 80,000 chevaux. A la première nouvelle de cette irruption, Calaoun sort de Damas, réunit en hâte toutes les troupes que les princes, gouverneurs, émirs et vice-rois de ses états peuvent lui fournir, court au-devant des Tartares, les rencontre, leur livre bataille dans la plaine de Hémesse, les anéantit. Il commandoit en chef, et avoit l'aile droite de l'armée sous ses ordres immédiats. Mangou Timour perdit la vie dans cette action, et Abaga n'attendit point, pour lever le siége de Rodabet et quitter la Syrie, que les vainqueurs l'eussent atteint. Quelque temps après, Calaoun ayant tourné ses armes contre les enfans du feu roi d'Egypte, Bibars Elbondocdary leur enleva le château de Crak, la seule place forte qui leur fût restée. C'est au retour de cette conquête qu'il partit d'Egypte avec ses mamelouks, au mois de février 1289, pour l'expédition de Tripoli de Syrie contre les chrétiens. Il arriva devant cette ville un vendredi, dans les premiers jours du mois de mai de la même année, et en fit incontinent le blocus par mer et par terre, à l'exception de la partie orientale qui demeura libre. On fit jouer, contre cette malheureuse place une multitude de machines de toutes dimensions. Enfin les Musulmans l'emportèrent d'assaut, et massacrèrent tout ce qui n'eut pas le temps de gagner le port, et de se sauver, par mer, dans une petite île voisine. Mais Calaoun fit entrer sa cavalerie dans la mer pour poursuivre les chrétiens

échappés au sac de Tripoli. Le détroit fut franchi à la nage, et les soldats de Calaoun tuèrent tant de monde dans cette île, qu'on n'auroit point trouvé de place, au rapport d'un historien arabe, pour y poser le pied sans fouler des cadavres. Calaoun fit démolir les fortifications de Tripoli, où les croisés s'étoient maintenus pendant 185 ans contre les efforts de Sçalag-Eddine (Saladin) et des rois d'Egypte ses successeurs. Il fit rebâtir la ville telle qu'on la voit aujourd'hui. Cette conquête fut le dernier exploit de Calaoun, qui mourut l'année suivante, après un règne de onze ans.

† CALAS (Jean), négociant de Toulouse, et protestant, fut accusé d'avoir étranglé, le 13 octobre 1761, Marc-Antoine son fils, en haine de la religion catholique, qu'il vouloit, dit-on, embrasser, ou qu'il professoit secrètement. Ce jeune homme, d'un esprit sombre, inquiet et violent, s'étoit vraisemblablement détruit lui-même ; cependant la populace n'accusa pas moins le père d'être coupable de sa mort. Il fut arrêté, condamné sur des présomptions de la plus grande force, mais sans la déposition d'aucuns témoins oculaires du crime, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, enfin rompu vif le 9 mars 1762. Il parut au public qu'il y avoit eu de la témérité à juger un vieillard de 68 ans, comme seul coupable du meurtre de son fils, âgé de 29 ans, sans la participation d'aucun de ceux qui étoient alors dans la maison. Cependant Jean-Pierre Calas, frère puîné d'Antoine, ne fut condamné qu'au bannissement ; et la femme de Jean Calas, sa servante, et le fils d'un avocat de Toulouse, nommé Lavaisse, qui assuroient n'avoir pas quitté l'accusé, furent mis hors de cour. Calas soutint les douleurs de son supplice avec une résignation héroïque. Il ne s'emporta point contre ses juges, et ne leur imputa point sa mort. « Il faut, dit-il, qu'ils aient été trompés par de faux témoins. Je meurs innocent ; Jésus-Christ, qui étoit l'innocence même, a bien voulu mourir par un supplice plus cruel encore. » La veuve et les enfans de cet infortuné vieillard se rendirent au pied du trône, pour faire revoir son procès au conseil du roi. Cinquante maîtres des requêtes, assemblés pour cette grande affaire, déclarèrent Calas et sa famille innocens. Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu cet arrêt mémorable. Comme le conseil, au lieu de décider s'il y avoit lieu à revoir le procès, et de le renvoyer à un parlement, jugea le fond, l'arrêt ne put avoir d'exécution dans le ressort du parlement de Toulouse. Le roi répara, autant qu'il étoit possible, par ses libéralités, les malheurs des Calas. On recherche encore aujourd'hui les mémoires qu'Elie de Beaumont, Loiseau et Mariette publièrent dans cette cause. On a fait deux pièces de théâtre en 5 actes et en vers sur Calas, qui ont eu du succès ; l'une, par M. Chénier, a été représentée le 6 juillet 1791 ; l'autre, par M. Laya, a paru aussi en 1791 ; M. Lemière a aussi fait, en 1791, un drame en 4 actes sur le même sujet.

† CALASIO (Marius de), franciscain, professeur d'hébreu à Rome au commencement du 17e siècle, composa une excellente *Concordance des mots hébreux de la Bible*, en quatre grands volumes in-folio, imprimés après la mort de l'auteur, à Rome, en 1621, par les soins de Michel-Ange de Saint-Romule, et aux frais des papes Paul V et Grégoire XV, et ensuite à Londres en 1747-49, sous le même format et avec le même nombre de volumes.

Cette édition, donnée par Guillaume Romaine est bien préférable à celle de Rome, parce qu'elle est corrigée et considérablement augmentée, surtout par rapport aux particules et aux noms des lieux dont il est parlé dans le vieux Testament. On peut considérer cet ouvrage comme le dictionnaire hébraïque le meilleur qui existe, et comme une concordance qui, par son exactitude, son ordre, et les traductions qu'on y a jointes, surpasse de beaucoup tout ce qu'on a fait en ce genre dans le monde chrétien. Le fond de cet ouvrage a été pris dans la Concordance du rabbin Nathan.

* CALATAGIRONE (Bonaventure), né en Calabre, fut d'abord général des cordeliers et ensuite patriarche de Constantinople. Il étoit habile négociateur et se distingua dans cet emploi auprès de Henri IV et de Philippe II. Il eut même beaucoup de part à la paix de Vervins.

* CALAZANZIO *ou* CASALANZIO. *Voyez* ce dernier mot.

* CALBI (Ruggéro), médecin et poëte, naquit à Ravennes en 1683, et mourut dans cette ville en 1762. Outre quelques ouvrages de médecine et de chirurgie dont il est auteur, il a publié *La Philosophie morale et naturelle*, en sonnets; il a aussi composé *un poëme en vers de huit syllabes et en douze chants, sur la mort.*

† I. CALCAGNI (Tibério), sculpteur, né à Florence dans le 16e siècle, mérita par ses talens l'estime de Michel-Ange, qui l'associa à sa gloire, en le choisissant pour terminer divers morceaux de sculpture que son grand âge ne lui permettoit pas d'achever.

† II. CALCAGNI, sculpteur comme le précédent, né à Florence, élève de Jérôme Lombardi, et surnommé *Le Ferrarois*, mourut en 1593, après avoir orné l'église de Lorette *des statues en argent* des douze apôtres.

† CALCAGNINI (Célio), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, après avoir servi dans les troupes de l'empereur Maximilien et du pape Jules II, embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire, et mourut à Ferrare en 1640. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Bâle, 1614, en un vol. in-fol. Un de ses ouvrages avoit pour objet *d'établir le mouvement de la terre*, les autres roulent sur des matières *de grammaire et de morale*. Il écrivoit avec facilité, mais sans grace et sans chaleur. D'ailleurs il surchargea ses écrits de citations pour faire étalage d'érudition. On a de lui *quelques vers* meilleurs que sa prose. La hardiesse qu'il eut d'attaquer Cicéron, et de critiquer son livre des Offices, parut téméraire à tous les savans de son siècle. Il fut enterré dans la bibliothèque des Jacobins, à laquelle il avoit laissé tous ses livres, afin d'être après sa mort dans un lieu qui avoit fait ses délices pendant sa vie. On voit dans cette bibliothèque deux inscriptions relatives à cette sépulture, l'une en entrant et l'autre en sortant; à la fin de celle-ci, on remarque ces belles paroles : *Ex diuturno studio imprimis hoc didicit, mortalia contemnere, et ignorantiam suam non ignorare.*

* CALCAGNO (Laurent), né à Brescia, vivoit dans le 15e siècle; ce fut un des plus célèbres savans jurisconsultes de son temps : une naissance distingué, les divers emplois qu'il obtint et qu'il remplit avec distinction, jetèrent un nouveau lustre sur ses talens et sur sa science. Il est auteur de plusieurs ouvrages : I. *De commendatione studiorum.* II. *De*

septem peccatis mortalibus. III. *De conceptione sanctæ Mariæ, etc., etc.*

† CALCAR *ou* CATHAER (Jean de), ainsi nommé, parcequ'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Clèves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1346. Le Titien et Raphaël furent ses modèles dans la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talens de ces grands maîtres sembloient devenus les siens. Plusieurs connoisseurs n'ont jamais su distinguer les tableaux du disciple d'avec ceux du Titien son maître. L'immortel Rubens voulut garder jusqu'à sa mort une *Nativité* de Calcar. Sandzart l'acheta ensuite, et la revendit à l'empereur Ferdinand. C'est à Calcar qu'on doit *les figures anatomiques* du livre de Vésale, et *les portraits des peintres* à la tête de leurs vies par Vasari.

* CALCEATUS. *Voy*. CHAUSSÉ.

† CALCEOLARI (François), célèbre naturaliste et apothicaire à Vérone dans le 16e siècle, recueillit un superbe cabinet de curiosités en tout genre. Bénédictus Cérutus avoit commencé à en faire la description; mais la mort l'ayant surpris, André Chioccus continua et termina ce beau travail. Ce cabinet appartenoit alors à François Calcéolari, petit-fils de celui dont nous parlons en tête de cet article, lequel dédia au duc de Mantoue, Ferdinand de Gonzague, la description de ce cabinet qui parut sous ce titre : *Musæum Fr. Calceolarii jun. à B. Ceruto medico inceptum et ab And. Chiocco med. descriptum et perfectum, etc.*, Vérone, 1622, in-fol. de 746 p., avec beaucoup de figures très-bien exécutées. Cet ouvrage, imprimé avec soin et divisé en six parties, est rare et on le recherche avec raison. On doit encore à Calcéolari *Voyage du Mont Baldo*, en italien, Venise, 1566, in-4°, et en latin, 1571.

CALCHAS, fils de Thestor, reçut d'Apollon la science du passé, du présent et de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit assiéger Troie le prit pour son grand-prêtre et son devin. Il prédit que le siége dureroit dix ans, et que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne feroit voile qu'après qu'Agamemnon auroit sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Apollon ayant envoyé une peste qui ravageoit l'armée grecque devant Troie, il indiqua le moyen de faire cesser ce fléau, en conseillant à Agamemnon de rendre Briséis à son père qui étoit prêtre de ce dieu. Après la prise de Troie, il retourna dans sa patrie avec Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, et vint à Colophone en Ionie, d'où, étant allé dans le bois sacré d'Apollon de Claros, il y trouva Mopsus qui le surpassoit dans l'art de tirer des augures. Le dépit qu'il en conçut le fit mourir de douleur.

CALCIDIUS. *Voyez* CHALCIDIUS.

* CALCO (Jacob), carme, naquit à Pavie. Ce savant philosophe et profond théologien a écrit, I. *De divorcio Henrici VIII, Anglorum regis*. II. *De purgatorii loco : De impunitione spiritûs*. III *De genealogiâ Christi; De filio hominis*. Il florissoit vers l'an 1533.

CALCONDILLE. *Voyez* CHALCONDYLE.

CALCULUS. *Voyez* GUILLAUME, n° XII.

* CALDARA. *Voyez* POLIDORE.

* CALDARONE (Jacques), né à Palerme le 1er janvier 1651, étoit tout à la fois philosophe, médecin, apothicaire et chimiste. Il fit une étude particulière de la botanique, dans laquelle il obtint de tels succès

qu'il fut établi pour la visite des apothicaireries de la Sicile et des îles adjacentes. Ce fut à ce titre qu'il publia un ouvrage intitulé *Pretia simplicium ac compositorum medicaminum ab omnibus observanda*, Panormi, 1697, in-4° ; on ignore l'époque de la mort de ce savant, qui vivoit encore en 1730.

* I. CALDERIA DE HEREDIA (Gaspard), médecin espagnol, originaire de Portugal, florissoit dans le 17ᵉ siècle. il étudia dans l'université de Séville où il prit le bonnet de doceur. On a de lui, I. *Tribunal magicum, medicum et politicum pars prima*, Lugduni Batavorum, 1638, in-fol. II. *Tribunalis medici illustrationes practicæ pars secunda, accessit liber de facilè parabilibus è veterum et precentiorum observatione comprobatis, et ex arcanis naturæ chymico artificio et artis magisterio eductis*, Antverpiæ, 1663, in-fol.

* II. CALDERIA (Jean), auteur italien, vivoit dans le 15ᵉ siècle. On lui doit un ouvrage assez curieux qui a paru sous ce titre : *Concordantiæ poëtarum, philosophorum et theologorum, opus verè aureum quod nunc primùm in lucem prodiit ex antiquo exemplaris authoris; nemo igitur posthac poterit errare in viâ poëtarum vel philosophorum, nam ut apud theologos ita et apud hos continentur dogmata salutis*, Venetiis, 1547, in-8°, fort rare. L'auteur a pour but, dans ce livre singulier, de prouver que les vérités dogmatiques de notre sainte religion se retrouvent dans la mythologie, et que sous les noms des dieux du paganisme on n'a entendu parler que des objets de notre culte. Ainsi au chapitre III Caldéria fait une application de la fable au mystère de la Sainte-Trinité; voici un passage très-abrégé qui suffira pour démontrer son système : *Spiritualis et christiana interpretatio: Per* Proteum *Deum patrem intelligimus, per* Jovem *Christum, per* Peleum *populum christianum, per* Tetim *sanctam Ecclesiam catholicam quam Christus vehementer adamavit..... : per tres deas* Venerem, Junonem, Paladem, *tres virtutes theologicas intelligimus, per* Junonem *deam potentiæ, in cognitionem potentiæ patris, per virtutem fidei devenimus, quia potentia patri attribuitur, et sancti per fidem regna paradisi viserunt, et omnipotentiam Dei patris intellexerunt, quia* Palladem *Dei sapientiam et veram spem intelligimus, nam sapientia de sé ipsâ loquitur, etc., etc.* Cet ouvrage assez mal écrit est encore plus mal imprimé.

CALDERINA (Bitina), née à Bologne, fille d'un fameux jurisconsulte, s'appliqua de bonne heure à l'étude du droit, et y fit tant de progrès, qu'elle en donna des leçons publiques dans l'université de Padoue, en l'absence de son mari Jean de Saint-George qui en étoit professeur. La réputation de Caldérina y attira un grand nombre de disciples. Elle mourut à la fin du 16ᵉ siècle.

† CALDERINI (Domitio), naquit vers l'an 1447 à Caldéra, dans le territoire de Vérone, d'où il prit le nom de Caldérinus. Il devint professeur de belles-lettres à Rome, sous Paul II et Sixte IV, et mourut en 1477, à la fleur de son âge, d'un excès de travail. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. On a de lui plusieurs auteurs anciens enrichis de notes, tels que *Martial*, Romæ, 1474, in-fol, Venet., 1474, in-fol., et Venet., également 1474, aussi in-fol; ces trois éditions sont fort rares. *Juvénal*,

Venet., 1475, gr. in-8°, très-rare; Brixiæ, 1475, in-fol. *Virgile* avec des notes d'autres commentateurs, Venise, 1489, in-fol.; Milan, 1490, in-fol.; Venise, 1491, in-fol.; Nuremberg, 1492, in-fol. *Perse*, Brixiæ, 1496, in-fol. *Les Sylves de Stace*, Brixiæ, 1475, ou plutôt 1476, in-fol. *La Sapho d'Ovide*, et *quelques endroits obscurs de Properce*, Brixiæ, 1476, in-fol.; Venet., 1490, in-fol.; ibidem, 1494, in-fol., et plusieurs autres auteurs où ses notes se trouvent confondues avec celles d'autres commentateurs.

* CALDERINO (Jean), de Bologne, florissoit dans le 14e siècle; il réunissoit à de grandes qualités une vaste érudition. On a de lui des *Commentaires sur les Décrétales*, et d'autres ouvrages qui sont maintenant oubliés.

† CALDERON DE LA BARCA, (Don Pedro), chevalier de l'ordre de S.-Jacques, porta d'abord les armes avec distinction, il les quitta ensuite pour l'état ecclésiastique, et fut fait prêtre et chanoine de Tolède. Nous avons de lui un grand nombre de *Pièces de théâtre*, dont les principales éditions sont celles de Madrid, 1685, 15 vol. in-4°, pour les œuvres à peu près complètes; de Madrid, 1760, et 1763, tom. XI en 10 vol. in-4°, pour les comédies; et de Madrid, 1759, 6 vol. in-4°, pour les *Autos sacramentales* (les actes sacramentaux), et malgré ces volumineuses éditions on compte plusieurs autres pièces qui n'ont point été imprimées. Caldéron étoit trop fécond pour être exact et correct. Les règles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses *Tragédies* l'irrégularité de Shakespear, son élévation et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'action et d'incidens. Il ne rencontre presque jamais ni la vérité, ni la vraisemblance, ni le naturel. Ses *Comédies* valent un peu mieux. On a imprimé en 1777 un drame traduit en français, ou plutôt imité de l'espagnol, dont la lecture est fort agréable; il est intitulé *l'Alcade de Zalaméa*, ou le *Paysan magistrat*. Les *Actes sacramentaux* ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises tirées de l'Ecriture sainte, ou aux mystères. Caldéron florissoit vers l'an 1640; il ne connoissoit que l'art de faire des vers, et il règne dans ses *Tragédies* l'ignorance la plus complète de l'histoire. Il est curieux de comparer son *Héraclius*, qui a été traduit par Voltaire, avec celui de Corneille. *Voyez* LERME.

CALDERONA (Marie). *Voyez* JUAN, n° II.

*CALDERWOOD (David), mort vers l'an 1638, théologien écossais presbytérien. Il s'opposa vigoureusement au projet qu'avoit Jacques VI de réunir l'Eglise d'Ecosse avec celle d'Angleterre. La violence de sa conduite le fit bannir à perpétuité, et il se retira en Hollande, où il publia un livre célebre, intitulé *Altare damascum*. Cet ouvrage attaque l'Eglise d'Angleterre avec toute la fureur ordinaire à ce parti. Cependant Calderwood retourna ensuite dans sa patrie, et s'occupa d'une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, dont une partie a été imprimée.

* CALDWAL (Jean), Anglais, né en 1739, a gravé différens sujets de marine et autres, parmi lesquels on distingue *l'Apothéose de Garrick*, d'après Carter.

* CALDWALL (Richard), médecin anglais, né en 1513, au comté de Stafford, mort en 1585, élève

du collége de Brasen-Nore à Oxford, dont il fut boursier, fut ensuite censeur du collége de médecine, où il fonda une chaire de chimie.

† CALEB, de la tribu de Juda, fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés pour reconnoître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué et lui furent les seuls de ceux qui étoient sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes et la ville d'Hébron, dont il chassa trois géans. Il ne put prendre la ville du Débir. Othoniel son neveu s'en étant rendu maître, il lui fit épouser sa fille. Il mourut à 114 ans.

* CALED *ou* KHALED, un des généraux de Mahomet, mort de la peste en 639, appartenoit à la tribu de Koreisch. Pour récompenser sa valeur, le prophète lui donna le titre d'*Epée de Dieu*. Ce conquérant soumit plusieurs tribus, et commit beaucoup de cruautés : la plus horrible fut le massacre de la garnison de Damas, à qui une capitulatiou promettoit la sortie libre de la ville.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte du 14e siècle, éleva à Venise *ces magnifiques portiques*, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de Saint-Marc. Ces morceaux firent sa réputation et sa fortune. La république le combla de biens, et le doge l'honora de son alliance.

CALENDUS, Romain qui, suivant Tzetzès, nourrit Rome pendant dix-huit jours à ses frais, et obtint en récompense qu'on donneroit son nom à autant de jours du mois. De là vint le nom de calendes.

† CALENTIUS (Elisius), précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, laissa des ouvrages estimables en vers et en prose. Joignant les leçons de la sagesse aux agrémens de la poésie, il inspira des vertus à son élève. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. « On devoit, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fustigés ; rendre les homicides esclaves de ceux sur la vie desquels ils avoient attenté ; envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galères. » Il mourut vers 1503. Il étoit né dans le royaume de Naples. On a donné une édition de ses *Ouvrages* à Rome, in-folio, 1503 : édition plus estimée et plus recherchée que celles qu'on a faites après, parce qu'on y trouve beaucoup de pièces hardies qui la firent supprimer. Son poëme du *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homère, a été réimprimé en 1738, à Rouen dans un recueil in-12 des Fables choisies de La Fontaine, mises en vers latins, publié par l'abbé Saas. Calentius composa ce poëme à 18 ans, et le fit en sept jours.

I. CALÉNUS (Olénus), fameux devin étrurien du temps de Tarquin-le-Superbe, se rendit célèbre à l'occasion de la tête d'un homme, trouvée en creusant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à Jupiter. Il s'appeloit Tolus, dit-on : *Caput Toli*, d'où est venu le nom de *Capitole*. Comme ce que Pline raconte sur ce devin a paru fabuleux, on n'a pas cru devoir s'y arrêter.

† II. CALENUS, noble romain, se signala par sa générosité dans le temps des proscriptions triumvirales. Malgré la défense de recevoir chez soi les proscrits, il cacha quelque temps dans sa maison le philosophe Varron, son ami, qui étoit du nombre. Antoine y alloit sou-

vent ; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami ; et quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisoit souffrir aux infracteurs de la loi des triumvirs, et des récompenses qu'on accordoit à ceux qui l'observoient, sa fidélité ne se démentit jamais.

† CALEPIN (Ambroise), religieux augustin, né à Calépio, bourg dans l'état de Venise, tira son nom de sa patrie. Il s'est rendu célèbre par son *Dictionnaire des langues*, imprimé pour la première fois en 1502, et augmenté depuis par Passerat, La Cerda, Chifflet et d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier, à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol., avant que celle de Jacques Facciolati, professeur à Padoue, eût paru dans cette ville en 1758, 2 vol. in-fol. On le réimprime en ce moment. On peut dire de cet ouvrage ce qu'on a dit du Moréri, que c'est une ville nouvelle bâtie sur l'ancien plan ; mais il y a dans l'une et l'autre beaucoup de brèches à réparer. Un Dictionnaire polyglotte seroit un ouvrage très-utile ; mais il faudroit remarquer à chaque article ce que les langues ont emprunté les unes des autres. Les étymologies communes à différens mots, les métaphores employées par les peuples divers pour exprimer le même objet, feroient encore des observations intéressantes ; et ce sont ces observations, si précieuses aux grammairiens philosophes, qu'on ne trouve pas dans Calepin. Il mourut en 1510, privé de la vue par son extrême vieillesse. Un autre Ambroise Calepin, plus moderne d'un siècle, a publié 3 vol. de *Praxis ecclesiastica criminalis*.

† I. CALIARI (Paul), surnommé *Véronèse*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son père étoit sculpteur, et un de ses oncles, Badila Caliari, peintre. Celui-ci le prit pour son élève. Ses essais furent des coups de maître. Rival du Tintoret, s'il n'égala point la force de son pinceau, il le surpassa par la noblesse avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majesté et de vivacité dans ses airs de tête, de richesse dans son ordonnance, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité et de magnificence dans ses draperies ; voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y désireroit que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin et le costume. Comme il faisoit quelquefois des tableaux commandés, tous ses ouvrages ne sont pas également beaux. Le palais de Saint-Marc à Venise offre plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Ses *Noces de Cana* sont admirables. Ce tableau est au Muséum de Paris. Riche de coloris, remarquable par la multitude des figures, la hardiesse de l'ordonnance, la magie des ombres et des reflets, il a pour pendant, au même lieu, *le Repas chez Lévi le publicain*. L'auteur y a transporté la pompe de l'architecture, et tous les groupes y ont de l'expression et de la noblesse. Son *Repas chez Simon le lépreux*, que Louis XIV fit demander aux servites de Venise, et que, sur leur refus, la république fit enlever pour lui en faire présent, étoit un des plus beaux morceaux de la collection du roi. La plupart *de ses dessins* arrêtés à la plume et lavés au bistre ou à l'encre de la Chine, sont finis, et font les délices des amateurs. Véronèse mourut à Venise en 1588. C'étoit un homme extrêmement généreux. Ayant été reçu obligeamment dans une campagne autour de Venise, il fit secrétement dans la maison un tableau représentant *la famille de Darius*, et le laissa en s'en allant. (*Voy.* la

fin de l'art. BRUN, n° II.) Le Guide disoit de lui « Que, s'il avoit à choisir parmi tous les peintres, il désireroit être Paul Véronèse; que dans les autres on reconnoissoit l'art, au lieu que, dans les ouvrages de Paul, la nature se montroit dans toute sa vérité.

II. CALIARI (Benoît), frère du précédent, avoit des talens semblables. On confondoit souvent leurs tableaux. Il laissoit jouir, par une modestie peu commune, son frère de la gloire que ses ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il se chargeoit ordinairement *des fonds et des parties d'architecture*, qu'il peignoit avec supériorité. Il cultiva la sculpture en même temps que la peinture, et réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

III. CALIARI (Charles et Gabriel), tous deux fils de Paul Véronèse, héritèrent de ses talens. Charles, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, surpassé son père, si sa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. Gabriel, mort de la peste en 1631, auroit pu aller presque aussi loin; mais le commerce étant sa principale occupation, la peinture ne fut que son délassement.

† CALIGNON (Soffrey de), né à Saint-Jean, près de Voiron en Dauphiné, fut d'abord secrétaire de Lesdiguières, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, et employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'étoit un homme consommé dans les affaires et dans l'usage du monde. Henri IV l'auroit fait chancelier de France s'il eût été catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans. Sa Vie a été écrite par Gui Allard, avec celles du baron des Adrets et de Dupuy-Montbrun, à Grenoble, 1675, in-12. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France ès années* 1587, 1588 *et* 1589, in-8°, 1590. Ces Mémoires, mal écrits et trop favorables aux protestans, renferment d'ailleurs des particularités intéressantes.

† CALIGULA (Caïus-César), empereur romain, successeur de Tibère, né à Antium l'an 13 de J. C., fils de Germanicus et d'Agrippine, fille de Julie et du grand Agrippa. Cet insensé, s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un homme tel qu'Agrippa au nombre de ses aïeux, faisoit sortir Agrippine, sa mère, d'Auguste et de Julie sa fille. Tibère l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de son règne annoncèrent au peuple romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, et de se regarder comme son fils et son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que Tibère avoit rassemblés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appeloit, d'une commune voix, le modèle des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Une maladie le changea totalement. Ce prince, qui pendant huit mois entiers avoit promis tant de gloire et de félicité, devint un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, et regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il paroissoit tantôt avec des ailes aux pieds et un caducée à la main, comme Mercure; tantôt sans barbe, avec une couronne de rayons

sur la tête, un arc et des flèches, comme Apollon; tantôt comme Mars, avec l'épée, le bouclier, le casque et une grande barbe. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter et des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, et se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collége sacerdotal, y associa sa femme et son cheval. Le nouveau Jupiter, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs et les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine, et lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit: « Tue-moi, ou je te tue! » Dion rapporte qu'un Gaulois le voyant un jour assis sur un trône, où il faisoit le Jupiter, ne put s'empêcher d'en rire. Caligula le fit venir, et lui demanda ce qu'il croyoit qu'il fût? Le Gaulois lui répondit: « Un grand fou. » C'étoit un homme du peuple, Caïus ne le punit pas de cette liberté. Ses extravagances ne se bornèrent pas à la manie de passer pour un dieu; il détruisit les statues et les images des grands hommes, fit ôter de toutes les bibliothèques de la ville les bustes d'Homère, de Virgile, de Tite-Live, et enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infâmes et la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à tous ces ridicules. Amant incestueux de ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans des postures infâmes. Il déshonora les femmes de Rome les plus qualifiées, en présence même de leurs maris. (*Voyez* MACRON *et* DRUSILLE, n° II). Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais, y plaça une académie de jeu, et tint même école de friponnerie. Un jour, manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, et rapporta six cent mille sesterces. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable. Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison. « Je ris, leur répondit-il, parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux. » S'étant mépris dans une exécution, et un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit: « Qu'importe? l'autre ne l'avoit pas plus mérité que lui. » Un chevalier, exposé sans sujet aux bêtes, cria qu'il étoit innocent; Caligula le fit sortir de l'arène, commanda de lui couper la langue, et le fit ensuite dévorer. Les parens étoient forcés d'assister au supplice de leurs proches, et de plaisanter avec lui. C'étoit, dit Montesquieu, un vrai sophiste dans sa cruauté. Comme il descendoit également d'Antoine et d'Auguste, il disoit « qu'il puniroit les consuls, s'ils célébroient les jours de réjouissances établis en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les puniroit s'ils ne les célébroient pas. » Drusille, sa sœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, et de ne la point pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur. Le triste plaisir de voir souffrir le flattoit tellement, qu'il s'amusoit à faire donner la question ou mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, et se plaire à voir dans Rome un commencement de famine. Ce monstre portoit la démence et la rage jusqu'à dire qu'il eût voulu « que le peuple romain n'eût eu qu'une tête, afin de pouvoir la couper d'un seul coup. » Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées, étoient l'objet de ses vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées

aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé Incitatus, fut nommé pontife, et il vouloit le faire consul. Il juroit par sa vie et par sa fortune ; il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, et un collier de perles. Ce cheval, digne convive de Caligula, mangeoit à sa table. L'empereur lui-même lui servoit de l'orge dorée, et lui présentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. Ce fou atroce fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes, en sortant du spectacle, après un règne de près de quatre années, l'an 41 de J. C. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlèrent qu'à demi, et l'enterrèrent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Comme il n'avoit paru sensible ni à la mort de sa mère ni à celle de ses frères, ordonnée par son prédécesseur, ni même à aucun des outrages personnels qu'il en avoit reçus, on dit de lui « qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. » Il tint le glaive suspendu sur le peuple romain tout entier. Implacable dans ses vengeances, et bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. Sa figure répondoit assez aux vices de son ame. Il avoit le regard terrible (ce qu'il affectoit pour inspirer de la crainte). Montesquieu, après avoir décrit le règne de ce misérable, s'écrie : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Que l'on considère dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de grandes actions, tant de triomphes, de sagesse, de constance, de courage. Ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien accompli ; à quoi mène-t-il l'empire romain ? à être la proie de cinq à six monstres. » *Voy.* DÉMÉTRIUS, n° VIII, JULIE, n° V, *et* JULIUS-CANIUS.

* CALINI (César), savant jésuite de Brescia, mort à Bologne en 1749, a laissé plusieurs ouvrages *sur la théologie, la morale et l'Ecriture sainte*, et dans lesquels ce jésuite cherche à expliquer les passages les plus difficiles du nouveau et de l'ancien Testament, et principalement du *Livre des Rois*. Le P. Calini, comme jésuite, étoit aussi politique : aussi a-t-il fait des dissertations très-étendues *sur le gouvernement des Hébreux*, qui ne sont plus aujourd'hui d'aucun intérêt.

CALISTE. *Voyez* CALLISTE.

CALISTÈNES. *Voyez* CALLISTHÈNES.

CALISTO *ou* HÉLICÉ (Myth.), fille de Lycaon, et nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déesse, Calisto devint enceinte, et accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, et ennemie implacable de toutes ses rivales, métamorphosa la mère et le fils en ours. Jupiter les plaça dans le ciel : Calisto est la grande ourse, et Arcas la petite, ou Bootès.

I. CALIXTE. *Voyez* CALLIXTE.

† II. CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Madelbui, dans le Holstein, en 1586, d'un ministre luthérien, fut professeur de théologie à Helmstadt en 1614, et mourut en 1656, dans sa 70e année. On a de lui, I. *Anti-Moguntinus*, 1644, in-4°. II. Un *Traité latin contre le célibat des clercs*, 1631, in-4°. Calixte étoit un des hommes les plus éclairés de son siècle. Son ouvrage contre Nichusius, apostat protestant, intitulé *Digressio de arte nová contra Nichysium*, est égale-

ment savant et curieux. Il fut imprimé à Helmstadt, 1634, in-4°, et il y a eu plusieurs autres éditions. Le titre de l'ouvrage de Nichusius, qui ne se trouve point rapporté à son article, étoit *Ars nova dicto S. Scripturæ unico lucrandi è pontificiis in partes lutheranorum detecta*. Bossuet, dans son Traité de la communion sous les deux espèces, p. 112, p. 12, dit : « Le fameux George Calixte, le plus habile des luthériens de notre temps, qui a écrit le plus doctement contre nous, etc. » Calixte donna son nom à une secte de luthériens, appelés calixtins ou sincrétiques, qui s'imaginoient pouvoir réunir les différentes sectes luthériennes, qui se haïssoient autant entre elles qu'elles haïssoient les catholiques. Calixte étoit naturellement modéré. Il ne pouvoit souffrir qu'on donnât tant d'autorité à Luther, et qu'on craignît tant de s'éloigner de la moindre de ses opinions. Ses dernières paroles furent : « Je ne condamnerai aucun de ceux qui errent dans des questions non nécessaires au salut ; et j'espère que Dieu me pardonnera, si j'ai erré dans des choses de cette nature. »

* III. CALIXTE (Frédéric-Ulric), auteur d'un ouvrage intitulé *Historia immaculatæ conceptionis B. virginis Mariæ*, publié à Helmstadt, 1696, in-4°. Il étoit fils de George. « Plein de mérite, dit Mosheim, mais fort inférieur à son père pour l'érudition, l'esprit et la modération. »

* CALLANDER (James), Ecossais. Cet historien est connu avantageusement par son *Political progress of Britain or an impartial History of abuses in the government of the British empire in Europe, Asia and America, from the revolution in* 1668 *to the present time*, ainsi que par ses *Sketches of the history of America*, Philadelphie, 1798, in-8°. Il s'est noyé, le 7 mai 1805, dans le fleuve James en Virginie.

CALLARD (Jean-Baptiste), membre de l'académie de Caen, et professeur de médecine dans l'université de cette ville, y mourut en 1718. C'étoit un médecin éclairé et un citoyen zélé. On lui doit le premier établissement d'un jardin de botanique à Caen. Il est connu par un ouvrage estimé, dont la dernière édition parut en 1693, in-12, sous ce titre : *Lexicon medicum etymologicum*. Il en préparoit une édition in-fol., considérablement augmentée, lorsque la mort l'enleva. Le manuscrit est resté entre les mains de sa famille.

* I. CALLENBERG (Gérard), amiral hollandais, né à Willemstadt en 1642, mort à Wardingue en 1722, servit sa patrie avec distinction, et réunissoit dans un degré peu commun l'habileté au courage. Il étoit capitaine à bord du vaisseau que montoit Ruyter, dans le fatal combat qui l'enleva à la république, en 1676. En 1702, il eut une très-grande part au succès glorieux des armes hollandaises dans le port de Vigo. En 1701, il commandoit la flotte qui, réunie à celle des Anglais, sous l'amiral Kooke, attaqua et prit Gibraltar.

* II. CALLENBERG (Jean-Henri), né dans le pays de Gotha le 12 janvier 1694, mort le 16 juillet 1760, fut professeur de théologie à Hall, et se rendit célèbre par son zèle à éclairer et à convertir, disoit-il, les juifs et les mahométans. Pour cela, il établit à ses frais une imprimerie, fit fondre des caractères qui conviennent aux langues orientales, et publia *des traductions en hebreu, en arabe et en persan*, qu'il envoya

en Russie, en Sibérie, à Constantinople, à Batavia, à Tranquebar, et autres lieux des Indes, et les y fit distribuer par des missionnaires qu'il avoit formés et envoyés à cet effet. Parmi les ouvrages qu'il publia, nous indiquerons les suivans : *Colloquia Arabica sub ductu T. Sol. Negri; Lucæ evangel. in Germanicorum Judæorum idioma translatum; symbolum muhammedicum, ex Alcorano concinnatum; Historia muhammedica; Historia Jesu-Christi muhammedica; Primæ rudimenta linguæ Arab.*, Halæ, 1729, in-8°, etc., etc.

* CALLET (Jean-François), savant mathématicien, né à Versailles le 25 octobre 1744, et mort à Paris le 14 novembre 1798, termina en 1783 son édition des *Tables de Gardiner*, édition très-commode, très-utile et très-exacte, et où il y avoit des avantages qui n'étoient pas dans les autres. En 1795 il publia la nouvelle édition stéréotype des *Tables des logarithmes*, augmentée considérablement, avec des tables de logarithmes des sinus pour la nouvelle division décimale du cercle; ce sont les premières qui aient paru. Vers la fin de 1797, il présenta à l'institut l'idée d'un nouveau télégraphe, et d'une langue télégraphique, accompagné d'un dictionnaire de 12,000 mots français qui y étoient tous adaptés par une combinaison digne d'un aussi habile mathématicien. Ce savant infatigable a donné encore, en 1798, année de sa mort, un très-bon mémoire sur les longitudes en mer, sous le titre modeste de *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*.

CALLIACH (Nicolas), Grec de Candie, y naquit en 1645. Il professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui, *De ludis scœnicis mimorum*, 1713, Patavii, in-4°, et dans le recueil de Sallengre.

* CALLIAS, d'Athènes, vivoit vers la 72e olympiade. Il étoit fils de Phænippus, et père de Hipponicus. Il espéroit pouvoir séparer l'or qui, suivant lui, se trouvoit dans le sable rouge du minerai d'argent, et les procédés qu'il employoit lui firent trouver *le cinabre*. Il fut ainsi le premier qui découvrit cette substance, l'an 405 avant l'ère chrétienne. C'étoit un des plus riches propriétaires de mines à Athènes.

CALLICLÈS, célèbre statuaire, étoit de Mégare, et fils de Thioscome, qui avoit fait cette belle statue de Jupiter que l'on admiroit à Mégare. Calliclès fit *celle de Diagoras*, qui avoit remporté la palme au combat du ceste, et cet ouvrage, cité par Pausanias, excitoit également l'admiration.

† CALLICRATE, ancien sculpteur grec, se rendit célèbre par la finesse et la délicatesse de ses figures. Il avoit gravé des vers entiers d'Homère sur des grains de millet. On dit même qu'il fit un chariot avec son conducteur, ses chevaux et leurs attelages, qu'une seule aile de mouche pouvoit couvrir. On raconte la même chose de Myrmécide et de Théodore. *Voy.* ces noms.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, et fut tué dans un combat naval l'an 405 avant Jésus-Christ. Sa grandeur d'ame égaloit son courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grace injuste. «J'accepterois cet argent, lui dit Cléandre, un de ses officiers, si j'étois Callicratidas. — «Et moi aussi, repartit celui-ci, si

j'étois Cléandre»; réponse semblable à celle que fit postérieurement Alexandre à Parménion.

CALLICRÈTE, de Cyane. Cette fille, célébrée par Anacréon, étoit savante dans la politique, et se mêloit de l'enseigner.

* I. CALLIER (Raoul), auteur de la fin du 16[e] siècle, parent de Nicolas Rapin, dans les œuvres duquel on trouve *diverses poésies* de sa composition, dont quelques-unes en vers mesurés, à l'exemple des anciens. L'Académie des poëtes français, et les Délices de la poésie française offrent aussi *plusieurs de ses vers*. On lui attribue encore les *Infidèles fidèles*, fable bocagère qui parut en 1603, sous le nom supposé de Calianthe.

* II. CALLIER (Susanne), fille ou sœur du précédent, puisqu'elle étoit, comme lui, parente de Nicolas Rapin, a composé sur la mort de ce dernier des vers imprimés avec les siens.

† I. CALLIÈRES (François de), né en 1647 à Thorigny, au diocèse de Bayeux, membre de l'académie française, et employé par Louis XIV dans des affaires importantes, mourut en 1717, à 70 ans. Ayant soutenu avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Ryswich, où il étoit plénipotentiaire, Louis XIV lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 2 vol. in-12. La forme du livre a fait tort au fond; le style n'en est ni précis ni élégant. L'ouvrage n'a pas moins été traduit en anglais, en italien, et réimprimé à Paris en 1750, sous le titre de Londres. II. *De la science du monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles, mais présentées avec trop peu d'agrément. Ce livre fut traduit en allemand et en hollandais. III. *Panégyrique de Louis XIV*. IV. *Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer, des façons de parler bourgeoises, et en quoi elles sont différentes à la cour*. Paris, 1693, in-12. Cet ouvrage fait suite à celui des *Mots à la mode et des nouvelles façons de parler*, Paris, 1692, in-12. V. *Du bel esprit*. VI. *Des bons mots et des bons contes*, Paris, 1692, in-12. VII. Des *Poésies*, fort foibles, etc. *Voyez* JOYEUSE, n° IV.

† II. CALLIÈRES (Jean de), maréchal de bataille des armées du roi; il écrivit l'*Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François I, en* 1547, *jusqu'à celle du maréchal en* 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-folio.

* III. CALLIÈRES-DE-L'ÉTANG (P. J. G.) étoit avocat au parlement à l'époque de la révolution; et, quoique âgé de 66 ans, il embrassa la cause de la liberté avec toute la chaleur d'un jeune homme. Il fut successivement électeur et officier municipal; il donna l'idée d'un bataillon de vieillards, dont le plus jeune devoit avoir plus de soixante ans, et il en fut le premier commandant. Dans la séance du 10 juillet 1792, il demanda à la barre de l'assemblée législative, au nom de son bataillon et de 40,000 patriotes, la réintégration de Pétion, la destitution du département de Paris, et le décret d'accusation contre La Fayette. Ce vieillard fut aussi l'un des jurés du tribunal révolutionnaire du 10 août 1792. L'année suivante, il fut envoyé dans la Vendée, en qualité de commissaire de la commune, et

tomba pendant quelques jours au pouvoir des royalistes. De retour à Paris, il vint à la convention déplorer la mort de Marat. Il mourut peu de temps après.

* CALLIERGI (Zacharie), imprimeur célèbre de la fin du 15e et du commencement du 16e siècle, publia à Venise, en 1499, avec l'assistance de Musurus, *le grand Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, et donna ensuite à Rome le Pindare, le Théocrite, etc. *Voy.* Roscoé, Vie de Léon X, t. II, p. 255.

CALLIGNOTE fut le premier qui fit connoître aux Mégalopolitains les mystères d'Eleusis. On lui éleva en récompense une statue dans la principale place de Mégalopolis.

I. CALLIMAQUE, capitaine athénien, fut nommé général dans un conseil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant Jésus-Christ. Après ce furieux combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de flèches.

† II. CALLIMAQUE, poëte grec, natif de Cyrène, garde de la bibliothèque de Ptolomée-Philadelphe, florissoit vers l'an 280 avant J. C. L'antiquité le regardoit comme le prince des poëtes élégiaques pour la délicatesse, l'élégance et la noblesse de son style. De tous ses poëmes il ne nous reste que quelques *Epigrammes* et quelques *Hymnes*, publiées par mademoiselle Le Fèvre, depuis madame Dacier, avec des remarques, à Paris, 1675, in-4°, et par Théodore Grævius, à Utrecht, 1697, en 2 vol. in-8°, et 1761, 2 vol. aussi in-8°. La Porte du Theil a donné une nouvelle édition du texte grec, avec une traduction française, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°, réimprimée en 1795, 2 vol. in-18, pour la collection de M. Gail. Bodoni a donné une fort belle édition grecque de Callimaque en 1792, in-folio, et une autre grecque-italienne, exécutée en lettres majuscules, 1792, gr. in-fol., et une troisième en caractères cursifs, aussi in-fol. Il en existe également une de la même date, in-4°. Callimaque a été traduit en anglais par M. Rytler, Londres, 1793, in-4°. Catulle mit en vers latins son petit poëme de la *Chevelure de Bérénice*. On attribue à Callimaque ce mot, «qu'un grand livre est un grand mal.»

† III. CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, fut surnommé par les Athéniens *Cathalecos*, c'est-à-dire, premier artiste dans son genre. Il inventa, à ce qu'on assure, *le chapiteau corinthien*, et vivoit l'an 540 avant Jésus-Christ. Il prit cette idée d'une plante d'acanthe qui environnoit un panier placé sur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile, qui, recourbant les feuilles, leur faisoit prendre le contour des volutes. Callimaque réussissoit encore *dans la peinture et la sculpture*. Il plaça dans le temple de Minerve, à Athènes, *une lampe d'or*, dont la mèche, composée de fil d'amiante, brûloit sans se consumer. On dit qu'il fut le premier qui *trépana le marbre* pour y creuser des plis et des fonds.

IV. CALLIMAQUE ESPÉRIENTE. *Voyez* ce dernier mot.

CALLINICUS. *Voyez* dans l'article AGILULPHE.

CALLINIQUE, d'Héliopolis en Syrie, auteur de la découverte du *Feu grégeois*. L'empereur Constantin-Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau, qui éteint le feu ordinaire, n'avoit aucun empire sur celui-ci. Cet ingrédient, qu'on appeloit aussi l'*huile incendiaire*, le *feu marin*, le *feu liquide*, dévoroit, dit-on, le fer et les pierres, suivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner, et

ne pouvoit être éteint qu'avec du vinaigre, du sable ou de l'urine. Dans les batailles navales, on en remplissoit des brûlots, qu'on lâchoit, à la faveur du vent, contre les vaisseaux ennemis. Dans les combats sur terre et dans les sièges des villes, on le souffloit par des tubes de cuivre, garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On l'enfermoit quelquefois en poudre ou en huile dans des fioles de verre ou des vases de terre, que les soldats jetoient à la main, comme nos grenades, après en avoir allumé l'amorce. La plus terrible manière de l'employer étoit de le lancer avec l'arbalète. Les empereurs grecs, sentant le prix d'une arme aussi redoutable, firent de sa composition un secret d'état. Quand des princes amis ou alliés la leur demandoient, ils leur envoyoient du feu préparé, en leur cachant soigneusement l'art d'en faire de semblable. C'étoit, disoient-ils, un présent céleste, apporté par un ange à Constantin-le-Grand, avec défense expresse de le communiquer à personne, et ceux qui auroient cette indiscrétion seroient frappés de la foudre. Vulturius prétend donner la manière de le composer. Sous le règne de Louis XV, un chimiste de Grenoble, nommé Dupré de Mayen, renouvela les effets de l'invention de Callinique, dans une préparation qui fut éprouvée à Brest avec succès, et qu'on défendit ensuite à son auteur de publier. Callinique vivoit vers l'an 670 de Jésus-Christ.

CALLINUS, très-ancien poëte grec, florissoit à Éphèse vers l'an 776 avant Jésus-Christ. On lui attribue l'invention *du vers élégiaque*. Il ne nous reste de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée.

CALLIOPE (Mythol.), une des neuf Muses, présidoit à l'éloquence et à la poésie héroïque. Les poëtes la représentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, et trois autres auprès d'elle, l'Iliade, l'Odyssée et l'Enéide. Le peintre Le Brun l'a représentée à Versailles avec une couronne d'or sur la tête, pour désigner sa prééminence.

CALLIPATIRA, femme célèbre d'Athènes, vivoit environ 428 ans avant Jésus-Christ. S'étant déguisée en maître d'escrime, pour accompagner son fils Pisidore aux jeux olympiques, où il n'étoit pas permis aux femmes de se trouver, elle s'y fit reconnoître par les transports de joie que lui inspira la victoire de Pisidore. Les juges lui firent grace; mais ils ordonnèrent que les maîtres d'escrime seroient eux-mêmes obligés d'être nus, comme les athlètes qu'ils avoient instruits et qu'ils conduisoient à ces jeux. D'autres ont conté ce fait de Bérénites, sœur de Callipatira, et fille de Diagoras.

* CALLIPIDE, acteur, se distingua par son talent à l'époque la plus brillante du théâtre grec. On remarque cependant qu'il corrompit un des premiers la déclamation théâtrale, en la surchargeant de gestes expressifs à l'excès. C'est ce qui le fit surnommer *le Singe*. Ses succès l'avoient enorgueilli à un tel point, qu'un jour, ayant rencontré Agésilas, il s'avança, le salua, et s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit que ce prince lui dit quelque chose de flatteur. Trompé dans son espérance: « Roi de Lacédémone, lui dit-il à la fin, est-ce que vous ne me connoîtriez pas? » Agésilas, l'ayant regardé, se contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'histrion. Le talent de

l'acteur offroit un foible intérêt au Spartiate. On proposoit à Agésilas d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol. « J'ai entendu le rossignol, répondit-il. » Anach. 6, 88, 495, s.

I. CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que Corésus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife, n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa à Bacchus, pour qu'il le vengeât de cette insensibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle, qui répondit « que le mal ne finiroit qu'en immolant Callirhoé, ou quelque autre qui s'offriroit à la mort pour elle. » Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel : alors Corésus, privé de tout espoir, la voyant ornée de fleurs, et suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé, touchée d'une tardive compassion, s'immola pour apaiser les manes de Corésus. *Voyez* ACARNAS.

† II. CALLIRHOÉ, fille de Phocus, roi de Béotie, dont la rare beauté égaloit la sagesse, avoit été recherchée par trente jeunes gens des plus qualifiés et des plus riches de la Béotie. Mais son père qui l'aimoit tendrement, ne pouvant se résoudre à la quitter, les amusoit tous, tantôt sur un prétexte et tantôt sur un autre. Enfin ces jeunes aspirans, offensés de ces délais, formèrent entre eux une conspiration contre Phocus et le tuèrent. A cette triste nouvelle, Callirhoé s'enfuit secrètement, et demeura cachée jusqu'au temps d'une fête solennelle que les Béotiens célébroient en l'honneur de Pallas. Lorsqu'elle sut qu'ils étoient assemblés, elle sortit de sa retraite, et vint s'asseoir au pied de l'autel de la déesse, où, fondant en larmes, elle se plaignit d'une manière si touchante de la cruauté de ses amans, que les Béotiens lui promirent de l'en venger. En effet, on commença aussitôt à instruire le procès des meurtriers de Phocus, qui, craignant la peine de leur forfait, s'enfuirent à Hyppote, où ils furent assiégés, sur le refus qu'on fit de les rendre. La ville ayant été prise, on éleva un grand bûcher au milieu de la place, et on y jeta tous les coupables.

* CALLISIO (Maria), franciscain, professeur de langue hébraïque à Rome, a composé une *Concordance de la Bible,* imprimée dans cette ville en 1621, in-4° format in-fol. Cet ouvrage est si bien conçu, qu'indépendamment des mots hébreux de la Bible, qui sont dans le corps du livre avec ceux de la version latine, mot par mot, on trouve à la marge la différence de la Version des soixante-dix et de la Vulgate, de manière que l'on voit d'un seul coup-d'œil en quoi ces trois Bibles diffèrent ou se rapportent entre elles. En tête de chaque mot est une espèce de dictionnaire où se trouve l'explication ou l'interprétation du mot hébreu, avec lequel on peut comparer le mot chaldéen, syriaque et arabe ; ce qui aide beaucoup à connoître la véritable signification des mots hébreux. L'auteur s'est servi, pour son ouvrage, de la Concordance du juif rabbin Nathan, imprimée à Venise, et ensuite augmentée par le rabbin Mardochée.

† CALLISTE, affranchi et favori de l'empereur Claude, oublia dans la prospérité son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que Sénèque rapporte comme un témoin oculaire : « J'ai vu, dit-il, l'ancien maître de Calliste demeurer debout à sa porte. » Ce

maître l'avoit vendu comme un esclave de rebut; et Calliste se vengeoit ainsi de cet affront.

† I. CALLISTHÈNES, espèce de fou, qui mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que Judas Machabée avoit remportée sur Nicanor, Timothée et Bacchides. Cet incendiaire voulut se sauver dans une maison voisine; mais il fut pris et brûlé vif.

† II. CALLISTHÈNES, natif d'Olinthe, disciple et parent d'Aristote, accompagna Alexandre dans ses expéditions. Simplicius nous apprend d'après Porphire que, dans le séjour que celui-ci fit à Babylone, Callisthènes découvrit de très-anciennes observations astronomiques, parmi lesquelles on en trouvoit qui remontoient à 1903 ans. Aristote avoit donné ce savant à son élève, pour modérer la fougue de ses passions; Callisthènes, plus misantrope que courtisan, n'eut pas l'adresse de lui faire goûter la vérité. Il le révoltoit, en le corrigeant plutôt en pédant orgueilleux qu'en philosophe aimable. Il mettoit ses écrits fort au-dessus des conquêtes du roi de Macédoine, « qui devoit, disoit-il, attendre l'immortalité de ses ouvrages, plutôt que de la manie d'être le fils de Jupiter. » Plein de vanité, et la détestant dans les autres, il devint insupportable au jeune conquérant. Callisthènes ayant été accusé, l'an 328 avant Jésus-Christ, d'avoir conspiré contre la vie d'Alexandre, ce prince saisit cette occasion pour se défaire de son censeur. « Ce conquérant, dit l'historien Justin, irrité contre le philosophe Callisthènes, de ce qu'il désapprouvoit hautement qu'il voulût se faire adorer à la façon des rois de Perse, feignit de croire qu'il avoit trempé dans une conspiration formée contre lui. Il prit ce prétexte pour lui faire couper inhumainement les lèvres, le nez et les oreilles. Ainsi défiguré et mutilé, il le faisoit traîner à sa suite, enfermé avec un chien dans une cage de fer, pour être à son armée un objet d'épouvante et d'horreur. Lysimaque, disciple de ce vertueux personnage, touché de le voir languir dans une misère qu'il ne s'étoit attirée que par une louable franchise, lui fit tenir du poison, qui le délivra de tant de tourmens et d'indignités. Alexandre, l'ayant su, en fut si transporté de colère, qu'il fit exposer Lysimaque à la rage d'un lion affamé. Quand ce brave homme vit venir à lui le monstre prêt à le dévorer, il s'enveloppa le bras de son manteau, lui plongea la main dans la gueule, et, lui arrachant la langue, l'étendit mort sur la place. Un acte si courageux frappa le roi d'une admiration qui le désarma, et qui lui rendit depuis Lysimaque plus cher que jamais. » Histoire, livre XVe, chapitre 3. On dit qu'Alexandre fit graver ces mots sur le tombeau de Callisthènes : *Odi sophistam qui sibi non sapit.* On trouve, dans le tome septième des Mémoires de l'académie des belles-lettres de Paris, des recherches curieuses sur la vie et les ouvrages de ce philosophe, par l'abbé Sévin. Les philosophes qui sont venus depuis Callisthènes ont cru, dit Hardion, devoir venger leur confrère, en déclamant avec fureur contre la mémoire d'Alexandre, dont le crime, aux yeux de Sénèque, ne peut jamais s'effacer. Qu'on raconte en détail les vertus et les belles actions du conquérant macédonien, Sénèque dira toujours : « Mais il a été le meurtrier de Callisthènes. »

I. CALLISTRATE, orateur athénien, pour lequel Démosthènes abandonna Platon, s'acquit beaucoup d'autorité dans le gouvernement de

la république. Le pouvoir que lui donnoit son éloquence faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

* II. CALLISTRATE, excellent acteur seconda, avec Philonide, les efforts d'Aristophane pour étendre le domaine de la comédie. A l'aspect du premier, on prévoyoit que la pièce ne rouloit que sur des vices particuliers. A la vue du second, qu'elle frondoit ceux de l'administration.

* CALLISTUS (Jean-Androni), un des restaurateurs des sciences au 15e siècle, né à Thessalonique, enseigna le grec à Rome, puis voyagea en France, où il ne vécut pas long-temps. On conserve à la bibliothèque impériale de Paris quelques manuscrits en grec de ce savant.

CALLIXÈNE, célèbre courtisane de Thessalie, étoit si belle, suivant Athénée, qu'Olympias pardonnoit à ses charmes l'infidélité de Philippe son époux. Cette princesse, ayant quelque soupçon sur les dispositions viriles de son fils Alexandre, s'avisa, du consentement du roi, d'introduire Callixène auprès du jeune prince. Malgré les attraits et les caresses de cette beauté, l'entrevue se passa de manière que les doutes d'Olympias ne purent être éclaircis. Le bruit de cette aventure se répandit chez les Grecs, nation maligne et médisante. Les Athéniens n'eurent garde d'en faire honneur à la vertu d'Alexandre; ils aimèrent mieux attribuer sa vertu à sa simplicité ou à son impuissance; ils lui donnèrent le sobriquet de *Margites*, qui signifioit un imbécille, et se vengèrent par une plaisanterie, des alarmes que leur donnoit déjà le jeune conquérant.

† I. CALLIXTE Ier (saint), pape, que quelques auteurs croient romain, peut-être sans trop de fondement, succéda à Zéphirin l'an 219, et souffrit le martyre le 14 octobre 222. Il a fait construire le célèbre cimetière de la voie Appienne.

† II. CALLIXTE II (Gui DE BOURGOGNE), naquit au château de Quingey, petite ville du comté de Bourgogne, de Guillaume, comte de cette province; il fut nommé archevêque de Vienne en 1083: il occupoit ce siége quand le pape Gélase II, persécuté et chassé de Rome par les partisans de l'empereur Henri V, se retira en France. Ce pontife, ayant connu tout le mérite de notre prélat, le consulta et l'engagea à le suivre à l'abbaye de Cluny, où il se rendoit. Ce pape y étant mort le 29 janvier 1119, les cardinaux nommèrent pour son successeur l'archevêque de Vienne, qui ne voulut accepter qu'après avoir le consentement des cardinaux qui étoient à Rome: la confirmation arriva bientôt. Callixte se conduisit avec beaucoup d'adresse et de fermeté. Il réconcilia l'empire avec le saint-siége, fournit à son neveu don Alonzo Raimond, roi d'Espagne, de puissans secours contre les Maures, soutint une guerre contre Roger, roi de Sicile, le vainquit, le fit prisonnier, et bientôt lui rendit la liberté. Ayant fait arrêter un Espagnol nommé Burdin, que l'empereur Henri V avoit créé anti[illegible]ontre Gélase II, il lui fit vêtir [illegible] sa punition, une peau de ch[illegible]anglante, les cornes accommodées sur le front, le fit promener ainsi dans toute la ville de Rome, monté sur un vieux chameau dont il tenoit la queue entre les mains. Il condamna dans un concile tenu à Reims les simoniaques, les prêtres concubinaires, et tous ceux qui exigeoient un salaire pour les sépultures et les baptêmes. Il sacra en 1119 l'église et le cimetière de Fontevrault; con-

firma la règle et les constitutions de Pétrouille, première abbesse, dédia l'église de l'abbaye de Ronceray de la ville d'Angers; prêcha ensuite sur le cimetière de Saint-Laurent, remettant à tous ceux qui avoient assisté à cette dédicace la septième partie de leurs péchés. On attribue à Calixte II un livre *de Miraculis sancti Jacobi* (saint Jacques en Galice), et un traité *de Vitâ et obitu sanctorum.* Il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur; mais on a de lui *Trente-six lettres relatives à des priviléges d'églises et de monastères, à des objets de discipline ecclésiastique, etc.* Ce pape mourut en 1124; l'année précédente il avoit tenu le premier concile général de Latran.

† III. CALLIXTE III (Alfonse DE BORGIA), de Xariva, au diocèse de Valence en Espagne, élu pape le 8 avril 1455, mourut le 6 août 1458. Ce pape joignit la vertu à la science. Etant évêque et cardinal, il ne posséda jamais qu'un bénéfice en commande. Il disoit, en parlant de son évêché de Valence, « qu'il se contentoit d'une épouse vierge. » Il canonisa saint Vincent-Ferrier, qui lui avoit prédit qu'il seroit pape. Callixte avoit promis dès-lors d'armer les chrétiens contre les Turcs. Il se donna en effet beaucoup de mouvemens pour cette guerre; mais il trouva les princes peu disposés à entrer dans ses vues. Il réhabilita la mémoire de la célèbre Pucelle d'Orléans, condamnée par des prélats et des docteurs. On a de lui quelques *Epîtres*, et on lui attribue l'*Office de la Transfiguration.*

IV. CALLIXTE. *Voyez* CALIXTE.

† I. CALLOT (Jacques), dessinateur et graveur, naquit à Nanci en 1593, d'un héraut d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans il quitta la maison paternelle pour se livrer à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans sa patrie, il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisième, du consentement de son père, qui céda enfin à l'impulsion de la nature. Callot passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand-duc Cosme II, son Mécène et celui de tous les talens. A son retour à Nanci, il obtint un sort heureux du duc de Lorraine. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante, gouvernante des Pays-Bas, lui fit graver *le siége de Breda.* Louis XIII l'appela à Paris, pour dessiner *le siége de la Rochelle* et *celui de l'île de Ré.* Ce prince le pria ensuite de graver la prise de Nanci, dont il venoit de se rendre maître. « Je me couperois, dit-il, plutôt le pouce, que de rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays. » Le roi, charmé de ses sentimens, dit « que le duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels sujets. » Une forte pension qu'il lui offrit ne put l'arracher à sa patrie, où il mourut en 1635. On mit sur son tombeau une épitaphe latine, avec ces quatre vers français :

En vain on feroit des volumes
Sur les louanges de Callot.
Pour moi je n'en dirai qu'un mot;
Son burin vaut mieux que nos plumes.

Le P. Husson, cordelier, a fait l'éloge historique de cet artiste célèbre; il parut à Bruxelles, 1766, in-4°. Quoique Callot fût d'une famille noble, qui dès l'an 1417 avoit possédé les premières charges de sa patrie, il ne crut point déroger en se consacrant à la culture des arts. Il s'y livra avec une ardeur qui servit beaucoup à multiplier ses productions. Son œuvre contient en-

viron seize cents pièces. La plus grande partie et la plus estimée de ses ouvrages est à l'eau-forte. Personne n'a possédé à un plus haut degré le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, et de représenter dans deux ou trois coups de burin l'action, *la démarche, le caractère particulier de chaque personnage*. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse, caractérisent son burin. Ses *Foires*, ses *Supplices*, ses *Misères de la guerre*, ses *Siéges*, ses *Vues*, sa *grande* et sa *petite Passion*, son *Eventail*, son *Parterre*, ses *Tentations de saint Antoine*, son *Martyre des Innocens*, ses *Gueux contrefaits*, le *Carrousel de Nanci*, les *Vues du Pont-neuf*, seront admirées et recherchées tant qu'il y aura des artistes et des curieux. Sou nom a enrichi d'un mot la langue des arts, et ce mot a été plaisamment appliqué à un mauvais éloge de Callot par le père Husson.

De Callot le panégyrique,
Père Husson, étoit ton ballot;
Tes figures de rhétorique
Sont des figures à Callot.

Ces vers furent imprimée par l'abbé de Boufflers, qui fut ensuite chevalier. (*Voyez* THOMASSIN, nº II.) La célèbre madame de Graffigny étoit arrière-petite-nièce de cet artiste.

* II. CALLOT (François-Joseph), médecin, né à Nanci le 13 mai 1690, pratiqua son art avec beaucoup de réputation. On a de lui deux *Dissertations latines*; l'une sur le diabètes, et l'autre sur la médecine. Elles furent imprimées en 1715. Il a encore écrit un traité, intitulé *L'idée et le triomphe de la vraie médecine*, Commercy, 1742, in-8°. Il a aussi publié *quelques ouvrages en vers*, qui prouvent son zèle pour l'honneur de sa patrie.

† CALLY (Pierre), du diocèse de Séez, fut professeur d'éloquence et de philosophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du collége des Arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de Boëce : *De consolatione philosophiæ, ad usum delphini*, avec un long commentaire. Il s'est fait encore plus connoître par un ouvrage intitulé *Durand commenté*, ou *L'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation*, 1700, in-12. Il y renouveloit le sentiment du célèbre Duraud, qui avoit avaucé une opinion nouvelle sur l'eucharistie. Nesmond, évêque de Bayeux, s'éleva contre lui, et il se rétracta. L'évêque de Bayeux fit imprimer cette rétractation. Cally est encore auteur d'un *Cours de philosophie* en latin, 1675, in-4°, 4 tom. en 2 vol., qu'il dédia à Bossuet. *Voyez* DURAND DE SAINT-POURCAIN.

† CALMET (D. Augustin), né à Mesnil-la-Horgne en 1672, bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères, il fut envoyé, en 1704, à l'abbaye de Munster en qualité de sous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des livres saints. Ce fut là qu'il composa en partie ses *Commentaires*. D. Mabillon et le célèbre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en français plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nanci en 1718, et ensuite de Senones en 1728. Il mourut dans cette dernière abbaye en 1757. Benoît XIII lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point

à ses lumières. Il avoit du savoir sans morgue, et de la piété sans rigorisme. Son caractère étoit plein de douceur et de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'administration du temporel de son abbaye; il y fit des embellissemens, et en augmenta beaucoup la bibliothèque. (*Voyez* sa Vie, in-8°, par D. Fungé, son neveu et son successeur dans l'abbaye de Senones.) On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque une érudition vaste, sans être toujours choisie. I. *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, en 23 volumes in-4°, imprimés depuis 1707 jusqu'en 1716; réimprimés en 26 volumes in-4°, et 9 in-folio, et abrégés en 14 vol. in-4°. Rondet a donné une nouvelle édition de cet Abrégé, 1767-1773, en 17 vol. in-4°, à Avignon. (*Voyez* RONDET.) On s'est plaint que, dans le Commentaire et dans l'Abrégé, on ne s'attachoit pas assez à faire disparoître les difficultés formées par les philosophes contre beaucoup de passages de livres saints. II. Les *Dissertations* et les *Préfaces* de ses *Commentaires*, réimprimées séparément à Paris en 1720, avec dix-neuf *Dissertations* nouvelles, en 2 vol. in-4°. C'est la partie la plus agréable et la plus recherchée du *Commentaire* de D. Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui sur la matière qu'il traite; mais il est rare qu'il fasse penser. Il y a plus de faits que de réflexions; et comme la plupart de ces faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. Il ne faut pas toujours compter sur l'exactitude de ses citations, parce qu'il cite ordinairement d'après d'autres. Aussi les incrédules qui ont puisé certaines objections dans ses *Commentaires*, en écartant les réponses, ont été souvent convaincus d'allégations fausses. III. *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, en 2 et 4 vol. in-4°, et en 5 et 7 vol. in-12. Ce n'est point une histoire écrite d'un style de roman, telle que celle du P. Berruyer. La simplicité des écrivains sacrés y est conservée, et leur récit est quelquefois appuyé de l'autorité des historiens profanes. IV. *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*, à Paris, 1730, en 4 vol. in-folio, avec des figures et une *Bibliothèque sacrée* à la tête. D. Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ses *Commentaires* et dans son *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*; mais, au lieu d'abréger ses ouvrages, et de donner des analyses bien faites, il les copie ordinairement mot à mot. Les figures ont renchéri ce Dictionnaire, sans donner toujours une idée vraie de l'objet qu'elles représentent. Peut-on beaucoup compter, par exemple, sur celle de la tour de Babel? V. *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 3 vol. in-folio, réimprimée en 5, 1745: la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliothèque des écrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. C'est un recueil de mémoires plutôt qu'une véritable bibliothèque critique. VII. *Histoire universelle, sacrée et profane*, Strasbourg et Nanci, 1735, 1771, en 17 vol. in-4°. Cet ouvrage, écrit d'un style un peu pesant, n'est pas encore achevé. VIII. *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenans et vampires de Hongrie*, Paris, 1746, in-12; et Einsidlen, 1749, 1 vol. in-12: compilation faite par un vieillard dont le jugement est affoibli. IX. *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de saint Benoît*, 1734, 2 vol. in-4°. Il s'y trouve des choses curieuses sur

des usages antiques. X. D. Calmet a laissé en manuscrits d'autres ouvrages, ou plutôt d'autres recueils ; car il copioit ou faisoit copier tout ce qu'il trouvoit de curieux dans la multitude des livres qu'il lisoit. Il déposa à la bibliothèque royale, en 1753, une copie exacte du *Védam*. On sait que c'est le livre que les nations de l'Indostan attribuent à Brama, leur législateur, qui le reçut des mains de Dieu même. Les bramines ne pouvant en communiquer aucune copie, celle-ci parvint à D. Calmet par l'intermédiaire d'un bramine converti par les missionnaires jésuites.

* I. CALMETTE (François), né à Rodez dans le Rouergue, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1684. Il y fit, pendant quelque temps, des cours particuliers qui eurent beaucoup de succès. On a de lui un abrégé de médecine thérapeutique, sous le titre de *Riverius reformatus*, qui parut à Genève, 1677, 1687, 1706, 1718, in-8°, et à Lyon, 1690, même format.

* II. CALMETTE (Louis-Castor-Matthieu de la), né à Nimes en 1713, fut chanoine de Cambrai. Il est auteur de *quelques pièces de poésies*, parmi lesquelles on remarque l'*Hiver de Paris*, insérée dans le recueil intitulé Etrennes lyriques. On lui attribue l'*Abrégé du service de campagne*, La Haye, 1752, in-8°.

CALMO (André), né à Venise vers 1510, fut en même temps comédien célèbre et auteur. Il a composé plusieurs comédies en prose, dont la meilleure est la *Rodiano*, qui lui appartient véritablement, quoiqu'imprimée sous le nom de Ruzzante. On a aussi de lui un volume de lettres sous le titre de *Lettere piacevoli*, Venise, 1684, in-8°, qui ont eu de la vogue en leur temps. Ces lettres, ainsi que presque tous ses autres ouvrages, sont écrites en patois vénitien. Calmo mourut à Venise en 1571.

† CALOCER, homme de basse naissance, après avoir gagné longtemps sa vie à conduire des chameaux, devint chef de voleurs, et se fit appeler roi dans l'île de Chypre. Son audace ne resta pas impunie. Delmatius, neveu de Constantin-le-Grand, le prit vers l'an 224, et le punit en esclave : il le fit brûler vif à Tharse.

* CALOGERA (P. D. Ange), abbé des Camaldules, philosophe, et littérateur célèbre du 18e siècle, originaire d'une famille noble de Corfou, naquit à Padoue en 1699. Il étudia chez les jésuites ; entraîné par un penchant naturel à la vie solitaire, il entra à 17 ans chez les bénédictins Camaldules, où son goût pour l'étude se fortifia de plus en plus ; profond théologien, et littérateur instruit, il se distingua par la variété et l'étendue de ses connoissances. L'ouvrage le plus considérable qu'il commença en 1729, et qu'il continua périodiquement jusqu'en 1766, fut son *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques*, auquel le goût joint à l'impartialité la plus sévère présida, pour l'insertion des dissertations que les savans lui adressèrent ; 15 vol. de cette collection précieuse parurent successivement, et il se préparoit à en donner la suite, lorsque la mort le surprit au mois de septembre 1768.

I. CALO-JEAN. *Voyez* JEAN, n° XLIII.

II. CALO-JEAN, *ou* BEAU-JEAN, *ou* JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13e siècle, se soumit à l'Église romaine sous Innocent III, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Bau-

donin, et, l'ayant pris dans une embuscade, le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie : ensuite il le fit mourir cruellement en 1206. (*Voy.* BAUDOUIN, n° II.) Il mourut lui-même peu de temps après.

* CALONA (Thomas), de Palerme, capucin, né en 1599, et mort en 1644, étoit profondément versé dans lecture des SS. PP. et dans la scolastique. Il a laissé, *Sacra aristocratici principatûs idea; sive Samuel expositus in libris historialibus Judicum; et catena moralis articulis efformata conceptuum, aureis annulis difficultatum, dubitationum, speculationum, doctrinarum, eruditionum Scripturæ sacræ, SS. PP. sententiarum complexorum.*

* CALONNE (C.-A. de), né à Douay, d'une famille distinguée dans la robe, fit, d'une manière brillante, ses études en l'université de Paris. Ses talens, les agrémens et la vivacité de son esprit le portèrent successivement aux places de procureur général du parlement de Douay, maître des requêtes, d'intendant de Metz, de Flandre, enfin de contrôleur général des finances, grand-trésorier, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et enfin ministre d'état. L'affaire de La Chalotais, contre lequel il opina, lui valut son intendance. Il fut fait contrôleur des finances après la première retraite de Necker. Il commença sa carrière administrative par des réglemens qui, sans grever le trésor public, annoncèrent de la bienfaisance. Une première déclaration réduisit d'un dixième les droits imposés sur le sucre, le café et la cire; une autre accéléra le paiement des rentes. Le ministre fit tous ses efforts pour engager les Hollandais à retirer leurs fonds de la banque d'Angleterre, et à les verser dans les emprunts ouverts en France; mais il ne put les y décider : et ce fut cependant sous son ministère que le roi convoqua les notables. Calonne accusa devant eux son prédécesseur d'être la cause du déficit, par son système des emprunts et de la guerre sans taxe. Ses ennemis, de leur côté, rejetèrent le désordre des finances sur sa prodigalité personnelle, et sur sa facilité à se prêter aux dépenses de plusieurs personnes de la famille royale. Le roi lui retira sa confiance en 1788, lui ôta le cordon de ses ordres, et l'exila en Lorraine. Il se présenta avec son frère aux assemblées du bailliage de Bailleul en Flandre; mais ils y furent mal reçus, et obligés de se retirer dans les Pays-Bas. Il rentra momentanément en France, en ressortit en 1790, et se retira en Angleterre. En 1791, les frères de Louis XVI l'appelèrent auprès d'eux à Coblentz, et il administra quelque temps leurs finances, sinon avec économie, du moins avec probité, puisque deux ans après il n'avoit pas de quoi soutenir son fils, qui servoit comme fantassin dans les corps nobles de l'armée de Condé. Ce fut alors qu'il proposa un plan de contre-révolution, qui ne fut pas généralement accueilli dans le parti royaliste. S'étant rendu en Angleterre lors de la conjuration de La Rouarie, il fut chargé de correspondre avec les chefs de cette entreprise; et s'en étant indiscrètement ouvert auprès d'un agent du conseil exécutif, nommé Chevetel, il contribua par-là à la faire échouer. Il étoit aussi chargé, à Londres, d'une fabrication de faux assignats. Calonne a publié, en 1793, 1796, quelques ouvrages politiques écrits avec élégance. Le ton modéré qui y règne, la manière avec laquelle il discute le gouvernement qui convient le mieux à la France, et les

ressources immenses qui restent à cet état, ont fourni matière à de nouvelles attaques de la part des ennemis qu'il avoit parmi les royalistes, et ont prouvé qu'il ne manquoit pas de profondeur en politique; ce qui paroît avoir fait désirer au gouvernement consulaire de profiter de ses avis, et lui a fait obtenir, en 1802, la permission de rentrer en France, où il présenta quelques Mémoires sur les finances, qui furent néanmoins mal accueillis. Il fit encore un voyage en Angleterre, et mourut à Paris le 29 octobre de la même année. Il avoit épousé, en Angleterre, une riche veuve française. Un trait peu connu, et qui le caractérise comme courtisan, mérite d'être cité. Lorsque Louis XVI alla à Cherbourg, Calonne fit préparer secrétement pour lui une carte de la route, contenant, non seulement les villages, les châteaux, les fermes, et jusqu'aux buissons, mais encore les noms des propriétaires, avec un historique propre à donner au roi une haute idée de leur situation, et en même temps la prospérité de l'état sous son ministère. Les principaux ouvrages de Calonne, ou ceux qu'on lui a attribués sont, I. *Observations et Jugemens sur plusieurs matières du droit civil et coutumier*, 1784, in-4°. II. *Correspondance de Necker avec Calonne*, 1787, in-4°. III. *Requête au roi*, 1787, in-8°. IV. *Réponse de Calonne à l'écrit de Necker*, Londres, 1788, 2 vol. in-8°. V. *Seconde lettre au roi*, Londres, 1789, in-8°. VI. *Notes sur le Mémoire remis par Necker au comité des subsistances*, Londres, 1789, in-12. VII. *De l'état de la France, présent et à venir*, 1790, in-8°. On lui attribue encore, I. *De l'état de la France, tel qu'il peut et qu'il doit être*, Londres 1790, in-8°. II. *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4°. III. *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste d'Allemagne*, 1791, in-8°. IV. *Esquisse de l'état de la France*, 1791, in-8°. V. *Tableau de l'Europe en novembre* 1795, et *Pensées sur ce qu'on a fait, et qu'on n'auroit pas dû faire, etc.*, 1796, in-8°. VI. *Des finances publiques de la France*, 1797, in-8°. VII. *Lettre à l'auteur des Considérations sur l'état des affaires publiques*, 1798, in-8°. VIII. *Essai sur l'agriculture*, 1778, in-8°. L'abbé de CALONNE, son frère, le suivit en Angleterre, au moment de la révolution, et publia le *Courrier de Londres*, Journal politique. Il mourut en 1799.

* CALOUST, prélat vertueux et savant, né vers l'an 1660, étudia avec ardeur la théologie et la littérature arménienne. Il acquit bientôt de la renommée, et devint docteur de l'Église de sa nation. En 1703, il fut élu patriarche arménien à Constantinople. Des divisions et des querelles religieuses déchiroient alors cette communion de chrétiens : Caloust, qui aimoit la paix et l'étude, se retira de plein gré de la dignité patriarchale au bout de dix mois, et finit ses jours dans la retraite, en laissant les deux ouvrages suivans, qui sont manuscrits : I. *Recueil de poésies et de chansons arméniennes*. On y voit, en plusieurs couplets, les premières lettres des vers formant le nom de l'auteur. II. *Discours en vers sur les civilités*. L'historien Diratzou-Maghakia, dont nous avons l'ouvrage dans la bibliothèque impériale, fait mention de cet auteur.

* CALPHURNIUS (Jean), originaire de Bergame, quoique, sans doute à cause de son long séjour à Brescia, il se qualifie de Brixia-

nus, vivoit dans le 15e siècle. Il a écrit un *Commentaire sur le Heautontimorumenon* de Térence, imprimé pour la première fois avec le *Térence* de Trévise, 1477, in-fol. On a encore de lui un *Poëme latin* de 250 vers, à la louange de Interbach, évêque de Trente, et *sur le miracle* du B. enfant Simon, massacré par les juifs (fait qui se rapporte à l'année 1474.) Ce poëme se trouve à la fin de l'édition donnée par Calphurnius de Catulle, Tibulle, Properce, et des Sylves de Stace, à Vicence, en 1481, in-fol.

† CALPRENEDE (Gautier DE COSTES, chevalier, seigneur de la), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, né au château de Toulgon en Périgord, dans le diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractère. Il contoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes de chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent « qu'il y avoit dans la première salle de son appartement un jeune homme qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. » Cette princesse, l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. La Calprenède mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'annonça d'abord par des romans, *Sylvandre*, *Cassandre*, Paris, 1644, 10 vol. in-8°, *Cléopâtre*, *Faramond*. Ces trois derniers, qui sont chacun en dix à douze gros vol. in-8°, sont tissus d'aventures contées longuement et négligeamment écrites. « Cependant, dit un littérateur, malgré tout le mépris qu'on affecte pour La Calprenède, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait été, parmi nous, comme le restaurateur du genre romanesque. Avant lui, nos romans n'étoient qu'un amas d'événemens bizarres, de prodiges incroyables, en un mot des archives de féeries. Il les a rendus raisonnables, intéressans; il les a soumis aux règles de l'intrigue, de l'unité: s'il ne les eût pas faits si longs, le commun des lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques poëtes qui y ont puisé tant de fois les situations, les sujets même de leurs opéras et de leurs tragédies. La Calprenède ne finit point le roman de *Faramond*. Il en publia les 7 premiers vol. Les autres sont de Vanmorière. Malgré l'édition de Paris, 1641-1661, il y en a une seconde imprimée à Amsterdam, 1666-1671, 12 vol. in-8°. On dit que le grand Condé se plaisoit à lui fournir des épisodes. Le roman de *Cassandre* a été mis en abrégé par Alexandre-Nicolas de La Rochefoucauld, connu sous le nom du marquis de Surgères, Paris, 1752, 3 vol. in-12. Le même auteur a aussi abrégé le roman de *Faramond*, Paris, 1753, 4 vol. in-12. Le Bret et Benoît ont rendu le service d'arranger *Cléopâtre*, et d'en rendre la lecture soutenable, le premier en 1769, 3 vol. in-12, et le second en 1789, 3 vol. in-12. Madame de Sévigné avoue que, jusque dans sa vieillesse, elle se plaisoit à lire les romans de cet auteur. On a encore de lui plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans, et qui en ont presque toujours le ton. Il met dans la bouche de ses héros plus de pointes emphatiques que de sentimens. Cependant son *Comte d'Essex*, la moins mauvaise de ses pièces, offre quelques bonnes scènes que Boyer a copiées en partie dans sa tragédie du même nom. Les autres pièces de La Calprenède sont, *Bradamante*, *Jeanne d'Angleterre*, *Clarionte*, *Phalante*, *Bélisaire*, *Erménégile*, qui est en prose, et a donné à La Mothe l'idee d'écrire ainsi la tragédie *la Mort des enfans d'Hérode*, *Edouard*, et *la Mort de Mithridate*. Celle-ci fut jouée, pour

la première fois, le jour des Rois; Mithridate y prend une coupe pour s'empoisonner; comme il l'approchoit de ses lèvres, le parterre cria : « Le roi boit! le roi boit! » ce qui hâta la chute de la pièce. Le cardinal de Richelieu, ayant eu la patience d'entendre lire une tragédie de La Calprenède, dit que « la pièce n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches.—Comment, lâches! s'écria le rimeur gascon : cadédis, il n'y a rien de lache dans la maison de La Calprénède.... Despréaux dit de lui :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon;
Calprenède et Juba parlent du même ton.

La Calprenède avoit été employé dans quelques négociations.

† CALPURNIE, quatrième femme de Jules-César, et fille de Pison, rêva, dit-on, qu'on assassinoit son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce grand homme. On ajoute même qu'en s'éveillant la porte de la chambre où ils couchoient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortiroit point. Ce héros ayant cédé aux instances de Décimus Brutus, un des conjurés, qui lui dit « qu'il étoit honteux de se régler sur les rêves d'une femme », se rendit au sénat, et y fut poignardé. « La beauté de Calpurnie, dit un historien, étoit accompagnée d'une grande sagesse, d'un esprit fort vaste, d'une éloquence qui ne cédoit en rien à celle des plus habiles orateurs, et d'une générosité vraiment romaine, et telle qu'il la falloit à l'épouse d'un homme qui, ayant formé le projet le plus grand et le plus audacieux que l'esprit humain puisse enfanter, aspiroit à la conquête de l'univers. Elle conserva dans l'une et dans l'autre fortune une égalité d'ame que rien ne put jamais altérer. Quelque élevé que fût le point de gloire où César monta par ses victoires et par ses triomphes, elle n'en devint ni plus fière, ni plus orgueilleuse. Tous les jours de sa vie on la trouva toujours la même. » Après la mort de son époux, Calpurnie passa le reste de ses jours dans la maison de Marc-Antoine.

† I. CALPURNIUS (Titus), Sicilien, poëte bucolique du 3e siècle, contemporain de Némésien, poëte bucolique comme lui, a laissé sept *Eglogues*, traduites élégamment par Mairault, Bruxelles, 1744, in-8°. (*Voyez* MAIRAULT.) On les trouve dans les *Poëtæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. Elles sont réunies aux Eglogues de Némésien, dans la bonne édition qui a paru avec des notes de P. Burmann et autres, à Mittau en 1774, in-8°. On les trouve également dans la collection des *Poëtæ latini minores*, de J. Ch. Vernsdorf, Altenb., 1780 — 1799, 10 vol. in-8°. (*Voyez* le tome II.) Ch. D. Beck a donné en 1803, à Leipsick, in-8°, une édition estimée de Calpurnius avec des remarques et un glossaire. Le langage des bergers de notre auteur est moins pur et moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poëte de la nature et de la raison. Calpurnius offre quelques morceaux, où la vie champêtre est peinte avec grace, et le sentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reste, on reconnoît un poëte du 3e siècle. Le savant Adelung, a traduit Calpurnius dans la langue russe, et cette traduction a été publiée avec beaucoup de luxe typographique par son gouvernement en 1805.

II. CALPURNIUS-PISO. *Voy.* PISON, nos I, II, III.

CALVAIRE (Les filles du), or-

dre de religieuses fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du fameux P. Joseph du Tremblai, capucin. *Voyez* ANTOINETTE n° II, *et* JOSEPH, n° XIII.

CALVART (Denys), peintre, né à Anvers en 1552, ouvrit une école à Bologne en Italie, d'où sortirent Le Guide, l'Albane, Le Dominiquin, et plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. Calvart possédoit toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture, l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Ils ont été gravés pour la plupart par Gilles Sadeler, et par Augustin Carache. Les dessins de ce peintre sont d'ordinaire à la sanguine, à l'encre de la Chine ou à la pierre noire. Calvart mourut à Bologne en 1619.

I. CALVERT (George), né dans la province de Yorck en 1582, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge, et obtint de Charles Ier une permission, pour lui et ses descendans, d'établir des colonies dans le Maryland. La douceur et l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, estimé des protestans et regretté des catholiques.

* II. CALVERT (Jacques), théologien non-conformiste, mort en 1698, a donné un livre très-savant, intitulé *Nephtali; seu colluctatio theologica de reditu decem tribuum et conversione judæorum.*

I. CALVI (Lazaro), fameux peintre de Gênes où il naquit en 1502, a laissé ses principaux ouvrages dans sa patrie. Il mourut en 1607.

* II. CALVI (Jean), médecin, exerça son art à Florence, où il devint membre de l'académie; il passa ensuite à Milan, qu'il quitta bientôt, puis à Pise, où il obtint une chaire de médecine vers l'an 1763. Les ouvrages que nous avons de lui sont, I. *De hodierna etrusca clinice*, Florentiæ, 1748. Il y rend compte de l'état de la médecine dans la Toscane. II. *Lettera sopra l'uso medico interno del mercurio sublimato corrosivo e sopra il morbo venereo*, Crémone, 1763, in-8°. Cette lettre tend à prouver l'efficacité du sublimé corrosif pour la cure des maux vénériens. III. *De medicamentis pro nosocomiorum levamine moderandis*, Pisis, 1763.

* CALVIÈRE (N. marquis de). La patrie et l'époque précise de l'existence de cet auteur sont également ignorées. On ne le connoît que par cinq *Fables* et trois *Madrigaux*, qui se trouvent sous son nom dans le Nouveau choix de pièces de poésie, imprimé à La Haye en 1715. On ne croit pas qu'il ait composé beaucoup d'autres ouvrages en vers; il n'en a du moins jamais publié de recueil. Les pièces dont on vient de parler annoncent cependant un talent exercé. Elles sont ingénieuses, et tournées avec assez de grace et de facilité. Sa fable de *La Bouteille de savon*, souvent imitée depuis, est sur-tout pleine de détails charmans, et les deux *Madrigaux* suivans semblent dignes d'être cités comme des modèles en ce genre.

J'éprouve, en aimant Célimène,
Tous les maux qu'amour fait souffrir :
Mais quand on se plaît dans sa peine,
Qu'il est mal aisé d'en guérir !

Ici ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
Me fasse ailleurs porter mon choix.
L'on peut en vous voyant devenir infidèle :
Mais c'est pour la dernière fois.

† CALVIN (Jean) naquit à

Noyon, le 10 juillet 1509, d'un tonnelier, qui devint notaire et procureur-fiscal de l'évêché. Sa mère étoit fille d'un cabaretier de Cambrai. Jean, leur fils, fut pourvu, à l'âge de 12 ans, d'une chapelle dans la cathédrale de Noyon, et quelques années après d'une cure, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Son père aimoit mieux faire de lui un avocat qu'un théologien : il semble qu'il prévoyoit les nouveautés qu'il voudroit introduire dans l'Eglise. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla en prendre des leçons à Bourges sous le fameux Alciat. C'est là qu'il connut le luthérien Wolmar, qui lui inspira en même temps du goût pour la langue grecque, et pour la liberté de penser. De Bourges, Calvin passa à Paris, où il se fit connoître en 1532, par son *Commentaire* sur les deux livres de Sénèque, *De la Clémence*, Paris, 1532, in-4°, de 157 pag., très-rare. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de Calvinus, on l'a depuis appelé Calvin, quoique son véritable nom fût Cauvin. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, et son ardeur à la soutenir, l'obligèrent à quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enseigna le grec, et y prêcha ses opinions. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris; mais, craignant toujours d'être arrêté, il se rendit à Bâle. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1536, son livre de l'*Institution chrétienne*, qui parut, in-8°, de 514 pages, d'abord en latin et non en français, comme l'ont prétendu plusieurs bibliographes. Calvin déclare lui-même sur le titre de l'édition française de 1541, in-8°, qu'il a d'abord composé cet ouvrage en latin, et qu'ensuite il l'a traduit en français. Il y a eu une infinité d'éditions latines de l'*Institution chrétienne;* mais l'une des meilleures est celle de Robert-Estienne, Genève, 1559, in-fol., de 564 pages. Les précédentes étoient simplement divisées par chapitres, et les plus complètes n'en avoient que 21; celle-ci est divisée en 4 livres, et chaque livre en plusieurs chapitres. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie aux réformés, condamnés aux flammes par François I. C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le catéchisme de tous ses disciples. Le plan de l'*Institution* fut dressé sur celui du Symbole des apôtres. Il y a quatre parties dans ce formulaire de doctrine : la première sur Dieu le Père, et sur la création; la seconde sur son Fils et sur la rédemption; la troisième sur le Saint-Esprit; la quatrième sur l'Eglise catholique et les biens spirituels qu'elle possède. Calvin divisa de même son *Institution* en quatre livres, dont chacun répond à une des parties du Symbole. Il le dédia à François I, avec une préface pleine d'éloquence et d'adresse. Dans le corps de l'ouvrage il ne s'écarta guère des sentimens de Luther; il enchérit même sur ce novateur : la présence réelle est le seul point sur lequel il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on voit qu'il pense que ce corps n'est réellement que dans le ciel. On doit rendre justice à l'élégance et à la pureté du style, soit en latin, soit en français; car le nouvel apôtre composa son ouvrage dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil et pénétrant, un savant consommé dans l'étude de l'Ecriture et des Pères. Les principales nouveautés répandues dans cet ouvrage et dans celui *de la Cène* sont que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, et que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité

par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Les vœux, si l'on excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne souffre ni culte extérieur, ni invocation des saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions. Il n'admet que deux sacremens, le *Baptême* et la *Cène;* anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, etc. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courses en Suisse et en Italie, vint avec Farel s'établir à Genève, où il fut fait prédicateur et professeur en théologie. Une dispute sur la manière de célébrer la Cène l'en fit chasser au bout de deux ans, en 1538. Rappelé après trois ans de séjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle Église. Genève devint dès-lors le théâtre du calvinisme. Il y établit une discipline sévère, fonda des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillans. Il régla la forme des prières et des prêches, la manière de célébrer la Cène, de baptiser, d'enterrer les morts. Aussi bon jurisconsulte que théologien subtil, il dressa, de concert avec les magistrats, un code de lois ecclésiastiques et civiles, approuvé alors par le peuple, et regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il rétablit une espèce d'inquisition, une chambre consistoriale, avec droit de censure et d'excommunication. La rigueur de son consistoire déplut à divers citoyens de Genève, et surtout aux jeunes gens qu'il menaçoit de peines temporelles. «Il semble aux jeunes gens, écrivoit-il à un de ses amis, que je les presse trop; mais si la bride ne leur étoit tenue roide, ce seroit pitié.... Il y en a un qui est en danger de payer un écot bien cher; je ne sais si sa vie n'y demeurera point.» Ainsi le calvinisme, qu'on a cru être plus favorable à la liberté, qui est l'essence des républiques, eut pour auteur un tyran. Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres sur le mystère de la Trinité, Calvin s'en servit pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. D'autres temps, d'autres sentimens. Poursuivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Genève, il soutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne pensoient pas comme lui. Valentin Gentilis, arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Genève le fait arrêter, le condamne à faire amende honorable, et l'oblige de se sauver à Lyon. Calvin, la plume à la main, traita ses adversaires avec emportement; il leur prodigue les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, etc. Lorsque Charles-Quint eut réduit la ligue de Smalkalde, le réformateur de Genève le traita de tyran, lui souhaita un redoublement de goutte, et appela son frère Ferdinand sardanapale. Son humeur violente n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de sectateurs. Ce culte nu et dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour ceux qui croyoient, par ce moyen, s'élever au-dessus des sens, et se distinguer du vulgaire. Calvin, enivré du progrès de sa secte, mais accablé d'infirmités, mourut à Genève le 27 mai 1564, laissant un grand nom, beaucoup d'admirateurs, et encore plus d'ennemis. Il s'étoit marié dans sa 30e année, à Strasbourg en 1539. Sa femme se nommoit Idelette de Bure, veuve d'un anabaptiste, à laquelle il fit changer de sentimens pour l'épouser. Il n'en eut qu'un fils qui mourut avant lui. La mère étoit morte en 1549.—On a toujours regardé Cal-

vin comme le second chef du protestantisme. On l'a comparé à Luther, plus impétueux et moins souple que lui. L'Allemand avoit quelque chose de plus original et de plus vif. Le Français, inférieur pour le génie, l'emportoit par l'art. Tous deux d'une véhémence extraordinaire; mais le premier plus éloquent de vive voix, et l'autre plus pur, plus correct dans ses écrits. L'amour-propre de Luther tenoit de son humeur violente; celui de Calvin étoit plus délicat, et ne se montroit qu'à demi. Il eut plus de peine à corriger son caractère. « Je suis, disoit-il, colère de ma nature : je combats sans cesse contre ce défaut; mais jusqu'ici c'a été presque sans succès. » Aussi les Génevois, en comparant son humeur bilieuse avec le caractère de Théodore de Bèze, qui étoit doux et aimable, disoient, « qu'ils aimeroient mieux être en enfer avec celui-ci, qu'en paradis avec celui-là. » Calvin étoit d'ailleurs désintéressé, sobre, laborieux. Il ne laissa en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Il étoit capable d'un très-grand travail, malgré la foiblesse de son tempérament. Il professoit la théologie trois fois la semaine, et prêchoit au moins tous les huit jours, visitoit les malades avec beaucoup de soin, écoutoit ceux qui s'adressoient à lui pour lui demander des lumières ou des avis, et, quoiqu'il reçût beaucoup de visites, répondoit à toutes les lettres qu'on lui écrivoit. Enfin, s'il se fit des partisans par son esprit, il les conserva par son zèle, son adresse et son activité. (*Voyez* la VIE de Calvin par Gillot : elle est assez estimée.) Ses Ouvrages ont été imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-folio. Les curieux recherchent un *Traité* singulier de cet hérésiarque, pour prouver que les « ames ne dorment pas jusqu'au jour du jugement, Paris, 1558, in-8°. Ses *Commentaires sur l'Ecriture* font la partie la plus considérable de ses œuvres. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis, suivant l'abbé de Longuerue, de sermons, d'invectives et d'erreurs. On voit briller, dans la plupart de ses autres écrits, du savoir, de la pénétration, de la politesse : rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. Vestphale, luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répondit Calvin, jamais il ne le persuadera à personne; l'univers sait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je sais écrire.... » Et, pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : « Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux.... m'entends-tu, chien? m'entends-tu bien, frénétique? m'entends-tu bien, grosse bête. » Cependant le calvinisme s'est toujours maintenu à Genève qui fut son berceau, et d'où il se répandit en France, en Hollande et en Angleterre. Il fut la religion dominante des Provinces-Unies jusqu'en 1572, et, quoique depuis cette république ait toléré toutes les sectes, le calvinisme y est toujours la religion de l'état. En Angleterre, il a toujours été en décadence depuis le règne d'Elisabeth, malgré les efforts des puritains et des presbytériens pour le faire prédominer. Maintenant il n'y est plus guère professé que par des non-conformistes, quoiqu'il subsiste encore, mais bien mitigé, dans la doctrine de l'Église anglicane. Il est encore dans toute sa vigueur en Ecosse, aussi-bien que dans une partie de la Prusse. Des treize cantons suisses, six sont calvinistes. La religion est aussi mélangée dans quelques parties de l'Allemagne, comme dans le Palatinat. En France, où le calvinisme s'étoit introduit sous François Ier, il fit les plus

grands ravages. Neuf guerres civiles remplirent ce royaume de carnage et de sang. Sous la minorité de Charles IX, la reine Catherine de Médicis attisa le feu pour conserver son autorité; armant les protestans contre les catholiques, et les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres. Cette funeste politique aigrit les maux de l'état, sans guérir ceux de l'Église. Les batailles de Dreux, de Saint-Denys, de Jarnac, de Moncontour, signalèrent le règne de Charles IX. Les plus grandes villes étoient alors prises, reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisoit mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés; on massacroit les citoyens, on inventoit des tourmens nouveaux pour exterminer les prêtres et les moines. Les églises étoient mises en cendres par les réformés, et les temples par les catholiques. Les empoisonnemens et les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. Enfin, une paix plus funeste que la guerre produisit la Saint-Barthélemi, qui mit le comble à tant d'horreurs. Le règne de Henri III fut presque aussi malheureux que celui de Charles IX; et Henri IV, son successeur, ne put remédier à tant de maux qu'en se faisant catholique, et en accordant l'édit de Nantes aux protestans. La révocation de cet édit, faite en 1685 par Louis XIV, n'éteignit point le calvinisme en France. Presque tous les grands seigneurs l'abandonnèrent; mais cette croyance fut conservée dans une partie du tiers-état et du peuple, et l'on compte aujourd'hui environ huit cent mille calvinistes répandus dans le Languedoc, la Guyenne, le Poitou, le Dauphiné, la Normandie et quelques autres provinces. «Pour bien apprécier les malheurs que la réforme a causés à la France, dit l'abbé Pluquet, il faudroit, à la perte qu'elle a faite par la révocation de l'édit de Nantes, ajouter tout ce qui a péri dans les supplices et dans les guerres, depuis le premier bûcher qu'on alluma contre les réformés en France, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes; tous les citoyens qui sortirent du royaume, depuis le bannissement de Jean Le Clerc, jusqu'au règne de Louis XIV; il faudroit évaluer tout le préjudice que reçurent la population, les mœurs, le progrès de la lumière dans un royaume, où, pendant plus d'un siècle et demi, les citoyens, armés et divisés, se faisoient la guerre comme les Alains, les Huns et les Goths l'avoient faite à l'Europe: en un mot, il faudroit savoir tous les avantages que les étrangers retirèrent de nos malheurs.»

† CALVISIUS (Séthon), chronologiste de Grosleb dans la Thuringe, né en 1556, mort à Leipsick en 1617, étoit fils d'un pauvre paysan. Il avoit du goût pour la musique, et ce fut en donnant des leçons de cet art qu'il se procura les moyens de cultiver les lettres. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on a fait cas autrefois. Le principal est son *Opus chronologicum*, réimprimé à Francfort en 1685, in-fol. Les calculs astronomiques sont l'appui de sa chronologie. Scaliger et plusieurs autres savans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Mais on n'en doit aucun à la critique qu'il publia en 1612, in-4°, contre le calendrier grégorien, sous le titre d'*Elenchus Kalendarii à Gregorio XIII comprobati*. C'est sans doute à ce dernier ouvrage que Calvisius doit la place qu'on lui a donnée plus que légèrement dans l'*Index librorum prohibitorum* de 1667, in-fol., pag. 888; il est certain qu'il n'a jamais publié d'ouvrages théologiques, et il n'y a pas un mot dans ses pro-

ductions chronologiques, astronomiques et mathématiques, qui puisse donner lieu à la censure ecclésiastique.

† I. CALVO (Boniface), né à Gènes, dans le milieu du 13e siècle, cultiva la poésie provençale, et s'y fit distinguer. Pour se soustraire à la fureur des factions, il quitta sa patrie et se réfugia à la cour d'Alfonse X, roi de Castille. Nostradamus lui attribue un traité intitulé *Dels Courals amadours;* il ajoute que ce troubadour avoit l'humeur fantasque. Millot dit que Boniface a composé des *Syrventes* qu'il envoyoit à différens souverains; heureusement que l'histoire littéraire du moyen âge est assez connue maintenant pour avoir besoin de relever de pareilles faussetés. En lisant tous ces légendaires de poëtes provençaux, on seroit tenté de croire que les souverains de ce temps n'avoient d'autres occupations que celle de lire les productions de ces troubadours, ou d'y répondre.

* II. CALVO (Jean), professeur en médecine dans l'université de Valence en Espagne, a fait de grands efforts sur la fin du 16e siècle pour rappeler l'étude des anciens et la lecture des bons ouvrages dans les écoles de cette académie; ce fut en leur faveur qu'il traduisit la *Chirurgie de Cauliac* en espagnol, et la fit imprimer à Valence, en 1596, in-fol. Il composa aussi un traité chirurgical sous ce titre : *Primera y segunda parte de la chirurgia universal y particular del cuerpo humano*, Séville, 1580, in-4°, Madrid, 1626, in-fol. Brice-Gay publia la traduction d'une partie de cet ouvrage sous le titre d'*Epitome des ulcères*, Poitiers, 1614, in-12. Ce médecin a encore écrit sur la cure des maladies internes, dans son *Libro de medicina y chirurgia*, imprimé à Barcelonne en 1592, in-8°. Il s'étend en particulier sur la vérole et ses accidens.

III. CALVO-GUALBES (François de), né à Barcelonne en 1627, d'une famille féconde en grands hommes, passa au service de la France, après s'être distingué contre les Maures. Il accompagna Louis XIV lorsque ce prince alloit conquérir la Hollande, passa des premiers le Rhin, défendit avec intrépidité Mastricht, dont il étoit gouverneur, contre le prince d'Orange, et le contraignit de lever le siége. Ses services lui méritèrent le grade de lieutenant-général. Il servit en cette qualité en Catalogne, passa à la nage la rivière de Ponte-Major, et chargea si rudement les ennemis, que, sans la nuit, le duc de Bournonville leur général eût été fait prisonnier. Il signala sa valeur en 1688 et 1689, et mourut l'année d'après à Deinse. C'étoit un homme intrépide. Les ingénieurs le pressant de rendre Mastricht : « Messieurs, dit-il, je n'entends rien à la défense d'une place : mais tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas me rendre. »

* I. CALVUS (Marcus-Sabius), médecin, natif de Ravenne, vécut à Rome sous le pontificat de Clément VII, et mourut dans cette capitale en 1527. Ce fut par les ordres de ce pape qu'il traduisit les Œuvres d'Hippocrate en latin, sur un manuscrit grec du Vatican; sa version parut à Rome en 1525, in-folio.

* II. CALVUS (Félix), de Bergame dans l'état de Venise, fut reçu docteur en chirurgie à Padoue. Il exerça cet art avec beaucoup de succès, tant à Milan que dans sa patrie, où il mourut le 21 juin 1661. On a de lui des ouvrages qui traitent de l'*Anévrisme*, des *Ulcères can-*

céreux, des *Plaies de tête* et *du Squirre*.

* III. CALVUS A SALONIA (Michel), philosophe et médecin, né à Avila en Espagne, et mort en cette ville en 1575, professa son art avec beaucoup de réputation et de succès. On ne connoît d'autre écrit de ce médecin qu'un ouvrage sur les *Prédicamens d'Aristote*, imprimé à Venise en 1575, in-8°.

IV. CALVUS. *Voyez* LICINIUS.

* CALVY (M. de). Des vers sur Montreuil, que l'on trouve dans le Supplément de Moréri, édition de 1749, sont tout ce que l'on connoît de cet auteur, que le même ouvrage nous apprend avoir été juge à Grasse.

CALYBE (Mythol.), vieille prêtresse du temple de Junon. La furie Alecto prit sa figure pour exciter la haine de Turnus contre Enée.

CALYCÉ, jeune Grecque, adora un amant perfide. Dans son désespoir, elle se précipita dans la mer du haut d'un rocher. Le poëte Stésichore l'a célébrée dans ses vers.

CALYCOPIS, fille d'Otréus, roi de Phrygie, épousa Thaos roi de Lemnos. C'est la Vénus mère d'Énée. Après sa mort, son mari la fit honorer comme une déesse, institua des fêtes en son honneur, et lui fit élever des temples à Paphos, à Amathonte et à Byblos.

CALYPSO, (Mythol.), nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns, ou de l'Océan et de Thétis, selon d'autres. Elle habitoit l'île d'Ogygie, que l'on présume être l'île Gozo, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, et vécut sept ans avec lui; mais le héros préféra sa patrie et Pénélope à cette déesse, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu la partager avec elle.

* CALZA (Antoine), peintre, né à Vérone en 1613, élève de Carle Cignani, a imité avec succès *les tableaux de batailles* de son maître; il peignoit aussi *le paysage.*

CAMA (Mythol.) Dieu du mariage chez les Indiens, qui lui consacrent la marjolaine. Il porte, comme l'Amour, un arc et des flèches.

CAMALDULES. *Voy.* ROMUALD (saint), *et* AMBROISE, n° III.

* CAMANUSALI, qui est encore appelé CANAMUSALI *ou* ALCANAMOSALI. Ce médecin, qui florissoit vers le milieu du 13e siècle, exerça sa profession à Bagdad avec beaucoup d'honneur; il a écrit un *Traité sur les maladies des yeux*, imprimé à Venise en 1499, in-fol., avec la chirurgie de Gui de Cauliac, sous ce titre : *De passionibus oculorum liber*. On a encore publié à Venise en 1500, in-fol., avec la chirurgie d'Albucasis, un ouvage de Camanusali, intitulé *Liber super rerum præparationibus quæ ad oculorum medicinas faciunt, et de medicaminibus ipsorum rationabiliter terminandis;* mais cet ouvrage ne diffère du premier que par le titre et les additions. Tout porte à croire que l'auteur a écrit son livre en arabe, et que nous n'en avons que la traduction.

* CAMANYAS (Pierre), né à Villefranche en Roussillon vers le milieu du 16e siècle, après avoir étudié la philosophie à Perpignan, passa dans les écoles de médecine de la même ville, et y reçut le bonnet de docteur en 1586. Il se rendit ensuite à Valence en Espagne, où il se fit agréger à la faculté, et

se distingua dans l'exercice de sa profession. On a de lui un commentaire sur Galien, qu'il publia sous ce titre : *In libros duos artis curativæ Galeni ad Glauconem commentaria*, Valentiæ, 1625, in-4°.

† CAMARGO (Marie-Anne CUPI de), l'une des plus célèbres danseuses du siècle dernier, naquit à Bruxelles le 15 mars 1710. Son grand-père étoit un gentilhomme italien, qui, s'étant établi en Flandre, y épousa une Espagnole, de la noble famille de Camargo. Ce fut ce nom que Marie-Anne Cupi prit lorsqu'elle commença de se montrer en public. Elle débuta à Bruxelles, vint à Rouen, puis à Paris, où elle parut avec de plus grands succès dans le ballet intitulé *Les Caractères de la danse.* On remarqua dès-lors en elle beaucoup de noblesse, jointe aux graces, à la vivacité, à la légèreté, à la gaieté. Elle quitta l'opéra en 1734; mais elle y rentra six ans après dans le ballet des *Fêtes grecques et romaines*, et fut applaudie avec transport. Elle se retira du théâtre en 1751 avec une pension de la cour ; et depuis sa retraite, jusqu'à sa mort, arrivée en 1770, elle se fit estimer par une conduite sage et modeste.

* CAMASSEI *ou* CAMACE (André), peintre italien né à Bévagne, a étudié sous Dominique, et André Sacchi. Il y a de lui à Wilton un très-beau tableau représentant *Vénus et les Graces*, et plusieurs autres dans différentes églises de Rome.

* CAMBACÉRÈS (l'abbé de), ancien archidiacre de l'église de Montpellier, né dans cette ville en 1722, d'un conseiller de la cour des comptes de Languedoc ; il montra de bonne heure du goût pour les belles-lettres et particulièrement pour l'éloquence. Après s'être bien pénétré des maximes de Bossuet, et surtout des ouvrages de Bourdaloue, qu'il prit pour modèle, il parut en chaire, et prononça avec succès le *Panégyrique de saint Louis*, 1758, in-4°, en présence de l'académie française. Il obtint dès-lors une place distinguée parmi les orateurs sacrés. Choisi, en 1757, pour prêcher devant Louis XV, il eut le courage de retracer avec force les désordres publics, et de faire remarquer dans les progrès de l'irréligion le présage de la décadence de l'état. Il étonna le roi, et fit trembler les courtisans. Lié avec les littérateurs les plus distingués, il parut mépriser les faveurs de la cour, et se contenta de son archidiaconat. Il mourut à Paris au mois de septembre 1802. On a de lui plusieurs *Sermons*, 1781, 3 vol. in-12, et qui furent réimprimés en 1787.

† CAMBDEN (Guillaume), surnommé le *Strabon*, le *Varron* et le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres, en 1551, d'un peintre. Il se livra à la recherche des antiquités de la Grande-Bretagne. Il la parcourut en entier, et c'est d'après ses propres observations qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des îles Britanniques. La reine Elisabeth le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut le 9 novembre 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Son excellente *Description de l'Angleterre*, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Brook, et bien accueillie dans tous les temps. La meilleure édition en latin est celle de 1607, et en anglais, celle qui a été donnée avec beaucoup de gravures et d'augmentations par M. Gough, en 3 vol. in-fol., à Londres, vers 1786;

malheureusement l'éditeur, à qui elle fait honneur comme antiquaire, a remplacé par une très-mauvaise version de sa façon celle de l'évêque Gibson, et celle de Londres, 1772, 2 vol. in-folio, figures. Cette description comprend l'Ecosse et l'Irlande; mais comme il est moins exact que lorsqu'il décrit l'Angleterre, qu'il connoissoit mieux, on lui fit ce distique:

Perlustras Anglos oculis, Cambdene, duobus,
Uno oculos Scotos, cæcus Hibernigenas.

II. Un recueil des *Histoires d'Angleterre*, en 1602, in-fol., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa description. III. Des *Annales d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth*, 1615 et 1627, en 2 vol. in-folio, et Oxford, 1717, 3 vol. in-8° : ouvrage exact, et aussi vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui écrivoit la vie de sa bienfaitrice. IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres, 1691, in-4°, pleines d'anecdotes sur l'histoire civile et littéraire. *Voyez* sa vie. Elle précède ce recueil.

CAMBERT (N.), musicien français, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mère Anne d'Autriche. Il donna, le premier, des opéras en France, conjointement avec l'abbé Perrin, qui l'associa au privilége que le roi lui avoit donné pour ce spectacle. Lully l'ayant éclipsé, et ayant obtenu en 1672 le privilége, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de sa musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avoit pas le génie de Lully; mais ses mœurs étoient mieux réglées, et son caractère moins satirique. On a de lui les opéras d'*Ariane*, de *Pomone*, quelques *Divertissemens*, et de petits morceaux de musique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

* CAMBIATORE (Thomas), natif de Reggio en Lombardie, s'acquit une grande réputation par ses profondes connoissances dans les lois et par ses talens en poésie. Il reçut la couronne de poëte des mains de l'empereur Sigismond, à Parme, en 1432. Il est auteur d'une *Traduction en vers de l'Enéide de Virgile*, qui fut ensuite revue et corrigée par Jean-Paul Vasio, en 1532, qui y fit beaucoup de changemens, et y substitua son nom à celui de Cambiatore.

CAMBIAZI. *Voyez* CANGIAGE.

CAMBIS (Marguerite de), baronne d'Aigremont en Languedoc, morte à la fin du 16e siècle, a traduit une *Lettre de Boccace* sur la consolation, et un ouvrage de Jean-George Trissin, intitulé *Devoirs du veuvage*.

CAMBIS-VEILLERON (Joseph-Louis-Dominique, marquis de), d'une famille ancienne du comtat Venaissin, ancien capitaine de dragons, et colonel-général de l'infanterie du Comtat et d'Avignon, naquit dans cette ville en 1706, et y mourut en 1772. Son goût pour les livres lui avoit fait amasser des richesses nombreuses en ce genre. Il se proposoit de rendre sa bibliothèque publique, lorsque la mort l'enleva. Nous avons de lui, I. Le *Catalogue raisonné* des manuscrits de son cabinet, Avignon, 1770, 1 vol. in-4°, où l'on trouve des choses curieuses et recherchées. Malheureusement cet ouvrage est fort rare, n'ayant été tiré qu'à très-petit nombre pour donner en présens. II. *Addition* ou *Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde*, Paris, in-12, 1767. Il avoit amassé beaucoup de matériaux *pour l'histoire de sa patrie*.

CAMBOLAS (Jean de), prési-

dent au parlement de Toulouse, ramassa les *Décisions notables* de sa compagnie, que son fils publia long-temps après la mort de son père, en 1659, in-folio, et qu'on a réimprimées en 1735, in-4°.

CAMBRA, fille de Belin, un des anciens rois bretons, fut belle, savante et grande mathématicienne. Jean Pits dit qu'elle inventa *la manière de construire et de fortifier les citadelles.*

* CAMBRIDGE (Richard OWEN), né à Londres en 1714, mort en 1794, élève d'Eton et d'Oxford. En 1735, il entra au collége de jurisprudence, et en 1741, il épousa mademoiselle Trenchard, et s'établit à Witminster, au comté de Glocester. Il se livra avec passion à la mécanique hydraulique, et inventa *une double barque* formée de deux bateaux de 60 pieds de long, et de 18 pouces seulement de largeur, placés parallèlement entre eux à douze pieds de distance, et réunis par un pont. Cette double barque est indiquée comme voguant plus promptement et plus sûrement qu'aucune autre, et capable de porter bien davantage. En 1744, Cambridge publia son *Scribleriad*, le plus considérable de ses poëmes. En 1761, il donna une *Histoire de la guerre de Coromandel*, le plus volumineux de ses ouvrages en prose. Il étoit très-modéré dans ses habitudes, et d'une conversation fort intéressante. On a de lui quelques écrits dans le *Wold*, et ses œuvres ont été publiées en 1803, 2 vol. in-4°, avec sa vie en tête. On doit cette édition aux soins de M. George Owen Cambridge.

† I. CAMBRY (Jeanne de), née à Tournay, fille de Michel de Cambry, docteur en droit, joignit à la beauté les dons de l'esprit et toutes les qualités qui peuvent assurer des succès dans le monde. Elle aima mieux se consacrer à la solitude dans l'ordre de Saint-Augustin, et se fit recluse à Lille, où elle mourut en 1639. Elle composa divers ouvrages de piété. Celui qui a pour titre, *Traité de la ruine de l'amour-propre*, eut trois éditions en peu d'années.

* II. CAMBRY, membre de l'académie celtique, de la société d'agriculture du département de la Seine, de l'académie des antiquaires de Cortone, etc., ex-préfet du département de l'Oise, né à Lorient et mort à Versailles en 1808, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : I. *Essai sur la vie et sur les tableaux du Poussin*, 1784, réimprimé chez Didot, en 1799, 1 vol. in-8°. II. *Voyage en Angleterre*, 1787. III. *Voyage dans le Finistère*, 3 vol. in-8°. C'est un de ses ouvrages le plus important. IV. *Voyage en Suisse et en Italie*, 2 vol. in-8°, 1800. V. *Voyage dans le département de l'Oise*, 4 vol. in-8°, avec un atlas qui est une des meilleures statistiques départementales qu'on ait vu paroître. On lui doit l'établissement de l'*Académie celtique*, dont il fut aussitôt nommé président. Il a encore publié un volume intitulé *Antiquités celtiques*, où il a recueilli un grand nombre de passages sur les Celtes, et tous les monumens qu'il a pu faire dessiner. Les journaux du temps renferment aussi beaucoup de petites pièces de Cambry, soit en prose, soit en vers, qui ne sont pas sans mérite.

† CAMBYSE, fils et successeur de Cyrus, l'an 529 avant J. C., porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Peluse, il plaça dans un assaut, au premier rang, des chats,

des chiens, des brebis et d'autres animaux, que les Égyptiens révéroient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagème ouvrit la place aux assiégeans. Cambyse, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha cinquante mille hommes pour ravager le pays, et pour détruire le fameux temple de Jupiter-Ammon. La faim, la soif, le vent du midi, le sable, détruisirent cette armée. Cambyse ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Éthiopiens: une cruelle famine, qui réduisit ses soldats à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il vint à Thèbes, où il pilla et brûla tous les temples. De là il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu Apis, et le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un bœuf fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Égypte pour retourner en Perse, où le faux Smerdis s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de temps après, d'une blessure à la cuisse, qu'il se fit avec son épée en montant à cheval, l'an 525 avant J. C. Tous les historiens le représentent comme un tyran furieux. Les meurtres étoient des jeux pour lui (*Voy.* PREXASPE.) Il tua son frère dans un accès de frénésie, et, d'un coup de pied dans le ventre, Méroé sa sœur, devenue sa femme, qui étoit enceinte.

CAMDEN. *Voyez* CAMBDEN.

* I. CAMERARIO (Guillaume), jésuite, vivoit vers le milieu du 18e siècle. Il quitta son ordre et écrivit contre ses anciens confrères. On a de lui des ouvrages de *philosophie* et de *théologie*, et un recueil de quelques *Traités sur les Pères de l'Eglise*.

* II. CAMERARIO (Bartholomée), de Bénévent, florissoit dans le 16e siècle. Il fut professeur de droit féodal pendant 24 ans à Naples. Dans ce long espace de temps il corrigea les *Commentaires sur les Fiefs d'André d'Isernia*, qui, par l'ignorance des copistes, étoient pleins de fautes et d'incorrections; il s'y étoit appliqué avec tant d'ardeur, qu'il en perdit un œil. En 1529, il fut nommé président de la chambre; mais ayant encouru le ressentiment de Pierre de Tolède, qui employoit tous les moyens possibles pour le perdre dans l'esprit de Charles V, il se retira auprès du roi de France, qui le nomma son conseiller. Tous ses biens furent confisqués, et il fut déclaré rebelle. Ce fut dans le temps qu'il demeura en France, c'est-à-dire en 1556, qu'il fit imprimer à Paris un traité : *De jejunio, oratione et eleemosynâ; de prædestinatione, ac de gratiâ et libero arbitrio, cum Joanne Calvino disputatio*. L'année suivante, il se retira à Rome, où il mit au jour un traité intitulé: *De purgatorii igne*. Il mourut en 1564, et laissa encore quelques *Dissertations sur les matières féodales*, qu'on ne doit rechercher ni pour la clarté ni pour l'élégance du style.

† I. CAMERARIUS (Joachim), né à Bamberg en 1500, se fit un nom célèbre par l'étendue de ses connoissances. Il possédoit les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique et l'éloquence. Charles-Quint, Maximilien II et quelques autres princes, l'honorèrent de leur estime. On a de lui des essais de traduction de *Démosthènes*, de *Xénophon*, d'*Homère*, de *Lucien*, de *Galien*, etc. Il mourut en 1574 à Leipsick, où il avoit été recteur de l'université en 1544. Le président de Thou dit qu'il avoit été excellent homme de cheval. Son traité, intitulé *Hippo-*

comicon ou l'*Art d'élever les chevaux*, fut recherché.

† II. CAMERARIUS (Louis-Joachim), fils du précédent, et plus profond que son père dans la connoissance de la médecine, naquit à Nuremberg en 1534. Pour se livrer entièrement à la chimie et à la botanique, il se refusa aux sollicitations de plusieurs princes qui vouloient l'attirer à leur cour. On a de lui plusieurs ouvrages dans ce dernier genre. I. *Hortus medicus*, Nuremberg, 1654, in-4°. II. *De plantis*, 1586, in-4°. III. *Epistolæ*. IV. *Electra georgica, sive Opuscula de re rusticâ*, ibid., 1577, in-4°; 1596, in-8°. Ce dernier livre est recherché. C'est à tort que Haller, dans sa Bibliothèque botanique, l'a attribué à Camérarius le père. V. La *Vie de Ph. Mélanchthon*, aussi en latin, 1655, in-8°. L'auteur mourut en 1598, à 68 ans, avec la réputation d'habile médecin. *Voyez* EOBANUS.

* III. CAMERARIUS (Rodolphe-Jean), célèbre médecin, exerça son art avec beaucoup de succès en Allemagne vers la fin du 16e siècle. Les ouvrages qu'on a de lui sont, I. *Disputationum medicarum in illustri academiâ Tubingensi habitarum decas prima*, Tubingæ, 1611, in-8°. II. *Sylloges memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum centuria* XII, Argentinæ, 1624, in-12; Tubingæ, 1683, in-8°, édition augmentée de huit centuries, dont quatre posthumes. Les centuries 13, 14, 15 et 16 avoient déjà paru à Strasbourg, en 1652, in-12.

* IV. CAMERARIUS, en allemand CAMERMEISTER (Elie-Rodolphe), fils du précédent, médecin du 17e siècle, professa son art avec distinction à Tubingue, où il mourut le 7 juin 1695, à l'âge de 54 ans. On a de lui quelques dissertations académiques, qu'il a enrichies de remarques intéressantes : *De palpitatione cordis*, Tubingæ, 1681, in-4°; *De clismatibus*, ibid., 1688, in-4°; *Historia pleuritidis*, ibid. 1690, in-4°; *De fracturâ cranii cum vulnere*, ibid., 1693, in-4°.

* V. CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), né à Tubingue le 17 février 1665, étudia la philosophie et la médecine. Pour étendre ses connoissances dans cette dernière science, il parcourut les principales villes de l'Allemagne pendant l'année 1685; de l'Allemagne, il passa en Hollande, et ensuite en Angleterre. De là il se rendit à Paris. En quittant la France, il traversa la Savoie, et arriva en Italie. Il revint chez lui par la Suisse, et arriva à Tubingue en 1687. Peu de temps après il reçut le bonnet de docteur en médecine, et en 1688 il fut nommé professeur extraordinaire et inspecteur du jardin botanique. Il mourut le 11 septembre 1721, à l'âge de 56 ans. Nous avons de lui, I. *De sexu plantarum epistola*, Tubingæ, 1694. Ce petit ouvrage est distribué pour l'arrangement des plantes, d'une manière à faire croire qu'il a jeté le fondement du système que le savant Linnæus a établi dans la suite. II. *De acidulis nidernovensibus*, Tubingiæ, 1710, in-4°. III. *Specimen experimentorum circa generationem hominis et animalium*, ibid., 1715, in-4°. IV. *De consilio anglicano ad podagram internam*, ibid., 1716, in-4°. V. *De Blasiano balneo*.

* VI. CAMERARIUS (Elie), frère du précédent, né à Tubingue le 17 février 1673, prit le bonnet de docteur dans l'université de sa ville natale, où il obtint ensuite une

chaire qu'il remplit avec distinction. Ce médecin se fit remarquer par la singularité de ses opinions et les écarts de son imagination, qu'il manifesta non seulement dans le public, mais encore dans ses écrits, dont voici les principaux : I. *Dissertationes tres de spiritibus animalibus, de spiritu fumante Boyleano, de potu thé et café*, Tubingæ, 1694, in-8°. II. *Specimina quædam medicinæ eclecticæ*, Francofurti, 1713, in-4°. III. *Medicinæ conciliatricis conamina*, Francofurti; 1714, in-4°. IV. *Systema cantelarum medicarum circa præcognita; partesque singulas artis saluberrimæ, discentium commodo, methodo eclecticâ concinnatum*, Francofurti ad Mœnum, 1721, in-4°. C'est un abrégé de toutes les parties de la médecine. On a encore de ce médecin *plusieurs dissertations*, en forme de thèses, qui par leur peu d'utilité ne méritent pas de fixer l'attention des personnes instruites.

* VIII. CAMERARIUS (Philippe), mort en 1624, à l'âge de 87 ans, est connu par *Horarum subcisivarum centuriæ tres*, souvent imprimées, dont l'édition la plus ample est de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°.

IX. CAMERARIUS (Guillaume). *Voy*. CAMERARIO.

* CAMERATA (Joseph), Italien, né à Frascati en 1728, montra du goût pour le dessin dès sa plus tendre jeunesse. Il se fit graveur, et se distingua dans cette classe d'artistes par beaucoup de pièces estimées, sur-tout celles qui font partie du recueil de la galerie de Dresde; savoir, *le Dragme perdu; le Père de Famille qui se fait rendre compte par ses serviteurs*, d'après Le Fati; *David assis, tenant d'une main la tête de Goliath, et de l'autre, le sabre de ce géant*, d'après le même; *saint Roch secourant les pestiférés*, d'après Camille Procaccini; *l'Assomption de la Vierge*, d'après Annibal Carache; *l'Aumône de saint Roch*, d'après le même, etc., etc.

† CAMÉRON (Jean), professeur de grec à Glasgow en Ecosse, sa patrie, passa en France, enseigna à Bergerac, à Sédan, à Saumur, et à Montauban. C'étoit un protestant modéré. S'étant opposé en 1625 à la fureur des hugnenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entre eux faillit à le faire expirer sous le bâton. Il mourut peu de mois après à Montauban, à 46 ans. Il étoit persuadé qu'on pouvoit se sauver dans l'Eglise romaine; et il en suivit, à quelque chose près, la doctrine sur la grace, dans son écrit intitulé *Defensio de gratiâ*, à Saumur, 1624, in-8°. Sa modération le fit détester par les fanatiques de son parti; mais elle lui mérita l'estime des gens impartiaux. Parmi ses ouvrages, on distingue son *Myrothecium Evangelicum*, à Saumur, 1677, 3 vol. in-4°, qu'on a inséré dans les *Critiques* d'Angleterre. Il est plein de remarques où son savoir brille autant que son jugement. On loue encore ses *Leçons de théologie*, Saumur, 1626 et 1628, 3 vol. in-4°; et Genève, 1659, in-folio, écrites d'un style clair mais un peu diffus.

CAMERTUS, chef des Rutules, épousa Juturne, sœur de Turnus. Virgile en parle dans le 12ᵉ livre de l'Enéide.

CAM-HI, empereur de la Chine, s'est rendu célèbre dans sa nation par son équité et ses lumières, et chez les étrangers par l'accueil dont il honora les artistes et les savans européens. Cam-Hi étoit bon poëte, et avoit beaucoup d'imagination et de sensibilité. Etant allé visiter les

provinces intérieures de son empire, il fut désolé d'y retrouver encore en plusieurs endroits, malgré ses soins, le spectacle de la misère du peuple. Il en contracta une mélancolie qui le conduisit au tombeau en 1724. Son quatrième fils, Young-Tcheng lui a succédé; et, après avoir régné onze ans, il a laissé l'empire, en 1735, à son fils Kien-Long.

CAMILLA (la signora), sœur du pape Sixte-Quint, vint à Rome après l'élection de son frère, en 1585. Les cardinaux de Médicis, d'Est et Alexandrin, firent habiller cette paysanne en princesse, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître sous ces habits magnifiques. Le lendemain, Camilla étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de simplicité, Sixte-Quint lui dit en l'embrassant: « Vous êtes à présent ma sœur, et je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de princesse. » Camilla lui demanda pour toute grace d'accorder des indulgences à une confrérie de Naples, dont on l'avoit faite la protectrice. Sixte-Quint la logea à Sainte-Marie-Majeure, et lui donna une pension.

I. CAMILLE (Camilla), fille de Métabe, roi des Volsques, fut consacrée à Diane par son père, qui se trouvoit dans un péril presque certain de la perdre. Cette héroïne soutint long-temps en personne l'armée de Turnus contre Enée. Personne ne la surpassoit à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par Aruns, qui la perça d'un coup de javelot.

† II. CAMILLE (Marcus Furius Camillus), général romain, illustre par ses vertus militaires et civiles, fut créé dictateur, et termina glorieusement le siége de Véies, qui depuis dix ans occupoit les principales forces de la république. Après avoir triomphé des Volsques, il porta ses armes contre les Falisques, l'an 396 avant Jésus-Christ. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme Véies s'étoit rendue à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il étoit chargé, Camille eut horreur de cette perfidie. « Apprends, traître, lui dit-il, que si nous avons les armes à la main, ce n'est pas pour nous en servir contre un âge qu'on épargne même dans le saccagement des villes. » Aussitôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses élèves de le remener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'ame, se donnèrent à la république. De si grands services méritoient une reconnoissance signalée; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à Véies, il s'exila volontairement, et fut condamné à l'amende par contumace. Ce grand homme, quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux dieux « que, s'il étoit innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. » Ses vœux ne tardèrent pas à être accomplis. Les Gaulois se présentèrent devant Rome; le sénat, sentant le besoin qu'il avoit d'un homme qui seul valoit une armée, cassa l'acte de sa condamnation, et le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius étoit convenu avec Brennus, général gaulois, d'une somme, moyennant laquelle celui-ci devoit se retirer. Camille, survenu avec son armée, dans le moment qu'on alloit consommer cet infâme marché, se présenta au milieu de l'assemblée, et dit au barbare: « Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres; ce sera le fer, et non l'or, qui nous rachètera. En qualité de dictateur, je romps un traité qu'on n'a pu faire sans mon ordre. » Sur-le-champ on court aux armes,

et de part et d'autre on se bat avec fureur. Les Gaulois, après avoir long-temps soutenu l'effort des Romains, furent obligés de prendre la fuite. Les vainqueurs les poursuivirent fort loin, et quelques jours après Camille les battit une seconde fois près de Gabies, prit leur camp, et passa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva. Le dictateur rentra à Rome en triomphe; on célébra sa valeur et ses vertus; on lui donna le nom de *Romulus*, de *Père de la patrie*, de *second Fondateur de Rome*. Après avoir sauvé la république par ses armes, il la sauva encore une fois par sa prudence. La dictature de ce grand homme ayant été prolongée, il calma les factions excitées par les tribuns parmi le peuple, qui vouloit s'établir à Véies; il le détermina à demeurer à Rome, et à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. A peine la dictature de Camille étoit expirée, que tous les peuples de l'Etrurie se liguèrent contre la république, tandis que les Latins et les Herniques abandonnoient son alliance. Dans des circonstances si critiques, il fallut élire un dictateur, et Camille le fut pour la troisième fois, l'an 387 avant Jésus-Christ. Ayant enrôlé les jeunes gens et les vieillards en état de porter les armes, il mit les Etruriens en fuite, et força les Volsques à recevoir la loi des Romains. Il défit ensuite les Herniques et les Latins, et obtint à son retour un troisième triomphe. Nommé tribun militaire trois ans après, il remporta sur les Volsques, habitans d'Antium, une victoire complète, reprit sur eux plusieurs villes, e revint avec son armée à Rome, où il fut reçu comme le héros de la république. On consacra dans le temple de Junon trois coupes d'or sur lesquelles étoit son nom. Les Volsques, toujours prompts à saisir l'occasion de la guerre, la renouvelèrent quelque temps après. Camille, tribun militaire pour la sixième fois, fut forcé de reprendre le commandement de l'armée. Marcus Furius, son collègue, méprisant sa vieillesse, voulut livrer bataille malgré lui. Camille, se méfiant de sa jeunesse et de son impétuosité, monta sur une éminence, pour voir le sort du combat, et pour y remédier au besoin. Le téméraire Furius se laissa tromper par une feinte retraite des Volsques. Revenus tout à coup, ils tombèrent sur les Romains, que trop de vivacité dans la poursuite avoit mis en désordre. Camille accourt à l'instant avec le corps de réserve, rallie les troupes et les ramène au combat; et, après une action fort vive, il force les ennemis à prendre la fuite, s'empare de leur camp, et l'abandonne aux soldats. Cette guerre étant finie, une nouvelle invasion des Gaulois alarma Rome. Camille, quoiqu'accablé d'années, fut appelé à la dictature pour la septième fois. Ayant appris que l'ennemi étoit sur le bord de l'Anio, il s'y rendit avec son armée et la plaça sur une hauteur qui avoit plusieurs enfoncemens, de façon qu'il déroba aux Gaulois la vue d'une partie de ses troupes. Pour les mieux tromper, il se tint renfermé dans son camp, et lorsqu'ils s'étoient dispersés pour ravager les campagnes des environs, il descendit dans la plaine et tomba sur eux si à propos, qu'il prit et pilla leur camp, après en avoir tué un grand nombre sur le champ de bataille, et avoir mis en fuite tous les autres. Cet homme illustre mourut de la peste, l'an 365 avant Jésus-Christ, après avoir apaisé une nouvelle sédition, et avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice où des dissentions intestines alloient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome. Il fut, dit-on, le premier qui fit porter le casque aux troupes romaines. *Voyez* l'article de BRENNUS, n° II,

dans lequel Tite-Live et Plutarque ne sont pas d'accord avec Polybe sur la sortie des Gaulois de Rome. Tite-Live en attribue tout l'honneur à Camille, et nous l'avons suivi, sans répondre de ce fait.

† III. CAMILLE (Jacoma-Antonia VÉRONÈSE), née à Venise en 1735, sut réunir, dès l'âge le plus tendre, aux agrémens d'une danse vive et gracieuse, les talens d'une excellente actrice. Elle débuta dès l'âge de 9 ans, dans un ballet, et 3 ans après dans le comique, avec un égal avantage. On lui dut les succès des ballets de la comédie italienne. La comédie des Tableaux, par Pannard, lui fit recueillir tous les suffrages, soit comme danseuse, soit comme actrice. Une simplicité sentimentale, un naturel exquis, le mérite de son jeu qu'aidoit une physionomie noble et agréable, une extrême modestie, la distinguèrent. Elle est morte à Paris en 1768.

† IV. CAMILLE (François), peintre, né à Madrid, fils de Dominique Camille, originaire de Florence, fut élève de Pierre de Las Cuévas. Ses ouvrages sont remarquables par la fraîcheur du coloris, la grace et la douceur de l'expression. Sa manière ayant plu au duc d'Olivarès, il le proposa au roi d'Espagne, pour peindre dans la salle de la comédie *les portraits des rois de ce pays;* en outre il réussit à peindre à fresque les *Fables d'Ovide*, qui sont dans la galerie de ce même Palais-Royal. Ces ouvrages, d'un coloris agréable, lui firent beaucoup d'honneur; mais il a excellé sur-tout à peindre *les tableaux de dévotion et les Vierges;* il manquoit tellement d'instruction, que, s'il peignoit un Jupiter, une Junon, ou quelqu'autres divinités, il les représentoit sous la figure de Jésus-Christ ou de la Vierge. Il mourut en 1671. Parmi plusieurs ouvrages estimables de ce peintre, on voit à Alcala de Henarez une *sainte Marie Egyptienne* dans l'église des capucines. Ce tableau, digne des plus grands maitres, est son chef-d'œuvre; à Salamanque, un *saint Charles Borromée*, dans l'église de los Padros Cleros Minores; à Ségovie, dans la congrégation de San Justo y Pastor, une *Descente de Croix*, d'un grand mérite; à Tolède, deux sujets tirés de l'histoire de sainte Léocade. Ces deux tableaux sont placés au bas de celui du Rici, dans le couvent des capucins. C'est aussi Camille *qui a colorié le beau Christ del Perdon*, des dominicains de Madrid, qui a été sculpté par le célèbre Pérégra. On admire encore dans l'église de Saint-Jean-de-Dieu, à Madrid, *une Notre-Dame de Belen.*

V. CAMILLE (saint). *Voyez* LELLIS.

* VI. CAMILLE-DESMOULINS. *Voyez* DESMOULINS.

CAMILLIANI (François), élève du célèbre sculpteur Bandinelli, naquit à Florence dans le 16e siècle, et excella dans les morceaux de sculpture destinés à l'embellissement des jardins. Les figures des fleuves *Arno* et *Mugnon*, dont il orna à Florence ceux de don Louis de Tolède, sont justement renommés. Il employa quinze ans de sa vie à décorer ces jardins.

CAMILLO-PORCIO. *Voyez* CORDES, n° I.

CAMIRO *et* CLYTIE (Myth.), filles de Pandare, demeurées orphelines. Vénus les fit élever, et pria Jupiter de les marier; mais ce dieu irrité contre leur père, loin de s'occuper de leur mariage, chargea les Harpies de les livrer aux Furies.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait sui-

vant : Sinorix, qui en étoit amoureux, assassina Sinatus son époux pour le remplacer. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortalisé son amour et son audace. Après avoir résisté aux présens et aux sollicitations de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, et feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'étoit la coutume que l'époux et l'épouse bussent ensemble dans la même coupe : Camma, après avoir prononcé les paroles sacrées, et fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avoit rempli de poison, et, après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui, ne soupçonnant aucun artifice, vida la coupe fatale. Alors Camma, transportée de joie, s'écria « qu'elle mouroit contente, puisque son époux étoit vengé. » Ils expirèrent bientôt l'un et l'autre. Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet d'une de ses tragédies.

* CAMMILLO (Jules), personnage d'un savoir très-étendu, mais grand imposteur, vivoit dans le 16e siècle. Les auteurs qui ont parlé de lui ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance; les uns le font naître dans le Frioul; les autres dans le château de Zoppola, noble fief. Ce savant a beaucoup écrit; les moins importans de ses ouvrages furent imprimés en 1552. Ses *Topiques des locutions*, ou *expressions figurées*, parurent à Venise en 1560, in-8°. On a encore de lui deux Traités; l'un *sur le style de l'éloquence*, et l'autre *sur l'imitation*. Il mourut à Milan en 1544, à l'âge de 65 ans.

CAMŒNA (Mythol.), divinité romaine, aimant la jeunesse et lui inspirant le goût du chant.

† CAMOENS (Louis), d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne vers 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire et la poésie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il demeura quelque temps à Coimbre, où le roi Jean III venoit d'ériger une Université. De là il passa à Lisbonne, où il se livra à son goût pour la poésie et à son penchant pour les femmes. Le premier lui fit honneur, l'autre ternit sa réputation et lui attira des disgraces. Exilé à Santaren dans l'Estramadure, il chanta son exil comme Ovide, et se garda bien de l'attribuer à ses satires trop emportées et à ses galanteries peu discrètes. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui alloit secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, et obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son esprit et ses agrémens lui donnèrent bientôt des amis, que son humeur satirique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, sur la côte de Cambaye, et se sauva à la nage, tenant *son poëme de la Lusiade* de la main droite, et nageant de la gauche. Ce fut sur la même côte de Cambaye qu'il fit ces stances si vantées par Lopez de Véga, et dans lesquelles il paraphrasa le psaume 130, *Super flumina Babylonis*. Cinq ans après, il revint à Goa, d'où il repassa en Europe, avec son poëme, le seul trésor qui lui restoit. La publication de cet ouvrage lui attira de grands éloges et rien de plus. Le roi Sébastien lui accorda une pension d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la misère. Obligé de se montrer à la cour, il y paroissoit le jour comme un poëte indigent, et le soir il envoyoit son esclave pour mendier de porte en porte. Cet esclave,

qu'il avoit amené des Indes, ne le quitta jamais. Le chagrin que lui causa la malheureuse expédition du roi Sébastien en Afrique, et l'indigence, hâtèrent la mort de Camoëns : elle arriva en 1579. Il mourut dans un hôpital, en reprochant à ses concitoyens leur ingratitude. On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Ci-gît Louis Camoens, *prince des poëtes de son temps.*

On dit que son courage d'esprit égaloit celui qu'il montra dans les combats, et qu'il supportoit les malheurs comme il avoit bravé les dangers. Il étoit enclin aux plaisirs et à l'amour, et libéral, malgré sa détresse. Il vécut toujours célibataire. Sans marcher sur les tracés d'Homère ni de Virgile, l'auteur de la *Lusiade* a plu et plaît encore. Son poëme ne sera, si l'on veut, que la relation d'un voyageur poëte, et l'histoire de la découverte des Indes Orientales par les Portugais ; mais cette relation est ornée de quelques fictions hardies et neuves. Son épisode d'*Inès de Castro* est touchant. La description du géant Adamastor, gardien du cap des Tourmentes, est un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poëtes a pu produire. « Dans presque tout le reste, ce n'est que l'histoire du Portugal, dit La Harpe, amenée en épisodes qui se succèdent ennuyeusement, et qui souvent sont mal fondés. Il n'y a ni d'assez grands dangers, ni des situations assez attachantes, ni des personnages assez héroïques pour former la fable d'un poëme. L'auteur manque de l'imagination qui invente; mais il a l'imagination qui peint. » En général, il y a de la vérité et de la chaleur dans ses descriptions. Les lieux, les mœurs, les caractères y sont bien représentés, les images variées, les passions bien rendues, les récits charmans. Le poëte passe avec une facilité surprenante du sublime au gracieux, et du gracieux au sublime. C'est en faveur de ces beautés, qu'on a pardonné à Camoëns le peu de liaison qui règne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, le mélange monstrueux des dieux du paganisme avec les saints de la religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de Jésus-Christ, et Bacchus avec la sainte Vierge. Vénus, aidée des conseils du Père-Eternel, et secondée des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais dans cette île enchantée, dont Camoëns fait une description si voluptueuse. La *Lusiade* fut imprimée à Lisbonne en 1572, in-folio ; à Madrid, 1639, en 2 vol. in-fol. ; et réimprimée à Paris, 1759, en 3 vol. in-12. Elle a été traduite en plusieurs langues. La meilleure version que nous en eussions en France étoit celle de du Perron de Castera, 1735, en 3 vol. in-12, avec des notes trop longues de la moitié, et une Vie de l'auteur assez inexacte ; mais celle que La Harpe et d'Hermilly ont publiée en 1776, en 2 vol. in-8°, vaut infiniment mieux. On a encore de Camoëns un *Recueil de poésies*, moins connues que sa *Lusiade*.

*CAMOSIO (Jean-Baptiste), né à Afolo dans le 16ᵉ siècle, d'une famille noble, étoit profondément versé dans la connoissance du grec et des langues orientales. Quoique savant en médecine, il ne pratiqua point cet art. Il enseigna la philosophie dans le collége d'Espagne sous Jules III, ensuite à Macérata sous Paul IV. Appelé à Rome par Pie IV, Camosio entreprit la traduction et l'interprétation des Pères grecs, et mourut dans cette ville en 1581, âgé de 66 ans. Il a corrigé les ouvrages de Théophraste et d'Aristote. On a encore de lui quelques *Discours*

qui ont été imprimés dans différentes villes.

† CAMOUX (Annibal), un des plus célèbres centenaires du dix-huitième siècle, naquit à Nice en 1638. Il commença sa longue carrière par être manœuvre. S'étant rendu ensuite à Marseille en 1650, il servit sur les galères en qualité de soldat. Après un très-long service, et ayant atteint sa centième année, il fut gratifié par le roi d'une pension de trois cents livres. Cet homme n'étoit nullement cassé, et marchoit fort droit. On n'apercevoit son grand age qu'à ses rides, à ses cheveux blancs et à un peu de surdité. Il bêchoit la terre, vivoit d'alimens grossiers, et buvoit beaucoup de vin. Il mâchoit continuellement de la racine d'angélique, et attribuoit à cet usage, qu'il tenoit d'un vieil ermite, la longue durée de sa vie. Il mourut à Marseille en 1759, âgé de 121 ans et trois mois, après une légère maladie de dix jours, l'unique peut-être qu'il eût ressentie. On a publié sa Vie in-12.

* I. CAMPAGNOLA (Dominique), peintre, suivit long-temps l'école du Titien, et y perfectionna le talent qui, plus tard, le fit distinguer parmi les artistes. Il peignit *l'histoire et le paysage*, et fut plus habile dans ce dernier genre. Il a aussi gravé à l'eau-forte quelques sujets de sa composition.

* II. CAMPAGNOLA (Jules), peintre italien, étoit contemporain du précédent et peut-être son parent. On a de lui *quelques tableaux* et *quelques pièces gravées à l'eau-forte*.

CAMPAN - ALIMENIS. *Voyez* CAMPANI-ALIMENIS.

* I. CAMPANA (Albert), de Florence, philosophe et théologien, rempli d'érudition. Il enseigna à Pise et à Padoue, et mourut dans cette dernière ville en 1639. Il a composé quelques ouvrages; mais la *Traduction* de la Pharsale de Lucain est le seul qui soit imprimé.

* II. CAMPANA (César), gentilhomme d'Aquilée, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui, I. *La vita di Filippo II*. II. *Dell' istorie del mondo*, 2 vol.

* III. CAMPANA (Pierre), né à Rome en 1727, graveur italien, a fourni quelques pieces pour le recueil de la galerie de Dresde, parmi lesquelles on doit distinguer *saint Pierre délivré de prison par le secours d'un ange*, d'après Mathias Preti. Il a *gravé aussi plusieurs autres sujets* d'après différens maîtres.

† I. CAMPANELLA (Thomas), dominicain calabrais, né dans un petit bourg nommé Stillo en 1568, se distingua, jeune encore, dans une dispute publique contre un vieux professeur de son ordre. Le vieillard, irrité d'avoir été embarrassé par un jeune homme, alla l'accuser d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état; et, ce qui n'étoit pas moins grave, d'avoir des sentimens erronés. Campanella expia le tort d'avoir raison par une détention de 27 ans. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite, et n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, fut protégé par le cardinal de Richelieu, et y mourut en 1639, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits *de philosophie et de théologie*, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux. Il avoit de l'esprit, mais peu de jugement. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheïsmus triumphatus*, à Rome, in-folio, 1631; Paris, 1636, in-4°. Quoique les bibliographes rangent ordinairement

cet ouvrage parmi ceux des apologistes de la religion, on prétend qu'il seroit mieux placé parmi ceux de ses adversaires. En faisant semblant d'y combattre les athées, Campanella semble les favoriser, car il répond très-foiblement aux argumens qu'il leur prête. Voilà pourquoi l'on a dit qu'il auroit dû l'intituler, *Atheismus triumphans*. Sa *Monarchia Messiæ*, 1633, in-4°, est, comme le précédent, au nombre de ces livres qu'on recherche mais qu'on n'estime pas. Il a composé encore, I. *Civitas solis*, roman politique dans le genre de l'*Utopie*, imprimé plusieurs fois, et la dernière à Utrecht en 1648, in-16, à la suite du *Mundus alter* de Hall. L'auteur y demande la communauté des femmes, et paroît fort confiant dans l'astrologie judiciaire. II. **De Monarchiâ Hispanicâ discursus*, Amsterdam, 1653, in-12. Ce livre a été traduit en allemand, et augmenté par Besaldus. Il y en a aussi une Traduction anglaise imprimée à Londres en 1654, in-4°. L'auteur y indique au roi d'Espagne des moyens de parvenir à la monarchie universelle.

* II. CAMPANELLA (Basile), de Palerme, de l'ordre des prédicateurs, florissoit en 1617; il traduisit de l'espagnol, *Tratato de' scrupoli e de' suoi rimedy del P. Alfonso Cabrera, aggiunte, e addizione alla somma de' casi di coscienza sopra l'esplicazione della bolla della S. Cruciata del P. Emmanuele Rodriguez.*

* CAMPANELLO, graveur, connu principalement par la figure d'*Artémise*, qu'il a gravée à Rome d'après une statue de Poncel. Cette figure est en pied, appuyée sur une urne funéraire. Il a fait aussi d'autres sujets d'après différens maîtres.

I. CAMPANI (Matthieu), né dans le diocèse de Spolette, curé à Rome, enseigna dans un ouvrage estimé des savans *la manière de bien tailler les verres de lunettes*. On lui doit aussi *les pendules nommées muettes*, parce que leur mouvement ne fait aucun bruit, et *cette lanterne* employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paroissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable répandirent son nom dans l'Europe. C'est avec un télescope de Campani que Cassini découvrit les deux satellites les plus proches de Saturne. — Joseph CAMPANI, son cadet et son élève, exécutoit avec beaucoup de justesse ce que son frère imaginoit. Ces deux artistes vivoient encore en 1678.

* II. CAMPANI-ALIMENIS (Matthieu), horloger, vivoit dans le milieu du 17e siècle; ayant travaillé à une fameuse horloge de nuit, sous le pontificat d'Alexandre VII, il écrivit un ouvrage en latin, intitulé *Horologium solo naturæ motu atque ingenio, dimetiens et numerans momenta temporis constantissimè æqualia*. Cet auteur, excellent artiste, y propose une invention qu'il pense être un moyen sûr de remédier à l'irrégularité provenant des altérations de l'air dans lequel se font les vibrations du pendule, et qui empêchent la justesse des horloges; et de plus, de remédier à l'inégalité de ces mêmes vibrations, qui proviennent tant d'elles-mêmes, étant plus ou moins courtes, qu'en raison de l'impulsion qu'elles reçoivent de diverses causes inégales, telles que le ressort. Aliménis donne en outre, le dessin qu'il a d'une horloge dont les mouvemens sont causés par trois poids, deux desquels forment deux leviers perpétuels, par le moyen desquels le troisième poids est balancé. Les deux

leviers sont appuyés sur la roue de l'axe; et cet axe, par un seul index, marque les premières minutes, les secondes et l'heure entière; ce qu'il y a de remarquable dans cette invention, c'est que le temps de l'horloge, n'est, en celle-ci ni le temps ordinaire des autres, ni un pendule, mais une autre machine qui pourra se mouvoir dans toutes les situations perpendiculaires, horizontales et obliques, et qui a ses mouvemens égaux et réglés comme un pendule.

* III. CAMPANI (Nicolas), de Sienne, a composé *quelques comédies villageoises*. Il vivoit sur la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. Il fut de la société de *Rozzi* (des Rustiques), de Sienne, dont étoient membres Rodolphe Martinelli, auteur de la comédie intitulée : *Il trimpella trasformato ;* et François Saleri, dont on a un discours sur l'origine et l'ancienneté de cette société, qui fut fondée vers la fin du 15e siècle, par quelques jeunes gens de Sienne d'une humeur folâtre et enjouée. En prenant par la suite le nom d'académie, elle admit des professeurs d'une littérature moins grossière et mieux choisie.

* I. CAMPANILE (Giovan-Girolamo), de Naples, évêque de Lacerdone, ensuite d'Issénia en 1625; mort dans cette dernière ville en 1626, a publié, *Diversorium juris canonici*, et quelques autres ouvrages oubliés depuis long-temps.

* II. CAMPANILE (Philibert), de Monte-Leone, vécut dans le 17e siècle, et publia, I. *L'Idie, owero forme dell' eloquenza*, suivant la doctrine d'Hermogène, et de quelques autres rhéteurs anciens. II. *L'armi, owero insigne de nobili, ove sono i discorsi d'alcune famiglie nobili, cosi spente, come viventi del regno di Napoli.* III. *L'istoria della famiglia di Sangro.*

* III. CAMPANILE (Joseph), Napolitain, florissoit dans le 17e siècle, a écrit des ouvrages en prose, des *Lettres capricieuses*, des *Dialogues moraux*, et des *Notices sur la noblesse.* Il fut emprisonné pour ce dernier ouvrage, dans lequel il donnoit des renseignemens peu satisfaisans sur certaines familles anciennes. Campanile mourut en 1674.

* IV. CAMPANILE (Jean-Baptiste), de Palerme, vivoit dans le 17e siècle; il avoit des connoissances étendues, et une vaste érudition. Outre ses *panégyriques* et son *Carême*, il publia un ouvrage intitulé *Paermo antico riscontrato al moderno.* (Palerme ancienne comparée à Palerme moderne.)

† I. CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie, natif de Novarre dans le Milanais, vécut dans le 11e siècle. Il a écrit sur l'*Astronomie*, sur le *Calendrier*, et sur les *Erreurs de Ptolomée* dans ses calculs sur les mouvemens de la lune et du soleil. On a encore de lui *Euclidis data*, Venet. 1482, in-fol. *Elementa*, Basileæ, 1546, in-fol.

† II. CAMPANUS (Jean-Antoine) naquit en 1427 à Cavelli, village de la terre de Labour, appelée en latin *Campania*, d'où il prit son nom, d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouveau maître pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone et ensuite de Terramo. Paul II et Sixte IV l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife, le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Eglise.

On attribua sur-tout sa disgrace à la lettre qu'il écrivit à Sixte IV, en faveur des habitans de Cita-di-Castello, assiégés par les troupes papales. « Qu'est-ce que tout ceci, lui disoit-il, sinon une barbarie digne des Turcs, et non une conduite chrétienne ou sacerdotale? » Campanus, consumé par la maladie et le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avoit signalé plusieurs fois son éloquence en public, entre autres à la diète de Ratisbonne. L'Allemagne, bien moins florissante alors qu'aujourd'hui, lui déplut si fort, qu'à son retour en Italie, se trouvant au haut des Alpes, il abaissa ses culottes, et dit en tournant le derrière à l'Allemagne :

Aspice nudatas, barbara terra, nates.

Cette anecdote rapportée par le père Nicéron, et fréquemment copiée, a tout l'air d'être fausse; ce qui peut y avoir donné lieu, c'est une petite pièce en sept distiques, intitulée *In reditu è Germaniâ*, qui se trouve la première du 8e livre de Campanus, pag. 185 de l'édit. de 1707, in-8°, et dans laquelle se trouve le vers en question. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque toujours avec politesse et avec esprit. Ses principales productions sont, I. *Epistolæ et poëmata*, à Leipzick, 1707, in-8°. II. *Andreæ Brachii vita*, qui a été traduite par Nicolas Piccini. III. *Titi Livii decades, ex edit. Camp.*, 3 vol. in-f. IV. *Opera varia*, in-fol., à Rome, 1495; rare. Réimprimée deux fois à Venise, in-fol.; la première fois sans date, l'autre en 1502. Frédéric Otton Menaken a donné en 1734 à Leipzick, *Opera selectiora* de Campanus, un vol. in-8° servant de suite au volume des poésies et des lettres, publié en 1707 : ce sont des récits historiques, moraux, etc. On doit encore à Campanus, outre l'édition de Tite-Live, des éditions de *Justin*, des *Philippiques* de Cicéron, du *Commentaire* de Servius sur Virgile, et des *Vies de Plutarque* en latin; toutes in-fol., sans date : mais nécessairement antérieures à 1477.

* III. CAMPANUS (Apollonius) vivoit dans le 16e siècle, et fut correcteur à Venise dans l'imprimerie de Vincent Valgrisi; il corrigea dans cette même imprimerie les poésies de Pétrarque, auxquelles il fit des *Notes*, ainsi qu'à celles de *Vittoria Colonna*, et de plusieurs autres auteurs.

* IV. CAMPANUS (Jean), hérétique du 16e siècle, natif de Juliers, renouvela à Vittemberg et ailleurs les anciens ariens. (*Voyez* une Dissertation de Joh. Campano, *antitrinitario*, dans ses Cérémonies littéraires de Schellorn, t. XI, pag. 1, gr.)

† CAMPASPE *ou* PANCASTE, l'une des plus belles femmes de l'Asie, et maîtresse d'Alexandre, qui la fit peindre par Apelles. Le peintre ne put voir tant de charmes sans devenir éperdument amoureux, et Alexandre eut la générosité de lui céder Campaspe. Ce trait a fait le sujet d'un opéra moderne.

* I. CAMPBELL (Archibald), comte, marquis d'Argyle, né en 1598, mort en 1661, reçut une éducation convenable à sa naissance et au rang qu'il tenoit dans son pays. Charles I le créa marquis en 1641, quoiqu'il eût montré beaucoup d'opposition au désir qu'avoit ce monarque de réunir les deux Églises d'Écosse et d'Angleterre. Ce fut ce seigneur qui détermina Charles II à passer en Écosse, et à se faire couronner à Stone en 1651. Le parti du roi ayant été défait à Worcester par un des

généraux du parlement, Campbell fut fait prisonnier et envoyé à Edimbourg. Là il signa la promesse de se soumettre au nouveau gouvernement, et fut élargi. A la restauration il fut mis à la tour, où il fut détenu cinq mois: mais ensuite il fut transféré en Écosse, où son procès lui fut fait, et il fut décapité.

* II. CAMPBELL (Archibald), comte d'Argyle, fils du précédent, mort en 1685, combattit pour le roi avec une valeur remarquable à la bataille de Dunbar. Cromwel l'excepta de l'amnistie en 1654, à cause de son attachement et de ses exploits pour la cause des royalistes. Cependant ceux qui avoient conduit son père à l'échafaud réunirent leurs efforts pour se défaire du fils de la même manière. Ils parvinrent à se saisir d'une lettre de lui, dans laquelle son mécontentement de la cour étoit exprimé. Sur cette seule pièce son procès lui fut fait au parlement d'Écosse, pour crime de lèse-majesté, comme ayant fomenté les discussions entre le roi et ses sujets. Quelque fausse que fût cette accusation, le comte n'en fut pas moins condamné à avoir la tête tranchée; mais aussitôt que la nouvelle en fut parvenue à la cour, le comte de Clarendon déclara au roi, que si la sentence étoit exécutée il quitteroit le royaume, et le roi suspendit l'exécution: puis Campbell fut élargi; ses biens lui furent rendus, et il fut même depuis conseiller privé, et l'un des lords de la trésorerie. Quand le duc d'Yorck alla en Hollande le comte d'Argyle refusa de prêter des sermens contradictoires, et ses ennemis saisirent aussitôt cette occasion pour renouveler leur accusation de trahison. La sentence la plus injuste condamna une seconde fois le comte à la mort. Il trouva moyen de se sauver en Hollande; mais il rentra ensuite dans le royaume avec plusieurs autres seigneurs mécontens, et se cacha dans les montagnes d'Écosse; il avoit intention de rejoindre le duc de Monmouth, et de servir avec lui; son projet fut découvert, et il fut arrêté par des paysans, qui le conduisirent à Édimbourg, où il fut décapité.

* III. CAMPBELL (Jean), second duc d'Argyle et de Greenwich, fils d'Archibald, duc d'Argyle, et d'Elisabeth, fille de sir Lionel Talmash, né en 1671, mort en 1743, servoit en 1706, sous le duc de Marlborough, et combattit en qualité de brigadier-général, à la bataille de Ramillies. Il s'est aussi distingué comme homme d'état. Ce seigneur étoit fort zélé pour le parti de l'union, et son attachement à cette cause lui fit beaucoup d'ennemis dans son pays. Il commandoit aux batailles d'Oudenarde et de Malplaquet, et se trouva aux siéges de Lille et de Gand. Le roi récompensa ses services en lui donnant l'ordre de la Jarretière en 1710; et l'année suivante il fut chargé par Charles III de l'ambassade en Espagne. En même temps il étoit commandant en chef de toutes les forces de l'Angleterre dans ce pays. En 1712, Campbell eut le commandement militaire en Écosse; mais peu après il fut dépossédé de cet emploi pour s'être opposé à quelques mesures de la cour. A l'avénement de George I[er] au trône, le commandement lui fut rendu avec d'autres emplois honorables. En 1715, il combattit le comte de Mar's-Army à Dublin, et contraignit le prétendant à sortir du royaume. En 1718 il fut créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord duc de Greenwich. Depuis, le duc a été honoré successivement de plusieurs emplois importans; il en fut privé par son opposition à sir Robert Walpole; mais au renouvellement du ministère, toutes ses

places lui furent rendues. Il est enterré à Westminster, où un beau monument est élevé à sa mémoire.

* IV. CAMPBELL (Jean), né à Edimbourg le 8 mars 1708, consacra toute sa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété fit qu'il jouit d'une assez bonne santé, et vécut jusqu'à l'âge de 67 ans, étant mort le 28 décembre 1775. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, entre autres, I. *Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, 1736, 2 vol. in-folio, avec des plans et des cartes en anglais. II. *Vies des amiraux et des autres officiers de la marine anglaise, qui se sont rendus célèbres*, Londres, 1742, 2 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies et le commerce d'Angleterre. Il avoit été fait agent de la colonie de Géorgie en 1765, ce qui lui procura beaucoup de renseignemens. III. *Voyages et Aventures d'Edouard Brown*, in-8°. IV. *Mémoires du duc de Ripperda*, 1740, in-8°. V. *Histoire abrégée de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8°. VI. *Collection de voyages*, 2 vol. in-folio. Elle peut servir de suite à celle de Jean Haxis. VII. *Biographia Britannica*, 1745, 1748, 2 vol. in-folio. VIII. *L'Art de prolonger la vie et la vigueur de l'esprit*, 1749, in-8°. Il est fait sur le modèle du *Hygiasticon* de Lessius, si ce n'en n'est pas la traduction. Campbel a travaillé en société à la partie de *l'Histoire moderne* de l'Histoire Universelle, par une société d'Anglais, qui semblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monumens historiques (*voyez* CALMET). On a encore de Campbell une *Dissertation sur les Miracles*, *etc.*, de David Hume.

* V. CAMPBELL (George), né en 1719 à Aberdeen en Ecosse, où son père étoit ministre de l'Evangile, étudia la théologie dans le Marischall-Collége. Il fut d'abord ministre de l'Evangile à Banchary-Ternau. En 1759, il obtint la place de principal du Marischall-Collége et en 1771 il succéda au célèbre Alexandre Gérard dans sa chaire de théologie. Il se distingua tant par son savoir que par sa tolérance; mais la méthode théologique reçut par ses leçons des changemens favorables. Cependant il ne fut jamais novateur considéré ; il penchoit même plutôt du côté des anciens principes, c'est ce que prouvent plusieurs de ses écrits. Sa *Dissertation sur les miracles*, 1762, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et qui même fut traduite en français et en allemand, quoique parfaitement dans le sens de son Eglise, montre cependant une manière de penser très-libre pour son temps. L'ouvrage qui l'a fait connoître le plus en Angleterre est sa *Philosophy of Rhetorick*, 2 vol. in-8°. 1776, dont il s'étoit occupé depuis 1750. Il a encore publié une *Traduction nouvelle des quatre évangélistes*, accompagnée d'un bon commentaire. Ce théologien mourut le 6 avril 1796 à Aberdeen, âgé de 77 ans.

* VI. CAMPBELL (Archibald), de la même famille que le précédent, évêque de l'Église épiscopale d'Ecosse, mort en 1744, fit sa principale résidence à Londres, et fut intimement lié avec l'évêque Bull, le docteur Hickes, le docteur Grabe, et Nelson. Ce prélat avoit refusé le serment et en 1721, il fut élu évêque d'Aberdeen. En 1724, il quitta ce siége. On a de l'évêque Campbell un vol. in-folio, intitulé *Doctrine de l'état moyen entre la mort et la résurrection*, 1721. C'est un ouvrage savant et curieux,

sur un sujet profond que l'auteur paroit avoir épuisé, et avoir présenté sous un jour très-avantageux. Ce livre est devenu fort rare.

* VII. CAMPBELL (Colin), architecte écossais, mort en 1734, auteur des explications des 200 planches qui composent le *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, in-4°, 3 vol. Il y a de lui quelques beaux édifices au comté de Kent.

* VIII. CAMPBELL (George), savant théologien écossais, né au comté d'Argyle en 1699, mort en 1757, auteur du *Vindicatio christianæ religionis*.

CAMPÉ (Mythol.), geolière des Enfers, ne voulut pas en laisser sortir les Titans qui désiroient marcher au secours de Jupiter. Ce dieu, pour la punir, la plongea dans le Tartare.

† CAMPÈGE (Laurent), Bolonais, cardinal de la création du pape Léon X, avoit eu quatre enfans pendant 15 ou 20 années de mariage, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique. Clément VII l'envoya, en 1524, en Allemagne, avec la qualité de légat, pour assister à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Wolsey dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Il allégua au roi le tort qu'il faisoit à sa réputation, le mécontentement des Anglais, le désespoir d'une princesse vertueuse. N'ayant pu rien obtenir de Henri, il voulut persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux dont elle n'avoit plus ni le cœur, ni la confiance; de sacrifier son amour-propre au repos de l'Europe, menacée de la guerre et d'un schisme. Campège n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, et y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses *Lettres*, importantes pour l'histoire de son temps, dans la recueil intitulé *Epistolarum miscellanearum libri X*, à Bale, 1550, in-folio. Son père, profondément versé dans le droit civil et canonique, a laissé plusieurs ouvrages importans sur ces matières.

* I. CAMPELLO (Bernardino DE' CONTI), naquit à Spolette en 1595, d'une illustre famille. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il alla à Rome en 1623, où il obtint des emplois lucratifs et honorables de Grégoire XV et d'Urbain VIII. L'étude des belles-lettres, qu'il cultivoit avec succès, lui attira une grande considération. Il avoit tant à cœur la gloire de sa patrie et l'honneur de la poésie italienne, qu'il publia un *Examen des ouvrages du chevalier Marini*, pour s'opposer au fanatisme littéraire des partisans de ce poëte, auquel on dut en Italie la décadence des belles-lettres et du bon goût. Campello fut en relation avec les hommes les plus savans de son siècle; en 1640, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1676, âgé de 81 ans, laissant beaucoup d'ouvrages écrits, soit en latin, soit en italien, en prose et en vers, les uns imprimés, les autres en manuscrits. Parmi ceux qui furent soumis à l'impression, on distingue, I. *Della Storia di Spoleti, e suo ducato*, Spoleti, 1672. II. *Tragedie*, cioè, la *Theodora*, le *Scozzesi*, la *Gerusalemme cattiva*, l'*Albesinda*. III. *Discorsi sagri*, Macerata, 1680.

* II. CAMPELLO (Paul DE' CONTI), fils du précédent, naquit à Spolette en 1643. Son père l'envoya à Florence, où il étudia la philosophie, les mathématiques et les belles-lettres; mais il s'appliqua particu-

lièrement à *la poésie*, où il fit des progrès rapides sous les plus excellens maîtres. En 1663 il prit l'habit religieux et militaire de Saint-Etienne, et acquit tant de crédit dans son ordre, qu'il fut nommé dans l'expédition auxiliaire de la république de Venise contre les Turcs, chef de débarquement dans les galères de son ordre. en 1684 et 1685. Peu de temps après il fut nommé grand-prieur de Saint-Étienne. Outre le latin et l'italien, il savoit les langues espagnole et française, et en grande partie la langue grecque. Apres avoir voyagé dans les diverses contrées du globe, il se retira dans sa patrie, où il poursuivit, avec plus d'activité et plus d'application que jamais, ses premières études, il mourut en 1713, âgé de 70 ans. Les ouvrages les plus remarquables qu'il a laissés en manuscrits sont, *Trattato sopra il corso del tevere; Drammi diversi; Commedie in prosa; Sonetti et Cansoni; Discorsi academici.*

* I. CAMPEN (Jean Van den), né dans la province d'Over-Yssel, dans le voisinage de la ville de Campen en 1490, étudia et fit de grands progrès dans les langues grecque, latine et hébraïque; il fut professeur d'hébreu à Louvain pendant plusieurs années; il avoit voyagé dans la plus grande partie de l'Europe; il mourut de la peste à Fribourg en 1558. On a de lui, I. Une *Grammaire hébraïque*, en latin, imprimée à Paris sous différens titres en 1520 et 1533, et à Louvain en 1528. Cette grammaire méthodique et bien faite n'est point surchargée de ces minuties ridicules que l'on rencontre dans presque toutes celles qui ont été publiées depuis. II. *Paraphrase et interprétation du psaume second, selon la version hébraïque*, en latin, dont il y a plusieurs éditions. Elle fut traduite en français, en allemand, en flamand et en anglais. Dans quelques-unes des éditions on a joint sa *Paraphrase sur l'Ecclésiaste*. Cet auteur a bien saisi le sens littéral de la plus grande partie des psaumes, et résout assez heureusement les difficultés qui s'y trouvent.

† II. CAMPEN (Jacques Van), seigneur de Rambroek, natif de Harlem, s'est fait une réputation distinguée comme peintre, et plus encore comme architecte. *Le palais du prince Maurice* à La Haye, *l'ancienne salle de spectacle* à Amsterdam, *l'hôtel de ville de cette métropole du commerce hollandais, les mausolées des amiraux Tromp, Van Galen*, etc., sont autant de monumens honorables de son mérite peu commun. L'hôtel de ville d'Amsterdam qui a coûté 78 millions, est orné de peintures et de sculptures des plus rares, et des marbres les plus précieux. Campen cultivoit la peinture pour son agrément, se distingua aussi dans cet art. Il avoit fait ses études en Italie. Il est mort en 1658.

† CAMPER (Pierre), savant médecin hollandais, né à Leyde en 1722, et mort à Amsterdam en 1788, se fit connoître par un grand nombre de *Mémoires*, qui furent couronnés par les sociétés savantes de France; et par plusieurs autres ouvrages *sur la médecine, la chirurgie, la physiologie et l'histoire naturelle*. Il eut l'art d'appliquer ses connoissances à des sujets d'un intérêt général. Les articles sur le rhinocéros, l'éléphant et l'orang-outang sont très-curieux. Camper composa pour l'académie de dessin d'Amsterdam deux discours qui ont pour objet *de juger des passions de l'homme par les traits de son visage*. Le premier offre les différences que présentent les traits des

hommes, suivant leur pays et leur âge : l'autre indique aux peintres la manière d'exprimer les diverses passions. Il a été traduit en français en 1792, 1 vol. in-4°, avec onze planches. Moins diffus que Lavater, moins conjectural que Porta, Camper se fait lire avec intérêt, non seulement par les dessinateurs et les artistes, mais encore par les moralistes. C'est après sa mort que son fils a fait imprimer ces deux discours. Toutes les *Œuvres* de Camper, traduites par M. Jansen, ont été publiées, et forment 3 vol. in-8°, avec un *atlas* de planches, in-fol.

* CAMPESANI (Benvenuto de), né à Vicence vers l'an 1260, a composé un *Poëme héroïque* en vers hexamètres, dans lequel il chante le triomphe de Henri VII, lorsque cet empereur, en 1311, délivra Vicence du joug des Padouans. Pagharini, dans sa Chronique de Vicence, fait le plus grand éloge de ce poëme, et n'en cite cependant aucuns vers. Campesani mourut en 1323, selon quelques auteurs, et selon d'autres en 1324.

* CAMPESANO (Alexandre), né à Bassano en 1521, étudia à Padoue sous les maîtres les plus célèbres de ce temps, et y prit le bonnet de docteur. Il quitta alors cette ville pour se rendre à Bologne, où il suivit les leçons du célèbre Alciati. Après avoir achevé son cours, il retourna à Padoue et fut nommé, par le sénat de Venise, lecteur dans une chaire de droit. Cette place ayant été supprimée, il retourna dans sa patrie, où il cultiva les belles lettres et la poésie, jusqu'à sa mort, arrivée en 1572. On a de lui, I. *Rime*, fra le *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, Venezia, 1576, in-4°. Ses *Poésies* furent réimprimées de nouveau en 1769, in-8°. II. *Carmina* : ce sont quelques vers latins faits à la gloire de Jean d'Aragon. III. Des *Lettres* adressées à des amis, à des savans et à des hommes de lettres, et qui se trouvent dans plusieurs recueils. Jean-Baptiste Verci a écrit la vie de Campesano ; elle est insérée dans le t. XXX du Nouveau recueil d'opuscules du P. Mandelli.

* CAMPESTER (Lambert), dominicain saxon, donna, sous le nom d'Erasme, une édition des *Colloques* de celui-ci, dans laquelle il retrancha tout ce qui avoit déplu à ses confrères, c'est-à-dire tout ce qui avoit rapport aux moines, aux vœux, aux pélerinages, aux indulgences. Il joignoit le scandale des mœurs les plus déréglées à l'impudence d'un faussaire ; et enfin, ayant changé de religion, de moine fanatique, il devint ministre intolérant. *Voyez* Burigny, Vie d'Erasme, tom. I, page 524.

* CAMPHIUS (Jean), né à Harlem en 1634, après avoir été compagnon orfévre dans sa première jeunesse, à l'âge de 20 ans, passa dans l'Inde, où, de grade en grade, il parvint, au bout de 30 ans, au poste éminent de gouverneur-général. Il en donna sa démission solennelle en 1691, après une administration honorable et glorieuse de près de sept ans. Il se retira dans une superbe maison de plaisance qu'il s'étoit fait bâtir près de Batavia. Il s'y plaisoit sur-tout à la culture de la botanique, et y forma cette riche collection de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Amboinense*. Il y mourut le jour anniversaire de sa naissance, en 1695. On a de lui une excellente *Histoire de la fondation de Batavia*. Onnotevier Van Haren a donné une Histoire intéressante de sa vie.

* CAMPHUISEN (Dideric, fils de Raphaël), né à Gorcum en 1586,

après avoir voué, avec quelques succès, ses premières années à la peinture, s'appliqua à l'étude de la théologie et suivit à l'académie de Leyde les leçons de Jacques Arminius, dont il embrassa le système avec tout le zèle de la persuasion et de la piété. Ce zèle fit le tourment de ses jours, en l'exposant à des persécutions sans cesse renaissantes. Il termina à l'âge de 41 ans une vie tissue de chagrins et de peines. La patience et la charité caractérisèrent singulièrement cet homme estimable. La poésie lui servoit de délassement et de consolation. Il a laissé dans sa langue maternelle une *Traduction en vers des Psaumes de David*, et un *Recueil de poésies édifiantes*. Son ame pure respire dans tous ses écrits; mais il s'abandonne trop à sa facilité.

† I. CAMPI (Pierre-Marie), prêtre de Plaisance dans le 17e siècle. Son *Histoire ecclésiastique de Plaisance*, écrite en italien, imprimée à Plaisance même en 1661 et 1662, en 3 vol. in-fol., passe pour très-exacte.

II. CAMPI (Bernardin), peintre de Crémone, connu *par des tableaux estimés*, et par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, sous ce titre: *Parere sopra la pittura.* Les peintres et les amateurs peuvent s'y instruire.

* III. CAMPI (Michel *et* Balthasar), frères, natifs de Lucques, se distinguèrent parmi les botanistes du 17e siècle. Les écrits des Arabes et ceux de Dioscoride ne remplissant pas, par leur insuffisance, l'étendue de leurs vues, ils eurent recours au grand livre de la nature, et firent quelques courses dans les Alpes, où ils recueillirent différentes plantes qu'ils ne connoissoient point encore. On leur doit les ouvrages suivans: I. *Nuovo discorso., col quale si dimostra qual sia il vero Mitridato, etc., con un breve capitolo del vero aspalato*, Lucques, 1623, in-4°. II. *Del balsamo*, Lucques, 1639, in-4°. III. *Riposte ad alcune oggezioni fatte nel libro suo del balsamo*, Lucques, 1640, in-4°, 1649, in-4°. IV. *Specilegio botanico*, Lucques, 1654, 1669, in-4°. C'est Michel qui en est l'éditeur. L'objet principal de ce traité est de prouver que la *cannelle* des modernes est différente du *cinnamomum* des anciens.

* IV. CAMPI. *Voyez* CAMPO.

CAMPIAN (Edmond), né à Londres en 1540, d'abord diacre anglican, se fit jésuite à Rome en 1573. Il repassa en Angleterre, où il perdit la vie le 28 novembre 1581, sous le règne de l'ombrageuse Elisabeth..... Il fut accusé de haute trahison, parce qu'il étoit en correspondance avec le pape, ennemi de cette princesse. Après sa mort, on lui coupa la tête, et son corps fut mis en quatre quartiers, traitement qu'on fit aussi à deux de ses confrères. Le jésuite Paul Bombino a donné l'Histoire de la vie et du martyre de son confrère, à la fin de laquelle il met ces paroles: *Deo laus, B. Q. V. M. M. et beatissimo nostrorum martyrum Anglorum principi Edmundo Campiano.* .... « Gloire à Dieu, et à la bienheureuse Vierge Marie sa mère, et au trois fois heureux Edmond Campian, prince de nos martyrs anglais. » On a du père Campian une *Chronique universelle*, une *Histoire d'Irlande*, un *Traité* adressé aux universités d'Angleterre *pour prouver la vérité orthodoxe*, et d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connoître que son martyre. *V.* DURÆUS.

* CAMPIANI (Marie-Augustin), fut un des disciples du célèbre Gravina, qui le proposa à Victor Amédée pour professer le droit canon dans

l'université de Turin, fonction dont il s'acquitta avec autant de talent que de distinction. On a de lui, I. *De officio et potestate magistratuum Romanorum.* II. *Formularum et orationum liber singularis.* Il a laissé en manuscrit un traité intitulé *De arte criticâ in canonum prudentiâ.*

* I. CAMPIGLIA (Alexandre), a écrit *Delle turbulenze della Francia, in vita del re Henrico il Grande* (1553-1595) *libri X*, imprimés à Venise, 1617, in-4°. Sa narration est aisée et coulante, les faits sont bien liés et assez étendus. Il paroît sincère admirateur de Henri IV. Il n'approuve ni ne blâme la Saint-Barthélemi : pour un Italien, c'est la condamner.

* II. CAMPIGLIA (Jean-Dominique), né à Lucques en 1692, fût appelé auprès de ses parens par son oncle, habile artiste attaché au prince Ferdinand, et qui excelloit à travailler *en marqueterie de toutes couleurs* des fleurs, des animaux, des grotesques et autres objets. Après avoir passé les premières années à l'étude des lettres, le jeune Campiglia fut confié, par ce même oncle, aux soins de peintre Rédi, qui lui apprit le dessin et l'anatomie ; et de Laurent del Modo, qui lui enseigna les règles de l'architecture et de la perspective ; puis, ayant dessiné *toutes les statues et les meilleurs tableaux de la galerie de Florence*, il entra dans l'école de Joseph Sole à Bologne, où, s'aidant de ses copies et des œuvres des Carache, du Guide et autres artistes célèbres, il devint lui-même un excellent peintre ; de manière qu'à son retour dans sa patrie il fut en état d'exécuter plusieurs tableaux pour le cavalier Célessi et quelques bons portraits. Mais Campiglia ne s'en tint pas là, et fut se perfectionner à Rome, en y dessinant d'après l'antique. Peu de temps après, il y remporta le grand prix de l'académie de Saint-Luc, sur un dessin admirable qui représentoit le triomphe d'un guerrier revenant victorieux. Vers ce même temps, la fabrique de Saint-Pierre ayant beaucoup souffert, Clément XI, qui avoit vu les dessins que Campiglia avoit faits avec beaucoup d'art pour l'imprimeur du Vatican, fit commander à ce jeune artiste plusieurs copies des tableaux peints sur les murs, ce qui étoit urgent, car ils commençoient à dépérir, et depuis lui en fit donner d'autres à copier, afin de cultiver ce beau talent, ainsi que s'exprimoit ce pontife. Etant parvenu à une grande réputation, Campiglia fit une si grande quantité d'ouvrages pour les cardinaux, les princes, ainsi que pour divers grands personnages de toutes les nations, qu'il est impossible de rendre compte de tous les tableaux d'autels et autres ouvrages qu'il a peints, tant pour les églises d'Italie, que pour quelques cours de l'Europe, ainsi que de ses précieux tableaux de chevalet. Nous nous bornerons seulement à dire que tous ces ouvrages étoient dignes de la réputation de cet artiste infatigable. Il eut en outre le courage de rechercher à Rome et dans les environs tout ce qu'il put trouver de sculptures antiques, et de les dessiner, de plus, d'aller à Florence où il étoit demandé, pour faire les dessins du superbe ouvrage connu sous le nom de Muséum. Enfin rappelé à Rome par le pape Clément XII, il y dessina encore le Musée du cardinal Albani, pour être arrangé au Capitole.

* CAMPIGNEULLES (Charles-Claude-Florent THOREL de), membre de plusieurs académies, né à Montreuil-sur-mer, le 3 octobre 1737, et mort vers la fin du der-

nier siècle, a publié les ouvrages suivans : I. *Le temps perdu*, 1756, in-12. II. *Cléon, ou le Petit-Maître esprit fort*, 1757, in-12. III. *Essais sur différens sujets*, 1758, in-12. IV. *Anecdotes morales de la fatuité*, 1760, in-12. V. *Le nouvel Abélard*, traduit de l'allemand, 1763, 2 vol. in-12. VI. *Nouveaux essais en différens genres de littérature*, Lyon, 1765, in-12. VII. *Dialogues moraux*, 1768, in-12. VIII. Les quatre premiers volumes du *Journal des Dames*, en 1759.

* CAMPIGNY (Adam). On n'a aucuns renseignemens sur la profession, l'époque précise ou la durée de l'existence de cet auteur, fort peu connu ; on sait seulement qu'il étoit natif d'Orléans. On trouve des vers de lui dans un livre imprimé pour la première fois en 1613, et depuis en 1628, sous le titre de *Recueil de plusieurs inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente estant sous les statues du roi Charles VII, et de la pucelle d'Orléans*, etc.

* I. CAMPION (Alexandre de), né en 1610, et mort vers 1670, est auteur d'un *Recueil de lettres qui peuvent servir à l'histoire, depuis l'an 1631 jusqu'en 1656, et de diverses poésies*, Rouen, 1657, in-8°, de 302 pages sans le titre, et une épître servant de préface adressée à madame la comtesse de Fiesque, avec laquelle il étoit intimement lié. Il n'a existé de ce recueil qu'un très-petit nombre d'exemplaires remis à madame la comtesse de Fiesque, qui les distribua ; c'est la raison qui le rend si rare.

* II. CAMPION (Henri de), frère du précédent, né le 16 février 1613, et mort le 11 mai 1663, a composé des *Mémoires historiques*, que le général Gremeard a fait imprimer à la fin de 1806, en 1 vol. in-8°, avec des notes et des remarques qui donnent de la valeur à cet ouvrage, dont l'intérêt n'est pas aussi grand que voudroit le persuader son éditeur.

* III. CAMPION (Nicolas de), abbé, frère des deux précédens, né le 6 mars 1616, a donné des *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale*, Paris, 1704, in-12, publiés par l'abbé de Garambourg, chanoine d'Evreux, et plusieurs autres ouvrages, dont la rareté fait à peu près tout le mérite.

* IV. CAMPION (Hyacinthe), né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de Saint-François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie et la théologie dans son ordre, et fut nommé provincial. Pendant qu'il remplissoit cette charge, il mourut subitement à Esseck en Esclavonie le 7 août 1767. On a de lui, I. *Animadversiones physico-historico-morales baptismo non natis, abortivis et projectis conferendo*, Bude, 1761, in-8°. II. *Vindiciæ pro suo ordine adversùs quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici, Damiani, sacerdotis Pitrini*, Bude, 1766, in-8°. III. *Vindiciæ denuò vindicatæ adversùs apollogiam Josephi Antonii Transylvani*, etc., Bude, la même année, et dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le père Campion, homme d'ailleurs d'un mérite et d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son temps à traiter avec tant de chaleur une matière assez inutile.

* CAMPISI (Dominique), Sicilien, de l'ordre des prédicateurs, grand théologien, et célèbre musicien, florissoit en 1630. On a de lui, *Floridum concentum binis*,

ternis et quaternis vocibus modulatum; Lilia campi binis, ternis, quaternis et quinis vocibus modulata cum completorio et litaniis B. Virginis; Lilia campi binis, ternis, quaternis, quinis et senis vocibus modulanda; Delli mottetti a due, tre et quattro voci con una compieta, lib. I et II.

* CAMPISSANO (Frédéric), de Catane, célèbre jurisconsulte, mort en 1583, a laissé *Consilia tria*, qui sont insérés dans le Recueil de Pierre de Lune : *Ad bullam apostolicam Nicolai V, et regiæ pragmaticæ alph. de censibus*; et quelques *Discours* et *Dissertations*.

† I. CAMPISTRON (Jean-Galbert), né à Toulouse en 1615, d'une famille souvent honorée du capitoulat, eut des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie et pour les belles-lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carrière dramatique. Campistron imita ce grand homme; mais s'il approcha de lui dans la conduite de ses pièces, il ne put jamais l'égaler dans les beautés de détail, dans cette versification enchanteresse qui l'a mis à côté de Virgile. Il fit quelquefois de ses héros des *soupirans* plus dignes de la haute comédie que de la scène tragique. Racine, en formant Campistron du côté du théâtre, n'oublia pas la fortune du jeune poëte. L'ayant proposé au duc de Vendôme, pour la composition de la pastorale héroïque d'*Acis et Galatée*, mise en musique par Lully en 1686, qu'il fit représenter dans son château d'Anet la même année, ce prince, aussi satisfait de ses talens que de son caractère, le fit secrétaire de ses commandemens, ensuite secrétaire-général des galères. Il le fit depuis nommer chevalier de l'ordre de S.-Jacques en Espagne, commandeur de Chimène, et marquis de Pénange en Italie. Le poëte, devenu nécessaire au prince par l'enjouement de son esprit et la vivacité de son imagination, l'avoit suivi dans ces différens pays. Campistron, préférant le repos aux plaisirs continuels de la cour du duc de Vendôme, se retira dans sa patrie quelque temps après. Il y mourut en 1723. Il étoit membre de l'académie française depuis 1701. Il avoit l'indolence d'un homme de plaisir. Quoique secrétaire du duc de Vendôme, il trouvoit plus facile de brûler les lettres qu'on écrivoit à ce prince que d'y répondre. Aussi le duc le voyant devant un grand feu, dans lequel il jetoit un tas de papiers : « Voilà, dit-il, Campistron occupé à faire ses réponses. » Il suivoit ce prince jusque sur le champ de bataille. A la journée de Steinkerque, le duc de Vendôme, le voyant toujours à ses côtés, lui demanda : « Que faites-vous ici, Campistron ? — Monseigneur, lui répondit-il, j'attends que vous vouliez vous en aller. » Ce sang-froid d'un poëte, dans un moment très-périlleux, plut infiniment au héros. — Son théâtre, dont la meilleure édition est celle de 1750, 3 vol in-12, fut donné par les soins de Gourdon de Bacq, parent de l'auteur, et de Bonneval. On y trouve beaucoup d'intelligence de l'art. La disposition de ses pièces est presque toujours heureuse, les caractères bien soutenus, le dialogue régulier, les situations quelquefois touchantes ; mais le style en est foible et sans coloris. I. *Virginie*, son coup d'essai, fut foiblement applaudie. II. Son *Arminius* eut un succès plus heureux. Cette pièce est pleine de grands sentimens. III. *Andronic*, une de ses meilleures pièces, et qui est long-temps restée au théâtre, fut encore mieux

accueillie. Elle est animée par un vif intérêt et des scènes touchantes. C'est à peu près l'histoire de l'infortuné don Carlos sous d'autres noms. IV. *Alcibiade* la suivit de près, et partagea l'applaudissement de ses aînées. Le caractère du héros et l'esprit de sa nation y sont peints avec assez de vérité et de noblesse; mais l'amour y est foible et langoureux. V. L'art qui règne dans *Tiridate* la fit passer pour une de ses bonnes pièces. C'est un frère amoureux de sa sœur: mais cet amour est traité avec délicatesse. En admirant la simplicité du sujet, on ne fut pas moins frappé de l'adresse avec laquelle le poëte tient le spectateur suspendu sur la cause de la tristesse de Tiridate, et sur son opposition au mariage d'Erinice avec Abradate. La pièce offre des situations attendrissantes, et des sentimens nobles et pathétiques. Le style même a plus de force et de chaleur que dans ses autres tragédies. VI. *Phocion*, *Adrien*, *Phraate*, *Aëtius*, *Pompéia*, tragédies; le *Jaloux désabusé*, l'*Amante Amant*, comédies; *Achille*, *Alcide* ou le triomphe d'Hercule, *Acis et Galathée*, tragédies-opéras. La comédie du *Jaloux*, quoiqu'un peu froide par le fonds, mériteroit peut-être, par la vérité des caractères, l'art de la conduite, et la facilité du style, de se soutenir sur la scène, d'où cet auteur est complètement banni. *Voyez* ALBERONI.

II. CAMPISTRON (Louis de), frère du précédent, cultiva comme lui la poésie française. Jésuite dès l'âge de 15 ans, il se forma dans cette société l'esprit et le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. Les deux frères étoient les oracles des officiers dans toutes les matières de bel esprit et de littérature. On a de lui des *Poésies*, répandues dans le recueil des Jeux Floraux; quatre *Stances sur la sympathie*, pleines de naturel et d'aménité; une assez belle *Ode sur le jugement dernier*, faussement attribuée par quelques-uns à mademoiselle Chéron, et les *Oraisons funèbres de Louis XIV et du Dauphin*. Il mourut à Toulouse, sa patrie, en 1733, à 77 ans. Le père de Campistron versifioit facilement comme son frère, mais il manque de nerf et de coloris; on trouve le même défaut dans sa prose.

† I. CAMPO (Antonio), auteur italien, né à Crémone au 15[e] siècle, est regardé par ses compatriotes comme un des bons historiens de cette importante ville du duché de Milan. La meilleure édition de son *Histoire*, écrite en italien, est celle de 1582 ou 1585, à Crémone, in-folio; elle est rare et recherchée; et celle qui a été faite à Milan, en 1645, in-4°, est d'un prix très-inférieur. On l'estime moins pour les matières qu'elle renferme que pour les planches au burin d'Augustin Carache.

* II. CAMPO (Benoît de), docteur en médecine, vécut dans le 16[e] siècle, et pratiqua son art à Alcala dans l'Andalousie. On lui attribue un ouvrage intitulé, *Commentariolus de lumine et specie ex philosophiæ adytis excerptus. Nec non super adianto observatio græca pariter et latina, pharmacopolis et medicis admodum proficua*, Granatæ, 1544, in-8°.

* I. CAMPO-LONGO (Antoine), peintre napolitain, vivoit vers l'an 1480. Le tableau de *la conception*, qu'il fit avec Jean-Bernard de Lama, son maître, se voit dans le couvent de St.-Diégo detto l'Ospidaletto. Il y en a un autre dans l'église de Sainte-Catherine, qui est de sa composition.

* II. CAMPO-LONGO (Emile), né à Padoue en 1550, cultiva avec succès la philosophie, la médecine et les belles-lettres. Ses talens et sa sagacité lui procurèrent l'avantage d'être placé, en 1578, au nombre des professeurs de l'université de sa ville natale, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'octobre en 1604. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Theoremata de humanâ perfectione*, Patavii, 1573, in-4°. II. *De arthridide liber unus; De variolis liber alter*, Venetiis, 1586, 1596, in-4°; Spirræ, 1592, in-8°. Ces deux livres ont été recueillis par ses disciples. III. *Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur, propositæ in academiâ Patavinâ*, Francofurti, 1595, in-8°, par les soins de Lazare Susenbert. IV. *Nova cognoscendi morbos methodus*, Vittebergæ, 1601, in-8°, par les soins de Jean Jessénius de Jessen. V. *De lue venereâ libellus*, Venetiis, 1625, in-fol. VI. *De vermibus, de uteri affectibus, deque morbis cutaneis, tractatus præstantissimi*, Parisiis, 1634, in-4°, avec l'ouvrage de Fabrice d'Aquapendente, qui est intitulé *Medicina practica*. Ce médecin mourut à Padoue au mois d'octobre 1604.

* CAMPOSANPIERO (Girolamo), patricien et jurisconsulte de Padoue, vivoit dans le 16e siècle. Il enseigna publiquement, dans l'université de sa ville natale, les lois civiles et criminelles. Orateur éloquent, il harangua, au nom de la république de Padoue, le doge François Veniéro, lors de son élévation à ce poste honorable. Il mourut en 1556, et laissa les ouvrages suivans : *De testamentis ordinandis; de verborum obligationibus* et *lectiones criminales*.

† CAMPRA (André), musicien célèbre, né à Aix en 1660, mort à Versailles le 29 juillet en 1744, se fit d'abord connoître par *des motets* exécutés dans des églises et par des concerts particuliers. Son premier ouvrage fut le motet *Deus noster refugium*, qu'il composa à 17 ans. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe des jésuites à Paris, et ensuite la maîtrise de la métropole. Son génie, trop resserré dans les motets, s'exerça sur les opéras. Il remplit heureusement cette nouvelle carrière, marcha sur les pas de Lully, et l'atteignit de fort près. Son *Europe galante*, son *Carnaval de Venise*, ses *Fêtes vénitiennes*, ses *Ages*, ses *Fragmens de Lully*, ballets; *Hésione, Alcine, Télèphe, Camille* et *Tancrède*, tragédies-opéras, parurent avec beaucoup d'éclat, et se maintiennent encore aujourd'hui. On admira la variété, les graces, la vivacité de sa musique, et sur-tout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles. L'*Europe galante* commença sa réputation. On dit que cet artiste étant maître de musique de la cathédrale de Paris, lorsqu'il faisoit cet opéra, s'endormit pendant les vêpres. Il rêva pendant son sommeil à l'*Europe galante*. Le sous-chantre l'ayant éveillé, il chanta, à moitié endormi, l'air du quatrième acte : *Vivir, vivir gran Sultana*. Campra a aussi retouché l'*Iphigénie* de Desmarets.

† CAMPS (François de), naquit à Amiens en 1643, d'un quincaillier. Serroni, alors évêque d'Orange, et depuis évêque de Mende, le tira du couvent des dominicains du faubourg Saint-Germain, où il servoit les messes, se chargea de ses études, et le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de Saint-Marcel, la coadjutorerie de Glandèves, et en-

fin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ses bulles, à cause de sa mauvaise conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de très-chrétien donné aux rois de France, sur leur garde, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, etc. Son cabinet étoit riche en médailles; le célèbre Vaillant en a publié les plus curieuses, avec des explications. L'abbé de Camps mort à Paris en 1723, étoit savant, laborieux, et ses recherches ont servi aux historiens qui sont venus après lui.

CAMPSON-GAURI. *Voy.* CAIT-BEI.

* CAMUEL, troisième fils de Nachor, qui a donné son nom aux Camilettes, peuples de Syrie, au couchant de l'Euphrate. Il y a eu un autre CAMUEL, fils de Seppthan, de la tribu d'Ephraïm, qui fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus.

CAMULUS (Mythol.), ce dieu de la guerre chez les anciens Sabins, paroît sur leurs monumens, portant une pique et un bouclier.

I. CAMUS-BEAULIEU (le). *Voyez* dans l'article ARTUS III, n° IV.

† II. CAMUS (Jean-Pierre), né à Paris en 1582, d'une famille noble, et nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par saint François de Sales. Il se rendit digne de l'amitié de ce saint, par l'usage de ses talens et par l'ardeur de son zèle. Il instruisit son peuple, s'éleva contre tous les abus, et quelquefois avec beaucoup de vivacité; la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles certains moines paroissoient croupir le mettoient de mauvaise humeur. En faisant allusion à leur gourmandise et à leurs révérences, il les comparoit à des cruches qui se baissent pour se remplir; et il leur déclara dans la chaire et dans le cabinet une guerre acharnée. On vit paroître successivement plusieurs ouvrages contre eux: Le *Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-joye du triomphe monacal;* les *Deux ermites*, le *Reclus et l'Instable*, l'*Antimoine bien préparé,* 1632, in-8°, très-rare, etc. etc. L'*Apocalipse de Meliton*, que Voltaire lui a attribué, 1668, in-12, est l'abrégé de son *Traité de l'ouvrage des moines*, 1633, in-8°. Elle est d'un minime apostat, nommé PITOIS. (*Voyez* ce mot.) Il fallut que les religieux employassent le cardinal de Richelieu pour calmer l'animosité de Camus. Il lui fit des représentations amicales sur cette multitude d'ouvrages, dont les titres blessoient le bon goût autant que la charité. « Je ne vous connois, lui dit Richelieu, d'autre défaut que cet acharnement contre les moines; et sans cela, je vous canoniserois. — Plût à Dieu! lui répondit avec vivacité Camus. Nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons: vous seriez pape, et moi saint.» Le pieux et ardent évêque, après avoir travaillé pendant vingt ans au salut de son peuple, se démit de sa dignité pour ne plus penser qu'au sien. Il mourut à l'hôpital des incurables en 1652. Il avoit refusé deux évêchés considérables, Arras et Amiens. « La petite femme que j'ai épousée, disoit-il, est assez belle pour un camus. » Ce prélat avoit beaucoup d'imagination: elle perce dans tous ses ouvrages, écrits

avec une facilité merveilleuse ; mais d'un style moitié moral, moitié burlesque, semé de métaphores singulières et d'images gigantesques, d'ailleurs lâche, diffus et incorrect. Il prêchoit comme il écrivoit, et peut-être plus singulièrement encore. Nicéron en rapporte quelques traits. Dans un sermon qu'il faisoit aux cordeliers le jour de S. François : « Mes pères, leur disoit-il, admirez la grandeur de votre saint ; ses miracles passent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ avec cinq pains et trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie ; et saint François avec une aune de toile nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans. » Prêchant dans l'assemblée des trois états du royaume, en 1614, un sermon qu'il a fait imprimer, il parla ainsi : « Qu'eussent dit nos pères, de voir passer les offices de judicature à des femmes et à des enfans au berceau ? Que reste-t-il plus, sinon comme cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au sénat ? Et pourquoi non, puisque tant d'ânes y ont entrée ? » Il n'aimoit pas les saints nouveaux, et disoit un jour en chaire sur ce sujet : « Je donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ancien. Il n'est chasse que de vieux chiens : il n'est châsse que de vieux saints. » Camus se plaisoit fort à faire des allusions, quelque mauvaises qu'elles fussent. Parlant un jour des convens, il disoit : « Dans les anciens monastères, on voyoit de grands moines, de vénérables religieux ; à présent, *illic passeres nidificabunt :* on n'y voit plus que des moineaux. » Il disoit dans le même goût qu'après leur mort les papes devenoient des papillons, les sires des cirons, et les rois des roitelets. Ce qu'il dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer son sermon, est plus spirituel : « Messieurs, on recommande à vos charités une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. Il comparoit les évêchés à des bâillons, parce que ceux qui les obtenoient devenoient ordinairement paresseux, et cessoient de prêcher. On lui vantoit un homme qui, disoit-on, étoit tout à la fois musicien, poëte, peintre et astrologue ; il répondit que c'étoit *un fou à quatre parties.* Outre les différens ouvrages cités plus haut, on a de cet auteur abondant, I. Plusieurs volumes d'*Homélies.* II. Dix volumes de *Diversités.* III. Des Romans pieux, *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis.* Son siècle avoit encore, plus que le nôtre, le goût frivole et dangereux des lectures romanesques. Il crut que, pour guérir les malades, il falloit déguiser les remèdes. Il se mit à écrire cette foule d'historiettes, où les leçons de la vertu étoient ornées des charmes de la fable, et où le lecteur trouvoit à se distraire, sans se pervertir. Ce fut saint François de Sales qui lui donna le conseil de faire des romans pieux ; mais il en abusa. On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies sont, l'*Esprit de saint François de Sales*, en six vol. in-8°, réduits en un seul par un docteur de Sorbonne; et l'*Avoisinement des protestans vers l'Eglise romaine*, publié par Richard Simon, en 1703, avec des remarques sous ce titre : *Moyens de réunir les protestans avec l'Eglise romaine.* Camus définissoit la politique, « *Ars non tam regendi quàm fallendi homines.* » Voyez Collet, n° II, *et* Abelly.

* III. CAMUS (Pierre le) naquit à Issoudun, et exerça la profession de peintre. Il a composé en 1631 un poëme d'environ cent pages, inti-

tulé *le Débauché converti*, ou *l'Ivrogne repenti*. La versification ridicule de ce poëme, que l'auteur a voulu traiter d'une manière sérieuse, le rend presque burlesque.

† IV. CAMUS (Etienne le), né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe (*voyez* LAUNOY, n° II), docteur de Sorbonne, en 1650, évêque de Grenoble, en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde et en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disoit depuis « qu'on avoit dit de lui plus de mal qu'il n'en avoit fait; mais que depuis son changement on disoit plus de bien qu'il n'en faisoit, et que c'étoit une espèce de compensation. » Il fonda deux séminaires, et répandit d'abondantes aumônes dans son diocèse. Les pauvres furent institués ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. On a de lui, I. Plusieurs *Lettres à ses curés*. II. Des *Ordonnances synodales*, pleines de sagesse. III. Une *Dissertation* contre un auteur qui avoit nié la virginité de la Vierge, sous le titre de *Défense de la virginité perpétuelle de la mère de Dieu, selon l'Ecriture et les Pères*, Lyon, 1680, in-12.

V. CAMUS (Jean le), lieutenant civil au châtelet de Paris, mort en 1710, à 74 ans, renommé pour son austère probité dans les fonctions de cette magistrature, qu'il exerça pendant plus de quarante ans. Il a fait des *Observations sur la coutume de Paris*, que Ferrière a insérées dans son *Commentaire*. Il publia *les Actes de notoriété du châtelet*, dont Denisart a donné une seconde édition.

VI. CAMUS (Charles-Etienne-Louis), de l'académie royale des sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, mort en 1768, âgé de 58 ans, est principalement connu par son *Cours de Mathématiques*, Paris, 1768, en 4 vol. in-8°, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Elémens de mécanique*, des *Elémens d'arithmétique*, et d'autres ouvrages qui ont eu du cours, sans être du premier mérite. Il avoit été l'un des savans envoyés dans le nord, en 1736, pour y déterminer la mesure de la terre.

* VII. CAMUS DE MÉZIÈRES (Nicolas), architecte expert, né à Paris le 6 mai 1721, mort le 24 juillet 1779, a publié la *Dissertation sur le bois de charpente* (avec Desgodets), Paris, in-12, 1763. II. *Le Génie d'architecture*, ou *l'Analogie des arts avec nos sensations*, Paris, in-8°, 1780. III. *Traité de la force des bois*, Paris, in-8°, 1782. IV. *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, in-8°, 2 vol.

† VIII. CAMUS (Antoine), frère du précédent, né à Paris en 1722, où il mourut en 1772, y exerça la médecine avec succès. Nous avons de cet auteur, I. *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours justes; mais en général ses conjectures sont ingénieuses, et peuvent être très-utiles. II. *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12, roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes et de préceptes dont les dames ont usé, quoique plusieurs de ces recettes ne soient que de la charlatanerie. Les véritables cosmétiques sont la tempérance et la

santé. III. *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1760, in-8°. IV. *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12. V. *Projet d'anéantir la petite-vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°. VII. Il a travaillé au *Journal économique*, depuis le mois de janvier 1753 jusqu'en 1765. VIII. *Amphitheatrum medicum, poëma*, Parisiis, 1745, in-4°. IX. *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, Paris, 1757, in-4°. Le Camus avoit du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoissances variées.

* IX. CAMUS (Armand Gaston), frère des deux précédens, avocat au parlement de Paris, conseiller électoral de Trève et de la maison de Salm-Salm, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et par suite membre de l'institut national, né à Paris le 2 avril 174●, fut nommé député du tiers-état de la ville de Paris aux états-généraux de 1789. Avant la révolution, il jouissoit d'une certaine réputation dans son ordre. Lors des préparatifs pour la séance royale dans l'assemblée des états, à Versailles, il aida Bailly, président, à former l'assemblée du jeu de paume, et prêta avec lui le serment dans cette célèbre journée. Comme avocat du clergé, plusieurs publicistes l'ont accusé mal à propos d'avoir parlé contre lui, lors de la discussion sur les biens de cet ordre. Il avoit un caractère dur, atrabilaire; mais honnête homme, sobre et économe, il vouloit porter de l'économie dans toutes les parties d'administration. Il fit réduire à un million le traitement des frères du roi, et demanda la suppression de leur maison militaire; il s'opposa à ce que la nation payât les dettes du comte d'Artois, en *objectant pourquoi l'on voudroit faire payer à la nation les dettes d'un particulier?* Lors du départ de Mesdames, il demanda que le roi fût tenu d'empêcher sa famille de voyager, et que la liste civile fût réduite: il fit la motion de supprimer les pensions des émigrés, et s'opposa à la déclaration de la liberté des cultes. Lorsqu'on lut, le 30 novembre 1789, la réclamation de l'ordre de Malte contre la suppression des dimes, Camus s'écria: «Pour répondre à cette lettre, je demande que tous les établissemens de l'ordre de Malte soient supprimés.» Il réclama vivement l'exécution de la constitution civile du clergé; il provoqua la saisie des biens de d'Angevilliers, directeur des bâtimens du roi. Dans un rapport sur l'emprunt de 80 millions, il accusa le Couteulx-la-Noraye de toucher les intérêts d'une somme qu'il n'avoit pas donnée, et proposa de faire poursuivre les recouvremens dus au trésor public, et parla contre le titre de prince proposé pour les membres de la famille régnante, etc., etc.; après la session de l'assemblée, il fut nommé archiviste national et bibliothécaire du corps législatif: député du département de la Haute-Loire à la convention nationale, il en fut nommé secrétaire à la première séance, le 21 septembre 1792, et fit prononcer le maintien des lois non abrogées, des pouvoirs non révoqués et des contributions existantes. Le 18 octobre, il demanda le décret d'accusation contre les ministres qui auroient dilapidé les finances de l'état, provoqua le 22 la vente du mobilier des émigrés et des maisons religieuses, et exigea des notaires un certificat de civisme: en novembre, il invoqua la question préalable sur la demande du duc d'Orléans (Philippe Egalité), qui réclamoit une exception à la loi sur les émigrés. Au mois de décembre suivant, il proposa de déclarer Louis XVI coupable et ennemi de

la nation, et fut chargé d'aller vérifier dans la Belgique les plaintes de Dumouriez contre le ministre de la guerre et les commissaires de la trésorerie; à son retour, il fut nommé membre du nouveau comité de salut public dans la séance du 26 mai 1793. Il fut l'un des commissaires envoyés dans la Belgique avec des pouvoirs pour suspendre et faire arrêter les généraux; mais Dumouriez les prévint, et les livra aux Autrichiens. Camus fut successivement détenu à Mastricht, Coblentz, Spielberg, Kœnisgratz et Olmutz, puis échangé à Bâle contre la fille de Louis XVI le 25 décembre 1795. Camus supporta ses fers avec une fermeté stoïcienne. Un des souverains d'Allemagne désira voir les commissaires prisonniers; jamais Camus ne voulut ôter son chapeau. De retour à Paris, il entra au conseil des cinq-cents, conservant toujours sa place d'archiviste de la république; il refusa peu après le ministère de la police, et concourut à une foule de résolutions sur des objets d'administration et de finances. Il sortit du conseil le 20 mai 1797. A la suite de la journée du 18 brumaire (9 novembre 1799), lorsqu'on ouvrit des registres pour que les citoyens y consignassent leur vœu par *oui* ou par *non* sur l'acceptation de la constitution, Camus, quoique fonctionnaire public, eut le courage de dire *non*. Mais le premier consul, respectant les opinions, le confirma dans sa place de garde des archives en 1800; il fut chargé de visiter les bibliothèques et les dépôts littéraires des départemens réunis, pour recueillir les chroniques de ces pays. A son retour, il fut nommé membre du conseil d'administration des hôpitaux de Paris; il voulut y porter l'économie jusqu'à prétendre que les femmes ne devoient rien prendre le jour de leur accouchement, ainsi que les autres malades, pendant les 24 heures de leur entrée dans les hospices. D'après son système, chaque maison eut son gouvernement particulier. Camus étoit partisan de la liberté; mais, dans toutes ses fonctions, il porta cette rigidité et ce despotisme qui aliènent tous les esprits sans améliorer la condition des administrés. Les bonnes intentions ne suffisent pas toujours, et souvent, faute d'expérience et d'une certaine souplesse dans le caractère, on fait le mal avec la ferme résolution de faire le bien. Il étoit meilleur avocat que publiciste; il n'entrevit jamais ces grands résultats, fruits de l'expérience et d'une profonde méditation. C'étoit un des hommes les plus laborieux de la France: il se fit remarquer dans les différentes assemblées législatives par sa facilité et son aptitupe à parler sur toutes les matières qui s'y discutoient, descendant de la tribune pour travailler dans les comités. Sa mort, arrivée le 2 novembre 1804, fut la suite d'une jambe cassée. La liste des ouvrages de ce légiste est considérable. Il a publié beaucoup d'écrits *sur les matières ecclésiastiques; les tables des travaux des trois assemblées nationales*, et une foule de *Mémoires* sur divers objets, dont une partie a été imprimée parmi ceux de l'institut. Tous ses ouvrages, écrits d'une manière diffuse, mais avec assez de logique, sont bons à consulter par ceux qui étudient les lois et qui en font une profession suivie.

X. CAMUS (Charlotte le), de Melsons, épouse d'André Girard Le Camus, conseiller d'état, étoit de l'académie des Ricovrati de Padoue; *différentes pièces de vers* lui méritèrent les éloges des beaux esprits du règne de Louis XIV. Le portrait de ce prince, par Mignard, lui fit tant de plaisir, qu'*elle en fit un en vers*, qui parut le lendemain dans les recueils du temps. Elle mourut en 1702.

I. CAMUSAT (Jean), habile imprimeur du 17e siecle, avoit pris pour devise la toison d'or, avec ces mots : *Tegit, et quos tangit inaurat.* Il ne publioit que des ouvrages d'un mérite reconnu, et fit ainsi la réputation de tous ceux qui sortirent de ses presses. L'académie française, qui l'avoit choisi pour son imprimeur, le chargea souvent de parler pour elle, et de répondre aux lettres qui lui étoient adressées. Camusat s'acquitta toujours de cet honorable emploi avec autant d'esprit que de facilité.

† II. CAMUSAT (Nicolas), né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655. C'étoit un homme d'étude et de piété. Il tourna ses lectures et ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laissé des ouvrages savans. I. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, Troyes, 1610, in-8°, recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France. II. Une édition de l'*Historia Albigensium*, 1615, in-8°, recueillie et composée par Pierre du Vaux-Arney. III. *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités et lettres missives, depuis* 1390 *jusqu'en* 1580, Troyes, in-8°, 1619; ouvrage curieux et recherché, etc.

† III. CAMUSAT (Denys-François), petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1697, mourut à Amsterdam en 1732, dans un état qui n'étoit guère au-dessus de l'indigence, et deux fautes qu'il fit successivement faillirent à l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'Estrées, et il quitta ce poste; il n'avoit point de fortune, et il se maria. On a de lui, I. L'*Histoire critique des journaux imprimés en France*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1734, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Son style a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop souvent des règles de la bienséance; il tombe dans le trivial et le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliothèque des livres nouveaux* : Journal mort en naissant. III. Les quatre premiers volumes de la *Bibliothèque française*, ou *Histoire littéraire de la France*, autre Journal mieux accueilli que le précédent, et qu'on poussa jusqu'au trente-quatrième volume. IV. Des *Mélanges de littérature*, tirés des Lettres manuscrites de Chapelain, et des Mémoires historiques et critiques, formant 5 vol. in-12. V. Et enfin, ce qui lui fit plus d'honneur, une édition de la *Bibliothèque de Ciaconius*, 1731, in-fol. *Voyez* CIACONIUS, n° II.

* CAMUTIUS (André), médecin né à Lugano en Italie, professa la médecine et la physique dans l'université de Pavie; ensuite il abandonna cet emploi pour se retirer à Milan, où il obtint le droit de bourgeoisie en 1557, et termina sa carrière en 1578. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Disputationes, quibus Hieronymi Cardani conclusiones infirmantur, Galenus ab ejusdem injuriis vindicatur, Hippocratis præterea aliquot loca diligentius, multò quàm nunquam aliàs, explicantur*, Papiæ, 1563, in-8°. II. *De humano intellectu libri IV*, ibid., 1564, in-8°. III. *Excussio brevis præcipui morbi, nempe cordis palpitationis Maximiliani II, Cæsaris invictissimi, simul ac aliorum aliquot virorum illustrium præter naturam affectuum*, Florentiæ, 1578 et 1580, in-8°. Camutius avoit été médecin de Maximilien II, et l'avoit traité dans la maladie dont il mourut en 1576.

CANACE (Mythologie), fille d'Éole, épousa secrètement son frère. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, et dont les

cris découvrirent sa naissance à son aïeul. Eole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, et envoya un poignard à sa fille pour s'en punir elle-même; Macarée, son frère et son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

* CANALE (Annibal), né dans la Pouille, entra de bonne heure chez les jésuites, où il s'acquit bientôt une si grande réputation, qu'il fut nommé recteur du collége des Maronites à Rome, et ensuite de celui d'Aquilée. Il vivoit vers la fin du 16e siècle. On a de lui *Le vite de' patriarchi*, owero *degli institutori degli ordini*, Rome, 1 vol. in-fol.

* CANALE DELLA CAVA (Giovanni), jurisconsulte d'un grand mérite, florissoit dans le 17e siècle. Il a composé deux volumes de *Poésies*, et un poëme sous le titre suivant: *L'anno festivo*, ou *I fasti sacri*.

* CANALES (Jean), né à Ferrare vers le milieu du 15e siècle, entra dans l'ordre des frères mineurs, et composa des ouvrages de piété, tels que les *Traités de la vie céleste; de la nature de l'ame, et de son immortalité*, et quelques autres qui furent imprimés ensemble, Venise, 1494.

* CANANI (Jean-Baptiste), né à Ferrare en 1515, étudia avec beaucoup de succès toutes les parties de la médecine; mais il se distingua plus particulièrement dans l'anatomie. Il fut attaché au pape Jules III, en qualité de premier médecin; à la mort de ce souverain pontife, arrivée en 1555, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1579. On a de lui, I. *Dissectio picturata musculorum corporis humani*, Ferrariæ, 1572, in-4°. II. *Anatomes libri II*, Taurini, 1574, in-8°.

† I. CANAYE (Philippe, sieur DU FRESNE de la), naquit à Paris en 1551, d'un avocat célèbre. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise sous Henri IV, et contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnoissance. Ses *Ambassades* ont été imprimées à Paris en 1635, 3 vol. in-fol. avec sa vie à la tête, par le P. Robert Reguoult. Le troisième est le plus intéressant; c'est une histoire du différent de Paul V et des Vénitiens. Canaye mourut en 1610, avec la réputation d'un homme sage, intègre et désintéressé. Il avoit été calviniste et président de la chambre de Castres; mais il se fit catholique en 1600, après la conférence de Fontainebleau entre le cardinal du Perron et du Plessis-Mornay. Il avoit été l'un des juges de cette célèbre conférence. On lui doit une *Traduction française de la Logique d'Aristote*.

† II. CANAYE (l'abbé de), membre de l'académie des belles-lettres de Paris, mort dans cette ville en 1782, âgé de 88 ans, et de la même famille que le précédent, entra dans l'oratoire en 1716, et y passa environ douze ans. Il fut dans tous les temps lié de la plus tendre amitié avec Foncemagne et d'Alembert: celui-ci lui a dédié son Essai sur les gens de lettres. L'abbé de Canaye a donné au public plusieurs *Mémoires* dans le recueil de ceux de l'académie des belles-lettres. Les plus considérables sont ceux qui concernent la naissance et les progrès de la philosophie ancienne. Ses *Dissertations* sont le résultat de plusieurs livres anciens et modernes; résultat qui prouve un esprit net et une mémoire étendue. Les livres de sa nombreuse bibliothèque étoient chargés de

notes. Sans morgue sur sa naissance, il ignoroit à quarante ans quelles étoient les armoiries de sa famille. Philosophe pratique, très-paresseux, il répondoit à ceux qui l'excitoient à travailler : « En littérature, comme au théâtre, le plaisir est rarement pour les acteurs. »

† III. CANAYE (N.), jésuite, si connu par sa prétendue conversation avec le maréchal d'Hocquincourt, étoit aussi parent de Canaye l'ambassadeur. Il avoit été professeur de rhétorique au collége de Clermont à Paris, et ensuite directeur de l'hôpital de l'armée de Flandre. St. Evremont avoit étudié sous lui; il faut avouer qu'il n'a pas trop observé les convenances, en lui faisant faire au maréchal d'Hocquincourt, gouverneur de Péronne en 1654, des réponses qui jettent du ridicule sur les matières de controverse que ce jésuite regardoit sans doute comme très-sérieuses.

† CANDACE, reine d'Ethiopie qui vivoit du temps d'Auguste, étoit une princesse d'un grand courage et d'une rare vertu. Elle avoit été si chérie de ses sujets, que toutes les reines qui lui succédèrent voulurent porter son nom.

CANDALE. *Voyez* Foix, n° VIII.

† I. CANDAULE, roi de Lydie, de la famille des Héraclides, fut si touché de la beauté de sa femme, qu'il eut l'imprudence de la faire voir toute nue à son favori, tandis qu'elle étoit aux bains. La reine, indignée de cette action, engagea Gygès à ôter la vie à son époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, épousa la veuve du prince qu'il avoit assassiné vers l'an 716 avant J. C. Cette aventure a été révoquée en doute par quelques critiques.

* II. CANDAULE (Pyrame de), libraire imprimeur à Genève au commencement du 17e siècle, est auteur d'une traduction estimable des *Economiques* et de la *Retraite des dix mille* de Xénophon.

CANDIAC (Jean-Louis-Elisabeth DE MONTCALM de), génie précoce, étoit frère puîné du célèbre marquis de Montcalm. Il vit le jour à Candiac, dans le diocèse de Nîmes, en 1719. Dès le berceau, il apprit à connoître les lettres par le moyen du bureau typographique. A trente mois, il les connoissoit toutes, et à trois ans il lisoit parfaitement le latin et le français, même manuscrit. A quatre ans, on lui apprit la langue latine; à cinq, il faisoit des versions en cette langue; à six, il lisoit le grec et l'hébreu. Il possédoit dès-lors les principes de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, du blason, de la science des médailles. Dans quatre semaines, il parvint à écrire correctement et facilement. Montpellier, Nîmes, Grenoble, Lyon, Paris même, admirèrent ses progrès surprenans et l'étendue de ses connoissances. Il avoit lu une foule de poëtes, d'orateurs, d'historiens, de philosophes, d'épistolaires, de grammairiens, dans un âge où les autres enfans bégayent à peine leur propre langue. Ce petit prodige ne fit que paroître. Une complication de maux l'enleva à la France, dont il avoit été l'admiration. Il mourut à Paris en 1726.

* CANDIDE, moine de Fulde, de l'ordre de Saint-Benoît, vivoit dans le 9e siècle, vers l'an 830. Il fut successeur de Raban-Maur dans le gouvernement des écoles de ce monastère; il composa deux ouvrages, l'un en prose et l'autre en vers. La *Vie de saint Egile*, abbé de Fulde, que le P. Christophe Bower publia en 1616, et celle de *saint Bangolfe*, aussi abbé de Fulde: ces deux ouvrages peuvent beaucoup servir à l'histoire du 9e siècle. On a

encore de lui, *Lettre dogmatique sur la vision de Dieu.* Cette lettre ne mérite pas d'être remarquée.

CANDIDIEN. *Voyez* VALERIA.

* I. CANDIDO DE CEMBRIO (Pierre), de Vigérano ou Vigère dans le Milanais, florissoit au 15e siècle, sous Hercule I d'Est, duc de Ferrare. Il a le premier fait connoitre, par une traduction latine, 80 ans avant la publication de l'original grec, l'*Histoire d'Appien d'Alexandrie.* Cette traduction, que les dédicaces prouvent avoir été faite de 1450 à 1460, parut à Venise en 1472, et a eu de fréquentes éditions, malgré ses défauts, dus en partie à l'état d'enfance où étoit alors la littérature grecque. Candido a de plus traduit *la République de Platon; les Commentaires de César; Quinte-Curce;* il est auteur d'une *Vie de Philippe Visconti, etc.*

* II. CANDIDO (Vincent), de Syracuse, de l'ordre des prêcheurs, né en 1572 et mort en 1653, se distingua par son savoir et son mérite. Innocent X l'employa, en 1645, dans des négociations et des affaires importantes. Il a publié : *Illustrium disquisitionum moralium, quibus omnes conscientiæ casus maximè practicabiles explicantur,* tom. IV. *De primatu Petri, etc.* — Matthieu CANDIDO, Sicilien, vivoit vers l'an 1440, et a écrit *Storia de suoi tempi della Sicilia.*

CANDISH *ou* CAVENDISH. *Voy.* CAVENDISH.

† CANDITO *ou* CANDIDO (Pierre DE WITTE dit le), peintre, né à Bruges en 1548, a demeuré longtemps à Munich, où il est mort. Il peignoit également bien à fresque et à l'huile, et savoit bien modeler. Il a beaucoup travaillé avec Vasary, dans le palais du pape, à la salle de la Chancellerie; et à Florence il peignit la grande coupole, qui fut terminée depuis par Zuccheri; il fit aussi pour le grand-duc de Toscane Ferdinand plusieurs cartons de tapisseries. En 1604, il fut nommé peintre du duc de Monaco; enfin, étant appelé à la cour de Munich, il orna de ses ouvrages le palais de Maximilien, duc de Bavière; ils méritèrent d'être gravés par les *Sadeler* et quelques autres; on remarque parmi eux les ermites de Bavière, et quatre docteurs de l'Église.

*CANE (Jean-Jacques), de Padoue, jurisconsulte, orateur et poëte, vivoit dans le 15e siècle. Il professa avec distinction, dans sa patrie, le droit civil et canonique. Il mourut en 1490, âgé de 40 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur les lois; en outre *Carmen heroicum de ludis equestribus;* un Discours latin *de Laudibus Petri Barocii antistitis Patavini, jus canonicum et civile carminibus comprehensum,* Patavii, 1485. L'archiprêtre Baruffaldi avoit en sa possession deux ouvrages manuscrits de Cane; savoir, un Dialogue *de Constantini donatione,* et un autre *de arbitris.*

* CANEAUL (Sébastien), contemporain et parent de Nicole Bargedé, n'est connu que *par les vers* qu'il a faits à sa louange. Ils ont été imprimés dans le recueil de ceux de ce dernier en 1550.

CANENTE (Mythol.). Cette nymphe, femme de Picus, roi des Laurentins, conçut une si vive douleur de ce que Circé avoit changé son mari en oiseau de son nom, que son corps disparut peu à peu, et s'évapora dans les airs. Cette aventure rendit célèbre le lieu près du Tibre où cette métamorphose arriva, et les poëtes l'ont appelé *Canente,* du nom de cette nymphe.

* CANETTI (Thomas-Marie), né dans le territoire de Bologne en 1664, entra à l'age de 16 ans dans l'ordre des prêcheurs, où il se distingua par son savoir et son érudition. En 1709 il obtint la chaire de théologie dans l'université de Bologne, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1745. Il fut considéré et estimé par les littérateurs les plus instruits de son temps, et principalement de Prosper Lambertini, depuis Benoît XIV, qui, connoissant sa vaste érudition, lui donna à lire et à corriger ses productions. On rapporte que Canetti avoit une mémoire si prodigieuse, qu'il avoit retenu par cœur la Somme de saint Thomas. Son application continuelle à l'étude et spécialement à la lecture des ouvrages des théologiens et des saints Pères, lui avoit fait perdre la vue. Il a travaillé à l'ouvrage de Thomas Ferraccioli, intitulé *Catena argentea in Summam sancti Thomæ*.

* CANEVARI (Démétrio), né à Gênes en 1559, fut tout à la fois habile littérateur et savant médecin. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *De ligno sancto commentarius*, Romæ, 1602, in-4°. II. *Morborum omnium, qui corpus humanum affligunt, ut decet et ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*, Venetiis, 1605, in-8°. III. *Ars medica*, Genuæ, 1626, in-fol. IV. *De primis naturâ factorum principiis commentarius, in quo quæcunque ad corporum naturam, ortûs et interitûs cognitionem desiderari possunt, accurate sed breviter explicantur*, 1626. V. *Commentarius de hominis procreatione*. Cet ouvrage est cité avantageusement par Haller.

† CANGE (Charles du Fresne du), trésorier de France à Amiens, sa patrie, naquit l'an 1610. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau de Paris, il retourna à Amiens, et se livra entièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, grecque et romaine, ancienne et moderne. En 1668, il vint habiter la capitale. (*Voyez* Mabillon.) Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus rebutante de la littérature, et que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche de vieux mots, il sortoit de la poussière de ses livres avec l'air le plus content. « C'est pour mon plaisir, disoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, que j'étudie, et non pour être à charge à moi-même ou aux autres. » Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, en 1657, in-folio : ouvrage plein d'érudition et de critique. Les autres livres qui le suivirent sont, I. Son *Glossaire de la basse latinité* en 3 vol. in-fol., réimprimé en six, en 1733, par les soins des bénédictins de Saint-Maur, et augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé Carpentier, de l'ordre de Cluni. (*Voy.* Carpentier, n° II.) On n'ignore pas combien ce dictionnaire demandoit de recherches. Il n'y avoit que du Cange qui pût assaisonner une matière si sèche, de tant de choses savantes et curieuses. On rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote fort singulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, et leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit « qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, et que, s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, et qui paroissoient avoir été déchirés, comme n'étant plus d'aucun usage.

Du Cange rit de leur embarras, et leur assura de nouveau que son manuscrit étoit dans le coffre. Enfin, l'un deux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques, qu'il reconnut être le travail de du Cange. Il s'aperçut même qu'il ne lui seroit pas impossible de les mettre en ordre, parce que, commençant toutes par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, et sur la connoissance qu'il avoit de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire l'acquisition du coffre et de ce qu'il contenoit. Ce traité fut conclu sans autres explications : et telle est, dit-on, l'origine *du Glossaire latin*. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de mots sans interprétation. Quand on demandoit à du Cange pourquoi il n'en avoit pas donné le sens : « C'est, répondoit-il modestement, afin d'exciter quelqu'un à le chercher ; si je ne l'ai pas mis, c'est que je ne le sais pas. » Le jésuite Vavasseur, parlant de ce *Glossaire*, disoit : « Il y a plus de soixante ans que je m'applique à ne me servir d'aucun des mots que du Cange a si laborieusement recherchés. » Le célèbre Adelung a donné un abrégé de ce Glossaire, en 6 vol. in-8°, à Hall en 1772. II. *Glossaire de la langue grecque du moyen âge*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol., en grec et en latin. Ce n'est pas celui de ses ouvrages où il y a le moins d'érudition. III. Des *éditions* de l'Histoire de saint Louis par Joinville, in-fol., 1688, avec de savantes remarques ; des Annales de Zonare, en 2 vol. in-fol. ; de la chronique paschale d'Alexandrie, in-folio, 1689, enrichie de notes et de dissertations. C'est pendant l'impression de cette Chronique que du Cange mourut en 1688, laissant beaucoup d'autres ouvrages manuscrits ; dont on peut voir la liste dans un Mémoire sur sa vie et ses écrits, imprimé en 1752. Louis XIV donna une pension de deux mille livres à ses quatre enfans, en reconnoissance des travaux du père. Le grand Colbert lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'Histoire de France. Il en donna un essai ; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. On a encore de lui, IV. *Historia Byzantina illustrata*, 1680, in-fol. Il fait connoître dans cette Histoire, qui fait partie de la Byzantine, diverses familles de Constantinople ; il donne la description de cette ville : il éclaircit beaucoup de points d'histoire dans des dissertations et dans des notes savantes. V. *Illyricum vetus et novum*, Posonii, 1746, in-fol. VI. Un livre très-curieux, intitulé *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, in-4°. *Voyez* DUFRESNE, n° II.

CANGIAGE *ou* CABIAZI, (Lucas) né à Monéglia, dans les états de Gênes, en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son père ne l'habilloit qu'à moitié, afin que, forcé de garder la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, et à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des graces, de la légèreté ; on n'y désireroit que plus de choix. Ses dessins sont estimables, et on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme et sa servante s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagnée de deux tableaux, espérant obtenir une dispense pour épouser sa belle-sœur,

dont il étoit passionnément épris. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant appelé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairoit à ce prince, il tomba dans une espèce de délire, et mourut peu de temps après à l'Escurial en 1585, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont à Gênes, dans l'église Sainte-Marie-des-Anges, dans celle de Sainte-Catherine, à la chapelle Spinola, et dans le chœur des Annonciades, où est *son beau plafond*, et dans la plupart des autres églises, ainsi que dans les palais Impériali, Grilli et Grimaldi de cette ville; à Bologne, une *Nativité* dans Saint-Dominique; à Naples, un *Christ à la colonne*, chez les chartreux; à Milan, une *Sainte famille*, une *Nativité* et un *Christ mort*. Le palais de l'Escurial, près de Madrid, est rempli de ses peintures à fresque. Le Guide a gravé quelques-uns de ses tableaux.

* CANGIAMILA (François-Emmanuel), né le 1er janvier 1702, chanoine de Saint-Jean-des-Ermites à Palerme et inquisiteur en Sicile, mort le 7 janvier 1764, fort regretté pour ses vertus et pour sa science, est auteur d'une *Embriologia sacra*, qui parut d'abord en italien en 1745, in-4°, ensuite à Milan 1751, in-4°, et dont la meilleure édition est la version latine faite par l'auteur, Palerme, 1758, in-fol. dont l'abbé Dinouart, chanoine de Saint-Benoît à Paris, a donné une traduction française, Paris 1762, ensuite en 1766 in-12. Le P. Velastie, jésuite, traduisit encore le premier ouvrage en grec moderne; cette dernière parut à Venise. Cangiamila est auteur d'un *Discours* prononcé dans plusieurs académies de Palerme, *sur les moyens de rendre la vie aux noyés*; il est imprimé dans le t. XII des *Opuscoli di autori Siciliani* publié en 1771, in-4°.

* CANGIANO (Jean-Antoine), Napolitain, clerc régulier, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit *la Vie du cardinal Paul Arezzy*, et quelques ouvrages de dévotion.

CANG-Y (Mythol.), dieu des Chinois, régissant les cieux inférieurs, et ayant sur l'homme pouvoir de vie et de mort. Il est toujours suivi des trois génies subalternes, dont l'un dispense la pluie, le second fait prospérer les navigations, le troisième préside aux naissances et à l'agriculture.

* CANIGIANI (Bernard), connu comme un des premiers membres de l'académie de la Crusca, qu'il fonda en 1582, conjointement avec quatre Florentins, qui furent Jean-Baptiste Dati, Antoine-François Grazzini, Bernard Zanchi et Bastien de Rossi; quelque temps après, Salviati, qui y fut reçu le sixième, donna à cette société les formes et l'organisation d'une académie.

* I. CANINI (Rébilius) remplit après la mort du consul Trébonius les fonctions du consulat, et ne fut en charge que 24 heures. Cicéron a dit en plaisantant que ce vigilant magistrat n'avoit pas dormi tant qu'il avoit été consul.

* II. CANINI (Ange) d'Anghiari, ville de la Toscane, mort professeur à Paris, au collége d'Italie en 1557, s'est distingué parmi les grammairiens grecs par son traité, intitulé *Hellenismus*, imprimé d'abord à Paris à l'imprimerie royale en 1555, in-4°, réimprimé à Londres en 1613, et dont Thomas Crénius a donné une nouvelle édition à Amsterdam en 1700. Nous avons encore de Canini une *Traduction latine* du commentaire de Simplicius sur

Epictète, imprimée à Venise en 1546. Il n'étoit pas moins savant en litterature orientale; comme le prouvent ses *Institutiones linguæ syricæ, assyricæ atque thalmudicæ*, à Paris, 1554, in-4°; auxquelles il a joint *Loci aliquot N. T. cum Hebræorum originibus collati atque historicè explicati*. Crénius les a imprimés à la suite du traité sur l'hellénisme.

† III. CANINI, (Jean-Ange), peintre et graveur, né à Rome, disciple du Dominiquin. Il excelloit *à dessiner les pierres gravées*, qu'il touchoit avec esprit et avec légèreté. Il avoit sur-tout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal Chighi, légat du saint-siége, à qui son frère étoit aussi attaché, et fut connu de Colbert. Canini lui communiqua le dessein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché: c'étoit *une suite d'Images des héros et des grands hommes de l'antiquité*, dessinées sur le médailles, les pierres antiques et les autres anciens monumens. Le ministre applaudit au projet, et, pour animer son auteur, l'engagea à offrir son ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, s'occupa de ce travail; mais la mort l'enleva peu de temps après vers 1665.

† IV. CANINI (Marc-Antoine), frère du précédent, habile sculpteur, a fini l'ouvrage que Jean-Ange Canini avoit ébauché, et qui étoit une suite d'*Images des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinées sur les médailles, les pierres antiques et les autres anciens monumens*. Il publia ce recueil en italien, à Rome, l'an 1666, in-folio, renfermant 116 planches et 133 feuillets. Chevrières a traduit cet ouvrage, et l'a fait imprimer à Amsterdam en 1731, in-4°, avec 117 planches et 377 pages; mais il a joint à cette belle édition le texte italien, et des remarques sur ce texte. Les figures de l'édition de 1669, furent gravées par Etienne Picart le Romain, et Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres qui se trouvèrent à Rome lorsque Canini entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, et qui fait connoître la capacité des deux frères Canini dans l'histoire et la mythologie.

* CANIS ou A CANIBUS (Jean-Jacques), professa pendant 46 ans le droit à Padoue, sa patrie, et il mourut en 1490 ou 1494, laissant plusieurs ouvrages de droit, tels que *Libellus de tabellionibus*, à Bologne, 1482, in-4°; *Libellus de modo studendi in jure*, qui a eu trois éditions dans le 15e siècle; un abrégé en vers latins des *Institutes de Justinien*, à Padoue, 1485, in-4°. On a encore de lui *Carmina duo*, mal indiqué dans le catalogue de Brienne, par le P. Laire, sous le titre de *Jo. Jac. Canis carmina*. La première de ces pièces est la description en vers hexamètres d'un tournois célébré à Padoue en 1466; la seconde, une élégie adressée à Nicolas Canalis. L'édition de ce petit volume in-4°, fort rare, paroît être de Venise, et faite vers 1474.

* CANISIO (Egidio), de Viterbe, litttérateur du 15e siècle, a traduit en vers latins la chanson de Pétrarque, *Virgine bella*. On le croit aussi auteur de 52 stances, intitulées *Taccia d'amore*, qui furent insérées par Louis Dolce dans son recueil des poëtes illustres. Cependant elles ont été imprimées séparément. Quelques auteurs prétendent que ces stances ne sont point de Canisio, mais de Jean-Baptiste Lapini, Florentin, auquel elles sont attribuées dans le recueil de Ferentelli, imprimé à Venise, en 1572, in-12.

† I. CANISIUS (Pierre), né à Nimègue le 8 mai 1521, mourut en 1597, à 77 ans, à Fribourg en Suisse. Ce pieux et savant provincial des jésuites parut avec éclat au concile de Trente. Ses principaux ouvrages sont, I. *Summa doctrinæ christianæ*, in-8°, II. *Institutiones christianæ*. III. Son *Catéchisme*, ou *Instructions sur les principales vérités de la religion*, traduit en français par le P. J. Deshayes, a eu plusieurs éditions. On a donné sa vie en un petit vol. in-12.

† II. CANISIUS (Henri), neveu du précédent, natif de Nimègue comme lui, professeur de droit canon à Ingolstad, mort en 1609, laissa plusieurs ouvrages estimables. I. *Summa juris canonici*. II. *Commentarium in regulas juris*. III. *Antiquæ lectiones, seu antiqua monumenta ad historiam mediæ ætatis illustrandam, nunquam edita, et alia*. Ingolstadii, 1601, 1604, 6 vol. in-4°. Plusieurs volumes sont divisés en deux parties. Cet excellent ouvrage a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, sous ce titre: *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicorum*, seu *Lectiones antiquæ, cum notis variorum, à Jacobo Basnage*, in-fol., 7 tomes en 4 volumes, Amsterdam, 1725. Le savant éditeur les a ornés de préfaces particulières à la tête de chaque ouvrage, pour en faire connoître le sujet et l'auteur, et de remarques utiles et curieuses, avec quelques notes et variantes de Capperonier. Ce recueil renferme diverses pièces importantes sur l'histoire du moyen âge et sur la chronologie. Canisius avoit beaucoup d'érudition. On lui doit encore une édition de l'ouvrage de Trigant *sur les martyrs du Japon*, avec des figures gravées par Salder, Munich, 1623; des *Œuvres de saint Jean Climaque* et *de la Chronique d'Alexandrie*, ainsi qu'une *Traduction du verger des saints*, tirée du Ménologe des Saints.

* III. CANISIUS (Nicolas), natif d'Amsterdam, fut attaché pendant quelque temps à Erasme, en qualité de son secrétaire. Celui-ci l'employa sur-tout pour la langue grecque, où Canisius étoit fort savant. Dans une lettre, datée de Bâle, 1527, Erasme lui écrit avec beaucoup d'amitié. Il lui dit entre autres, *semper enim, ut nosti, amici loco te magis habui quam famuli*. Cette année 1527 est celle où Erasme fut principalement occupé de la traduction des ouvrages des Pères grecs. On attribue à Canisius une vie de *Corneille Grocus*, son savant concitoyen; il retoucha les colloques d'Erasme, et il en composa quelques-uns dans le même genre. On a encore de lui quelques poésies grecques et latines. Après la mort d'Erasme, il entra d'abord comme religieux au cloître de Ste.-Ursule, à Amsterdam, et il mourut curé au village de Sparnonde en 1555. Foppin a fait mention de lui dans la Biblioth. relig., Cf. *Lodev. histor.* d'Amsterdam, par Wagenaar, tom. III, p. 197, in-4°.

† CANITZ (le baron de), célèbre poëte allemand, d'une famille ancienne et illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1654. Après ses premières études, il voyagea en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Frédéric II, électeur de Brandebourg. Frédéric III, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin, en 1699, conseiller-privé d'état. Il réunit aux qualités d'homme d'état et de poëte beaucoup de connoissances en d'autres genres, et l'étude des langues mortes et vivantes. Ses *Poésies allemandes* ont été publiées pour

la troisième fois en 1750, in-8°. Il prit Horace pour modèle, et l'égala quelquefois. Son style est aussi pur que délicat. C'est le Pope de l'Allemagne. Le baron de Canitz ne se contentoit pas de cultiver les beaux arts; il les protégeoit en amateur généreux. Sa mère étoit une femme singulière. Ayant épuisé la France de modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correspondant lui envoie un aventurier d'environ cinquante ans, nommé *de Binbroc*; et d'un foible tempérament. Madame de Canitz l'épouse. Les dégoûts que lui procura ce dernier mariage empêchèrent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. *Voyez* les Mémoires de Brandebourg, t. II.

* CANN (Jean), théologien anglais, de la secte des brownistes, passa à Amsterdam la plus grande partie de sa vie, et y *commenta la Bible*, dont il a donné une édition avec des notes très curieuses en marge. Ce livre, regardé comme très-utile, a été souvent réimprimé.

† CANNAMARÈS (Giovanni), Catalan, né en 1492, sortit malheureusement de l'obscurité à laquelle le sort l'avoit condamné. Le 7 décembre de l'année où le roi Ferdinand enleva Grenade aux Maures, ce prince sortit de son palais, suivi d'une foule nombreuse de courtisans et de magistrats; Cannamarès, qui s'étoit caché derrière une porte, en sort à l'improviste, tire son épée, et en frappe Ferdinand entre le cou et les épaules. Le prince auroit dû périr; mais une chaine d'or, qu'il portoit au cou, affoiblit le coup qui avoit été porté avec force et impétuosité; conservant sa présence d'esprit, Ferdinand empêcha ses courtisans de courir sur l'assassin et de le tuer; il ordonna seulement qu'on le mît en prison, et qu'on l'interrogeât pour savoir les noms de ses complices. L'interrogatoire qu'on fit subir à Cannamarès fit connoître que ce misérable étoit fou. Il s'étoit imaginé que la couronne d'Aragon lui appartenoit, et que Ferdinand étoit un usurpateur. La blessure du roi étoit légère, et ce prince vouloit qu'il ne lui fût fait aucun mal; mais, à son insçu, ce malheureux fut condamné à être tiré à quatre chevaux: en faveur de sa folie il fut étranglé auparavant.

* CANNEGIETER (Herman), naquit à Arnheim en 1723. Formé dès sa plus tendre enfance par les soins paternels, il fut ensuite envoyé à Leyde, pour y suivre ses études. A l'âge de 20 ans, il y soutint, en 1743, une thèse publique de sa composition, *Ad legem Numæ Pompilii, de arâ Junonis Pellici non tangendâ;* et l'année suivante, il y prit avec distinction ses degrés en droit. Nommé professeur en droit à l'académie de Franeker, il conserva cette place depuis 1750 jusqu'à 1804. Il est mort dans cette ville le 8 septembre 1806, âgé de 81 ans. Son principal ouvrage est *Observationum juris Romani libri IV*, Leyde, 1772, in-4°.

* CANNESIO (Jean-Antoine), célèbre jurisconsulte, natif de Raguse, alla s'établir à Palerme, où il obtint le titre de conseiller. En 1544 il fut nommé avocat du fisc. Il mourut dans sa patrie en 1580. Il a publié, *In extravagantem volventes Friderici, et in extravag. si aliquam Jacobi; Siciliæ regnum enarrationes perspicuas.*

* CANNETI (D. Pierre), abbé des Camaldules, né à Crémone en 1660, après avoir passé par les divers emplois de son ordre, en devint général, et mourut en 1730, regretté par tous les amateurs de la bonne littérature. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une *Dis-*

sertation en forme d'apologie sur le poëme des Quatre règnes de Frédéric Frezzy, de l'ordre des prêcheurs, évêque de Soligno, et un des Pères du concile de Constance, in-4°.

* CANNIZARIO (Pierre), de Palerme, mort en 1640 : c'étoit un ecclésiastique dont les connoissances en philosophie et en théologie étoient égales à celles qu'il avoit dans les lois ; il a laissé en manuscrit : *Religionis christianæ Panormi lib.* VI, *scilicet omnium ecclesiarum fundationes et eorum origines, sanctorum, beatorum ac vivorum famâ sanctitatis illustrium Panormitanorum, ac qui laudis nomine ab hâc vitâ discesserunt, et urbis ejusdem archiepiscoporum vitæ.*

* I. CANO DE AREVALO (Jean), né dans la ville de Valdemoro, à quatre lieues de Madrid, en 1656, mort dans cette capitale en 1696. Il a peint la *chapelle de Notre-Dame du Rosaire* de l'église de Valdemoro. Cano ne peignoit qu'en détrempe ; mais il excelloit dans ce genre.

II. CANO. *Voyez* CANUS, n°. III.

† III. CANO (Allonzo), né à Grenade en 1600, fut tout à la fois peintre, sculpteur et architecte. Michel Cano son père, François Pachéco et Herréra le vieux, lui enseignèrent les élémens de ces différens arts, qu'il cultiva tous avec succès. Le duc d'Olivarès l'ayant fait venir à Madrid en 1638, il lui fit accorder la place de directeur-général des ouvrages royaux, et l'honneur d'enseigner le dessin au prince des Asturies. Cano est mort à Grenade en 1676. Parmi les nombreux ouvrages en tout genre dont il est auteur, il faut distinguer trois *Statues*, possédées par la cathédrale de Nébrija, qui commencèrent sa réputation, à 24 ans ; le fameux tableau *de la conception de la Vierge*, dans la cathédrale de Grenade, ouvrage dont un Génois offrit vainement huit mille pistoles. A Madrid, dans l'église de Saint-Gines, une *Magdeleine en pleurs*, peinte dans le goût du Corrège, la manière de ce grand artiste est recommandable par une belle ordonnance, un dessin correct, un coloris harmonieux. Ses ouvrages sont peu connus en France. M. Le Brun posséda un beau tableau de ce maître ; il représente une *Vierge avec deux figures.*

* CANOBIO (Alexandre), natif de Vérone, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui un *Discours sur la réforme du calendrier* par Grégoire XIII, et un *Traité sur la célébration de la Pâque et d'autres fêtes mobiles.* Il a écrit aussi la *Généalogie de la famille des Scaliger.*

* CANOFILO (Benoît), moine du Mont-Cassin, vivoit dans le 15e siècle et au commencement du suivant. Il a publié : *Qualiter judicandum sit in foro fori, et qualiter in foro poli sub rep. cap. I. de constitutione ; Item commentarium juris civilis et canonici, et un commentaire in cap. omni eremitæ, de fide instrumentorum, et in cap. si cautio*, etc. — François CANOFILO, de l'ordre des frères mineurs, qui florissoit dans le 16e siècle, a publié : *Œconomia concionalis super Evangelia quadragesimæ.* — Antoine CANOFILO de Sulmone, aussi de l'ordre des frères mineurs, et qui vivoit dans le 17e siècle, est auteur des *Discorsi paradossici per tutti i giorni di quaresima*, et de quelques *Panégyriques.*

CANON. *Voyez* QUANWON.

* CANONHERIUS (Pierre-André), de Gênes, s'appliqua à l'étude de la médecine sous la direction de son père, qui pratiquoit avec réputation son art dans cette ville. Il fit assez de progrès dans cette science ;

mais ayant pris ensuite plus de goût pour le droit, il se rendit à Parme, où il en commença le cours. L'idée lui vint alors d'entrer au service d'Espagne; et, après s'être comporté avec distinction dans les troupes de cette couronne, il passa à Anvers, où il se mêla également de la jurisprudence et de la médecine vers le commencement du 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Epistolarum laconicarum libri IV*, Florentiæ, 1607, in-8°. II. *Delle cause dell' infelicitate e disgrazie degli huomini letterati e guerrieri*, Anvers, 1612, in-8°. III. *In septem aphorismorum Hyppocratis libros medicæ, politicæ, morales ac theologicæ interpretationes*, Antverpiæ, 1618, 2 vol. in-4°. IV. *De admirandis vini virtutibus libri tres*, ibid., 1627, in-8°. On trouve dans la Bibliothèque botanique de Séguier un *Traité italien sur le vin*, qu'on attribue au même auteur, et dans lequel il blâme et loue tour à tour l'usage de cette liqueur. Il parut à Viterbe en 1608, in-12, sous ce titre : *Le lode e biasimi del vino*. V. *Flores illustrium epitaphorum*, Antverpiæ, 1627, in-8°.

CANONISATION. *Voyez* JEAN XVI, pape.

† CANOPE (Mythol.), divinité égyptienne, dont les prêtres passoient pour des magiciens. On l'adoroit sous la figure d'un grand vase, surmonté d'une tête humaine, et couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, défioient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir résister au leur. Un prêtre du dieu Canope accepta le défi, on mit les deux dieux aux prises. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de Canope, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau, qui éteignit entièrement le feu. Le dieu Canope demeura ainsi vainqueur, et fut regardé comme le plus puissant des dieux. Un de ses prêtres avoit percé sa statue de plusieurs petits trous, et les ayant exactement bouchés avec de la cire, l'avoit remplie d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt sortir, après avoir fondu la cire. Strabon dit que Canope fut le pilote de Ménélas, qui, étant mort sur les côtes de la morsure d'un serpent, obtint un superbe tombeau près de l'une des embouchures du Nil, où l'on bâtit ensuite la ville qui porta son nom.

* CANOT (Pierre-Charles), graveur, né à Paris. Ne trouvant pas à exercer son talent d'une manière assez utile dans sa patrie, il suivit les conseils de quelques artistes, et se rendit en Angleterre. Il y a gravé beaucoup de pièces en *Paysages*, *Vues*, *Marines* et autres sujets d'après Van Goyen, Le Lorrain, Pillement, et autres.

* CANSOUH-GAURY. *Voyez* CAIT-BEI.

* CANT (Arent) étudia sous Ruysch, qui se servit de lui dans sa vieillesse pour se faire aider dans les dissections. Ce jeune médecin s'étoit formé une très-belle bibliothèque, et dessinoit très-bien les figures anatomiques dont il prévoyoit avoir besoin pour les ouvrages qu'il se proposoit de donner au public. Mais il mourut à la fleur de son âge. On ne connoît de lui qu'un *Traité* qui parut à Leyde en 1721, sous le titre d'*Impetus anatomici primi*. Il est enrichi de six planches dessinées à la manière d'Eustachi.

CANTACUZÈNE. *Voyez* JEAN V, n° XLVI, — *et* MATTHIEU, n° II.

CANTA-GALLINA (Remi), graveur, peintre et ingénieur, eut la gloire d'enseigner à Callot les premiers élémens de l'art, qui le rendit si célèbre. Canta-Gallina s'adonna principalement *aux paysages* qu'il dessinoit à la plume d'après ses compositions et d'après celles de Jules-Parigi, à une grande quantité *de vues, fêtes et décorations théâtrales*, qu'il gravoit ensuite. Il est mort à Florence en 1624.

CANTALUPO. *Voy.* COSTANZA.

* **CANTALYCIUS** (Jean-Baptiste-Valentini, connu sous le nom de), dérivé de Cantalice, bourg de l'Abruzze, où il prit naissance, fut évêque de Penna et d'Altri en 1503, assista au concile de Latran, et mourut en 1514. On a de lui, I. *Epigrammata Cantalycii et aliquorum discipulorum ejus*, Venise, 1493, in-4°. Ce sont douze livres d'épigrammes et deux de distiques. Les pièces de ses disciples n'occupent que les deux derniers feuillets. Le talent de Cantalycius n'est pas du premier ordre. Ses vers pèchent aussi quelquefois contre la décence. II. *De Parthenope bis captâ, Gonsalviæ libri IV*, à Naples, 1506, in-fol., et à Strasbourg, 1513, in-4°. Ce poëme, fait en sept mois, se ressent de cette précipitation, mais La Monnoye, en le prononçant *lectu indignissimum*, l'a jugé avec trop de rigueur. Il a été traduit en prose italienne par Sertorio Quattromani. III. *Canones grammatices et metricæ*, Rome, 1509, in-4°.

* **CANTARELLI** (Joseph), né à Bologne, graveur italien, a choisi dans la dévotion tous les sujets qu'il a gravés. On a de cet artiste beaucoup de *Figures de saints et de saintes, et autres pièces* du même genre.

CANTARINI (Simon), surnommé le Pézarèse, parce qu'il étoit né à Pézaro en 1612, disciple et ami du Guide, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de son âge à Vérone, en 1648. Il a gravé plusieurs de ses ouvrages.

† **CANTEL** (Pierre-Joseph), né au pays de Caux en 1645, mort à Paris en 1679, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y distingua. Son ardeur pour l'étude abrégea ses jours. Nous avons de lui, I. Un Traité *de Romanâ republicâ*, in-12, à Utrecht, 1707, avec figures. C'est un excellent abrégé des antiquités romaines, réimprimé à Leyde en 1726, in-12. II. *Metropolitanarum urbium historiæ civilis et ecclesiasticæ, tomus primus.* C'est le seul qui ait paru. Il donna le *Justin ad usum delphini*, Paris, 1677, in-4°; et le *Valère-Maxime* aussi *ad usum*, etc., Paris, 1679. Ces éditions sont estimées.

* **CANTELLI** (Jacob) florissoit dans le 17ᵉ siècle. Il fit ses études à Bologne, depuis 1663 jusqu'en 1669, et ses progrès furent si rapides, qu'il mérita d'être nommé géographe et bibliothécaire de François II, duc de Modène. Il existe plusieurs lettres de Colbert, ministre de Louis XIV, qui le sollicitent de venir à la cour de France. Ses connoissances en géographie étoient très-étendues. Il a fait *deux globes*, qui sont encore dans la bibliothèque ducale; il avoit aussi commencé *une carte particulière des états du duc de Modène;* mais la mort l'empêcha de l'achever; elle fut finie par Charles-Dominique Vandetti. On doit à Cantelli la publication de trois Dialogues latins de l'abbé Bacchini, imprimés pour la première fois à Modène en 1692, ensuite à Parme, et à Modène en 1740, qu'il enrichit d'une *Préface latine.*

† I. CANTEMIR *ou* CANTIMIR (Démétrius) naquit en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son père, de gouverneur des trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1654. Démétrius, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattoit de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministère ottoman l'envoya, en 1710, gouverner la Moldavie à la place de Nicolas Mauro Cordato. A peine fut-il arrivé à Jassy, qu'il reçut ordre de faire construire un pont sur le Danube, pour le passage de l'armée turque, et que le grand visir exigea de lui une forte somme pour le maintenir dans son gouvernement. Cantemir offensé résolut d'affranchir les Moldaves du joug des Turcs. Le czar Pierre I lui ayant fait des propositions avantageuses, il les accepta. Démétrius suivit son nouveau souverain dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu, le titre de prince de l'empire, avec des domaines, et une autorité entière sur ceux des Moldaves qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1723, dans ses terres de l'Ukraine, aimé et estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Histoire de l'origine de la décadence de l'empire ottoman*, traduite du latin en français par de Joncquières, 1743, en 4 vol. in-12 ou un in-4°. II. *Système de la religion mahométane;* ouvrage écrit et imprimé en langue russe par ordre de Pierre-le-Grand, à qui il est dédié. III. *Etat présent de la Moldavie*, en latin avec une grande carte du pays. IV. *Dialogues moraux*, sous ce titre : *le monde et l'ame*, imprimés en Moldavie. V. *Histoire de la création*, avec des observations physiques. Elle est écrite en latin. VI. *Histoire ancienne et moderne de la Moldavie*, écrite en langue moldave. VII. *Introduction à la musique turque*, aussi en moldave. VIII. Des *Satires* traduites du russe en français par l'abbé de Guasco, Londres, 1750, 2 vol. in-12. Cantemir parloit ou entendoit onze langues, il fut membre de l'académie de Berlin. L'Anglais Tyndall a écrit la vie de ce prince érudit, et l'a placée en tête de sa traduction en langue anglaise de l'*Histoire de l'origine et de la décadence de l'empire ottoman*.

† II. CANTEMIR (Antiochus), dernier fils du précédent, et l'objet des complaisances de son père par ses qualités et ses talens, s'adonna comme lui à l'étude, aux sciences et aux arts. L'académie de Pétersbourg lui ouvrit ses portes, et le ministère russe l'initia dans les affaires de l'état. Il se conduisit, dans les différentes révolutions qui agitèrent ce gouvernement avec une sagesse et une prudence consommées. Successivement ambassadeur à Londres et à Paris, on admira également en lui le ministre et l'homme de lettres. Il mourut dans cette dernière ville en 1744, à 35 ans, et fut remplacé, dans son ambassade, par le comte de Bestucheff. Les Russes connoissoient, à la vérité, avant lui, quelques mauvaises chansons rimées; mais il est le premier qui ait introduit chez eux des poésies d'une certaine étendue. Outre une *traduction* d'Anacréon et des épîtres d'Horace, il donna encore huit *Satires*, des *Fables*, des *Odes*, etc. Les vers de ses *Satires* sont pleins de raison et de poésie; la plupart ont passé en proverbe. Ce poëte russe a fait connoître plusieurs ouvrages étrangers à ses compatriotes : la *Pluralité des mondes;* les *Lettres persannes;* les *Dialogues d'Algarotti sur la lumière*. L'abbé de Guasco, traducteur de ses Satires, in-12, a écrit la vie de ce prince, également propre aux sciences abstraites et aux arts agréables.

† CANTENAC (N. sieur de),

rimailleur peu connu, dont les *Poésies nouvelles* et *autres œuvres galantes* parurent en 1662 et 1665, in-12, à Paris. Elles auroient croupi dans l'obscurité, sans une pièce de mauvais goût, trop répandue, intitulée *L'Occasion perdue et recouvrée*, que des littérateurs peu instruits ont attribuée long-temps au grand Corneille. Il est vrai que les pointes dont fourmillent ces stances licencieuses sont assez dans la manière alambiquée des derniers ouvrages de ce père du théâtre. Ajoutez à cela, qu'on lit dans le *Carpenteriana*, que « Corneille avoit traduit l'Imitation en vers français, pour expier le mal que pouvoit faire l'*Occasion perdue*, etc. » Ce qui put induire Charpentier à croire que Corneille en étoit l'auteur, c'est qu'à la fin de cette pièce, qui étoit destinée à être insérée dans les *Œuvres* de Cantenac, on lit : *Fin des Poésies nouvelles et galantes du sieur de C...* Au reste, *l'Occasion perdue*, etc. manque dans la plupart des exemplaires des Poésies de Cantenac, sans que ce retranchement paroisse sensible, parce que c'est un cahier postiche de quatorze pages, dont les chiffres n'interrompent pas ceux du recueil. Ce fut le premier président de Lamoignon qui ordonna ce retranchement. Le seul motif de purger la mémoire du grand Corneille d'une imputation non méritée nous a engagés à tirer Cantenac de l'oubli où son nom étoit justement plongé. *Voyez* les *Mémoires de Trévoux*, décembre 1724; et les *Mémoires de Nicéron*, tom. XV, page 381.

† I. CANTERUS (Guillaume), né à Utrecht en 1542, mort en 1575; se livroit à l'étude avec une passion qui lui causa la mort : les veilles ruinèrent sa santé. C'étoit un critique aussi docte qu'intelligent, qui, dans un petit nombre d'années, donna beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de *Corrections*, d'*explications* et de *fragmens* de divers auteurs en latin, réimprimés dans le Trésor de Gruter. II. Diverses *Editions*. III. Des *Traductions* de quelques écrivains grecs et latins. IV. Des *Poésies latines*, etc.

† II. CANTERUS (Théodore) frère du précédent, exerça la magistrature et cultiva les sciences à Utrecht sa patrie. L'an 1611, il fut dépouillé de ses biens et exilé, sous prétexte qu'il favorisoit les catholiques. Il se retira à Anvers, et de là à Louvarde, où il mourut en 1617, âgé de 71 ans. On a de lui, I. *Variæ lectiones*, Anvers, 1574. II. Des *Notes* sur le livre d'Artrobe contre les Gentils, 1582, in-8°.

† III. CANTERUS (André), frère des deux précédens, fut mis au nombre des enfans précoces; à dix ans il répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit sur l'Ecriture sainte, la jurisprudence et l'histoire.

CANTEVEN (Mythol.), dieu beau, jeune, bien fait, en l'honneur duquel les femmes jeûnent un jour de l'année, honoré sur la côte du Malabar et sur celle de Coromandel. Canteven, amant de la belle Paramascéri, femme d'Ixora, périt sous les coups de ce dieu. Sa femme mourut de douleur : Ixora voulut la ressusciter; mais elle refusa de revoir la lumière, si son cher Canteven ne ressuscitoit avec elle. Ixora y consentit; et le jeûne solennel des Indiennes fut établi pour rappeler le souvenir du désespoir qu'avoit éprouvé Paramascéri.

* CANTHARUS, poëte grec, Athénien. On ignore en quel temps il a vécu, mais on sait seulement qu'il composa quelques Comédies, la *Médée*, le *Thésée*, la *Symmachie*, et plusieurs autres. C'est aussi le nom d'un célèbre imposteur chez

les Athéniens, qui donna lieu au proverbe *plus rusé que Cantharus*.

* CANTIUNCULA (Claude), de Metz, vivoit vers l'an 1530. Il étudia à Bale, devint habile jurisconsulte, et fut depuis chancelier d'Ensisheim dans la haute Alsace. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit plusieurs ouvrages : *De potestate papæ, imperatoris et concilii; paraphrases en 3 lib. Instit. Justiniani; de officio judicis lib.* Erasme, *in Ciceron; pantalcon, lib.* 3. *prosop. Melchior, Adam, in vit. german. jurisc.*, etc.

* CANTIUS (B. J.), Polonais, mort en 1473. On a de lui un *Commentaire* sur saint Matthieu. Staravolscius rapporte qu'il avoit tellement en horreur le mensonge, qu'ayant été un jour dépouillé par des voleurs, il demanda pardon de ce qu'il avoit oublié qu'il avoit encore de l'argent caché dans son habit. La frayeur lui avoit fait dire qu'il n'en avoit pas davantage.

* CANTON (Jean), savant anglais, né à Stond Glocestershire le 13 juillet 1718, mort en 1772, étoit destiné à une profession mécanique; mais son génie pour les mathématiques étoit tel, que, de lui-même, étant en apprentissage d'un métier, il parvint à tracer sur une pierre *un cadran qui indiquoit non seulement l'heure, mais encore le lever du soleil et sa place dans l'écliptique.* Plusieurs mathématiciens, charmés de ses dispositions, favorisèrent ses études, et lui procurèrent des livres; et il s'occupoit des sciences à ses heures de repos. Enfin il s'y livra tout entier, fit des découvertes *sur l'électricité et les aimans artificiels*, remporta un prix académique, et fut reçu membre de la société royale, au recueil de laquelle il a fourni beaucoup de *Mémoires*. On n'a pas imprimé ses œuvres en particulier.

* CANTONI (Catherine), d'une famille distinguée de Milan, dans le 16ᵉ siècle, s'est rendue célèbre *par ses dessins et ses broderies.* Dans ses ouvrages elle représentoit des figures, et autres objets avec une grande perfection. L'infante d'Autriche, les ducs de Brunswick, de Toscane et le roi d'Espagne Philippe II, voulurent avoir de ses broderies; sur la fin de sa vie, elle avoit porté son art au point de faire *des portraits* ressemblans, qui sembloient plutôt être faits au pinceau que brodés à l'aiguille.

CANTWEL (André), médecin du comté de Tippérary en Irlande, membre de la société royale de Londres, mort en 1764, se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont, I. *Dissertations latines sur la médecine, sur les fièvres, sur les sécrétions.* II. *Nouvelles Expériences sur le remède de mademoiselle Sthephens.* III. *Histoire d'un remède pour la foiblesse des yeux.* IV. *Tableau de la petite-vérole*, 1758, in-12. V. *Dissertation sur l'inoculation.*

* CANTZAGHETZY (Jean) naquit vers l'an 1234, étudia avec ardeur la théologie, la rhétorique et l'histoire sacrée. Après avoir reçu le doctorat, il professa ces mêmes sciences pendant vingt années dans un monastère arménien. Il mourut à la fin du siècle, et laissa les ouvrages suivans : I *Commentaire de la Genèse, avec des tablettes chronologiques.* II. *Explication des cantiques de Salomon.* III. Un livre intitulé *Donabadjar*, c'est-à-dire, la cause des fêtes. C'est une explication des rites, des fêtes et des cérémonies religieuses avec beaucoup d'érudition, et plusieurs homélies pour réci-

ter les jours des fêtes solennelles. IV. Un *Abrégé* de ce dernier ouvrage, imprimé à Constantinople à la fin des Œuvres de Saint-Cyrille.

* CANTZIG, né vers l'an 984, s'appliqua à l'art militaire et devint un célèbre guerrier. Il servit d'abord les rois d'Arménie qui résidoient à Van. Ensuite il commanda une armée formidable de troupes grecques sous les ordres de l'empereur de Constantinople; il battit, en 1036, les armées arabes et persanes, il remporta sur eux une victoire éclatante, prit d'assaut la ville de Pergry avec plusieurs autres, et fit connoître la supériorité de ses talens militaires. Cantzig mourut à l'âge de 52 ans, peu de temps après cette dernière victoire. Matthieu d'Edesse en parle avec éloge dans le manuscrit arménien de la bibliothèque, n° 99, fol. 5.

CANULÉIUS, tribun du peuple romain, se fit aimer des républicains par son opposition aux nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant Jésus-Christ, et fit décréter que les plébéiens pourroient s'allier avec les patriciens.

I. CANUS. *Voyez* JULIUS-CANUS.

† II. CANUS (Melchior), dominicain espagnol, né à Tarançon, dans le diocèse de Tolède, en 1523, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul III, et peu de temps après nommé évêque des îles Canaries. Il ne garda pas long-temps son évêché, il rentra dans son cloître, et mourut à Tolède en 1560, provincial de Castille. Ce religieux courtisan étoit d'un caractère fier, vif et ambitieux; il avoit pendant long-temps refusé l'épiscopat, peut-être pour ne pas s'éloigner de Philippe II, dont il avoit gagné l'esprit en flattant ses passions. Il soutint à ce monarque qu'il pouvoit faire la guerre à quelque prince que ce fût, lorsqu'il s'agiroit de faire valoir ses droits. Cette décision, qui regardoit principalement le pape, ne plut pas à la cour de Rome. Canus est principalement connu par son Traité intitulé *Locorum theologicorum libri XII*, à Padoue, 1727, in-4°. Ce livre est estimé, tant pour les choses qu'il renferme, que pour la manière élégante dont elles sont exprimées. On reproche seulement à l'auteur d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, et d'autres écrivains profanes, et de fatiguer son lecteur par de longues digressions, et par une foule de questions étrangères à son sujet. Les lieux théologiques d'où il tire ses argumens sont l'Ecriture sainte, les traditions apostoliques, les Pères, les conciles, etc. Comme l'auteur étoit zélé pour l'ultramontanisme, il fait dépendre l'autorité des conciles de l'autorité des papes, auxquels il attribue l'infaillibilité. Ce théologien, d'ailleurs judicieux, condamnoit fortement toutes ces questions vaines et absurdes, dans lesquelles des scolastiques barbares noyoient la raison du temps de Scot, d'Ockam, et de tous les autres champions de l'ineptie. Il n'étoit pas plus ami des jésuites, et les regardoit comme les précurseurs de l'antechrist. On lui attribue, *Prælectiones de pœnitentiâ.*

† III. CANUS *ou* CANO (Sébastien), Biscaïen, compagnon de l'illustre Magellan dans ses courses maritimes, passa avec lui, vers l'an 1520, le détroit auquel ce célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, il gagna les îles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'orient,

en trois ans et quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces paroles : *Primus me circum dedisti.*

† I. CANUT II, roi de Danemarck, obtint le surnom de *Grand*, en régnant par la terreur sur un peuple timide, en s'emparant par le carnage de la souveraineté de l'Angleterre, sur laquelle il n'eut d'autre droit que celui de la force. Il fit bientôt la conquête du royaume de Mercie, et gagna la bataille d'Asseldun, où l'armée du jeune Edmond, fils du roi Ethelred, fut taillée en pièces l'an 1016. L'amour de ses sujets donna encore une armée à ce dernier ; il ne voulut point la sacrifier à ses intérêts, et envoya un cartel au prince danois, qui le refusa, parce qu'il étoit d'une constitution foible, et que son ennemi avoit reçu de la nature et de l'éducation des forces si extraordinaires, qu'on l'avoit surnommé *Côte de fer*. On en vint à une conférence; les deux rois prirent leurs officiers pour arbitres. Le royaume fut partagé. Edmond conserva toutes les provinces situées au midi de la Tamise, et une partie du Vessex ; le reste fut le lot de l'usurpateur. Après la mort d'Edmond, assassiné par Stréon, Canut priva des deux fils de ce prince de l'héritage de leur père, et prit pour épouse la reine Emme, veuve d'Ethelred. Il avoit laissé son beau-frère Ulfon pour régir le Danemarck; celui-ci ayant cherché à se faire reconnoître pour souverain de ce royaume, Canut le fit assassiner. Ce dernier tourna aussitôt ses armes contre la Norwège, et après avoir défait Olaüs, roi de cette contrée, le 29 juillet 1030, s'empara de ses états. Rassasié de triomphes et de gloire, il fit le voyage de Rome pour aller visiter le pape, et revint mourir en Angleterre en 1036, après avoir comblé l'Église de bienfaits. Ce roi eut un génie vaste et fécond en ressources. Il ne pardonna jamais à ses ennemis ; mais il sut contenir son ressentiment et ne se venger d'eux qu'en invoquant les lois. Il passa sa vie plutôt à conquérir qu'à gouverner. Cependant il rétablit les anciennes lois saxonnes et forma un code où le meurtre n'étoit puni que par une amende, et où l'on trouve cet article, déjà en usage chez plusieurs autres peuples : « Si un homme est accusé, et qu'aucuns témoins ne veuillent déposer contre lui, il sera condamné ou absous par le jugement de Dieu en portant le fer chaud. » Si tous les princes ont des flatteurs, un conquérant tel que Canut ne pouvoit en manquer ; mais il savoit apprécier leurs bassesses. Un courtisan lui disoit un jour que rien n'étoit au-dessus de sa puissance ; Canut, sans lui répondre, se fit conduire au bord de la mer, au moment où les eaux montoient, et leur ordonna d'un ton de maître de se retirer. Les eaux indociles mouillèrent bientôt les pieds du monarque. Alors Canut se tournant vers ses courtisans leur dit : « Apprenez que tous les mortels sont dépendans et foibles. L'Être créateur est le seul puissant. Lui seul peut dire à l'Océan : *Tu viendras jusqu'ici et pas au-delà* ; et anéantir d'un signe de tête tous les monumens de l'orgueil des hommes. »

II. CANUT IV (saint), roi de Danemarck, frère et successeur de Hérold, monta sur le trône en 1080. Il entreprit l'expédition d'Angleterre, qui ne fut point heureuse. Il fut tué dans l'église de Saint-Alban, et mis au nombre des martyrs en 1087. Un de ses fils, qui souffrit aussi le martyre, fut canonisé par le pape Alexandre III en 1164.

* III. CANUT V, roi de Danemarck, succéda à Eric V vers l'an

1147, et fut tué par Sunon, dans un festin, vers l'an 1155. Valderame II lui succéda.

* IV. CANUT VI, roi de Danemarck, fils de Valdemar et de Sophie, sœur de Canut V, régna quelque temps avec son père, et lui succéda en 1185. Il fit la guerre aux peuples de Poméranie, soumit quelques séditieux, et mourut vers l'an 1210. On dit qu'il avoit épousé Mathilde, fille de Henri, dit le Lion, duc de Saxe.

* V. CANUT, roi de Suède dans le 12e siècle, étoit fils d'Eric IX, surnommé le Saint. Il tua Charles VII, qui étoit soupçonné d'avoir eu part à la mort de son père, et régna 23 ans avec beaucoup de gloire et de bonheur. Il mourut vers l'an 1192 ou 1193. Il y a eu quelques autres princes de ce nom; mais leur histoire est peu intéressante.

* VI. CANUT (saint), duc de Jutland ou de Sleswick, roi des Obotrites, c'est-à-dire de Holstein et Meckelbourg, martyr, étoit fils d'Eric, dit le Bon, frère de Canut IV, roi de Danemarck. Il quitta son pays dans la crainte que son oncle Nicolas, qui s'étoit emparé du royaume, ne le fît mourir; s'étant raccommodé avec lui, il revint, et Nicolas lui donna le duché de Sleswick et la conduite de son armée contre Henri Gondescalque, prince de Venden et des Sclavons, que l'on appeloit Obotrites. Canut remporta plusieurs victoires sur ce prince; mais enfin il fit sa paix, et le réconcilia avec le roi de Danemarck; en reconnoissance, Henri laissa Canut héritier de ses états en 1122, et l'empereur Lothaire les érigea en royaume en 1125. Manus, fils de Nicolas, craignant que Canut, après la mort de son père, ne fît valoir les droits qu'il avoit sur la couronne de Danemarck, le fit assassiner l'an 1133. On l'a mis au rang des martyrs, quoiqu'il n'ait point souffert pour la foi. On célèbre sa fête le 10 juillet.

* CANUTI (Dominique), né à Bologne en 1623, peintre italien, fut l'un des élèves du Guide qui exerça le talent de son art avec le plus de distinction. Ses *tableaux* annoncent une ardeur d'imagination et une intelligence peu commune. Sa couleur est bonne et son pinceau facile. Il a *gravé à l'eau-forte* quelques sujets de sa composition d'après son maître. Il mourut en 1684.

* CAOUAM-EDDOULÉ-KORBOUGA, nommé CORBONAS dans les annales européennes, se fit un nom fameux vers la fin du 5e siècle de l'hégire. Pris à la bataille du Sabyn près d'Alep, en 1094 de J. C., il fut retenu prisonnier pendant deux ans dans la ville de Hémess. A peine en liberté, il lève des troupes, fait plusieurs conquêtes, et se présente devant Mossoul, qui ne se rendit qu'après avoir épuisé pendant neuf mois tous ses moyens de défense. Il se fit reconnoître souverain de cette ville, et ne prit jamais d'autre titre. En 1098, les princes français s'étoient emparés d'Antioche. Aussitôt que la nouvelle en parvint à Korbouga, il partit de Mossoul avec son armée, fit un appel à tous les souverains par les états desquels il passoit, et arriva devant la ville avec des forces considérables. Il refusa la proposition que les assiégés lui firent de sortir d'Antioche et de quitter librement le pays. Sa réponse fut « qu'ils ne sortiroient que par l'épée. » En effet, il ne sembloit pas que rien pût les sauver. Mais la mésintelligence vint à leur secours. La hauteur de Korbouga, le peu de compte qu'il faisoit de l'avis des princes qui l'avoient suivi, les indisposèrent tous

contre lui. Les assiégés, instruits de ce qui se passoit dans l'armée musulmane, en profitèrent, firent une sortie, et, remédiant par la valeur aux forces qui leur manquoient, mirent les assiégeans dans une déroute si complète, qu'il fut impossible de les rallier.

† CAOURSIN (Guillaume), né à Douay, fut toujours attaché à l'ordre de Rhodes en qualité de secrétaire et de vice-chancelier, sans y être reçu. Il étoit marié et mourut en 1501. Son ouvrage intitulé *Rhodiorum vice cancellarii : obsidionis Rhodiæ urbis descriptio* : Ulm, 1496, in-fol., fig. en bois, est fort rare. C'est un recueil de dix pièces différentes qui concernent l'ordre de Rhodes, et qu'il est très-difficile de trouver complet. David Clément donna le détail de ces pièces dans sa Bibliothèque curieuse, et il y observe que l'auteur y est tantôt appelé *Caoursius*, tantôt *Coarsin*, tantôt *Caornsin*, et enfin *Caoursin*.

FIN DU TOME TROISIÈME.

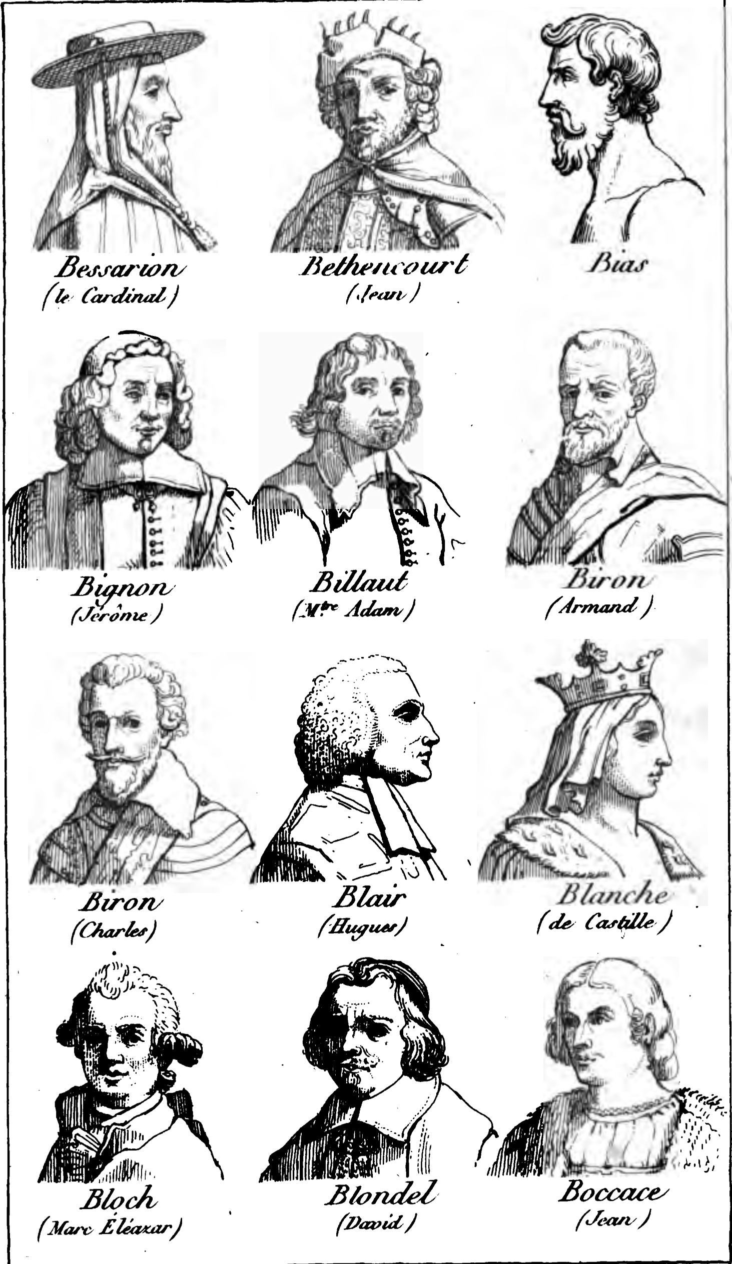
ERRATA DU TROISIÈME VOLUME.

Pag. 4, col. 1, lig. 45, vénérienne : *lisez*, Vinerienne.
Pag. 9, col, 2, lig. 25, 1637 : *lisez*, 1657
Pag. 20, col, 1, lig. 19. Grenier : *lisez*, Gruier.
Pag. 27, col. 1, lig. 40 et 41 : *supprimez*, il y avoit encore en 1686.
Pag. 27, col, 2, lig. 3, frère des précédens : *lisez*, frère de Comelius.
Pag. 27, col. 2, lig. 16, en 1636 : *lisez*, en 1656.
Pag. 32, col. 2, lig. 22, *Porcelanarum* : lisez, *Borcetanarum*.
Pag. 33, col., lig. 38, *enceintes sur le fœtus* ; lisez, *et sur le fœtus*.
Pag. 33, col. 2, lig. 8., BLONDINUS : lise, BLONDIAUS.
Pag. 34, col. 1, lig. 2, 1431 : *lisez*, 1531.
Pag. 45, col. 1, lig. 31, en 1521 : *lisez*, en 1621.
Pag. 45, col. 2, lig. 45, l'impression : *lisez*, l'expression.
Pag. 47, col. 2, lig. 19, édition de Boulogne : *lisez*, de Barbazan.
Pag. 49, col. 2, lig, 10, Baillot : *lisez*, Baillet.
Pag. 51, col. 1, lig. 5, naquit en 425 : *lisez*, dans le 5e siècle. — *Ibidem*, son tableau : *lisez*, son tombeau.
Pag. 60, col. 2, lig. 32, en 1779 : *lisez*, en 1679.
Pag. 62, col. 2, lig. 2, 1637 ; *lisez*, 1657.
Pag. 77, col. 1, lig. 6 *et* 7, II. *Héroïdes de Virgile* : lisez, *d'Ovide*.
Pag. 81, col. 1, lig. 1, 1698, *lisez*, 1598.
Pag. 81, col. 2, lig. 38, 1720 : *lisez*, 1730.
Pag. 85, col. 2, lig. 31, le 28 mars 1793 : *lisez*, 1663.
Pag. 86, col. 1, lig. 20, lettres initiales : *lisez*, onciales.
Pag. 98, col. 2, lig. 21, du 15e siècle : *lisez*, du 16e siècle.
Pag. 99, col. 2, lig. 35 et 36, avec les traductions en regard : *lisez*, avec la traduction française en regard.
Pag. 105, col. 2., lig. 29, pas sans mérite : *ajoutez*, M. Achaintre en a fait paroître une dernière en 1806 in-8°, Paris.
Pag. 108, lig. 13 et 15, Papiæ, *lisez*, Pavie.
Pag. 209, col. 1, lig. 28, *discours de Dibario* : lisez, *Libanio*.
Pag. 117, col. 2, lig. 39, en 1207 : *lisez*, en 1807.
Pag. 118, col. 1, lig. 2, dès le 15e siècle : *lisez*, 16e siècle.
Pag. 126, col. 2, lig. 17 et 18, *de Raphe Cerberi* : lisez, *de Raptu Cerberi*.
Pag. 128, col. 2, lig. 3, Delamare : *lisez*, de La Mer.
Pag. 128, col. 2, lig. dernière, vers l'an 1254 : *lisez*, vers l'an 1175.
Pag. 137, col. 2, lig. dernière, fomentation : *lisez*, formation.
Pag. 146, col. 1, lig. 19, à 79 ans : *lisez*, à 70 ans.
Pag. 151, col. 1, lig. 23, la 2e édition : *lisez*, la 7e édition.
Pag. 151, col. 2, lig. 36, en 1792 : *lisez*, en 1692.
Pag. 152, col. 1, lig. 9 et 10 : *supprimez*, à Péreysegilde.
Pag. 156, col. 1, lig. avant-dernière, Paris 1654 : *lisez*, Paris 1643.
Pag. 161, col. 1, lig. 39 et 40, *supprimez*, réponse plus digne d'un fanatique que d'un homme sensé.
Pag. 163, col. 1, lig. 18, en 3 vol. : *lisez*, en 5 vol.
Pag. 163, col. 2, lig. 22, eût dominé : *lisez*, eût diminué.
Pag. 164, col. 1, lig. 23, de Bosduron : *lisez*, de Boscheron.
Pag. 166, col. 2, lig. 30, en 1801 : *lisez*, en 1804.
Pag. 167, col. 1, lig. 38, Andréa Alamaorni : *lisez*, Alamanni.
Pag. 168, col. 1, lig. 4, 1790 : *lisez*, 1760.
Pag. 169, col. 1, lig. 34, en 1735 : *lisez*, en 1731.
Pag. 171, col. 1, lig. 44, le 18e : *lisez*, le 17.
Pag. 172, col. 2, lig. 16, encyclopédistes : *lisez*, antiencyclopédistes.
Pag. 173, col. 1, lig. 34, en 1767 : *lisez*, en 1787.

Pag. 186, col. 1, lig. 44, 1787 : *lisez*, 1737.
Pag. 188, col. 1, lig. 10, qui recèlent : *lisez*, qui décèlent.
Pag. 191, col. 1, lig. 41, en 1803 : *lisez*, le 14 novembre 1800.
Pag. 197, col. 1, lig. 47, Dureme : *lisez*, Durand.
Pag. 201, col. 2, lig. 44, S'olave : *lisez*, St.-Olave.
Pag. 305, col. 2, lig. 46 et 47, de Villarono : *lisez*, de Villano.
Pag. 207, col. 1, lig. 35, en 1390 : *lisez*, en 1590.
Pag. 222, col. 2, lig. 30, 1739 : *lisez*, 1729.
Pag. 224, col. 2, lig. 15, commencées par lui : *lisez*, contre lui.
Pag. 234, col 2, lig. 9, l'évêché d'Acqs : *lisez*, l'évêché de Dax.
Pag. 247, col. 2, lig. 16, en 1557 : *lisez*, en 1757.
Pag. 252, col. 2, lig. 9 et 10, il étoit Caffre : *lisez*, il étoit Cophte.
Pag. 257, col. 1, dello spedale : *lisez*, dell' Ospedale. — *Ib.* lig. 8, oggi di nalta : *lisez*, oggi di Malta.
Pag. 267, col. 2, lig. 42, en 1559 : *lisez*, en 1659.
Pag. 268, col. 2, lig. 2, mort en 1593 : *lisez*, mort en 1693.
Pag. 272, col. 1, lig. 26, en 1795, mort en 1614 : *lisez*, en 1595, mort en 1664.
Pag. 275, col. 1, lig. 47, en 1665 : *lisez*, en 1565.
Pag. 285, col. 2, lig. 43, Paris, 1742 : *lisez*, Paris, 1752.
Pag. 274, col. 2, lig. 39 et Rome 1627 : *lisez*, et Rome 1527. — *Ibid*, lig. 40, Gerson : *lisez*, le chancelier Gerson.
Pag. 306, col. 1, lig. 7, en 1519 : *lisez*, en 1319.
Pag. 306, col. 1, lig. 21, Brenot : *lisez*, Brissot.
Pag. 307, col. 2, lig. 5, en 1657 : *lisez*, en 1637.
Pag. 314, col. 2, lig. 34, M. Dargen, son : *lisez*, M. d'Argenson.
Pag. 317, col. 1, lig. 28 et 29, de sa maison : *lisez*, de sa précision.
Pag. 323, col. 2, lig. 1, Bell : *lisez*, Ozell.
Pag. 324, col. 1, lig. 36, éprouva : *lisez*, approuva.
Pag. 326, col. 2, lig. 30, 1733 : *lisez*, 1750.
Pag. 331, col. 1, lig. 6, 1669 : *lisez*, 1689. — *Ibid*, lig. 8, Æmius : *lisez*, Aonius.
Pag. 335, col. 1, lig. 40, à Lyon : *lisez*, à Lynn.
Pag. 346, col. 2, lig. 16, 1735 : *lisez*, 1705.
Pag. 351, col. 2, lig. 29, Marin : *lisez*, Mazarin.
Pag. 354, col. 2 lig. 39, en 1634 : *lisez*, en 1654.
Pag. 377, col. 1, lig. 29, 1762 : *lisez*, 1752.
Pag. 405, col. 1, lig. 26, 1572 : *lisez*, 1592.
Pag. 411, col. 1, lig. 4, 1662 : *lisez*, 1652. — *Ibid*, lig. 8, 1759 *lisez*, 1659.
Pag. 417, col. 1, lig. 19, Lund : *lisez*, Lune. — *Ibid*, lig. 30 *defundis* : lisez, *de Feudis*.
Pag. 418, col. 2, lig. 16, 23 janvier 1801, *lisez*, 23 décembre 1800.
Pag. 441, col. 2, lig. 7, *Montreuil* : lisez *Montrevel*.
Pag. 441, col. 1, lig. 10, de Both : *lisez*, de Roth.
Pag. 468, col. 2 : *supprimez* les deux parenthèses.
Pag. 472, col. 1, lig. 13, en 14 livres : *lisez*, en IV livres.
Pag. 481, col. 1, lig. 37, On y parle de son ouvrage : *lisez*, on a de lui.
Pag. 491, col. 2, lig. 13, *paragraphe* : lisez, *paraphrase*.
Pag. 507, 2, lig. 27 et 28, Bérénites : *lisez*, Bérénice.
Pag. 539, col. 2, lig. 18, Paermo, *lisez*, Palermo.
Pag. 555, col., lig. 18 : *supprimez*, frère des deux précédens.



P. Bellefonds del.t et sc.



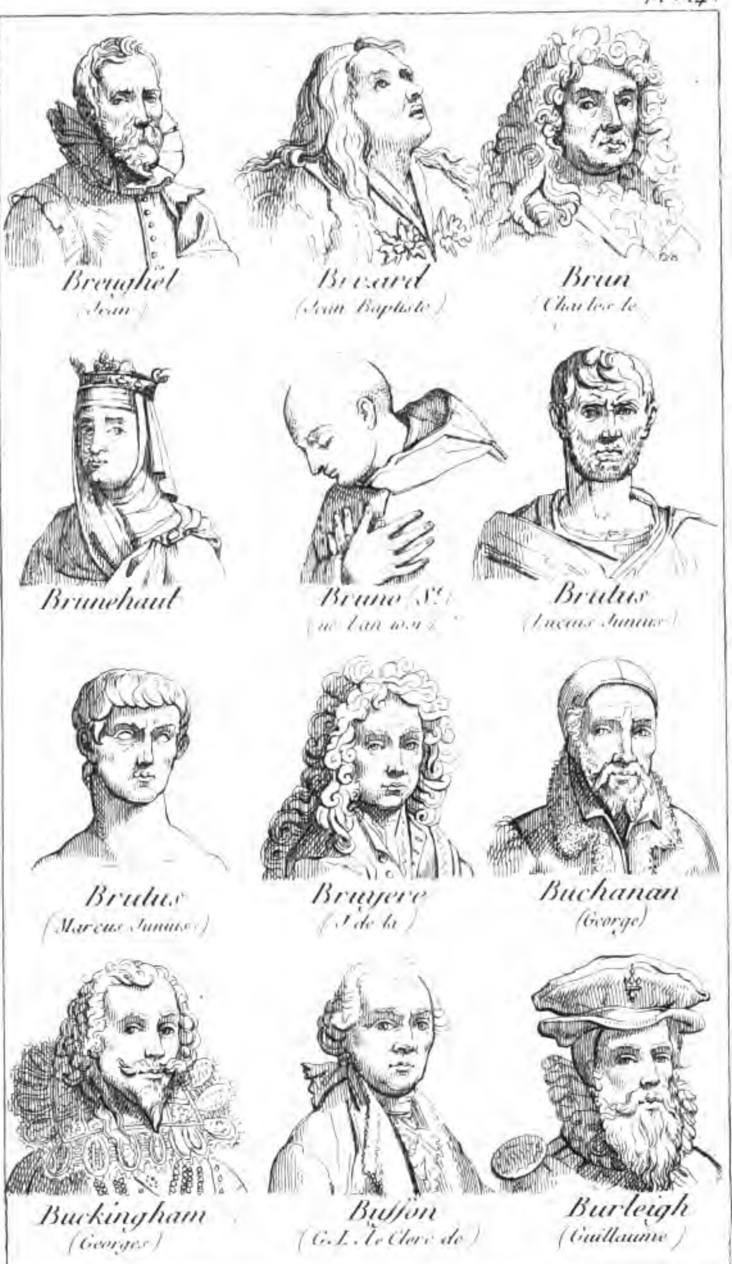
P. Bellefonds del.t et sc.

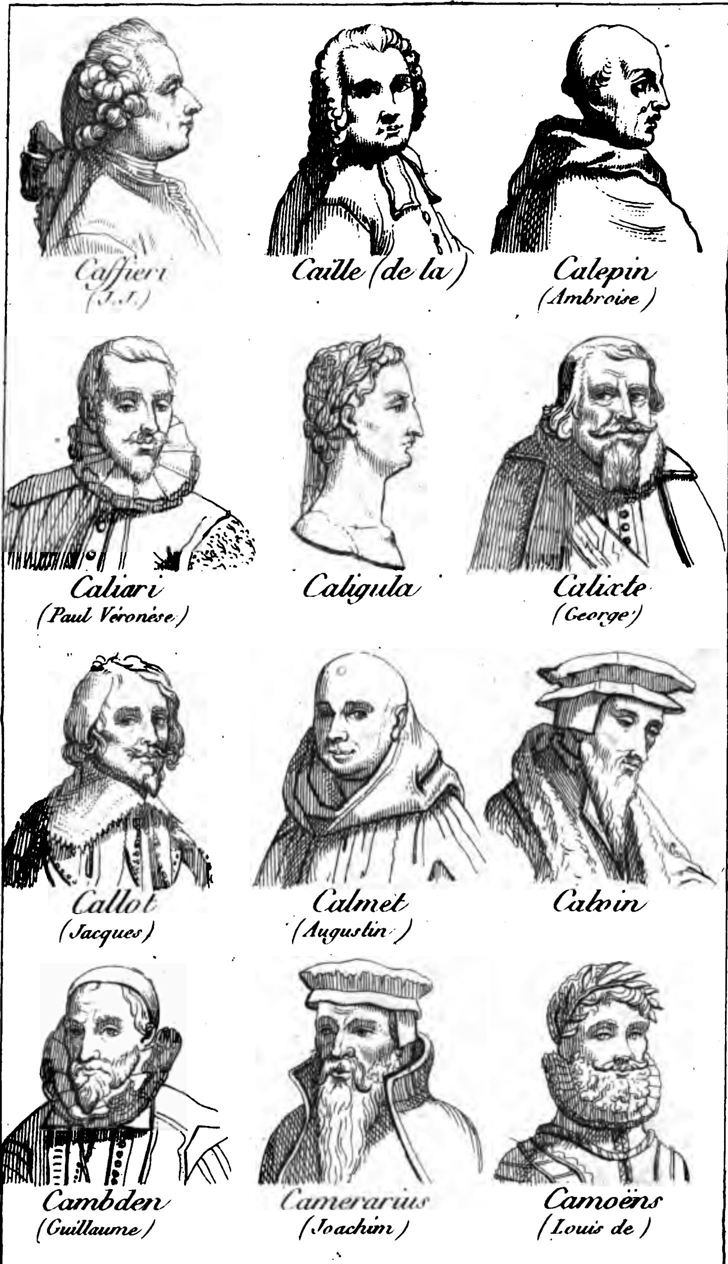


P. Bellpende del. et sc.



P. Bellefonds del.t et sc.


Breughel
(Jean)
Brizard
(Jean Baptiste)
Brun
(Charles le)
Brunehaut
Bruno (St.)
Brutus
(Lucius Junius)
Brutus
(Marcus Junius)
Bruyere
(J. de la)
Buchanan
(George)
Buckingham
(Georges)
Buffon
(G. L. le Clerc de)
Burleigh
(Guillaume)



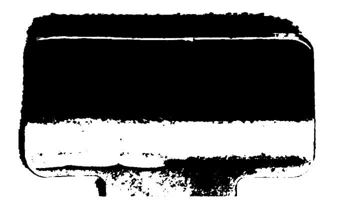
P. Bellefonds del.t et sc.

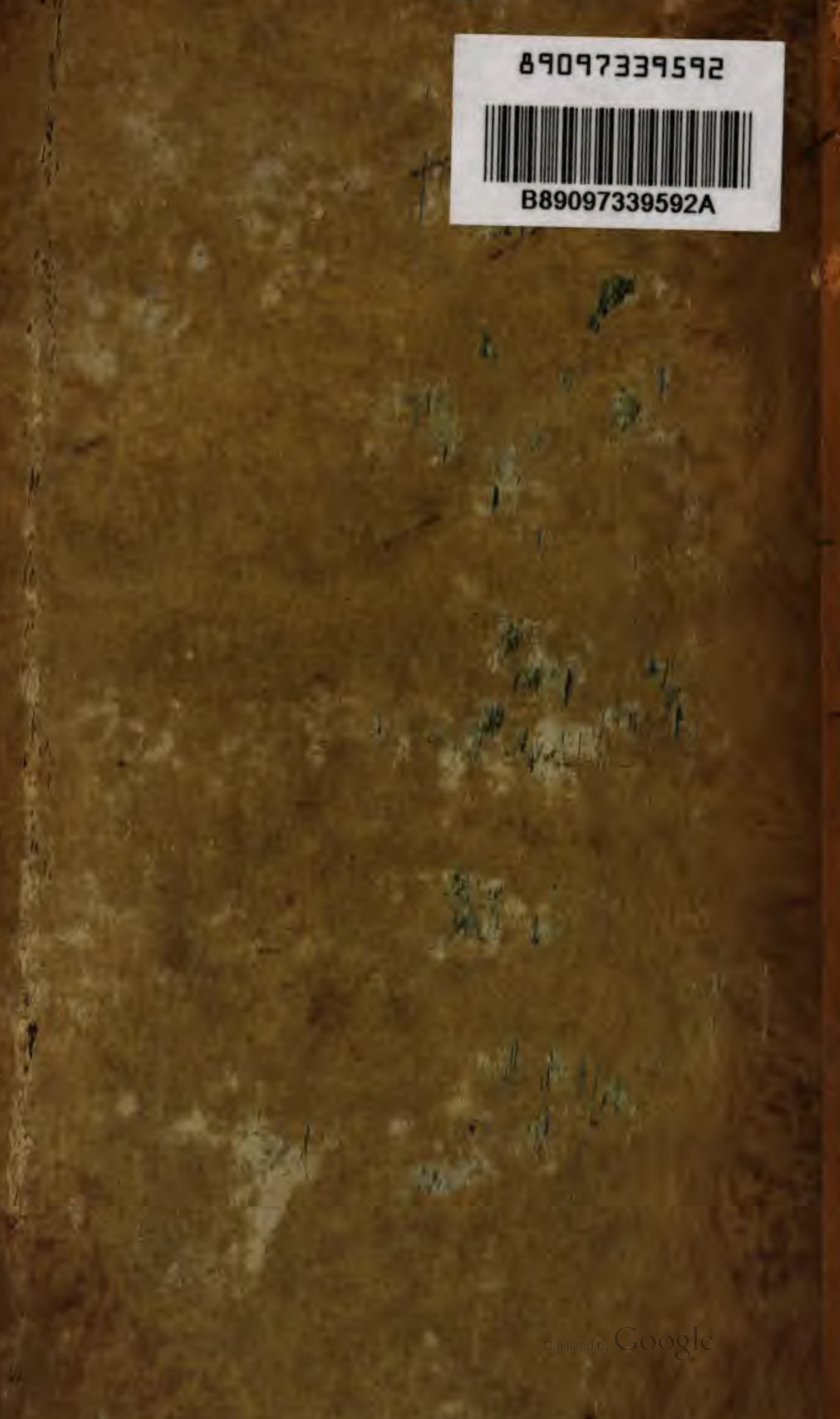


P. Ballefonds del. et sc.


89097339592
b89097339592a






89097339592
B89097339592A